REVUE

DU

DEEN MONDES

SIXIÈME SÉRIE. — DEUXIÈME PÉRIODE.

Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME XLVI. — 1er JUILLET 1863.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME QUARANTE-SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1863

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LE

PRINCE VITALE

ESSAI ET RÉCIT A PROPOS DE LA FOLIE DU TASSE

A la campagne, quand il pleut, les après-midi sont longues. Mme Roch ouvrit un volume du Tasse et nous lut tout un chant de la *Jérusalem*. C'était plaisir de l'entendre, car sa voix est restée jeune, et elle prononce l'italien à ravir. Après dîner, elle se mit au piano et nous chanta la complainte d'Herminie sur un air qu'elle avait entendu autrefois à Venise. En ce moment, le baron Théodore entra. Il était revenu d'Italie depuis peu.

— A merveille, madame! s'écria-t-il. En vous écoutant, je me croyais en gondole sur le Grand-Canal.

On se mit à raisonner sur le Tasse, qui était devenu le saint du jour.

— Savez-vous, mes amis, dit le baron, pourquoi ce grand homme est devenu fou? Moi, qui vous parle, je l'ai appris à Rome l'an passé.

Et tirant d'une de ses vastes poches un portefeuille en maroquin rouge : — Il y a là dedans de quoi faire un livre! dit-il fièrement. C'est vraiment le sac du procès.

— Homme à projets, dit Mme Roch, qui pourrait compter tous les livres que vous avez eus en portefeuille? Le malheur est qu'ils y sont restés.

— Patience! répondit-il. J'ai à peine soixante ans; j'ai du temps devant moi.

— D'ailleurs, mon jeune ami, reprit-elle, ne vantez pas trop votre découverte. C'est le secret de Polichinelle. Tout le monde ne sait-il pas que Léonore...

— De quelle Léonore voulez-vous parler, madame? De la première, de la seconde ou de la troisième?

— Je n'en connais qu'une, dit-elle, Léonore d'Este, la sœur du duc Alphonse. Le Tasse l'aima, s'en fit aimer; il eut le tort de ne pas se taire; le duc se fâcha, et fit enfermer cet indiscret dans un caveau très sombre, où il demeura sept ans...

— Légende! conte de nourrice! répondit le baron d'un air capable.

— Ah! permettez, lord Byron...

— Oui, madame, lord Byron se fit enfermer dans ce caveau très sombre, et il y passa deux heures à se frapper le front, à sangloter. Lord Byron n'avait pas toujours le sens commun. Cette histoire du caveau est la risée de tous les gens sensés à Ferrare. Le fait est qu'à l'hôpital Sainte-Anne le Tasse habitait un grand appartement fort clair où il écrivit force dialogues, où il recevait force visites...

— Et sa chatte! répliqua Mme Roch. De grâce, que faites-vous de sa chatte? Avez-vous donc oublié que, dans cet appartement si clair où l'on ne voyait goutte, le pauvre homme suppliait sa chatte de lui prêter ses yeux en guise de lanternes...

— La chatte est apocryphe, répondit-il en abaissant sur elle un regard de compassion superbe.

Mme Roch leva les bras au ciel. — Dans quel temps vivons-nous! s'écria-t-elle. On ne croit plus à rien, ni à la chatte du Tasse, ni à Homère, ni à Romulus...

— Les démolisseurs vous répondront, madame, qu'ils croient à leur marteau.

— Le vôtre est de belle taille! dit-elle en regardant de travers le portefeuille rouge, et après un moment d'hésitation : Baron, ne pourriez-vous nous expliquer en deux mots pourquoi le Tasse est devenu fou?

— Ah! madame, que peut-on dire en deux mots? Il en faut plus de mille pour conter *Peau d'Ane*.

— Au moins, dit-elle, faites disparaître le sac du procès; il me fait peur.

— Qu'à cela ne tienne! répondit-il en rougissant de plaisir. J'en ferai l'usage le plus modéré. Laissez-moi seulement le temps de donner un ordre à mon cocher.

— Mes chers amis, nous dit Mme Roch, nous voilà pris au piége. Il fait dételer, ce qui prouve que son histoire sera longue. Dieu veuille qu'elle soit intéressante! Quant à moi, je suis tentée de croire à un guet-apens, car enfin ce portefeuille...

— Je me trompe bien, madame, dit le notaire B..., ou il est décidé à donner sa pièce au public, et il est venu faire devant nous sa

répétition générale. Le hasard l'a bien servi, il a trouvé la rampe allumée.

— Bah! dit-elle, écoutons-le religieusement. Nous l'obligerons et nous n'en mourrons pas.

— Et s'il faut mourir, s'écria tragiquement le notaire, l'église honore la mémoire des martyrs! — Et il poussa en soupirant dans un coin la table de whist.

C'est un excellent homme que le baron Théodore, et ses amis l'aiment comme Henri IV aimait Crillon, *à tort et à travers*. Quand il fut de retour : — Allons, baron, dit Mme Roch, je ne serai pas fâchée d'oublier les tristesses de nos automnes bourguignons en partant avec vous pour l'Italie. Faites-nous visiter Rome, que je ne connais pas; promenez-nous dans les bois d'orangers, et surtout, si la saison s'y prête, faites-nous respirer cette senteur si douce qu'exhalent les oliviers en fleur. Ce parfum subtil, je le respirai à Nice il y a quarante ans, hélas! et il m'en souvient encore. Et puis, chemin faisant, vous nous expliquerez, puisque vous y tenez, pourquoi le Tasse est devenu fou... bien qu'à vrai dire, ajouta-t-elle, ces aventures-là ne méritent guère l'honneur d'une explication. Elles sont trop communes. Qui de nous n'a été un peu fou dans sa vie, et un poète de nos amis n'a-t-il pas dit :

> Chacun use, soit peu, soit prou,
> Au moins une cape de fou?

On fit cercle autour du feu. Le gros baron s'éclaircit la voix en buvant une tasse de thé, puis il commença en ces termes :

I.

Un jour que je me promenais dans Saint-Pierre, le plus beau promenoir du monde, je fis rencontre d'un officier français de ma connaissance qui me parla du couvent Saint-Onuphre où le Tasse est mort. — C'est à deux pas d'ici, me dit-il, sur le Janicule. On y voit le seul portrait authentique du poète, un masque de cire qui fut moulé sur son visage, comme il venait d'expirer. Ne manquez pas de faire ce pèlerinage, aucun ami des lettres ne saurait s'en dispenser...

Je ne me le fis pas dire deux fois, et, m'étant informé du chemin, je traversai l'une des colonnades du Bernin et suivis une rue qui conduit à la porte Saint-Esprit... Mais, avant de passer outre, permettez-moi de vous dire que c'est une étrange chose que Rome.

— Cela n'est pas nouveau pour nous, dit Mme Roch, tant d'autres ont décrit Rome avant vous! Et qui ne sait par exemple que la reine

des cités offre le plus bizarre contraste de grandeur et de misère, d'édifices magnifiques et de petites rues sales et tortueuses?...

— Ce contraste, madame, n'est pas rare, il se retrouve dans toutes les capitales de l'Europe. En est-il une seule qui n'ait son boulevard des Italiens et son faubourg Saint-Marceau? Mais à Rome l'indigence, au lieu de se tenir à l'écart, vit côte à côte avec la richesse, qui l'admet dans sa familiarité, et l'une et l'autre doivent à cet étroit commerce je ne sais quel attrait de secrète poésie qu'on chercherait vainement ailleurs. Ou, pour mieux dire, Rome presque tout entière n'est qu'un gigantesque village où sont semées au hasard et à profusion les magnificences des arts, les nobles édifices, les plus beaux palais et les plus belles basiliques qui se puissent voir. La campagne envahit de toutes parts la ville éternelle; elle escalade ses antiques murailles démantelées, pénètre au cœur de la place, se répand dans les rues, monte à l'assaut des sept collines, s'y installe victorieusement, les couronne de bosquets, de jardins, et les chaumières se mêlent aux palais, les vergers aux statues, les dômes de verdure aux coupoles des églises. De là un charme infini, pénétrant, qui n'a point de nom, quelque chose de doux à la fois et de sublime, de rustique et de solennel, l'églogue mariée à l'épopée. Sur le sommet du Palatin comme au Forum, partout vous sentez la présence d'une divinité champêtre que n'effarouchent point les ombres errantes des césars; elle sourit à leur mélancolie, elle décore de pampres et de lierre leurs monumens décrépits, et ses regards rajeunissent ce vieux sol pétri de cendres où dorment trente siècles d'histoire... Oui, Rome est une ville étrange. Partout dans ce cimetière des bruits d'eaux pures et jaillissantes, partout de l'herbe et des fleurs, entre les pavés des ruelles comme dans les crevasses et sur la crête des vieux murs ruinés; partout des arcs de triomphe, des frontons, des pilastres entourés de baraques de foire, des amphithéâtres, des temples et des colonnades environnées de roseaux, de vignes en pente, d'yeuses au noir feuillage et de pelouses d'un vert si doux et si luisant que les nymphes seules du Poussin, se tenant par la main et dansant une ronde, seraient dignes de fouler ce merveilleux tapis. Quel lieu serait si fécond en contrastes? Jugez-en plutôt, madame. Je venais de quitter la plus belle place de l'univers, je veux dire la place Saint-Pierre, avec son obélisque, ses fontaines monumentales, ses colonnades infinies, son peuple de statues et sa basilique triomphante, dont la façade semble dire : Ceci est un palais, mais quel autre que Dieu serait assez hardi pour l'habiter?... Je traverse un portique colossal, et me voilà en plein village. Figurez-vous une rue formée de deux rangées de masures, aux fenêtres des pots de fleurs et des lessives séchant au soleil, à droite et à

gauche des échoppes en plein vent, sur le pas des portes des artisans qu'à leur costume et à leur air on prendrait pour des pâtres, ici un char agreste à deux roues traîné par des buffles, plus loin des bœufs aux longues cornes recourbées qui, accroupis sur le pavé, ruminent en sommeillant, là des pigeons qui se poursuivent, dans un coin une mare et un fumier où picorent des poules, tandis que, du haut d'un perchoir, le coq s'égosille en battant des ailes, et de l'autre côté de la rue, assis sur un tronçon de colonne fruste, je ne sais quel faune de la Sabine qui, le teint hâlé, le poil hérissé, le visage à moitié caché par son épaisse chevelure noire, souffle à perte d'haleine dans son aigre flageolet... Songez-y, madame, à l'ombre, et presque aux portes de Saint-Pierre, ces masures, ces bœufs, cette mare, ce flageolet, voilà Rome!

— Je le veux bien, dit-elle; mais avançons, baron, avançons! Nous n'arriverons jamais à Saint-Onuphre.

— Deux pas encore, et nous y sommes. Nous avons laissé derrière nous la porte Saint-Esprit. Sur notre droite, nous apercevons une rue montante, raboteuse, herbue au-delà de ce qu'on peut croire, et tout au haut de cette rue un clocheton avec sa girouette surmontée d'une croix, et les arcades d'un petit portique avec une aile en retour. Je gravis cette rampe, non sans souffler; à mon âge, on n'est plus ingambe. De tous côtés autour de moi s'ébattaient des bambins, les uns rebondis comme de petits Bacchus, les autres minés par la fièvre. Sur le devant des maisons, de grandes belles filles, aux nattes noires retenues par un peigne argenté, ravaudaient du linge ou épluchaient des légumes; de vieilles commères jouaient aux cartes. Plus haut, sur une petite terrasse qui précède le couvent et son église et commande une vue magnifique, des fillettes vêtues de blanc dansaient joyeusement au son des castagnettes et du tambourin. O gaîté folâtre des pays du soleil! Sous des cieux plus clémens que le nôtre, se sentir vivre suffit au bonheur. Après m'être arrêté un moment sous le portique à considérer des fresques du Dominiquin, j'entrai dans l'église. Dans la première chapelle, à gauche, on voit un monument récemment élevé à la mémoire du Tasse. De ce monument je ne dirai rien, sinon qu'il est tout neuf et que le marbre m'en parut beau. Je m'approchai du maître-autel, et je contemplais les beaux anges sur fond d'or dont le Pinturicchio a décoré la tribune, quand un moine survint. C'était un des religieux hiéronymites qui desservent l'église de Saint-Onuphre et qu'on appelait autrefois les ermites de Saint-Pierre de Pise. Il tourna quelques instans autour de moi en m'observant du coin de l'œil. Frère Antonio, c'est le nom de mon moine, est un grand homme maigre qui n'a pas l'air bon. — Mon père, lui dis-je en l'abordant, je suis

un admirateur passionné du Tasse, et je visite avec joie des lieux qui ont été honorés par la présence d'un si grand homme.

Mais lui, redressant sa longue taille voûtée : — Une maison consacrée à Dieu n'a pu se sentir honorée par la présence d'un pécheur.

— Vous avez mille fois raison, lui répondis-je de bonne grâce, et j'ai dit une sottise. Soyez sûr que ce n'est ni la première ni la dernière...

Ma candeur le désarma. Aux yeux de certains hommes d'église, se confesser est plus méritoire que ne pas pécher. Fra Antonio se radoucit, se dépouilla de sa morgue; nous ne tardâmes pas à devenir bons amis. Il offrit de me servir de cicerone, et me fit faire le tour de l'église en m'en détaillant toutes les richesses. Peu à peu il devint bavard, expansif. Les Romains le sont volontiers; ils ne se taisent que par défiance ou par orgueil. Je m'aperçus bientôt que fra Antonio avait l'esprit vif, délié, mais que le cercle de ses idées était étrangement borné. Son univers était son couvent, et son histoire universelle datait du jour où il y a eu dans le monde des hiéronymites en robe fauve. Je ne laissais pas de l'écouter avec plaisir; la nature, comme vous savez, m'a doué d'une curiosité infinie, et puis l'accent romain est si noble, il caresse si amoureusement l'oreille! Ce brave homme me fit l'éloge de son ordre, et en m'en racontant les gloires ses narines se gonflaient d'orgueil, ses grands yeux noirs à fleur de tête pétillaient de joie. Il me dit les syndérèses, les macérations de saint Pierre de Pise, la discipline qu'il prescrivit à ses ermites, et comment plus tard le pape Pie V soumit la nouvelle congrégation à la règle augustinienne et lui communiqua tous les priviléges des ordres mendians. Ensuite il passa en revue tous les généraux des hiéronymites, tous les cardinaux titulaires de l'église Saint-Onuphre, et je fus confondu du nombre d'hommes de génie dont jusqu'à ce jour j'avais ignoré le nom. Enfin, passant à saint Onuphre lui-même : — Il n'est pas étonnant, me dit-il, que les frères mineurs et nous-mêmes ayons consacré plus d'un oratoire à ce grand saint d'Égypte. Vous savez la vie qu'il mena dans sa thébaïde, et que chaque jour un ange descendait du ciel pour lui apporter sa provende et le saint mystère d'eucharistie.

— J'ai lu je ne sais où, lui répondis-je, que, dans les *Actes des saints*, les bollandistes ont révoqué en doute ce beau miracle.

Fra Antonio rougit de colère. — Ne me parlez pas de ce livre! Les révérends pères jésuites qui l'ont composé ont mérité les peines éternelles. Eh quoi! ne nous donnent-ils pas à entendre que ni saint Onuphre ni son saint biographe Paphnuce n'ont existé? Et quelles pitoyables plaisanteries sur les reliques de ce grand ermite! Ils ont le front de s'égayer de ce qu'on les montre à deux endroits! Comme

si une foi sincère se laissait arrêter par ces petites difficultés! Ah! les jésuites! les jésuites!

— Les jésuites, mon père, sont des enfans terribles, capables de tout; ils ont porté de rudes coups à la réforme, mais ils ont inventé la critique.

A ce mot, il tressaillit comme s'il eût entendu siffler un serpent. — La critique! Dire que ce mot-là se trouve écrit en toutes lettres et en cent endroits dans ces *Acta sanctorum* que vous avez eu le tort de lire... *Commentarius prævius, historico-criticus...* Vous entendez, *historico-criticus...* Croyez-moi, les *Actes des saints* ont empoisonné le monde. Et que penser de la méchante querelle que fit le jésuite Papebroeck à ces pauvres carmes? Leur soutenir en face qu'ils n'ont pas été institués par le prophète Élie! quel exemple! quelle pierre d'achoppement pour les faibles! Mais, ce qui est plus fort, n'ont-ils pas osé s'attaquer à nous? Doux Jésus! ils ont déclaré apocryphes tous les miracles du grand Pierre de Pise, notre saint fondateur! Étonnez-vous après cela que le monde soit en révolution! — Et, me serrant le bras : — Voulez-vous savoir quand l'Europe sera sauvée? C'est le jour où les *Acta sanctorum* seront brûlés en auto-da-fé sur la place de la Minerve.

— Oh! oh! mon père, voilà un moyen de salut dont je ne m'étais pas avisé. Et ce jour-là ne brûlera-t-on que des livres?

— Le siècle est si sentimental, dit-il d'un ton piteux, et le saint-siége est si timide!

Je regardai fra Antonio avec admiration; j'éprouvais le saisissement d'un naturaliste qui retrouve une espèce perdue. — Savez-vous, lui dis-je, que vous parlez fort librement de toutes choses? Il me répondit sèchement : — Rome est une terre de liberté.

— Votre fra Antonio a une façon d'entendre la liberté,... dit le notaire B...

— Chacun a la sienne. La liberté est un grand mystère...

— Ne parlons pas politique! interrompit Mme Roch; c'est au Tasse que nous avons affaire, baron : vous tardez bien à nous le présenter.

— Nous y voilà, madame, car ce fut à ce grand nom que je recourus pour conjurer le courroux de fra Antonio. Je n'eus pas plutôt mis mon homme sur ce sujet que son large front plissé se dérida. Mais que pensez-vous que fût le Tasse à ses yeux? Un grand écrivain, un grand poète, un grand homme? Vous n'y êtes point : fra Antonio ne voyait en lui qu'un client, un protégé, je dirai presque une créature de son couvent, et, à l'entendre, le plus grand mérite de l'auteur de la *Jérusalem* était d'être mort dans une cellule de hiéronymite. Il parlait de ce beau génie sur un ton protecteur et compatissant, et ne l'appelait que *ce pauvre homme* (*questo poveretto*)!

— C'est à nos pères, me dit-il, que ce « pauvre homme » a dû de bien mourir. Ils l'ont consolé, fortifié, endoctriné. Vous savez cette histoire. C'était en 1595. Le pape Clément VIII, — un Aldobrandin qui aimait trop les lettres, — l'avait fait venir à Rome pour l'y couronner au Capitole. Heureusement le pauvre homme tomba malade; la cérémonie fut différée. Un jour qu'il pleuvait, nos pères voient arriver à leur porte un carrosse rouge; on reconnaît les armes et la livrée du cardinal Cinthio, l'un des neveux du pape. On descend, on accourt, on s'empresse. La portière s'ouvre, il en sort un grand fantôme : c'était ce pauvre homme, qui tremblait la fièvre... « Mes frères, s'écria-t-il en pleurant, je suis venu mourir parmi vous... » Inspiration céleste! Lui, élevé aux jésuites, c'est dans nos bras qu'il voulait mourir!... Et à quelques jours de là il écrivait à son cher Costantini qu'en venant à Saint-Onuphre, il avait voulu préluder par ses entretiens avec de véritables religieux à ses éternels entretiens avec Dieu... Son attente ne fut pas trompée : c'est Dieu qu'il trouva parmi nous. Environné de nos pères, le crucifix à la main, le visage noyé dans les larmes ou rayonnant d'espérance, tour à tour il gémissait sur ses péchés ou il voyait le ciel s'ouvrir sur sa tête... Songez-y, élevé aux jésuites, c'est grâce à nous que ce pauvre homme a fait une fin très édifiante et qui l'a rendu immortel...

— Ce pauvre homme, lui dis-je, était un bien grand poète!

— Eh oui! répondit fra Antonio d'un ton froid; le poème des *Sept Journées de la création* est une belle chose! N'est-ce pas là que se trouvent ces vers :

..... O sciocca e stolta
Sapienza mondana.....

— Quel chef-d'œuvre que la *Jérusalem!* interrompis-je.

— Vous voulez parler de la seconde? Je l'ai lue dans ma jeunesse. Il est un vers dont je me souviens :

Ne tremerà Ginevra e' l lago Averno.

Voilà un heureux rapprochement : Genève et le lac Averne!

— Quelle perle que l'*Aminta!* repris-je.

— Je ne connais pas cette Aminta. Parlez-moi plutôt des *Larmes de Marie*. Lisez aussi ses *Larmes de Jésus*. Le reste n'est que vanité!... Mais à propos, ajouta-t-il, ne voulez-vous pas visiter la cellule de ce pauvre homme?

Nous sortîmes de l'église. Après avoir traversé le cloître et gravi l'escalier qui conduit au dortoir, nous nous engageâmes dans un long corridor. Arrivés au bout : — C'est ici! me dit-il. — Il poussa une porte; j'entrai. Au milieu d'une chambre carrée, j'aperçus, posé sur un socle, le fameux masque de cire. J'approchai, je re-

gardai... Non, jamais, je pense, je n'éprouvai une plus poignante émotion. Dans quelle langue, par quels mots exprimer le mystère de génie et de désespoir que respire ce front auguste sous sa couronne de laurier desséchée, et comment oublier, après les avoir vus, ces traits nobles et fiers, d'une délicatesse exquise, ce nez mince, effilé, ce menton un peu pointu, ces lèvres fines, ces yeux qui, du sein de l'ombre éternelle, semblent encore chercher la lumière, toute cette figure enfin où se révèle le gentilhomme, le cavalier, le poète, et par-dessus tout la légèreté divine d'une âme ailée, et l'audace des désirs, et les rêves infinis, et les pensées voyageuses... Hélas! sur cette figure si belle plane comme la malédiction d'une sinistre destinée. La douleur, une douleur sans nom, a tout assombri, tout ravagé; elle a dévasté ces orbites creuses, amaigri les joues, contracté les muscles, tordu convulsivement les coins de cette bouche qui parle encore, et semble dire : Grand Dieu! voilà donc ce qu'est la vie!... Mais regardez bien, regardez mieux : ce masque dit autre chose. Il s'y peint je ne sais quel désordre, quel égarement de l'esprit, ou plutôt quelle lutte tragique de la folie et de la raison... O sort implacable! ô dieux jaloux du génie et de la beauté! On croirait voir un don Quichotte mystique dont la vie fut un rêve, et que le hoquet de la mort a réveillé en sursaut... Mes amis, vous me connaissez? Vous savez que le *gros baron* a le cœur sensible, et se laisse aller sans fausse honte à ce qui lui prend les entrailles? Devant ce masque de cire, il sentit ses yeux se mouiller et deux grosses larmes couler lentement le long de ses joues... Ah! pauvre grand homme! disais-je à part moi, quelle est donc cette coupe d'amertume que tu as vidée jusqu'à la lie?... Et tout à coup, me retournant brusquement vers le moine, j'eus la sottise de m'écrier : — Mon père, expliquez-moi, je vous en conjure, pourquoi cet homme est devenu fou!

Il me regarda de haut en bas, haussa légèrement l'épaule gauche, cligna l'œil droit, et me répondit : *Eeeh!...*

Sans mentir, ce fut là toute sa réponse.

Il faut que vous sachiez, madame, que ce *eeeh* est une exclamation tout italienne, inconnue en France, et qui dit plus de choses qu'elle n'est grosse. Ce *eeeh*, c'est les Romains qui l'ont inventé, et dans leur bouche il est d'une éloquence sans pareille. Oui, accompagné, comme je vous l'expliquais tout à l'heure, d'un clignement d'yeux et d'un léger haussement d'épaules, ce *eeeh* vaut à lui seul toute une période de Cicéron; il sert de réponse à tout, c'est un argument sans réplique. Avec ce *eeeh*, vous mettez votre interlocuteur au pied du mur et vous lui faites sentir qu'il est entre vous et lui une incommensurable distance, car ce *eeeh* exprime à la fois de la hauteur, une commisération superbe, de l'impatience,

de la défiance, et tout ensemble l'orgueil et la sournoiserie cauteleuse d'une ignorance fière d'elle-même, qui ne laisse pas de prendre ses sûretés, et n'a garde de se laisser approcher. Bref, cette éloquente interjection est le résumé de la sagesse d'un peuple qui, vivant depuis bientôt trois mille ans, fait profession de ne plus s'étonner de rien et méprise ceux qui s'étonnent, non sans les redouter un peu... De telle sorte, madame, qu'au moyen d'un geste et d'une voyelle fra Antonio venait de me dire : « Oh! la sotte question que voilà! oh! l'impertinente curiosité! Le pauvre esprit, qui demeure tout ébahi d'une aventure si commune! Qui sait pourtant s'il n'y a pas anguille sous roche? Ce *semplicione* voudrait peut-être me confesser! A qui pense-t-il avoir affaire? En tout cas, s'imagine-t-il que moi, fra Antonio, moine hiéronymite en robe fauve, qui ai la tête remplie de secrets d'état, je m'en vais me creuser la cervelle à la seule fin de découvrir pourquoi un pauvre homme est devenu fou? » Voilà ce que disait fra Antonio, et son apostrophe était si foudroyante que je demeurai cloué sur place, bouche béante, interdit, écrasé que j'étais par le sentiment de ma stupidité et de mon néant.

Heureusement il eut pitié de moi, il n'abusa pas de sa victoire, et, pour m'aider à rasseoir mes esprits troublés, il me fit le sourire le plus agréable que pussent ébaucher ses lèvres sèches; puis, me prenant par la main, il me conduisit vers une armoire vitrée. — Voyez nos trophées! me dit-il d'un ton mignard. — Et il me montrait du doigt le miroir du poète, sa ceinture, sa plume, son écritoire. — Nous avons conquis tout cela sur le monde! — et son index dessinait une grande croix sur la poussière du vitrage. — Voyez aussi ce crucifix! Il nous l'a légué. C'était nous léguer son cœur. Ce pauvre homme nous aimait tant! Cela n'est pas étonnant : sans nous, que fût-il devenu? C'était un esprit faible, léger. Jusqu'à la fin, le diable l'a couché en joue. *Poveretto!* Il était venu à Rome pour y chercher une couronne. Saint-Onuphre a été son Capitole, et c'est la couronne des rachetés que nos pères ont tressée autour de son front. Et cependant, notez le point, il avait été élevé aux jésuites... — C'est toujours là que fra Antonio en revenait, et il frottait joyeusement l'une contre l'autre ses deux grandes mains jaunes et osseuses; à le voir si content, on eût juré qu'il venait de gagner un *quine* à la loterie... La vue de cet homme m'était devenue odieuse.

Je lui tirai ma révérence, gagnai lestement la porte, et je m'en allais à grands pas, quand au bout de la galerie j'aperçus quelque chose qui me fit oublier fra Antonio et ses interjections. C'était une peinture que je n'avais pas remarquée en venant. Dans ce moment, un rayon du soleil couchant la couronnait d'une auréole étincelante.

Je m'approchai. — Un Léonard de Vinci! m'écriai-je. — Je ne me trompais pas. Le couvent de Saint-Onuphre possède une *Sainte Vierge* peinte par ce grand artiste. C'est un chef-d'œuvre que je vous recommande quand vous irez à Rome, car elle est divinement belle, cette mère des douleurs avec ses longs cheveux dorés autour desquels s'enroule un linge blanc négligemment noué. Un prélat agenouillé vient de lui présenter une fleur, elle l'a remise au *bambino* qui se retourne pour bénir le donateur, et, la tête penchée, elle les regarde l'un et l'autre en souriant. Dans ce sourire, il y a un cœur, et de ce cœur il s'exhale une tristesse secrète et pénétrante. Cette vierge de Léonard n'est pas une madone de Raphaël; elle ne jouit pas de la plénitude de la santé et du bonheur, elle ne s'abandonne pas sans réserve à la joie triomphante de serrer son Dieu dans ses bras. Nature nerveuse, corps délicat que l'âme travaille, on lit sur ses traits une sensibilité profonde mêlée de rêverie, et sa mélancolie paraît dans ses yeux baissés, dans ses narines palpitantes, dans le nuage répandu sur son front; elle a les longues, les inquiètes prévoyances de la maternité, elle connaît la vie, elle sait que ce monde est plein de piéges, et, regardant son fils, elle se trouble, elle frémit, elle entrevoit, comme dans un rêve, le sanglant mystère de la croix, et elle sourit pour ne pas pleurer...

Je rapprochai dans ma pensée ce sourire douloureux et l'expression déchirante du masque de cire. Ici de navrantes appréhensions, là le plus amer des désenchantemens. Le Tasse méconnu, perdant son génie et mourant dans l'indigence, l'homme divin crucifié sous les yeux de sa mère!... — Ah! m'écriai-je, cette misérable vie n'est qu'une embûche... Le ciel me punit de ma naïveté.

— *Eeeh!...* répondit de nouveau fra Antonio, qui venait de me rejoindre et dont la voix sonore fit retentir tous les échos du corridor; mais cette fois le saint homme n'en resta pas là. D'un ton de componction : François Sforza, ajouta-t-il, avait coutume de dire qu'il y a trois cas dans la vie où la sagesse humaine ne sert de rien. S'agit-il de prendre femme, d'acquérir un cheval ou d'acheter un melon, il faut, selon lui, se recommander à Dieu et enfoncer sa barrette sur ses yeux. Moi, je dis : Quoi que tu fasses, enfonce ta barrette et charge ton directeur d'y voir pour toi. — Et en parlant ainsi il abaissait dévotement ses paupières sur ses ardentes prunelles.

— Cela est bon, repartis-je, pour vous autres Romains qui avez des yeux au bout des doigts. — Le compliment lui plut, bien qu'un peu profane, et il me salua gracieusement. Cependant, quand nous fûmes arrivés à la porte du couvent, il me toisa d'un air narquois des pieds à la tête, et pendant qu'il tirait le verrou, je l'entendis grommeler entre ses dents : *Che grassoccia sensitiva!...*

comme qui dirait, madame : « Voilà une sensitive qui a de l'embonpoint. »

— Si bien, dit Mme Roch, que vous êtes sorti de Saint-Onuphre mieux renseigné sur vous-même que sur le *pauvre homme*.

II.

— Je saurai pourquoi cet homme est devenu fou! me disais-je en redescendant le Janicule, en traversant le Borgo, en passant le pont Saint-Ange, en m'enfonçant dans le labyrinthe de petites rues noires qui s'étend entre le Tibre et le Corso. Je n'eus pas plutôt dîné à la hâte au premier restaurant venu que je courus chez moi, m'enfermai à double tour, et, tirant du fond d'une malle les *Essais* de Montaigne, j'y relus quelques lignes que vous connaissez sans doute... — Madame, avez-vous encore cette jolie édition des *Essais?*... — Ah bien! mon cher notaire, passez-moi, je vous prie, le troisième tome... On ne saurait trop relire ce passage que je prendrai pour épigraphe de mon livre : « Infinis esprits se trouvent ruinés par leur propre force et souplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allégresse, l'un des plus judicieux, ingénieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poète italien ait jamais été! N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue appréhension de la raison qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse quête des sciences qui l'a conduit à la bêtise? à cette rare aptitude aux exercices de l'âme qui l'a rendu sans exercice et sans âme? J'eus plus de dépit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages... »

— C'est grand dommage, pensais-je, que Montaigne n'ait vu le Tasse qu'en passant. Liez d'amitié ces deux hommes, le sage nous eût révélé le fou; mais, faute d'en savoir davantage, l'avisé Périgourdin s'en est tenu à cette vérité générale que « des rares et vives agitations de nos âmes naissent les manies les plus détraquées, » et que « si les mélancoliques sont plus disciplinables et excellens, il n'en est point qui aient tant de propension à la folie. » Là-dessus je me mis à lire à haute voix deux ou trois chants de la *Jérusalem*. Cette poésie enchanteresse m'enivrait, et plus d'une fois j'interrompis ma lecture pour m'écrier : Quelle science de la vie et du cœur humain! quelle vivacité de coloris! quelle délicatesse de touche! quelle variété dans les tons! quel art d'être original en imitant! Muse privilégiée, qui respire tour à tour la volupté et l'héroïsme, la fureur des passions et le saint orgueil des chevaliers du Christ! Myrtes embaumés de Vénus croissant à l'ombre de la croix! Roses

de Paphos enlacées à la couronne sanglante du crucifié! Concerts divins, où la flûte des bergers d'Arcadie unit sa voix à celle de la trompette épique, où les romantiques folies de la guitare de Provence se marient aux majestés de la lyre de Virgile et aux cantiques solennels du roi-prophète!... — Et cependant, me disais-je encore, ce mélange du profane et du sacré n'a rien de profane; ces caprices de la fantaisie n'ont jamais un air de caprice; ces disparates n'en sont pas, et l'œuvre du poète est harmonieuse, parce que son âme était une harmonie. Oh! qui donc a faussé ce noble instrument? qui a brisé les cordes de cette lyre d'or? Masque de cire, vous êtes une énigme redoutable!... Ce masque était toujours devant moi; je croyais le voir, je le voyais, à cela près que par instans je lui prêtais le sourire de la Vierge de Léonard... — L'aurore naissante me surprit au milieu de ces réflexions. Je me jetai sur mon lit, je dormis deux heures, et, quand je m'éveillai, j'étais plus décidé que jamais à découvrir pourquoi le Tasse est devenu fou.

Je suis doué de la volonté la plus tenace du monde, et je n'ai jamais qu'une idée en tête. Mon grand projet m'occupait tout entier; j'en perdais presque l'appétit et le sommeil. Vous vous souvenez de La Fontaine accostant les passans pour leur dire à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu Baruch? » J'en étais là, si ce n'est que je n'arrêtais pas les gens dans la rue; mais dans toutes les maisons où j'avais accès, dans toutes les compagnies où je me trouvais, je parlais du Tasse et ne parlais guère d'autre chose. Par malheur, dans la société que je fréquentais, on se souciait du Tasse comme du Grand-Mogol. Mes questions restaient sans réponse, mes doutes sans solution. Je résolus de changer de méthode. Je me procurai l'édition du Tasse de Rosini, en trente volumes in-octavo, sa biographie par Pierantonio Serassi, l'excellente édition des *Lettres* qu'a donnée Cesare Guasti. Muni de ces trésors, je me claquemurai chez moi et fis défendre ma porte à tout venant. Du matin au soir, et bien avant dans la nuit, je lisais, j'étudiais, je méditais, je raisonnais. Hélas! vous l'avouerai-je? des efforts si louables ne me profitèrent point. Le bon Serassi ne m'apprit pas grand'chose. Si érudit que fût ce digne homme, sa sagacité n'égalait pas sa bonne foi, et, sur le point qui m'embarrassait, il n'a que des conjectures vagues qui ne me persuadèrent pas. J'entamai résolûment les trente volumes de Rosini; je portais dans cette étude la contention d'esprit d'un magistrat qui instruit une affaire épineuse. En vérité, j'ai bien sujet de me plaindre de la nature! Elle se plut à me donner une curiosité sans bornes. Quel érudit ne serais-je pas devenu, si ma santé me l'eût permis? Quoiqu'on fût à la fin de septembre et qu'il fût déjà tombé quelques pluies d'orage, il ne laissait pas de faire chaud. Au bout

d'une semaine de lectures acharnées, j'étais hors de combat, je n'en pouvais plus, j'étais pris de spasmes, d'étouffemens. Avant tout, comme dit le proverbe, il faut vivre. Par ordonnance du médecin, j'enfermai dans une armoire l'honnête Serassi, Rosini, Guasti; je me procurai un fusil à deux coups, des guêtres, un carnier, une casquette en peau de lapin, et me voilà courant la campagne.

— Et vous rêviez d'Herminie en ajustant une bécasse! dit Mme Roch.

— Les bécasses n'y perdaient rien, madame; sans compter que je suis bon tireur, j'étais d'une humeur massacrante. Outré d'indignation contre la nature et contre la médecine, malheur au gibier qui passait à portée de mon fusil! Cependant un jour, en revenant de la chasse, j'appris une nouvelle qui me fit plaisir : mon ami, le marquis Moroni, absent de Rome pendant deux mois, était de retour depuis la veille. Équipé comme j'étais, je courus chez lui...

— Pardon, baron, interrompit encore Mme Roch ; mais dans votre votre histoire vous courez toujours. Pour qui vous connaît, cela tient du prodige.

— Mettons, madame, que ce soit une hyperbole. Tout ce que je veux dire, c'est qu'en me présentant chez le marquis Moroni, j'étais hors d'haleine. Je jetai mon fusil d'un côté, ma carnassière de l'autre, et m'étant laissé tomber dans un fauteuil : — Mon cher César, lui dis-je, je suis le plus malheureux des hommes.

Il me regarda d'un air de doute : — Je sais ce que c'est, me dit-il. Je vous vois en costume de chasse; tout à l'heure un lièvre est parti entre vos jambes, et votre fusil a fait long feu.

— Oui, vous avez deviné, repris-je avec plus de calme; oui, marquis, je suis le plus malencontreux des chasseurs... Mais que parlez-vous d'un lièvre? Il s'agit d'un cerf dix cors à la superbe ramure. J'étais sûr de mon fait : déjà les chiens avaient empaumé la voie, mes piqueurs criaient victoire. Et quelle clé de meute, marquis! Serassi, Rosini, trente in-octavo, deux in-quarto!... Hélas! tout cela n'a servi de rien, et j'ai trouvé buisson creux... — Et à ces mots, me renversant dans mon fauteuil : — O masque! masque fatal! m'écriai-je, tu me poursuis, tu me hantes, tu m'obsèdes! Le jour, la nuit, tu es mon tourment, mon supplice. Masque de cire, qui me délivrera de toi?

— Oh! pour le coup, dit le marquis, je ne vous comprends plus. Un cerf dix cors, Rosini, Serassi, un masque de cire qui court après vous... Passe encore si nous étions en carnaval.

Je lui contai ma petite histoire; il n'eut garde d'en rire. Les Italiens ont cela de bon que tout sentiment vrai les intéresse. Ce peuple intelligent et sensible professe le spiritualisme de la douleur;

il sait qu'elle est un être de raison, qu'elle se dérobe à tous les calculs, qu'on ne la peut ni peser ni palper, et que les déplaisirs chimériques dont se repaît malgré elle une imagination blessée surpassent souvent en amertume tous les maux réels.

— Je vous comprends, me dit le marquis Moroni d'un ton sérieux. Ce masque vous a jeté un sort. C'est une espèce de *jettatura* qui ne m'est point inconnue. Moi qui vous parle, pendant deux ans j'ai été follement amoureux de la Vénus du Capitole. Pour me guérir, j'ai dû faire tout exprès le voyage de Londres. A peine eus-je vu les Parques de Phidias que le trait fatal fut arraché de mon cœur. Vous, mon ami, ce n'est pas l'amour, c'est une curiosité maladive qui vous tourmente. Prenez courage, tout n'est pas perdu. Rome abonde en hommes instruits, et bien que l'archéologie et les sciences exactes soient nos études favorites, l'histoire de l'esprit humain n'est point négligée parmi nous... Et tenez, je sais quel est l'oracle qu'il vous faut consulter. N'avez-vous point entendu parler du prince P..., que notre petit peuple, dont il est l'idole, désigne sous le nom de *prince Vitale*. C'est le dernier héritier d'une de nos plus grandes familles qui s'éteindra avec lui, car il a fait vœu de célibat. Doué de tous les talens et de toutes les vertus, métaphysicien, poète, peintre, musicien, géomètre, archéologue, quittant tour à tour la palette pour la plume et la plume pour le compas, s'arrachant à ses livres pour aller visiter ses pauvres, et au sortir d'une salle d'hôpital improvisant des vers dans son palais en s'accompagnant de la harpe, cet homme extraordinaire consacre la moitié de sa vie à l'étude et aux beaux-arts, et l'autre moitié aux saintes œuvres de la charité. Et quelles œuvres! Il n'en est point qui rebute sa délicatesse, et les plus humbles sont celles qu'il préfère, tant son cœur est avide d'abaissemens et de dégoûts. Un trait entre mille : — L'hiver dernier, il fit paraître le même jour une cantate dont il avait composé les paroles et la musique et un savant mémoire sur les fouilles d'Ostie. Ce jour-là, ses gens étaient dans l'inquiétude : depuis quarante-huit heures, il avait disparu de son palais. On va aux informations, on suit sa piste; on finit par le découvrir dans un méchant galetas du Transtévère, auprès du grabat d'un vieil aveugle tout couvert de plaies. Au moment où ses gens le surprirent, le prince, vêtu d'un sarrau d'infirmier, tenait à la main un balai de bouleau. A cette vue, ils s'arrêtèrent muets sur le seuil, et lui de les regarder en souriant. Cependant l'aveugle, éveillé par le bruit : — Allez-vous-en, vous autres! s'écria-t-il en s'agitant sur son grabat. Laissez-moi seul avec ce brave garçon; il est au service du curé de Sainte-Marie, qui me l'a prêté pour me panser et chauffer mes bouillons. Gagnez au large, vous dis-je! Lui seul peut me toucher sans me faire crier... — Pendant que

l'aveugle parlait, le valet de chambre du prince s'était laissé glisser sur ses genoux; il s'avança dans cette posture jusqu'au milieu de la chambre, baisa les pieds et les mains de son maître; éperdu, balbutiant, il cherchait à s'emparer du balai. Le prince lui mit la main sur la bouche et lui parlant à l'oreille : — Pour l'amour de Dieu, que cet homme ne sache pas qui je suis! — Puis l'ayant repoussé doucement : — Laisse donc et regarde-moi faire! ajouta-t-il avec son sourire tranquille, tu apprendras de moi à balayer sans soulever la poussière.... — M'accuserez-vous, baron, de vanter trop mon pays, si j'ose vous dire qu'un tel caractère et de telles vertus se rencontreraient difficilement hors de Rome? Ce prince, mon cher ami, est un saint, ce saint est un sage, ce sage est un savant, et ce savant, qui sait tout, aime à se communiquer. Allez le trouver, recommandez-vous de moi; je suis bien trompé, ou il éclaircira tous vos doutes...

Je ramassai précipitamment mon fusil et mon carnier : — Mon cher César, vous me rendez la vie! m'écriai-je en l'embrassant. Je cours de ce pas interroger l'oracle.

Vingt minutes me suffirent pour changer de toilette, et des *Monti* au palais P... je ne fis qu'un saut.

On me fit entrer dans une vaste salle d'attente que remplissait une foule très bigarrée. Il se trouvait là des riches et des indigens, des *monsignori* violets et de pauvres frères quêteurs, leur sébile à la ceinture. Les moines surtout étaient en nombre; on en voyait de toutes couleurs. Les uns assis sur des banquettes, les autres debout, groupés autour d'une statue de Juno Lanuvina, carmes ou jacobins, tous bavardaient, gesticulaient, riaient, déployant à l'envi cette grosse gaîté romaine qui secoue la poitrine et éclate sans fausse honte, car ce n'est pas Rome, madame, qui a inventé le *cant*. J'attendis plus d'une heure, et le temps ne me parut pas long, tant je prenais de plaisir à considérer ces masques expressifs, ces grands yeux noirs à fleur de tête et ces grandes bouches fendues jusqu'aux oreilles. Enfin mon tour vint, je fus introduit. Représentez-vous un homme de petite taille, maigre, pâle, fluet, un peu voûté, chétif fourreau usé par la lame, une simplicité tout unie, des manières nobles et engageantes, un visage où se peint comme dans un miroir lumineux une belle âme qui a des intelligences secrètes avec Dieu, de grands yeux clairs couleur d'algue marine, un sourire d'une angélique douceur, un air de sérénité, d'enjouement, et cependant des regards de feu, des éclairs de passion, des rougeurs subites, et dans la voix je ne sais quel frémissement où se trahit le tourment d'un cœur consumé d'une fièvre éternelle. Cette figure, madame, me fit penser à un mot de l'Évangile et à cette douceur des *violens qui ravissent le royaume des cieux*.

Quand le prince eut appris ce qui m'amenait auprès de lui, il me regarda avec une attention mêlée de surprise; puis il tint un instant ses yeux attachés au sol et parut réfléchir, après quoi il me regarda de nouveau avec un redoublement d'attention qui faillit me déconcerter; il semblait se défier de moi et scruter mes intentions secrètes. A Rome, les saints eux-mêmes sont défians. Enfin, rassuré par mon heureuse physionomie, il me dit gracieusement : — Soyez assez bon, monsieur, pour m'attendre dans ma bibliothèque; j'ai quelques affaires urgentes à expédier; je suis à vous dans quelques minutes.

Je passai dans sa bibliothèque. C'était une longue galerie, ou pour mieux dire une enfilade de charmans cabinets séparés par des paravents; de grandes fenêtres cintrées, qui descendaient jusqu'au sol, prenaient jour sur un jardin. Les plafonds étaient ornés de caissons, de rosaces dorées, et il en pendait de longues chaînes en fer damasquiné délicatement ouvragées qui soutenaient des lampes d'albâtre. A gauche, le long d'une paroi tendue de velours bleu turquin, se dressaient des armoires vitrées où les rayons, s'étageant sur les rayons, pliaient presque sous le poids des volumes et de leurs splendides reliures. A droite, dans les embrasures et dans les intervalles des fenêtres, les murailles revêtues de stuc offraient au regard tout un monde de folles arabesques dans le goût des loges du Vatican. Partout, le long de baguettes verticales, des volutes, des rinceaux, des fleurs fantastiques, des dragons, des oiseaux d'or et d'azur, concert de formes et de couleurs à ravir les yeux. Pour compléter cette décoration, de place en place, de grands vases étrusques, et, posés sur leurs socles de porphyre, tous les dieux de l'Olympe. Le jour qui éclairait cette bibliothèque des *Mille et une Nuits* était doux, mystérieux, amorti qu'il était par des grillages où s'enroulaient capricieusement des capucines et des rosiers grimpans. Au moment où j'entrai, des bouffées de brise secouaient dans l'air une pluie de feuilles de roses. Une statue d'Harpocrate, le doigt posé sur sa bouche, m'ayant enjoint le silence, je demeurai un instant immobile, retenant mon souffle, laissant errer mes regards, tandis que les roses ne cessaient de pleuvoir, et qu'au milieu du jardin, une naïade, épanchant ses eaux ruisselantes, qui rebondissaient en nappes de vasque en vasque, caressait mon oreille de son rire argentin.

J'étais ému. « Le possesseur de cet Élysée, pensais-je, dit souvent adieu à ces rosaces, à ces oiseaux peints, à ces Jupiters et à cette grande Vénus Uranie que je vois là-bas, pour aller s'enterrer dans une salle d'hôpital, — et les mains qui feuillettent ces beaux volumes s'entendent à toucher, sans les faire crier, les ulcères saignans d'un vieil aveugle du Transtévère. »

Je parcourus à pas lents tout ce lieu de délices; je traversai douze cabinets, quelques-uns pavés en mosaïque. Le dernier, d'un style plus sévère, était lambrissé de chêne noir et renfermait, au lieu de livres, des globes de métal, des sphères armillaires, des astrolabes, des équerres, des cadrans, cent instrumens baroques dont j'ignorais l'usage, et qui eussent dit quelque chose, je pense, au cœur d'un astrologue. Enfin, attenant à ce cabinet et tout au bout de la galerie, venait un oratoire dont la porte entr'ouverte me laissait voir un prie-Dieu et un grand crucifix d'argent. A droite et à gauche de cette porte, deux bustes semblaient être de faction. L'un représentait Platon jeune, l'autre Platon octogénaire. Au-dessus du linteau sculpté se dressait, sur un piédouche d'ébène, une Minerve, le casque en tête et la lance à la main. Au-dessous se lisait en lettres d'or cette inscription tirée de Marsile Ficin : « La philosophie n'est qu'une religion savante, *philosophia nihil est nisi docta religio*, » et un peu plus bas ces mots : *Lætitia clarissima, claritas lætissima*... Après avoir été ému, j'étais surpris, dépaysé.

Cependant, inscriptions et statues, j'oubliai tout pour ne plus m'occuper que des maîtres du logis, je veux parler des livres, qui me regardaient silencieusement à travers leurs vitrages treillissés. Société noble et sérieuse! choix exquis où les graves préoccupations du savant avaient eu plus de part que les fantaisies du bibliophile! Ici les historiens habillés de gris, là les métaphysiciens vêtus de brun; les pères de l'église, les scolastiques, le docteur angélique entre le docteur séraphique et le docteur subtil; plus loin tous les philosophes de la renaissance chamarrés de dorures, les Ficin, les Pic de La Mirandole, les Bessarion, les Pomponace, les Cardan, les Patrizzi. Je cherchai les poètes italiens; ils étaient rassemblés dans deux cabinets sous les regards propices de la Vénus Uranie et d'un Éros ailé. Dans une armoire, j'aperçus cinq ou six rayons consacrés au seul Torquato; là se trouvaient réunies les principales éditions de ses œuvres reliées en peau de chagrin et les écrits de ses biographes et de ses commentateurs, depuis le Manso jusqu'à Giuseppe Caterbi. Je promenai sur ces trésors des regards d'amère concupiscence. O appas du fruit défendu! ô cruelle ordonnance de la faculté! Plongé dans mes tristes réflexions, je poussais de gros soupirs,... quand je vis le prince venir à moi d'un air riant. — Prince, lui dis-je, ma démarche doit vous sembler bizarre. Veuillez considérer...

— Ne cherchez pas à vous excuser, répondit-il. Je suis obligé au grand poète qui me vaut l'honneur de votre visite... Puis, m'ayant fait asseoir sur un divan : — Je comprends votre curiosité; moi-même je ne suis pas sans l'avoir éprouvée. Les infortunes du Tasse sont une des énigmes de notre histoire littéraire, et cette sombre

énigme exerce sur tous ceux qui tentent de l'éclaircir une sorte d'étrange fascination qui tient de l'ensorcellement. Deux hommes de génie, Goethe et Byron, ont ressenti cet effet magique; l'un et l'autre ont étudié avec une ardeur fiévreuse ce grand sujet de controverse, et ils se sont précipités à corps perdu dans ces ténèbres pour y porter la lumière. Le ciel en soit loué! car cela nous a valu de beaux vers; mais quant à moi je crains que le problème ne soit insoluble. Songez que le premier biographe du poète, le marquis Manso di Villa, son contemporain, son ami, le dépositaire présumé de ses secrets, n'a rien dit qui vaille sur la catastrophe qui brisa cette destinée glorieuse et plongea dans la nuit cette noble intelligence. En accuserons-nous sa discrétion ou son ignorance? S'est-il tu par calcul, par respect humain, ou les lumières lui ont-elles manqué? Ce qui est sûr, c'est que les historiens ferrarais ont la plupart imité son silence. Aucun témoin oculaire n'a pris la peine ou n'a eu le courage de s'expliquer. Ah! que ne pouvons-nous évoquer ici l'ombre du poète! Nous embrasserions, vous et moi, ses genoux, et nous saurions bien le contraindre à parler.

— A défaut de certitudes, repris-je, n'auriez-vous point formé quelques conjectures?...

— Veuillez me pardonner, me dit-il, mais j'ai juré de les garder pour moi. Et comme je paraissais surpris : — J'ai horreur des querelles littéraires, poursuivit-il. Malheureusement, il y a quelque vingt ans, le Tasse a été en Italie le sujet de violens débats, de disputes aussi acrimonieuses que stériles. Le savant Rosini ayant adopté le *système des amours*, Florence et Modène virent deux adversaires redoutables, le marquis Capponi et don Cavedoni, entrer en lice contre lui. Il parut brochure sur brochure, pamphlet sur pamphlet... *Première Cavedonienne*, *Seconde Cavedonienne*,... *Risposta*, *Poscritto alla Risposta*, *Replica*, *Protesta*... A force de riposter, de répliquer et de protester, la querelle s'envenima, les esprits s'aigrirent, on se jeta dans l'invective, on se laissa emporter à de regrettables vivacités. Un moment il fut question de prendre une académie pour juge du camp; mais le moyen de prononcer entre des champions échauffés et virulens! Alors un nouveau combattant se présenta dans l'arène, et celui-là s'attaqua au Tasse lui-même; il déchira sa mémoire en s'armant contre lui de témoins subornés, de dossiers pleins de pièces supposées. Le public ne fut pas longtemps dupe; on conçut des soupçons. Quelques membres du collége philologique de l'université romaine, entre autres Pietro Ercole Visconti et le père Marchi, de la compagnie de Jésus, constatèrent le faux. En 1844, le tribunal criminel de Rome condamna le coupable à sept années de réclusion. Il est juste d'ajouter que plus tard la Sacrée Consulte le fit élargir en le déclarant innocent. Trop

crédule, à ce qu'il paraît, son seul tort était d'avoir laissé surprendre sa bonne foi par de hardis faussaires ; mais n'y faut-il pas regarder à deux fois avant de produire des pièces qui avilissent une grande renommée? Quoi qu'il en soit, dans ce temps-là je m'occupais beaucoup du Tasse, je cherchais dans ses écrits le secret de sa destinée, j'avais même commencé de composer un mémoire que je n'achevai pas, tant cet esclandre me dégoûta de mon sujet. Indigné des libertés indécentes qu'on avait prises avec ce grand nom, je renonçai à mes recherches. — Désormais, me dis-je, raisonne qui voudra sur les malheurs du poète ; je me contenterai d'adorer son génie. Et j'ai tenu parole.

— Après tant d'années, lui dis-je, êtes-vous encore lié par ce serment téméraire?

Il ne me répondit pas ; mais me montrant du doigt la statue d'Harpocrate : — Les anciens, reprit-il, ont fait du silence un dieu, et le Tasse lui-même l'a célébré comme un des attributs de la Divinité. Vous vous rappelez ce qu'il dit à la fin de son dialogue sur la *Paix : Ce profond, ce doux, ce divin silence,... supérieur à toutes les harmonies, à tous les concerts des anges...* Et à ces mots, étendant le bras vers les armoires vitrées : — Je me flatte, dit-il, de posséder tout ce qui s'est écrit d'important sur le Tasse. Tous mes livres sont à votre disposition...

Mais quand il sut que la lecture m'était interdite, il me regarda d'un air de tendre compassion, et ses beaux yeux glauques devinrent humides. — Vivre sans lire! disait-il. Consentirais-je à vivre à ce prix?

— Si vous étiez à ma place, repartis-je, il y aurait de la ressource, car vous trouveriez à vous occuper dans les galetas du Transtévère.

Il rougit beaucoup, et détournant la tête : — Les pauvres, dit-il, ne remplacent pas les livres, pas plus que les livres ne remplacent les pauvres. La vie complète est dans les vues de Dieu.

En ce moment, on vint nous interrompre, et comme je prenais congé : — Je regrette vivement, me dit-il, de n'avoir pu vous satisfaire. Heureusement le marquis Moroni est très répandu. Il n'aura pas de peine à vous aboucher avec quelque habile homme qui résoudra tous vos doutes. Si vous faites quelque découverte, soyez assez bon pour en venir conférer avec moi. Je serai toujours heureux de vous voir et de vous entendre. Et en parlant ainsi, son sourire exprimait à la fois beaucoup de bonté, une exquise aménité et une pointe d'ironie.

— Et là-dessus vous courûtes chez vous? dit Mme Roch.

— Point du tout, madame. Je m'acheminai très lentement au contraire et la tête basse vers la demeure de mon ami le marquis,

que je ne trouvai pas chez lui; mais, en passant par la via Condotti, je l'aperçus dans le café del Greco, où il jouait une partie d'échecs avec un chanoine. Je lui dis à l'oreille : — Votre prince est un saint, ce saint est un savant; mais ce savant est un sournois qui n'a pas voulu me dire pourquoi le Tasse est devenu fou. — Il fit un geste d'étonnement. — Vous jouez de malheur, me dit-il. Eh bien! venez chez moi dimanche à trois heures; vous y trouverez à qui parler.

— Avant d'aller chez le marquis, reprit Mme Roch, veuillez nous dire, baron, si votre anecdote de l'aveugle du Transtévère est parfaitement authentique, et si le prince Vitale a été réellement surpris par ses gens un balai à la main.

— Madame, répondit-il, allez-vous-en, je vous prie, de votre pied léger jusqu'à Rome, faites-vous raconter par le premier venu la vie de la princesse B..., qui vient de mourir, et vous serez bien vite convaincue que si l'on trouve sur les bords du Tibre beaucoup de vices et beaucoup de misères, on y trouve aussi, sans qu'il soit besoin de chercher longtemps, la divine folie de la vertu.

III.

« Dimanche à trois heures, » m'avait dit le marquis Moroni. Vous croirez sans peine que je fus exact au rendez-vous. Je trouvai en arrivant une société nombreuse et choisie. Le marquis s'élança au-devant de moi, le sourire aux lèvres. — Vous voyez ici, me dit-il, tout un aréopage que j'ai rassemblé à votre intention. Oui, baron, j'ai convoqué le ban et l'arrière-ban, et il y a ici près de vingt *letterati* qui se sont occupés du Tasse et qui sont capables d'en raisonner par raison démonstrative. Je les avais prévenus, ils ont eu le temps de se préparer. Quelques-uns ont apporté des notes écrites. Ce serait un fait exprès si vous n'en tiriez quelques lumières. — Je lui témoignai chaudement ma reconnaissance. Ma joie l'émut. Elle était vive, je vous l'assure; mes pieds ne tenaient pas à la terre.

— De mieux en mieux! dit Mme Roch. Vous ne courez plus, vous dansez.

— Mettez-vous à ma place, madame. Dix-sept tassistes! des notes écrites! Je ne m'attendais pas à une pareille aubaine. Le plus aimable des marquis voulut que tout se passât dans les formes. Il fit asseoir ses tassistes sur un long divan cramoisi qui occupait trois côtés du salon. Tout en les plaçant, il les encourageait, les excitait, comme on anime des coqs qui vont jouter. D'un commun accord la présidence me fut décernée... Madame, me voyez-vous d'où vous êtes au milieu d'une grande pièce carrée, assis dans un grand fau-

teuil de tapisserie, me prélassant, le cœur dilaté, le front épanoui, à ma droite un guéridon avec une sonnette d'argent, devant moi dix ecclésiastiques et sept séculiers, qui grillaient tous de me conter l'histoire du Tasse?... Ah! qu'il est de doux momens dans la vie!... Le président ouvrit la séance par un petit discours qui roula sur trois points : il commença par exprimer modestement ses ignorances, il témoigna ensuite son désir de s'instruire, et il finit par remercier d'avance l'auguste aréopage des torrens de lumière qui ne pouvaient manquer de jaillir de ses doctes discussions. Ce petit discours, assez bien tourné, excita un murmure flatteur d'approbation, après quoi de la gauche à la droite chacun opina à tour de rôle, et à la droite comme à la gauche il se dit de fort belles choses dont voici le fidèle résumé, car mon cher César qui tenait la plume rédigea séance tenante un procès-verbal que j'ai là dans mon portefeuille, et que je vais vous lire... Madame, ne froncez pas le sourcil. Il faut bon gré, mal gré, que vous m'entendiez.

Premier tassiste. — Monsieur le baron, la question est très simple. Il est certain comme deux et deux font quatre que le Tasse conçut une ardente et folle passion pour Léonore d'Este. Ses soupirs ne furent point écoutés. Le pauvre amant rebuté s'abandonna au désespoir; son esprit fut en proie à de sombres égaremens. Un jour, dans un transport amoureux, à la vue de toute la cour, il s'oublia jusqu'à cueillir un baiser sur la bouche de la belle princesse. Le duc Alphonse, indigné, mais toujours maître de lui, se tourna vers les assistans et leur dit froidement : « Quel dommage qu'un si grand homme soit devenu fou! » Et sur-le-champ il le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne. La captivité acheva ce que l'amour avait commencé, elle porta le dernier coup à cette raison chancelante. Et voilà l'histoire de la folie du Tasse.

Deuxième tassiste. — Monsieur le baron, il est certain comme deux et deux font quatre que le Tasse aima la belle Léonore et qu'il en fut aimé. J'ose même affirmer qu'il ne manqua rien à son bonheur. Pour vous édifier à ce sujet, lisez plutôt son sonnet sur *Il bel seno di Madonna*, qui commence par ces mots : *Non son si vaghi i fiori*... Monsieur le baron, que pensez-vous de ces deux vers :

> Maraviglioso grembo, orto e coltura
> D'amor, e paradiso mio terreno?

(Sein merveilleux, jardin et culture d'amour et mon paradis terrestre!) Et que pensez-vous de la comparaison qui suit, de ces pommes d'Atalante, de ces jardins des Hespérides? Quoi de plus clair, je vous prie? Par malheur, le poète ne fut pas discret. Un

poète peut-il l'être? La trahison d'un ami fit tomber aux mains du duc une lettre où il décrivait trop exactement son *paradiso terreno*. Le duc se fâcha et le fit enfermer. L'horreur d'être à jamais séparé de ce qu'il aimait, son bonheur perdu, les langueurs d'une longue captivité, les hurlemens des fous qu'il entendait de sa cellule, les sévérités outrées de son geôlier, le prieur Agostino Mosti, ce Hudson Lowe de la poésie, tout se réunit pour déranger sa raison, et voilà l'histoire authentique de la folie du Tasse.

Troisième tassiste. — Monsieur le baron, ne souffrez pas qu'on vous parle sur ce ton de la princesse Léonore. La fille de Renée de France fut une sainte femme. Les historiens de Ferrare s'accordent à nous la peindre comme une personne sérieuse, réservée, un peu mélancolique, d'une conduite irréprochable, ne connaissant et ne goûtant, à l'exemple de sa mère, que les plaisirs nobles de l'esprit. La délicatesse de sa santé, le tour naturellement grave de ses pensées, avaient développé en elle l'humeur solitaire et le mépris des vanités du monde; elle se plaisait dans la retraite, elle n'en sortait que pour faire le bien. Manolesso, dans sa *Relazione di Ferrara*, nous apprend qu'elle refusa toujours de se marier à cause de la faiblesse de sa complexion (*per esser di debolissima complessione*), ce qui ne l'empêchait pas, ajoute-t-il, d'avoir un esprit ferme et étendu (*è però di gran spirito*). En 1570, le Pô ayant inondé Ferrare, comme les eaux vinrent à se retirer subitement, tout le peuple attribua ce miracle à l'efficacité des prières de Léonore, car tout le peuple de Ferrare la considérait comme une sainte. Voilà, je pense, un témoignage plus sérieux qu'un sonnet.

Quatrième tassiste. — En effet, monsieur le baron, Leonora d'Este ne fut pour rien dans les malheurs du Tasse. Il est prouvé que ce n'est pas elle, mais sa sœur aînée Lucrezia d'Este qui eut l'honneur d'être aimée du Tasse. En 1570, Lucrezia avait épousé Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin. Elle ne trouva pas le bonheur dans cette union mal assortie. Négligée par un mari plus jeune qu'elle, et qui lui reprochait son âge, le Tasse se chargea de la consoler. A plusieurs reprises, il fit de longs séjours auprès d'elle. Les rians jardins de Castel-Durante, et, après qu'elle fut revenue à Ferrare, les ombrages enchantés de Belriguardo furent les témoins de leurs soupirs et de leurs tendres ivresses. Aussi, quand le Tasse décrivit le palais d'Armide et ses délices, il n'inventa rien, il se souvint. Consultez là-dessus Stefano Giacomazzi et Giuseppe Caterbi.

Cinquième tassiste. — Monsieur le baron, la Lucrezia que le Tasse a aimée, et qui l'a perdu, n'est pas Lucrezia d'Este, mais Lucrezia Bendidio Macchiavelli, la dame des pensées de Giambattista Nicolucci, dit le Pigna, professeur à l'université de Ferrare. Vindicatif

de son naturel, le Pigna voulut mal de mort à l'insolent qui chassait sur ses terres. Sa jalousie fut encore envenimée par une joute oratoire où le Tasse soutint victorieusement contre lui, et avec l'applaudissement de la cour, cinquante conclusions amoureuses. Pour le malheur du Tasse, le Pigna avait le bras long. Adroit, dissimulé, plein de manéges, ce professeur de philosophie morale exerçait à la cour des charges importantes; historiographe de la maison d'Este, il était aussi secrétaire du duc Alphonse, qui le consultait en tout, et dont il avait l'oreille... La jalousie du Pigna et les beaux yeux de la Bendidio, voilà la cause certaine des malheurs du Tasse.

Sixième tassiste. — Monsieur le baron, le comte Luigi Cibrario, que vous connaissez sans doute de réputation, a découvert récemment quelques lettres inédites de Lucrezia Bendidio au cardinal Louis d'Este. Ces lettres prouvent que le cardinal fut l'amant de la Bendidio, et que, furieux de trouver dans le Tasse un rival aussi dangereux qu'entreprenant, il fut le principal auteur de sa perte.

Septième tassiste. — Le comte Cibrario est un historien du plus grand mérite, et quand il serait prouvé qu'il s'est trompé une fois dans sa vie, sa réputation n'en souffrirait aucune atteinte. Aussi je ne me fais pas scrupule de déclarer que sa conjecture repose sur des bases bien fragiles. Dans les huit lettres sur lesquelles il s'appuie, et qui ne portent ni adresse ni signature, le Tasse n'est pas une seule fois nommé. La Bendidio parle ironiquement, à plusieurs reprises, d'un *bonhomme qui compose des vers*, et le comte Cibrario croit qu'elle désigne ainsi le Tasse. Notez, monsieur le baron, qu'à cette époque le Tasse avait composé l'*Aminta;* notez encore que la Bendidio était une femme d'esprit. Si demain vous découvriez une lettre inédite de Mme de Caylus ou de Mme de Maintenon, dans laquelle il serait parlé d'un bonhomme qui compose des vers, pourriez-vous croire un instant qu'il s'agît de Racine? D'ailleurs il résulte d'une lecture attentive des huit lettres que ce bonhomme ne faisait pas la cour à la Bendidio pour son propre compte, mais qu'il plaidait auprès d'elle la cause de son *patron*. Tout ce qu'il serait permis d'inférer, c'est que le duc Alphonse se mit en tête de souffler sa maîtresse à son frère le cardinal, et qu'un bonhomme qui composait des vers lui servit de Mercure.

Huitième tassiste. — Monsieur le baron, que dirons-nous de la seconde Léonore, Leonora Sanvitale, comtesse de Scandiano? Vingt fois, dans ses *Rimes amoureuses*, le Tasse l'a désignée par les allusions les plus transparentes. Que dirons-nous aussi de la troisième Léonore, caméristé de la princesse Léonore d'Este, cette *bella cameriera* à laquelle il écrivait : « Tu es brune, mais belle comme la

pudique violette, et je suis si épris de ton doux visage que je ne rougis pas d'être dans les fers d'une servante. »

Che non disdegno signoria d'ancella.

Pour moi, j'estime que le Tasse aima successivement et peut-être en même temps Leonora, la belle caméristé, Leonora Sanvitale, comtesse de Scandiano, Leonora d'Este, Lucrezia d'Este, Lucrezia Bendidio, et plusieurs autres Leonora et Lucrezia que nous ne connaissons pas. J'affirme encore, avec le comte Mariano Alberti, qu'il faut inscrire dans la liste des conquêtes galantes du Tasse l'archiduchesse Barbara, seconde femme du duc Alphonse. Le grand poète, je suis fâché de le dire, était un véritable don Juan, et ses entreprises audacieuses lassèrent la patience de son *padrone*, qui les lui fit expier par une réclusion de sept années.

Neuvième tassiste. — Faire du Tasse un don Juan!... lui qui, au rapport du Manso, avait la langue aussi chaste que les oreilles! lui qu'une turlupinade, un propos léger faisait rougir comme une jeune fille!

Dixième tassiste. — Disons plutôt, avec le Manso, avec Muratori et avec Tiraboschi, que le Tasse avait un penchant naturel à l'exaltation qui le prédisposait à la folie. Sans un grain de folie, est-on vraiment poète? Ajoutons qu'il écrivait difficilement; les efforts trop soutenus d'un opiniâtre labeur finirent par altérer sa santé et assombrir son imagination. Le duc Alphonse l'aimait et le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne, non pour le punir (c'est une calomnie), mais pour le guérir.

Onzième tassiste. — Défions-nous, monsieur le baron, des bonnes intentions du duc Alphonse. Si le Manso l'a ménagé, c'est que le Manso était de ces hommes qui, en parlant aux princes, n'ont jamais une parole plus haute que l'autre. Quant à Muratori et à Tiraboschi, ils furent l'un et l'autre bibliothécaires des ducs de Modène, et les ducs de Modène étaient les héritiers collatéraux d'Alphonse II. Voilà ce qui explique bien des choses. Le fait est qu'Alphonse II n'était pas le meilleur des hommes : dans une lettre adressée au duc d'Urbin, le Tasse se plaint de ce que son *padrone* avait un penchant marqué à la *malignità*.

Douzième tassiste. — Monsieur le baron, ce texte est douteux : dans les meilleures éditions, on lit *à la magnanimità*. Et quand il faudrait lire *malignità*, qu'est-ce que cela prouverait? Plaignons les princes qui ont l'imprudence de se brouiller avec la race irritable des écritoires!

Treizième tassiste. — Je ne sais pas si le Tasse aima les trois

Leonora ou les deux Lucrezia, je ne sais pas non plus si Alphonse II était malin ou magnanime; mais je suis à peu près sûr qu'ils vivaient l'un et l'autre à une époque où l'Espagne, maîtresse de Naples et de Milan, avait donné ses mœurs à toute l'Italie. Représentez-vous une cour où règne l'étiquette castillane et cette gravité d'humeur mêlée de morgue qu'on appelait le *sussiego;* représentez-vous un prince jaloux de son autorité et pointilleux sur le cérémonial; représentez-vous un poète absorbé dans ses chimères, peu soucieux des convenances, impatient de tout frein et se donnant des libertés, et vous n'aurez pas de peine à concevoir que ce prince et ce poète aient fini par se brouiller. Oh! l'Espagne! La faute en est à l'Espagne. Telle est l'opinion de Balbo.

Quatorzième tassiste. — S'il est une chose avérée, monsieur le baron, c'est que le Tasse avait l'esprit fantasque et la passion du changement. Bien qu'à Ferrare il eût bouche en cour, qu'il y fût défrayé de tout, caressé, choyé, cet inconstant, dévoré d'une inquiétude secrète, ne pensait qu'à déloger à la sourdine. On a la preuve qu'en 1575 il entra en négociation avec le grand-duc de Toscane et fut sur le point de s'engager à son service. Alphonse en fut instruit. Est-il surprenant qu'il ait retiré son amitié à l'ingrat dont ses bontés ne pouvaient fixer l'humeur volage? Telle est l'opinion du marquis Gaëtano Capponi.

Il se trouva, madame, continua le baron, que les trois derniers orateurs furent trois prêtres d'Esculape. Il y parut bien, comme vous allez voir. Le premier me recommanda la lecture de Faustini, historien ferrarais, lequel déclare que le duc Alphonse fit enfermer le Tasse dans une maison de santé pour le guérir d'une fistule dont il était fort incommodé. — Je ne crois pas à la fistule du Tasse, s'écria le second. Rappelez-vous cette lettre que le duc écrivit à ses agens diplomatiques auprès de la cour de Rome : « Dites au Tasse que je suis prêt à le recevoir en grâce, mais il faut qu'il commence par confesser qu'il est plein d'humeurs peccantes, *ma bisogna prima ch'egli riconosca che è pieno di umor melancolico,* et j'exige aussi qu'il consente à se laisser purger. » De guerre lasse, Torquato se laissa purger, mais j'incline à croire qu'on le purgea trop. — Oh! oh! dit le troisième médecin, le Tasse avait une maladie bien autrement grave que l'hypocondrie : il se défiait de la faculté, il avait une foi implicite aux empiriques et passa sa vie à se droguer sur la parole des marchands d'orviétan. Monsieur le baron, c'est l'orviétan qui a causé tout le mal.

Ainsi parla le dix-septième tassiste. Madame, les Romains passent aisément d'un extrême à l'autre. Tout à l'heure dignes et impassibles comme des Catons, vous les voyez l'instant d'après gesticuler comme

des possédés. Ces sages ont une provision de folie à dépenser, et il faut, bon gré, mal gré, qu'ils la dépensent; leur sagesse même est à ce prix. Aussi le carnaval est-il à Rome une institution de sûreté publique. Le saint-père le sait bien, et il tient beaucoup à ce que chaque année son peuple déraisonne tout à fait pendant quelques jours. Seulement le mercredi des cendres arrive toujours trop vite, les marottes n'ont pas eu le temps d'user tous leurs grelots, et ce qui reste de folie au fond des cœurs s'évapore comme il peut pendant les onze mois où les Romains sont graves. Et voilà pourquoi mes aréopagites, d'abord calmes et posés, dépouillèrent tout à coup leur gravité solennelle, s'élancèrent loin de leurs siéges et se mirent à parler tous à la fois, en se démenant comme des diables dans un bénitier. Effrayé de ce tohu-bohu, j'agitai vivement ma sonnette, tandis que le marquis, faisant voltiger les deux pans de son habit bleu, courait çà et là pour rétablir l'ordre. Dès que le tumulte se fut apaisé :

— Messieurs, leur dis-je, je vous remercie de tout mon cœur des précieux éclaircissemens que vous avez bien voulu me fournir; mais, vous l'avouerai-je? les deux Lucrezia, les trois Leonora, la *malignità*, le bonhomme qui compose des vers, le *paradiso terreno*, les humeurs peccantes, les cinquante conclusions amoureuses, l'étiquette espagnole, les marchands d'orviétan, l'archiduchesse Barbara,.... tout cela s'embrouille un peu dans ma cervelle, et je crains de sortir d'ici plus incommodé de mes lumières que je ne l'étais de mon ignorance.

— Ah! mon pauvre baron! s'écria Mme Roch, quand donc saurez-vous pourquoi le Tasse est devenu fou?

— Madame, répondit-il, Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Patience, patience, s'il vous plaît! De la patience flamande, c'est la seule bonne!

IV.

— Oui, madame, continua le baron, heureux les patiens! heureux aussi les opiniâtres! heureux par-dessus tout les Flamands! Dans l'espace de deux heures, je me présentai trois fois chez lui sans le trouver; mais la quatrième fois...

— Ah çà! de qui donc voulez-vous parler? dit le notaire.

— Eh! ne comprenez-vous pas, dit Mme Roch, qu'au sortir de l'aréopage nous avons couru à toutes jambes chez le prince Vitale? Je ne m'en plains pas. Ce brave homme me plaît, et sa bibliothèque aussi! J'en aime tout, à l'exception de cet oratoire gardé par une Minerve et deux Platons. C'est donner à notre Sauveur de singuliers

gardes du corps! Et à ce propos, baron, vîtes-vous encore pleuvoir des roses?

— Il faisait nuit close. Tous les rideaux étaient tirés. Les lampes d'albâtre répandaient des lueurs pâles et discrètes. Dans l'ombre des armoires grillées, je voyais reluire çà et là quelques dorures d'in-folio. Devant moi, la longue file des Olympiens... Ah! madame, c'est une étrange chose que des statues vues aux lumières! Les statues sont des êtres nocturnes; elles dorment le jour; la nuit venue, elles s'éveillent, elles s'animent, un sang subtil circule dans leurs veines, et une âme pleine de souvenirs apparaît dans leurs grands yeux vides. Je trouvai le prince tout au bout de la galerie, dans le cabinet qui renfermait des globes et des armilles. Il était accroupi sur un carreau de velours galonné d'or, le dos appuyé contre un socle de porphyre que surmontait une statuette d'Hermès Trismégiste à tête d'épervier. Autour de lui, sur le parquet, gisaient des volumes épars; sur ses genoux reposaient des tablettes d'ivoire couvertes de figures cabalistiques, et, le menton dans sa main gauche, il semblait méditer profondément. En m'apercevant, il se leva en sursaut, jeta les tablettes dans un coin et me dit avec une vivacité qui me surprit : — Vous voyez bien que je m'amuse. — Je lui répondis que je n'en doutais pas. — Eh bien! avez-vous fait quelque découverte? reprit-il en avançant deux fauteuils. — J'en ai tant fait, lui dis-je, que la tête me tourne. — Et je lui racontai sommairement la séance académique à laquelle je venais d'assister. Il se mit à rire, puis, se penchant vers moi et attachant ses yeux sur les miens : — Il ne s'agit donc pas d'une amourette, c'est une passion sérieuse que vous avez conçue pour le Tasse? — Je suis né à Douai, lui répondis-je; je suis à la fois Français et Flamand : c'est vous dire que je veux fortement ce que je veux, et que je le veux longtemps. — Oh! oh! dit-il en souriant, la *furia francese* et du flegme!... Avec cela vous irez loin. Mais vous ne répondez pas à ma question. Je désirais savoir si vous êtes simplement un esprit curieux ou si vous avez un culte pour le Tasse. — Au ton dont il prononça ces paroles, on eût dit un père à qui l'on demande sa fille en mariage, et qui veut s'assurer que cette demande part d'un cœur vraiment épris.— Prince, m'écriai-je, je vous jure... — Baron, ne jurez pas, interrompit-il; vous n'êtes pas ici en justice. — Et à ces mots il me quitta un instant; quand il reparut, quelle ne fut pas ma joie! il tenait dans ses mains plusieurs volumes des œuvres du Tasse qu'il déposa sur un guéridon; puis, s'étant rassis :

— Dans les discours que vous avez entendus, tout n'est pas faux. A la vérité je ne sais trop que penser de la fistule du Tasse, et ses amours avec l'archiduchesse Barbara sont une misérable invention

qui ne peut être prise au sérieux; mais en revanche il est très vrai que le Tasse écrivait laborieusement. Dans son dialogue sur l'*Amour*, il répond à la signora Marphise d'Este, qui lui demande des vers : « Ma veine n'est pas facile, et je ne compose qu'à la sueur de mon front... » Vous savez que ses manuscrits sont criblés de ratures, qu'il a retouché tel de ses sonnets jusqu'à vingt fois, et que ses corrections n'étaient pas toujours heureuses. Le Manso nous raconte aussi qu'à Bisaccio son illustre ami se plaisait à entendre des improvisateurs napolitains, et qu'il leur enviait cette promptitude d'inspiration que lui avait refusée la nature... Il est encore très vrai que le Tasse avait la fâcheuse manie de se médicamenter, qu'il a essayé de tous les régimes et de tous les remèdes, et que l'abus des juleps et des pilules a été funeste à sa santé. « Quel souvenir j'ai gardé, écrivait-il un jour à un empirique, de vos sirops aigres-doux qui auraient ressuscité un mort, et de ces fameuses pilules qui contiennent de l'or! » Il est également vrai qu'à plusieurs reprises il avait songé à s'éloigner de Ferrare. Ses lettres en font encore foi. Trois ans avant d'être enfermé à Sainte-Anne, il écrivait à son ami Scipion Gonzague que son plus ardent désir était de quitter la cour d'Alphonse, et à la mort du Pigna, en 1575, il sollicita la charge d'historiographe de la maison d'Este dans l'espérance d'un refus qui lui servirait de prétexte pour rompre avec le duc... Que vous dirai-je? Il n'est pas moins vrai que le Tasse encourut l'inimitié de ce redoutable Pigna et d'Antonio Montecatino, qui succéda au Pigna dans ses fonctions de secrétaire intime et de premier ministre, que le Tasse fut desservi par des jaloux, que le Tasse fut trahi par des serviteurs infidèles, que le Tasse fut indignement bafoué par des pédans, car jamais un plus noble cœur n'essuya tant de traverses, jamais, après tant de bonheur et tant de songes, un front couronné de gloire n'eut à porter de telles pesanteurs d'ennuis! Pour montrer au monde quels coups son bras sait frapper, la fortune inhumaine s'était choisi cette proie que la mort seule put dérober à ses acharnemens. L'exil, la pauvreté, la misère, la maladie, la captivité, la trahison, des embûches secrètes, des serpens cachés sous des roses, des haines déguisées sous des sourires, tous les maux réels et ces autres maux plus affreux que se forge à elle-même une imagination en délire, non, rien ne semblait manquer à la perfection de son malheur, et cependant, pour combler la mesure, le poignard dont la fortune lui avait percé le cœur, on vit la main effrontée d'un faquin le tourner et le retourner dans la plaie... Ah! répétons après lui ce qu'il écrivait un jour à la grande-duchesse de Toscane : « Mon infortune est sans exemple, sans pareille (*senza antico esempio e senza nuovo paragone, grande, inaudita, insolita, miserabile e maravigliosa*). »

Oui, tout cela est vrai, mon cher baron; mais tout cela est trop vague, trop général, et ne résout pas le problème... Et tenez, procédons méthodiquement. Il est deux points que vos dix-sept orateurs ont eu le tort de confondre : la captivité du Tasse et sa folie. Pourquoi le Tasse a-t-il encouru la disgrâce d'Alphonse II? Pourquoi le Tasse est-il devenu fou? Sa folie fut-elle la cause ou l'effet de ses malheurs? O la méthode, la méthode, mon cher baron! la méthode est la mère de la science.

— Cependant, dis-je au prince, le *système des amours* a l'avantage de résoudre les deux questions du même coup. Le Tasse aima la princesse Léonore; cet amour lui attira la colère du duc, qui le fit emprisonner. Séparé de sa maîtresse, la douleur le rendit fou.

— A cela je répondrai, me dit-il, que le système des amours n'est qu'une conjecture, une pure supposition, qui a l'inconvénient de ne reposer sur rien. Vous m'objecterez l'anecdote du baiser. Cette historiette, mon cher baron, inconnue à tous les contemporains, a été recueillie par Muratori un siècle et demi après l'événement. Muratori assure avoir entendu dire dans sa jeunesse à l'abbé Francesco Carretta de Modène, alors très vieux, qui le tenait lui-même du célèbre Alessandro Tassoni, qui le tenait d'un quidam inconnu, qu'un jour le Tasse... Vous l'avouerai-je? Un tel ricochet d'ouï-dire m'est suspect... Mais les *Rime amorose* du Tasse! me direz-vous encore. Ah! parlons-en, mon cher monsieur. Charmant verbiage amoureux, si vague et si confus, qu'après deux siècles et demi de discussions on en est à se demander si c'est une Lucrèce, si c'est une Léonore, si c'est une princesse, si c'est une duchesse, si c'est une comtesse, si c'est une caméristе que le poète aima! Érudits d'Italie et d'outre-monts, têtes grises, fronts chenus, grands éplucheurs de mots, grands raisonneurs bardés de syllogismes, disputez, argumentez, rompez des lances qui pour la grande dame, qui pour sa suivante, qui pour la rose superbe, qui pour l'humble violette! Dans deux mille ans, je vous jure, ces débats dureront encore.

... Madame, les saints d'Italie ont parfois des gestes d'enfant mutin qui leur siéent à ravir. Le prince Vitale se saisit du volume qui contenait les *Rime amorose*, et le fit danser entre ses mains en le regardant avec un sourire narquois, puis, l'ayant approché de son oreille : — Oh! la charmante musique! s'écria-t-il. De ces pages, où l'amour respire, sort un murmure, un bruissement aérien. On dirait ces soupirs qu'exhalent sur le passage du vent les cordes d'une harpe éolienne. Sonnets enflammés, madrigaux coquets et musqués, longues *canzoni* sentimentales et rêveuses qui se bercent et se balancent sur les ailes du désir comme une libellule sur la pointe d'une herbe folle, tous ces vers parlent, soupirent. Baron,

prêtez l'oreille! Quel nom bégaient-ils? Est-ce le vôtre, Lucrezia? Le vôtre, Leonora? Le vôtre, signora Livia d'Arco? Reines de beauté, vous toutes que, dans ses jours heureux, au frais matin de sa vie, il a courtisées et chantées; vous, marquise di Lauro, qu'il comparait à Diane, à Cythérée et à Minerve; vous, Giulia Guerriera, dont il a vanté les yeux plus brillans que les étoiles; vous, Laura Peperara, dont le sourire, disait-il, effaçait l'éclat du soleil; vous, Barbara Turca Pii, qui surpassiez, à l'entendre, ce qu'ont produit de plus enchanteur et la France et l'Espagne; vous, comtesse de Lodrone, comtesse de Sala, Tarquinia Molza, Costanza Belprato, Angelica, Ginevra, et vous, les deux Vittoria, Bentivoglia et Tassona, répondez-nous : qui de vous peut se flatter d'avoir enchaîné à jamais ce cœur volage? Belles fleurs des prairies de Belriguardo, qui vîtes tournoyer autour de vous ce papillon du Parnasse, laquelle d'entre vous pourrait dire sans mentir : « Du jour qu'il me vit, il cessa de voler? » Amours de papillons, amours de poètes, bien habile qui vous déroberait votre secret! Ces enfans de l'air sont chose légère; ils vont, ils viennent, un souffle les apporte et les remporte; le thym, la marjolaine, tout les attire, tout les affole, et ils n'adorent pas seulement les fleurs et leurs parfums, mais le vent qui les entraîne de corolle en corolle, la goutte de rosée où ils se désaltèrent, les feux du soleil qui attiédissent la brise, et, ivres d'eux-mêmes, le frémissement de leurs ailes et leur ombre, qu'ils voient courir sur le gazon... Ah! écoutez parler le poète, et dites-moi si son cœur ne lui était pas à lui-même un mystère. Quatre ans avant sa mort, dédiant au duc de Mantoue, Vincent Gonzague, une nouvelle édition de ses poésies de jeunesse, il lui écrivait : « Dans ce livre, on voit l'amour naître du sein de la confusion (*amore esce dalla confusione*), comme d'après les poètes de l'antiquité il sortit du sein du chaos. » Poète, vous dites bien : dans vos jeunes années, votre cœur était un chaos, et il se complaisait dans son inquiétude, dans son tumulte, dans l'éternel orage qui l'agitait.

Mais je devine votre objection, baron. Ces comtesses, ces marquises, ces Angelica, ces Ginevra, le Tasse ne les a pas toutes chantées pour son compte. On sait que nombre de ses sonnets et de ses madrigaux furent des ouvrages de commande. Ses amis, souvent même des inconnus, lui demandaient des vers pour leurs maîtresses, et il s'exécutait avec une complaisance infatigable qui profitait beaucoup à sa bourse, hélas! toujours trop vide. Je le veux bien. Seulement ce qui m'inquiète, c'est que ces sonnets de commande, ces sonnets dont il battait monnaie, ces sonnets payés en espèces sonnantes, sont aussi inspirés que les autres : même verve, même enthousiasme, mêmes hyperboles aux panaches flottans et montées sur

des échasses. Comme Léonore, la comtesse de Lodrone a des yeux qu'on prendrait pour des étoiles tombées du ciel; comme Lucrèce, la signora Laura Caracciola allume des incendies dans tous les cœurs... Voilà des flammes qui ne brûlent que le papier, et encore!... Avez-vous lu les *Rime* de Luigi Alamanni? Lui aussi, il a mis ses commentateurs à la torture, car il a chanté tout à la fois une Cinthie, une Flore, une Béatrix, une belle Génoise qu'il appelle *ligure pianta*, et il a passé sa vie à mourir d'amour en imagination. Ainsi le voulait la mode.

— Cette mode, lui dis-je, me fait penser à nos précieuses de France, à leurs *mourans*, et à ces vers de Boileau :

> Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
> Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
> Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
> Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?

— Une chose m'étonne, reprit-il, c'est qu'il ne se soit trouvé personne pour soutenir que le Tasse avait aimé éperdument Catherine de Médicis. Elle avait cinquante-deux ans lorsqu'il la vit à Paris en 1571. Elle lui fit présent de son portrait, et ce portrait lui a inspiré quelques-uns de ses vers les plus brûlans... Pour moi, plus j'ai étudié ces *Rimes amoureuses*, plus je me suis convaincu que la grande passion en est absente, cette passion de feu, cet amour tragique qui fait la destinée d'un homme et lui ouvre les portes d'un enfer ou d'un paradis. Je défie qu'on m'en cite un vers où se fasse entendre un cri de l'âme. Partout j'y vois régner la galanterie et son jargon fleuri; désespoirs et félicités amoureuses, tout y trahit par endroits le bel esprit qui s'ingénie. Chanter *les belles* était l'office des poètes de cour, et dans ce genre de grandes libertés leur étaient accordées; nulle gêne imposée à leur plume, elle avait la bride sur le cou. Ne vous étonnez donc pas de certaines descriptions un peu vives. Au XVIe siècle, ces audaces de pinceau ne surprenaient et ne scandalisaient personne. Admirez plutôt par quels ingénieux procédés le poète a sauvé l'inévitable monotonie de son sujet. Il invente mille situations, il varie les poses de son modèle; il fait un sonnet sur sa dame brodant, sur sa dame dansant, sur sa dame jouant de la guitare, sur sa dame marchant dans la neige, sur sa dame vêtue de noir, sur sa dame dont le vent a dénoué les cheveux, sur sa dame tenant une fleur entre ses doigts, sur sa dame... pêchant à la ligne!... Et que pensez-vous de ses trois longues *canzoni* sur les mains de sa dame, comparables, selon lui, à ces mains qui ont créé le soleil et les étoiles? Un jour aussi, elle lui a fait présent d'une... salade! Cette salade, à l'entendre, pos-

sède les mêmes vertus que cette herbe miraculeuse qui convertit Glaucus en dieu marin, et, comme Glaucus, cet heureux amant se plonge dans un océan de félicités... Ah! je vous le demande, est-ce là le langage que parle un cœur vraiment épris, et s'étonne-t-on après cela de trouver un sonnet où le volage se plaint de ressentir un nouvel amour avant que le premier soit éteint : « C'est trop, s'écriait-il, de porter deux jougs à la fois. » O poète! celui qui en porte deux n'en porte point.

Au demeurant, de son temps la langue amoureuse était faite et comme fixée, langue de convention dont il n'a garde de s'écarter. *Concetti*, jeux de mots, hyperboles datant de Pétrarque et des Provençaux, métaphores sur le retour, tous les affiquets d'une rhétorique un peu fripée, abondent dans ses vers et en déparent les beautés neuves et piquantes qu'il avait pris la peine d'inventer. Ce ne sont partout que dents de nacre, cheveux d'or, lèvres de corail et de carmin, seins de neige, cous d'ivoire, teints de lis et de roses, regards qui sont des soleils, larmes qui tombent comme une pluie d'amour, soupirs consumans comme le sirocco, et puis des fers, des chaînes, des cages, des lacs, des rêts, des filets, des traits, des bandeaux, des carquois,

Nodi, lacci e catene,
Faci, saette e dardi,

tout l'attirail de Cupidon, tout le jargon de Cythère... J'allais oublier les flammes et les glaces : « Comment se fait-il, madame, qu'étant de glace, vous m'enflammez ainsi? Comment se fait-il encore que les flammes de mon cœur ne fondent pas vos glaces? Miracle d'amour contraire à la nature! Un glaçon produit des incendies, et ce glaçon durcit à la flamme. » O tendresses de Leopardi pour sa Nérine, son éternel soupir! vers délicieux où le cœur parle et déborde! larmes sincères! épanchemens sacrés! bouche qui ne connus point le mensonge, amours chastes et brûlantes qui unissiez les suavités angéliques à tous les transports de la passion, que vous semble de ce Glaucus, de ces incendies et de ces glaçons?

Je m'étonnais, madame, d'entendre ce saint parler ainsi de Cythère et du très mécréant Leopardi. Je ne savais pas encore combien sa piété était tolérante et étrangère à toute pruderie dévote. Je ne fus pas moins étonné quand il ajouta :

— Cependant ne vous méprenez pas sur ma pensée. Je doute que le Tasse ait jamais ressenti les atteintes de cet amour qui est une passion, et qui en a les transports et les violences; mais il avait le culte de la beauté, elle l'attirait, le charmait, le subjuguait : à sa vue, il entrait dans un état de douce et tendre ivresse, et de son

cœur ravi sortaient des accords, des harmonies. C'est ainsi que l'aube naissante fait chanter les oiseaux, c'est ainsi que les premiers rayons du jour tiraient de la statue de Memnon de mélodieux soupirs. Je ne prétends pas non plus que la contemplation lui suffît. Loin de moi l'idée d'en faire un sage, un Xénocrate. Comme un grand nombre de ses contemporains, notez bien ceci, le Tasse était à la fois un homme de plaisirs et un esprit platonique. Ces gens-là servaient tour à tour les deux Vénus, celle qui, couronnée d'étoiles, gouverne dans les royaumes éthérés le peuple divin des idées, et cette Cypris, mère des Ris et des Jeux qui réside à Paphos. Partagés entre ces deux cultes, ils avaient un cœur pour jouir et un cœur pour adorer, et ils joignaient aux voluptés ces extases tranquilles où les sens n'ont point de part... « Il tonne, Philis, il tonne; mais que nous importe Jupiter et sa foudre? jouissons, jouissons..... » Ainsi s'écriait le poète, et quelques heures plus tard, oubliant, dédaignant Philis et ses caresses, il tournait ses regards vers sa dame, vers sa Léonore, vers cette idée vêtue de chair qu'adorait son génie, et, de loin la contemplant à genoux, il se sentait brûler pour elle d'une flamme aussi pure que le chaste rayonnement des étoiles... « Oh! je le jure, jamais sa beauté ne fit pétiller dans mon sein l'ardeur des brûlans désirs! »

..... Non m'accese gia la vaga luce
Nel petto alcun pensier lascivo e vile.

Aussi le Manso, qui avait pratiqué les poètes et les cours de la renaissance, a-t-il eu raison de dire que jamais le duc Alphonse ne put songer à s'offenser des hommages que le Tasse rendait à sa sœur, qu'en effet ces adorations tout idéales étaient une licence accordée dans les cours aux *poètes-philosophes* qui ne s'éprennent que de la beauté de l'âme et dont *les espérances se repaissent de choses abstraites*... Je voudrais seulement qu'il ajoutât : « En sortant d'un rendez-vous avec Philis, » car si les Anacréon ne respirent que le plaisir et son ivresse, si les Leopardi se font de l'amour une sorte de religion passionnée et sublime, les Tasse, par une complication bizarre, aiment platoniquement Éléonore, en sortant, je le répète, d'un rendez-vous avec Philis.

Et enfin, pour conclure, poursuivit-il, partisans du système des amours, nous vous dispensons de fournir les preuves qui vous manquent; mais répondez du moins, répondez aux objections que voici : si le Tasse aima vraiment Léonore, s'il avait conçu pour elle des sentimens plus vifs qu'un amour de tête, qu'une passion philosophique et littéraire, comment expliquer qu'il fût tourmenté du désir de quitter Ferrare et de s'éloigner à jamais des lieux qu'elle ha-

bitait? Comment expliquer qu'après sa seconde fuite, retiré à Turin chez le marquis Philippe d'Este, au lieu de pleurer sa maîtresse et de se nourrir de ses larmes, il ait consacré ses loisirs à célébrer sur le ton de l'enthousiasme les charmes des cinq dames d'honneur de la marquise, et à s'écrier en beaux vers que l'une d'elles était la reine de son cœur et que seule elle pouvait par ses regards féconder son génie? Et si un fol amour pour la sœur d'Alphonse l'avait entraîné à quelque éclat fâcheux qui aurait servi de pâture à la malignité de la cour, quelle apparence que le duc l'eût laissé revenir auprès de lui? Quelle apparence aussi que Léonore eût pu se charger de plaider sa cause, et que plus tard, du fond de sa prison, il eût adressé aux deux sœurs cette requête si connue : « Filles de Renée, belles plantes qui avez grandi ensemble, vous dont la terre est l'esclave, dont le ciel est l'amant, ah! qu'il vous souvienne de moi! Rappelez-vous les marques de votre courtoisie, les années que je passai parmi vous, ce que je suis, ce que je fus, ce que je demande, où je me trouve. Guirlandes, bruit de fanfares, accens de la lyre, infortuné que je suis, voilà ce que je regrette, et je regrette aussi mes études d'autrefois, mes joyeux déports, les aises dont je jouissais, les tables, les loges et les palais où l'on me traitait tour à tour en noble serviteur ou en compagnon, et ma liberté, et ma santé, et la société des hommes perdue pour moi... Ah! sans doute j'ai mérité ma peine. Je faillis, je faillis, je le confesse. Coupable fut ma langue, mais mon cœur fut innocent; *rea fu la lingua, il cor si scusa e nega.* Ah! pitié! si vous ne me plaignez, qui me plaindra? Vous seules pouvez fléchir l'invincible Alphonse et faire qu'à toutes ses gloires il ajoute celle de pardonner. » Et pour mettre le comble à tant d'invraisemblances, comment explique-t-on que la mort de Léonore, survenue en 1581, n'ait point fait époque dans la vie de son amant? Eh quoi! Léonore est morte, et à lire la correspondance intime du Tasse il serait impossible de s'en douter! Léonore est morte, et ses autres douleurs ne sont pas anéanties par cette douleur suprême! Léonore est morte, et rien ne paraît changé ni dans sa vie, ni dans ses regrets, ni dans ses plaintes! Léonore est morte, et il ne pleure que sa liberté perdue! Léonore est morte, et il demande qu'on adoucisse sa captivité, qu'on lui permette de se promener au grand air; en juin, il va passer une journée dans le château de la belle Marphise d'Este et disserte paisiblement sur l'amour avec la marquise et deux de ses dames! Léonore est morte, et il compose des sonnets sur la mort de don Juan d'Autriche, sur un mariage, sur la belle Pandolfina, qu'il compare à une nymphe des bois et des eaux! Léonore est morte, et il s'occupe de publier ses dialogues sur la *noblesse* et la *dignité*, et d'obtenir à cet effet le privilége de

l'empereur et des princes d'Italie! Elle est morte, et il mande à sa sœur Cornélie qu'il est bien malheureux, parce qu'en le retenant prisonnier on l'empêche de travailler et de faire imprimer ses œuvres! Elle est morte le 19 février, et le 25 mars il adresse au seigneur Ipolito Bentivoglio d'amers reproches pour avoir laissé tomber aux mains des pirates de la librairie le manuscrit qu'il lui avait confié; avec ce manuscrit, dit-il, il aurait pu gagner plusieurs centaines d'écus. En un mot, absorbé dans ses lectures, dans ses rêveries, dans ses travaux, dans ses récriminations contre le sort et contre les hommes, le Tasse n'a pas eu le loisir de s'apercevoir que Léonore n'était plus. Vous tous qui avez aimé, pesez, méditez et concluez!

— J'étais à moitié convaincu, lui dis-je : à cette heure je le suis tout à fait; mais à votre tour expliquez-moi, je vous prie, la captivité du Tasse et sa folie.

— Laissons-le s'expliquer lui-même, poursuivit-il, et rappelez-vous plutôt ce vers que je vous citais tout à l'heure : *Rea fu la lingua,... ma langue fut coupable.* Voilà ce qu'il a répété plus de vingt fois en prose et en vers et sans se démentir jamais. Dans son *Apologie* adressée à Scipion Gonzague, il déclare n'avoir jamais offensé le duc que par quelques médisances telles qu'il en échappe souvent aux courtisans dans un moment d'humeur et de dépit, ou bien encore en cherchant à se procurer un établissement auprès d'un autre prince, *in trattar mutazion di servitù,* et aussi par quelques menaces proférées dans des transports de colère, et qu'il n'a jamais mises à exécution. Et il ajoute que, selon Platon et Aristote, un homme en colère n'est pas responsable de ses paroles, que d'ailleurs, si Dieu pardonne les blasphèmes, un prince peut bien pardonner quelques incartades. César ne pria-t-il pas Catulle à dîner? Et du fond de sa prison, s'adressant à Alphonse lui-même, il le suppliait ne se plus souvenir des paroles fausses et folles et téméraires, *delle false e pazze e temerarie parole,* pour lesquelles il l'avait fait enfermer. Sur ce point, je le répète, ses déclarations n'ont jamais varié. Il faut l'en croire : à plusieurs reprises, emporté par son humeur irritable, il s'était livré à des violences de langage dont le duc avait été piqué au vif.

— Et quant à sa folie...

— Ah! d'abord, me dit-il, précisons les termes. Si vous entendez par folie un état de démence et de complète aliénation d'esprit, le Tasse ne fut jamais fou. En prison, il a écrit beaucoup de lettres, beaucoup de vers, plusieurs traités de morale, et, hormis peut-être quelques divagations, il est impossible d'y découvrir aucune trace de déraison; on est même tenté de trouver ses dialogues

par trop raisonnables; les doctrines d'Aristote et de Platon y sont exposées avec un appareil de scolastique un peu pédantesque, et à coup sûr la logique en est serrée, et porte la marque d'un esprit subtil parfaitement maître de ses idées... On a allégué comme une preuve incontestable du dérangement de son cerveau cet esprit follet dont il était obsédé... Ici le prince hésita. — Croyez-vous aux démons? me demanda-t-il avec quelque embarras.

— Vous me demandez, lui dis-je, si je crois au diable?

— Oh! non, reprit-il, je vous parle de ces démons auxquels a cru toute l'antiquité, puissances élémentaires qui tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Leur existence était admise comme article de foi par tous les platoniciens de la renaissance aussi bien que par leurs ancêtres d'Alexandrie, les Plotin et les Jamblique. Consultez Ficin : il vous apprendra que les démons ont un corps très subtil qu'il appelle *spiritus*, qu'il en est de bons et de mauvais, que ces derniers sont ceux qui ne savent pas gouverner leur corps, que les premiers servent de médiateurs ou de messagers entre Dieu et l'homme, qu'ils portent au ciel nos vœux et nos oraisons, annoncent à la terre les volontés éternelles et interviennent souvent dans nos affaires. Comme Pic de La Mirandole, comme Ficin, comme Patrizzi, le Tasse croyait aux démons, et le plus important de ses dialogues, son *Messaggiero*, est un traité complet de démonologie dans lequel il explique philosophiquement l'existence de ces messagers divins et les divers moyens par lesquels ils se révèlent aux hommes. Pendant sa captivité, et plus tard à Naples, le Tasse a vu ou cru voir son bon et son mauvais démon, un esprit du paradis qui descendait du ciel pour le consoler, et un méchant follet, taquin et tracassier, qui se faisait une joie d'insulter à ses peines. Ce follet, rôdant sans cesse autour de lui, dérangeait ses papiers, remuait ses meubles, lui dérobait ses gants et ses livres, s'emparait de ses clés, ouvrait et bouleversait ses tiroirs, lui jouait cent tours de son métier... Chimères, visions cornues, si vous le voulez! Dans ce cas, nous dirons que le Tasse était sujet à des hallucinations, et nous rangerons les tours du follet parmi les erreurs maladives de ses sens dont il se plaignait à son ami Cataneo et au médecin Mercuriale. Par momens, il avait la tête et les entrailles en feu, les oreilles lui tintaient, des fantômes passaient devant ses yeux; il lui semblait que *les choses inanimées parlaient*, il entendait des bruits de sifflets, de sonnettes, de rouages d'horloge, il voyait des flammes voltiger dans l'air, et, sentant des étincelles jaillir en abondance de ses yeux, il craignait de perdre la vue... Ce sont là tous les symptômes d'un délire fébrile auquel on peut être sujet sans être fou. Et quand la fièvre le quittait, quel était son état? Il nous l'apprend encore : il se trouvait plongé dans un abattement profond, dans une mélancolie sauvage, *fiera malin-*

conia, dont il sortait par des accès de frénésie où il ne se connaissait plus. C'est à ces transports frénétiques que se réduit, à proprement parler, sa folie : *Io son melanconico! io son farnetico!* tel fut son refrain pendant bien des années. Et, selon lui, c'était dans un de ces accès de frénésie qu'il avait tenu des propos contre le duc. « Les persécutions de mes ennemis avaient fait de moi un forcené, *forsennato.* Mes fautes furent involontaires et violentes, et elles sont imputables à ceux qui me forcèrent de délirer... J'avais rêvé de couler des jours paisibles auprès du duc de Ferrare; mais j'en ai été empêché par ma mélancolie, qui finit par devenir une affection morbide. » Mon cher baron, nous avons donné la parole au Tasse, et nous avons appris de lui qu'à Ferrare, par des raisons qu'il ne nous a point dites, son humeur devint sombre, irritable, mélancolique, que cette mélancolie, s'aggravant de jour en jour, le fit entrer en frénésie, que dans plusieurs rencontres, ne se possédant plus, il se répandit en invectives amères contre son protecteur, que le duc pardonna une fois, deux fois, jusqu'à ce que, cédant à la colère, il priva de sa liberté le poète, dont le mal empira en prison, et se compliqua de phénomènes étranges que ceux qui ne croient pas aux démons traitent à bon droit d'hallucinations.

— A merveille! m'écriai-je triomphant. Le cerf est aux abois. Un instant encore, et nous l'aurons forcé. Mon cher prince, dites-moi, je vous en conjure, pourquoi, à la cour de Ferrare, le Tasse s'était laissé tomber dans la mélancolie.

Il ne me répondit pas. Sa harpe était auprès de lui. Il laissa errer ses doigts sur les cordes, et il chantait à demi-voix :

Non d'un guardo furtivo,
Non d'un sembiante schivo,
Non d'una fronte rigida e severa,
Non d'un guanto, o d'un velo,
Che gigli copra e rose, i'mi querelo...
Non posso aprir le porte
Di questo vivo inferno!

« Ce n'est pas d'un regard furtif que je me plains, ni d'un visage où se peint le dédain, ni d'un front hautain et sévère, ni d'un gant, ni d'un voile dérobant à ma vue des lis et des roses... Je ne puis ouvrir les portes de cet enfer vivant. »

A ces mots, s'étant levé, il se tint un instant devant la statuette d'Hermès Trismégiste, et, la contemplant en silence, il eut l'air de demander conseil à cette mystérieuse tête d'épervier; puis, s'avançant vers la fenêtre, il souleva le rideau, et, immobile, promena ses regards dans la nuit. Je m'approchai de lui. La lune brillait d'un vif éclat. On apercevait dans le jardin, parmi les ifs et les orangers, de vagues blancheurs de statues. Aux quatre coins de la grande

fontaine à coupe, quatre noirs cyprès semblaient rêver. Dans l'intervalle de leurs épaisses ramées, je voyais ruisseler la nappe d'eau couronnée par la lune d'un diadème de perles d'où s'échappaient en se déroulant dans l'onde de longs fils d'or. Le bandeau scintillant tremblait et s'agitait au gré des frissons de l'écume. On eût dit que la naïade frémissante voulait secouer de son front cette lumière importune. A ce qu'il me parut, elle ne riait plus. D'une voix saccadée, elle entonnait dans la nuit un chant passionné et lugubre auquel répondait un bruit de sanglots, et le prince murmurait toujours :

Non posso aprir le porte,
Di questo vivo inferno!

Quand il sortit de sa rêverie, il me dit : — Monsignore Spinetta était-il aujourd'hui chez le marquis Moroni? C'est un de nos plus grands tassistes. On le dit occupé à écrire la vie de son héros.

En le quittant, je courus... — cette fois, ne riez pas, madame, — je courus à toutes jambes chez le marquis. — Marquis, mon ami, réveillez-vous donc! m'écriai-je en frappant de ma canne à coups redoublés sur le bois de son lit.

Le marquis se dressa brusquement sur son séant, se frotta les yeux, et avisant son valet de chambre qui tenait un flambeau d'argent à la main : — Zanetto, mon ami, qu'y a-t-il?

Zanetto répondit en bâillant : — C'est M. le baron qui a forcé votre porte. Il a des choses de la dernière importance à vous dire.

— Eh quoi! c'est vous, baron?

— Hélas! oui, mon ami, c'est moi. Un mot, un seul mot. Monseigneur Spinetta, le grand tassiste...

— Ah! baron, vous avez le diable au corps! Regardez la pendule, il est minuit passé.

— Au nom du ciel, mon cher César, monseigneur Spinetta...

— Il est à la campagne, à Tivoli, où il vous plaira. Baron, mon ami, vous en tenez.

— Ah! marquis, lui dis-je d'un ton de reproche, dans le temps où vous étiez amoureux de la Vénus du Capitole...

— Eh! que diable! je laissais dormir les gens. Bonne nuit, baron; bonne nuit!

— Voilà qui est bien dit, s'écria Mme Roch en se levant. Oui, bonne nuit, baron. Vous m'avez tant fait courir, que je suis à bout de forces; mais demain soir ne manquez pas de revenir ici, vous et votre gros portefeuille, car moi aussi je me pique au jeu, et je veux savoir pourquoi le Tasse est devenu fou.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La seconde partie au prochain n°.)

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

A PROPOS D'UN LIVRE DE M. STUART MILL.

Le public anglais s'est fort occupé, il y a quelque temps, d'un ouvrage de M. Stuart Mill sur *le gouvernement représentatif*. Dans cet ouvrage, qu'une traduction récente rend accessible aux lecteurs français (1), l'éminent publiciste a consacré au suffrage universel des pages que nous ne saurions trop méditer, même en les combattant sur quelques points. Aucune pensée hostile à cette grande institution n'anime M. Mill. De même, dans l'examen que nous voudrions faire de ses théories, et dans quelques aperçus que nous lui opposons, il n'entrera qu'un seul dessein, celui de rechercher comment l'institution dont M. Mill croit la pratique admissible en Angleterre pourrait se développer en France par ses meilleurs côtés. Loin de vouloir être compté parmi les détracteurs de cette forme nouvelle de l'intervention du peuple dans les affaires du pays, nous croyons au contraire qu'il serait difficile d'admettre les tendances restrictives du livre de M. Mill, qui nous donne pourtant plus d'un profitable enseignement.

Le suffrage universel, base de notre établissement politique d'aujourd'hui, a parfois irrité les uns et souvent aussi imposé rudement silence aux autres; mais il est évident pour tous que c'est en elle-même seulement que cette puissante forme électorale trouvera les moyens de réformer les excès ou les faiblesses inséparables de toute combinaison humaine. Éprouvé par une expérience de quinze années, espace de temps prédestiné après lequel les choses et les

(1) *Le Gouvernement représentatif*, par M. Stuart Mill, traduit et précédé d'une introduction par M. Dupont-White, 1 vol. in-12; 1862.

hommes semblent devoir prendre toujours chez nous une couleur ou une direction nouvelle, le suffrage universel a montré çà et là une tendance marquée à se modifier lui-même en se dégageant de l'uniformité confuse de sa création primitive. Approchant en quelque sorte de ce qu'on pourrait appeler une période de formation secondaire, la force électorale paraît chercher à démêler ses élémens divers, et révèle un penchant à se classer par groupes plutôt qu'à se laisser confondre par masses dans une aveugle et muette obéissance.

Chacun a présentes à la mémoire maintes circonstances solennelles où certaines parties de notre constitution ont été proclamées perfectibles, et où l'Angleterre nous a été désignée comme un modèle à imiter dans la recherche des améliorations raisonnables. N'est-ce pas faire acte de bon citoyen que d'obéir à de telles invitations, alors surtout qu'un éminent publiciste anglais voudrait nous faire un emprunt politique en proposant d'établir dans son pays le suffrage universel avec quelques modifications? Nul moment à coup sûr n'est plus favorable pour rechercher quelles lumières jettent sur un des graves problèmes de notre époque les théories qui se produisent en Angleterre et les applications assez nombreuses qu'on a vues se succéder en France.

Le livre de M. Mill est dans son ensemble une œuvre remarquable et capitale dont il est superflu de faire ressortir l'importance et l'utilité; mais c'est la question particulière du suffrage universel en France qui nous préoccupe avant tout aujourd'hui. Il nous est donc permis de ne pas trop insister sur l'application des idées de l'auteur à son pays, d'autant plus qu'il n'en est encore qu'à la conception philosophique d'un système. Il court sans entraves dans une région purement spéculative, tandis que nous marchons, non sans quelque labeur, sur un terrain positif, hérissé de difficultés anciennes et nouvelles; des douceurs de la théorie, nous avons passé aux amertumes de la pratique, et nous ne jouissons pas à l'aise, comme en Angleterre, du privilége d'appartenir à un pays où jusqu'ici l'on peut tout dire sans rien ébranler.

M. Mill pense que la perfection, l'idéal du gouvernement en général, c'est le gouvernement représentatif, et que la perfection du gouvernement représentatif, c'est le suffrage universel; mais il ne paraît pas être bien sûr que le gouvernement représentatif et libre puisse marcher aisément avec le suffrage universel tel qu'il est aujourd'hui pratiqué. En effet, on peut être universellement représenté sans que la représentation arrive à gouverner : où est alors le gouvernement représentatif? Aussi le savant publiciste propose-t-il plusieurs nouvelles combinaisons, dont le but est de trouver les moyens les plus complets de représenter dans les assemblées la totalité des citoyens, la minorité aussi bien que la majorité. Pour en

arriver là, il recommande le système compliqué que proposait, il y a plusieurs années, un ingénieux économiste anglais, M. Hare; puis il exclut du vote soi-disant universel tous ceux qui ne savent pas lire, écrire et calculer (1), tous ceux qui ne paient pas d'impôts, et enfin quiconque a reçu depuis cinq ans quelque secours de l'assistance publique. En exigeant une série d'examens sur la cosmographie, l'histoire, l'arithmétique et la règle de trois, ce système restrictif établit une sorte de baccalauréat électoral qui donne aux plus habiles un droit de vote plural et gradué selon leurs mérites littéraires. Dans cette combinaison de vote progressif, l'électeur lettré, coté *ad valorem*, aurait personnellement plusieurs voix à faire valoir au scrutin, tandis que le suffrage unique serait réservé à ceux qui ne savent que lire, écrire et calculer, jusques et y compris la règle de trois.

Le vote plural n'est pas en Angleterre une complète nouveauté : on y est habitué de longue main pour l'administration des paroisses et de la taxe des pauvres; mais ce mode de votation choquerait étrangement notre goût pour l'égalité. Sous quelque prétexte que ce fût, nous ne supporterions pas que notre voisin mît à lui seul dix bulletins dans l'urne électorale pendant que nous n'en déposerions qu'un. L'opinion en France a déjà été sondée à ce sujet, et ceux qui avaient timidement émis le vœu modeste que tous les électeurs fussent capables de lire et d'écrire le bulletin de vote par lequel ils disposent de leurs destinées et des nôtres ont été traités d'aristocrates et de rétrogrades. Qu'on craigne une aristocratie de l'alphabet, cela étonne un Anglais. — *For shame!* — dirait-il. C'est que, sur l'autre rive de la Manche, on a le raisonnement de l'égalité philosophique, mais non pas notre instinct français de l'égalité pure, sucé avec le lait. Le pauvre assisté et l'homme qui ne sait pas lire (2) font chez nous de très belles majorités, et, comme ils ont pris une position politique assurément inexpugnable, il est bon peut-être qu'ils soient représentés, ne fût-ce que pour nous tenir au courant de leurs erreurs, de leurs menaces, de leur infériorité intellectuelle ou de leur supériorité numérique. L'électeur sans instruction pris en masse est un fondateur de gouvernement ou d'anarchie tout comme un autre; par suite de nos brusques vicissitudes politiques, l'ignorance a pris droit de cité parmi nous, et l'on doit compter avec elle, sinon s'incliner devant son pouvoir. L'on ne peut plus penser à établir que

(1) Pages 197-201. — Pour les citations et les renvois, voyez la traduction française de M. Dupont-White.

(2) D'après les renseignemens statistiques les plus dignes de foi, la proportion de conscrits français qui ne savent pas lire est de 30 pour 100. La proportion de personnes contractant mariage qui ont déclaré ne pas savoir signer est de 33 pour 100. — Voyez à ce sujet l'intéressant ouvrage de M. Louis Reybaud sur *le Coton* et la *Statistique comparée* de M. Maurice Block.

l'éducation universelle doive précéder le suffrage universel; le citoyen illettré qui ne peut recommencer son éducation n'a nulle envie de substituer à d'autres générations ses droits et ses espérances.

Le vote plural est trop en dehors de nos mœurs politiques françaises pour qu'il ne soit pas superflu d'insister davantage. Que le lecteur s'arrête de préférence sur le chapitre le plus nouveau et le plus intéressant du livre de M. Stuart Mill, celui qui est consacré à la défense des droits méconnus des minorités. On ne saurait trop louer en effet la recherche des moyens les meilleurs pour venir au secours des minorités, qui de nos jours subissent une dure revanche des abus de pouvoir qu'elles ont pu avoir à se reprocher en d'autres temps. « L'idée pure de la démocratie, c'est le gouvernement de tout le peuple par tout le peuple également représenté (1). » Ce principe est aussi incontestable que hautement libéral; seulement le système (2) présenté par M. Mill et ses amis nous paraît difficilement praticable. On a souvent parlé de mécanisme en fait de gouvernement, mais c'est d'horlogerie politique, et de la plus fine, qu'il faudrait peut-être qualifier cette fois la combinaison électorale proposée.

Ingénieux et neuf en fait de suffrages et d'élections, le livre nous paraît devenir bien audacieux lorsqu'il défend sérieusement l'idée de faire voter les femmes, victimes de ce que l'auteur appelle « l'accident du sexe (3). » L'action qu'exerce la femme dans le domaine des questions morales et politiques ne se prête guère aux classifications nouvelles que l'on voudrait établir. Pour ne parler que de la France, dans ce pays qui a connu ce qu'on nommait autrefois la bonne compagnie, à la cour comme à la ville, les femmes ne votaient pas, mais régnaient, et elles régnaient souvent sur des hommes d'élite. Le foyer de la famille et les salons étaient leur empire; que gagnerait-on à les en éloigner? Indulgentes ou sévères pour les entraînemens du cœur, les femmes donnaient le spectacle de hautes vertus plus souvent encore que celui d'élégantes faiblesses. Tout

(1) M. Mill, page 156.

(2) Les principaux traits du système peuvent se résumer ainsi : la quotité d'électeurs ayant droit à un représentant une fois déterminée, tout candidat serait élu qui réunirait une égale quotité de votes, bien qu'obtenus dans divers colléges électoraux. L'électeur qui ne voudrait pas du candidat local inscrirait sur son bulletin, par ordre de préférence, une liste d'autant de noms qu'il jugerait convenable, de telle façon que le vote de cet électeur fût imputé à celui des candidats pour lequel le nombre légal de voix ne serait pas dépassé, ce qui éviterait les votes inutilement perdus et permettrait aux minorités locales éparses dans tout le pays de se réunir pour le choix d'un représentant. (Stuart Mill, p. 65 et suiv.) — Il serait intéressant d'examiner combien de députés non recommandés officiellement eussent été nommés aux élections de 1863 par les minorités éparses dans notre pays et groupées d'après le système que propose M. Stuart Mill.

(3) Page 221.

n'était pas futile dans un monde où l'on songeait toujours à plaire, et maintes fois les défaillances de l'esprit ou du caractère étaient soutenues ou relevées par de délicates et généreuses influences. Le commerce des femmes, prisé jadis comme l'encouragement et le délassement utiles de la vie occupée, ne l'était pas moins comme apportant aux heures de loisir ou de retraite un charme et des consolations favorables au mouvement de l'esprit; car les Françaises ont excellé dans l'art de la conversation, et dans les entretiens qu'elles présidaient s'ébauchait souvent la discussion des plus graves intérêts. Il y avait alors des réunions variées où régnait beaucoup d'indépendance de langage avec une grande égalité. Quel que fût le nom ou la fortune, on n'y était apprécié et choyé qu'en proportion de la distinction et de l'agrément personnels, par une forme de suffrage universel qui n'était pas plus exempte qu'une autre, il faut bien le dire, d'engouemens et d'erreurs. C'était une sorte de république de l'élégance, du talent, de l'esprit ou de la beauté, république des gens comme il faut, qui s'était maintenue jusqu'après la restauration. Du reste, même en laissant de côté l'hypothèse de l'introduction officielle des femmes dans la vie politique, il peut sembler douteux qu'on parvienne à établir prochainement en Angleterre le système du suffrage universel sans un entier bouleversement.

Quant à notre pays, est-ce par politesse que M. Mill s'occupe beaucoup du suffrage universel de l'Amérique et peu de celui de la France? Trouverait-il que nous n'avons pas réalisé « l'idéal du gouvernement représentatif, dont la perfection, selon lui, est le suffrage universel? » Quel que soit à ce sujet l'avis de M. Mill, il ne nous semble guère croyable que cette grande institution n'enfante pas à la longue quelque liberté dans tous les pays qui sauront la comprendre et la pratiquer. Comment faut-il comprendre et pratiquer le suffrage universel? Telle est la question que soulève le publiciste anglais, et ce qui le frappe comme tous les esprits sérieux dans l'exercice du suffrage universel, c'est l'amalgame de tous les élémens sociaux d'un pays, tous excellens, mais confondus. Quand tout le monde sans exception vote indistinctement, cela est très flatteur; mais ce qui le serait davantage, c'est que tout le monde fût représenté efficacement ou distinctement au moins, selon la nuance de sa situation, de sa personnalité ou de son intérêt. En France par exemple, ce qu'on redoute, ce n'est pas le peuple, c'est la foule, force aveugle et irresponsable. La foule électorale, aussi bien que la multitude agglomérée, renferme des dangers et une impuissance évidentes, et ni l'une ni l'autre ne constituent l'état normal et nécessaire d'une démocratie régulière. Que nous soyons une démocratie, nul n'en saurait douter; mais on ne saurait nier non plus que nous ne soyons une démocratie mixte. A ceux qui prétendent tour à

tour que la France est une démocratie libérale, une aristocratie de la fortune ou du talent, une bourgeoisie ou une foule sans idées politiques, ne demandant qu'à rester en tutelle, on peut répondre, d'après plusieurs expériences contradictoires et manquées, qu'on n'en sait vraiment rien. La France n'est absolument aucune de ces choses, mais elle est plus ou moins chacune de ces choses. De là viennent les contradictions et les reviremens d'opinion si multipliés dans notre pays, qui voudrait néanmoins être représenté tel qu'il est, dans ses nuances comme dans son instabilité. Il faudrait donc trouver un instrument assez fin et assez pratique pour reproduire dans le corps électoral les différences et les transformations rapides des situations privées. Et comme il importe beaucoup d'échapper aux inconvéniens de la faiblesse ou de la domination de la foule, serait-il trop audacieux de chercher à perfectionner le système électoral en séparant les élémens principaux des intérêts existans, et en les mettant en présence, pour leur laisser apercevoir clairement ce qu'ils ont à craindre ou à espérer les uns des autres? Une combinaison acceptable de ce genre une fois trouvée, on verrait peut-être d'une part ce qu'on procurerait au pays d'influence sur le gouvernement, et de l'autre ce qu'on donnerait de stabilité au pouvoir. Nous ne jouissons pas encore d'une diffusion des lumières suffisante, mais nous avons la diffusion de la propriété. Pourquoi n'en pas profiter afin d'établir une classification plus praticable que celle que l'on fonderait sur l'instruction, et n'entraînant d'exclusions d'aucun genre? Si la démocratie est le peuple organisé, on comprend que chacun s'y puisse rallier; mais si c'est la foule, tout le monde doit la craindre.

Il est peu judicieux sans doute de répondre à la proposition d'un système compliqué par celle d'un autre système tout aussi hasardeux; néanmoins on admettra peut-être sans malveillance l'étude absolument théorique d'un suffrage universel modifié et divisé par groupes de situations et de catégories, car bien que les classes aient disparu, les différences de situation sont restées. Le suffrage universel sans restriction ne saurait-il être établi sur une base mixte et pondérée, fondement nécessaire d'un juste équilibre représentatif? S'il était permis de comparer l'arithmétique à l'art de la politique, qui est l'opposé des sciences exactes, on pourrait dire en principe qu'il serait heureux de trouver une combinaison et une règle de proportion par lesquelles on supposerait qu'en fait d'élections la propriété est au nombre comme le nombre est à l'industrie, celle-ci au commerce, et ainsi de suite entre les principaux élémens du pays (1). Il est évidemment impossible de réaliser exactement

(1) Dans la constitution passagère de 1791, un tiers de la représentation était pris dans le territoire, un tiers dans la contribution, un tiers dans la population.

une telle balance, toutefois on peut approcher plus ou moins de cet idéal de pondération. Mais, dira-t-on, pour fonder une classification électorale sans partager la société en classes, système incompatible avec les progrès et les idées modernes, quelle organisation adopter, qui ne soit ni arbitraire, ni choquante? En dehors de l'ignorance et de l'instruction, deux mots, richesse et pauvreté, semblent indiquer la grande et presque la seule distinction qui subsiste entre les habitans de notre pays. Serait-ce sur une base aussi brutale, aussi élémentaire qu'on pourrait songer à établir une division électorale? Nul ne voudrait le prétendre; mais indépendamment des personnes il est une classification tout aussi naturelle et aussi positive qui se présente d'elle-même. C'est la division par grands intérêts, non en prenant ce mot d'*intérêt* dans le sens étroit de la préoccupation personnelle du gain et du profit particulier, mais tel que l'entendent les Anglais, qui conçoivent une plus haute idée des intérêts et qui en ont fait presque des institutions (*money interest*, *land interest*, etc.) : intérêts rivaux, mais non ennemis, parce qu'ils ne peuvent se passer les uns des autres. Il y a aujourd'hui comme une sorte de dédain pour les théories politiques, tous les regards se portent sur les théories sociales; or l'étude des intérêts entre dans le vif de cette dernière question.

Nous entendons d'ici des protestations éloquentes et nombreuses s'élever contre l'égoïsme et l'esprit mesquin des intérêts; mais la classification dont il s'agit n'exclut en rien la puissance de l'opinion et des idées. Et d'ailleurs où que l'on prenne les électeurs et les élus, il y a beaucoup de chance pour que les uns et les autres aient toujours quelque vue intéressée patente ou cachée. Une combinaison politique fondée sur le désintéressement semble difficile à rencontrer; quel serait le jury d'examen chargé de constater les aptitudes en une pareille matière?

Au reste, la division des intérêts matériels et moraux séparément groupés et applicables au suffrage fractionné est toute trouvée: c'est celle des grands intérêts conservateurs et producteurs. Les divers intérêts, agricoles, ouvriers, manufacturiers, intellectuels ou commerciaux, sont des cadres précis et distincts; quoi qu'on fasse, ils subsisteront toujours; pourquoi n'en point user comme d'instrumens d'ordre et de division? Une telle division, portant sur les choses et non pas seulement sur les personnes, ne présente aucun des inconvéniens de l'ancien établissement des classes; l'indépendance de tous au contraire serait ainsi pleinement respectée, car chacun pourrait changer de groupe électoral comme de situation, et l'ouvrier à 2 francs par jour, devenu par hasard ou par industrie propriétaire, inventeur, chef de fabrique ou commerçant, irait voter avec les

électeurs qui ont des intérêts analogues à ceux que comporte sa situation nouvelle; comme il aurait changé de condition de fortune, il changerait de catégorie électorale de plein droit, sans demander la permission à personne. Dans le vote universel, mais divisé, se retrouverait naturellement la part plus ou moins grande de chaque fraction sociale existant de fait dans le pays. Ce serait, quant aux élections, une véritable institution mixte, et les chambres résultant de ce système se plieraient aussi bien que toute autre combinaison gouvernementale aux variations de prépondérance et de restriction des influences parlementaires.

Si le suffrage universel imparfait n'est ni un maître prévoyant ni un serviteur toujours docile, c'est au moins une puissance réelle et franche; en faire l'essai consciencieux est l'œuvre de notre temps. Le gouvernement par les masses a, comme toute autre forme politique, ses difficultés et ses inconvéniens; mais, lorsque nous parlons de division électorale, ce n'est point dans l'idée d'affaiblir l'institution du suffrage universel d'après l'ancienne maxime : diviser pour régner. Au contraire, le but de notre proposition serait de fournir au pouvoir central la faculté de diviser pour moins régner, et s'il est opportun aujourd'hui de s'occuper spéculativement de représentation et de votes, supposons un instant que le suffrage universel ne soit pas le suffrage de la foule, mais celui des élémens distincts et égaux du peuple entier; ne pourrait-on alors, afin de reproduire par le système électif l'image fidèle de la société, adopter la division qu'on s'est proposé de tracer ici, comme esquisse rapide des forces vives du pays : c'est-à-dire d'abord l'intérêt agricole et celui de la propriété, représenté par tout individu, riche ou pauvre, possédant une terre ou une maison, ainsi que par tout fermier payant un bail; ensuite l'intérêt commercial, industriel et maritime, choisissant ses députés à part; puis l'intérêt ouvrier mieux groupé, ayant comme les autres, en proportion de sa force numérique, ses députés spéciaux; enfin l'intérêt intellectuel, littéraire et moral (1), embrassant tout ce qui, sans propriété et sans fortune indépendante, vit chez nous des professions libérales.

Sans s'arrêter aux difficultés de détail, que résoudrait peu à peu l'expérience, à supposer qu'un tel système fût jugé admissible (2), ne pourrait-on prétendre que le pays serait ainsi réellement représenté, et trop réellement peut-être au gré de quelques-uns?

Les premières épreuves de l'extension illimitée du privilége élec-

(1) Chacun sait qu'en Angleterre les universités de Cambridge et d'Oxford nomment à la chambre des communes des représentans particuliers et spéciaux.

(2) Nous partageons les doutes exprimés par l'honorable écrivain au sujet même des opinions toutes personnelles qu'il expose; mais il est dans les traditions de la *Revue* d'accueillir volontiers les études élevées et sincères comme celle-ci. (*N. du D.*)

toral ont amené bien des désappointemens. Avec le suffrage universel, on s'attendait à ce que tout le monde serait satisfait; mais dans la réalité, quelque étendu ou restreint que soit le droit de vote, il faut nécessairement qu'il y ait toujours une forte part de gens mécontens et battus aux élections. L'avénement des masses à la vie politique ne change rien à ces conditions, car le fond même des institutions électives est d'accepter d'avance également la victoire ou la défaite. Les systèmes politiques modernes établis sur l'élection ne sont praticables et utiles que par la résignation des minorités et par la modération des majorités; c'est ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent, mais ce n'est que cela. La théorie absolue des droits du nombre peut, comme toute autre, être facilement poussée à l'absurde, et pour rappeler à ce propos une des plus judicieuses pensées de M. Mill, la différence entre l'esclave irresponsable et l'homme libre, c'est que le premier obéit à un ordre personnel et direct, le second à une loi; mais il faut toujours finir par obéir à quelqu'un ou à quelque chose.

Les uns croyaient qu'avec le suffrage universel tout était perdu, d'autres que tout serait toujours sauvé. Cela n'a été ni si pernicieux ni si parfait; mais cette institution, créée en faveur du nombre, peut arriver à des résultats contraires à l'égalité. Ainsi le suffrage universel pur et simple étouffe et écrase les minorités, non point seulement les minorités politiques, qu'on appelle des partis quand elles sont vaincues, et le pays légal quand elles triomphent, mais encore les minorités numériques. Ainsi cent ouvriers dans une ville de dix mille commerçans ne seront jamais représentés comme ouvriers; ils pourront voter pour tel candidat, mais ce candidat ne sera pas le leur en propre. Un ou deux grands manufacturiers, au milieu de dix mille ouvriers de leurs fabriques, ne seront pas non plus spécialement représentés, tant que les élections resteront uniquement fondées sur le nombre et sur la division par localités. Nommés aujourd'hui d'après cette division seulement, les députés ne pourraient-ils pas l'être d'après une division par localités et par personnes tout à la fois? C'est une question qu'il n'est pas superflu d'examiner, car si, par le hasard de sa résidence, chacun peut espérer d'être représenté selon son opinion politique, ce qui est très vague pour la plupart des électeurs, il ne l'est pas selon sa situation sociale. Le classement géographique et local est-il donc plus judicieux qu'un autre?

De ce que le commerce, l'intelligence et les arts, la propriété, l'industrie ou la force ouvrière ne sont pas représentés par des nombres égaux d'électeurs, il ne s'ensuit pas que l'un de ces intérêts soit condamné à être opprimé par un autre, ni aucun d'eux sacrifié; le pouvoir ne doit pencher d'aucun côté, et la proportion

numérique toute seule n'est point une raison de justice ni d'égalité. Le nombre pris comme seule base électorale peut, en certains cas, dénaturer et vicier toutes les élections, sans donner même à la foule qui l'emporte une véritable et personnelle satisfaction, ni un organe politique particulier et spécial. Que dans chaque catégorie de la société la majorité décide au déplaisir de la minorité, il s'y faut résigner; mais rien n'oblige d'établir que l'égalité entre les individus supprime l'égalité entre les intérêts, car tout citoyen est double: il est citoyen, puis autre chose encore, c'est-à-dire propriétaire, ouvrier, industriel ou savant, et ne faut-il pas concilier son double droit d'existence et de situation? L'homme civilisé doit-il être jeté nu et dépouillé devant l'urne électorale, sans autre évaluation que son existence physique, et sans qu'il soit tenu aucun compte de ce qu'il sait, produit ou possède? Pour que l'élargissement de la liberté des élections fût un progrès et non un danger, et fît la juste part des intérêts, il faudrait donc nécessairement admettre quelque modification ou complément à la doctrine présente du suffrage universel; mais, lorsqu'on cherche un point de départ politique quelconque, à la fois positif et moral, on ne sait où le prendre. La commune est plutôt un fait qu'un principe, et peut difficilement aujourd'hui être considérée comme l'origine ou l'école d'une force politique : c'est une division toute matérielle et le premier échelon local du gouvernement, ou plutôt chaque commune n'est qu'une des mailles du grand filet administratif qui nous enveloppe, et un cadre ou engin commode pour nous saisir et nous guider. Le canton et le département, dans leur organisation présente, semblent offrir des conditions à peu près analogues. Aussi, nous résignant provisoirement à chercher une solution dans des régions peu élevées, le premier point de départ et la justification d'une classification électorale ne pourraient-ils être d'abord l'impôt, relation la plus palpable de toutes entre le gouvernement et les administrés? Ce serait un premier partage se pouvant prêter à des subdivisions plus détaillées.

Quel est le droit de tous sur le vote, sur la quotité et l'emploi de l'argent fourni par les impositions? Jusqu'à quel point celui qui n'en paie pas doit-il concourir au choix de ceux qui sont élus pour établir cet impôt et en régler l'usage? Peut-on mettre la main dans la bourse de son voisin et, sans délier la sienne, lui imposer de lourdes dépenses? Cela semble contraire à la justice et à l'égalité, et peut produire de funestes effets. « Ceux qui ne paient pas d'impôts, disposant par leurs votes de l'argent d'autrui, ont toutes les raisons imaginables pour être prodigues, et aucune pour être économes. Chacun sait que c'est là ce qui, dans les grandes villes des

États-Unis, a fait monter à un chiffre tellement exorbitant les impôts locaux (1). » Comme ce sont les représentans qui votent les impositions, si le suffrage est emporté par la seule force du nombre, celui-ci est tout puissant pour dépenser l'argent d'autrui. Or, tant qu'on admettra les droits de la propriété, il faudra bien admettre aussi qu'il doit y avoir une part d'influence et de direction plus forte sur l'emploi des revenus du pays pour ceux qui en fournissent les élémens. C'est ce qui au reste est appliqué parmi nous pour les dépenses communales, à la fixation desquelles concourent dans une égale proportion les plus imposés de la commune réunis aux membres du conseil municipal. Ce principe accepté, bien qu'obscur et modeste, pourrait, s'il était développé, amener de grandes conséquences; en effet, chacun de nos droits exercés nous impose un devoir, et chaque devoir accompli nous donne aussi un droit corrélatif.

Jusqu'à présent, l'axiome du suffrage universel se réduit à ce raisonnement : j'existe, donc je vote. Sans trop s'écarter du droit matériel de l'existence qu'on prend pour base, sans trop manquer à l'esprit de l'axiome, on pourrait ajouter ceci : Je paie, donc je vote, et comme j'existe aussi, il faut donc qu'on me fournisse, comme citoyen imposé, le moyen de peser d'un double poids dans la balance électorale : au double titre premièrement de représentant d'une partie de la richesse publique et privée qui paie, secondement de représentant d'une existence individuelle. Nous avons en effet deux espèces d'impôts, l'un qui s'applique à tous, l'autre qui ne pèse que sur quelques-uns; on pourrait donc soutenir à la rigueur qu'en fait d'influence il faudrait que chacun en eût pour son argent. Les impôts indirects et de consommation sont, il est vrai, supportés par tout le monde; mais celui qui paie l'impôt foncier, les prestations et les patentes, n'est pas moins soumis qu'un autre aux charges indirectes : il acquitte par conséquent double imposition. Nous n'avons à traiter ici ni de la nature ni de l'assiette de l'impôt, et, quels que soient les changemens successifs que dans l'avenir puissent amener des théories nouvelles sur l'impôt, le présent seul nous occupe. Il faut être de son temps, bien qu'on soit démocrate, et si l'on ne peut établir une exacte relation entre l'influence politique et les charges supportées, encore faudrait-il au moins chercher une sorte de prudente proportion. Le suffrage universel, en dehors de l'application actuelle, se prête-t-il à d'autres combinaisons que celles du vote à deux degrés, ou du vote plural et gradué, recommandé par M. Mill pour éviter les inconvéniens de la foule? La grande et simple division des intérêts avec égalité entre eux ne serait-elle pas préférable

(1) M. Stuart Mill, page 199.

ou au moins plus admissible en principe? En tout cas, l'examen de cette théorie aujourd'hui a l'avantage de fournir un cadre saisissant à l'étude et à l'analyse des élémens et des intérêts séparés du corps électoral. Le suffrage universel étant le gouvernement du nombre, nous sommes conduit à rechercher ce que c'est que le nombre en France. Voici comment on peut le décomposer et l'analyser, d'après les sources les plus officielles, bien qu'elles soient insuffisantes dans le détail.

	Électeurs.	Division par 35,000. Députés.
Agriculture, fermage, grande, moyenne et petite propriété.....	5,285,000	151
Commerce, industrie.....	1,505,000	43
Professions libérales.....	455,000	13
Ouvriers agricoles non propriétaires, ouvriers industriels et du commerce, prolétariat pur.....	2,730,000	78
Totaux.....	9,975,000	285

D'après le dénombrement qui a servi de base à ces chiffres, la balance dynamique de la puissance élective du pays se produit donc ainsi : la propriété et l'agriculture possèdent une force législative de 151 députés (1); cette force est pour le commerce et l'industrie de

(1) Agriculture : 7,846,000 individus en 1851 (nous adoptons ici les chiffres de M. Maurice Block, *Statistique comparée*), pouvant se diviser ainsi :

Fermiers.....	570,000
Métayers, colons ou autres cultivateurs donnant aux propriétaires une partie de leurs récoltes.....	380,000
	950,000

Journaliers propriétaires parcellaires en 1851 : 3 millions de ceux-ci ne payaient pas de contribution personnelle; exemption motivée par leur extrême indigence, que l'autorité municipale avait constatée. Ces 3 millions de propriétaires indigens, en supprimant un tiers pour femmes, mineurs, incapables, donnerait *2 millions d'électeurs* petits propriétaires et journaliers à la fois.

Les fermiers étant souvent propriétaires et réciproquement, le nombre de propriétaires distincts est difficile à établir; mais la proportion entre la grande, la moyenne et la petite propriété est celle-ci :

Grande propriété.....	6,469,000	hectares.
Moyenne propriété.....	25,439,000	—
Petite propriété.....	9,901,000	—
	41,810,000	hectares.

D'après la dernière statistique du ministère du commerce et de l'agriculture, le nombre des propriétaires ruraux s'élève à 6,200,000 environ, chiffre fort inférieur à celui de 7,846,000; mais en défalquant sur ce dernier chiffre un nombre présumé de 2 millions pour double emploi dans les relevés, mineurs, femmes, incapables, faillis, on peut s'arrêter au chiffre approximatif de 5,285,000 électeurs propriétaires et agriculteurs, qui, divisé par 35,000, donne 151 députés pour l'agriculture, etc.

43 députés (1), et de 13 pour les professions libérales (2); pour les ouvriers simples prolétaires (3), la force législative est de 78 députés. Que ces forces soient mises chacune à part ou confondues, elles n'en existent pas moins dans le rapport des chiffres qui viennent d'être exposés. Avec le système de vote d'aujourd'hui, on ignore et il est impossible de savoir dans quelles proportions ces forces s'appliquent ou se développent aux élections : est-ce un bien? Au moyen du suffrage divisé, ces forces se montreraient à nu et en présence : serait-ce un mal? N'y aurait-il pas en outre un grand avantage à savoir d'où vient chaque député, non point seulement de quel lieu géographique, mais encore de quelle région sociale?

En tout cas, la proportion de représentans assignée aux divers intérêts pouvant varier à chaque élection d'après les changemens survenus dans l'état et la situation des électeurs (4), c'est une simple question de chiffres aussi facile à saisir et à résoudre par les gouvernés que par les gouvernans. Cette combinaison électorale serait en outre conforme aux principes de la plus stricte égalité, puisqu'on mettrait sur la même ligne les ouvriers médiocres, qui produisent peu, et les habiles ouvriers, qui produisent beaucoup, et que pareillement on placerait sur le même pied les propriétaires ou commerçans qui paient beaucoup d'impôts et ceux qui en paient peu, et que

(1) Actionnaires et rentiers, capitalistes non propriétaires, commerçans et industriels et maîtres de fabriques, 1,672,467; grande industrie, 124,133; petite industrie et commerce, 1,548,334. Nombre des patentes en 1857, 1,712,433. Réduction à 1,505,000 électeurs : 43 députés.

(2) Professions libérales, 495,978, auxquels on peut ajouter quelques milliers d'électeurs officiers de terre et de mer, non inscrits dans les précédentes catégories. Réduction approximative au chiffre de 455,000 électeurs : cela donne pour les professions libérales 13 députés.

(3) Ouvriers agricoles non propriétaires, 3,480,218 hommes et femmes réunis; en retranchant un tiers pour les femmes, on a le chiffre d'environ 2,300,218; puis, en retranchant un dixième pour individus de 15 à 21 ans, reste environ 2,100,000. Si l'on sépare les journaliers non propriétaires de ceux qui le sont, d'après la proportion indiquée de 760 sur 1,000, on obtient environ 1,600,000 ouvriers agricoles électeurs.

Ouvriers industriels et du commerce, serviteurs, etc.	2,109,894
— agricoles	1,600,000
	3,709,894

En adoptant une réduction de 979,894 pour apprentis, mineurs, incapables, sans domicile, on trouve, comme chiffre approximatif des électeurs ouvriers, 2,730,000. — Députés, 78.

(4) Pour réunir les suffrages de 35,000 électeurs exclusivement pris dans une catégorie spéciale, il se présente une grave difficulté; ne faudrait-il pas souvent sortir des limites des circonscriptions actuelles? L'intérêt agricole et ouvrier, plus nombreux, pourrait voter à la commune; les autres groupes d'électeurs, plus épars, pourraient voter au chef-lieu de canton ou d'arrondissement.

les députés des uns comme des autres auraient une part égale d'influence politique dans le gouvernement. Sans qu'il soit nécessaire d'être riche, il suffirait d'être détenteur d'une fraction de la richesse nationale pour être appelé à représenter celle-ci au scrutin, de même qu'il ne serait pas besoin d'être un travailleur intelligent ou courageux pour représenter l'intérêt ouvrier, car il y a quelques oisifs volontaires dans les classes laborieuses, et leurs droits, égaux aux nôtres, sont sacrés.

Pour que la représentation distincte des intérêts fût complète, il faudrait d'abord que chaque catégorie votât séparément, et alors les ouvriers et les pauvres, toujours trop facilement poussés à réclamer violemment contre l'ordre établi, verraient avec évidence qu'ils ont par ce moyen une voie ouverte aux réclamations légales, et ils se croiraient beaucoup mieux défendus et protégés par des représentans spéciaux. Peut-être en ce cas obtiendrait-on que l'ouvrier farouche et abusé n'allât pas conspirer dans l'ombre, ce qui n'est ni fier ni digne d'un électeur et du citoyen d'un grand pays.

En outre le vote séparé pourrait conduire au renouvellement annuel des assemblées par cinquièmes. Cette théorie a déjà été l'objet d'une brillante discussion en 1817; est-elle absolument condamnée? De l'élection échelonnée il résulterait chaque année une infusion nouvelle de l'esprit du pays dans le pouvoir représentatif; ce serait une chambre qui ne vieillirait pas, et en politique il n'est guère permis de vieillir parmi nous.

D'après cette hypothèse, les intérêts séparément groupés serviraient à diviser et à fortifier le suffrage universel, mais non à gouverner directement. Dans leur accord et leur confrontation se rencontreraient d'utiles élémens pour gouverner, et la chambre élective produite par un tel système ne serait uniquement ni une chambre de commerce, ni un comice agricole, ni une réunion de syndicats ou d'actionnaires, mais le lien véritable et la grande unité du pays, représenté tout entier par chaque député d'après le principe admis jusqu'ici en France et en Angleterre malgré les divisions locales et les circonscriptions géographiques adoptées chez l'une et l'autre nation. Quant à l'esprit d'une chambre ainsi constituée, on peut être sans crainte. Les intelligences s'élèvent et s'échauffent vite dans les grandes assemblées politiques. Les Français réunis prendront toujours les questions d'assez haut, et, dès qu'ils auront commencé, ne seront pas longtemps à chercher leurs voies dans l'art de bien discourir au Palais-Bourbon, ce paradis perdu des émotions parlementaires. Sans rien abandonner ni sacrifier dans la défense de notre cause, nous pouvons prendre en main celle du pauvre et de l'ouvrier, pour ne pas les laisser tomber sous la domination de

rêveurs funestes ou d'agitateurs intéressés. S'il ne faut pas se laisser gouverner par les ouvriers et les pauvres, il est bon de ne les pas traiter comme des enfans, car ce sont en tout cas des enfans terribles. En outre, avec le suffrage universel divisé, chaque minorité vaincue sur le terrain électoral n'aurait lieu d'en vouloir qu'à ses pareilles. Lorsqu'elle se trouverait opprimée dans son choix, elle ne se devrait plaindre que de confrères qui ont au fond les mêmes intérêts; ce serait une querelle de famille qui aurait peu de chances de s'envenimer.

Il est inutile d'ajouter que les représentans des intérêts divers pourraient être choisis dans toutes les situations, et que dans le choix des députés les règles seraient les mêmes que celles qui existent aujourd'hui. Les propriétaires adopteraient à leur gré pour représentant un astronome ou un général, et de même les ouvriers, les commerçans ou les lettrés choisiraient indistinctement pour député un publiciste, un propriétaire, un géomètre, un médecin, un avocat, ou tout autre. Si les artisans voulaient se faire représenter par l'un d'eux, on ne saurait les en empêcher; mais s'ils le faisaient exceptionnellement, par amour-propre de classe, ils ne gagneraient pas à voir leur cause défendue et plaidée, ainsi que les grandes questions politiques décidées par l'ignorance présomptueuse d'un des leurs, et, dans le cas où celui-ci serait assez instruit pour être à la hauteur de son mandat législatif, il n'y aurait plus lieu de le considérer comme un simple artisan. Il est probable que, dans l'hypothèse du suffrage divisé, les choix seraient à peu près semblables à ce qu'ils furent à d'autres époques; seulement la signification en serait différente. En outre, pour rendre pratique cette combinaison électorale, il serait indispensable de ne pas tomber dans une réaction exagérée contre l'administration et la puissance gouvernementale, qui ont aussi bien que le dernier d'entre nous leur droit de légitime défense. A charge de revanche, ne doit-on pas leur donner ce que les Anglais appellent *fair play?* D'après le principe développé par M. Stuart Mill (1), il y a certaines choses que le gouvernement, « l'exécutif, » peut seul bien faire : en revanche, il est un autre ordre d'affaires qui se font mieux sans lui; mais, pour que la représentation nationale offre une fidèle image du pays tel qu'il est, l'influence du pouvoir central, à laquelle nous sommes habitués, ne saurait se trouver absolument exclue des assemblées. Ne pourrait-on, comme en Angleterre, par quelque fiction admise et réglée, remettre à la nomination du gouvernement dans la chambre législative un certain nombre de siéges? Quelques personnes trouveront sans doute qu'il

(1) P. 108, 109.

est un peu naïf de prendre dans notre pays tant de souci du gouvernement; cependant, lorsqu'il s'agit de rendre la liberté durable, l'exemple de l'Angleterre nous enhardit, et aucune des précautions qu'elle a été la première à prendre ne nous paraît devoir être négligée.

Ne serait-ce pas donner trop d'importance à cette étude que de s'arrêter aux objections qui se présenteront peut-être à l'esprit de ceux que troublent certains souvenirs de 1848, lorsqu'on parle de la représentation spéciale et distincte des populations ouvrières? Nous ne sommes ici que dans le domaine de la théorie, et une telle discussion serait assurément prématurée. Il n'y a pas lieu non plus de répondre à ceux qui craindraient de voir dans la division du corps électoral un retour déguisé vers les anciennes séparations de la société en classes. Ce serait en tout cas à de plus autorisés que nous de résoudre ces graves questions; seulement on a vu depuis quatre-vingts ans surgir et s'écrouler tant de choses, qu'il nous paraît embarrassant de décider ce qui est impossible et ce qui ne l'est pas.

D'autres objections d'un ordre différent nous touchent de plus près. Il en est une par exemple que nous prévoyons et à laquelle nous tenons à répondre, car elle tendrait à mettre le système que nous exposons en lutte avec un des principes les plus chers à la société française depuis 89. Dans un classement électoral conçu d'après les bases qui viennent d'être développées, y aurait-il un danger réel pour l'égalité des citoyens? Nous ne pouvons le croire. Il est incontestable que pour le choix d'un maître, et devant la loi ainsi que devant la protection ou la répression de la justice, nous sommes tous égaux; mais l'égalité se trouve déplacée et portée hors de son domaine lorsqu'on en veut faire un argument rigoureux contre toute distinction entre les forces électorales. Le but de l'élection est de donner, par l'exercice d'un droit et d'un devoir communs à tous, la représentation et l'image fidèle du pays résumé dans une assemblée. Les chambres représentatives sont un miroir qui est utile en raison de l'exactitude de l'image qu'il reproduit. Il n'y a aucun prétexte pour que le pouvoir et l'administration, épris de leur mutuelle ressemblance, se bornent toujours à s'offrir réciproquement leur portrait tiré à beaucoup d'exemplaires par le procédé de la chambre obscure de la candidature officielle. C'est notre portrait, à nous autres petits administrés, que nous aimerions à voir reproduire et demander; nous ne le refuserions pas, si on trouvait quelque utilité à ce qu'il se rencontrât un moyen de représenter fidèlement non-seulement nos opinions et nos situations respectives, mais encore leurs inégalités, qui subsistent malgré tout dans bien des choses contemporaines.

Au reste, le temps présent lui-même ne proteste-t-il pas contre certaines idées exagérées d'égalité absolue, et n'est-il pas soumis à un courant double et inverse? On pourrait aujourd'hui reconnaître deux sortes d'égalités, une égalité négative et une égalité positive, dont l'attraction et la répulsion se font sentir comme deux pôles contraires. La première consiste à abattre tout ce qui s'élève, à entraver tout ce qui se distingue et à appauvrir tout ce qui s'enrichit; la seconde, c'est-à-dire l'égalité positive, consiste à aider et à encourager le vice à se changer en vertu, la faiblesse en forces utiles, l'indigence en richesse, et à ramener tout ce qui est abaissé à un niveau supérieur. Cette dernière manière d'entendre l'égalité n'est-elle pas celle que veulent fermement adopter la société et l'état, dont les encouragemens et les récompenses sont comme une provocation universelle à l'inégalité et à l'émulation, seuls gages assurés de progrès et de liberté? L'idéal de la loi humaine est de proclamer égaux et de traiter comme tels tous ceux qui ne le sont pas; espérer ou promettre autre chose, ne serait-ce pas approcher beaucoup de la déraison?

Quoi qu'il en soit pour nous qui, libres de naissance depuis 1789, sommes réputés possesseurs du double et précieux privilége de la liberté et de l'égalité, ne nous laissons pas entamer sur ce bon terrain de combat où il ne faut ni déchoir ni se laisser tourner. Seulement qu'on n'oublie pas de remarquer qu'égalité et identité ne sont pas même chose, et qu'égaux, mais différens, nous servons tous dans la même armée, mais non pas dans le même régiment.

En définitive, la pratique du suffrage universel nous impose une tâche des plus ardues, car, assoupi, le suffrage universel peut demeurer une fiction inutile, tandis que, réveillé, il peut devenir une formidable réalité. Est-ce un motif de se décourager? Dans notre société puissante et mêlée, que l'on se plaît souvent à trop calomnier, la vie circule active et abondante, et l'on vient de voir que sa séve endormie ne saurait être absolument comprimée. Le bien ne règne jamais sans partage; mais on doit s'estimer heureux de trouver l'occasion de lutter pour lui la tête haute. Certaines forces se sont déplacées pour faire place à des forces nouvelles, auxquelles l'arène s'ouvrira quelque jour. Ainsi la culture du sol a pris un rang où l'on ne s'attendait pas à la voir parvenir; une jeune génération riche et distinguée par ses connaissances a préféré le grand fermage à d'autres carrières, et, enlevant d'assaut l'agriculture, l'a mise en première ligne parmi les situations honorables de la société. Ce mouvement des classes éclairées vers les occupations agricoles relevées par la science et l'industrie ne sera point passager, car les femmes auxquelles s'intéresse à si juste titre M. Mill s'y sont asso-

ciées; malgré les avantages acquis de l'aisance et de l'éducation, elles ont la judicieuse et saine ambition de César, qui aimait mieux être le premier au village que le second dans Rome. Voudra-t-on se montrer hostile à cette nouvelle aristocratie des campagnes? Non certes : l'égalité, pour être complète et sincère, ne doit entraîner aucune exclusion prononcée au nom de rivalités anciennes qui ne sont plus.

Plus heureux qu'en 89, nous avons vu s'effacer tous ces antagonismes de classes qui ont envenimé et perdu tant de choses, mais qui ont disparu devant des nécessités nouvelles et des périls communs; le champ est libre aujourd'hui pour tout ce qui a su s'élever et mériter ou conserver l'estime et la considération. La faveur du jour n'est pas encore pour celui qu'un contemporain a spirituellement appelé « l'homme-obstacle; » toutefois un peu d'indépendance plaît encore dans nos contrées. Tous les hommes peuvent être indépendans, les uns malgré leur pauvreté, d'autres malgré leur richesse menacée; mais les vertus moyennes ont besoin de s'appuyer sur certaines conditions matérielles et morales d'une existence indépendante. Il sera peut-être permis aussi de regretter que les représentans de l'honneur intellectuel de notre pays soient comme anéantis et perdus dans la foule. Nous ne voulons point à la vérité être exclusivement gouvernés par la littérature et la science, mais nous voudrions encore moins être gouvernés sans elles au nom de ceux qui ne savent pas lire. La toute-puissance électorale du nombre est une suffisante garantie contre l'influence des hommes qui n'ont que le talent pour fortune, et qui sont assurés, ceux-là du moins, de n'être pas dépouillés. Voudrait-on leur reprocher de s'opposer à la tendance des sociétés modernes vers la médiocrité collective? Comme le dit si bien M. Mill, « on ne peut arriver à avoir une démocratie habile, si la démocratie ne consent pas à ce que la besogne qui demande de l'habileté soit faite par ceux qui en ont (1). » A cette sage réflexion on pourrait ajouter que la diffusion des saines lumières, d'une instruction morale, économique, religieuse, historique, est d'autant plus nécessaire que l'état politique d'un pays est plus imparfait.

Qu'on nous permette de le redire en finissant, pendant qu'en fait de suffrage universel M. Mill parcourt le vaste champ de la théorie, nous nous débattons dans les nécessités de la pratique : devant chacun de nos efforts se dresse une complication nouvelle; mais, dans cette lutte pour un progrès prudent et raisonnable, il est naturel qu'on s'attache à l'étude d'un livre remarquable sur le gouvernement représentatif, dont on peut tirer cette leçon générale : il faut

(1) Page 139.

avant tout échapper au culte théocratique de la foule divinisée dont le despotisme n'est pas plus rassurant qu'aucun autre. C'est contre un pareil danger qu'il s'est fait une sorte de protestation dans le mouvement électoral dont notre pays vient d'être le théâtre. Quelques-uns prétendaient que les masses, immobiles et fixées dans le dédain du contrôle et de la liberté politiques, arrêteraient partout l'élan de ceux que le nivellement sous l'autorité ne suffit pas à contenter; le suffrage universel ne leur répond pas, mais, comme le philosophe grec devant le sophiste, il se lève et marche. On ne peut certes pas dire que les choses aient changé de face, mais il est facile de voir qu'elles ont pris une teinte différente. Le succès brillant de quelques-uns au dernier scrutin et la défaite honorable de plusieurs autres montrent qu'un nouvel ordre d'idées a pris naissance dans le pays. La question soulevée n'est pas, quoi qu'on dise, une question de parti. Bien qu'on ait cherché à imprimer un cachet de lutte personnelle et directe au mouvement discret qui n'était au début que le résultat d'un légitime esprit d'examen, personne n'a songé à crier ni vive le roi, ni vive la ligue; des idées plus générales ont amené un commencement de réaction qui intéresse le salut même des démocrates; « car l'aversion inintelligente de la démocratie pour tout principe et tout élément d'organisation sociale autre qu'elle-même pourrait leur être aussi funeste (1). »

Au reste, comme on peut le constater par l'examen des chiffres et des classemens qui viennent à l'appui de cette étude, le grand nombre et les gros bataillons, auxquels la Providence se montre souvent favorable, sont du côté des classes moyennes, qui peuvent aussi revendiquer désormais, comme appoint légitime à leur puissance, les grands talens, les hautes situations et les grosses fortunes, qui y rentrent ou qui en sortent, ainsi que cette partie sédentaire du prolétariat, qui se fixe et s'élève par le travail, l'économie, l'ordre et la propriété. Tout le mouvement du monde moderne est dans ce sens; il ne faut pas le laisser détourner de sa tendance, ni souffrir que des appels inconsidérés à l'égalité absolue créent une perpétuelle entrave à la liberté sage et réglée.

Que les systèmes représentatifs soient autre chose qu'une chimère, ou que les élections et le pouvoir législatif soient simplement le résultat d'une opération d'arithmétique, on n'a qu'à se compter pour voir ceux qui doivent être non les maîtres, mais la force vitale du pays. Si l'on doit trembler devant certains fantômes de désordre possible trop grossis et trop souvent invoqués, l'abdication sexennale du pays aux mains d'un seul par le vote universel est-elle le plus sûr abri contre des éventualités funestes? L'on ne tombe pas

(1) M. Guizot, *la Génération de 1789*, *Revue* du 15 février dernier.

toujours sur des Titus ou des Marc-Aurèle, et ce dernier lui-même n'a-t-il pas signé, quoiqu'à regret, dit-on, des édits de persécution contre les chrétiens? Qui n'aimerait à rencontrer le *bon despote* dont M. Mill nous trace un gracieux portrait? Tout comme le savant publiciste, on serait heureux sans doute d'en faire son ami, mais non point de lui confier aveuglément une toute-puissance sans limites.

Nous formons un autre rêve que celui d'une monarchie absolue tempérée par la révolution, cette fée ironique et puissante qui nous vend parfois si cher ce qu'on croit qu'elle nous donne, et l'on peut souhaiter autre chose qu'un état d'intermittence où l'on passerait de la mollesse et de l'abandon général sous un despotisme comfortable aux secousses violentes d'une liberté réveillée à l'improviste : oscillation périodique qui, pour le prochain retour du balancier de nos destins, nous présagerait un épisode de licence redoutable, si l'astrologie révolutionnaire peut établir ses calculs sur l'expérience du passé.

En nous-mêmes est la vraie sauvegarde contre le désordre; nul ne peut lutter utilement pour nous sans que nous nous en mêlions. Dans les difficultés inévitables de la vie politique, la victoire ne reste pas à ceux qui, se retirant loin du théâtre de la lutte, ne veulent combattre que par procuration. Si l'on n'a pas encore trouvé la juste limite entre le droit de résistance et le droit de renversement, c'est à nous de la chercher maintenant. L'énergie et l'esprit politique d'un peuple peuvent se faire jour à travers toutes les institutions, sans aller sans cesse chercher des systèmes plus ou moins ingénieux, car tant valent les hommes, tant valent les institutions. Sous les divers uniformes et sous les divers drapeaux qu'adopta notre pays dans les diverses phases de son histoire, sous l'armure féodale du chevalier comme sous la tunique du simple fantassin, nos soldats ont toujours montré les mêmes vertus guerrières. Sous toutes les formes de gouvernement, on peut également déployer les mêmes faiblesses ou les mêmes vertus politiques et civiles.

Un nouveau bail commence avec la législature nouvelle, un réveil s'est fait dans les esprits, il s'est même répandu dans l'air comme un parfum d'opposition. Nous avons six ans pour préparer un nouveau progrès et pour travailler à l'avénement de deux grandes choses qui ne sauraient être inconciliables en pays chrétien, c'est-à-dire le *principatum ac libertatem* de Tacite. Dans six années, les maîtres de notre première jeunesse auront vieilli, ceux à côté desquels ont combattu nos pères et nos aînés seront moins propres à la lutte active, et n'auront plus guère que de sages conseils à nous donner; auront-ils des héritiers ou des successeurs? Leur héritage sera lourd à porter; mais évidemment la lice est entr'ouverte, et il faut concourir, sinon pour la palme, du moins pour une part dans

l'action. Dans six ans, pour beaucoup d'entre nous l'heure de la maturité aura sonné; d'ici là, *laboremus*, ce qui veut dire *souffrons* aussi bien que *travaillons*. Ce double sens nous convient; l'avenir est peut-être dans nos mains, le laisserons-nous échapper?

Parmi les alternatives du désordre et de l'autorité extrêmes, la France a souvent confié son sort à ceux qui ne travaillaient pas pour la liberté; ne pourrait-on aujourd'hui se montrer plus clairvoyans et plus difficiles? Dès que tout le monde est représenté, la pratique du gouvernement représentatif est-elle à jamais impossible? Beaucoup assurent qu'avec la démocratie on ne saurait faire de la liberté et de l'ordre tout ensemble, et que s'il faut avoir une confiance illimitée dans la liberté, qui nous vient de Dieu, on doit n'accorder qu'une confiance restreinte aux libéraux, qui ne sont pas toujours inspirés du ciel. En effet, lorsqu'on suppute les malheurs et les renversemens que nous avons traversés, ou qui nous menacent au nom de la liberté, si souvent confisquée en fin de compte, qui peut être paisiblement libéral? mais qui peut ne l'être pas quand on considère quelles sont les conséquences funestes et inévitables de tout despotisme prolongé? Néanmoins que les timides s'enhardissent, le temps nous pousse, le suffrage universel a marché; qui voudra rester seul sur des rives dépassées? Dans quelques parages que nous mène le vaisseau ballotté de la patrie, il faudra bien aller; plus on est loin du port, plus on a besoin des efforts de tous pour accomplir la tâche malaisée de l'habileté dans le bien et du succès dans l'honnête. C'est pourtant dans cette voie difficile qu'il nous faut avancer plus ou moins pour garder notre rang parmi les nations, et soit qu'on fasse, soit qu'on néglige son métier d'homme libre, on doit reconnaître que le pays commence à désirer une participation plus active et un contrôle plus effectif dans ses affaires, et on pourrait conjecturer que la période qui vient de s'ouvrir ne s'achèvera pas sans que la démocratie véritable, qui comprend tout le monde, appuyée sur les côtés perfectibles de la constitution actuelle, réclame ses franchises et ses droits de bourgeoisie.

A une telle réclamation non encore nettement formulée par le suffrage universel, quelle est la réponse que l'avenir nous réserve? Nul ne peut la prévoir; mais de graves prémisses paraissent avoir été posées. Il semble que nous commencions une page nouvelle de l'histoire contemporaine, et l'on ne saurait trop, à l'exemple de M. Stuart Mill, s'efforcer d'éclairer les routes encore inconnues où s'avancent les masses électorales du pays, qui cherchent à exercer leur part d'influence sur le mouvement légal de la vie civile et politique.

DUC D'AYEN.

LE BRÉSIL

ET LA SOCIÉTÉ BRÉSILIENNE

MŒURS ET PAYSAGES

III.

LA CIDADE.

La *cidade* ne nous montre pas aussi nettement que la *fazenda* et le *rancho* (1) la société brésilienne dans son passé, dans cette sorte de lutte entre la civilisation et la sauvagerie dont l'intérieur de l'empire est resté le principal théâtre. Ici les contrastes se multiplient; mais c'est l'activité européenne qu'on entrevoit presque toujours, tantôt subissant, tantôt dominant les influences locales. Le monde où nous avons à conduire le lecteur ne lui est pas entièrement inconnu. Dans la *cidade* du Brésil, des besoins nouveaux ont fait surgir des mœurs qui ne nous éloignent pas trop de l'ancien continent. On retrouve ici les passions politiques, qui se traduisent parfois en *pronunciamientos*. Aux distractions rustiques de la ferme succèdent les affaires, les fêtes patriotiques, les processions des *irmandades* (confréries), aux miasmes empestés des défrichemens les terribles visites de la fièvre jaune. C'est surtout dans les trois vastes métropoles de l'Atlantique, Pernambuco, Bahia et Rio-Janeiro, qui forment comme les trois grandes étapes de l'Océan, que l'on peut étudier les secrets de cette civilisation portugaise implantée violemment sur une terre vierge, et qui va se modifiant de plus en plus sous l'irrésistible courant du progrès.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juin.

I.

Si l'on veut se faire une idée du contraste qui existe dans les régions équatoriales entre l'intérieur des villes et l'aspect pittoresque qui les signale de loin à l'attention du voyageur, c'est à Pernambuco qu'il faut aller. En débarquant près de cette ville, j'étais sous le charme d'un splendide paysage. A peine la vigie avait-elle crié terre, que nous avions aperçu à l'horizon une ligne noire et encore indécise. Peu à peu les côtes s'étaient dessinées; aux masses sombres avaient succédé des teintes bleuâtres, et bientôt de ravissantes villas, encadrées dans des bouquets de palmiers le long de terrasses verdoyantes bordant la mer, nous avaient révélé les approches d'une grande ville. Des noirs aux formes athlétiques, portant un caleçon pour tout vêtement, venaient chercher les arrivans dans de petits canots chargés d'oranges, de bananes et d'ananas pour les passagers qui restaient à bord. La mer est souvent houleuse dans ces parages, et celui qui veut descendre à terre n'est pas très rassuré en voyant le sans-façon avec lequel les bateliers jettent les voyageurs dans leurs pirogues et affrontent les vagues, qui, à chaque instant, menacent de les lancer contre les rochers qui bordent l'entrée de la rade. On commence par faire descendre le passager dans un fauteuil, à l'aide de cordages et de poulies, au niveau des embarcations; il reste là, suspendu quelques instans sur l'abîme, jusqu'à ce qu'un canot lancé par la lame vienne l'accoster. Un vigoureux nègre le saisit aussitôt de ses bras robustes, le dépose dans sa barque et fait force de rames vers la muraille granitique contre laquelle viennent se briser les flots de l'Océan. Il se joue des vagues avec une adresse merveilleuse, glisse tout à coup dans une ouverture pratiquée comme par miracle au milieu de cette chaussée gigantesque qui protége la *cidade* et entre dans la baie. Il faut se résigner à affronter le fauteuil, les noirs, l'esquif, la mer et les écueils, et au bout d'une demi-heure on arrive sain et sauf devant l'inévitable douane.

A peine débarqué, vous vous élancez dans la *cidade* avec la hâte fiévreuse d'un homme qui ne veut rien perdre du spectacle qu'il a longtemps rêvé. Ici commencent les déceptions : le cadre d'éternelle verdure que vous admiriez avant d'atteindre la ville disparaît tout à coup pour faire place à un soleil de feu. Des rues pleines de nègres et d'effluves ammoniacaux saisissent l'œil et l'odorat. Vous vous souvenez alors que vous foulez aux pieds une terre où le travail libre est proscrit comme déshonorant. Les habitans ont-ils gagné ou perdu au change? Cette longue file d'esclaves qui vous cou-

doient portant chacun un ballot sur la tête est la réponse la plus éloquente qu'on puisse faire. Ces malheureux sont une vingtaine pour faire la besogne qu'un ouvrier européen accomplirait avec sa voiture et son cheval; mais à quoi bon de si simples moyens de transport quand on a des noirs à sa disposition?

Le nègre n'est pas seul à exciter votre étonnement : si vous vous promenez sur le port, vous rencontrerez bientôt un autre personnage qui n'est pas sans quelque analogie de mœurs et de couleur avec l'ilote africain, et qui ne frappera pas moins votre attention : c'est l'*urubu*. Le pays vénère dans cet oiseau l'instrument visible de saint Antoine, patron responsable de l'hygiène publique, et beaucoup de gens placent même le lieutenant au-dessus du chef. Dans cette terre de Dieu, comme l'appellent les Brésiliens, l'homme, j'entends le blanc, n'a qu'à se croiser les bras; tout lui vient du ciel. A quoi bon dès lors créer des corps de cantonniers et de fossoyeurs? L'urubu en tient lieu et ne nécessite aucun frais : c'est tout profit. Qu'est-ce donc que l'urubu? C'est un bipède ailé de la famille des vautours (*coragyps urubu*), plus gros qu'un corbeau, assez mal empenné, noir, puant, vermineux. Ses fonctions municipales le rendent aussi sacré aux Brésiliens que l'ibis ou l'ichneumon l'était jadis chez les riverains du Nil. Ce qui se passe à Pernambuco ou à Rio-Janeiro explique parfaitement ce qui avait lieu à Thèbes et à Memphis. Tout animal qui détruisait les sauterelles ou les œufs de crocodile, les deux fléaux de l'Égypte, se voyait choyé, caressé, soigneusement entretenu : c'était un sauveur, un dieu. Pareille fortune est arrivée à l'urubu.

Dès qu'on traverse une rue ou un chemin du Brésil, on ne tarde pas à être suffoqué par des émanations pestilentielles. Bientôt l'on aperçoit un noir escadron ailé, tourbillonnant autour d'une mule en putréfaction. Ce sont les agens de la salubrité publique en besogne. Ils ont tellement conscience de remplir un devoir, qu'ils ne semblent pas s'apercevoir de l'approche de l'homme et se laissent tranquillement examiner d'assez près. Vous les voyez s'abattre tour à tour sur la carcasse, s'y cramponner de leurs serres et de leurs mandibules, en retirer des lambeaux sans nom, et s'écarter un peu pour les dépecer tout à l'aise, pendant que d'autres prennent leur place. Ce mouvement de va-et-vient continue jusqu'à ce que les os aient été entièrement dénudés. Pas de cris, pas de disputes; tout se passe en ordre, comme il convient dans une troupe disciplinée; la curée faite, pour secouer l'atmosphère de vermine et de putréfaction qui les enveloppe, le soleil et quelques coups d'aile suffisent, et ils vont faire la sieste ou continuer leur repas ailleurs, si le premier leur paraît insuffisant.

Malgré les priviléges dont il jouit, cet oiseau-chacal ne suffit pas toujours aux besoins du service. Si nous en croyons la première page des journaux, chaque jour les habitans des villes sont obligés de gourmander l'inspecteur de la police, qui n'en peut mais, n'ayant encore à sa disposition aucun appareil électrique qui lui permette de transmettre ses ordres à ses agens ailés. Ce n'est pas que ceux-ci reculent devant la besogne; loin de là, leur gloutonnerie est insatiable (1); mais ils sont souvent en nombre insuffisant. Maintes fois il m'est arrivé, au détour d'une route, de trouver le cadavre d'un *burro* (mulet) abandonné au milieu d'une atmosphère infecte. J'inclinerais à croire que cet oiseau a des ennemis secrets qui détruisent ses œufs. Peut-être sa gloutonnerie lui fait-elle négliger le soin de sa progéniture.

Ce n'est pas toutefois dans le noir et l'*urubu* que je placerai la véritable originalité de la *cidade* brésilienne, c'est plutôt dans l'absence complète de femmes, du moins de femmes blanches : celles-ci ne sortent jamais de leurs maisons, où les retient une jalousie impitoyable. La physionomie que cette coutume imprime à la *cidade* frappe surtout le voyageur habitué aux mœurs castillanes, et qui arrive des Andes ou de la Bande orientale. Au Brésil, grâce à une longue paix et au flot de colons que chaque année les alizés jettent sur ses parages, le nombre des hommes l'emporte de beaucoup sur celui des femmes, et la séquestration des *senhoras* rend le contraste encore plus étrange. Dans l'Amérique espagnole, où les femmes circulent librement, l'immigration est plus rare, et les guerres continuelles qui n'ont cessé d'ensanglanter ces malheureuses républiques depuis un demi-siècle y font sensiblement prédominer le sexe féminin. Sous l'influence d'une vie indépendante, les *senhoras* hispano-américaines sont plus gracieuses, plus vives et plus séduisantes que les créoles d'origine portugaise. Celles-ci vivent prisonnières, nous l'avons dit, et cependant, quelque vigilante que se montre la jalousie des habitans, elle est journellement mise en défaut par les ruses féminines. Bien que les portes des gynécées brésiliens aient été constamment fermées pour moi, j'ai pu me con-

(1) Un fait curieux semble prouver que l'*urubu* sait mettre une certaine dose d'intelligence au service de sa voracité. Alcide d'Orbigny assistait à une distribution de viande dans une mission indienne, lorsqu'il vit un de ces oiseaux qui, dédaignant d'attendre qu'on lui jetât les os, cherchait à saisir les morceaux aux mains des Indiens. Ces pauvres gens lui racontèrent que ce monopode (il n'avait qu'une patte) ne manquait jamais d'apparaître à heure fixe dans les occasions semblables, c'est-à-dire tous les quinze jours. Quelque temps après, se trouvant dans une autre mission, à vingt lieues de là, il fut témoin d'une nouvelle distribution de viande, et aperçut encore le pied bot qui venait réclamer sa part. Il visitait cette mission avec la même régularité que la première.

vaincre, par une étude attentive et grâce à quelques indiscrétions de mes compagnons, qu'un tel esclavage n'est pas toujours accepté, et que les belles captives savent se ménager des intelligences au dehors. Un de leurs principaux moyens consiste dans le langage symbolique des fleurs. Un jeune homme veut interroger une *senhora* qu'il a aperçue sur un balcon : il passe sous ses fenêtres, dans un moment où il la croit seule, avec certaine fleur portée d'une certaine manière. Un signe imperceptible lui fait connaître si ses hommages sont agréés ou s'il arrive trop tard. Lui a-t-on répondu qu'il peut espérer, il continue son manége, et le dialogue se poursuit les jours suivans avec de nouvelles fleurs. On a voulu me mettre plusieurs fois au courant de cette télégraphie indigène; mais, n'ayant jamais eu l'occasion d'en faire usage, j'ai oublié jusqu'à la première lettre de ce gracieux alphabet.

Cette méthode si simple a un puissant auxiliaire dans les processions. La procession, dans l'Amérique hispano-portugaise, est le complément indispensable de toute fête; les hommes libres y sont seuls admis. Enrégimentés et encapuchonnés dans un grand nombre d'*irmandades* (confréries), ces révérends suivent dévotement, un cierge à la main, la madone ou le saint qu'on promène en triomphe dans toutes les rues. Si le patron du jour est un homme de guerre, on le fait figurer à cheval, visière baissée et lance au poing. Je me trouvais à Rio-Janeiro lors de la procession de saint George, patron de la ville. Le saint, solidement fixé à la selle par une cheville, montait un superbe coursier tiré des écuries de l'empereur. Son costume, étincelant d'or et de pierreries, rappelait assez les rois batailleurs du moyen âge. Un piqueur à pied conduisait son palefroi. Une vingtaine d'écuyers également à pied lui faisaient escorte, chacun tenant par la bride un cheval richement caparaçonné. Un chœur de musiciens indigènes, où dominaient toute sorte d'instrumens primitifs, envoyait par intervalles au-dessus de la fête des fanfares où les sifflemens aigus du fifre luttaient avec plus d'ardeur que d'harmonie contre la voix éclatante des cuivres. Les deux côtés de la rue étaient bordés par les confréries; les blancs marchaient les premiers; venaient ensuite les mulâtres, puis enfin les parias, les ilotes, les noirs. Le lent et grave défilé de la procession donne aux *senhoras*, placées sur les balcons, tout le temps nécessaire pour échanger une œillade ou un dialogue symbolique avec ceux qu'elles ont su promptement reconnaître sous la robe des confréries (1).

(1) Le soir, comme je rendais compte à un Brésilien de mes impressions de la journée, je lui demandai pourquoi on prenait un mannequin au lieu d'un homme pour représenter le saint. « Ah! *senhor*, me répondit mon interlocuteur avec un profond soupir, on voit bien que vous êtes étranger. Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé

En dehors de ces cérémonies publiques, les habitans des *cidades* se réunissent peu, et vis-à-vis de l'étranger cette humeur farouche prend le caractère d'une véritable méfiance. L'intérieur d'une maison brésilienne ne s'ouvre que difficilement devant l'Européen. Cependant, lorsqu'on a fréquenté quelque temps les créoles, il n'est pas impossible de se faire une idée des occupations du *senhor*. Le temps qui n'est pas pris par les affaires, les *irmandades*, les visites, la politique, est consacré à la sieste ou au jeu. Les gens riches ont des *chacáras* (villas) en dehors de la *cidade*, sur le bord de la mer, qui forment terrasse, comme celles qu'on voit sur la route de Pernambuco à Olinda, et où l'air est plus pur que dans l'intérieur de la ville. Le mobilier est généralement aussi simple que l'habitation, et l'on est souvent frappé du peu de luxe extérieur de certaines demeures qui abritent des *senhores* plusieurs fois millionnaires. Rien de plus facile cependant à expliquer, quand on se reporte aux mœurs créoles et aux origines de la société brésilienne. Les premiers colons portugais n'étaient venus sur cette terre de l'Eldorado que pour faire une fortune rapide. Retourner au plus tôt chez eux et jouir en paix de leurs richesses, telle était leur unique ambition. A quoi bon dès lors bâtir de somptueuses demeures qu'ils ne devaient pas habiter? Mais le petit nombre seulement put réaliser ce rêve. Par des causes diverses, la plupart d'entre eux ne revirent plus l'Europe, et leurs descendans, n'ayant pour points de comparaison que la hutte de l'Indien ou le *rancho* du noir, regardèrent leurs vieilles habitations portugaises comme le dernier mot de l'architecture. On sent néanmoins que ces bâtimens, lourds et fermés de tous côtés, sont en désaccord avec la nature qui les environne. L'air ne pénètre pas assez dans ces massifs de murailles nues. Au lieu de ces forteresses du moyen âge, on voudrait voir s'élever ces pavillons légers et spacieux que réclament les besoins d'une contrée tropicale; mais la tradition ibérique, la nonchalance créole et la jalousie brésilienne y trouvent leur compte, et c'est assez.

Puisqu'il nous est interdit de pénétrer dans l'intérieur des maisons particulières, visitons les magasins; nous y trouverons des types qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce jeune adolescent, pâle et imberbe, qui vous aborde dans ce magasin après avoir posé

un jour à Lisboa (Lisbonne)? Cette ville a aussi saint George pour patron. Chaque année, on choisissait autrefois un des plus alertes jeunes gens de la ville pour le représenter : le roi fournissait le plus beau cheval de son écurie et tout ce qu'il avait de plus précieux en ornemens d'or et de pierreries; mais un jour le diable s'en mêla, et le choix tomba sur un affreux garnement qui, au milieu de la procession, galopa vers le Tage, où il avait fait préparer un bateau, et s'enfuit avec sa monture et son costume sans qu'on ait jamais pu mettre la main sur lui. Vous comprenez, *senhor*, que quand le monde est si fripon, on doit se mettre en garde. »

son *charuto* (cigare), et la plume derrière l'oreille, est arrivé un jour des Açores ayant pour tout bien la chemise, la veste et le pantalon qui parvenaient à grand'peine à dissimuler sa nudité. Sa famille, ne pouvant le nourrir, l'avait confié à un navire faisant voile pour Rio-Janeiro. Le patron du magasin est allé le chercher au port, et, après avoir payé le prix du passage, l'a emmené comme apprenti. Le voilà aujourd'hui l'homme de confiance du *senhor*. Modèle de sobriété et de ténacité portugaise, il s'est refusé toutes les distractions, tous les plaisirs de son âge; on peut dire que sa vie n'est qu'une suite non interrompue de travaux et de privations; mais il se console par la perspective que lui offre l'avenir. Il sait que, si la *febre amarella* (fièvre jaune) ou la consomption ne l'arrête en chemin, il sera un jour *fazendeiro* et peut-être *commendador*.

Pendant que vous êtes en pourparlers près du comptoir, vous voyez un cavalier s'arrêter à la porte. Après avoir mis pied à terre, il confie la bride de son cheval à un noir qui l'accompagne, s'avance sur le seuil, et appelle d'un *pshioú* ou d'un battement de mains un commis de la maison. Vous le prenez pour un client qui vient faire quelque commande. Le patron, qui l'a reconnu, tire quelques *vintens* de sa poche et les donne à un de ses employés, qui, sachant ce que cela veut dire, les porte aussitôt au *senhor* cavalier. Ce client n'est qu'un mendiant, du moins c'est ainsi qu'on l'appellerait chez nous; mais chaque peuple a ses idées sur la mendicité. Peut-on en effet voir un vagabond dans un homme vêtu d'une manière irréprochable, et ayant un nègre et un cheval à sa disposition. D'ailleurs l'aumône ne déshonore pas dans ce pays, où la terre se montre si prodigue et où l'hospitalité devient si aisée. Aussi la mendicité est-elle considérée par les gens qui s'y livrent comme une véritable profession. Chaque mendiant a sa clientèle, et il sait jusqu'où il faut aller sans se rendre importun. Ses visites sont généralement hebdomadaires: chez les bonnes âmes ou chez les riches pratiques, il risque jusqu'à deux visites par semaine, mais jamais plus. Quand on le rencontre après sa tournée, on voit un *gentleman* plein de savoir-vivre et habile à se procurer les douceurs du comfort. S'il est modéré dans ses dépenses, il achète des esclaves avec ses revenus, les envoie au *ganho* (gain), et, devenu enfin rentier, traite à son tour ceux qui l'ont aidé à vivre; mais c'est là le petit nombre. Cette profession est surtout exercée par de soi-disant étudians à qui il ne manque que quelques *milreis* pour entrer dans les ordres. On cite à ce sujet les anecdotes les plus singulières, et l'un d'eux, le *senhor* Maranhense, a élevé ce métier à la hauteur d'une véritable science.

Êtes-vous artiste, ou désirez-vous faire quelque excursion scientifique, vous devez avant tout organiser une caravane. Vous priez

vos amis de la *cidade* de vous indiquer un bon muletier; ils vous conduisent dans un faubourg de la *cidade* où les *urubus* semblent avoir fait élection de domicile, et où la *catinga* (odeur du nègre) saisit fortement l'odorat. Bientôt vous voyez arriver un mulâtre aux allures décidées, drapé dans son *poncho* (manteau-sac assez court). Cet homme, à l'entendre, connaît tout le Brésil. Sa figure bonasse et son aplomb inspirent la confiance, et vous êtes sur le point de traiter avec lui, lorsqu'un concurrent vient vous avertir que ce prétendu guide est un *tropeiro* assez mal famé, et qui a l'habitude de déserter son *senhor* au milieu du chemin avec la plus belle mule de l'équipage. Quand enfin vous avez trouvé votre cicerone, et que vous arrêtez le jour où il devra préparer les bêtes pour le départ, il vous répond gravement qu'il est guide et non *tocador*, que ce n'est pas à un homme libre d'avoir soin des *burros* (mulets), et que sa seigneurie doit lui donner un aide. Vous vous mettez de nouveau en quête, et si vous n'êtes pas sur vos gardes, vous tombez le plus souvent sur un esclave fugitif que la police vient vous réclamer au moment du départ.

Vous partez; mais si vous n'avez pas eu la précaution d'acheter des malles du pays, c'est-à-dire des *canastras* (coffres en bois recouverts d'une peau de bœuf), votre voyage devient encore impossible. La première fois que je chevauchai dans les *serras* du Brésil, je voyais le guide descendre tout à coup de sa monture, et, sous prétexte de rétablir l'économie de la charge détruite à chaque instant par les inégalités de la route et les faux pas des bêtes, serrer les courroies; comme ces besoins d'équilibre se reproduisaient assez souvent, je commençai à craindre pour les flancs des mules, et je me hasardai à en faire l'observation. — Ne craignez rien, *senhor*, me répondit le *tropeiro;* plus un *burro* est serré, plus il a le pied sûr. — A la première halte, je crus apercevoir comme des spires d'hélice dessinées sur le cuir de mes malles; le lendemain, l'enveloppe avait cédé, et sans l'assistance d'un *fazendeiro* qui mit ses *canastras* à ma disposition, j'étais obligé de revenir sur mes pas après avoir laissé mes bagages en route.

Comme dans toutes les cités éloignées de leur centre politique, les habitans de Pernambuco ont été longtemps dominés par une idée fixe : se séparer de la métropole. Cette ville est en effet presque aussi distante de Rio-Janeiro que de Lisbonne. Avant que la vapeur eût permis d'établir des services réguliers, il s'écoulait quelquefois plusieurs mois sans qu'on eût des nouvelles de la capitale. Le pouvoir central ne se faisait guère sentir que pour prélever sa part des douanes, et les Pernamboucains faisaient à ce sujet les réflexions les plus amères. D'un autre côté, leur caractère aventureux

les poussait aux entreprises hardies. Soit que les Hollandais, qui ont longtemps guerroyé dans ces parages, y aient laissé quelques germes de leur génie indépendant, soit que le voisinage du continent ait ravivé le vieux sang portugais, toujours est-il que c'est dans cette ville que l'on rencontre les aspirations les plus libérales. Aussi, depuis près d'un demi-siècle, les habitans de Pernambuco ont-ils essayé, à diverses reprises, de secouer le joug de la métropole et de réaliser leur double rêve, la république et l'indépendance. Bien que plusieurs de ces insurrections aient été sérieuses, je ne crois pas que le désir d'émancipation dont elles étaient le témoignage puisse jamais se satisfaire. La province de Rio-Grande-do-Sul, située à l'autre extrémité de l'empire, et qui, par des raisons analogues, a essayé de se constituer en état séparé, a dû également succomber, et cependant le gouvernement brésilien avait là devant lui des hommes connaissant le prix de la liberté, endurcis à la fatigue et réputés les premiers cavaliers de l'Amérique du Sud. Ajoutons que ces tendances séparatistes vont chaque jour en diminuant. Le gouvernement constitutionnel de l'empereur ne donne plus prise aux récriminations politiques. Les *steamers* qui sillonnent continuellement l'Atlantique font mieux sentir la main du pouvoir, détruisent de plus en plus les velléités d'isolement en facilitant les communications, et font voir à Pernambuco qu'elle est à la fois trop faible et trop fortement imprégnée d'esprit portugais pour avoir droit, comme Montevideo, à former un état indépendant.

Nous venons de voir à Pernambuco une ville où l'influence de la capitale est balancée par bien des influences contraires. Veut-on connaître une *cidade* qui représente plus exactement la civilisation portugaise au Brésil, c'est à Bahia qu'il faut aller. De toutes les villes de la côte, il n'en est pas de plus charmante. Sans doute la partie basse qui longe la mer sent encore le nègre et la fièvre; mais rien de ravissant comme l'esplanade qui domine la rade et où la brise apporte continuellement l'air pur et frais de l'Océan. Ces collines que j'avais déjà saluées à Pernambuco comme une apparition de la terre promise, je les retrouvai à Bahia et plus tard à Rio-Janeiro, toujours inondées de lumière et de parfums. C'est une guirlande de fleurs de plus de mille lieues qui longe le rivage, s'abaissant de temps à autre devant le cours impétueux d'un fleuve et se relevant aussitôt plus brillante encore, comme pour fasciner les yeux du navigateur. Rien en effet de plus majestueux que cet amphithéâtre de montagnes éternellement vertes qui dominent les rives de l'Atlantique. Aux premières lueurs de l'aurore, la forêt se réveille, secoue sa chevelure humide, et dessine à l'horizon ses lignes ondoyantes, qui semblent autant de nuages flottant sur un lac d'or fluide. De merveil-

leuses harmonies s'échangent entre le ciel, la terre et la mer. La mer renvoie à la colline des reflets bleuâtres, les ondes reproduisent dans leur paisible miroir la verdure des massifs profonds, tandis que l'azur de l'immense voûte adoucit de ses teintes légères la sauvage vigueur des nuances végétales et des miroitemens océaniques. Lorsque le soleil s'est élevé et qu'il embrase l'espace, on voit se détacher des touffes tour à tour sombres et éclatantes des feuilles de hautes tiges grisâtres qui rappellent au voyageur les sapins de ses brumeuses montagnes boréales. Les bruits de la forêt cessent, tout semble se recueillir; seule, la séve circule avec un redoublement d'activité, et se résout en pluie désordonnée de lianes, de fleurs et de verdure. Le soir, quand le crépuscule a couvert de ses ombres eaux, montagnes et forêts, de douces brises s'élèvent, chargées des plus suaves senteurs. Bientôt un spectacle féerique commence : des milliers de petits coléoptères lumineux se montrent tout à coup à travers le feuillage des arbres qu'ils éclairent de lueurs phosphorescentes. A voir ces lumières mouvantes, qui apparaissent, se croisent, vont se perdre, puis brillent de nouveau dans mille courbes capricieuses, on dirait une course folle d'étoiles qui viennent se jouer sur l'onde pour célébrer les voluptueuses tiédeurs de la nuit et ajouter les riantes merveilles de la nature aux sévères splendeurs des cieux.

Je me trouvais à Bahia le 2 juillet, anniversaire de l'indépendance. C'est à pareil jour qu'en 1823 les derniers débris de l'armée portugaise, sous la conduite de Madeira, se décidèrent enfin à quitter la terre du Brésil. La fête commença la veille au soir. On vit des troupes de jeunes gens et de nègres se répandre dans les rues, drapeaux, torches et musique en tête. Les chants ou plutôt les cris patriotiques, le bruit des pétards, des fifres et des tambours, les fusées qui sillonnaient le ciel, tout ce vacarme se prolongea fort avant dans la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, on s'occupa de pavoiser les maisons et d'élever des arcs-de-triomphe sur les principales places. Ces préparatifs achevés, tous les hommes libres revêtirent leur uniforme de gardes nationaux, et de longues colonnes armées défilèrent tout le reste de la journée dans les rues et les promenades, ornées de drapeaux et de verdure. Des pièces de canon couvertes de fleurs et de banderoles étaient traînées à bras par les jeunes gens à qui l'âge ne permettait pas encore le mousquet. Un large ruban passé en écharpe sur la poitrine et portant en grosses lettres *caixeros nacionaes* (commis nationaux) distinguait les jeunes créoles employés dans les maisons de commerce et représentant l'aristocratie de la ville. Les nègres, qui formaient l'immense majorité de la garde nationale, portaient le costume portugais et mar-

quaient le pas avec la dignité d'hommes libres qui sentent le prix de leur indépendance. De temps à autre, une colonne s'arrêtait pour donner aux pièces d'artillerie remorquées par les enfans le temps de gravir les pentes raides de la cité haute. Les deux côtés de chaque rue étaient encombrés de négresses coiffées du turban et faisant des signes d'intelligence aux soldats qu'elles reconnaissaient sous l'uniforme. Le soir, le vacarme de la veille recommença avec plus de frénésie encore. Des groupes de noirs parcouraient les rues précédés d'une torche, criant, gambadant et gesticulant. Par intervalles, une fusée partie d'une fenêtre tombait sur la foule, et la joie redoublait. Les femmes surtout, atteintes par les étincelles, se démenaient avec force cris et force contorsions pour préserver leurs énormes turbans et leurs robes flottantes. De temps à autre, l'artillerie, les pétards et les fusées de la rade répondaient aux canons, aux pétards et aux fusées de la ville, et le spectacle tenait alors du prodige. On eût dit que l'Océan secouait des étincelles et embrasait la cité, tandis que celle-ci lançait des éclairs pour illuminer le ciel. La fête se serait prolongée probablement jusqu'au lendemain, si un orage survenu tout à coup n'eût fait rentrer chacun chez soi. J'ai vu bien des fêtes nationales dans la vieille Europe, nulle part je n'ai remarqué une joie aussi bruyante, une gaîté aussi franche.

Les nègres sont en très grand nombre à Bahia, et plusieurs fois dans les troubles politiques ils ont donné aux Portugais des craintes sérieuses (1). Les rivalités de tribus, que ceux-ci entretiennent soigneusement, ont empêché le renouvellement des massacres de Saint-Domingue. Un voyageur qui ne connaîtrait pas les habitudes casanières des créoles croirait, en parcourant Bahia, se trouver dans une ville de noirs. On y rencontre des échantillons de toutes les races africaines que les *conquistadores* ont jetées sur les rivages du Brésil. L'athlétique *mina* semble y dominer et conserver toute sa séve et sa verdeur primitives. L'esclavage a introduit des coutumes bizarres qui frappent l'étranger. Parfois vous voyez circuler dans les rues deux noirs marchant d'un pas lourd et cadencé et faisant résonner sur les dalles une grosse chaîne rivée à leurs jambes. Ce lugubre appareil indique deux fugitifs dont on se méfie et qu'on attache l'un à l'autre, afin de rendre impossible toute évasion ultérieure. Plus loin vous apercevez un esclave la figure

(1) Le fait suivant, dont j'ai été témoin à cette fête, donnera une idée des sentimens qui animent les Africains à l'endroit des Portugais. Un officier attardé, qui allait rejoindre sa colonne, étant tombé de cheval au milieu d'un groupe de noirs libres, ceux-ci reculèrent pour rire plus à leur aise de la mésaventure du *senhor* cavalier, et se gardèrent bien de lui porter secours. Le pauvre diable se releva comme il put.

cachée par un masque de fer solidement cadenassé, assez semblable à ceux que portaient jadis les paladins du moyen âge. Votre guide vous apprend que c'est un pauvre diable qui mangeait de la terre, et qu'on empêche ainsi de se livrer à ses goûts déréglés. Ce sont surtout les gigantesques négresses *minas* qui excitent l'attention. On dirait parfois des déesses antiques taillées dans un bloc de marbre noir. Il n'est pas rare de rencontrer de ces femmes, hautes de six pieds, portant gravement une banane ou une orange sur leur tête. L'horreur du travail est tellement enracinée dans ces natures indolentes et sensuelles qu'elles se croiraient déshonorées, si elles tenaient à la main le plus petit objet.

C'est ordinairement vers le soir que les jeunes gens de la ville sortent pour se rendre leurs visites ou pour aller à un rendez-vous; mais leur dignité de blancs et leur nonchalance de créoles leur défendent de marcher à pied dans les rues : ils montent de petits chevaux d'une agilité surprenante, qu'ils lancent à toute vitesse, quelque rapide que soit la pente qu'ils ont à monter ou à descendre. Les hommes mûrs et les *senhoras* ne sortent qu'en palanquin. Celles-ci ne quittent guère leurs maisons que les jours de fête, pour se rendre à la messe. Cette vie énervante les étiole peu à peu, et il est rare qu'elles puissent lutter avec les opulentes formes des femmes de couleur, qui ont puisé dans le sang africain une richesse de séve incomparable.

Bahia est la ville portugaise par excellence (1), moins l'âpre activité et la mâle énergie de ses fondateurs. Le moine y domine encore plus qu'en tout autre endroit du Brésil, et avec lui règnent toutes les superstitions d'une autre époque. Chaque individu a un saint de prédilection qu'il rend responsable de tout ce qui arrive en bien ou en mal dans sa maison. Le plus puissant de tous ces patrons est saint Antoine; du moins c'est celui que l'on rencontre le plus souvent dans les oratoires. On lui promet des cierges, de l'argent et des fleurs pour orner sa niche, s'il parvient à faire obtenir le succès désiré ou à éloigner la mauvaise fortune; mais s'il fait la sourde oreille, adieu cierges, fleurs et caresses. Étant responsable, il faut qu'il se résigne à subir son châtiment. Un nègre par exemple vient-il à s'enfuir, le maître s'empresse aussitôt de courir au bureau du journal donner le signalement du fugitif, et promettre 50 ou 100 *milreis* de récompense, suivant la valeur de la *pièce* (*peça*); puis il revient en toute hâte dans sa chambre, tire brusquement son patron de sa niche, prend un *chicote* (fouet) proportionné à sa taille, et lui en sangle les reins en accompagnant cette correction du monologue

(1) On m'a assuré à mon passage qu'elle ne comptait que soixante-dix Français.

suivant : « *Ah! filho da* .... (fils de ....), c'est ainsi que tu prends souci de mes esclaves! C'est de cette manière que tu me paies des soins que j'ai pour toi et des cierges que je t'achète! Je vais t'apprendre à vivre! » Après cette correction, il le jette dans le réduit le plus obscur de sa maison, parmi les ordures qui emplissent la plupart des demeures portugaises, et lui déclare qu'il est condamné à vivre dans ce chenil jusqu'à ce que l'esclave soit retrouvé. Si le retour du fugitif se fait attendre, le maître perd patience, brise son idole d'un coup de pied, et se choisit immédiatement un autre patron plus puissant et plus actif; mais si le noir reparaît, il la replace aussitôt dans sa niche, lui demandant pardon d'avoir été un peu emporté, et lui achète force cierges pour lui faire oublier le passé et pour continuer de mériter sa protection.

Les nègres prennent ordinairement pour patron un saint de leur couleur, saint Bénédict, sur lequel ils racontent des histoires merveilleuses. Ce Bénédict était de son vivant chef de cuisine dans un couvent. Naturellement porté, comme tous ses compatriotes, vers la vie contemplative, il assistait en cachette à tous les offices des moines, et se laissait quelquefois tellement absorber dans ses oraisons mentales qu'il en oubliait ses fourneaux. Les anges, touchés de sa piété, faisaient sa besogne, afin que la communauté n'eût pas à souffrir de ses extases. La première fois que j'aperçus ce saint patron des nègres dans un oratoire, je crus voir un diable, tant la grimace que l'artiste lui avait prêtée, sans doute par un scrupule exagéré d'exactitude, était effroyable. Quand un homme est trop pauvre pour construire un oratoire dans sa hutte, il prend mentalement le patron de son voisin, et lui vote des cierges dans les momens pressans, afin d'obtenir son intercession. Dans une *fazenda* des environs de Bahia, je vis un pauvre mulâtre apporter dans le *sacrarium* de son maître 10 *milreis* (25 francs), qui représentaient toutes ses économies, pour remercier le saint de lui avoir fait retrouver ses cochons, qu'il avait perdus la veille. Je le priai de me conter son aventure.

— *Senhor*, me répondit-il aussitôt, c'est un saint bien puissant et bien bon pour les pauvres gens que saint Antoine. Figurez-vous qu'hier, quand j'allai voir mes pauvres bêtes, elles avaient disparu. Ce ne pouvait être que par suite d'un maléfice, car elles ne s'écartent jamais de leur étable. Je fis vœu d'offrir à mon protecteur tout l'argent que je possédais, s'il me les faisait retrouver, et, plein d'espoir, je me dirigeai au hasard vers le premier chemin que je rencontrai, appelant mes animaux de tous côtés. Voyant que mes recherches étaient inutiles, je pensai que ce n'était pas la bonne direction, et je revins sur mes pas pour en prendre une meilleure; mais mon

patron, lui, ne s'était pas trompé : pendant que je m'épuisais en vaines poursuites, il avait fait rentrer le troupeau dans l'étable, et dès qu'elles me revirent, les pauvres bêtes accoururent vers moi. Vous comprenez, *senhor*, que quand on a un aussi bon saint, on doit tenir sa promesse, au lieu de faire comme certains que je connais, qui ont l'habitude d'oublier leur vœu quand le danger est passé.

Telle est la crédulité qui règne encore parmi les noirs de Bahia. Cette naïveté, qui n'exclut pas toujours une violence farouche, est un héritage des premiers temps de la société formée par les *conquistadores*. Cette antique physionomie brésilienne, si vivement empreinte à Bahia, s'accentue davantage encore à mesure qu'on s'éloigne de la côte. Avant de quitter cette vieille civilisation du Brésil pour observer à Rio-Janeiro les premières manifestations d'une vie nouvelle, peut-être voudra-t-on contempler la *cidade* brésilienne dans un état moins avancé encore qu'à Pernambuco ou à Bahia, sous l'aspect qu'elle offre dans l'intérieur du pays, et surtout dans les provinces jadis exploitées par les *mineiros*. C'est là, c'est à Ouro-Preto, Goyaz, Cuyabá, etc., que les traces du passé subsistent plus profondes et plus vivaces. Là plus de bourse, plus de théâtres, plus de musées. Des masures de terre suffisent aux habitans, des couvens en ruine remplacent les écoles; une population restée à demi sauvage par le croisement des races et l'isolement où elle vit grouille dans ces murs lézardés, sans industrie, sans aucune notion de bien-être. Les sites les plus dévastés des Abruzzes ou des Calabres peuvent seuls donner une idée de l'aspect de ces lieux jadis si florissans. Les créoles n'y luttent plus que d'ignorance et de fainéantise. Les églises même, élevées par la piété des anciens fondateurs, sont aujourd'hui pour la plupart aussi délabrées que les habitations des plus simples particuliers. On se croirait quelquefois dans un de ces grands villages des Cordillères périodiquement visités par les tremblemens de terre. Certaines villes où le passage des caravanes entretient quelque activité, comme São-João-del-Rey, sont quelquefois celles qui attristent le plus les Européens. Il est vrai que la grossièreté des habitans s'explique par leur origine. Les premiers colons de ces provinces étaient des paysans venus des montagnes du Portugal. Enrichis par le commerce, ils n'ont su tirer aucun parti de leur changement de fortune, et sont restés ignorans, avec la morgue de plus. Les muletiers, qui forment presque toute leur clientèle, sont peu faits pour leur inspirer des notions de bien-être et de progrès. Quand parfois ces Portugais de la vieille roche essaient, pour célébrer une fête, d'improviser un drame, on ne peut s'empêcher de sourire à ce spectacle où se mê-

lent si étrangement le sérieux et le grotesque. Il n'est pas rare de voir une tragédie grecque représentée par des mulâtres fardés et qui se drapent dans de vieilles défroques françaises ou portugaises, avec force sabres et force poignards.

Les quelques hommes d'intelligence et d'énergie qui se rencontrent çà et là au milieu de ces populations perdues ne semblent guère conserver l'espoir de les arracher à leur ignorance. Ils s'expriment à ce sujet avec une singulière franchise, si l'on en juge par le langage que tenait, il y a quelques années, un *mineiro* à un voyageur français. « Mes compatriotes, disait-il, n'usent les chemises que sur les coudes parce qu'ils ne peuvent se tenir sans être appuyés. On se repose le lundi de la fatigue d'avoir entendu le dimanche une messe d'un quart d'heure; le mardi, on laisse travailler ses nègres à sa place; le mercredi et le jeudi, il faut bien aller à la chasse pour manger un peu de viande; il faut pêcher le vendredi et le samedi parce que ce sont des jours maigres; enfin le dimanche on se repose des travaux de toute la semaine. Un arbre tombe-t-il dans le chemin, on fait un sentier qui passe dans le bois et va regagner ce chemin de l'autre côté. On eût employé beaucoup moins de temps à couper l'arbre; mais il aurait fallu se servir de la cognée, et en faisant le sentier on laisse les gros arbres. On se contente de couper les arbustes, et pour cela on n'a besoin que de la *faca* (coutelas que les nègres portent toujours à leur ceinture). Un homme a-t-il de la farine à chercher, il monte sur sa mule, prend un petit sac et fait six voyages; il aurait pu faire porter toute la charge à la mule en une seule fois, mais il aurait été forcé d'aller à pied. » Le peuple de certaines provinces brésiliennes diffère beaucoup, on le voit, de celui qui a pris pour devise : *time is money*. — Aussi est-il difficile à un Européen, habitué au spectacle de l'activité humaine, d'être témoin de tant d'inertie sans éprouver un serrement de cœur. Il est certaines choses essentielles à la vie civilisée et complétement inconnues ici.

Visitant un jour une *fazenda* à quelques lieues de Rio-Janeiro, sur la route de Minas, la plus fréquentée du Brésil, et redoutant l'arrivée d'un orage, j'interrogeai plusieurs fois mon guide sur le chemin qui nous restait à parcourir.

— Encore ce morne, *senhor*, me répondait-il invariablement, me montrant du doigt le monticule qui se trouvait devant nous.

Désirant une information plus précise, je m'adressai aux personnes que je rencontrais sur la route.

— Combien de lieues y a-t-il d'ici à la *fazenda* du *senhor* X.? demandai-je à un mulâtre qui se rendait aux champs.

— *Dous legoas, senhor* (deux lieues).

Au bout d'une demi-heure, je répétai la même question à un *tropeiro*.

— *Tres legoas, senhor* (trois lieues).

La réponse était si inattendue que je dus réitérer la demande au maître d'une *venda* devant laquelle nous passâmes quelques minutes après. Je croyais enfin tenir mon affaire.

— *Tres legoas e meia, senhor* (trois lieues et demie), me répondit l'aubergiste.

Voyant que je m'éloignais de mon but au lieu de m'en rapprocher, je craignis une erreur du guide, et je priai mon interlocuteur de m'indiquer le véritable chemin. Sur l'assurance formelle que j'étais dans la vraie direction, je continuai ma route, cherchant vainement à m'expliquer ces contradictions. Je ne vis qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était d'interroger impitoyablement tout individu que je rencontrerais. Les nouvelles réponses furent plus singulières encore que les premières.

— *Cuatro legoas, senhor* (quatre lieues), me dit un *mascate* (colporteur).

— *Não sei, senhor* (je ne sais pas), disaient de leur côté la plupart des nègres.

— *Dous cuartos e meia* (deux quarts et une demie), répondit un *tropeiro*.

— Vous voulez dire une lieue? répliquai-je.

— *Si, senhor.*

— Pourquoi donc dites-vous deux quarts et une demie?

— *He costume* (c'est l'habitude).

Voyant une mulâtresse sur le seuil de sa porte, je fus curieux de connaître aussi son avis.

— *Tres legoas, senhor.*

— Mais il n'y a pas trois lieues, objecta le mari en sortant de sa hutte.

— *São pequenas, mas são tres* (les trois lieues sont petites, si vous voulez, mais il y en a toujours trois), reprit la femme d'un ton de conviction qui n'admettait pas de réplique.

Cette réponse me donna enfin le mot de l'énigme : c'est l'ignorance absolue où l'on est dans ce pays sur la valeur réelle de la lieue; chacun l'estime à sa façon.

Chose digne de remarque chez un peuple où, aux termes de la constitution, les titres nobiliaires ne sont pas héréditaires, il n'est pas de mendiant qui ne soit anobli. Souvent une seule particule ne suffisant pas, on accouple deux ou trois titres qui rendent ainsi l'appellation plus sonore. J'ai rencontré quelquefois les plus grands noms du Portugal portés par des *tropeiros* courant les *picadas* de

la forêt derrière leurs mules. L'explication est cependant des plus simples : tout affranchi prend à volonté le nom de son patron, de son parrain ou de tout autre protecteur; or le Portugais naît généralement gentilhomme. Il n'est pas en effet de famille dont les ancêtres n'aient porté les armes contre les hordes de l'islamisme dans la longue lutte de l'indépendance, et on sait que les rois de Portugal, voulant exalter le courage de leurs troupes, anoblissaient sur le champ de bataille tous les soldats d'une armée qui venait de remporter une victoire sur les infidèles, ou de monter à l'assaut d'une ville musulmane.

Autre sujet d'étonnement : ce pays, entouré de tous côtés par des peuples agités de convulsions permanentes, jouit cependant de la paix la plus profonde. Les causes de ce calme paraissent assez complexes. Le caractère portugais, plus sombre et plus positif que le caractère castillan, est moins accessible aux exaltations passagères. Les immenses déserts qui sillonnent le continent austral empêchent d'ailleurs les frémissemens des républiques espagnoles d'atteindre le Brésil. La vie politique s'y montre cependant, mais c'est à Rio-Janeiro qu'on peut surtout l'observer.

II.

J'avais entendu fort vanter la beauté imposante de la rade de Rio-Janeiro; mais, habitué par une longue expérience à trouver le plus souvent la réalité en parfait contraste avec les pompeux récits des voyageurs, je ne comptais guère sur le merveilleux spectacle que l'on me promettait de toutes parts. J'entrai enfin dans cette rade par une de ces matinées étincelantes des tropiques, et pour la première fois peut-être je trouvai le tableau au-dessus de la description, tant il est impossible à l'exagération humaine de lutter contre les exagérations de la nature. Qu'on se figure un immense bassin entouré de tous côtés par une ceinture de montagnes granitiques couvertes de la plus riche végétation qu'il soit donné à l'homme de rêver, et l'on n'aura qu'une faible idée de la rade de Rio-Janeiro. Il faut cependant ajouter qu'il existe une autre rade plus belle encore, plus grande, plus majestueuse, celle de San-Francisco.

Malgré la fièvre jaune, qui depuis quelques années y a élu domicile, Rio-Janeiro est aujourd'hui la première ville de l'Amérique du sud par son commerce et sa population. C'est vers ce point que converge presque tout le courant de l'émigration européenne. Aussi le voyageur s'y trouve-t-il coudoyé à chaque instant par des Français, des Allemands ou des Italiens. On m'a assuré que le nombre

des premiers s'élevait à dix mille : je crois ce chiffre exagéré, mais je puis affirmer que l'on y rencontre des rues entières où l'on ne parle que français; c'est là que l'on trouve tous ces magasins de luxe que font naître les besoins de la civilisation la plus raffinée, et surtout ce commerce de détail et de nouveautés où excelle le Parisien. Toute industrie qui exige du goût et du savoir-faire semble lui être exclusivement dévolue. La chaussure est la spécialité des Allemands. Les grandes maisons de commerce sont tenues par les Portugais. Les Italiens se sont réservé les petits saints de plâtre, les orgues de Barbarie, les pâtes alimentaires, etc.

Devant ce flot toujours croissant d'étrangers, il n'est pas de tradition, si tenace qu'elle soit, qui ne finisse à la longue par être entamée. Aussi la vieille physionomie portugaise tend-elle à disparaître ici de plus en plus. Le gaz commence à remplacer les lanternes huileuses, on enlève aux *urubus* une partie de leur besogne, les rues non pavées deviennent de plus en plus rares, çà et là on aperçoit des trottoirs, resserrés, il est vrai, car la disposition des lieux ne permet pas une plus grande largeur. Comme dans toutes les villes des pays chauds, les rues sont étroites, et il importe de livrer un moindre accès au soleil. Il en résulte quelquefois de graves inconvéniens : au solstice d'été, lorsque des avalanches d'eau s'abattent sur la *cidade*, les rues se changent en torrens et les rez-de-chaussée sont souvent envahis. Bien que cette eau pluviale soit loin d'être froide, il faut cependant s'en défier. Un Allemand qui avait eu la fantaisie de se baigner dans le ruisseau qu'une trombe venait d'improviser devant sa porte, étant entré dans une *venda* avant de changer d'habits pour raconter ses émotions, qui lui avaient rappelé sa verte Germanie, se sentait pris de frissons pendant la nuit suivante et expirait le lendemain dans les étreintes de la fièvre jaune.

Tous les efforts que l'on fait pour assainir la ville restreindront-ils le chiffre de la mortalité? Je n'ose trop l'espérer. La ceinture de montagnes qui entoure la cité forme comme un entonnoir au fond duquel l'action du soleil vient s'ajouter aux humides émanations de la terre et de l'Océan. En outre, depuis que la fièvre jaune a visité la côte orientale, il est resté comme des germes pestilentiels qui, au dire des anciens habitans, n'existaient pas avant l'arrivée de cette terrible maladie, et qui causent d'effroyables ravages chez les nouveau-venus. Je citerai d'abord la phthisie pulmonaire, qui emporte à elle seule le cinquième des malades, d'après un relevé fait dans les hôpitaux de Rio-Janeiro. Le plus fort contingent est fourni par les gens de vingt à trente ans, notamment parmi les Portugais. L'émigration explique du reste ce phénomène. C'est à cet âge qu'on

quitte son pays pour aller chercher fortune ailleurs, et c'est le Portugal qui envoie le plus d'émigrans au Brésil. Quelques médecins attribuent la prédominance de cette maladie à la pression qu'exerce le foie sur les poumons. Tout le monde sait que ce viscère acquiert un volume énorme sous l'influence des climats chauds et humides. Sans rejeter cette explication, je crois qu'il faut surtout chercher la cause principale dans les imprudences que trop souvent les étrangers commettent à la chute du jour. Les premières heures de la nuit sont terribles sous les tropiques : le ciel étant toujours étoilé, le sol se refroidit vite, et de 40 degrés le thermomètre descend quelquefois à 10. Les effluves perdus dans l'atmosphère retombent rapidement, et viennent empoisonner l'imprudent qui les aspire.

Quant à la fièvre jaune, on peut dire aujourd'hui qu'elle n'est plus qu'un accident. Sur trois individus atteints de cette maladie, on ne compte généralement qu'une victime qui d'ordinaire appartient à la classe ouvrière. Le défaut de propreté, la mauvaise nourriture et les imprudences des travailleurs expliquent ce résultat. Elle attaque de préférence les Européens, surtout les Portugais, et sévit principalement sur les jeunes gens de quinze à trente ans. Nous venons de donner la raison de ce fait. Voici au surplus la liste par nation des individus morts de la fièvre jaune à Rio-Janeiro, du 1er décembre 1856 au 31 mai 1857. On pourra se faire en même temps une idée assez exacte des proportions qu'on trouve dans le nombre des colons que les diverses nations de l'Europe envoient au Brésil.

Portugais	764
Français	139
Anglais	82
Italiens	60
Allemands	59
Nations diverses	188
Brésiliens	80
Esclaves	15
Total	1,387

On voit que les Portugais y figurent pour plus de la moitié, les Français pour 1/10e, et les Brésiliens pour 1/17e seulement. Les 5/6es sont des jeunes gens. Le nombre des femmes ne s'élève qu'à 134. Le petit nombre des émigrantes et la vie sédentaire des Brésiliennes expliquent ce chiffre. Le mois le plus terrible est celui de mars, soit parce que l'atmosphère n'est plus purifiée par les décharges électriques qui dans les mois précédens sillonnent l'air chaque jour, soit parce que les miasmes qu'entraîne la saison pluvieuse

atteignent alors leur plus haut développement. Ajoutons que la fièvre jaune ne peut s'étendre que sur les villes du littoral et qu'elle épargne les nègres. Elle a son siége principal dans l'estomac, et se manifeste par des maux de tête et une chaleur intense. Le choléra au contraire, que plusieurs personnes confondent avec cette maladie, se montre indifféremment sur les côtes et dans l'intérieur. Il choisit de préférence les nègres pour victimes, a son siége dans les intestins, et offre comme caractère spécial le refroidissement des centres nerveux. Le premier soin à donner dans ces deux cas est de chercher à ramener la transpiration. Les remèdes *infaillibles* ne manquent pas. Chacun a le sien. J'ai connu un *mascate* (colporteur) qui, éprouvant quelque difficulté à écouler ses marchandises, s'est mis un beau jour à improviser une de ces potions héroïques, et, après s'être fait donner une demi-douzaine de certificats signés de docteurs brésiliens, a fait voile pour l'Europe, comptant obtenir « la croix. » Du reste, sans parler de ces épidémies passagères, on peut dire que les Européens, principalement les nouveau-venus, doivent se tenir sur un qui-vive continuel, s'ils ne veulent pas être victimes d'une de ces terribles maladies que la terre, le soleil, l'atmosphère et l'humidité semblent engendrer à l'envi. A mon départ pour les terres australes, je ne voyais sur le pont du navire que des jeunes gens à la mine gaillarde, au sang riche, aux ardeurs puissantes; à mon retour en Europe, je trouvai surtout des femmes vêtues de noir : c'étaient des veuves. Elles me racontèrent leurs infortunes. Des pneumonies aiguës, des fièvres malignes, des entérites violentes, survenues à la suite de refroidissemens brusques ou d'insolations imprudentes, tel fut le bilan qu'elles me présentèrent. Tous leurs maris étaient ouvriers, et il est difficile à ces braves gens de se rappeler, dans l'ardeur du travail, qu'ils se trouvent sous une latitude ingrate pour l'artisan. Cette mortalité contraste péniblement avec l'inaltérable santé des paisibles *fazendeiros*, qui, dans leurs opulentes demeures, n'ont rien à redouter ni de la pluie, ni du soleil, ni de la fatigue.

Une fois à Rio-Janeiro, on veut cependant oublier les tristes influences du climat. La ville n'offre-t-elle pas quelques-uns de ces aspects qui peuvent faire oublier au voyageur le nouveau pays où il se trouve, et lui rappeler les richesses monumentales de quelques cités d'Europe? On voit, il faut bien le dire, peu de monumens dans les villes brésiliennes. Les *conquistadores* étaient des soldats d'aventure et non des artistes, et la recherche de l'or et des esclaves absorbait tous leurs instans. Cependant on remarque à Rio un aqueduc qui pourrait figurer à côté de ceux que les Romains nous ont légués, et un hôpital qui ne serait pas déplacé à Londres ou à Paris.

Deux autres établissemens méritent aussi de fixer l'attention : le muséum et le jardin botanique. Bien des capitales de l'Europe envieraient ce muséum, et cependant il est loin de répondre encore aux richesses du pays et à la curiosité des étrangers. Ce n'est pas chose facile que de réunir une collection complète des armes, des costumes, des ornemens, des ustensiles dont se servaient les tribus indiennes avant l'arrivée des flottes portugaises, des spécimens de tous les animaux sauvages qui peuplent les forêts américaines, et des échantillons des diverses variétés de diamans et de pierres précieuses, des quartz aurifères et des autres minerais que recèle le sol de cet immense empire. Ajoutons que le premier fondateur du muséum est le baron d'Uba, dont le nom est si cher aux savans et aux artistes qui ont visité ce pays.

C'est au roi de Portugal dom João VI qu'est due la création du jardin botanique. Ce pauvre prince cherchait à tromper les heures de son long exil en surveillant et en hâtant les progrès de cette magnifique plantation, située à quelques kilomètres de la ville. Un omnibus en fait régulièrement le service. L'entrée est imposante et répond pleinement à la majestueuse grandeur des forêts qui l'entourent. C'est une allée immense, bordée de palmiers gigantesques dont les stipes semblent porter dans les nues leurs éventails de feuillage et leurs grappes de fruits. Dans les allées latérales se trouvent toutes les plantes des tropiques, remarquables par leur beauté ou par les produits qu'on en retire, camélias, arbres à thé, arbres à cacao, poivriers, muscadiers, vanille, quinquinas, bananiers, cocotiers, lianes, orchidées, etc. Certains arbres portent des fruits d'une grosseur extraordinaire. Il est heureux que notre La Fontaine n'ait pas connu ce jardin. A la vue des noix de cocos énormes, des calebasses encore plus gigantesques se balançant fièrement dans les airs au souffle de la brise de l'Océan et menaçant la tête des promeneurs, Garo n'aurait pu faire ses réflexions philosophiques sur le gland du chêne, et nous serions privés d'une des plus charmantes fables de l'immortel conteur.

Le palais de l'empereur offre l'aspect d'une caserne ou d'un hôpital. Tel est du moins l'effet qu'il produit sur les étrangers qui n'en connaissent pas la destination. C'est l'ancienne demeure des vice-rois de Rio-Janeiro, et la famille impériale n'y séjourne guère : elle passe l'été dans la charmante villa de Pétropolis, sur les collines qui entourent la baie, et l'hiver dans la magnifique résidence de Saint-Christophe, à quelques kilomètres de la capitale. L'empereur ne visite la *cidade* que dans les occasions solennelles. C'est un homme de haute taille et de fort belle apparence. Allemand par sa mère, une archiduchesse d'Autriche, il n'a rien dans la physionomie qui rap-

pelle son origine portugaise : traits, carrure, démarche, tout annonce une nature germanique. Son front large et élevé accuse une intelligence vive; son regard limpide, une âme sincère et honnête. Ses goûts sont d'un savant : une bibliothèque latine, qu'il enrichit tous les jours des meilleurs ouvrages français, anglais et allemands, est sa principale et sa meilleure distraction. Les sciences lui sont aussi familières que les lettres. Tous les étrangers qui l'approchent sont unanimes à reconnaître ses hautes aptitudes et sa réelle supériorité intellectuelle. Il est à remarquer qu'en Europe ce ne sont pas généralement les princes qui se mettent à la tête du progrès. Dans le Nouveau-Monde, si une révolution éclate, c'est parce que celui qui gouverne veut marcher trop vite, et que le pays se refuse à le suivre.

Il n'est pas sans intérêt, à ce propos, de jeter un coup d'œil sur la presse brésilienne. Lors de la première insurrection de Pernambuco (1817), on fut obligé de recourir aux matelots français et anglais qui se trouvaient dans la rade pour faire imprimer les proclamations. Depuis cette époque, il semble qu'on ait voulu regagner le temps perdu, car aujourd'hui les feuilles brésiliennes l'emportent, par les dimensions du format, sur beaucoup de journaux du continent. Malheureusement quiconque parcourt une de ces feuilles est bien vite forcé de reconnaître qu'il assiste aux tâtonnemens d'une société naissante, dont les élémens n'ont pas encore été régulièrement classés. Le *diario* (journal), après un exposé des séances du congrès, ne contient guère que des correspondances insignifiantes, des pièces de vers, etc., puis des annonces de toute sorte que des prix habilement gradués mettent à la portée de toutes les bourses. Veut-on donner du relief à un *leilão* (encan) ou à un magasin de modes nouvellement établi, la réclame est encadrée, écrite en majuscules et surmontée d'un énorme *attenção* (attention). S'agit-il d'une annonce sortant du domaine des boutiquiers et des marchands, un *attenção* seul ne suffit pas; on a recours au superlatif *muita attenção* (beaucoup d'attention), et on enguirlande le cadre. Dans les occasions solennelles, on laisse là les *attenção*, les cadres, les majuscules, et on fait appel à la lithographie. Rien de mieux en effet pour séduire le lecteur que de parler à ses yeux. Voit-il une villa entourée de palmiers, il sait qu'une maison de campagne est à vendre. A-t-il besoin de remonter ses écuries, il cherche d'un coup d'œil si quelque solipède ne piaffe pas à la troisième page en attendant chaland. Les dernières colonnes, les plus nombreuses de toutes, sont consacrées aux offres d'achat et de vente des noirs. Ainsi les mêmes journaux qui, suivant l'énergique expression de M. Ribeyrolles, « pleurent quelquefois, à leur première page, sur les mal-

heurs sacrés de la Pologne et de l'Italie, » finissent par des annonces qui s'adressent aux acheteurs d'esclaves.

On a essayé à plusieurs reprises de former des journaux français à Rio-Janeiro et même à Pétropolis, résidence d'été de la cour et des riches nababs de la capitale ; mais un obstacle essentiel s'oppose à ce qu'aucun de ces journaux prospère : c'est qu'il leur est impossible d'aborder les questions d'intérêt général. Toute polémique dégénère vite au Brésil en un débat personnel. Le vrai remède à une telle situation serait dans un meilleur régime d'enseignement, qui fait malheureusement défaut. Si Rio-Janeiro, Bahia, Pernambuco, São-Paulo ont depuis quelques années des cours de droit et de médecine, il faut bien ajouter que la population de l'intérieur est en proie à l'ignorance la plus déplorable. La faute, à vrai dire, n'en est pas toute aux habitans. Avant l'indépendance, il leur était en quelque sorte défendu de s'instruire sur leur terre natale; les jeunes gens qui désiraient faire leur éducation étaient forcés de traverser la mer et de venir prendre leurs grades à Coïmbre. Cet état de choses a laissé des traces fâcheuses parmi les familles brésiliennes les mieux placées pour introduire dans le pays des habitudes nouvelles. Un *fazendeiro* à qui vous demandez s'il ne cherchera pas à cultiver par l'instruction l'intelligence de son fils vous répondra ingénument que pour planter du café et produire du sucre ses enfans n'ont pas besoin d'en savoir plus que lui. Aussi n'y a-t-il guère que les rares familles qui fréquentent la cour ou quelques riches commerçans des grandes villes qui consentent à envoyer leurs fils en Europe (1).

Dans les premiers temps de mon séjour à Rio-Janeiro, je croyais que l'exemple des Français devait faire sortir les Brésiliens de leur apathie et leur donner le goût de la vie extérieure : je ne tardai pas à être désabusé. Le Brésilien fait la sieste, fume ou joue dans ses appartemens. Le théâtre pourrait être un lieu de réunion; mais l'originalité manque ici absolument : les pièces sont presque toutes tirées du répertoire français, et la plupart des artistes viennent de Paris. Les Brésiliens n'ont une physionomie propre que dans les processions et les cérémonies publiques. Je choisis pour exemple une revue de la garde nationale. Le 7 septembre 1859, anniversaire de l'indépendance, tout le monde était déjà en ligne à Rio-Janeiro lorsque j'arrivai, et les choses se passèrent assez régulièrement, sauf l'explosion d'une pièce d'artillerie. Personne du reste ne parut étonné, tant ces petits accidens semblent faire partie intégrante du programme. Les blancs, beaucoup plus nombreux qu'à Bahia, of-

(1) Du reste les Brésiliens doutent un peu trop d'eux-mêmes, si nous en croyons toutes ces éditions classiques d'auteurs latins et portugais qui, au lieu de sortir des presses de Lisbonne ou de Rio-Janeiro, sont expédiées de Paris.

fraient une tenue irréprochable; on ne pouvait en dire autant de la plupart des mulâtres et des noirs libres. Derrière les rangs se trouvait une troupe de nègres que je pris d'abord pour de simples spectateurs. Je vis bientôt que leur présence s'expliquait par d'autres motifs. Dès que le signal de rompre les rangs eut été donné, chacun de ces ilotes s'approcha de son maître en uniforme, qui lui passa aussitôt fusil, sabre, giberne, shako, etc. Nombre de mulâtres et de noirs ôtèrent même leur chaussure. Ceux qui n'avaient pas d'esclaves priaient leurs amis plus fortunés de leur prêter les épaules de leur nègre, et le pauvre Africain pliait bientôt sous le poids d'une demi-douzaine de fournimens. Quant aux braves défenseurs de la nation, ainsi allégés, ils allèrent se refaire de leurs fatigues dans les *vendas* voisines en se racontant les exploits de la matinée, et s'interrompant de temps à autre pour hurler quelque chant patriotique.

Le Brésilien n'est pas né soldat. On ne peut dire cependant que les élémens militaires manquent dans cet immense empire : loin de là. Si vous continuez à pousser vers le sud, vous rencontrez bientôt ces vigoureuses natures de Saint-Paul, de Sainte-Catherine et de Rio-Grande-do-Sul, qui rivalisent avec les terribles *gauchos* de la Bande orientale, et qu'on peut appeler les premiers cavaliers du monde. C'est à cette rude école que Garibaldi a commencé sa carrière. J'ai vu une lettre du célèbre général, adressée à un de ses anciens compagnons d'armes, dans laquelle il se plaignait de n'avoir pas eu à sa disposition un escadron de ces centaures du désert pour briser les carrés autrichiens.

On ne séjourne pas longtemps à Rio sans être conduit à s'interroger sur l'avenir politique et social de l'empire, dont cette grande cité est appelée à diriger la civilisation. Dom Pedro Ier a donné au Brésil une constitution fortement marquée de l'esprit moderne, et qui assurerait la prospérité de l'empire si l'on pouvait compter sur l'énergie des hommes chargés d'appliquer la loi. Malheureusement, dans un empire aussi vaste, sans routes, et couvert de forêts impénétrables, la répression devient le plus souvent impossible. D'un autre côté, au milieu d'un amalgame de races si diverses, on ne peut guère espérer des habitudes sociales bien régulières. Les villes de la côte, journellement vivifiées par le contact européen, offrent encore les apparences de notre civilisation. Un œil attentif peut néanmoins saisir à travers ces dehors les indices d'une dépravation profonde. Le relâchement des mœurs paraît d'ailleurs chose si naturelle dans le pays que les créoles eux-mêmes le confessent en le rejetant sur les exigences du climat. Les voyageurs répètent cette excuse, et aujourd'hui, aux yeux des honnêtes gens, c'est le soleil

de l'équateur qu'il faut accuser de tous les déréglemens qui se produisent entre les deux tropiques. On doit s'inscrire en faux contre ces trop faciles conclusions. Loin de provoquer le développement des passions, l'extrême chaleur serait plutôt propre à les endormir.

C'est dans l'esclavage que j'ai toujours cru voir la principale cause de la vie licencieuse de l'Américain. Que peut devenir en effet un opulent nabab, à qui les préjugés de sa caste interdisent toute occupation, au milieu d'un sérail de deux ou trois cents négresses ou femmes de couleur? Le dévergondage arrive à ses dernières limites dans les plantations de l'intérieur, où, l'esclave ne comptant que comme tête de bétail, le créole n'a plus de témoin qui le rappelle au sentiment de la dignité humaine. De tels exemples doivent porter leurs fruits. Le noir, fier d'imiter les vices du blanc, renchérit encore sur lui, et c'est ainsi qu'il les transmet aux enfans du maître, dont il est l'unique précepteur. L'horreur du travail et le mépris qui s'attacherait à celui qui se rendrait coupable d'une pareille dérogeance, voilà le premier article de foi, on pourrait même dire le seul que le Brésilien apprenne dès son berceau. Les conséquences sont faciles à déduire : l'esclave ne travaille que sous le bâton du *feitor*. Quant à l'affranchi, qui veut user des priviléges de l'homme libre, il se laisse aller à la plus déplorable fainéantise. Un voyageur français raconte qu'un nègre qu'il avait à son service ayant eu une légère indisposition, il le dispensa de toute course, et lui ordonna je ne sais plus quelle tisane. Le soir, comme il s'enquérait des effets du remède, le malade répondit gravement qu'il n'avait pas pu suivre ses prescriptions, parce que l'Indien Firmiano, qui servait de domestique à la caravane, n'étant pas venu dans le *rancho*, il n'avait pu se procurer de l'eau. Le ruisseau coulait... devant la porte. Je regardais cette anecdote comme le meilleur indice du culte voué au dogme de la fainéantise; mais il m'a été donné plus tard d'être témoin d'un fait non moins étrange. Une négresse, qui venait de recevoir son diplôme de femme libre, se trouvait un jour avec nous sous la *varanda* de son ancien maître, attendant, accroupie sur ses talons, l'heure du *feijão*. Un chien qui se tenait à sa gauche nous importunant de ses cris, le *fazendeiro* la prie de le chasser. — *Si senhor*, répond-elle en se levant, et, tournant à droite, elle se dirige, à mon grand étonnement, vers la salle où se tenaient les nègres de service. Croyant qu'elle avait mal entendu, j'allai droit au chien, et d'un coup de pied je le forçai à prendre la fuite. Le *fazendeiro*, en homme fait aux subtilités du code nègre, n'avait nullement paru s'inquiéter en voyant son affranchie s'éloigner de l'animal. Quelques secondes après arrivait en effet la négresse escortée de deux aides de sa couleur. N'apercevant plus

le chien, ils supposèrent qu'il avait délogé de son propre gré, et retournèrent tous trois à leur place avec la conscience de gens qui avaient fait leur devoir.

En dépit de la constitution de dom Pedro Ier, et malgré les efforts des esprits éclairés, on se heurte encore à chaque pas contre quelque vieille coutume féodale importée par les *conquistadores*. Comme dans l'ancienne Rome, chaque citoyen de la classe inférieure se serre autour d'un homme riche qui puisse lui servir de providence dans l'infortune et de protecteur au milieu des démêlés qui surgissent quelquefois entre les honnêtes gens et la justice. Les parens avisés choisissent à l'avance le patron de leurs enfans en le leur donnant pour parrain. Ce titre oblige, et il n'est pas d'exemple qu'un Brésilien ait jamais refusé un tel honneur en vue de la responsabilité qu'il entraîne. Telles sont pourtant les déviations de la prudence humaine, que cette coutume si morale en son principe, puisqu'elle n'a d'autre but que de placer le faible sous la protection du fort, dégénère souvent en abus scandaleux, en injustices criantes. Si le protecteur est un personnage de quelque crédit, sa volonté est au-dessus de la loi, et sa recommandation assure l'impunité au malfaiteur. La justice impuissante n'a plus alors qu'à fermer les yeux et à laisser faire.

Il y a quelques années, un habitant de Rio-Janeiro se rendit coupable de je ne sais plus quel méfait; l'accusation était grave, la condamnation inévitable. Il ne restait au criminel qu'un moyen d'éviter la potence ou les présides, c'était de faire agir une protection puissante. Se rappelant que l'aïeul du juge était son parrain, il dépêche sa femme pour lui expliquer sa situation. — Recommande à mon filleul d'être plus sage à l'avenir, et dis-lui qu'il sortira demain, répond le vieillard sans hésiter, et, prenant son parasol, il se rend chez son petit-fils. Les paroles d'un vieillard ne sont pas des prières, mais des ordres. Comme il l'avait dit, sa demande, quelque exorbitante qu'elle parût, ne souleva aucune objection. Grande fut donc sa surprise, lorsque deux jours après la femme vient lui annoncer que son mari était encore sous les verrous. Sans lui laisser le temps d'achever, il sort aussitôt. Deux jours après, le juge voit tout à coup sa demeure envahie par les notables de la ville en grand costume de deuil. Ces braves gens venaient, sur la foi de lettres de faire part, assister à ses funérailles. Stupéfaction profonde du maître de la maison, étonnement non moins grand des lugubres visiteurs. Toutefois, après quelques paroles d'explication et la constatation de son identité, le juge renvoya ses hôtes sans trop de peine, avec des excuses sur une mystification dont il était la première victime. Il se promettait bien d'en découvrir les auteurs et d'en tirer vengeance;

mais ses efforts furent inutiles. Après avoir épuisé toutes les conjectures, il se rappelle la demande de l'aïeul, son oubli, et, pensant être sur la voie, il se dirige vers sa demeure. Il le trouve assis sur son canapé, attendant paisiblement, le *charuto* à la bouche, l'heure du dîner.

— Bonjour, grand-père.

L'aïeul le regarde sans répondre.

— Je venais vous demander, avec tout le respect que je vous dois, si ce n'est point par vos ordres qu'on a envoyé ces jours derniers des lettres de faire part à toutes mes connaissances pour les prier d'assister à mes funérailles?

— *Ah! filho da...!* répond tout à coup l'irascible vieillard, tu te souviens donc enfin de moi! Ne savais-tu pas qu'un enfant qui oublie ses devoirs n'existe plus pour ses parens? Je vais t'apprendre à vivre! — Et, saisissant sa canne, il s'élance sur le pauvre diable, qui, prévoyant ce brusque dénoûment, n'avait pas quitté le voisinage de la porte de sortie. Le même jour, le coupable était mis en liberté.

Dans l'intérieur, la justice est rendue d'une manière encore plus expéditive. Chaque individu se la fait lui-même : a-t-il une vengeance personnelle à exercer contre un de ses voisins, il s'embusque sur le chemin que doit traverser son ennemi, lui dépêche une balle dès qu'il le voit à sa portée, et rentre chez lui tout aussi calme que s'il venait d'abattre un tatou. Les *urubus* se chargent de faire disparaître les traces du crime en dépeçant la victime et en dispersant les ossemens au loin. Parfois il arrive que le mort a des parens ou des amis qui veulent le venger; devinant avec l'instinct de la bête fauve de quel côté est parti le coup fatal, ils vont s'embusquer à leur tour et convient bientôt les *urubus* à un nouveau festin. C'est toujours la loi du désert, œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang. Au lieu d'un meurtre on en a deux; mais on n'y regarde pas de si près dans le pays de l'esclavage. Les meurtriers ont d'ailleurs de charmans euphémismes pour justifier leur conduite : ils vous disent qu'il fallait satisfaire à l'âme irritée de leur infortuné parent, que la société réclamait justice, et qu'ils n'ont fait qu'envoyer le meurtrier devant le tribunal du souverain juge.

Le noir devenu libre n'est guère plus avancé que l'esclave devant cette divinité aveugle qu'on appelle la justice (1). La loi ne lui en

(1) Une anecdote extraite du *Correio Mercantil* du 26 octobre 1859 est significative. — Es-tu exempt du service militaire? — demandait d'une voix menaçante un *fiscal* à un pauvre ouvrier noir de l'arsenal de Rio-Janeiro : celui-ci de présenter aussitôt ses papiers, qui écartaient tout soupçon de vagabondage. Tout en les parcourant, notre homme s'aperçoit que l'Africain, dans son trouble, a oublié d'ôter son chapeau. — Oh!

accorde pas moins le droit de donner son suffrage pour les élections. Puisque nous sommes sur ce chapitre, on sera peut-être curieux d'apprendre comment les élections se pratiquent au Brésil. Il suffira d'un exemple pour donner au lecteur européen une idée de l'éducation politique du vaste empire sud-américain.

Aux termes de la constitution brésilienne, tout homme libre, qui n'est pas trop franchement déguenillé, a droit, à certaines époques périodiques, de jeter dans une urne soigneusement enrubannée un carré de papier plié en quatre. Là, comme partout ailleurs, se trouvent deux partis classés sous ces deux dénominations : les conservateurs et l'opposition, — les uns défendant obstinément le passé, les autres parlant non moins obstinément de progrès et de liberté jusqu'au jour où, arrivés enfin au pouvoir, ils continuent à défendre avec plus de chaleur encore qu'on ne le faisait auparavant les saines traditions de leurs prédécesseurs. Comme partout aussi, on voit le troupeau électoral se partager en deux camps, suivant que le mot de *constituiçao* ou d'*opposiçao* résonne le mieux à leurs oreilles. Dans je ne sais plus quelles élections, un candidat ministériel pria un de ses amis, riche planteur de la province, de lui *donner* les voix de tous les hommes libres qui se trouvaient sur ses terres. Ces sortes de services ne se refusent nulle part entre gens bien élevés, et surtout au Brésil, où semblent s'être réfugiées les vieilles traditions chevaleresques, chassées peu à peu de l'ancien continent par la marche incessante des révolutions. Il fut donc convenu que tous les colons de la *fazenda* seraient invités à un banquet quelques jours avant les élections, et que là on leur rappellerait à la fois le jour fixé pour le scrutin, leur titre d'hommes libres qui leur donnait le droit de s'approcher de l'urne enrubannée, et le nom du candidat qu'ils devaient soutenir.

Au jour indiqué, on vit apparaître au coucher du soleil la plus étrange réunion de figures humaines que l'imagination en délire d'un peintre *fantaisiste* puisse rêver : de vieux nègres, qui, ayant obtenu la liberté à la mort de leur ancien maître, s'étaient hâtés de retourner à leur fainéantise africaine; quelques *cabocles* aux cheveux lisses et au teint cuivré, se disant civilisés parce qu'ils portaient un caleçon et buvaient de la *cachaça;* enfin des produits hybrides, résultat du mélange de toutes les races qui depuis Pizarre

c'est par trop fort! Quoi! un noir le chapeau sur la tête! Qu'on empoigne cet homme!— Et le pauvre diable se vit traîné en prison pour son oubli. Après nous avoir raconté ses souffrances, le noir ajoutait comme commentaire : — Maintenant je ne suis qu'un nègre qui doit saluer tout le monde et que tout le monde a droit de maltraiter. Viennent les élections, et ce jour-là je serai un citoyen qui doit voter librement, et devant lequel tous les candidats ôteront leur chapeau en lui demandant son vote. »

et Cabral se sont ruées sur le Nouveau-Monde pour le ravager de leurs fureurs sanglantes ou le féconder de leurs sueurs. Ces figures bestiales, ces mains calleuses, ces pieds dont l'épiderme ossifié bravait la morsure des serpens, ces barbes aussi incultes que les forêts d'où elles sortaient, ces accoutremens étranges, l'aspect des lieux, le but de la réunion, tout contribuait à former un spectacle indescriptible. Personne ne manquait au rendez-vous : c'était chose si rare, un banquet pour les hôtes des montagnes, surtout un banquet donné par le maître! De longues tables avaient été dressées dans les immenses salles où l'on renferme le café. Des *leitões* (porcs) servis entiers comme dans les festins du temps de Suétone, du *feijão* (haricots) dans de vastes terrines et d'énormes calebasses de manioc formaient pour ces natures vierges un menu splendide; de larges brocs de *cachaça* circulaient de temps à autre. Porcs, haricots, manioc, eau-de-vie, tout fut rapidement englouti. Le *fazendeiro* suivait de l'œil les dispositions faméliques de ses hôtes. Lorsqu'il jugea le moment favorable, il vint se placer au milieu d'eux et leur expliqua en quelques mots le but de la réunion. — Mes enfans, je viens vous demander un petit service. Dans huit jours, vous allez voter. Comme vous ne vous occupez guère de politique, peu vous importe sans doute le nom du candidat. Par conséquent, si vous tenez à me faire plaisir, vous voterez pour le *senhor* X..., qui est mon ami intime, et à qui j'ai déjà donné ma parole en votre nom.

Il n'avait pas encore achevé que la plupart des auditeurs s'écrièrent qu'ils allaient voter à l'instant même, que le *senhor* était leur père, et qu'ils n'avaient rien à refuser à un maître comme lui. Il était neuf heures du soir, et on ne pouvait aller au municipe qu'après une marche de plusieurs lieues. On eut quelque peine à faire comprendre à ces braves gens que les élections ne devaient avoir lieu que la semaine d'après, et qu'un vote anticipé serait nul. Ils ne pouvaient concevoir que toutes les portes ne s'ouvrissent pas devant la volonté de leur maître, dont la puissance n'avait à leurs yeux de rivale que celle de l'empereur. Le plus grand nombre se rassit enfin pour achever de vider les brocs; mais les fortes têtes entourèrent le planteur et profitèrent du répit que leur laissait la soirée pour se faire expliquer les mots d'élections, de candidats, de vote, de constitution, d'opposition, etc. Le *fazendeiro* avait fort à faire pour répondre aux interpellations. Un de ces sylvicoles à barbe patriarcale se faisait surtout remarquer par la chaleur et l'originalité de son dialogue. Placé en face du *senhor*, il saisissait un des boutons de son habit à chaque nouvelle question, le tordait dans ses doigts pendant tout le temps que durait la réponse, et finissait par le détacher. Plusieurs boutons avaient déjà disparu, lorsqu'un mu-

lâtre, nommé, je crois, Mascarenhas, impatienté des questions de cet homme et du tort qu'il faisait à l'habit de son maître, s'avança résolûment vers lui, l'écarta d'un coup de coude et prit sa place. Chacun se tut et le laissa parler. — *Senhor*, mes opinions vous sont connues; vous savez que je suis libéral et que mes sympathies politiques sont pour le candidat de l'opposition. (Ce candidat libéral n'en possédait pas moins cinq ou six cents esclaves.) Mais vous êtes mon maître, je n'ai rien à vous refuser. Aussi, quelque violence que je fasse à mes sentimens, je saurai tenir ma promesse, car Mascarenhas est avant tout un homme d'honneur, et, si votre seigneurie le permet, je me chargerai de rafraîchir la mémoire de mes camarades, qui, n'étant pour la plupart jamais sortis de leurs forêts, pourraient bien oublier le jour de l'élection et le nom de votre ami.

— Comment t'y prendras-tu pour leur rappeler cela? lui demanda le *fazendeiro* charmé de cette offre.

— D'une manière très simple, répondit le mulâtre : que sa seigneurie me donne seulement un cochon, un sac de *feijão*, autant de manioc, un petit baril de *cachaça* et un peu de sel! Je réunirai tous ces hommes chez moi la veille de l'élection. Tout en leur refaisant l'estomac, je leur referai aussi la mémoire en leur rappelant leur promesse d'aujourd'hui. J'aurai soin qu'ils ne me quittent plus de la nuit, et le lendemain, au petit jour, nous nous acheminerons ensemble vers le municipe, où ils voteront comme un seul homme.

Le *fazendeiro* ravi appela le chef de la plantation, lui ordonna de livrer à Mascarenhas le plus beau porc de ses étables et de mettre à sa disposition tout ce dont il aurait besoin, manioc, haricots, sel, *cachaça*. Notre homme attendit que ses compagnons se fussent retirés. Au point du jour, il choisit lui-même l'animal qui lui parut le plus convenable, chargea deux mules de provisions et s'achemina à petits pas vers sa demeure. Le jour de l'élection, il se présentait dès le matin chez le candidat ministériel. — *Senhor*, mon maître doit vous avoir annoncé mon arrivée, ainsi que celle de tous mes camarades que je lui ai promis de vous conduire.

— En effet, répondit celui-ci, je vois avec plaisir que tu es un homme de parole; mais tes compagnons, où sont-ils?

— Ils m'attendent à la porte du municipe. Je les ai devancés parce que j'avais à vous faire un aveu. Le candidat de l'opposition, qui a eu vent de ma promesse, et qui connaît d'ailleurs mes sentimens libéraux, m'a fait secrètement proposer 100 *milreis* (250 fr.) si je votais pour lui; mais Mascarenhas est un homme d'honneur, et si votre seigneurie consent à me compter ces 100 *milreis*, qu'un

pauvre père de famille comme moi ne peut en conscience refuser, je vais vous chercher immédiatement mes hommes.

— Voici tes 100 *milreis* et dépêche-toi, de peur que ces intrigans de libéraux ne cherchent à séduire tes compagnons pendant ton absence.

— Que sa seigneurie se tranquillise! répondit le mulâtre en comptant attentivement ses *milreis*. Mes camarades ne connaissent que moi et le *senhor*. — Puis, mettant ses billets dans sa poche, il se dirigea aussitôt vers la maison où se tenait le candidat de l'opposition.

— *Senhor*, vous n'ignorez pas mes sympathies pour vous. Vous connaissez aussi l'influence que j'exerce sur tous mes voisins. Je les ai amenés dans l'intention de porter votre nom. Seulement je dois vous avertir d'une chose, mon maître m'a promis 100 *milreis* si je les faisais voter en faveur de votre concurrent; mais Mascarenhas est un homme d'honneur. J'ai repoussé cet argent, quelque besoin que j'en eusse, persuadé que vous ne me le refuseriez pas. Vous savez ma position : une pareille somme est une fortune pour un pauvre homme chargé de famille.

— Je n'attendais pas moins de toi. On m'avait bien parlé de cette affaire, mais j'étais sans inquiétude sur ton compte. Je sais depuis longtemps que tu es un vrai patriote dévoué au triomphe des idées libérales. Voici tes 100 *milreis*, et retourne vite près de tes camarades. Ces gens du ministère sont si peu scrupuleux qu'ils pourraient bien les débaucher pendant que tu es ici.

Mascarenhas prit cette seconde liasse de billets, les compta minutieusement, les plaça à côté des premiers, sortit, et se dirigea... vers sa demeure.

Le lendemain, grande colère du *fazendeiro*, qui ne parlait de rien moins que de faire bâtonner Mascarenhas comme un simple esclave. Il lui dépêcha deux vigoureux *feitors* avec ordre de l'amener mort ou vif, et fit tout préparer pour l'exécution. Le mulâtre arriva sans hésiter, avec toute la sérénité d'une conscience calme et d'un estomac bien repu.

— Comment, misérable drôle! s'écria le maître en l'apercevant. Tu as filouté tout le monde et tu n'as tenu parole à personne! Les étrivières vont t'apprendre à te jouer de moi et de mes amis!

— Sa seigneurie a tort de s'emporter contre moi, répondit le coupable avec un imperturbable sang-froid. J'ai fait mon devoir. Votre ami m'avait donné 100 *milreis* dans l'espoir que je voterais en sa faveur. Le candidat de l'opposition, qui était mon candidat à moi, m'en a donné également 100, à condition que je lui donnerais mes voix. Si j'avais voté pour l'un, j'aurais trahi l'autre, et vous savez que Mascarenhas est un homme d'honneur! Il ne me restait qu'un

parti à prendre, c'était la neutralité. Sa seigneurie elle-même n'eût pas agi autrement à ma place.

Le *fazendeiro* dont nous parlons était avant tout un homme d'esprit : il ne put s'empêcher de rire à cette étrange profession de foi, et l'affaire en resta là. Seulement le *senhor* se promit bien de conduire lui-même à l'avenir ses hommes au scrutin. Quant aux illustres convives qui, le jour du banquet, voulaient aller voter au milieu de la nuit, inutile de dire que leur enthousiasme électoral s'était évanoui avec les dernières fumées de la *cachaça*, et que pas un d'eux n'avait paru au municipe. Mascarenhas, qui connaissait son monde, avait jugé qu'il valait mieux garder pour lui seul le porc et les autres provisions du *fazendeiro*.

Si maintenant nous jetons un dernier coup d'œil sur l'ensemble du pays, si nous examinons les résultats de l'occupation du Brésil par la race portugaise, quels enseignemens y trouverons-nous? Il m'est pénible d'être sévère pour un vaillant peuple, qui s'est montré pendant plus d'un siècle l'avant-garde des nations latines; mais en vérité il n'est guère possible de faire l'éloge de la péninsule australe du Nouveau-Monde, quand on la compare à l'Amérique du Nord. Quelle différence en effet entre les railways qui sillonnent les États-Unis et les *picadas* de la forêt vierge! Quel contraste entre New-York et Rio-Janeiro! D'un côté l'activité humaine portée jusqu'à ses dernières limites, de l'autre la nonchalance la plus superbe se contentant de produire quelques boucauts de sucre ou quelques arrobes de café. Qu'on n'invoque pas les influences climatériques comme excuse: la Louisiane est aussi énervante que le Para; les bouches du Mississipi sont peut-être plus malsaines que celles des Amazones. Les causes remontent plus haut : elles ont leur source dans ce dur génie portugais, mélange de fatalisme arabe et d'âpreté ibérique propre à l'épopée, mais rebelle à la science et au travail. Dès que la première fièvre de l'occupation fut apaisée, les *conquistadores* ne songèrent plus qu'à jouir en paix de la terre promise. Leurs descendans allèrent plus loin : quittant le casque de leurs rudes ancêtres pour le *sombrero* du planteur et leur vaillante épée pour le fouet du *feitor*, ils s'enveloppèrent dans leur manteau d'*hidalgos*, et laissèrent aux tribus vaincues le soin de les enrichir. Dédaignant les lentes productions de la terre, si féconde pourtant sous les tropiques, ils ne voulurent que de l'or. Pour en retirer quelques lingots, ils ont brûlé les forêts, bouleversé le sol, exterminé les peuplades indiennes et condamné à l'esclavage plusieurs millions de noirs. Ils n'ont encore ouvert ni routes ni canaux (1). Les deux plus grands fleuves du

(1) On commence cependant, depuis quelques années, à faire des chemins de

monde, le Maranhão et le Parana, dont les sources sont voisines, et qui forment dans leur immense triangle les grandes artères du continent austral, sont aujourd'hui à peu près ce qu'ils étaient à l'arrivée de Cabral. Jusqu'à ces dernières années, quelques pirogues indiennes en ont seules sillonné les eaux. Entrez dans une ville de l'intérieur : vous y compterez les églises et les couvens par douzaines, et vous n'y trouverez pas une seule maison d'école. Les habitans sont obligés de recourir à Londres ou à New-York pour la plus petite machine, pour le plus mince tronçon de chemin de fer, et le fer se trouve en plusieurs endroits à fleur de terre et presque à l'état natif! Enfin, chose impossible à croire, c'est quelquefois la Norvége qui alimente de bois de construction ce pays, le plus riche du monde en bois de toute sorte!

Cette répugnance au travail, cette insouciance philosophique que les *conquistadores* ont toujours professée à l'endroit du comfort, ne peuvent être attribuées à un manque d'énergie, car aucun peuple que je sache n'a déployé dans l'histoire du monde une plus grande somme d'audace et de mâle activité que cette tribu celtibérienne resserrée entre les montagnes et l'Océan. Après avoir refoulé l'islamisme, se sentant à l'étroit dans sa langue de terre, elle affronta la première les redoutables mystères d'une mer inconnue et sans limites, explora les côtes d'Afrique, franchit le Cap des Tempêtes, fraya la grande route des Indes et peupla l'Asie de ses comptoirs, tandis que, d'un autre côté, Cabral, poussant vers l'ouest, rencontrait ce continent que Colomb avait cherché en vain. Ce fut encore un Portugais, Magellan, qui, bravant les rigueurs du pôle sud, entra dans le Pacifique par une route nouvelle, et procura à ses compagnons la gloire de sillonner dans toute leur circonférence ce globe et cet océan, jusqu'alors fermés à la science et à l'investigation humaines. De tels hommes ne pouvaient comprendre l'esprit nouveau. Écoutez leur idiome si riche, si sonore, si passionné pour chanter les exploits des héros ou les cantiques des saints : il devient muet quand vous lui demandez un traité scientifique ou un livre de pratique industrielle. C'est une langue de paladins et non d'artisans. Telle langue, telle nation. Héritiers du monde romain et dernière personnification du moyen âge, ces hommes d'épée ne voyaient dans

fer. Rio-Janeiro, Bahia, Pernambuco et São-Paulo sont dès ce moment à l'œuvre. Rio-Janeiro surtout, grâce à l'influence européenne et à l'énergie de quelques hommes d'initiative, comme le baron de Mauá, entre résolûment dans la voie du progrès. A l'autre extrémité de l'empire, un ingénieur brésilien, M. Tavares de Mello Albuquerque, vient d'établir une route à travers les provinces de Pará, de Maranhao et de Goyaz, après avoir supporté des fatigues qui eussent fait reculer la plupart des ingénieurs européens.

le travail que l'apanage des serfs. Toute innovation qui touchait à une telle base devait être un crime. A la réforme ils répondirent par l'inquisition. Pendant que les races anglo-saxonnes ouvraient l'oreille à la grande voix de Luther, ils se mettaient sous le patronage de Dominique et de Loyola. Les deux symboles ont porté leurs fruits.

Il faut se garder cependant de désespérer de l'avenir du Brésil, et, quelque lente que soit l'action des siècles sur les révolutions humaines, on peut déjà pressentir les changemens que l'œuvre du temps doit amener dans ce pays. Deux choses seules lui manquent : le souffle fécondant de la science et une nouvelle infusion de ce sang ardent qui coulait jadis dans les veines des premiers colons. La vapeur et l'électricité vont chaque jour comblant cette lacune. Les *Yankees* du nord, qui depuis longues années couvent d'un œil d'envie les riches terres du sud, et l'émigration germanique, qui de jour en jour tend à s'élargir, forment un double courant qui bientôt, étreignant la péninsule, forcera les habitans, sous peine de déchéance, à sortir de leur immobilité, à franchement accepter les deux grandes conditions de la vie des temps modernes, l'industrie et le travail libre. Hâtons-nous d'ajouter que ce reproche d'immobilité ne s'adresse qu'aux masses routinières et aux habitans attardés de l'intérieur. Les hommes qui sont à la tête de l'état, ou qui par leur position ont acquis une juste influence sur les destinées de leur pays, appellent le progrès de tous leurs vœux, et prêchent d'exemple. Dans tous les grands centres se forment des compagnies industrielles; les provinces de l'intérieur réclament des chemins de fer et des bateaux à vapeur. Il est donc permis d'espérer que ce même progrès que la *cidade* reçoit chaque jour des *steamers* qui traversent l'Atlantique sera bientôt porté par les railways à travers les *fazendas* ou les villes perdues dans les montagnes, et que le *rancho* du mulâtre disparaîtra de plus en plus pour faire place à l'élégante habitation du colon européen.

ADOLPHE D'ASSIER.

CALLIRHOÉ

TROISIÈME PARTIE (1).

NOTE DE CADANET.

L'histoire qu'on va lire, bien que racontée avec la rapidité de l'improvisation et transcrite ensuite au courant de la plume sur le journal de Marc, m'avait d'abord paru trop longue pour être placée au milieu du récit des événemens de sa vie, et je l'avais reportée à la fin; mais lui-même me fit comprendre que toute la suite de ces événemens se rattachait directement à cette fatale histoire de Callirhoé et qu'il était impossible de la déplacer sans laisser inexplicables les terribles résultats qu'elle eut bientôt sur son esprit et sur sa conduite.

C'est donc à Saint-Jean, le 25 septembre 1852, que Marc raconta à sa famille et à Mmes d'Astafort l'histoire suivante, telle que je la trouve consignée à cette date sur son journal.

Il y a deux mille deux cent quarante-quatre ans, leur dis-je, le premier jour de mai, Markek était à cheval au milieu des vastes brandes qui nous environnent. Le soleil, haut dans le ciel, tombait d'aplomb sur les bruyères et les genêts en fleur. Deux grands dogues au poil rude, aux yeux enflammés, à la gueule altérée de carnage, couraient devant Markek. Les longues pointes de fer de leurs colliers de cuivre brillaient au soleil comme des étincelles. L'un s'appelait Dhu (noir) et l'autre Tan (feu).

(1) Voyez la livraison du 1er et du 15 juin.

Markek était vêtu d'une saie rouge rayée de noir, sans ceinture, et semblable à une cotte d'armes, passée par-dessus une autre saie en peau de daim; un large baudrier en cuir épais, couvert d'ornemens d'or en ronde-bosse, soutenait sa longue épée à lame ibérienne, à poignée d'or et de corail, ainsi qu'une petite hache. Son casque en cuivre, de forme basse et sans visière, était surmonté de deux grandes ailes de même métal niellé d'argent. Un collier d'or était l'insigne de sa qualité de chevalier, des bracelets ornaient ses bras et ses poignets; ses chaussures, semblables à des mocassins, étaient retenues à ses braies de peau de daim, ornées de broderies, par des lanières de cuir qui lui entouraient les jambes. A l'arçon de la selle en peau d'ours pendaient une seconde hache de cuivre au manche incrusté d'étain et un coutelas. Son cheval gris de fer secouait les ornemens sonores de sa têtière et frappait de ses pieds impatiens le sol aride des brandes qui bordent les grandes forêts d'Ar-Denan (Ardentes).

Derrière Markek trottait, sur une jument blanche, son écuyer Kad-Wir, c'est-à-dire le *batailleur*, nom celte qui se prononçait peut-être *Kadour*. Vêtu de peau, coiffé de fer, il portait le grand bouclier de son maître, bouclier triangulaire dont l'emblème était un cheval noir peint sur fond rouge, et sa lance ornée de cette clochette dont le son annonce à l'ennemi l'approche du guerrier qui méprise les ruses et les embuscades. A cinquante pas derrière eux venaient, dans un nuage de poussière, les bagages et les chariots tirés par des bœufs qu'accompagnaient les gens de pied et les cavaliers de mon clan.

— Hein? fit M. Désormes en m'interrompant. Ton clan? Tu étais donc là?

— Eh certes! dit Marguerite. Markek, c'était lui! N'est-ce pas, Marc?

Avais-je dit que ce fût moi? Je ne le croyais pas, mais je demandai d'admettre que ce fût moi.

— Cela fera très bien, dit Fanny d'un ton moqueur.

— Si tu l'interromps, reprit Marguerite impatientée, il ne se souviendra plus! Voyons, Marc!

Marguerite semblait si convaincue des réminiscences de mon esprit que je m'abandonnai à une sorte d'entraînement fiévreux. Peu à peu je perdis complétement la notion du temps et du milieu où j'étais. Les faits se présentèrent à moi à mesure que je parlais, et je les disais tels que je les voyais. Songe, fantaisie ou rappel impérieux d'une existence antérieure, ces faits devinrent pour moi des réalités, des certitudes.

— Markek, me dit mon écuyer, si nous trouvions les marchands étrangers, je tâcherais de faire un échange plus avantageux que

celui de l'an passé. Quand je me souviens de leur avoir vendu cinquante peaux de castor contre deux jarres de vin grec, j'en ai regret. Le profit de ma chasse est parti, et le vin est bu.

— Était-il bon au moins, ivrogne?

— Je n'en bus jamais de meilleur, et s'ils en avaient encore... Mais ils sont plus fins que moi, et je serai encore trompé. J'ai là, dans les chariots, vingt-cinq peaux de loutre, et j'ai depuis longtemps envie d'un couteau à lame d'acier; mais ces petits hommes noirs et crépus, ils vous avaleraient tout armé! Il faut les voir quand ils paient en monnaie! A les entendre, on ne leur apporte que les peaux de tous les chiens galeux du pays, et quand ils pèsent nos lingots de cuivre et de plomb, ils nous volent toujours de moitié. Si vous m'en croyez, nous leur tiendrons la marchandise haute.

— C'est ton affaire! Moi, je ne vais pas à *Uasel-Dun* (la haute montagne : Issoudun) seulement pour assister à la fête du dieu Soleil, le radieux Belenos, le vainqueur des brumes et des froids de l'hiver, mais encore pour procéder à l'élection d'un nouveau *brenn*.

— Moi aussi, sans doute; cependant, si les marchands phéniciens y sont, je ne veux pas revenir à *Ar-Denan* sans avoir fait un marché avantageux.

Tout en causant avec mon écuyer, j'arrive en vue de la cité, déjà encombrée depuis la veille. Des tentes, blanches comme des cygnes au soleil, sont dressées sur la lisière de la forêt sombre. La plaine est couverte de monde : chevaliers, hommes libres, marchands, femmes, enfans, chevaux, bêtes de somme, troupeaux, chariots, vont, viennent, se croisent en tous sens. Les sons perçans des grandes cornemuses de guerre et des trompes d'airain répondent au mugissement des bœufs, au bêlement des moutons, aux aboiemens des chiens et aux hennissemens des chevaux. Des tribus entières arrivent, musique en tête, bannières déployées. Mes cavaliers et mon convoi m'ayant rejoint sous une futaie de chênes, je plante mon enseigne en terre pour désigner mon campement, et pendant que mes hommes s'occupent à tendre des peaux sur de longues perches ou à construire des huttes de branchage autour des voitures et des bestiaux massés au centre de ce village improvisé, je vais à la recherche de mes amis. Poussé par l'un, coudoyé par l'autre dans cette foule tumultueuse, je rencontre Kad-Aneith (le fils du combat).

— Tout le collége des druides, me dit-il, s'est réuni pour élire un nouveau chef aux clans du canton. Notre brenn Stor-Can (le vautour blanc) a été tué par Bolg-Righ (le chef vaillant).

— Bolg-Righ? N'est-ce pas lui que nous voulions élire?

— Précisément; mais comme il a tué sans le vouloir son frère d'armes, son *saldune*, qu'il avait juré de ne quitter ni dans la vie, ni dans la mort, il veut mourir. Dhu-Lug (le corbeau noir) s'est déjà

présenté comme candidat; mais nous n'en voulons pas, nous t'avons choisi; veux-tu accepter?

— Si vous me jugez digne de vous commander, agissez; je suis prêt à soutenir mon élection les armes à la main.

Nous en étions là quand une troupe de marchands étrangers vint nous distraire par ses cris et ses offres. Les uns jouaient de la flûte pour attirer les acheteurs, les autres étalaient leurs marchandises et nous assourdissaient de leurs fallacieux discours. Le premier qui se détache de la bande et vient vers nous est un petit homme rouge de peau, au nez proéminent, avec de petits yeux noirs très vifs; ses cheveux frisés s'échappent de dessous un bonnet rond qui prend exactement la forme de sa tête. Ses épaules larges et ses gros bras sont en disproportion avec son buste et ses jambes grêles. Il est vêtu d'une courte tunique de couleur jaune qui lui descend à peine au-dessous de la ceinture, et ses braies collantes de même couleur sont échancrées sur le côté de la jambe. Il fait briller à nos yeux des colliers et des étoffes luisantes comme le métal, douces au toucher comme la joue d'une vierge.

— Hauts hommes, dit-il avec un accent nasillard et lent, en écorchant tous les mots de notre langue et en courbant l'échine comme un esclave, vous n'avez donc rien apporté de vos territoires de chasse, que je ne vous vois rien à échanger contre ces belles choses? — Et le petit homme barbu jusqu'aux yeux, clignant de l'œil d'un air malin et ouvrant sa large bouche pour imiter un sourire, nous fait résonner aux oreilles ses colliers d'ambre et de corail.

— Combien veux-tu de peaux d'urus, dit Kad-Aneith, pour ton collier de pierres jaunes qui sentent bon?

— Mille! répondit le marchand.

— Mille? j'aimerais mieux te fendre le crâne avec mon casse-tête! s'écrie mon ami en levant son arme sur le petit homme; mais celui-ci, ne changeant ni son clignotement d'yeux, ni son sourire, reprend : — J'ai dit mille pour les deux colliers. — Le Gaulois accepte et emmène le marchand vers ses chariots.

Un second marchand, plus grand et plus âgé que le précédent, plus riche en apparence, s'avance vers nous. Il est vêtu d'une longue tunique orange, à carreaux verts, serrée à la taille par une large ceinture noire, chaussé de bottes de cuir jaune dont la pointe est recourbée, coiffé d'un haut bonnet rouge; il est suivi de deux esclaves, dont l'un porte son manteau, l'autre son parasol.

— Si quelqu'un d'entre les guerriers, dit-il, a du cuivre, de l'étain ou du plomb à échanger ou à vendre, il peut s'adresser à Mulkar de Cartha-Hadda (la nouvelle ville, Carthage). Le voici; c'est moi.

— J'en ai et beaucoup, dit Dun-Glan (l'âme de la montagne); si

tu veux venir dans ma maison, nous ferons marché ensemble tout en prenant notre repas.

L'étranger accepte. Kad-Aneith, paré de ses beaux colliers neufs, était venu nous rejoindre avec le petit trafiquant phénicien. Dun-Glan, chef du riche clan où nous étions, les invite également, et nous nous rendons chez lui au centre de la ville. Sa maison, de forme ronde, au toit de chaume élevé et pointu, est entourée, ainsi que les granges pour serrer les moissons, les étables, écuries, celliers et bâtimens pour loger les laboureurs et les servantes, d'une forte palissade et d'un fossé profond. Dans la salle d'honneur, décorée d'armes de guerre et de dépouilles de chasse, nous trouvons le repas préparé et disposé sur une table ronde. Dun-Glan me fait asseoir à la place d'honneur, désignée par une vaste coupe en cuivre, entre lui et sa jeune femme Hénora, belle brune aux formes un peu viriles et richement parée. Des jambons de sanglier, un chevreuil rôti, des truites de la Théols (l'abondante), du pain de froment, du blé cuit dans du lait et de l'angélique assaisonnée au miel composent le repas. La première faim apaisée, la grande coupe pleine d'un vin vermeil circule de main en main, et les écuyers viennent prendre place à table.

Quand les têtes commencèrent à s'échauffer, Dun-Glan ouvrit un coffre en chêne incrusté d'étain et en tira plusieurs crânes humains. — Est-ce aussi la coutume dans le pays de mes hôtes, dit-il en s'adressant aux marchands, de conserver les têtes de ses ennemis?

— Non, répondit le plus âgé, cette coutume est barbare, et les exploits de nos guerriers, consignés dans les livres et représentés sur nos monumens, n'ont pas besoin de ces preuves palpables.

— Voilà mes livres et mes titres de gloire! reprend Dun-Glan en montrant une tête séchée et embaumée avec soin. Vous avez tous connu Ebol-Redia-Righ (le chef dompteur de poulains), un vaillant guerrier du pays des Cambions (les Marchois). Nous nous étions querellés à la chasse au sujet de nos chiens. Il m'avait donné un démenti, nous nous sommes battus, et je l'ai tué.

— *Her! her!* crièrent tous les convives en applaudissant, et chacun de vanter ses prouesses; mais le petit marchand prit la parole, et alors, plus avides encore d'entendre parler les étrangers que de nous donner des louanges, nous fîmes silence. — Je suis d'origine phénicienne, dit-il, et avant que mon pays fût saccagé et brûlé par les Assyriens, nos lois défendaient de se faire justice à soi-même. Si quelqu'un vous eût contredit ou même offensé, vous eussiez dû prendre des témoins et porter votre plainte devant le magistrat. Si vous aviez eu raison, votre adversaire était condamné à vous payer, à titre de dédommagement, une somme d'argent proportionnée à l'injure.

— Voilà un singulier pays! dit Kad-Aneith; moi, j'aime mieux porter ma plainte à mon casse-tête!

Et ce fut une explosion de rires bruyans. Dun-Glan, dont le cerveau était un peu troublé par les fumées du vin, s'adressa au crâne de l'ennemi qu'il avait tué.

— Ebol-Redia-Righ! tu aurais eu à me verser, dans ce pays-là, une somme que toute la terre n'aurait pu produire, tant mon orgueil était blessé; mais j'aimais mieux ta vie. — Et il frappa cette face inerte.

— La tête d'Ebol-Redia-Righ a craché au visage de Dun-Glan, dit Kad-Aneith; l'avez-vous vu, guerriers?

— Tu es ivre! répondit Dun-Glan.

Aussitôt Kad-Aneith, tirant son sabre, se lève et court en trébuchant sur son hôte, qui l'attendait l'arme à la main. Les deux champions s'attaquent avec fureur, et Kad-Aneith reçoit une blessure au visage avant que nous ayons eu le temps de les séparer. Hénora saisit son mari d'un bras et de l'autre le frappe à grands coups de quenouille en lui reprochant sa grossièreté et sa violence à l'égard d'un hôte. Dun-Glan, que la vue du sang a dégrisé, s'apaise, va droit à son adversaire, qui lavait son entaille, et lui tend la main en disant : — Tu es chez moi, j'aurais dû ne pas l'oublier; excuse-moi, j'ai eu tort.

— Non, c'est moi, répond Kad-Aneith en lui serrant la main, ou plutôt c'est ton vieux vin d'Uasel-Dun : tu m'as fendu la joue, tu as bien fait. N'en parlons plus. — Et, se tournant vers les étrangers : — Si ce que vous venez de voir s'était passé dans votre pays, à quoi condamnerait-on le guerrier qui lève la main sur son hôte?

— Les juges n'eussent pas eu à sévir, répond le vieux Carthaginois, parce que cela ne serait pas arrivé. Vous vous figurez que tous les peuples vous ressemblent. O Gaulois, vous êtes des enfans, et je m'étonne que vos grands-pères, qui ont porté leurs armes victorieuses à tous les bouts de la terre, n'aient pas rapporté de leur contact avec les nations civilisées le germe de mœurs moins farouches.

— Mon arrière-grand-père Bett-Righ (le chef rouge) n'est jamais revenu d'au-delà des monts, dis-je à mon tour. Mon grand-père All-Bro-Righ (le chef du haut pays) a combattu les Kimris, et m'a légué leurs chevelures. Mon père Tarw-Dru (le taureau rapide) a épousé la fille de leur chef Ukel-Our (le grand homme), et a fait la paix avec eux, car nos prêtres avaient dit : « Ils sont fils de Galtach comme vous; vous êtes tous les enfans du même pays, unissez-vous. Moi, Markek, je n'ai encore fait aucune action d'éclat.

— Jeune *klan-kinnidh* (chef de clan), me dit le marchand carthaginois, il faut franchir les montagnes aux blanches cimes (*Alp-*

pen). Au-delà est un pays où le blé et la vigne poussent sans culture, où les moindres habitations sont de riches palais de marbre et de porphyre, pleins d'or et de richesses, dont vous ne pouvez, dans votre sauvagerie, vous faire aucune idée. Là, au milieu des bosquets ombreux, sous les arbres chargés de fruits exquis, au doux murmure des eaux jaillissantes dans des bassins de pierres précieuses et aux douces modulations des flûtes lydiennes, sommeillent demi-nues, dans la pourpre et la soie, les plus belles filles de la terre. La vie n'est qu'une suite de fêtes splendides, de repas somptueux et de nuits voluptueuses. Il y a aussi de la gloire à conquérir et des ennemis à vaincre, car les guerriers aux armes éclatantes, qui combattent pour l'honneur de leur nation, sont braves et terribles. Ce pays, c'est l'Étrurie! Et ceux de vos aïeux qui y sont allés en sont toujours revenus riches et glorieux.

— As-tu donc à te venger de tes frères, lui demandai-je, que tu sembles nous exciter à porter nos armes chez eux?

— Ce ne sont point nos frères, ce sont nos ennemis! Nous les trouvons partout avec leurs flottes nombreuses; nous ne pouvons entrer en relation avec aucun peuple sans être lésés par eux dans nos intérêts, dans notre commerce. Ils doivent disparaître et nous céder la place : l'avenir de Carthage en dépend!... Hauts hommes, vaillans guerriers, l'Étrurie doit être le théâtre de vos exploits!

Le petit marchand de Tyr se leva à son tour, et, juché sur son siége, les yeux brillans de colère : — Je ne suis qu'un négociant, dit-il en gesticulant; mais je prendrais les armes bien volontiers, si j'étais sûr que mon bras abattît le dernier des Osques!... Gaulois! sus! sus aux fils des Pélasges! sus aux Étrusques!

Et nous, à moitié ivres, de répéter : — Sus! sus aux Étrusques! comme si nous avions déjà leurs guerriers en face.

Le son des trompes de cuivre qui annonçaient le commencement des cérémonies civiles et religieuses fit taire nos clameurs bachiques. Chacun de nous n'eut que le temps d'aller prendre ses armes et le commandement de son clan pour gagner le lieu du rendez-vous.

Sur le haut de la colline, autour d'un autel de pierre, sont rangées les vierges du gui de chêne, vêtues de tuniques blanches retenues par une ceinture d'airain. Elles ont quitté leurs mystérieuses retraites, cachées au fond des forêts, pour présider cette assemblée annuelle. Les druides en robes blanches, la tête ceinte de bandelettes, les ovates, les bardes et les vergobreiths (juges et notables), vêtus de blanc, une branche de chêne à la main, entourent le cercle des prêtresses. Les hommes, femmes et enfans de chaque clan, enseignes et cornemuses en tête, forment un troisième cercle qui s'arrondit sur la plaine. Les chefs, les chevaliers aux colliers d'or, dont

les uns nus jusqu'à la ceinture et tatoués de peintures de guerre, les autres vêtus d'étoffes brillantes, coiffés de casques, de mufles ou de têtes de loups dont le museau forme visière, tous à cheval, armés comme pour le combat et suivis de leurs écuyers et valets, se tiennent au premier rang. Au milieu d'un profond silence, les bardes, s'accompagnant de la rote et de la harpe, entonnent un chant à la louange du dieu Belenos, le guerrier aux cheveux d'or, le roi-soleil qui triomphe de l'hiver, fait croître le blé et la vigne, et donne la force aux guerriers. Puis le grand *koïfi* (chef des druides) fait l'éloge de Stor-Can (le vautour blanc), hier encore *brenn* (chef) de la nation biturige. Bolg-Righ, son meurtrier, se présente et demande la mort.

— J'avais juré à celui que j'ai tué par maladresse de ne le quitter jamais, ni dans la vie, ni dans la mort. Je serais parjure, si je manquais à mon serment; je dois aller rejoindre mon frère d'armes sous le dôme verdoyant des grandes forêts qui entourent le palais de Belenos, dans le soleil.

Les druidesses le délient de son serment; mais il persiste. Ses amis, ses cliens, viennent lui dire adieu : les uns le chargent de commissions pour l'autre vie, les autres veulent partager son sort et mourir avec lui; mais le grand-prêtre s'y oppose en les menaçant de la colère d'Heuzus. Il remontre aussi à Bolg-Righ qu'il peut être plus utile à ses compatriotes en restant parmi eux et en se présentant pour remplacer le chef qu'il a tué. Pour toute réponse, Bolg-Righ court joyeusement s'étendre sur la pierre consacrée, en entonnant son chant de mort. Et c'est en souriant qu'il regarde l'ovate qui lui plonge son coutelas dans le cœur.

— Pleurez sa mort un jour, dirent les prêtres à ses amis, on l'accorde à votre faiblesse. C'est assez pour l'humanité. — Les hommes de son clan vinrent ensuite prendre son corps pour l'ensevelir, comme il l'avait demandé, à côté de celui de Stor-Can. Les druides firent avancer les vergobreiths, membres du conseil permanent choisis parmi les notables et les plus sages de tous les clans, afin de procéder à l'élection d'un nouveau brenn. Un guerrier aux cheveux teints en roux et relevés en touffe sur le sommet de la tête, le corps tatoué de peintures bleues, la poitrine, les bras et les poignets ornés de colliers et de bracelets d'or, la lance au poing, s'avance auprès des druides et des juges : c'est Dhu-Lug (le corbeau noir).

Mes amis Kad-Aneith, Dun-Glan, Wir-Dhu-Mar (le grand homme noir), Or-Mael (le soldat de la vallée), Luern (le renard), accourent à moi de toutes les jambes de leurs coursiers.— A toi, Markek, de te présenter! En avant!

Poussé par mes amis, je m'élance au galop vers le conseil réuni, mes compagnons me suivent, ceux de Dhu-Lug en font autant.

— Deux concurrens se présentent, crie le héraut, c'est Dhu-Lug, chef de clan dans la plaine, et Markek, chef de clan dans la forêt; tous les deux jeunes et vaillans : choisissez!

Dhu-Lug, me toisant d'un air dédaigneux, dit aux druides et aux notables : — Les aïeux de sa mère sont venus sur nos terres de chasse avec Hu-Gadarn (Hu-le-Puissant), et les Bituriges de la plaine ne prendront jamais pour chef un Celte qui a du sang kimri dans les veines.

J'avais poussé mon cheval sur mon concurrent, et mon épieu était déjà prêt à me venger de ses vaines paroles quand une jeune druidesse m'arrêta en me faisant signe de l'écouter. — Markek, dit-elle, ne provoque pas Dhu-Lug, tu n'es pas ici pour lui répondre, mais pour obéir à la décision de nos prêtres et de nos juges. Depuis que le père de ta mère et sa tribu ont passé la Ravageuse aux eaux froides (la Loire) pour s'installer, avec notre assentiment, dans les forêts de la Rivière-aux-Coupures (l'Indre), nous savons que les armes de ton clan ont plus d'une fois aidé celui de Dhu-Lug, qui te reproche aujourd'hui d'être un étranger. Si les vergobreiths veulent m'entendre, ils te donneront la préférence et te nommeront brenn.

— Vierge sacrée, répondis-je, votre décision sera ma loi; mais je ne demande que le commandement des guerriers qui veulent franchir avec moi les montagnes blanches.

Les guerriers s'agitent, les armures résonnent; les rangs s'écartent, et vingt chefs de clan sont déjà rangés sous ma bannière en me proclamant *Wald-Righ* (grand chef de guerre). Les clans hostiles à mon élection se rangent autour de Dhu-Lug, et le combat va s'engager; mais les bardes se précipitent entre les lignes ennemies et par leurs accens mélodieux nous ramènent à la douceur. L'ordre se rétablit, la vierge aux cheveux blonds, belle comme le jour, qui avait déjà arrêté ma colère, et qui s'appelle Margareth, fait jurer à Dhu-Lug et à moi de rester amis. — C'est la volonté de Dieu, dit-elle, et ce serait lui déplaire que de ne pas m'obéir. Toi, Markek, tu conduiras les guerriers à la victoire, mais tu devras revenir. Toi, Dhu-Lug, tu commanderas ceux qui veulent rester, et tu protégeras les femmes, les enfans et les biens de ceux qui vont partir. Dieu le veut!

En recevant des mains de Margareth la branche de gui sacré qui devait protéger nos armes, je baisai le bas de sa robe de lin en signe de respect et de reconnaissance. — Reviens vainqueur ou meurs, me dit-elle; puis elle retourna vers ses compagnes.

Le soir, de grands feux de joie furent allumés sur le haut des *carns* (tumulus), et la nuit se passa en festins, en danses, en projets de gloire et de combats.

Notre départ du pays biturige et notre marche à travers les peu-

ples celtes du midi et de l'Isombrie ne présentent rien de saillant à ma mémoire, si ce n'est que notre bande aventureuse grossissait de jour en jour, et que je me trouvai deux mois après, en passant les petites montagnes aux cimes neigeuses (les Apennins), à la tête de quarante mille hommes de guerre, tant Sénons et Boïens que Bituriges. Une plaine immense inondée de lumière se déroulait sous nos pieds, des rivières aux eaux sinueuses coulaient à travers de gras pâturages et de riches moissons dorées par l'été. Des fermes, des maisons de campagne, des villages au flanc des coteaux couverts de vignes ou de bois d'oliviers, des chemins blancs serpentant au milieu de la verdure, des chariots roulant dans la poussière, des laboureurs allant par groupes aux travaux des champs, un bruit de vie, une senteur de civilisation, montaient jusqu'à nous.

— Markek Wald-Righ, me crient mes guerriers, voici l'Étrurie! En avant!

Et du haut des montagnes nous nous précipitons, véritable avalanche humaine, sur les vallées fertiles qu'arrosent l'Arno et le Clanis (la Chiana). Nous allons nous heurter contre une grande cité dont les épaisses murailles forment un carré long : c'est Arretium (Arezzo), une des douze villes de la confédération étrusque. Les moissons sont foulées sous les pieds de nos chevaux, les villas saccagées, les arbres abattus, et les habitans de la campagne, fermiers et esclaves, mis en réquisition pour construire nos tentes et creuser les fossés de notre camp, situé au confluent de l'Arno et de l'Amrha (la vaillante, l'Umbro). En souvenir de la patrie, notre campement prend le nom de *Biturigia* (aujourd'hui Borgo-di-San-Sepolcro). Quelques jours plus tard, nos vedettes, postées dans un bois, viennent m'avertir qu'une longue file de chariots et de cavaliers sort de la ville et se dirige vers le camp. Les trompes de guerre résonnent, les chiens de combat sont amenés; les chevaliers, impatiens de se mesurer enfin avec l'ennemi, qui jusque-là semblait se cacher derrière ses murailles, me suivent hors du camp; mais la foule qui s'avance vers nous n'a rien de belliqueux. A la tête d'une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, couronnées de fleurs, les cheveux flottant sur les épaules, un vieillard à cheval ouvre la marche. Viennent ensuite des joueurs de flûte et de harpe, en tuniques rouges retenues par une ceinture de cuivre, et un chœur de jeunes gens qui brûlent des parfums en chantant une longue mélopée plaintive. Puis, dans un chariot étincelant d'or et d'argent, traîné par huit chevaux blancs aux sabots dorés, est assise une jeune fille plus belle que toutes les autres. On dirait une divinité. Elle porte un long voile noir qui l'enveloppe entièrement, et laisse pourtant voir, tant il est transparent, ses épaules et ses bras couverts de colliers et de bracelets. Sa robe blanche, ornée de broderies violettes, est serrée au-

dessous de la gorge par de larges bandelettes de pourpre dont les bouts retombent jusqu'aux pieds. Sa chevelure ondulée et poudrée d'or est retenue par des rangs de perles. Une jeune esclave au teint bronzé, aux cheveux crépus, vêtue de blanc, est assise derrière elle, et tient un grand parasol fait d'une étoffe rouge à travers laquelle les rayons du soleil teignent en rose la belle Étrusque. Une centaine d'esclaves de différentes nations, Pélasges, Libyens, et même Celtes, suivent le char en portant des vases précieux, de riches étoffes, de lourds tapis, ou conduisent des chevaux richement harnachés et des bœufs aux cornes argentées.

Le cortége s'arrête, et le vieillard, tenant à la main une branche d'olivier, symbole de paix, descend de cheval et s'avance.

« Je suis Kilnias, me dit-il, le dernier rejeton d'une des plus anciennes familles d'Arretium. Tu vois en moi le père de cette jeune fille : Callirhoé est son nom, et je viens, obéissant à la volonté des dieux, la remettre entre tes mains. Les habitans d'Arretium ont entendu retentir dans un ciel sans nuages une trompette d'un son si aigu et si lugubre, qu'ils en ont tremblé. Divers autres pronostics effrayans ont décidé les Arrétiens à consulter les oracles et les devins opiques. Ceux-ci ont prédit la ruine de la civilisation étrusque et la succession de huit races d'hommes sur la terre des Pélasges. Ils ont vu dans ton arrivée devant leur cité le courroux manifeste de Mamers, dieu de vie et de mort, et nos prêtres, voulant détourner sa colère, lui ont voué le dixième de tout ce qui naîtra dans l'année, et,... sacrifice plus grand encore! une de leurs vierges chargées d'entretenir le feu sacré. La terre, qui s'est entr'ouverte pour laisser sortir un jet de sang sous la table d'un festin que je donnais à des amis, désignait clairement que les dieux étaient irrités contre ma maison. Ma fille a été vouée aux dieux Cabires, afin de sauver sa patrie et moi-même. Les Arrétiens, en m'envoyant vers toi pour te remettre tout ce que j'ai de plus cher, espèrent te voir accepter en outre ces richesses et ces esclaves, qui sont les tiens désormais, et te voir quitter notre pays sans le ravager. Maintenant, jeune Celte, écoute la prière d'un père. Callirhoé, la fleur des vierges d'Arretium, est condamnée à mourir, je le sais. Tue-la sans la déshonorer, tue-la tout de suite, et Axiokersos, le grand dieu tout puissant, protégera tes armes victorieuses! »

Callirhoé était descendue de son char. Son père la prit par la main et la fit mettre à genoux devant moi; puis, se couvrant la tête d'un pan de son manteau, il attendit.

La jeune vierge avait écarté les draperies qui enveloppaient ses épaules et son cou, et, me montrant sa poitrine : — Frappe! dit-elle. Ton esclave est prête à mourir.

Ses grands yeux noirs, sa peau veloutée, ses lèvres rouges comme

le corail, ses bras gracieux, ses manières pleines de noblesse et de fierté, faisaient d'elle la femme la plus séduisante que j'eusse vue de ma vie. L'agitation de son sein et son regard, humide comme celui d'une biche aux abois, me remuèrent jusqu'au fond du cœur. Je la relevai en lui disant : — Je serais fier d'être le maître d'une esclave telle que toi. Je remercie tes dieux, mais je ne veux pas que tu meures! Sois donc libre, et retourne avec ton père auprès des tiens. De tous les biens que tu m'offres, je ne veux garder que le bonheur de t'avoir vue et l'espérance de te revoir.

— Telle n'est pas la volonté de Mamers; tu dois me faire mourir; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Je suis à toi comme tout ce qui est ici. Je resterai!

Un vieil esclave celte, qui avait servi d'interprète entre Kilnias, sa fille et moi, prit la parole à son tour.

— Je m'appelle Karnach (du pays des pierres); je suis esclave de Kilnias depuis quarante ans par droit de guerre. Je jure par le divin Belenos avoir traduit fidèlement les paroles de mes maîtres et les tiennes. Maintenant écoute ce que je sais, et agis comme tu l'entendras. Les Arrétiens sont rusés et perfides, prends garde! Les yeux de cette belle Étrusque sont dangereux pour un jeune chef, et qui sait si elle n'agit pas ainsi pour se défaire de toi pendant ton sommeil? Renvoie-la, mais garde les esclaves et les présens pour tes guerriers.

Karnach eût pu avoir raison; mais trop loyal moi-même pour croire à la perfidie des autres :

— Ta fille, dis-je à Kilnias, est libre de s'en retourner; mais si elle préfère rester auprès de moi, qu'elle soit la bienvenue; je jure par mon âme immortelle qu'elle sera respectée tant que je vivrai. Quant aux esclaves, chevaux et bêtes de somme, présens de tes compatriotes, je les accepte pour mes guerriers en signe d'alliance avec vous autres.

Kilnias me prend la main, la porte à ses lèvres pour me remercier, tente, mais en vain, d'emmener sa fille, et prend congé d'elle en disant : — N'oublie pas que le jeune chef est ton maître, mais n'oublie pas non plus... Il prononça le reste si bas qu'elle seule l'entendit; puis il partit, escorté de ses jeunes filles et de ses musiciens. Les présens qu'il avait apportés furent partagés entre mes guerriers, le vieux Karnach et nos compatriotes furent rendus à la liberté. Callirhoé ne garda près d'elle que sa négresse, qui n'avait pas voulu la quitter.

Il y avait loin du palais somptueux que Callirhoé venait d'abandonner à ma hutte de terre et de branchages où les seuls meubles étaient une table, un escabeau et des peaux d'animaux sauvages. Quand je me trouvai en tête-à-tête avec cette jeune fille, la conversa-

tion devint très difficile, et je me sentis fort troublé. Je la fis asseoir à table, et posai devant elle un grand pot de vin et un morceau de venaison froide sur un plat de bois. Je l'invite à prendre un peu de nourriture, et, pour lui donner l'exemple, je mords le pain à belles dents, et je bois copieusement à même la cruche. Je mangeais, à ce qu'il paraît, de si bon appétit qu'elle se mit à rire, prit à son tour un peu de nourriture et alla s'étendre sur une peau d'ours en me faisant comprendre qu'elle était mal à l'aise sur mon siége de bois. Elle était divinement belle dans ses grandes draperies blanches, appuyée gracieusement sur un coude et grignotant comme un écureuil mon pain bis. Elle avait du chagrin d'avoir quitté son père, sa famille, ses amis; de grosses larmes roulaient à travers ses longs cils bruns. Elle me faisait de la peine, et je cherchais à la consoler en lui débitant les quelques mots que j'avais retenus de sa langue; mais ce fut avec un accent si étrange qu'elle finit par rire un peu, ce qui me mit en belle humeur et m'enhardit à lui faire nommer tous les objets qui me tombaient sous la main. Je pris ainsi ma première leçon d'osque.

Ma hutte était séparée en deux parties; j'installai Callirhoé du mieux que je pus dans la chambre du fond avec son esclave noire, et la nuit venue j'allai me coucher tout armé en travers de sa porte. Je ne la soupçonnais pas de vouloir m'assassiner, comme m'en avait prévenu Karnach. J'avais vu toute la franchise de son âme dans ses beaux yeux; mais j'étais déjà amoureux et jaloux.

Le lendemain, une députation des habitans d'Arretium vint en procession aux portes du camp. Une trentaine de musiciens et douze prêtres vêtus de bleu, couronnés d'épis de blé, conduisent quatre génisses sans tache, ornées de bandelettes. Cinquante jeunes filles en robes traînantes, la ceinture déliée, précèdent, en chantant des hymnes, deux statues de bois peint représentant des dieux et portées à bras par d'autres prêtres coiffés de mitres blanches. L'un d'eux, qui semble investi du pouvoir suprême, marche soutenu par deux jeunes garçons. Les principaux magistrats de la ville, les dignitaires et un grand nombre de citoyens et de femmes suivent le cortége, flanqué de deux rangs de soldats. Ceux-ci portent des cuirasses d'écailles de métal qui les font ressembler à des poissons, des tuniques de cuir et des jambières de bronze. Ils sont coiffés de casques dorés à visière mobile et ornés de deux aigrettes rouges. Leurs armes sont une courte lance, un glaive et un bouclier rond et bombé. Le peuple de la ville et de la campagne ferme la marche. La procession s'arrête devant les hautes murailles de terre de notre Biturigia. Les jeunes filles, se tenant par la main, forment une danse circulaire autour des deux statues posées à terre. Les prêtres immolent les quatre génisses, les éventrent et consultent leurs en-

trailles. Le grand-prêtre s'avance seul au pied du rempart et nous invite à venir nous joindre à ses concitoyens; mais Karnach craint une ruse de guerre et nous en prévient. Callirhoé, spectatrice comme nous de cette cérémonie, ayant aperçu son père dans la foule, me prend la main et me fait signe de la suivre. Elle avait déjà tant d'empire sur moi que, m'eût-elle conduit à la mort, je l'aurais suivie. Mes amis Kad-Aneith et Dun-Glan ne veulent pas me quitter; ils franchissent le fossé avec moi, et nous voilà à la merci de nos ennemis.

Je ne compris pas le discours que Callirhoé fit à ses compatriotes. Ses compagnes se courbaient devant elle et lui baisaient les genoux en me regardant d'un air étonné. Le grand-prêtre vint à moi, et plantant une lance en terre entre nous deux :

— Que Mamers, sous l'emblème de cette lance, me soit témoin de ce que je vais dire! Vaillant guerrier, nous voyons la clémence et le pardon des dieux dans ta générosité envers la vierge sacrée. Tu pouvais la mettre à mort, tu ne l'as point fait; tu pouvais la déshonorer, et tu l'as respectée. Nous t'offrons donc aujourd'hui la paix et l'amitié. Viens parmi nous avec tes guerriers; les portes de la ville vont vous être ouvertes.

Je voulais consulter mes guerriers; mais Callirhoé ne m'en laissa pas le temps. — Accepte, dit-elle en me poussant vers le vieillard. Celui-ci, m'ayant embrassé sur la bouche, ce que je trouvai répugnant, me fit asseoir entre les statues de ses dieux. Le chœur des jeunes filles, entonnant un hymne à ma louange, vint me couvrir d'une pluie de fleurs et me brûler des parfums sous le nez, comme si j'eusse été un dieu moi-même. Mes soldats étaient sortis en armes pour nous secourir en cas de trahison; mais, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une poignée d'hommes, ils attendirent patiemment le résultat de ces cérémonies. Douze brebis noires furent immolées et leurs chairs rôties, afin d'être mangées en commun par tous les assistans. Dès que, sur l'invitation du grand-prêtre, les Gaulois eurent goûté aux viandes des victimes, des cris de joie et des chants d'allégresse retentirent parmi les Étrusques. Kilnias vient encore m'embrasser, puis il tire de sa ceinture une petite tablette de bois, la brise en deux morceaux et m'en donne un : « Sois mon hôte, généreux Celte, viens chez moi, et regarde comme tien tout ce qui est à moi. » J'accepte, et je sens Callirhoé me serrer la main en témoignage de reconnaissance. Nous sommes invités à entrer dans la cité et à prendre part aux fêtes que les Étrusques appellent les Lectisternes. Pendant huit jours, les portes de la ville doivent rester ouvertes, et tous les étrangers y sont admis, les procès suspendus, les querelles apaisées, les prisonniers rendus à la liberté. Dans les temples ouverts au peuple, des tables couvertes de prémices sont dres-

sées devant les statues des dieux, qui, couchées sur des lits somptueux, reçoivent les offrandes et les libations des habitans de la ville et de la campagne. Les maisons sont ouvertes aussi à tout venant, et c'est à qui aura des Celtes à sa table.

Les rues de la ville sont larges et se rencontrent toutes à angles droits. Des places carrées ornées de fontaines de marbre ou de colonnes de bronze, des temples magnifiques aux frontons peints de couleurs éclatantes, des colonnades sans fin, des portiques, des palais aux toits dorés, des eaux jaillissantes, des statues, des voiles d'étoffe tendus au-dessus des rues pour procurer de l'ombre aux marchands qui étalent leurs denrées sur les trottoirs en dalles ou en mosaïque : cette belle cité est pour nous comme un rêve.

Mes Bituriges aux crinières flottantes se mêlent aux bruns Arrétiens couronnés de fleurs. Ici quelques-uns de nos guerriers essaient de gambader en mesure, au son des doubles flûtes, avec de jeunes filles vêtues d'étoffes diaphanes; là des Arrétiens contrefont notre danse nationale, en frappant la terre de leurs pieds, au rhythme des grandes cornemuses. Des soldats étrusques et gaulois, bras dessus, bras dessous, la tête échauffée par les libations, parcourent la ville en chantant chacun son air.

Mais voici, en tête d'un brillant cortége, le principal magistrat d'Arretium, le lucumon, une couronne de feuilles d'or sur la tête, une tunique brodée d'étoiles et de palmes d'argent, que cache en partie son large manteau de pourpre blanche : il s'avance sur son chariot d'or tiré par huit chevaux blancs harnachés de cuir rouge. Nous descendons simultanément, lui de son char, moi de cheval, et, m'ayant salué en inclinant le corps de côté et en mettant la main sur son cœur, il veut m'emmener dans son palais; mais j'avais promis à Kilnias d'être son hôte pendant les fêtes, et je remerciai le lucumon aussi poliment qu'un sauvage peut le faire. Je ne pus pourtant me dispenser de l'accompagner, et comme il y avait fête au théâtre, je l'y suivis.

Une foule immense se presse, se heurte, escalade les gradins comme s'il se fût agi d'un assaut; c'est un tumulte, une clameur à rendre sourd. Un grand voile bleu, parsemé d'étoiles d'or et tendu par des câbles, couvre le haut de l'enceinte pour préserver la salle des rayons du soleil, ce qui n'empêche pas la chaleur d'être étouffante. Bon nombre de spectateurs ont quitté leurs vêtemens de dessus et leurs chaussures. Hommes et femmes, assis indistinctement les uns à côté des autres, agitent des éventails, et boivent des vins grecs à la neige que les marchands de petits gâteaux crient à tue-tête. Le silence se fait à la vue d'un héraut chargé d'annoncer le titre de l'action qui allait se dérouler devant nous et le nom de l'auteur.

Vingt-quatre vieillards, vêtus de blanc, descendent ensuite du théâtre et viennent en chantant brûler des parfums sur l'autel placé au milieu de l'espace vide, en demi-cercle, au bas des gradins. La cérémonie achevée, un histrion barbouillé de noir, accoutré d'une tunique courte, composée de morceaux de drap de plusieurs couleurs, paraît sur l'avant-scène. Il est accueilli par des cris et des applaudissemens qui l'empêchent de commencer. Le silence se rétablit enfin, et l'homme aux habits bariolés raconte, avec des gestes comiques, une longue histoire que je ne comprends pas, mais qui transporte de joie les Arrétiens, car ils rient tous à se tenir les flancs en se roulant sur leurs siéges. Le Gaulois aime à rire aussi : j'aurais voulu comprendre, mais je craignis de passer pour indiscret en demandant à mes voisins de quoi il était question.

Je pensais que tout était fini, et j'allais me retirer quand le rideau placé devant moi s'abaisse et disparaît dans le plancher, au son d'instrumens invisibles. Je vois alors le péristyle d'un palais aux mille colonnes, toutes rehaussées d'or et de peintures. Le fond s'ouvre sur la campagne, et plusieurs personnages diversement habillés, ayant de grands masques sur la figure et des chaussures à semelles démesurément hautes, entrent accompagnés de joueuses de flûte. Ils disent et font devant tout le monde des choses auxquelles je n'aurais jamais osé penser tout seul, mais qui divertissent beaucoup les hommes et font rougir les femmes. Dun-Glan s'endormit au beau milieu de la pièce, et Kad-Aneith, qui bâillait à se démettre la mâchoire, se leva et alla se promener par la ville. Pour moi, qui n'avais jamais vu rien de semblable, je regardais de tous mes yeux sans bien savoir si c'était fiction ou réalité.

La représentation terminée, j'allai dîner chez le lucumon en nombreuse compagnie. Je ne vis autour de la table que des lits moelleux couverts de fleurs et aucun siége pour s'asseoir. Je fus obligé de me coucher comme les autres, ce que je trouvai fort incommode pour manger, et d'autant plus indécent que j'avais, comme chaque convive, une jeune esclave assise à mes pieds et si légèrement vêtue qu'il aurait autant valu être nue. Elle était là pour me verser à boire, me chasser les mouches, et satisfaire à toutes mes fantaisies; mais son grand éventail de plumes de paon qu'elle me balançait sur la figure et les baisers qu'elle voulait toujours me donner m'empêchèrent de manger à mon aise. Dun-Glan allongea un grand coup de pied dans le dos de la sienne dès qu'elle approcha de sa bouche son museau plâtré. Je renvoyai moins brutalement celle qui me servait, et je m'assis sans façon sur le bord du lit. Le repas était splendide, les esclaves apportaient sans cesse de nouvelles coupes, plus précieuses les unes que les autres, et pleines des vins les plus

renommés de l'Étrurie et de la Grèce. Entre chaque service, une troupe de musiciennes et de danseuses venaient nous récréer par leurs chants et leurs danses lascives. Quand l'une d'elles se distinguait par sa grâce ou ses talens, le lucumon lui faisait cadeau d'une coupe d'or, d'un plat d'argent, ou lui adressait un compliment. Il y eut même un jeune garçon qui dansa si bien qu'il le fit asseoir près de lui, et lui posant sa couronne de fleurs sur la tête : — Je te fais libre, dit-il.

Vers la fin du repas, le vin et les parfums avaient tellement troublé le cerveau des convives, tous plus ou moins puissans dans la cité, qu'il fallut le secours de leurs cliens, de leurs esclaves ou des licteurs pour les remporter chez eux; aussi l'ivresse de Kad-Aneith, qui avait bu et mangé de tout, passa-t-elle inaperçue. Dun-Glan retourna au camp, et moi je regagnai la demeure de Kilnias, précédé d'esclaves porteurs de torches et accompagné de quelques guerriers de mon clan. Je trouvai en arrivant mon écuyer Kad-Wir ivre-mort et couché en travers de l'escalier de mon hôte. Il avait passé la journée à boire avec des amis dans une taverne en compagnie de bateleurs et de danseuses de corde qui l'avaient dépouillé de sa bourse et de ses armes.

Callirhoé, malgré l'heure avancée de la nuit, m'attendait comme une esclave fidèle. Elle prend des mains de sa négresse une lampe dont l'huile parfumée répand en brûlant une odeur de myrrhe, et me fait signe de la suivre dans l'appartement qu'elle m'a préparé. En entrant dans la chambre, un courant d'air éteint la lumière qu'elle portait, et la voilà, moitié riant, moitié tremblante, qui cherche à retrouver son chemin dans l'obscurité. De mon côté, je me dirige en tâtonnant du côté où j'entends le frôlement de ses robes. Mes mains rencontrent les siennes, et, rendu audacieux par les ténèbres, je saisis dans mes bras le corps souple de la jeune fille, qui pousse un cri de surprise, mais ne cherche pas à se défendre de mon étreinte. Je sens battre son cœur contre le mien et sa jolie bouche me rendre un baiser. — Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle en entendant venir la négresse qui apportait de la lumière, et elle s'enfuit.

Seul et livré à moi-même, je me repentis du baiser que j'avais donné à Callirhoé. Je l'avais offensée, puisque je l'avais fait fuir, et, furieux contre moi, je me retournai vingt fois sans trouver le sommeil sur le lit parfumé et préparé par elle. Je me décidai à quitter cette couche moelleuse pour aller m'étendre sur le pavé de mosaïque, où je pus enfin dormir un peu.

Pendant huit jours que durèrent ces fêtes, les Arrétiens nous traitèrent magnifiquement et en véritables amis. Nous avions déjà pu à notre tour leur montrer notre gratitude en détruisant une

bande de voleurs sicules et d'esclaves pélasges qui, organisés dans les montagnes, battaient la campagne et rançonnaient les voyageurs.

La plus grande partie de mes Gaulois était retournée au camp, qui devenait une vraie colonie. Les Arrétiens nous avaient concédé quelques terres, et plus d'une jeune Étrusque s'était choisi volontairement un époux parmi nous. Je commençais à parler un peu la langue de ma bien-aimée. J'étais habitué à cette existence nouvelle, et je comprenais déjà le bien-être et le charme de la civilisation.

J'avais offert maintes fois à Callirhoé de lui rendre la liberté; mais elle m'avait toujours refusé. — Je ne veux pas être affranchie, parce que mon esclavage est une sécurité pour moi, disait-elle. Nos prêtres superstitieux et cruels m'ont vouée au dieu Mamers et à toi, qui devais me donner la mort. Ils ne peuvent donc rien sur moi tant que je t'appartiens d'après leur propre décision; mais le jour où je redeviendrais libre, je retomberais sous leur puissance, et alors malheur à moi, Markek!

Mon amour pour elle était désormais une passion violente, et un jour, comme je la pressais vivement de devenir ma femme :

— Écoute-moi, dit-elle, et quand tu m'auras entendue, tu jugeras toi-même. J'avais à peine douze ans quand le grand-prêtre me désigna pour entretenir le feu de Vesta en me frappant de sa baguette. Je fus initiée aux mystères malgré la volonté des miens. Je fis vœu de chasteté à un âge où je ne pouvais pas supposer que l'amour viendrait contrarier mes devoirs ou ébranler ma volonté. Aujourd'hui ce dieu doux et méchant tout à la fois est maître de mon cœur. Si tu me rends coupable et parjure et que nos prêtres viennent à le savoir, je serai ensevelie vivante. Crois bien, Markek, que je brûle des mêmes feux que toi; mais il n'y a pas de puissance humaine capable de me délier de mes sermens. Je ne vois qu'un seul moyen de nous aimer malgré tout, c'est de nous vouer ensemble aux dieux Cabires, plus forts, plus puissans que Mamers et Vesta... Mais toi, abandonneras-tu pour moi, pour une étrangère, ton dieu terrible?

— Mon dieu te délie de paroles que tu as prononcées sans les comprendre. Quant à moi, pour t'obtenir, je me vouerai, si tu l'exiges, à tes dieux Cabires; mais à ton tour tu feras le serment, par ton âme immortelle, de m'aimer toujours.

— Je te le jurerai cette nuit. A la cinquième heure, viens dans le jardin de mon père, auprès du berceau de feuillage. J'y serai.

Combien me sembla longue à venir cette cinquième heure de la nuit! J'étais au rendez-vous bien avant Callirhoé. La lune se reflétait en bandes d'argent dans une belle nappe d'eau légèrement ridée. Le vent m'apportait par bouffées les bruits mystérieux de la nuit, parmi lesquels je distinguais les aboiemens lointains de nos

chiens de combat restés au camp. A chaque instant, il me semblait entendre crier le sable sous les pieds de ma bien-aimée; mais ce n'était que le frémissement des feuilles.

La jeune vestale parut enfin : — Viens, me dit-elle à voix basse; ne fais pas de bruit, tout dort.

Je la suis avec précaution dans un petit oratoire dont le fond est éclairé par une lampe qui jette une lumière bleuâtre sur sept statues de bronze, dont quatre ont des têtes d'animaux. Callirhoé, vêtue d'une longue robe noire, ôte ses sandales, détache sa ceinture de pourpre, dénoue son abondante chevelure brune qui ondoie jusqu'à ses pieds, et, me jetant les bras au cou : — Si tu veux conserver celle que tu aimes, dit-elle, garde-lui le secret de ce que tu vas voir ici, garde-le même au-delà du tombeau!

Je le lui promets. Alors, m'ayant fait quitter mes armes, elle m'ordonne de m'étendre sur les marches de l'autel, où brûlent des parfums dont l'odeur âcre me porte au cerveau. Elle prend un agneau noir nouveau-né et l'égorge au-dessus de la flamme. Pendant que la chair du petit animal se consume, Callirhoé, les yeux égarés, les mains teintes de sang, les bras levés vers ses dieux de bronze, trépigne sur place, prononce des mots... que je ne répéterai jamais, et me marque de signes cabalistiques au front et à la poitrine avec le sang de la victime.

Elle ôte ensuite le large bracelet qu'elle porte volontairement comme marque de sa condition d'esclave, et trace des signes sur le métal avec la pointe d'un stylet trempé dans le sang de l'agneau; elle verse un liquide clair et limpide comme de l'eau dans un vase de terre qu'elle place sur l'autel, y trempe son bracelet, et, me tenant par la main, le bras droit étendu vers les dieux de bronze, elle m'ordonne de répéter après elle la formule suivante :

Par les dieux Cabires,
Markek et Callirhoé,
Vivans ou morts,
Se sont juré
Un amour éternel.

Le serment prononcé, ma belle esclave coupe une boucle de cheveux à son front et au mien : elle les entremêle et les jette sur les charbons ardens; elle retire ensuite son bracelet et me montre, profondément gravé dans le métal, le serment qu'elle vient de prononcer.

— Les dieux nous sont propices, dit-elle en recommençant à sauter et à chanter, en frappant à coups redoublés sur un tambourin. Cette danse devient bientôt de la frénésie, ses chants ne sont plus que des cris, un véritable transport s'empare d'elle. — Ils

viennent, ils sont nombreux! dit-elle; une grande armée passe sur nos plaines, une grande armée pour tout détruire! Des flammes, du sang partout! ici et puis là! La vengeance est allumée! Un vaillant chef est à la tête de cette armée de guerriers! Markek va partir! Partout du sang! S'il ne revient bientôt à mon secours, Markek ne trouvera plus personne dans la maison de Kilnias; mais non, non! il revient! Rien ne peut plus nous séparer ni dans la vie, ni dans la mort!

..... Deux jours après, Kad-Aneith, Dun-Glan, Kadmar, quelques autres chefs et moi, en prenant le repas dans ma hutte, nous entendons une grande rumeur dans le camp. Nous courons sur le lieu du tumulte : c'était une bande de colons gaulois en habits déchirés, souillés de sang, et suivis de leurs femmes et de leurs enfans. Une de ces femmes, grande, brune, les cheveux en désordre, la figure et les épaules sillonnées de coups de sabre, montrait à nos soldats le cadavre d'un enfant. — Regardez, disait-elle, comment les amis de vos amis nous ont reçus! Vengeance! — Voici ce qui s'était passé : un grand nombre de colons gaulois, avides de posséder des terres en réclamaient continuellement aux Arrétiens. Le lucumon, ayant assemblé les principaux d'entre eux, leur avait dit : — J'ai pris en considération les demandes de mes amis les Gaulois. Il ne dépend pas de moi de céder des terres que je n'ai pas autour d'Arretium; mais, à quelques lieues d'ici, les gens de Camars (Clusium) en ont plus qu'ils n'en peuvent cultiver : ils vous en céderont volontiers. Allez, et que les dieux vous soient favorables! — Les colons, se fiant à ces paroles, étaient partis avec leurs familles et leurs bestiaux pour Camars, d'où ils avaient été repoussés brutalement, et ils étaient forcés de reconnaître que le lucumon s'était joué d'eux. En effet, les gens de Camars étaient rivaux des Arrétiens, bien qu'appartenant à la même confédération, et le lucumon avait détourné le torrent gaulois en le rejetant sur ses ennemis.

A la vue de nos compatriotes ainsi maltraités, la colère s'empara de nous; on courut aux armes.

— Sus aux Étrusques! cria Luern.

— J'ai tant bu de leur vin que je n'ai plus soif que de leur sang! dit Kad-Aneith.

Je me rendis aussitôt chez le lucumon, il était parti pour une de ses villas dans l'Apennin. Je remis à son retour l'explication que je voulais avoir avec lui, et je donnai le signal du départ pour le lendemain. Je voulais, avant de commencer cette expédition, dire adieu à Callirhoé, peut-être pour toujours! Dans la nuit, je sortis du camp, et, comme la ville était fermée dès la première heure, je pénétrai auprès de la fille de Kilnias, en passant sous la muraille fortifiée, par le lit d'un petit ruisseau à sec. Nala, l'esclave noire, me conduisit

auprès de sa maîtresse. Celle-ci, vêtue d'une robe de lin blanc rayée de rose et d'argent, serrée au-dessous de la gorge par une ceinture d'or, les cheveux relevés sur le front par des bandelettes, retenus à la nuque dans une résille et poudrés d'or, le cou, les oreilles, les bras, couverts de bijoux, était à demi couchée sur un lit en bois de citronnier incrusté d'ivoire et recouvert d'étoffes de pourpre brochées d'or. Elle m'attendait pour souper. Dès qu'elle me voit, elle vient à moi, me débarrasse de mes armes, me fait asseoir à sa place et vient se mettre à mes pieds. La négresse se retire après avoir placé sur une nappe de lin à rosaces bleues des coquillages, du gibier froid, du poisson et des fruits servis dans des plats d'argent. Le vin blanc brille dans les amphores de verre de Phénicie, et les coupes de cristal taillé à facettes scintillent comme des étoiles à la flamme des candélabres où brûle une huile parfumée. Le pavé, la table et jusqu'au lit sont couverts de feuilles de rose et d'oranger. Callirhoé est triste : elle voudrait me suivre dans mon expédition. Elle pleure, et, pour exprimer sa douleur, elle prend un luth et chante :

« Markek est mon époux, les dieux ont reçu nos sermens. Ses yeux sont doux et bleus, ses lèvres ressemblent au corail. Ses cheveux ont emprunté leur couleur à l'aile du corbeau, et ses sourcils sont comme des arcs. Markek est un guerrier plein d'énergie, de gloire et de force. Il n'a pas son égal au combat. Il fait gémir l'air avec son épée. Les aigles n'osent pas voler au-dessus de son casque. Partout où son cheval mouille son poil, le cœur de ceux qui le combattent se dessèche. » Puis, après une pause, elle reprit : « Semblable au moissonneur à la faux tranchante, qui coupe également les herbes fraîches et les épis mûrs, et n'écoute pas les plaintes qu'elles lui adressent, la mort ne fait pas de distinction entre l'époux et l'amante, entre le grand-père et le petit-fils; elle ne regarde ni l'âge ni le bonheur; elle nous abat comme des herbes. Telle est la loi de ce monde, où nul n'est enfanté que pour mourir, car le nombre des respirations de l'homme est compté par le destin. »

Les paroles douloureuses et poétiques de Callirhoé opéraient en moi une sorte de transformation que je ressentais sans pouvoir me l'expliquer. Jusque-là, en véritable enfant de la nature primitive, je l'avais aimée avec mes sens, et d'autant plus passionnément que je l'avais plus longtemps désirée et respectée. Peu à peu cet amour, qui était aussi de l'amitié forte et sincère, comme celle que j'aurais eue pour un frère d'armes, s'était modifié, et il me semblait aimer cet être gracieux et faible comme un père aime son enfant. Dans sa tristesse, Callirhoé me révélait encore quelque chose de nouveau. Elle ouvrait mon esprit à des rêveries tour à tour sombres et riantes. Son esprit à elle était un mélange de lumière et de ténèbres. Je

n'avais guère étudié la science de nos druides, et maintenant je me le reprochais; j'aurais pu enseigner Callirhoé à mon tour et lui donner confiance dans la destinée. Il me semblait que si j'eusse pu autrefois m'entretenir des choses saintes avec la pure et souriante Margareth, j'aurais acquis quelque sagesse à transmettre à ma belle Étrusque en retour des voluptés et des mystères qu'elle me révélait; mais je ne traversais pas à cette époque une vie d'étude et de réflexion : formé pour la curiosité et l'avidité de la conquête, mon rôle dans le monde était tracé, et je devais finir après avoir accompli ma tâche d'agent aveugle du progrès civilisateur.

Comme j'écoutais Callirhoé avec un sourire de résignation à la destinée, quelle qu'elle fût : — J'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons plus, me dit-elle tout en larmes. O mon bien-aimé, prends ce collier de dents de loup, et porte-le toujours, afin qu'il te préserve de la mort.

Tout ce qui venait de Callirhoé m'était cher; je passai le collier à mon cou plutôt pour lui plaire que par croyance à ce talisman.

— De quelle science occulte et de quels philtres subtils, lui dis-je, te sers-tu donc pour que je sois si follement épris de toi?

— C'est un charme sans poisons et sans magie, dit-elle, et cependant il est infaillible : c'est d'aimer pour être aimée.

Le jour commençait à poindre, il fallut s'arracher aux douces caresses de ma compagne.

. . . . . .

Ici je fus forcé de suspendre un instant mon récit. La mémoire des faits devenait confuse.

— Eh quoi! s'écria Fanny, est-ce tout? N'avez-vous pas revu Callirhoé?

— Je me rappelle fort bien tout ce qui la concerne, répondis-je; mais la campagne qui me sépara d'elle se présente moins nette à mon esprit, et je puis vous dire pourquoi : c'est qu'on a écrit cette histoire de différentes manières, et j'ai besoin d'en retrouver le spectacle réel dans mes souvenirs. Attendez; m'y voici.

Nous donnons l'assaut aux Étrusques de Camars; nous sommes repoussés, nous formons le blocus. Trois jeunes gens se présentent aux avant-postes. Ils s'appellent Fabius, se disent envoyés en conciliateurs par la ville de Rome. J'ai la loyauté de les laisser entrer dans Camars; ils en sortent avec l'ennemi pour fondre sur nous. Dun-Glan, indigné, s'avance vers l'un des trois en levant sa hache; un javelot lancé par le Romain lui traverse le cœur! Honneur et gloire au brave Dun-Glan tombé dans le combat! Honte et malheur aux traîtres!

Je fais sonner la retraite, et tous jurent avec moi que la mort de

Dun-Glan sera vengée, ou Rome détruite... Mais vous savez ce que les Romains répondirent à mon envoyé, lorsque de ma part il leur demanda que les Fabius nous fussent livrés.

— Ah çà! dit mon oncle en riant, tu t'appelais donc Brennus dans ce temps-là?

— Les Romains firent de mon titre de *brenn* (chef) un nom propre.

— Ah! oui, c'est juste. Je me souviens d'avoir lu cela quelque part, et j'ai appris l'histoire romaine dans mon jeune temps. Les Romains vous envoyèrent promener, et récompensèrent les Fabius au lieu de les châtier. Que veux-tu? c'était alors comme aujourd'hui : chacun pour soi.

— Oui, repris-je, dans ce temps-là surtout on avait pour principe que la raison du plus fort est toujours la meilleure, et on connaissait fort mal le droit des gens; mais toute parole était sacrée pour les Gaulois naïfs, et dans cette invasion, qui était un véritable brigandage, j'en conviens, nous portions des idées, des sentimens et un courage chevaleresques. Aussi notre terrible *trimarkisia*, marchant sur trois rangs et rencontrant l'armée romaine au confluent de l'Allia et de l'Albula, la balaya comme une moisson coupée, et trois jours après nous arrivions avec l'aube aux portes de Rome. Vous savez ce qui en advint.

— Oui, dit Fanny. Toute la population épouvantée s'était réfugiée dans la citadelle, et les Gaulois trouvèrent les portes ouvertes et la ville abandonnée.

— C'était, repris-je, un spectacle solennel et terrible que cette grande et riche cité morne et silencieuse. Nous y pénétrions en tremblant et sans oser toucher à rien, tant il nous semblait marcher dans un rêve.

— Ah! pourtant, dit Marguerite, l'un de vous osa toucher la vénérable barbe d'un sénateur, et je vous avoue que ceci m'a toujours scandalisée.

— Eh! mon Dieu! répondis-je. Avant de condamner, il faut savoir comment les choses se sont passées. C'est mon écuyer Kad-Wir...

— Kadour! s'écria Fanny en riant.

— Kadour ou Kad-Wir, comme il vous plaira. Après avoir traversé toute la ville sans rencontrer personne, nous arrivons sur la place publique, et nous trouvons enfin, sous les portiques de leurs maisons, des vieillards vêtus de pourpre, assis dans leurs chaises d'ivoire. Ils ne se lèvent pas en nous voyant: appuyés sur leurs bâtons blancs, ils restent impassibles comme des statues et cherchent à nous imposer par l'air de majesté qui brille sur leurs visages; mais le Gaulois n'est pas aisément dupe de ces affectations de gra-

vité qui peuvent dominer les esprits faibles. Le Gaulois a toujours regardé en face toutes gens et toutes choses. Il trouve risible qu'on veuille l'intimider, et ce qui est nouveau l'amuse sans trop l'éblouir. Aussi mon écuyer Kad-Wir s'approcha d'un de ces vieillards impassibles, et après l'avoir examiné longtemps avec une curiosité naïve, il lui demanda en riant ce que signifiait cette manière de combattre des hommes. Le sénateur ne daigna pas lui répondre, et Kad-Wir, il me l'a dit depuis, commença à douter que ce fût un être vivant. Pour s'en assurer, il passe doucement sa main sur la barbe blanche du Romain, qui, de son bâton, le frappe sur la tête. Avant que j'eusse le temps de l'en empêcher, Kad-Wir irrité avait, de son coutelas, transpercé le vieillard. Ce fut le signal du carnage. La majeure partie des habitans avaient fui à notre approche; mais quelques sénateurs et principaux citoyens qui, pour détourner la colère des dieux, s'étaient dévoués en restant exposés au péril, furent passés au fil de l'épée. La ville est pillée et incendiée; nous campons sur ses ruines fumantes.

Nous avions tenu notre promesse à l'âme de Dun-Glan : Rome n'existait plus. Vous savez l'histoire du Capitole, je ne vous la dirai pas...

— Pardon, pardon! dit mon oncle, je veux savoir si l'histoire des oies est véritable!

— C'est un détail trop naïf pour n'être pas vrai, répondis-je, et cette maudite aventure faillit me coûter la vie.

— A toi?

— Oui. Nous avions échoué dans nos premiers assauts, et nous nous consumions de colère et d'impatience au pied de cette roche maudite. Nous avions ravagé la campagne, les vivres commençaient à nous manquer; déjà nos chiens de combat étaient affamés. Je propose de tenter un dernier effort, une surprise nocturne. Tous veulent me suivre, mais je tire au sort trente guerriers seulement; les autres se tiendront prêts à envahir la citadelle dont nous allons ouvrir les portes. J'avais remarqué plusieurs fois dans le jour le chemin que je voulais suivre : c'était le plus périlleux, mais aussi le moins bien gardé.

Nous partons sans bruit; la nuit est noire, et le silence si profond que j'entends la respiration des guerriers qui escaladent derrière moi. L'un d'eux roule au bas du rocher, mais sans pousser un cri, sans proférer une parole. Le bruit qu'avait fait son corps en tombant n'avait pas donné l'éveil dans la citadelle. Je continue de monter en m'accrochant aux moindres aspérités du roc; je pose la main sur un animal, j'allais le lancer derrière moi dans l'espace, quand je reconnais mon chien Dhu, qui m'avait suivi malgré moi. J'arrive enfin au faîte de la montagne, je touche le pied du rempart, si peu

élevé en cet endroit que mon chien le franchit d'un bond. Je m'élance aussitôt, mes compagnons me suivent, une sentinelle endormie est tuée avant qu'elle ait eu le temps de s'éveiller. Déjà les échelles de cordes sont jetées à nos guerriers, et l'assaut se donne sans bruit. J'avance en suivant mon chien, dressé à dépister l'ennemi. Tout à coup il tombe en arrêt et s'élance sur une bande d'oies, en étrangle une et n'en fait qu'une bouchée. Je lui pardonne ce méfait, le pauvre Dhu était affamé; mais les autres volatiles s'effarouchent et poussent des cris perçans et sonores comme des trompettes. Les assiégés accourent avec des torches, se précipitent sur nous et nous repoussent de leurs grands boucliers. Je frappe, mais c'est comme si je m'attaquais à un mur. Poussé et entraîné par mes compagnons, je tombe au pied du rempart et je roule dans le précipice...

... Quand je rouvris les yeux, une grande bande jaune s'allongeait à l'horizon : c'était le jour. Je regardai autour de moi; j'étais suspendu au-dessus de l'abîme au fond duquel gisaient les cadavres de mes compagnons. Quelque chose me tirait par mon vêtement et me secouait violemment. Ces secousses me ramenaient insensiblement sur la plate-forme d'un rocher au-dessus de moi. C'était mon chien Dhu qui m'avait retenu dans ma chute. Pourtant ma position semblait désespérée, mais je ne m'arrêtai pas à y songer. J'invoquai le secours de Teutatès et des dieux Cabires de Callirhoé, et je fis si bien des pieds et des mains que je réussis à me sauver du précipice, mais non des assiégés, qui pouvaient me voir du haut de leurs murailles. Le jour commençait à éclairer le faîte de la citadelle, il n'y avait pas de temps à perdre pour m'échapper. Dhu me montre le chemin, et là où un chien passe, un Gaulois jeune et agile peut passer. En m'accrochant aux broussailles, en me retenant aux entailles de la roche, glissant et roulant sur des pentes herbues, en un clin d'œil je suis au bas du Capitole. Je retrouve mes compagnons; mais des trente qui avaient tenté l'escalade avec moi, j'étais le seul vivant!...

Là, je m'arrêtai encore; cette sinistre vision de mes compagnons morts me serrait la gorge.

— Est-ce que vous croyez, dit Fanny, que Noiraud, le chien du père Carnat, est un descendant de votre fidèle *Dhu* le noir?

— Pourquoi non? dit Marguerite; aussi bien Carnat lui-même peut être l'esclave Karnach revenu en ce monde.

— Ça m'est égal! dit mon oncle; mais l'histoire de Camille? Ah! tu vois que je sais ça aussi, moi! Il vous fit baisser le ton?

— Non pas; Camille n'était point là, il n'y vint pas, et les Romains, qui ont écrit leur propre histoire, ont un peu falsifié la nôtre. Je me rappelle les faits, moi, le prétendu Brennus! Puisque vous

avez la mémoire de ce que vous avez lu, mon cher oncle, vous savez qu'en définitive les Romains nous offrirent la paix et subirent de dures conditions. Ils durent 1° payer deux mille livres pesant d'or, 2° fournir des vivres et des chariots pour emporter notre butin, 3° céder aux Sénons, qui nous avaient prêté leur secours, une portion de leur territoire, 4° laisser dans leur ville, s'ils la rebâtissaient, une porte toujours ouverte, afin que nous n'eussions pas la peine de l'enfoncer quand il nous plairait de revenir. Il leur fallut plusieurs jours pour rassembler tant d'or; toutes les richesses des temples, l'argent de l'état, et jusqu'aux bijoux des femmes, y suffirent à peine. Leurs sénateurs, leurs prêtres vinrent en procession nous payer le tribut; mais je m'aperçus bientôt qu'ils se servaient de faux poids pour leur rançon, et je m'en plaignis. Comme ils niaient le fait et que je ne voulais pas être leur dupe, je tirai mon sabre et le posai dans la balance en disant à mes chevaliers : « Faites comme moi, opposez la force à la mauvaise foi. » Puis, m'adressant aux Romains : « Et vous, vaincus, malheur à vous si vous ne reconnaissez pas ce que pèsent les épées gauloises! »

L'ennemi se résigna et paya. Depuis sept mois, j'avais quitté Callirhoé et je brûlais de la revoir. Je donnai le signal du départ. Chargés de butin et de dépouilles glorieuses, nous nous mîmes en marche. Camillus, qui s'était retiré à Veïes après la bataille de l'Allia, viola les conditions et harcela nos détachemens; mais le gros de l'armée, composée surtout de Sénons et de Boïens, ne fut nullement inquiété.

Nos auxiliaires, qui se dirigent vers leurs foyers, nous quittent devant notre camp de Biturigia en nous faisant promettre de passer chez eux lorsque nous retournerons dans la Celtique, car tel était le dessein de mes Bituriges. Ils voulaient revoir les bords de l'Andria (l'Indre), jouir de leurs richesses et raconter leurs faits d'armes. Quant à moi, j'étais décidé à rester près de Callirhoé.

J'ai passé rapidement sur des faits qui vous étaient à peu près connus. A présent, je rentre dans mon drame personnel, et je suis forcé de vous faire une prière, qui est de ne plus m'interrompre, car je me sens oppressé par une foule de détails qui pourraient m'échapper.

En rentrant au camp, je trouvai Kilnias.

— O toi qui as respecté la vie de ma fille, pourquoi tardes-tu tant à revenir? Il en est peut-être temps encore, sauve-la. Elle est à toi comme tout ce que j'ai. Ta magnanimité envers elle, l'hospitalité que tu as reçue de moi, et l'inscription du bracelet qu'elle porte toujours l'ont fait accuser d'avoir oublié ses sermens de chasteté. Son esclave noire, mise à la torture, a fait des révélations qui ont prouvé la culpabilité de ma pauvre fille. Le lucumon, les juges,

les prêtres l'ont condamnée à être ensevelie vivante, et toi, à avoir la tête tranchée et le corps jeté aux chiens. Les prêtres et les vestales sont venus chercher Callirhoé en grande pompe, et l'ont emmenée dans le temple. Après l'avoir dépouillée de ses bandelettes et de ses vêtemens, les licteurs l'ont battue de verges sous mes yeux, mais elle n'a fait entendre aucune plainte : son cœur, plein de toi, n'a point faibli; puis les bourreaux l'ont enfermée dans une bière, dont les parois intérieures sont garnies de coussins pour étouffer les cris des victimes; mais Callirhoé ne disait rien. Une foule pressée, morne, s'écartait en silence devant le triste convoi. Les boutiques se fermaient; c'était un deuil public, car ma fille était aimée et estimée dans Arretium. Dans l'intérieur de la ville, au pied de la muraille, le lugubre cortége s'est arrêté. Les licteurs ont ouvert la bière; le grand-prêtre est venu prendre par la main la vestale, toujours pleine de fermeté, et l'a conduite près du caveau d'où elle ne devait plus sortir. Ma fille chérie s'est retournée vers moi, elle m'a dit : « Adieu! mon père! » Elle a crié par trois fois : « Mark! Mark! Mark! » et elle est descendue courageusement. Son voile s'est même accroché à l'échelle, et elle a eu le sang-froid de le dégager adroitement. Elle était à peine arrivée au fond de son tombeau que le bourreau s'est hâté de retirer l'échelle. Des esclaves ont placé une large dalle sur l'orifice du caveau, et ils l'ont recouverte de terre pour effacer toute trace de la présence de ma fille en ce monde. J'ai juré de la sauver ou de la venger, si elle est morte, dussé-je être traître à mon pays! Voici déjà trois jours que je t'attends. Maintenant n'espère pas entrer dans la ville autrement que par la ruse. Les portes sont solides et bien gardées, les hautes murailles sont épaisses et les habitans ne demandent qu'à vous livrer bataille, car le riche butin que vous apportez les tente. Si les Étrusques vous ont fait si bon accueil à l'époque des Lectisternes, c'est qu'il leur fallait vos armes et votre vaillance à opposer aux envahissemens journaliers des Romains. Aujourd'hui qu'ils n'ont plus rien à redouter de ceux que vous venez de vaincre, ils ne demandent qu'à vous chasser de l'autre côté de l'Apennin. Le lucumon a déjà fait sortir d'Arretium les Gaulois qui s'y étaient établis. Vous revenez plus vaillans, mais moins nombreux, et tu as eu tort de laisser les Sénons et les Boïens continuer leur route. Avec leur secours, tu aurais pu tenter un assaut contre la ville, tandis que, livré à tes propres forces, tu ne dois pas même y songer... Que faire, ô dieux immortels! pour sauver ma fille qui se meurt, qui est morte peut-être? — Et le vieillard se laissa tomber à terre, se couvrit le visage et s'abandonna à sa douleur.

— Lève-toi, Kilnias, lui dis-je; cette nuit même, j'aurai ta fille vivante ou morte. Rentre dans la ville, va dire au lucumon que je

t'envoie vers lui afin qu'il m'ouvre ses portes dans une heure, ou que je tirerai vengeance de l'insulte faite à mes compatriotes! S'il consent, j'entre avec mes guerriers, et nous allons au secours de Callirhoé; s'il refuse, j'entrerai seul et déguisé par le lit du torrent, où tu m'attendras avec deux esclaves. Il faut agir et non pleurer, car cela est indigne d'un homme. Va, et que les dieux nous protégent!

J'assemble les guerriers, et je leur fais part de mon plan d'attaque. Cinq ou six cents hommes, sous le commandement de Wir-Dhu-Mar, donneront l'assaut à grand bruit pour attirer l'ennemi sur un point, tandis qu'avec mon écuyer, sans éveiller les soupçons, je pénétrerai dans la ville et j'ouvrirai les portes à un corps de réserve sous la conduite de Kad-Aneith, qui prendra les assiégés à revers. Karnach objecta que nous étions en trop petit nombre pour prendre Arretium. — Le véritable but de Wald-Righ, dit-il, n'est autre que d'aller chercher Callirhoé. Il est sous le charme d'une magicienne. Je l'ai averti quand la fille aux yeux noirs est venue sous sa tente. Il n'a pas cru devoir m'écouter. Elle a par des philtres subtils égaré sa prudence. Aujourd'hui il ne craint pas d'exposer sa vie et celle de braves guerriers pour ramener une esclave, car elle l'est à son tour, la fière Étrusque! S'il veut prendre femme, qu'il la choisisse au moins de condition libre et de sang gaulois, et non parmi la race de Cus, race maudite, condamnée à disparaître!

— Karnach, lui dis-je, tu ne pardonnes pas à Kilnias et à sa fille d'avoir été tes maîtres! Aujourd'hui tu es libre, le passé doit être oublié. Il est indigne d'un Gaulois d'insulter une femme, et si tu étais homme noble, tu m'en aurais déjà fait réparation. Apprends d'ailleurs que mon esclave est morte, et que si je veux tenter l'assaut d'Arretium, c'est afin de punir le lucumon de nous avoir trompés.

— Qu'importe, dit Kad-Aneith, pourvu que nous nous battions? Que Karnach aille faire ses remontrances et débiter ses oracles aux colons prudens et aux esclaves timides, bons seulement à cultiver la terre. Nous sommes des guerriers, et ne connaissons que les combats. Malheur aux Arrétiens!

Les autres chefs de clans répètent le cri de Kad-Aneith, et, à peine remis d'une longue route, mes vaillans soldats se tiennent prêts. L'heure donnée au lucumon étant expirée et les portes de la ville restant fermées, je donnai l'ordre de sortir du camp et d'attaquer malgré la nuit. Les Arrétiens, se fiant à la réputation des Gaulois, qui est de ne jamais ruser en guerre et de combattre toujours de front et tous à la fois, s'étaient portés aux murailles, que Wir-Dhu-Mar et les siens assaillaient en poussant de grands cris. Je passai sous les murs avec Kad-Wir, et grâce à nos déguisemens et

à l'obscurité, nous traversâmes la ville en rumeur sans être reconnus. Les habitans, inquiets et surpris de cette brusque attaque nocturne de leurs anciens alliés, se portaient en armes au lieu du combat.

Je trouve Kilnias déguisé comme moi, et nous nous rendons à l'endroit où gît Callirhoé. Cette partie d'Arretium est déserte, mais une porte à quelques pas de nous est gardée par deux soldats. Nous délibérons sur le moyen de nous défaire d'eux sans bruit, quand mes chiens, qui m'avaient suivi de loin malgré moi, se glissent en rampant dans mes jambes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Sur un signe de moi, Dhu s'élance sur une des sentinelles, Kad-Wir fend la tête de l'autre d'un coup de hache; puis, réunissant nos efforts, nous pesons sur les chaînes du pont-levis, et Kad-Aneith, qui se tenait en embuscade avec trois cents guerriers, pénètre dans la ville. Kilnias appelle ses esclaves cachés dans une maison voisine et leur ordonne de déblayer la terre qui recouvre la tombe de sa fille; mais une crainte superstitieuse les retient, ils refusent et prennent la fuite. Je me mets à l'œuvre, la dalle est soulevée. Je prends une corde et me fais descendre dans le caveau, d'où je n'entends sortir aucune plainte... Nous arrivions donc trop tard!

A la flamme d'une lampe expirante, je vois ma bien-aimée étendue sans mouvement sur le sol. Elle tient encore une amphore vide, dont elle avait épuisé jusqu'à la dernière goutte d'eau. Je la prends dans mes bras et je remonte à l'air libre.

Kilnias, à la vue du cadavre de son enfant, se répand en larmes et en malédictions, et moi, écrasé sous ma douleur, les yeux secs, hébété, je regarde, sans être convaincu que c'est bien là Callirhoé, ce corps roide et glacé que je tiens sur mes genoux et dont mon chien Dhu lèche les mains.

Un bruit d'armes et de chevaux, des cris, des vociférations se rapprochent sans m'arracher à ma stupeur.

— Partons, me dit Kad-Wir, voici de nos gens qui fuient!

Kad-Aneith, blessé au visage et pleurant de colère, accourt à moi à la tête de son clan en désarroi. — Que fais-tu là, me dit-il, avec cette morte entre les bras?

— C'est mon esclave qu'ils m'ont tuée!

— Laisse-la et partons; l'ennemi est sur nos talons : nous sommes trahis! Allons nous rallier dans la plaine.

Je prends le corps de Callirhoé et je vais franchir le fossé, lorsqu'un gros de fuyards me sépare de Kad-Aneith et de Kilnias; puis une charge de grosse cavalerie étrusque, bardée de fer, me force à me réfugier dans un jardin avec mon précieux fardeau. Je fuis comme un lâche, mais j'ai un devoir à remplir : je dois donner à ma compagne une sépulture digne d'elle. Grâce à l'obscurité de la nuit, j'ai pu échapper aux vainqueurs, dont les cris de triomphe

retentissent dans le lointain. Je reprends ma pénible marche à travers champs. Tout à coup deux hommes sortent d'un sillon à côté de moi. Je pousse mes chiens sur eux; mais Tan et Dhu ont reconnu Kad-Aneith et mon écuyer.

— Où est Kilnias? leur demandai-je.

— Je l'ai vu fuir avec nos gens, me répond Kad-Aneith. Honte et malheur! c'est pitié de voir fuir ainsi des Gaulois!

Tout en marchant à travers la plaine, mon compagnon m'apprend que les Arrétiens avaient eu avis de notre attaque, et qu'une partie de leurs troupes s'était postée dans un ravin en nous attendant. Wir-Dhu-Mar, pris par derrière à l'improviste, avait été écrasé en montant à l'assaut. Ses propres soldats, répandus dans la ville, avaient été attaqués séparément par les habitans, et la cavalerie du lucumon avait eu bon marché de ceux qui voulaient résister. De là cette déroute générale... — Mais silence! dit-il tout à coup. Une troupe de soldats vient derrière nous. Si nous restons là, nous allons être découverts et massacrés.

Il y avait à gauche des meules de paille, nous y courons, et, blottis derrière cet abri, nous attendons que l'ennemi soit passé; mais trois soldats, s'éclairant d'une torche, se dirigent vers les meules :

— Le feu là dedans! dit l'un. Nous verrons plus clair pour les débusquer. — Il n'avait pas achevé sa phrase qu'il tombait mort. C'était Kad-Aneith qui, nous sentant découverts, lui avait envoyé une pierre avec sa fronde. L'un des deux ramassa la torche et allait la lancer sur la meule à côté de nous quand la hache de Kad-Wir, jetée à toute volée, alla le frapper à la tête et l'étendit dans le sillon. Le troisième s'enfuit vers le gros de la troupe en criant : — Les Gaulois! les Gaulois! A la lueur de cette torche, qui commençait à incendier les herbes, je vis une trentaine d'archers armés à la légère.

— C'est ici, dis-je à mes deux compagnons, qu'il nous faut mourir, si nous ne les tuons tous!

Je rassemblai quelques bottes de paille éparses sur le sol un peu en arrière des meules, et j'y cachai le corps de Callirhoé. Pendant ce temps, Kad-Aneith s'était élancé avec l'agilité d'un chat sur les arcs et les flèches des morts. Kad-Wir avait tenté d'éteindre la torche; mais une flèche qu'il reçut dans l'épaule le mit dans l'impossibilité de combattre.

— Va-t'en auprès de la morte, lui dis-je, et veille à ce que l'ennemi ne nous prenne pas à revers.

Cette torche, qui brûlait à terre, devait être pour les ennemis un appât fatal. A mesure qu'un homme s'avançait pour la ramasser, il recevait une flèche de Kad-Aneith ou de moi. Cachés derrière les meules, nous avions déjà douze ennemis de moins avant de faire la

sortie que nous méditions. Nos flèches épuisées, nous avions dû nous servir de la fronde. Les Étrusques, ne sachant à combien d'ennemis ils avaient affaire, avaient d'abord reculé; puis, comme ils revenaient en masse de notre côté, deux tombèrent; mais la torche était en leur pouvoir. Il fallait bien qu'on nous vît enfin! Je crie à Kad-Aneith : Montrons-nous; et lui l'épée à la main, moi armé de mon casse-tête, hurlant comme toute une armée, excitant nos chiens qui mordent avec fureur, nous tombons sur l'ennemi en frappant comme des forgerons sur une enclume. Pas un coup n'est perdu, et si notre sang ruisselle, nous ne le sentons pas, nous chantons l'air des combats. Les Étrusques ne se battent plus qu'en fuyant; mais à la lueur des meules qui se tordent sous la flamme, ils voient que nous ne sommes que deux; ils reviennent à la charge. Heureusement je n'en compte plus que huit, dont un à cheval. Je crie à mon brave compagnon : — Chacun trois! et le reste aux chiens! L'un d'eux reçoit une flèche de mon écuyer, qui n'a pu tenir à son poste et qui, malgré sa blessure, a couru s'emparer des armes des nouveaux morts; il prend l'ennemi en flanc. Un second tombe. Le cavalier fond sur moi, je l'évite, et d'un coup de hache je coupe les jarrets de son cheval qui roule au milieu des morts. — A toi, Dhu! et mon fidèle animal s'élance sur le capitaine, que sa pesante armure de bronze empêche de se relever. Mon chien le maintient à terre en le serrant à la gorge. Il en restait encore cinq!

— Faisons des prisonniers, dit Kad-Aneith.

Mais les flèches de Kad-Wir en abattent deux. D'un coup du pommeau de son épée brisée sur la tête, mon compagnon en assomme un autre. Les deux derniers se jettent à plat ventre et demandent grâce. — Esclaves! relevez-vous, leur dit Kad-Aneith, et portez nos trophées. — Puis, à la lueur de l'incendie, je le vois, avec l'aide de Kad-Wir, enlever les chevelures des vaincus.

— Rends-toi, dis-je au chef que Dhu étranglait. Il me tend son glaive. J'ordonne à mon chien de le lâcher, et ayant entravé les pieds du prisonnier, je cours vers l'endroit où j'avais laissé le cadavre de Callirhoé.

O terreur et bonheur tout à la fois! elle est debout, pâle comme un spectre; mais ses yeux sont ouverts, elle n'est plus glacée, elle respire, elle vit. Elle ne peut encore marcher, mais elle me reconnaît et me dit d'une voix faible : — Markek! j'ai bien froid! — Je la porte devant la meule embrasée. J'appelle Kad-Aneith et Kad-Wir, je leur montre ma bien-aimée vivante; mais les dépouilles et les trophées sanglans qu'ils récoltent les intéressent bien davantage.

Callirhoé revient à elle; elle se souvient peu à peu, mais ne comprend pas encore ce qui se passe. Une troupe qui s'avance dans

l'obscurité me fait redouter un nouveau combat; je reconnais heureusement des amis dans ceux qui viennent : c'est un chef boïen que nous avions quitté le matin, et qui, au bruit lointain de la bataille, est revenu sur ses pas. Nous nous dirigeons tous vers le camp sans plus rencontrer d'ennemis. J'y trouve mes Gaulois abattus et découragés. Wir-Duh-Mar avait été tué. Karnach nous blâmait de ne l'avoir pas écouté : il était bien temps de faire des reproches! Notre retour, nos trophées, nos prisonniers et surtout nos amis les Boïens relevèrent un peu leur courage.

Après avoir invité le Boïen et tous les chefs à un grand repas pour le lendemain et chargé Kad-Wir de veiller sur mon prisonnier, je porte Callirhoé sous mon toit de chaume. A peine l'ai-je déposée sur mon lit de camp, que je me sens défaillir, et alors seulement je m'aperçois que je suis blessé. Je perds tout mon sang. C'est au tour de Callirhoé de me sauver la vie. Malgré sa faiblesse, elle se lève, appelle et demande des médicamens; mais on ignore chez nous l'art de la médecine, et on lui répond que Karnach seul connaît quelques formules pour guérir avec des paroles. Callirhoé hausse les épaules, ordonne à Kad-Wir de laver mes blessures pendant qu'elle ira chercher certaines plantes hors du camp. Je ne veux pas qu'elle s'expose seule, je la fais escorter, et, quoique très affaibli, j'étanche mon sang moi-même...

J'avais trop compté sur mes forces, je m'évanouis de nouveau. Quand j'ouvris les yeux, j'étais étendu sur mon lit de peaux d'ours, le corps enveloppé de bandelettes, assisté par Kilnias et Callirhoé. Kad-Wir parlait à mes chiens tout en pansant leurs blessures et la sienne avec un baume dont l'odeur aromatique parfumait l'intérieur de ma hutte. Quelques jours après, grâce aux soins de ma belle Étrusque, nous étions tous guéris. Des tribus gauloises, qui s'étaient attardées à battre la campagne autour de Rome, passaient continuellement. Près de dix mille Sénons et Boïens nous avaient rejoints à Biturigia dans l'attente d'un coup de main sur Arretium. L'attaque fut bientôt résolue, et notre armée entoura la ville. Kad-Aneith et moi, suivis de trente guerriers, qui portaient au bout de leurs piques les têtes ou les chevelures des Arrétiens tués dans notre combat nocturne, nous nous avançâmes près des murailles.

— Arrétiens, dis-je aux habitans pressés sur les remparts, en leur montrant nos trophées sanglans, voici ce que deux Gaulois savent faire dans la fuite! Jugez de quoi sont capables dix mille quand ils courent à la victoire. Craignez le sort de Rome, rachetez votre trahison et vos insultes par mille livres d'or, mille bœufs, mille moutons et autant de sacs de blé.

Je reçois pour toute réponse une flèche que j'évite. Je prends des

mains de mon écuyer notre drapeau national rouge, blanc, bleu, et je crie : A l'assaut! Les fossés sont comblés, les échelles dressées, les portes enfoncées ou brûlées, et nous sommes dans Arretium. Kad-Aneith et moi, suivis de nos clans, nous tombons sur l'ennemi, qui, massé en colonnes, défend la large rue qui traverse la ville. Le lucumon, couvert d'armes étincelantes, debout sur son chariot de guerre, excite ses soldats; une grêle de flèches et de javelots pleut sur nous de toutes parts, le sang ruisselle. Le cheval de Kad-Aneith tombe, et dans sa chute retient son cavalier sous lui, je vole au secours de mon ami pour le dégager; mais le lucumon, du haut de son char roulant au milieu des cadavres, lui traverse la poitrine de sa lance acérée, et fait passer le char sur son corps. Kad-Aneith ne se relèvera plus! La soif de la vengeance me dévore. Je renverse tout ce qui s'oppose à moi, je cours au perfide lucumon, et d'un coup de sabre formidable je lui tranche la tête. Ce trophée sanglant, que je montre aux Arrétiens, jette la terreur dans leurs rangs; ils hésitent, ils plient, ils sont vaincus. Les Gaulois les poursuivent dans les rues, dans les maisons, dans les temples; les statues des dieux sont brisées, les hommes qui ne se rendent pas sont massacrés sans merci, les femmes sont enlevées, les maisons saccagées et pillées, après quoi, poussant devant nous chariots, provisions, bestiaux et esclaves, nous levons notre camp de Biturigia et nous repassons les montagnes avec les Sénons. Kilnias et sa fille, dont j'avais fait respecter les richesses et les esclaves, nous suivent volontairement avec leurs dieux lares, et viennent se fixer au milieu de mon clan, sur les bords de l'Andria.

Le bruit de notre retour s'était déjà répandu dans les Gaules. Tous les peuples venaient nous recevoir et applaudir à notre gloire, en sorte que notre marche fut un véritable triomphe. Que de repas, de libations, ne fallut-il pas subir! que de sacrifices aux dieux! que de récits de combats nous eûmes à faire! Mais la plus touchante ovation fut celle des clans de nos forêts de l'Andria. Les druides, le collége des druidesses, les ovates et les bardes vinrent au-devant de nous à Kraeg-Aven (le rocher de l'inspiration, Crevant), lieu sacré, à la limite du pays biturix et du pays cam-bon (Chambon). Dhu-Lug, en sa qualité de *brenn* de la contrée, avait amené toute une nouvelle génération de jeunes guerriers, qui n'étaient que des enfans lors de notre départ. Mais combien d'entre nous étaient restés au-delà des monts! Les femmes, les enfans, les vieillards, cherchaient dans nos rangs un époux, un père ou un fils... Des larmes de joie ou de douleur coulaient de tous les yeux.

Le soir, avant de camper pour la nuit, les druides sacrifièrent à Teutatès sur la *haute pierre du feu*, celle des pierres de Crevant qui porte toujours son nom de *lap-ar-ell*. Les bardes chantèrent les

exploits glorieux des vivans et les louanges des héros morts dans notre expédition. Dun-Glan, Kad-Aneith et Wir-Dhu-Mar étaient restés sur les champs de bataille; je revenais seul, et de tous les amis que j'avais laissés au pays, je ne retrouvai que Margareth la druidesse. — Reviens vainqueur ou meurs, m'avait-elle dit en partant, et ses yeux semblaient alors me promettre son amitié, son amour peut-être, pour récompense de mes exploits; mais depuis que j'avais vu Callirhoé, nulle autre image de femme n'avait passé dans mes rêves. Après la cérémonie religieuse, Margareth me fit signe d'approcher. — Tu es parti *chevalier* et tu reviens *brenn*, comme je te l'avais commandé. Tu sais que mes vœux de prêtresse du gui de chêne ne me défendent pas de choisir un époux; mais j'ignore si tu as combattu et voyagé pour l'amour de moi, ou seulement pour la gloire, et je ne puis appartenir à celui qui n'aurait pas ces deux amours dans le cœur.

La beauté de Margareth était devenue éblouissante. Sa blancheur et ses cheveux d'or la faisaient ressembler à un rayon du matin, ou plutôt à une divinité d'un ordre supérieur, qui ne peut descendre aux soucis et aux travaux de la vie terrestre. Si Callirhoé résumait en elle tous les dons de la civilisation, toutes les grâces de la volupté, toutes les ardeurs de la jeunesse, la druidesse avec ses vêtemens immaculés et ses beaux cheveux flottans ornés de feuillages, me représentait le génie de nos forêts vierges et cette beauté éternellement enfant de la nature éternellement renouvelée. Elle était plus et moins que ma belle esclave. Privée du prestige que donnent l'art et l'industrie, elle était comme un parfum de la terre, comme une émanation de cette vie primitive que l'homme peut modifier, mais non rendre plus belle et plus sainte.

Je sentis confusément ces choses et ne pus les lui exprimer, car si je possédais beaucoup de notions nouvelles, si je savais parler des langues étrangères, si j'apportais dans notre monde encore barbare des élémens de progrès matériel, je n'avais rien acquis de vraiment religieux dans le monde du midi, et Margareth, gardienne de nos saintes traditions et de notre science intellectuelle, m'inspirait un respect mêlé d'effroi.

— Vierge auguste, lui dis-je, tu vois en moi un homme nouveau qui a toujours honoré ton souvenir, mais qui n'appartient plus au passé. Le Grand-Esprit a disposé de moi, et si tu ne me trouves pas indigne d'être ton frère, accorde-moi ce titre, et traite comme ta sœur la compagne que je ramène des pays du soleil.

— Je ne puis être la sœur de l'étrangère, répondit Margareth avec douceur, et je prévois qu'elle apportera chez nous le mal et le bien. Notre science nous enseigne à suivre la loi des changemens, puisque cette loi, douce ou cruelle, nous conduit à des existences

plus complètes. Pour moi, qui t'ai aimé, et qui ne puis plus ni te comprendre ni te communiquer mon esprit, je rentre dans l'ombre de nos sanctuaires verdoyans. Respectez-les du moins jusqu'au jour où ils devront tomber sous la hache, car le sens prophétique m'a souvent avertie de ce qui les menace inévitablement. Le jour n'est pas loin où la terre semblera trop étroite à vos descendans innombrables, et où les arbres séculaires aujourd'hui protecteurs de nos races deviendront les ennemis de la race future. Je veux vivre et mourir sous leur ombre, je veux rester vierge et m'endormir Gauloise jusqu'au prochain réveil dans une autre existence. Alors, Markek, nous nous retrouverons, si ton âme est libre, et l'amour de Margareth, aujourd'hui stérile, te deviendra fécond et vivifiant comme la rosée d'une aube nouvelle.

Elle dit, et s'éloigna avec un doux regard d'adieu et un calme sourire. Je la suivis longtemps des yeux comme elle s'enfonçait dans les angles des puissantes roches tapissées de mousse et de lierre. Deux fois elle disparut dans le labyrinthe des masses de granit, deux fois elle reparut montant de cime en cime; enfin elle passa comme une ombre légère entre les tiges des chênes sacrés, et se perdit derrière l'épaisseur de leurs ramures pendantes.

Je n'avais jamais eu qu'un vague sentiment d'amour pour elle, comme celui qu'inspire à tout jeune homme l'apparition d'une belle jeune fille; j'aimais Callirhoé de toutes les puissances de mon être, et ne désirais aucune autre femme. Cet amour ne laissait place en moi à aucun regret possible, et pourtant l'adieu et la prédiction de Margareth firent naître en moi une tristesse étrange et je ne sais quel remords, comme si la divinité de la Gaule m'eût reproché d'avoir, par un serment impie, consacré l'avenir de mon âme au culte des dieux Cabires et à l'éternelle alliance avec l'étrangère. Je contemplai longtemps ces majestueuses forêts où la Gauloise venait de s'ensevelir, et dont elle semblait m'avoir condamné à opérer l'horrible destruction. Un instant saisi d'horreur à la pensée de ce sacrilége, je redevins craintif jusqu'au fond de mon être, et je fus tenté, moi aussi, de me précipiter dans ces ombres austères, gardiennes sacrées du passé... Mais Callirhoé vint m'arracher à cette sombre rêverie. Sa vivante et rayonnante beauté dissipa mes angoisses. Kilnias m'appelait pour me consulter sur son établissement dans le pays. Au milieu des chariots qui portaient ses richesses et des nombreux serviteurs conduisant les chevaux, le bruit, le mouvement, les soins, les devoirs et les intérêts de la vie active me rappelèrent à ma mission d'initiateur. En sa qualité d'*altudd* (étranger), Kilnias ne pouvait acquérir de terres dans les Gaules pour son propre compte. Afin de lui faciliter le moyen de s'établir, je dus le prendre sous ma dépendance, et devant les vergobreiths il me jura foi et hom-

mage. Il n'était pas esclave, car il avait la liberté de quitter le pays, mais il n'avait pas le droit de porter l'épée comme les Celtes, propriétaires fonciers. Quant à Callirhoé, elle était, comme les femmes de tous les pays, libre de droit en mettant le pied chez nous.

Dans les mains de ces nouveau-venus, le pays changea bientôt d'aspect. Les ajoncs et les fougères furent convertis en champs de blé et en prairies. Un palais de pierre, orné de colonnes et de portiques dans le goût étrusque, s'éleva comme par enchantement. Au lieu de huttes de terre et de chaume, les esclaves et les cliens de Kilnias se construisirent des maisons de pierre et de bois. Les forêts environnantes furent transformées en parcs et en jardins. Les marais, changés en étangs ou en cours d'eau, firent tourner des moulins. Le minerai de fer qui couvre le sol des brandes fut recueilli, et les échos de Brigg (Brives) retentirent du bruit des marteaux des esclaves, cyclopes forgeant et battant le fer nuit et jour. De nouvelles routes sillonnèrent la plaine, les voyageurs et les marchands, plus nombreux qu'autrefois, vinrent échanger leurs produits. Kilnias et Callirhoé avaient apporté la civilisation au milieu de nous. Ils eurent d'abord à lutter contre le mauvais vouloir, la défiance et la jalousie de quelques-uns qui traitaient toutes ces améliorations de magie et d'enchantemens; mais nos druides, plus justes et mieux éclairés, protégèrent les étrangers et tolérèrent même le culte des dieux Cabires, qui avait de grands rapports avec quelques-unes de nos antiques cérémonies religieuses.

Mon clan était devenu une colonie étrusco-gauloise, et plus d'une jeune Biturige ne dédaigna pas l'amour des étrangers, entre autres la fière Hénora, la veuve de Dun-Glan, qui accepta les hommages du jeune chef arrétien, celui que j'avais vaincu la nuit de notre défaite devant Arretium. Nos guerriers revinrent peu à peu de leur mépris pour les beautés du midi, et bientôt la brune Callirhoé fut la plus recherchée et la plus courtisée de toutes les jeunes femmes du pays, tant à cause de son charme étrange, de son savoir et du bruit de ses aventures que pour les immenses richesses qu'elle et son père avaient apportées dans les Gaules.

Je n'avais pas, aux yeux de ses adorateurs, plus de droits qu'eux-mêmes. Elle était libre devant les hommes, et Kilnias, vivement sollicité, réunit un jour tous les aspirans à la main de sa fille dans un repas où Callirhoé devait, selon l'usage gaulois, se choisir un époux. Dhu-Lug avait divorcé avec sa femme, et se mettait aussi sur les rangs pour obtenir la main de la riche Étrusque. C'est ici, dans la villa de Kilnias, dont les fondations, vingt fois recouvertes d'autres constructions, gisent peut-être encore sous le sol qui nous porte, que les notables, les chefs de clans et les principaux colons, avec leurs femmes et leurs filles, se rendirent pour les fiançailles.

En attendant les invités, je me promène dans les jardins ornés de statues et de fontaines aux eaux jaillissantes; les allées sont bordées d'arbres taillés en pyramides, en cônes ou en parasols. Les convives arrivés, on se rend dans la salle du festin. Les murailles sont décorées de peintures qui représentent, dans chaque compartiment, un sujet différent sur fond rouge brique. C'est Isis à tête de vache qui tient un sistre, un loup noir qui lèche une amphore, une oie becquetant une fleur, un chat à bec d'aigle avec de grandes ailes, un chien bleu avec une tête et une poitrine de femme. Le plafond est divisé en grands caissons peints en bleu, avec un animal inconnu dans le milieu. La grande table en fer-à-cheval qui fait le tour de la pièce est couverte de fleurs ainsi que le pavé en mosaïque rouge, noire et blanche. Aux quatre coins sont de hauts brûle-parfums en bronze doré. Six hérauts sont chargés de placer chacun selon son rang ou son mérite. Les femmes occupent les lits à droite de Callirhoé, entièrement cachée sous un voile couleur de flamme; à sa gauche, la place d'honneur, que doit occuper l'époux qu'elle choisira, reste vide. Kilnias, Dhu-Lug, moi et les autres hommes, nous sommes assis sur des bancs rembourrés et garnis d'étoffes. Le repas est magnifique, je ne suis plus aussi barbare que chez le lucumon, et je peux en apprécier l'ordonnance. Il se divise en trois services : au premier, les vins et les épices; au second, des mets légers et poussant à l'appétit; au troisième, qui est le repas principal, chaque convive a devant lui une poule grasse, de la chair de sanglier, du lièvre, des poissons frits, des gâteaux de froment et différentes friandises que l'on peut emporter chez soi. Les vins circulent tout le temps, et bientôt les têtes s'échauffent.

— Il y a déjà trop longtemps que cette chaise est vide, dit Dhu-Lug en montrant la place d'honneur. Il faut que la belle Italienne prenne la coupe et choisisse l'heureux guerrier qui doit s'asseoir à ses côtés.

— Pourquoi ne t'y mets-tu pas? lui crie d'un ton railleur Muig-Can (le nuage blanc), beau jeune homme blond aux longues moustaches.

Dhu-Lug allait répondre, mais Callirhoé se lève et dit en très bon gaël : — Aucun des jeunes chefs qui prétendent à ma main n'ignore que si je suis parmi eux en ce moment, je le dois à Markek Wald-Righ. Il m'a sauvé la vie deux fois, et si je ne l'aimais depuis longtemps, je devrais au moins lui prouver ma reconnaissance en le choisissant pour époux. Wald-Righ, reçois donc la coupe de mes mains et viens t'asseoir près de ta fiancée, de ta femme aujourd'hui devant les hommes comme elle l'était déjà devant les dieux!

Elle prend la coupe, l'approche de ses lèvres et me la tend. Ses femmes la débarrassent de son voile, et elle paraît vêtue de blanc,

couverte de colliers et de bracelets, ornée d'un haut frontal d'or et d'un pectoral enrichi de pierreries.

Ses suivantes apportent un trépied au milieu de la salle, deux agneaux blancs sans tache sont égorgés, pendant que des joueuses de flûte accompagnent de leurs instrumens le sacrifice religieux. Un morceau de la chair des victimes est offert à chacun des prétendans, qui se résignent à manger et à boire, après quoi tous se préparent à nous conduire au domicile conjugal, c'est-à-dire chez moi. Une torche d'épine blanche à la main, Kilnias ouvre la marche; un chœur de musiciennes et de jeunes vierges, chacune tenant une torche de sapin, nous précède. Les femmes, les prétendans éconduits et les convives ferment le cortége. A la porte de ma maison, on s'arrête, et une coryphée chante au son des flûtes un petit poème en vers à la louange de l'hymen, pendant que je donne à Callirhoé, assise sur une peau de mouton, un anneau nuptial en fer, une quenouille, une clé et un plat dans lequel Kilnias et moi jetons quelques pièces d'or : c'est le simulacre de la dot de ma femme et de mes biens mis en commun. Kilnias embrasse sa fille au front, et les flambeaux sont éteints au moment où Callirhoé passe le seuil de ma porte. Je congédie les dames étrusques qui prétendent avoir des instructions à donner à la mariée. J'avais assez de toutes ces cérémonies inusitées dans la Gaule, sauf celle de la coupe.

... Ma modeste demeure n'étant pas digne de ma jeune épouse, j'allai m'établir chez mon beau-père. Callirhoé voulut consacrer notre union devant ses dieux mystérieux en renouvelant la cérémonie qu'elle avait faite à Arretium le jour où nos sermens furent tracés d'une manière indélébile sur son bracelet d'esclave, qu'elle portait encore et ne voulut point quitter; mais cette fois les caractères osques apparurent sur une table de bronze qu'elle fit sceller dans le mur, au fond de notre lit.

Je ne fis aucune résistance au vœu de Callirhoé. Elle disposait de ma volonté avec une force souveraine, et bien que ses Cabires m'inspirassent plus de dégoût que de véritable croyance, il ne me vint pas seulement à l'esprit de lui présenter une objection. Pourtant je sentis rentrer en moi, à partir de ce jour, l'espèce de tristesse qui m'avait saisi en recevant les adieux de Margareth; c'était une tristesse vague et comme une lassitude mystérieuse de la vie. Il me semblait que ma destinée était accomplie et que je ne serais plus fidèle à ma mission, si je la poussais plus loin. J'étais fier sans doute du résultat de nos conquêtes, de l'augmentation de nos richesses et de notre activité; mais je n'en éprouvais pas moins une sorte de douleur sourde et profonde quand je voyais la hache éclaircir et reculer la lisière des grands bois, et le soc de la charrue diminuer, sillon par sillon, heure par heure, nos territoires

de chasse autrefois sans limites et sans désignations particulières. J'étais cruellement partagé, je m'en souviens bien, entre l'amour obstiné du sol vierge et l'ardeur fiévreuse du défrichement.

Un jour je m'enfonçai seul dans la forêt; je voulais revoir encore ces vieux arbres que j'avais moi-même condamnés à disparaître pour satisfaire les nouveaux colons. Quand je fus assez avant dans le bois pour ne plus rencontrer de sentiers frayés, ma tristesse devint farouche, et je sentis comme la haine de moi-même. En proie à une lutte bizarre entre deux instincts opposés, je me demandai si je ferais abattre les arbres ou briser les charrues; puis j'eus honte de mes préjugés barbares, et voulant braver la mystérieuse influence des chênes magiques, je saisis ma hache et j'en portai un coup furieux au flanc d'un de ces colosses de verdure. Un gémissement plaintif, qui semblait sortir du cœur même de l'arbre, fit passer une sueur froide sur tout mon corps, et la hache me tomba des mains. Je me laissai choir sur mes genoux en cachant mon visage comme pour me soustraire à quelque terrible apparition, lorsqu'une voix douce m'appela par mon nom; je relevai la tête et vis devant moi la belle et sainte Margareth, pâle comme les violettes blanches qui paraient sa chevelure.

— Ami, me dit-elle, les temps sont venus! L'esprit de divination, qui ne m'a jamais trompée m'envoie vers toi pour te délivrer. Je cherchais dans cette forêt condamnée l'inspiration que ta présence m'apporte. C'est le ciel qui t'envoie ici, Markek, c'est le ciel qui m'y a conduite. Ne pleurons plus le sort des choses accomplies. L'âme du grand chêne reçoit de l'homme sa délivrance, puisque toute vie se renouvelle et se complète par la mort. Songe à toi-même, mon cher Markek, songe à te délivrer, toi qui as cru pouvoir te lier au joug des choses fatales. Abandonne le culte de la mort et ne crois pas disposer de ton âme comme d'un présent qu'on lègue à une épouse ou à un ami. Le Grand-Esprit fait tout avancer par une invincible force, et l'homme ne peut fixer son propre avenir. C'est un torrent qui l'emporte au-delà de ses prévisions et qui se rit de ses volontés coupables... Mes paroles te semblent obscures... Bientôt tu les comprendras, Markek; bientôt ton esprit, affranchi des ténèbres du présent, rentrera libre dans la vie continue et ascendante des êtres immortels; mais tu peux rester dans la sphère d'*Abred* plus longtemps que tu ne penses... Brise le serment impie, et aspire à la sphère de *Gwinfyd*, où je vais t'attendre et m'efforcer de t'attirer vers moi.

— Que veux-tu dire, m'écriai-je, et comment sais-tu qu'un serment me lie aux dieux étrangers? Parle, jeune devineresse, dois-je mourir bientôt? Et toi, pourquoi parles-tu de me précéder dans une autre existence?

La vierge du gui de chêne souriait toujours, mais elle pâlissait comme une ombre qui va s'effacer. — Ne vois-tu pas que je meurs? répondit-elle en soulevant la longue draperie noire qui recouvrait sa robe blanche et en me montrant une large tache de sang sous son bras gauche. Tu as cru frapper le chêne, Markek, et c'est moi que tu as tuée. Tu ne me voyais pas, ou tu me prenais pour quelque génie malfaisant. Va, je te pardonne et te remercie; mon heure était venue, et il m'est doux de mourir de ta main; il m'est doux de mourir dans la forêt qui va périr aussi et dont les débris couvriront demain la terre où j'aurai disparu. Éloigne-toi, Markek, tu ne dois pas voir mourir la vierge du gui de chêne. Notre mort et notre vie sont des mystères que nul œil profane ne doit contempler. Va-t'en, je te le commande! Adieu et à revoir bientôt, Markek!

Pendant qu'elle parlait, l'horrible tache de sang s'élargissait rapidement, et la druidesse chancelante fut forcée de s'appuyer contre l'arbre.

— Non, non, m'écriai-je, je ne te laisserai pas mourir seule, et j'essaierai de te sauver.

— Eh bien! dit-elle d'une voix aussi faible que la brise lointaine, va vers ce fourré à ta droite, tu y trouveras mes compagnes, et tu les amèneras vers moi.

J'aurais dû comprendre que Margareth me trompait, car jamais druidesse n'a révélé à un profane le secret de ces retraites où leur communauté se dérobe à tous les yeux. Je courus vers le taillis, je m'y précipitai en criant et en appelant. Je n'y trouvai que le silence du désert. Je revins éperdu vers Margareth : elle n'était plus là; je la cherchai en vain jusqu'à la nuit. Dix fois je crus me retrouver au pied de l'arbre où j'avais laissé tomber ma hache; mais était-ce bien le même arbre? Ma hache avait disparu aussi, et l'herbe où je croyais voir quelques empreintes de pas et quelques gouttes de sang ne portait aucune trace réelle de ma vision... J'ai toujours ignoré, j'ignore encore si j'ai rêvé l'apparition de la druidesse et si j'ai été la cause de sa mort.

— Oh! non, cela ne peut pas être, s'écria Marguerite, interrompant mon récit. Non, non, Marc! c'était une vision!

L'interruption de Marguerite dérangea mes souvenirs, et quelques instans se passèrent sans que je pusse les rassembler. Enfin, pressé par elle et par Fanny, je crus pouvoir me rendre compte de ce qui avait suivi l'événement de la forêt.

— Oui, oui, repris-je, c'était une hallucination, je l'espère; mais il ne me fut pas possible de m'en assurer, car le lendemain,... le lendemain, j'allai à la chasse avec Dhu-Lug, et je n'en revins pas!

Dhu-Lug, contre mon attente, ne m'avait gardé rancune ni du commandement que j'avais repris d'après la volonté nationale, ni

de la préférence que m'avait montrée Callirhoé. Cette bienveillance me toucha, et nous étions devenus amis, bien que ma femme m'engageât à me méfier de lui. Elle le croyait lâche et perfide, mais je ne partageais point ses soupçons. Nous avions donc projeté, lui et moi, de réunir les guerriers pour faire une grande tuerie de sangliers qui dévastaient nos cultures. Tout est prêt, nous partons à cheval, les trompes retentissent dans la forêt, nos chiens ont déjà lancé une laie et ses marcassins. Dhu-Lug et moi, acharnés à leur poursuite, nous avons perdu la chasse, et nous nous dirigeons dans le fourré du côté où j'entends mes chiens aboyer de colère contre l'animal qui leur fait tête. Mon pauvre Tan, le ventre ouvert par les défenses du sanglier, revient expirer sous mes yeux. L'épieu à la main, je m'élance sur la bête; mais mon cheval effrayé s'abat; j'ai la jambe prise sous lui, et je crie à Dhu-Lug de venir à mon aide. Alors lui, riant d'une manière sinistre: — Markek! l'occasion est trop belle de rendre veuve Callirhoé, je ne la laisserai pas échapper. — Je fais de violens efforts pour me dégager de dessous mon cheval, dont le traître a coupé les jarrets. Le sanglier vient sur moi malgré mon chien Dhu, qui se cramponne à ses soies hérissées; je ne désespère pourtant pas de le tuer. Il est à portée de mon bras, et je lui enfonce mon épieu dans la gorge. La bête m'écrase de son poids. — Dhu-Lug! criai-je, ne me laisse pas étouffer ici! Si je t'ai offensé, je t'offre le combat. — Mais le lâche, qui s'était éloigné à la vue du danger, revient vers moi, descend de cheval; je vois reluire la lame de son large coutelas, et je ressens dans la poitrine une douleur atroce qui m'arrache des cris aigus. Puis la souffrance devient si violente que je ne la sens plus;... j'étouffe,... j'ai soif,... un voile sombre s'étend sur mes yeux...

— Et puis après? me demanda Marguerite avec anxiété.

— Après, Margareth? après?... Je ne me souviens plus,... j'étais mort.

Il se fit un long silence autour de moi. Je ne sais qui le rompit, je sais seulement que ce ne fut pas Marguerite. J'étais très fatigué et absorbé dans ma lassitude, comme si je fusse rentré, après mon récit, dans quelque phase expectante d'une existence qui n'était ni celle de Markek Wald-Righ, ni celle de Marc Valery. Pourtant je n'ai pas dormi dans le néant entre ces deux manifestations de ma vie éternelle! Que suis-je devenu dans l'intervalle immense qui les sépare? Il est fort étrange que je ne puisse me retrouver ailleurs qu'ici!

Je n'ai pu me rendre compte de l'effet de mon récit sur mes auditeurs. Marguerite rêvait, Fanny souriait, mon oncle prétendait que les Étrusques pourraient bien avoir enfoui des trésors sous les

fondations de son manoir. Mme d'Astafort discutait sérieusement avec lui sur ce point. Je les entendais confusément échanger leurs réflexions naïves. Au moment où l'on se sépara, Fanny me dit :

— Vous avez très agréablement mêlé le présent au passé. Nous avons reconnu Carnat et son chien, votre écuyer Kadour, votre ami Cadanet. Callirhoé existe peut-être... en Afrique! — Mais Dhu-Lug, votre ennemi, votre assassin, qui donc est-ce? Peut-on le savoir?

— Je n'en sais pas le premier mot, répondis-je.

— Moi, je le sais, reprit-elle; mais je ne le dirai pas.

Marguerite s'est retirée de bonne heure, afin d'être prête demain de grand matin. J'ai pris le même prétexte pour rentrer chez moi et pour écrire à la hâte tout ce que j'avais raconté, car j'ignore si je ne l'oublierai pas encore! Je tombe de sommeil, mais j'éprouve le calme d'un homme qui s'est délivré d'un fardeau!

26 septembre. — Ce matin, dès quatre heures, les hôtes et les échos de Saint-Jean furent éveillés par le son des cors, les hurlemens des chiens et les cris des *piqueux*. Mme d'Astafort et sa fille se firent un peu attendre; mais à cinq heures nous étions tous en marche vers les bois Ramier. Le soleil se leva dans de grandes bandes roses au milieu d'un ciel gris perle. Quelques chasseurs retardataires vinrent nous rejoindre sur la brande. Boc était du nombre; il s'était composé un petit costume de chasse qui ne manquait pas de fantaisie, et, le fouet en main, il vint caracoler sur son maigre alezan écorché devant Mlle d'Astafort, à laquelle il cherche encore à plaire; mais il faut avouer qu'il ne brillait pas à côté du marquis à cheval en paletot de velours, botté, éperonné, le fouet en main, une fleur à la boutonnière, la trompe en sautoir, le couteau de chasse au flanc, la cravate flottante et le toquet noir sur le nez; il ne lui manquait qu'une plume pour être tout à fait gentilhomme d'opéra-comique. Sifflant et resifflant des airs de chasse, appelant ses chiens par tous les noms du martyrologe canin, caressant son cheval, caracolant avec souplesse, il rayonnait de satisfaction. Il était dans l'exercice de tous ses avantages et de toutes ses séductions. Marguerite ne le regardait pas, mais il se croyait regardé et apprécié. Il ne lui était pas possible de supposer qu'il ne fît pas d'effet sur elle. Elle était charmante, ma Marguerite, dans son habit d'amazone; elle maniait mon cheval d'un air décidé et ne craignait plus rien de lui. Mme d'Astafort, qui humait à pleins poumons l'air du matin, suivait à distance, avec M. Désormes, dans la voiture conduite par Dolin.

Nous entrons en chasse à six heures. Les chiens sont découplés et donnent bientôt de la voix sur un chevreuil. Les piqueux sonnent le lancer, puis le bien-aller. La bête sort des bois Ramier, traverse

la route d'Issoudun et la forêt Jacquelin, se forlonge et emmène la chasse dans la forêt de Bommiers. M. de Mauvezin sonne la vue et part comme un trait d'arbalète. Nous suivions sans nous presser, Marguerite, Fanny et moi. Raoul de Vinceux vint nous rejoindre, et, pour ne pas lui inspirer de soupçons, je le laissai escorter ma cousine et prendre un peu d'avance avec elle. Fanny se mit à ralentir l'allure de son cheval jusqu'à ce que, par un mouvement brusque, elle l'arrêta sur les jarrets et se laissa glisser à terre. Elle était très pâle.

— Qu'avez-vous? Souffrez-vous? lui demandai-je en descendant de cheval aussitôt.

— Oui, dit-elle d'une voix étouffée, oui, je souffre beaucoup.

— Je vais courir après Mlle Désormes et vous l'envoyer.

— Non, non! je n'ai pas besoin d'elle! Attachez les chevaux, je veux me reposer un instant.

Je lui obéis pendant qu'elle s'asseyait sur un arbre abattu.

— Vous êtes un bel ami! reprit-elle. Je vous boude depuis plus de huit jours, et vous ne vous en êtes pas douté!

— Et pourquoi donc me boudez-vous?

— Parce que vous n'observez pas nos conventions. Vous êtes d'une telle imprudence, vous et Marguerite, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir de votre amour; aussi dois-je vous prévenir du résultat de votre froideur affectée envers moi.

Je lui demandai en souriant de quel malheur j'étais menacé.

— Avant que je vous le dise, reprit-elle, répondez. Marc, vous vous méfiez de moi?

Je jugeai inutile de vouloir jouer au plus fin avec elle; je lui avouai franchement que le coup de cravache si traîtreusement appliqué au cheval de Marguerite quelques jours auparavant m'avait donné à réfléchir.

— Vous faites bien de me dire la vérité, reprit-elle : vous avez deviné que Marguerite m'impatientait et m'irritait quelquefois avec ses airs de souveraine et d'enfant gâtée; mais je ne mérite pas que vous m'accusiez d'être mal pour vous et vous me faites beaucoup de chagrin. Cela vous étonne? C'est que je ne suis pas une femme comme les autres. Suis-je meilleure ou pire? Je ne sais. Depuis que j'ai votre amitié, il me semble que je suis moins mauvaise, et si le ciel eût voulu que je connusse l'amour, je serais devenue tout à fait bonne; mais ce sont là des rêves auxquels je ne m'arrête pas... Il s'agit de vos intérêts, écoutez-moi. Avant-hier ma mère m'a reparlé de ses projets; elle m'a reproché d'être froide et comme irrésolue avec vous, elle m'a signifié qu'il fallait me décider promptement. Votre oncle aussi vous eût pressé de vous déclarer, si vous ne vous fussiez absenté ce jour-là. Il a fixé le mariage de Marguerite au

15 octobre prochain, et il souhaite faire les deux noces à la fois; c'est une idée fixe; il n'y a plus moyen d'éviter une explication.

— Je ne puis la provoquer, répondis-je, cette explication que personne ne me demande! Mon oncle a une si étrange manière de procéder qu'il faudrait être archi-brutal avec lui pour ne pas l'encourager dans ses illusions. Quoi! il fixe le jour du mariage de sa fille sans lui demander si elle agrée le prétendant, et il établit que je vous épouserai ce jour-là aussi, sans qu'il ait fait aucune démarche de ma part auprès de vous?

— Il est comme cela, reprit Fanny; il s'est entendu avec ma mère; il compte que Mauvezin convaincra Marguerite aujourd'hui à la faveur de quelque tête-à-tête fortuit ou cherché, et il compte aussi que de mon côté je vous plairai aujourd'hui même en vous donnant à entendre que je vous aime. Voilà les coups de tête de M. Désormes, le plus brutal, le plus maladroit et en même temps le plus timide des hommes quand il s'agit de s'expliquer.

— Eh bien! si mon brave homme d'oncle perd l'esprit, c'est à nous de le lui remettre, ma chère Fanny. Quant à moi, je sais ce que j'ai à faire au sujet de Marguerite; mais vous, vous ne me laisserez pas, j'espère, l'initiative en ce qui vous concerne. Vous direz bel et bien que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimé, et que par conséquent vous ne désirez pas que je vous aime.

Fanny ne répondit pas; elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. J'étais stupéfait, à la fois ému et inquiet de cette douleur.

— Qu'est-ce donc, ma chère Fanny? lui dis-je en essayant de prendre ses mains, qu'elle crispait avec détresse contre sa bouche pour étouffer ses sanglots. Comment ai-je pu vous offenser? Que voyez-vous dans ma conduite qui démente l'estime et le respect que j'ai pour vous? Vos larmes me prouvent que j'ai froissé votre cœur par mes méfiances. Pardonnez-moi, et croyez que je veux être votre ami sincère et dévoué.

— Marc, répondit-elle avec énergie, je n'ai pas, je ne peux pas avoir d'ami, moi! pas plus d'ami que d'époux! Je suis seule au monde pour toujours : je suis pauvre!

— Pauvre! m'écriai-je. Vous croyez que c'est la richesse de Marguerite qui m'a fait lui donner la préférence? Sachez que...

J'allais lui dire que j'étais dorénavant plus riche que ma cousine; mais je m'observai et me repris : — Sachez que je l'aimais avant de vous connaître et que je l'ai aimée dès l'enfance... Je n'ai jamais aimé qu'elle. Elle est mon premier, mon unique amour.

Je disais la vérité, Fanny le sentit à mon accent et se redressa dans sa fierté. — Vous défendez votre dignité, permettez-moi de défendre la mienne. Marguerite a toujours cru que j'étais jalouse

de sa richesse. Marguerite est une véritable enfant, élevée à son insu dans la vanité des gros écus. Moi, je les méprise, ces écus dont je n'ai que faire; je les hais d'autant plus qu'ils sont l'objet du culte de tous ceux qui m'entourent et qu'ils ont fait la solitude autour de moi!

— C'est possible, Fanny, c'est possible pour des marquis ruinés, pour des Mauvezin; mais pour moi...

— Qui vous parle de Mauvezin? s'écria-t-elle en se levant et en fixant sur moi ses grands yeux sombres.

Aimerait-elle Mauvezin?

La situation était dans tous les cas si délicate et si douloureuse que je n'osai pas le lui demander; mais je crus pouvoir lui dire que Mauvezin n'épouserait jamais Marguerite.

— Eh bien! vous vous trompez, reprit-elle impétueusement, il l'épousera dans trois semaines, il l'épousera le 15 octobre prochain. Marguerite doit le savoir, et je m'étonne qu'elle ne vous l'ait pas dit.

— C'est qu'elle ne sait rien de ce projet...

— Ou qu'elle ne veut pas vous chagriner inutilement d'avance; mais prenez-en votre parti, il faut renoncer à Marguerite : elle ne saura et ne voudra pas résister à son père.

— S'il en est ainsi, repris-je, il y aura une solution bien claire : je tuerai Mauvezin.

— Ah! mon pauvre ami, dites qu'il vous tuera. Le marquis n'a appris que trois choses dans sa vie, monter à cheval, manier une épée et tirer le pistolet, et il est de première force à tous ces exercices; puis, quand même vous le tueriez, cela ne vous donnerait ni son titre ni sa fortune, qui, bien que fort modique à côté de celle de Marguerite, est considérable à côté de la vôtre.

Il me sembla qu'elle parlait de Mauvezin avec orgueil, et peut-être voulait-elle m'intimider pour m'empêcher de lui chercher querelle.

— Vous souriez? reprit Fanny; à quoi pensez-vous?

— A vous, mademoiselle d'Astafort.

— Ah! fit-elle en se rasseyant comme brisée.

— Et à M. de Mauvezin.

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne comprends pas qu'il n'ait jamais songé à vous faire la cour.

Elle devint très pâle, me regarda encore fixement et dit d'une voix sèche : — Le marquis ne m'a jamais fait la cour.

Ce fut à mon tour de chercher à démêler la vérité dans son regard. — Pourquoi me regardez-vous ainsi? Vous me faites peur!... Allons-nous-en.

Je l'aidai à se remettre en selle, et nous partîmes.

Après un temps de galop, Mlle d'Astafort rompit le silence et me demanda si je pensais vraiment que M. de Mauvezin se fût occupé d'elle.

Je lui avouai que M. de Vinceux me l'avait donné à entendre jadis, et que Marguerite l'avait supposé aussi. Elle s'en défendit en tournant le marquis en ridicule. Jamais je ne l'avais vue si acerbe et si railleuse; mais ce pouvait être aussi bien du dépit que du dédain.

Nous rejoignîmes le gros des chasseurs, qui nous attendait en attaquant un copieux déjeuner sur l'herbe. Fanny fut éblouissante d'entrain et d'esprit pendant le repas. Elle me fit remarquer encore les côtés ridicules du marquis, lequel, en sa qualité de louvetier, nous régala de l'éloquent récit de ses prouesses, rédigé dans les termes du vocabulaire de la vénerie.

Le déjeuner était à peine achevé qu'une fanfare nous avertissait du lancer d'un sanglier. Tous les hommes furent vite à cheval, et la chasse reprit de plus belle. Marguerite et Fanny préférèrent se reposer; elles laissèrent partir la voiture de M. Désormes. Raoul et moi nous sommes restés près d'elles.

Il eût été bien facile à Mlle d'Astafort de me laisser causer un peu avec Marguerite. Raoul ne demandait qu'à nous accorder cette liberté, il semblait deviner ce qui se passait entre nous; mais Fanny se conduisit comme si elle eût juré à M. Désormes de surveiller sa fille. Elle ne nous permettait pas seulement d'échanger un regard, et sa figure avait une expression de malice étrange. — Marguerite, dit-elle tout à coup, à quoi songes-tu?

— J'ai donc l'air *songeur?* répondit Marguerite.

— Plus que cela. Tu as l'air absorbé, comme Marc hier soir après son fameux roman de Callirhoé.

— Eh quoi! dis-je à mon tour, n'avez-vous pas déjà oublié ce long et absurde récit?

— Je n'ai rien oublié, reprit vivement Marguerite.

— Elle n'a garde! dit Fanny railleuse; je crois qu'elle pensera longtemps à Callirhoé!

— J'aime beaucoup Callirhoé, dit Marguerite. Elle m'intéresse, et je voudrais savoir ce qu'elle est devenue après la mort de Markek.

J'avouai que je l'ignorais absolument.

— Alors, reprit Fanny, vous n'avez jamais été Markek, car il l'avait trop aimée pour ne pas revenir en ce monde pour elle seule, et je suis bien sûre que si, dans une autre existence, il a rencontré de nouveau la Gauloise Margareth, elle en a encore été avec lui pour ses frais.

Fanny ajouta beaucoup de sarcasmes qui tendaient à exciter la jalousie de Marguerite et à lui faire penser que j'avais dans l'imagination le type d'une beauté bien plus séduisante que la sienne. Raoul, qui n'était pas au courant, s'éloigna pour s'occuper de nos chevaux, que surveillait son domestique.

— Voyons, Marc, dit alors Fanny, rassurez donc Marguerite, qui est toute rouge de colère et prête à pleurer! Dites-lui que vous avez adroitement arrangé ce roman pour que M. Désormes ne prît pas l'alarme, et vît au contraire dans votre dédain pour la druidesse une protestation contre les sentimens qui l'avaient tant fâché il y a deux ans. Si vous eussiez été moins enfoncé dans l'ivresse de votre improvisation, vous eussiez vu votre oncle *jubiler*, comme dit ma mère, à ce passage où vous sembliez dire à sa fille que vous renonciez à elle pour toujours.

— Marc a dit le contraire! s'écria Marguerite; la Gauloise et lui pensaient se retrouver dans une autre phase...

— Oui, oui, reprit Fanny, rejette-toi sur les phases futures! Le père Désormes s'en soucie fort peu des phases de l'éternité!

— Fanny, lui dit Marguerite avec feu, je crains que dans l'éternité tu ne sois toujours seule, toi, et par ta faute, ma chère enfant! Tu aimes à faire souffrir les autres!

Raoul revint fort à propos. — Autant que j'ai pu comprendre, dit-il, ce dont vous parliez tout à l'heure, Marc vous a raconté hier une histoire singulière dont il se disait le héros.

Je lui expliquai que je m'étais livré à cette fantaisie, et que Mlle d'Astafort avait voulu y voir des allusions à la réalité.

— Ah bien! reprit Fanny, vous prétendiez vous souvenir, tout en racontant...

— Avez-vous pu croire à cette plaisanterie?

— Ma mère y croit fermement; mais moi j'ai bien vu que vous inventiez, et je soutiens d'autant plus que Callirhoé est votre rêve, votre idéal...

— Marc, j'ai à vous parler, dit brusquement Marguerite, et, passant son bras sous le mien avec le courage de la franchise, elle m'emmena à quelque distance sans daigner répondre à Fanny, qui la poursuivait de ses épigrammes.

— Ami, me dit-elle, je ne sais si vous avez inventé ou raconté : dites-moi la vérité, à moi!

— Je ne la sais pas moi-même, répondis-je : j'étais de très bonne foi et emporté comme malgré moi dans une région qui me semblait être celle du souvenir; mais, après avoir dormi là-dessus, et dormi très profondément, car j'étais très fatigué, je vous jure que je ne suis plus sûr de rien. Je crois avoir mis en ordre une foule de ré-

miniscences de mes lectures, et je n'ai pas la prétention d'être doué d'une faculté exceptionnelle.

— Marc, s'écria ma chère Marguerite avec vivacité, laisse-moi croire que tu as cette faculté extraordinaire! Elle me charme, car je suis romanesque aussi, moi, quand je m'y mets! Et moi aussi, je m'imagine à présent que j'ai été druidesse au temps jadis! Cela m'explique ma passion pour les grands arbres et mes délicieuses rêveries sous leur ombrage.

— Prenons garde, ma Marguerite! il serait dangereux de nous trop livrer aux fantaisies de l'imagination!...

— Sois tranquille, reprit-elle, je n'irai pas trop loin. Je laisserai une porte de ma forêt primitive ouverte sur les terres de la réalité, et avec les autres je rirai, si l'on veut de tout cela; mais avec toi j'en veux causer souvent et dire : *Que sais-je?* Il est bien vrai que j'ai un peu souffert de ton amour pour la belle Étrusque, et la cruelle Fanny ne l'a que trop deviné; mais mon père n'a pas compris que Margareth l'emportait sur elle au fond de ton cœur, et que nous étions désormais l'un à l'autre pour toujours!

— Oh! oui, ma bien-aimée, toi seule, toi seule à jamais!...

Un des piqueux vint de la part de M. de Mauvezin nous dire que le sanglier emmenait la chasse du côté de l'étang d'Alloigny, dans la forêt de Cheurs, et que, si nous voulions assister à l'*hallali*, nous devions nous hâter. Nous partîmes aussitôt, et je profitai de ce temps de galop pour demander à ma cousine si son père l'avait avertie du jour fixé pour son mariage avec Mauvezin. Elle n'en savait rien, et, au lieu de l'abattre et de la décourager comme je le craignais un peu, cette nouvelle l'irrita vivement.

— Ah! on choisit le 15 octobre! dit-elle; juste le jour de la fête de ma pauvre mère, la Sainte-Thérèse! C'est sans doute pour lui montrer, là où elle est, comment on se conforme à ses désirs en me mariant avec un autre que toi! Mon père croit son projet accompli; il ne me consulte même pas! Il me regarde sans doute comme une trop petite fille pour avoir une volonté! On va toujours et l'on croit que je ne compte pas! Nous verrons bien!

Et Marguerite, tout en colère, fit siffler sa cravache aux oreilles de son cheval, qui repartit au triple galop.

Nous sommes arrivés juste à temps pour assister à une prouesse du marquis. Le sanglier avait fait tête aux chiens et en avait déjà décousu plusieurs, quand Mauvezin, ayant mis pied à terre, s'avança seul contre la bête furieuse, qui courut sur lui; mais il l'évita avec dextérité et la frappa de son couteau de chasse au défaut de l'épaule. La lame entière disparut dans le corps de l'animal, qui fit trois pas en chancelant et tomba mort. Les hourras, les cris, le son des

trompes de chasse, les aboiemens des chiens partirent de tous côtés; ce fut un véritable triomphe. Le marquis le méritait sans doute, mais j'en étais jaloux, surtout en voyant Marguerite admirer son courage et son adresse. Fanny le regardait en serrant les dents, et je crus deviner qu'elle aussi était jalouse de ce tueur de bêtes fauves.

De gros nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, quelques larges gouttes de pluie nous avertirent de chercher un refuge contre l'orage qui menaçait. M. de Mauvezin, le visage rayonnant de gloire, offrit à Mme d'Astafort et à mon oncle de se réfugier à Chizé; la marquise de Mauvezin serait heureuse de les recevoir. Je surpris un regard d'intelligence entre eux. M. Désormes accepta, et, sans consulter Marguerite, il la fit monter dans la voiture. Fanny hésita à en faire autant pour obéir à sa mère; mais Désormes la poussa devant lui, et la calèche partit dans la direction de Chizé. Les chasseurs suivirent ventre à terre sous la pluie qui commençait à tomber dru. J'eus bien envie de retourner à Saint-Jean; mais cette brusque invitation me fit l'effet d'un guet-apens, et je galopai derrière la voiture.

Il y avait plus d'une lieue jusqu'à Chizé, et il faisait déjà nuit quand nous y arrivâmes. M. Désormes et ses compagnes entrèrent au salon. Quant à moi, j'étais tellement mouillé que j'allai, avec plusieurs autres, me sécher à la cuisine, où, à grand renfort de fagots nous fîmes un feu à incendier le manoir. La cheminée est à elle seule un monument capable de recevoir un bœuf tout entier. Les chenets en fer, usés et luisans par suite du frottement journalier, représentent deux hommes d'armes moyen âge, le casque en tête et l'épée au poing. La cuisine est vaste. Sur les murailles enfumées sont pendues les casseroles et les bassines de cuivre au ventre respectable qui reflètent en mille points lumineux la flamme du foyer. Les pots de graisse s'alignent en ordre de bataille sur le haut des dressoirs. Un *coucou*, dans sa longue gaîne de bois, fait entendre son tic tac régulier à côté des rouages bruyans du tournebroche. Sur la table en plein chêne sont déjà dressées des victuailles, et le chef, gras et luisant, la cuillère à pot à la main, donne, avec la majesté d'un césar, des ordres impérieux à deux filles de basse-cour.

Notre installation autour du feu dérangeait bien un peu ce Vitellius des fourneaux, mais il paraissait charmé d'avoir des appréciateurs de son talent tels que M. de La Chapelaude, qui s'écriait : — Il est déjà huit heures, maître Louis, et j'ai un appétit de louvard!

— Ce n'est pas ma faute, monsieur de La Chapelaude; j'attendais que ces dames fussent arrivées pour embrocher le rôti. Vous savez, monsieur, il vaut mieux attendre le dîner que de le faire attendre!

— On nous attendait donc? dis-je au docteur, qui se trouvait près de moi.

— Il paraît que c'est une surprise préparée de longue main, me répondit-il. Il y a anguille sous roche.

— Hein? fit La Chapelaude, qui est un peu sourd. Vous dites que nous aurons de l'anguille? Je l'aime à la folie, et j'ai un appétit!...

— Ventre affamé et pas d'oreilles! dit à son tour Raoul.

La porte de la cuisine s'ouvrit, et une grande femme maigre, un flambeau à la main, s'avança à pas mesurés vers nous. C'était une personne d'une cinquantaine d'années, au profil rigide, avec de petits yeux gris et des lèvres minces. Sa physionomie est froide, longue et sèche comme toute sa personne. Avec son étroite robe noire surmontée d'une petite tête en perruque blonde, son visage orné d'un nez en bec d'aigle, elle ressemble beaucoup à un parapluie.

— C'est la marquise! me dit Raoul.

— Messieurs, dit-elle, je suis désolée de ne pouvoir vous donner à chacun de quoi changer, et vous m'excuserez de vous recevoir avec aussi peu de cérémonie; mais, quand vous serez bien séchés, j'espère que vous voudrez bien entrer au salon, où Mme d'Astafort et ces demoiselles vous attendent.

Nous étions, sinon secs, du moins réchauffés. Nous suivîmes la châtelaine au salon, grande pièce délabrée aux murailles nues et tristes, aux fenêtres mal jointes dont le tonnerre ébranlait les châssis vermoulus, à la haute cheminée où le vent s'engouffrait en mugissant et repoussait la flamme et la fumée dans la chambre. Tout cela sentait l'apathie provinciale ou le respect orgueilleux des vieilles habitudes. J'aurais préféré la cuisine sous tous les rapports.

Plusieurs personnes que je ne connaissais pas étaient rangées autour du feu, entre autres un prêtre, curé de la paroisse, sans doute le confesseur de la marquise, que l'on dit fort dévote. Mme d'Astafort redressait son buste en avant et faisait de gros yeux. Fanny, raide et glaciale, paraissait vivement contrariée. Marguerite avait envie de rire, car, en rencontrant mes regards, je la vis se mordre les lèvres pour garder son sérieux.

— Voilà un bien mauvais temps, se hasarda à dire le curé, dès que nous fûmes assis.

— J'en rends grâces à Dieu, dit à son tour la marquise, puisqu'il me procure l'honneur de faire connaissance avec M. Désormes et mademoiselle sa fille.

Marguerite, comme si elle n'eût pas entendu, ne s'inclina même pas, et feignit de ne pas voir le regard courroucé de son père, qui se hâta de prendre la parole pour remercier; mais au bout de trois mots il parlait fourrages. La conversation tomba.

— Monsieur est votre neveu? reprit la marquise en me désignant et en s'adressant à mon oncle. Un officier sans doute?

— Oui, madame, répondit Marguerite avec feu en coupant la parole à son père. C'est mon parent Marc Valery, lieutenant de spahis et décoré à la prise du col Mta-el-Missia, où il a été blessé en enlevant un drapeau à l'ennemi.

La marquise la regarda avec étonnement, et, se tournant vers moi, me complimenta d'un ton fort sec.

— Je suis gelée, dit tout à coup ma cousine en se levant, et appuyant sur les mots, elle ajouta : Il fait froid ici!

M. de Mauvezin se précipita vers elle pour rapprocher sa chaise du feu.

— Oh! c'est inutile, reprit-elle, je serai toujours glacée!

La marquise la contemplait, plongée dans une stupéfaction muette. On annonça que le dîner était servi. Le curé et Mme de Mauvezin dirent leur *benedicite*, Mme d'Astafort, qui ne le dit jamais, les imita pour se donner l'air patricien. Marguerite ne suivit pas son exemple, cela fut remarqué; c'est ce qu'elle voulait.

Le dîner ou plutôt le souper était simplement servi et très bon. Le docteur vantait en connaisseur tous les plats les uns après les autres, La Chapelaude dévorait comme un crocodile. Mon oncle était soucieux, il jetait des regards furtifs sur sa fille, sur la marquise, sur M. de Mauvezin et sur moi. La conversation s'anima peu à peu; on parla encore chasse, puis on en vint à médire des voisins, ce qui en province est un signe évident que l'on commence à se lier.

J'étais à côté du curé, qui, bien repu et bien abreuvé, m'adressa plusieurs questions relatives à M. Désormes et à sa fille : entre autres où Mlle Désormes avait été élevée, et si elle était réellement protestante comme sa défunte mère. J'allais répondre, lorsque Marguerite, qui l'avait entendu, éleva la voix avec un aplomb dont je ne l'aurais pas crue capable. — Oui, monsieur, dit-elle, tous les Valery sont protestans.

— Les Valery, oui, dit la marquise, mais les Désormes, non.

— Oh! ma foi! répondit mon oncle, dont la brusque franchise ne pouvait se plier aux exigences de son rôle, les Désormes ne sont rien du tout.

— Quoi! s'écria le curé, vous ne croyez à rien?

— Je crois aux pommes de terre et aux sainfoins! reprit mon oncle avec un gros rire qu'il crut être conciliant, mais qui fut accueilli par un profond silence.

Marguerite, enchantée de voir son père se compromettre, ajouta que, pour son compte, elle était très croyante et très attachée à son *hérésie*.

— Pourtant, mademoiselle, reprit maladroitement le curé, un jour, si vous vous mariez avec un catholique, il faudra bien...

— Je ne me marierai jamais avec un catholique, répliqua Marguerite avec fermeté.

— Bah! tu n'en sais rien, dit M. Désormes, et tu ne sais ce que tu dis.

Mme d'Astafort changea la conversation. Le curé s'acharna à la reprendre avec moi. Il me vanta les mérites de Mme de Mauvezin, comme pour me faire sentir toute la distance qui séparait une personne si pieuse, si noble, si affable, si distinguée dans ses paroles et ses actions, d'une petite hérétique sans naissance, et beaucoup trop tranchante dans son langage. Je me plaisais beaucoup aux discours du bonhomme, parce qu'il se montrait fort ignorant ou fort scandalisé des projets de la marquise. La conversation qui se tenait à l'autre bout de la table me fit prêter l'oreille à la voix de Marguerite. — Je vous fais bien mon compliment, disait-elle au marquis : on dit que vous vous mariez bientôt. Peut-on savoir avec qui?

— Mais,... répondit-il en hésitant et en regardant M. Désormes.

— Ah! si c'est encore un secret, reprit-elle vivement, mettez que je suis trop curieuse et que je n'ai rien dit!

— Non, mademoiselle, répondit le marquis avec un rire impertinent. Mon mariage était encore un secret; mais si vous tenez à le savoir, on vous le confiera... après le dîner.

— Vous pouvez vous en dispenser, reprit Marguerite, cela ne m'intéresse pas du tout!

Il se fit un nouveau silence pénible pour tout le monde. Je vis mon oncle qui pâlissait et rougissait tour à tour. Fanny regardait Marguerite avec stupéfaction. Mme de Mauvezin regardait son fils, qui continuait à ricaner de tout et à ne douter de rien. Raoul fit des prodiges d'entrain pour écarter ce gros nuage, et le repas des accordailles s'acheva comme il put. Aussitôt après, M. Désormes emmena Marguerite. Mme de Mauvezin et son fils disparurent au bout d'un instant. Le curé fit les honneurs, et on apporta des tables de jeu. Raoul, qui avait tout compris ou tout deviné, s'approcha de moi pour me sonder; mais je soutins l'assaut et dévorai mon inquiétude. Au bout d'une heure, ma cousine reparut pâle et muette. Fanny l'interrogea tout bas, elle la repoussa avec dépit. Mme de Mauvezin rentra avec son fils, qui avait un air de triomphe; mon oncle était rouge et voulait être imposant. Tout le monde se mit à jouer, excepté lui, qui s'approcha de moi, et Marguerite, qui s'assit auprès de Fanny et feignit de s'intéresser à son jeu.

J'étais devant la cheminée, ou plutôt dans la cheminée. Mon oncle vint se mettre près de moi sur un des bancs de pierre qui en occupent les côtés; il prit un air confidentiel. — Je ne sais pas, me

dit-il, sur quelle herbe a marché Marguerite; mais elle a eu beau dire et beau faire, la marquise tient à mon argent, et la petite a dû se soumettre. C'est toujours pour le 15. Allons, décide-toi donc pour Fanny; on *bâclera* tout ça le même jour chez moi, et ça t'épargnera les frais de noces!

Je me crus le jouet d'un cauchemar en voyant Raoul complimenter tout bas le marquis de Mauvezin, qui reçut ses félicitations d'un grand air de fatuité. Mon oncle se frottait les mains, Marguerite était toujours triste et abattue. Courbait-elle déjà la tête sous la volonté paternelle? Était-elle à bout de courage? Elle avait si bien commencé pourtant! Mes espérances, mes rêves de bonheur dans l'avenir, le but de ma vie, s'écroulaient comme un château de cartes. Ma patience, mon abnégation, mon dévouement, venaient d'être renversés par une parole de M. Désormes, et sa fille acceptait cette décision! Je fus pris d'une colère sourde contre elle, contre sa faiblesse ou sa trahison. J'eus envie de prendre Fanny dans mes bras et de l'embrasser devant tout le monde, afin de me venger et de m'engager à elle à tout jamais; mais la raison me revint vite : Marguerite ne feignait sans doute la soumission que pour ne pas faire de scandale; peut-être voulait-elle éprouver ma patience. Je cherchai un encouragement dans ses yeux, mais elle ne me vit pas, ou feignit de ne pas me voir. Fanny me tira par le bras et me dit tout bas de ne pas éclater. Elle n'avait rien à craindre; ma colère avait fait place à l'anéantissement. Je n'avais même pas de haine contre Mauvezin, j'abandonnais la partie. Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu un pareil dégoût de toutes choses, un si profond mépris de la vie.

Comme je quittais le salon pour aller prendre mon cheval, M. Désormes me pria de faire atteler, disant qu'il était temps de partir. Le ciel s'était éclairci, quelques étoiles tremblotaient à travers les gros nuages noirs déchirés par le vent. J'ai amené moi-même le cheval de ma cousine. Je voulais lui arracher un mot, savoir ce qu'elle décidait de mon sort. Pendant que je l'aidais à se mettre en selle, elle me dit que le marquis voulait absolument l'accompagner à Saint-Jean, mais qu'elle comptait me parler, et que j'eusse à me tenir à ses côtés. Puisque Marguerite me donnait des ordres, tout n'était donc pas perdu! J'avais mal interprété sa conduite : elle retardait sans doute le coup d'éclat qu'elle m'avait juré de faire, si on la poussait à bout.

Mlle d'Astafort, Marguerite, Mauvezin, de Vinceux, Boc, La Chapelaude et moi, nous escortions en silence la voiture de M. Désormes, qui allait au pas dans le chemin marécageux. Nous étions encore assez loin de la route. Mauvezin se tenait d'un côté de Marguerite, tandis que j'étais de l'autre. Il semblait décidé à ne pas la quitter, et fredonnait des airs de chasse.

— Est-ce que vous allez chanter jusqu'à Saint-Jean? lui demanda Marguerite d'un ton moqueur; c'est joli, mais ennuyeux.

Le marquis se tut. Une bouffée de vent chaud passa en faisant frissonner le feuillage. Le ciel s'obscurcissait.

— Nous allons avoir encore de l'orage, dit de Vinceux; nous ferions bien de nous dépêcher, si nous ne voulons pas être encore plus mouillés que tantôt.

Un second coup de vent plus fort vint secouer la chevelure des chênes, et un roulement de tonnerre se fit entendre. L'orage s'avançait rapidement, et le vent s'engouffrait dans la ligne des Bindés, que nous suivions en ce moment. La voiture filait rapidement, et nous avions pris le trot.

— A quoi bon nous tant presser? me dit Marguerite en retenant son cheval, nous n'en serons ni plus ni moins mouillés! D'ailleurs j'aime à respirer l'air violent de la rafale. Tenez, Marc! entendez-vous sous bois cette rumeur grave et pleine comme la voix de la mer? C'est la plainte des esprits de la nuit, n'est-ce pas? ils fuient devant la tempête, et brisent dans leur course désespérée les branches et les arbrisseaux de la forêt.

— Mlle Désormes est poète, dit Mauvezin, je n'ai jamais entendu dire de si belles choses à propos d'un coup de vent! — Il avait le ton railleur, Marguerite eut l'air de ne pas l'entendre, et s'adressant toujours à moi avec affectation :

— C'est la *grand'fade*, avec ses chiens noirs, qui nous en veut d'avoir chassé sur ses terres, et qui tout à l'heure va nous enlever dans un tourbillon de grêle et d'éclairs!

Marguerite fut interrompue par un coup de tonnerre formidable; nous fûmes enveloppés dans une gerbe de feu, je vis un grand arbre foudroyé s'abattre devant nous avec fracas, mon cheval prit peur, fit un écart et faillit me désarçonner. A cette lumière éblouissante succéda une profonde obscurité, j'entendis Marguerite m'appeler, de Vinceux demander si personne n'était blessé, et les chevaux s'emporter au galop. Je criai à mon tour pour savoir où les rejoindre; personne ne me répondit. Un nouvel éclair me montra que j'étais seul; mais à dix pas de moi je reconnus Marguerite et mon cheval blanc qu'elle montait. Je la rejoignis à la hâte, je lui parlai; ce qu'elle me répondit, je ne l'entendis pas. Elle étendit le bras vers la bride de mon cheval comme pour m'indiquer de rebrousser chemin, et elle partit comme une flèche. Je compris qu'elle voulait me tenir sa promesse et se compromettre au point que le marquis dût renoncer à sa main.

Ce fut une course insensée pendant un quart d'heure sous des cataractes de pluie que la rafale nous poussait au visage. Nous nous guidions à la lueur des éclairs qui aveuglaient nos chevaux, déjà

effarés par le roulement incessant du tonnerre. Ils traversèrent un cours d'eau rapide et déjà profond, gravirent deux collines escarpées; enfin haletans, épuisés de fatigue, ils s'arrêtèrent. La bourrasque avait diminué de violence. Je cherchai à reconnaître où nous étions dans ces forêts où je n'aurais pas retrouvé mon chemin en plein jour. Nous étions perdus, et j'en avertis ma compagne.

— Oui, dit-elle, nous nous sommes égarés!... Mais au son de cette voix je restai atterré : ce n'était pas celle de Marguerite!

— Fanny! m'écriai-je. Comment! c'est vous? mais Marguerite, où est-elle?

— Qui sait? avec son fiancé sans doute! Il se connaît mieux en chevaux que vous, monsieur le spahi! Il n'aura pas confondu ma brandine blanche avec votre arabe gris de fer!

— Vous raillez, Fanny, vous me mettez au supplice! Ah! je le savais bien que vous étiez méchante!

— Alors vous me détestez!

— Ne m'avez-vous pas trompé, égaré à dessein pour m'éloigner de Marguerite?

— Si cela était, vous devriez me remercier de vous préserver d'une querelle avec Mauvezin. Il était fort monté ce soir, et comme résolu aux partis extrêmes.

— Que voulez-vous dire? parlez! je le veux!

— Je veux dire que Marguerite a agi comme une folle et comme une sotte en bravant en face un homme de peu d'intelligence et de beaucoup de vanité, j'en conviens, mais rempli d'audace et d'entêtement, je vous en réponds. Il y a dans ce hobereau un orgueil brutal avec lequel on a eu tort de jouer. Ah! Marguerite s'est imaginé que M. Adalbert prendrait ses taquineries et ses impertinences pour de l'aversion? L'enfant connaît peu son monde! M. de Mauvezin n'a vu là que des avances et des agaceries...

— L'imbécile! m'écriai-je.

— Imbécile ou non, il se croit aimé,... et le mieux est de lui laisser cette croyance-là, mon pauvre Marc, car le jour où son amour-propre sera froissé,... gare à la vengeance!

Les paroles de Fanny m'irritaient au point que si Mauvezin eût été là, je l'eusse écrasé. Je sentis que cette fille cruelle ou perfide me rendait fou.

— Allons-nous-en, lui dis-je en éperonnant mon cheval, qui se cabra.

— Où donc aller? reprit-elle. De quel côté?

Je lâchai la bride, mon cheval se retourna de la tête à la queue avec une résolution frappante. Il savait son chemin, lui, il m'emportait vers son gîte. Fanny voulut me persuader par ses cris que je

me trompais, je ne l'écoutai pas. Elle fut obligée de me suivre pour ne pas rester seule; au bout d'une heure, nous étions à Saint-Jean.

Il était deux heures du matin. Kadour m'apprit, en prenant les chevaux, que tout le monde était rentré depuis longtemps, qu'on nous avait attendus, mais qu'on était allé se coucher, sauf Mme d'Astafort, qui était inquiète de sa fille. Elle nous attendait effectivement sur la porte du salon, et elle reprocha aigrement à Fanny de courir les bois la nuit avec *un monsieur*.

— Mais, ma mère, l'orage nous a tous séparés, et nous nous sommes perdus.

— Tu ne me feras pas croire qu'on puisse se perdre pendant si longtemps! D'ailleurs tu connais bien le pays! inutile de mentir!

Je jurai à Mme d'Astafort que sa fille lui disait la vérité.

— Bah! bah! je ne suis pas votre dupe, me répondit-elle, je sais que vous vous entendez fort bien tous les deux. Je permets que vous cherchiez à plaire à ma fille; mais il y a des convenances qu'il faut savoir garder, monsieur Marc! Croyez-vous qu'il soit agréable pour une mère de voir tout le monde lui rire au nez alors qu'elle s'inquiète de son enfant? Vous l'avez compromise, pas moins! Heureusement que je vous sais trop honnête homme pour ne pas réparer votre faute.

— Qu'appelez-vous faute, madame? lui répondis-je, vivement offensé de ses sottes suppositions. Sachez bien que je respecte Mlle Fanny comme ma sœur, et que de ma vie je n'ai songé à me ménager un tête-à-tête avec elle, n'ayant jamais eu l'intention de vous demander sa main.

— Comment! vous n'êtes pas revenu d'Afrique avec l'intention?...

J'ai prié Mme d'Astafort de remettre au lendemain des explications qui n'avaient rien de blessant pour sa fille, mais qu'il n'appartenait qu'à celle-ci de lui donner.

J'ai voulu me reposer, mais, ne pouvant dormir, j'ai noté les événemens de la journée. Je ne crois pas aux insinuations de Fanny, et pourtant elle m'a fait grand mal. Quelle agitation! Je ne puis la surmonter. Une seule idée stupidement fixe s'est emparée de moi! Marguerite a peut-être été seule avec Mauvezin!... Ah! il est temps que cette nuit finisse!

MAURICE SAND.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

UN

VOYAGE AUTOUR DU JAPON

SOUVENIRS ET RÉCITS.

I.

NAGASACKI, LES QUARTIERS FRANCS ET LA VILLE JAPONAISE.

L'été de 1861 avait cruellement éprouvé les Européens qui résidaient en Chine. D'étouffantes et malsaines chaleurs s'étaient succédé pendant de longues semaines; elles avaient donné à quelques-uns la fièvre, à quelques autres le choléra, et avaient fatigué tout le monde. En traversant le *Bund*, la promenade de Shang-haï où les étrangers se rassemblent vers le déclin du jour, on ne rencontrait que des figures pâles et abattues. Shang-haï est une ville singulièrement laide; tous ceux qui l'ont vue en conviennent. Située sur les bords du Whampoa, un de ces grands fleuves chinois qui roulent de lourdes eaux jaunâtres à travers d'immenses plaines d'une fertilité merveilleuse, mais d'une monotonie désespérante, elle n'a rien qui attire ou qui retienne le voyageur. Aussi quitte-t-on Shang-haï dès qu'on ne se sent plus forcé d'y vivre, et moi-même, une fois délivré des affaires qui m'y avaient appelé, j'eus hâte de me remettre en route. Aucun des amis dont l'hospitalité ingénieuse avait su me rendre le séjour parmi eux aussi agréable qu'il pouvait l'être n'essaya de me retenir. « Vous êtes heureux de quitter ce pays, disaient-ils; que ne pouvons-nous en faire autant! Bon voyage, et n'oubliez pas vos amis de Chine. » Je ne les ai pas oubliés et je ne les oublierai pas,

car nulle part je n'ai trouvé autant de bienveillance, autant de sûreté et de franchise dans les relations que dans ce petit coin de terre nommé le *Shang-haï settlement*.

J'avais fait mes visites d'adieu, et je surveillais dans ma chambre le *boy* (domestique chinois) occupé à faire mes malles, lorsque je vis entrer M. W..., mon ancien compagnon de voyage dans le midi de la Chine et en Cochinchine. Il venait d'accomplir une longue excursion, durant laquelle il avait visité les principales villes de commerce baignées par le Yang-tse-kiang, et je n'avais pas encore eu l'occasion de l'informer de mon projet de retour en Europe. Aussitôt que je lui en eus dit quelques mots, il repoussa l'idée de ce départ précipité. Il m'apprit qu'il venait d'envoyer de Hong-kong un bateau à vapeur à Nagasacki, et qu'avant de le vendre au gouvernement japonais il avait l'intention de s'en servir pour faire un voyage autour du Japon. Il m'engagea fort à l'accompagner, promettant de me débarquer à Nikolajefsk, si j'avais dessein de revenir en Europe par la Sibérie, ou de me laisser à Yokohama, où je devais trouver un bon navire en partance pour San-Francisco. Ces deux routes étaient nouvelles pour moi, car j'étais venu de France en Chine par la malle anglaise, *voie d'Égypte*. Outre l'attrait de la nouveauté, elles m'offraient l'occasion de revoir quelques amis qui habitaient le Japon, où j'avais déjà séjourné pendant quelque temps. L'essentiel était d'abandonner Shang-haï. J'acceptai donc sans trop hésiter l'offre de M. W... Il fut convenu que nous nous retrouverions dans les premiers jours de septembre à Nagasacki, et que là nous monterions à bord du *Saint-Louis*, le bâtiment de M. W..., pour faire un voyage d'exploration et d'agrément autour du mystérieux empire gouverné par le *mikado* et le *taïkoun* (1). Ce voyage, entrepris un peu à l'aventure, me retint, contre mon attente, pendant treize mois au Japon, et me permit de recueillir sur une société trop peu connue encore et de plus en plus mêlée à nos intérêts d'assez nombreux souvenirs que j'essaie de résumer ici.

I.

Nous avions quitté Shang-haï le 23 août 1861, et le 2 septembre, après dix jours d'une navigation pénible, nous arrivions à Nagasacki. Le seul incident notable de la traversée fut une courte visite à l'île de Quelpart, dont peu de voyageurs ont parlé. Cette île, située entre 33 et 34 degrés de latitude nord et 126 et 127 degrés de lon-

(1) On sait que le *mikado* est le chef légitime du Japon, et que le *taïkoun*, son serviteur, est chargé du pouvoir exécutif. Voyez à ce sujet la *Revue* du 1er mai 1863.

gitude est, s'étend dans la direction du nord-est au sud-ouest sur une longueur de quarante milles; sa plus grande largeur est d'à peu près dix-sept milles. Elle est bien cultivée et produit du riz, du blé, des pommes de terre douces, du maïs et quelques légumes. Elle est habitée par une population mixte de Coréens, de Chinois et de Japonais, sales, ignorans et pauvres. Au milieu de l'île s'élève le mont Auckland, dont la hauteur est de six à sept milles pieds au-dessus du niveau de la mer. Un jour peut-être ce petit territoire pourra mériter l'attention des navigateurs comme point de relâche, sinon comme champ d'exploitation.

Nous nous trouvions à une vingtaine de milles de la côte du Japon lorsque le vent, qui depuis deux ou trois jours soufflait avec violence, tomba tout à coup, et le navire demeura immobile. L'accalmie se prolongea toute la nuit et pendant la plus grande partie du jour suivant. Perdant patience, je résolus alors d'aviser au moyen de gagner au plus vite la terre ferme. Le navire était environné de bateaux de pêche; plusieurs même s'étaient rapprochés pour nous vendre du poisson. Grâce à quelques mots japonais que j'avais appris pendant mon premier séjour à Nagasacki, je fus bien vite d'accord avec le patron d'une de ces barques. Il offrit de me conduire à Nagasacki en quatre heures pour la modique somme d'un *itzibou* (2 fr. 50 cent.). J'acceptai volontiers ces conditions, et muni de quelques cigares, d'un livre et de mon revolver, je quittai le *Tilton*, le navire qui m'avait conduit jusque-là, en donnant rendez-vous au capitaine à Nagasacki, où je comptais arriver avant le coucher du soleil et où je devais annoncer son arrivée pour le lendemain.

Le bateau sur lequel je venais de m'embarquer était monté par six pêcheurs. C'étaient des hommes de taille moyenne, à la peau rougeâtre, aux membres souples, musculeux, bien proportionnés. A l'exception de l'étroite écharpe qui ceignait leurs reins, ils étaient complétement nus. Je pris possession de l'arrière du bateau, où l'on avait dressé une tente; je m'allongeai assez commodément sur une natte très propre, et nous partîmes. Les matelots japonais, sans être en général aussi robustes que les matelots européens, supportent la fatigue pendant un temps considérable. Debout, pesant de tout le corps sur leurs longues et lourdes rames, dont le maniement exige des membres vigoureux et exercés, ils travaillent sous un ardent soleil durant des heures entières, sans relâche, et en apparence sans lassitude. Souvent ils accompagnent leur travail d'un chant monotone, au rhythme bien cadencé; plus souvent encore, semblables aux portefaix chinois, ils poussent, à de courts intervalles, des cris aigus qu'ils soutiennent pendant quelques secondes, et qui ont pour principal effet de dégager les poumons.

Mes pêcheurs ramaient bravement, et toutefois nous n'avancions guère. La marée contrariait nos efforts, et trois heures après mon départ, vers le coucher du soleil, je me trouvais encore bien loin de la terre. Je me repentis presque alors de m'être remis entre les mains d'hommes que je ne connaissais point; mais les regrets étaient chose fort superflue à ce moment, et il ne restait qu'à rendre la situation aussi agréable que possible. Je plaçai donc un rouleau de nattes sous ma tête, et, bercé par la mer, je m'endormis au chant des matelots. Lorsque je me réveillai, il était nuit. A l'avant du bateau, on avait allumé une grande lanterne en papier. A la douteuse lueur qu'elle répandait, j'aperçus les six hommes d'équipage poussant leurs avirons avec la même activité qu'au départ. Autour de moi, je distinguai des centaines de lanternes servant à éclairer la marche d'embarcations semblables à la mienne. La plupart étaient occupées à la pêche aux flambeaux, fort commune dans ces parages, et, sur une vaste étendue, la mer était illuminée comme pour une fête. En se croisant, les matelots échangeaient entre eux certains propos à haute voix. Au mot *todjin* (étranger), qui résonna plusieurs fois à mes oreilles, je compris qu'il était question de moi et du but de mon voyage. Quand on est seul, à trois mille lieues de la patrie, on est souvent porté à voir des dangers où en vérité il n'en existe point. J'étais sur mes gardes; mais, remarquant qu'aucune parole irritée ne se mêlait au colloque des marins, je me rassurai vite sur leurs intentions.

Il n'est pas inutile de faire remarquer, au début de ces récits, que le japonais, dont l'étude approfondie est pour le savant hérissée de difficultés, présente au voyageur un ensemble de locutions faciles qui lui permet, en assez peu de temps, de s'entretenir des choses usuelles. Le son de la langue japonaise rappelle celui de la langue italienne (1). Les voyelles y abondent, et soutiennent dans un concours harmonieux un accent toujours placé avec précision. La prononciation est coulante, et on peut, avec une mémoire fort ordinaire, apprendre en quelques semaines un nombre de mots suffisant pour se mettre en rapport avec les indigènes sans le secours d'un interprète. Tous les étrangers qui résident depuis quelque temps au Japon se servent de la langue du pays, et quelques-uns la parlent même couramment. Quant à la langue des lettrés et des relations politiques, il faut, avant d'arriver à l'écrire et à la manier correctement, se livrer à d'arides études philologiques que jusqu'à présent

(1) Voici quelques mots japonais à l'appui de cette assertion : *omodétto*, je félicite; *allingáto*, je remercie; *tadaïma*, bientôt; *mádé*, pas encore; *seianára*, au revoir; *konítchi*, aujourd'hui; *míonitchi*, demain; *watáksi*, moi; *ánata*, vous; *ómoï*, toi, etc.

dans le pays même les missionnaires seuls ont eu le courage d'entreprendre.

Vers dix heures du soir, notre barque s'engagea dans l'étroit canal qui sépare les îlots d'Ivosima, situés à l'entrée de la baie de Nagasacki. Bientôt elle côtoya l'île de Papenberg, rendue fameuse par un massacre de chrétiens qui s'y fit vers la fin du XVIe siècle, et à onze heures enfin je touchai le sol japonais. J'avais mis pied à terre sur le quai d'Oora, le quartier étranger de Nagasacki. Bien que la nuit fût déjà avancée, j'eus la bonne fortune de trouver encore réunis les amis qui m'avaient si cordialement accueilli lors de ma première visite. Ils étaient assis sous la *verandah* (galerie ouverte), fumant et causant comme autrefois. « Nous comptions sur vous, me dit mon aimable hôte. Qui a vu le Japon une fois aspire à y revenir; mais nous ne vous attendions pas si tôt. » J'expliquai ce qui s'était passé. On m'approuva fort. « C'est une économie de temps et d'argent que vous avez faite, me dit-on, car de France ou de Chine vous seriez toujours retourné au Japon. N'est-ce pas le plus agréable pays du monde? Seulement le voyage d'Europe au Japon coûte trois mois de temps et un millier de dollars, et le trajet de Shang-haï à Nagasacki n'est qu'une partie de plaisir. Votre choix a été heureux et sage. »

On me conduisit dans mon ancienne chambre, où je remarquai avec satisfaction un de ces énormes lits de Ning-po (1) couverts de fines nattes et entourés d'une moustiquaire en gaze de soie. On dort d'un calme sommeil sur ces grands lits durs et frais, à l'abri des innombrables moustiques qui font entendre leur petite et curieuse musique en volant autour du rideau opposé, comme un insurmontable obstacle, à l'implacable soif de ces buveurs de sang. Le même domestique japonais qui m'avait déjà servi lorsque j'avais résidé une première fois à Oora entra dans ma chambre; il me reconnut aussitôt et se livra à de vives démonstrations de joie. *Sindaté okin allingato* furent ses premières paroles; elles signifient : « Pour les anciens bienfaits, merci, » et peignent bien le caractère aimable du peuple que j'allais revoir. Ce salut de bienvenue est d'un usage général au Japon, et on l'emploie lorsqu'on se revoit pour la première fois après une courte ou une longue absence. Je l'ai toujours entendu avec plaisir. Il est beau que la première pensée d'un homme, au retour d'un ami ou d'un bienfaiteur, éveille le souvenir des services reçus, et il est doux que sa première parole soit un témoignage de reconnaissance. Il semble qu'à ces accens doivent se dissiper les nuages qui ont pu troubler la sérénité des relations passées

(1) Ville chinoise renommée pour la fabrication des meubles.

pour ne laisser subsister que ce qu'elles ont eu d'agréable. L'ingratitude, qu'on reproche aux Chinois, n'est certainement pas le vice des Japonais. Ils gardent un long souvenir du bien qu'on leur a fait, de même qu'ils ne pardonnent pas le mal qu'on leur a causé. Reconnaissance et ressentiment sont des manifestations en sens contraire d'une seule et même qualité de l'âme. Qui porte cette qualité en soi est capable de dévouement et de haine : elle existe chez les Japonais, et il n'est pas besoin de rapporter à un autre mobile leur patriotisme fanatique et leur farouche passion de vengeance.

Si on voulait recevoir l'impression vive de ce que le Japon offre de curieux et d'étrange, il faudrait y arriver directement d'Europe. On aurait alors sous les yeux un spectacle d'un effet saisissant : tout ce qu'on verrait, tout ce qu'on entendrait serait pendant les premiers jours chose extraordinaire et digne d'observation; mais la plupart des étrangers qui débarquent à Nagasacki sont des voyageurs émérites, qui depuis des années, ou au moins depuis leur départ d'Europe, ont pris une telle habitude de voir changer sans cesse devant eux les hommes et les choses, qu'ils sont devenus presque insensibles à l'attrait de la nouveauté et enclins à confondre ce qui est original et caractéristique avec ce qui est commun et banal. L'homme s'accommode rapidement aux circonstances les plus diverses, et c'est avec une aisance vraiment merveilleuse qu'il se façonne au milieu où il est forcé de vivre : le désert ou l'océan, la montagne ou la plaine, la diversité ou l'uniformité, tout lui devient bientôt familier. L'étranger qui débarque au Japon se trouve le plus souvent dans la disposition d'esprit d'un homme qui, assis devant une lanterne magique, aurait vu, pendant une longue soirée, passer devant ses yeux mille formes bizarres : s'il ne se lasse pas à la fin de cette continuelle métamorphose, s'il ne déserte pas le spectacle, il est au moins accoutumé aux surprises, sa curiosité s'émousse, et les figures les plus singulières n'ont plus le pouvoir d'exciter en lui une vive émotion.

Cependant je n'ai pas connu d'Européen qui ait débarqué à Nagasacki sans avoir été frappé de l'admirable situation de la ville et de la beauté ravissante du panorama. Le port est étroit : il mesure trois milles de long et à peine un mille de large. Il est dominé par de hautes collines couvertes d'une végétation luxuriante, de champs bien cultivés, de villages et de bourgades, de temples et de maisons isolées, dont les blanches murailles et les grands toits aux tuiles luisantes jettent, sous les feux du soleil, un éclat singulier à travers l'épais feuillage des arbres séculaires. Si le paysage n'y offre pas l'aspect grandiose ou magnifique de certains sites célèbres, en revanche on n'y sent aucun défaut, et tout semble à l'envi concourir

à charmer les yeux. Loin d'être effrayé ou abattu par la grandeur du spectacle qui se déploie devant lui, l'homme éprouve une sorte de bien-être et d'épanouissement; il s'avance plus fort, plus heureux au-devant de cette nature tout aimable, toute charmante, et, faisant taire en lui l'esprit de critique, il ne demande qu'à jouir en paix des beautés et des splendeurs dont elle est si prodigue.

L'amour de l'isolement, l'attachement aux choses présentes, d'où naît une certaine étroitesse de vues, la défiance des nouveautés et l'horreur des révolutions, ces différentes faces du caractère japonais s'expliquent d'elles-mêmes pour qui a pu voir la région où il s'est développé. Heureux dans la possession indiscutée des richesses qu'ils ont reçues de la nature, les Japonais, on le concevra sans peine, n'ont eu besoin d'aucun effort pour mettre leurs goûts et leurs penchans dans un parfait accord avec ce que le pays et l'état de leur civilisation leur offraient. L'Occident et ses merveilles, le génie européen et ses hardis pionniers leur inspiraient une admiration mêlée de crainte. Ayant gardé le souvenir des troubles dont les premiers chrétiens venus au Japon avaient été la cause, ils estimèrent, non sans quelque raison, que ce qu'ils avaient à gagner au commerce des étrangers ne valait pas ce qu'ils risquaient d'y perdre, et leurs gouvernans, hommes sages, intelligens, souvent même fort instruits, ne se montrèrent que les fidèles interprètes de l'esprit national en répondant d'abord avec froideur aux avances que les représentans des nations occidentales s'empressèrent de leur faire. Cette réserve n'a pas suffi à garantir le Japon contre l'invasion étrangère. Dès que les Américains et les Anglais avaient résolu de devenir les amis des Japonais, il était impossible à ceux-ci d'échapper à l'étreinte de cette amitié redoutable. On voit maintenant ces nouveaux hôtes solidement établis sur tous les points du Japon ouverts au commerce étranger, et rien désormais ne pourra les chasser de la terre féconde dont ils ont, au nom de la civilisation et de leurs intérêts, entrepris l'industrieuse exploitation.

Autour de la baie de Nagasacki règne une grande animation. A l'entrée, masquée par la petite île de Papenberg, il y a deux villages dont les habitans se livrent à la pêche et à l'agriculture. En pénétrant dans le port, on aperçoit à droite des maisons de campagne et des chaumières éparpillées sur la croupe des collines. Puis s'étend en amphithéâtre la ville même, qui est vaste et agréable; on la divise en trois parties : Nagasacki proprement dit, Decima, l'ancien établissement hollandais, et Oora, le quartier des étrangers. Nagasacki est situé dans une belle vallée de forme irrégulière et s'appuie à une chaîne de collines dont la hauteur varie de cinq cents à mille pieds. Ces collines enferment le paysage dans un horizon des

plus pittoresques. De puissantes forêts les couronnent au sommet, et leurs flancs se couvrent à perte de vue de champs cultivés et de prairies qui servent de cadre aux paisibles demeures des familles de laboureurs; plus bas, dans le voisinage immédiat de la ville, qui occupe la base des collines jusqu'à une hauteur de deux cents pieds, on aperçoit des temples entourés de vastes jardins où se promènent les vivans et où reposent les morts. D'ordinaire de magnifiques escaliers de pierre donnent accès à ces temples. Les cimetières sont religieusement entretenus. Sur les tombeaux de ceux qui sont morts dans l'année, on répand des fleurs fraîches; on y dépose aussi de petites coupes contenant de l'eau, du sel et du riz; dans certaines occasions, on les illumine avec des lanternes blanches en signe de deuil et on y brûle de l'encens.

Au nord de Nagasacki s'ouvre une large vallée arrosée par un ruisseau qui se déverse dans la baie et habitée par une tranquille et nombreuse population d'agriculteurs. Bien souvent je me suis livré seul à de longues excursions à travers cette partie de la campagne, et jamais je n'oublierai le bienveillant accueil des paysans aussitôt que l'envie me prenait de les aborder. Si je m'arrêtais au seuil d'une ferme pour demander du feu, à l'instant filles et garçons s'empressaient de m'apporter le *brasero*. A peine étais-je entré, que le père m'invitait à m'asseoir, et que la mère, en me saluant d'un air modeste, me servait du thé. La famille entière se réunissait autour de moi, et m'examinait avec une curiosité enfantine dont je n'avais garde de m'offusquer. Les plus hardis touchaient à l'étoffe de mes habits, une petite fille se hasardait à me prendre les cheveux, et s'enfuyait rieuse et confuse à la fois. Avec quelques boutons de métal, je rendais les enfans parfaitement heureux. « Grand merci, » répétaient-ils tous ensemble, et, se mettant à genoux, ils inclinaient leurs jolies têtes et me souriaient avec une grâce que j'étais tout surpris de rencontrer dans cette classe infime de la société. Lorsque je m'éloignais, on m'accompagnait jusqu'au bord de la route, et j'étais presque hors de vue que j'entendais encore le bruit de ces voix amies qui me criaient : « *Seianára maté mionitchi* (au revoir jusqu'à demain) ! » Je parle de l'année 1859 et de l'année 1861; je n'ose affirmer que le même accueil empressé soit encore réservé aux étrangers qui se promènent dans les campagnes japonaises. Depuis ce temps, nos relations avec les indigènes ont passé par de pénibles épreuves, et aujourd'hui nous nous tenons vis-à-vis d'eux dans une attitude menaçante, sinon ouvertement hostile. Au moment même où j'écris, une ville florissante et inoffensive, Yédo, est menacée par les forces anglaises, parce que le taïkoun s'est trouvé dans l'impuissance d'accorder la réparation que le gouvernement de la Grande-

Bretagne a exigée pour le meurtre d'un de ses sujets, M. Lenox Richardson (1). Le peuple japonais a été peu à peu amené par ses chefs à voir dans les étrangers des hommes dangereux, et s'il les accueille encore avec politesse, on s'aperçoit qu'il cède le plus souvent à un sentiment de crainte.

A l'ouest de la baie, en face de Nagasacki, se trouve l'établissement russe, situé près du village indigène d'Inassa. Les Russes ont pris au Japon l'habitude de s'isoler des autres étrangers. Tandis que les commerçans et fonctionnaires français, anglais, américains et hollandais demeurent sans exception sur la plage orientale de la baie, aux portes de Nagasacki et au centre des affaires, les Russes se sont retirés à Inassa, petit village peuplé de moines, de pêcheurs et d'agriculteurs. Il est évident que les intérêts qu'ils poursuivent dans l'extrême Orient sont tout autres que les intérêts anglais ou français. Ce n'est point le commerce qui les occupe : ils n'ont pas de représentant à Yokohama, où l'on traite le plus d'affaires, et pas un négociant russe n'est jusqu'à présent venu s'établir au Japon. Seulement à Hakodaté, ville fort industrieuse, mais sans débouchés étrangers, et que pour cette raison Anglais et Américains ont négligée, à Hakodaté, qui fait face aux ports de la Mandchourie, stationne constamment une petite flottille de vapeurs russes. On est fort étonné d'y trouver la même nation représentée par un consul-général, un médecin et un prêtre installés à demeure; on y a fondé un hôpital, construit un chantier et pris un ensemble de mesures d'où ressort l'intention évidente de créer là un établissement durable. Le gouvernement russe a la passion de certains riches propriétaires : il ne néglige rien pour arrondir ses domaines. L'île de Yezo, dont Hakodaté est le chef-lieu, compléterait fort bien ses dernières acquisitions dans l'extrême Orient, et il n'y a pas à douter que dans un avenir prochain il ne saisisse le premier prétexte de s'en rendre maître.

Akonoura, autre dépendance de Nagasacki, voisine d'Inassa, est aujourd'hui en pleine voie de prospérité. Ce petit village appartenait jadis à un prince japonais qui y faisait fabriquer tant bien que mal le matériel en fer nécessaire à la construction des navires; mais, depuis plusieurs années déjà, le gouvernement du taïkoun a acquis la propriété de ce territoire; puis, avec le secours des ingénieurs et des mécaniciens qu'il a fait venir de Hollande, il a fondé à Akonoura une sorte d'école pratique de construction navale : d'excellens élèves y ont été formés dans le cours de quelques années, et maintenant les Japonais sont en état de construire des bateaux à

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1863.

vapeur qui ne peuvent à la vérité être comparés aux chefs-d'œuvre des constructions navales d'Europe et d'Amérique, mais qui démontrent cependant chez eux une grande aptitude à s'assimiler ce qu'ils veulent imiter des étrangers. C'est là un trait caractéristique et qui établit entre les Japonais et les Chinois une ligne de démarcation profonde. De loin, Akonoura, avec ses grands bâtimens surmontés de hautes cheminées en brique rouge, ressemble parfaitement à quelqu'une de nos grandes usines industrielles, et, sauf la physionomie et le langage de ses ouvriers, on pourrait s'y croire transporté, d'un coup de baguette magique, sous le ciel du Lancashire. Les Japonais ont fait de louables efforts pour se rapprocher de l'Europe, ce foyer de science et de lumières, et leurs progrès, depuis l'époque récente où ils ont ouvert des relations avec l'Occident, ont excité à juste titre notre étonnement et nos éloges. Durant une longue suite de siècles, ils avaient vécu dans un isolement presque absolu, inconnus et indifférens au reste du monde, s'obstinant à ne rien voir ni apprendre de ce qui se passait au-delà des limites de leur empire insulaire. Ils s'enfermaient chez eux dans un dédain superbe, et le vers célèbre :

..... Penitus toto divisos orbe Britannos

s'appliquait à eux avec plus de justesse qu'aux farouches ancêtres de la nation anglaise. Aussi rien n'était en progrès : sciences, arts, industrie, politique, philosophie, tout demeurait stationnaire, tout paraissait frappé à jamais d'une stérilité fatale. Il a suffi pourtant d'un événement fort simple et inévitable, l'ouverture de ses ports, pour arracher le Japon à l'apparente immobilité où se consumaient ses forces. La présence des étrangers a stimulé son énergie, et en cherchant à les imiter il s'est soumis à la loi du progrès, dont il avait si longtemps bravé l'influence.

Race intelligente, vivace et fière, patiente surtout, les Japonais, ne se contentant pas d'admirer chez les autres ce qui leur manquait, se sont mis à l'œuvre : en l'espace de quatre années, ils ont formé une flottille de bâtimens de guerre, ils ont réorganisé leurs nombreuses troupes, qui vont être armées et disciplinées à l'européenne; ils ont établi à Yédo un collége destiné à l'enseignement des langues et des sciences de l'Occident; ils ont demandé aux Pays-Bas des médecins qui leur apprennent, dans des cours réguliers et assidûment suivis, l'art moderne de guérir. La science de la navigation, plus importante encore pour des insulaires, ils l'ont aussi apprise des Hollandais (1), et avec tant de profit que,

(1) M. van Kattendyk, aujourd'hui ministre de la marine à La Haye, a été pendant

sans aucune aide étrangère, ils ont été capables de conduire des bateaux à vapeur sur les côtes de l'Amérique. De si rapides progrès attestent chez le peuple japonais une énergie peu commune; les reconnaître est un acte de justice, et l'on aurait tort de croire à un sentiment d'insurmontable antipathie qui l'éloignerait sans motif des Européens. Tout d'abord il a admiré leur force, leur audace, leur intelligence; il a confessé volontiers leur supériorité, il a jusqu'à un certain point recherché leur alliance, et il ne demanderait peut-être pas mieux que de les aimer, s'ils daignaient lui rendre cette tâche un peu plus facile.

II.

La ville de Nagasacki est située entre 129° 56′ longitude est et 32° 44′ latitude nord. Le climat y est sain et tempéré. Le thermomètre y descend rarement jusqu'à zéro, et les plus fortes chaleurs de l'été n'y dépassent pas 35° centigrades. La température moyenne de l'année à Nagasacki est à peu près la même que celle de Florence ou de Rome : on y trouve le printemps et l'été du midi de la France, et un hiver dont la douceur égale presque celui de Naples. Dans les mois de juin et de juillet, Nagasacki est inondée par des pluies torrentielles; en général il y pleut beaucoup, et le petit observatoire météorologique qui, d'après le conseil de M. de Siebold, a été depuis 1844 érigé à Decima, constate que la moyenne des journées pluvieuses a été de cent huit par an. Nagasacki contient dix mille maisons et environ soixante-quinze mille habitans. Quant aux étrangers, dont le nombre ne dépasse pas cent ou cent vingt, ils demeurent hors de la ville, dans des quartiers dont j'ai parlé déjà, situés au sud et à l'ouest, et qu'on nomme Decima et Oora.

Decima, l'ancienne factorerie hollandaise, forme un îlot séparé de la ville par un canal que l'on traverse sur un pont de bois. Jadis on fermait tous les soirs une porte qui donne accès à ce pont, et les Hollandais, traités en quelque sorte comme des prisonniers, n'avaient plus, jusqu'au jour, la faculté de franchir les étroites limites de leur résidence. Maintenant il y règne sous ce rapport une liberté entière. Le temps passé compte néanmoins encore des panégyristes complaisans, et pour l'apprécier comme il convient, il faut en réveiller le souvenir chez les vieux résidens hollandais. On s'est fait en Europe l'idée la plus fausse de leur genre de vie et des conditions de leur présence au Japon. A ce sujet, j'en appellerai au té-

plusieurs années leur professeur. J'aime à citer encore les noms de M. de Siebold, du Dr Pompé et de M. l'abbé Mermet comme ceux d'hommes qui, par leur enseignement, ont rendu de grands et durables services à la nation japonaise.

moignage de M. Donker-Curtius, commissaire royal de la Hollande, autrefois chef de la factorerie de Decima, et qui a laissé en Orient la meilleure réputation : comme tant d'autres, il n'avait jamais vu, si ce n'est dans les livres, les Hollandais se soumettre à des traitemens indignes, marcher sur la croix, et n'approcher les hauts fonctionnaires japonais qu'avec des démonstrations du plus servile respect. Au contraire, il avait vécu heureux et estimé au Japon, personne n'avait pris ombrage de ses croyances religieuses, il avait traité avec le gouverneur de Nagasacki sur un pied d'égalité, et la seule entrave mise à sa liberté avait été la défense, justifiée du reste, de se promener sans une escorte japonaise hors des limites de la factorerie.

Le vieux Decima, le Decima pittoresque de Kæmpfer, de Thunberg et de Siebold, a été détruit par un incendie. Le nouveau Decima a perdu tout caractère; il ressemble à une petite ville de la Frise, et ne contient qu'une demi-douzaine de rues propres et bien alignées. Les maisons, blanchies à la chaux, ont un faux air de casernes. Rien dans la construction ou dans l'aménagement n'y est emprunté au Japon, et les architectes qui les ont bâties semblent n'avoir eu d'autre ambition que celle de rendre à leurs habitans une grossière image de la patrie absente. La factorerie hollandaise sert de résidence à une trentaine de commerçans et à quelques fonctionnaires. Cette petite communauté forme, même au sein de la colonie européenne, une sorte de société particulière. Ceux qui la composent ont leurs intérêts à part; ils vivent, se divertissent, font des affaires et se querellent entre eux. Rarement on les rencontre à Oora, l'autre quartier franc, et ils regardent avec froideur les Anglais et Américains, débarqués d'hier sur une terre où ils ont pris pied depuis deux cents ans. Ceux-là les abandonnent volontiers à eux-mêmes et ne cherchent point à troubler leur isolement; ils les traitent même avec un certain dédain. — Les Anglais, disent-ils, n'auraient jamais accepté une position semblable à celle que les Hollandais ont subie au Japon pendant deux siècles. — Ils parlent d'ailleurs avec orgueil de l'extension que le commerce avec les Japonais a prise depuis qu'ils s'en sont emparés, et ils répètent à l'envi que la race anglo-saxonne est la seule qui sache pratiquer l'art de la colonisation.

Le nouveau quartier étranger, Oora, présente un aspect moins effacé et plus animé; c'est là que résident tous les nouveau-venus que l'ouverture des ports du Japon a appelés des différentes contrées de l'Europe ou de l'Amérique. Il a été bâti au sud de la ville japonaise, dans une situation heureuse. Au lieu d'être entièrement isolé, comme Decima, il est adossé à de riantes collines couvertes de maisons de plaisance, au-dessus desquelles flottent depuis le lever

jusqu'au coucher du soleil les pavillons des consulats de France, des États-Unis, de Grande-Bretagne et de Portugal. La plupart des habitations d'Oora sont spacieuses, bien aérées, et entourées au premier étage d'une galerie ouverte (*verandah*), que l'on retrouve dans presque toutes les demeures étrangères à l'est du Cap. C'est l'endroit le plus agréable de la maison, et chaque famille s'y réunit le soir pour recevoir les amis et pour s'entretenir de l'Europe, le seul sujet de conversation qui ne tarisse jamais. Mille exemples m'aideraient à montrer combien ce souvenir de l'Europe est resté profond parmi les étrangers forcés de vivre dans l'extrême Orient. Je n'en choisis qu'un seul. Après le dîner, lorsqu'on a renvoyé les domestiques, le maître de la maison réclame un instant le silence, lève son verre et dit : « *Absent friends!* (Aux amis absens!) — *God bless them!* (Que Dieu les bénisse!) » répond l'assistance. On boit, et la conversation reprend son cours. Ce *toast*, porté respectueusement, sans démonstration de joie ou de tristesse, a quelque chose de touchant; c'est l'expression du regret sincère de la patrie absente, c'est aussi la manifestation un peu prosaïque de la nostalgie anglo-saxonne. Les «amis absens,» ils ne savent pas et ils ne peuvent savoir à quel point ils sont aimés de leurs amis, habitans des colonies lointaines. Ces hommes au front soucieux, qui semblent n'avoir qu'une pensée, celle d'amasser de l'argent, et qui, dans cette poursuite de la richesse, se condamnent sans se plaindre à une vie d'ennuis et de fatigues, ces hommes-là accumulent au fond de leurs cœurs des trésors d'affection pour ceux qui leur ont été chers et qui sont loin d'eux. Aussi quelle fête ils font à quiconque leur est adressé d'Europe et leur apporte, avec quelques lignes tracées par une main amie, un souvenir de la patrie regrettée! J'ai souvent admiré la complaisance avec laquelle des hommes fort occupés et blasés sur les étrangetés du Japon et de la Chine se faisaient les cicerones de voyageurs n'ayant d'autre titre à leur bienveillance qu'une lettre de recommandation venant d'un ami commun. Un tel gage est tout aussi sacré qu'une lettre de change, et un chef de maison, après s'être assuré que tout est en règle, ne songe pas plus à laisser protester l'un que l'autre.

Mes amis de Nagasacki se mirent entièrement à ma disposition. Grâce à eux, grâce aussi à de longues promenades que je faisais seul, dans une complète sécurité, à travers la ville et la campagne, j'acquis en trois mois une connaissance assez grande de la langue et des coutumes des habitans. La ville japonaise de Nagasacki occupe une étendue de terrain considérable; elle possède beaucoup de grandes rues droites, bien percées et très propres. Les maisons sont petites et basses, blanchies à la chaux et couvertes de lourds toits

en tuiles noires et blanches. Du reste, la construction en est des plus simples et des plus légères : la plupart n'ont de murailles en pisé que sur les côtés; la façade et le derrière se composent de châssis en bois mince tendus de papier. Le papier japonais est cotonneux et fort; cependant il ne résiste pas longtemps aux influences d'un climat humide, et doit être renouvelé une ou deux fois par an. Cette singularité contribue beaucoup à donner aux habitations cet aspect réjouissant de propreté et de bonne tenue qui les distingue des maisons chinoises (1). Le rez-de-chaussée est ordinairement ouvert jusqu'au moment où les habitans vont se coucher et où on le ferme avec de fortes et larges planches en bois dur. En été, on peut voir d'un coup d'œil tout ce qui se passe à l'intérieur, et même en hiver il n'est pas difficile, avec un peu de curiosité, de se rendre exactement compte du genre de vie des habitans. Le Japonais vit au grand jour; il a réalisé le rêve de ce Romain qui aurait voulu vivre dans une maison de verre; beaucoup de voyageurs prétendent même qu'en cela il a poussé trop loin la licence. Ne s'est-on pas, il me semble, un peu pressé de le blâmer? Il y a une grande différence entre la dépravation et le manque de pudeur. L'enfant ne connaît pas la honte, mais il n'est pas éhonté. La pudeur, Rousseau l'a dit avec raison, est « une institution sociale; » elle se développe avec la civilisation; chaque climat, chaque époque exerce sur les manifestations de ce sentiment une influence que voyageurs et historiens ont été à même de constater. Non-seulement la pudeur française est autre que la pudeur musulmane, mais notre pudeur d'à présent diffère en beaucoup de points de la pudeur de nos ancêtres. Chaque race s'est fait dans son éducation morale et dans ses habitudes un *criterium* de ce qui lui paraît décent ou non. En bonne conscience, on ne devrait pas taxer d'impudeur l'individu qui, dans sa patrie, ne blesse aucune des convenances sociales au milieu desquelles il a été élevé. Le Japonais le plus délicat et le plus rigide ne s'offusque pas de voir une jeune fille prendre un bain au seuil de sa porte devant les passans, et les gens de tout âge et de tout sexe qui se réunissent dans les salles communes pour y faire leurs ablutions n'ont jamais cru commettre une action honteuse. Un Japonais fort bien élevé, avec qui je m'entretenais des singulières habitudes de ses

(1) Ce qui explique aussi pourquoi la plupart des villes japonaises ont cet air de propreté que tous les voyageurs ont constaté, c'est la fréquence des incendies. Les maisons sont construites de matériaux tellement combustibles, qu'il suffit d'un léger accident pour réduire tout un quartier en cendres. Pendant un assez long séjour que je fis à Yédo, il se passait à peine une nuit sans que j'entendisse sonner le tocsin. Je ne crois pas exagérer en affirmant que l'âge moyen des maisons japonaises ne dépasse pas quinze ans. Des maisons plus vieilles ne se rencontrent guère qu'à la campagne. Dans les grandes villes, on traverse constamment des quartiers nouvellement rebâtis.

compatriotes, ne put absolument rien comprendre à l'indignation des Européens et aux scrupules que je tâchai de lui expliquer. « Oui, me dit-il, quand je vois au bain une femme nue, je la vois tout entière. Quel mal y a-t-il à cela? » Je ne pus tirer autre chose de lui, et il me resta démontré que nous partions de points de vue trop différens pour arriver à la même conclusion (1).

L'intérieur des maisons japonaises est d'une grande simplicité. L'exacte propreté en fait le principal ornement. Les chambres sont basses de plafond et séparées entre elles par des châssis mobiles, dont le déplacement suffit pour changer à volonté la disposition de l'appartement. Chacune de ces chambres est garnie d'épaisses nattes en bambou; mais on n'y voit aucun des meubles à demeure et d'un usage commun chez nous, comme chaises, tables, armoire ou lit. A-t-il besoin d'écrire, le Japonais tire d'un placard un petit guéridon, haut d'un pied, devant lequel il se met à genoux; la lettre finie, il renferme le guéridon. A l'heure des repas, on dresse des tables carrées et de dimensions fort exiguës; au moment du coucher, on étend sur les nattes d'épaisses couvertures en soie ou en coton et d'amples robes de chambre en étoffes plus ou moins précieuses. Après s'être dépouillés de leurs vêtemens de jour, les Japonais s'enveloppent de grandes robes de nuit qui les couvrent chaudement, appuient leur tête sur un oreiller de bois, dont le dessus est rembourré et qui a la forme et les dimensions d'un fer à repasser, et c'est ainsi qu'ils s'abandonnent au sommeil. Le matin, on serre ces objets dans une espèce de cabinet noir; on ouvre toutes les portes afin de donner de l'air, on balaie les nattes avec soin, et la salle, complétement vide, sert dans la journée de bureau, de salon et de salle à manger, pour redevenir chambre à coucher la nuit venue. Cette manière de vivre explique fort naturellement l'excessive propreté des habitations japonaises.

Il n'y a que deux meubles qui soient d'un usage général parmi

(1) Je suis grand ami des Japonais, et puisqu'on leur a si souvent reproché d'être privés de toute pudeur, je me permettrai de faire encore quelques observations sur ce sujet délicat. Certains crimes qui se jugent trop fréquemment devant nos tribunaux semblent être inconnus au Japon. Les images obscènes y sont, il est vrai, très répandues; mais quiconque a vu des photographies qui, expédiées de Londres, de Paris et d'autres centres de civilisation, ont circulé et circulent encore en assez grand nombre sur les marchés de l'extrême Orient ne peut hésiter à décerner la palme de la plus abjecte corruption aux compatriotes mêmes de ceux qui se sont tant effarouchés de l'impudeur japonaise. J'ai hâte d'ajouter qu'en constatant ce fait, je n'ai voulu jeter aucun blâme sur les communautés étrangères de la Chine et du Japon : elles sont en général composées d'hommes fort honorables; mais il n'est pas étonnant qu'il s'introduise parmi eux quelques individus sans vergogne qui trouvent dans l'appât du gain un motif suffisant de se livrer au trafic le plus ignoble.

toutes les classes, le *chibats* et le *tobaccobon*, c'est-à-dire le *brasero* et la boîte à fumer. Le Japonais est grand buveur de thé, grand fumeur et grand causeur. A toute heure du jour, il lui faut de l'eau bouillante, et le *brasero* doit rester allumé le jour comme la nuit, en été comme en hiver. Il s'en sert aussi pour allumer la pipe qu'il tire vingt fois par jour de sa ceinture, où il la porte suspendue aux cordons d'une blague à tabac; elle n'est guère plus grande qu'un dé à coudre, et le fumeur la remplit et la vide cinq ou six fois en autant de minutes. Ceux qui sont obligés de travailler et pour qui le temps a une certaine valeur, ne peuvent se procurer qu'en passant le plaisir de boire du thé et de fumer quelques pipes : ils s'y livrent deux ou trois fois entre chaque repas; mais les gens qui n'ont rien à faire ou qui ne font rien, — et le nombre en est considérable au Japon, — ceux-là passent de longues heures accroupis autour du *brasero*, buvant du thé, fumant leurs petites pipes, et causant ou écoutant avec une satisfaction évidente peinte sur leurs mobiles visages. C'est lorsqu'on aborde les Japonais ainsi réunis qu'on apprécie le mieux leur aimable humeur, leur bienveillante politesse, et aussi leur paresse incorrigible. L'amour du travail n'est pas une vertu commune chez les Japonais; beaucoup d'entre eux sont indolens à un degré dont un Européen qui n'a pas encore vécu en Orient ne peut se faire aucune idée.

Nagasacki possède un grand nombre de temples. Au reste, les édifices religieux abondent au Japon. D'après des calculs que l'on regarde comme officiels, on n'en compte pas moins de 149,280, dont 27,000 sont consacrés à la religion primitive, le *sintisme*, et 122,280 au *bouddhisme*, qui fut introduit dans ce pays vers le milieu du VIe siècle. Ces chiffres, quelque élevés qu'ils soient, ne paraîtront pas exagérés à ceux qui ont visité le Japon, et qui, en parcourant les villes ou les campagnes, ont assurément remarqué qu'on y rencontrait plus de monumens du culte que dans toute autre région du globe. A Yédo, ville d'une étendue considérable, les temples et leurs vastes dépendances occupent près d'un quart de la superficie totale (1). Ce qui étonne bien davantage, c'est la disproportion qu'on finit par découvrir entre les manifestations si fréquentes du sentiment religieux et la nature même de ce sentiment. En voyant le Japon couvert de temples et de couvens dont l'érection doit avoir coûté des sommes énormes, et dont l'entretien absorbe une bonne partie des revenus publics, on serait porté à croire qu'on se trouve au milieu d'une nation très religieuse ou du moins imbue de préju-

(1) On y compte en tout 1,483 temples, dont 1,201 sont consacrés au bouddhisme, et 282 au *sintisme*.

gés superstitieux. Il n'en est rien. Les Japonais sont, en matière religieuse, le peuple le plus indifférent que j'aie rencontré. A cet égard, il l'emporte encore sur les Chinois. Le commerce qu'ils ont établi avec leurs divinités hautes et basses est vraiment si curieux que, sans trop m'écarter du cadre de ce travail, je crois bon d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

Il y a au Japon, comme je l'ai dit, deux religions établies et reconnues, le bouddhisme et le sintisme. Dans les classes élevées de la société, on trouve un grand nombre de disciples de Confucius, les *siodosins*, comme ils s'appellent, libres penseurs, qui dédaignent toute espèce de pratiques pieuses proprement dites, et qui prétendent que la véritable religion consiste dans le parfait accord des actes avec les préceptes d'une sage raison. Le sintisme est la religion primitive du Japon (1). Les temples qui lui sont consacrés ont reçu le nom de *mias*. Ce qui les distingue surtout des *teras*, temples bouddhistes, c'est qu'on n'y voit point d'idoles. Ordinairement ils sont petits et entourés de jardins ou de cimetières; ils sont desservis par une armée de moines qui ont, à ce qu'il paraît, le droit de se marier, et qui assurément n'ont point fait vœu de chasteté. Quant au bouddhisme, il se partage en différentes sectes, dont les quatre principales sont reconnues; mais il y en a bien d'autres : on m'en a cité jusqu'à douze, et je n'oserais affirmer que la liste soit complète, car il règne à ce sujet parmi les gens qui devraient être le mieux renseignés une ignorance choquante. Dans le clergé bouddhiste, quelques prêtres se marient, d'autres restent célibataires. Si l'on en voit se nourrir exclusivement de légumes et d'œufs, il y en a d'autres qui n'ont aucune horreur du poisson; tous du reste, à quelques rares exceptions près, paraissent aussi fainéans que stupides, et, bien qu'ils appartiennent à une caste qui tient le milieu entre la noblesse et la bourgeoisie, ils ne jouissent d'aucune considération. J'ai fait un assez long séjour dans le voisinage d'un couvent japonais, et grâce à l'expérience de mon hôte, M. l'abbé Mermet, j'ai pu me rendre exactement compte de la vie inutile et oisive que mè-

(1) Le *sintisme*, en japonais *sin-siou*, de *sin*, dieu, et *siou*, foi, reconnaît pour première divinité la déesse du soleil, Tensio-Daï-Sin-Sama. Cette déesse naquit à une époque indéterminée dans la province japonaise d'Isjé, et c'est d'elle que descendent les nombreuses dynasties de dieux et de demi-dieux qui ont précédé Sin-Mou, le premier empereur-homme du Japon et l'aïeul des *daïris*, *mikados* ou *empereurs spirituels* de ce pays. — On n'a pu guère se procurer jusqu'ici sur la religion des Japonais que des données contradictoires, d'où il est fort difficile de dégager la vérité. Les Japonais eux-mêmes semblent ne pas bien connaître leur religion, ou ne se soucient pas d'en parler. Les renseignemens les plus complets qu'on puisse se procurer sur ce sujet se trouvent dans le volumineux recueil dont M. de Siebold a depuis trente-cinq ans entrepris la publication, et qui est intitulé *les Archives du Nippon*.

nent les moines. Cette vie se passe tout entière à répéter des formules de prières (un rosaire leur sert à en supputer le nombre), à sonner les cloches, à battre la caisse, à présider les cérémonies funèbres, à mendier, et surtout à bien manger, boire et dormir. Les offices, qui ont lieu le matin, dans la journée et à la tombée de la nuit, durent longtemps. On y entonne un plain-chant qui, par le rhythme et la mélodie n'est pas sans analogie avec celui de nos églises. Souvent, quand je m'éveillais à la pointe du jour, en voyant le grand temple s'éclairer de lueurs mystérieuses, en entendant la psalmodie monotone des moines japonais, que la brise matinale apportait jusqu'à moi, je pouvais me croire transporté à des milliers de lieues, en plein pays catholique, à la porte d'un monastère de chartreux ou de trappistes. De même le soir, lorsque les belles cloches des temples de Nagasacki annonçaient la fin du jour et invitaient les hommes au repos, les fidèles à la prière, je retrouvais encore un souvenir de la patrie dans ces appels sonores qui me rappelaient l'*Angelus*.

Les Japonais qui font métier de sacerdoce, les moines ou bonzes, les *bo-sans*, comme on les appelle, semblent être les seuls individus de cette nation qui s'occupent avec quelque suite du culte religieux. Le peuple, autant que j'ai pu en juger par moi-même et d'après les renseignemens des résidens étrangers, le peuple fait de la religion une affaire d'importance secondaire; il traite ses dieux, dont un grand nombre sont d'anciens héros canonisés, comme il traite ses supérieurs, c'est-à-dire avec les dehors d'une politesse souvent obséquieuse, mais où l'on démêle une certaine bonhomie et quelque familiarité, et avec un respect qui n'est pas exempt de secrètes appréhensions. Quant aux divergences qui séparent entre elles les différentes sectes du bouddhisme, ou qui distinguent cette religion même du sintisme, il n'est guère possible de les apercevoir, et on ne possède à ce sujet que des données fort incertaines. Les indigènes ne paraissent pas en savoir davantage; au reste, ils se soucient peu d'une question semblable, et prient, sans distinction de sectes, dans chacune des églises où ils entrent sur leur passage. Lorsqu'on eut achevé la belle église catholique de Yokohama, M. l'abbé Girard, pro-vicaire apostolique au Japon, y vit, à sa très grande satisfaction, les Japonais se présenter en foule. Ce fut avec les marques d'un profond respect qu'ils pénétrèrent dans l'enceinte sacrée; ils examinèrent attentivement l'image du Christ, déposèrent des offrandes sur les marches de l'autel, et quelques-uns se mirent même à genoux et récitèrent des prières. Rien ne semblait plus naturel que de voir en eux des gens tout disposés à se convertir au christianisme; mais les personnes un peu familiarisées avec les ha-

bitudes japonaises ne pouvaient longtemps s'y tromper. Les Japonais tenaient surtout à conserver dans le nouveau temple la tenue respectueuse qui convient à des gens bien élevés dans tout édifice consacré à un culte quel qu'il soit. Quant à l'image du Christ, elle n'était à leurs yeux que celle d'un grand homme de l'Occident devant laquelle il fallait se prosterner tout comme on le ferait, si ce seigneur allait apparaître en personne. La seule croyance solidement affermie au Japon est le respect dû à la hiérarchie, à l'autorité, à la grandeur humaine. Le fanatique dévouement des sujets à leur suzerain en est la plus éclatante preuve. Le sentiment religieux, tel que nous le comprenons, est inconnu aux Japonais, et leur facilité même à se rapprocher du christianisme, n'étant qu'un effet de leur indifférence en semblable matière, est assurément ce qui doit décourager le plus nos missionnaires. On tomberait dans une grave erreur si l'on s'avisait d'attribuer à l'influence des convictions religieuses les lois sévères qui proscrivent l'introduction du christianisme au Japon. Il n'y faut voir qu'un acte purement politique. Lorsque le gouverneur de Yokohama fit savoir à M. l'abbé Girard qu'il punirait de prison, de mort même, quiconque parmi les Japonais se risquerait à remettre les pieds dans son église, il n'était certes pas guidé par le respect du bouddhisme ou du sintisme, car c'était un *siodosin* ou libre penseur, ou par la haine du christianisme, qu'il ne connaissait point; il craignait seulement que les rapports fréquens des missionnaires et des indigènes n'amenassent entre eux une sorte de confraternité que le gouvernement du taïkoun s'efforce partout d'empêcher.

L'Olympe japonais contient un grand nombre de dieux et de demi-dieux; aussi les fêtes abondent-elles dans le calendrier (1). Quelques-unes se passent sans éclat; mais lors des plus solennelles *madzouris* (c'est le nom qu'on leur donne), la population entière est en émoi : c'est une occasion dont elle profite avec empressement pour assister à de grands repas, à de brillans spectacles, pour se divertir enfin et se livrer à tout l'abandon de son humeur. J'eus la bonne fortune de me trouver à Nagasacki lorsqu'on célébra la fête du patron de la ville. C'est la *madzouri* par excellence, et elle m'offrit pendant trois jours de curieux sujets d'observation et d'amusement. Le gouver-

(1) Les principales fêtes se célèbrent dans le premier, le deuxième et le cinquième mois de l'année. Le jour de nouvel an est fêté comme chez nous. On se fait réciproquement des visites et des cadeaux, et l'usage de la carte de visite est à cette occasion plus répandu encore qu'en France. Le deuxième mois (*Ni-gouats*) est le mois où se célèbre la grande fête des femmes; le cinquième (*Go-gouats*) est consacré aux hommes. Les enfans mâles nés dans ce mois sont considérés comme prédestinés à une existence heureuse.

neur, homme aimable et distingué avec lequel j'avais noué des relations dont j'ai gardé un bon souvenir, envoya un peu avant la fête dire à mon hôte, le consul américain, qu'il avait fait préparer des places qui nous permettraient d'assister aux spectacles qu'on allait donner en plein air en l'honneur du patron de Nagasacki. Au jour indiqué, nous ne manquâmes pas de nous y rendre.

Ce jour-là, toute la ville chômait; les rues étaient désertes, les boutiques fermées, et les rares passans, en habits de fête, se dirigeaient d'un pas pressé vers le quartier où l'on célébrait la *madzouri*. Là il y avait foule, foule compacte et joyeuse, mais calme et inoffensive. Avec cette politesse dont les Japonais ne se départent jamais, on se rangeait avec empressement sur notre passage; on avait l'air de dire : « Voici des étrangers; ayons pour eux les égards que l'on doit à des hôtes. » Nous traversâmes ainsi une place où des lutteurs achevaient un de leurs exercices, et après avoir gravi un grand escalier, nous nous trouvâmes devant l'enceinte réservée où devait avoir lieu la représentation dramatique. Un officier nous attendait à l'entrée. Après nous avoir salués profondément et avoir exprimé le regret de nous voir si peu nombreux, il nous conduisit dans une loge couverte, à côté de celle qu'occupaient le gouverneur et les principaux officiers de sa maison. On avait eu la précaution de garnir la loge de banquettes à notre usage, car les Japonais ont l'habitude de s'asseoir par terre, ainsi que d'une table sur laquelle était servi en abondance ce que la cuisine japonaise offre de plus exquis : du riz, du poisson cru et bouilli, des œufs, des légumes, des fruits, des sucreries, du vin doux d'Osakka, du *sakki* (eau-de-vie de riz) et du thé. A peine étions-nous assis que des domestiques apportèrent des pipes et du tabac. Quelques minutes plus tard, le gouverneur envoya un de ses officiers, accompagné d'un interprète, pour nous remercier d'avoir accepté son invitation. « C'était, à son avis, un spectacle bien peu digne de nous qu'il pouvait nous offrir, mais il espérait qu'en le jugeant nous lui tiendrions compte de sa bonne volonté à nous procurer quelque distraction. »

Mes compagnons et moi ne pensions pas ainsi. Le spectacle que nous avions sous les yeux était aussi varié qu'intéressant. Devant nous s'étendait un grand espace vide; tout autour, maintenue par la présence du gouverneur dans un silence respectueux, se pressait la multitude. On avait donné les meilleures places aux enfans. C'était déjà un plaisir de les voir avec leurs petites têtes bien rasées, vêtus les uns de robes de soie brillantes, les autres de robes de coton, mais tous propres et bien tenus, regardant partout avec une curiosité avide et une vivacité joyeuse. Derrière eux se tenaient les parens, hommes graves en longues robes sombres, serrées autour

des reins par une étroite ceinture (*obi*), à laquelle on suspend l'écritoire, la blague à tabac, la pipe et l'éventail. Les femmes portent un costume plus coquet : leurs beaux cheveux sont lissés avec soin, ornés de longues épingles et relevés par des peignes d'écaille jaune; elles sont fardées à l'excès; le rouge et le blanc forment des couches épaisses sur leur front, leur col et leurs joues; les plus hardies ont doré leurs lèvres, de plus modestes se contentent de les rougir avec du carmin. Les femmes mariées ont, suivant la coutume, les sourcils rasés et les dents noircies, ce qui est loin de les embellir à nos yeux (1). Les jeunes filles au contraire, que la loi ne soumet pas à cette coutume barbare, sont charmantes : elles ont les plus belles dents du monde, de doux yeux, des sourcils noirs et bien arqués; au visage d'un pur ovale, elles joignent une taille svelte, des formes gracieuses, des façons remplies de naïveté et souvent d'une remarquable distinction. Il faut les voir s'aborder avec de profonds saluts et d'aimables sourires, il faut les entendre dire en passant l'une devant l'autre : *Má-pira gómen assáï*, demandant ainsi pardon d'un dérangement illusoire, pour se convaincre que le peuple japonais est, dans tous ses représentans, le peuple le plus affable et le plus poli du monde.

Tout à coup une grande rumeur s'élève : la foule s'entr'ouvre et laisse passer à travers ses rangs une troupe de baladins ambulans; les premiers jouent du fifre, du tam-tam, de la grosse caisse et du *sam-sin* (guitare à trois cordes); d'autres sont chargés de planches et d'outils; les derniers sont au nombre de trois, et chacun d'eux porte à califourchon sur ses épaules un enfant de dix à douze ans, bizarrement fardé et accoutré. En un clin d'œil, les *machinistes* ont arrangé la scène et disposé les décors. L'action va se passer au milieu d'un jardin : il y a des buissons, des arbres, une petite maison; les accessoires même ne font pas défaut. Les musiciens ont pris place; les trois enfans se détirent les jambes sur le plancher du théâtre improvisé, et laissent à leurs habilleurs le soin de réparer le désordre de leur toilette; le directeur est à son poste; on frappe trois coups sur le tam-tam, et la représentation commence.

Ce qu'on jouait cette fois-là, je n'en ai saisi ni les beautés ni les détails; c'était un tissu de déclamations et d'invraisemblances. Une

(1) Les dents blanches et les sourcils bien dessinés sont aussi aux yeux des Japonais des attributs nécessaires de la beauté. Les femmes, en s'enlaidissant après leur mariage, font un sacrifice dont il ne faut pas méconnaître la valeur. En devenant mères de famille, leur devoir est d'être fidèles épouses, mères attentives. Leur beauté devient une qualité dont elles ne doivent plus s'occuper beaucoup, et pour montrer qu'elles abdiquent toute prétention de plaire, elles se soumettent à l'usage de se noircir les dents et de se raser les sourcils.

chose me frappa surtout, l'assurance imperturbable des jeunes acteurs, qui ne paraissent jamais en butte à un moment d'hésitation ou d'embarras. La fable était fort simple. Un jeune homme parle d'amour à une jeune fille, un vieillard surprend leurs mutuelles confidences. Scène violente. Les deux hommes dégainent et croisent le sabre en s'accablant d'injures; la jeune fille pleure, et finit par se mêler au combat en attaquant traîtreusement le vieillard par derrière : il tombe, et l'amant l'achève. Un instant après, le mort reparaît sous le costume d'une divinité, et bénit le jeune couple, qui ne garde pas du meurtre commis le plus léger remords. Au contraire, ils s'empressent tous trois de célébrer ce jour heureux par une danse désordonnée; l'orchestre les excite en faisant un tapage qui va toujours croissant et qui s'interrompt brusquement sur un point d'orgue. Tout cesse alors; les enfans remontent sur les épaules de leurs porteurs; le théâtre est démonté, et la troupe, musique en tête, reprend en courant le chemin par où elle est venue. Elle fait place à d'autres acteurs qui se succèdent sans relâche, et va répéter son petit drame devant d'autres spectateurs qui l'attendent sur un autre point de la ville. La représentation de chaque pièce dure environ de quinze à vingt minutes, y compris le montage et le démontage du théâtre; les entr'actes n'excèdent pas dix minutes. Depuis neuf heures du matin, le public a déjà vu défiler une demi-douzaine de troupes, et jusqu'au coucher du soleil il en verra encore une vingtaine.

Après avoir assisté à cinq ou six représentations dramatiques auxquelles je ne comprenais pas grand'chose, mais qui se ressemblaient en cela que chacune avait trois enfans pour interprètes, nous quittâmes le spectacle afin d'aller voir les autres divertissemens de la grande *madzouri* de Nagasacki. Nous fîmes présenter nos complimens au gouverneur, qui enjoignit à un de ses officiers de nous accompagner partout où il nous plairait d'aller.

Ce qui m'avait paru le plus singulier dans le spectacle auquel je venais d'assister, c'était l'aplomb des jeunes acteurs. Des comédiens qui auraient vieilli sur les planches n'auraient pas montré plus d'aisance, d'entrain et de sang-froid que ces enfans. En présence d'un public nombreux, composé en partie de hauts personnages, ils n'avaient laissé percer ni timidité ni gaucherie. Cette hardiesse ne me déplaisait point. J'estime infiniment la modestie, aimable vertu qui sied aux enfans, comme dit un vieux proverbe; mais la timidité n'est trop souvent qu'une forme particulière de la vanité, et à mon avis un enfant qui a bien appris sa leçon, et qui est sûr de ne pas broncher, doit s'exprimer bravement. L'aplomb chez lui n'est que de la naïveté et une preuve de la confiance qu'il a dans ses maîtres.

De toutes parts, sur notre chemin, régnait par la ville une animation extraordinaire en même temps qu'un ordre parfait. En passant, nous vîmes un saltimbanque, un diseur de bonne aventure, une femme qui montrait des oiseaux apprivoisés, un homme qui, pour quelques *cenis* (petite monnaie de cuivre), faisait voir un gigantesque chat sauvage. Un tour de saltimbanque excita particulièrement mon attention par l'adresse gracieuse avec laquelle il fut exécuté. Le saltimbanque produisit un grand papillon en papier, mais si parfaitement imité qu'à la distance de quelques pas on aurait pu croire l'insecte vivant. Il jeta ce papillon en l'air, puis, en agitant habilement son éventail, il le maintint au-dessus de sa tête, le fit voltiger, monter et descendre en imprimant à tous ses mouvemens l'apparence d'un être animé; il finit par laisser s'élever ce papillon à une hauteur assez grande, d'où il retomba lentement, ses larges ailes lui servant de parachute, sur une fleur que le saltimbanque tenait à la main.

Le cirque des lutteurs, où nous nous rendions, était, quoique spacieux, encombré de spectateurs; mais on nous avait réservé de bonnes places, d'où on voyait aisément tout ce qui se passait. Il y avait au centre une estrade circulaire, élevée de deux pieds au-dessus du sol et d'un diamètre de vingt pieds environ. Le plancher était garni d'un lit de paille, recouvert d'une épaisse couche de sable fin, afin d'amortir les chutes ou de les rendre moins périlleuses. La surface de l'arène était légèrement concave. Quant aux lutteurs, je n'ai jamais vu d'hommes si gros et si épais; c'étaient de véritables colosses, des Bacchus de six pieds, dont le plus mince pesait deux cents livres, et dont le chef atteignait, comme on le disait avec orgueil, au poids de trois cent quarante livres. Ces choix paraissent bizarres, mais ils sont justifiés par la nature de l'exercice auquel les lutteurs japonais doivent se livrer. Rester maître de l'arène et en expulser son adversaire, tel est l'objet de la lutte. Pour en arriver là, une forte corpulence est d'un puissant secours, et c'est pour cela que les lutteurs se recrutent parmi les hommes les plus lourds qu'on puisse trouver. Ceux qui allaient s'exercer devant nous étaient presque nus, car ils ne portaient qu'une écharpe en soie verte étroitement serrée autour des reins. Accroupis le long de l'estrade, fixant devant eux des regards stupides et mornes, ils offraient un spectacle curieux, mais nullement agréable. Une des luttes venait de finir lorsque nous prîmes place dans le cirque. Un officier s'avança sur l'estrade et annonça au public quels étaient les deux athlètes qui allaient paraître, puis il lut sur un papier une longue liste de noms propres et de chiffres; c'était l'état des paris engagés entre les spectateurs au sujet du prochain combat,

et qui, suivant l'usage japonais, avaient été communiqués au commissaire de la fête pour être lus à haute voix, dans l'intention de stimuler l'ardeur des lutteurs. La lecture terminée, l'officier se rangea pour laisser la place libre au milieu de l'arène; deux lutteurs se présentèrent, et après avoir salué le public en levant les bras au-dessus de leurs têtes, ils se disposèrent pour le combat. Les préparatifs durèrent longtemps; la foule, qui devait y être accoutumée, ne s'en plaignait pas, mais les étrangers perdirent patience, et leur exclamation *háïakko* (dépêchez-vous) se fit entendre plus d'une fois, à la grande joie des Japonais, qui en riaient aux éclats. Les lutteurs commencèrent par répandre dans l'arène quelques grains de riz et quelques gouttes d'eau pour se rendre le dieu des gladiateurs favorable, puis ils mouillèrent légèrement leurs épaules, leurs bras et leurs jambes, se frottèrent les mains avec du sable, exécutèrent des mouvemens grotesques, ayant sans doute pour effet d'assouplir leurs membres, et finirent par se camper l'un en face de l'autre au milieu de l'arène, dans la posture d'hommes qui, de toutes leurs forces, se préparent à se frayer passage. Accroupis sur la pointe de leurs larges pieds, les coudes serrés contre le corps, le cou tendu, le buste un peu incliné en avant, leur attitude était grotesque et menaçante à la fois. Sur un signal donné par le commissaire de la fête, les deux hommes poussèrent un cri rauque et se ruèrent l'un sur l'autre, chacun avec l'intention de culbuter son adversaire. Le choc dut être terrible ; le bruit en retentit sourdement dans tout le cirque, et les chairs des combattans, à l'endroit où ils avaient été touchés, se couvrirent à l'instant d'une vive rougeur; mais le coup avait été calculé avec tant d'adresse que l'effet en avait été pour ainsi dire neutralisé. Les deux hommes avaient rebondi sur eux-mêmes comme deux masses inertes et du même poids qui auraient été lancées l'une contre l'autre avec une vitesse égale. Ils revinrent immédiatement à la charge, se heurtant à l'envi de toutes leurs forces, chacun faisant de puissans efforts pour rester seul maître de l'arène. Après quelques tentatives infructueuses, ils renoncèrent à terminer le combat de cette manière, et aux immenses applaudissemens de la foule qui suivait les phases de la lutte avec un intérêt fébrile, ils se saisirent enfin corps à corps. Ce fut alors un spectacle émouvant que celui des deux colosses nus, étroitement unis dans une puissante étreinte, épaule contre épaule, poitrine contre poitrine, les bras entrelacés, les jambes écartées et soutenant sans fléchir le poids énorme qui pesait sur elles. Les membres se raidissent, les muscles tendus se dessinent vigoureusement. Aucun d'eux n'a encore été ébranlé. Soudain en voici un qui empoigne son adversaire à la ceinture; d'un bras il le soulève de terre et le

tient plusieurs secondes suspendu en l'air, puis avec violence il lance cette masse en dehors de l'arène, et l'envoie rouler parmi les lutteurs qui, comme le public, ont suivi d'un œil curieux toutes les péripéties du combat. Haletant, chancelant et ruisselant de sueur, le vainqueur s'avance au milieu du cirque, salue en levant les bras, et se retire au bruit d'interminables applaudissemens.

Les athlètes japonais, appelés *soumos*, forment une caste particulière. Ils jouissent d'une certaine considération. Les bourgeois sont tout fiers d'être vus en leur compagnie, et ils les invitent chez eux à fumer et à boire; les nobles même ne dédaignent pas de les fréquenter. Il y a différentes sociétés de lutteurs. Le champion de chaque société en est en même temps le chef; il possède, comme les héros du *ring* anglais, une ceinture d'honneur qui d'ordinaire lui a été donnée par le seigneur de sa province natale, et dont il se pare au commencement et à la fin de chaque représentation. La lutte, comme profession, ne s'exerce pas librement. Tout athlète doit être affilié à une société, et il est obligé de se contenter du salaire qu'il y reçoit; quant au chef, il prélève sur les bénéfices la part du lion. Cependant il n'est pas maître absolu de sa troupe; il est placé à son tour sous la dépendance du roi des lutteurs qui préside la grande société de Yédo ou de Kioto, et il lui paie un tribut annuel. Les chefs de sociétés ont rang d'officier, et portent deux épées, signe distinctif de la noblesse japonaise. Ils sont continuellement en voyage et conduisent leurs troupes dans les diverses provinces, séjournant dans les grandes villes durant un temps fixé par l'autorité. Ils recueillent beaucoup d'argent, car les Japonais sont d'enthousiastes amateurs de leurs exercices.

Nous quittâmes le cirque après avoir assisté à différentes luttes, et retournâmes dans les rues. La foule les avait désertées et remplissait alors les maisons, où l'on se livrait avec abandon au plaisir de la table. Çà et là, nous vîmes des visages échauffés par le *sakki* (eau-de-vie de riz), quelques individus, chantant et riant à haute voix, montraient qu'ils n'étaient déjà plus maîtres de leur raison; mais partout régnait dans les esprits une disposition joviale et pacifique. Nous nous arrêtâmes devant plusieurs maisons, et chaque fois on s'empressa de nous prier d'entrer et de nous offrir à boire et à manger. Nous déclinâmes ces invitations, car l'officier notre guide nous avait prévenus qu'il avait encore à nous conduire dans un endroit particulièrement curieux. Comme la *madzouri* se célébrait dans les environs du quartier de Decima, situé à une des extrémités de Nagasacki, il nous ramena en arrière, et nous fit traverser la partie la plus populeuse de la ville. Après avoir franchi une porte solide gardée par un poste de soldats, nous nous trou-

vâmes à l'entrée d'une rue d'un aspect tout à fait singulier. Longue et très large, cette rue était silencieuse, sombre et presque déserte. Les maisons qui la bordaient ne ressemblaient point à celles que j'avais déjà vues : elles étaient plus vastes que les habitations de marchands et d'artisans, mais l'on n'y voyait pas la grande porte qui sert d'entrée aux hôtels de la noblesse. De fortes grilles en bois en défendaient les abords, sans empêcher néanmoins d'apercevoir ce qui se passait dans l'intérieur. On y pénétrait par des portes basses et massives, ménagées sur un des côtés de la façade. Tout contribuait à prêter à ce lieu isolé un caractère d'étrangeté et de mystère. Le jour avait baissé. Çà et là on allumait des lanternes en papier. Les passans marchaient vite, et plusieurs d'entre eux avaient l'air de se cacher, car, en dépit d'une chaleur assez forte, ils s'étaient enveloppé la tête de grands mouchoirs, de façon à ne laisser dans leurs figures que les yeux à découvert. On nous avait conduits dans la partie la plus mal famée de la ville, en plein quartier des *djoro-jas* ou maisons de thé. La prostitution japonaise a un caractère si extraordinaire, son influence sur les mœurs publiques est si puissante, elle a enfin donné lieu à des interprétations si fausses, qu'il n'est guère possible, malgré les difficultés du sujet, de ne pas entrer dans quelques détails indispensables sur ce côté tristement caractéristique de la vie locale.

Nous nous étions approchés d'une de ces *dioro-jas*, et à travers les barreaux de la grille nous distinguâmes une salle spacieuse, garnie de nattes en bambou, et faiblement éclairée par quatre grandes lanternes en papier de couleur. A nos côtés se trouvaient une douzaine de Japonais qui, la figure collée contre la grille, examinaient comme nous ce qui se passait dans la salle. Il y avait là huit jeunes filles magnifiquement habillées de longues robes d'étoffes précieuses; accroupies sur leurs talons, suivant l'usage du Japon, elles demeuraient droites et immobiles, les yeux attachés sur la grille qui nous séparait d'elles, et ayant dans leurs regards brillans cette fixité particulière à ceux qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils voient. Leurs beaux cheveux, d'un noir de jais, étaient arrangés avec art et ornés de longues épingles en écaille jaune. Elles étaient dans la première jeunesse : la plus âgée comptait vingt ans à peine; les plus jeunes n'en avaient guère plus de quatorze. Quelques-unes se faisaient remarquer par leur beauté, mais toutes avaient un air résigné, fatigué, indifférent surtout, qui s'accordait mal avec leurs jeunes visages et qui faisait peine à voir. Exposées comme les bêtes curieuses le sont dans une ménagerie, examinées et critiquées à loisir par chaque curieux, pour être vendues ou louées au premier offrant, ces malheureuses présentaient un spec-

tacle qui me causa l'impression la plus pénible. Une vieille femme parut à l'entrée de la salle et prononça quelques mots; l'une des jeunes filles se leva aussitôt, mais avec la lenteur d'un automate. Il y avait dans cette manière de se mouvoir quelque chose d'inconscient, comme chez les animaux dressés qui exécutent, sur l'ordre de leur maître, certaines manœuvres dont ils ont l'habitude.

Nous franchîmes la porte voisine de la grille et traversâmes un couloir étroit et sombre, fermé aux deux extrémités, et qui donnait accès à une vaste salle exhaussée de quelques pieds au-dessus du sol. La prolongation du couloir par où nous étions entrés la partageait en deux moitiés inégales. A droite, nous vîmes une trentaine de personnes. C'étaient des enfans de huit à quatorze ans, des jeunes filles, et des femmes dont il était difficile de déterminer l'âge, puisque les Japonaises, dès qu'elles ont dépassé la trentaine, paraissent souvent beaucoup plus vieilles qu'elles ne le sont en réalité. C'est surtout à l'abus des bains très chauds, et pris fréquemment, qu'il faut attribuer cette vieillesse précoce. Quelques-unes des petites filles étaient déjà couchées et dormaient d'un profond sommeil, la tête appuyée sur un oreiller en bois rembourré. Celles qui étaient encore debout portaient, en l'honneur de la *madzouri*, leurs habits les plus riches. Femmes et jeunes filles se tenaient assises autour des *braseros*, mangeant et buvant, fumant et causant.

A notre arrivée, une vieille femme proprement vêtue vint à notre rencontre et nous demanda ce que nous désirions. L'officier notre guide répondit que nous voulions voir des danseuses et des chanteuses, et qu'il fallait nous préparer un bon repas dans le plus bel endroit de la maison. La vieille nous conduisit alors, à travers un jardin planté de beaux arbres, jusqu'à un pavillon, où elle alluma des lanternes de couleur et une douzaine de mauvaises bougies de cire végétale fichées sur des candélabres en fer. Le rez-de-chaussée du pavillon ne formait qu'une seule pièce; le premier étage, au contraire, se divisait en un grand nombre de chambres ou plutôt de cellules, séparées les unes des autres par des châssis tendus de papier. Les nattes qui couvraient le plancher étaient partout fort propres et de qualité supérieure, le papier des murailles était neuf; de fines sculptures en bois ornaient les piliers et les dessus de porte. En somme, le pavillon où nous étions formait une habitation japonaise fort agréable. La femme qui nous avait conduits, espèce de surveillante qu'on appelle *o-bassan*, s'éloigna après avoir reçu nos ordres. Bientôt elle revint, accompagnée de trois petites filles qui, comme elle-même, portaient des guéridons en bois noir verni, des coupes de la même matière, mais de couleurs différentes, des tasses et des bouteilles de porcelaine, enfin tous les ustensiles

nécessaires à un repas. Elles allaient et venaient, sérieuses et affairées; d'autres petites compagnes se joignirent à elles, et dans quelques minutes nous eûmes devant nous un souper japonais fort bien servi : il se composait, comme le repas que j'avais déjà pris, d'œufs durs, de homard, de poisson cru et bouilli, de riz, de fruits et de sucreries; le vin doux d'Osakka, le *sakki* et le thé n'avaient pas été oubliés. Les mets étaient appétissans et bien préparés, et nous fûmes servis avec autant d'adresse que de complaisance par les petites domestiques. Ces enfans, connues sous les noms de *kabrousses* ou *kamérons*, sont élevées par les *djoros* (courtisanes) et par l'*o-bassan*, et destinées à les servir ainsi que les personnes qui viennent dans la maison.

Pendant le souper, nous vîmes entrer plusieurs jeunes filles; c'étaient les *djoros*. Elles se présentèrent l'une après l'autre, et nous adressèrent un profond salut en se mettant à genoux et en touchant la terre de leurs fronts, puis elles se retirèrent dans un coin de la salle. Sur notre invitation, elles vinrent s'asseoir auprès de nous et prirent une part modeste à notre repas. Elles étaient d'ailleurs silencieuses et réservées, et ne répondaient à nos questions que par quelques timides paroles. Leur costume ne différait de celui des jeunes Japonaises que par le haut prix et l'éclat des étoffes. Quelques-unes avaient piqué dans leur chevelure des épingles d'écaille de la plus belle qualité (1).

Le souper terminé, les petites filles desservirent, et d'autres personnes pénétrèrent dans la salle. C'étaient quatre *ghékos* ou chanteuses, dont le costume rivalisait de richesse avec celui des *djoros*; chacune d'elles portait à la main le *sam-sin*, l'instrument favori des Japonais. Après avoir mis leurs *sam-sins* d'accord, elles commencèrent à jouer en se servant, pour frapper les cordes, d'un morceau d'ivoire taillé en forme de hache. La musique japonaise ne peut entrer en comparaison avec la nôtre; cependant on distingue dans les chants populaires quelques motifs faciles et agréables. Il faut reconnaître aussi que les Japonais sont doués d'une grande justesse d'oreille; ils jouent et chantent parfaitement à l'unisson, et observent avec exactitude le rhythme souvent très difficile de leurs mélodies. Sur l'ordre de l'*o-bassan*, les jeunes filles se levèrent pour exécuter des pas de danse à un ou plusieurs personnages. Leurs gestes forcés, leurs contorsions bizarres, étaient fort peu en harmonie avec les idées que nous avons de la grâce; mais ces mouvemens souples et précis s'adaptaient fidèlement au caractère de la musique, tantôt lente et triste, tantôt rapide et bruyante, et qui servait d'ac-

(1) Une grande épingle d'écaille jaune coûte de 100 à 1,000 francs.

compagnement à un poème récité par les *ghékos*. Après la danse, qui avait duré assez longtemps, il y eut un moment de repos et de silence. Les *ghékos* acceptèrent avec force remercîmens les gâteaux et le *sakki* que nous leur fîmes offrir; les danseuses, encouragées par l'*o-bassan*, commencèrent à se sentir plus à l'aise, et causèrent à voix basse. Quelques-unes étaient fort jolies; mais ce qui me frappa bien plus que les traits de leur visage, c'était l'air modeste qui les rehaussait toutes. A les voir ainsi timides et réservées, on les eût prises pour d'honnêtes filles de la bourgeoisie. Une seule se faisait remarquer par une hardiesse d'allures qui contrastait singulièrement avec sa figure pâle et distinguée. « Il n'y a rien là d'étonnant, me dit un de nos amis à qui j'avais fait part de mon impression : cette jeune fille passe pour une beauté à la mode et fort recherchée. L'année dernière, elle était timide à l'excès; depuis, elle a passé quelques mois à Decima et à Oora, et c'est en fréquentant nos compatriotes qu'elle est devenue telle que vous la voyez. Vous pouvez admettre comme une règle générale que les indigènes dégénèrent moralement aussitôt qu'ils entrent en rapport avec nous. A quelles causes attribuer ce phénomène, peu flatteur pour notre amour-propre? Ce n'est pas le lieu de le rechercher; mais j'affirme qu'au Japon comme en Chine, la bonne, l'aimable société indigène a disparu partout où règne l'influence des Européens. Les *coulies* (portefaix) de Decima sont d'incorrigibles larrons, les marchands de Yokohama deviennent de jour en jour plus insolens, et les Japonaises qui sont obligées de subir la compagnie des étrangers y perdent très vite la modestie qui fait leur principal charme (1). »

Je ne saurais autrement définir l'état de démoralisation des *djoros* dans la compagnie desquelles je m'étais trouvé qu'en le qualifiant d'*état inconscient*. Toute loi morale se fonde sur la conscience. Où la conscience fait défaut, peut-il y avoir démoralisation? Ce qui est certain, c'est que la vie des *djoros* n'a rien qui blesse la conscience japonaise. Dans un des temples les plus vénérés de Yédo, dans le temple d'Akatza ou Quanon-sama, on a suspendu près de l'autel les portraits de quelques *djoros* célèbres pour leur beauté et leur charité; on les montre aux jeunes filles vendues comme des modèles à

(1) Je ne voudrais, à aucun prix, me joindre à quelques voyageurs, mes devanciers, qui, après avoir joui de l'hospitalité des Européens dans l'extrême Orient, leur jettent la pierre, en les accusant de manquer souvent d'équité, de tact et de dignité dans leurs relations avec les indigènes. Les étrangers qui résident en Chine et au Japon forment des communautés très respectables. Si l'argent que fait circuler leur commerce a souvent une triste influence sur les indigènes avec lesquels ils se trouvent en contact, et qui appartiennent généralement aux plus basses classes de la société, il serait injuste de rendre les Européens responsables d'un résultat où leur volonté n'entre pour rien.

suivre. Dans la grande ville de Somonoséki, il y a un véritable monastère de *djoros* (1), qui a été fondé par la femme d'un ancien empereur du Japon, afin de subvenir aux frais d'une guerre entreprise contre des sujets rebelles. — Une *djoro* peut en quelque sorte ne pas déchoir et rentrer dans la société par la voie d'un mariage honorable. Ce fait s'est, à ma connaissance, renouvelé trois fois pendant mon séjour au Japon, et il s'explique par l'organisation particulière de l'*institution* à laquelle appartiennent les *djoros*.

Une famille pauvre est-elle surchargée d'enfans ou la mort de son chef la prive-t-elle de ses principales ressources, il arrive alors fréquemment que les filles qui font partie de cette famille sont livrées à quelque maison de thé. On rédige à cette occasion deux espèces de contrat, suivant que la fille est encore en bas âge ou qu'elle est déjà nubile. Dans le dernier cas, de beaucoup le plus rare, la jeune fille est louée à la maison de thé pour un certain nombre d'années, et sa famille reçoit pour elle une somme qui varie de 10 à 20 *rios* (100 à 200 francs) par an, et qui constitue une augmentation considérable de ses revenus. Si l'enfant est jeune, le prix de vente se règle en une fois, et n'excède pas 50 ou 100 francs en tout; de plus, l'acquéreur s'engage à subvenir à tous les besoins de l'enfant et à lui donner une bonne éducation. Jusqu'à l'époque de sa nubilité, l'enfant est habillée et nourrie; on lui apprend à lire et à écrire, à danser, à chanter et à jouer du *sam-sin;* on lui enseigne en un mot tout ce qui convient à une jeune fille bien élevée. A quinze ou seize ans, son éducation doit être terminée. On fait alors d'elle une *ghéko* (chanteuse), une *o-doori* (danseuse) ou bien une *djoro;* elle subit l'un ou l'autre de ces états sans avoir le droit ni la pensée de se plaindre. Sa volonté n'a pas été consultée lorsque, *kaméron* (petite fille), elle a été livrée à la maison de thé; sa volonté n'a pas à s'exercer davantage lorsqu'il lui faut s'acquitter de la dette qu'elle a contractée en recevant pendant plusieurs années tous les soins que son maître lui a donnés, car elle ne s'appartient pas : elle est victime de la misère ou de la cupidité de ses parens, qui, étant ses maîtres naturels, l'ont cédée par contrat légal, et pendant un temps déterminé, au propriétaire de la maison de thé. Dès lors celui-ci se substitue aux parens, il devient son maître absolu, et il a le droit de disposer d'elle comme de sa chose, c'est-à-dire à son gré. Quoi qu'elle fasse, *ghéko, o-doori,* ou *djoro* (2), elle n'est plus qu'une

(1) Les filles qui y sont admises font vœu de ne plus en sortir.

(2) Les *ghékos* et *o-dooris* font vœu de chasteté jusqu'à l'époque de leur mariage, qui ne peut avoir lieu que lorsqu'elles sont sorties de la maison de thé. Ce vœu n'est pas toujours tenu, et une infraction est ordinairement jugée avec beaucoup d'indulgence; mais la loi donne au propriétaire d'une chanteuse ou d'une danseuse le droit de la

esclave dont la vie se résume dans le mot obéir; elle agit sous l'impulsion d'un autre, elle exécute ses ordres, elle travaille pour lui, elle ne retient pas une obole de tout l'argent que lui rapporte son malheureux état. C'est donc en réalité une créature fort misérable et qu'il serait inhumain de mépriser, puisqu'elle exerce sans volonté et sans profit pour elle sa honteuse profession. Vers l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, elle devrait, suivant la teneur du contrat qui l'a liée à la maison de thé, être rendue à elle-même et reconquérir son indépendance. Tel n'est pas le dénoûment ordinaire de ces sortes de marchés, à moins qu'elle ne soit laide ou disgraciée de la nature, ce qui est à peu près son unique chance d'être libre au temps fixé. Si au contraire elle est jolie, le maître abuse de son ignorance pour la retenir en son pouvoir; il lui fait contracter des dettes en lui servant une nourriture plus succulente ou en lui vendant des bijoux ou des étoffes plus précieuses qu'il n'est obligé de lui en fournir. Bien peu d'entre elles ont assez de force pour résister à des tentations si attrayantes. Elles s'endettent, et comme elles ne possèdent, au terme de leur engagement, nulle autre chose au monde que leur corps, elles sont bien forcées, afin de se libérer, de le vendre pour un nouveau délai. Ainsi, par un enchaînement de circonstances qui les dominent, il arrive souvent à ces infortunées créatures de s'éteindre dans la maison même où elles sont entrées petites filles, où elles ont flétri leur jeunesse dans un métier d'ignominie, et où, vieilles et enlaidies, elles trouvent un dernier asile comme servantes (*kots-koi*), comme surveillantes (*o-bassan*), ou comme maîtresses d'école, de danse ou de musique. On en voit çà et là quelques-unes dont les charmes ou les bonnes qualités captivent des hommes qui les rachètent en payant leurs dettes; mais la plupart se résignent à mourir dans l'état où elles ont vécu (1).

punir sévèrement dans le cas où elle manque à l'engagement qu'il est obligé de lui faire contracter. On trouve des *ghékos* et des *o-dooris* en dehors des maisons de thé, exerçant librement leur profession. Les musiciennes ont, comme les lutteurs, leurs chefs à Yédo ou à Kioto. Certains airs populaires qu'elles jouent sont la propriété de tout le monde; mais, pour pouvoir en exécuter publiquement certains autres, elles doivent payer un tribut assez fort, espèce de *droits d'auteur*, aux chefs de la musique japonaise. Les principaux instrumens de musique sont le *sam-sin*, guitare à trois cordes; le *koto*, mandoline à treize cordes; le grand *sam-sin*, dont on se sert pour l'accompagnement des récits de poèmes épiques; le *kokiou*, violon à quatre cordes; le *biwoua*, guitare à quatre cordes, dont les prêtres seuls ont le droit de jouer; enfin le fifre, le *tam-tam* et la grosse caisse.

(1) Les *djoro-jas* (maisons de thé) et toutes les personnes qui les habitent sont placées sous la surveillance de la police. Une *djoro* ne peut se promener dans la rue sans être munie d'un *fouddé*, espèce de passeport, qui doit être renouvelé chaque mois, et pour lequel le propriétaire de la maison de thé doit payer une somme assez considérable.

Quelques jours après la célébration de la grande *madzouri*, M. W... me dit que son bateau à vapeur, le *Saint-Louis*, était prêt à partir. Je pris congé de mes amis de Decima et d'Oora, puis, pour graver dans mon esprit le plus agréable souvenir de la charmante ville que j'allais quitter, je montai pour la dernière fois la colline qui s'élève au midi de Nagasacki et au pied de laquelle a été placé le consulat anglais. C'était au mois d'octobre. La nature n'avait encore rien perdu de sa fraîcheur et de sa vivacité, et déroulait à mes yeux un horizon enchanteur. Parvenu sur une plate-forme située à huit cents pieds au-dessus de la mer, je vis s'étendre à ma droite la magnifique baie de Nagasacki; elle était couverte de jonques et de navires et sillonnée en tous sens par des barques dont la brise du soir enflait les grandes voiles blanches, et qui glissaient silencieusement sur les eaux d'un bleu profond. A mes pieds étaient Oora avec ses habitations à l'européenne, Nagasacki avec ses longues rues, ses petites maisons blanches, ses innombrables temples dont l'immense toiture étincelait au soleil couchant, puis Decima, la fabrique d'Akonoura, Inassa et l'établissement russe, et plus loin, au nord de la baie, la vaste plaine, parsemée de bourgades et de chaumières, où j'avais fait de si agréables promenades. A ma gauche, au sud, apparaissaient des îles sans nombre, les unes vertes, cultivées, couvertes de champs, de forêts et de villages, les autres nues et désertes. La mer les entourait toutes comme d'une immense ceinture d'azur et d'argent : elle était belle et caressante, et j'oubliais que bien des fois je l'avais vue furieuse, apportant la terreur et la désolation.

Ainsi s'est effacé dans mon esprit ce que j'ai vu de triste, de douloureux même, pendant mon séjour au Japon; mais le souvenir de l'incomparable beauté de ce pays et de sa douce et intelligente population est resté vivant dans ma mémoire.

RODOLPHE LINDAU.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE

ET

LES ENFANS DES CLASSES PAUVRES

EN ANGLETERRE

II.

LES ÉCOLES DES WORKHOUSES ET DES MANUFACTURES.

Education of pauper children. — Resolution and heads of report by Senior, 1 vol., 1862.

Les institutions britanniques, on l'a dit souvent, ne forment pas un ensemble bien harmonieux. A aucune époque, le peuple anglais n'a eu la volonté ni éprouvé le besoin de renfermer sa législation dans des cadres réguliers, analogues à nos codes, et d'en assurer la concordance. A l'origine, toute loi anglaise était une coutume, et toute coutume restait en vigueur, tant que la loi ne l'abrogeait pas formellement. De là des prescriptions moins impératives, de là aussi plus de libertés pour la conscience individuelle. C'est le beau côté du système. Quant à l'inconvénient, il est dans les mélanges de pouvoirs, dans les conflits d'attributions, et nulle part malheureusement cette confusion n'est plus sensible que dans les lois relatives à l'instruction élémentaire (1). En Angleterre, l'enseignement a toujours été, il est encore une industrie libre. On y ouvre une école,

(1) Voyez la livraison du 15 janvier dernier.

on y fonde un collége sans autorisation; dans ces écoles, dans ces colléges, les méthodes varient au gré de ceux qui les administrent. Point de gêne, point de contrôle, si ce n'est quand on s'y soumet volontairement. L'indépendance est la règle : ce qui s'en écarte est l'effet d'un contrat particulier. Chaque établissement s'appartient, garde son droit intact ou en aliène une partie à sa convenance. Là où des corps remplacent les individus, cette indépendance persiste. Ces corps agissent comme personnes, avec les mêmes titres et les mêmes facultés, sans être plus enchaînés, ni moins aptes à choisir leurs modes d'action. Ainsi, quand une paroisse fonde et entretient une école, elle la gouverne pleinement, par l'intermédiaire de ses *gardiens* et dans la limite de ses coutumes; elle ne supporte, en fait d'influence extérieure, que ce qu'il lui convient d'accepter. Il en est de même quand plusieurs paroisses, combinant leurs ressources, se constituent en *unions*, de même encore quand plusieurs *unions* s'associent pour fonder des établissemens communs. Les corps qui se forment ainsi conservent leur liberté de mouvemens, deviennent de véritables entités, confondent leurs droits, sans en rien distraire, et ne les subordonnent qu'à une entente entre les contractans. On conçoit dès lors combien il est difficile de se reconnaître dans un régime où rien n'est bien défini, et qui semble se résumer dans un choc perpétuel de fonctions et de personnes.

Une complication récente est venue se joindre à ces embarras, légués par la tradition. Dans une certaine mesure et au moyen de quelques faveurs, la puissance centrale tend à empiéter sur les pouvoirs paroissiaux pour le gouvernement des écoles : elle en a déjà ramené plusieurs sous son influence, et s'efforce de gagner les autres. Son auxiliaire le plus actif est le *comité du conseil privé* ou *conseil national d'éducation*, et son autorité se manifeste principalement par un système de contrôle confié à des *inspecteurs*. Pour les écoles libres, ce contrôle est facultatif et presque toujours le résultat d'un marché; il est obligatoire pour les écoles où l'état intervient forcément, comme surveillant et comme trésorier (les écoles des pauvres, des pénitenciers, etc.). Alors s'ajoute à ces divers rouages un rouage nouveau : des commissaires sont institués pour assurer l'exécution de la loi des pauvres. C'est à l'aide de ces moyens, bien compliqués, comme on le voit, que la nation anglaise a fait pénétrer l'instruction dans les couches les plus réfractaires de la société. Les résultats ne sont pas brillans sans doute, si l'on s'en tient à l'enquête où M. Senior nous sert de guide. Il ne faudrait pas néanmoins céder sans réserve à une première impression, et avant de condamner le système, il est bon de rechercher sur quelle portion de la société anglaise il doit agir.

I.

Parmi les services dont l'état et les paroisses se partagent la responsabilité et quelquefois la dépense, le plus important est celui des *workhouses*, littéralement maisons de travail. Les écoles de ces établissemens ont une physionomie distincte et un régime particulier. On sait que ces maisons de travail, qui seraient mieux nommées geôles des pauvres, sont issues de l'acte de réforme de 1834. Avant cet acte, le pauvre, inscrit sur les listes de la paroisse, jouissait librement de secours extérieurs; aujourd'hui il ne reçoit d'assistance, dans presque tous les cas, qu'à la condition d'être caserné et occupé. La profession de pauvre, autrefois des plus douces, est devenue assez incommode, et pourtant elle a encore un nombreux personnel. Laissons les adultes pour ne nous occuper que des enfans. Dans le cours de 1861, on en comptait 44,608 renfermés dans les *workhouses* de l'Angleterre et du pays de Galles et 262,204 assistés ou non assistés au dehors. Sur les enfans renfermés, 8,356 étaient des enfans naturels, 25,532 des orphelins ou abandonnés. Sur les enfans jouissant de leur liberté, 126,764 appartenaient à des veuves, 5,736 à des parens incarcérés pour crimes ou délits; 3,997 étaient illégitimes, 14,334 orphelins ou abandonnés. Si à ces nombres on ajoute 30,000 autres enfans de pauvres dispersés dans des districts dépourvus d'établissemens spéciaux, on arrive à un total de 336,312 enfans qui échappent aux familles pour tomber à la charge de l'état ou des paroisses. Des dispositions très simples ont été prises pour leur assurer quelques élémens d'éducation. Chaque maison des pauvres doit avoir une école, et dans cette école il y a par jour trois heures de classe où l'on enseigne, avec les devoirs religieux, la lecture, l'écriture, les premières notions du calcul et toute autre matière indiquée par les dispositions de l'élève ou le métier auquel il est destiné. A ces écoles sont attachés des maîtres logés dans l'établissement ou dans quelque dépendance. Voilà une organisation complète ou peu s'en faut. Comment a-t-elle tourné? Quels résultats ont fournis près de trente ans d'épreuves?

Pour donner à cette expérience sa signification, il faut rappeler en quelques traits ce qu'est un *workhouse*. Matériellement l'aspect en est assez satisfaisant. Beaucoup d'entre ces *workhouses* sont des constructions neuves, d'autres des bâtimens récemment appropriés où, quand l'espace l'a permis, on a ménagé des préaux plantés d'arbres. Dans les salles, dans les dortoirs, règne la propreté compatible avec de tels pensionnaires. Il n'y a pas non plus beaucoup à reprendre à leur tenue. Le pauvre laisse ses haillons à la porte et

revêt la livrée du lieu, un vêtement de bon drap pour l'hiver et d'une étoffe plus légère pour l'été. Une fois entré, il est assujetti étroitement à la règle. Tout est fixé pour lui : les heures des repas, du lever, du coucher, du travail dans les ateliers. Les actes ne sont plus libres, les relations de famille non plus. L'homme est séparé de sa femme; les enfans, quand ils ne sont pas sous les mêmes verrous, ne voient leurs parens qu'à de certains jours. C'est comme un abandon de ce qu'il y a de dignité et de charme dans l'existence humaine. Cet abandon est une nécessité; dans d'autres conditions, ces établissemens n'auraient pas de discipline sérieuse. N'est-il pas juste d'ailleurs qu'entre ceux qui se suffisent et ceux qu'on assiste une inégalité de traitement soit maintenue? En résumé, ce régime est ce qu'il doit être, ni trop doux, ni trop dur, et il semble qu'au milieu d'habitudes si réglées des écoles d'enfans devaient avoir beaucoup de chances de réussir. C'est le contraire qui est arrivé, et le motif en est que cet ordre superficiel couvre un profond désordre moral.

Au fond, les hommes qui peuplent les maisons des pauvres n'ont, dans les cas les plus fréquens, d'autre tort que d'être tombés à la charge de la communauté. Comment se fait-il que le sens moral soit tout aussi effacé dans ces maisons que dans les prisons et dans les geôles? Cela tient à ce que le pauvre valide, quand il n'a pas l'audace du mal, en a tous les instincts. Dans aucune classe ne couvent plus de haines contre ceux qui possèdent. Il s'y joint un secret mécontentement de soi qui survit dans les cœurs les plus abrutis, et auquel ils cherchent à échapper par des accès de révolte. Toutes ces influences combinées font d'une maison des pauvres un foyer d'abjection dont nos dépôts de mendicité sont loin d'offrir l'équivalent. Nos dépôts sont des lieux de passage; les maisons anglaises sont au contraire pour les sujets déclassés un toit de famille où trois générations trouvent quelquefois un abri, et que les enfans s'accoutument à regarder comme le seul héritage auquel ils puissent prétendre. Ils en sortent, ils y rentrent suivant leur convenance ou leur caprice, avec la certitude que, quoi qu'il arrive, ils trouveront là un lit et un repas. C'est une tribu à part; le paupérisme s'y est transmis avec le sang. En compulsant les registres des paroisses depuis la reine Élisabeth, on a pu reconnaître que, dans un grand nombre de localités, ils contiennent les mêmes noms de pauvres, désignent les mêmes quartiers, et permettent de suivre les traces d'une filiation qui s'est rarement interrompue. Quelques garçons à peine échappent à cette fatalité d'origine, prennent du service dans la marine ou dans l'armée, vont au loin se faire pêcheurs de baleines ou chercheurs d'or, et se préservent ainsi par l'éloignement ou

l'exil. Il en est qui, le pacte rompu, font souche d'honnêtes gens; mais les jeunes filles, comment pourraient-elles échapper à leur sort? Leur sexe les enchaîne à ce monde déchu, où elles n'ont de choix qu'entre les désordres. Elles y sont nées, elles y mourront; leur esprit ne conçoit ni d'autres rapports ni d'autres mœurs. M. Senior en cite un curieux exemple. A Southampton, où il était en cours de visite, la directrice d'une de ces maisons lui raconta les singuliers propos qu'avait tenus quelques jours auparavant une jeune fille à peine nubile, et qui n'était pas de la pire espèce parmi celles confiées à sa garde. « Oh! avait-elle dit d'un air délibéré, je sais bien comment tout ceci va s'arranger pour moi. Ma cousine Sally est sortie de la maison il y a quelques jours, et elle vient d'y rentrer avec un poupon. J'espère qu'il m'en arrivera autant. Je sortirai à mon tour de la maison, et j'y rentrerai également avec mon poupon. »

Ce mélange de cynisme et de naïveté dans la dépravation n'est malheureusement pas très rare. Sous ce rapport, la réforme de 1834 a été un avortement. On avait présumé qu'en tenant sous les verrous cette légion d'indigens, on viendrait aisément à bout de leurs instincts vicieux, et que, de gré ou de force, on leur rendrait le goût et l'habitude du travail. L'illusion n'a pas été longue, et aujourd'hui l'expérience a prononcé. Les nouveaux cadres ne sont pas plus favorables que les anciens à un amendement moral. Ni le séquestre ni les communications extérieures n'ont tourné à bien. Dans le séquestre, les mauvais élémens sont entrés en fermentation par le contact, et quand par occasion une petite amélioration est arrivée à se produire, elle a été détruite par les influences du dehors. Les portes des *workhouses* ne s'ouvrent en effet que pour des gens pires que les internés, parens, amis, vivant de mendicité déguisée ou de trafics encore plus équivoques. Quelque discipline qu'on maintienne à l'intérieur, les relations de famille amènent le mélange des sexes, et cela suffit pour que des chutes s'ensuivent. Les parens ferment les yeux, quand ils n'y prêtent pas les mains. Quels exemples pour les enfans du premier âge! et qu'attendre d'une éducation commencée et achevée dans le voisinage de cette dégradation? Dès la période qui suivit la mise à exécution de l'acte de 1834, le danger fut visible; l'opinion publique et le parlement s'en émurent de concert: des modifications furent proposées et essayées.

La première trace de ce retour d'opinion date de 1837, et l'initiative partit de la chambre des communes. Son comité investit les commissaires de la loi des pauvres du pouvoir d'établir, avec le consentement des gardiens chargés de la police des *workhouses*, des écoles de district, en s'entendant pour la dépense soit avec les pa-

roisses, soit avec les unions de paroisses. Plus tard, en 1841, les commissaires rendaient compte, dans un document très développé, des difficultés qu'ils avaient rencontrées dans l'accomplissement de leur mandat. L'objet à poursuivre était évidemment la fondation d'écoles extérieures et séparées. On en avait admis le principe sans en déterminer les moyens. Ni les paroisses, ni les unions de paroisses ne s'y prêtaient; tantôt on résistait à la dépense, tantôt on se chicanait sur la répartition. Il fallait enlever tout prétexte à ces débats par des prescriptions plus précises. Un autre obstacle se rencontrait dans la volonté des parens. Comme ils tiraient de leurs enfans les uns des profits, les autres de petits services, ils se refusaient presque tous à une séparation dont le bénéfice indirect les touchait moins que les privations directes auxquelles il fallait d'abord souscrire. On en était dès lors réduit à ne compter, pour ces écoles de district, que sur les orphelins, les enfans illégitimes ou abandonnés, ou sur ceux dont les auteurs, pour un motif ou l'autre, se trouveraient déchus du droit de tutelle. Ces catégories étaient nombreuses et de tout point préférables pour un essai. Il n'y avait pas à redouter avec elles les suggestions pernicieuses ou les coupables exploitations qui prenaient naissance dans le sein même des familles. Celles-ci resteraient d'ailleurs libres de choisir entre les écoles intérieures des *workhouses* et les écoles extérieures de district. Quant aux constructions, on y ferait face sans trop de frais. Dans la plupart des paroisses se trouvaient des bâtimens qui, autrefois affectés au service des pauvres, étaient devenus vacans à la suite des concentrations qui s'étaient opérées. On pouvait donc avec quelque certitude prendre des mesures définitives.

De là les deux actes de 1845 et de 1848. Le premier, tout en étendant les pouvoirs des commissaires des pauvres, avait stipulé des réserves soit au sujet de la dépense, soit pour les distances à maintenir entre les écoles. Le second supprimait ces entraves comme préjudiciables aux essais, et laissait le bureau du district maître de décider quand, où et comment une école pouvait se fonder. Malgré des attributions aussi larges, l'œuvre n'en marcha pas plus rapidement, et en 1860 on ne comptait encore, en Angleterre et dans le pays de Galles, que six écoles de district recevant 2,682 élèves. C'était donc un échec, du moins quant au nombre. En revanche, tous ces échantillons d'écoles de district semblent avoir atteint leur but. Les commencemens étaient rudes, et il fallait un certain art pour s'emparer de l'attention d'élèves plus disposés à briser les bancs qu'à écouter les leçons; mais, ce premier accès passé, le goût de l'étude arrivait, et avec lui l'application. Dans les districts du Surrey, l'amendement fut sensible dès les premiers mois et s'est maintenu

depuis lors. Une remarque a été faite à cette occasion. Parmi ces enfans, ceux qui ont le mieux réussi sont les orphelins et les abandonnés : rien n'a troublé la réforme de leurs penchans vicieux, leur désir d'apprendre, leur volonté de persévérer; à peine citerait-on dans leurs rangs quelques exceptions. Les enfans au contraire, légitimes ou naturels, sur lesquels pouvaient s'exercer quelques influences de famille, n'étaient jamais ramenés d'une manière définitive. Au moment où l'on comptait le plus sur eux, un mauvais exemple, un conseil pervers suffisaient pour détruire le bien que l'école avait pu produire. Les inspecteurs signalent dans leurs rapports beaucoup de faits de ce genre, entre autres le suivant. Un garçon de quatorze ans, sorti d'une école de district, s'embarque sur un bâtiment de l'état. La campagne d'essai est heureuse; on l'admet comme novice, il est sur le point de reprendre la mer. C'est le moment que sa mère choisit pour le débaucher; elle convoite les nippes neuves qui couvrent son fils; elle le perdra pour avoir ce petit butin. Le jeune garçon résiste; les bons instincts prennent un moment le dessus. Que fait la mère? Elle entraîne l'enfant dans un débit de genièvre, le ramène ivre-mort, le couche, et pendant qu'il est au lit va vendre sa dépouille chez le fripier voisin. A son réveil, le malheureux novice ne put, faute d'habits, rejoindre son bâtiment, qui partait dans la journée. Signalé comme déserteur, il expia son écart dans une maison pénitentiaire; sa mère, par insuffisance de preuves, échappa cette fois et ne fut condamnée à la déportation à vie que plus tard et pour un autre crime.

Malgré tout, il y aurait eu avantage à multiplier les écoles de district pour soustraire le plus de victimes possible à l'épidémie de dépravation qui a son siége dans les maisons des pauvres. Pourtant le résultat a été presque insignifiant. Même en y comprenant 19 écoles séparées que diverses unions de paroisses ont fondées, administrées et entretenues à leurs frais, et où ont trouvé place 4,381 élèves, on n'arrive qu'à un total de 25 établissemens et de 7,063 enfans pour les écoles de district et les écoles séparées, tandis que les écoles intérieures des *workhouses* comptent 37,545 enfans qui demeurent exposés aux pires influences. A quoi cela tient-il? On a vu la part qui en revient aux dispositions des parens et au refus qu'ils font de se dessaisir de leurs enfans, traités en serviteurs ou en martyrs. Cette difficulté n'est ni la seule, ni la plus grave. Il en existe une autre dans la répugnance que montrent les unions de paroisses à se lier entre elles par des arrangemens communs. C'est l'écueil de tout pouvoir local appliqué à de trop petites circonscriptions. Déjà, quand il s'était agi des *workhouses*, les paroisses avaient eu bien de la peine à se constituer en unions pour en construire ou en

approprier qui devinssent d'usage collectif. Ces résistances de l'esprit de corps ont pris un degré de gravité de plus quand les unions de paroisses ont été invitées à s'associer pour fonder des écoles de district. Les unes disaient que les écoles intérieures des *workhouses* étaient suffisantes pour leur objet; d'autres, en admettant l'utilité d'écoles extérieures et séparées, trouvaient la dépense trop lourde ou en contestaient la quotité. La partie élective des bureaux des pauvres était particulièrement intraitable sur ce chapitre, et comme l'exécution des projets dépendait d'un vote, il se formait invariablement une majorité contre ce surcroît de charges. De là le nombre si réduit de ces fondations. Pour conjurer les causes de cet échec, les inspecteurs du conseil privé proposent de changer en obligation ce qui n'est qu'une faculté. Les unions ne seraient plus libres d'accepter ou de repousser, suivant leur convenance, le remplacement des écoles intérieures par des écoles extérieures. La loi prendrait un caractère impératif et ordonnerait ce que maintenant elle conseille. Rien n'indique toutefois que cette modification soit prochaine, et que le parlement se montre disposé à faire cette violence aux franchises des localités.

Les écoles intérieures restent ainsi de règle pour les *workhouses;* les autres modes constituent des exceptions. Si défectueuse que puisse être l'éducation dans ce casernement, encore faut-il savoir ce qu'elle est et ce qu'elle est susceptible de devenir. Depuis longtemps, il n'y a guère à ce sujet qu'une longue plainte qui des commissaires de la loi des pauvres va jusqu'à la chambre des communes. On s'accorde à dire que les bureaux des gardiens, surtout dans les districts agricoles et pour les membres qui relèvent de l'élection, apportent dans leurs fonctions plus de zèle que de lumières, et ne comprennent pas ce qu'une pareille tâche a de délicat et d'élevé. N'ouvrir les portes de leurs maisons que devant une indigence bien démontrée, rendre le paupérisme assez incommode pour qu'il ne devienne ni un calcul, ni un abri, tel est le résultat qui les préoccupe exclusivement. Vis-à-vis des adultes, cette conduite peut à la rigueur se justifier et répondre au besoin le plus immédiat; mais vis-à-vis des enfans elle a le caractère d'une cruauté et d'une injustice. L'enfant du pauvre n'est pas responsable de l'état où il vit, il suit le sort de sa famille sans avoir ni la conscience des faits, ni la faculté de choisir. Cette distinction devrait rester présente plus qu'elle ne l'est à l'esprit des gardiens des pauvres. Autant la réserve et la sévérité sont de mise envers ceux qui sont les auteurs de leur propre déchéance, et en portent le poids tantôt avec une fierté cynique, tantôt avec une incurable apathie, autant il faudrait se montrer secourable envers des infortunés qui n'ont d'autre tort que celui de

leur naissance, et que leur âge rend accessibles à de plus saines impressions. L'humanité ne parlât-elle pas en leur faveur qu'un sentiment de prévoyance conseillerait de le faire. Cette classe est en effet criminelle par destination. C'est de ses rangs que sortent les escrocs, les voleurs émérités, les meurtriers même qui vont peupler les établissemens pénitentiaires ou expier sur un gibet le sang qu'ils ont versé. Comment les gardiens des pauvres ne voient-ils pas de quel avantage il serait pour la communauté d'agir fortement sur cette génération prédestinée au mal, de combattre dans son germe par un traitement approprié le vice héréditaire qui la ronge? Même au point de vue du paupérisme, ne serait-il pas utile d'amender ces enfans, d'en faire pour le pays des serviteurs honnêtes, et de préparer ainsi des économies pour les services à venir?

Les gardiens des pauvres ne voient ni si haut ni si loin; ils s'en tiennent à leurs obligations les plus strictes, et il en est dans le nombre qui sont indifférens ou hostiles à l'éducation. Presque tous se regardent comme quittes quand ils ont maintenu une bonne discipline dans leurs établissemens et ménagé de leur mieux les deniers de la paroisse. S'ils instituent une école intérieure, c'est pour obéir à la loi et en la rejetant sur un plan secondaire; ils lui mesurent d'une main avare et comme à regret les fonds nécessaires pour marcher. Nulle part on n'aurait un plus grand besoin de maîtres exercés et qui eussent pour eux l'autorité du caractère et du talent. Croirait-on que jusqu'en 1846 c'est parmi les pauvres eux-mêmes qu'on a choisi les maîtres des écoles intérieures pour n'avoir point à les salarier? Il est facile de deviner ce qu'était une école avec de pareils directeurs; dans bien des cas, les maîtres n'en savaient guère plus que les enfans qu'ils étaient chargés de former; ils épelaient leurs lettres et bronchaient souvent sur l'orthographe. En vain le gouvernement insista-t-il à plusieurs reprises auprès des bureaux des paroisses; ses avis étaient dédaignés, et il n'osait pas user de contrainte. Il recourut alors au seul moyen vraiment efficace. Un fonds de 30,000 livres sterling fut affecté aux traitemens de maîtres et de maîtresses dont le choix devait être confié aux inspecteurs du conseil privé et soumis pour la forme aux bureaux des pauvres. Ces traitemens variaient, suivant le grade, entre 60 et 15 livres de fixe, plus un droit par tête d'élève de 6 à 3 shillings, également en rapport avec le grade. La quotité de ce subside devait être fixée chaque année; de 1847 à 1861, il s'est maintenu aux environs de 31,000 livres. A chaque année scolaire, on procède à une nouvelle collation des grades. Les inspecteurs du conseil privé visitent les écoles, et décident, après examen, quel sera le diplôme du maître. Cette organisation ne brille pas par la simplicité. Il y a

quatre espèces de diplômes, depuis le diplôme de permission, qui est le plus modeste, jusqu'au diplôme de capacité, qui est le plus élevé, en passant par les diplômes d'épreuve et de compétence. Chacun de ces grades est en outre subdivisé en trois numéros, de sorte qu'il y a douze manières d'être instituteur primaire ou institutrice dans les maisons des pauvres, et qu'à chacun de ces modes sont attribués des émolumens différens. A ces encouragemens les bureaux des paroisses ajoutent leur garantie pour un minimum de traitement : dans certains cas, c'est à la partie fixe que s'applique cette garantie; d'autres fois, c'est à la partie éventuelle, et il est des occasions où ce droit a été porté jusqu'à 10 shillings par tête d'enfant.

Malgré ces avantages, conférés par l'état ou arrachés aux agences locales, la position n'est rien moins qu'enviée. Les maîtres de première classe ne peuvent, dans une école de pauvres, gagner au-delà de 65 livres (1,600 francs environ), tandis qu'un maître de première classe dans une école libre arrive aisément à 133 livres (3,300 francs environ) en salaire fixe ou en capitation. L'écart est considérable, quoique le grade soit le même. Ce n'est pas le seul motif qui éloigne les instituteurs d'élite, ceux qui ont la faculté de choisir. De toutes les écoles, il n'en est point où l'on soit plus assujetti que celles des pauvres. Les vacances n'y ont rien de fixe, la liberté personnelle est subordonnée aux règles de la maison; les instituteurs y sont en présence d'administrateurs de qui ils relèvent, et qui, pour l'éducation et les manières, souvent ne les valent pas. Dans un tel lieu, vis-à-vis des sujets qui leur sont confiés, la besogne est ingrate, obscure, et ne peut donner d'autre satisfaction que celle de la conscience. Ce qui empire encore les choses, c'est cette partie du traitement dont le chiffre s'élève ou descend suivant le nombre des élèves. Aucune combinaison ne pouvait être plus maladroite ni aller plus directement contre son but. L'intérêt des enfans est de sortir le plus tôt possible de ces maisons de perdition, et c'est aussi l'intérêt de la société; l'intérêt des instituteurs est de les y retenir le plus longtemps possible pour n'avoir pas à essuyer de rabais dans leur traitement : chaque succès leur est un préjudice. Plus d'une fois les inspecteurs, et après eux le comité du conseil privé, se sont prononcés contre ce mode de rétribution, où l'homme scrupuleux travaille contre lui-même et où celui qui ne l'est pas n'agit qu'au détriment de ses élèves et de la société qui les lui confie. Ces remontrances ont été vaines; soit routine, soit faux calcul, les paroisses ont maintenu leur singulière comptabilité, et par suite le préjudice moral qu'elle cause.

Pour relever le personnel des instituteurs, le comité du conseil

privé eut un moment le dessein de les former lui-même dans un établissement créé et soutenu à ses frais. Il fonda une école normale primaire dans Kneller-Hall. Après quelques années d'essai, il fallut y renoncer. Les sujets capables qui sortaient de cette école normale se sentaient peu de goût pour les fonctions auxquelles on les destinait. Les uns craignaient d'être enveloppés dans la déchéance qui pesait sur le siége de leur enseignement; d'autres reculaient devant une tâche pleine de déboires sans compensation et qui aggravait les souffrances de l'esprit et du cœur par des désagrémens matériels. C'était tantôt le logement plein d'odeurs infectes, tantôt l'heure mal calculée des repas; ici le bois, le charbon manquaient même au cœur de l'hiver, et les chambres se changeaient en glacières. Tout dépendait, dans ce régime mixte, d'un caprice des gardiens, d'une rancune du directeur. Aucune situation en effet n'était et ne reste plus précaire que celle d'un maître d'école dans un *workhouse*. Son traitement est fixé par les gardiens et payé par le trésor, conformément à une échelle que dressent les commissaires des pauvres. Son rang dans cette échelle et par conséquent le chiffre de son traitement sont à la merci d'un inspecteur du conseil privé, tandis que le bureau des commissaires a seul le droit de prononcer sa révocation. Ces inconséquences, ces conflits d'attributions affectent la discipline des écoles et en éloignent les hommes qui pourraient, par leurs leçons et leur exemple, y produire quelque bien. Dans ce mélange des pouvoirs, personne en réalité ne commande et par conséquent personne n'obéit. Aussi règne-t-il dans ces maisons, sous un ordre apparent, une dissolution incurable. Rien n'est plus affligeant que les témoignages recueillis à ce sujet. Interrogé sur les résultats qu'il a obtenus, le maître d'une de ces écoles répond : « Sur trente-neuf élèves qui m'ont passé par les mains, deux ont été condamnés à la transportation pour dix ans, quatre pour quinze ans, un pour vingt ans, douze ont été emprisonnés, huit ont été classés parmi les pauvres inscrits, sept tout au plus se sont utilement employés, le reste peut passer à bon droit pour suspect. » Et afin qu'on ne prenne pas ces faits déplorables pour une exception, le même instituteur ajoute laconiquement : « Il en est ainsi dans presque toutes nos écoles de garçons. »

Les écoles de filles ne sont pas dans un meilleur état; le côté faible est ici moins dans le personnel enseignant que dans le programme de l'éducation. Les institutrices y visent volontiers à l'apparat, et dirigent trop les études en vue de la collation des grades, qui suivra les visites de l'inspecteur du conseil privé. Au lieu d'appuyer sur les notions qui mettraient leurs élèves à même de tirer un prix de leurs services, elles meublent leur mémoire de détails oiseux, et dans la

direction morale, elles n'apportent guère plus de discernement. Pour les jeunes filles, la meilleure garantie serait un séquestre judicieux. Il faudrait empêcher le mélange non-seulement des sexes, mais jusqu'à un certain point des âges, en écartant aussi les influences qu'exercent sur les élèves sédentaires celles qui ne sont que de passage. Sans un triage sévère, aucun bien n'est possible. Malheureusement ce triage n'a lieu que par exception. Le mal ici s'aggrave de toutes les déchéances que la femme seule est dans le cas d'encourir, la prostitution entre autres, qui met ces maisons des pauvres en coupes réglées et en prend la fleur. Quant au reste, il semble destiné à végéter sur place, et va de la cour des enfans à la cour des adultes sans que le passage dans les écoles amène d'amendemens bien sensibles. Le paupérisme vit ainsi de sa propre substance. A peine voit-on se détacher du milieu de cette corruption quelques natures mieux trempées et plus vigoureuses qui brisent résolûment leur chaîne, et demandent au travail le prix de leur rançon.

Pourtant il y avait eu çà et là quelques essais propres à indiquer la bonne voie, et dans ce nombre celui de Norwich. La maison de Norwich, couvent du moyen âge tant bien que mal approprié, était classée au dernier rang pour la qualité de ses pensionnaires. Nulle part, disait-on, l'enfance n'était plus dégradée. Cédant au cri public, les administrateurs firent un effort. Deux établissemens distincts, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, furent créés comme annexes de l'établissement principal. Pour mieux empêcher les mélanges, on les plaça hors des murs de la ville et à une certaine distance. La maison des jeunes filles était surtout charmante d'aspect; ses constructions fraîches formaient un contraste avec les sombres murs du cloître qui abritait les adultes. Un parterre et un jardin potager occupaient le front des bâtimens, et s'étendaient jusqu'au mur d'enceinte qui longeait la route. Le seul luxe en tout ceci était dans la beauté du site, la pureté de l'air, l'harmonie et l'entente des distributions intérieures. Les lieux disposaient à de bonnes impressions; rien n'y attristait l'œil des enfans. Un meilleur système d'éducation accompagna ce changement de résidence. A côté et au-dessus des maîtresses d'écoles, la directrice du nouvel établissement veilla à ce que ces jeunes filles devinssent aptes aux travaux de leur condition. On leur apprit à coudre, à laver, à blanchir, à repasser; on les mit au courant des divers services de la maison et de la ferme, de manière qu'elles pussent se placer au dehors et recevoir quelques gages. Ces réformes bien simples réussirent au-delà de toute attente. Un chapelain attaché à l'établissement constatait, après dix ans d'exercice, que, parmi les jeunes filles qui

y avaient passé, douze seulement s'étaient fait inscrire sur les listes des pauvres classés, et sur ces douze une idiote et une épileptique. Les autres avaient trouvé de l'emploi et pouvaient désormais se suffire. La maison des garçons, installée sur le même pied, donna des résultats à peu près analogues. On y formait des sujets, et en assez grand nombre, pour la marine et pour l'armée, pour les travaux des manufactures et des champs, pour la domesticité urbaine ou rurale. Ces enfans, que l'on tirait du bourbier du paupérisme, n'y retombaient pas. Une circonstance vint mieux démontrer encore que ces amendemens tenaient plus au régime qu'aux hommes chargés de l'appliquer. En 1859, des bâtimens élevés avec un certain luxe se trouvèrent achevés, et les pauvres de Norwich durent quitter les murs du vieux couvent pour occuper leur résidence définitive. Tout aurait été profit dans ce changement sans une combinaison qui vint empêcher le succès. A la suite des cours destinés aux adultes, on avait réservé pour les enfans un local séparé par des clôtures insuffisantes. La commodité et l'économie des services l'avaient emporté sur les considérations de l'ordre moral. Le plan des gardiens était que l'on réintégrât les enfans dans l'établissement commun, en prenant quelques précautions contre le mélange. Il fallut, bon gré, mal gré, en passer par là. En vain les commissaires des pauvres s'interposèrent-ils en élevant des chicanes de procédure; ils obtinrent à grand'peine quelques délais, à l'expiration desquels le dernier mot resta aux gardiens, qui tenaient les cordons de la bourse. Ce qu'avaient prévu les esprits sensés arriva. Les bénéfices du séquestre diminuèrent dès qu'il fut moins rigoureux; à respirer le même air que les adultes, les enfans se corrompirent de nouveau. Les maisons de Norwich, qui passaient pour des modèles, déchurent peu à peu dans l'opinion, et, faute d'avoir maintenu un principe tutélaire, elles en sont aujourd'hui au même point que la plupart des établissemens analogues de l'Angleterre et de l'Écosse.

Par cet exemple, il est aisé de se rendre compte des difficultés que rencontre la réforme de ces maisons de pauvres. Chaque union commente la loi à sa guise, et la jurisprudence n'est fixée sur aucun point. On a pu le voir à propos du régime de séparation qui est le vrai palliatif du mal. Une société qui s'est vouée à la visite des *workhouses* tenta un effort dans ce sens il y a quelques années; elle proposa à six des maisons de la métropole de se charger des enfans qu'elles renfermaient et de construire à ses frais un asile où ils seraient reçus, logés, nourris et élevés en vue des services auxquels ils se montreraient propres. Toutes les garanties désirables étaient offertes. La société demandait seulement aux gardiens des pauvres de fixer la part contributive que chacun de leurs établisse-

mens consentirait à prendre à sa charge. Les réponses des gardiens furent identiques à quelques variantes près; en acceptant la proposition, ils se montraient disposés à payer, à titre de subvention, l'équivalent de ce que leur coûtaient les enfans dans l'intérieur du *workhouse*. Cinq de ces établissemens ne mettaient point de réserve dans leur acquiescement; un seul, l'*Union du Strand*, crut devoir consulter les commissaires des pauvres sur la légalité de la combinaison. Ce fut une pierre d'achoppement. Au lieu de s'inspirer de l'esprit de la loi, les commissaires s'en tinrent strictement à la lettre, et après de longues délibérations déclarèrent aux gardiens qu'à leur grand regret ils ne pouvaient accepter comme légal cet emploi d'une fraction, même minime, de la taxe des pauvres. A l'appui, ils citaient quelques actes du parlement et des prescriptions à leurs yeux impératives. Au fond, la question se prêtait à la controverse, et avec un peu de bonne volonté les argumens n'eussent pas manqué pour la résoudre dans l'autre sens. Toujours est-il que d'un commun accord gardiens et commissaires laissèrent les choses suivre leur cours; la société en fut pour ses offres. On lui refusa même des enfans qu'elle s'engageait à élever à ses dépens et sans indemnité d'aucune sorte.

Ainsi se passent les choses pour les pauvres qui sont casernés; leurs 38,000 enfans vont tous aux écoles et recueillent de cette fréquentation un bénéfice trop souvent compromis par les influences dangereuses de la résidence. Il n'en est pas de même pour les 262,204 enfans appartenant aux pauvres du dehors (*out door*), comme les Anglais les nomment. A ce nombre, qui ne comprend que les enfans assistés des unions de paroisses, il faut ajouter 26,220 enfans relevant de paroisses indépendantes, ce qui forme un total de 288,424 enfans de pauvres que la condition de leurs parens vouerait à l'ignorance, si on ne leur venait en aide par des institutions spéciales. Les premiers et les plus directement engagés dans cette assistance sont encore les gardiens. Un acte récent les autorise, s'il y a lieu, à pourvoir à l'éducation des enfans qu'on peut appeler les externes du paupérisme. Ce n'est pas une obligation, c'est seulement une faculté, et dans beaucoup de comtés on se dérobe volontiers à ce surcroît de charges. Un document de 1857 constate que le nombre total des enfans libres entretenus dans les écoles par les gardiens n'excédait pas alors 6,537, causant une dépense annuelle de 1,828 livres sterling. D'autres relevés établissent que sur neuf comtés, — Dorset, Durham, Monmouth, Northampton, Oxford, Glocester, Rutland, Hampshire, Cornwall, — cinq n'élevaient point d'enfans de pauvres, un en élevait un avec une dépense de 5 shillings 8 deniers, un autre deux avec une dépense de 7 shillings, un autre

trois avec une dépense de 12 shillings 2 deniers, un autre enfin cinq avec une dépense de 19 shillings 6 deniers, si bien que, sur un total de près de 40,000 enfans de pauvres répandus dans les neuf comtés, les gardiens n'en envoyaient à l'école que onze avec une dépense totale de 2 liv. 8 shill. 4 deniers par an. C'était user largement de la faculté de s'abstenir. D'autres comtés, il est vrai, y mettaient plus de grandeur, et un rapport de M. Milner Gibson à la chambre des communes daté de 1856 n'estime qu'à 85,000 le chiffre des enfans pauvres de la catégorie des externes qui ne fréquentaient pas les écoles. Un point sur lequel s'accordent les enquêtes anciennes ou récentes, c'est le degré d'abjection où croupit cette classe abandonnée à ses instincts. Le mal est si grand que dans les moyens de guérison proposés à l'envi on découvre une certaine pointe d'arbitraire. Rien de plus grave dans un pays respectueux pour le droit qu'ont les classes et les individus de disposer librement d'eux-mêmes, pourvu qu'ils ne nuisent pas à autrui. Quelques hommes du métier demandent que ce qui n'est aujourd'hui que facultatif devienne obligatoire pour les gardiens, c'est-à-dire que l'instruction soit donnée gratuitement et indistinctement aux enfans des pauvres assistés au dehors. D'autres vont plus loin : ils veulent que l'éducation des enfans soit la condition forcée de l'assistance extérieure et que le certificat d'école accompagne les distributions de secours. Sous des formes variées, il s'agit toujours d'une contrainte exercée sur la volonté des parens. Ces conseils partent en général des inspecteurs du gouvernement ou des membres ardens du clergé. Jusqu'ici le parlement n'y a cédé qu'à demi. Il a pu investir l'état d'un pouvoir de surveillance, mettre des subsides à la disposition du conseil privé, tolérer l'ombre d'une autorité universitaire, instituer à côté des gardiens un corps de commissaires de la loi des pauvres : ce sont autant de concessions que lui a arrachées un certain goût d'unité et de symétrie qui se répand depuis peu dans un pays et au sein d'un régime bien décousus; mais il est deux choses dont il s'est jusqu'ici résolûment défendu : c'est de porter la main sur les droits de la famille, tant que la loi les consacre, et d'empiéter sur les attributions des paroisses, accoutumées depuis des siècles à s'administrer elles-mêmes.

Près des écoles ouvertes aux enfans de pauvres dans l'intérieur des *workhouses* ou dans le ressort des districts, il en est d'autres qui sont suffisamment qualifiées par le nom sous lequel on les désigne : *ragged schools*, c'est-à-dire écoles en haillons ou écoles des déguenillés. Les enfans qui les hantent appartiennent à une classe pire que les pauvres inscrits : c'est la classe des gens vicieux, des ivrognes, des débauchés, dissipant ce qu'ils gagnent et s'endettant quand

ils sont à court. Aucune misère n'est plus douloureuse à étudier, et elle est presque toujours accompagnée d'une impudence qui révolte. Sous des vêtemens en lambeaux se cachent de grands airs; ces hommes s'irriteraient si on les traitait de pauvres, quoiqu'ils soient descendus plus bas que les pauvres mêmes. On devine ce que peuvent être les enfans issus de pareils pères : hâves, malingres, mal nourris, élevés sous le bâton, ils débutent dans les cloaques des grandes villes pour aller finir dans quelque établissement pénitentiaire. Toutes les ruses leur sont familières; ils sucent la dépravation avec le lait, et plusieurs d'entre eux poussent jusqu'au génie l'art des petites déprédations. C'est pour de tels sujets que s'ouvrent les écoles en haillons; nulle autre part on ne les recevrait avec les guenilles qui les recouvrent. Le trait qui sépare ces écoles des écoles ordinaires n'est ni la profession des parens, ni les ressources des familles; c'est plutôt le tempérament, les habitudes, la tenue. Ceux qui les ont fondées, ainsi que ceux qui aujourd'hui les maintiennent et les desservent, ont obéi et obéissent aux plus judicieuses inspirations de la charité. Ils ont aperçu dans les bas-fonds de la société une catégorie d'enfans qui restait sans patronage, enfans de pauvres sans être classés comme pauvres, enfans abandonnés sans être des vagabonds, triste rebut des classes impures et peu susceptible d'être amendé. C'est pour passer au crible cette balayure sociale et en tirer ce qu'elle contient de meilleur que les écoles en haillons ont été instituées; c'est à cette œuvre que se vouent chaque jour des hommes zélés et des femmes généreuses avec une ardeur que rien n'abat, une patience que rien ne lasse.

Quand on est entré dans une de ces écoles, le souvenir ne s'en efface plus : il est évident qu'on est au milieu d'une collection d'abominables petits garnemens. Non-seulement les vêtemens sont disparates, souillés, déchirés, criblés de trous, mais sur les visages règne une effronterie précoce, le pire des stigmates que le contact du vice imprime à l'enfance. On voit que des instincts pervers se sont déjà emparés de ces cœurs, et ne capituleront, s'ils capitulent, qu'au prix de rudes assauts. Point de bien à espérer du rapprochement de tels élémens; entre ces vauriens il n'y a de nuance que du mauvais au pire. Les familles qui, dans la misère, ont conservé un fonds d'honnêteté rougiraient d'envoyer leurs enfans dans les écoles en haillons; elles préfèrent les écoles du *workhouse*, comme offrant un risque moindre. Il ne reste donc aux premières, comme cliens, que les enfans dont les familles ne veulent ou ne peuvent pas payer la rétribution scolaire, ou ceux qui n'ont pas des vêtemens assez décens pour se présenter dans les écoles ordinaires, ou ceux enfin qu'un caractère indomptable et des habitudes vicieuses ont fait

chasser des autres établissemens. Le plus fort des trois contingens est fourni par les parens dissipateurs, et en première ligne par les ivrognes. Pour plusieurs motifs, l'*école en haillons* a droit à leurs préférences : elle est gratuite, et ne prélève sur leurs goûts ni un verre de gin ni un verre de whisky. Elle n'est pas difficile en fait de costume, et admet les élèves comme ils sont, quand ils quittent le ruisseau pour les bancs, à demi nus, les mains sales, les cheveux en désordre. Ce sont là autant de peines et de dépenses épargnées, et l'ivrogne y regarde de près. Que son enfant aille à l'école, soit, pourvu que cela ne trouble en rien ses comptes de cabaret. La meilleure des écoles pour lui est celle qui lui laisse moins de souci et plus d'argent à dépenser. Sous ce rapport, il est admirablement servi; jamais discipline ne fut moins sévère que celle des écoles de son choix : point de renvoi, point de mauvaises notes; l'enfant peut aller aux classes ou s'absenter, sans encourir d'autre châtiment qu'une réprimande dont il se moque, et qui ne l'empêchera pas de recommencer. Cette tolérance est un calcul et une nécessité : conduites avec plus de régularité, ces écoles seraient bien vite désertées; les parens s'accommoderaient mal d'une discipline rigoureuse, et à la première gêne les enfans s'envoleraient comme des oiseaux effarouchés.

Frappés de ces faits, des hommes sensés ont émis des doutes sur l'utilité de ces institutions. Pourquoi persister dans une œuvre évidemment stérile? Si, au bout de tant de peines et de sacrifices, on avait vu se produire un amendement général ou seulement des améliorations isolées, l'expérience aurait eu une sanction; mais aucune illusion n'est possible à ce sujet. Ces écoles n'ont été pour les parens qu'un moyen de se débarrasser de toute surveillance, pour les enfans qu'un lieu de passage et une occasion de rencontre; les élèves en sortent comme ils y sont entrés, ni plus instruits ni moins turbulens. Un autre inconvénient s'attache d'ailleurs au maintien de ces écoles : complétement gratuites, elles sont pour les écoles régulières une concurrence préjudiciable. Des familles qui auraient pu supporter la dépense de la rétribution scolaire trouvent commode d'y échapper en envoyant leurs enfans dans ces établissemens, qui ne font pas payer leurs services. Un calcul d'économie les fait passer sur les dangers du mélange, de telle sorte que, sans profiter à la masse des admissibles, ces écoles offrent à un certain nombre d'intrus un prétexte pour s'affranchir d'une charge. Cet abus est manifeste, et de tous côtés on en cite des exemples. Des parens peu scrupuleux imposent à leurs enfans des négligences de costume afin qu'ils ne fassent pas disparate avec la nuée de vagabonds, hôtes privilégiés de ces établissemens. En présence de ces

faits regrettables, il devenait urgent, concluait-on, d'arrêter par un acte de vigueur des spéculations qui étaient déjà un scandale et pouvaient être bientôt un danger.

Ces objections ne sont pas restées sans réponse. Les écoles en haillons ont été surtout défendues par miss Carpenter, qui a contribué à fonder la plupart de ces établissemens et en suit la marche avec sollicitude. « C'est par le cœur, dit-elle, plus que par la raison que cette œuvre doit être jugée. Comment admettre qu'un pays civilisé supporte le spectacle d'une tribu d'enfans que leurs parens délaissent pendant tout le cours de la journée sur le pavé des grandes villes? Comment en détourner la vue et oublier qu'il y a là probablement quelques âmes à sauver, quelques serviteurs utiles à former? Que dans le calme du cabinet on pèse les chances de cette entreprise, et qu'on la condamne comme ne devant pas rendre en raison de ce qu'elle coûtera, ce n'est là qu'une opinion spéculative, en dehors des faits. A l'aspect des lieux, un autre sentiment domine. Quiconque a pénétré dans ces cours sans soleil et ces allées infectes où des enfans se roulent dans la fange des ruisseaux et, pressés par la faim, disputent aux animaux jusqu'à des débris de cuisine, quiconque a vu cela, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, ne peut plus penser ni dire que des créatures humaines doivent être abandonnées à un tel sort, sans qu'on leur tende la main pour les en affranchir. Par sa situation équivoque, cette classe était presque la seule qui restât en dehors des cadres de l'instruction; elle y est désormais entrée, elle n'en sortira plus. Il se peut qu'au bout de cet effort il y ait quelque mécompte et que la mesure ne tienne pas tout ce qu'on s'en était promis; mais fût-elle insignifiante par les résultats, qu'elle n'en serait pas moins significative par l'intention. Les faits de cet ordre sont d'ailleurs lents à se produire; l'avenir seul a le dernier mot. Il en est d'eux comme de ces semences invisibles que les vents promènent longtemps sur les landes. Les années s'écoulent, et il semble que rien n'est changé dans l'état des lieux, lorsqu'un jour les graines endormies s'éveillent et percent les surfaces; la lande verdit alors, charme les yeux et fournit aux hommes un témoignage de plus des forces mystérieuses de la nature. »

Dans plusieurs cas, le bien est déjà sensible, surtout chez les jeunes filles, plus maniables que les garçons et d'une dépravation moins enracinée. Miss Carpenter en cite plusieurs exemples, je choisis le suivant : un jour, on amène à l'école deux petites filles d'un aspect si repoussant que les autres enfans s'en éloignent par un sentiment de dégoût; l'une avait cinq ans, l'autre six. Elles n'avaient pour vêtement que des loques, sans linge de corps, et des loques en si mauvais état, que ces pauvres créatures les rete-

naient à deux mains pour qu'elles ne tombassent pas à leurs pieds. Leur visage n'était qu'une couche de crasse, leurs cheveux, faute de peigne, couvraient leurs épaules et leurs yeux; on eût dit des sauvages. Avant de les admettre sur les bancs, il fallut les laver, les peigner et rajuster tant bien que mal leurs robes à jour. Cette toilette dura plus d'une heure et demie. Enfin elles s'assirent, et leurs manières furent d'abord assorties à leur costume : elles étaient lourdes, gauches, désobéissantes, distraites. Au bout de quelques jours seulement, leur attention commença de se fixer; elles prirent goût à ce qu'elles entendaient, et montrèrent de l'intelligence dans leurs réponses. Un mois plus tard, elles étaient devenues les meilleures élèves de la classe; leur esprit s'était ouvert, et sous les mêmes vêtemens elles avaient un air tout autre. L'occasion fit que miss Carpenter entra en relations avec leurs parens; elle alla voir un jour l'aînée, qui était tombée malade. Si accoutumée qu'elle fût à ces misères, son cœur défaillit devant celle-là. Une pauvre chaumière composée d'une seule pièce logeait toute la famille. Le père agitait dans un coin sa navette de tisserand; la mère chargeait sa hotte de quelques articles qu'elle allait revendre en détail. La jeune fille, étendue sur un tas de chiffons, se débattait dans un accès de fièvre. Point d'autre siége qu'une chaise cassée, si bien qu'il fallut rester debout. La visite ne put se prolonger; mais si courte qu'elle fût, la malade en éprouva du soulagement. Son plus vif regret était de ne pouvoir aller à l'école, et elle se faisait une fête d'y retourner. Près de cette chaumière infecte et enfumée, l'école était un véritable palais.

Tout n'a donc pas été vain dans ces tentatives; quelque bien s'est fait ou se prépare. L'éducation n'allât-elle point au-delà d'un petit nombre de notions superficielles, que ce serait encore un bienfait de laisser ce germe dans les esprits; il peut amener le désir d'une instruction plus étendue. Il en est de même du respect de la discipline; ces écoles en ont une, si relâchée qu'elle soit, et c'est tout profit pour des tempéramens qui ne connaissent point de frein. Cependant la prudence conseille de ne pas multiplier outre mesure ces fondations; elles ne sont bonnes qu'à la condition de ne pas affecter la situation des écoles régulières. Aussi le comité du conseil privé n'a-t-il offert à ces écoles d'enfans en guenilles qu'une assistance conditionnelle, en stipulant diverses garanties. Voici quelles étaient ses premières propositions. Le comité prenait à sa charge la moitié du loyer, le tiers du coût des outils et du matériel, la fourniture des livres comme pour les autres écoles, plus une capitation en argent de 50 shillings par chaque pensionnaire, enfin la moitié du salaire des instituteurs et de leurs suppléans, dont le nombre serait réglé

en raison de celui des élèves. En retour de ces avantages, le comité demandait que l'école devînt une école industrielle avec quelques variétés d'apprentissage, qu'elle se recrutât exclusivement parmi les enfans abandonnés ou les enfans de repris de justice, qu'elle acceptât pour ses maîtres et leurs auxiliaires la surveillance et le contrôle des inspecteurs du gouvernement; enfin qu'elle astreignît les enfans à une mise plus convenable et à de meilleures habitudes de propreté. Plus tard, le comité retira une partie de ses offres, en imposant d'autres entraves. Il diminuait sa part de concours dans la capitation et le traitement des maîtres, et condamnait avec plus de force toute admission d'élèves en dehors de la population vicieuse. « Ces écoles, disait l'organe du comité, ne peuvent être que provisoires; si on les assiste, c'est pour avoir le droit de les contenir. Tôt ou tard, il faudra qu'elles se fondent dans les écoles élémentaires ou industrielles que la loi classe et que l'état soutient. » A quoi les partisans de ces établissemens répondaient : « Vous avez beau faire, il y a dans les communautés humaines une couche inférieure que vous n'avez jamais atteinte et n'atteindrez jamais avec vos écoles payantes. Nos écoles seules sont en contact avec ces natures réfractaires qu'il faut à la fois dompter et éclairer; elles ne suffiront à la tâche qu'à la condition d'être aidées. Cette tâche exige de bons instrumens, et pour avoir ces instrumens, il faut y mettre le prix. A qui recourir pour cela? Les moyens ordinaires resteraient en-deçà du but; l'état seul peut supporter de telles dépenses. Dès lors la marche à suivre est indiquée : l'état doit prendre ces établissemens à sa charge et sous sa conduite; l'utilité le conseille autant que la justice. »

Voilà les plaidoiries échangées et le vif de la question; aucune n'est plus délicate. Il s'agit encore d'un empiétement auquel on convie les pouvoirs publics : ce sont là de mauvais symptômes. L'action privée, qui a tant fait pour l'Angleterre et l'a élevée si haut, semble frappée de lassitude; elle désarme, elle offre de rendre ses places de sûreté. Ces faiblesses peuvent conduire loin, et c'est déjà un danger qu'on les exprime. Un autre problème est d'ailleurs attaché à la composition de ces écoles. Jusqu'ici, la méthode préférée pour combattre les élémens vicieux était de les confondre avec de bons élémens et de les réduire à l'impuissance par ce voisinage. C'était un traitement indirect dont beaucoup d'épreuves attestaient l'efficacité. Pour ces écoles au contraire, la méthode est de n'admettre que des élémens notoirement vicieux, et le comité du conseil privé insiste sur ce point, il en fait une condition de ses faveurs. Il s'agit dès lors de concentrer le mal pour le vaincre par un traitement direct. L'opinion peut hésiter entre les deux systèmes; mais elle n'en rend

pas moins justice à ceux qui ont tendu la main à de pauvres créatures auxquelles personne ne songeait et fait un effort pour les tirer de l'avilissement auquel les condamnait la fatalité de leur naissance.

II.

Quittons ces classes dégradées pour arriver à la partie saine des populations. Ici se présentent d'abord les enfans qui travaillent aux manufactures, légion compacte, quoique récemment formée. Jusqu'à la fin du dernier siècle, l'industrie ne s'était guère exercée, on le sait, qu'isolément ou par petits groupes, suivant la nature du produit et l'aptitude des populations. Les travaux, à quelques exceptions près, s'adaptaient à la vie domestique. Hors des villes chaque chaumière, dans les villes chaque maison, souvent même chaque étage, formaient des ateliers distincts, indépendans les uns des autres. Point d'autre servitude entre l'ouvrier et le fabricant que celle d'une tâche offerte par celui-ci, acceptée par celui-là, moyennant un prix débattu et certaines garanties d'exécution. A un travail ainsi combiné, l'esprit de famille servait de règle, de discipline et d'aiguillon; l'obéissance et le commandement s'y distribuaient d'une manière naturelle, et la société trouvait dans les liens du sang les plus sûres garanties qu'elle pût exiger. Il n'en pouvait plus être de même le jour où la grande industrie, mettant la main sur les industries moyennes et petites, eut multiplié ses conquêtes et substitué partout les groupes aux unités, les forces collectives aux forces individuelles. Des devoirs plus étendus commençaient alors pour la communauté. Comment serait-elle demeurée indifférente quand une classe tout entière entrait, par voie d'enrôlement, dans les cadres que la manufacture créait et développait sans relâche, quand au chef du ménage succédait, au moins pour certaines attributions, le chef de l'établissement, et que, par degrés et par la force des choses, l'autorité et la responsabilité se déplaçaient? Un régime si nouveau exigeait, comme équilibre, quelques formes tutélaires; il fallait demander à la loi des garanties que l'esprit de famille ne donnait plus.

Il n'y a pas à insister ici sur la partie de ces prescriptions qui ont pour objet de défendre la santé et les forces de l'enfant contre l'abus qu'on en pouvait faire, et que déjà on en faisait. Il y a été pourvu par une limite dans les heures de travail et des relais imposés aux usines à feu continu. Les mêmes soins se sont étendus au contrat d'apprentissage, désormais mieux réglé, mieux respecté surtout. C'est aux stipulations morales que de préférence nous nous attacherons. Vérifions donc où en sont les obligations du maître et

les droits de l'enfant en matière d'instruction et d'éducation; comment se distribue la charge de l'entretien des écoles; quelles précautions on a prises pour que la responsabilité, transportée du père au patron, remplisse son objet de manière à satisfaire la conscience publique.

L'honneur de l'initiative revient au premier sir Robert Peel. Sous George III, et quand la manufacture n'en était qu'à ses débuts, il fit passer un acte qui réglait les conditions de l'apprentissage dans les ateliers où l'on travaillait la laine et le coton. Dès lors la tâche de l'enfant fut limitée à douze heures par jour, et il fut enjoint de réserver quelques heures pour son instruction, avec des clauses impératives pour l'entrepreneur d'industrie. Cet acte fut complété en 1819 par l'interdiction d'employer dans les manufactures des enfans au-dessous de neuf ans. Les choses restèrent dans cet état pendant vingt années, au bout desquelles le cri public obligea le parlement à prendre de plus amples précautions. Une série de lois marqua cette seconde période du régime des manufactures, — en 1833, sous Guillaume IV, — en 1844, 1845, 1847, sous la reine Victoria. L'ensemble de ces lois forme aujourd'hui le code du travail industriel, code qu'on peut résumer en quelques mots. A en juger par les textes, un bien petit nombre d'enfans échapperait désormais à l'obligation de l'enseignement. La loi définit d'abord ce qu'il faut entendre par une manufacture : cette désignation comprend tout atelier qu'anime la force de l'eau ou de la vapeur. Dans ces ateliers, aucun enfant au-dessous de neuf ans ne peut être admis, et au-dessous de treize ans ne peut être employé plus de six heures et demie, s'il travaille tous les jours, et plus de dix heures, s'il ne travaille que de deux jours l'un. L'enfant travaillant chaque jour doit passer trois heures à l'école, et cinq heures s'il travaille de deux jours l'un. Sous peine d'amende, l'entrepreneur d'industrie ne peut recevoir un enfant sans un certificat d'école. Les mêmes amendes, qui varient de 1 shilling à 20 shillings, atteignent les parens qui se dérobent à cette formalité. Une exception avait d'abord été faite pour les ateliers d'impression, comme sujets à des tâches plus irrégulièrement distribuées; un acte de 1845 a comblé cette lacune, à la suite d'une enquête où des faits affligeans avaient été signalés. Cet acte dispose que les enfans, dans cet ordre de travaux, passeront à l'école, dans le cours d'une demi-année, cent cinquante heures, réparties sur trente jours. Les mêmes peines sont attachées à l'inobservation de ces diverses prescriptions. Le choix de l'école est laissé aux parens, mais à leur défaut l'inspecteur du conseil d'éducation y pourvoit. De leur côté, les fabricans sont mis en demeure d'assurer l'effet de ce service par des retenues sur les salaires des

enfans; ces retenues ne doivent pas excéder 2 deniers par semaine ou 1 penny par chaque shilling de gages, au gré de l'inspecteur.

Voilà l'ensemble de ces lois, elles n'admettent ni réserves ni excuses; tous les enfans qu'elles désignent doivent aller prendre dans les écoles leurs brevets d'admission dans les ateliers. Il n'a manqué à ces lois qu'une sanction pour qu'elles pussent servir de modèles, et cette sanction, c'est un moyen de contrôle sérieux. Les amendes ne garantissent que l'exécution apparente, elles affectent la forme des services plus que le fond. La chambre des communes avait senti ce vide de la loi et cherché à y suppléer : elle avait donné à des inspecteurs spéciaux des pouvoirs étendus, une influence directe sur la matière de l'enseignement, un droit d'examen vis-à-vis des instituteurs, la faculté de les révoquer quand ils se montreraient notoirement incapables et de fermer l'école quand le local leur paraîtrait insalubre ou insuffisant. La chambre des lords rejeta ces clauses, qui lui semblaient une ingérence dans les droits des administrations locales; elle recula devant la dépense d'une inspection officielle. De là cette conséquence que le code du travail manufacturier couvre beaucoup d'illusions et que la lettre en énerve l'esprit. Plusieurs de ces écoles n'en ont que le nom, les élèves qui en sortent ne sont guère plus avancés que ceux qui y entrent, un grand nombre de certificats n'ont d'autre valeur que le tribut payé par les familles aux maîtres qui les délivrent. Ces maîtres ne sont pas non plus du premier choix, et on conçoit qu'ils n'aiment pas à voir passer le bagage de leurs connaissances au crible d'une inspection. Dans le nombre il reste encore, après de nombreuses épurations, beaucoup d'ouvriers mal dégrossis, des *pupil teachers*, comme les Anglais les nomment, qui font alterner le travail avec l'enseignement, et passent de l'atelier à l'école et de l'école à l'atelier. C'est le système du *half-time* ou demi-temps, qu'on pourrait appeler la demi-éducation, et contre lequel, en Angleterre même, de bons esprits s'élèvent. Personne n'y a été plus opposé que le plus éminent et le plus zélé des inspecteurs du conseil privé, M. Horner, qui s'est retiré, il y a deux ans, après vingt-cinq ans d'exercice. Dans son dernier rapport, qui était comme un adieu à la carrière de l'enseignement, il dénonçait encore avec une éloquente énergie les vices et les lacunes de la loi sur le travail des manufactures, et il ajoutait : « Je sais bien que ces conseils ne seront point écoutés, que les uns par calcul, les autres par lassitude, se contentent de ce qui est acquis sans s'inquiéter de ce qu'il reste à faire; mais je ne quitterai pas la place sans protester une dernière fois contre l'abandon d'une si belle cause, sans dire qu'on charge l'enfance d'un travail excessif, qu'on ne la protége pas suffisamment contre les accidens des machines, qu'une spé-

culation odieuse règne dans le travail à la journée, et que l'éducation donnée dans les écoles est une pure dérision. »

Ce langage, dans son amertume, ne répond pas exactement à l'état des faits. Aucune réforme n'a rallié plus de défenseurs que celle du travail des manufactures, aucune n'a coûté plus d'efforts et n'a porté de meilleurs fruits. Les fabricans qui y avaient le plus résisté se montrent les plus scrupuleux à en assurer l'effet, j'ai pu m'en convaincre par moi-même et sur le moins suspect des témoignages, l'aveu des ouvriers. Graduellement le travail à la tâche a remplacé le travail à la journée, les accidens des machines sont rares, et le nombre des heures actives n'excède pas les limites de la loi. A peu d'exceptions près, c'est ainsi que les choses se passent. Deux sujets de plainte présentent seuls quelque fondement : les locaux des écoles, la valeur de l'enseignement. Les élèves sont souvent entassés dans des salles malsaines; le personnel des instituteurs n'est pas encore ce qu'il devrait être. Il y a également des abus dans la délivrance des certificats. Pour conjurer ces élémens défectueux, deux moyens se présentent, une plus grande surveillance et un accroissement de ressources. De plusieurs côtés, on peut agir sur une meilleure constitution de l'école. Le conseil privé qui lui fournit des subsides, la paroisse qui l'assiste par la taxe des pauvres, les parens et les fabricans qui la soutiennent, les uns par les rétributions, les autres par les prélèvemens sur les salaires, sont également fondés à exiger, leur quittance en main, que l'enseignement ne soit pas une pure formalité, accompagnée d'une exaction. Seulement il faut se montrer généreux en raison d'une plus grande exigence, et faire en sorte que les budgets soient en rapport avec la fin qu'on se propose. Ici encore c'est sur l'état que l'on compte pour un supplément d'allocations; on le convie à ramener dans le domaine du conseil privé les écoles indépendantes, et à vaincre leurs répugnances par des largesses. Déjà 5,770 de ces écoles ont conclu ce marché, et les inspecteurs du gouvernement les déclarent parfaites depuis qu'elles sont soumises à leur contrôle. Il est à croire que les 7,706 écoles réfractaires ne résisteront pas longtemps; le besoin et l'exemple les dompteront, et il n'y aura bientôt plus une école des manufactures qui ne relève du conseil dont le siége est à Londres. C'est par les amorces de l'enseignement populaire que l'Angleterre entrera dans les voies de la centralisation, qui semblait incompatible avec son génie.

Il faut rendre cette justice aux entrepreneurs d'industries qu'ils luttent de leur mieux contre ces envahissemens; c'est l'esprit administratif, l'esprit religieux qui les déborde. Tout corps de fonctionnaires, une fois créé, est animé de la soif des conquêtes; rien ne

lui coûte quand il s'agit de les étendre. Ces rapports sombres, chargés en couleur, c'est l'esprit administratif qui les inspire; le parlement en est assiégé et cède parfois de guerre lasse. Les fabricans n'ont ni la volonté ni le temps de suivre leurs adversaires sur ce terrain et de se défendre par les mêmes armes. Pour repousser des attaques souvent passionnées, ils n'ont qu'un argument, péremptoire il est vrai; c'est de redoubler de libéralité. Partout où il y a quelque bien à faire, on les trouve prêts à ouvrir leur caisse. Ils ne lésinent pas plus au sujet des écoles que pour toute dépense dont l'utilité leur est démontrée; ils ont souvent devancé les vœux les plus impatiens. C'est à eux que l'on doit l'établissement des instituts mécaniques, où sont enseignés les arts qui relèvent de l'industrie et les rudimens des sciences physiques et naturelles. Dans ces instituts, les redevances de l'ouvrier ne sont qu'un faible appoint; le gros de la dépense se compose de contributions volontaires, et rien n'est épargné, ni les instrumens coûteux pour les expériences, ni l'espace, ni les embellissemens, ni le concours des bons professeurs. Les fabricans ont fait plus encore; ils ont ménagé à la population qu'ils occupent le bénéfice de l'enseignement supérieur. A Manchester seulement, il existe trois colléges, fondés et soutenus à leurs frais : pour six ou huit shillings par an, les ouvriers peuvent y apprendre le latin, le français, les mathématiques, la tenue des livres, la chimie, et jusqu'à la déclamation. Ils prennent ainsi le goût de notions plus relevées. Ce qui frappe le plus dans ces institutions, c'est le libre mouvement qui les enfante, et qui serait étouffé le jour où l'état y mettrait la main. Quelques-uns des fondateurs poussent le zèle plus loin; ils se dévouent comme professeurs à titre gratuit; d'autres surveillent les détails administratifs. Chaque institut mécanique, chaque collége, ont leurs comités, leurs membres honoraires, qui règlent et contrôlent les dépenses, et président aux distributions de prix en les accompagnant de discours appropriés à leur auditoire. Et qu'on se souvienne que ces administrateurs sont les hommes les plus occupés du monde, avares de leur temps et qui n'en distraient rien pour des choses frivoles; ils ne le ménagent pas, tout précieux qu'il est, pour des œuvres vraiment profitables, où leur conscience est engagée.

On peut donc affirmer que, si la loi sur le travail des manufactures n'a pas encore atteint pleinement son but, ce n'est ni à la résistance ni à l'indifférence des entrepreneurs qu'il faut s'en prendre. Les parties défectueuses tiennent moins à la volonté des hommes qu'à la nature des choses. Telle qu'elle est, cette législation suffit aux besoins; le bien possible y est en germe, et s'en dégagera avec

le temps. On en sent mieux le prix par un rapprochement entre la grande industrie, que la loi écrite tempère, et les petites industries domestiques, qui, échappant à ses prescriptions, n'ont de garantie que dans le progrès des mœurs. C'est sur ce point que l'effort doit être désormais porté. L'enquête de 1843 a jeté sur ce sujet des clartés sinistres. On sut alors ce qui se passe dans ces foyers restreints, où l'activité manuelle est seule en jeu, et qui n'ont pas pour auxiliaire la force de l'eau ou de la vapeur. On apprit, par des récits douloureux, de quels excès, de quelles odieuses exploitations la famille même était le siége. Aucune règle dans le travail ni pour le temps ni pour l'âge, aucun soin pour les bienfaits de l'instruction : des enfans de cinq ans cloués sur leurs établis, tandis qu'ils auraient eu besoin d'air et de soleil; des tâches de dix heures au moins souvent poussées jusqu'à quinze heures dans les momens de presse; point de tutelle pour les apprentis, loués par leurs parens comme on loue des bêtes de somme, et en butte aux plus abominables traitemens de la part des maîtres grossiers qui spéculaient jusque sur leur nourriture. Ici c'est un forgeron, Robert Jones, qui donne à ses apprentis des alimens dont les porcs ne voudraient pas, et les fouette quand ils les refusent; là c'est une Mme Turner qui avoue effrontément que, pour obtenir quatorze heures de travail des enfans de son atelier, il faut nécessairement jouer du bâton, sans quoi ils s'endorment sur l'ouvrage, et qui, lorsqu'on lui parle de l'école et de l'église, répond qu'elle n'a pas de ces soucis, et que tout est bien, pourvu qu'ils aillent de la besogne au lit et du lit à la besogne. Ailleurs ce sont des enfans qu'on charge de poids trop lourds et dont l'épine dorsale est déviée, d'autres dont la tâche est réglée à mille clous par jour, et qui n'ont leur pleine ration de vivres que lorsqu'ils arrivent à ce nombre : vingt traits semblables qu'il serait aisé de multiplier, si un sentiment de dégoût ne retenait la plume! Ces barbaries de la cupidité privée n'étaient circonscrites ni dans quelques localités ni dans quelques professions; on en retrouvait partout des traces : dans les mines, dans les charbonnages, dans les tissages, dans les ateliers de métaux, surtout à Wolverhampton et à Willenham.

Depuis cette enquête, des changemens sensibles ont marqué un retour vers une conduite plus humaine. Pour produire un premier bien, il a suffi que l'opinion émue se portât au secours des classes si cruellement traitées, et que le zèle volontaire s'échauffât à ces récits. Mieux surveillés, ces excès ont diminué en nombre et en gravité. Restait l'action de la loi; mais combien la matière était délicate! On se trouvait en présence des priviléges de la famille ou de ce qui en usurpait le nom. Quelles dispositions prendre qui ne fus-

sent inquisitoriales? quelles peines infliger qui ne fussent illusoires? Déjà, pour l'inspection des manufactures, on avait pu voir ce qu'une surveillance sérieuse éprouvait d'empêchemens et causait de répugnances; en réalité, on s'en était remis à la loyauté des fabricans et au contrôle de la notoriété publique. Pour les petits ateliers disséminés, le cas était tout autre : il eût fallu porter atteinte au respect du domicile, que les Anglais professent au plus haut degré. Personne n'a songé à faire cette violence aux mœurs et aux traditions du pays. Tout s'est borné à rechercher si, parmi les industries qui abusaient de leurs franchises, il n'en existait pas qu'on pût faire entrer dans les cadres de la loi en vigueur, par exemple celles qui se rapprochaient le plus des conditions de l'atelier commun. C'est ainsi que successivement les apprêts, le blanchiment, la teinture, la fabrication des tissus à mailles sont devenus justiciables de la législation sur le travail des manufactures. Un autre détail a fixé l'attention du parlement : c'est le louage des bras et le contrat d'apprentissage. Ce contrat avait constitué jusqu'alors une sorte de servitude, qui enchaînait jusqu'à l'âge de vingt et un ans ceux qui s'y étaient soumis. D'indignes parens y trouvaient l'occasion de marchés d'où ils tiraient une somme d'argent qu'ils dissipaient dans leurs débauches. Un acte de 1844 a fixé de nouvelles règles pour ces contrats. Il investit les commissaires de la loi des pauvres d'un droit d'intervention dans le louage et l'apprentissage des enfans. Désormais nul d'entre eux ne peut être engagé comme apprenti, s'il n'est âgé de neuf ans et ne sait lire et écrire; il ne peut être engagé pour plus de neuf ans, et s'il a quatorze ans, son consentement est de rigueur. Malheureusement ces stipulations ne s'appliquent qu'aux paroisses qui sont sous le régime de la loi des pauvres, ce qui exclut de leur bénéfice le dixième environ de la population.

Malgré tout, il y a là un domaine qui reste ouvert à de plus amples réformes : beaucoup d'enfans sont encore surmenés et excédés de travail; un plus grand nombre est privé, par une tâche trop continue, des avantages de l'éducation. Ce ne sont pas les écoles qui manquent; elles abondent même dans les districts ruraux, et les immunités de la rétribution sont partout offertes par la bienfaisance privée. C'est la forme la plus commode, la plus économique de la charité : pour 6 shillings par an, on ouvre à un enfant les portes de l'école, et c'est à l'envi qu'on s'y prête. La résistance ne vient que des familles qui spéculent sur le travail des enfans et le profit qu'elles en tirent. Le goût de l'éducation, en se répandant, corrigera ces mauvais sentimens; les parens qui l'auront reçue ne la refuseront plus à leurs enfans; leur dignité se relèvera, leurs mœurs s'amélioreront, et ils ne voudront plus, pour un misérable intérêt,

condamner leurs familles à une déchéance. C'est un travail d'avancement qui, lent à s'accomplir, n'en sera que plus sûr. De grands cadres ont été formés avec une libéralité qui sera l'honneur de notre siècle : beaucoup y sont entrés, peu à peu tous y entreront, sans qu'il soit nécessaire d'en faire une obligation. Il suffit, pour que l'instruction étende son domaine, qu'on sente de mieux en mieux ce qu'elle vaut et ce qu'elle rend. Le plus sage est de compter sur son attrait, et non de la présenter comme une gêne ou une contrainte exercée sur les volontés.

Tels sont les établissemens qui occupent, dans le royaume-uni, les derniers degrés de l'enseignement populaire. Ils n'ont pas été créés tout d'une pièce et avec un sentiment d'unité; ils sont le produit d'efforts successifs, et n'ont ni le même régime, ni les mêmes cliens. Le point par lequel ils se rapprochent est une sorte de concert pour qu'aucune classe de la population, si abandonnée, si viciée qu'elle soit, ne se dérobe aux influences d'une certaine culture intellectuelle. Ce mouvement s'est produit peu à peu, de proche en proche; après les enfans des manufactures, il a gagné les enfans des pénitenciers et des maisons des pauvres pour s'étendre dans les *ragged schools* aux enfans abandonnés ou vagabonds. Ces services, tels qu'ils sont décrits dans l'enquête dont j'ai indiqué les principaux résultats, laissent beaucoup à désirer encore. Les faits restent évidemment au-dessous des intentions : on éprouve une certaine impatience au récit d'échecs multipliés; on s'étonne que tant de forces mises en jeu n'aboutissent qu'à de médiocres résultats. Accepter sans réserve cette impression serait toutefois une injustice. L'enseignement populaire est toujours et partout une œuvre ingrate, difficile, de quelque façon qu'on y procède, soit par le monopole, soit par la liberté. Seulement, avec le monopole, les mécomptes sont couverts par le silence, tandis qu'avec la liberté ils sont exagérés par le bruit qu'on en fait. C'est déjà un bien que de tels établissemens existent, même dans des conditions défectueuses; les améliorations viendront avec le temps. C'est ensuite d'un bon exemple que devant les empiétemens de l'état l'action privée s'affirme de plus en plus, garde ses positions et donne des signes de puissance.

Dans les catégories d'écoles qui ont passé sous nos yeux, peut-être s'étonnera-t-on qu'il n'y ait point de place pour un genre nouveau, préconisé à grand bruit et sur lequel notre université fonde de belles espérances. Je veux parler des écoles dites professionnelles. Certes, s'il est un pays propre au développement de ces institutions, c'est l'Angleterre. Nulle part le besoin d'avoir de bons ouvriers n'est mieux senti et nulle part aussi on n'est mieux disposé à payer largement leurs services. Nos voisins pourtant n'ont rien

d'équivalent. Les instituts mécaniques, qui se rapprochent le plus de la combinaison en germe, ne sont pas destinés à former la main des sociétaires qui les fréquentent; l'instruction s'y mêle à des délassemens, et les cours qu'on y suit relèvent de la théorie plus que de la pratique. Dans leurs heures libres, les ouvriers viennent y assister à quelques expériences et recueillir les premières notions des sciences appliquées aux arts qu'ils exercent. Leur intelligence s'y fortifie, leur esprit s'ouvre à des idées générales; c'est tout ce qu'ils attendent de cet enseignement; ils croiraient le faire déroger, s'ils lui demandaient des leçons d'habileté manuelle. Comment les Anglais se sont-ils laissé devancer sur ce dernier point, eux qui sont toujours en avance pour les matières qui les touchent? On en devine le motif.

Pour eux, la meilleure école d'apprentissage, c'est l'atelier. L'ouvrier y entre enfant, et passe peu à peu des tâches préliminaires à celle qu'il devra définitivement remplir. Il est d'abord adjoint dans l'emploi que plus tard il occupera en titre; il a tout à la fois sous les yeux l'exemple et le moyen de se former par l'imitation. Fait-il un écart, on le redresse à l'instant; l'ouvrier habile dont il est l'aide ne lui laissera pas multiplier les malfaçons où sa responsabilité, comme chef du métier, est engagée. C'est un enseignement mutuel, avec l'intérêt pour aiguillon. Point d'école qui vaille celle-là. Dans les écoles comme on les imagine, qu'apprendra-t-on aux élèves? Un peu de tout, ce qui équivaut à ne rien savoir à fond, et par le procédé d'un maître qui ne sera pas toujours le procédé des ateliers. Toute école a l'ambition de faire mieux et autrement que ce qui se fait en dehors d'elle; les écoles professionnelles ne seront pas plus modestes que les autres. Elles auront un outillage particulier dont l'ouvrier ne retrouvera pas l'analogue quand il s'agira de s'employer ailleurs. Il faudra alors oublier et apprendre à nouveaux frais, s'habituer à des instrumens moins raffinés. Avec la manufacture pour école, la manufacture anglaise surtout, ces déceptions ne sont point à craindre. La manufacture n'a pas besoin d'ouvriers qui sachent faire trop de choses, ni qui les fassent à leur guise; elle a des habitudes dont elle ne dévie pas. Pour l'ouvrier qui y entre, il y a une loi qui, pour n'être point écrite, n'en est pas moins en vigueur. Il s'essaie à diverses tâches, et quand il a trouvé celle à laquelle il est propre, il s'y fixe. Le patron en cela prêche d'exemple : quand un article lui réussit, il s'y voue exclusivement. L'ouvrier doit faire comme lui, s'identifier à une besogne pour ainsi dire immuable, et, sans se laisser distraire, tirer d'un détail tout ce qu'il est possible d'en tirer. On conçoit que, dans ces conditions, la manufacture anglaise juge préférable de former ses ouvriers que de les recevoir tout formés.

Sa fortune tient en grande partie à cette division du travail, poussée jusqu'à l'idée fixe. Il est donc à croire qu'elle nous laissera nos illusions sans les partager, et que nos écoles professionnelles, si on les inaugure, ne trouveront pas d'imitateurs de l'autre côté du canal : non pas que les Anglais y mettent de l'orgueil, ni qu'ils répugnent à nous faire des emprunts; seulement ils choisissent. C'est ainsi qu'en moins de dix ans ils ont fondé, en vue de leurs industries de luxe, quatre-vingt-dix écoles de dessin et formé quatre-vingt-douze mille élèves. Ils péchaient du côté de l'ornement, et, dans un rapport sur l'exposition de 1862 écrit de main de maître, M. Mérimée leur rend cette justice, que, sans nous égaler encore, ils se sont, en fait d'art, rapprochés de nous.

Dans toutes les branches de l'enseignement, on retrouve cette ardeur qui ne recule pas devant les sacrifices. La plupart des écoles populaires n'ont eu à l'origine d'autres protecteurs que des associations privées. Ces associations contribuent encore à l'entretien des anciennes écoles et en fondent chaque jour de nouvelles; elles ont des écoles normales et des écoles modèles pour former des instituteurs et des institutrices; elles publient des livres qu'elles vendent au rabais, fournissent des mobiliers scolaires et publient des journaux d'éducation. Chacune de ces associations a son département, ses patrons et sa clientèle. La *Société Nationale* prend son appui dans l'église établie; la *Société des Écoles britanniques et étrangères* s'en tient à la Bible sans acception de dogmes particuliers; la *Société Congréganiste* appartient aux cultes dissidens et dessert les écoles libres; les deux grandes *Sociétés des Écoles du dimanche*, après avoir pris l'instruction populaire au berceau, en secondent les développemens par une action puissante; enfin les *Sociétés bibliques* et surtout la *Société pour le Progrès des connaissances chrétiennes* dominent, avec des fonds considérables, ce mouvement de l'éducation, multiplient les bons livres, répandent largement en Angleterre et dans toutes les contrées du globe la semence morale et religieuse. Voilà les ouvriers indépendans de ces salutaires travaux, les missionnaires infatigables de cette culture des intelligences. Ils ne tiennent leur mandat que d'eux-mêmes et n'y emploient d'autres ressources que les leurs; ils obéissent aux plus nobles instincts que Dieu ait mis dans le cœur de l'homme, le désir de soulager la souffrance, d'aider la faiblesse, d'être les patrons avoués de la misère et de l'ignorance. Ils agissent dans la pleine liberté de leurs inspirations, avec d'autant plus de fruit qu'ils sont moins enchaînés, pouvant choisir l'heure, le sujet, le moyen, sans que la lettre d'un règlement paralyse leur effort ni que leurs actes soient renfermés dans des prescriptions impératives. Ne

serait-il pas fâcheux que ces forces volontaires, douées de sentiment, perdissent le ressort qui les anime, et que le *conseil officiel d'éducation*, appuyé sur la dotation du trésor, absorbât peu à peu ou réduisît dans leur concours les associations d'hommes de bien qui ont pris la tâche quand elle était ingrate, y ont intéressé la générosité publique, et qui, les premiers à la peine, doivent rester les premiers à l'honneur?

Faut-il, pour conclure, rapprocher l'état respectif de l'enseignement en France et en Angleterre? Si l'on s'en tient aux chiffres, on a les apparences plutôt que la réalité; en France, 65,000 écoles laïques ou religieuses avec 4 millions d'enfans contre 45,000 écoles en Angleterre avec 3,700,000 enfans. Les proportions se balancent; mais, pour l'un et l'autre pays, il y a dans ces calculs beaucoup de fictions, de non-valeurs, de déclarations qui manquent de sincérité. Ce n'est d'ailleurs là qu'un des côtés de la question, et le moindre assurément. Le nombre des institutions n'est pas sans doute un signe à dédaigner; il en est pourtant un autre plus sûr, c'est de voir comment elles agissent et quels sentimens elles inspirent aux populations. Aux fruits qu'elles portent, on reconnaîtra les meilleures. Le problème ainsi posé ne laisse pas à l'esprit toute sa liberté. On n'est pas bon juge quand on est partie, et on a tout aussi mauvaise grâce à se condamner soi-même qu'à condamner autrui. Tout ce qu'il est permis de dire sans vouloir trancher le différend, c'est que l'enseignement remis à un grand corps constitué qui confère les grades, favorise ou exclut, dispose des volontés et règle les actes, est une école d'obéissance, sujette, il est vrai, à des retours. Là au contraire où les modes d'instruire sont plus variés, livrés à un plus grand nombre de dévouemens, contenus par moins d'entraves, il y a plus de chances que les caractères s'élèvent, et qu'une plus grande place soit laissée aux sentimens de dignité et d'indépendance personnelles.

LOUIS REYBAUD, de l'Institut.

LE RÉALISME

ET

L'ESPRIT FRANÇAIS DANS L'ART

LES FRÈRES LE NAIN.

Il y aura bientôt vingt ans, Gustave Planche caractérisait ainsi le réalisme : « Doctrine sérieuse, mais transitoire, qui pourra bien servir à la régénération de l'art, mais qui, à coup sûr, n'est pas l'art lui-même. Le réalisme, qui, pour bien des jeunes gens, est le dernier terme, le but suprême de la peinture et de la statuaire, ruinera la tradition entêtée, corrigera l'innovation étourdie, tiendra tête à la conciliation, et retrempera, j'en ai l'assurance, le métal amolli de la pensée. Il brisera l'importune monotonie des compositions copiées d'âge en âge, et usées le jour où elles paraissent, comme les monnaies frappées sous un coin effacé; il disciplinera les caprices excentriques, ignorans et fanfarons, qui prennent trop souvent la bizarrerie pour la nouveauté; il luttera toujours sans désavantage, parfois avec bonheur, contre ces ouvrages poltrons qui ne sont d'aucune religion, qui sourient à tous les autels et n'adorent aucun dieu; mais, quoi qu'il fasse, il ne suffira jamais aux besoins de l'art : il ne reproduira pas les merveilles de Phidias et de Raphaël. » C'était aux derniers jours de l'école romantique expirante que Gustave Planche saluait ainsi l'avénement des tendances réalistes dans l'art. Sans les estimer beaucoup, il les acceptait, on vient de le voir, comme une heureuse transition; il leur accordait quelque utile vertu. Il est vrai de dire qu'alors le réalisme ne s'était point érigé en système, on ne l'avait pas encore posé comme principe fondamental d'école;

il apparaissait au regard de Gustave Planche sous l'aspect d'une évolution dans la pratique de la peinture et de la statuaire et nullement comme une loi théorique nouvelle. Aussi, à mesure qu'il vit augmenter ses prétentions, protesta-t-il en faveur de l'idéal contre l'invasion croissante du réel. Chacun de ses *salons*, pendant quinze ans, contient un nouvel anathème contre une doctrine qui l'avait trompé, qui, démentant son espoir, était devenue non le moyen, mais le but.

On ne peut le méconnaître, en dépit des énergiques et fréquens avertissemens donnés par Gustave Planche, en dépit des efforts renouvelés par quelques esprits distingués, le réalisme prend pied de plus en plus. Loin de perdre du terrain devant les attaques dont chaque jour il est l'objet, il menace au contraire d'absorber à son profit et d'enrégimenter toutes les forces des jeunes générations de peintres qui se font place dans l'école. En présence d'un tel fait, faut-il, au nom des « saines doctrines » en danger, poursuivre avec un redoublement d'énergie un système de protestations demeurées stériles? Ne serait-il pas temps plutôt de combattre l'ennemi par d'autres moyens? Puisqu'on n'a pu détourner le torrent, il y aurait peut-être plus de sagesse à l'étudier à sa source, à mesurer son cours : connaissant ainsi sa force d'impulsion et sa puissance, on arrivera peu à peu sans doute, et plus sûrement, à le maîtriser. L'opinion de Gustave Planche sur le réalisme, telle qu'il l'exprimait il y a près de vingt ans, est restée la nôtre, même à cette heure. Nous croyons que, malgré les excès de ses adeptes, on peut avoir confiance encore dans l'efficacité de cette doctrine, car les tendances réalistes de l'école moderne ne sont que les indices préliminaires d'un retour légitime aux anciennes tendances de l'art français. Ces aspirations primitives, refoulées, étouffées dès l'origine sans avoir pu se développer et se manifester avec suite, sont en rapport étroit avec le génie même de la France intellectuelle, qui s'est montré toujours épris de lumière, de logique et de vérité, aimant l'observation exacte, voulant le fait précis.

Une étude successive des peintres français qui sont restés vraiment français, qui ont secoué ou n'ont pas accepté le joug de la tradition italienne, établirait abondamment la justesse de ces assertions; mais il suffira de présenter sous ses divers aspects le mouvement de la peinture en France depuis le XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Nous verrons de génération en génération un artiste plus audacieux que les autres, d'une main tantôt ferme, tantôt plus hésitante, renouer la chaîne rompue à son premier anneau. Ce coup d'œil rétrospectif doit démontrer qu'il y a une cause historique aux progrès du réalisme, et qu'il a résisté à tous les efforts tentés contre lui parce qu'il avait sa raison d'être à titre transitoire, parce qu'il

était une promesse d'éclosion tardive pour le génie esthétique particulier à la France. On ne doit pas craindre d'insister sur une idée qui rencontre plus d'un adversaire parmi les partisans des doctrines absolues en fait d'art, parmi ceux qui croient à un type immuable du beau, type nécessaire et suffisant à l'homme, quel que soit son degré de culture intellectuelle et morale, sous toutes les latitudes, sous les cieux les plus opposés, en dépit des influences de race, de climat et de civilisation. Le respect que doivent inspirer de nobles ambitions spéculatives, une constante élévation de vues, ne saurait cependant dissiper des doutes réfléchis et profondément enracinés sur la valeur de principes trop inflexibles. Les affirmations absolues étonnent toujours, elles n'ont d'effet certain que celui de mettre le penseur sur ses gardes. Et c'est non-seulement la liberté du goût, mais l'histoire des arts elle-même qui proteste contre des théories dont la rigide application supprimerait d'un trait de plume toute l'école hollandaise et son maître incomparable, Rembrandt, n'admettrait Titien, Véronèse, que sous toutes réserves, immolerait Léonard de Vinci et Michel-Ange à Raphaël, et Raphaël lui-même à Phidias. Il faut être plus modeste, plus humain, et compter davantage avec les besoins des divers peuples dans l'âge moderne. Prétendre imposer à toute nation, à chaque tempérament local, un idéal collectif est une présomption fort noble assurément, mais non moins stérile. Que le même centre d'admirable lumière ait vu naître *Œdipe roi* et la frise du Parthénon, que les mêmes convulsions politiques de l'Italie aient inspiré *le Jugement dernier* et *la Divine Comédie*, personne ne sera surpris de semblables éclosions; mais pourquoi s'étonnerait-on davantage de rencontrer Rembrandt en pays luthérien et Hogarth en pleine société puritaine? Tous ils ont vu le même idéal, mais ils l'ont vu sous un angle différent, propre à leur tempérament, aux milieux intellectuels et sociaux dans lesquels ils avaient été nourris. Sachons donc comprendre et admettre que la France a droit de s'exprimer elle-même par les arts du dessin. Aidons-la à trouver en peinture et en statuaire une langue équivalente à celle qu'ont parlée Rabelais, Montaigne, Bossuet, Molière et Voltaire. Dans le *Laocoon*, Lessing a fait justice de l'adage mortel à toute vérité esthétique, de cet *ut pictura poesis*, dont les pédans ont passé aux naïfs, de siècle en siècle, la recette misérable, précepte qu'ils ont faussé en le transportant d'un peuple doué du génie lyrique à ces peuples du nord dont le lyrisme est, comme leur lyre, une affaire de convention. S'il est juste qu'il y ait une étroite relation entre les divers modes des manifestations intellectuelles pour chaque peuple, ce n'est point au lyrisme que nos arts plastiques doivent emprunter des modèles, ce n'est point le lyrisme qui doit leur servir de guide, mais notre excellente prose, cette lan-

gue sobre, claire, précise, qui se prête à la sévère expression des sentimens les plus élevés aussi bien qu'aux plus charmans caprices de l'esprit, aux merveilles de l'imagination la plus rare. Lorsqu'on reconnaît sous les grands élans poétiques de Racine et de Corneille la trame serrée, sensée, précise de notre prose, n'est-on pas autorisé à dire que la prose est la véritable langue de la France? Interrogeons l'histoire, et voyons maintenant si l'art français n'a pas eu ses prosateurs.

Au moment de tracer sommairement les grandes lignes de cette histoire de l'art français, on ne peut se défendre de revendiquer pour notre école une part de gloire que nous sacrifions trop volontiers, à laquelle nous renonçons sans motifs sérieux. Enclins à admirer sur parole les écoles étrangères, et souvent même à ne pas raisonner notre admiration, nous professons une singulière humilité pour les œuvres nationales. Il est vrai qu'il ne s'est pas rencontré dans notre école un de ces vastes génies qui réalisent pleinement et au-delà toutes les conceptions d'une époque. En un temps où les conditions de l'art sont bien plus exigeantes qu'elles ne l'étaient dans l'antiquité, nous n'avons pas eu cette fortune de trouver un interprète qui fût au-dessus ou même à la mesure de sa tâche. Enfin l'Italie et la Hollande, plus heureuses que la France, ont enfanté des individualités qui ont approché davantage du but offert à leurs aspirations esthétiques; mais si nous ne pouvons opposer de rivaux ni à Rembrandt, ni à Léonard de Vinci, ni à Raphaël, si l'art français à aucune date n'a jeté un éclat comparable à celui dont resplendit l'art italien de la fin du XVe siècle au commencement du XVIe, s'il n'a pas égalé dans sa sphère plus vaste et plus compliquée l'art antique, dont le cercle d'activité était plus restreint, il faut bien convenir cependant et répéter que du jour où les arts ont pris naissance dans notre pays, ils n'ont cessé d'y rayonner, sans brûlans éclairs peut-être, mais continûment et sans nuits subites. On sait dans quelles ténèbres gisent aujourd'hui les foyers qui répandirent jadis tant de lumière. Il n'y a donc pas de vain amour-propre à se glorifier d'une durée de trois siècles et demi, pendant lesquels l'école française, même marchant trop souvent à contre-sens du génie national, n'a cessé de compter des talens comme Nicolas Poussin, Eustache Le Sueur, Le Brun, Jean Jouvenet, David, Ingres et Eugène Delacroix, et dans un autre ordre des peintres comme les frères Le Nain, Philippe de Champaigne, Hyacinthe Rigaud, Watteau, Chardin, Géricault, des graveurs comme Callot et Abraham Bosse, des statuaires comme Puget, Coustou, Rude, Barye. Et je n'insiste même pas sur notre école moderne de paysage. Assurément l'art français a été traversé par bien des agitations, il a subi bien des directions contradictoires, mais il n'a jamais eu de temps d'arrêt prolongé;

dans son histoire il n'y a pas de lacune. C'est là son mérite exceptionnel, et c'est là son honneur. Attirés par le prestige éblouissant des écoles étrangères, nous avons détourné nos regards de nous-mêmes, nous avons à tort dédaigné ce qui devait être pour nous un juste sujet d'orgueil. Il est temps de revenir de cette erreur, qui a trop duré, et de renoncer définitivement à une prévention sans nul fondement. A quelque point de vue que l'on se place pour juger l'école française, quelles que puissent être les dissidences sur tel ou tel artiste, il est impossible de méconnaître son incontestable valeur. Cette déclaration très sincère doit nous servir de sauvegarde, s'il nous arrive de heurter quelqu'une de ces opinions toutes faites dont s'accommode la paresse habituelle du public, trop sujette à emprunter son *credo* à des livres où la « bonne doctrine » se transmet d'âge en âge, c'est-à-dire sans contrôle et sans examen.

Dans cette éloquente étude sur Eustache Le Sueur où M. Vitet a fourni un précieux modèle de critique appliquée à l'histoire des arts, l'auteur a été amené par son sujet même à caractériser l'influence qu'avait eue sur notre école nationale l'invasion des peintres italiens à la cour de François Ier. « Rien ne pouvait, dit-il, être plus funeste à la France que la tentative de la mettre d'emblée et d'un seul coup à l'unisson de l'Italie. En lui supprimant ses années d'apprentissage, on lui enlevait toutes ses chances d'originalité. Il faut à un pays, pour s'élever au sentiment de l'art, les épreuves d'un noviciat, il faut qu'il se fraie lui-même son chemin : si l'artiste passe subitement de l'ignorance au savoir le plus raffiné, ce n'est qu'à la condition de singer ce qu'il voit faire, et d'employer des procédés dont il ne comprend ni le motif, ni l'esprit. Faire fleurir la peinture en France était un louable projet, mais il ne fallait pas transplanter l'arbuste tout couvert de ses fruits : il fallait préparer le sol, faire germer la plante, la laisser croître en pleine liberté, et l'acclimater par une intelligente culture. Notre jeune roi victorieux ne devait pas avoir cette patience. Aussi peut-on dire qu'avec les meilleures intentions du monde il exerça sur l'avenir de la peinture en France une assez fâcheuse influence. »

Quelle influence? La plus regrettable, à notre avis, en ce sens qu'il détourna l'art français de sa pente naturelle, qu'il étouffa sa naissante originalité, déjà marquée dans certaines manifestations. Il faut les analyser, ces œuvres de notre primitive école, pour se rendre un compte exact des vertus particulières qui, sans la trop grande hâte de François Ier, auraient déployé dans la peinture et la statuaire leur féconde activité, et fondé sûrement la véritable tradition esthétique propre au génie français.

Le moine Alcuin, secondant les grandes vues de Charlemagne, avait introduit en France l'art des miniaturistes, et, depuis ce mo-

ment, cet art d'ornementation n'avait cessé d'être en vigueur dans nos couvens. Après avoir feuilleté les marges et les miniatures de nos manuscrits, essayons d'y retrouver quelles étaient nos chances d'originalité au commencement du XVIe siècle. Eh bien! à l'inspection de ces nombreux sujets reproduisant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, on est saisi tout d'abord par l'évident effort d'une imitation minutieuse appliquée aux objets extérieurs. Généralement, les types humains sont peu variés : il y a le vieillard, l'homme et l'enfant, dont l'expression, une fois adoptée, reste à peu près toujours la même; l'expression, avons-nous dit, et il est bon de s'en tenir à ce mot. Les artistes miniaturistes en effet ne sont pas tourmentés par l'ambition de réaliser un idéal de correction et de beauté. Ils veulent le signe expressif par excellence, celui qui caractérisera le mieux l'âge et la fonction morale du personnage. Aussi leurs figures peuvent avoir parfois une certaine allure commune, annonçant l'extraction humble des modèles de race laborieuse; mais grâce à l'accumulation de détails précis et choisis, ces figures ne sont jamais vulgaires ni triviales. Le réalisme est ici relevé par un effort constant d'idéalisme expressif.

Le type enfin trouvé, c'est dans l'exécution des accessoires que se donne pleinement carrière le sentiment du naturalisme spécial à nos anciens peintres. Ce qu'on peut appeler le mobilier de l'art des miniaturistes est emprunté de toutes pièces à la vie réelle et contemporaine, rendue avec une exactitude scrupuleuse. La fidélité de l'imitation est poussée à ce point que les manuscrits du XIIIe au XVIe siècle peuvent être considérés comme les documens les plus authentiques sur la décoration intérieure des habitations au temps où ils furent exécutés. La composition séduit toujours par sa naïve clarté. On n'y remarque point de ces sacrifices dont les peintres italiens se montreront si prodigues un peu plus tard, péchant sans remords contre la vraisemblance de la représentation pour obtenir un effet pittoresque plus satisfaisant. Tout dans les ouvrages français est combiné dans une seule intention, — rendre le fait, — et tout y est rassemblé de manière à concourir à l'effet le plus vrai. S'il n'est pas déplacé de se servir ici d'un terme bien moderne à propos d'œuvres si anciennes, on peut dire que, dans les manuscrits, la raison domine aux dépens du dilettantisme.

C'est donc dans les manuscrits français, à partir du moment où l'art se sécularise et sort des couvens, à partir du XIIIe siècle, qu'il faut voir le berceau du réalisme tel que le comportait, que le comporte maintenant encore notre goût en fait d'art. Jusqu'au XIIIe siècle, nous avons l'art monacal, purement hiératique. Le vrai n'y est nullement cherché; c'est un art symbolique dont l'unité est la même au nord et au midi, en Occident et en Orient, parce que le principe

d'impulsion est unique. C'est un mot d'ordre qui ne peut être modifié que par les sectes schismatiques ou par le passage de l'art en des mains séculières. Prédominance du fait sur le charme plastique, recherche constante du vrai, interprétation fidèle de la réalité, grandie par un sentiment très vif de la noblesse de l'expression à défaut de la noblesse des formes, — de tout cela résulte une grande séduction, celle qu'exerce sur les âmes saines cette qualité si rare, le naturel. Le naturel disparaîtra souvent de l'école française du XVIe au XIXe siècle, et toujours par quelque brèche il y reprendra place. Comment nier la parenté de certains groupes de saints dans les miniatures avec les groupes qui figurent dans l'œuvre des frères Le Nain, de Philippe de Champaigne, de Watteau lui-même et de Chardin? Sous la variété des talens humbles, modestes, ou brillans, éclatans, superficiels et légers, que de fois ne rencontrons-nous pas, même chez les plus corrompus, ce retour de naïveté qui pose bonnement les personnages d'une scène en face du spectateur, inattentifs aux bruits du dehors, regardant sans voir : singulier accent, qui se retrouve aux dates les plus éloignées! Ce n'est là qu'un trait particulier qu'il suffit d'indiquer en passant. Le trait dominant, c'est l'amour du vrai, une sincérité qui n'exclut pas l'imagination, mais qui la règle : précieuses qualités, tout à fait françaises, mal servies, au point de vue pittoresque, par une inexpérience qui n'est pas dénuée de grâce cependant. Et l'on peut voir à quelle hauteur cet art français pouvait atteindre dans les belles miniatures qui portent le nom illustre de Jean Fouquet, le savant et naïf aïeul du savant et naïf Le Sueur. Le même caractère d'imitation précise se remarque, dès le XIIIe siècle, dans les verrières de nos églises. On en peut juger par les belles parties qui en ont subsisté. La *Sibylle de Samos*, vitrail du XVe siècle à l'église de Saint-Ouen de Rouen, offre le plus rare assemblage de l'expression morale et du goût, de l'élégance et de l'exacte vérité. Et ce n'est là qu'une promesse, une transition, pour arriver à la richesse d'imagination, à la science, à cette charmante alliance de l'invention avec le réel qui distingue les vitraux de l'église Saint-Patrice dans la même ville. Ces vitraux sont, il est vrai, du XVIe siècle; mais le plus curieux de tous, représentant *le Péché, le Diable, la Mort et la Chair*, est très probablement antérieur à l'arrivée du Rosso à la cour. Léonard de Vinci, pendant son séjour en France, où il était venu mourir, n'avait pu guère avoir d'action sur nos artistes. Quant au Rosso, on peut affirmer que ses leçons n'apportèrent aucune modification dans la manière de nos peintres verriers, dont la supériorité était reconnue, non-seulement en France, mais en Angleterre et surtout en Italie. Les vitraux de Saint-Patrice montrent à quelle grâce exquise et vraiment originale pouvaient aboutir nos qualités d'observation précise et de sincérité.

Si maintenant on demande des informations aux musées, on sera étonné de voir avec quelle indépendance les Clouet poursuivent la tradition française dans la peinture de portrait, à peu près la seule qui nous reste de cette époque. Nous ne saurions vraiment regretter que ces artistes n'aient point recherché le faux grand style et les effets tourmentés dont les Freminet, les Dubreuil, élèves des Italiens, devaient se préoccuper exclusivement; ils eussent perdu leur goût délicat, leur science d'interprétation, la clarté qui donne tant d'attrait à leurs compositions, la finesse du modelé, pour substituer à la simplicité un peu pauvre de leurs moyens d'exécution un système conventionnel, tourmenté, arbitraire, dont n'a pu se défendre un autre artiste français de grand mérite, Jean Cousin, corrompu par le contact de ces peintres venus d'Italie. On ne peut parler de la peinture de portrait au XVIe siècle et passer sous silence ces intéressantes et fidèles images au crayon de couleur dont un grand nombre est exposé dans les salles des dessins au Louvre. Elles représentent des personnages de la cour de Henri II et de Charles IX, et quoiqu'elles soient anonymes pour la plupart, il n'y a pas à s'y méprendre, elles portent incontestablement la marque du goût français. L'origine évidente de ces *crayons* ressort de la sobriété, de la finesse, de la précision parfois sculpturale, que nous avons déjà reconnues aux portraits des Clouet.

Ce ne sont pas là d'ailleurs des faits isolés et seulement applicables au genre du portrait en peinture. Notre école de statuaire offre les mêmes particularités. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur le tombeau de Philippe de Comines et de sa femme. Si cette imitation trop brutale de la réalité pouvait passer pour le résultat de l'ignorance et d'une sorte de barbarie en fait de goût, le tombeau de Philippe de Chabot, attribué à Jean Cousin, présente, ramené à des proportions plus légitimes, une semblable recherche du réel. Jean Goujon introduit dans l'école cette grâce alanguie, saine toutefois et vigoureuse, que Germain Pilon modifiera en lui donnant une allure plus maniérée. Les *Nymphes* de Jean Goujon offrent dans l'exécution cette saveur unique comparable à la charmante gaucherie des jeunes innocentes en humeur de coquetterie. Les *Vertus* de Germain Pilon n'ont plus cette fleur première et candide; elles sont encore la jeunesse, mais la jeunesse en pleine exubérance de vie et de malice.

A dater de ce moment, malgré la somme de talent que peuvent accuser les œuvres des Prieur, des Berthelot, des Guillain, des Sarrazin, des Anguier, des Marsy, la sculpture française attend le ciseau de Pierre Puget pour se relever dans sa force et son originalité. Et nous sommes alors en plein siècle de Louis XIV. L'école de

peinture a suivi une marche parallèle sous la direction de Dubreuil, puis de Simon Vouet, le maître de Le Brun, de Mignard et de Le Sueur, qui sont, avec Nicolas Poussin, la gloire du XVIIe siècle. Seul, Le Sueur, qui n'aura pas vu l'Italie, par une voie tout opposée à celle de Puget, retrouvera comme lui et plus que lui le sentiment français dans l'art. Je ne songe pas à établir un parallèle entre deux grands artistes; mais il est difficile de ne pas dire qu'au point de vue où nous nous sommes placé, Le Sueur nous touche plus que Nicolas Poussin. Il faut relever dans l'œuvre de Poussin nombre de traits qui révèlent son origine française, bien qu'on se demande parfois si l'impersonnalité poussée aussi loin est la première qualité d'un artiste. Poussin sera le plus méritant des peintres, il inspirera par son austérité morale, par son élévation constante, tous les respects de la critique; mais on admet que tous les esprits ne soient pas également touchés, émus, passionnés par certains de ses ouvrages. Les trois contemporains de Poussin qui ont eu pour lui la vénération la plus grande, Le Sueur, Claude Gelée, Philippe de Champaigne, ont su faire vibrer dans l'âme humaine des cordes que Poussin a moins vivement effleurées. Par sa sublimité, par sa perfection même, le peintre des Andelys est quelquefois trop au-dessus de nous et se dérobe ainsi à notre jugement.

Ce n'est pas sans arrière-pensée que nous avons choisi, pour les nommer auprès de Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Le Sueur et Philippe de Champaigne. Voici en effet deux peintres, Champaigne et Le Sueur, dont toute la vie se passa à rêver le voyage d'Italie, et qui seraient moins grands à coup sûr, s'ils avaient accompli ce voyage. Les circonstances ont été plus fortes que leur désir et les ont sauvés. On peut dire de l'un et de l'autre ce que M. Vitet a si bien dit de l'un d'eux : « Il ne savait pas que c'était sa bonne étoile qui le retenait loin de cette Italie si belle, mais si dangereuse. Sans doute il perdait l'occasion de fortes et savantes études; mais que de piéges, que de contagieux exemples n'évitait-il pas! Aurait-il su, comme Poussin en fut seul capable, résister aux séductions du présent pour ne lier commerce qu'avec l'austère pureté du passé? Son âme tendre était-elle trempée pour cette lutte persévérante, pour cet effort solitaire? N'aurait-il pas cédé? Et alors que seraient devenues cette candeur, cette virginité de talent, qui font sa gloire et la nôtre, et qui, par un privilége unique, lui ont fait retrouver dans un âge de décadence quelques-unes de ces inspirations simples et naïves qui n'appartiennent qu'au plus beau temps de l'art? » A cette série de questions il faut répondre : Oui Le Sueur, oui Champaigne eussent cédé à la tyrannie de l'influence italienne, ou bien, préservés de cet écueil par les conseils de Nicolas

Poussin, ils se fussent comme lui rejetés dans l'étude exclusive du passé. C'en était fait alors de cette admirable *Vie de saint Bruno* et des *Religieuses de Port-Royal*.

Que résulta-t-il en effet du séjour prolongé de Poussin et de Claude Lorrain à Rome? Un dédain profond et nullement dissimulé et de leur siècle et de leur pays. On eût fort étonné Poussin, peut-être l'eût-on blessé, en lui disant qu'il était dans ses œuvres Français presque autant que de naissance. Il ne le croyait assurément point. Il l'est heureusement très souvent par ses grandes qualités, ses défauts seuls sont italiens. Il est Français de la grande manière pour un artiste, par la nature même de son génie et à son insu, sans le vouloir. Mais si nous analysons l'œuvre de Lorrain, combien de fois, malgré toutes les magies de sa lumière, ne sera-t-on pas tenté de regretter son séjour en Italie, pour peu que l'on sente les beautés de la nature du nord, beautés moins sévères que celles de la terre italienne, mais plus pénétrantes et plus touchantes! On se console difficilement de voir ainsi perdu au profit de l'Italie un talent si merveilleux, et l'on constate avec chagrin certaines pauvretés auxquelles, sous prétexte de noblesse, Claude Lorrain est parfois tenu d'avoir recours afin de meubler ses premiers plans. Devant ces fabriques, ces fûts de colonnes, on ne saurait toujours, en dépit de son admiration, se dissimuler que ce fut l'absence de sincérité qui lui fit trouver et fonder du premier coup dans quelques-unes de ses œuvres le style de convention. C'est Poussin qui engagea et maintint Claude Lorrain dans cette voie. Il en est ainsi pour Nicolas Poussin lui-même. Autant l'on s'incline avec admiration devant ses compositions religieuses, où le maintien de la tradition est une loi inséparable du genre, autant l'on admet parfois avec regret qu'il ait emprunté, pour rendre sa pensée, des formes et des symboles à l'antiquité. C'est une rare et admirable chose que cette vie nouvelle qu'il a donnée aux débris de l'art antique; mais, sans nuire à sa gloire, on peut dire qu'il est plutôt un grand artiste malgré son système que par son système. On sent tout cela dans l'école française aujourd'hui, et il faut y faire attention, car, à côté de nullités vaniteuses et peu intéressantes, nous sommes témoins d'inquiétudes et de troubles assez touchans pour qu'il soit de notre devoir et du devoir de chacun de chercher où est le vrai, où est la voie de l'art moderne. Eh bien! je ne crains pas de l'affirmer, le vrai n'est point dans la résurrection même complète de la renaissance ou de l'art grec. L'erreur de Poussin, la même que celle de bien des théoriciens de nos jours, c'est de l'avoir cherché dans l'un ou l'autre de ces deux sens.

Les Grecs, au siècle de Périclès, ont eu ce privilége de trouver en sculpture la formule exacte de leurs idées religieuses, de créer un

art qui fut l'expression rigoureuse de leur civilisation, de leurs mœurs, — privilége unique, et que nous leur envierons toujours. Exemple digne d'être médité! ils ont pratiqué pour eux, seulement pour eux, pour les besoins de leur époque, dans le culte, dans la vie publique, un art qui, ayant un but prochain, déterminé, connu de tous, n'a cessé par cela même de s'élever à la perfection. Comment s'obstine-t-on à ne pas comprendre cette leçon? Toute l'esthétique des Grecs peut se résumer en quelques mots : ils ont déterminé le rapport de l'art avec la société. L'esthétique de tous les temps n'aurait pas dû varier, et, tout en tenant compte des découvertes du passé, dans l'avenir elle ne doit pas être différente. Tout grand artiste, à quelque époque qu'il appartienne, ne saurait avoir d'autre loi. Raphaël, Titien, Rembrandt n'ont agi, sciemment ou non, qu'en vertu de ce principe. Rubens et Véronèse y ont manqué parfois, et c'est ce qui explique les taches que l'on rencontre dans leurs œuvres. Poussin l'a en partie méconnu, et c'est là sa faute. Il a appliqué l'effort de son talent si puissant à galvaniser une forme de l'art désormais inerte et sans vie. Qu'il ait parfois réussi au-delà de toute espérance, nous devons regretter d'autant plus vivement cette déperdition de forces supérieures non employées à la glorification de l'époque où elles se sont manifestées. Les artistes grecs, les maîtres de la renaissance italienne, le grand maître de l'art hollandais, seront donc pleins d'enseignemens pour nous, si nous savons étudier leurs œuvres dans leur étroite relation avec les divers siècles de l'histoire et de la civilisation. Ils nous éclaireront et nous guideront, ils ne devront jamais être pris pour modèles absolus. Nous ne nions pas évidemment qu'au point de vue technique il ne soit bon de s'approprier celles de leurs qualités où ils ont excellé; mais c'est affaire d'atelier et de professeur intelligent que d'apprendre à modeler un corps, à plisser une draperie, et d'emprunter son enseignement au passé; on ne songe pas à blâmer un jeune peintre de copier les maîtres de son choix, ceux qui ont le plus d'affinité avec son tempérament, qui l'aideront à se connaître, à se révéler à ses propres yeux. C'est ici que s'arrêtent les droits des siècles écoulés sur les siècles à venir.

Ce Le Brun fastueux et pompeux, cet aimable Watteau, ce Chardin, le premier peintre qui ait compris et rendu la bourgeoisie, étaient plus que ne le fut Poussin dans la direction indiquée à l'art français. Cette direction, c'est l'amour élevé de ce qui est vrai, clair, précis, exact sans trivialité, noble sans boursouflure. Nous avons montré les premières traces de ce penchant du génie national dans ce qui nous reste des œuvres de l'ancienne école française; nous l'avons montré dans les altérations que lui a fait subir l'influence italienne prématurée; nous l'avons montré méconnu en partie par

l'admirable génie de Nicolas Poussin : il nous reste à le faire voir dans l'une de ses applications excessives, car il y a dans les arts en France une singulière loi de libration, phénomène très particulier d'action et de réaction qui paraît nous interdire la stabilité dans le juste milieu qui convient à notre raison cependant. C'est ainsi qu'après le réalisme expressif des miniaturistes nous assistons au développement de l'idéalisme, dont la manifestation la plus haute se trouve dans les œuvres de Poussin. Après Poussin, nous retombons avec les frères Le Nain dans le réalisme le moins déguisé, le moins préoccupé de noblesse et d'élévation. Le Sueur conserve seul le merveilleux équilibre entre les deux tendances. Le Brun réagit de nouveau dans le sens de la fausse grandeur. A l'école de ce maître succède celle du XVIIIe siècle, qui retourne par une pente rapide à l'extrême négation de tout ce qui est grand. Le réalisme de Chardin a plus de hauteur toutefois que celui des Le Nain; aussi est-ce dans l'œuvre de ces artistes qu'il est bon de l'étudier pour le bien connaître. On ne saurait choisir, à ce point de vue, un meilleur objet d'étude que les travaux de cette famille d'artistes, les frères Le Nain, qu'on a pu très justement nommer les peintres du réel sous Louis XIII. Et d'ailleurs c'est prendre le principe dans l'une de ses premières et de ses plus naïves expressions que de l'aller chercher dans l'œuvre de ces peintres si longtemps oubliés qu'on remet en honneur aujourd'hui.

On ne sait que fort peu de chose de la vie des frères Le Nain, et le peu que l'on sait, on le doit aux patientes recherches de M. Champfleury, qui s'est pris pour les artistes laonnais de passion si fervente, qu'il a réussi à ramener sur eux l'attention de la critique. Quinze années d'investigations de toute sorte, visites dans les églises, dans les musées de Paris et des départemens, dans les collections particulières, dépouillement de catalogues, recherches dans les archives de la petite ville où sont nés ces peintres, tout cela, semble-t-il, aurait dû produire quelques résultats positifs. Disons à notre grand regret qu'il n'en est rien.

Tout ce que l'ardente et tenace curiosité de M. Champfleury a pu découvrir sur les frères Le Nain est un passage des *Mémoires manuscrits de dom Leleu sur la ville de Laon* où il est assez longuement question d'eux, mais sans la moindre précision. « En ce temps fleurirent trois habiles peintres natifs de Laon, » ainsi débute le manuscrit, et *en ce temps*, cela signifie vers 1632. Nous ne savons donc rien sur la date de naissance de chacun des trois frères; la date de leur mort est également incertaine. Les divers papiers conservés à l'École des beaux-arts ne sont pas du tout d'accord sur ce point. Le seul fait positif, c'est qu'ils ont été tous les trois de l'Académie de peinture, leur nom étant porté sur le registre des pre-

mières délibérations. En mars 1648, quelques semaines après la fondation de l'Académie, Louis, Antoine et Matthieu Le Nain y figurent comme peintres de *bambochades*. La même incertitude qui couvre la biographie des artistes laonnais s'est toujours opposée à ce qu'on pût attribuer sûrement une seule de leurs œuvres à l'un plutôt qu'à l'autre. En effet, sur aucun tableau signé Le Nain, le nom de famille n'est accompagné du prénom. La légende, qui se plaît toujours à grossir le mystère, en a conclu qu'ils avaient uni leurs pinceaux comme leur existence. Quelques écrivains ont accepté cette fable, qui est non-seulement invraisemblable *a priori*, mais qui s'évanouit complétement à l'examen des peintures, nous aurons amplement occasion de le démontrer. Si l'analyse critique pouvait laisser subsister quelques doutes à cet égard, la notice de dom Leleu achèverait de les dissiper, car, malgré la confusion qui y règne, on y trouve la définition des genres dans lesquels ils se sont exercés. « Antoine, l'aîné, excellait pour les miniatures et les portraits en raccourci (c'est-à-dire de petite dimension). Louis, le cadet, réussissait dans les portraits qui sont à demi-corps et en forme de buste. Matthieu, qui était le dernier, était pour les grands tableaux, *comme ceux* qui représentent les mystères, les martyres des saints, les batailles, etc. » Je souligne à dessein deux mots de cette dernière phrase qui me paraissent importans, et auxquels il me semble que M. Champfleury n'a point assez fait attention. En effet il conclut de ce passage que Matthieu Le Nain a dû peindre des tableaux de bataille, et il ajoute : « Peut-être les retrouvera-t-on un jour, à moins que dom Leleu n'ait gratifié ses compatriotes de toutes les facultés, car quand il parle de *mystères*, de *martyres* et de *saints* peints par les Le Nain, il faut entendre des tableaux religieux. » Dom Leleu, à mon avis, n'a pas prétendu désigner des tableaux de Matthieu Le Nain, mais donner une idée approximative de la dimension de ses ouvrages. Et il faudrait rétablir le texte ainsi : « Matthieu était pour les tableaux *grands comme ceux* qui représentent (habituellement) les mystères, etc. »

C'est donc à Matthieu Le Nain qu'il faudrait attribuer *la Crèche* du musée du Louvre et *la Nativité* de Saint-Étienne-du-Mont. Quant aux autres œuvres des Le Nain, si l'on s'en rapporte aux indications de dom Leleu, on doit rendre à Louis, le cadet, les portraits de Cinq-Mars, d'Anne d'Autriche, de Mazarin, et celui de la marquise de Forbin, un des plus beaux morceaux du musée d'Avignon. Cette classification, qui n'a rien d'improbable, nous permettrait enfin de laisser à l'aîné, Antoine, les sujets « en raccourci, » c'est-à-dire les intérieurs de ferme, de corps de garde, les scènes de mœurs populaires, qui sont toujours de moyenne dimension, et dont les figures ne dépassent guère 60 centimètres. Je ne prétends point qu'il y ait

rien de définitif ni d'absolument rigoureux dans cet essai d'attribution; mais c'est celui qui paraît le plus vraisemblable et doit par conséquent se rapprocher le plus de la vérité. La seule objection réellement fondée que l'on y pourrait faire, c'est que le mérite des divers tableaux de genre peints par les Le Nain est loin de se soutenir constamment au même niveau, et l'on s'expliquerait difficilement les défaillances subites d'un même artiste, tombant tout à coup des finesses d'un tableau très justement célèbre, *la Forge* (musée du Louvre), aux lourdeurs de *l'Abreuvoir* et du *Repas villageois*. Je suis donc tenté de croire, d'après d'anciens catalogues, qu'il y eut un des trois frères dont le talent était tout à fait supérieur, celui qu'on y trouve nommé « le bon Nain. » C'est lui qui aurait donné le ton à ses frères, qui leur aurait servi de guide, lui qu'ils auraient imité en adoptant chacun l'un des genres divers où il excellait. Toutes les hypothèses sont permises en un pareil sujet; mais tant que l'on n'aura pas de renseignemens plus exacts sur la vie de ces artistes, il faudra se borner à des suppositions et ne rien affirmer.

Les peintures des trois frères, on vient de le voir, avaient un cachet d'individualité parfaitement marqué; il ne faut pas en conclure cependant qu'il n'y a entre elles aucune analogie, aucun air de parenté. Les points de ressemblance y sont nombreux au contraire. C'est la même uniformité de palette, d'un aspect terne, crayeux, plombé, le même ton rouge brique, destiné à relever un peu cette monotonie, cette monochromie de l'ensemble pour ainsi dire; c'est le même dédain de l'ordonnance et de l'action dans la plupart de leurs compositions, où chaque personnage pose gravement devant le spectateur, comme de nos jours il poserait devant l'objectif d'un photographe; c'est enfin, et par-dessus tout, une égale puissance d'observation réaliste. L'individualité de chacun des trois peintres ne se montre donc que dans leur plus ou moins d'habileté à faire usage de procédés semblables. Il est évident par exemple que l'auteur de *la Nativité* n'est pas l'auteur de *l'Abreuvoir* ni du *Repas villageois*, pas plus qu'il n'est l'auteur de *la Forge* ou du *Corps de garde*. L'*Intérieur de forge*, tant de fois reproduit par la gravure, est incontestablement le joyau de l'œuvre des Le Nain, et par excellence le morceau caractéristique de leur manière; il est l'étalon auquel on peut rapporter tous les ouvrages qui leur sont attribués, et parmi ceux-ci celui qui ne porterait pas la même empreinte peut à coup sûr être relégué dans les apocryphes. C'est sans aucun doute par une série d'observations de cette nature que l'administration des musées a été amenée à enlever l'étiquette : *attribué aux frères Le Nain*, qui a longtemps figuré au-dessous de l'un des tableaux du Louvre bien connu des amateurs; je veux parler de cette petite

Procession dans l'intérieur d'une église qui est une merveille d'habileté autant qu'une œuvre audacieuse à force de sincérité naïve et franche. A juste titre, on leur a ainsi enlevé une peinture qui leur faisait un grand honneur, mais ne leur appartenait pas. Ceux qui se sont pris d'admiration rétrospective pour les Le Nain doivent bien regretter qu'ils n'aient jamais rien fait qui ait cette valeur. La prestesse, la chaleur d'exécution, la touche large et grasse, la vigueur de coloration, l'intensité des tons qui distinguent *la Procession*, révèlent un tempérament pittoresque bien autrement puissant que celui des frères Le Nain, braves gens qui peignaient solidement, pesamment, mais qu'aucune flamme intérieure, non plus qu'aucune inquiétude de la beauté plastique, aucun souci des procédés techniques, n'ont jamais émus. Il faut se hâter de dire qu'au XVIIe siècle, en France, c'était là un mérite dédaigné de tout le monde, amateurs et artistes. La recherche du procédé était considérée comme un signe de décadence, et nous savons trop, au médiocre honneur de notre école, ce qu'un tel puritanisme a produit.

Les frères Le Nain, tout réalistes qu'ils fussent, n'ont pas mieux fait que les autres, et par cela même qu'ils s'étaient affranchis de toute discipline, ils sont moins excusables que ceux qui obéissaient à ce qu'ils croyaient être l'intérêt et la dignité du grand art. Ne nous arrêtons pas plus que de raison toutefois sur le peu de qualités pratiques que dénotent les tableaux des Le Nain : leurs faiblesses n'étant pas volontaires, ils n'en sont pas responsables; mais ne laissons pas échapper cette occasion d'attirer sur ce point l'attention des jeunes gens que pourrait tromper la réhabilitation dont les artistes laonnais sont l'objet depuis quelques années. M. Champfleury a beaucoup aidé à ce retour de l'opinion publique sur ses peintres favoris : on doit lui en savoir gré; mais il faut se garder d'aller trop loin et se méfier d'un excès d'enthousiasme. Emporté par les exigences d'une idée systématique, l'auteur des *Peintres du réel sous Louis XIII* fait en faveur du principe trop bon marché de la manière dont il est appliqué et mis en œuvre. Il ne dissimule pas les côtés inférieurs du talent des Le Nain, il a trop de clairvoyance et de bonne foi pour ne pas les apercevoir et les montrer; mais il les absout toujours, et il va si loin dans la voie de l'indulgence qu'on ne peut le suivre et lui laisser passer des phrases comme celles-ci : « les Le Nain ont mille défauts, et ce sont de grands peintres qu'on ne peut oublier, quand on les a vus une fois. » Le mot *grands* est excessif et passe toute mesure; il faut le supprimer impitoyablement. J'aimerais mieux cet autre jugement, que je trouve quelques lignes plus loin : « les Le Nain ont eu beaucoup de défauts, mais ce sont les défauts de leurs qualités, et si leurs qualités sont grandes, l'esprit philosophique, faisant la part de la nature, si incomplète,

oublie ces défauts pour n'être plus charmé que des qualités. » J'aimerais mieux cela, ai-je dit, et pourtant que de périls à laisser intervenir et prévaloir cet esprit philosophique dans les décisions en matière d'art! C'est par l'intervention de cet esprit philosophique qu'on en arrive à laisser échapper des aveux comme celui-ci : « il m'importe médiocrement qu'une figure ne soit pas à son plan et qu'au fond d'une chambre elle paraisse éloignée d'un quart de lieue. » Je passerai probablement aux yeux de M. Champfleury pour « un esprit étroit, dénué d'enthousiasme et d'intelligence; » mais, sans vouloir « m'attacher à la faute, » je ne puis taire qu'en dépit de l'esprit philosophique la faute me choque. La critique ne saurait être un constant panégyrique, ou alors elle cesse d'être et se transforme en duperie. Elle n'a de vertu qu'à la condition de dire toute la vérité d'abord, et, comme elle est juge en même temps que témoin, il lui appartient, après avoir exposé son propre témoignage, de se montrer indulgente ou sévère. Auprès des qualités, elle doit montrer les défauts, les expliquer, les excuser quelquefois, mais ne jamais les justifier. Or, en ce temps-ci où il n'y a plus d'ateliers ouverts, où l'enseignement technique laisse tant à désirer, où d'autre part les tendances réalistes s'affirment de plus en plus, il serait funeste de laisser croire que le génie de la réalité dispense de toutes les qualités pratiques.

Il n'est pas de plate et mesquine peinture qui ne se trouve glorifiée à l'aide de pareils principes, et je ne comprends point ces demi-transactions avec la vérité. Exiger l'observation de la réalité morale (c'est là ce qu'il faut entendre sans doute par l'esprit philosophique) et se montrer indifférent à l'observance de la réalité matérielle, à la fidélité d'imitation en présence des infinies beautés de formes et de couleurs dont la nature déploie l'incomparable spectacle, c'est à quoi je ne souscrirai jamais, parce que c'est atteindre l'art de la peinture dans les sources mêmes de son existence. Eh quoi! réalistes, c'est vous qui invoquez je ne sais quel esprit philosophique pour l'opposer à l'esprit de sincérité, vous qui n'avez pas cependant assez d'amertume contre les esthéticiens lancés à la recherche d'un « certain beau nuageux! » Quel est ce renversement subit de tous les rôles, et d'où vient-il? Hélas! nous craignons que de telles contradictions ne révèlent la faiblesse de ce réalisme même, faible comme toute doctrine excessive et exclusive, et ce sont de telles faiblesses qui condamnent un système. Nous ne dirons donc point : « Que nous importent les défauts des peintres du réel? » car de tous les principes d'école qui se sont succédé il n'en est pas un qui souffre moins la médiocrité pratique. Nous dirons de préférence aux jeunes artistes entraînés par le mouvement de sincérité qui paraît se marquer chaque jour davantage : La première loi de l'artiste

doit être de se faire un instrument parfait. Se mettre en état d'exprimer ses sentimens et ses pensées, de reproduire exactement les mille phénomènes de la ligne et de la couleur; se bien pénétrer de cette idée qu'un peintre qui ne sait pas dessiner, qui ne connaît pas les lois harmoniques des couleurs n'est pas un peintre; en un mot que la science du métier prime le choix du sujet; être convaincu que toute théorie qui dispense du savoir est pernicieuse : tels sont les points essentiels pour tout homme qui a la prétention de laisser une œuvre durable dans les arts du dessin.

Les frères Le Nain remplissent-ils toutes les conditions de ce programme? Assurément non. Ils ont reçu leurs premières leçons d'un peintre flamand resté inconnu, et il ne paraît point qu'ils aient fait de puissans efforts pour agrandir l'étendue de leurs connaissances et perfectionner leur procédé. L'un d'eux, croit-on, vit l'Italie; aucune des œuvres qui portent leur nom ne témoigne des impressions qu'il aurait éprouvées pendant ce voyage. Si le fait est vrai, il n'a pas eu la moindre action sur l'artiste; sa manière de peindre ne s'en est nullement ressentie. Comme ses frères, il a continué d'abuser des tons lourds et froids, de violer les plus simples lois de la perspective. D'autre part, ses qualités originales n'ont point non plus été entamées, et c'est un bonheur. En effet, ce n'est pas une médiocre preuve d'énergie que d'avoir, au XVIIe siècle, osé s'arrêter et se complaire aux scènes de la vie des plus humbles professions, des intérieurs les plus modestes. Et il fallait que la jeune Académie de peinture professât un éclectisme peu ordinaire pour avoir admis les trois frères à faire partie de sa société. La vérité sur cette énergie dont nous faisons aujourd'hui un mérite aux Le Nain, c'est que, nés et élevés en province, gens de forte race, aimant et n'aimant que le milieu social où ils avaient grandi, ils n'ont jamais eu ni le goût ni l'ambition de se poser en maîtres. Ils peignaient simplement, naïvement, les mœurs de leurs voisins, de leurs égaux. Ils confiaient à la toile le spectacle des scènes auxquelles ils eussent pris part, s'ils n'avaient été peintres. Et s'ils ont fait leur tour de France, ce qui semble ressortir de certains indices habilement recueillis et rapprochés dans leurs ouvrages, ils l'ont fait à peu près comme eût pu le faire leur *forgeron*. Paysans, contrebandiers, gens de labeur, soldats, musiciens, vagabonds et mendians, jeunes femmes occupées autour de leurs nourrissons, enfans désœuvrés, mais rarement enjoués, tels sont les personnages familiers aux Le Nain. Et tous, ils ont cette attitude particulière, cette rigidité des muscles du visage, que donne la vie pénible et gagnée, selon l'Écriture, à la sueur du front, avec cela l'air doux, mais peu ouvert et peu intelligent (sauf quelques exceptions), un air d'abattement plutôt que de résignation, car la résignation suppose une première révolte intérieure

dont le flot n'a jamais bouillonné au sein de ces héros de la passivité. Ce sont les hommes qui ont vu les horreurs de la guerre des impériaux et subiront celles de la fronde. Dans l'œuvre des Le Nain, il y a presque toujours un personnage qui tient un verre à la main. Ce n'est plus, comme dans les tableaux des écoles flamande et hollandaise, un buveur de profession, un pilier de cabaret. Chez eux, l'homme boit pour se réconforter, parce qu'il a *peiné;* il met à cet acte vulgaire une sorte de componction qui ferait sourire, si elle n'était touchante; il boit le vin avec respect, si l'on peut s'exprimer ainsi, et comme l'on prie : c'est qu'ayant souffert de la famine, ayant été souvent privé de la généreuse liqueur, il en sent tout le prix. A sa délectation purement physique, il se mêle une véritable reconnaissance pour le destin qui lui laisse cette fois encore vider un verre à demi rempli.

Aux yeux des juges impartiaux, les Le Nain ont cette infériorité, qu'ils ont mis un procédé insuffisant au service d'une juste conception des droits de l'art. Ils ont appliqué naïvement et tel quel l'enseignement de leur premier maître à la reproduction scrupuleuse et patiente des scènes de la vie réelle; mais cela ne constitue point une gloire d'artiste, car on peut être un observateur consciencieux, on peut être même un peintre, un bon peintre, et n'être point artiste. Les qualités de l'un ne supposent pas rigoureusement les facultés plus spéciales de l'autre. Eh bien! l'on peut affirmer que les frères Le Nain n'étaient pas nés artistes; ils n'ont jamais goûté cette émotion délicieuse que donnent à ceux qui sont doués le commerce et la pratique de l'art; ils n'ont pas eu cette extrême sensibilité de l'organe visuel qu'affectent un contraste de couleurs inattendu, un contour imprévu, une ombre, un rayon; ils n'ont pas connu les douloureuses voluptés de la création et de l'enfantement, les joies que procure la gestation d'une grande œuvre, les inquiétudes de l'exécution; ils n'ont pas respiré ce souffle large, ils n'ont pas eu la pleine conscience de soi-même que donne le libre choix parmi les trésors innombrables de la nature, inépuisable écrin toujours ouvert aux regards de l'artiste. C'est à peine si dans *la Forge* et dans *la Nativité* il y a un vague pressentiment de pareilles beautés. Les Le Nain furent donc peintres par état plutôt que par tempérament : un concours de circonstances que nous ignorons leur fit adopter cette profession, où ils apportèrent de précieuses qualités de bonne foi et d'humanité; mais ils n'eurent point ce que Boileau appelle « l'influence secrète, » ils ne furent pas artistes. Ils méritent cependant d'occuper l'attention, parce que, les premiers, ils firent pénétrer la franchise, l'absolue sincérité dans l'école, parce que, dans cette voie de la sincérité, ils ont devancé Chardin et plus tard Géricault : Chardin, esprit de même trempe, mais mieux doué, véritablement ar-

tiste, lui; Géricault, qui, dans une semblable direction, les distance tous de la puissance de son génie.

Que l'on ne s'étonne point de ce rapprochement de noms : les frères Le Nain, Chardin, Géricault. Nous avons à plusieurs reprises montré le principe commun qui les unit. C'est le même germe, inculte tout d'abord, ignorant de lui-même et de son énergique vitalité, puis rendant par une culture intelligente une moisson parfaitement saine, s'épanouissant enfin et laissant entrevoir toutes les ressources de sa fertilité prodigieuse sous la main trop tôt glacée d'un grand artiste. Telle est la vertu de la sincérité dans l'art que les hommes qui ont entre eux le moins de parenté intellectuelle peuvent se faire suite et garder néanmoins leur individualité intacte. Il y a loin de là à la théorie de la soumission absolue aux erremens de la tradition; mais, bien que cela dérange nos habitudes, nous sommes forcés de compter avec les événemens. Or, dans le désarroi de l'école française contemporaine, le réalisme nous avertit qu'il est temps de faire triompher la loi d'affranchissement. Ce siècle a déjà vu deux tentatives en ce sens; la première a avorté, parce que ceux qui l'ont dirigée se sont arrêtés à moitié de leur effort; je parle du romantisme, qui, rendant à tous les siècles de notre histoire le droit de cité dans l'art, s'est arrêté au seuil du XIXe. Puisse cet exemple nous servir de leçon et nous donner le courage de ne pas laisser périr la seconde tentative sous les reproches trop légitimes que, par son défaut de grandeur et d'élévation, par ses partis-pris exclusifs, le réalisme a soulevés dans la plupart des esprits les moins intolérans!

En vue de cet affranchissement, bien loin de combatre l'étude des marbres grecs et des ouvrages italiens, il faut la recommander instamment, à la condition cependant qu'on y cherchera seulement les précieux conseils théoriques et pratiques dont ils sont remplis, et non des modèles à imiter. Phidias, Raphaël, ces admirables génies, ont donné l'expression exacte de la société au milieu de laquelle ils ont vécu, sans se préoccuper de la valeur historique de leur temps. Le siècle de Périclès et celui de Léon X n'en ont pas moins obtenu à leur tour le prestige du passé; ils ont pour nous maintenant l'auréole de l'histoire. L'heure présente, elle aussi, sera de l'histoire un jour : laisserons-nous donc à nos arrière-neveux l'honneur de nous introduire dans le domaine de l'art avec nos mœurs, nos usages, nos costumes, nos sentimens et nos idées? Comment le feront-ils, si nous ne marquons pas la trace de notre passage, et pourquoi le feraient-ils, si nous avons eu tellement honte de nous-mêmes que nous ayons rougi de le faire? Quelle grande œuvre n'eût-ce pas été que *le Serment du Jeu de Paume*, si David l'avait achevée! Et David n'était point doué à l'égal de Raphaël ni de Phidias. Malgré ses imperfections, *le Radeau de la Méduse* n'a-t-il pas aujourd'hui

rallié les suffrages des juges les plus sévères et le plus épris de l'antiquité? C'est qu'ils ont été saisis par cette vigoureuse tentative faite en vue d'accorder l'art de peindre avec les besoins de la société moderne, c'est que devant leur émotion les règles d'école se sont évanouies d'elles-mêmes. Il a fallu péniblement inventer d'autres principes pour expliquer et justifier cette émotion que suffit à donner l'approche même du vrai.

Géricault étant mort trop jeune pour légitimer et assurer la durée du principe auquel il obéissait, le XIXe siècle attend encore son interprète et son école d'interprétation. Jusqu'à présent il ne l'a trouvée que dans le paysage. Avec la somme de talent que possède notre art moderne, est-il digne de lui d'errer à l'aventure comme il le fait, niaisement futile ou se traînant pesamment à la remorque du passé? Que de sujets en nous, autour de nous, hommes du XIXe siècle, que de drames, que de faits qui sollicitent, qui appellent impérieusement la brosse du peintre, le ciseau du statuaire! Et pourtant peintres et sculpteurs se détournent hésitans, tremblans, comme s'ils craignaient le ridicule, devant la reproduction des beautés de l'activité moderne. Ceux qui sont maîtres de leur procédé, qui sont doués du sentiment esthétique, ont peur de compromettre leur succès, l'autorité de leur nom en des tentatives nouvelles; les autres, ceux qui oseraient, ceux qui osent, ne peuvent mettre au service d'une vulgarité d'imagination sans pareille qu'un talent capricieux, quelquefois et par surprise un peu au-dessus du médiocre, — pleinement dominateur et maître de soi, jamais!

Cependant il ne faut pas désespérer de l'avenir du réalisme tel que nous l'avons montré à son origine dans l'œuvre des miniaturistes, encore enveloppé dans les liens de l'inexpérience, tel et même plus grand que ne le conçurent Philippe de Champaigne, Chardin et Géricault, plus élevé surtout que dans l'œuvre des frères Le Nain; car, dans l'école, ces peintres marquent une date intéressante, caractéristique, s'ils ne peuvent être des modèles. La vitalité du réalisme français n'est puissante que parce qu'il peut se combiner avec l'idéal. Toute tentative réaliste qui ne subit pas heureusement cette épreuve est condamnée d'avance. C'est pourquoi, obéissant à nos penchans les plus anciens et les plus durables, et recherchant ce qui est vrai, raisonnable et sincère aussi bien qu'élevé, le réalisme donnera à l'art français son caractère essentiellement original et national, s'il sait unir ces élémens divers, s'il réussit à satisfaire notre goût en fondant l'alliance étroite de l'idéal et du réel. Cette alliance, nous l'invoquons au nom même des impérissables tendances du génie français.

E. CHESNEAU.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1863.

Nous ne pensons manquer de respect envers personne, si nous attachons, par le rapport de l'effet à la cause, les modifications accomplies il y a huit jours dans notre personnel ministériel à l'influence des élections générales qui ont eu lieu il y a un mois. Notre grand-électeur en cette circonstance, M. de Persigny, a quitté le ministère de l'intérieur. MM. Walewski, Delangle et Rouland sont sortis du cabinet. M. Baroche va se reposer au ministère de la justice et des cultes du fatigant service qu'il a fait pendant douze ans devant nos chambres et au conseil d'état, et s'y consoler des procédés insolites dont il avait eu à souffrir de la part de son collègue de l'intérieur dans la dernière campagne électorale. M. Boudet, un des vétérans de nos anciennes chambres, un vieil ami de M. Billault, qui présidait une des sections de notre conseil d'état, prend le portefeuille de l'intérieur, et, ce qui est quelque chose en ce temps-ci, la direction du *Moniteur*. Un homme dont la capacité administrative avait percé avant 1848, et qui, entré à la chambre des députés, paraissait dès lors destiné aux grandes positions officielles, réputation qu'il a paru mériter plus tard par les qualités qu'il a déployées dans la direction des messageries maritimes et d'autres grandes entreprises industrielles, M. Armand Béhic, entre au ministère du commerce et des travaux publics. Un membre distingué de l'université, dont les habiles cours d'histoire ont fait pénétrer dans notre jeunesse quelque chose de la séve libérale qui animait la génération de 1830, M. Duruy, est placé à la tête de l'instruction publique. La combinaison des ministres sans portefeuille est abandonnée. Les rapports du gouvernement avec les chambres sont confiés à M. Billault, devenu ministre d'état, et à M. Rouher, ministre présidant le conseil d'état. Ces arrangemens divers vont évidemment au-delà d'une simple évolution de personnes; ils entraînent une certaine modification de système. Ils répondent à la pensée que nous avions dans l'esprit il y a quinze jours, et

que nous présentions sous une forme aussi nébuleusement diplomatique que possible quand nous exprimions l'espoir que « l'empereur saurait disposer la politique de son gouvernement suivant les tendances d'une situation qui était visiblement en train de se renouveler. » Il y a là sans doute un effort pour conformer le gouvernement à la situation que les élections générales ont créée ou révélée; mais comment définir la nouveauté introduite par ces changemens dans notre régime constitutionnel? Beaucoup de bonnes têtes dans l'intérieur de la France et à l'étranger travaillent à l'heure qu'il est sur ce problème. Essayons notre solution.

Les changemens ministériels ont été accompagnés au *Moniteur* de deux documens dont il faut s'aider pour découvrir la signification des arrangemens nouveaux. Nous voulons parler de la circulaire de M. de Persigny aux préfets sur le résultat des élections et de la petite note où était rappelé le plébiscite « sur lequel se base la constitution de 1852. »

La lettre d'adieu de M. de Persigny ne devra point être négligée par ceux qui voudront étudier la philosophie de l'histoire de ce temps-ci. Cette pièce respire encore l'ardeur de paladin que M. de Persigny apporte dans la politique, ardeur qui n'a pas de quoi nous déplaire, et devant laquelle nous avons été maintes fois tentés de nous écrier : *Il buon conte!* comme l'Arioste a coutume d'appeler gaîment ses bouillans héros. Le ministre, en partant, pourfend l'opposition de sa Balisarde. Pauvre opposition! « Pour la première fois depuis dix ans, une coalition s'est formée entre des opinions plus ou moins rattachées aux gouvernemens antérieurs. » On voit que le fantôme de la coalition a poursuivi M. de Persigny jusqu'à la fin. « Sur quelques points et particulièrement dans les grands centres de population, plus habituellement accessibles aux excitations de la presse, elle a réussi à surprendre le suffrage universel. » Le suffrage universel peut donc être surpris! Et cela dans les grandes villes, où les populations sont éclairées par des discussions contradictoires, où elles sont plus libres, où elles ignorent l'influence des maires nommés par le gouvernement, où le garde champêtre leur est inconnu, où les excitations de la presse officieuse ont si violemment dépassé les excitations de la presse libérale! Quelles révélations et quelles déclarations contradictoires! « Mais l'immense majorité du pays a répondu à l'appel du gouvernement et n'a laissé à la coalition que quelques noms pour se consoler de sa défaite! » Elle est bien consolée en effet. Elle en veut si peu à M. de Persigny, qu'elle regrette que la victoire de ce ministre lui ait coûté le portefeuille. Comment d'ailleurs résisterait-elle aux consolations que M. de Persigny vient lui donner lui-même? Au moment où il reproche aux libéraux d'être une coalition, l'ancien ministre écrit l'histoire de ce qu'il appelle le parti du gouvernement, et ne craint pas d'affirmer que jusqu'aux dernières élections ce parti n'a été qu'une coalition véritable. « L'empereur, dit-il, quand il fut élevé sur le pavois, n'avait pas de parti; il touchait par quelques points à tous les partis existant dans la nation. Pour les uns, il représentait l'ordre, pour les

autres l'unité du pouvoir, pour ceux-ci l'autorité, pour ceux-là une liberté sage, pour le plus grand nombre le triomphe de la démocratie, pour tous la dignité de la France au dehors. » Voilà des intérêts et des opinions de plus d'une sorte, une coalition on ne peut mieux caractérisée, et M. de Persigny ne dissimule point que « c'est avec ces élémens divers que se forma ce qu'on peut appeler le parti du gouvernement. » S'expliquera qui voudra comment, avec une idée semblable de ce qu'était son parti, M. de Persigny a pu trouver habile de faire du mot de coalition une injure politique! Il est vrai que, si l'ancien ministre fait si bon marché de la formation de son parti dans le passé, c'est que tout à coup, grâce aux élections générales, la situation de ce parti s'est heureusement et profondément modifiée. Les dernières élections, pour accélérer la cohésion des divers élémens du parti gouvernemental, ont suppléé à l'action du temps. « Dans le corps législatif comme dans le pays, le parti du gouvernement est désormais constitué. »

Si l'opposition eût cru à la possibilité du succès, si elle eût entamé la campagne électorale avec toutes ses ressources et avec toute l'énergie dont elle est capable, si elle avait obtenu cent voix de plus, c'est alors, pour le coup, que l'œuvre de cohésion et de fusion de la coalition gouvernementale eût marché vite, et que la constitution du parti du gouvernement eût gagné en force et en solidité! Mais pourquoi M. de Persigny voudrait-il que nous eussions moins de confiance et de fierté pour la cause de la liberté qu'il n'en a lui-même pour les idées et les intérêts que le gouvernement représente? La liberté est-elle moins nécessaire à la sécurité et à la gloire du pays? A-t-elle moins de prestige auprès des imaginations généreuses? A-t-elle une puissance inférieure d'attraction et de cohésion? La liberté est soumise, pour la formation, le développement et la constitution de son parti, aux conditions qui, de l'aveu de M. de Persigny, ont régi nécessairement le parti du gouvernement. Dans un pays dont le sol a été jonché par les révolutions des débris de plusieurs régimes politiques, aucun parti, au pouvoir pas plus que dans l'opposition, ne peut se former avec des élémens nouveaux. On commence par la coalition, mais on finit, comme le dit M. de Persigny, par la fusion et la cohésion. Cela dépend du temps et surtout des obstacles rencontrés en commun et des résistances vaincues ensemble, qui augmentent, entre les élémens d'origine diverse dont les partis se composent, l'unité des opinions et la solidarité des intérêts. A ce compte, M. de Persigny peut juger, par la vigueur de ses efforts contre l'opposition libérale, de la force de cohésion qu'il lui a donnée. S'il est autorisé à proclamer la formation définitive du parti du gouvernement, à plus forte raison avons-nous le droit d'annoncer la constitution certaine du parti de la liberté, et la puérilité du reproche de coalition nous touche si peu que nous ne désespérons point de faire entrer un jour le parti du gouvernement lui-même dans les cadres du parti de la liberté.

Nous ne pouvons approuver la façon dont M. de Persigny veut établir un

antagonisme absolu entre le parti du gouvernement et l'opposition : plus politiques, les Anglais, dont M. de Persigny a eu plus d'une fois la prétention de copier les précédens, au lieu de rejeter dans une hostilité désespérée les adversaires du ministère, ont le bon goût d'appeler *opposition de sa majesté* le parti qui combat le gouvernement de sa majesté. Cette réserve faite, nous n'hésitons pas à le déclarer, nous recevons avec plaisir la nouvelle que nous donne M. de Persigny. Un ministre nous apprend, en quittant le pouvoir, qu'il existe un parti du gouvernement, que ce parti est aujourd'hui constitué, que le gouvernement s'appuie enfin non sur une coalition accidentelle, mais sur un parti régulier. Nous voyons, quant à nous, dans cette déclaration un véritable progrès constitutionnel. Admettre un parti du gouvernement, c'est reconnaître implicitement le contre-poids nécessaire d'un parti régulier d'opposition. Entré dans cette voie, on se montre disposé à gouverner par les partis; or le gouvernement par les partis est l'essence même du gouvernement représentatif, nous dirions du gouvernement parlementaire, si nous n'avions peur de blesser la pruderie de certaines oreilles officielles. La circulaire de M. de Persigny comme la note relative à la nouvelle combinaison ministérielle invoquent de concert le plébiscite de 1851 contre la doctrine de la responsabilité ministérielle, dans laquelle ces deux documens semblent signaler, très inexactement à notre avis, le vice du régime parlementaire. « Ce que le peuple français avait voulu par le plébiscite de 1851,... dit M. de Persigny, c'était surtout de condamner la doctrine funeste qui avait pour résultat de faire tomber le pouvoir des mains de la royauté dans celles des orateurs de la chambre. » Le langage de la note est beaucoup plus modéré. La note rappelle que le plébiscite, en établissant que les ministres étaient responsables envers l'empereur seul, a voulu mettre un terme à ces compétitions d'ambitions parlementaires, causes continuelles d'agitation et de faiblesse pour les gouvernans passés; après avoir fait allusion au décret du 24 novembre, elle ajoute que « ce décret n'a pas modifié les principes fondamentaux du plébiscite de 1851, qu'un nouveau plébiscite seul pourrait changer. » Le public a été frappé de la préoccupation qui se trahit dans l'un et l'autre document sur les conditions de la responsabilité ministérielle. Le public est fort loin pour le moment d'attacher une importance quelconque à la question abstraite de la responsabilité ministérielle; il est rarement épris de métaphysique constitutionnelle, et il en est moins épris aujourd'hui que jamais. Nous ne le blâmerons guère de cette indifférence. Les constitutions écrites sont fondées sur des propositions abstraites, lesquelles ont un caractère absolu qui souvent s'accorde peu avec la pratique naturelle des choses. Nous nous en reposons sur les nécessités impérieuses de la pratique du soin de courber les principes trop raides des constitutions écrites. Les institutions, comme tout ce qui est vivant en ce monde, se font chaque jour à l'usage, se modifient et se transforment sans cesse sous

la pression du mouvement des choses : on peut dire d'elles, en employant cette expression platonicienne empruntée au *Philèbe* par la philosophie moderne, qu'elles sont dans un état perpétuel de *devenir;* mais, sans s'égarer dans l'idéologie politique, il est possible, puisqu'une circulaire ministérielle et une note du *Moniteur* nous en fournissent l'occasion, de présenter quelques observations pratiques sur les conditions de la responsabilité ministérielle et sur le plébiscite de 1851.

Les deux premières propositions du plébiscite soumis à la sanction populaire par la proclamation du 2 décembre 1851 sont ainsi conçues : « un chef responsable nommé pour dix ans, des ministres dépendans du pouvoir exécutif seul. » Quand on relit aujourd'hui les termes de ce document célèbre, et lorsqu'on en recherche la signification, on est frappé avant tout de la vérité de ce que nous venons de dire touchant la mobilité des constitutions. Le plébiscite de 1851 a déjà obéi à la loi du devenir : la première de ses dispositions n'existe plus; elle a été remplacée par le plébiscite qui a proclamé l'empire. Or, qu'on le remarque, les deux premières propositions du plébiscite de 1851 étaient dans leur connexité parfaitement logiques. La responsabilité politique ne s'entend plus, à l'époque où nous sommes, au sens pénal : cette responsabilité est toute morale; elle soumet les agens supérieurs du pouvoir au jugement de l'opinion, laquelle, produisant ses arrêts par des organismes variables, maintient au pouvoir ceux qui obtiennent son approbation, ou retire la direction des affaires à ceux qu'elle condamne. Dans le régime monarchique parlementaire, le chef du pouvoir exécutif, étant supposé immuable, est supposé également irresponsable. La responsabilité, qui implique non-seulement le mérite et le démérite, mais encore, comme sanction pénale, la perte ou la conservation du pouvoir, ne peut atteindre, sous la monarchie parlementaire, que les seuls agens variables du pouvoir, les ministres. De même, sous cette forme de gouvernement, l'action souveraine de l'opinion ne se manifeste que par l'élection des députés, et c'est inévitablement la chambre qui devient l'organe régulier de l'opinion dans les jugemens efficaces qu'elle porte sur l'élément mobile du pouvoir. Ce n'est point parce qu'elle est aristocratique, comme M. de Persigny semble le croire, que l'Angleterre pratique la responsabilité ministérielle, c'est purement et simplement parce qu'elle est monarchique, et que, le pouvoir n'étant pas responsable dans la personne de la reine, il faut bien, pour que la nation exerce son souverain contrôle et remporte au besoin la dernière victoire, que le pouvoir soit responsable dans la personne des ministres. Quand la France pratiquait la responsabilité ministérielle, ce n'est pas une forme monarchique qu'elle imitait dans l'exemple de l'Angleterre, ou mieux elle n'imitait rien ni personne; elle ne faisait qu'observer les seules conditions efficaces de la responsabilité qui se puissent concilier avec la forme monarchique. Ces conditions sont différentes sous la forme républicaine. Là, le chef du pouvoir exécutif est directement responsable devant le pays; là, cette responsabilité a la sanc-

tion pratique la plus positive et la plus effective, celle qui résulte de l'élection revenant à brefs intervalles et à échéances périodiques. Le lien de responsabilité qui unit le chef du pouvoir exécutif au pays sous la forme républicaine est si étroit, si bien dans la main du pays, toujours maître dans un bref délai de le conserver ou de le rompre, qu'il est parfaitement juste, logique et nécessaire que les ministres y dépendent exclusivement du chef du pouvoir. Nous avons eu plus d'une fois à montrer que telle est la condition du pouvoir exécutif dans la constitution des États-Unis. N'oublions pas que c'est justement dans ces conditions qu'a été posé le plébiscite de 1851. Le pouvoir exécutif y était électif, et l'élection du président devait avoir lieu tous les dix ans. La grande épreuve de la responsabilité du chef élu devait s'accomplir au bout de chaque période décennale. Si l'on s'en fût tenu à ce premier plébiscite, déjà, à la fin de 1861, le chef de l'état eût soumis effectivement sa responsabilité au contrôle souverain du vote universel; mais depuis lors la forme du pouvoir exécutif a changé parmi nous, la sanction positive que le plébiscite de 1851 assignait à sa responsabilité a disparu de notre constitution. D'électif le pouvoir exécutif est devenu permanent et héréditaire dans la dynastie impériale. La connexité naturelle qui dans le plébiscite de 1851 liait la dépendance des ministres à la responsabilité du chef du pouvoir exécutif a donc perdu une très grande partie de sa force. Il y a là certes une lacune qui ne pourrait être comblée, suivant l'opinion du *Moniteur*, que par un nouveau plébiscite. Nous n'en demandons pas tant. Nous nous fions aux nécessités et aux inspirations de la pratique gouvernementale du soin de faire fléchir les abstractions constitutionnelles, si les circonstances l'exigeaient. Dans le fait, le problème, pour le souverain, se réduit à choisir ses agens parmi les hommes qui, grâce à leurs principes, à leur talent, au crédit dont ils jouissent auprès du public, sont le plus capables de diriger le gouvernement. L'intérêt bien entendu du prince s'accorde en ce point avec l'intérêt du pays et la logique des choses. Il s'agit là non d'un dogme, mais d'une question de conduite. Les nécessités du gouvernement, — cet intérêt de premier ordre, — actuel, urgent, impérieux, que le duc de Wellington exprimait avec la simplicité d'un esprit positif, lorsqu'il répétait dans les temps critiques le mot devenu proverbial dans sa bouche : « Il faut pourtant faire marcher le gouvernement de la reine! » voilà le seul et irrésistible auxiliaire sur lequel nous comptons pour faire pénétrer au moment voulu dans les conseils du pouvoir les idées, les mesures et les hommes suscités et portés par l'opinion publique. En soulevant inutilement la question d'un nouveau plébiscite, sait-on dans quel débat on s'embarquerait? Il faudrait d'abord faire une législation organique sur les plébiscites, discuter non-seulement par qui ces formules de vote populaire seraient rédigées, mais à quelles époques il conviendrait de consulter sous cette forme la conscience nationale. Ce serait en même temps déchirer tous les voiles et soulever tous les nuages.

Pour notre compte, nous trouvons mieux notre affaire dans la moindre amélioration pratique annoncée par le pouvoir que dans d'oiseux débats sur la métaphysique des dogmes politiques. M. de Persigny et ceux de son école peuvent décider lequel est préférable en politique de s'obstiner dans des prétentions abstraites ou de se montrer disposé à céder aux tendances de l'opinion, s'ils comparent ce qui se passe en Prusse avec le premier effort fait chez nous par l'empereur pour conformer son gouvernement aux tendances indiquées par les élections générales. Le roi de Prusse et M. de Bismark nous présentent la caricature instructive de la politique théorique à outrance. Une revendication intempestive et opiniâtre des prérogatives de la couronne motivée sur les prétextes les plus puérils enlève à la Prusse sa sécurité intérieure, la diminue au dehors et la frappe d'impuissance dans les grandes affaires européennes. Si le roi de Prusse, au lieu d'invoquer le droit divin, ce plébiscite suprême des pouvoirs légitimistes, eût renvoyé son ministère et composé un cabinet pris dans la majorité de la chambre élective, non-seulement il eût épargné à la Prusse l'éclipse qui l'inquiète et l'affaiblit, mais il eût obtenu jusqu'aux applaudissemens de notre presse officieuse. Les récentes résolutions de l'empereur forment avec la conduite du roi de Prusse un contraste que nous observons avec plaisir. L'empereur n'a point hésité à se séparer de M. de Persigny. Le souvenir du plébiscite de 1851 ne l'a point empêché de prendre de promptes mesures « pour organiser plus solidement la représentation de la pensée gouvernementale devant les chambres. » Il a en conséquence concentré dans les mains du ministre d'état et du ministre qui préside le conseil d'état les rapports du gouvernement avec nos assemblées. Ce n'est pas encore, dit-on, la responsabilité ministérielle; soit. Nous tenons peu au mot; mais en regardant aux choses il y a une sorte de transition progressive à constater. « Les ministres sans portefeuille n'avaient aucune part personnelle (*le Moniteur* nous en fait souvenir) dans les faits à débattre. » Il est évident qu'il n'en sera plus ainsi pour M. Billault avec les nouvelles fonctions dont il est revêtu : ministre d'état, il contre-signera tous les projets de loi; il y aura donc une part personnelle, sa responsabilité y sera engagée. On en peut dire autant de M. Rouher, qui aura présidé à l'élaboration des projets de loi au conseil d'état. Qu'on remarque encore que, le ministère d'état ayant la préséance sur les autres départemens ministériels et devenant en outre le premier organe du gouvernement devant les chambres, M. Billault, s'il n'a pas le nom inconstitutionnel de premier ministre, s'achemine visiblement vers un poste supérieur autour duquel se forme une sorte d'unité, et par conséquent une solidarité de cabinet. Ces tendances à l'unité et à la solidarité deviennent plus apparentes quand on remarque que l'homogénéité est plus sensible dans le nouveau ministère. Par leurs antécédens, par leurs aptitudes, par leurs habitudes d'affaires, les ministres actuels se rapprochent pour ainsi dire naturellement les uns des autres et ont l'air de former un cabinet. Les ministres ont tenu

hier, croyons-nous, leur premier conseil, et l'on annonce que M. Billault part pour Fontainebleau, où il va passer huit jours auprès de l'empereur. Le ministère s'apprête donc à combiner ses plans et son travail; mais déjà nous avons deux indications favorables des tendances de la nouvelle administration. L'empereur donne à étudier à M. Rouher et au conseil d'état un projet de décentralisation administrative, et M. Duruy, qui semble appelé à restaurer les études au sein de notre université, débute dans cette tâche par le rétablissement de l'enseignement de la philosophie dans nos lycées. La réaction de 1852 avait pris plaisir à bannir la philosophie de nos lycées, et avait voulu abaisser une des sections les plus libérales de l'enseignement en la restreignant au formulaire d'une aride logique. Tout cela, nous le répétons, n'a encore que l'apparence d'une transition; mais cette apparence confirme la signification des élections générales en nous montrant que le pouvoir en est préoccupé, et ne veut point demeurer stationnaire devant le pays, qui vient de se remettre en marche. Nous ne pouvons donc que nous féliciter de ces premiers changemens et des espérances qu'ils encouragent.

Les questions intérieures sont assurément pour nous les plus importantes, bien qu'elles ne s'engagent encore qu'entre des limites très resserrées; mais telle est la situation de la France en Europe que des questions étrangères, par l'affinité des principes et des intérêts auxquels notre patriotisme est attaché, prennent pour nous à certains momens critiques le caractère de questions intérieures de premier ordre. De cette nature est aujourd'hui la question polonaise. Cette question occupe l'Europe entière : la diplomatie de trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et l'Autriche, est en travail pour préparer à la Pologne un meilleur sort; mais, quelle que soit l'issue des négociations entamées à ce sujet entre les trois puissances et la Russie, nous n'admettons point que la France ne soit intéressée dans la question de Pologne qu'au même titre que l'Angleterre et l'Autriche, qu'elle doive subordonner son action à la politique que ces deux puissances jugeront convenable de suivre, qu'elle doive s'abstenir de porter secours à la Pologne, si l'Angleterre et l'Autriche ne veulent point aller au-delà de l'action diplomatique. Les indécisions de l'Angleterre et de l'Autriche sont déjà un grave motif d'inquiétude pour les amis de la Pologne, et auraient une influence désastreuse, si elles pouvaient paralyser la France. Les six points dans lesquels se résument les propositions présentées à la Russie par la France, l'Angleterre et l'Autriche, sont aujourd'hui connus; ils sont arrivés à la publicité dans cette étrange séance de la chambre des communes qui a eu lieu il y a huit jours. M. Hennessy devait ce soir-là développer sa motion sur les affaires de Pologne. Lord Palmerston semblait avoir mis la plus grande complaisance à débarrasser l'ordre du jour de la chambre, afin de laisser le champ libre à M. Hennessy. Tout à coup et à l'improviste M. Beaumont, bientôt appuyé de plusieurs députés ministériels, engage M. Hennessy à différer la discussion de sa motion jusqu'au

moment où la réponse de la Russie serait connue, et propose l'ajournement en conséquence. L'ajournement est voté à une très grande majorité, composée surtout de partisans du cabinet, tandis que lord Palmerston avait voté avec la minorité. Le résultat du vote connu, lord Palmerston affecte la surprise, puis, croyant devoir satisfaire la curiosité de la chambre sur l'état des négociations, tire de sa poche un petit papier dont il donne lecture, et qui contenait le texte des six points. Tout cela ressemblait à un coup de tactique de lord Palmerston voulant étouffer une discussion embarrassante. Le débat de la motion de M. Hennessy ne pouvait avoir évidemment de conclusion, arrivant au milieu d'une négociation pendante; mais il ne semble pas non plus qu'il pût gêner la négociation et fournir aucun grief nouveau à la susceptibilité de la cour de Russie. Il eût apporté des enseignemens à l'opinion publique anglaise, encore mal édifiée et incertaine sur la question polonaise; il eût mûri peut-être cette opinion, il l'eût préparée à des résolutions généreuses, et à ce point de vue on ne saurait trop regretter qu'il ait si pitoyablement avorté.

L'inconséquence de l'Angleterre dans la question polonaise commence à embarrasser les Anglais eux-mêmes. Au début de cette affaire, les Anglais ont cru pouvoir prendre l'attitude qui leur avait si bien réussi dans la question italienne; leur intention était de donner tous les encouragemens moraux et toutes les marques de sympathie au mouvement de l'émancipation polonaise et de s'abstenir de toute action, de toute intervention militaire. Pour être logique et conserver le bénéfice à double portée de cette attitude étrange, le cabinet anglais eût dû éviter de se mêler du conflit et d'y intervenir par des représentations diplomatiques. L'intervention diplomatique, si elle ne devait, en aucun cas, être soutenue par des mesures coercitives, devait aboutir à l'absurdité et à la confusion. Il y a d'abord une grande présomption et une excessive étourderie à venir proposer un plan de transaction qui peut ne point répondre à la situation véritable de la Pologne vis-à-vis de la Russie, qui peut être refusé par les Russes et surtout par les Polonais, en faveur desquels on est censé l'avoir conçu. Cette tentative pourrait s'expliquer et s'excuser, si, dans la pensée de la diplomatie anglaise, elle n'était qu'une sorte de préliminaire à des mesures plus énergiques, qu'une façon d'entrer en matière et de prendre pied dans la question pour aller plus loin dès que cela deviendrait nécessaire; mais si, après avoir donné des conseils, revendiqué les principes du droit européen, tracé à la Russie une ligne de conduite, l'Angleterre était décidée à ne passer en aucun cas des paroles aux actes et à laisser écraser la Pologne, sa situation serait à la fois odieuse et ridicule. Plutôt que d'arriver à cette conclusion, mieux eût valu pour elle se tenir dès l'origine à l'écart des pourparlers diplomatiques. Quel que soit le dédain que l'Angleterre professe pour les questions étrangères, elle ne pourrait pas jouer longtemps avec impunité, sans dommage pour son crédit et la sécurité de ses intérêts dans le monde, ce rôle d'avocat sans conviction et sans force effi-

cace, décidé d'avance à plaider tous les procès des nations opprimées et à les perdre avec une inertie égoïste.

Il fut un temps où les libéraux anglais, les whigs de la vieille école, ne comprenaient pas la distraction et l'inaction de leur pays à l'époque du premier partage de la Pologne. « Ah! disaient-ils, si nous eussions été alors au pouvoir, ce n'est pas nous qui eussions laissé accomplir ce crime presque aussi déshonorant pour ceux qui en ont été les impassibles témoins que pour ceux qui l'ont commis! » L'effort héroïque tenté sous nos yeux par les Polonais offre à notre génération, aux libéraux anglais aussi bien qu'à nous, une occasion unique d'éviter pour eux-mêmes la faute de leurs prédécesseurs et de la réparer. Et c'est l'homme qui a conservé vivantes en lui les plus belles traditions du parti whig, c'est le comte Russell qui, en face d'une telle occasion, dirige et marque de son nom la politique étrangère de l'Angleterre! Nous comprenons l'embarras que ces réflexions, ces comparaisons, ces souvenirs commencent à créer dans l'esprit des hommes d'état anglais et dans l'opinion britannique. Le *Times* avoue depuis quelques jours cet embarras avec une grande franchise; il semble qu'il veuille préparer le public anglais à la perspective d'une politique plus énergique et plus digne en lui montrant les inconséquences et la piteuse allure d'une politique qui parle et n'agit point. Maintenant, si l'on voulait décider l'Angleterre, laquelle ne manquerait pas d'entraîner l'Autriche, croirait-on qu'il fût d'une bonne politique à la France de feindre pour la Pologne moins de chaleur qu'elle n'en ressent réellement, et de donner à entendre qu'elle mesurera son action, son initiative, ses sacrifices, au concours que les autres puissances donneront à la cause polonaise? Nous n'avons point, quant à nous, une telle pensée. Nous sommes convaincus que plus la France, donnant du reste des gages positifs de son désintéressement, se montrera résolue à ne point laisser frapper de stérilité l'intervention qu'elle a commencée en faveur de la Pologne, et mieux elle viendra à bout par la fermeté de ses desseins et l'émulation de son exemple des incertitudes et de l'inertie de l'Autriche et de l'Angleterre.

Quant aux six points que lord Palmerston a fait connaître, lors même qu'ils seraient acceptés momentanément par la Russie comme base d'une négociation dilatoire, il serait puéril, on peut l'affirmer dès à présent, d'y voir un moyen de pacification sérieuse pour la Pologne. Tout ce que les Polonais déploient d'esprit de sacrifice et d'énergie désespérée n'est point en proportion avec le mince résultat que la diplomatie, contenue par les traités, sollicite pour eux. Jamais peuple, par l'étendue de son dévouement patriotique, n'a donné de preuves de sa vitalité nationale pareilles à celles que les Polonais prodiguent en ce moment sous nos yeux. Pour voir affronter la mort et les supplices avec cette passion et cette résignation de martyr, il faut remonter au temps des premiers chrétiens. Ce témoignage par leur propre sang que les Polonais rendent à l'immortalité de leur patrie doit rassurer les politiques positifs de l'Europe sur les chances sérieuses

qu'offrirait l'œuvre du rétablissement d'une Pologne indépendante. Les géographes politiques ont quelquefois refusé à la Pologne les conditions d'une existence indépendante sous le prétexte qu'elle manquerait de frontières naturelles. Nous demandons si les Lithuaniens, qui, près d'un siècle après le premier partage, sont demeurés assez Polonais pour provoquer et épuiser les cruautés d'un Mouravief, ne valent point des frontières naturelles, et si l'on sait des fleuves plus larges et plus profonds que de telles âmes, des monts plus infranchissables que de tels cœurs. Les dépêches officielles de Varsovie annoncent la fin de l'insurrection. Le 5 mars et le 17 avril, au moment où la cour de Pétersbourg recevait les premières communications des puissances et allait envoyer sa première réponse, le télégraphe de Varsovie transmettait des affirmations semblables. Chacun sait comment elles se sont vérifiées depuis quatre mois. Aujourd'hui la diplomatie russe a de nouveau à répondre à l'Europe; il lui importe de prendre pour point de départ la répression de l'insurrection présentée comme un fait accompli, et le télégraphe de Varsovie a recours au même artifice. L'insurrection active de la Pologne et sa résistance passive ne seront point si facilement usées, et donneront à l'Europe le temps, hélas! trop long, qui lui est nécessaire pour marcher à la défense du droit et de l'humanité. Nous ne saurions trop engager ceux qui veulent se rendre compte et des perspectives que la lutte de la Pologne avec la Russie ouvre à l'Europe, et de la vitalité du mouvement polonais, à lire le livre qu'un éloquent anonyme vient de publier sur *la Pologne et la cause de l'ordre*. Ce livre n'est pas seulement le cri émouvant d'un grand patriote, c'est le large jugement d'un homme d'état sur les questions qui s'agitent et s'agiteront longtemps dans l'Europe orientale. L'élévation des idées et la vigueur des sentimens s'y mêlent à des aperçus lumineux, pleins de révélations pour les hommes politiques de l'Occident. C'est dans cette œuvre que ceux qui se sentent attirés vers la Pologne par un instinctif sentiment peuvent trouver la plus complète justification de leurs sympathies.

Un nouveau tour des événemens militaires place les états de l'Amérique du Nord dans une situation très critique. Tandis que les opérations remarquables du général Grant semblaient promettre aux fédéraux la domination prochaine et complète du Mississipi, le général Lee prenait avec l'armée confédérée de Virginie l'offensive au-delà du Rappahannock, et menaçait à la fois aux dernières nouvelles le Maryland, la Pensylvanie et Washington. Le général Lee, si heureux jusqu'à présent dans la guerre défensive, a échoué une première fois lorsqu'il a voulu porter la guerre chez l'ennemi, et l'on se souvient que, battu par Mac-Clellan, il fut forcé de repasser le Potomac. La fortune des armes sera-t-elle pour lui dans cette opération nouvelle? S'il défait l'armée de Hooker, qui va lui barrer le chemin, il semble que la guerre d'Amérique doive toucher à sa crise extrême. Les affaires américaines sont également en mauvaise voie en Europe. A l'heure où nous écrivons, M. Roebuck développe sans doute devant la chambre des

communes la motion qu'il a annoncée depuis plusieurs jours, et par laquelle il demande que l'Angleterre reconnaisse les états confédérés. Comme pour préparer la mise en scène de sa harangue, M. Roebuck a cru devoir faire un voyage à Fontainebleau, et a laissé dire par les journaux qu'il avait pu s'assurer que les dispositions de l'empereur sont favorables à la reconnaissance des états du sud. Nous espérons que le discours de M. Roebuck ne confirmera point ces bruits étranges. Il est évident que l'empereur traite les questions pendantes entre la France et l'Angleterre uniquement avec les ministres responsables de la reine d'Angleterre, et non avec un simple membre de la chambre des communes. E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

Souvenirs militaires, par M. le duc de FEZENSAC (1).

De tout temps, on a écrit des *souvenirs militaires*. Ces sortes de mémoires abondent surtout dans notre littérature, reflet naturel de l'humeur batailleuse de notre nation. Il n'en est pas de plus célèbres que les *Commentaires* du maréchal de Montluc, un des ancêtres de M. le duc de Fezensac, qui s'en est souvenu sans doute en prenant la plume. Seulement rien ne se ressemble moins que ces deux récits, écrits à trois siècles de distance. Montluc était un rude guerrier, sanguinaire et vantard, et quoiqu'il n'ait raconté qu'une petite guerre civile, son livre, que Henri IV appelait la *bible du soldat,* respire le carnage. M. le duc de Fezensac au contraire a assisté à des combats qui laissent bien loin derrière eux les engagemens des catholiques et des protestans de Guienne, puisqu'il a pris part à toutes les campagnes de l'empire, et ses *Souvenirs* ont un caractère de simplicité, de modestie et même de douceur, qui contraste avec de si terribles événemens. On n'y trouve pas un mot qui sente non-seulement la jactance de Montluc, mais le légitime orgueil de tant de périls bravés et de tant de victoires remportées. On dirait un témoin qui n'a vu que de loin et à l'abri, tandis qu'il était partout aux premiers rangs.

Ces *Souvenirs* n'intéresseront pas uniquement ceux qui aiment à suivre dans leurs détails les grandes opérations de guerre; ils ont un attrait de plus. Dépourvus de tout appareil, ils font connaître ce qu'on pourrait appeler l'*envers* des événemens. Bien que l'auteur se soit passionné pour la vie militaire, puisqu'il l'a embrassée par goût et poursuivie avec persévérance au milieu des plus rudes épreuves, quand il aurait pu jouir de tous les agrémens que donnent la naissance et la fortune, on y voit la guerre telle qu'elle est, avec ses chances et ses mésaventures; le calme et l'aisance de l'homme du monde n'abandonnent jamais l'écrivain, et il ne se laisse pas enivrer par la fumée de la poudre.

(1) 1 vol. in-8°; Paris, librairie militaire de Dumaine.

M. de Fezensac s'engagea comme simple soldat au mois de septembre 1804; il avait alors vingt ans. Il débuta par le camp de Boulogne; son livre s'ouvre par une agréable description de la vie qu'on menait au camp. La baraque, la gamelle, l'uniforme, les corvées, tout est peint avec une gaîté de bon goût. Le jeune volontaire, sortant des plus brillans salons de Paris, avait quelque peine à se faire à cette vie si nouvelle. « Mon début, dit-il, fut assez ridicule. Mon capitaine eut la complaisance de me mener au magasin pour me faire habiller. Je recommandai au maître tailleur de m'envoyer mes effets le plus tôt possible. Il ne me répondit que par un sourire. — Vous ignorez que nous avons ici une habitude, me dit le capitaine; on ne porte point les habits aux soldats, ce sont eux qui vont les chercher. — En retournant au camp, je lui dis qu'avec un pareil costume je croirais jouer la comédie, plaisanterie fort déplacée à faire à un officier, lui-même ancien soldat. — Je le conçois, répondit-il, mais j'ai peur que le spectacle ne vous semble long, et vous savez que, les billets une fois pris, on n'en rend pas la valeur. — Je suis bien aise d'établir ainsi la réputation d'esprit de mon premier capitaine, fût-ce à mes dépens. »

Tel est le ton jusqu'au bout, simple, aimable, sans affectation d'aucune sorte. Malgré cette petite histoire et quelques autres du même genre, tout aussi bien racontées, le soldat gentilhomme devint bientôt populaire parmi les soldats pour sa bonne humeur et sa bonne volonté. Il avait de l'argent et régalait quelquefois ses camarades, ce qui fait toujours un bon effet. Un mois après son arrivée au camp, il fut nommé caporal, — trois mois après sergent, puis sergent-major, puis sous-lieutenant, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il dut l'épaulette d'officier à l'élection, par suite d'une loi républicaine que l'empire n'avait pas encore abolie. Les sous-lieutenans désignaient trois candidats parmi les sous-officiers, et les lieutenans en choisissaient un. L'avancement n'a jamais été si rapide dans l'armée que sous l'empire de cette loi; c'est elle qui a fait si vite des généraux avec de simples soldats.

Au mois de septembre 1805, l'armée passa le Rhin, et M. de Fezensac fit sa première campagne. Il était à Ulm, lors de la capitulation de Mack. Ce beau début, bientôt suivi de la victoire d'Austerlitz, couvrit de gloire la grande armée, mais les troupes souffrirent beaucoup des marches forcées qu'on leur fit faire. Les généraux n'avaient ni le temps ni les moyens de se procurer régulièrement de quoi nourrir une si nombreuse armée. C'était autoriser le pillage, et les pays qu'on traversait l'éprouvèrent cruellement. Le pillage même ne suffisait pas; soldats et officiers manquaient souvent du nécessaire. On voit ici, dès le premier pas, le défaut capital du système militaire suivi par Napoléon, celui qui devait tôt ou tard amener des revers. La promptitude de ses mouvemens étonnait et déconcertait l'ennemi; mais on mourait de faim au milieu des victoires. Sur les millions d'hommes que les guerres de l'empire ont dévorés, un dixième peut-être a péri sur le champ de bataille, le reste a succombé à la misère.

Le mauvais temps rendait ces souffrances plus vives. La campagne remplit les mois d'octobre, de novembre et de décembre, dans des pays où l'hiver est rude et précoce. « A aucune autre époque, dit M. de Fezensac, excepté la campagne de Russie, je n'ai autant souffert ni vu l'armée dans

un pareil désordre. J'eus occasion de remarquer alors combien il importe que les officiers d'infanterie soient à pied et s'exposent aux fatigues aussi bien qu'aux dangers. Un jour un soldat murmurait, son capitaine lui dit : — De quoi te plains-tu? Tu es fatigué, je le suis aussi; tu n'as pas mangé, ni moi non plus; tu as les jambes dans la neige, regarde-moi. — Avec un pareil langage, il n'y a rien qu'on ne puisse exiger des soldats. » Celui qui parle ainsi semble à peine se souvenir qu'il était lui-même un de ces officiers. « J'eus alors occasion de remarquer,... » dit-il simplement.

La paix faite, l'armée prit ses cantonnemens en Allemagne. La compagnie de M. de Fezensac fut placée dans une ancienne abbaye, près du lac de Constance. L'abbaye avait été sécularisée; elle appartenait au grand-duc de Bade, et un bailli l'administrait en son nom. C'est chez ce bailli que logeait notre jeune officier, qui se fit bientôt aimer de toute la famille, mais il ne dissimule pas les abus qui accompagnaient le séjour des troupes. La solde n'était point payée, et les soldats vivaient à discrétion chez les habitans. Quand un officier voulait sortir, il demandait des chevaux et une voiture qu'il ne payait jamais. On recevait des visites, on donnait à dîner à ses amis, toujours aux frais du pays. Les soldats dansaient avec les filles et buvaient le vin des paysans. « On pense bien que la galanterie n'était point oubliée. Nous apportions dans ces intérieurs froids et solitaires un mouvement, une gaîté, une animation inconnus, et auxquels les femmes surtout paraissaient fort sensibles. »

Si la bataille d'Austerlitz est du 2 décembre 1805, celle d'Iéna est du 14 octobre 1806; entre ces deux victoires il ne s'est pas écoulé un an. L'armée quitta donc ses cantonnemens sans rentrer en France, pour marcher contre un nouvel ennemi. M. de Fezensac fut nommé aide de camp du maréchal Ney, qui commandait le 6e corps. « Le maréchal me reçut bien, sans s'informer si j'avais rien de ce qui m'était nécessaire pour commencer mon nouveau service. J'étais sans chevaux, sans équipage, presque sans argent. Il m'aurait fallu huit jours de repos et les ressources qui me manquaient pour me procurer le nécessaire, et c'était pendant des marches continuelles qu'il fallut me mettre en état de devenir aide de camp. Enfin je trouvai un cheval isabelle qui heureusement ne me coûta pas cher; je le sellai et le bridai, Dieu sait comment. Ce fut mon compagnon fidèle pendant les marches comme à la bataille d'Iéna; on eût dit que le pauvre animal sentait combien il m'était nécessaire. »

Le 6e corps marchait sans s'arrêter. Le maréchal donnait des ordres à porter à ses aides de camp, sans leur communiquer le moindre renseignement sur la situation des troupes. Il fallait se tirer d'affaire comme on pouvait. Arrivé en face des Prussiens, Ney les attaqua précipitamment. Il s'élança au milieu du feu comme un caporal de voltigeurs; ses aides de camp l'y suivirent. Puis arriva le maréchal Lannes, puis les maréchaux Soult et Augereau, et enfin la garde impériale, commandée par Napoléon. La bataille d'Iéna était gagnée. Le 6e corps poursuivit rapidement l'armée battue et s'empara en passant de Magdebourg. Il fallut ensuite entrer en Pologne et marcher sur la Vistule pour aller au-devant des Russes, qui arrivaient. Le maréchal voulait être partout le premier; mais il eut le chagrin

de n'arriver que le soir sur le champ de bataille d'Eylau. « Le lendemain, nous allâmes voir le champ de bataille; il était horrible et littéralement couvert de morts. Le célèbre tableau de Gros n'en peut donner qu'une bien faible idée; il peint du moins avec une effrayante vérité l'effet de ces torrens de sang répandus sur la neige. Le maréchal, que nous accompagnions, parcourut le terrain en silence; sa figure trahissait son émotion. Il finit par dire, en se détournant de cet affreux spectacle : « Quel massacre! et sans résultat! »

L'auteur des *Souvenirs,* avec sa sincérité habituelle, fait un triste tableau de l'état de l'armée pendant l'hiver de 1807, entre Eylau et Friedland. Le 6e corps ne comptait plus que 10,000 hommes au lieu de 20,000. L'armée entière était également réduite de moitié. Outre les morts et les blessés, 60,000 hommes avaient quitté le drapeau pour se faire maraudeurs. « Jamais on n'a donné plus d'ordres que Napoléon pour la subsistance de son armée; jamais il n'y en eut de plus mal exécutés. Découvrir les denrées cachées, en faire venir de Varsovie, réparer les fours, les moulins, faire des distributions régulières, établir des magasins de réserve, tout cela est bien sur le papier; mais ceux qui ont fait cette campagne savent ce qui nous en revenait. Napoléon en convenait lui-même quelquefois. — Nous sommes au milieu de la neige et de la boue, écrivait-il à son frère Joseph, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain. »

L'empereur sortit de là par le coup de foudre de Friedland; mais M. de Fezensac n'eut pas la consolation d'y assister : il était tombé, en portant un ordre, au milieu d'un régiment de hussards russes, qui l'avait fait prisonnier. Le récit de son séjour en Russie comme prisonnier de guerre n'est pas un des épisodes les moins intéressans de son livre. Il commença par passer trois semaines au quartier du général en chef ennemi, logeant avec ses aides de camp. La promenade dans la ville lui étant interdite, ses journées se passaient à causer avec ses compagnons de chambrée, à parler beaucoup de Paris et de la France, objets constans de la prédilection des Russes, surtout à jouer au pharaon. Je dois m'accuser, dit-il avec grâce, d'un trait de mauvais joueur, tel que je l'ai toujours été. Ayant perdu un gros coup, je déchirai les cartes. Les joueurs restèrent confondus. Celui qui tenait les cartes dit tranquillement : « C'est dommage pourtant, nous n'avions que ce jeu-là. » Cette douceur me toucha plus que les reproches que j'aurais mérités. » Il partit ensuite pour Wilna en traîneau, mais tout couvert des fourrures que ses nouveaux amis lui avaient procurées, et beaucoup mieux vêtu, voyageant bien plus commodément que dans l'armée française.

A Wilna, il fut très bien reçu par le général Korsakof, gouverneur, le même qui avait perdu contre Masséna la bataille de Zurich. La société de cette ville lui fit fête; il y trouva des jeunes gens de son âge et des femmes aimables qui cherchèrent à lui faire oublier son inaction. Il n'avait encore que vingt-trois ans. Son temps se passait agréablement quand les hostilités recommencèrent. On l'envoya alors rejoindre un dépôt d'officiers français prisonniers à Kostroma, à cent lieues au-delà de Moscou. Son départ fut pour lui un jour de triomphe. Toute la ville était aux fenêtres, tous lui

souhaitaient un bon voyage et un prompt retour. Plusieurs femmes agitaient leurs mouchoirs. La vie était plus sévère à Kostroma qu'à Wilna, mais encore supportable. Enfin arriva la nouvelle de la paix de Tilsitt, et avec elle la délivrance. M. de Fezensac revint directement à Paris, où il se retrouva au milieu de sa famille. C'était alors l'apogée de la grandeur de l'empire, et le jeune aide de camp pouvait en réclamer sa part.

Il se maria bientôt après et épousa la fille du duc de Feltre, ministre de la guerre; mais les militaires qui aimaient leur métier ne restaient pas longtemps en repos : il repartit en 1808 pour l'Espagne, et fut témoin de la prise de Madrid. En 1809, il fit la campagne d'Allemagne : il était à Eckmühl, à Aspern, à Wagram. Quand commença la fatale campagne de Russie, il était chef d'escadron et aide de camp du duc de Feltre, son beau-père. Il demanda au prince de Neufchâtel, major-général de la grande armée, de le suivre comme aide de camp. Il partit au commencement du mois de mai 1812. Le 28 juin, il entrait avec l'armée victorieuse dans cette même ville de Wilna qu'il avait habitée comme prisonnier. Jamais campagne ne s'était ouverte sous de meilleurs auspices : 500,000 hommes et 1,200 bouches à feu avaient passé le Niémen. La Lithuanie entière avait été conquise en un mois, presque sans combattre. « Cependant les officiers expérimentés n'étaient pas sans inquiétude. Ils voyaient l'armée diminuée d'un tiers depuis le passage du Niémen par l'impossibilité de pourvoir à sa subsistance d'une manière réglée et la difficulté de tirer quelque chose, même en pillant, d'un pays pauvre en lui-même et déjà ravagé par l'armée russe. Ils remarquaient la mortalité effrayante des chevaux, la mise à pied d'une partie de la cavalerie, la conduite de l'artillerie rendue plus difficile, les convois d'ambulance et les fourgons de médicamens forcés de rester en arrière, les malades presque sans secours. »

Après la terrible bataille de la Moskova, où l'armée française perdit 28,000 hommes et l'armée russe 50,000, M. de Fezensac fut nommé colonel du 4e de ligne, et fit en cette qualité le reste de la campagne. Le 4e appartenait au 3e corps, que commandait l'intrépide maréchal Ney. Le nouveau colonel partagea donc les dangers et les souffrances qui ont immortalisé entre tous le 3e corps. Il peint avec la vivacité d'un témoin oculaire le spectacle de Moscou dévoré par les flammes, et surtout cette lamentable retraite, la plus grande catastrophe de l'histoire. L'obstination de Napoléon à rester dans les ruines de Moscou est jugée sévèrement par lui. « L'empereur, dit-il, ne voulait ni rien voir ni rien entendre. En réponse à leurs réclamations, les généraux recevaient de l'état-major les ordres les plus extraordinaires. Tantôt il fallait protéger les paysans qui apporteraient des vivres au marché de Moscou, tandis que tous les environs étaient ravagés et tous les paysans armés contre nous; tantôt il s'agissait d'acheter dix mille chevaux dans un pays où il n'y avait plus ni chevaux ni habitans. On annonçait le projet de passer l'hiver dans une ville ravagée, où nous mourions de faim au mois d'octobre; puis venait l'ordre de faire confectionner des souliers et des vêtemens d'hiver dans chaque régiment, et quand les colonels disaient que nous manquions de drap et de cuir, on répondait qu'il n'y avait qu'à chercher pour en trouver de reste. Un mois entier se passa ainsi. »

On sait quelle fut dans la déroute l'héroïque constance de Ney. M. de Fezensac ne le quitta pas, et repassa avec lui le Niémen. Le 4e de ligne, qui comptait 3,000 hommes au commencement de la campagne, en réunissait à peine 200 à la fin. C'est avec un juste sentiment de fierté que ce colonel sans soldats cite la lettre suivante du maréchal Ney au duc de Feltre. « Berlin, le 23 janvier 1813. Monsieur le duc, je profite du moment où la campagne est, sinon terminée, au moins suspendue, pour vous témoigner toute la satisfaction que m'a fait éprouver la manière de servir de M. de Fezensac. Ce jeune homme s'est trouvé dans des circonstances fort critiques, et s'y est toujours montré supérieur. Je vous le donne comme un véritable chevalier français, et vous pouvez désormais le regarder comme un vieux colonel. » Rien ne peut être plus éloquent qu'un pareil témoignage dans un pareil moment.

Ce récit de la campagne de Russie comprend à lui seul le tiers des *Souvenirs militaires*. Il y a peu de documens aussi importans pour l'histoire de nos grandes guerres. Le talent de l'exposition s'y joint à l'exactitude et à la précision des détails. Malgré les terribles angoisses qu'il venait de traverser, M. de Fezensac ne passa que peu de mois à Paris. « Ce peu de temps m'a laissé, dit-il, de tristes et profonds souvenirs. Je trouvai ma famille, mes amis, la société tout entière, frappés de terreur. Le fameux 29e bulletin avait appris brusquement à la France la destruction de la grande armée. L'empereur n'était plus invincible. Pendant que nous succombions en Russie, une autre armée périssait lentement en Espagne, et à Paris même un obscur conspirateur avait failli s'emparer du pouvoir. La défection de la Prusse n'était plus douteuse, l'alliance de l'Autriche au moins incertaine; l'épuisement de la France s'accroissait avec le nombre de ses ennemis. Les récits des officiers échappés aux désastres de la retraite contribuaient à augmenter l'effroi. Paris, accoutumé depuis quinze ans à des chants de victoire, apprenait chaque jour quelque nouvelle calamité. »

Au milieu de cette consternation universelle, il fut nommé général de brigade et repartit pour l'armée; mais dès ce moment il n'a guère plus que des désastres à enregistrer. Il raconte avec une franchise admirable, et sans en rien atténuer, la bataille de Kulm, où son corps fut mis en pleine déroute, la défaite du général Macdonald à la Katzbach, celle du maréchal Oudinot à Gross-Beeren, celle du maréchal Ney à Juterbock. D'où venait cette succession de revers? Il en indique deux principales causes, le caractère des généraux et la composition des corps. Tous les généraux blâmaient l'empereur de n'avoir pas fait la paix à Prague; ils ne servaient qu'à regret et n'obéissaient plus. Les soldats d'Austerlitz et de Wagram étaient morts. L'armée ne se composait que de jeunes conscrits, braves sur le champ de bataille, mais incapables de supporter les fatigues et les privations de la guerre. Malgré les victoires de Lutzen, de Bautzen et de Dresde, la désorganisation se mit partout dans notre armée; les alliés firent un suprême effort, et le désastre de Leipzig mit le comble à nos malheurs.

M. de Fezensac était enfermé dans Dresde avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr et fit partie du corps d'armée qui capitula dans cette ville. Cette capitulation a été blâmée par les uns et considérée par les autres comme

nécessaire. L'auteur des *Souvenirs militaires* n'accuse ni ne justifie complétement le maréchal. On voit que, s'il avait commandé en chef, il aurait cherché à s'ouvrir un passage au travers des ennemis; mais il reconnaît les difficultés et presque les impossibilités de l'entreprise. D'abord la garnison de Dresde n'était pas de 33,000 hommes, comme on l'a dit, mais de 17,000. La partie avait été perdue par l'empereur à Leipzig, et il était inutile de compromettre des troupes qui pouvaient rendre encore des services. La capitulation fut conçue dans les termes les plus honorables; il fut convenu que la garnison rentrerait en France en passant par la Suisse, sous la promesse de ne pas servir avant d'être échangée. Ce n'est pas la faute du maréchal Gouvion Saint-Cyr si le prince Schwartzenberg, manquant à l'honneur militaire et à la foi jurée, refusa de ratifier la capitulation et retint la colonne entière prisonnière de guerre.

C'est à Presbourg, où il avait été conduit comme prisonnier, que M. de Fezensac apprit la suite des événemens. Quand on annonça le retour des Bourbons, l'étonnement des officiers français qui l'accompagnaient fut extrême; ils n'avaient jamais entendu parler des princes, et l'un d'eux, en apprenant que le roi allait revenir, s'écria : C'est singulier, je croyais que le roi avait péri dans la révolution! M. de Fezensac ne pouvait pas partager cette ignorance, car il avait auprès de Louis XVIII un oncle, l'abbé de Montesquiou, qui fut le principal auteur de la charte de 1814 : il connaissait d'ailleurs plus que personne, pour l'avoir vu de près, le côté faible de l'empire; mais le sentiment militaire l'emporta d'abord sur toute autre considération. « Je traversai sans presque m'arrêter Munich, Ulm, Strasbourg, la France conquise et asservie. Soldat de l'empire jusqu'au dernier jour, je ne voulus rendre visite à aucune des nouvelles autorités royales. Mes yeux se détournaient quand je rencontrais un uniforme étranger. Je conservais une cocarde tricolore, symbole du sentiment que je renfermais dans mon cœur. J'arrivai à Paris au mois de mai; alors, et seulement alors, je pris mon parti. Sans avoir contribué à la restauration, sans l'avoir même désirée, je me décidai à la servir aussi loyalement que j'avais servi l'empire. »

Ici finissent les *Souvenirs militaires*. M. le duc de Fezensac avait trente ans, et dans le court espace de dix années, il avait vu se dérouler toute l'épopée militaire de l'empire. Nous sommes habitués à voir raconter ces événemens en termes magnifiques, qui ne nous en montrent que le beau côté; il est bon que de temps en temps le témoignage d'un acteur nous ramène à la vérité. Nous apprenons alors ce qu'il en coûte pour écrire dans l'histoire les noms de ces grandes journées où se décident les destinées des nations; nous voyons combien la défaite est toujours près de la victoire, même la plus éclatante, et nous y trouvons des motifs de plus pour aimer la paix, qui n'offre point de pareils hasards.

Une des qualités du guerrier moderne qui le distinguent de l'ancien soudard frénétique et brutal, c'est l'humanité. La guerre est assez destructive par elle-même; pourquoi y joindre des dévastations et des massacres inutiles? M. de Fezensac se montre pénétré de ce sentiment tout chrétien. « Un grand nombre de soldats russes erraient, dit-il, dans les murs de Moscou: j'en fis arrêter cinquante, que l'on conduisit à l'état-major. Un général à

qui j'en rendis compte me dit que j'aurais pu les faire fusiller, et qu'il m'y autorisait parfaitement à l'avenir. *Je n'ai point abusé de sa confiance.* » Une autre fois il était chargé d'occuper Stade après une insurrection de cette ville contre la domination française. « Mes instructions portaient de traiter les habitans *sévèrement*. A cette époque, ce mot voulait tout dire. Je reçus les magistrats et les principaux notables, et je me montrai sévère en paroles pour me dispenser de l'être en actions. Dans notre marche depuis Hambourg, les populations fuyaient à notre approche. J'en éprouvai pendant toute la route une tristesse inexprimable. La beauté du pays, le coup d'œil enchanteur qu'offrent les bords de l'Elbe dans cette saison, me donnaient l'idée d'un voyage de plaisir. J'aurais voulu n'inspirer que des sentimens de bienveillance aux habitans des charmantes maisons que l'on trouve à chaque pas sur cette route, et cette impression me rendait plus pénible encore le ministère rigoureux qui m'était confié. »

On trouve plus d'une page semblable dans les *Souvenirs militaires;* en voici une plus belle encore : « Au milieu de ces horribles calamités (il s'agit de la retraite de Russie), la destruction de mon régiment me causait une douleur bien vive. C'était là ma véritable souffrance, ou, pour mieux dire, la seule, car je n'appelle pas de ce nom la faim, le froid et la fatigue. Quand la santé résiste aux souffrances physiques, le courage apprend bientôt à les mépriser, surtout quand il est soutenu par l'idée de Dieu et par l'espérance d'une autre vie; mais j'avoue que le courage m'abandonnait en voyant succomber sous mes yeux des amis, des compagnons d'armes. Rien n'attache autant que la communauté de malheurs; aussi ai-je toujours retrouvé en eux le même attachement qu'ils m'inspiraient. Jamais un officier ou un soldat n'eut un morceau de pain sans venir le partager avec moi. » De pareils traits font aimer l'homme en même temps qu'ils peignent le soldat. Il n'y a pas jusqu'aux réminiscences classiques qui ne viennent apporter quelquefois une heureuse diversion à ces scènes d'horreur; on aime à voir M. de Fezensac ne pas oublier son Virgile, et, pour s'excuser en quelque sorte d'avoir survécu, invoquer ces beaux vers :

Iliaci cineres et flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
Vitavisse vices Danaûm, et si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu.

« Cendres d'Ilion, et vous, mânes de mes compagnons, je vous prends à témoin que, dans votre désastre, je n'ai reculé ni devant les traits de l'ennemi ni devant aucun genre de danger, et que, si les destins l'eussent permis, j'aurais mérité de mourir avec vous. »

L. DE LAVERGNE.

V. DE MARS.

LES

ÉLECTIONS DE 1863

La France est retrouvée, et l'esprit de 89 a repris son cours. Ce fleuve se cache et s'enfouit quelquefois comme le Rhône; mais il reparaît à quelque distance, large et rapide comme lui, et va fertiliser en les inondant les campagnes qui bordent ses rives. C'était chose certaine, le mouvement de réaction que la secousse de 1848 avait déterminé devait un jour prendre fin, et l'intimidation énervante de la raison publique ne pouvait être éternelle. On ne garde pas à tout jamais le mal de mer qui vient de la tempête. Ceux qui ont un peu observé la France de la révolution savaient bien que le moment venu où elle se redresserait, elle le ferait avec soudaineté. Cependant les plus confians ne croyaient pas que ce fût encore pour si tôt, et ajournaient aux élections prochaines l'avertissement qu'ont donné les dernières. Nous avons gagné une avance de cinq ou six ans. Tout le monde sait à présent que, sauf les incidens qui peuvent retarder ou précipiter les choses, la première fois que parlera la voix des élections, c'est la France libérale qui se fera entendre, et tout se taira devant elle.

Chacun est donc prévenu, et nul plus que le gouvernement n'a intérêt à comprendre le sens de ce qui vient de se passer. Il est étrange que ce soit parmi ses amis attitrés qu'on s'est obstiné à prétendre que ce sens lui échappait, tandis que ceux qu'ils appellent ses ennemis soutenaient qu'il a des yeux pour voir les signes du temps. Certes, si, comme on le dit et peut-être on le croit, nous ne rêvions que révolutions, nous ferions des vœux pour que le pouvoir suprême fût sourd à la voix de l'opinion renaissante. A dire le vrai, nous ne croyions pas qu'il en fût ainsi, et, si l'on veut à toute force nous faire tenir un langage passionné, nous ne l'espérions pas.

Le fait est venu bientôt justifier nos conjectures. Il ne faut pas exagérer la gravité des dernières mutations ministérielles; mais le sens en est évident. En mettant dans le poste le plus important de son conseil ce que son dernier ministre de l'intérieur venait d'appeler officiellement *un rhéteur*, le chef de l'état a manifesté l'importance croissante de la discussion des affaires du gouvernement, et le ministre de l'intérieur s'est retiré.

Voilà déjà un commentaire bien significatif du résultat des dernières élections. Il nous aidera à en étudier librement, à en décrire avec calme le caractère. Le drame est terminé, cherchons à en tirer la moralité. Toute épreuve est une leçon.

I.

Quoique Montesquieu ait prononcé que le peuple est *admirable* pour choisir ceux à qui il veut confier quelque partie du pouvoir, les publicistes n'ont pas trouvé facile de régler le mode d'après lequel ce choix du peuple doit s'opérer. La loi des élections est restée un des plus épineux problèmes de la science constitutionnelle. L'extrême diversité des solutions qu'on en a données ne prouve que trop la perplexité des législateurs mis en présence de cette question fondamentale. On conçoit, à voir leurs divergences, ce mot, souvent répété, qu'il faudrait qu'une loi des élections tombât du ciel. Ce vœu semble accompli lorsque cette loi est l'œuvre du temps, et que, consacrée par l'usage, elle se maintient comme une tradition incontestée. Les hommes en effet ont une certaine disposition à révérer comme une origine céleste une origine oubliée, et un peu de droit divin s'attache toujours à ce qui est plusieurs fois séculaire. C'était là peut-être la meilleure raison que les défenseurs de l'ancien système électoral de la Grande-Bretagne pussent opposer aux partisans de la réforme parlementaire. Ce que celle-ci a remplacé avait le mérite d'être coutumier; mais la convention qui fonde le respect sur l'habitude n'a qu'un temps, comme toutes choses, et les réformes parlementaires deviennent nécessaires dès qu'elles sont jugées telles par l'opinion. Certes l'Angleterre n'a pas à se repentir de la sienne; cependant elle y a perdu une certaine stabilité, et sa législation électorale est périodiquement remise en question. Nous vivons dans un temps où l'immutabilité n'est plus de mise, et les esprits doivent se faire au changement, pour que le changement cesse d'être une révolution.

Il y a eu un temps où la France croyait avoir mis la main sur les bases définitives d'un bon système d'élections. C'était à l'époque de la restauration, laquelle aimait fort à caresser l'illusion du définitif;

mais il y avait précisément alors au cœur de notre législation quelque chose de tombé des nues : c'était la charte. Imposée à tous par les événemens, acceptée plutôt que préméditée par son auteur même, subie comme une nécessité fâcheuse pour les uns, bienfaisante pour les autres, la charte, très raisonnable, quoique très peu rationnelle, avait quelque chose de l'autorité de ce qui ne se discute pas. Elle avait décidé, un peu au hasard, que pour concourir aux élections il fallait être Français, avoir trente ans et payer 300 francs de contributions directes. Cela fut pris pour bon, même pour excellent, et les vieillards se souviennent d'un temps où la France s'attachait à cette combinaison arbitraire comme à un droit naturel. On eût dit une vérité éternelle, au respect que lui portaient les esprits, et même de grands esprits. Une loi faite sur ces principes, la loi du 5 février 1817, a joui dans son temps de toutes les apparences d'un dogme politique. Je n'ai pas connu de loi plus populaire. Les masses même qu'elle excluait sévèrement du cercle qu'elle avait tracé se passionnaient pour elle. On avait induit d'un article fortuit de la charte, et l'induction avait été élevée à toute la dignité d'une démonstration philosophique, que l'élection devait être directe, et pratiquée par tous les censitaires à 300 francs. La théorie du système, c'est que le droit d'élire devait suivre la capacité d'élire, et que cette capacité, ce que Montesquieu appelle la *suffisance*, fondée sur l'intérêt, l'éducation ou l'indépendance (on disputait sur ce point), était irrécusablement et même exclusivement attestée par une cote de 100 écus. Après 1830, nous trouvâmes que 200 francs d'impôt étaient devenus le signe de la capacité; mais le fond du système ne changea pas, et même les diverses réformes qui furent proposées n'en différaient que par la diversité des manières de constater la capacité.

Ce système, longtemps populaire, avait d'abord le mérite d'être simple. Un cens invariable, une élection directe, rien de moins compliqué; mais la simplicité, malgré l'attrait qu'elle a pour l'esprit humain, est encore bien moins dans la politique que dans les sciences le gage de la vérité. Heureusement une certaine vérité ne manquait pas au système : il donnait ce qu'il promettait, des élections réelles, c'est-à-dire des élections accomplies avec discernement et avec indépendance, ce qui ne veut pas dire que les électeurs avaient toujours raison et ne cédaient à aucune influence extérieure, c'est là la chose impossible; mais du moins savaient-ils à quelle opinion ils donnaient leur suffrage, et s'ils cédaient à quelque intérêt, c'est qu'ils le voulaient bien. Rien n'était moins machinal que les élections entre 1817 et 1846. Le système avait encore un autre genre de vérité : il avait été calculé, annoncé, pour donner la pré-

pondérance aux classes moyennes; il donnait la prépondérance aux classes moyennes. Sous la restauration, il les organisait pour la défense et la conquête; sous la monarchie de juillet, pour la possession et la jouissance. Le but était donc atteint, et ce n'est pas la faute du système si ceux à qui il assurait le pouvoir ne l'ont pas gardé.

Le curieux, c'est que ce système était accusé d'être trop démocratique. Il l'est peut-être encore dans un certain monde. Les cent ou deux cent mille plus imposés de la France étaient, disait-on, une démocratie. Le cent-cinquantième ou même le trois-centième de la population, représenté directement par une assemblée qui en formait environ le soixante-dix-millième, telle était la démocratie de ce temps-là; les publicistes de l'antiquité l'auraient appelée une oligarchie. Et cependant, s'il est vrai, comme il me le semble, qu'un esprit d'égalité soit un esprit démocratique, on avait raison, et surtout le parti de la restauration était fondé à dire que le navire ouvrait la voile au vent de la démocratie. L'histoire de toute la restauration n'est que celle d'efforts tentés avec des fortunes diverses pour résister au vent qui soufflait, et, tantôt dépliant, tantôt carguant les voiles, gouverner dans le calme, comme si le calme eût été la tempête.

Les lois d'élection qui se sont succédé pendant trente ans de monarchie constitutionnelle ont donc eu cet avantage de représenter assez fidèlement l'opinion régnante de l'ancien tiers-état. Des nuances, des fluctuations, des retards dans l'expression du vœu général sont l'accompagnement et, si l'on veut, l'inconvénient obligé de tout système d'élections libres. La liberté a pour effet non pas de donner à tout le monde satisfaction, mais de donner à tout le monde l'espérance. Seul, le pouvoir absolu peut quelquefois obtenir l'unanimité par le découragement universel.

Tel n'était pas l'effet produit par l'ancien système des électeurs censitaires. En ce qui touche la liberté, il laissait peu à désirer, ou n'offrait que des inconvéniens qu'une réforme modérée aurait supprimés; mais, je n'hésite pas à le dire, il n'était pas assez démocratique, j'entends par là assez populaire. Cantonner la vie politique dans une étroite enceinte et en donner l'irritant spectacle à la société entière, interdire aux masses toute participation à l'activité civique en excitant par l'exemple toutes les idées et toutes les passions qu'on les oblige à comprimer, faire en un mot de la liberté politique un privilége restreint et un stimulant universel, sera toujours une œuvre imprudente et contradictoire; la base sera toujours trop étroite pour l'édifice. Demandera-t-on comment nous entendons obvier au mal et résoudre la difficulté? Nous serons dispensé de ré-

pondre à ceux qui nous adresseront la question, car ce sont ceux apparemment qui l'ont résolue par le suffrage universel. Cette solution peut être prise au moins comme un fait accompli.

Il n'y a guère en effet, dans nos temps modernes, de terme fixe qui soit généralement adopté entre le suffrage restreint et le suffrage universel. Le seul système qui puisse être cité est celui de l'Angleterre, c'est-à-dire la condition d'un revenu peu élevé analogue à celle d'un cens modique, combinée avec des formes électorales extrêmement populaires et qui comportent la plus grande publicité. Les choses vont à ce point que lorsque le *poll*, c'est-à-dire le vote individuel et le dénombrement des votans ne sont pas demandés, l'élection peut à la rigueur être faite par la multitude qui remplit la place publique, qu'elle soit ou non composée d'électeurs. Si, dans les élections anglaises auxquelles j'ai assisté, je n'ai pas augmenté d'une main levée la majorité du candidat nommé, c'est que je ne l'ai pas voulu.

Je laisserai les statisticiens établir ce que représente en France un loyer d'habitation de 250 francs, signe principal de la capacité électorale en Angleterre; mais je crois que si l'équivalent de ce signe était adopté en France, il produirait dans les grandes villes des effets analogues à ceux du suffrage universel, et qu'ailleurs il diminuerait très sensiblement l'action des moyens d'influence de l'administration. Il est vrai que la publicité du vote, si on l'empruntait à nos voisins, pourrait rétablir cette influence. Quoi qu'il en soit, le système britannique a aussi le mérite de la vérité. Il donne également des élections réelles. Nulle part l'opinion publique n'est plus maîtresse qu'en Angleterre.

En est-il de même du suffrage universel? Nous le prenons tel qu'il est constitué parmi nous; quand il n'aurait pour lui que le fait de son existence, il mériterait plus d'attention que les projets et les hypothèses des publicistes. Constatons d'abord qu'il est difficile de différer plus en principe des systèmes antérieurs que le suffrage universel. Le système des électeurs censitaires était conçu en défiance du nombre; il était fondé sur cette idée que le nombre n'était rien de plus que la force. De là cette attribution exclusive du droit d'élire à ceux qui en étaient jugés dignes, c'est-à-dire jugés capables de l'exercer. Un tel privilége ainsi motivé était en accord avec la doctrine qui plaçait la souveraineté, non dans le nombre, c'est-à-dire dans la force, mais dans la raison. Philosophiquement, il n'y a rien à reprendre à cette doctrine; politiquement, elle a le tort d'être absolue. La politique n'est pas le domaine de l'absolu. On peut dire du nombre tout le mal qu'on voudra, mais enfin il est quelque chose. Partout on décide les questions à la majorité. La quantité et la qualité sont deux catégories dont toute philosophie

tient également compte, et dans les affaires ce n'est pas seulement à la guerre que les gros bataillons ont leur prix. Le suffrage universel fait au nombre la part aussi large qu'elle peut être faite. C'est un principe comme un autre; quant à nous, nous le trouvons dans la constitution comme on trouvait les 300 francs dans la charte de 1814, et nous ne le contestons pas davantage.

Nous faisons mieux, nous le prenons du bon côté. Nous ne cherchons ni à l'éluder, ni à l'amoindrir, ni à le violenter. Nous ne le posons pas comme un principe de pure montre dont on se vante et dont on se défie, que l'on préconise en public et que l'on mine dans l'application. On peut remarquer en effet que, mis au jour par la révolution de 1848, il a été maintenu et même développé par une réaction qui se portait l'adversaire de cette révolution. La contradiction est frappante. Le gouvernement actuel est fondé à se prévaloir du suffrage universel comme de son principe; cependant il est probable que parmi ses serviteurs, animés en général de l'esprit de réaction, plus d'un ne pense pas du suffrage universel autant de bien que lui. Il est probable qu'ils le subissent plus qu'ils ne l'aiment, ou qu'ils ne l'admettent en parole que pour s'en défendre dans la pratique. Et en effet la manière dont certaines gens essaient de l'employer dénote beaucoup de peur ou beaucoup de mépris.

Leur exemple a conduit les habiles à ne conserver du suffrage universel que le mot, car tel est le but, ce semble, de l'expédient des deux degrés d'élection qui reprend faveur aujourd'hui. L'expérience a trop peu justifié ce système, et une bonne organisation m'en paraît trop difficile pour qu'il me soit possible de dire si je le trouve bon ou mauvais. Au premier abord, je n'y vois qu'un moyen d'employer et d'éluder le suffrage universel. Ce m'a tout l'air d'une fiction législative, disons le mot, d'un subterfuge, pour paraître faire ce qu'on ne veut pas, et ménager ce qu'on ne respecte pas. Il faudrait me donner bien des raisons pour me faire juger excellent ce qui est si peu sincère.

Mais le suffrage universel directement donné l'est-il davantage? On le conteste. Tout système électoral a nécessairement ses défauts et ses dangers. Voyons donc quels sont les défauts et les dangers du nôtre.

Le principal défaut, c'est, pour avoir fait au nombre une part trop grande, le risque de la faire trop petite à la raison. Le droit de suffrage n'est plus nécessairement accompagné de l'aptitude à l'exercer. Il s'ensuit la possibilité d'élections faites sans discernement, sans intelligence, sans opinion, sans volonté. Les masses, quand elles sont calmes, peuvent exercer un droit comme on remplit une formalité. Elles peuvent voter machinalement. Elles n'échappent guère à cet inconvénient que lorsque le sang-froid les

abandonne. La passion peut en effet s'emparer d'elles, et leur donne un but, un esprit. L'élection devient alors plus réelle; mais, en cessant d'être insignifiante, elle devient redoutable. Les adversaires du suffrage universel le placent entre ces deux extrémités, et, forcés de choisir, ils optent en général pour l'insignifiance.

Pour nous, nous ne contestons pas que du suffrage universel puisse sortir, selon les temps, le calme plat ou la tempête; mais nous ne croyons pas qu'il soit irrévocablement condamné à cette seule alternative. Tous les systèmes peuvent y être poussés par les circonstances, et tout ce qu'on peut dire du nôtre, c'est qu'il est plus qu'un autre exposé à ce danger; mais il n'est pas vrai que, sainement entendu, sagement organisé, il dégénère nécessairement en un simulacre d'élection. Quand il est libre, quand il est entouré de garanties suffisantes, il est au contraire, parmi les divers modes d'élection, un des moins exposés à de mesquins résultats. La voix du peuple est loin d'être infaillible, elle se trompe comme la clameur publique; mais, comme la clameur publique, elle est chose grave, et le choix des masses, toutes choses égales d'ailleurs, ne se porte pas de lui-même sur un inconnu. L'illusion peut l'égarer, non l'indifférence, et toutes les fois que l'élection vraiment populaire se jette sur le premier venu, soyez assuré que les suffrages ne sont pas libres, qu'il n'y a pas d'élection, mais semblant d'élection, et qu'on s'est moqué du peuple.

Mais, si ses choix sont rarement nuls, ils peuvent être dangereux; qui en doute? A cela quel remède? Il n'y en a qu'un, et, quoique bon, il n'est pas sûr : c'est d'assez bien gouverner pour épargner aux nations ces dégoûts subits, ces ressentimens et ces défiances intraitables, ces colères irréfléchies, enfin toutes ces illusions de la passion, nuages orageux qui grondent si souvent à l'horizon des pays libres. Mais assurément le moyen d'éviter ces bourrasques imprévues n'est pas de procéder comme s'il n'en devait jamais survenir, de s'endormir dans la quiétude d'un pouvoir incontesté, et de croire engourdir les masses en les déshabituant de toute pensée et de toute volonté. Rien n'est plus dangereux que de leurrer une nation de l'ombre de ses droits pour qu'un jour, lasse et désabusée, elle se réveille implacable. On peut avilir les peuples en les trompant, mais on ne les rend ni sages ni généreux.

Partisan invariable d'une politique sincère, nous rechercherons donc sans arrière-pensée quels sont les moyens de faire sortir du suffrage universel une élection vraie. Nous disons avant tout une élection vraie, car c'est ce qu'on peut attendre de mieux d'un principe électoral dès qu'on l'a posé. Si l'on n'en veut tirer qu'une élection qui plaise, il ne faut pas le poser, à moins qu'on ne soit sûr d'avance qu'il rendra naturellement ce qu'on en attend. Autre-

ment il vaut mieux y renoncer que de le falsifier, pour en déduire un mensonge public, car alors il ne s'agirait plus d'une représentation nationale, mais d'une véritable subornation de témoins appliquée à la politique. On élèverait une tribune à l'imposture.

Admettons donc que lorsqu'on proclame le suffrage universel, c'est qu'on ne le craint pas; mais sans le trop craindre ne peut-on pas avouer qu'il ne porte pas avec lui la garantie d'un discernement suffisant dans le choix des représentans? Si l'on se préoccupe de cet inconvénient, il est probable qu'on sera conduit à ne recevoir le suffrage que de celui qui sait l'écrire. En principe, il est difficile de trouver à cette condition une objection valable. Ceux qui y résistent le plus n'oseraient guère soutenir qu'une société universellement pourvue des lumières modestes de l'instruction primaire ne serait pas plus apte à faire acte de peuple libre qu'une multitude qui n'a jamais lu ces mots : France, loi, ordre, liberté, patrie. Il est possible de penser, il ne l'est guère de dire que l'on préfère aux premiers élémens de l'éducation ce que M. Royer-Collard appelait la bienheureuse innocence des brutes. Nous ne pouvons que joindre nos vœux à ceux de tous les amis de la dignité humaine : qu'il vienne bientôt le jour où tout Français saura lire et tracer le nom de son pays et celui de ses enfans!

Si cependant nous tenions dans nos mains le pouvoir de restreindre actuellement par cet ajournement le suffrage universel, nous hésiterions à en user. Voici pourquoi. C'est dans les campagnes surtout que l'instruction primaire fait tristement défaut. C'est parmi les électeurs des campagnes que la loi qui exigerait qu'on sût lire et écrire ferait les plus grands vides, et la proportion de la population rurale à la population urbaine serait considérablement intervertie dans les colléges électoraux. Or si les habitans des champs exercent leurs droits politiques avec infiniment moins de réflexion que les citoyens des villes, ils sont plus soumis aux influences permanentes, plus fidèles aux traditions qui subsistent dans toute société. On peut donc dire qu'en général les campagnes sont, dans l'état présent des choses, l'élément conservateur, et les villes l'élément novateur; les unes et les autres se partagent entre elles la résistance et le mouvement. Ce sont là des faits généraux, des faits naturels; tout système électoral doit admettre et même consacrer les données réelles de la société à laquelle il s'applique, et il faudrait y regarder à deux fois avant de supprimer ou d'affaiblir une différence fondamentale entre les deux grandes sections qui la composent. L'uniformité trop absolue est un des écueils où peut se heurter toute législation électorale. Lorsque des circonstances permanentes rompent cette uniformité, le législateur doit les respecter, les recueillir même, et leur conserver dans son œuvre toute

leur valeur. Malgré tout, l'esprit des campagnes doit être pris en considération à l'égal de l'esprit des villes.

J'avoue que le premier est moins éclairé que le second, qu'il peut même être asservi ou annulé plus aisément, et, tout en lui faisant sa part, je ne conseillerais pas de trop s'appuyer sur cette torpeur, cette absence de mouvement politique, cette docilité aveugle qu'une fausse raison d'état conseillerait d'exploiter. Encore une fois on est ici entre deux écueils : trop craindre d'un côté le défaut de discernement, de l'autre le défaut de modération; trouver les campagnes trop serviles ou les villes trop indépendantes. La seconde crainte a prévalu sur la première dans les précautions que le législateur a prises contre la concentration du suffrage universel.

Établir que les élections se feront par communes, c'est évidemment verser du côté de l'esprit de localité et rendre autant que possible municipales des élections politiques. Les lois s'épuisent en précautions pour assurer la sincérité, la liberté, le secret, la régularité des opérations électorales; jamais elles ne semblent avoir assez fait pour les préserver de toute influence abusive. Or ces opérations si difficiles à régulariser, la division par communes les multiplie outre mesure. Une élection ne se fait plus dans un ou plusieurs colléges, mais dans cinquante, dans cent colléges et plus encore. Ce sont, à vrai dire, pour nommer un seul député, cent élections au lieu d'une. Le moyen d'assurer la bonne tenue de tant d'opérations simultanées? Peut-on espérer que ce qui est déjà difficile à réaliser sur un grand théâtre, ce qui exige tout l'art et toute la vigilance du législateur, savoir le maintien des conditions de loyauté et d'indépendance nécessaires à toute élection véritable, sera obtenu dans trente ou quarante mille communes, où l'autorité et le public peuvent manquer à la fois des principes de la moralité politique et de la pratique de la liberté légale? On se plaint que les populations rurales n'aient pas toutes les lumières nécessaires, et l'on ne craint pas de les isoler, de les abandonner sans surveillance possible, sans contre-poids et sans contrôle. Il y a plus d'un village en France où le maire, l'adjoint, le maître d'école et le garde champêtre sont les seuls qui sachent lire et plus ou moins écrire. Comment comprendraient-ils dans toute leur sévérité, dans toute leur délicatesse les devoirs importans que la loi et la politique imposent aux fonctionnaires dans les élections? S'ils comprennent ces devoirs, comment se promettre qu'ils n'auront pas la tentation d'y manquer, et qu'ils ne céderont pas à la tentation? S'ils y cèdent, comment l'empêcher, comment le savoir, comment le constater dans un village inerte où l'opinion publique n'existe pas, où personne peut-être ne connaît la loi et ne saurait l'interpréter, où les plus intelligens n'ont pas une idée juste des droits ni

des limites de la puissance publique, où la totalité de la population peut ignorer l'importance, le but, le sens de la formalité qu'on l'oblige d'accomplir? Quelle est la promesse, quelle est la menace, quelle est l'assertion ou la nouvelle que pourra s'interdire le dernier des délégués de l'autorité, là où il est certain de ne rencontrer personne qui lui résiste ou le démente? Il peut arriver que le dire d'un garde champêtre change en un jour l'opinion locale, et qu'un mot de lui maîtrise tous les votes par la seule crainte d'encourir un de ses procès-verbaux en lui désobéissant. Ce dernier degré de la servitude politique est possible, et je ne vais pas jusqu'à l'hypothèse, si peu chimérique cependant, de la violence brutale et de la fraude effrontée. Voilà les abus possibles qui méritent l'attention du législateur.

En tout pays, sous tout régime qui admet des élections, l'influence de l'autorité donne naissance aux questions les plus difficiles. Cette influence est inévitable, on peut même la trouver utile, nécessaire; mais jusqu'où doit-elle aller? Sous quelle forme, dans quelle mesure peut-elle s'exercer? Où cesse-t-elle d'être légitime? Il n'est pas aisé de le dire, car si l'on prétend qu'elle doit s'interdire tout ce qui n'est ni légal ni loyal, plus d'un demandera la définition de ces mots. En voici une qui a son prix. N'est ni légal ni loyal tout procédé qui ne supporterait pas la publicité. La conscience du magistrat, si elle ne suffit pour l'avertir d'elle-même, peut s'éclairer par cette question qu'il doit se poser avant d'agir : que dirai-je si je suis convaincu publiquement d'avoir fait ce que je vais faire? Cette règle suffit dans bien des cas; mais pour qu'elle ait une valeur effective, il faut la publicité, elle suppose que la tribune et la presse puissent tout dire. Là où manquent ces garanties, la morale politique est en péril, car il faut toujours en revenir là : sans la liberté de la tribune et de la presse, la société s'abaisse, et le pouvoir achève de la corrompre encore en se dépravant.

Or cette publicité n'existe plus dans un système d'élections toutes locales. Et que serait-ce si au sein même du gouvernement la crainte salutaire de l'opinion avait cessé de défendre la conscience morale contre tous les sophismes de la conscience officielle? Il demeure donc évident que plus le droit d'élire descend profondément jusque dans les dernières couches de la nation, plus il a besoin d'être entouré de toutes les garanties qui en assurent le franc et loyal exercice; plus il faut que la publicité, le droit de discussion, le droit de protestation, les formes protectrices de l'indépendance et du secret du vote soient respectées par les lois et les mœurs. Et comme ces conditions ne peuvent être remplies hors du contrôle de l'opinion, l'élection politique ne doit pas être communale. Il semble que l'élection par canton, comme elle s'est pratiquée deux fois, se-

rait le mode le plus propre à concilier la nécessité d'épargner un trop grand déplacement à des masses populaires et celle de les soustraire à l'action immédiate des tyrannies locales, en les transportant dans une sphère où l'indépendance est plus à l'aise, où les influences sont régularisées les unes par les autres, et se limitent en se faisant concurrence.

Ce retour à l'élection cantonale n'entraînerait pas le retour au scrutin de liste, qui paraît en désaccord évident avec le suffrage universel. Faire élire un seul député, deux au plus dans chaque collége, est en général le meilleur moyen de s'assurer qu'il y aura quelque lien entre l'élu et l'électeur. Les hommes de la campagne aiment à connaître celui qu'ils choisissent, et si l'on peut leur refuser des lumières politiques, ils ne sont pas mauvais juges de la réputation ni du caractère, et généralement leurs suffrages ne se porteront librement que sur celui qu'ils estiment. Les élections rurales sont naturellement dirigées par la commune renommée. C'est dans les villes que la politique reprend son empire; c'est dans les villes que la politique suffit pour créer de légitimes rapports entre un homme connu seulement par ses talens et ses opinions et des électeurs qui ne savent de lui que son nom, et qui le choisissent de loin parce qu'ils pensent comme lui.

Voilà donc une différence essentielle entre le suffrage universel dans les villes et le suffrage universel dans les campagnes. Dans les unes comme dans les autres, une grande notoriété est presque toujours nécessaire au candidat pour qu'il réussisse. Dans les campagnes, c'est la notoriété locale et morale obtenue par la propriété ou l'industrie. Dans les villes, c'est plutôt la notoriété générale et politique, gagnée plus spécialement dans l'exercice des professions libérales. L'importance de cette différence incontestable pourrait conduire à donner un ou plusieurs députés, à raison de la population, à toute ville de vingt mille âmes et au-dessus, et à diviser tout le reste, villes du second ordre et campagnes réunies, en circonscriptions électorales nommant chacune un député et ne comprenant jamais moins de vingt mille électeurs. On conçoit que les bases de la division devraient être l'objet d'un examen attentif. On n'indique ici que le principe d'une législation nouvelle fondée sur le suffrage universel.

Ce seul changement, l'élection par canton d'un député pour chaque circonscription, tantôt purement urbaine, tantôt urbaine et rurale à la fois, mais soumise à toutes les règles, à toutes les garanties des pays libres, mettrait le suffrage universel à l'abri des principales critiques, et donnerait suffisamment carrière aux deux influences, aux deux esprits qui se disputent partout la direction de la société. Ceux qui se préoccupent surtout d'une certaine exacti-

tude proportionnelle dans la représentation des divers intérêts sociaux trouveront beaucoup à prendre dans un ouvrage ingénieux que vient de publier M. Guadet sous ce titre : *De la Représentation nationale en France*. L'auteur est de ceux qui attachent une extrême importance au mécanisme représentatif, et qui ne croient pas la souveraineté du peuple suffisamment respectée, si elle ne reproduit pas dans l'assemblée élective avec les mêmes proportions les élémens dont se compose la société où elle réside. Il se donne donc beaucoup de peine pour décalquer en petit la nation dans la chambre. Nous avouerons qu'ici comme en tout, préoccupée principalement de l'intérêt de la liberté, notre sollicitude se porte davantage sur la pureté des élections et la prérogative des chambres élues. C'est moralement et non statistiquement qu'une nation doit être représentée, et nous tenons beaucoup plus à voir assurée par le régime intérieur des chambres la responsabilité ministérielle, dont M. Guadet nous paraît faire trop facilement le sacrifice, qu'à constituer artistement une assemblée où toutes les professions aient leurs mandataires. L'important encore une fois, c'est qu'il y ait élection véritable, je veux dire élection libre, et que l'opinion publique domine par la chambre dans le gouvernement, car c'est là le fond de la liberté politique. Si le suffrage universel ne servait pas à cela, à quoi servirait-il, et à quoi bon des élections (1)?

II.

Il conviendrait maintenant d'examiner comment la nation, conviée dans toutes les communes de France à contribuer à la formation de la représentation nationale, a usé de ce droit, droit d'autant plus précieux qu'il est peut-être le seul droit politique reconnu sans restriction dans l'état présent des choses.

Il y a toujours dans une société prise en masse un grand nombre d'indifférens politiques, et ce nombre n'est donné ni exclusivement ni fidèlement par le chiffre des abstentions au jour des élections. Outre que des empêchemens de divers genres, et quelquefois des systèmes politiques qui n'attestent rien moins que de l'indifférence, peuvent déterminer les gens à s'abstenir, il peut y avoir par compensation une assez grande quantité de votans qui, pour avoir participé à l'élection, n'en sont pas moins, touchant les affaires publiques, d'une froideur et d'une insouciance notoires, et ceux-ci ne

(1) Ces pages ont été écrites avant que la *Revue* n'ait publié les remarquables réflexions de M. le duc d'Ayen sur le suffrage universel : autrement on en aurait expressément profité, quoique M. le duc d'Ayen ait considéré d'une manière plus générale une question traitée ici uniquement en vue des circonstances de l'application.

fournissent pas un élément sans valeur à la totalité des suffrages exprimés. En général les véritables indifférens, soit qu'ils s'abstiennent, soit qu'ils votent, sont une fraction numériquement et politiquement importante de la population électorale. C'est sur eux que tout gouvernement doit avoir les yeux; c'est d'eux que le pouvoir compose volontiers son corps de bataille, ou tout au moins son corps de réserve, suivant que la constitution est plus près de l'absolutisme ou plus voisine du libéralisme. Plus le pays est libre, plus diminue la force de l'armée des indifférens. Sous un régime de pleine liberté, elle n'est que l'appoint naturel ou l'arrière-garde utile de la majorité gouvernementale, parce qu'alors le gouvernement garde les caractères d'un parti parvenu au pouvoir et toujours inquiet des moyens de le conserver. C'est un point digne d'attention que le sens dans lequel marche le contingent variable de l'indifférence politique: suivant qu'elle est en progrès ou en déclin, un pouvoir habile changera de calcul et d'allures. Il devra surtout bien distinguer si les indifférens se détachent vers l'opposition, ou si l'opposition décroît en leur envoyant des recrues. Le fait n'est pas toujours facile à constater, et ce n'est pas non plus une médiocre erreur que de prendre pour de l'indifférence l'ennui et le dégoût. La lassitude dans le parti conservateur n'a souvent que les apparences d'un progrès de la tranquillité publique, tandis qu'elle annonce en réalité au gouvernement l'isolement et l'impuissance quand viendra l'heure du péril.

Quoi qu'il en soit, les retours de l'indifférence politique sont les mauvais jours de la liberté; souvent même cette indifférence se réduit à celle de l'esprit sur les conditions, l'organisation, la marche du pouvoir, mais n'en est pas moins compatible avec les plus vives passions politiques que puisse exciter l'emportement réactionnaire. C'est lorsque la haine et la crainte d'un parti oppressivement anarchique ont obscurci toutes les idées généreuses et énervé tous les nobles sentimens, accompagnement nécessaire de la liberté publique. Ces crises d'abaissement national se rencontrent dans l'histoire, et il y a des espèces de gouvernement dont elles font tout le succès. Des politiques se présentent qui font métier de recueillir les nations découragées et de se charger de leurs affaires, quand elles renoncent à les faire elles-mêmes. En les prétendant plus ruinées qu'elles ne sont, ils trouvent moyen d'établir leur propre fortune; les peuples qui se donnent ainsi des sauveurs ressemblent à ces dissipateurs sans énergie qui, pour s'épargner la peine de refaire leur position, enrichissent leur intendant.

Il est arrivé même à de grands hommes d'édifier leur puissance et leur gloire sur la faiblesse des peuples. Ce n'est pas la moins étrange et la moins puérile duperie des hommes réunis en société

que de se croire inhabiles à se tirer par leurs propres efforts des grandes épreuves de la destinée, et l'empressement avec lequel ils se jettent parfois aux pieds de quiconque les dispense du soin de répondre d'eux-mêmes est une des défaillances sociales qui ont le plus autorisé les esprits chagrins à douter de la possibilité d'une liberté durable. Ceux qui en politique ne croient pas à la liberté sont comme ceux qui en philosophie ne croient pas à la raison; ils reviennent par le scepticisme à une tyrannie qu'ils appellent aussi le principe d'autorité.

On ne peut se le dissimuler, notre pays avait reçu dans ces dernières années quelques atteintes du mal d'une sceptique indifférence. Pendant un temps, le sentiment dominant était le même qui porte les rois à l'abdication, cet épuisement qui ne permet plus d'éprouver ou de satisfaire d'autre besoin que celui du repos; mais une telle disposition ne peut jamais régner seule longtemps chez la nation qui a fait la révolution française, non que l'ardeur de la foi politique puisse tout d'un coup se ranimer et ressaisir en un jour tous les esprits. Ce n'est point par de telles saccades que marche l'opinion; mais au temps où tout va à l'indifférence succèdent les temps où c'est au contraire l'indifférence qui perd du terrain; seulement, il faut l'avouer, les gouvernemens sont rarement assez habiles pour que ce ne soit pas sous la forme de l'opposition que se relève l'esprit politique. Nous en faisons une nouvelle expérience en ce moment.

Je ne fais aucune difficulté de reconnaître que la majorité de la nation, sans assurément tout approuver, a pendant un temps pleinement accepté la forme constitutionnelle établie en 1852; mais il est visible qu'elle change aujourd'hui, et qu'il est de l'intérêt du gouvernement de changer comme elle. Donnera-t-il l'exemple, assez nouveau en France, de se transformer à propos? C'est à cette épreuve que l'attendent les plus clairvoyans de ses amis et de ses ennemis.

Puisque l'on parle tant des vieux partis, il peut être utile de rechercher quelle a été leur participation au mouvement qui vient de se manifester, et de leur dire sans détour et sans amertume ce qu'on attendait d'eux et ce qu'ils n'ont pas toujours réalisé.

Dans l'ordre des dates, le premier des partis est le parti légitimiste, puisque lui-même tient du passé son principe, et, pour légitimer un gouvernement, ne connaît rien d'égal à la consécration du temps. Le respect de l'antiquité a toujours été respectable lui-même, et il donne une réelle dignité au parti légitimiste. Considéré, si l'on ose ainsi parler, dans sa vie privée, nul parti n'a plus de titres à l'estime. Pour ceux mêmes qui professent à l'égard de son principe l'incrédulité la plus absolue, ce principe a cependant le mérite de porter le nom sacré du droit, et même quand le droit

est une illusion, il vaut mieux l'adorer que la force. Mais le parti légitimiste semble avoir été mis au monde pour justifier la distinction contestée que Montesquieu a faite entre l'honneur et la vertu. Ce noble parti est conduit par l'honneur; ce qui lui manque à un certain degré, c'est la vertu, j'entends, comme l'entend l'*Esprit des Lois*, la vertu publique, celle qui se sacrifie à l'état et au pays. L'état, pour ceux qui voient dans l'hérédité dynastique autre chose qu'une combinaison utile, devient une fiction parfois chimérique, et la patrie elle-même est ce que leur imagination rêve et non ce que les événemens en ont fait. L'idéal les détache de la réalité. C'est là ce qui maintient dans un fâcheux isolement, et par suite dans une inaction plus fâcheuse encore, un parti qui plus que tout autre aurait besoin de se mêler à l'activité sociale. Ce que les adversaires de l'aristocratie lui reprochent le plus communément, c'est d'être oisive. Serait-il bien avisé au parti de l'aristocratie de répondre en se faisant un devoir de cette oisiveté même, et de mettre sa gloire à être actuellement inutile à la patrie? A ce compte, que deviendrait sa jeunesse? Il semble donc que, docile à d'illustres exemples, ce respectable parti, en conservant toute la réserve dont l'abandon serait une infidélité à son principe, agirait plus sagement, s'il prenait une part plus effective à une œuvre aussi nationale que les élections. Il a naturellement une véritable indépendance; comme toute minorité, il a la haine de l'arbitraire. C'est tout ce qu'il faut pour prendre une grande place dans l'opposition.

On rapproche souvent le parti catholique du parti légitimiste. Par le parti catholique il ne faut pas entendre tous ceux qui croient et professent la religion catholique en France; ce n'est pas là un parti. Ce nom n'appartient qu'à ceux qui rapportent et subordonnent toute politique à l'intérêt catholique. Ce parti est en général vif et animé. Il est représenté par des hommes de talent. Politiquement, il a manqué quelque peu d'ensemble et de consistance. Ainsi il s'est quelquefois montré gouvernemental jusqu'à la faiblesse. Il conserve trop de défiance et de préventions contre le libéralisme. On doit souhaiter qu'il suive plus résolûment la voix de quelques-uns de ses chefs, et forme décidément une avant-garde libérale dans l'armée de la foi. Une complaisance pour l'absolutisme, taxée quelquefois de connivence, n'a que trop nui à l'église et à ses défenseurs. Ses ennemis ont usé et abusé contre elle de cette faute peut-être involontaire. L'ardeur visible du parti catholique à se séparer de la foule, ses goûts de distinction et d'originalité, peut-être même cette fantaisie de paradoxe qu'on lui a reprochée, doivent lui servir à rompre avec l'ancienne école contre-révolutionnaire et à faire alliance avec une certaine démocratie libérale qui peut être indiffé-

rente, mais qui n'est pas hostile en matière religieuse. Si le parti catholique tout entier s'était compromis à la suite de quelques-uns de ses membres les plus éminens dans les dernières élections, il aurait donné une preuve d'existence et de force qui aurait profité à sa cause.

Il aurait même exercé quelque influence sur le clergé, qui le considère avec défiance et ne le suit jamais sans hésitation. Je ne suis pas de ceux qui voudraient que cette hésitation cessât entièrement et que le clergé entrât pleinement dans l'activité politique. Il ne l'a pas fait lors des dernières élections, et quand il est sorti d'une réserve qui lui sied presque toujours bien, il l'a fait pour agir en sens divers, ici conservateur avant tout et par suite gouvernemental, là indépendant et tendant à l'opposition. Comme la question romaine est provisoirement pacifiée et que le *statu quo* semble imposé à tout le monde par la nécessité, il est tout simple que le clergé se soit abstenu de toutes démonstrations prononcées. La déclaration des sept prélats consultés à l'époque des élections nous paraît parfaitement mesurée et, quoi qu'on en dise, irréprochable. Nous ne demandons, quant à nous, rien de plus, et quelque désir que nous éprouvions de voir l'église se réconcilier peu à peu avec les idées libérales et renoncer aux anathèmes contre la révolution, nous n'oublierons pas que, les élections politiques étant après tout une arène ouverte aux passions mondaines, elle n'y doit jamais descendre qu'avec précaution, et qu'il y a toujours quelque difficulté à concilier le choix accidentel d'une opinion et d'une candidature politiques avec le devoir permanent de prêcher la concorde et la paix; mais j'ajoute que cette situation intermédiaire, cette sorte d'arbitrage moral et conciliateur entre les partis, qui convient au clergé, devrait avant tout le préserver du rôle officiel de défenseur du pouvoir et d'instrument de gouvernement que ses plus célèbres organes lui ont trop souvent conseillé. L'impartialité absolue vaudrait encore mieux, dût-elle le condamner à la neutralité.

Venons maintenant à cette grande masse nationale dans laquelle se confondent les opinions réactionnaires, impérialistes, gouvernementales, conservatrices, constitutionnelles, libérales, démocratiques, républicaines, radicales, socialistes, que l'on pourrait toutes comparer à autant de filons métalliques plus ou moins riches engagés dans une gangue d'indifférence. Là est ce milieu où s'opère tout le travail politique. Là se jouent dans une sorte de fermentation sourde, quelquefois invisible, des affinités, des forces, des résistances qui modifient sans cesse les proportions et même la nature des combinaisons internes du corps social. Les élections sont des crises qui manifestent ces transformations tantôt lentes, tantôt su-

bites, et presque toujours imprévues. Les élections de 1863 n'auront pas été sous ce rapport les moins significatives de notre histoire moderne.

Distinguons, pour plus de simplicité, seulement trois partis : les conservateurs, parmi lesquels se range naturellement la très grande majorité des amis de l'administration; les libéraux, chez lesquels cependant tout n'est pas opposition ; les démocrates, qui ont, eux aussi, par quelque côté, de certaines liaisons avec l'empire. Le fait dominant des dernières élections, c'est la réapparition du second de ces partis, et sa tendance à se transformer en opposition constitutionnelle. Ce n'est pas une opinion qui renaît, c'est une opinion qui se relève et qui sent que son temps approche. C'est la France de 89 qui reprend sa course.

On dit que les résultats ont été faibles ; mais les symptômes ont été de beaucoup supérieurs aux résultats. Tout gouvernement clairvoyant doit s'applaudir quand les signes avant-coureurs d'une crise sont suffisans pour l'annoncer avant qu'elle soit menaçante. Il est averti avant d'être en péril, et il peut encore prendre les devans. Évidemment un mouvement secret s'était opéré dans les esprits, mais, comme à tout changement des dispositions intimes d'une nation, il fallait un incident qui le manifestât. Cet incident provocateur, ce fut (je ne vois pas pourquoi l'amitié m'empêcherait de le dire), ce fut la mémorable candidature de M. Thiers. Dès que le premier bruit en courut il y a peu de mois, l'opinion y vit comme un signal, et là est la cause occasionnelle de tout ce qui est advenu depuis; une partie du public accepta l'idée d'un retour vers les traditions et les hommes de la liberté constitutionnelle.

Ce retour pouvait être diversement jugé. Que des hommes longtemps tenus à l'écart des affaires publiques en vinssent à reconnaître la possibilité et à montrer l'intention d'y rentrer sans sacrifier leurs principes ni leur dignité ; que, sortant d'un état de protestation muette contre les institutions, ils déclarassent le moment arrivé d'y chercher une place et d'en tirer parti au profit de la liberté, quoique ce fût évidemment pour y jouer un rôle d'opposition légale, ce n'était pas en soi un acte d'hostilité : ce pouvait même, à certains égards, être regardé comme un rapprochement, car c'était au moins déclarer que le régime existant ne leur paraissait pas à jamais fermé aux idées de réforme qu'ils professent; c'était le déclarer perfectible; c'était en un mot l'accepter. Que le pouvoir se montrât indifférent, cela se concoit, mais irrité, c'est moins concevable. Il semble qu'une sage politique aurait pu regarder comme un succès ce changement de position, cette sorte d'adhésion conditionnelle. Des libéraux ne sont pas des légitimistes ; entre eux et le gouvernement de

fait ne s'élève point la barrière d'un principe absolu : leurs opinions mêmes les obligent à le reconnaître quand la nation l'accepte. Ils n'en sont guère séparés que par des questions de législation. Un changement dans la conduite ou dans les institutions suffit pour qu'ils changent d'attitude envers le pouvoir, et ils peuvent honorablement prendre leur part des libertés communes, remplir tous les devoirs qui suivent les fonctions électives, dès qu'il y a chance de les remplir avec profit pour le public. C'est là ce que signifiait le changement opéré dans certaines situations personnelles, et je puis garantir que la seule question douteuse pour beaucoup d'hommes indépendans et loyaux a été celle-ci : faut-il rester éternellement séparé des institutions du pays, c'est-à-dire apparemment n'en attendre l'amendement que d'une révolution? Répondre par la négative n'avait, ce semble, rien de factieux.

Chacun a ses travers, et les gouvernemens sont des personnages qui ont les leurs. Un des plus communs est la manie d'avoir le plus d'ennemis possible. J'ai vu cette manie singulière suggérer bien des fautes et attirer bien des dangers à des pouvoirs fort différens. Dans un état libre, on se l'explique jusqu'à un certain point par les passions qu'engendre la lutte des partis. Un amour-propre ombrageux s'empare quelquefois des hommes publics, qui ne conquièrent et ne défendent leur pouvoir qu'à la pointe de leur talent. Le même travers serait moins explicable chez des ministres parfaitement dispensés de cette nécessité déplorable. Il y a une politique quinteuse, soupçonneuse, malveillante, irritante, qui est comme le mauvais génie d'un gouvernement : des gens qui gouverneraient comme on conspire voient dans toute dissidence l'inimitié, dans toute opposition un complot; des adversaires politiques sont pour eux des ennemis personnels. Ces gens-là inventeraient au besoin ce que des hommes d'état feindraient même d'ignorer.

On ne peut pas malheureusement dire que cette politique provoquante ne se soit pas montrée dans ces derniers temps, et tout le monde sait aujourd'hui qu'elle n'a pas plus reçu l'approbation du souverain que du pays. Au reste, l'opposition aurait tort de s'en plaindre. Ce n'est pas à elle de gémir de tout ce qui excite l'opinion. Ce qui nous importe à nous davantage, c'est la conduite des partis indépendans. Ce qui nous touche, c'est que les uns aient de la résolution, les autres de la sagesse; c'est que, grâce à leurs progrès respectifs, ils forment peu à peu un ensemble d'opposition qui rende aujourd'hui la liberté nécessaire, et un jour la liberté gouvernable.

La ville de Marseille a donné un admirable exemple, lorsqu'elle a porté en même temps à la députation M. Thiers, M. Berryer et M. Marie. On ne peut trop citer de tels rapprochemens à ces hommes

éclairés, mais incertains, qui, faute de prendre à temps leur parti, amènent les révolutions à force de les redouter. Ceux, en trop grand nombre, qui voient sans cesse se lever derrière l'image de la liberté le spectre de l'anarchie, et qui se décident à repousser l'une à cause de l'autre, risquent fort de n'échapper qu'à la liberté. Si, comme il est arrivé trop souvent aux élections dernières, les libéraux conservateurs se tenaient toujours à l'écart, ou même prêtaient leur appui aux opinions antiréformistes, ils s'exposeraient, par une timidité imprévoyante, à perpétuer, à aggraver cette défiance mutuelle, cette funeste mésintelligence qui n'a que trop divisé les deux grandes sections de l'ancien tiers-état. Si nous nous parquons à tout jamais en deux classes distinctes qui reproduiraient au sein de la bourgeoisie le vieil antagonisme des privilégiés et des non privilégiés, c'en est fait et de la liberté, et de l'ordre, et surtout de la stabilité. L'anarchie sera toujours le danger d'une liberté précaire, et l'oppression toujours le honteux recours de l'ordre menacé. Les anciens chefs de la bourgeoisie veulent-ils retrouver l'influence qu'ils ont si follement laissé perdre, il faut qu'ils fassent de leurs lumières, de leur loisir, de leur richesse, des moyens de protection pour les droits et les intérêts du plus grand nombre. Il faut qu'ils se recommandent par de grands services rendus à la liberté de tous; il faut qu'ils soient les patrons, non les adversaires de la démocratie. C'est en la servant qu'on mérite l'honneur de la guider, et elle ne désarmera que devant ceux qui l'aimeront sans la craindre, comme le disait Louis XIV de Henri IV à l'égard des protestans. La complicité, la simple complaisance, ou même la tolérance à l'endroit de tous ces procédés de pouvoir arbitraire que certains politiques prennent pour les seules sauvegardes de la société, crée entre les citoyens d'un même pays des ressentimens qui se retrouvent un jour, et la plus vulgaire prudence nous ferait un devoir de laisser aux Machiavels de l'absolutisme la responsabilité de ces inventions oppressives qui diffament dans l'estime des peuples les noms augustes de la justice et de la loi.

Comme les uns ont à se préserver du soupçon d'indifférence, de dédain ou d'injustice envers les masses, d'autres ont besoin de se mettre en garde contre une facilité malveillante à former légèrement de pareils soupçons. Le parti démocratique n'a été que trop accusé de nourrir des sentimens d'envie contre tout ce qui prétendait à quelque supériorité sociale. L'habitude des révolutions, le spectacle des fautes des partis et des injustices du pouvoir, l'attrait trompeur de ces théories étroites et absolues qui simplifient outre mesure le problème social, la difficulté de faire une part équitable aux erreurs involontaires des hommes, aux inévitables infirmités des choses humaines, ont trop souvent trompé les imaginations popu-

laires sur la cause et le remède des maux de la société, et accrédité une opinion misanthropique qui attribue toute souffrance et tout méfait aux torts intéressés de tout ce qui semble puissant. On s'exagère à la fois la perversité des hommes, la gravité des offenses, la facilité des réparations. Plus d'une cruelle expérience aurait dû apprendre aux partisans de la démocratie illimitée que tous les maux de ce monde ne sont pas des abus accidentels; que les révolutions entreprises pour les supprimer ne sont ni aussi aisées, ni aussi efficaces que le rêve notre impatience; que l'ingratitude et la violence envers les réformateurs modestes qui se contentent de progrès lents et limités conduisent souvent à rendre la prépondérance aux ennemis de toute réforme et de tout progrès. On ne gagne pas plus à trop haïr d'un côté qu'à trop craindre de l'autre. La défiance peut être aussi aveugle que la confiance, et une politique vindicative ne saurait être une politique vraiment libérale. On a dit avec raison à la tribune qu'il fallait rattacher de plus en plus la démocratie à la liberté. En effet, l'amour et la pratique de la liberté, en développant le sentiment du droit, apprennent la justice, et nous préservent de cette intolérance qui, ne supportant ni frein ni retard, multiplie et manque les révolutions.

C'est donc contre les ombrages d'une politique ardente et jalouse que doit se prémunir la démocratie. Ce n'est pas le temps d'être exigeant, soupçonneux, exclusif. Ouvrant son vaste sein à tout ce qui s'offre pour la servir, la démocratie ne doit repousser aucune alliance. Ses concessions se tourneront presque toujours pour elle en conquêtes. Toute liberté lui profitera, de quelque main qu'elle lui vienne.

Ce n'est pas apparemment à nous de détourner le public quand il se reporte vers les choses et les hommes du passé. Nous ne voudrions pas cependant qu'enfermé dans le cercle étroit des souvenirs il dédaignât la nouveauté. La nouveauté dans les hommes, c'est la jeunesse. Quel que soit le mérite de l'expérience acquise et du talent éprouvé, la situation des hommes nouveaux les rend plus propres à préparer l'avenir. Ils peuvent plus hardiment parler de promesses et d'espérances, et la démocratie doit se montrer d'autant plus empressée de les accueillir et de les rechercher que les institutions de ces dernières années ont été moins propres à les mettre en lumière. C'était à ce point que la France se faisait accuser d'une stérilité momentanée; mais enfin M. Forcade, M. Prevost-Paradol, M. Lanfrey, M. Lavertujon, d'autres encore, ont percé à travers tant d'obstacles, et vers eux et leurs pareils la démocratie doit tourner ses regards. Elle ne saurait trop tôt placer au premier rang de tels défenseurs.

En tout cas, la cause de la liberté est dans une situation nouvelle, et

il y aurait peu de sagesse à l'engager trop étroitement dans les liens du passé. Des esprits entêtés ou faibles pourraient seuls se dissimuler qu'elle a encore beaucoup à faire pour reprendre l'ascendant qu'elle a possédé à d'autres époques. Tout n'est pas fortuit dans ses revers, et ce qui n'excuse pas la conduite, mais ce qui explique le succès de nos adversaires, notre nation, qui ne passe pas pour manquer d'amour-propre, a eu l'humilité de prêter un temps l'oreille à l'opinion qui la déclare la seule de l'Europe impropre à la liberté, je dis la seule, quoique le roi de Prusse paraisse depuis quelques semaines réclamer pour ses sujets la même distinction. Mais enfin ils ne sont pas tous convertis, ceux qui soutenaient de bonne foi que ce qui est possible à Bruxelles ne l'est pas à Lille, et que Grenoble ne peut supporter ce dont s'accommode fort bien Turin. En présence de cette opinion, qui s'affaiblit, mais qui subsiste, tous ceux qui, à un degré quelconque, veulent la mettre dans son tort s'attacheront à lui enlever tous les prétextes, toutes les apparences qui la colorent, en se ralliant dans ces idées conciliatrices de droit commun qui ôtent à la liberté et à l'égalité les formes d'une revanche de la dictature populaire contre le despotisme monarchique. La haine de l'arbitraire et de la violence doit réunir enfin tous ceux que l'arbitraire a persécutés, que la violence a perdus, et la France doit mettre son point d'honneur à faire mentir ses détracteurs, j'entends ces incrédules qui lui jettent à toute heure l'éloge de l'Angleterre comme pour la défier de l'égaler; mais elle ne réussira à les confondre que par son union dans la volonté d'être libre, libre par la raison et la justice. Les timides qui ajournent la liberté parce qu'elle est difficile et hasardeuse se privent d'avance de tout moyen de la modérer un jour et de se faire écouter des masses qu'ils auront délaissées sans défense en temps d'adversité. Les téméraires qui s'inquiètent peu de ménager les dissentimens et les doutes, de rassurer les intérêts et les scrupules, retardent le triomphe pacifique et définitif des idées régénératrices qui sont l'honneur de notre siècle. Ce triomphe est au prix d'une réconciliation entre la prudence et la témérité. La France n'a qu'un drapeau : quand cessera-t-elle de croire qu'il couvre de son ombre deux nations ennemies? La France a prouvé maintes fois qu'elle ne craignait personne : quand cessera-t-elle de se craindre elle-même?

CHARLES DE RÉMUSAT.

CALLIRHOÉ

QUATRIÈME PARTIE (1).

SUITE DU JOURNAL DE MARC.

27 septembre. — Kadour m'a appris que M. Désormes était parti en voiture dès six heures du matin, qu'il avait pris son chapeau noir, comme lorsqu'il va faire des visites, et qu'il avait emmené Dolin sans dire où il allait. — A Lignières sans doute? M. Lormond l'aura appelé pour lui donner connaissance du testament.

J'ai trouvé Mme d'Astafort au salon. Je voulais lui parler amicalement de ses projets de mariage et lui ôter toute illusion; mais dès qu'elle me vit : — Je sais tout, dit-elle en me tendant la main, Fanny m'a tout avoué, elle ne vous aime pas, et, bien que sa conduite m'eût fait croire le contraire, je vois que je m'étais trompée. Vous pensez bien que je ne veux pas la marier contre son inclination. C'est à vous d'excuser ma colère d'hier soir. Je sais qu'il n'y a pas eu de votre faute. Ah! je ne suis pas comme Désormes, moi! je ne veux pas forcer mon enfant.

La chère dame ne demandait qu'à bavarder. Je l'ai facilement amenée à me parler de ce qui s'était passé la veille.

— Il ne faut pas être sorcier, dit-elle, pour voir que Marguerite ne peut pas souffrir le marquis. Vous avez bien remarqué les malices qu'elle lui a faites à Chizé et le ton qu'elle a pris avec cette vieille marquise desséchée? Ma foi! à la place du marquis, j'aurais campé là les millions de Mlle Désormes; mais il n'est pas fier, ou il a un si grand besoin d'argent qu'il avale des affronts très durs à digérer.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 juin, et du 1er juillet.

— Le marquis ne m'a pas paru si susceptible, puisqu'il a reconduit ma cousine jusqu'ici par un temps affreux?

— Attendez! Il a tout de même compris! En rentrant au salon, nous l'y avons trouvé tout seul. Il avait l'air de réfléchir, et au bout de dix minutes, ne voyant revenir ni Fanny ni vous, il m'a fait remarquer avec intention que vous étiez longtemps dehors. J'étais déjà assez inquiète sans qu'il vînt me suggérer des *idées*, et je lui aurais bien dit qu'il était une bête, s'il n'eût été marquis. Désormes lui a offert l'hospitalité en raison du mauvais temps; mais il a refusé sèchement et s'est esquivé sans saluer personne, ce qu'on croit peut-être comme il faut en Angleterre, mais ce qui est fort vilain en tout pays, selon moi. Désormes a paru très contrarié. Il aurait voulu que Margot, qui s'était dépêchée d'aller changer, revînt faire sa révérence au prétendu; mais le prétendu avait l'air de ne plus prétendre à rien, et il est parti, faisant une figure d'insolent. Marguerite n'est pas redescendue au salon, de sorte que je ne sais pas ce qui s'est passé entre eux pendant leur retour de Chizé.

— Je vous le dirai, moi! répondit ma cousine, que je n'avais pas entendue entrer. — Après avoir embrassé Mme d'Astafort et m'avoir tendu la main, elle reprit : — Après ce fameux coup de tonnerre qui nous a tous dispersés, le marquis m'a crié : Suivons-les, suivons-les, ils sont devant! Je crois à sa bonne foi, et je le suis; mais, après un temps de galop sous une pluie battante, je m'aperçois, à la lueur des éclairs, que nous sommes seuls. Je ne vois ni la voiture de mon père, ni les autres chasseurs. Le marquis prétend que nous sommes dans la forêt Jacquelin : c'était bien le chemin, car je me suis reconnue en passant aux Loges; mais là il me propose de descendre et d'entrer chez le garde pour laisser passer l'orage, qui redoublait de fureur. Cela ne me convenait nullement. Je refuse, il s'entête et saute à terre. Je le sens dans l'obscurité me prendre le pied et m'attirer à lui pour me faire descendre de cheval, au risque de me faire tomber. La colère me vient, et je cingle deux bons coups de cravache à tout hasard. Il faut croire que je l'ai touché, car il m'a lâchée en jurant; puis il a pris la bride de mon cheval pour m'empêcher d'aller plus loin. L'arabe, qui n'aime pas à être brutalisé, s'est débattu, cabré, dégagé. J'ai profité de ce moment pour me sauver au galop; mais le marquis était remonté à cheval, et je l'entendais galoper derrière moi, en me criant que j'allais tomber. Heureusement j'étais solide, et si son cheval anglais a une marche plus allongée, il n'a pas autant de docilité que ton brave Medjir. Deux fois M. de Mauvezin m'a dépassée sans pouvoir me barrer le chemin, et je suis arrivée à Saint-Jean quatre ou cinq minutes avant lui. Je suis montée chez moi, et je n'ai pas voulu reparaître. D'ail-

leurs j'étais tellement brisée de fatigue et d'émotion que j'aurais craint de me trouver mal. Nanniche m'a fait coucher et m'a donné du thé.

— Je ferai repentir M. de Mauvezin de cette promenade, m'écriai-je malgré moi.

— Je te le défends! reprit Marguerite, rappelle-toi!...

— Tiens! s'écria Mme d'Astafort, Margot tutoie donc M. Marc?

— Mais quelquefois, chère madame, lui répondit-elle avec aplomb. C'est une habitude d'enfance dont je ne peux me défaire.

J'eus envie de tomber à ses pieds et de lui demander pardon des sottes pensées qui me préoccupaient depuis la veille.

— Alors, reprit Mme d'Astafort, te voilà brouillée avec le marquis? Je m'en doutais bien; mais ton père? Il n'entend pas de cette oreille-là, lui! Ton mariage est fixé pour le 15 octobre, et toutes les invitations sont faites pour le bal des fiançailles, qui aura lieu le 4.

— On défera et on désinvitera, répondit Marguerite avec calme; puis elle ajouta avec un doux sourire et en me montrant à Mme d'Astafort : — A moins que mon père ne consente à me marier avec celui que j'aime!

Je me jetai sur les mains de ma bien-aimée; je les couvris de baisers.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme d'Astafort en se levant et en se rasseyant tout aussitôt comme un automate qui se brise au moment de fonctionner, vous vous aimez?... Je m'en doutais aussi, moi,... de temps en temps, malgré moi.

— Fanny ne vous l'avait donc jamais dit?

— Ma foi non! Ma fille était dans la confidence!... Ah! je comprends tout maintenant...

— Vous avez notre secret, chère madame, reprit Marguerite en l'embrassant; gardez-le! à moins que vous ne jugiez à propos d'en faire part à mon père.

— Ton père ne consentira jamais, et je n'oserais lui dire... Si tu m'avais consultée;... réfléchis donc...

— Oh! j'ai assez réfléchi, répondit Marguerite, j'ai assez souffert... J'ai opposé à la volonté de mon père une force d'inertie qu'il a prise pour de la faiblesse. Je voulais que la rupture vînt des Mauvezin; c'est pourquoi j'ai feint d'hésiter hier soir après la déclaration de la mère pour son fils. Ah! mon pauvre Marc! j'ai bien vu comme tu souffrais, j'en étais navrée; mais j'étais heureuse aussi de te voir si soumis à ta parole. C'est que tu ne doutais pas de la mienne, n'est-ce pas? Il y a eu un moment où j'ai failli tout gâter, et tu as eu la force de ne pas t'en mêler. Tu sais que je ne veux pas de duel avec Mauvezin. Je suis sûre à présent qu'il renoncera à moi de son

propre mouvement, car la Providence est venue vite à mon aide en me fournissant l'occasion de prouver mes sentimens à ce monsieur, et même peut-être de les lui graver sur la joue avec ma cravache...

Chère Marguerite! combien je suis honteux d'avoir douté d'elle!

M. Désormes n'est revenu que vers dix heures du soir. Il était de fort mauvaise humeur, ce qui ne l'a pas empêché de souper en arrivant, après quoi il a passé au salon, où il s'est mis à marcher de long en large, à grands pas, les mains derrière le dos, la tête basse et mâchant son cigare. Marguerite lui a demandé plusieurs fois la cause de son ennui; mais il ne voulait rien répondre.

— Voyons, mon oncle, lui dis-je à mon tour, qu'avez-vous sur le cœur? Vous avez été à Lignières et vous avez vu M. Lormond?

— J'ai été à Lignières si je veux, répondit-il d'un ton brutal, et je sais de quoi il retourne si ça me plaît!

— Vous êtes donc bien en colère? lui demanda Mme d'Astafort. Dites-nous ce qui vous fait tant de peine; vous savez bien que nous nous intéressons tous à vous! Est-ce que M. de Mauvezin?...

— Il s'agit bien du marquis! c'est bien plus grave! il s'agit de ma fortune. Me voici obligé de rembourser douze cent mille francs à monsieur mon neveu et huit cent mille à mademoiselle ma fille! Après ça, je me tirerai d'affaire comme je pourrai avec ce qui restera!

Et sans s'occuper de la stupéfaction de Mme d'Astafort, il continua : — Donnez-vous donc beaucoup de peine, surveillez nuit et jour vos propriétés, pour qu'un beau matin on vienne vous dire *gentiment :* Ça n'est pas à vous, mon bonhomme! rendez tout ça. Et toi, ajouta-t-il en se tournant vers moi, tu avais bien besoin de revenir d'Afrique pour me mettre dans de pareils draps! Te voilà plus riche que moi! Ah! j'en apprends de belles, et j'aurais bien dû me méfier de ça, que le vieux Valery, vivant ou mort, me jouerait un tour de sa façon! Il ne m'a pas pardonné les parties de piquet que je lui ai gagnées, ce vieux rancunier! C'est de l'ingratitude, car je ne jouais avec lui que pour l'amuser, et Dieu sait qu'il n'était pas aimable tous les jours! Et cette folle de Rosalie qui laisse traîner des papiers semblables au lieu de les jeter au feu! Mon Dieu! que les gens ont peu d'esprit! Enfin c'est comme ça. Ah! c'est gentil les enfans, les grands parens, les testamens! Quel est l'âne qui a inventé ça, les testamens?

Je laissai passer cette première bourrasque. Je voyais dans cette perte d'une partie de sa fortune un juste châtiment de sa cupidité, et pourtant je le plaignais comme on plaint un enfant despote à qui l'on sent ne pouvoir faire entendre raison. Quand je le crus un peu

calmé, je lui demandai si M. Lormond ne lui avait pas fait part de certains projets de mariage.

— Ah! oui, répondit-il en ricanant, te voilà riche à présent, et tu reviens sur ton ancienne idée! Mais il ne faut pas penser à ça; j'ai donné ma parole, et encore hier soir je me suis engagé plus que jamais; toute la fortune qui me reste y passera pour faire la dot que j'ai promise; ça m'est égal, je travaillerai. J'amasserai, je pousserai la charrue moi-même s'il le faut, mais j'aurai la satisfaction de dire : Ma fille la marquise, mon petit-fils le comte!

— Eh bien! non, dit résolûment Marguerite; jamais!

— Jamais? qu'est-ce que ça veut dire? s'écria M. Désormes en fureur; tu te permets de me résister, d'avoir une autre volonté que la mienne!

— Oui, mon père, je veux aussi, moi!

— Ah! c'est trop fort! dit-il en se croisant les bras et en la regardant sans pouvoir lui faire baisser les yeux. Après un instant de silence, il reprit : — Et qu'est-ce que tu veux?

— Je veux épouser Marc, répondit-elle.

Mon oncle ne répliqua rien; il ferma les poings, s'éloigna de sa fille, fit le tour du salon, et, rencontrant le métier à tapisserie de Mme d'Astafort sur son passage, il le brisa d'un coup de pied, puis il se jeta dans un fauteuil. Marguerite vint me prendre par la main, et s'agenouillant devant lui : — Je veux épouser Marc, reprit-elle avec fermeté. C'était la volonté de ma mère et la vôtre autrefois. Souvenez-vous, soyez juste, soyez bon, mon père!

— Mais... le marquis?... et ma parole?

— Votre parole ne peut enchaîner Marguerite, répondis-je. D'ailleurs le marquis est ruiné, et vous voilà aussi riche aujourd'hui qu'hier. Est-ce qu'en me prenant pour gendre vous n'assurez pas à Marguerite la fortune que vous comptiez lui laisser? Vous étiez le maître, l'administrateur de propriétés considérables, vous le serez toujours. En quelles mains plus habiles, plus prudentes et plus actives que les vôtres remettrais-je la gestion de mes biens? Vous savez que je n'y entends rien, vous me l'avez souvent reproché. Réjouissez-vous-en aujourd'hui! N'ayant pas la prétention de m'y entendre, je vous laisserai bien tranquille.

Ce dernier argument parut l'ébranler.

— Allons donc, Désormes, lui dit Mme d'Astafort, qui s'essuyait les yeux, mariez donc ces enfans! Vous voyez bien qu'ils s'aiment et se sont toujours aimés.

— Comment, vous aussi? lui répondit-il. Eh bien! je ne me laisserai pas plus attendrir par les larmes et les prières qu'effrayer par les menaces. Je dis non!

Marguerite se leva pâle et lui dit d'un ton ferme : — C'est bien! j'attendrai ma majorité.

M. Désormes sortit en haussant les épaules. Mme d'Astafort courut après lui pour le faire revenir sur sa détermination. Fanny, restée muette et impassible pendant toute cette scène, sortit aussi en disant à Marguerite : — Tu vois se réaliser aujourd'hui ce que je t'avais toujours prédit; ton père ne cédera pas.

Marguerite et moi nous nous sommes regardés sans rien dire. Elle avait envie de pleurer. Je lui ai pris la main pour la remercier du courage et de la fermeté qu'elle avait montrés; mais, avec cette grâce naïve qu'elle seule possède, elle m'a tendu sa joue pâle, sur laquelle roulait une grosse larme, et elle m'a dit : — Nous attendrons! Je ne serai jamais qu'à toi. Embrasse ta femme!

28 septembre. — Tant d'émotions profondes m'avaient ramené aux préoccupations de la vie réelle, que je me croyais délivré de mes hallucinations,... c'est-à-dire des souvenirs inquiétans et mystérieux de mes anciennes existences,... et plus que jamais je suis entraîné à y croire!

Pendant la nuit, je me suis encore entendu appeler dans mon sommeil. Je me suis réveillé, et j'ai senti la respiration oppressée d'une personne tout près de moi. — Qui est là? ai-je demandé. — Et une main douce et froide s'est posée sur mon front.

— C'est moi, me disait-on. Je suis là! Écoute-moi!

Et les bras souples d'une femme s'enlacèrent à mon cou. J'allais m'écrier. — Tais-toi! dit celle qui était là, en posant sur mes lèvres des doigts délicats. Elle me parlait à l'oreille sans faire entendre le son de sa voix. — Ne suis-je pas ta femme, celle qui t'aime, et que tu aimes encore? Tu m'as juré un amour éternel; ton serment est inscrit sur le bronze. Tu me crois morte; mais je reviens à la vie en te voyant, en sentant que tu m'aimes toujours, malgré le temps, l'espace et la mort. Pose ta main sur mon cœur, et sens comme il bat pour toi. Tu te souviens de tout maintenant, puisque tu as si fidèlement raconté notre histoire! Est-il possible qu'après cela tu agisses comme si tu voulais encore oublier? Crois-tu donc que je t'aie été infidèle? Écoute comment je t'ai vengé.

« Après ta mort, Dhu-Lug est accouru, désespéré, disant qu'il t'avait perdu dans la forêt, et qu'attiré par tes cris il était venu à ton secours, mais trop tard pour te sauver. Personne ne songea à l'accuser, tant son repentir paraissait grand et ses larmes sincères. Moi-même je crus à un accident; je me désolai seule et en silence. Je fis construire l'hypogée et le monument où tu m'as retrouvée, et j'y portai ton corps, que j'ensevelis dans un riche sarcophage. J'allais tous les jours pleurer dans la chambre mortuaire, selon nos

rites funèbres. Ton chien me suivait, m'attendait à la porte, et revenait avec moi. Je l'ai reconnu, ce pauvre Dhu, le jour où, me prenant pour une statue, tu m'as portée à la lumière du ciel. Dhu-Lug ne me quittait guère et semblait partager ma douleur. Il sut si bien me tromper, en parlant de l'amitié, du dévouement qu'il avait eus pour toi, qu'il s'enhardit jusqu'à me dire qu'il m'aimait, et que je devais penser à me remarier. Dhu-Lug était un beau et vaillant guerrier. Mon père, dont il avait su gagner l'amitié, me pressait aussi de ne pas rester veuve; mais je ne pouvais plus jamais aimer personne après toi, et si mon esprit tentait de s'égarer en pensant à Dhu-Lug, mon serment se dressait devant moi en lettres de feu.

« Ton chien avait contre Dhu-Lug une haine qui me donna des soupçons sur ce qui s'était passé dans la forêt. Je conjurai les dieux Cabires de m'éclairer, et la nuit suivante ils me firent connaître la vérité, comme il leur plaît quelquefois de la révéler, en donnant la parole aux animaux. Ton chien s'approcha de ma couche solitaire, et me dit : — Rappelle-toi tes sermens; tu dois non-seulement aimer notre maître, mais aussi le venger : Dhu-Lug est son assassin!

« J'employai la ruse avec mon persécuteur. Un jour, vivement pressée par lui de consentir à son bonheur : — Sache, lui dis-je, que je suis magicienne, que je puis évoquer les morts et leur arracher les secrets de la tombe; je sais aussi forcer les vivans à agir malgré eux.

« Il pâlit et se troubla. — C'est moi, repris-je, qui poussais ton bras quand tu as tué Wald-Righ; c'est moi qui t'ai fait répudier ton épouse. Je n'ai donné la préférence à Wald-Righ que parce qu'il était le brenn de la contrée. Malgré sa mort, je veux encore être la reine du pays. Et d'ailleurs, ne comprends-tu pas que je t'ai toujours aimé?

« Dhu-Lug perdit la tête et avoua tout. Ce misérable, me croyant capable de toutes les bassesses, par conséquent digne de lui, me pressa de céder à sa passion. — Non, non, lui dis-je, nous pourrions être découverts, et je serais blâmée, mon deuil n'étant pas encore expiré. Viens cette nuit, quand tous mes serviteurs seront plongés dans le sommeil; j'attends ce moment aussi impatiemment que toi.

« Je préparai un souper délicat. Dhu-Lug fut exact au rendez-vous, et, tout en me repaissant des détails de ta mort, que je le priais de me raconter, je lui versai une boisson qui l'endormit, et l'assassin de tout mon bonheur fut en mon pouvoir. J'hésitais entre le désir de le tuer et celui de lui laisser une vie pire que la mort. Je choisis ce dernier parti : je tirai de ma chevelure une longue

épingle acérée comme un poignard, et je la lui enfonçai dans les yeux... Tiens, regarde, voici l'épingle! La douleur qu'il éprouva le fit sortir de sa léthargie; mais il s'éveilla dans les éternelles ténèbres. — Assassin de Wald-Righ, lui dis-je, apprends que je ne t'ai attiré ici que pour me venger. Va-t'en!

« Dhu-Lug jura ma mort. Il dit partout que j'étais une enchanteresse, et que par mes maléfices j'avais évoqué un démon malfaisant qui, sous la forme d'un sanglier, t'avait tué dans la forêt. Il prétendit que je lui avais crevé les yeux parce qu'il avait refusé de m'épouser. Il trouva pour soutenir ses calomnies la femme qu'il avait répudiée, puis reprise, et Karnach, mon ancien esclave, que j'avais fait battre de verges en Étrurie, parce que dans ce temps-là il avait osé dire qu'il était épris de moi. Depuis lors il m'avait toujours haïe, et son calomnieux témoignage, joint à l'accusation de Dhu-Lug, m'obligea à demander, selon l'usage gaulois, à être jugée et même torturée, s'il le fallait. Les vergobreiths, les druides s'assemblèrent en conseil, et je comparus devant eux. Je leur racontai toute notre histoire, et j'avouai la vengeance que j'avais tirée de Dhu-Lug; mais celui-ci ne parut point. Karnach vint dire qu'il l'avait trouvé étranglé par le chien Dhu sur le haut de ton tumulus, et que pour son compte il retirait toute accusation contre moi. Il me demanda même à rentrer à mon service pour avoir soin du chien, dont il montrait la trace des dents à sa gorge, en disant : — Il m'a fait comprendre que j'avais tort, et que je devais demander pardon à mes anciens maîtres.

« Mes Étrusques virent dans la mort de Dhu-lug une juste punition des dieux et la protection qu'ils m'accordaient. Les vergobreiths me renvoyèrent disculpée; mais j'inspirai dès lors dans le pays une terreur si grande que je me vis abandonnée de tous. Inconsolable de ta mort, je ne vivais plus que pour mon père, il mourut; rien ne me retenait plus dans ce monde, je pris la résolution de mourir aussi. Il me tardait de te rejoindre. Mes sermens m'appelaient vers toi. J'allai m'enfermer avec les images de mes dieux Cabires et les objets qui m'étaient le plus chers dans ta chambre sépulcrale, dont je fis murer la porte derrière moi par Karnach, en lui recommandant de prendre soin de Dhu, qui ne cessait d'errer autour de ta sépulture.

« Quand je fus seule, je pris un breuvage mystérieux qui devait, tout en me donnant la mort, préserver mon corps de la destruction, et cette statue que tu admirais, c'est moi-même. »

— Marguerite! m'écriai-je, car ce ne pouvait être qu'elle, qui retenait sa voix et changeait sa prononciation, cessez un jeu qui me rendra fou! Vous savez bien que je vous aime : ne cherchez donc

pas à m'éprouver en continuant l'histoire que je vous ai racontée.

— Je suis la brune Callirhoé et non Margareth, la blonde vierge des chênes; elle me vole tout mon bonheur, la druidesse! Tu n'as pas le droit de l'aimer et d'en faire ta femme; tu es marié avec moi; nos liens sont éternels! Souviens-toi! Je suis déjà venue deux fois près de toi, mais tu m'as repoussée. Prends garde! les sept Cabires, témoins de nos sermens, nous puniront de les violer. Markek, aime-moi encore! Tu peux seul me ramener à l'existence... Sauve-moi de l'oubli, du néant dont j'ai peur! aime-moi! aie pitié de moi!

Je ne pus résister à ses étreintes passionnées. J'attirai vers moi ce corps souple sous la mousseline et le sentis frémir; mais tout à coup l'idée que ce n'était pas Marguerite me revint au cœur.

— Qui que tu sois, va-t'en! lui dis-je. Femme ou statue, tentation ou songe, va-t'en!

— Ah! tu me prends pour une statue! dit-elle en élevant la voix. C'était une voix inconnue, et, avec un éclat de rire effrayant : — Tu aimes la blonde druidesse? Ah! oui, je me souviens, elle t'a dit qu'elle serait ta femme dans une autre existence? Cette existence est donc arrivée? et son pur amour est donc plus puissant que ma passion? Alors malheur! malheur! malheur!

Et sa voix s'éteignit. J'étais baigné d'une sueur froide, je tremblais comme un enfant, et quand elle m'eut quitté, je respirai comme si on m'enlevait un poids énorme de la poitrine. J'entendis très distinctement craquer le parquet sous les pas d'une femme, on agita les lourds rideaux de mon lit, et tout rentra dans un silence si profond que j'entendais les battemens de mon cœur.

Je me levai et je courus tout de suite ouvrir la porte qui donne dans la bibliothèque; mais je la trouvai entre-bâillée, et je me souvins très bien de l'avoir fermée avec soin en me couchant.

Le crépuscule matinal éclairait la salle d'une lueur douteuse, et je fus frappé de stupeur en ne voyant pas la statue à sa place habituelle. Était-ce une défaillance, un désordre de ma vue? Je le crus, je fermai les yeux pour rassembler mes idées confuses. Allons, me disais-je, il est impossible qu'*elle* ne soit pas là; mon rêve continue, et je dors encore. Je rouvris les yeux, bien certain de m'être trompé; mais, hélas! l'effrayante vérité m'apparut tout entière. Callirhoé n'était réellement plus là!

Je tirai les rideaux; un rayon rose vint se jouer sur les livres, sur les mille curiosités de la bibliothèque et sur le socle de velours rouge qui portait encore l'empreinte des beaux pieds de ma nymphe. Tout ce qu'elle venait de me dire était déjà confus; mais tout se retraça vivement comme si je l'entendais encore, et je re-

grettai les dures paroles que je lui avais répondues. Puis, en pensant que je ne la reverrais peut-être jamais, je fus pris d'un si grand désespoir que je fondis en larmes et me laissai tomber sur le socle en baisant la place où avaient porté ses talons délicats.

Des pas qui se firent entendre dans le corridor, de l'autre côté de ma chambre, me rappelèrent à moi. Je ne sais quelle idée violente me passa par la tête; on venait d'enlever Callirhoé, et j'allais peut-être m'emparer du ravisseur. Je courus ouvrir ma porte, et je vis Dolin qui balayait nonchalamment l'escalier. Je lui demandai, tout en colère, où était la statue. Le pauvre garçon resta terrifié.

— Mais monsieur se moque de moi sans doute! Elle est dans la bibliothèque.

— Non. Qu'en as-tu fait? où l'as-tu mise? Voyons, parle!

— Mais pourquoi voulez-vous que je l'aie mise quelque part? Il n'y a pas de danger que j'en approche. Et puis ça ne s'emporte pas comme ça, une statue de pierre qui pèse plus cent kilos! Je vois bien que monsieur veut rire!

— Je ne plaisante pas. Ceci est plus grave que tu ne crois, imbécile!

— Dame! si c'est comme vous dites, c'est qu'elle aura été se promener, reprit-il en riant d'un air niais et en me lançant un regard demi-craintif, demi-railleur, qui me fit comprendre que j'étais ridicule et qu'il se moquait de moi. Je lui fermai la porte au nez.

Je revins me jeter sur mon lit, je n'osais plus retourner dans la bibliothèque pour m'assurer de ma raison. J'étais honteux de moi-même. En me retournant sur ma couche, je me sentis piqué à l'épaule comme par une lame de poignard; j'y portai vivement la main, et je trouvai une longue épingle d'or semblable à celles que les dames de l'antiquité portaient dans leur chevelure. C'était l'épingle que Callirhoé m'avait montrée, l'épingle dont elle disait s'être servie pour se venger. Je n'ai donc pas rêvé? Voici une preuve! Mais alors je suis le jouet de je ne sais quelle fatalité. Faut-il donc croire aux dieux Cabires, à la puissance des sermens au-delà de la tombe, et à l'existence de Callirhoé? Non! c'est impossible! Tout ceci est une plaisanterie de Marguerite, une épreuve peut-être; mais Marguerite ne viendrait pas ainsi me trouver la nuit : elle ne se plairait pas à me faire souffrir... Fanny?... Fanny est si étrange! Veut-elle me rendre infidèle à Marguerite ou se venger de Mauvezin?

Non! je ne puis croire à tant de perversité! Où aurait-elle pris ce récit?... Dans Apulée peut-être. Oui, je me souviens, j'ai lu cela! C'est donc une réminiscence littéraire et rien de plus! J'ai rêvé...

Fanny n'est pas une créature dépravée, et si la statue n'est pas dans la bibliothèque, c'est que quelqu'un l'a ôtée, voilà tout!

Je n'ai pourtant pas osé aller m'en assurer de nouveau; c'est une peur formidable que d'avoir peur de soi-même. J'ai été prendre l'air au jardin, et j'y ai rencontré Marguerite.

Étonnée de ma préoccupation, elle me demanda où j'avais trouvé la belle épingle antique que je tenais, et elle la prit pour admirer la ciselure de la petite figurine qui surmonte la tige.

— Marguerite, lui dis-je en observant ses yeux, vous ne reconnaissez pas cette épingle?

— Non; elle ne fait pas partie des bijoux classés dans la collection. Mais regardez donc, Marc, il y a du sang au bout de la pointe!

— Du sang?... ah! oui, c'est... c'est le mien, lui dis-je. Et je lui racontai comment je m'étais blessé en la trouvant; mais je n'osai lui faire part ni de mon rêve ni de Callirhoé disparue.

— Voyons, parle, me dit-elle; tu me caches quelque chose, mon ami! Tu es pâle, tu souffres, qu'as-tu? Que signifie cette épingle?

— Rien, rien, une plaisanterie! Où est Callirhoé?

— La statue? Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce qu'elle n'est plus dans la bibliothèque.

Marguerite me regarda avec effroi. Je pris sa stupeur pour un aveu.

— Pourquoi avoir fait cela? repris-je tristement.

— Marc, reprit-elle, je ne te comprends pas, tu es bizarre aujourd'hui! Sais-tu bien que, si je n'étais sûre de toi, à te voir ainsi triste et comme égaré, je m'imaginerais que tu es épris de la statue, et que Fanny avait raison de dire qu'à ma place elle serait jalouse de ce prétendu passé où tu te plais trop à regarder? Allons, oublie un peu cette belle aux yeux d'émail, et vois les miens, qui sont bien vivans et savent dire combien je t'aime!

Je la regardai fixement pour lire jusqu'au fond de son âme. Était-elle jalouse de la statue en effet, et l'avait-elle fait enlever? Mais elle détourna son regard du mien en me disant que mes yeux la troublaient.

Je pris son embarras pour un aveu, et j'en eus un peu de dépit. J'allais même lui faire des reproches, quand je vis Kadour, qui par discrétion n'osait s'approcher de nous, mais qui me faisait des signes à la dérobée. Nanniche vint chercher sa maîtresse pour des soins de ménage, et quand je fus seul : — Sidi, me dit mon Arabe, moi avoir eu bien peur! Femme de pierre n'est plus dans la salle aux livres, elle tout debout près ton lit et ne pas vouloir retourner à sa place. Trop lourde, et Dolin trop lâche. Si toi l'as portée là, être fort comme deux; mais, si toi l'as pas mise là...

— Est-ce que tu crois qu'elle se promène, toi aussi?

— Allah est grand! rien d'impossible à Allah! répondit-il en regardant le ciel d'un air inspiré.

La statue était en effet derrière les lourds rideaux de mon lit; mais comment se trouvait-elle là? Qu'importe? Elle était retrouvée, et j'étais si heureux que je courus à elle pour l'embrasser; mais la présence de Kadour, qui restait immobile et me regardait faire, arrêta mon élan. Je l'appelai pour m'aider à la remettre dans la bibliothèque.

— Ah! sidi, toi pas pouvoir l'emporter tout seul! Toi l'as donc pas apportée là?

En effet, comment en aurais-je eu la force tout seul, puisque ce marbre était déjà si pesant pour nous deux? En la replaçant sur son socle, il me sembla que ses bras cédaient sous la pression, et je crus voir ses joues se colorer. Je ne voulais pas me laisser aller à cette nouvelle fantaisie, et pour m'assurer que je rêvais encore, je demandai à Kadour de quelle couleur étaient les joues de la statue.

— Roses comme celles de Nanniche, me répondit-il naïvement.

Je n'étais donc pas visionnaire, ou Kadour l'était aussi! Je sortis précipitamment pour échapper à la foule d'idées plus ou moins impossibles qui venaient ébranler ma raison et renverser l'ordre des choses établies dans la nature.

MARC VALERY A CADANET.

29 septembre 1852.

Mon cher ami, je suis bien, bien heureux! j'épouse Marguerite, ma chère Marguerite. Mon oncle a enfin dit oui.

Il faut que je te dise aussi que je suis riche, très riche! un testament m'est tombé du ciel; mais j'aurai plutôt fait de t'envoyer tout mon journal, qui te mettra devant les yeux les événemens précipités de ces derniers jours, événemens qu'il te faut lire d'abord, et auxquels cette lettre-ci fera suite.

C'est hier dans la journée que mon oncle m'a accordé officiellement la main de ma cousine. Il errait dans la maison, toujours morne et abattu. Il n'a pas déjeuné avec nous, et il continuait à garder rancune à tout le monde, mais à moi surtout. L'ayant aperçu au bout du jardin, je voulais tâcher de lui faire entendre raison; mais il m'a tourné le dos du plus loin qu'il m'a vu et s'en est allé dans la campagne. J'aurais pourtant souhaité le ramener à de meilleurs sentimens et le quitter au moins dans de bons termes, car, sans renoncer à épouser un jour Marguerite, je pensais devoir bientôt quitter de nouveau la maison.

J'ai trouvé au salon le curé que j'avais vu à Chizé. Il était en grande conférence avec Mme d'Astafort. Que venait-il faire dans une maison d'hérétiques? voulait-il confesser Mme d'Astafort, qui n'est ni fine ni dissimulée? était-il envoyé en espion par la marquise? Dès qu'il me vit, il vint me serrer la main avec une familiarité toute paternelle et me féliciter de ma brillante et nouvelle fortune. D'où savait-il déjà mes affaires? Au roulement d'une voiture qui se fit entendre, il courut à la fenêtre et dit que c'était M. de La Chapelaude du ton d'un homme qui voit enfin arriver celui qu'il attendait. La Chapelaude entra d'un air important et demanda à parler sur-le-champ à M. Désormes. Marguerite vint lui dire qu'il était à ses travaux, mais qu'elle l'avait envoyé chercher. Le curé jeta un regard d'intelligence à La Chapelaude, et, disant qu'il saurait bien trouver M. Désormes, il sortit d'un air mystérieux.

Fanny, suivie de Boc, entra un instant après.

— Ce diable de Désormes! dit familièrement La Chapelaude, il tarde bien, et je suis fort pressé!

— Est-ce quelque chose que je puisse lui dire? demanda Marguerite.

— Non, mademoiselle! merci bien. C'est une lettre pour lui. Je viens ici de la part de M. Adalbert Duluc, marquis de Mauvezin.

Il avait décliné avec une telle emphase ces noms et qualités, que je crus avoir mal entendu et les lui fis répéter.

— Duluc? m'écriai-je en regardant Marguerite.

— Tiens! oui, Duluc! répondit-elle, frappée comme moi de la ressemblance de ce nom avec celui de l'histoire de Callirhoé.

— Eh bien! oui! Duluc, Duluc de Mauvezin! reprit La Chapelaude. Qu'y a-t-il là de si surprenant?

— C'est donc un nouveau titre depuis la mort du vieux marquis? demanda Mme d'Astafort.

— Pardonnez-moi, madame, Duluc est son véritable nom. Son grand-père avait pris celui de Mauvezin par alliance. Ses ancêtres avaient érigé en marquisat un fief de ce nom. Vous le savez bien!

— Laissez-moi donc tranquille! dit Boc d'un ton péremptoire, il n'y a jamais eu de marquisat dans la famille des Duluc, et celle des Mauvezin est éteinte depuis longtemps. Les Duluc sont gentilshommes, c'est possible, mais moins nobles que les de La Chapelaude.

— Qui en doute? reprit le petit homme en se rengorgeant. Nous datons de 1103; mais cela n'empêche pas Adalbert...

— De n'être ni marquis, ni Mauvezin, dit Marguerite en riant.

— Je croyais cependant, dit à son tour Fanny en me regardant,

que les ancêtres de M. Duluc remontaient à deux mille trois cents ans et au-delà, n'est-ce pas, monsieur Marc?

— Vous avez raison, lui répondis-je d'un air distrait. J'étais intrigué et préoccupé de ce message du marquis. Et puis ce nom de Duluc ou Dhu-Lug, dont je n'avais jamais entendu parler qu'en songe, et qui n'était pourtant pas un mystère pour les autres, me rappelait les sensations pénibles et douloureuses de la nuit passée.

Mon oncle arriva enfin avec le curé. Il s'excusa à peine d'avoir fait attendre un homme si anciennement noble que La Chapelaude, lequel lui remit sa missive; mais, au lieu de l'ouvrir, mon oncle, qui était en humeur de casser les vitres, se tourna vers le curé en lui disant : — Nous allons bien voir, monsieur l'abbé, si c'est une affaire de sacristie manigancée par vous en haine des protestans, ou une résolution du jeune homme! Que diable! il n'est pas sot, lui! il est comme moi, il se soucie des religions comme de rien, et il serait un peu tard d'ailleurs pour venir me chanter des scrupules, quand on savait très bien d'avance que, comme ma défunte femme, ma fille était de l'église réformée!

— Je vous ai dit la vérité, monsieur Désormes, répliqua le prêtre avec douceur. On avait espéré que Mlle Désormes se convertirait; mais elle a si formellement déclaré le contraire...

— Ma fille n'a rien à voir là dedans; elle aura la religion que je lui commanderai d'avoir.

— Mon cher Désormes, vous déraisonnez, reprit La Chapelaude; on ne force pas les consciences. Mme de Mauvezin est une personne rigide qui n'accepterait pas une fausse conversion. Lisez donc sa lettre.

Mon oncle lut tout haut :

« Mon cher monsieur Désormes, il est certaines explications délicates et pénibles que j'aime à éviter. M. l'abbé Giraud et M. de La Chapelaude vous diront les raisons qui obligent mon fils et moi à retirer la demande que nous avons eu le plaisir de vous faire, dans l'ignorance où nous étions des empêchemens qui existaient. Croyez à tous mes regrets et au désir que j'éprouve de garder du reste mes bonnes relations avec vous. »

— Vous voyez bien, dit le curé, que nous sommes ici comme simples ambassadeurs!

— Oui, oui, ajouta La Chapelaude, la commission n'est pas agréable; mais il fallait bien l'accepter.

Marguerite, blessée de l'espèce de résistance de son père, avait bien envie de dire qu'elle trouvait pour son compte la nouvelle

on ne peut plus agréable; mais M. Désormes ne lui en laissa pas le temps.

— Allons, bon! il ne me manquait plus que ça! s'écria-t-il en froissant la lettre avec dépit. Ça devait être, parbleu! une catastrophe en entraîne une autre! mais le marquis?

— Le marquis n'a pas une volonté différente de celle de sa mère, répondit le curé, cela est clairement formulé dans la lettre.

— Eh bien! votre marquis et votre marquise... dites-leur que je vois bien de quoi il retourne! c'est à mes écus qu'on faisait les doux yeux! et à présent qu'on sait... Je courus à mon oncle pour l'engager à s'observer.

— Ah! laisse-moi tranquille, toi! tout ça c'est ta faute... Je veux parler devant tout le monde. On peut lui rapporter mes paroles, à ce muscadin, on peut lui dire que je lui faisais beaucoup d'honneur en le prenant pour gendre, et puisqu'à présent il se rappelle que nous sommes des paysans... les paysans se moquent de lui, et, pour n'avoir plus à y revenir, vous lui direz que ma fille épouse son cousin Marc Valery. Je publierai les bans dimanche prochain. Voilà ma réponse.

— Bravo! cria Boc, voilà qui est bien!

Mon oncle sortit bouillant de colère. Je courus après lui pour l'embrasser et le calmer; mais lui, me repoussant avec un geste brusque :

— C'est bon! je n'ai besoin ni de tes consolations, ni de tes remercîmens! Je ne m'exécute pas de bonne grâce, je ne te le cache pas! tu es content? je ne le suis pas! Vous vous aimiez? tant mieux pour vous! mariez-vous, et laissez-moi tranquille!...

Il était si peu maniable que j'eus bien envie de le laisser en effet; mais je sentais que, malgré lui, malgré moi peut-être, je l'aimais comme un naïf que je suis. Je lui montrai tant d'affection, qu'il finit par se calmer. Je lui envoyai Marguerite pour le consoler tout à fait, et une heure après ils sont rentrés au salon, où Mme d'Astafort, sa fille, le brave Boc, aussi content que si tout mon bonheur lui fût arrivé, le docteur et Raoul, se trouvaient réunis.

La Chapelaude et le curé étaient partis. M. Chassepain et M. Lormond venaient d'arriver avec de grosses liasses de papiers et un grand portefeuille. Ils ne s'attendaient pas à trouver les affaires en si bonne voie.

Marguerite était radieuse; elle avait comme une auréole de bonheur autour du front. Elle tenait la main de son père, qui lui souriait. — Oui, oui, lui disait-il, cajole-moi, flatte-moi, tu as à te faire pardonner ton entêtement et ta désobéissance. J'étais aveugle de ne pas voir que tu me bernais! Je t'en veux pour ça; mais je ne

veux pas ton malheur au bout du compte! D'ailleurs Marc est un bon cœur, il est riche et décoré, c'est un homme à présent; mais il a manqué de franchise avec moi.

Comme je voulais répondre : — Assez là-dessus, mon gendre! Embrasse ta femme et rends-la heureuse!

Marguerite m'a sauté au cou et m'a donné un bon grand baiser sur le front, devant tout le monde. Je n'ai pu prononcer un seul mot, mes jambes fléchissaient, je me suis laissé tomber dans un fauteuil, et j'ai fondu en larmes. J'étais trop heureux, mon bonheur m'accablait.

— Allons! allons! me disait mon oncle en me secouant, ne vas-tu pas te trouver mal? Quel effet ça te fait! Allons donc! pas de faiblesse!

— Pardon, mon oncle, je suis si heureux! et me jetant à genoux devant Marguerite : — C'est que, voyez-vous, elle a été le rêve et le but de toute ma vie...

— Pauvre garçon! ça fend le cœur, dit Mme d'Astafort, qui pleurait... J'aurais été si heureuse que ce fût ma Fanny qui... mais il n'y faut plus penser.

Elle vint à moi, et cette bonne grosse femme, — car au fond elle est vraiment bonne, — me demanda de l'embrasser, ce que je fis de grand cœur; puis, me jetant au cou de mon oncle : — Je rendrai votre fille heureuse, et vous serez heureux aussi, je le jure, si vous vous laissez aimer.

— Oh! mon Dieu! du moment que tu es mon gendre, dit-il, tu aurais toujours eu ma fortune. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne change pas grand'chose.

— Ça ne change que de propriétaire, dit en riant M. Lormond.

— Et à quand le jour du mariage? demanda Fanny, qui était restée froide et impassible debout au coin de la cheminée.

— Mais,... répondit mon oncle, nous avions choisi le quinze du mois prochain; pourquoi en prendre un autre?

Raoul, le docteur, les notaires vinrent me serrer la main. Boc me demanda la permission de m'embrasser.

— De grand cœur, lui dis-je, je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois mon bonheur.

— Oh! j'en suis bien heureux moi-même, répondit-il, d'autant plus que j'ai retrouvé ma *Ballade à la Nuit*. Elle est très jolie; je vous la lirai; vous verrez ça!

On s'est mis à table; le dîner a été fort gai, et le soir mon oncle a voulu me parler en particulier. Nous sommes montés dans sa chambre, et là il a racheté complétement son mauvais vouloir et les sentimens égoïstes qu'il m'avait montrés jusqu'à ce jour.

— Petit! me dit-il comme aux beaux jours de ma jeunesse, il y a une chose qui me pèse sur l'estomac, une chose que je pourrais garder pour moi tout seul;... mais, quoique j'aime bien l'argent, je suis un honnête homme. Je n'ai à rendre compte à personne des revenus avec lesquels j'ai amélioré tes propriétés et un peu les miennes...

— Ne parlons pas de cela, mon oncle, lui dis-je en lui prenant la main, puisque nous sommes d'accord!

— C'est bon! mais quand le vieux Valery fut mort, me croyant l'héritier, j'ai été à Lignières, et j'ai apporté plusieurs meubles qui sont ici et que je suis prêt à te remettre si...

— Ils sont bien où ils sont.

— Bon! mais il faut que tu saches que j'ai trouvé aussi une somme d'argent considérable dont il n'est pas question dans le testament. Je l'ai emportée, la croyant mienne; mais puisque tout t'appartenait, l'argent est à toi...

— Laissons cela, mon oncle.

— Ah! mais non! c'est ton bien. Je l'ai placé à gros intérêts, et ça monte aujourd'hui à près de deux cent mille francs.

— Faites-en cadeau à Marguerite, ce sera sa dot.

— Une dot de deux cent mille francs à la fille d'un millionnaire? tu veux plaisanter! toute la province se moquerait de moi!

— En ce cas, gardez-les.

— Encore une fois non! Tiens, je veux me confesser tout à fait. Je suis avare, mais généreux; indécis, mais résolu. Depuis que tous ces reviremens d'argent sont venus me tomber sur la tête, j'ai réfléchi. Je ne veux pas que Marguerite pense que son père ne l'aime point; je ne veux pas être blâmé, être traité de *cancre* par tout le pays. Je veux faire voir aux marquis que les paysans savent faire les choses grandement. Je veux que M. Mauvezin, tout court, en crève de dépit et de regret. Je donnerai en dot à ma fille le château de Saint-Jean et ses dépendances, tout ce qui est enclos de murs et de fossés. Ça vaut quatre cent mille francs, plus les deux cent mille francs que tu refuses de prendre. Et moi j'irai habiter ma ferme de Bellevue, ici à côté; je ferai arranger le petit corps de logis, et je vivrai à mon goût avec les dix-sept mille livres de rente qui me resteront.

— Mais vous serez seul, mon oncle?

— Bah! je serai tout près, et quand je m'ennuierai, je viendrai vous voir.

Là-dessus nous nous sommes quittés en nous embrassant.

Aujourd'hui toute une partie de la journée a été employée en conférence d'affaires entre les notaires qui ont couché ici. Je n'ai

plus voulu entendre parler d'argent, et j'ai laissé M. Lormond régler par contrat mes intérêts et ceux de ma future.

Maintenant, mon ami, je te demande comme une preuve d'amitié d'assister à ma noce. Arrange donc tes affaires, demande un congé et viens!

Marguerite, à laquelle j'ai bien souvent parlé de mon cher Cadanet, est très désireuse de le connaître. Allons, mon vieux, en route; viens lui montrer ta moustache jaune, ta belle balafre et tes grandes pattes, et lui faire apprécier ton grand cœur. Nous ne voulons pas nous marier sans que tu sois ici. Tu peux y être le 10 ou le 12, et tu y seras, j'en suis bien sûr. Fais part de mon bonheur à nos amis. Toi, je t'embrasse d'un cœur qui est à toi pour toujours... et *depuis toujours*; c'est mon idée!

MARC.

MARC VALERY A CADANET.

5 octobre 1852.

Mon vieux camarade, *quoi qu'il arrive*, tu recevras et liras ceci à Saint-Jean, car je te suppose en route et je désire bien te recevoir, te presser dans mes bras, à moins que...

Trêve aux préambules! Ceci est encore le journal de ton ami, qui te raconte et te livre sa vie jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire.

Pendant trois jours, tout le monde a été occupé ici des préparatifs du bal projeté par M. Désormes le jour de la chasse en vue des fiançailles de Marguerite. — Je ne veux pas en être pour mes frais, a dit mon oncle; c'est un autre fiancé, voilà tout! Et d'ailleurs je veux des réjouissances dans ma maison pour que le Duluc ne croie pas qu'on le regrette.

La fête était dans tout son éclat lorsque, rentrant dans la salle de danse après avoir, de la part de Marguerite, donné quelques ordres, je vis M. de Mauvezin faisant le tour de ce qu'on appelle la *tapisserie* et saluant Mme d'Astafort.

— Ah! dame! me dit celle-ci dès qu'il se fut éloigné, je suis aussi étonnée que vous! Je ne m'attendais pas à ça par exemple! Il avait été invité le premier, lui, à Chizé, et à moins de lui faire défendre de se présenter,... je ne vois pas trop ce qu'on pouvait faire. Il eût mieux valu contremander le bal; mais M. Désormes ne doute de rien!

— C'est M. Duluc qui ne doute de rien, répondis-je. J'ignore s'il vient ici pour nous braver, en nous prouvant qu'un homme de sa qualité ne peut garder rancune à de petites gens comme nous;

mais si c'est là son intention, il fera bien de ne pas trop la manifester.

Je le vis s'approcher de Marguerite et l'inviter à danser. Elle refusa froidement; il ne montra aucun dépit et s'adressa à une autre.

Je le suivais des yeux avec attention. Fanny, en passant près de moi, me dit tout bas : Il faut que je vous parle, sortons!

— Pas à présent, lui répondis-je. Je ne veux pas perdre de vue mon marquis.

Quand il eut dansé pour l'acquit de sa conscience, il suivit les joueurs dans la bibliothèque, et Fanny m'emmena dans la salle à manger, d'où je ne perdais rien de ce qui se passait dans le bal. Marguerite dansait avec Boc.

— Marc, me dit Mlle d'Astafort, il faut vous montrer généreux, il faut pardonner à Mauvezin l'audace qu'il a eue de venir ici.

— Ah! je savais bien qu'en dépit de vos railleries sur son compte, vous vous intéressiez à lui!

— On ne s'intéresse pas aux gens qu'on méprise, reprit-elle avec feu. C'est pour Marguerite que je vous implore. Songez au scandale d'une affaire entre vous et celui...

— Celui qu'on lui destinait et qu'elle a repoussé? Où serait le scandale? Mais tranquillisez-vous, Fanny, je n'en veux point au marquis. Il ne m'a jamais bravé en face. Qu'il s'observe aujourd'hui, qu'il laisse croire à tout le monde qu'il est venu se montrer par bêtise et non par arrogance, et j'aurai la patience d'en rire.

— Pauvre Marc! s'écria Fanny, vous ne voyez rien, vous ne comprenez rien! C'est la faute de Marguerite : elle eût dû vous avouer son malheur!

— Son malheur!... Quel malheur? Que voulez-vous dire?

— La pauvre enfant n'a pas eu le courage de parler. Que voulez-vous? Elle en avait bien envie; elle vous a dit la moitié de la vérité sur cette nuit d'orage après la chasse...

— Voyons, Fanny, vous aimez à faire souffrir. Frappez donc plus vite et buvez mon sang! Mauvezin s'est vanté...

— Non, il ne s'est vanté de rien. Il a *confié* seulement, et je l'ai su. Il est bien vrai que Marguerite s'est bravement défendue, qu'elle a cru lui donner des coups de cravache, qu'elle s'est figuré le voir repoussé par son cheval; mais c'était le garde des Loges qui était aposté là pour l'empêcher de fuir. Après ce grand courage, Marguerite a eu peur; on a retenu son cheval, elle s'est évanouie, *quelqu'un* l'a portée dans la maison du garde où il n'y avait personne;... le garde était dehors, il tenait les chevaux...

— Assez, Fanny! m'écriai-je, assez! Vous n'en direz pas davantage, j'espère!

— Marc, il faut tout savoir. Je vous l'avais dit, Marguerite est sotte. C'est l'enfant gâté qui se croit tout permis, c'est la fille riche et mal élevée qui s'imagine tout dominer. Elle avait bravé Mauvezin, elle l'avait irrité... Il voulait se venger, il s'est vengé!

— Vous mentez, Fanny, vous mentez effrontément! Quel est donc l'homme capable d'une pareille infamie?

— Mauvezin n'a pas cru faire un grand crime. Il devait, il voulait épouser Marguerite; il croyait qu'après avoir passé une heure dans ses bras, elle ne pourrait plus se dédire. Il l'avait vue incertaine un moment à Chizé. Souvenez-vous... Elle a expliqué cela comme elle a pu; mais elle n'a pas su se conduire, car, au lieu de se résigner au seul parti qu'elle eût à prendre après la triste aventure des Loges, elle a déclaré au marquis qu'elle le haïssait et qu'elle n'épouserait jamais que vous : aussi était-il très mortifié en arrivant ici vers minuit. Ma mère vous l'a dit, il était triste. Il n'a pas voulu revoir Marguerite, qui, de son côté, s'est encore évanouie entre les bras de la petite Nanniche. Certainement le marquis se reprochait sa conduite,... et elle est odieuse, j'en conviens; mais ce qu'il fait ce soir, en venant ici, n'est pas d'un homme sans foi.

— Parce que...

— Parce qu'il sait que Marguerite vous aime et qu'il se présente pourtant devant elle, décidé à réparer ses torts si elle l'exige. Réfléchissez, Marc! il en est temps encore, et dites à Marguerite de réfléchir... Vous ne pourrez la confesser : elle vous aime, elle mentira jusqu'au désespoir; mais faites-lui entendre que vous savez tout, et qu'elle ne peut plus appartenir à un autre que celui qui lui a fait violence!

Je le dis à la gloire de l'amour, à l'honneur de ma conscience, je ne crus pas un mot de ce que Fanny venait de me dire. Je la regardai en face, les bras croisés sur la poitrine, et je lui répondis d'un ton glacé : Fanny, si tout cela est vrai, je n'en suis pas moins résolu à épouser Marguerite, et il ne dépendrait pas de moi de l'aimer moins que je ne fais! Si elle a été victime d'une trahison infâme,... à laquelle vous avez donné les mains,... elle est encore pure, puisqu'elle n'a pas cessé de m'aimer. Vous voyez bien que vos conseils sont inutiles, et que vous eussiez mieux fait de me laisser tout ignorer!

Fanny étouffa un cri d'agonie. Je lui tournai le dos sans pitié. Ne m'avait-elle pas torturé avec une méchanceté infernale?

Je courus à la bibliothèque, où le marquis jouait au whist avec La Chapelaude, Raoul et le docteur. Boc, assis aux pieds de la statue, la contemplait silencieusement. Je regardai quelques instans Mauvezin avec une affectation qu'il ne parut pas remarquer. Une

main se posa sur mon épaule; je me retournai : c'était Fanny, pâle comme la statue. Je m'approchai de Boc et le priai de l'emmener danser : elle s'y refusa.

— Vous voulez rester? lui dis-je à voix basse; eh bien! soit! — J'allai fermer la porte en dedans et revins vers la table de jeu. Cette fois Mauvezin m'avait suivi des yeux, et, comme je me posais en face de lui : — Ah çà! me dit-il d'un ton impertinent, à qui en avez-vous?

— Monsieur Duluc de Mauvezin, lui répondis-je, est-il vrai que vous soyez venu ici avec l'intention d'offrir encore votre nom à Mlle Désormes?

— Si c'était mon intention, je n'aurais de comptes à rendre qu'à elle-même; mais je veux bien vous dire que je ne vais plus sur vos brisées. *Il est trop tard*, mon cher!

Je pensai que ces dernières paroles voulaient être une confirmation des calomnies que Fanny m'avait rapportées, et, avant qu'il eût pu ajouter un mot, je le souffletai si vigoureusement qu'il retomba sur sa chaise. Il se releva et essaya de se jeter sur moi; mais je ne lui laissai pas le temps de m'effleurer, je l'envoyai rouler aux pieds de la statue, qui en trembla sur son socle.

Les témoins de cette scène, gens très pacifiques, voulaient arranger l'affaire; mais il n'y avait pas moyen, et je ris encore de ce pauvre Boc, qui traitait la chose de *malentendu*.

— En voilà assez, messieurs! leur dis-je; je suis à la disposition du marquis.

— Demain matin, répondit-il, et à l'épée, car je veux vous tuer. M. de La Chapelaude s'entendra avec vos témoins sur le lieu du combat.

Je laissai le marquis se remettre. Pour moi, j'étais tout remis. Il y avait si longtemps que je brûlais de corriger ce faquin que je me sentais soulagé. Je pris le bras de Fanny, et je l'invitai à danser. Elle refusait, elle se soutenait à peine; je la contraignis à faire vis-à-vis à Marguerite.

Au bout d'un quart d'heure, le marquis reparut, pâle encore, mais maître de lui-même. On se doutait de quelque chose, on chuchotait en me regardant. Je continuai à danser avec tant d'entrain que Marguerite n'eut aucun soupçon.

Nous fûmes interrompus par l'annonce du souper. Fanny disparut, et je la vis rentrer, errer quelques instans et s'entretenir près du buffet avec Mauvezin. — S'entendaient-ils contre moi? C'est probable; mais tout à coup Fanny jeta un cri, et M. de Mauvezin tomba dans les bras de Dolin, qui était près de lui. Sa figure était livide, ses yeux ouverts, ternes, fixes, comme ceux d'un cadavre. Le doc-

teur le secourut, et il fut bientôt en état de partir. La Chapelaude vint me dire tout bas de sa part que ce n'était rien, et qu'il serait au rendez-vous fixé par nos témoins au lendemain : onze heures du matin, l'épée, le Terrier-Noir, à mi-chemin de Chizé et de Saint-Jean.

Je me bats dans deux heures. Tu penses bien que Marguerite l'ignore. S'il m'arrive malheur, elle le saura assez tôt. Kadour te remettra le paquet où sont écrites mes dernières volontés.

Il me semble juste de laisser ma fortune à celle qui devait être ma femme, et c'est ce que je fais par un testament que Kadour portera à M. Lormond. J'ai légué à mon spahi dix mille francs afin de récompenser ce brave garçon, qui a toujours montré beaucoup de dévouement à son chien de chrétien de maître. Tu lui diras de rester honnête homme, sinon mon spectre ira lui tirer les pieds pendant son sommeil. Je n'ai pas oublié non plus M. Boc, ni Dolin, ni Nanniche; ma mort enrichirait au moins quelques pauvres. Quant à toi, je te laisse, outre mes armes, une petite fortune que tu dois accepter par amitié pour moi.

Adieu, mon ami! nous nous sommes déjà dit ça plusieurs fois en Afrique, ne croyant plus nous revoir, et nous savons que les adieux ne font pas mourir. Si je ne les supprime pas comme des puérilités, c'est qu'ils cimentent l'affection. Je regretterais la vie, je te l'avoue, à cause de Marguerite et à cause de toi; mais nous nous reverrons, j'en suis convaincu. Où? Je n'en sais rien. Je n'ai pourtant pas conscience de mourir aujourd'hui.

Bah! on ne meurt pas, on transmigre, et la mort est le passage d'une vie à une autre... Il me semble qu'on m'a répondu *oui* tout bas, mais si nettement que je me suis retourné. Il n'y a personne dans la bibliothèque où je t'écris, à moins que ce ne soit la statue qui ait parlé,... ce qui est invraisemblable!... Je n'ai pas l'esprit à la superstition en ce moment; je me sens très calme et plein de foi. Adieu, et *de toutes façons* au revoir!

Ton ami de tout temps, MARC.

MARC A MARGUERITE.

5 octobre 1852.

Quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus. Je n'ai pas besoin de te dire que le seul regret que j'emporte, c'est celui d'être séparé de toi pour quelque temps; mais nous nous retrouverons comme nous nous sommes retrouvés déjà. Notre amour ne date pas de deux ans, j'en suis sûr, et il ne peut finir si tôt. C'est donc une

absence que je vais faire, et rien de plus : l'âme n'est pas immortelle seulement; elle est éternelle.

Prends courage, pense à moi, et dis-toi tous les jours, à mesure que tu avanceras dans la vie : « Encore un jour qui me rapproche de celui qui m'aimait plus que lui-même! »

Si tu avais jamais besoin d'un dévouement à toute épreuve, adresse-toi à mon ami Cadanet, dont je t'ai si souvent parlé; c'est mon vieux Pylade.

Adieu, ma belle fiancée, ma bien-aimée, ma femme chérie! Je ne regrette que toi, et lui... Le reste est si peu de chose! Adieu! courage!

MARC.

JOURNAL DE MARC.

6 octobre. — Mes lettres d'adieu éventuel à ma fiancée et à mon ami terminées, j'étais parti à cheval. Tout en galopant vers le lieu du rendez-vous, j'ai donné à Kadour, qui m'escortait, mes ordres et instructions pour qu'il eût à remettre ces lettres et à régler mes affaires à Saint-Jean et à partir pour l'Afrique dans le cas où je serais tué.

— Sidi lieutenant, dit-il, pendant que toi battre, moi prier pour toi. Allah est grand! Allah aimer les spahis!

Je n'étais pas assez absorbé pour ne pas rire de cette protection divine accordée spécialement aux spahis.

J'avais craint d'être en retard, mais j'arrivais avant mon adversaire. Ses témoins, le docteur Thibaut et La Chapelaude, causaient avec Raoul. Quant à Boc, les deux mains dans ses poches, il piétinait dans la rosée et s'impatientait. — Messieurs, leur dis-je, je vous demande pardon de vous avoir fait attendre... Mais je ne vois pas les épées?

— Nous avions le choix des armes, répondit sèchement M. de La Chapelaude, et nous nous sommes décidés pour le pistolet.

— C'est comme il vous plaira, repris-je, un peu piqué de son ton pédant; seulement on se manque très souvent au pistolet, et je vous jure que je veux un duel à mort. M. de Mauvezin, soufflété, ne peut être d'un avis différent.

— Nous sommes l'offensé, et nous tirons le premier, reprit le petit homme avec emphase.

— Monsieur, dit le docteur en s'adressant à Raoul, vous voyez ici deux témoins en désaccord. Je ne sais pas si M. de La Chapelaude a mangé une vipère ce matin, il est très mordant; mais je trouve singulier que de sa propre autorité il dérange le choix des armes. Hier soir nous avions arrêté que la rencontre aurait lieu à l'arme blanche.

— Je suis pour l'épée, s'écria Boc.

— Et moi aussi, ajouta Raoul.

— Et moi, reprit le docteur, j'ai horreur des blessures d'armes à feu; on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Elles présentent les cas les plus singuliers. D'ailleurs c'est l'arme des maladroits.

— Adalbert en décidera, répondit M. de La Chapelaude. Puisque ses deux témoins ne peuvent s'entendre, il aura, contre l'usage, voix délibérative. Mais pourquoi ne vient-il pas? Il est déjà onze heures et demie, et je n'ai pas encore déjeuné.

— Il fallait prendre vos précautions, vous allez maigrir, lui dit le docteur.

— C'est impossible! fit à son tour Raoul.

— Raoul, cria le petit homme en colère, vous m'ennuyez à la fin avec vos quolibets. Je m'en vais!

Je leur demandai si ce rendez-vous était une plaisanterie. Mon adversaire ne venait pas, et un de ses témoins s'en allait sous prétexte d'avoir faim; mais je leur jurai de retrouver M. de Mauvezin, car je n'entendais pas en rester là avec lui.

— Écoutez, monsieur Valery, dit le docteur, et vous aussi, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à mes témoins avec une sorte de solennité. Nous vous paraissons ridicules, n'est-ce pas, et vous craignez que la scène ne dégénère en comédie? Eh bien! moi, je ne crois pas à la possibilité du duel, pour aujourd'hui du moins. Je crains à chaque instant d'être appelé pour affaire sérieuse à Chizé. J'y ai reconduit le marquis cette nuit, après la syncope violente dont vous avez été témoin, et, comme il descendait de voiture, il s'est trouvé encore très malade. Je suis resté près de lui jusqu'à six heures du matin, et je n'ai pu le faire consentir à l'idée de retarder le duel. Il viendra donc, mort ou vif, à moins qu'on ne vienne me chercher pour me dire qu'il est sans connaissance.

Le docteur parlait si sérieusement qu'il n'y avait pas moyen de douter. Il n'est point l'ami particulier du marquis, et il ne cherchait pas à faire appel à ma générosité. Raoul, qui ne peut se tenir de railler, même dans les circonstances les plus sérieuses, demanda au docteur si M. de Mauvezin était *malade de maladie* ou d'émotion. La Chapelaude voulut relever avec aigreur cette plaisanterie déplacée; le docteur lui coupa la parole, et, avec un sang-froid qui lui est propre : — M. de Mauvezin, dit-il, a fait ses preuves en mille circonstances avec les bêtes de nos forêts. Vous l'avez vu découdre un sanglier, monsieur Valery, vous savez s'il est engourdi! C'est un diable avec les chevaux, un vrai casse-cou en voiture; mais il n'est pas sans exemple que des hommes très braves soient effrayés de cette chose froide et stupidement cruelle qu'on appelle

une partie d'honneur. Pour moi, j'avoue avoir fait tout au monde cette nuit pour l'en dissuader, j'ai échoué : donc la volonté est plus forte chez lui que l'émotion, si émotion il y a. Tout ceci est pour répondre à la question de M. de Vinceux.

— Vous auriez pu ajouter, reprit La Chapelaude, que Mauvezin s'est déjà battu, et qu'il a tué son homme! La chose a fait assez de bruit, et M. de Vinceux ne l'ignore pas.

— Ce ne serait pas une raison, répliqua l'impassible docteur. L'émotion peut être grande sans paralyser la volonté, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. A présent, messieurs, laissez-moi vous affirmer que le marquis est réellement malade, sérieusement peut-être, et que ce mal subit présente un peu les caractères d'une petite attaque de choléra. Peut-être aussi, à Saint-Jean, ayant trop chaud, a-t-il bu trop froid : certains tempéramens ne peuvent supporter les boissons glacées. Bref, il est fort souffrant.

— Attendons encore, messieurs, répondis-je, attendons longtemps, s'il le faut, et si M. de Mauvezin est en état de se rendre ici, je déclare me tenir à sa disposition pour que le duel ait lieu tout de suite ou soit remis à un autre jour.

Cette conclusion n'était pas du goût de La Chapelaude, qui avait faim, et de Boc, qui avait froid; mais nous n'attendîmes pas plus d'un quart d'heure. Alors une calèche arriva vers nous à fond de train : le marquis en descendit avec aplomb. Il avait assez bonne mine, bien qu'il eût l'œil creusé et que la coloration de son visage me parût étrange. Il ne s'excusa pas d'être en retard, il se contenta de dire au docteur : — Vous avez expliqué que c'est bien malgré moi?... — Puis, s'adressant à La Chapelaude : — Je tiens pour le pistolet. J'ai tant souffert cette nuit que je ne me porte pas sur mes jambes, mais j'ai encore la main sûre!

On examina les pistolets qu'il avait apportés; on régla les distances. M. de Mauvezin tira le premier et me visa longtemps. J'ai vu souvent la mort de près; eh bien! j'avoue que j'ai été ému, mais par une idée fantastique : en voyant devant moi cette tête et cette face d'un rouge vif, ces yeux bleus verdâtres qu'animait je ne sais quelle rage froide, j'ai cru reconnaître,... j'ai peut-être reconnu Dhu-Lug, celui qui m'a tué dans les forêts d'Ar-Denan, peut-être en ce même lieu où nous nous battions. J'entendis Raoul crier au marquis : — Mais tirez donc! — Une balle siffla très près de mon oreille et alla se loger dans un arbre derrière moi. C'était à mon tour. Je dédaignai de viser comme avait fait mon adversaire; je tirai vite : il s'étendit de son long sur le dos et resta sans mouvement.

On le crut mort. Je ne le pensais pas : on tombe toujours en avant sur la blessure d'une arme à feu qui vous fait face. Le doc-

teur s'empressa de l'examiner : il n'avait aucune blessure. Ma balle avait coupé son col de chemise sans le toucher. Il était évanoui pourtant. Le docteur tint à nous faire constater la prostration du pouls, l'insensibilité de la peau, la raideur des membres. C'était une sorte de catalepsie. — Si je ne l'avais déjà vu ainsi hier soir, dit-il, je le croirais mort; mais j'espère le tirer de là encore une fois... Il ne faudrait pourtant pas, ajouta-t-il avec cette gaîté sinistre des vieux médecins, qu'il en prît l'habitude! La récidive ne vaut rien.

J'étais étonné de voir qu'en proie à une crise si grave, M. de Mauvezin eût toujours la figure colorée.

— Et moi aussi, ça m'étonne! dit le docteur en le regardant. Il trempa un linge dans une flaque d'eau pluviale et le porta au visage de son malade. Le linge se couvrit d'une teinte rouge. Le pauvre diable, *malade de maladie* ou de peur, comme dit Raoul, s'était peint les joues comme une femme, pour nous cacher sa pâleur.

— Laissez-moi donc! me dit Raoul tout bas, je suis sûr qu'il est toujours fardé! Les dames lui faisaient compliment de ses joues de rose du temps qu'il était frais; mais il a fait une vie enragée à Paris, les roses ont jauni, et le vinaigre anglais les a remplacées une fois pour toutes.

Le marquis a repris entre les mains du docteur un peu de sentiment; mais il n'était pas en état de parler et n'avait pas l'air de comprendre où il était. Ses témoins l'ont remmené dans sa calèche, et me voici de retour, renonçant à expliquer la bizarrerie de cette ridicule aventure. Le marquis est mal, je n'en puis douter, mais est-il atteint d'un certain genre de poltronnerie à l'endroit du duel? Il faudra bien qu'il en revienne et qu'il se décide à mourir d'autre chose que de frayeur. Aussi je ne jette pas au feu mes lettres de *faire part* et mes dernières dispositions. Lâche ou non, M. Duluc tire bien et peut me tuer. Je n'aurai qu'à changer les dates de mon testament et de mes adieux.

Mon cher Cadanet, me voilà triste, affreusement triste! L'idée de la vengeance, l'espoir du châtiment d'un misérable m'ont soutenu depuis l'horrible révélation de cette nuit. Et me voilà retombant sur moi-même! Ma proie m'échappe, et cette blessure, cette morsure de l'envie,... cette calomnie, car c'en est une, vient me ronger le cœur.

Non! elle a menti, cette odieuse fille! Marguerite est pure, elle se serait débattue jusqu'à la mort... et d'ailleurs Mauvezin n'a peut-être pas seulement eu l'idée d'un pareil crime! Fanny l'aime, elle est jalouse de lui... ou elle me hait;... ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'elle abhorre ma pauvre Marguerite! Et pourtant Mar-

guerite raconte que Mauvezin a voulu la retenir de force, la faire descendre et qu'il lui a pris le pied. Elle a été obligée à une fuite désespérée, elle qui sait à peine manier un cheval! Elle est tombée brisée de peur, de colère et de fatigue en arrivant. Elle ne m'a pas attendu ce soir-là, elle n'a pas songé à s'inquiéter de mon long tête-à-tête avec Fanny, dont autrefois elle était jalouse! Le lendemain, elle était pâle, elle tremblait d'indignation en racontant à Mme d'Astafort et à moi l'aventure de la veille. Ce n'était que la moitié de la vérité selon Fanny!... Et quand je pense que tout est possible dans le récit de cette impitoyable créature! Non-seulement possible,... mais vraisemblable!

Mais Marguerite est brave et franche. Pourquoi ne m'eût-elle pas dit : — Je suis perdue, mais je suis sans reproche? J'ai été victime d'une fatalité,... outragée par un misérable! Tue-le, venge-moi! »

Oui, sans doute;... mais la plus forte des femmes est faible devant la douleur de celui qu'elle aime! — Elle a craint de vous faire trop souffrir! disait Fanny. Et puis Fanny l'aura effrayée de l'adresse et du *courage* de ce Mauvezin. Elle aura cru qu'il devait absolument me tuer... Pauvre enfant! comme elle doit souffrir!...

Mais elle ne souffre pas, elle est fraîche, riante, gaie à toute heure depuis que notre mariage est décidé. Elle dansait si follement la bourrée cette nuit! Elle était si peu inquiète de la présence de Mauvezin! Elle l'a regardé avec un dédain si calme lorsqu'il a osé l'inviter à danser! Elle était si confiante dans ma promesse de ne pas le provoquer qu'elle ne s'est aperçue de rien entre nous!

Non, je suis fou, ce n'est pas vrai, il n'y a rien de vrai! Mauvezin lui-même ne se doute pas de ce dont je l'accuse. Il a été sot, mal appris,... il a bien eu l'intention peut-être de la compromettre : il mérite une leçon, et il ne l'évitera pas; mais j'ai mal interprété ses paroles : *Il est trop tard!* — Que voulait-il dire? — Rien, sinon qu'il savait à quoi s'en tenir sur le refus de Marguerite, et que M. Désormes l'avait joué. — N'importe! j'ai rompu la glace, il faudra bien que, pour avoir retenu la bride dans les mains de Marguerite et serré son pied dans les siennes, il morde la poussière pour ne plus se relever, ce Lovelace cataleptique!

6 octobre. — Non! je ne dirai rien à Marguerite. Fanny a quitté Saint-Jean avec sa mère le lendemain du bal; je ne l'ai pas revue, je ne veux pas la revoir. Quand Marguerite sera ma femme, je lui dirai d'éloigner d'elle cette vipère... Ma femme! Marguerite ma femme! Le rêve de toute ma vie, le voilà qui se réalise, et une flèche empoisonnée me traverse le cœur!

M. Duluc est toujours très malade. Le docteur croit tout à fait au choléra. Ah! s'il allait mourir sans que je fusse vengé!... Vengé de

quoi? d'une mauvaise pensée seulement? Je n'ai peut-être que de puérils motifs d'aversion. Pourquoi haïr à ce point le rival que l'on supplante? N'est-il pas assez puni, assez humilié?

Marguerite semble croire que je ne peux pas avoir de ressentiment contre lui; elle paraît de si bonne foi! Ah! je suis bien coupable probablement envers elle! Qu'elle ne le sache pas, la pauvre enfant, qu'elle ne se doute jamais de ce que je souffre!

8 octobre. — Il est toujours dans le même état : de la fièvre, des divagations, aucune pensée suivie. Si j'allais le voir?... Peut-être que dans le délire la vérité lui échapperait... Mais sa mère ne me laisserait pas approcher de lui. Elle sait peut-être que nous nous sommes battus, que nous devons nous battre encore. Je n'ai ni le droit ni le courage de briser le cœur d'une mère.

J'ai été aux Loges, comme en me promenant. Il n'y a là qu'une masure et un vieux garde si sourd, si décrépit, si stupide, qu'il me paraît incapable d'avoir pu se prêter à un attentat!... Retenir un cheval qui se défendait, il n'en aurait pas eu la force! J'ai tâché de le faire causer, il ne comprenait rien à mes insinuations. Il souriait d'un air hébété. Il a un fils, un neveu peut-être; je n'ai pas songé à lui demander s'il vivait seul...

. . . . . .

Dolin m'a dit qu'il vivait seul avec sa vieille femme; leurs enfans demeurent au loin. Ce sont d'honnêtes gens. Donc Fanny a menti!

Marguerite se plaint de ne pas me voir à toute heure. Je lui réponds qu'elle passe sa vie à essayer des robes et que je suis absorbé de mon côté par mes affaires de succession, dont je ne m'occupe pourtant pas du tout. L'enfant est radieuse de me montrer ses belles toilettes, les cadeaux dont son père tient à honneur de la combler. Fanny lui a envoyé un collier que je lui ai arraché des mains en lui défendant de le porter; tout ce qui vient de Fanny doit être empoisonné. Ma brutalité a causé de l'effroi et de la stupéfaction à ma chère fiancée.

— Qu'as-tu donc contre Fanny? Elle a des défauts, c'est vrai; mais quand on est heureux, il faut tout pardonner.

Heureux!... Marguerite est heureuse, donc elle est pure! Oh! oui, son cœur est pur comme le ciel! Si elle eût été profanée, elle ne l'eût pas compris. N'était-elle pas évanouie d'ailleurs? Je crois et ne crois pas. Quel supplice!

... Je me suis calmé ce soir auprès de la statue. Je l'ai regardée longtemps. Le marbre! O pureté du marbre! es-tu donc un si grand mérite? Qu'importe cette blancheur immaculée dont tu n'as pas conscience, paisible Callirhoé? Le prix de la candeur est dans l'âme qui la conserve. Rien n'a souillé celle de Marguerite. Non, elle n'est

pas plus profanée que ne le serait cette statue par les embrassemens d'un fou!

Était-il fou, celui qui aima Galathée? L'amour du marbre!... Toujours!... c'est une idée fixe, je le sens! L'effroi de la souillure!... c'est un préjugé cruel... ou une injuste rigueur, un instinct sauvage peut-être!... J'aime mieux m'abandonner au doute qui me torture, puisque je ne peux pas le surmonter. Oui, je l'accepte, ce doute affreux, j'en ai le courage; je le brave, et je le foulerai aux pieds. Je serai l'époux heureux et fier de Marguerite. Je ne lui demanderai pas d'aveux humilians... Je me suis abstenu de toute question qui eût pu altérer la sainte pureté de son imagination, de même je m'abstiendrai de toute plainte qui pourrait navrer son cœur fidèle.

9 octobre. — Que ce marbre est beau! que cette Callirhoé est chaste! Si, comme Pygmalion, je n'eusse aimé qu'une idée,... une statue,... je ne souffrirais pas les tourmens de la jalousie!

. . . . . .

J'ose à peine confier au papier l'accès de délire que j'ai eu ce matin! N'importe, je dois me rendre compte de ce qui se passe en moi et l'analyser, je l'ai promis à Cadanet. Si c'est une maladie de mon cerveau, il m'aidera à la combattre. Je l'attends avec impatience... Puisse-t-il me railler, me faire rougir de moi-même!

Mais cette statue n'est l'œuvre de personne, c'est celle de Dieu! Quel artiste eût pu jamais imiter à ce point la nature?... N'est-ce point Callirhoé elle-même? La vie ne peut-elle pas avoir été suspendue?

Quel est ce mystère, la vie latente? Ce savant dont j'ai tant méprisé les théories sur le métamorphisme,... il avait raison peut-être, mais il ne voyait que la moitié de la question. Il voyait la substance transformée, il constatait les opérations mystérieuses de la mort... Oui, ce peut être là une femme qui a vécu, qui a aimé, et que la mort a surprise dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté; mais son âme? son âme qui n'a pu tomber inerte sous les étreintes de la transformation matérielle, son âme qui vit en moi par le souvenir, par la pensée, autour de moi peut-être par la vision et par de mystérieux appels que mes sens traduisent comme ils peuvent... O Callirhoé! si c'est là ton beau corps, et si ton âme errante cherche à revêtir ses anciens organes, l'amour ne pourrait-il faire ce miracle? Ne me l'as-tu pas crié dans mes songes? « Rends-moi ton amour, rends-moi la vie, arrache-moi au néant de la tombe! »

Ces pensées confuses brûlaient mon cerveau. Et, les yeux dans les siens, fasciné par ce regard immobile, je lui disais : Parle!

voyons, parle! Je me sentis serrer au front comme par une main de fer; tout mon sang reflua vers mon cœur! Ses lèvres remuaient, elle souriait, et sa bouche s'entr'ouvrait pour me laisser voir deux belles rangées de dents blanches; un son de voix que je reconnus pour l'avoir entendu déjà, me parlait dans une langue étrangère que je ne compris pas, et pourtant je crois que c'était de l'osque d'après les mots *souvenir,... sermens,... dieux Cabires,* prononcés dans cette langue. Elle a tendu vers moi sa main droite et m'a montré un large bracelet d'or caché jusqu'ici sous sa draperie de pierre. J'y ai lu les mêmes caractères que ceux gravés sur la plaque de bronze.

Callirhoé? Oui, c'est toi! l'obscurité se dissipe. Je te reconnais et je t'aime toujours! Et ne sachant ce que je faisais, je l'ai prise dans mes bras, ma main s'est posée sur un sein qui palpitait, les lèvres que j'ai rencontrées sous les miennes étaient chaudes et humides... Ses bras m'ont attiré sur son cœur, et, ivre d'un bonheur que je ne peux définir, j'ai couvert ce beau corps de baisers brûlans. Puis, éperdu de terreur, hors de moi, je me suis sauvé précipitamment. J'ai couru me cacher dans le bois, comme si j'avais commis un crime. Là, couché dans les bruyères, je suis resté anéanti... Peu à peu le grand air m'a ranimé.

... Le soleil miroitait sur les feuilles. Un sentier de sable blanc, perdu au milieu des fougères jaunies par l'automne, était tout un monde pour les infiniment petits de la création. Des scarabées aux reflets métalliques poursuivaient des mouches d'or qui les défiaient en se tenant immobiles dans l'air par le mouvement précipité de leurs ailes. Un lézard au corps d'émeraude vint prendre un bain de soleil sur le sable, qu'il soulevait en fine poussière. Pas d'autre bruit que le chant des grillons et le frémissement du vent dans les hautes branches. — Allons! me disais-je en revenant à la vie réelle, je viens d'éprouver ce qu'on peut appeler une véritable hallucination. Avoir vu remuer ce marbre, avoir cru qu'il me parlait,... et ce nom de Callirhoé que j'ai lu à côté du mien sur un bracelet imaginaire!

Et Marguerite? Je l'ai oubliée un instant; mais aussi c'est sa faute, elle me parle toujours des regards irrités de cette statue, comme si des yeux de verre pouvaient avoir une expression bonne ou mauvaise! Et Dolin qui prétend l'avoir entendue soupirer, et le vieux Carnat, et moi-même enfin qui ai raconté une foule de sottises! J'ai trop travaillé, j'ai trop fait de voyages dans le passé, j'ai nourri mon cerveau de recherches indigestes et hypothétiques, et ma pauvre raison cherche à s'envoler. Et puis j'ai eu tant de tourmens ces jours derniers! Il faut mettre ordre à tout cela. J'enfermerai Mme ou

Mlle Callirhoé quelque part où je ne puisse la voir, et je ne la regarderai que lorsque je me sentirai calme, très calme... Je ne veux cependant pas qu'on y touche. Je me sens devenir furieux de jalousie en pensant que quelqu'un portera la main sur cette peau suave et délicate... Mais, encore une fois, ce n'est que le marbre!

J'allai prendre mon cheval à la maison. J'avais besoin de mouvement et de distraction pour me remettre du trouble qui m'agitait. Je poussai au hasard jusque vers Dressais, dans ces prés qui bordent l'Indre. J'étais déjà venu en cet endroit, et je me plus à me rappeler qu'il y a deux ans j'avais fait là ma première déclaration à Marguerite. Je pensais au charme de mes premiers battemens de cœur pour ma fiancée. Elle occupait seule ma pensée alors; je n'étais pas tourmenté de ces ardeurs incompréhensibles pour Callirhoé, une morte ou une œuvre d'art, la fille de mon imagination à coup sûr.

En revenant à travers les brandes, je vis accourir de fort loin le chien du père Carnat. Quand il fut près de mon cheval, il lui sauta aux naseaux à plusieurs reprises, comme pour l'empêcher d'aller plus avant. Impatienté de ce manége, je mis pied à terre pour lui administrer une correction; mais, au lieu de fuir, il vint à moi en rampant et me regarda d'un œil vraiment humain. Il me léchait les mains, me grattait avec ses pattes, puis faisait quelques pas, m'attendait et revenait vers moi. Je compris qu'il me demandait de le suivre. Il me mena dans le bois des Aillands, et s'arrêta près d'un taillis d'où j'entendis sortir un chant monotone entrecoupé de soupirs et de râlemens. C'était Carnat qui se roulait et se tordait sur la terre comme s'il eût été en proie à l'épilepsie; il marmottait sur un rhythme bizarre le singulier chant du barde Taliezin, traduit en français:

« J'ai existé de toute ancienneté dans les océans, depuis le jour où le premier cri s'est fait entendre... Je ne suis point né d'un père et d'une mère,... mais du fruit du Dieu suprême, comme les primevères de la montagne et les fleurs des arbres. J'ai été formé de la terre... comme la fleur d'ortie... Par le Sage des sages, je fus marqué dans le monde primitif, dans le temps où je reçus l'existence... J'ai joué dans la nuit. J'ai dormi dans l'aurore... J'étais dans la barque avec Dylan, le fils de la mer, quand, semblables à des lances ennemies, les eaux tombèrent du ciel dans l'abîme. J'ai été pasteur il y a bien,... bien longtemps... J'ai transmigré dans la terre avant d'être savant. J'ai erré, j'ai circulé, j'ai dormi dans cent îles; dans cent cercles de l'existence, j'ai erré, j'ai transmigré. »

Comment ce centenaire avait-il connaissance de ces paroles? Par tradition sans doute.

Il se roula de nouveau, puis redevint calme. Ses yeux dilatés outre mesure se tournèrent vers moi.

— Qu'on me laisse mourir seul, dit-il. J'ai besoin de me souvenir... Ah! vous êtes... le guerrier Marc!... Je vous laisse le chien... votre chien, je veux dire; tout ce qui est ici n'est-il pas à vous?... C'est justice!... Un grand malheur s'approche... Dans les temps... la grand'fade... Call... Je ne sais plus ce que je dis,... trop vieux... Oui, c'est ça! — Et ses yeux roulaient dans leur orbite d'une manière effrayante. — Le chien noir,... étrangle,... étrangle!... — Et dans son râle il me sembla lui entendre prononcer : *Dhu-Lug*.

Il se leva, et, se redressant de toute sa taille, les yeux tournés vers le ciel et comme si la voix de Dieu l'eût appelé : — Me voici! dit-il, et il retomba mort.

Son chien sauta sur lui, le flaira au visage et poussa un hurlement sinistre, puis il vint en rampant se coucher à mes pieds.

Je revins à Saint-Jean pour avertir d'enlever le corps de Carnat. Son chien n'a pas voulu me quitter. L'analogie du nom de Carnat avec celui du Karnach de mon histoire, cette mort soudaine, ce chant celtique qui me ramenait dans le passé, ce grand dogue noir qui me suivait, comme le faisait jadis le fidèle Dhu, et ce vague souvenir du nom de Callirhoé sur les lèvres du moribond, tout me semble prouver clairement désormais que ce que nous appelons hallucination ou folie doit être quelque autre chose que nous ne savons pas définir, surtout quand la vue, l'ouie, le toucher, tous les sens enfin et jusqu'au même fait inexplicable vu, entendu ou répété par plusieurs personnes à la fois, sont en jeu comme ils l'ont été autour de moi depuis la découverte de Callirhoé.

A quoi bon se débattre contre l'évidence?... Mais il faut cacher cela et tâcher de n'effrayer personne. Marguerite est trop jeune encore pour être initiée à de tels mystères. Sa raison y succomberait, car la mienne se révolte encore!

Raison, raison! qui es-tu? L'habitude d'une dose d'ignorance, d'une masse de préjugés vulgaires... Il faut te soumettre, renouveler ta lumière et ouvrir tes yeux appesantis!

RÉCIT DE CADANET.

Je partis de Constantine dès que j'eus reçu la lettre de Marc, et j'arrivai à Saint-Jean le 10 octobre. J'étais au courant des allures de la maison par ma correspondance avec mon ami. Je connaissais déjà, pour ainsi dire, M. Désormes et sa fille; aussi la présentation ne fut-elle ni longue ni gênante. D'ailleurs je n'aime guère les cérémonies, et une heure après j'étais installé dans la pièce au-dessus de la bibliothèque.

Marc me parut très calme, ce qui ne laissa pas de me surprendre d'après tout ce qu'il m'avait écrit et tout ce qu'il me raconta. J'avais craint un peu d'exaltation chez lui, et je trouvai au contraire un homme raisonnant et analysant froidement les écarts de son imagination. Il était bien plus tourmenté des insinuations de Mlle Fanny sur le compte de Marguerite que des manifestations amoureuses et chimériques de la statue. Le malheur dont il soupçonnait sa fiancée d'avoir été victime n'était pour moi qu'une atroce invention de sa rivale. Marc était trop absorbé et trop préoccupé pour s'apercevoir des soupirs et des regards enflammés de Mlle d'Astafort; mais je l'avais vue à Saint-Jean le jour de mon arrivée, et j'avais été frappé de sa manière d'être. Dès le lendemain, je rassurai Marc sur ses folles inquiétudes, et comme il doutait encore, je le poussai à s'expliquer franchement avec sa fiancée, qu'il était du reste bien décidé à épouser quand même.

J'allai chercher Mlle Désormes en lui disant que Marc avait sur le cœur un gros chagrin dont il n'avait pas voulu me faire part, mais qu'elle seule devait connaître et pouvait dissiper. Je les laissai ensemble, et quand Marc vint me rejoindre, il me dit, tout rayonnant de joie et de bonheur, que cette charmante enfant était si pure qu'elle avait été bien longtemps avant de comprendre ses inquiétudes, et qu'il n'était pas même sûr qu'elle les eût comprises.

Je voulais aussi qu'il tirât au clair son affaire avec M. de Mauvezin. Attendre après le mariage pour faire peut-être une veuve dès le lendemain me paraissait plus cruel que de se battre tout de suite. J'allai à Chizé; je commençai par porter à la marquise les respects de Mlle Désormes et de Marc, qui m'en avaient chargé. Elle les accepta froidement, mais poliment. Je vis son fils : il était pâle et maigre, assis devant la cheminée; il regardait d'un œil terne, presque abruti, le feu qui s'éteignait. Faire battre un moribond ne me parut pas possible.

— Venez-vous me présenter les excuses de M. Valery? me dit-il d'une voix faible.

— Non, monsieur, je venais prendre vos ordres.

— Je n'aurai bientôt plus d'ordres à donner à personne; vous voyez ces braises qui se consument? Voilà où j'en suis.

Je cherchai à le réconforter, mais ce fut inutile.

— Ce n'est, me dit-il, ni l'amour ni la jalousie qui m'ont mis dans cet état. J'avais renoncé à Mlle Désormes, je n'en voulais à personne qu'à son imbécile de père, et je comptais ne m'en venger que par l'indifférence quand j'ai été pris, torturé par cet affreux mal. Je veux faire ma paix avec les vivans avant de m'en aller. Dites à M. Valery que je lui pardonne de m'avoir cherché une querelle d'Allemand. Il faut qu'on l'ait trompé, qu'on ait inventé quelque

propos. Dites-lui que je jure sur l'honneur n'avoir jamais témoigné le moindre dépit contre lui ou contre Mlle Désormes.

— Il ne s'agit pas tant de cela, lui dis-je, que d'une tentative que vous auriez pu faire, le soir d'une certaine chasse, pour prolonger un tête-à-tête avec Mlle Désormes contre le gré de cette jeune personne.

— Je ne sais, reprit-il, comment il a plu à Mlle Désormes d'interpréter ma conduite; mais, sur l'honneur, voici ce qui est arrivé. Il est bien certain que j'avais profité de l'occasion pour la séparer du groupe qui chevauchait avec nous. Je voulais lui faire ma déclaration et voir si ses taquineries étaient une coquetterie à mon adresse ou à celle d'un autre. Autorisé par son butor de père à lui faire ma cour, je désirais interrompre son galop échevelé sous la pluie, et, j'avouerai tout, compromettre un peu ma promise. N'était-ce pas mon droit? Jusque-là elle n'avait pas dit non quant au mariage.

— Mais elle n'avait pas dit oui, répondis-je, et d'ailleurs il faudrait savoir jusqu'où vous comptiez l'étendre, ce prétendu droit!

— Ah çà! dit M. de Mauvezin en élevant un peu sa voix affaiblie, personne ne m'accusera, j'espère, d'avoir eu l'idée d'un viol? Cela rentrerait dans la cour d'assises, et jamais un Mauvezin...

— Il suffit, monsieur, et s'il en est ainsi, M. Valery retire son offense et il la regrettera vivement, j'en réponds pour lui.

— Soit! n'en parlons plus, dit-il en poussant un profond soupir... J'aurais mieux fait d'épouser...

— Mlle d'Astafort? Il en est temps encore, monsieur.

Je hasardais cette question à cause d'un doute que j'avais dans l'esprit. Le jeune homme se troubla et me dit naïvement :

— Tiens! Est-ce que vous savez?... J'y ai songé; j'ai eu tort d'y renoncer. Eh bien! si je revenais à la santé, je ferais peut-être bien de réparer;... j'ai eu des torts!... mais me les pardonnerait-elle?

— Si elle ne les pardonne pas, repris-je, vous aurez au moins fait votre devoir.

Je lui souhaitai une meilleure santé, et, de retour à Saint-Jean, je donnai à Marc les explications de M. de Mauvezin en lui affirmant qu'elles étaient sincères. Elles lui ôtèrent, comme on le pense bien, un grand poids de la poitrine.

La veille du jour de la signature du contrat, M. Désormes et sa fille ont été chez Mme d'Astafort. Marc a dû rester pour s'entretenir enfin réellement de ses affaires avec M. Lormond. Profitant de l'occasion pour voir le pays, j'ai suivi à cheval la voiture de mes hôtes. Les dames de Dressais ne nous attendaient pas, aussi leur a-t-il fallu une grande demi-heure pour s'habiller avant de nous rece-

voir. Mme d'Astafort avait endossé la fameuse robe de soie puce et le médaillon conjugal. Mlle Fanny, mise plus simplement, en robe noire et col blanc rabattu sur une cravate rouge, était vraiment une jolie femme.

Après quelques minutes passées à dire des riens, où je retrouvais les manières communes et l'inépuisable faconde de la grosse dame décrite dans le journal de Marc, j'ai suivi ces demoiselles dans des prairies au bord de l'Indre. Les deux amies étaient passées devant. Mlle Désormes s'arrêtait de temps en temps pour cueillir une fleur ou une herbe aquatique. Je cherchais aussi des plantes pour aller faire l'aimable auprès de la future de mon ami, quand un grand cri me fit lever la tête; mais je ne vis que la robe noire de Mlle d'Astafort au milieu des oseraies. Je courus au bord de la rivière, profonde et rapide en cet endroit. Fanny, muette, immobile, regardait fixement un ruban bleu qui flottait au-dessus de l'eau. Le bouillonnement qui surgissait du fond de la rivière me fit comprendre que Mlle Désormes était tombée là. Je ne pris pas le temps de le demander à sa compagne, et j'allais me jeter à l'eau quand je vis apparaître la tête blonde de Marguerite, que je n'hésitai pas à empoigner par les cheveux. J'attirai sur la berge la pauvre enfant, qui se débattait sans comprendre ce qui venait de lui arriver. Elle suffoquait, et je ne savais que faire. Je beuglais comme un taureau pour appeler M. Désormes, qui me fit l'effet d'un père bien négligent, et je donnai au diable mon ami Marc, qui aurait dû être là. Sa fiancée reprit courage, regarda autour d'elle, vit ma veste de spahi, me prit pour Marc, et, cachant son joli visage tout mouillé sur ma poitrine, elle fondit en larmes. Cette crise était salutaire. Elle me reconnut bientôt et me demanda pardon de sa méprise. C'est bien la première fois que cela m'arrive, et je suis flatté que mon museau de singe ait été confondu un instant avec celui d'Antinoüs. Je lui demandai comment elle était tombée là, si c'était en voulant cueillir une fleur. Elle me répondit qu'elle avait glissé, et que Fanny, voulant la retenir, l'avait poussée bien maladroitement. Je regardai alors Fanny, que dans mon trouble j'avais oubliée, et je la vis étendue sur l'herbe. Marguerite me dit : — Voyez comme elle a du chagrin ! — Et elle me pria de la secourir.

Fanny n'était qu'évanouie, si toutefois elle n'en faisait pas la grimace, et Mlle Désormes réclamait plus de soins. Je la ramenai à la maison pour qu'on la réchauffât et la fît changer de tout. Quand je l'eus remise à son père, je courus chercher Fanny. Celle-ci était assise au bord de la rivière et regardait la place où avait disparu sa compagne.

— Elle est sauvée ! lui dis-je brusquement.

Elle poussa une exclamation de joie qui ressemblait à un cri de colère. Aurait-elle voulu se défaire d'une rivale? Je ne pus me défendre de ce soupçon; mais je n'en fis rien paraître.

Nous sommes repartis pour Saint-Jean dès que Mlle Désormes a pu se remettre en route; à mi-chemin, nous avons rencontré Marc, qui venait au-devant de nous. Après lui avoir raconté ce qui s'était passé, je lui demandai s'il en avait été averti, pour accourir d'un air si effaré.

— J'ai eu le pressentiment d'un malheur, me dit-il; j'étais plongé dans les papiers d'affaires avec M. Lormond, quand j'ai entendu dans la bibliothèque un rire éclatant qui a surpris le notaire autant qu'il m'a effrayé. J'avais reconnu le rire de Callirhoé, je me souvenais de ses menaces, et je tremblais qu'il ne fût arrivé un malheur à Marguerite.

— Allons, voilà que tu divagues! lui dis-je; c'était Nanniche!

— Non, il n'y avait là personne! N'importe, tu as sauvé Marguerite!

Il m'embrassa avec effusion, comme si j'avais fait quelque chose de bien beau en ne laissant pas périr sa fiancée.

Pendant que le docteur Thibaut, appelé auprès de Mlle Désormes, assurait qu'elle ne se ressentirait pas de l'accident, je questionnai M. Lormond, qui m'affirma avoir également entendu le rire d'une femme dans la bibliothèque, ce qui ne m'a pourtant pas persuadé que la statue s'en fût mêlée.

Le 15 octobre, le mariage fut célébré à la municipalité. Marc et Marguerite, étant protestans, furent mariés par le pasteur. On mangea toute la journée, on dansa et on joua toute la nuit. Mlle d'Astafort était très bien mise et très belle. Elle était si calme que je me reprochai mes soupçons. Elle quitta le salon vers deux heures du matin. Mme Marguerite Valery ne songeait nullement à se retirer, au grand déplaisir de quelques farceurs de province qui ménageaient aux époux de petites plaisanteries de *haut goût*. Ces messieurs se virent forcés de quitter le bal avant que la mariée eût renoncé à danser. J'étais monté me coucher, je dormais au son des violons et au bruit des contredanses qui allaient leur train en bas, quand Marc vint m'éveiller. Il était très agité et tenait une lettre.

— Voici, dit-il, ce que Nanniche vient de me donner de la part de Fanny, avec injonction de ne me remettre ce billet qu'au moment où j'irais rejoindre ma femme.

— C'est quelque plaisanterie de noces, lui dis-je.

— Lis, et tu verras!

Saint-Jean, 15 octobre.

« Marc, c'est une morte qui vous écrit, car lorsque vous lirez cette lettre, je ne serai plus. Vous devez savoir la véritable cause de mon suicide, et je veux vous faire ma confession entière.

« Marc, il y a deux ans, vous deviez être mon époux. Dès que je vous ai vu, je vous ai aimé; mais Marguerite a profité de tous les avantages de la beauté, de la coquetterie et de la fortune pour vous rendre sourd et aveugle à tout ce qui n'était pas elle. Après votre départ, je cachai ma douleur, je fis taire ma jalousie, et je feignis l'amitié pour Marguerite afin de m'entretenir de vous avec ma rivale. C'était encore un bonheur! Elle me lisait quelques passages de vos lettres, et je comprenais bien que vous n'aimeriez jamais qu'elle. Par dépit, par désespoir, j'ai essayé de donner le change à l'amour que vous m'inspiriez. J'ai voulu aimer M. de Mauvezin, je me croyais aimée de lui. Et puis j'ai vu qu'il était un misérable : il recherchait la main de Marguerite! J'étais outrée, dégoûtée de tout. Je méprisais tous les hommes. J'ai reçu avec indifférence la nouvelle de votre retour; mais, en vous voyant, toute ma passion pour vous, toute ma rage contre Marguerite se sont réveillées plus impétueuses et plus invincibles que jamais. J'ai bien senti que je n'avais jamais aimé l'*autre!* Alors je l'ai aidé dans ses projets, je l'ai encouragé à rechercher Marguerite; j'ai tâché de lui persuader qu'elle avait du goût pour lui. Oh! si le soir de la chasse il avait eu un peu plus d'esprit et de courage!... comme j'aurais été vengée! Je me serais mise en travers de votre chagrin, et j'aurais tant fait que vous m'auriez épousée,... par dépit peut-être, mais j'aurais été à vous!... Mauvezin, pour n'avoir pas su vous enlever le cœur ou la main de votre bien-aimée, m'était devenu odieux. J'ai voulu d'un seul coup empêcher un duel où vous pouviez être tué, et le punir pour mon propre compte, car moi seule, en d'autres temps... L'histoire des Loges est arrivée l'année dernière... C'était aussi après une chasse... Marguerite n'y était pas... Il jurait de m'épouser. J'ai châtié mon séducteur par le poison; il mourra! Quant à Mlle Désormes, cet éternel obstacle dans ma vie, je me serais débarrassée d'elle par le même moyen, si je n'eusse été retenue par les liens du sang, car elle est ma sœur! Ma mère, me voyant irritée contre Marguerite au point d'avouer mes projets de vengeance, a cru devoir me révéler ce beau secret pour la sauver. Ah! pourquoi l'a-t-on secourue avant-hier? L'occasion était si belle et la rivière si profonde! Oh! alors, Marc, nous n'aurions été que vous et moi dans la vie, et je vous aurais tant aimé!...

« J'ai espéré jusqu'au dernier moment que votre mariage serait

rompu, puis j'ai voulu me convaincre pleinement de mon malheur en assistant à vos noces. Je me plaisais dans ma souffrance, je la savourais en disant : Dans une heure ou deux, j'en finirai avec la vie.

« Maintenant, quand même Marguerite ne serait plus, vous ne pourriez jamais aimer une fille deux fois criminelle, et je sens que je dois vous être odieuse... C'est pour cela que je meurs en me disant, comme la jeune druidesse de votre légende : Peut-être un jour vous retrouverai-je, et alors vous aimerez la malheureuse et coupable Fanny, qui vous accuse devant Dieu de tout le mal qu'elle a fait par amour pour vous, mais qui sera purifiée par la mort qu'elle s'impose !

« Adieu, adieu ! soyez heureux, si cela est possible, dans cet affreux monde !

« Il est inutile de savoir ce que je suis devenue. Adieu ! Marc, je vais mourir en serrant sur mon cœur ce collier algérien qui me vient de toi. Adieu ! je t'aime. « FANNY. »

Cette lettre de Mlle d'Astafort ne me parut que trop sérieuse. Je dis à Marc : — Il n'y a pas de noces qui tiennent, il faut chercher cette malheureuse fille, la sauver malgré elle.

Nous nous sommes informés auprès de Nanniche. Elle nous a dit avoir vu vers deux heures du matin Mlle d'Astafort monter dans la chambre qu'elle avait l'habitude d'occuper lorsqu'elle venait à Saint-Jean. A trois heures, Mlle Fanny l'avait appelée, lui avait remis cette lettre pour M. Valery, et l'avait congédiée en disant qu'elle allait se coucher. Nous sommes montés à sa chambre, sans donner l'éveil dans la maison ; je pensais la trouver agonisant sur son lit. La clé était en dehors et la porte fermée. Marc l'ouvrit résolûment et entra. Il n'y avait personne. Sa toilette de bal était éparse sur les meubles, le lit intact. Nous courûmes dans le parc, au bord de l'étang ; mais comment chercher un cadavre au fond de l'eau par une nuit obscure ? Nanniche, qui s'était inquiétée de nos questions, avait cherché à sa manière. Elle accourut nous dire que Fanny devait être sortie à cheval, vu que son amazone n'était pas dans l'armoire. Aux écuries, Kadour m'apprit qu'en effet elle était partie à cheval à trois heures et demie. Il n'avait pas été surpris de cette promenade si matinale, Fanny étant déjà sortie seule plusieurs fois avant le jour lorsqu'elle habitait Saint-Jean. Elle s'était dirigée sur Dressais. Nous montons à cheval, suivis de Kadour. Il était cinq heures, la fugitive avait une heure et demie d'avance sur nous, mais en nous hâtant nous espérions la rattraper. Elle n'était pas à Dressais, et sa mère, qui couchait à Saint-Jean, n'y était pas rentrée. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à Ardentes, où nous apprîmes

qu'on avait entendu sur les quatre heures du matin le galop d'un cheval qui se dirigeait sur Jeu-les-Bois ou La Verrerie. Dressais étant sur le chemin de La Verrerie, comme elle n'y était point passée, elle s'était donc dirigée sur Cluis par Jeu-les-Bois et la route d'Aigurande. Nous arrivâmes à Cluis vers neuf heures, nos chevaux avaient onze lieues dans les jambes. Pendant qu'ils mangeaient l'avoine, j'allai aux renseignemens. Une amazone ne court pas le pays toute seule sans attirer l'attention ; je sus qu'elle était passée depuis deux heures et avait pris la direction d'Orsennes. Elle gagnait sur nous, il est vrai que nous avions perdu du temps en allant à Dressais pour revenir à Ardentes et refaire encore la moitié du même chemin. Nous repartîmes; mais, à la bifurcation de la route d'Argenton, comme nous ne savions plus que faire, une petite paysanne nous dit l'avoir vue se diriger au pas vers les Touchards. Là on ne sut ce que nous voulions dire; nous retournâmes, cherchant toujours quelque piste révélatrice, lorsque Kadour me montra un fer sur le bord du fossé, près d'un chemin qui monte et va aboutir aux Chocats. Nous suivîmes sur la terre humide la trace du cheval déferré.

Le chemin que nous suivions était vertigineux, il surplombe la Creuse, qui gronde au milieu des rochers à six cents pieds au dessous, et je pensais qu'une voiture qui verserait en cet endroit roulerait jusque dans la rivière sans aucune chance de s'arrêter sur cette pente herbue et glissante; le petit parapet de terre n'était même pas une garantie bien sûre pour les cavaliers. De plus, je remarquai qu'il était fraîchement écrasé par un pied de cheval. Je me penchai et vis une longue écorchure dans le gazon au bord du précipice, et en bas, sous nos pieds, au bord de la Creuse, un cheval mort que deux paysans regardaient. Je ne pouvais reconnaître, vu la grande distance, si c'était la monture de Fanny; mais j'eus l'intuition qu'elle s'était tuée là en se précipitant dans l'abîme.

En un temps de galop, nous fûmes au Pin; la population était en émoi, et quelques paysannes se pressaient avec curiosité devant la porte du presbytère sans oser y entrer. J'appris qu'on y avait apporté la *dame* que son cheval venait de tuer et que nous cherchions sans doute. Nous entrons, c'était Mlle d'Astafort en effet, couchée sur un matelas, le corps caché sous des couvertures. Elle était pâle; la face ensanglantée, les yeux hagards, elle respirait encore. Un médecin me prit par le bras et me dit tout bas : — Il n'y a rien à faire, elle est perdue! ayez du courage! — Et il sortit. Ce brave docteur nous avait pris pour le mari et le frère de la mourante.

Fanny reconnut Marc, voulut faire un mouvement pour lui tendre la main, mais elle poussa un cri déchirant et retomba affaissée sous la douleur. Je crus qu'elle était morte. Marc s'agenouilla près d'elle,

les assistans en firent autant et récitèrent à demi-voix des prières. Quelques minutes après, elle rouvrit les yeux et dit à mon ami avec une voix à peine distincte :

— Merci ! vous étiez venu pour me sauver... inutile... c'est fini !... donnez-moi un baiser... le premier et le dernier;... vous ne pouvez refuser à une morte... Et dans un suprême effort elle entoura la tête de Marc de son bras droit, l'autre était brisé; ses lèvres déjà froides effleurèrent les lèvres de celui qu'elle avait si cruellement aimé; elle murmura un mot inintelligible, poussa un faible soupir, et sa tête se renversa en arrière.

Marc se releva, il était aussi pâle que Fanny. Je n'étais pas précisément gai, c'est toujours une chose navrante que de voir mourir une femme jeune et belle; mais dans mon âme et conscience Fanny avait bien fait d'en finir avec une vie de rage et de folie. S'était-elle vantée de crimes imaginaires? Mauvezin n'était pas mort, mais le docteur Thibaut ne pouvait pas affirmer que le poison ne fût pour rien dans son affaire.

Les gens de l'endroit attribuèrent la mort de Fanny à un accident. Son cheval aura pris peur, disaient-ils, il se sera jeté du côté du ravin, et en glissant sur la pente de gazon aura roulé jusqu'au fond du précipice. Un petit chevrier qui gardait ses bêtes dans les rochers avait vu passer au-dessus de sa tête femme et cheval qui ne s'arrêtèrent que sur les cailloux du torrent. — C'était, disait-il, comme deux boules qui rebondissaient sur les rochers.

Les quinze lieues que nous avions faites tout d'une traite, pour arriver un quart d'heure trop tard, avaient épuisé nos chevaux. Aucun moyen de transport dans ce hameau perdu; nous avons dû y passer la nuit, et le lendemain, après les formalités à remplir, nous avons pu faire porter le corps de la malheureuse Fanny à Dressais. Nous l'y avons précédé pour avertir sa mère, qui ne savait rien encore et qui la faisait chercher partout. Pauvre femme! quelle scène affreuse! Je suis resté auprès d'elle. Marc est retourné à Saint-Jean pour apprendre à sa femme et à son beau-père le malheur qui venait d'arriver et que nous avons attribué, nous aussi, à un accident.

M. Désormes et sa fille vinrent aussitôt assister Mme d'Astafort. Mme Valery, ignorant que Fanny fût sa sœur, trouva de bonnes paroles à dire pour consoler autant que possible la malheureuse mère; mais je vis bien, au chagrin et aux larmes silencieuses de M. Désormes, qu'il pleurait une fille et non une étrangère. Quand nous revînmes à Saint-Jean, il était plus de minuit.

Le lendemain, j'ai été témoin d'une scène non moins terrible; mais je ne veux pas empiéter sur les événemens et je laisserai par-

ler Marc, que j'interrogeai sévèrement à quelques jours de là. Voici ce qu'il me raconta :

« Dès que ma femme et mon beau-père furent partis pour Dressais, j'étais tellement brisé par les émotions et par la fatigue de la veille qu'à huit heures du soir je me suis jeté tout habillé sur mon lit. Je n'ai pu dormir, j'ai entendu sonner neuf heures, puis dix, et comme le dixième coup achevait de vibrer, on a frappé à la porte qui communique de ma chambre à la bibliothèque. J'ai cru que c'était ma chère femme. J'étais étonné de la voir revenir si tôt de Dressais et accourir avec tant de vaillance pour la première fois dans mes bras; mais sa pureté est si grande que je ne devais songer qu'à la bénir d'une telle confiance. Je voulais m'élancer à ses genoux, j'étais comme paralysé. Elle entrait sans lumière : craignant qu'elle ne se heurtât contre quelque meuble, je lui criai de prendre garde.

« — J'y vois clair, répondit-elle avec un accent singulier.

« Je m'étais levé. Je la cherchais à tâtons dans la chambre. Tout à coup j'entendis craquer effroyablement le lit que je venais de quitter; je crus qu'il venait de se briser. J'y courus, je me sentis enlacer par des bras froids comme du marbre. — Mon Dieu ! comme tu as froid ! m'écriai-je.

« — Oui, dit-elle, j'ai froid, bien froid, réchauffe-moi ! Fanny aussi a froid maintenant.

« Et elle se mit à rire comme avait ri la statue. J'ai eu peur, j'ai cru reconnaître le fantôme de Callirhoé, et tout tremblant je lui ai demandé qui elle était.

« — Ta femme, ta vraie femme ! Dis-moi que tu m'aimes, que tu n'aimeras que moi !...

« Ses membres souples, mais glacés, s'enlaçaient à moi comme des serpens, ses baisers passionnés semblaient vouloir me ravir l'âme.

« — Jure-moi donc que tu m'aimes, disait-elle en m'étreignant avec rage, jure-le-moi... devant Dieu... devant les dieux Cabires !...

« — Quelle singulière idée ! lui dis-je; mais, croyant comprendre enfin que tout ce que j'avais pris pour des hallucinations n'était qu'un jeu de ma femme, qui finissait par se dévoiler, je lui fis tous les sermens, je me livrai à tous les transports de la passion, mais sans savoir si j'étais éveillé ou si j'étais la proie d'un rêve délirant. Pourtant j'entendis sonner minuit et le roulement d'une voiture qui s'arrêtait devant le perron. Depuis ce moment, je ne me rappelle rien jusqu'à celui où le jour parut, et avec lui l'horrible réalité. La femme qui dormait à mes côtés n'était pas Marguerite, mais Callirhoé !... Je cherchai à la réveiller... Réveiller le marbre !... Ses bras immobiles, étendus au-dessus de sa tête, ne bougeaient pas,

ses paupières, closes à tout jamais, ne pouvaient se soulever, ce cœur de pierre ne palpitait plus. C'était la statue!... mais dans une tout autre pose que celle qu'on lui connaissait. Aucun voile ne cachait plus ses formes admirables. J'étais anéanti, je regardais fixement cette Vénus antique qui vivait quelques instans auparavant, et m'adressant à elle : — La vie, qu'est-ce donc? Le passé et l'avenir ne sont-ils pas des mots vides de sens? L'éternité, voilà le présent. Mort ou vivant, qu'ai-je fait depuis que je t'ai quittée? Parle, puisque pour toi le temps et la mort n'existent pas! Réponds...

« Mais elle était muette, glacée, pétrifiée. La reporter sur son piédestal était impossible; cette pose voluptueuse ne permettait plus qu'elle se tînt debout, et que penserait-on d'ailleurs de cette circonstance inexplicable? Il fallait la cacher, la faire disparaître. Tu connais ce cercueil gallo-romain qui est dans la bibliothèque, j'en ai soulevé le couvercle de pierre, et avec des efforts inouis, des forces décuplées par le désespoir, j'ai porté Callirhoé jusque-là. Je suis certain que c'était elle, et je l'y ai enfermée; puis, la dalle replacée, je suis sorti sur la brande en cherchant comment j'expliquerais la disparition de ce démon, de cet ange... J'étais stupidement absorbé dans la recherche d'une explication impossible lorsque tu es venu me chercher! »

Tel fut le récit de Marc. Je reprends le mien à partir du jour qui suivit cette étrange nuit.

Ce jour-là, dès le matin, M. Pillepuce et un Anglais de ses amis étaient venus pour voir la précieuse découverte de Marc. Je sais que cet Anglais avait fait des offres d'argent assez considérables à M. Désormes pour avoir la statue en sa possession; mais Marc avait toujours refusé : cette proposition l'avait même irrité au point que Marguerite s'était promis de congédier les acheteurs la première fois qu'ils reviendraient.

J'étais sorti pour me promener, lorsque je rencontrai Marc, dont l'air soucieux et sombre me surprit. Avait-il passé la nuit auprès de sa femme? Je n'osai le lui demander. Lui-même semblait craindre les questions, et, d'un ton à la fois contraint et agité, il me parla des tristes événemens de la veille et prononça plusieurs fois le nom de Fanny.

J'étais soucieux moi-même de voir son mariage inauguré sous de si sombres auspices, et je m'efforçai de le distraire en lui parlant de l'Afrique. Il me répondit par complaisance, il ne m'écoutait pas, et parlait au hasard, comme s'il eût oublié Saint-Jean et Marguerite. Je lui rappelai que l'heure du déjeuner approchait, et, bien que j'eusse de la répugnance à lui parler de la statue, je crus de-

voir l'avertir de la visite de l'Anglais qui demandait à la voir. Marc haussa les épaules, et, sans répondre, reprit avec moi le chemin de la maison. Il était déjà près de midi, et Mme Marguerite ne venait pas déjeuner. M. Désormes appela Nanniche pour savoir ce que faisait sa fille; mais la femme de chambre, qui n'avait pas osé, par discrétion, entrer le matin chez sa maîtresse, revint dire qu'elle n'était pas dans son appartement, et que son lit n'annonçait pas qu'elle se fût couchée.

On chercha Marguerite sans pouvoir la trouver. M. Pillepuce et l'Anglais causaient tranquillement dans le jardin avec Marc, qui semblait calme. Il leur disait avoir envoyé la statue à Paris. Je lui fis part de mon inquiétude au sujet de sa femme. Il quitta aussitôt ces messieurs, et nous la cherchâmes ensemble. En passant dans la bibliothèque et en voyant la statue sur son socle, il devint pâle et poussa un cri d'effroi. Je lui demandai ce qu'il avait, je le pressai de questions, il ne répondait rien et semblait chercher à rassembler ses idées. M. Désormes et moi étions seuls avec lui.

— Étrange! étrange! disait-il, comme un homme qui rêve tout éveillé. Comment Callirhoé est-elle ici?

— Qu'y a-t-il là d'étrange? lui dis-je.

— Mais alors, cria-t-il avec effroi et en courant au sarcophage antique, qui donc est là dedans?

Et il souleva avec une force surhumaine la large dalle de pierre qui recouvrait une femme... C'était la sienne!

— Ma fille! cria M. Désormes, morte! morte! Étouffée! Malheureux, tu l'as tuée!

Marc était resté immobile, d'une main soutenant le couvercle et de l'autre cherchant à retirer le corps de sa jeune femme. M. Désormes se jeta sur elle et l'emporta en sanglotant.

Mon pauvre ami laissa retomber la dalle, qui se brisa, puis il partit d'un éclat de rire effrayant, un rire de fou. Pillepuce et l'Anglais, sans rien savoir, étaient accourus au bruit. — Comment! lui dit M. Pillepuce, vous nous disiez que la statue était à Paris, et la voici! Voyons, si vous en voulez cent mille francs, M. Wilson est prêt à vous les compter!

— La statue? cria Marc, en proie à un véritable accès de démence, et en saisissant une hache celtique en cuivre, lourde comme une masse; la statue? Vous voulez acheter la statue?

Il était si effrayant que l'Anglais s'enfuit dans le salon, le chimiste se rejeta dans un coin en voyant Marc brandir cette arme redoutable, dont il frappa la statue au front. Du premier coup la tête vola en éclats; puis il s'acharna à briser le torse, les bras, et ce ne fut bientôt plus qu'un tronçon informe. A chaque coup de marteau

il criait : — Malheur! malheur à toi, Callirhoé! Sois détruite à jamais! sois anéantie!

L'œuvre d'art réduite en poussière, il courut à la plaque de bronze : — Plus de serment! disait-il, plus de dieux Cabires! Plus rien, rien que le néant!

Quand il eut fini son œuvre de destruction, il jeta son arme, me regarda, et me dit avec plus de calme : — Ah! tu étais là, Cadanet? Tu vois, je romps avec le passé, je tue ma folie! Je suis de sang-froid maintenant! Et si ces messieurs, ajouta-t-il avec un sourire navrant, veulent un échantillon de la *grand'fade*, qu'ils l'emportent; ils s'assureront si c'est une femme pétrifiée.

Je me tournai vers M. Pillepuce, qui, la loupe à la main, restait absorbé dans la contemplation muette d'un fragment de la statue. — Regardez, me dit-il, ce filet rose dans le marbre! Ne dirait-on pas d'une veine?

— Taisez-vous! lui dis-je. Emportez tous les échantillons que vous voudrez. Le moment est mal choisi pour bâtir des théories. Allez-vous-en! Vous voyez bien qu'on ne peut s'occuper de vous.

Ils nous laissèrent; mais je ne pus me délivrer du chien noir, qui ne quittait plus Marc, et qui, flairant les débris de la statue, poussait des hurlemens épouvantables. Le désespoir inexplicable de cette bête me troubla, je l'avoue, et j'eus peine à me défendre des superstitions auxquelles Marc était en proie. Je réussis enfin à mettre le chien à la porte, et, revenant à mon ami :

— Si ta femme est morte, lui dis-je, je n'entends pas que tu te fasses sauter la cervelle.

— Sans elle, tout m'est indifférent; tu feras de moi ce que bon te semblera. — Et mon pauvre ami fondit en larmes. Je le laissai pleurer.

Mme Valery avait repris connaissance; mais elle fut entre la vie et la mort pendant quarante-huit heures. Le docteur nous annonça enfin le surlendemain qu'elle était sauvée. Elle demanda son mari. Elle n'avait aucun souvenir, aucune notion du meurtre qu'il avait failli commettre. Elle l'apprit plus tard, en même temps que la destruction de la statue. Loin d'en vouloir à Marc, elle parut vivement satisfaite de la vengeance qu'il avait tirée de sa rivale imaginaire. Depuis, elle a bien voulu me raconter ce qui s'était passé dans la nuit qui faillit lui être si fatale, et voici son récit exact :

« Nous étions revenus de Dressais à minuit. Mon pauvre père avait tant de chagrin qu'il n'a pas su me cacher les liens qui l'attachaient à Fanny. Je suis restée près de lui, cherchant à le consoler jusqu'à trois heures. Le voyant un peu plus calme et résigné, je l'ai quitté pour rentrer chez moi. J'étais moi-même très troublée et

brisée par les émotions de la veille. J'eus envie de descendre près de Marc, j'étais inquiète de lui, je craignais qu'il ne fût malade, et j'avais bien le droit d'aller le voir; mais je ne sais quelle sotte peur s'empara de moi : je restais clouée debout, mon flambeau à la main, sans oser prendre une décision, lorsque, dans le silence de la nuit, un rire sinistre qui semblait traverser les airs me glaça de terreur. Je m'imaginai que c'était l'âme de Fanny qui planait autour de Saint-Jean, je tombai à genoux et je priai pour elle. J'entendis sonner quatre heures, et un instant après un second rire plus prolongé et plus effrayant que le premier me sembla venir du donjon ou de la chambre de Marc. J'eus le pressentiment qu'il était malade, en proie à quelque crise nerveuse. Alors, tremblant de tous mes membres, je descendis précipitamment; mais, avant d'oser pénétrer dans sa chambre, je prêtai l'oreille. Le plus profond silence régnait de nouveau dans la maison et chez lui. Ce silence, au lieu de me rassurer, m'effraya davantage. Marc était peut-être évanoui? J'ouvris résolûment la porte, et ma lumière s'éteignit; il me sembla cependant voir une forme blanche en face de moi, et je sentis une main glacée qui me serrait le bras comme dans un étau. La douleur fut si violente, si rapide, que je n'eus pas la force de crier et que je perdis connaissance. Ce qui s'est passé jusqu'au lendemain dans la journée, où je me suis retrouvée dans mon lit et entourée de soins, je l'ignore. Voilà ce qui est arrivé, à moins que je ne l'aie rêvé! »

Quand Mme Valery fut tout à fait remise, le docteur Thibaut me prit à part, et, me parlant de l'aventure de Marc : — C'est, je l'espère, dit-il, une crise passagère du cerveau; mais il faut l'empêcher de retomber dans cet état presque voisin de la folie. Vous avez de l'empire sur lui, obtenez qu'il cesse toute étude absorbante et forcez-le de se distraire; il faut l'éloigner de Saint-Jean pour un certain temps, l'enlever à ce milieu qui lui retrace sans cesse des hallucinations et des événemens douloureux. D'ailleurs sa femme a également besoin de changer d'air. Emmenez-les en Afrique, et qu'ils y passent quelques mois.

Je suivis les conseils du docteur, et nous partîmes dans les premiers jours de novembre. Le père Désormes resta avec Dolin; Mme d'Astafort, bravant le « qu'en dira-t-on? » vint lui tenir compagnie. Marc loua une jolie habitation à la porte d'Alger, à Mustapha-Supérieur, et depuis que la statue est détruite, c'est-à-dire depuis dix ans, il n'a donné aucun signe d'exaltation. Sa bonne et charmante femme, aujourd'hui mère de famille, vient tous les ans avec lui, ses deux garçons et sa fille, passer l'hiver près de nous. L'aîné est mon filleul; il sera un militaire et mon héritier, puisque je reste vieux garçon.

Marc vient de prendre sa retraite avec le grade de colonel et la croix d'officier. Il serait parvenu aux plus hauts grades, s'il fût resté au service; mais il préfère surveiller ses propriétés, dont le père Désormes, qui a été s'installer à Bellevue, ne s'occupe plus guère. Le fidèle Kadour est retourné au désert : les dons généreux de son maître ont fait de lui un homme important dans sa province; mais le plus curieux, c'est que, grâce à son contact avec Marc dans le temps de ses crises, il a pris des idées étranges et passe pour devin, sinon pour prophète, parmi ses coreligionnaires.

M. de Mauvezin, après plus d'un an de souffrances et de langueur, est revenu à la vie; mais sa santé est altérée pour toujours, et sa figure porte les traces d'une vieillesse prématurée. Bien qu'il chasse encore le sanglier de temps en temps, des roses de son teint et de ses succès dans le monde il n'est plus question.

Les débris de la statue ont été enfouis dans l'hypogée. Noiraud vit toujours, mais il est si vieux qu'il est devenu tout gris. Je n'ai jamais vu de chien si hargneux : il déteste tout le monde excepté Marc et les oies de la basse-cour, qu'il prend sans doute pour celles du Capitole.

Je ne suis pas superstitieux, donc je n'ai jamais cru que les visions de Marc eussent une valeur sérieuse. Pourtant d'autres personnes ayant partagé ses émotions et un peu ses visions à propos de la statue, je me suis demandé souvent si Fanny n'avait pas joué volontairement et secrètement un rôle dans ces aventures. L'imagination de Marc aurait fait le reste, et il n'y aurait rien là d'étonnant; ses études obstinées, deux blessures à la tête, le chagrin, l'amour... Quant à ses croyances, je me les suis fait expliquer par lui, et si je ne les adopte pas sans réserve, j'avouerai qu'elles me plaisent et que je les trouve belles et bonnes.

L'année dernière, pendant que j'étais à Saint-Jean, Marc eut la curiosité de faire fouiller le sol de l'hypogée, et ses recherches ne furent pas infructueuses. A quatre pieds sous terre, nous découvrîmes quelques planches de chêne, incrustées d'ornemens de métal, qui recouvraient un squelette d'homme; sept statuettes de bronze, représentant des hommes dont quelques-uns avaient des têtes d'animaux, étaient couchées en travers sur le mort comme si elles eussent voulu le maintenir à cette place. Le crâne, recouvert d'une longue chevelure brune, était coiffé d'un casque de cuivre orné d'ailes de même métal; des colliers d'or et des bracelets entouraient les ossemens, blancs comme de l'ivoire.

— Me voilà, dit Marc, tel que j'ai été enseveli il y a deux mille trois cents ans! et je reconnais les Cabires!

— Parles-tu sérieusement? lui dis-je.

— Pourquoi non?

— Marc! Marc! prends garde! Depuis dix ans, ta raison n'a pas reçu la moindre atteinte. J'ai envie de donner au diable les fouilles et les recherches.

— Tranquillise-toi, mon ami, répondit-il; ma raison est à l'abri de tout maintenant. Ce corps peut être le mien, comme il peut être celui d'un individu qui portait un nom semblable au mien et avec lequel je n'ai jamais eu de rapports. Nul ne peut dire en voyant la dépouille d'un autre homme : « Je n'ai pas habité cette demeure, » car nous avons tous habité ce monde. Écoute-moi, et tu comprendras ma croyance, qui est celle de nos pères les Celtes, la plus belle et selon moi la plus vraie des sciences métaphysiques.

D'après la religion des druides, qui furent, comme tu sais, les maîtres de Pythagore, il y a trois phases nécessaires à toute existence : le commencement dans *Anmon*, la transmigration dans *Abred*, la plénitude dans *Gwynfyd*, et sans ces trois états nul ne peut exister, excepté Dieu.

C'est dans la période d'*Anmon*, les ténèbres, l'abîme sans fond, le chaos, qui renferme les germes de toute vie à l'état d'involution, que se manifeste la vie, vie débile, qui se développe, s'agite et s'éteint pour transmigrer dans *Abred*, le cercle des voyages, c'est-à-dire la période qui enveloppe tout l'ordre naturel où tout être animé procède de la mort. Ce cercle, l'homme le traverse : nous sommes dans *Abred;* mais nous devons nous efforcer de mériter le passage immédiat dans *Gwynfyd*, le cercle du bonheur, c'est-à-dire la période où tout être animé procède de la vie. L'homme le traversera. Nous irons dans ce paradis. Nous pouvons cependant être retardés par des migrations nombreuses, recommencer l'existence humaine ou redescendre jusqu'à l'animalité, et même retomber jusque dans le chaos d'*Anmon* pour recommencer de nouveau à transmigrer dans *Abred*.

Ceugant est le cercle de l'infini, où, excepté Dieu, il n'y a rien de vivant ni de mort. Nul être que Dieu ne peut y résider ni le supporter. Notre pensée ne pénètre ni l'immensité sans bornes, ni l'éternité, ni l'incommunicable du *Ceugant :* c'est l'absolu. Si nous y arrivons, nous serons absorbés sans doute par la Divinité.

Ne nous occupons donc que d'*Abred* et de *Gwynfyd*, ou de *Gwynfyd* et d'*Abred*, car ils peuvent se déverser l'un dans l'autre. Dans *Abred*, l'homme a la liberté de choisir entre le bien et le mal. C'est une période d'épreuves, de combats, où il doit arriver à vaincre ses mauvaises passions, se défaire des instincts grossiers apportés par lui des migrations inférieures. Il peut les vaincre par l'étude, l'effort de l'amour et de la force morale, s'il veut s'élever vers

Gwynfyd, où la science, la conscience de son âme et de son individualité, le souvenir et la plénitude de l'amour lui seront rendus, et en outre le pouvoir de retourner temporairement dans *Abred*, mais avec les priviléges d'un habitant de *Gwynfyd*, afin qu'il puisse ajouter de nouvelles connaissances aux trésors de sciences déjà accumulés par le souvenir de ses existences passées, et faire progresser la notion de Dieu, source d'un bien tellement infini qu'un temps viendra où *Abred* sera détruit et où le mal rentrera dans le néant.

C'est pourquoi je me suis imaginé avoir été dans *Gwynfyd* et avoir rapporté dans *Abred* le souvenir de mes existences antérieures. Je l'ai cru, je ne le crois plus; je sens bien que je n'ai jamais quitté la période des transmigrations. Mon erreur a failli me coûter cher, elle était une orgueilleuse suggestion de cette curiosité trop ardente que la jeunesse porte dans ses études. Songe qu'à seize ans j'avais été jeté, par la nécessité de gagner ma vie, dans les recherches ardues d'un vieux savant allemand. Je fus lancé en plein dans les plus terribles problèmes à un âge où la prudence manque et où le jugement ne retient pas assez l'imagination. J'ai failli être victime de mes efforts pour raviver cette mémoire personnelle des temps passés qui, si elle existe pour quelques-uns (j'en doute!), n'est qu'une exception bien rare. Pourtant, comme l'âme humaine a des facultés mystérieuses dont il n'est pas aisé de fixer la limite, il est fort possible que la mienne ait ressaisi quelques étincelles dans cette nuit brumeuse de ses existences antérieures; mais on peut comparer ces visions incohérentes à celles que nous présentent les songes. Quand je leur donnais une suite logique, j'étais à mon insu emporté par la logique de l'invention. D'autres fois l'imagination seule m'entraînait à des rêveries dont mes sens subissaient le contre-coup : c'est l'hallucination! Là est le danger, mon ami, c'est le seuil de la démence, et dès que l'homme en ressent les premiers vertiges, il doit s'arrêter, car au-delà de la folie il rencontrerait la mort de l'esprit, l'idiotisme. Sois donc en repos, une fois pour toutes, sur mon compte. Je suis dans *Abred;* j'y dois cultiver mon intelligence, dont la raison est le gouvernail. Je ne l'abandonnerai plus aux mains légères et perfides de la fantaisie. Le soin de rendre ma femme heureuse et d'élever sagement mes enfans est un préservatif qui a rendu ma guérison bien complète et ma tâche bien facile.

MAURICE SAND.

UNE

EXPÉDITION EUROPÉENNE

SUR LE YANG-TSE-KIANG

Five months on the Yang-tsze, with a narrative of its upper waters, by Thomas W. Blakiston. London, John Murray, 1862.

Depuis que les traités de Tien-tsin ont ouvert aux Européens le cours du fleuve Yang-tse-kiang, c'est vers cette région de la Chine que se dirigent principalement les explorations du commerce et les promenades des touristes. C'est par là en effet que l'Europe, si longtemps retenue dans quelques ports du littoral maritime, doit pénétrer définitivement au cœur de l'empire. Le Yang-tse-kiang traverse la Chine de l'ouest à l'est, arrosant les plus belles provinces, baignant les murs des cités les plus populeuses, et répandant sur ses deux rives la vie et la richesse. Par sa position centrale, il commande toute la Chine. L'insurrection qui a éclaté dans le sud en 1850 n'est devenue formidable que lorsqu'elle s'est rendue maîtresse de son cours en occupant Nankin, et tant qu'elle conservera cette base d'opération, elle menacera sérieusement la dynastie tartare. Le rôle commercial du Yang-tse-kiang n'est pas moins important que son rôle politique. La plupart des produits agricoles et industriels de l'empire empruntent les eaux du fleuve, soit pour descendre à la mer, soit pour se distribuer, par les nombreuses artères que forment les canaux, entre les différentes provinces du nord et du sud. A tous ces points de vue, l'admission des navires étrangers dans le Kiang (nous abrégeons ainsi le nom du fleuve) est une véritable conquête pour l'Europe. Aussi le premier soin de lord

Elgin, après avoir signé en 1858 le traité de Tien-tsin, a-t-il été de visiter ce nouveau domaine offert à l'exploitation britannique, et le récit de sa courte excursion, décrite par son secrétaire, M. L. Oliphant, a été accueilli en Angleterre avec un vif intérêt.

On possédait déjà quelques notions sur le Kiang par les relations des ambassades de lord Amherst et de lord Macartney; mais en ces temps-là l'étiquette chinoise mesurait l'air et la lumière aux rares Européens qui étaient admis à franchir le seuil de l'empire. On les tenait bien soigneusement enfermés dans de bonnes jonques, d'où ils voyaient la Chine passer ou plutôt fuir devant eux. Plus récemment, M. l'abbé Huc, ramené du fond du Thibet à Canton, a suivi le cours du Kiang : on connaît les singulières pérégrinations de ce missionnaire, qui menait si rondement son escorte, violait toutes les consignes et causait aux mandarins, par son humeur militante, de si cruels déplaisirs. Dans le journal de voyage où il a raconté son aventure d'une façon si amusante, on trouve une description du grand fleuve et d'une partie de ses rives. Ce n'est encore pourtant qu'une vue rapide et très incomplète. Si disposé qu'il fût à ne point se laisser enfermer et surveiller comme un ambassadeur, M. Huc n'avait point tout à fait ses coudées franches. Bien des détails lui ont échappé. C'est seulement depuis la dernière guerre que l'Europe est entrée à pleines voiles ou, pour parler plus exactement, à toute vapeur dans ce fleuve. Avant peu sans doute, on pourra écrire un *guide* pour le Yang-tse-kiang à l'usage des commis voyageurs et des touristes. On y indiquera les étapes, les distances, les monumens, les auberges, en un mot tout ce qui concerne ce genre particulier de littérature. Voici déjà une première ébauche. C'est le journal d'une expédition qui en 1861 est partie de Shang-haï avec le projet de gagner l'Inde en traversant la Chine, le Thibet et la chaîne de l'Himalaya. Ce dessein hardi ne put être complétement exécuté : arrivés au seuil du Thibet, les voyageurs se virent obligés de revenir sur leur pas; mais ils avaient remonté le Kiang à six cents lieues de son embouchure, en s'arrêtant chaque jour sur ses rives pendant une excursion de cinq mois, dont le capitaine Blakiston vient de publier le curieux récit. Nous pouvons, en attendant mieux, nous servir de ce *guide* et pénétrer avec lui dans les profondeurs de la Chine.

Ce fut en février 1861 que l'expédition quitta Shang-haï, à la suite de l'amiral Hope, qui allait visiter les nouveaux ports ouverts au commerce par le traité de Tien-tsin et y installer les consuls anglais. Cette partie du Kiang est maintenant assez bien connue; les bâtimens de commerce la sillonnent librement, en passant à travers les escadres impériales et sous les canons des rebelles, et l'on peut dire que l'Europe en a pris possession. Nous n'avons donc plus à la

décrire; nous ne dirons rien de Nankin, nous nous dispenserons de l'oraison funèbre qui serait due à la fameuse tour de porcelaine, aujourd'hui couchée sur le sol; nous négligerons les détails de paysage qui abondent, aussi pittoresques que variés, dans cette région du fleuve, et nous irons droit et tout d'une traite aux extrêmes frontières de la Chine licite, à Han-kow, c'est-à-dire au point où commence la Chine qui n'est pas encore ouverte, avec ses mystères inexplorés auxquels s'attache le charme du fruit inconnu et défendu.

Han-kow, Han-yang et Wou-chang, capitale de la province du Hou-pé et résidence d'un vice-roi, sont situées au confluent du Kiang et de la rivière Han. Ces trois villes, en réalité, ne forment qu'une seule et vaste cité dont les quartiers sont séparés par les eaux du fleuve et de la rivière. C'est là que M. Huc a logé une population de 8 millions d'âmes, non sans exciter un vif sentiment d'incrédulité. Nulle part il n'existe une telle agglomération, un tel entassement d'êtres humains, et, bien que l'esprit soit disposé à concevoir en Chine des choses qui ne se voient nulle part ailleurs, les 8 millions dénombrés dans la féconde relation de M. Huc ont été généralement contestés. M. Blakiston et M. Oliphant évaluent à 1 million d'âmes environ la population des trois villes; mais ils ajoutent que, lors de leur passage, le pays était à peine délivré de la présence des Taï-pings, qui l'avaient mis à feu et à sang, de telle sorte que ce million ne serait plus qu'une population de ruines, et que l'on pourrait admettre un chiffre de 3 millions pour cette trinité de villes chinoises. Il est donc permis de donner l'absolution au père Huc, qui avait vécu trop longtemps en Chine pour ne pas y avoir pris, malgré lui sans doute, les habitudes et les termes d'exagération du terroir. Quand les indigènes du Céleste-Empire veulent exprimer l'idée de multiplicité, ils parlent de millions et de myriades, et les chiffres ne leur coûtent rien. C'est au voyageur de se mettre en garde contre ces formes de langage, et de ne point y chercher les élémens d'une indication statistique. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse de 8 millions ou de 3 millions, la population de Han-kow est énorme; elle dépasse de beaucoup par le nombre celle de nos capitales européennes; elle ne serait pas moindre que celle de Pékin, et l'on se demande en vérité comment de telles foules peuvent naître, vivre et mourir dans de si étroits espaces, comment les approvisionnemens arrivent et se distribuent régulièrement, par quels procédés l'ordre et la paix sont maintenus, ou à peu près, au milieu de ces masses épaisses qui s'agitent incessamment dans l'enceinte d'une grande ville chinoise. A Paris et à Londres, ces difficiles problèmes de l'ordre, des subsistances, de l'hygiène, ne sont résolus qu'au moyen d'une police toujours en éveil, par les efforts d'une administration très ac-

tive, sous le coup de règlemens, d'ordonnances, de mesures de toute sorte qui prévoient et dirigent les moindres mouvemens de la population. Dans une ville chinoise, rien de tout cela n'apparaît. Il n'y a point de conseil municipal, point de services organisés, point de soldats, à peine quelques agens de police. Les marchés sont toujours abondamment pourvus, sans que l'autorité s'avise de réglementer l'arrivage des denrées, ni d'en contrôler la qualité. Le régime de la voirie est des plus sommaires; quant à l'éclairage nocturne, chacun se fie à sa lanterne, et la lune luit pour tous. En un mot, l'édilité semble être complétement absente; on ne se doute pas qu'elle existe, et il est à croire qu'elle n'existe pas. Il est vrai que le long des fleuves les digues qui ont été élevées pour protéger les campagnes et les cités s'ouvrent parfois et laissent le passage libre à l'inondation, que les édifices publics se dégradent, que les rebelles entrent sans façon dans les villes et mettent les boutiques au pillage. Ce sont des accidens; mais qu'importe? Tout le monde n'en meurt pas, et quand les eaux ou les rebelles se sont retirés, il reste toujours assez de Chinois pour combler les vides et reconstituer dans un temps rapproché les millions d'habitans dont ne peut se passer toute ville chinoise qui se respecte.

Il n'est rien de plus surprenant que de voir avec quelle facilité et quelle promptitude la vie remplace la mort et l'ordre succède au désordre au sein de ce vieux pays, où les hommes sont tout à fait abandonnés à eux-mêmes, où les choses ne plient sous aucune règle, où la nature et la société marchent pour ainsi dire toutes seules, à leurs risques et périls, dans ce bienheureux état d'anarchie que certains politiques, nos contemporains, ont rêvé et prêché pour nous. Ces foules sont en vérité très commodes à vivre, et si l'étranger que le hasard jette au milieu d'elles peut éprouver une première impression d'inquiétude en songeant à la réputation d'humeur farouche, réfractaire et inhospitalière que l'on a faite au caractère chinois, il est bientôt complétement rassuré. Les Chinois n'ont pas de rancune. On vient de les combattre et de les battre, on a pris d'assaut leur capitale, on a brûlé et pillé le palais de leur empereur, on a couché jusqu'à terre l'orgueil de leurs mandarins; tout cela date d'hier à peine, et voici qu'une petite bande de touristes, de ces Anglais à cheveux rouges qui leur ont été si souvent dénoncés dans les proclamations de l'autorité, vient se promener au milieu d'eux, curieusement, sans armes, en jaquette blanche, aussi librement qu'elle le ferait dans les rues de Londres ou de Paris! — Mais nous sommes à Han-kow, dans une grande ville, au milieu d'un peuple éclairé et intelligent, sous le regard vigilant d'un gouvernement qui couvre de sa protection efficace, bien qu'invisible, ces voyageurs trop empressés. Et puis l'amiral

Hope est là, dans le port, avec ses corvettes, dont les canons partiraient au premier signe... Ne croyez pas à ces calculs de prudence. Les mêmes Anglais, au nombre de quatre, accompagnés de quelques soldats cipayes qui leur servent plutôt de valets que de gardes du corps, vont s'aventurer au-delà de Han-kow, loin de la protection officielle, hors de la portée des canons de leur amiral, au cœur de la vieille Chine; ils se promèneront à leur guise, ils visiteront les villes, parcourront les campagnes, iront à la chasse, feront du daguerréotype, rencontreront ici des bataillons de l'armée impériale, là des bandes de rebelles; ils passeront comme des salamandres à travers ces feux croisés de la guerre civile, et ils reviendront en parfaite santé pour nous raconter leurs aventures. En vérité, pour peu que l'on réfléchisse, ne trouvera-t-on pas que les Chinois sont très honnêtes, très tolérans et même très généreux? Il est vrai que M. Blakiston et ses compagnons se sont pourvus d'un passeport qui leur a été délivré par le consul anglais de Shang-haï en vertu de l'article 9 du traité de Tien-tsin, passeport valable pour un an, — prix *un* dollar, — et que ce passeport a été visé, gratuitement sans doute, par son excellence le vice-roi du Hou-pé. Il est vrai encore que le vice-roi, à la demande de l'amiral Hope, a bien voulu déléguer un mandarin militaire pour accompagner la petite expédition jusqu'à la frontière de sa province, et lui donner aide et protection en cas de besoin. Néanmoins le passeport et le mandarin militaire eussent été d'un très faible secours, si les Chinois avaient eu a moindre velléité de chercher noise à ces curieux qui s'étaient mis en tête de les explorer!... Encore une fois, les habitans du Céleste-Empire sont magnanimes; ils pratiquent l'oubli des injures avec une abnégation à laquelle il serait injuste de ne pas rendre hommage.

Pendant leur séjour à Han-kow, les voyageurs eurent à faire leurs préparatifs de départ. Les Chinois, comme on sait, ne circulent guère qu'en bateau. Les mandarins et les personnes riches possèdent pour la plupart des embarcations de plaisance, parfaitement aménagées, pour leurs excursions. Les petits marchands et le peuple prennent passage à bord des jonques de commerce qui vont et viennent d'un port à l'autre, et ils s'arriment comme ils peuvent au milieu des caisses et des ballots qui encombrent le pont. Quant aux gens aisés et aux voyageurs plus délicats, ils trouvent facilement à louer des véhicules à leur convenance dans la foule d'embarcations de toute grandeur et de toute sorte qui stationnent le long des quais. A Han-kow, comme à Canton et à Shang-haï, il y a des places de bateaux absolument comme on voit, dans nos grandes villes, des places de fiacres. M. Blakiston arrêta son choix sur une belle jonque de 25 mètres de long sur 3 mètres de large, pourvue d'excellens et nombreux appartemens qui étaient disposés sur toute

la longueur du pont, coquettement peinte ou plutôt vernissée en noir, avec les formes élégantes et singulières tout à la fois que nous représentent les images sur papier de riz que l'on rapporte de Chine. Il convint avec le patron du prix de 45 piastres ou 300 francs, pour aller de Han-kow à I-chang, trajet de cent lieues marines environ à la remonte. Ce prix n'était certes pas élevé pour le transport d'une douzaine de personnes à une telle distance, et encore est-il probable que le patron avait quelque peu forcé son tarif en l'honneur des Anglais. Un voyageur indigène s'en serait tiré à meilleur compte. Le marché ainsi conclu, il n'y avait pas un instant à perdre pour s'installer à bord, car l'amiral Hope, qui désirait se rendre compte de la navigation au-dessus de Han-kow, avait offert de prendre la jonque à la remorque, et il devait partir le lendemain; mais les Chinois sont méthodiques : le patron n'était pas prêt, il demandait du temps pour recruter ses matelots, pour mettre son navire en état, et sans doute aussi pour trouver un supplément de fret qui eût augmenté les profits de son voyage. Il fallut donc agir militairement : le capitaine Blakiston profita de son ignorance complète du chinois pour ne pas comprendre les objections graves et les exclamations désespérées du patron, il fit jeter les bagages sur le pont de la jonque, s'y établit ainsi que tout son monde, et, avec l'aide de quelques matelots anglais, il amena son bateau à l'arrière du *steamer* de l'amiral. Le 13 mars, on se mit en route, et le patron, tout étourdi de ces façons expéditives, se réconcilia pourtant avec le destin en voyant sa jonque si prestement enlevée contre vent et courant à la suite du vapeur, sans qu'il eût à user sa voile ni ses avirons. Il n'avait jamais eu pareille fortune.

Le fleuve présentait l'aspect le plus animé. Les jonques et les bateaux se croisaient en tous sens, et l'on rencontrait fréquemment d'immenses trains de bois, de 150 à 200 mètres de long, descendant vers Han-kow et vers Han-yang, où il existe de nombreux chantiers de construction. Une partie de ces bois est aujourd'hui dirigée vers Shang-haï par les soins des négocians européens, qui ont bien vite apprécié les profits que l'on peut retirer de cette branche de commerce. Le bois transporté ainsi d'une manière très économique provient des bords du lac Toung-ting, dont les eaux se confondent presque avec celles du fleuve, à cent vingt-trois milles de Han-kow. C'est au sud de ce lac que s'étendent les riches districts qui produisent le thé noir vendu sur le marché de Canton. Jusqu'ici ce thé arrivait à Canton par la voie de terre, après avoir franchi à dos d'homme une chaîne de montagnes; il est probable que désormais il prendra la route du fleuve Yang-tse-kiang, qui sera beaucoup moins coûteuse, et qu'il s'écoulera par Shang-haï. La montagne de Kin-shan, qui domine le lac Toung-ting, a le privi-

lége de produire le thé destiné à l'usage exclusif de l'empereur. On estime que ce thé vaut 25 francs la livre; mais il ne se trouve point dans le commerce, la plantation impériale étant aussi soigneusement gardée que le jardin des Hespérides. A en juger par l'extrême activité qui règne sur le fleuve aux abords du lac, cette région doit être l'une des plus riches de la Chine, et l'on peut être assuré qu'avant peu les négocians européens établis à Han-kow sauront exploiter cette nouvelle mine d'or qui s'offre à leur esprit d'entreprise.

Le 15 mars, après avoir entrevu seulement le lac Toung-ting, l'amiral Hope reprit la route de Han-kow, abandonnant le capitaine Blakiston et ses compagnons à leurs seules ressources. La lourde jonque avait à lutter contre le courant, en manœuvrant à travers les nombreuses et brusques sinuosités du fleuve, et elle mit dix-sept jours pour gagner I-chang : elle ne faisait en moyenne que quatre lieues par jour. Les voyageurs avaient donc plus de loisirs qu'ils n'en souhaitaient pour se livrer à leurs observations scientifiques et pour contempler le paysage. Cette région du Yang-tse-kiang leur parut assez monotone. Les rives basses et plates n'ont rien de pittoresque; elles sont, dans la plus grande partie de leur étendue, pourvues de digues destinées à protéger la campagne contre les crues du fleuve; mais sur bien des points ces digues tombent en ruine. Les champs, plantés généralement en rizières, sont cultivés avec soin. Presque chaque jour les habitans de la jonque descendaient à terre pour visiter un village ou une pagode, pour calculer la hauteur du soleil, et quelquefois, ce qui était plus vulgaire, pour aller aux provisions. Le capitaine Blakiston mentionne, dans son journal, les noms de plusieurs villes considérables; mais nous pouvons nous dispenser de reproduire ces détails de géographie, qui n'ont quant à présent qu'un intérêt très médiocre. Et puis cette énumération de villes ne serait ni harmonieuse ni même bien exacte, les Anglais, les Français, les Allemands ayant adopté des façons différentes d'écrire et de prononcer les noms chinois, de telle sorte qu'il est absolument impossible de s'entendre sur l'identité des villes. En attendant que les puissances se mettent d'accord sur cette question d'orthographe, il n'y aurait qu'à s'en tenir à l'expédient d'un ingénieux touriste, qui propose simplement d'éternuer toutes les fois que l'on veut dire le nom d'une cité chinoise. Le fait est que par ce moyen on doit toucher à peu près juste. Mais ne nous laissons pas arrêter par une difficulté qu'il nous serait si facile de tourner, et poursuivons notre récit sans nous inquiéter de l'exactitude plus ou moins arbitraire des dénominations que les géographes et les voyageurs infligent aux villes chinoises.

I-chang, où nous arrivons, est une ville provinciale de premier ordre, qui deviendra un jour la tête de ligne de la navigation euro-

péenne sur le Yang-tse-kiang, car les navires de fort tonnage peuvent aisément remonter jusque-là, c'est-à-dire à trois cent cinquante lieues de la mer. L'expédition s'y arrêta pendant trois jours. Pour éviter les curieux, on avait eu soin de mouiller la jonque sur la rive opposée à la ville. Vaine précaution! la foule ne cessait d'assaillir les étrangers, et elle était surtout empressée aux heures des repas. Dès le second jour, les habitudes de la jonque étaient parfaitement connues : à l'approche du déjeuner, du *tiffin* et du dîner, les naturels d'I-chang encombraient le rivage comme si on les avait convoqués par un son de cloche, et ils assistaient à une représentation qui paraissait les intéresser vivement. Peut-être le patron s'était-il avisé d'exploiter à son profit la curiosité populaire en vendant les premières places et en annonçant les heures des repas, absolument comme le directeur d'une ménagerie appelle les spectateurs au moment où les animaux doivent se livrer aux exercices les plus émouvans. M. Blakiston n'est pas bien sûr de n'avoir pas été montré pour de l'argent aux bons citoyens d'I-chang, et cela n'a rien d'invraisemblable. L'Européen en pays chinois doit prendre son parti de pareilles aventures. Du reste, à I-chang de même que dans les autres villes où les voyageurs s'étaient arrêtés depuis leur départ de Han-kow, la population se montra bienveillante et pleine d'égards. Pas le moindre signe d'hostilité ni de mécontentement. On a si souvent représenté les Chinois comme offensés et indignés de la présence des étrangers sur leur territoire, on a si souvent parlé de leur antipathie nationale contre les hommes et les choses du dehors, qu'il n'est pas sans intérêt de signaler les dispositions amicales que l'expédition rencontrait sur son passage. Les Sycks de l'escorte furent également les bienvenus à I-chang. Ils y trouvèrent des musulmans qui leur firent fête en qualité de coreligionnaires, le culte de Mahomet étant très librement professé dans les différentes régions de la Chine. Enfin, pour achever la série des observations recueillies à la hâte par M. Blakiston pendant son séjour à I-chang, nous mentionnerons certains bateaux peints en rouge qui stationnaient de distance en distance près des rives du fleuve, et qui remplissaient l'office de bateaux de sauvetage. Jusqu'ici les voyageurs avaient remarqué que la Chine est peut-être le pays du monde où il y a le plus de noyés, remarque aussi naïve que judicieuse dans une contrée où une partie notable de la population habite, travaille ou circule incessamment sur l'eau; mais on n'avait pas encore observé que les Chinois eussent des préservatifs contre ce genre de mort : on croyait même, et cette opinion a été reconnue exacte pour Canton, qu'il n'est pas d'usage en Chine de repêcher les gens qui se noient. Les bateaux rouges d'I-chang prouvent que les Chinois possèdent comme nous et sans doute possédaient avant

nous des sociétés de sauveteurs : tant il est vrai que ce vieil empire nous a devancés en tout et pour tout, en philanthropie comme en littérature et en politique! Il a connu tout ce que nous prétendons avoir découvert, et il pratique de temps immémorial toutes les idées, toutes les institutions dont nous aimons à nous attribuer le privilége. Il n'y a pas de brevet d'invention qui puisse prévaloir contre l'antériorité chinoise. Il en est de toutes choses comme de ce simple détail que nous rencontrons en passant. La Chine avait les bateaux de sauvetage : nous n'avons inventé que les médailles.

Les bâtimens qui remontent au-delà de I-chang sont construits dans la province du Ssé-tchouen et présentent une forme particulière. Ils sont à fond plat, avec l'avant carré et l'arrière arrondi, système de construction qui diffère complétement du modèle ordinaire des jonques, et qui est approprié aux difficultés de la navigation dans cette partie du fleuve. L'expédition opéra son transbordement sur l'un de ces bâtimens, non sans regretter sa première jonque, dont les aménagemens intérieurs étaient beaucoup plus comfortables, et elle se mit en route, le 5 avril, pour se rendre à Quei-chow, à trente lieues environ d'I-chang. A peine a-t-on perdu de vue les murailles de cette ville, que le paysage change d'aspect. Jusque-là, le Yang-tse-kiang roule ses eaux larges et profondes entre deux rives à peu près plates qui laissent à découvert une vaste étendue de campagne, et dans le lointain une suite de timides collines qui çà et là découpent et festonnent la bande de l'horizon : nature tranquille et simple dans ses grandes proportions, nivelée par le travail de l'homme et dépouillée du charme pittoresque. Nous voici maintenant dans des parages tout nouveaux, où l'artiste peut prendre ses crayons. Le fleuve se resserre subitement; il n'a plus que 200 mètres de largeur : ses rives se dressent en montagnes de rochers dont la hauteur varie de 70 à 120 mètres. Le Yang-tse-kiang se précipite comme un torrent entre ces remparts de pierres à travers lesquels s'échappe une végétation vigoureuse dont le sombre feuillage étend la nuit sur ses eaux. Telle est la gorge d'I-chang, qui se prolonge sur une étendue de plusieurs lieues, et dont M. Blakiston nous décrit avec admiration les aspects sauvages et grandioses. Il y a entre I-chang et Quei-chow plusieurs gorges semblables. C'est là également que se rencontrent les *rapides* ou les cataractes du Yang-tse-kiang, comme si la nature, jalouse du noble fleuve, avait voulu lui disputer le passage en accumulant sur le même point tous les obstacles, pour le laisser ensuite reprendre librement sa course vers l'Océan avec la majesté du triomphe.

Les rapides s'annoncent par de nombreux blocs de rochers qui sortent du lit du fleuve et qui ont quelquefois les proportions d'une île. Lorsque, dans les grandes crues, l'eau couvre entièrement ces

rochers, on en reconnaît la présence au caractère accidenté des rives qui sont de la même formation. Dans les gorges, la navigation est plutôt pénible que dangereuse; on peut toujours, à la voile ou à l'aviron, vaincre le courant. Les bords sont à pic, et, si le passage est étroit, on n'a pas à craindre de rochers ni de bas-fonds. Il n'en est pas de même à la remonte des rapides. Ici la manœuvre est plus compliquée. Le patron débarque la majeure partie de son équipage, il va recruter dans les environs les renforts qui lui sont nécessaires, et quand tout ce personnel, qui s'élève ordinairement à une centaine d'hommes, est rangé en bon ordre sur le rivage, il l'attelle à une amarre fixée à l'avant du bateau ou au pied du mât, et il donne le signal du départ. La troupe s'ébranle, marque le pas en chantant et entraîne le bateau; mais comme il n'y a pas de chemin de halage, et que dans ces endroits le rivage est toujours très inégal, la traction présente de grandes difficultés. Souvent la tête de colonne apparaît au sommet d'une crête de rochers, tandis que le milieu est enfoncé dans un ravin, et il faut à tout moment presser ou ralentir la marche, tendre ou détendre l'amarre, changer la direction selon les caprices du terrain ou pour contourner les roches qui se montrent irrégulièrement sur le fleuve, et contre lesquelles le bâtiment risquerait de se briser. Puis surviennent les accidens. Tantôt l'amarre se rompt, et tout s'en va à la dérive, tantôt le bateau se heurte et demeure arrêté contre un banc de rochers caché sous l'eau. Malgré l'adresse et la patience des Chinois, qui sont très habitués à ces manœuvres, le passage d'un rapide est toujours chose délicate, et même périlleuse, à cause du courant dont la vitesse est extrême, des tourbillons et des bas-fonds. L'expédition put franchir sans encombre tous ces obstacles, et après une laborieuse navigation de trois jours, constamment passés au fond des gorges et au milieu des rapides, elle arriva devant Quei-chow, l'une des principales villes de la province du Ssé-tchouen.

Il s'agissait de décider si l'on continuerait le voyage par eau ou s'il valait mieux prendre la route de terre pour gagner Ching-tou, capitale de la province. A cet effet, deux membres de l'expédition se rendirent à l'hôtel du gouverneur, après avoir au préalable, selon l'étiquette chinoise, envoyé leur carte de visite. Admis sans difficulté en présence du haut fonctionnaire, ils commencèrent par lui exhiber leurs passeports; puis ils lui demandèrent sa protection et ses conseils au sujet de la route qu'ils avaient à suivre, et dans le cours de la conversation ils ne manquèrent pas de lui parler du traité de Tien-tsin. Le gouverneur avait appris vaguement qu'il existait une convention récemment conclue avec les Européens à la suite de quelques démêlés qui s'étaient produits sur le littoral, mais il ne l'avait jamais lue. Aucun exemplaire du traité

n'avait encore circulé dans la province. Nulle part le texte de cet acte, si important pour les Chinois comme pour les Européens, n'avait été affiché. Voilà comment la cour de Pékin exécutait la clause formelle qui en prescrivait la publication dans tout l'empire. Voyagez donc en Chine sur la foi des traités! Du reste, les mandarins et le peuple n'en avaient que plus de mérite à laisser circuler librement sur leur territoire des étrangers qui auraient pu leur paraître suspects. Ils croyaient que ces étrangers étaient des marchands qui voyageaient dans l'intérêt de leur commerce. Il faut ajouter que dans certains villages on les prenait pour des Chinois d'une province très éloignée, les masses populaires ne se doutant pas qu'il existât au monde d'autre nation que la Chine. Dans tous les cas, personne, ni mandarins, ni peuple, ne s'avisait d'inquiéter les voyageurs ni de leur demander leurs passeports, et s'il ne leur était pas venu à l'esprit de solliciter du gouverneur de Quei-chow une consultation sur leur itinéraire, cet insouciant gouverneur ne se serait pas même occupé d'eux. Mis en demeure d'exprimer un avis, le mandarin conseilla aux Anglais de continuer leur route par eau. Il leur donna une escorte d'un officier et de six soldats pour remplacer celle qui les avait accompagnés depuis Han-kow, les aida de son mieux à faire leurs préparatifs de départ, leur procura deux jonques qui devaient les conduire à la ville de Wan, leur prochaine étape, à vingt lieues de Quei-chow, et dès le lendemain 13 avril il eut la satisfaction d'apprendre que son chef-lieu était délivré de la présence des étrangers. C'était probablement tout ce qu'il demandait.

La campagne, aux environs de Quei-chow, forme un contraste frappant avec le pays que l'on vient de traverser. Les montagnes qui séparent la province du Hou-pé de celle du Ssé-tchouen disparaissent dans le lointain, et les regards s'étendent sur une belle et vaste plaine couverte de cultures. Les grains de toute sorte, les plantes fourragères, les légumes, les arbres fruitiers, se partagent le sol, arrosé par une infinité de petits canaux qui portent et entretiennent partout la fécondité. C'est dans cette région que commence la culture du pavot avec lequel les Chinois obtiennent leur opium. Dès que la fleur est tombée, on pratique à la tête du pavot plusieurs incisions verticales, d'où s'écoule une substance assez semblable à la glu. Cette substance, recueillie tous les deux ou trois jours, produit l'opium qui est livré au commerce. L'opium du Sse-tchouen est plus foncé en couleur que celui de l'Inde, et M. Blakiston estime qu'il n'est pas inférieur en qualité. On savait déjà que, malgré les prohibitions officielles, le pavot était cultivé dans les provinces occidentales de la Chine; mais on ne supposait pas que ces cultures eussent acquis une grande extension. Les observations faites par M. Blakiston ne laissent plus aucun doute sur

l'importance de ces plantations, qui menacent d'une sérieuse concurrence l'opium de l'Inde. Lors de l'ouverture de Han-kow, plusieurs maisons anglaises s'étaient empressées d'expédier dans ce port des cargaisons d'opium qu'elles espéraient vendre très avantageusement pour l'intérieur de la Chine, dont l'accès leur avait été jusque-là fermé. Cette spéculation échoua. Le marché était pris par l'opium du Ssé-tchouen. Le gouvernement chinois s'est-il résigné à lever l'interdit qui frappait la culture du pavot, ou bien n'a-t-il plus la force nécessaire pour assurer dans cette région éloignée l'exécution de la loi? On peut admettre l'une ou l'autre hypothèse. Quoi qu'il en soit, les Anglais n'ont plus le monopole de ce commerce de l'opium, qui a été l'objet de tant de malédictions philanthropiques : ils n'ont plus le privilége d'empoisonner les Chinois. Cela peut soulager leur conscience, mais au fond ils n'en sont pas plus satisfaits. Lors même que l'opium de l'Inde conserverait les marchés du littoral et continuerait à être plus recherché par les fumeurs des classes élevées, la concurrence intérieure aura probablement pour résultat d'amener une baisse de prix, et par suite une diminution des produits que le trésor indien retire de ce trafic. Un Anglais ne saurait donc voir avec indifférence ces nombreuses plantations de pavots qui couvrent dès à présent les plaines du Ssé-tchouen.

On a déjà prédit que l'Angleterre ne tarderait pas à venir acheter en Chine l'opium, qu'elle y vend aujourd'hui. Cette prédiction peut sembler étrange, et cependant, si l'on tient compte de l'habileté agricole des Chinois, du bas prix de leur main-d'œuvre, des facilités et de l'économie des transports, on ne peut douter que, s'ils adoptent définitivement la culture du pavot, ils ne réussissent à dominer le marché. Quant à la consommation de l'opium, elle s'accroît dans une proportion vraiment effrayante, surtout parmi les populations des villes. L'opium se fume publiquement au mépris des lois; les mandarins et les lettrés ne prennent même plus la peine de dissimuler cette malheureuse passion, qui a envahi tous les rangs de la société et qui absorbe la majeure partie des salaires du peuple. Lorsque l'on a été témoin de l'ivresse abrutissante que produit l'opium et quand on a visité l'un de ces ignobles bouges où se débite la fatale drogue, on est bien obligé d'avouer que l'empereur Tao-Kouang avait raison de recourir aux moyens les plus énergiques et de ne pas reculer devant la guerre pour soustraire son peuple aux atteintes de cette contagion, importée par le commerce anglais. Il n'a pas réussi, pas plus que ne réussiraient en France et en Angleterre les efforts d'un gouvernement qui tenterait d'interdire ou seulement de modérer l'abus du tabac et des spiritueux. L'opium est devenu pour une portion de la nation chinoise une denrée de pre-

mière nécessité. Le mal est fait et ne pourra que s'étendre. Là, comme ailleurs, les lois plieront devant un besoin populaire, et il est certain que depuis plusieurs années il s'est formé à la cour de Pékin un parti de l'opium. Quelle source inépuisable pour l'impôt, et quel profit pour le fisc! Un jour ou l'autre, le poison sera taxé et vendu par toute la Chine sous la garantie du gouvernement. Trésor vide n'a point de morale. L'opium figurera honorablement au budget des recettes de l'empire chinois, et dès qu'il aura cessé d'être défendu et considéré comme une marchandise de contrebande, il perdra son originalité, il n'en sera plus question dans les récits des voyageurs.

De Quei-chow à Wan, la distance, de vingt lieues environ, fut franchie en trois jours. Le fleuve coule sur une largeur de 3 à 400 mètres. On ne rencontre plus de gorges, mais de temps à autre quelques rapides rendent encore la navigation difficile. L'expédition remarqua plusieurs mines de houille qui étaient en pleine exploitation, et aux approches de Wan elle rencontra de nombreux groupes de Chinois occupés à laver le sable du fleuve pour y chercher des parcelles d'or qui proviennent des montagnes du Thibet. Quant à présent, l'exploitation est à l'état rudimentaire; c'est un simple lavage, qui occupe beaucoup de bras sans procurer de grands bénéfices; mais patience! la houille est tout près de là, l'Europe y sera bientôt, et les misérables ouvriers qui remuent la vase du Yang-tse-kiang seront remplacés par les forces ardentes de la vapeur : il suffit que l'existence des mines de houille et la présence de l'or aient été constatées. La science européenne se chargera de mettre en valeur ces deux élémens de richesses, dont les Chinois n'ont pas su tirer parti, et peut-être une nouvelle Californie sommeille-t-elle au fond de ces régions que nous n'avons point encore abordées.

Dès son arrivée à Wan, le 16 avril, l'expédition fut agréablement surprise par un message qui lui annonçait pour le lendemain la visite du commandant en chef de l'armée de Ssé-tchouen, alors de passage dans la ville. C'était assurément un grand honneur et en même temps une bonne fortune pour les voyageurs, qui se voyaient ainsi élevés au rang de personnages officiels, traités d'égal à égal par les plus hauts mandarins. Aussi toute la jonque fut-elle en mouvement et presque en révolution pour s'apprêter à recevoir dignement l'illustre visiteur. Les Anglais tirèrent de leurs malles leurs plus brillans uniformes; les quatre Sycks de l'escorte furent armés sur le pied de guerre; la place de chacun fut marquée à l'avance, et l'on régla avec un soin puéril tous les détails du cérémonial à observer à l'égard du mandarin. Le matin, à l'heure dite, une mu-

sique de cornemuses se fit entendre, et l'on vit trois ou quatre cents soldats en tunique rouge, armés de lances ou de mousquets, l'éventail et la pipe au côté, arriver en bon ordre et se ranger sur le rivage. Bientôt après parut le général, porté dans un palanquin sur les épaules de douze coulies. A la suite venaient les palanquins de l'état-major. Sur les flancs du cortége manœuvrait très activement une bande d'agens de police qui élargissaient le passage en repoussant la foule à coups de rotin. Le général mit pied à terre en face de la jonque, monta à bord, fut introduit par l'interprète, chargé du rôle de maître des cérémonies, dans la chambre que l'on avait disposée pour l'entrevue, s'assit, non sans avoir longuement résisté, à la place d'honneur qui lui était offerte, et commença par échanger les politesses d'usage; puis il adressa quelques questions sur les projets de l'expédition, et, pour mieux provoquer les confidences de ses hôtes, il daigna faire les siennes en exposant le plan de campagne qu'il allait exécuter très prochainement contre les rebelles du Ssé-tchouen à la tête d'un corps d'armée qui l'attendait à Quei-chow. Pendant ce temps, les Anglais versaient généreusement des verres d'eau-de-vie qui, dans la circonstance, remplaçaient les tasses de thé, et, s'il faut en croire M. Blakiston, le général et son état-major ne tardèrent pas à se trouver quelque peu émus. A chaque rasade, les Sycks, exécutant et exagérant les ordres qu'ils avaient reçus, portaient et présentaient les armes, croisaient la baïonnette, tiraient leurs grands sabres, allaient et venaient au pas militaire en faisant à eux quatre autant de bruit qu'un bataillon, si bien que le pauvre général et ses officiers ne comprenaient absolument rien à cette parade guerrière et paraissaient même peu rassurés. La scène, telle que nous la raconte M. Blakiston avec maints enjolivemens que je néglige, était certainement très grotesque; mais on peut bien croire que si les Anglais, de complicité avec leurs soldats sycks, cherchèrent à s'amuser aux dépens de l'état-major chinois, celui-ci ne demeura pas en reste d'observations malicieuses sur les singulières façons de ces étrangers qui se donnaient tant de mouvement à propos d'une entrevue tout amicale, où il s'agissait simplement d'échanger quelques paroles polies. M. Blakiston crut remarquer qu'à plusieurs reprises le général se pencha vers son aide de camp pour lui signaler à voix basse la superbe tenue et les vaillantes manœuvres des quatre Sycks. Qui sait? M. Blakiston n'a rien entendu et à coup sûr il n'a rien compris de ce colloque intime. Peut-être le général disait-il à ses Chinois : « Voyez donc comme ces hommes de l'Occident sont ridicules et dépourvus de civilisation! Ils ont toujours le fusil ou le sabre au poing. Ils se figurent qu'ils nous honorent avec tout ce fracas, et en vérité ils sont très ennuyeux. Il faut cependant les excuser et leur faire bon visage,

car ils ne connaissent pas les convenances, et l'on assure qu'ils sont très colères. C'est décidément une race inférieure. » Et pourquoi n'aurait-il pas tenu ce langage plutôt que d'admirer, comme le suppose si complaisamment M. Blakiston, la gymnastique militaire dont on lui donnait l'inutile et fatigant spectacle?

La plupart des Européens qui se rencontrent avec les Chinois ont un grand tort : ils se comportent avec eux comme s'ils avaient toujours affaire à des niais dont on peut se moquer impunément, et puis, quand ils racontent leurs aventures de voyage, ils s'imaginent être très plaisans et très spirituels en nous présentant des caricatures au lieu de portraits, et en donnant à tout, hommes et choses, une physionomie grotesque. Si l'on veut que les Chinois nous prennent au sérieux, il faut commencer par les traiter sérieusement et ne pas nous livrer devant eux à des espièglerie d'écoliers. D'un autre côté, si l'on a la prétention de donner à l'Europe une idée exacte de ce peuple avec lequel nous aurons désormais de fréquens rapports et que nous sommes de plus en plus intéressés à bien connaître, il convient de laisser là les vieilles plaisanteries qui ont fort innocemment égayé nos pères du temps que l'on croyait aux magots, et de voir dans les Chinois autre chose que des motifs de vaudeville. Les Chinois ne pensent pas comme nous, n'agissent pas comme nous; ce n'est pas une raison pour qu'ils soient ridicules, comme on serait tenté de le supposer d'après les relations de la plupart des voyageurs, qui recherchent et inventent au besoin les détails comiques et veulent avoir trop d'esprit. J'accorde que ce général en chef de l'armée du Ssé-tchouen qui a daigné faire visite au capitaine Blakiston et à ses compagnons ne soit pas très fort sur la discipline; son cheval de bataille ou de parade consiste en une bonne litière; il manie plus volontiers l'éventail que le sabre quand il a trop chaud; il ne marche jamais sans avoir à sa portée un parasol; ses soldats s'éventent et fument dans les rangs : tout cela ne prouve pas précisément qu'il manque d'intelligence ni qu'il mérite les puériles moqueries d'un soldat syck ou même d'un officier anglais. Si bas que soit tombé le gouvernement chinois, il n'en est pas encore réduit à confier les plus importantes fonctions à des idiots. Il est donc bien entendu que M. Blakiston a voulu se donner le plaisir d'un petit intermède pour faire diversion aux ennuis et aux fatigues d'une longue navigation, et qu'il a eu l'intention d'amuser ses lecteurs : il a cru devoir mêler l'agréable à l'utile, c'est un bon sentiment; mais il vaut mieux nous en tenir à l'utile et reprendre sérieusement notre route sur ce grand et magnifique fleuve qui, à plus de trois cent cinquante lieues de son embouchure, s'étend sur une largeur de 500 mètres, avec une profondeur de cinq à neuf brasses à l'époque des basses eaux! L'expé-

dition quitta Wan le 18 avril, à bord des jonques qu'elle avait frétées à Quei-chow, et qui devaient la conduire jusqu'à Choung-king, principal port de Ssé-tchouen, à une distance de deux cents milles.

Nous entrons dans la région la plus riche de la province du Ssé-tchouen. La campagne est parsemée de villages ou de fermes et couverte de plantations qui annoncent partout l'activité et l'aisance. Les habitations prennent un aspect de propreté et d'élégance que l'on n'avait pas remarqué jusque-là. La population est plus vigoureuse et d'un type plus distingué. Les femmes travaillent aux champs : on les voit se livrer aux ouvrages les plus durs, porter de lourds fardeaux, garder le bétail, malgré la gêne que doivent leur causer leurs petits pieds, car, contrairement à ce que la plupart des voyageurs ont écrit, la mode des petits pieds n'est pas seulement observée par les dames de la classe riche : elle est générale, aussi bien dans les campagnes que dans les villes. Les femmes du Ssé-tchouen éprouvent au plus haut degré le sentiment de frayeur ou de timidité qu'inspire à toutes les Chinoises la présence d'un Européen. Lorsque M. Blakiston et ses compagnons visitaient un village, les femmes se retiraient précipitamment au fond de leurs maisons; dans la plaine, elles cherchaient d'abord à fuir, laissant là leur travail, puis, sur le point d'être atteintes, elles se rangeaient au bord du sentier en tournant le dos aux curieux et se cachaient le visage avec leurs mains calleuses. Bref, M. Blakiston avoue que pendant le cours de son voyage il ne lui fut donné que très rarement de voir un visage de femme; par conséquent il n'exprime qu'une opinion très réservée sur la beauté des Chinoises, et il craindrait de mal juger les dames du Céleste-Empire, s'il s'en tenait aux rares spécimens que le hasard lui a montrés. Il faut s'y résigner; après avoir battu les Chinois, nous aurons à faire la conquête des Chinoises; cette seconde tâche sera plus difficile que la première, et tout indique que l'assaut sera rude à livrer, puisque même dans ces régions reculées de l'empire, où l'étranger devrait être un objet de curiosité plutôt que de crainte, nous voyons les femmes manifester instinctivement une répugnance contre laquelle nous sommes tout à fait désarmés. Or ce n'est point là seulement un de ces détails de mœurs qui inspirent d'ordinaire aux touristes superficiels des réflexions d'un goût douteux sur la prétendue jalousie des maris chinois et sur la malheureuse destinée des dames chinoises. La question nous intéresse d'une façon très directe en ce qu'elle révèle dans l'attitude des femmes l'un des plus sérieux obstacles que nous devions surmonter pour pénétrer au cœur de cette société étrange, où nous cherchons à faire accueillir nos idées, notre civilisation et notre foi. Tant que l'Européen ne sera point admis à franchir le seuil du foyer domestique, la moitié de la nation, la plus influente

peut-être au point de vue social, échappera à notre action et rendra stériles, par sa résistance passive, les conquêtes de l'intérêt et de la force. A en juger par le témoignage de M. Blakiston, nous n'avons point cessé de passer pour des barbares aux yeux de cette plus belle moitié du genre chinois; les impressions des femmes sont absolument les mêmes à cet égard dans toutes les régions de l'empire, et les voyageurs qui consentent à ne décrire que ce qu'ils voient se trouvent obligés de reconnaître l'importante lacune que présentent nécessairement leurs récits : la femme manque; les pages qui devraient lui être consacrées dans toute relation un peu complète restent blanches; on ne mentionne ce sujet si intéressant que pour exprimer le regret de n'en pouvoir rien dire. Le temps viendra peut-être où les Chinoises voudront bien relever leur voile et accepter l'innocente familiarité d'un regard européen. En attendant, il faut se contenter de ce que la Chine nous laisse voir. Le Yang-tse-kiang suffit à notre curiosité.

Aussi bien, si l'on est à la recherche d'une nature ondoyante et diverse, on n'a qu'à observer ce grand fleuve et ses rives. Tout à l'heure c'était un torrent resserré entre des montagnes et roulant sur un lit de roches; maintenant c'est une large et calme nappe d'eau s'étendant au milieu d'une vaste plaine. Les montagnes se sont retirées et n'apparaissent plus qu'à l'horizon, formant une chaîne à peu près régulière. La culture monte en quelque sorte jusqu'à leur sommet, que couronnent souvent les toits des pagodes. A l'approche de chaque village, on aperçoit un ou plusieurs de ces élégans édifices à sept ou neuf étages (le nombre est toujours impair), qui contiennent un autel consacré sans doute au bon génie du lieu. La plus remarquable de ces pagodes est celle de Chi-po-waï, à trente milles environ au-dessus de Wan. Les neuf étages de la pagode de Chi-po-waï sont adossés à un énorme bloc de rochers, de 60 mètres de haut, qui domine toute la vallée. Les Chinois font remonter cette construction à quinze siècles. Plus loin, autour de Foung-tou, ville de second ordre, où le Yang-tse-kiang reçoit les eaux d'un affluent assez considérable, s'élèvent quatre pagodes entourées de temples et de couvens. Toute la contrée est ainsi peuplée de pagodes. Faut-il voir dans ces édifices d'une architecture si singulière et bien connue une manifestation de la piété ou de la superstition des Chinois? C'est la première idée qui se présente à l'esprit; mais si l'on considère que les pagodes ne sont pas également réparties dans toutes les régions, qu'elles sont construites ordinairement sur des hauteurs, aux abords des villes et des fleuves, on peut admettre qu'elles avaient dans l'origine un but d'utilité, qu'elles servaient à signaler soit l'approche d'un ennemi, soit la crue des eaux, et que plus tard seulement, par suite de la re-

connaissance qui s'attache à tout ce qui est utile et du prestige qui entoure tout ce qui est ancien, elles ont acquis un caractère religieux. Quoi qu'il en soit, ces pagodes produisent un charmant effet. En quelque lieu qu'on les rencontre, sur la colline ou sur la rive, à demi cachées derrière un massif d'arbres que leur toit domine, ou bien isolées dans la plaine dont elles semblent surveiller et protéger les cultures, elles sont les bienvenues aux regards du voyageur. Peu importe qu'un dieu ou un génie les habite. Dès qu'on les aperçoit avec leurs formes originales et gracieuses, on reconnaît la Chine. La pagode est l'édifice chinois par excellence; elle est l'âme et la poésie du paysage qui l'entoure. Supprimez la pagode, et la Chine disparaît.

D'étape en étape, ou plutôt de pagode en pagode, l'expédition arriva à Choung-king le 28 avril, après une navigation de dix jours. Cette ville est située au confluent du Yang-tse-kiang et de la rivière Ho-tou, qui arrose la partie septentrionale du Ssé-tchouen. En face d'elle, sur le bord opposé de la rivière, se trouve une autre ville, Li-min, également de premier ordre et entourée de fortifications. On remarque fréquemment en Chine et nous avons signalé à Han-kow ces cités doubles qui ne sont séparées que par le cours d'un fleuve, et qui, semblables à deux sœurs jumelles, sont nées et grandissent ensemble, vivant de la même vie et confondant leurs destinées. Tout le mouvement commercial de la province est concentré à Choung-king, où se rencontrent et s'échangent les différens produits de la Chine et de l'étranger, apportés par des milliers de jonques. M. Blakiston estime que Choung-king, par l'activité des affaires et par l'affluence des navires, doit être placé sur le même rang que Canton, Shang-haï et Han-kow. Nous sommes au plus profond des terres, à quatre cent quarante lieues de l'Océan, et cependant les calicots de l'Angleterre, les draps de la Russie et même certains articles de l'industrie parisienne ont déjà pénétré jusque-là. Quelles immenses ressources pour le commerce étranger lorsque cette portion de la Chine lui sera définitivement ouverte, et qu'il pourra y aborder directement! Mais pour le moment ce n'est point un intérêt de négoce qui nous amène à Choung-king; l'expédition n'a qu'une pensée, une idée fixe : à peine arrivée, elle cherche le moyen de pousser plus loin et de gagner Ching-tou, capitale de la province. Faut-il prendre la route de terre ou bien continuer à remonter le Kiang? Voilà l'unique question dont se préoccupe M. Blakiston, et pour mieux s'éclairer il envoie sa carte de visite au préfet de la ville en demandant une prompte audience.

La présence des Européens dans le port de Choung-king ne pouvait manquer d'exciter vivement la curiosité populaire. La partie du rivage devant laquelle la jonque était mouillée fut immédiatement

couverte d'une grande foule. Les badauds se rapprochèrent en passant sur les bateaux voisins; bientôt la jonque fut elle-même envahie; les Anglais crurent devoir se mettre sur leurs gardes, et l'un d'eux, indigné de cette violation de domicile, jeta à l'eau un des curieux, qui, sous prétexte qu'il appartenait à la milice, refusait obstinément de quitter la place. L'aventure égaya fort la plupart des assistans, mais elle offensa le corps des miliciens de la ville, et elle pouvait compliquer les affaires. Presque aussitôt le mandarin, dont on attendait la réponse, fit savoir qu'il n'était pas en mesure de donner audience aux membres de l'expédition, qui s'exposeraient aux plus grands dangers en traversant la ville, et en même temps M. Blakiston reçut d'un missionnaire catholique français qui habitait Choung-king le conseil très pressant de ne pas quitter la jonque. La réponse du préfet pouvait paraître suspecte, mais l'avis du missionnaire était évidemment très sérieux. Pour la première fois, depuis son départ de Han-kow, l'expédition se voyait en présence d'une velléité hostile. D'où venait ce revirement? devait-on l'attribuer au ressentiment de la milice? Dans aucun autre pays, la population ne serait d'humeur à supporter que des étrangers se permissent de jeter ainsi les gens à l'eau, et il faut bien avouer, puisque l'occasion s'en présente, que souvent les Européens, et les Anglais plus que tous les autres, ont le tort d'employer à l'égard des Chinois des procédés beaucoup trop cavaliers et peu faits pour entretenir les bons rapports. M. Blakiston néanmoins paraît convaincu que le bain du milicien était tout à fait étranger à l'incident : il suppose que le mouvement était provoqué par les étudians alors réunis à Choung-king pour passer les examens littéraires. En Chine comme ailleurs, les étudians forment une corporation assez turbulente et portée à l'opposition. Précisément on venait de recevoir dans le Ssé-tchouen les premières nouvelles de l'entrée des alliés à Pékin; on apprenait que les impôts devaient être augmentés pour payer les frais de la guerre; on disait que ces étrangers, arrivés si inopinément et sans but plausible, précédaient une armée d'Européens qui allait envahir le pays. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir le peuple. — Quel que fût le motif de l'hostilité qui semblait se déclarer, la situation des habitans de la jonque devenait embarrassante et même critique. On tint donc conseil, et après discussion il fut résolu qu'on affronterait l'orage. On adressa au préfet un exemplaire du traité de Tien-tsin; — c'était l'inévitable entrée en matière, et l'expédition avait littéralement semé sur toute la route des copies de ce fameux traité; — on rappela au mandarin qu'aux termes des conventions il était tenu de recevoir et de protéger les Européns munis de passeports réguliers; on lui signifia en conséquence qu'il eût à envoyer des palanquins et une escorte pour que les Anglais pussent

traverser la ville en toute sûreté et se rendre au palais préfectoral. — Le mandarin s'exécuta : les palanquins et l'escorte furent envoyés; le cortége traversa sans le moindre trouble les principales rues de Choung-king au milieu d'une immense foule; l'audience se passa de la manière la plus courtoise, le préfet conseillant de remonter le fleuve plutôt que de prendre la route de terre interceptée par les rebelles; bien mieux, au sortir de l'audience, M. Blakiston se fit conduire à la demeure de la mission catholique, et il y dîna fort agréablement à la table de l'évêque. — Tel fut le dénoûment de cette émeute chinoise.

Nous venons de voir M. Blakiston en relations immédiates et tout à fait publiques avec la mission catholique de Choung-king. Depuis son entrée dans la province du Ssé-tchouen, l'expédition avait rencontré plusieurs villages presque entièrement peuplés de familles catholiques qui l'accueillaient avec empressement, lui montraient leurs églises, lui racontaient les ennuis que leur causaient parfois les mandarins, en un mot traitaient ces étrangers non-seulement comme des coreligionnaires, mais encore comme des protecteurs envoyés du ciel. Les bons Chinois étaient tout surpris et tout peinés quand les Anglais essayaient de leur faire comprendre qu'ils n'étaient point de la même foi, et que les protestans différaient des catholiques. Hâtons-nous de dire que, sans insister sur une distinction trop subtile pour la piété des néophytes, M. Blakiston manifesta en toute occasion un intérêt bienveillant pour ces enfans de la grande famille chrétienne; il ne manqua pas de leur faire une ample distribution, non pas de Bibles, mais d'exemplaires du traité et des édits qui garantissaient la liberté des cultes, et il leur promit d'appuyer leurs doléances auprès de qui de droit. — A Choung-king, il put rendre compte à l'évêque de ce qu'il avait observé et recueillir des renseignemens plus précis sur l'état du catholicisme dans la province. La mission du Ssé-tchouen a été de tout temps assez florissante. Les catholiques s'y comptent par milliers; ils professent ouvertement leur culte, et s'il se rencontre par momens quelques mandarins ombrageux qui inquiètent ces fragiles églises élevées sur le sol païen, ce ne sont que des exceptions. La plupart des gouverneurs et des préfets, soit pour se conformer aux instructions transmises de Pékin, soit plutôt pour ne point se donner de souci ni d'embarras, pratiquent la plus parfaite tolérance. A mesure que le gouvernement sera bien convaincu que les chrétiens n'ont aucun rapport avec les sociétés secrètes ni avec les rebelles, les actes de persécution deviendront de plus en plus rares, et les catholiques jouiront, comme les musulmans et les Juifs, de la liberté religieuse. Tout cela ne saurait être l'œuvre d'un jour dans un pays si vaste, où les ordres du gouvernement central ont à franchir

d'énormes distances et de nombreux degrés de hiérarchie avant d'arriver dans les districts de chaque province. Si l'on songe aux résultats qui ont été déjà obtenus, on doit partager le sentiment de satisfaction et de confiance que l'évêque du Ssé-tchouen exprimait lui-même à M. Blakiston. En résumé, n'y a-t-il point dans le récit du séjour que l'expédition fit à Choung-king un indice très frappant des dispositions favorables dont les Chinois sont généralement animés à notre égard? Ces mandarins et ce peuple que l'on nous représentait si hostiles, vous avez vu comme ils se sont trouvés calmes et doux, et même débonnaires, envers cette bande de quatre Anglais dont l'attitude n'était cependant pas des plus conciliantes. Et peut-on dire encore que le christianisme est opprimé, persécuté, quand il existe au centre même de la Chine des villages entiers peuplés de catholiques, et quand un évêque habite paisiblement son hôtel au chef-lieu et y donne à dîner? Dans quelques années peut-être, les Chinois toléreront des consulats, des comptoirs européens et une cathédrale à Choung-king. Voilà ce qu'il est permis d'augurer du journal de l'expédition, et alors cette riche contrée de la Chine commencera à nous appartenir par la plus naturelle et la plus féconde des conquêtes.

L'avis du préfet et les conseils des missionnaires ne laissant plus aucun doute sur l'impossibilité de se rendre à Ching-tou par la voie de terre, l'expédition poursuivit sa pénible navigation sur le Yang-tse-kiang et partit de Choung-king le 3 mai. On entrait dans la saison des chaleurs : le thermomètre marquait 25 degrés (centigrades) dès le matin et plus de 32 degrés au milieu de la journée. Parqués dans leur jonque, les voyageurs souffraient cruellement de cette lourde température, qui amenait des nuées de moustiques; ils recevaient comme une rosée céleste les larges gouttes que leur versaient assez fréquemment des pluies d'orage, et, dès qu'on jetait l'ancre, ils se baignaient avec délices dans le fleuve, au grand ébahissement de leurs matelots, qui ne comprenaient pas que des gens de condition pussent se livrer à ce vulgaire exercice et trouver le moindre agrément à faire une pleine eau dans le Yang-tse-kiang. En Chine, il n'y a que les hommes du peuple qui se baignent dans l'eau froide; parmi les classes riches et aisées, on ne connaît que les ablutions d'eau chaude. Les matelots n'étaient pas moins étonnés lorsque les Anglais allaient se promener sur les rives. Ils ne s'expliquaient pas que des personnages assez riches pour avoir à leurs ordres un bateau ou un palanquin prissent la peine de marcher à pied comme de simples villageois. Ces remarques de détail, que n'omet point M. Blakiston, montrent bien que, si nous nous étonnons à tout propos des us et coutumes des habitans du Céleste-Empire, ceux-ci nous le rendent largement, et qu'il y a entre les

deux races un compte ouvert de surprises et de railleries mutuelles, dont la liquidation ne se solderait peut-être pas à notre profit. Les Chinois, soyons-en sûrs, s'amusent autant de nous que nous croyons nous amuser d'eux, et nous passons à leurs yeux pour des êtres fort singuliers. M. Blakiston a d'ailleurs le bon goût de ne pas toujours les voir sous leurs traits grotesques, ou du moins qui nous paraissent tels, et il sait quelquefois leur rendre justice. Pendant ses promenades quotidiennes, il admirait avec quel soin et quelle habileté les moindres parcelles de terre étaient cultivées. On avait déjà fauché les champs de blé et d'orge; les plantations de tabac, de riz, de maïs, de canne à sucre, offraient les plus belles apparences; la population des nombreux villages qui se succèdent le long du fleuve était tout entière au travail. Dans les moindres détails se faisait remarquer la simplicité des procédés que les Chinois appliquent à l'agriculture comme à l'industrie. Ainsi l'orge et le blé étaient presque partout battus sur place et à la main; quelquefois on se servait de fléaux que M. Blakiston préfère à ceux dont on se sert en Angleterre, parce que la surface qui frappe les épis est plus large et agit plus rapidement. Grâce à la vapeur, l'Europe est entrée depuis peu d'années dans une voie de progrès agricoles qui est encore ignorée des Chinois; mais ceux-ci, avec l'extrême économie de leur main-d'œuvre, peuvent se passer plus facilement que nous des moyens mécaniques et obtenir à très bas prix les denrées alimentaires et les productions industrielles. D'ailleurs la vapeur ne leur fera plus longtemps défaut, car ils possèdent le charbon en abondance; M. Blakiston a reconnu l'existence de nombreux gisemens de houille, et c'est peut-être la découverte la plus importante que nous devions à ce voyage d'exploration.

Déjà signalée, mais vaguement, par les missionnaires catholiques, la richesse minérale de la Chine est aujourd'hui un fait certain. La houille est extraite aux environs de Han-kow, sur les bords du lac Toung-ting; elle se vend sur les marchés de Wan et de Choung-king; on la retrouve partout en remontant le fleuve, et il est à supposer que plusieurs bassins houillers sillonnent le sous-sol de la province du Ssé-tchouen. Les procédés d'extraction sont encore très imparfaits; mais lorsque les ingénieurs européens viendront à leur tour explorer le grand empire, lorsqu'ils auront sondé les masses minérales qui reposent, à peine effleurées, dans les profondeurs souterraines, lorsque par conséquent la vapeur prêtera son concours au travail de l'homme, on verra se produire une véritable révolution dans la puissance productive du pays et une modification profonde dans l'industrie des transports. Les *steamers* prendront possession du haut Yang-tse-kiang, comme aujourd'hui, sous les pavillons étrangers, et avec de la houille apportée d'Europe à grands

frais ils commencent à circuler entre Shang-haï et Han-kow. Sans doute, à raison des difficultés que présentent sur certains points les passages des gorges et des rapides, il faudra employer des bâtimens d'une forme différente, d'un moindre tirant d'eau, ce qui nécessitera le transbordement des marchandises; mais cet inconvénient existe aujourd'hui avec la batellerie indigène, les jonques du Ssé-tchouen étant très différentes de celles qui parcourent les parages plus voisins de la mer. Du reste, cette batellerie est trop bien organisée, elle travaille à des conditions trop économiques, pour ne pas se trouver en mesure de soutenir, pour la plus grande partie des transports, la concurrence de la vapeur. M. Blakiston rend hommage à la merveilleuse aptitude des Chinois pour tout ce qui concerne la navigation fluviale; il vante la construction des bateaux, l'habileté des patrons ainsi que l'infatigable énergie des matelots, et il tourne en ridicule, il traite presque comme des Chinois ceux de ses compatriotes qui, dans leur infatuation britannique, se sont avisés de parler avec dédain de la marine du Céleste-Empire. S'ils n'ont pas encore la science de la navigation, les Chinois en ont l'instinct et la pratique poussés à un point que l'on ne rencontrerait nulle part ailleurs. Comment en serait-il autrement? Sur les côtes, le personnel des bateaux pêcheurs qui s'aventurent au loin dans la pleine mer est si nombreux qu'il suffirait au recrutement de toutes les marines du monde, et à l'intérieur on ne voit que fleuves et lacs dont les grandes surfaces exigent des matelots et non des canotiers. On peut en juger par le voyage que nous venons d'entreprendre sur le Yang-tse-kiang. Ce beau et large fleuve n'est-il pas, sur une étendue de plus de cinq cents lieues, une excellente école de navigation?

L'expédition franchit en quinze jours la distance de soixante-dix lieues qui sépare Choung-king de Su-chow, sa prochaine étape. Pendant ce trajet, elle passa devant quinze villages et six villes importantes, situées pour la plupart à l'embouchure d'un affluent du Kiang. Indépendamment des mines de charbon, elle remarqua des carrières de pierre à chaux, de nombreux lavages d'or qui indiquent que dans cette région du fleuve la recherche du métal devient plus productive, une succession non interrompue de pagodes, parmi lesquelles il faut citer la pagode de Kiang-tze, qui a treize étages, et enfin, ce qui était moins pittoresque, de fréquens indices du voisinage des rebelles. A mesure que l'on approchait de Su-chow, la campagne perdait de son animation, les fermes semblaient désertes, les cultures négligées; des postes de soldats impériaux, des redoutes élevées à la hâte, des espèces d'observatoires en bambou d'où l'on pouvait surveiller tous les points de l'horizon, étaient disséminés sur les collines. Les matelots de la jonque, recueillant au passage les impressions des riverains, se montraient inquiets et se souciaient

médiocrement de pousser plus avant. Lorsque les voyageurs s'arrêtaient quelque part, il leur était difficile de s'aboucher avec les mandarins, parce qu'on les prenait tout d'abord pour des rebelles déguisés; on se défiait d'eux malgré leurs passeports si bien en règle. Il était évident que l'insurrection avait passé par là ou qu'on l'y attendait. Enfin à Su-chow, où la jonque arriva le 28 mai, l'expédition trouva portes closes : la ville était hermétiquement fermée. Le préfet, à qui M. Blakiston s'empressa de transmettre, selon son usage, un exemplaire du traité de Tien-tsin, répondit qu'il lui était impossible d'ouvrir les portes, et que, si les nobles étrangers tenaient absolument à entrer, on les hisserait au moyen d'une corde par-dessus les remparts. Une seconde missive, dans laquelle on se bornait à demander des palanquins ou des chevaux pour aller à Ching-tou, n'eut pas plus de succès : le préfet motiva son refus, très poli d'ailleurs, sur le danger que présentait la route, occupée par des bandes de rebelles dont on attendait à tout moment l'attaque. — Cette fois les voyageurs étaient à bout de patience et de combinaisons. Le préfet de Wan les avait renvoyés à se pourvoir devant son collègue de Quei-chow; celui-ci les avait repassés au préfet de Choung-king, lequel, tout aussi empressé de se débarrasser d'eux, leur avait conseillé de voir à Su-chow, et là on leur offrait l'hospitalité au bout d'une corde. Il est vrai qu'ils avaient exploré, chemin faisant, l'une des parties les plus curieuses du fleuve, et ils pouvaient se consoler jusqu'à un certain point de leurs mésaventures; mais Ching-tou, la capitale du Ssé-tchouen, mais le Thibet, où ils ne pouvaient pénétrer qu'avec le concours et l'appui du vice-roi de la province, mais les Himalayas, où ils se promettaient de belles parties de chasse qu'il eût été si agréable et si glorieux de raconter aux *sportmen* de l'Angleterre, voilà ce qui leur échappait. C'était une excursion manquée. Un moment ils eurent l'idée d'acheter une barque, de se mettre bravement en route, seuls, sans équipage, puisque leurs matelots ne voulaient plus les suivre, et de s'engager sur la rivière Min, qui les aurait conduits à peu de distance de Ching-tou; mais il leur aurait fallu manier l'aviron pendant trois semaines, et ils se seraient exténués en pure perte à ce travail impossible. La question cependant était assez grave pour qu'on allât aux voix : le parlement se réunit dans la cabine de la jonque, et la majorité se prononça, au scrutin secret, contre ce projet vraiment insensé. Bref, l'équipage de la jonque ayant annoncé qu'il voulait bien essayer de remonter encore le Yang-tse-kiang à deux ou trois journées au-dessus de Su-chow, les Anglais profitèrent de cette concession inespérée : ils arrivèrent ainsi le 25 mai à Ping-shan, leur dernière étape, à près de six cents lieues de la mer. Il y avait cent trois jours qu'ils avaient quitté Shang-haï.

La terreur régnait dans toute la contrée, terreur double, car elle n'était pas seulement inspirée par les rebelles : elle venait aussi de la présence des *braves* ou volontaires impériaux, qui, sous prétexte de combattre l'insurrection, mettaient la campagne au pillage et s'abattaient sans merci sur la malheureuse population qu'ils prétendaient protéger. C'est ainsi qu'à Su-chow les portes de la ville étaient fermées, non pas aux rebelles, qui n'avaient point encore paru, mais à deux bandes de *braves* qui étaient campées sous les remparts, et dont les habitans, y compris le préfet, ne voulaient à aucun prix. Ces bandes, ne pouvant s'en prendre à la ville, avaient dévasté les villages et les fermes des environs; elles ne songeaient plus qu'à s'enlever réciproquement le butin, et, à la veille de quitter Su-chow, l'expédition assistait à la représentation plus bruyante que meurtrière d'un combat que les deux partis se livraient sur la rive du fleuve. — A Ping-shan, le spectacle fut plus pittoresque. Là, ce furent bien les rebelles qui tentèrent contre la ville une attaque de nuit. Le combat, engagé à huit heures du soir, se prolongea presque jusqu'au jour. Les défenseurs de Ping-shan étaient postés sur les remparts, illuminés par des milliers de lanternes, chaque soldat ayant son fanal. C'est un usage adopté par les Chinois pour la défense des places. Le jour, la présence de chaque soldat est marquée par un petit drapeau, et la nuit par une lanterne. On assure, il est vrai, que très souvent les drapeaux flottent et les lanternes brillent pendant que les guerriers, retirés à une bonne distance, fument tranquillement leur pipe à l'abri des projectiles; mais les assiégeans n'en sont pas moins intimidés par le grand déploiement de forces que semble annoncer cette profusion de lanternes et de drapeaux, derrière lesquels ils supposent autant de combattans, et l'on comprend qu'avec ce système les siéges peuvent durer des années, comme cela se voit en Chine. Pour en revenir au siége de Ping-shan, ce combat aux flambeaux ne laissait pas que d'être assez curieux pour les Anglais, qui n'avaient à y prendre aucune part. Les rebelles, en masses confuses, avançaient, reculaient aussitôt, revenaient faiblement à la charge, en ayant soin de ne pas se mettre à trop petite portée des remparts, et l'on suivait leurs manœuvres à la lueur des coups de fusil qui s'échangeaient avec une grande rapidité, mais sans beaucoup d'effet. En définitive, l'attaque fut repoussée, et pour cette nuit encore la cité de Ping-shan échappa aux *Tou-fi;* c'est ainsi que se nomment les rebelles du Sse-tchouen, qui n'ont aucun rapport avec la grande insurrection de Nankin, ni avec l'insurrection mahométane de la province de Yun-nan. Chaque province possède aujourd'hui son insurrection, c'est-à-dire ses bandes de pillards, auxquelles le gouvernement oppose d'autres pillards, les *braves*, qui défendent à leur façon la

cause impériale, de telle sorte que le désordre est partout, que les Chinois ont aujourd'hui deux ennemis au lieu d'un, et que les paisibles habitans des villes en sont réduits à s'organiser de leur mieux en gardes civiques et à se défendre tout seuls. Voilà la situation, et cela dure depuis plusieurs années. Combien de temps cela durera-t-il encore? C'est ce que l'on ne saurait dire; mais il faut vraiment que le prestige de l'autorité impériale soit bien solide pour avoir résisté jusqu'ici à de telles épreuves. Dans tout autre pays, il y a longtemps que la révolution serait faite et qu'un pareil gouvernement n'existerait plus.

Il aurait manqué quelque chose à l'expédition, si elle n'avait eu, elle aussi, à brûler un peu de poudre. Cette satisfaction lui fut donnée à Ping-shan. A son arrivée, elle avait réussi à se concilier les bonnes grâces du préfet, qui apprit sans déplaisir que les Chinois et les Européens s'étaient mis d'accord en vertu des traités de Tien-tsin, dont il entendait parler pour la première fois; elle était donc entrée sans difficulté dans la ville, elle y avait circulé librement au milieu d'une population qui, malgré l'état de siége, paraissait très inoffensive, et ce bon accueil l'avait décidée à y prendre ses quartiers d'été pour attendre une chance favorable qui lui eût peut-être permis de réaliser le rêve de Ching-tow. Tout à coup ces heureuses dispositions se changèrent en défiance : le bruit se répandit que ces étrangers avaient des intelligences avec les insurgés; le mandarin, tout en protestant de son bon vouloir personnel, déclara qu'il ne pouvait résister aux désirs du peuple, et il conseilla, puis ordonna aux Anglais de s'éloigner au plus vite. A la fin, les habitans de Ping-shan montèrent sur leurs remparts, plantèrent fièrement leurs petits drapeaux, et ouvrirent le feu sur la jonque. Plusieurs décharges se succédèrent, et personne ne fut atteint. Ce n'était donc qu'un feu d'artifice et une manœuvre d'intimidation. M. Blakiston pense que les armes de Ping-shan n'étaient chargées qu'à poudre, et qu'il en est ainsi dans la plupart des batailles chinoises. Après cette petite échauffourée et en présence de la confusion où l'attaque des rebelles avait jeté le pays, on ne pouvait songer à rester devant la ville ni à pousser plus loin. Le 30 mai, l'expédition vira de bord et reprit tranquillement, en descendant le fleuve, la route de Han-kow et de Shang-haï.

Tel est le récit abrégé de cette expédition qui, avec les apparences d'une simple promenade de touristes, peut être considérée comme une avant-garde, équipée à la légère, de l'Europe marchant à la découverte et à la conquête pacifique du Haut-Kiang. Nous avons suivi pas à pas M. Blakiston à travers les incidens et les aventures de son curieux voyage; nous avons débarqué avec lui dans les

villes et dans les plaines qui bordent le fleuve; nous avons vu de près les mandarins; nous avons observé le peuple, soit au milieu de ses paisibles travaux, soit au milieu des agitations de la guerre; nous avons extrait de ce premier *Guide sur le Yang-tse-kiang* les noms, encore douteux, des principales étapes et les traits pittoresques d'un panorama qui se déroule sur une étendue de six cents lieues. Nous n'avons pu évidemment, dans une course aussi rapide, qu'effleurer en quelque sorte du regard cet immense sujet. Telle qu'elle est cependant, avec ses erreurs et ses lacunes inévitables, la relation de M. Blakiston suffit pour donner une idée générale du pays et de ses habitans, et elle permet de contrôler bien des assertions contradictoires, en même temps qu'elle ajoute des notions nouvelles à celles que l'on possède déjà sur l'empire chinois.

En premier lieu, si la question d'une communication directe entre la Chine et l'Inde par le Thibet et l'Himalaya demeure encore indécise (et cette question n'intéresse guère que les Anglais), il n'existe plus aucun doute sur le parti que les Européens doivent tirer du Kiang pour étendre leur action et leur commerce dans les provinces les plus reculées de la Chine. Facilement navigable jusqu'à I-chang, ce magnifique fleuve peut être remonté, sans trop d'obstacles, même par des bâtimens d'un fort tonnage, jusqu'à l'extrémité du Ssé-tchouen. Dans le haut de son cours, il reçoit de nombreux affluens, plus larges et plus profonds que nos fleuves d'Europe, et ce sont autant de nouvelles voies pour pénétrer dans toutes les directions du vaste bassin qu'il féconde. L'existence d'abondantes mines de houille ayant été constatée, il est évident que la navigation à vapeur ne tardera pas à apparaître. Enfin les observations faites par M. Blakiston confirment tout ce qui a été écrit par les anciens missionnaires, accusés de trop de bienveillance et d'optimisme, sur la fertilité du sol, sur la densité de la population, sur l'activité extrême du commerce. Voilà pour le pays.

Quant aux habitans, ils sont Chinois, bien entendu, tout aussi Chinois dans le Ssé-tchouen que sur les côtes, où nous les voyons depuis longtemps, c'est-à-dire que dans leurs coutumes comme dans leur costume ils nous paraissent singuliers et passablement grotesques. Cependant, à les envisager de près, on reconnaît que cette singularité n'existe qu'à la surface. Au fond, les Chinois sont laborieux, intelligens, tolérans même, quoi qu'on en ait dit, et s'ils ont conservé dans l'art de la guerre une infériorité vraiment ridicule dont nous avons entrepris, à nos dépens peut-être, de les corriger, ils se sont élevés très haut avant les autres peuples dans les arts de la paix. L'ignorance complète où ils sont de ce qui se passe hors de leur pays et même hors de leur province, cette igno-

rance qui, malgré nous, blesse notre vanité, vient uniquement de ce que leur empire est assez vaste pour se suffire à lui-même et pour contenir dans son horizon la satisfaction de leurs idées et de leurs intérêts; mais quand nous allons à eux, est-ce qu'ils nous repoussent de parti-pris et se refusent, comme on le leur reproche si souvent, à accepter nos avances? Nullement. Les Chinois du Fo-kien et du Ché-kiang ont laissé M. Fortune se promener à travers champs tant qu'il a voulu, et s'ils ont péché en quelque point envers cet infatigable botaniste, ce n'a été que par un excès de vénération, parce qu'ils le croyaient un peu fou en le voyant passer son temps à ramasser des herbes et à mettre des insectes en bouteille (1). Quant à M. Blakiston, il vient de nous raconter lui-même comment il a été traité. Sauf l'incident qu'il appelle trop pompeusement le combat de Ping-shan, il a été sur toute sa route, dans la campagne comme dans les villes, reçu avec une bienveillance que la curiosité seule pouvait rendre quelquefois importune, et il semblerait même, d'après son récit, que les habitans de l'intérieur sont plus favorablement disposés pour nous que les habitans du littoral, en d'autres termes que les Chinois nous accueillent d'autant mieux qu'ils nous connaissent moins. Cela malheureusement s'explique trop bien par les procédés hautains et violens des Européens en résidence dans les ports. Il y a là de fâcheuses traditions, de mauvaises habitudes, dont il conviendra de se défaire quand on se trouvera en contact direct avec les populations de l'intérieur.

L'état présent de la Chine, l'anarchie qui y règne, l'insurrection, ou plutôt les insurrections qui la désolent depuis près de quinze ans, l'intervention européenne, même avec le caractère de l'alliance et de la protection, tous ces symptômes trahissent assez la faiblesse déplorable et probablement incurable du gouvernement. M. Blakiston ne s'est pas aventuré à écrire des considérations et des prédictions politiques à l'occasion de la crise où la Chine se débat. Ces graves questions sont étrangères à notre sujet. Quel que soit le dénoûment, que l'empire soit reconstitué, morcelé ou conquis, le Yang-tse-kiang n'en demeurera pas moins le roi des fleuves, arrosant au profit de tous l'une des plus riches vallées du monde, nous appelant, nous aussi, dans ses profondes eaux, et tout prêt à nous recevoir sur ses rives hospitalières. Les révolutions ne sauraient troubler un seul moment la majesté de son cours, ni barrer cette grande route, par laquelle l'Europe doit arriver définitivement au cœur de la Chine.

C. Lavollée.

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet 1858.

LE

PRINCE VITALE

ESSAI ET RÉCIT A PROPOS DE LA FOLIE DU TASSE

SECONDE PARTIE (1).

V.

— Mon cher baron, dit Mme Roch en le revoyant le lendemain, me voilà toute reposée. Partons bien vite pour Tivoli, où monseigneur Spinetta nous attend.

— Hélas! madame, répondit-il, Tivoli n'est pas *ce qu'un vain peuple pense,* et nous ferons bien de n'y pas aller.

— J'y veux aller, dit-elle; Tivoli est un lieu charmant, et monseigneur Spinetta est un grand *tassiste.*

— Eh bien! partons, madame; mais, je vous en préviens, au retour nous serons de méchante humeur. Tivoli, voyez-vous, n'est qu'un grand creux environné de montagnes calcaires en forme de pitons, de mamelons. Ces pitons sont gris, tristes, monotones, et, pour tout dire, représentez-vous le Jura avec des oliviers. Certes, quand la nature fit le Jura, elle avait encore beaucoup à apprendre; mais ce qui est plus grave, c'est qu'à Tivoli on ne trouve pas du tout monseigneur Spinetta, et qu'on trouve à sa place des chutes d'eau en nombre incalculable, et qui toutes ont été faites de main d'homme. Ah! par exemple, c'est la collection la plus complète

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

d'entonnoirs et de robinets qui se puisse voir. Imaginez un peu ce que cela devient quand on a eu le malheur de se laisser embâter d'un de ces *ciceroni* qui ne vous font pas grâce d'une cascatelle!

— Vous vous moquez, mon cher baron! dit le notaire B... Mon cousin George, qui a passé huit jours à Tivoli, déclare que c'est le plus beau lieu du monde, un vrai paradis!

— Votre cousin George, reprit-il, a peut-être le goût des entonnoirs; il en a trouvé, le voilà content. Moi, je cherchais monseigneur Spinetta, je ne le trouvai pas, et je ne fus pas content. Enfin écoutez et jugez. J'arrive à Tivoli, je descends à l'hôtel de *la Regina;* je déjeune. Un cicerone survient, qui s'appelait Scipion. Ne pensez pas à Scipion l'Africain. Ce Scipion-là a la mine chafouine, le poil roux, le regard louche, un air d'effronterie servile. Et quel baragouin! Je n'en comprenais pas le quart. Ce fut, à vrai dire, mon seul bonheur de la journée. Cependant je devinai qu'il m'offrait ses services : il m'énuméra tous les princes russes et les seigneurs anglais qu'il avait honorés de ses bontés et qui s'étaient loués de son rare savoir. Il me prémunit contre ses confrères, gens ignares et de mauvaise foi, qui ne montraient aux étrangers que vingt-deux cascades : lui, Scipion, m'en ferait voir vingt-cinq et demi, et par-dessus le marché les cascatelles, la villa de Catulle, la *madone* miraculeuse de Quintiliolo, le temple de la Toux... — Mon ami, interrompis-je, je n'ai que faire de tes vingt-cinq cascades et du temple de la Toux. Je suis venu ici pour voir monseigneur Spinetta. Si tu peux me conduire chez lui, tu auras trois *paoli* pour tes peines. — Il se mit à caracoler. — Excellence, s'écria-t-il, c'est la madone qui vous a adressé à moi. Je connais à fond *monsignor* Spinetta, je sais sur le bout du doigt ses *usanze*. Tout à l'heure je l'ai vu passer, il allait à la promenade. Suivez-moi : dans deux minutes, nous l'aurons rejoint. — Nous sortons, et de cascade en cascade nous arrivons aux cascatelles. Je vous fais grâce des litanies dont m'étourdissait mon bredouilleur. Chaque entonnoir me valait un long récit, chaque robinet une harangue. — Monsieur Scipion, lui disais-je, gardez vos histoires pour les princes russes, et conduisez-moi vers *monsignor*. — A ces mots, pliant son échine : — Excellence, je veux mourir en péché mortel si *monsignor* n'a passé par ici. *Andiamo, andiamo!* — Et il me câlinait, m'enjôlait. Je suis un bonhomme; les Scipions ont beau jeu avec moi. Je me laissai emmener si loin qu'il n'était plus question de revenir sur mes pas... Madame, la chaleur était dévorante; pendant trois mortelles heures, nous cheminâmes parmi des rochers ardens qui me grillaient jusqu'aux os. Bien que dans ma colère j'eusse défendu à M. Scipion de me redire un mot de ses maudits robinets, le bourreau ne déparlait pas. Il s'était rabattu sur la ma-

done de Quintiliolo, et me conta de fil en aiguille par quelle miraculeuse aventure on avait découvert son image en bois noir, comment, transportée à l'église San-Lorenzo, elle avait traversé d'elle-même l'Anio pour retourner dans sa chapelle, les splendeurs de sa fête, les feux de joie sur le Catillo et la tombola qu'on tirait en son honneur, et où lui, Scipion, comptait l'an prochain gagner la poule. Dieu! quel caquet! et que de grand cœur j'eusse étranglé cet animal! J'eus cependant un bon moment, ce fut en entrant dans la villa d'Este. Là je me sentis en famille : être chez les d'Este, c'est n'être pas loin du Tasse. Je pus prendre assez sur ma méchante humeur pour considérer avec plaisir cette grande villa délabrée où le cardinal Hippolyte eut de si doctes entretiens avec Muret, ses terrasses se succédant comme les perrons d'un escalier, ses trois cents bouches à eau escortées de deux fontaines monumentales, ses cyprès, ses lauriers gigantesques... Le Tasse, me disais-je, a séjourné plus d'une fois à Rome; il est venu ici. A la vue de ce roi du Parnasse, ces lauriers ont dû frémir de plaisir... — Excellence, me dit Scipion, ne nous oublions pas. Quand *monsignor* n'est pas ici, on est sûr de le trouver au temple de la Toux. *Andiamo, andiamo!...* — A quelques pas du temple de la Toux, ne me contenant plus, je saisis mon homme à la gorge, et, levant sur lui ma canne de bambou : — Monsieur Scipion, m'écriai-je, vous êtes un drôle, et je vais vous rosser d'importance. — Il se mit à hurler comme un aveugle, et au milieu de ses cris il se plaignait que je l'étranglais, ce qui était un peu vrai, — qu'il ne m'avait pas fait tort d'une cascatelle, ce qui était beaucoup trop vrai, — et que, pour ne pas le payer, je faisais semblant d'être en colère. Oh! pour le coup, il mentait. — Excellence, traiter ainsi un pauvre père de famille! O ma femme! ô mes enfans! — Et il invoquait le secours de la madone de Quintiliolo. Ses gémissemens ameutaient les passans, on allait s'attrouper autour de nous; je lâchai prise, jetai à terre une poignée de monnaie blanche et m'éloignai.

Je n'avais pas fait vingt pas qu'il m'avait rejoint. — Excellence, me dit-il en faisant une courbette, vous aviez bien tort de vouloir m'étrangler. Je suis un honnête homme. Est-ce, après tout, ma faute si *monsignor* n'était pas à la promenade? Sa maison est à deux pas d'ici. *Andiamo!* — J'eus la candeur de le suivre. Arrivés devant une maison borgne : — Excellence, nous y voilà. Je vais voir si *monsignor* est chez lui... — L'instant d'après, il reparaît, m'assure que je suis attendu et détale. J'entre; un gros curé vermeil me reçoit, qui ne ressemblait point à un *monsignor*. Cependant, à tout hasard, faisant l'agréable : — Monseigneur, lui dis-je en souriant, que j'ai eu de peine à vous trouver! — Mais lui, me toisant d'un œil sévère : — Mon-

sieur, où est la fille? — Monsieur, de quelle fille parlez-vous? — Monsieur, il faut rendre la fille à ses parens, nous verrons après. — Eh! que diable!... — Monsieur, ne jurez pas et rendez la fille. Croyez-vous que je me prête à cette infamie? Pour qui me prenez-vous? — Je vous prends, lui dis-je en colère, pour ce qu'il vous plaira; mais ne me rompez plus la tête! — Il se mit à crier, je criai plus fort que lui. Nous faisions un vacarme à réveiller un mort. Enfin je vis clair dans ce quiproquo. L'infâme Scipion avait persuadé à cet honnête curé que je venais d'enlever une fille à ses parens et que je cherchais un prêtre qui nous unît par un mariage clandestin. Le gros abbé n'en voulait pas démordre, et, les poings sur les hanches, il s'obstinait à me redemander la fille : outré de fureur, je lui tournai le dos et gagnai la porte. Je courus à l'hôtel, fis atteler ma voiture, et, haletant, suffoquant, harassé, enroué, je repris la route de Rome en donnant à tous les diables Tivoli, ses mamelons, ses robinets, le temple de la Toux, la fille que je n'avais pas enlevée et toute la race des Scipions.

— Eh bien! dit Mme Roch, qu'était donc devenue cette fameuse patience flamande?

— Eh! madame, dit-il, Carthage passait pour imprenable, et cependant Scipion l'a prise.

— Ne maudissez pas Tivoli, dit le notaire. Il est beau d'avoir souffert pour le Tasse et conquis une place dans le martyrologe de la science.

— Voilà précisément ce que je me dis en arrivant à Rome, et pour surcroît de consolation je trouvai chez moi un billet ainsi conçu : « Mon cher ami, je vous ai fort mal reçu cette nuit. Un homme qu'on réveille en sursaut n'est pas aimable. Je me suis repenti de ma maussaderie, et pour la réparer je suis allé ce matin aux informations. C'est à Frascati que demeure *mons* Spinetta. Allez le voir quand il vous plaira. Je lui ai fait tenir quelques mots par un exprès pour le prévenir de votre visite. — Votre César. » Oh! ce brave marquis! m'écriai-je, et là-dessus je me mis au lit et dormis quatre heures. Au point du jour, je m'éveillai, je me levai, je fis atteler ma voiture et je partis pour Frascati.

— Partons, dit Mme Roch; mais trouverons-nous là-bas des entonnoirs comme à Tivoli?

— Quelle différence, madame! Frascati et Tivoli, ce sont deux mondes. Les hauteurs qui forment le cadre de cette admirable campagne de Rome, à laquelle rien ne ressemble, sont les unes l'ouvrage de l'eau, les autres du feu. L'Apennin et ses ramifications ont été bâties par Neptune à chaux et à sable, construction solide, aux assises réglées, aux plans énergiquement ressentis, aux arêtes vives

et fermes; mais entre les sommités de la Sabine et la mer s'élève un groupe isolé de montagnes d'une beauté singulière : ce sont les monts albains, façonnés par le dieu du feu, qui les a pétris dans la lave et le basalte, vaste cratère éteint qui charme les yeux par ses formes délicatement arrondies, par ses lignes suaves, molles et fuyantes; car si Neptune s'entend à équarrir la pierre, Vulcain est sans contredit le premier tourneur de l'univers. De Rome, les monts albains sont merveilleux à contempler, et pendant que le regard en suit les contours, qui semblent courir à l'horizon et glisser légèrement pour s'enfoncer dans un lointain vaporeux, l'âme se sent sollicitée à je ne sais quelle fuite infinie dans l'espace et dans l'inconnu. Vus de plus près, ces volcans éteints sont plus beaux encore. Sur ces pentes, dont toutes les aspérités ont été aplanies par des coulées de lave, une végétation luxuriante dont rien n'approche a jeté un manteau de splendide verdure tachetée d'or et de pourpre. A vrai dire, c'est là que commence la Campanie, la féconde, la voluptueuse Campanie, éternel soupir du peuple romain qui, par la voix de ses tribuns, parla plus d'une fois de déserter les sept collines pour se transporter dans cet heureux séjour, et qui fût parti peut-être, s'il n'eût été retenu par le cri de ses dieux indignés, par l'éloquence de Cicéron et par le sourcil de Caton. Sur les bords escarpés du cratère, de frais pâturages; plus bas, de sombres forêts, des bocages, de rians vergers; dans les percées des fourrés, des pelouses, des pampres, des moissons, des jardins fleuris, des villas, des palais, des couvens, des lacs profonds dont l'azur est enchâssé dans de noirs rochers pendans, des prairies où broute un riche bétail, des routes dignes du peuple-roi serpentant sous des ombrages séculaires; çà et là quelque village suspendu aux flancs d'un cône de basalte et dont les maisonnettes blanches semblent grimper en désordre comme un troupeau de chèvres effarées; ailleurs, des bourgades fièrement campées sur leur plate-forme, avec leurs imposantes murailles crénelées, avec leurs ruines antiques, avec leurs châteaux-forts, avec leurs églises et leurs dômes, où le Dominiquin et le Guide ont laissé des traces impérissables de leur passage; partout un air d'abondance, de richesse prodigue d'elle-même, une facilité sans pareille de vivre et de respirer, une pompe agreste, une sorte de majesté végétale, comme si, dans ces lieux où la légende fait naître Romulus, la nature elle-même se sentait un cœur de Romaine! enfin, pour compléter le tableau, travaillant dans leurs jardins ou, le fuseau à la main, ouvrageant de la dentelle, une race de *contadines* qu'on prendrait pour des statues dont le sein de marbre a reçu par miracle le feu sacré de la vie, ou, mieux encore, pour des Junons ennuyées du ciel, qui sont venues ranimer leur lan-

gueur olympienne parmi les servitudes et les sueurs de la terre! — Voilà, madame, voilà cette montagne merveilleuse dont Frascati occupe au nord-est une des terrasses les plus charmantes.

Allons, partons, s'il vous-plaît, pour Frascati. Cette promenade ne vous ennuiera pas. Quelle variété d'aspects, quels contrastes vous attendent! Rien, vous le savez, de plus riant que la banlieue de Rome : la ville éternelle est entourée d'une ceinture de villas où l'yeuse se marie au cyprès, de jardins fruitiers et maraîchers, de vignobles et de plantations de ces grands roseaux qui, disposés en treillages, fournissent aux ceps des appuis bien autrement sveltes et gracieux que nos tristes échalas. Cependant, à mesure que nous avançons, l'aspect devient moins riant; les habitations sont plus rares; bientôt tout mouvement semble suspendu, toute culture disparaît; plus d'arbres, plus d'arbustes, le désert déploie son aridité autour de nous, et le silence croît avec la solitude. Nous voilà dans ce qu'on appelle la campagne de Rome, vaste plaine nue qui se déroule au loin comme une mer crispée et onduleuse. Devant ce spectacle d'une grandeur sévère, le moyen de ne pas rêver! On se dit que ces lieux, aujourd'hui si morts, ont plus vécu autrefois que tout le reste de l'univers; ces espaces muets, grande scène sans décors que l'histoire a désertée, communiquent à l'âme quelque chose de leur immensité; on ne s'appartient plus, on devient la proie du passé, on se sent fléchir sous le poids des souvenirs et des âges, et la parole expire sur les lèvres. Ainsi pensifs et taciturnes, nous suivons, en éprouvant force cahots, une longue route caillouteuse bordée à perte de vue de fossés sans eau et de barrières en bois qui servent à tracer les limites de propriétés inhabitées ou à marquer des bornes au parcours des bestiaux. A quelques pas de Rome, un vrai steppe de la Tartarie. A de maigres pâturages en succèdent de plus maigres encore, partout un gazon court et brûlé. De noires cavales indomptées s'arrêtent pour nous regarder passer, l'œil en feu et la crinière au vent. Voyez-vous là-bas, à l'ombre de ces arcades tombantes, ce troupeau de génisses sauvages autour desquelles caracole, plus sauvage encore, un pâtre à cheval, vêtu d'une peau de mouton et armé d'une lance dont il s'escrime? Nulle trace d'habitations, hormis une ou deux masures délabrées; çà et là de grandes meules de paille, quelques abreuvoirs, quelques auges de pierre, un tombeau; au sommet d'un monticule, une tour noircie, tragique débris dont un vol croassant de corbeaux déplore l'aventure, et de longues lignes d'aqueducs ruinés qui racontent au désert les empires disparus et la fuite mélancolique des siècles. O désolation, nudité étrange de ces vagues royaumes de la fièvre! Depuis deux heures que nous cheminons, c'est à peine si, pour dis-

traire nos regards, s'est offert à nous quelque maigre buisson épineux, quelque pâle fleurette, une touffe d'oléandres, des joncs flétris tristement penchés au bord d'une mare ou quelque arbrisseau desséché qui semble se ronger de tristesse et d'ennui! Mais quelques minutes encore, madame, et vous allez être témoin du changement à vue le plus surprenant qui se puisse imaginer. Et déjà ne vous paraît-il pas que la vie se ranime autour de nous? L'air n'est-il pas devenu plus pur, plus léger, plus limpide? Ne respirons-nous pas plus librement? Prêtez l'oreille! Quel est ce bruit? C'est un murmure d'eaux jaillissantes, c'est un coup de vent qui se promène dans l'épaisseur d'une futaie. Ah! madame, nous venons de mettre le pied sur les cendres fécondes des monts albains; nous commençons à en gravir les pentes. Adieu la plaine et son morne aspect! Soudain, et sans avoir eu le temps d'y penser, nous voilà plongés au sein d'un monde de délices où tout respire l'ivresse et l'abondance. Le chemin serpente entre des haies gigantesques et des talus gazonnés constellés de cyclamens; à droite et à gauche des champs cultivés, des prairies veloutées, des vignes verdoyantes, des maisons de plaisance, des jardins pleins de roses, les arbres de toutes les zones rapprochés et confondant leurs ombrages, des noyers au tronc blanchâtre égarés dans de grands bois d'oliviers, des noisetiers en compagnie de cyprès et de lauriers, des pins dominant de leur cime arrondie en parasol d'ombreuses forêts de chênes, et, sur la lisière des châtaigneraies, les amandiers, les citronniers, les figuiers, les orangers, les grenadiers pliant sous le poids de leurs trésors...

— Et mieux encore, dit Mme Roch : monseigneur Spinetta qui nous attend.

— Il ne nous attendra pas longtemps. Ce jour-là, je jouais de bonheur. A cinq minutes de la ville, je mis pied à terre et ordonnai à mon cocher d'aller remiser sa voiture à l'*Hôtel de Londres*. Aussitôt une bande de Scipions qui guettaient le moment... Je fis le moulinet avec ma canne et dispersai cette sotte engeance. Je monte, non sans me retourner pour contempler le paysage. Un ecclésiastique vient à passer : je l'accoste et m'enquiers de monseigneur Spinetta; mais au même instant je vois s'avancer par-dessus le mur d'une terrasse, entre deux branches de chèvrefeuille, une aimable tête joviale surmontée d'une petite calotte violette, et voilà une bouche qui sourit, deux grands bras qui gesticulent et une voix qui me crie : — Si je ne me trompe, je vois ici le baron Théodore qui s'en vient disserter sur le Tasse avec l'abbé Spinetta. Qu'il soit le bienvenu!... — Un quart d'heure après, j'étais à table et faisais honneur à un déjeuner, ma foi! fort succulent... L'abbé et moi, tout en man-

geant, nous jasions comme deux pies borgnes, discourant non du Tasse, que nous avions réservé pour le dessert, mais, comme dit le proverbe, de toutes choses et de beaucoup d'autres. Oh! le charmant *monsignor!* C'est à Rome, messieurs, dans les rangs supérieurs de l'église, qu'il faut chercher la perfection exquise de l'aménité et tout ce que le commerce des hommes peut avoir de plus séduisant, et je vous jure que si j'avais le malheur d'être hérétique, je ne laisserais pas de souhaiter la conservation du haut clergé romain comme d'une grande école de manières et de politesse. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'air de bonheur de cet aimable prélat, — un air de *dimanche gras*, comme dirait Mme de Sévigné. Une conscience toujours tranquille, sans être endormie, une intelligence active, mais que le doute n'inquiéta jamais, un esprit ouvert et étendu, mais qui s'est tracé à lui-même ses horizons et tient pour assuré qu'il n'y a rien au-delà, une situation commode à la fois et considérée, un cœur bienveillant qui jouit plus de la joie des autres qu'il ne souffre de leurs peines, parce qu'à beaucoup d'intérêt pour le prochain il joint beaucoup de facilité à le croire heureux, l'habitude de manier des âmes, ce qui est bien autre chose encore que de manier des écus, l'attachement pour l'église dominant tout sans rien exclure, une foi implicite dans ses destinées, la certitude que, quoi qu'il arrive, tout s'arrangera pour le mieux, certitude qui permet de sourire aux tempêtes, un respect infini pour les choses du ciel et une amitié indulgente pour les biens de la terre; bref, le repos profond que donne la foi, assaisonné de tous les plaisirs permis et d'une foule de petites sensations agréables, voilà l'abbé Spinetta, et tout cela paraît sur sa figure. C'est à ce point qu'en évoquant par le souvenir cette figure dans mes heures de découragement et d'ennui, je me trouve bientôt déridé, et je répète ce que je me disais alors en déjeunant, que Rome est le lieu du monde où le bonheur est le plus heureux.

Quand nous eûmes pris le café, il tira de son secrétaire des cahiers noués avec des rubans roses : « Voilà, me dit-il, une biographie du Tasse qui sera bientôt sous presse; mais ne craignez pas que je vous en fasse subir la lecture : je suis incapable d'une perfidie si noire. Je me contenterai de vous indiquer *mon idée*. Vous me direz ce que vous en pensez. » *Mon idée! mes idées!* c'est le mot favori de monseigneur Spinetta. Pardonnons à sa vanité d'auteur ce péché mignon... Puis, ayant serré quelques papiers dans ses grandes poches, il me conduisit tout au haut de Frascati, dans la fameuse villa Aldobrandini. Nous gagnâmes une immense avenue de chênes verts que bordent à droite et à gauche deux vergers d'oliviers en pente douce. Ces chênes séculaires, dont les branches ner-

veuses se tordent comme des serpens, répandaient une ombre épaisse pleine de ce mystère que les anciens ont appelé la secrète horreur des bois; le feuillage noir de l'yeuse ayant la propriété magique de filtrer et d'affiner les rayons du jour, le peu de lumière qui réussissait à percer le sombre couvert découpait délicatement sur le sol comme une dentelle argentée de l'éclat le plus pur. Nous nous assîmes dans l'herbe, le dos appuyé contre un tronc moussu et caverneux. D'où j'étais, je voyais se dérouler au loin la grande plaine nue, si belle à contempler à distance, avec ses molles ondulations et sa teinte générale d'un blond pâle, interrompue seulement, à de très rares intervalles, par des écorchures rouges et qui semblaient saigner, plaies fécondes récemment ouvertes par le tranchant de la charrue. En face de moi, sur la ligne même de l'horizon, se profilait vaguement dans une vapeur orangée la miraculeuse coupole de Saint-Pierre. A ma gauche, dans le lointain, la mer, qui miroitait, encadrait ce tableau dans une bordure étincelante. O repos! ô silence ineffable!... La nature tout entière dormait son soleil de midi. Des deux côtés de la mystérieuse avenue, les deux champs d'oliviers, inondés des célestes clartés, semblaient languir, comme enivrés de lumière; un gros nuage blanc immobile sommeillait aussi dans un coin du ciel. Je n'entendais nul autre bruit que le jaillissement monotone d'une eau courante, et par instans le bourdonnement d'un insecte ou un court frisson du vent, qui, remuant les feuilles des chênes, faisait flotter sur la surface du sol le léger tissu d'argent qui la recouvrait.

VI.

..... O torri, o celle,
O donne, o cavalieri,
O giardini, o palagi! a voi pensando
In mille vane amenità si perde
La mente mia...

Monseigneur Spinetta récita ces vers avec feu. — Ah! mon *ser* baron, poursuivit-il, que cet homme aurait pu être heureux! Il ne lui a manqué que de le vouloir.

— Eh! monseigneur, qui ne consent à être heureux?

— Ce n'est pas tout de consentir, il faut s'aider. Le premier point est d'être sage : le bonheur est une science; mais la sagesse est le seul don que la nature eût refusé à notre pauvre Torquato, et lui-même a plus d'une fois gémi sur ce qu'il appelait son *inconsiderazione*.

— Pour ma part, je me félicite de ce qu'il fut si peu sage. Ber-

nardo Tasso, son père, qui avait appris par sa propre expérience ce qu'il en coûte de s'engager au service des princes, Bernardo, qui, enveloppé dans les disgrâces du prince Sanseverino, y perdit sa maison de Salerne, ses rentes, tout le fruit d'une longue servitude, et passa ses vieux jours dans l'indigence, Bernardo aurait voulu que son fils tournât le dos aux muses, aux cours, à la bagatelle, que pour se rendre indépendant il étudiât le *Digeste*, se fît homme de loi. Et qui sait s'il n'eût pas trouvé le bonheur dans la poudre du greffe? Mais qui aurait fait à sa place la *Jérusalem?*

— Le Tasse, reprit l'abbé Spinetta, eut dix fois raison de préférer les muses au *Digeste*. Fils d'un poète, son démon l'emporta sur toutes les remontrances paternelles, et ce n'est certes pas de quoi je le blâme. Il était né pour faire des vers comme ces chênes pour porter des glands, et il faut que chaque être remplisse sa destination. Je ne lui reproche pas non plus d'avoir eu bouche en cour; de son temps c'était le seul moyen de subsister à l'usage des poètes sans patrimoine. Sous peine de mourir de faim, il leur fallait à toute force un protecteur, *un padrone*, *una servitù*, comme on disait alors tout crûment. Aussi bien le Tasse n'était pas fait pour vivre de pain sec au fond d'une mansarde; il n'avait pas le tempérament stoïque, il avait le goût du luxe, des plaisirs, des fêtes, de tout ce qui brille; on sait que jusqu'à sa mort il aima de passion les bijoux, les pierres précieuses, la vaisselle godronnée; dans une de ses maladies, il demandait à cor et à cri qu'une bonne âme charitable lui fît cadeau d'une émeraude; sa guérison, disait-il, était à ce prix. Il aimait aussi la bonne chère, les sauces de haut goût, les vins qui piquent la langue, *i vini picanti e raspanti*. La tristesse d'une demeure trop nue, d'une table trop maigre et d'une vie trop resserrée eût assombri son imagination, éteint son génie. Et voyez plutôt quels méchans vers il a composés dans son âge mûr, alors qu'il se plaignait d'être réduit à la soupe aux laitues. Bénies soient donc les magnificences de Ferrare qui nous ont valu la *Jérusalem!* Mais si le Tasse eut raison de chercher condition à la cour, il eut le grand tort d'y vouloir vivre à sa tête. Courtisan par goût et par nécessité, il ne sut jamais son métier; il manqua de conduite, fit école sur école, courut après le songe et la chimère, rêva un bonheur impossible, qui ne se trouve que dans les idylles. La logique, mon *ser* baron, est la première des vertus de l'esprit. Tout s'achète dans ce monde, et il est ridicule de vouloir le bénéfice sans les charges. Soyez *monsignor*, cardinal, baron, docteur, poète : sur quelque pied que vous viviez, vous aurez toujours des couleuvres à avaler, et il les faut avaler de bonne grâce. La fantaisie! la fantaisie! voilà ce qui perd les gens d'esprit.

— Seriez-vous de ceux qui pensent que le Tasse se compromit et se perdit en péchant contre l'étiquette de cour?

— Quelle plaisanterie! Je sais que quelques-uns de nos tassistes ont travesti ce pauvre Torquato en un candide et sentimental Calabrais, ne connaissant que son village, étranger aux usages du monde et prenant avec les princesses des libertés que ne souffrent même pas les bergères. Cela ne soutient pas l'examen. Notez trois points. Torquato était le fils d'un courtisan; Torquato avait été élevé aux jésuites; Torquato, dès son enfance, avait respiré l'air des cours, car le duc d'Urbin, charmé de la noblesse et de l'agrément de ses manières, l'avait choisi pour le compagnon de jeux et d'études de son fils François-Marie. Et après cela qu'on ne vienne plus nous parler de ses innocences calabraises! Seulement ce *cavalier* était un platonicien, un idéaliste. Je n'en veux pas à Platon, qui était un très galant homme; mais le platonisme a renversé plus d'une bonne tête : c'est une philosophie qui rend exigeant, chimérique, étant contraire à cet esprit de tolérance pour les imperfections de la vie sans lequel il n'est pas de bonheur possible. Connaissez-vous le dialogue du Tasse sur l'art? Il y enseigne que notre âme est composée de nombres, d'harmonie et de proportions musicales; il nous enseigne aussi qu'elle est un résumé, un précis de l'univers, parce qu'elle porte en elle les formes divines de toutes choses, des élémens, des plantes, des animaux, des sphères célestes. Le Tasse jugeait des autres par lui-même. Il était né avec une âme musicale et chantante, et il trouva fort mauvais que la vie refusât de chanter la haute-contre pour accompagner son motet. A peine sorti du berceau, il portait dans sa tête le plan idéal de l'univers et il se fâcha de ce que le soleil et les étoiles, les choses et les hommes, n'étaient pas toujours conformes à l'idée qu'il s'en faisait. Lisez ses œuvres morales, il n'en est pas une où il n'ait esquissé l'idéal de quelque chose ou de quelqu'un : l'idéal de la dignité, l'idéal de l'honneur, l'idéal de la courtoisie, l'idéal du plaisir honnête, l'idéal du père de famille, l'idéal du prince et de l'empereur, l'idéal du parfait amant... Un jour même, irrité des retards qu'éprouvait l'impression d'un de ses ouvrages, il résolut de composer un traité du *parfait imprimeur*, car dans cette tête, qui était comme une galerie de tableaux, il y avait une logette pour l'*idea del buono stampatore.* Ah! mon *ser* baron, qu'il est dangereux de vivre dans un si étroit commerce avec l'idéal! Comme cela vous rend délicat, irritable, susceptible!... Mais de toutes ses imaginations, celle qui fit le plus de tort au Tasse fut l'idée préconçue qu'il s'était faite de la destinée du poète dans ce monde et de ses relations avec les princes... Ce fut là sa plus chère utopie, et cette utopie causa tous ses mal-

heurs... Voilà *mon idée*, et je serais heureux si je vous la faisais partager.

— Ah! monseigneur, d'avance, je vous l'avoue, votre idée me choque un peu, car bien que je n'en porte pas la mine, je me suis toujours senti un faible pour Platon et pour l'idéal.

— Mon *ser* idéaliste, je ne dirai plus de mal de vos amis, d'autant qu'ils ne m'en ont jamais fait. Et après tout, si le Tasse fut un utopiste, il en faut moins accuser son culte pour Platon que le siècle où il vécut, de tous les siècles le plus propice aux chimères. Oh! le grand, le beau siècle! Age des grandes entreprises, des désirs effrénés et des trouvailles miraculeuses! On venait de découvrir un monde par-delà les mers, on en découvrait un autre pièce à pièce en grattant la terre, et on bâtissait Saint-Pierre. Rien ne semblait impossible, les rêveurs avaient beau jeu; à chaque inspiration, il entrait dans les poitrines deux fois plus d'air qu'aujourd'hui et il y avait dans cet air quelque chose qui grisait; les esprits les plus sages n'étaient pas sans un grain de folie. De nos jours, on se pique de rendre la vie agréable et commode; alors elle était belle et on en jouissait d'autant plus que la scène du monde était plus agitée et plus fertile en catastrophes; on savourait son bonheur comme un beau jour entre deux orages. Pour bien sentir tout ce qu'il y avait alors de joie dans les esprits, il ne faut pas lire les historiens; les Machiavel, les Guichardin sont moroses et sombres comme la politique des Borgia et des Charles-Quint. Adressez-vous aux peintres de la vie privée, aux conteurs, à la charmante et nombreuse famille des *novellieri*. Connaissez-vous Bandello, le Boccace du XVIe siècle? On lui reproche d'avoir été un peu trop lombard dans son style et d'avoir eu trop de goût pour les contes falots. Ai-je lu ses nouvelles? Il ne m'est pas permis de m'en souvenir; mais les préfaces de ses nouvelles, je les ai lues, je les relis encore, charmantes épîtres dédicatoires qui toutes commencent à peu près en ces termes : « Princesse très vertueuse, vous souvient-il de ce beau jour de printemps où, m'étant rendu dans votre château...? » Ou bien : « Dame très humaine et très courtoise, quelle fête il se donna chez vous le jour que la signora Camilla, votre fille, ayant épousé le valeureux marquis della Tripalola... »

Quand je lis ces préfaces, je me crois transporté dans quelque riche villa de la Lombardie ou du Mantouan; je parcours de grandes salles tendues de velours cramoisi, pleines d'objets d'art, de cristaux, *e di tutte le delicature e morbidezze orientali*; j'erre dans les allées de beaux jardins, moins majestueux que celui où nous sommes, et qui se ressent du voisinage de Rome, mais plus agréables, plus doux au regard : c'est un mélange exquis de ce que l'art et la nature ont

de plus charmant, l'architecture mariant ses grandes lignes régulières aux caprices d'une végétation libre et touffue, la blancheur du marbre unie à l'éclat de la verdure, des colonnades où s'enlacent le lierre et la vigne. Et dans ces jardins dont l'air est embaumé par les orangers en fleur je vois se presser une foule de gentilshommes, l'épée au côté, la plume au vent, et de nobles dames vêtues de soie brochée d'or, — au milieu d'eux, des hommes de guerre, des architectes, des peintres, des musiciens, des philosophes, des poètes. Tout ce monde est en fête; tour à tour on se promène, on danse, on chante, on cause, on plaisante, on disserte... A l'heure la plus brûlante du jour, en sortant de table, la maîtresse de la maison se retire pour faire la sieste; alors les cavaliers s'en vont s'asseoir sous un berceau de verdure ou dans un bosquet de peupliers, au bord d'un clair ruisseau, et ils raisonnent sur la politique ou se livrent au plaisir de médire tout doucement du prochain, *al piacere del motteggiare...* Tout à coup on entend aboyer les chiens de manchon de madame. Elle a fait sa sieste, elle redescend au jardin. On accourt au-devant d'elle; on prend place dans la *loggetta*, et tour à tour on cause, on brode des contes, les hommes de guerre font le récit de leurs campagnes, les philosophes disputent sur les nombres et les idées, les peintres raisonnent sur leurs tableaux, les poètes récitent des vers, les musiciens chantent en s'accompagnant de leur viole d'amour... Des contes, des réflexions morales, de la métaphysique à petite dose, des chansons, des airs de guitare, le parfum des orangers en fleur, quelle fête! Et en l'honneur de qui cette fête?... Ah! ne vous y trompez pas, l'heureuse aventure qu'on célèbre ici, dans ces jardins, dans cette *loggetta*, ce n'est pas seulement le mariage de la vertueuse signora Camilla avec le marquis della Tripalola, — mais un autre mariage encore d'une bien autre conséquence, les épousailles de la science et du monde... Il avaient vécu pendant des siècles sans se connaître, ou si parfois ils s'étaient rencontrés, ils n'avaient ressenti l'un pour l'autre que de l'indifférence ou du mépris. Au moyen âge, l'humanité se partageait en deux classes, les hommes d'épée et les clercs; d'une part, des chevaliers ignorans, ne sachant ni lire ni écrire, vivant dans leurs tristes châteaux-forts perchés comme des aires de vautours sur la pointe d'un rocher, et n'en sortant que pour guerroyer ou chasser au faucon, — et en face de cette chevalerie bardée de fer, des clercs, des moines lisant, écrivant, raisonnant dans l'ombre silencieuse des cloîtres... Mais un beau jour la *clergie* jette le froc aux orties, rompt son ban, se met à courir le monde; elle arrive en Italie, un chevalier désœuvré qui s'ennuyait l'accueille, lui découvre du mérite, se lie d'amitié avec elle, se laisse instruire par ses leçons, et

à son tour il fait son éducation, la dépouille de son appareil pédantesque, lui apprend à vivre, à parler; bref ils s'épousent, ils font bon ménage, et voilà ce qu'on appelle la renaissance.

— Oui, monseigneur; à l'éternelle gloire de votre beau pays, vous pouvez dire que c'est dans une ville d'Italie que la sombre chouette de la Minerve des scolastiques, transformée par miracle en un brillant oiseau du paradis, échangea ses tristes plumes hérissées contre un plumage éblouissant de pierreries, et ses gros yeux effarés qui chérissaient la nuit en deux beaux yeux amoureux du soleil.

— Je sais bien, reprit-il, que cet heureux miracle a été chèrement payé. A force de vivre dans le monde, la science est devenue mondaine; elle s'est trop émancipée; cette méchante enfant, méconnaissant sa mère, la sainte église apostolique, a fini par la battre et la bafouer. Elle en sera punie. Laissez-nous faire, nous saurons bien la cloîtrer de nouveau, et il faudra que, prenant le sac et la cendre, elle se purifie par la pénitence. Alors cependant on la vit sans inquiétude adopter la vie séculière; on pensa que le monde y gagnerait, sans que l'église y perdît rien. Et ce que le monde y gagna n'est certes pas à mépriser... Quiconque en douterait, qu'il aille au Vatican, dans la salle de la Signature, et qu'il étudie *l'Ecole d'Athènes*. Quant à moi, il est quelque chose que j'admire plus encore que les Aristote, les Platon, les Pythagore de Raphaël, ce sont leurs disciples, ces jeunes gens, ces enfans qui s'empressent autour d'eux d'un air de curiosité ingénue, et qui, recueillis, suspendus aux lèvres du maître, semblent boire avidement la sagesse et la joie de l'esprit. Que j'aime aussi celui qui, adossé contre la muraille, s'est fait de son genou un pupitre et se hâte de noter une sentence qu'il vient d'entendre! Il écrit, il écrit... Toute son âme semble passer au bout de sa plume. Et cet autre qui ne fait que d'entrer et se dirige en courant vers le groupe où préside Socrate!... Que dis-je? Il ne court pas, il vole, comme porté sur les ailes du désir. Qu'il lui tarde d'étancher la soif d'apprendre qui le dévore! Oh! que toutes ces têtes sont charmantes! que tous ces corps sont souples et gracieux! Ils sont de race, tous ces enfans; un noble sang coule dans leurs veines; il en est parmi eux qui sont nés sur les marches d'un trône. Celui qui est vêtu d'un manteau blanc, vous le savez, il s'appelle François-Marie de La Rovère, neveu du pape Jules II. Ce sont de jeunes *cavalieri* rompus aux exercices du corps, instruits aux belles manières, *costumati e gentilescamente nodriti*. Ils s'entendent à réduire un cheval ombrageux, à manier avec grâce la lance et l'épée, à courir la bague ou une quintaine, à briller dans un tournoi. Et au sortir de la lice, déposant leur cuirasse, ils accourent, empressés, avides, dans l'école des philosophes, ils s'inclinent devant ces barbes

blanches : « O vous qui savez, s'écrient-ils, guérissez-nous de nos ignorances; car il ne nous suffit pas d'être de beaux cavaliers et d'habiles jouteurs, nous voulons apprendre à penser, à raisonner, et avoir part à cette sagesse qui donne à l'âme une immortelle beauté... »

Ces jeunes gens, c'est la Grèce ressuscitée, et Raphaël les a volés à votre cher Platon. Et à son tour le Tasse vola Raphaël quand il peignit dans un de ses dialogues ce jeune Pignatella (*gentile cavaliero*), qui se destine au métier des armes, et ne rêve déjà que batailles et assauts; mais avant toutes choses il veut posséder la théorie de la vertu, afin de pouvoir raisonner ses actions et de ne plus vivre en aveugle : « Maître, dit-il au philosophe Porzio, quand j'étais à l'école, mille questions se pressaient sur ma langue; mais la honte me retenait, craignant de manquer à cette modestie qui convient aux apprentis dans l'étude de la sagesse. A cette heure, dans ce charmant jardin, je me sens rassuré par ce doux silence qu'interrompent seulement le murmure des eaux et des feuillages et le chant des oiseaux. Je vous prie donc de me montrer le chemin que je dois suivre pour atteindre à la perfection des vertus chevaleresques. »

Laissez-la grandir cette aimable jeunesse, et un jour elle réalisera dans ses mœurs et dans sa vie l'idéal de l'homme de cour accompli, tel que l'ami de Raphaël, Balthazar Castiglione, l'a tracé dans son *Cortegiano*. C'est dans ce beau livre qu'il faut apprendre ce que valaient les cours de la renaissance. Quel programme! Homme d'armes sans peur et sans reproche, et faisant tout ce qu'il veut de son corps assoupli par l'exercice et endurci par les fatigues, le *cortegiano* porte dans tous ses mouvemens, dans toutes ses attitudes cette aisance, cette grâce abandonnée, cet air de n'y penser pas que la renaissance exprimait par un mot intraduisible, la *sprezzatura*. Également habile à nager, à danser, à sauter, à combattre à la barrière, à rompre une lance, ce chevalier est aussi un clerc, un lettré; il a fait ses humanités, il a lu Virgile et Sophocle, il est versé dans l'histoire, dans les sciences; à l'école des bons écrivains, il a appris à s'exprimer avec noblesse, à donner à ses pensées un tour agréable et choisi, à écrire en prose et en vers. — Et les arts ne lui sont pas moins familiers que les lettres; il chante, il joue de plusieurs instrumens; il a recours à la musique, cette divine consolatrice, pour charmer ses ennuis et endormir ses peines; il est dessinateur aussi, peintre, sculpteur; édifices, statues, vases, médailles, camées, pierres gravées, rien de tout cela n'est étranger à cet universel connaisseur. Ajoutez qu'il n'a pas seulement les doigts et le goût d'un artiste, l'art est entré dans son âme, le sens et l'amour du beau président à toutes ses actions, une musique secrète règle les mou-

vemens de sa pensée, et ses passions même reconnaissent les lois de l'harmonie. Du reste, cet homme si agréable et si accompli n'oublie pas qu'il a une mission à remplir dans ce monde; épousant avec chaleur les intérêts de son prince, selon les rencontres, il le sert de son épée ou de son esprit fertile en ressources; il est rompu à la science des affaires, il s'entend à négocier un traité, une alliance, à débrouiller d'une main légère et déliée l'écheveau d'une intrigue politique. Et il n'est pas seulement le serviteur, mais le conseiller du prince; il lui fait connaître les besoins et les doléances des peuples; dans un langage sans fard et sans détours, il lui révèle la vérité, que lui déguisent trop souvent les flatteurs; dans l'occasion, il sait même résister à ses caprices tyranniques et lui adresse de respectueuses remontrances, car, selon Castiglione, dans le mécanisme politique du *principat* de la renaissance, le bon *cortegiano* devait tenir la place du parlement. Enfin cet homme d'armes qui est un beau danseur, ce beau danseur qui est un helléniste, cet helléniste qui est un diplomate, ce diplomate qui est un austère conseiller, il est aussi philosophe, et, réjouissez-vous, baron, philosophe platonicien. Dans les heures où il s'appartient, faisant taire la voix des sens et le chant des sirènes, il rentre en lui-même, se retire dans les profondeurs de son âme, s'applique à y démêler ce rayon de lumière angélique que Dieu a mis en elle, et à la faveur de cette lumière il gravit tous les degrés de l'échelle platonique de l'amour, jusqu'à ce qu'il se plonge et se perde dans le sein de cette beauté ineffable et éternelle qui n'a ni degré, ni forme, ni figure, nuit divine, ténèbres lumineuses où il se sent mourir à lui-même de cette mort bienheureuse qui est la perfection de la vie.... Et là-dessus, ajouta monseigneur Spinetta, la duchesse d'Urbin pria madonna Margherita et madonna Costanza de danser, et Barletta, musicien délectable, qui tenait toute la cour en fête, ayant commencé à jouer de ses instrumens, ces deux dames se prirent par la main et dansèrent une *roegazze*, au plaisir infini de tous les assistans... Ah! monsieur le baron, dans ce temps-là on s'entendait à vivre.

— J'ai lu votre Castiglione et je l'ai goûté. Ce qui m'étonne, c'est qu'après s'être donné tant de peine pour élever son *cortegiano*, il dépêche en quelques lignes l'éducation de la dame de cour.

— Il en a usé comme votre Rousseau, qui, après avoir élevé son Émile, s'est contenté de dire à Sophie : « Voilà l'homme auquel il faut tâcher de plaire. » C'est tout dire en peu de mots. Une châtelaine à l'esprit inculte, pourvu qu'elle sût broder une écharpe et sourire, suffisait au bonheur d'un chevalier des temps gothiques. A notre *cortegiano* il faut une maîtresse moins naïve. Soyez sûr que cette Margherita et cette Costanza, qui dansaient si bien la *roe-*

gazze, avaient l'esprit orné, qu'elles savaient peindre et chanter; peut-être aussi, comme les Cecilia Gallerana, les Isotta, les Trivulzia, elles composaient des vers et des discours en latin ou en italien, et dans l'occasion elles prenaient part à quelque controverse philosophique, se troublant et baissant les yeux quand on louait leur mérite, à l'exemple de cette Cassandra Fedele qu'a vantée Politien, et qui joignait à l'éloquence de Cicéron et à la dialectique de Platon les pudeurs rougissantes d'une petite fille. Et telles étaient ces cours où régnait la galanterie romantique du moyen âge, embellie par la culture de l'esprit, car la renaissance n'a pas détruit le moyen âge; elle a greffé ce sauvageon et mêlé à sa séve un peu âpre je ne sais quelle douceur empruntée à la Grèce. Qu'est-ce que le *cortegiano?* Alcibiade enté sur un chevalier. Qu'est-ce que l'auteur du *Roland furieux?* Homère enté sur un trouvère. Et c'est dans l'une de ces cours que le Tasse a vécu et s'est formé; c'est là qu'il a vu passer devant lui, le long d'une allée d'orangers, Herminie et Tancrède; c'est là qu'il a appris à peindre des preux doués d'humanité et d'urbanité, deux beaux mots latins ressuscités par la renaissance, et si sa muse a revêtu l'âme humaine d'une beauté délicate et exquise dont aucun poète n'a su lui dérober le secret, grâces en soient rendues à la fois à son génie et à son siècle! Mais tout se paie, et l'air qu'il respira à la cour de Ferrare versa du même coup dans son sein l'inspiration et la folie.

— Vous peignez, monseigneur, sous des couleurs bien flatteuses l'Italie du XVIe siècle! Et pourtant, dans les cours d'alors, quelle corruption! combien d'âmes vénales et de cœurs de boue!

— Halte-là! me dit-il. C'est Castiglione qui vous répondra. « La laideur de nos vices, disait-il aux censeurs moroses de son époque, témoigne de la beauté de nos vertus; car ce qu'il y a de pire au monde, c'est la corruption du bien. » Mon *ser* baron, soyez sûr que de tout temps les hommes ont été très corrompus, de tout temps les coquins et les pieds-plats ont pullulé, et la vertu n'a jamais été qu'une exception. Ce sont ces exceptions qu'il faut considérer quand on veut être juste. Aussi je dis : « Gloire au siècle qui a inspiré au Tasse l'idée de son *gran capitano!* » Et, fût-il vrai qu'à la cour de Ferrare il ne l'a pu voir que de profil, la silhouette de Godefroi est quelque chose.

— Je le veux bien; cependant permettez,... vous citez Castiglione et Bandello, qui l'un et l'autre ont écrit dans la première moitié du XVIe siècle. Le Tasse appartenait à une autre génération : c'est en 1565 qu'il arriva à Ferrare, et il n'avait alors que vingt et un ans. La renaissance se faisait vieille; il en a été le dernier poète. J'imagine que la cour d'Alphonse d'Este était à la Rome de Léon X ce

qu'est un tableau du Carrache à une fresque de Raphaël. J'ai ouï dire qu'en ce temps-là l'Espagne, maîtresse de Naples et de Milan, avait déteint sur les mœurs de l'Italie.

— Eh! oui, l'Espagne du XVIe siècle nous a gâtés : elle nous donna les puérilités de son cérémonial, son amour ridicule pour les distinctions et les titres, sa morgue hautaine, cette gravité superbe qu'on appelait le *sussiego* et qui est le contraire de la *sprezzatura*. Je crois avec vous que le Tasse ne trouva pas à la cour d'Este cette noble simplicité de manières, cette liberté charmante dans le commerce, que Castiglione avait peintes d'après nature. Le luxe d'ostentation et de vanité s'était répandu de Milan à Ferrare : Alphonse II avait le goût du faste, il se plaisait à jeter l'argent par les fenêtres, il aimait passionnément les pompes, l'apparat, les fêtes somptueuses, les carrousels, les tournois, et par-dessus tout ces divertissemens féeriques où les machines tenaient lieu de poésie et d'esprit. Ah! sans doute, je préfère à tout cela un de ces petits concerts du Vatican où Léon X faisait sa partie, et où l'on causait de Platon entre deux motets. Cependant ces *cavallerie di Ferrara* qui attiraient une immense affluence d'étrangers, ces spectacles nocturnes où, à la lueur des torches, on voyait le temple d'Amour tout étincelant de dorures, attaqué et défendu par deux bandes de chevaliers, avec un accompagnement de fanfares, d'apparitions, de coups de tonnerre, de fées, de génies, de divinités assises sur des nuages, toute cette magie d'opéra, tout ce merveilleux de la baguette ne fut pas perdu pour le Tasse. Il s'en est inspiré pour peindre le château d'Armide, et sa forêt enchantée, et ces ravissantes féeries dont il égaya la trame un peu sombre de son poème. D'ailleurs ces magnificences ne bannissaient pas de Ferrare le goût des plaisirs de l'esprit. La renaissance, je le veux, n'était plus alors qu'un reste d'elle-même; mais ce reste était beau, et c'est Ferrare qui le recueillit. Là fut tiré le bouquet de ce grand feu d'artifice. Dans cette cour présidée par des princesses qui, à peine sorties de nourrice, avaient joué Térence en latin devant le pape Paul III, les lettres, les sciences et les arts étaient en honneur. On y trouvait des savans comme Tassone, Martelli, le Pigna, Antonio Montecatino, des jurisconsultes comme Laderchi d'Imola, des poètes comme Guarini, l'auteur du *Pastor fido*, un philosophe tel que Patrizzi, le dernier des platoniciens, des peintres dignes successeurs des frères Dossi, des architectes tels que Pirro Ligorio, des sculpteurs, des musiciens. « Cour splendide! s'écriait le comte Annibal Romei, qui y avait séjourné, et plutôt royale que ducale! » Et il ajoute qu'elle n'était pas seulement peuplée de gentilshommes et de cavaliers, mais d'esprits très ornés et très doctes. Aussi les tournois n'excluaient-ils pas les joutes poéti-

ques et oratoires. Au milieu du tumulte des fêtes, il y avait place pour les controverses savantes, pour les agréables conversations, et au sortir d'un carrousel, l'oreille encore étourdie du fracas des armes, des clameurs des combattans, du piétinement des chevaux, on recourait à la musique et aux beaux vers pour se rafraîchir le sang et l'esprit. Lisez les sonnets du Tasse : il y a dessiné d'une main légère bien des portraits de femmes qu'il avait rencontrées à Ferrare, et que la *diva* Vittoria Colonna n'eût pas désavouées pour ses petites-filles. La comtesse de Scandiano, la comtesse de Sala, Tarquinia Molza goûtaient vivement la poésie et l'éloquence; cette race d'Aspasie se plaisait aux longs raisonnemens : elles mettaient aux prises les doctes, une couronne ou un sourire était la récompense du vainqueur. Aussi savantes en métaphysique qu'en madrigaux, on pouvait citer devant elles Aristote et Plotin; la grande ombre d'Augustin lui-même ne les effrayait pas.

Et quant au duc Alphonse, bien qu'il fût quelque peu sergent de bataille et qu'il préférât à tout le reste un destrier richement caparaçonné, une cuirasse d'acier doré, un chapeau à panache, de beaux pages vêtus de brocart, et ses fameux arquebusiers avec leurs cottes d'armes en velours bleu rayé de jaune, il ne laissait pas de sentir le prix des muses, et aux heures de loisir, il prenait rendez-vous avec elles dans les beaux jardins de son Belvédère... Vous savez ce qu'était ce Belvédère? Une charmante île entourée de murs crénelés et ornée de palais, de pavillons, de jets d'eau, de forêts, de vergers, d'un parc où paissaient cent animaux exotiques, et d'escaliers de marbre par où l'on descendait se baigner dans le Pô. C'est dans ce paradis terrestre, comme l'appelaient les contemporains, qu'Alphonse allait se délasser des fatigues du gouvernement. Assis sous un arbre, tout en regardant bondir ses daims et ses gazelles, il faisait réciter des vers à ses poètes et raisonner ses philosophes.

Que vous dirai-je? Il fallait que Ferrare fût un séjour bien délicieux, puisque du premier jour qu'il y était entré le Tasse avait été charmé, ébloui, enivré. Il faut l'entendre là-dessus. On célébrait alors les fiançailles d'Alphonse avec l'archiduchesse Barbara. Une joyeuse mascarade défilait dans les rues. « Il me sembla, nous dit-il, que la ville tout entière était un théâtre merveilleusement décoré, plein de lumières, de mille formes, de mille apparitions étranges, et que tout ce qui se passait autour de moi était un vrai drame de cape et d'épée; mais, hélas! il ne me suffit pas d'être spectateur, je voulus, moi aussi, jouer un rôle dans la comédie, jusqu'à ce que je m'aperçus que j'étais la fable et la risée de tout ce peuple : alors la honte me prit, et je dus me confesser que tout ce qui plaît au monde n'est qu'un songe d'un instant. »

Et maintenant, monsieur le baron, prêtez attention, je vous prie. Quel est ce rôle que le Tasse se flatta de jouer dans la grande mascarade humaine?

Représentez-vous un jeune poète doué d'un beau génie et d'une âme passionnée, confiante et expansive, ardent dans ses désirs, vaste dans ses pensées, une imagination vive et délicate, et, chose singulière! le goût des abstractions et des syllogismes, beaucoup de subtilités, mais moins de bon sens que de finesse, un de ces esprits plus raisonneurs que raisonnables, qui ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans la logique de l'erreur et qui s'égarent avec méthode; avec cela aspirant à tout, ne doutant de rien, un platonicien, un idéaliste disant à tout coup : Cela est, car cela doit être. Notre jeune poète n'est plus un inconnu; il a déjà composé un poème, le *Rinaldo*, qui a fait quelque bruit dans le monde; aussi bien il porte son génie sur son front et dans ses beaux yeux couleur d'émeraude. Il arrive dans une cour où règne le culte pour tous les talens qui embellissent la vie. Il ne tarde pas à percer; il est accueilli, caressé, admiré; on se dispute le moindre quatrain tombé de sa plume, on recherche avidement l'honneur d'être nommé dans ses vers. De belles et séduisantes princesses lui prodiguent les attentions flatteuses; il a un libre accès auprès d'elles, elles se plaisent à l'entretenir dans le tête-à-tête, il les suit même à la campagne, dans ces retraites délicieuses où elles vont se reposer des dissipations de la cour. Là il erre avec elles le long des allées d'un jardin fleuri, il leur ouvre son cœur, il leur confie ses projets et ses rêves, il leur récite ses plus beaux vers, et pendant qu'elles l'écoutent, leurs regards, parlant pour elles, font courir dans tout son être un long frémissement de joie et d'orgueil. Ces hommages, ces empressemens l'exaltent, le grisent plus qu'ils ne le touchent, car n'oubliez pas qu'il est plus passionné que tendre, n'oubliez pas qu'il connaît son mérite, qu'il sait ce qu'il vaut, et qu'un jour il écrira naïvement à un ami : « Je veux écrire mon éloge, je m'y donnerai la première place parmi les poètes et un rang honorable parmi les orateurs et les philosophes... » Le voilà donc devenu l'enfant gâté de cette cour si brillante; on a pour sa fierté des ménagemens infinis, on fait des passe-droits en sa faveur. Gentilhomme de mince étoffe et très court de finance, il aurait dû, selon l'usage, manger dans cette espèce d'office qu'on appelait le *tinello;* on lui permet de se faire servir dans sa chambre, et plus tard on l'admet à la table ordinaire. Point de réjouissances, point de fêtes où il ne soit convié; il a ses grandes et petites entrées. Tout à l'heure, la faveur signalée dont il jouit va croître encore, quand l'une des productions les plus exquises de son génie, l'*Aminta*, sera représentée sur le

théâtre de la cour avec l'applaudissement universel. Et déjà il a commencé de composer un poème qui mettra le sceau à sa renommée; il y chante la première croisade, sujet heureux, car à cette heure la papauté en prêche de nouvelles, et, les conquêtes du croissant tenant toute l'Europe en éveil, un nouveau Godefroi, le futur vainqueur de Lépante, a déjà porté la main à la garde de son épée et s'apprête à laver les opprobres de la croix dans le sang de trente mille Ottomans.

Mon *ser* baron, c'est ici le lieu de vous exposer l'utopie de notre ami Torquato. Enivré des hommages dont il était l'objet et de la douceur de certains sourires plus enivrans encore que tous les hommages, voici comme il raisonna : « Dans ce siècle où les lettres sont honorées, où le monde en sent tout le prix, les princes et les poètes peuvent traiter d'égal à égal. Les uns et les autres ont reçu du ciel leur mission. Les princes sont chargés de maintenir l'ordre parmi les peuples, les poètes d'imprimer un cachet de divine beauté à la vie, aux sentimens et aux passions. Les princes font sentir aux pervers la verge pesante de la loi; fils d'Orphée, les poètes attendrissent les rochers; aux accens de leur lyre, les âmes les plus dures s'adoucissent et sacrifient aux grâces. Et si les princes, dans leur toute-puissance, peuvent distribuer à ceux qu'ils aiment des dignités et des richesses, en revanche les poètes décernent à ceux qui les honorent les palmes de l'immortalité, car ils sont ici-bas les grands distributeurs de la gloire; à leur gré ils encensent ou ils flétrissent; ils tiennent dans leurs mains les trompettes de la renommée, et les siècles célébreront à l'envi les noms qu'il leur plaît de disputer à l'oubli ou aux outrages de la médisance... Princes, comptez donc avec nous. Sans Homère, qui se souviendrait d'Achille? Sans Virgile, qui chérirait la mémoire du vainqueur d'Actium? Triumvir avant d'être empereur, Octave eût survécu peut-être à Auguste, et le sang de Brutus crierait encore contre lui. Moi, Torquato Tasso, je suis le Virgile de la renaissance. Heureux le prince à qui je dédierai mon *Énéide!* Heureux le prince dont le nom sera inscrit sur le fronton de ce temple de marbre aux colonnes dorées! Mais à son tour que fera-t-il pour moi? J'entends que, me comblant d'honneurs et de richesses, ma liberté lui soit sacrée; je prétends vivre à sa cour de la façon qui me plaira; point de gêne, point d'assujettissement; nulle fonction à remplir, nul devoir à rendre. Que tout mon temps soit à moi. Il n'y perdra rien, car s'il me procure quelques années de bonheur, je lui assurerai l'immortalité. Qui de nous deux devra du retour à l'autre?... »

Je n'invente rien. Ce que j'ai fait dire au Tasse, il l'a écrit en cent endroits. « Ce que j'ai toujours cherché dans les cours, c'est

une vie de loisir consacrée à l'étude, *ozio letterato*, sans être tenu à rien, sans aucune obligation, car je ne sais pas rimer et servir à la fois; aussi je prétends avoir la table, le logement et les honneurs sans être astreint au service... C'est en ma qualité de poète que j'ai droit à la fortune. Quels princes ne se tiendraient pour honorés d'être loués par moi? Et de quels trésors, de quelles récompenses pourraient-ils payer ce que ma plume a fait pour leur gloire?... Mes chants ont la même puissance que la trompette du jugement dernier. Ils font sortir du sépulcre et élèvent au-dessus des nues les Alphonse et les Hercule. Grâce à moi, leur renommée remplit le monde... Princes, montrez-vous reconnaissans; acquittez-vous des tributs qui nous sont dus, car c'est notre grandeur à nous autres poètes que nous faisons de vous nos tributaires. »

Ainsi, sur la foi d'une utopie, le Tasse chercha à Ferrare une *servitude* (c'était le mot consacré) qui ne fût qu'une sinécure. Il ne réussit pas du premier coup à réaliser son rêve. Faute de mieux, il entra d'abord au service du cardinal Louis d'Este, qui n'entendait pas finesse à ces sortes de choses et ne consentait point à exempter du service actif les Orphées enrôlés parmi ses gentilshommes. Quand en 1570 le cardinal partit en mission pour Paris, notre poète dut s'arracher à ses études pour le suivre. On était à la veille de la Saint-Barthélemy. Louis d'Este était un politique; il tenait pour les tempéramens. Le bon Tasse, plus catholique que le pape, s'abandonna, paraît-il, aux emportemens d'un zèle indiscret; il gourmanda la tiédeur de son *padrone* et fit si bien qu'on le congédia. Il repartit en mince équipage et la bourse vide. Ce fut à Rome qu'il reçut les ouvertures d'Alphonse, qui l'appelait auprès de lui. Plus complaisant que son frère, le duc entra dans ses désirs; peut-être, dans le secret de son cœur, se disait-il, comme cet autre : J'aurai besoin de lui quelques années tout au plus; on presse l'orange et on en jette l'écorce. Ce qui est certain, c'est qu'à peu de temps de là le Tasse, dans son *Aminta*, lui rendait grâces avec l'effusion d'un cœur pénétré de ses bienfaits. « O Daphné, c'est un dieu qui m'a fait ces loisirs. Il me dit, quand il me permit de me donner à lui : Tircis, qu'un autre chasse les loups et les brigands et fasse la garde autour de mes bergeries; qu'un autre distribue à mes serviteurs les récompenses et les peines; qu'un autre paisse et soigne mes troupeaux; qu'un autre conserve les laines et le lait, et qu'un autre les aille vendre au marché. Toi, vis dans le repos et chante!... Aussi ses autels seront toujours ornés de fleurs par mes mains, et toujours je ferai monter jusqu'à lui les douces vapeurs d'un encens parfumé! » Et c'est ainsi que, parvenu au comble de ses souhaits, cet enfant de génie nageait dans la joie; mais un jour qu'il méditait

à l'ombre d'un laurier, il entendit un serpent siffler à son oreille, et, réveillé de son rêve, son cœur fut pris d'une inquiétude qui ne le quitta plus.

VII.

— Je réfléchis un moment, continua le baron Théodore; puis je dis à l'aimable prélat : — Utopie tant qu'il vous plaira; mais après tout ce qu'il demandait me semble assez raisonnable.

Il me répondit : — Ah! sans doute il est raisonnable d'aimer les oranges, mais en vouloir cueillir sur un poirier...

— Cependant, repris-je, Racine et Boileau furent les pensionnaires et les hôtes du grand roi, sans être obligés à rien qu'à faire de beaux vers.

— Autre temps, autres mœurs, me dit-il. Vous pourriez me citer aussi Laurent de Médicis. Sa méthode était particulière : tous ceux qu'il aimait, philosophes ou poètes burlesques, les Politien, les Ficin, les Pulci, il les faisait chanoines et souffrait qu'ils mangeassent en paix leurs prébendes. C'est que Laurent était un grand homme qui faisait lui-même toutes ses affaires; mais dans toutes les petites cours du XVIe siècle il était de règle que les gens de lettres partageassent leur temps entre leur plume et le service du prince. Ces ducs, ces marquis, qui tranchaient du potentat et déployaient une magnificence royale, n'avaient pas des ressources infinies; se ruinant en fêtes, ils se rattrapaient en ordonnant des retenues sur les traitemens. Comment leur demander de nourrir des bouches inutiles? Dans leur palais point de bénéfices sans charges; le plus souvent ils conféraient aux savans des emplois dans le gouvernement, les engageant à se payer par leurs mains; cela leur était plus commode que de servir des pensions. Songez aussi que dans un temps où les lettres étaient en si grand honneur, où l'on était si amoureux du bien dire, il y avait avantage à confier aux écrivains les missions diplomatiques. Les ambassadeurs portaient alors le titre d'*orateurs*, et plus d'une négociation dut son succès à une harangue en beau style débitée par un érudit ou un poète qui s'entendait à cadencer ses périodes. En cela, votre François Ier imita nos princes : il députa Budée à Léon X, Alamanni à Charles-Quint. Bref, Boïardo, Bernardo Tasso, Pandolfo Collenuccio, Rucellaï, le Trissin, Bibbiena, Guarini, Giovanni della Casa, Annibal Caro, Claudio Tolomei et vingt autres qu'on pourrait citer, ont tous été ou chambellans, ou secrétaires d'état, ou gouverneurs de provinces, ou diplomates. Et que dirons-nous de l'Arioste? Pendant les quinze ans qu'il passa au service du cardinal Hippolyte d'Este, il eut toujours le pied à

l'étrier : *E di poeta*, disait-il, *cavallar mi feo*. Chargé des missions les plus délicates, il y risqua plus d'une fois sa vie. En 1517, las de courir les grands chemins, il s'aliéna les bonnes grâces de son patron en se refusant à le suivre en Hongrie. Alors Alphonse Ier le nomma commissaire dans la province de Garfagnana, avec la charge d'y détruire le brigandage. Il y fit merveille, ne se laissant distraire de son ingrate besogne ni par Angélique ni par Médor. A son retour, on le voulut envoyer à Rome. Il refusa et prit sa retraite. Bien différent du pauvre Tasse, il était sage, très entendu aux choses de la vie, et avait su amasser quelque bien. Après avoir édifié d'un trait de plume tant de châteaux enchantés, il se bâtit une maisonnette en bons moellons, s'y retira, cultiva son jardin, et sur sa porte il fit graver deux vers latins qui signifiaient : Ma maison est petite, mais elle est proportionnée à ma taille, mais personne n'a rien à y voir, mais elle n'est pas laide, mais elle a été acquise de mes deniers... Chose curieuse! de nos deux grands poètes épiques, celui qui chanta la folie de Roland fut un sage et celui qui célébra la sagesse de Godefroi fut un fou; c'est que l'un mit toute sa fantaisie dans son poème et se servit de sa raison pour conduire prudemment sa vie, tandis que l'autre mit toute sa raison dans la conduite de son poème et vécut au gré de sa fantaisie.

Et veuillez considérer que les occasions ne manquèrent pas au Tasse de s'employer au service de son prince. Parce qu'autour de lui tout respirait le plaisir, parce que tous les jours étaient des fêtes, parce que Léonore, Lucrèce et les dames de leur suite raffolaient de musique et de sonnets, il crut vivre dans un monde enchanté où les vulgarités de la vie n'avaient pas accès; il ne vit pas ou ne voulut pas voir que ces pompes et ces réjouissances couvraient une situation très embarrassée, très épineuse. Telle fut la renaissance. Jamais il n'y eut plus de poésie dans les imaginations, plus de jour et d'espace dans les pensées, et jamais la politique ne fut plus dure, plus brutale et, si j'ose dire, plus saturnienne. Nul dogme social qui s'imposât aux esprits; on avait cessé de croire au droit féodal, on ne croyait pas encore à la monarchie absolue. Et qu'étaient en effet les monarques de ce temps? Des usurpateurs heureux, régnant par la force et la ruse, et tour à tour escroquant des provinces ou, le poignard à la main, les volant avec effraction, lions au cœur de renard, tels que les voulait le secrétaire florentin. Le palais d'Alcine, l'école d'Athènes et le livre du *Prince*, des hommes de plaisir, des platoniciens et des malandrins, des vertus antiques et des tours de gibecière, le culte passionné du beau et l'athéisme politique, toutes les disparates réunies, voilà la renaissance. Et cela me fait penser qu'aujourd'hui...

Je vis où il en voulait venir. — Ah! de grâce, lui dis-je, ne parlons pas du roi de Piémont : nous aurions peine à nous entendre, aussi bien n'a-t-il rien à voir dans notre affaire...

— Je lui fais grâce pour cette fois, dit-il gaîment; mais qu'il ne se retrouve pas sur mon chemin! sinon.... Et, reprenant le fil de son discours : — Vous vous rappelez ce rat de la fable qui logeait dans le tronc d'un vieux pin côte à côte avec un hibou, un chat et une belette. Le pauvre animal vivait dans des transes mortelles. Le brillant duc de Ferrare, le chevaleresque Alphonse, n'était pas mieux partagé. Environné de voisins incommodes qui convoitaient son bien et couchaient en joue sa succession, il devait avoir toujours l'œil au guet, toujours prendre le vent. Ni Venise, ni Milan ne lui voulaient du bien. A son avénement, les Espagnols avaient été sur le point d'assaillir sa bonne ville de Modène. Il était aussi en délicatesse avec la Toscane au sujet d'une éternelle dispute de préséance qui menaçait à tout coup de s'envenimer. Relevant de l'empire pour une partie de ses états et tenant l'autre du saint-siége, sa politique constante fut de s'appuyer sur l'empereur, et son empressement à lui faire sa cour l'entraîna dans de folles dépenses. En 1566, il épuisa son coffre-fort pour s'en aller guerroyer en Hongrie contre le Turc. Du reste, comme ses prédécesseurs, il recherchait ce prestige que donne le faste, et plus il se sentait menacé, plus il redoublait de magnificence pour imposer à ses ennemis. Comment faire face à tant de dépenses? Il fallait recourir aux expédiens, accroître les rigueurs du fisc, pressurer les peuples, multiplier les taxes : non content de s'être attribué le monopole du sel, il accapara entre ses mains tout le commerce de la farine; ce modèle des chevaliers voulut être le seul boulanger de Ferrare. A tant de soucis ajoutez les inquiétudes bien plus cuisantes que lui causait la cour de Rome. Ferrare était fief du saint-siége. Alphonse paraissant condamné à mourir sans héritier direct, ce fief allait tomber en dévolu, faire retour au suzerain. Il s'épuisa en efforts pour obtenir de Rome qu'elle reconnût l'héritier qu'il voudrait bien se choisir; tout ce qu'il avait de diplomates s'usèrent à ces négociations... J'allais oublier qu'en 1575 il brigua la couronne de Pologne. A qui confia-t-il la conduite de cette importante intrigue? A un poète, au rival du Tasse, à Giambattista Guarini, qui n'en était pas dans ce genre à son coup d'essai, ayant déjà rempli plus d'une mission à Venise, en Piémont, à la cour impériale. « Que n'ai-je pas fait dans ma vie? s'écrie-t-il dans son *Pastor fido*. Je courus, j'écrivis... Jamais je ne craignis les hasards ni ne reculai devant la fatigue. » Et pendant que Guarini courait en Pologne et s'évertuait pour procurer une couronne à son maître, que faisait le Tasse? Il conversait avec Léo-

nore, il assistait à tous les galas de la cour, composait des poulets et des madrigaux, festinait, rêvait, chantait... Je sais bien que Guarini ne fut jamais son ennemi; mais les Giraldini, les Montecatino, qui avaient le cœur moins bien placé, de quel œil devaient-ils considérer cet enfant gâté de la fortune et des princesses, dont l'agréable indolence semblait insulter à leurs fatigues? A nous, pensaient-ils, toutes les peines, tous les soins ingrats et rebutans; à lui les honneurs, les couronnes,

Lieto nido, esca dolce, aura cortese!

Et nous étonnerons-nous que de si vives jalousies aient fini par amasser un orage sur la tête de l'imprudent qui jouissait de son bonheur, sans aviser aux moyens de le faire durer?

— Cependant, lui dis-je, il se doutait de la malignité des courtisans, lui qui fait dire à ce bon vieillard qui hébergea Herminie dans sa chaumière : « Je vis et je connus l'iniquité des cours, et j'y soupirai après mon repos perdu. »

— Et dans l'*Aminta*, reprit-il, Mopsus dit à Tircis : « Mon fils, défie-toi des cours, défie-toi des courtisans, race astucieuse et rusée; défie-toi des manteaux dorés, des panaches et des devises... Et surtout surveille ta langue dans ces appartemens dont les murailles parlent et répètent tout ce qu'elles entendent dire, en y mettant du leur. » Mais le Tasse était un de ces esprits pénétrans à qui leur pénétration ne sert de rien; il n'y a que les âmes fortes qui sachent se servir de leur raison. Il était dans une situation qui l'obligeait à beaucoup de prudence; il voulait jouer dans une cour deux rôles fort difficiles à soutenir, celui d'inutile et celui de privilégié. Avec quelle circonspection n'aurait-il pas dû se conduire pour conserver la faveur du maître, pour désarmer ou contenir des jalousies dangereuses, pour se faire pardonner l'insolence de son bonheur! N'attendez de lui rien de pareil. Sa passion dominante était une intense ambition qui le rendait sourd à tous les conseils de la sagesse. « Je veux vous confier un secret, écrivait-il à un ami : je suis ambitieux, c'est là ma seule faiblesse. » Et ailleurs : « Mon humeur mélancolique est la cause principale de tous mes maux, et cette mélancolie vient de ce que je suis ambitieux. Je ne puis me souffrir dans une ville où tous les nobles ne me cèdent pas la première place, ou tout au moins ne m'accordent pas de marcher de pair avec eux pour tout ce qui concerne les distinctions extérieures. » Ailleurs encore : « De tous mes désirs, le plus grand est de ne rien faire, et ensuite d'être flatté par mes amis, bien servi par mes serviteurs, caressé par mon entourage, honoré par mes protecteurs, célébré par les poètes et montré du doigt par le peuple. »

Voilà parler, baron. Et pour le dire en passant, après un tel aveu, je me permets de douter que le Tasse ait jamais été cet amant passionné qu'on s'est plu à nous peindre. On n'a qu'une passion dominante. Foi de directeur! une telle ardeur d'ambition et de gloire ronge l'âme et n'y peut laisser à l'amour qu'une place subalterne. De peur que nous n'en doutions, le poète a pris soin de s'en expliquer. Dans un sonnet adressé à Leonora Sanvitale : « Madame, s'écrie-t-il, vous seule pouvez me rendre la santé. Faites descendre la rosée bienfaisante de l'oubli sur les épines qui me déchirent, sur les déplaisirs que me cause mon honneur blessé et qui troublent le repos de mes nuits :

Spinose cure mie d'onor pungente... »

Et il souhaite que les charmes de la belle comtesse lui soient un remède à son grand mal, *medicina al mio gran male.*

— Serviteur à la médecine! m'écriai-je. Voilà un amour qui sent furieusement la pharmacie. Ah! monseigneur, vous êtes cruel.

— Eh bien! dit-il en riant, pour l'amour de Platon et de l'idéal, quittons ce sujet et hâtons-nous de conclure que, de l'humeur dont il était, le Tasse dut commettre faute sur faute à la cour de Ferrare. Impuissant à se gouverner, son orgueil intraitable s'échappait dans ses discours, et ses hauteurs envenimaient des inimitiés qu'il aurait fallu adoucir par de la modestie et des prévenances. Exigeant, susceptible, les marques de faveur que recevaient ses rivaux lui donnaient de l'ombrage; en toute rencontre, il voulait avoir le pas sur des hommes que leurs services rendaient chaque jour plus considérables, plus influens, et il leur disputait avec humeur le cœur d'un maître qu'il ne devait pas tarder à fatiguer de ses prétentions et de ses murmures.

Je sais un homme qui prétend que le premier des plaisirs est de se faire des ennemis, et le second de s'en défaire : en tout bien tout honneur, s'entend. De ces deux talens, le Tasse ne possédait que le premier, et il eut le tort d'aimer à guerroyer sans avoir le génie de la guerre. En vérité, il était de ces gens qui devraient s'arranger pour ne se brouiller jamais avec personne, parce qu'ils sont sûrs d'avance de perdre partie, revanche, et le tout. Il manquait de souplesse et de sang-froid; jamais homme ne fut moins propre à déjouer une intrigue. Dans le portrait flatté qu'a fait de lui le Manso, il est un trait qui me frappe. Après avoir vanté sa dextérité dans tous les exercices du corps, le bon marquis convient que la nature lui avait cependant refusé cette aisance et cette prestesse dans les mouvemens qui font le cavalier accompli, et il nous apprend aussi que dans les controverses publiques son illustre ami était plus ad-

miré pour ce qu'il disait que pour la manière dont il le disait. Il avait en effet quelque embarras dans la langue, s'exprimait avec effort, cherchait ses mots. Apparemment il avait peine à se démêler de ses pensées, dont l'abondance l'accablait. Les hommes de génie n'ont pas toujours le don de se communiquer, et en général, dans le train habituel du monde, ils essuient des difficultés que ne connaît pas le vulgaire. Les sots trouvent tout simple de vivre, ils en ont la routine en naissant. A les voir, on sent qu'exister est leur affaire; ils auraient beau chercher, ils ne trouveraient rien de mieux. Pour un esprit supérieur, la vie est un accident qui l'étonne; il a peine à se bien tirer de cette aventure : les aigles sont de mauvais marcheurs. Il y avait à la cour de Ferrare de très petits hommes, qui, toujours maîtres d'eux-mêmes, gracieux et mesurés dans tous leurs mouvemens, la bouche en cœur, l'esprit toujours présent, charmaient tout le monde par la vivacité de leurs heureuses reparties, et à côté de ces brillantes nullités l'auteur de la *Jérusalem* fit plus d'une fois une assez méchante figure. Ajoutez ce malheureux penchant à l'hypocondrie dont il avait apporté le germe en naissant, non qu'il fût d'un naturel triste; mais, en sa qualité de valétudinaire, il avait cette disposition à s'étudier, à ne se jamais perdre de vue, qui, développée par les circonstances, finit par plonger l'âme dans la mélancolie. Sa correspondance se compose de seize cents lettres, et on n'en pourrait pas citer vingt où il parle d'autre chose que de lui, de ses projets, de ses espérances, de ses déceptions, de ses infortunes. Une âme ainsi absorbée en elle-même ne voit bientôt plus les choses telles qu'elles sont; elle irrite ses maux en les creusant, elle s'en crée d'imaginaires; abandonnée à ses fantômes, elle désapprend à vivre avec les hommes... Baron, j'en suis fâché, le caractère du Tasse n'était pas à la hauteur de son génie; toujours en désaccord avec lui-même, sa vie fut une longue suite d'inconséquences. Ambitieux à la fois et nonchalant, très attaché à son intérêt et le sacrifiant à ses fantaisies, se mêlant parfois d'intrigues et n'y réussissant jamais, parce qu'il manquait d'art, acceptant une *servitude* auprès d'un prince, et décidé, comme il le disait lui-même, à ne se contraindre en rien et à ne faire que ce qui lui plaisait, hypocondre qui détestait la solitude, mondain qui n'avait pas l'esprit du monde, son cœur rassemblait toutes les contradictions, et il ne put jamais les dominer par un effort héroïque de sa volonté. Avec cela, toujours hors d'équilibre, toujours dans un extrême: tantôt plein de confiance en sa fortune, s'étourdissant sur ses dangers, expansif, indiscret, le cœur sur les lèvres, l'air et le ton cavaliers, il se donnait le plaisir de braver ses ennemis, se promenait en roi de théâtre au milieu d'une cour pleine d'embûches, et s'é-

criait, *en jetant son bonnet par-dessus les moulins :* Buvons frais, nargue des cuistres! *Cancaro ai pedanti!* Et bientôt, à la moindre mortification que lui attiraient ses imprudences, il tombait dans une morne tristesse ou se livrait aux derniers emportemens. « Vous savez comme en usait dans son enfance notre fils Torquato, écrivait un jour Bernardo Tasso à sa femme Porcia : quand on lui enlevait de force quelque fruit, de dépit il jetait à terre tous ceux qui se trouvaient sous sa main, se refusant à lui-même toute consolation. »

Ah! pourquoi l'abbé Spinetta ne vivait-il pas au XVIe siècle? Il serait allé trouver le Tasse à Ferrare, et lui aurait parlé en ces termes : « Torquato, prenez-y garde! Vous raisonnez à merveille sur l'idée métaphysique du prince et du poète; mais les idées ne sont pas de ce monde, et ce monde a peu de goût pour les idées. Torquato, prenez-y garde! Avant vous, l'Arioste avait déjà dit que les princes sont tenus de nourrir et d'honorer les poètes, parce que les poètes seuls peuvent les rendre immortels. Et cependant, comme l'Arioste était un sage, il n'a pas laissé de faire la guerre aux brigands dans la Garfagnana. Torquato, de grâce, soyez conséquent! Si votre liberté vous est chère, ayez le courage de rester pauvre; allez vivre de privations dans quelque obscur réduit, et, mangeant votre pain sec, dites fièrement : Je suis mon maître! Que si vos aises vous sont plus chères que votre fierté, vivant aux frais d'un maître, apprenez des courtisans qui vous entourent à gouverner votre humeur et à vous rendre nécessaire! Mais vouloir vous donner sans cesser de vous appartenir, prétendre servir sans servir, vaine chimère qui vous coûtera des larmes de sang!... Mon grand poète, vous ne m'écoutez pas; votre félicité présente vous enivre. Cette cour, ces palais, ces jardins, ces fêtes, ces princesses aux regards de flamme, votre maître qui tout à l'heure vous souriait, oh! que tout cela est charmant! oh! que tout cela est dangereux!... — Qu'ai-je à craindre? me dites-vous; je suis sûr de son cœur!... Ah! pensez-y, le cœur d'un prince!... Vous ne le connaissez pas, me répondez-vous encore. Il est idolâtre de la poésie. Tantôt, à l'ombre d'un buisson de myrtes, je lui récitais une scène de l'*Aminta* et quelques octaves de la *Jérusalem*, et il s'est écrié, en m'embrassant : « O mon poète, que vous êtes un grand magicien! Tout à l'heure je me croyais en terre sainte, je tenais dans mes mains l'épée sanglante de Tancrède, et soudain, transformé en berger d'Arcadie, un hoqueton sur le dos, une panetière au côté, je me surprends à graver sur l'écorce d'un hêtre le nom délicieux de Silvia. » Et à ces mots il m'a passé autour du cou la chaîne d'or que voilà... — Fort bien, Torquato; mais apprenez qu'à peine vous eut-il quitté, il se prit à rêver à son coffre-fort, qui est vide, au grand-duc de

Toscane, qui lui dispute la préséance, et déjà son front s'était rembruni, quand Cristofano de Fiume et Antonio Montecatino se sont avancés vers lui, et Cristofano a dit : Altesse, je viens de découvrir un moyen de doubler vos revenus. Et Antonio : Altesse, je viens de découvrir un bon tour à jouer à ce François de Médicis que vous n'aimez pas. Il ne les a pas embrassés, mais il s'est dit à lui-même : Oh! que voilà des magiciens plus utiles que l'autre! Tancrède, bergers d'Arcadie, en cet instant vous étiez bien loin de sa pensée... Ne vous récriez pas, Torquato, je connais tous ces d'Este. Ce faux Tancrède, croyez-moi, cache sous ses airs de chevalier une humeur froide et sévère, et quant à sa franchise... Ah! tenez, je viens de lire une dépêche de l'envoyé de Toscane, Orazio Urbani, et j'y ai vu ces mots : Le seigneur duc Alphonse a l'habitude de s'exprimer avec de longs circuits de belles paroles si bien agencées, qu'il est impossible de savoir ce qu'il y a dessous... Défiez-vous des belles paroles, Torquato! défiez-vous de ces habiles gens qui apprennent au maître à spéculer sur les farines et à se venger des Médicis! défiez-vous de ces Ascanio, de ces Maddalò, consommés dans l'art de pratiquer de sourdes menées et de porter des coups fourrés! Dès que votre étoile aura pâli, l'une de ces langues qui distillent du venin... Ah! Torquato, prenez-y garde! on s'endort sur un lit de roses et l'on se réveille à Sainte-Anne. »

— Fort bien; mais je l'entends vous répondre : Monseigneur, prenez-y garde! A parti pris, point de conseil.

— Oui-da, reprit-il, je m'en lave les mains; j'ai fait ce que j'ai pu; pourquoi n'a-t-il pas voulu m'en croire? Et voyez si tout ne s'est pas passé comme je l'avais prédit. Les lunes de miel ne sont pas éternelles. Le duc Alphonse a fini par se refroidir pour cet oisif qui se vante orgueilleusement d'être le seul de ses serviteurs qui ne le serve pas. Un jour que le Tasse lui fait demander un tonneau de son meilleur vin, il accompagne ce présent d'un distique de sa main où perce l'amertume d'un cœur aigri : — Qu'une pièce de vin soit donnée au Tasse! qu'il boive, qu'il écrive, qu'il se repose et se promène! — Un autre jour, à l'instigation des ennemis du poète, il lui fait offrir une charge dans le gouvernement de Modène. « S'il refuse, pensaient les Ascanio et les Maddalò, il témoignera peu de zèle pour les intérêts de son maître; s'il accepte, Dieu sait comme il se tirera d'un métier pour lequel il n'a ni goût ni talent! » Le Tasse n'hésita pas, il refusa net; mais de toutes les imprudences qu'il commit, la plus grave est celle qu'a signalée le premier le marquis Capponi. En 1575, le Tasse forma le projet de quitter Ferrare. Il sentait sa position menacée, son bonheur sur le déclin; il se plaignait que son patron ne fût pas fidèle à ses promesses. A la vérité,

il était caressé, choyé, mais il ne faisait pas fortune; il désirait quelque chose de *plus solide, di più solido*. Dans ce temps, il venait de terminer la *Jérusalem*, et le duc le pressait de la publier, impatient qu'il était de recueillir le fruit de ses bienfaits, et de voir se répandre enfin dans toute l'Italie les louanges magnifiques que le poète avait prodiguées au *magnanimo Alfonso*. C'est ce moment que choisit le Tasse pour se dégoûter de Ferrare et pour traiter, avec qui? avec le rival, l'ennemi d'Alphonse, le grand-duc de Toscane. Si cette négociation eût abouti, la *Jérusalem* serait devenue la proie des Médicis; ils auraient ceint leur front de cette couronne de gloire que le poète s'était engagé à tresser pour les d'Este... Cependant le Tasse cherchait des prétextes pour se rendre à Rome, où il désirait se concerter avec Scipion Gonzague et le cardinal Ferdinand de Médicis... — Gardez-vous de quitter Ferrare avant que le poème soit sous presse! lui disait la duchesse d'Urbin, qui voulait son bien. Jusqu'alors tout voyage sera suspect. — Sourd à de si sages conseils, il part; de Rome, il se rend à Sienne, à Florence... Mais sur le point de conclure, irrésolu comme toujours, il hésite, il recule, et à quelque temps de là le grand-duc écrivait à son ambassadeur Canigiani que l'affaire avait manqué, qu'après tout il fallait s'en féliciter, que le Grand-Turc, intéressé aux discordes des chrétiens, aurait vu avec trop de joie deux princes se brouiller au sujet d'une nouvelle Jérusalem... Le Tasse est revenu à Ferrare; malgré l'avortement de son projet, il ne l'abandonne point, il se promet de le reprendre en sous-œuvre. — Une seule chose, écrivait-il à Scipion Gonzague, le retenait à la cour d'Este. — Les beaux yeux de Léonore?... Poètes et romanciers, détrompez-vous! c'était une espérance de gratification dont on le berçait. — Malheureusement, disait-il, si le don ne se fait pas attendre, il sera insuffisant; s'il est suffisant, il se fera attendre. Le mieux sera de refuser le petit et de ne pas attendre le grand. — Pendant qu'il raisonnait ainsi, ses rivaux, dont la jalousie guettait le moment d'éclater, se flattent que ce moment est enfin venu, car il avait transpiré quelque chose de ses imprudentes démarches, et elles avaient causé au cœur ombrageux d'Alphonse des déplaisirs qu'il ne s'agissait plus que d'irriter. C'est alors que paraît dans tout son jour l'imprévoyance du Tasse. L'orage gronde déjà sur sa tête; il affecte une entière sécurité, et s'amuse à braver des ennemis auxquels il venait de fournir des armes...

— Et à ce propos, madame, dit le baron, l'abbé Spinetta me cita une lettre dont il faut que je vous relise quelques fragmens. Elle est vraiment curieuse :

« Je veux être de belle humeur, écrivait-il à son ami Luca Scala-

brino, et, en dehors des questions de foi, je me pique d'être un véritable épicurien. Malheur à qui s'inquiète du lendemain! J'étudie à mes heures; le reste du temps je ris, je chante, je bavarde... Il n'y a pas de baron ni de ministre du duc, pour haut placé qu'il soit, qui me trouve disposé à lui porter respect, et notre grandissime lui-même (le Montecatino), s'apercevant de ma morgue, s'empresse souvent de me saluer le premier, à quoi je réponds avec tant de hauteur et de gravité qu'on me prendrait pour un Espagnol. Les bonnes gens disent : D'où lui est venu tant d'arrogance? A-t-il trouvé un trésor? Depuis mon retour, je n'ai dîné que deux fois hors du logis, et encore me suis-je fait prier; en revanche, j'ai accepté sans façons la place d'honneur au haut bout de la table. J'ai fait examiner ma nativité par trois astrologues. Sans me connaître, ils ont déclaré tout d'une voix que j'étais un grand homme de lettres, et ils me promettent une très longue vie et la fortune la plus éclatante... Ils ont si bien rencontré, que je tiens pour certain de devenir un grand homme, et je fais montre de mes grandeurs comme si je les possédais déjà. Ils se sont tous accordés à dire que j'obtiendrai beaucoup de choses par les femmes. Or j'ai reçu hier une longue lettre de la duchesse d'Urbin, qui s'offre à employer en ma faveur tout ce qu'elle a de crédit auprès de son frère. Et de son côté Mme Léonore m'a dit aujourd'hui que jusqu'à ce jour elle n'avait pas été fort à son aise, mais que, maintenant qu'elle est entrée en possession de l'héritage de sa mère, elle m'accordera quelques secours. Je ne demanderai rien, j'accepterai tout... Pour en revenir à la duchesse d'Urbin, elle m'avait encore écrit ces jours passés pour me reprocher ma lenteur à faire imprimer mon poème; aujourd'hui elle s'en exprime plus clairement encore et fait paraître quelque dépit de ces retards. Cela me cause un peu d'humeur, et ce qui me fait monter aussi la moutarde au nez, ce sont les aboiemens de quelques chiens braques qu'on lâche à mes trousses... Mais il me plaît de mépriser ces roquets et de croire à mon étoile... Nargue des cuistres. »

... Au fond, en dépit de ses accès de jactance, reprit l'abbé Spinetta, il était inquiet; les enfans chantent en passant de nuit dans un bois. Enfin les envieux qui complotaient sa perte se décident à frapper les grands coups, et tout moyen leur semble bon. On intercepte et on décachette ses lettres, on ouvre avec de fausses clés une cassette où il renfermait ses correspondances, et on met sous les yeux du duc des papiers compromettans, apparemment des pièces relatives à ses négociations avec les Médicis. Alors une sombre mélancolie s'empare de lui; il est en proie à une défiance universelle. Un jour il soufflette un courtisan qu'il soupçonne d'avoir trempé

dans l'affaire de la cassette, et qui se venge en l'attirant dans un guet-apens. Seul contre quatre, il se défend comme un lion, met en fuite ses assassins, et tout Ferrare chante en chœur :

Colla penna e colla spada
Nessun val quanto Torquato.

— Triomphe éphémère! Il se sent enveloppé dans ces trames secrètes qu'on ne rompt pas à coups d'épée. A ses justes inquiétudes s'ajoutent des terreurs imaginaires; il s'exalte, il perd le sens. Dans un nouvel accès de fureur, il frappe d'un couteau, sous les yeux de la duchesse d'Urbin, un serviteur du palais. Pour châtier ses emportemens, le duc Alphonse l'a tenu sous les verrous pendant quelques jours; il ne peut oublier cet outrage; son imagination effarée le dévore, il se figure tout l'univers conjuré contre lui; il se croit même poursuivi par l'inquisition pour crime d'hérésie. Son égarement va jusqu'à craindre qu'on n'attente à ses jours; il ne rêve que poison, refuse toute nourriture. « Preuve manifeste de sa folie, écrivait le duc quelques mois plus tard, car si nous l'avions voulu, il nous était bien facile de nous défaire de lui. » Enfin il s'enfuit, traverse à pied toute l'Italie jusqu'à Sorrente, et, déguisé en pâtre, vient demander asile à sa sœur; mais il ne tarde pas à regretter Ferrare et ses manuscrits restés aux mains de ses ennemis. Il demande sa grâce, il l'obtient à la condition de se reconnaître pour fou et de se laisser purger. Le magnanime Alphonse affecte d'avoir tout pardonné, et toutefois il lui marque son ressentiment en le blessant à son endroit le plus sensible, dans son orgueil de poète. « Persuadé qu'il y avait quelque peu de superbe dans mon humilité, il voulut me traiter de telle sorte que je dusse toute ma gloire à ses bienfaits, non à mes travaux et à mes ouvrages... Aussi toutes mes compositions, plus il les avait prisées autrefois, plus elles commencèrent à lui déplaire. Si je l'avais écouté, j'aurais renoncé à toute célébrité, à toute renommée littéraire; il aurait voulu me voir, menant une vie molle, délicate et oisive au milieu des aises et des plaisirs, quitter, déserteur de la vraie gloire, le Parnasse, le Lycée et l'Académie pour les logemens d'Épicure, et m'y choisir pour demeure un de ces réduits où ni Virgile, ni Catulle, ni Horace, ni Lucrèce lui-même n'ont jamais consenti d'habiter. » N'entendez-vous pas Alphonse dire en ricanant au poète : — Messer Torquato, vous vous êtes toujours flatté de vivre chez moi sans y rien faire pour mon service, sinon de me chanter dans vos vers. En bon prince, je veux aller au-delà de vos désirs. Ne faites rien, absolument rien, pas même des vers... Aussi bien je ne suis plus d'humeur à les trouver bons...

Pour la seconde fois il s'enfuit. De son pied poudreux, il s'en va de Mantoue à Padoue, de Padoue à Venise, de Venise à Pesaro, de Pesaro à Urbin, d'Urbin en Piémont. De nouveau le mal du pays le reprend et le désir aussi de ravoir ses manuscrits. A son arrivée, il trouve Ferrare en fête : Alphonse épouse en troisièmes noces Marguerite Gonzague. Partout des apprêts, un somptueux appareil, de la musique, des masques courant les rues. Hâve, décharné, le cœur en proie au vautour qui le ronge, il erre comme un fantôme parmi cette foule ivre de tumulte et de joie. Il s'approche du palais, il en contemple d'un œil hagard les murailles magnifiquement parées qui l'ont oublié... « C'est moi! Je suis le Tasse!... » Quoi qu'il dise, elles ne le reconnaissent point. Ces lieux témoins de ses félicités passées et où il se sent étranger, les chuchotemens des courtisans, les regards insultans de ses ennemis, la joie maligne qui se peint sur leur front, le duc et son frère le cardinal qui lui refusent une audience, les princesses, ses protectrices, qui le consignent à leur porte... Ah! c'en est trop! Pourtant il se contient encore. Il fait parler, écrire au duc. Que cet homme de bronze le prenne en pitié! qu'on lui rende au moins ses chers manuscrits! Point de réponse. Alors il éclate; sa fureur déborde en un long torrent d'invectives, il maudit tous les d'Este, il maudit tous les princes et les princesses qu'il a loués dans ses vers, il appelle sur ces ingrats, sur ces pervers, la vengeance du ciel, l'exécration des muses... A ce coup, Alphonse parle, et sa réponse est brève : « Qu'on le conduise à l'hôpital des fous! »

— Oh! la mélancolique histoire! m'écriai-je; on ne peut l'entendre sans que le cœur se serre... Mais, je vous prie, que pensez-vous de ce fameux caveau qu'on montre à Ferrare...

— A quoi bon se mettre en frais de roman quand l'histoire est si tragique? Ce qui est certain par ses lettres, c'est que le Tasse fut d'abord détenu dans une étroite et triste cellule qui ressemblait à un cachot, et où il endura quelque temps toutes les misères de la plus dure captivité, mal nourri, manquant de linge, privé de tous les soins que réclamait sa santé, privé même des secours spirituels qu'il sollicitait avec la véhémence du désespoir, car à ses souffrances, à ses appréhensions, était venue se joindre la peur de l'enfer. Toutefois il est également certain qu'on ne tarda pas à le transférer dans un logement plus salubre et plus spacieux, comme le prouvent ses lettres datées de son appartement de Sainte-Anne, *da le mie stanze*. Là il recouvra les commodités de la vie qu'on lui avait d'abord refusées; il faisait souvent bonne chère et pouvait savourer à son aise les fruits confits et les petites friandises que lui envoyaient de bons pères bénédictins. Dans les momens où il était

de sens rassis, *assai in cervello*, il partageait son temps entre ses livres, ses études, les visites que lui rendaient ses amis ou des curieux attirés par le bruit de sa gloire et de ses malheurs. Plus d'une fois on lui permit de sortir pour faire ses dévotions, pour assister à des tournois, à des mascarades. Ne faisons pas d'Alphonse II un tyran de mélodrame. Ce prince hautain se contenta de venger sa majesté offensée en courbant sous le joug de la servitude le front rebelle qui l'avait bravé. Et qu'était-il besoin de recherches de cruauté pour que le Tasse prisonnier se sentît le plus malheureux des hommes? La maladie, de fréquens accès de fièvre, ses rêves à jamais évanouis, son génie méconnu, les bouillonnemens de sa fierté outragée, l'incertitude du lendemain, des bruits lointains de fêtes qui ravivaient dans son cœur le souvenir amer de ses grandeurs et de ses triomphes d'autrefois; avoir aspiré à tout, et un jour, hélas! tout possédé, et aujourd'hui n'être plus rien, et aujourd'hui vivre dans le mépris et l'abandon à deux pas de ce palais où naguère... Ah! n'y avait-il pas là de quoi lui faire de Sainte-Anne un enfer? Aussi que d'efforts pour en sortir!... Il remuait le ciel et la terre, fatiguait l'air de ses plaintes, faisait présenter des suppliques et des placets à tous les princes d'Italie, aux *seggi* de Naples, au sénat de Bergame, à l'empereur, au pape. Par momens il se reprenait à espérer, et, son espoir étant déçu, il avait des fureurs à faire trembler; mais bientôt, s'affaissant sur elle-même, cette âme affolée languissait sous le poids de ses infortunes. Alors il pleurait comme un enfant; saisi d'épouvantes mystérieuses, il se croyait le jouet d'un esprit de ténèbres rôdant sans cesse autour de lui, il ne parlait plus que de sortiléges, d'enchanteurs; il s'écriait qu'il était la victime de quelque noir maléfice et accusait le prieur de l'hôpital d'être d'intelligence avec les magiciens. Et tout à coup, par une réaction singulière de son esprit mobile, il se mettait à raisonner comme un sage, prenait la plume, composait de doctes traités de morale, citait Platon et saint Augustin, se flattait d'obtenir sa grâce en représentant à Alphonse que selon Aristote la justice est universelle ou particulière, qu'à son tour la justice particulière se divise en justice distributive et en justice corrective, que dans l'une comme dans l'autre on retrouve les proportions géométriques et arithmétiques, et au demeurant il soutenait comme devant que les nombres et l'harmonie sont le secret des choses, et que tout dans ce monde procède musicalement...

Il faut croire que le duc Alphonse ne se connaissait guère en musique. Pendant sept années, il tint sous ses pieds sa victime, tour à tour furieuse ou gémissante... Il est dangereux de pousser à bout les Alphonse II. Ces cœurs altiers, dont la dureté naturelle est tempérée

par une certaine modération, ne se laissent plus regagner quand on les a trop offensés. Leur provision de patience épuisée, ils ne reviennent pas, et, leurs passions ayant alors un faux air de raison, le scrupule n'a pas accès dans leur âme... Lorsqu'en 1586, à l'âge de quarante-deux ans, le Tasse fut remis en liberté, il n'était plus que l'ombre de lui-même, et en sortant de Sainte-Anne il y laissa deux trésors à jamais perdus pour lui, sa dignité et son génie.

— Je vois, lui dis-je, que vous n'en jugez pas comme fra Antonio.

— Fra Antonio? me répondit-il d'un ton dédaigneux. Qui est-ce donc?

— Un brave religieux de Saint-Onuphre, qui, Dieu lui pardonne! soutient qu'il y a plus de génie dans *les Larmes de Jésus* que dans la *Jérusalem délivrée!*

— Allez donc chercher de vrais lettrés parmi ces *frateschi!* Monsieur le baron, lisez, si vous en avez le courage, lisez tous les poèmes qu'a écrits le Tasse au déclin de sa vie, et vous m'en direz des nouvelles! Je consens qu'il se trouve de fort beaux passages dans les *Sette Giornate*, quelques belles tirades dans le *Torrismondo*, quelques beaux vers dans la seconde *Jérusalem;* mais quelques étincelles noyées dans des torrens de fumée ne font pas un bouquet d'artifice fort réjouissant à voir, et, en étudiant ces dernières productions d'une muse mourante, je me rappelle que le grand poète comparait lui-même son imagination flétrie par le malheur à un vieux mur peint à fresque qui voit ses couleurs, jadis si brillantes, pâlir, s'écailler et tomber. A vrai dire, je connais des gens qui, comme votre fra Antonio, font état des *Larmes de Jésus* et des *Larmes de Marie.* Que vous dirai-je? foi d'ecclésiastique, ces deux élégies sont pleines des meilleurs sentimens; foi de critique, elles sont pitoyables, car, je vous l'avouerai tout bas, si les bons sentimens ont leur prix, en matière de poésie il n'y a que les bons vers qui comptent...

Mais ce n'est pas seulement son génie que le Tasse laissa aux mains de la fortune : l'adversité avait aussi brisé le ressort de son caractère. Trop longtemps ployée, sa volonté ne se redressa plus. Le malheur retrempe les forts; il ôte aux faibles, pour parler avec Homère, la moitié de leur âme. Hélas! oui, le Tasse rendu à la liberté est un spectacle plus douloureux encore que le Tasse prisonnier, et je ne sache rien de plus navrant que la lecture de sa correspondance durant les neuf dernières années de sa vie. « Je suis pauvre! je suis malade! j'ai la fièvre! Ne se trouvera-t-il personne qui me tende une main secourable? » Voilà son éternel refrain, et il s'abaisse parfois à des prosternations dont on rougit pour lui.

Quelle pitié! un Tasse à genoux devant des nains! un idéaliste, un amant des beautés ineffables, qui, en redescendant de ses nuages, ne sait pas se tenir debout! O pauvreté, comme vous avilissez ceux qui ne savent pas être fiers de vous!

Le grand mal, c'est que son utopie, son rêve maudit, le tient toujours. Il a beau dire qu'après avoir dormi et songé pendant vingt ans il s'est enfin réveillé : il a la folie de croire encore aux princes; il cherche une cour où l'on consente à l'entretenir, à l'entourer de soins et de respects en le dispensant du service. Un appartement gai, la table, de la compagnie, un bon domestique qui ait du flair et s'entende à éconduire les fâcheux, des loisirs pour étudier et pour écrire, un brevet de pension et la liberté de faire tout ce qui lui plaira,... comme vous le voyez, c'est toujours l'ancien programme. Et il erre de lieu en lieu, il se transporte d'un bout de l'Italie à l'autre pour découvrir ce patron complaisant qui lui donnera tout sans rien exiger en retour que quelques vers, quelques sonnets. Vaine recherche! à Urbin, comme à Mantoue, comme à Florence, on lui veut imposer des sujétions auxquelles il ne saurait se plier. Ah! que les temps sont durs! Ah! que les princes ont le cœur mal placé!... Alphonse, vous n'avez qu'à dire un mot, à faire un signe; votre victime ira se remettre entre vos griffes. Mais Alphonse n'a garde; il affecte d'ignorer qu'il y ait un Tasse au monde.

Rebuté par les cours, pour sortir de son indigence, il s'efforce de rentrer au moins en possession du modeste héritage de sa mère, qui a passé à des mains étrangères. Il entreprend un interminable procès, il plaide, il sollicite ses juges, il multiplie les démarches pour obtenir du saint-siége une excommunication en bonne forme contre sa partie adverse. Au milieu de tous ces tracas, il continue à tort et à travers son métier de poète; j'ai dit son métier, car adieu l'art, adieu l'inspiration! Il a levé boutique de poésie, il se tient au courant de toutes les fiançailles, de tous les mariages; les épithalames sont des marchandises de défaite. Son magasin est aussi très bien monté en éloges, en panégyriques. Regardez à la devanture; quel étalage de métaphores, de prosopopées! Boutique de fripier, à vrai dire; peu de nouveautés, ce ne sont que vieux articles qui ont déjà servi. Ah! que ne peut-il tarifer ses marchandises! Tant pour une hyperbole un peu forte, tant pour être comparé à Hercule, tant pour être égalé au soleil, tant pour avoir l'honneur de figurer, au vingtième chant de la *Jérusalem conquise*, dans la liste des cavaliers *magnanimes et courtois qui seraient dignes de se mesurer avec les Titans!* Par malheur, il n'a pas le droit de fixer ses prix; chacun paie *ad libitum*, et combien de ses chalands ne s'acquittent qu'en monnaie de singe! Il s'en plaint amèrement, il s'indigne de l'ava-

rice du siècle : telle de ses poésies ne lui a pas même rapporté un vieux manteau : *una cappa vecchia*. Dans son dépit, il déclare qu'il ne louera plus aucun prince qu'à raison de cent écus par vers. N'en croyez rien : pour deux écus, vous serez un Énée, un Thésée, tout ce qu'il vous plaira.

Passe encore s'il se portait bien : travaillant du matin jusqu'au soir, il gagnerait sa vie tant bien que mal; mais sa santé détruite le contraint à de longs chômages. Il est bien malade, et jamais il n'a pu faire le compte de tous ses maux : il souffre de la tête, de la poitrine, de l'estomac, des entrailles, sans parler de ses *frénésies* et de sa mémoire qui s'en va. Pour guérir ses inguérissables souffrances, il n'épargne pas les remèdes : les eaux, les bains, les cautères, les purgations, la saignée, l'ellébore, il essaie de tout; les apothicaires font le vide dans sa bourse qui tarit. Aussi bien n'a-t-il jamais su compter. Où sont allées ses épargnes? L'argent lui fond entre les doigts. Alors, — oh! que cela me coûte à dire! — alors cette main de gentilhomme, cette main qui savait manier une épée, cette main qui sculpta dans un pur marbre de Carrare la sublime figure du grand capitaine, cette main qui savait tirer des cordes d'une lyre des accens que le monde ne se lassera jamais de répéter, oh! pitié! oh! douleur! ce n'est plus que la main tremblante et flétrie d'un vieux mendiant qui jette à tous les vents du ciel ce cri lamentable : « Mon bon seigneur, je n'ai plus ni sou ni maille! Au nom du ciel, faites-moi la charité! Mon bon seigneur, si vous ne me venez en aide, je finirai mes jours à l'hôpital des incurables! De grâce, donnez-moi mille écus, ou, si je vous semble indiscret, donnez-m'en cent, quarante, trente, vingt, dix... Oh! de grâce, dix écus par charité, *per elemosina!* Ah! seigneur comte, et vous, madame la princesse, vous le voyez, mes vieilles hardes montrent la corde. Faites-moi l'aumône d'un manteau : neuf ou non, je m'en accommoderai. Donnez-moi encore un pourpoint, une paire de gants, une simarre, et du linge. Oh! surtout du linge! Faute de linge, j'ai dû quitter Rome. Avec mes chemises effilochées, je n'osais plus faire antichambre chez leurs éminences les cardinaux. Bonnes âmes charitables, ne pourriez-vous me procurer un cheval? Un simple bidet, et je serai content. J'aurais aussi grand besoin d'un domestique. Quand je suis né, mon père était riche; ma mère ne m'a pas appris à me servir moi-même... Oh! si l'on me donnait des bijoux! Un rubis, une perle, seraient le meilleur remède à ma mélancolie. Et de l'argenterie!... J'ai toujours aimé l'argenterie à la folie... Seigneur Costantini, le duc de Bracciano m'a donné cinquante écus, et le grand-duc de Toscane pas davantage. Cependant le panégyrique que j'ai fait des Médicis a été cause que ma rupture avec le duc Alphonse

est sans retour. Que son altesse me dédommage et que la duchesse sa femme me fasse un présent! Une écuelle d'argent? C'est trop peu. Un bassin? Elle trouvera que c'est trop. Prenons le juste milieu : un seau, un petit seau d'argent, fera mon affaire... Mais qu'est-ce à dire, messer Vittorio Baldini? La grande-duchesse vous a gratifié d'une coupe pour avoir imprimé mes vers, et vous ne me la donnez pas! Oh! cette coupe, je vous la demande à mains jointes. Seigneur Vittorio, il me faut cette coupe, je meurs d'envie d'avoir cette coupe; on ne m'ôtera pas cette coupe de l'esprit... » Et, quittant le ton suppliant, il se fâche contre cet *âne de Vittorio* qui fait la sourde oreille, car il se fâche quelquefois. Dans ces momens-là, il maudit l'ingratitude des hommes, il maudit les coquins parvenus, il rétracte tous les éloges qu'il a prodigués aux puissances de ce monde. « C'est un déshonneur pour un poète, s'écrie-t-il, que de louer les princes sans en recevoir de gratification... » Étrange définition de l'honneur!

« Il est des instans, dit-il encore, où je me mets à rire de tous mes malheurs; mais ce rire est si voisin de la fureur que j'aurais grand besoin d'une dose d'ellébore. » Et s'emportant tout à fait : « Le Tasse veut que tout le monde lui donne, les grands par crainte qu'il ne dise du mal d'eux, les petits par crainte qu'il ne leur en fasse. Un de ces jours, vous me verrez arriver avec une arquebuse, une épée ou un épieu, et gare à vous si vous ne cherchez à apaiser ma colère! » Menaces en l'air, propos d'enfant! Soit douceur naturelle, soit faiblesse, soit une certaine candeur qui, malgré ses défauts, donnait un charme exquis à son commerce comme à ses vers, cet homme était incapable de rancune. Jamais il ne s'est vengé par des médisances, jamais il ne s'est armé du fouet de la satire. Quand il refait sa *Jérusalem*, il a soin d'y laisser quelques vers à la louange de l'invincible Alphonse. Aussi ses emportemens ne durent guère, et il rentre bien vite dans son état ordinaire, qui est de se plaindre, de gémir, de déplorer son impuissance, le mépris où il est tombé, le lugubre naufrage où se sont englouties ses espérances. « J'ai presque oublié, s'écrie-t-il en pleurant, que j'ai été élevé en gentilhomme. Hélas! je ne suis rien, je ne sais rien, je ne puis rien, je ne veux rien... » Et il invoque la mort, qui, moins trompeuse et plus compatissante que les hommes, rendra enfin le repos à son cœur dévoré.

Cependant l'heure de la réparation avait sonné : c'est Rome qui se charge d'acquitter la dette de Ferrare. Le Tasse avait toujours eu du goût pour la ville éternelle; il y avait fait plusieurs séjours et avait cherché à s'y établir. Un de ses rêves était de trouver un bon vieux cardinal qui lui donnât le logement et le couvert avec l'*ozio letterato*. Comme les chimères ne lui coûtaient rien, il avait aussi

pensé à entrer dans les ordres, se flattant de parvenir un jour aux honneurs de la prélature. A tout le moins se fût-il contenté d'un bon bénéfice, d'une grasse abbaye, qui l'eût mis pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Cette abbaye, objet de ses vives convoitises, joue un grand rôle dans ses lettres; d'avance il lui faisait les yeux doux; cette vision s'était logée dans sa tête à côté de la coupe d'argent. Malheureusement pour lui on n'était plus au temps où les dignités de l'église servaient à récompenser les veilles des gens de lettres. Ses démarches n'aboutirent pas. Les froideurs des cardinaux lui furent cruelles; il sollicita vainement une audience du saint-père. Sixte-Quint, qui régnait alors, ne se piquait pas de littérature; il était plus occupé d'Élisabeth, de l'*armada* et de la ligue que d'épopées et de sonnets. Enfin, en 1592, Hippolyte Aldobrandini prend possession du saint-siége sous le nom de Clément VIII. C'était le premier pape vraiment ami des lettres et des arts qu'on eût vu depuis Paul III. Ses deux neveux, Cinthio et Pietro, nourrissaient une tendre affection pour le Tasse. La *Jérusalem conquise* paraît; elle est dédiée au cardinal Cinthio et au pape; elle est reçue partout avec applaudissemens. Par un décret du sénat et du souverain pontife, le Tasse est appelé à Rome pour y ceindre son front de la couronne des lauréats. Une pension lui est assignée sur le trésor, et, tous les bonheurs lui arrivant à la fois, le prince d'Avellino, qui l'avait frustré de son héritage maternel, s'engage à lui servir une rente annuelle de 200 ducats... Il était trop tard. A la veille de monter au Capitole, il tombe malade. Il avait trop lutté, trop souffert; ses forces étaient épuisées. Ce qui prouva la gravité de son état, ce fut l'œil d'indifférence dont il considéra les apprêts de son triomphe. Sa passion dominante, l'amour de la gloire, était éteinte dans son cœur. Las et détrompé de toutes choses, il n'aspirait plus qu'au repos, à l'éternel repos. Quand la mort lui apparut, il lui sourit comme à une amie, et il quitta ce monde en bénissant Dieu de ce qu'après tant de tempêtes il consentait enfin à le recevoir au port. Ses obsèques furent magnifiques; mais voyez ce que sont les hommes! Le cardinal Cinthio s'était engagé à élever au grand poète qu'il avait aimé un monument digne de son génie, et ce n'est que deux cent soixante-trois ans plus tard que notre excellent et généreux Pie IX a rempli la promesse de l'oublieux Cinthio... Chut! ne médisons pas de ces Aldobrandini! Nous sommes ici chez eux, nous leur devons ces ombrages, et ces chênes qui nous ont hébergés nous en voudraient, si nous parlions mal de leurs patrons.

VIII.

— Ah çà! mon cher baron, dit Mme Roch, savez-vous que j'en veux à votre *monsignor?* Il m'a gâté le Tasse. L'amant de Léonore devenant fou par amour était un bien autre héros de roman que ce glorieux, ce fanfaron qui se perd par vanité, ce roi de théâtre qui a fini par tendre la main, cet esprit à la fois très creux et très positif, ce pauvre homme qui m'a toute la mine de n'avoir aimé sérieusement que deux choses, la renommée et l'argenterie. Et voilà donc les deux Léonore entre lesquelles se partageait son cœur! Oh! l'agréable découverte qu'a faite là votre Spinetta!

— Madame, je comprends votre dépit; mais, comme dit le proverbe : « Platon m'est cher, le Tasse m'est cher, la vérité m'est plus chère encore. »

— Ah! dit-elle, ce ne sont pas les femmes qui ont inventé ce proverbe-là.

— Eh bien! madame, je suis plus femme que je ne veux bien le dire, car je ne pus dissimuler à l'abbé Spinetta que j'avais trouvé ses dissections un peu brutales. — Que voulez-vous? me répondit-il. J'étais las d'entendre nos tassistes répéter sans cesse que le Tasse a été un très grand poète, un très grand philosophe, un très grand homme, et attribuer tous ses malheurs à je ne sais quel accident, comme si les superlatifs et les accidens avaient jamais rien expliqué. Eh! sainte Vierge! les hommes de génie ont un caractère comme le commun des martyrs, et c'est ce caractère qu'il faut démêler, quand on veut s'expliquer leur destinée, car soyez convaincu que nous sommes toujours les artisans de notre fortune. Aussi un beau jour j'ai forcé le Tasse de se confesser, et j'ai tiré de lui l'aveu qu'il joignait à un esprit chimérique une âme faible, inhabile à se gouverner, et que cette fâcheuse combinaison avait été la source de ses inconséquences et de ses disgrâces. Après cela, reprochez-moi, si vous le voulez, d'être demeuré trop fidèle à mes habitudes de directeur de conscience. Qui sait? La critique du confessionnal n'est peut-être pas la moins bonne. Et là-dessus veuillez me pardonner si je vous ai chagriné, veuillez m'excuser si je vous ai ennuyé... — Nous prîmes congé de nos vénérables chênes, qui nous avaient écoutés sans mot dire, et nous redescendîmes à Frascati.

Chemin faisant, je pensai, à propos du Tasse, à un grand poète portugais qui, après avoir été soldat, après avoir perdu un œil d'un coup de feu, après avoir erré dans tout le monde, après avoir connu toutes les douleurs de l'exil, de la captivité et de la misère, mourut

à l'hôpital l'année même où le Tasse entrait à Sainte-Anne. Et puis je pensai à un autre homme encore, grand écrivain comme le Tasse, visionnaire comme le Tasse, hypocondre et mélancolique comme le Tasse, comme le Tasse faible de caractère, comme le Tasse encore pauvre et vagabond. « Celui-là, me disais-je, a su rester fier dans sa pauvreté; il n'a jamais tendu la main, il n'a jamais demandé de coupe d'argent à la maréchale de Luxembourg; au moment où son nom remplissait le monde, il copiait de la musique pour vivre, et, refusant avec une hauteur bourrue les présens des grands, il écrivait à une marquise qui lui avait envoyé malgré lui des poulardes : « Je les ai mangées, vos poulardes, et ce que je puis faire de mieux, c'est de les oublier... » « Chose bizarre! me disais-je encore; de ces deux hommes, celui qui a été fier n'était pas le gentilhomme; dans sa jeunesse, il avait été laquais, et c'est ce laquais dont les écrits ont allumé dans l'âme d'un grand peuple une fureur de liberté qui est allée jusqu'à la frénésie!... Le Tasse, Camoëns, Jean-Jacques, les jeux de la destinée, le génie différent des siècles, les mille espèces d'argile dont sont pétris nos cœurs,... il y a là de quoi rêver longtemps. »

— Ne rêvons pas trop, dit Mme Roch, et dépêchons-nous de repartir pour Rome, car il se fait tard.

— Madame, ce n'est pas à Rome que nous irons, mais à Albano, sur le versant occidental des monts albains, du côté de la mer, et, pour nous y rendre, nous suivrons une route admirable qui, comme un chemin de ronde, fait tout le tour de la montagne en courant à mi-côte.

— Mais, au nom du ciel! qu'allons-nous faire à Albano?

— L'abbé Spinetta, reprit le baron Théodore, avait invité à dîner quelques ecclésiastiques. On allait se mettre à table quand, à propos de je ne sais quoi, ces messieurs vinrent à parler du prince Vitale. On vanta les vertus de cette âme singulière, on raconta quelques traits de son admirable bonté. Je me souviens qu'un jeune abbé qui, lui, n'avait pas l'air bon, s'étant permis d'insinuer avec un sourire aigre-doux que le prince avait dans l'esprit des bizarreries dont tout le monde ne s'accommodait pas, monseigneur Spinetta, d'un ton vif : — Eh! monsieur, tous les saints ont leur petit grain de folie, et, croyez-moi, ces folies-là plaisent au bon Dieu!... Mais ce qui m'intéressa plus que tout le reste, ce fut d'apprendre que le prince était allé passer deux jours à Albano, où il possède une terre. Malgré les instances de mon aimable amphitryon, je trouvai un prétexte honnête pour m'échapper, je courus à l'hôtel, je fis atteler, et fouette cocher! me voilà parti pour Albano.

Pendant cette promenade de près de trois heures, je repassai dans

ma mémoire tout ce que m'avait dit l'abbé Spinetta, et ma méditation était si profonde que je ne regardai presque rien. Je me souviens seulement qu'en l'honneur de l'archange Michel, dont on célébrait la fête ce jour-là, dans toutes les bourgades que nous traversions tout le monde était en l'air; partout de joyeux attroupemens et des concerts de cloches en branle. Je me souviens aussi qu'au sortir de Marino, en traversant un bois, je fis rencontre d'une trentaine de belles filles vêtues de blanc et la tête ornée de voiles de dentelle qui descendaient jusque sur leurs talons; ces belles filles, se tenant par la main, occupaient toute la largeur du chemin, et, en entr'ouvrant leurs rangs pour me donner passage, elles me regardaient d'un air moqueur en mordant à pleines dents leurs lèvres rouges comme des cerises. Je me souviens encore qu'à un tournant de la route j'aperçus à ma gauche, au fond d'un cratère arrondi, un beau lac d'un bleu sombre, et à ma droite, au bas d'un ravin, un troupeau de plusieurs milliers de moutons défilant devant un *fattore* à cheval qui les passait en revue d'un air grave, tandis qu'à l'horizon la mer dorée par le soleil couchant semblait en feu.

Quand j'eus dépassé Castel Gandolfo, le bruit qui se faisait autour de moi me réveilla tout à fait. La route était encombrée de piétons, de cavaliers, de brillans équipages, de petits bourgeois en goguette galopant sur des ânes, de *contadines* aussi belles que celles de Marino, et comme elles vêtues de blanc, mais portant sur leur tête, au lieu de voiles, ces serviettes posées à plat que les peintres ont rendues célèbres. Ce n'était que cris de joie, chansons et chansonnettes, risées, œillades agaçantes, folâtres querelles. L'archange Michel devait être content, on s'appliquait à chômer sa fête. Aux abords d'Albano, on suit une avenue ombragée de chênes antiques dont quelques-uns projettent au travers de la chaussée d'énormes racines qui embarrassent le passage. Périssent les grands chemins plutôt qu'un vieil arbre! c'est un adage romain. L'un de ces chênes, crevassé, vermoulu, s'est gauchi et déjeté d'une si étrange façon que son tronc, presque horizontal, menaçait de s'écrouler dans le champ voisin. Pour prolonger ses jours menacés, on est allé chercher dans la villa de Pompée un vieux fût de colonne brisé qu'on lui a donné pour étai, et « ces deux grands débris se consolent entre eux. » Dans un pays gouverné par des vieillards, ce grand amour pour les vieilles choses n'a rien de surprenant, j'ajoute qu'il n'a rien qui me choque; j'aime le progrès, mais j'aime aussi beaucoup les vieux arbres.

Le lendemain, je me rendis de bonne heure chez le prince; je le savais fort matineux. J'arrivai trop tard; dès cinq heures, il était parti à cheval pour Némi. Je loue un guide et un âne, et je me mets

à sa poursuite. Le temps avait changé, un orage s'amassait du côté de la mer; mais il semblait si lointain que j'espérais lui échapper. J'oubliais que dans le Latium les phénomènes atmosphériques ont quelque chose de brusque et de violent qui déroute tous les calculs; dans ce ciel où Jupiter-Tonnant règne encore, il se fait des changemens à vue et des explosions subites dont l'imagination est saisie, et je ne doute pas que la fréquence de ces grands coups de théâtre n'ait contribué à faire des anciens Romains les plus superstitieux des hommes, car quel peuple fut si dévot au tonnerre?

Nous cheminions le long des bords escarpés du lac d'Albe, à travers des bois de chênes et de châtaigniers; d'un côté du sentier, sur les pentes du cratère, des rochers de basalte disparaissaient à moitié sous un fouillis de lierre, d'églantiers et de ronces pendantes; à droite, un talus gazonné était émaillé de cyclamens auxquels se mêlaient des gueules-de-loup, des mélisses jaunes, des centaurées rouges, un thym d'une senteur exquise, et, fourvoyées parmi ces fleurs d'automne, une ou deux violettes que mon guide cueillit et me présenta d'un air de triomphe. Ce guide, nommé Scévola, était un admirateur passionné de Sixte-Quint; il savait gré à ce grand justicier d'avoir débarrassé le pays de tous les *prepotenti* qui molestaient le pauvre peuple, et, en me débitant ses histoires de têtes coupées, ses petits yeux gris brillaient d'enthousiasme. Il avait aussi un faible pour Tullus Hostilius, et il m'apprit que ce grand roi avait vécu longtemps avant Sixte-Quint, et qu'il avait massacré tous les habitans d'Albe, parce que ces mécréans avaient la mauvaise habitude de passer au fil de l'épée tous les pères capucins qui leur tombaient entre les mains.

Pendant que Scévola me parlait de Sixte-Quint et de Tullus Hostilius, l'orage approchait rapidement. Au couchant, une masse compacte de vapeurs noires comme l'encre était sillonnée d'éclairs silencieux qui, pareils à des oiseaux de feu, déployaient d'un horizon à l'autre leurs ailes embrasées. Bientôt le bruit du tonnerre arriva jusqu'à nous; ce n'était d'abord qu'un sourd grondement, puis une succession rapide de détonations sèches et saccadées. Le vent fraîchit; après avoir remué les feuillages, il agita et entrechoqua les branches; au bout de quelques minutes, les troncs ployaient et se tordaient sous ses étreintes convulsives. En même temps je vis se détacher de l'amas de vapeurs qui recouvrait la mer de gros nuages qui accouraient vers nous, poussés par un tourbillon furieux. Le tonnerre éclata sur nos têtes, et ses décharges se répétaient d'instant en instant. Des échos souterrains lui répondaient. Le sol volcanique que nous foulions sous nos pas est percé de mille crevasses, de mille fissures mystérieuses; il sortait de tous ces soupiraux

des murmures, des gémissemens lugubres : on eût dit qu'il tonnait sous nos pieds : Jupiter et Pluton conversaient ensemble. Enfin les nuages crevèrent, et la pluie tomba par torrens. En ce moment nous arrivions en vue du lac Némi. Plus petit que son frère le lac d'Albe, il occupe comme lui le fond ovale d'un ancien cratère. Par un beau jour, rien de plus riant que cette coupe dont le charmant contour est enchâssé dans une riche verdure; mais quand l'orage gronde, quand un ciel plombé et houleux répand sur la terre une lumière blafarde, que des éclairs livides déchirent l'obscurité des bois et que de longues traînées de vapeurs noirâtres, débouchant de toutes les vallées, roulent en tumulte le long des pentes du cratère, qui semble fumer, ce lac plutonien revêt un aspect sinistre : on croirait qu'il se ressouvient de ses origines et du temps où régnait sur ses bords la Diane-Taurique, la Diane-Infernale, qui, affamée de victimes humaines, n'accordait l'honneur de servir ses autels qu'à des mains ensanglantées par le meurtre. Ce qui ajoute à l'effet, c'est l'immobilité parfaite de cette eau profonde qui a la couleur de la lave. Encaissée dans des berges escarpées, elle n'est pas même effleurée par le vent qui promène ses fureurs au-dessus d'elle, et tandis que les arbres qui couronnent toutes les pentes d'alentour se débattent échevelés sous les coups de la rafale, elle semble dormir d'un sommeil de plomb. Je compris alors pourquoi les anciens avaient donné au lac Némi le nom de *miroir de Diane*, et peu s'en fallut que je ne crusse apercevoir la farouche Hécate penchant son triple visage sur cette sombre *psyché*.

Ces réminiscences classiques ne m'empêchaient pas de donner du talon à ma trop lente monture; mais, effaré, dressant l'oreille, répondant à la foudre par de longs braimens et respirant à contre-cœur un air tout imprégné d'une odeur de soufre, le roussin d'Arcadie était rétif à mes désirs, sans compter que, cheminant sur un sentier en pente creusé dans une coulée de lave, il buttait et bronchait à chaque pas. Je perdis patience, je m'élançai à terre et me mis à courir... Cette fois, madame, prenez le mot au pied de la lettre, et soyez sûre que je fis aussi le miracle de gravir au pas de course la côte assez roide au haut de laquelle se trouve perché le village de Némi. Le ciel avait ouvert toutes ses écluses; l'averse s'était changée en une trombe mêlée de grêle, et toutefois j'étais content, car je me disais que l'orage aurait retenu le prince à Némi, et que j'allais me présenter devant lui dans un si piteux équipage qu'ému de compassion il ne pourrait rien me refuser. Certain de ma victoire, je m'écriais d'avance :

J'ai fait sortir l'oracle enfermé dans son sein.

Enfin j'arrive, j'escalade un petit degré, je traverse une terrasse, je m'élance dans la grande salle enfumée de l'*osteria*. O bonheur! je me trouve face à face avec le prince Vitale, qui, assis sur une escabelle, était entouré d'une dizaine de jolis marmots qu'il s'amusait à faire jaser. Il parut fort étonné de me voir. — Prince, lui dis-je, je vous cherchais.—Et, lui montrant mes habits ruisselans, je m'écriai d'un ton tragique : — Voyez tout ce que je souffre pour l'amour du Tasse! — A ces mots, je me laissai tomber sur une chaise; le violent exercice que je venais de me donner m'avait mis hors de moi : je me sentais près de suffoquer, et pendant quelques minutes je ne sus plus où j'en étais. Le prince tira de sa poche un flacon de sels et me le fit respirer. Comme je reprenais mes sens, Scévola entra. — Eh quoi! mon ami, lui dit le prince d'un ton de reproche, tu avais une cape, et tu ne l'as pas donnée à M. le baron! — Excellence, répondit-il, il l'a refusée en disant qu'un homme en vaut un autre, et qu'il n'entendait pas que je m'enrhumasse pour lui... — Le prince me regarda avec tendresse, et, me serrant la main : — *Mio caro*, me dit-il, vous êtes un homme selon mon cœur! — Et au ton dont il prononça ces mots je m'aperçus que je venais de me concilier subitement son affection. Il exigea que je me misse entre deux draps pendant qu'on sècherait mes habits. Je ne pus l'empêcher de me débotter de ses mains. Quand je fus au lit, il m'apporta un cordial de sa façon.

Après avoir bu : — Prince, lui dis-je, le Tasse... — Ah! baron, de grâce! — fit-il en reculant d'un pas; mais moi, le retenant par le bras : — Le Tasse, repris-je, était un ambitieux, un esprit chimérique... — Et je lui rapportai en quelques mots ce que m'avait dit l'abbé Spinetta. Il essaya d'abord de rompre les chiens; puis il se décida à m'écouter. Peu à peu il devint pensif, sa figure prit une expression de profonde mélancolie, et quand j'eus fini, se promenant en long et en large dans la chambre : — Hélas! oui, s'écria-t-il, tout cela est vrai, tristement vrai; mais ce n'est que la moitié de la vérité. Que monseigneur Spinetta fasse le procès au caractère du Tasse, je ne puis lui en vouloir; mais que ne le fait-il aussi à sa destinée? Pourquoi ne pas vous dire que le plus grand malheur de ce divin génie fut d'être né cinquante ans trop tard, et que, si les Grégoire XIII et les Sixte-Quint eussent été des Léon X, l'auteur de la *Jérusalem* ne serait peut-être pas devenu fou? Pourquoi ne pas vous citer ces mots que sa plume laissa plus d'une fois échapper : *O rigor, o strettezza dei tempi?* Pourquoi ne pas vous dire enfin que les aigles à qui on interdit de regarder le soleil se dévorent et prennent la vie en dégoût?... — Il réfléchit un instant, puis il ajouta : — Si demain vous êtes à Rome, venez déjeuner avec moi. Puisque vous le vou-

lez absolument, nous parlerons du Tasse. — Et, se mettant à sourire : — Bien vous en a pris de refuser la cape de Scévola!

— Je vous avertis, dit Mme Roch, que je ne comprends rien à votre prince Vitale. Ce faiseur de mystères, qui se décide à parler parce que Scévola ne s'est pas enrhumé, me semble un personnage assez baroque.

— Je ne vous ai jamais dit, madame, que le prince Vitale fût un homme comme les autres. A la vérité, tout en lui me paraissait singulier, et je n'étais pas au bout de mes étonnemens. Quand je fus sur pied, je le rejoignis dans la salle à manger. Entouré d'enfans, comme à mon arrivée, il leur distribuait des images de dévotion. Les ayant congédiés, il me fit asseoir à une petite table où avaient été placés deux couverts. L'aubergiste s'était ingénié pour lui faire honneur. Gibier, volaille, vin de Viterbe, rien ne manquait au festin. Je dépliais ma serviette, quand parut sur le seuil de la porte un colporteur chargé de sa balle; il alla s'asseoir dans un petit coin, et se mit à boire à petits coups un verre de rosolio à la cannelle en dévorant un morceau de pain bis. L'instant d'après entre, sa besace sur l'épaule, un capucin quêteur, gros homme à la face fleurie, fort connu dans le pays sous le nom de père Macario. A la vue du prince, il s'inclina jusqu'à terre; puis, avisant le colporteur, il roula les yeux, grommela entre ses dents : *Maledetto Ebreo!* et fit un grand geste qui signifiait : « Qu'on mette cet homme à la porte! » Le pauvre Juif n'attendit pas qu'on le chassât; il se leva; emportant avec lui son verre et ce qui lui restait de pain, il alla s'accroupir à deux pas du seuil sous un méchant auvent en nattes de jonc que la pluie traversait de part en part. Le prince hocha la tête, appela l'aubergiste, lui ordonna de mettre encore deux couverts, et, après avoir invité le capucin, qui accepta en rougissant de plaisir, il alla prendre le Juif par la main, et, malgré sa résistance, le força de s'asseoir devant le quatrième couvert. Et le père Macario de bondir sur sa chaise et, gonflant ses joues, de s'écrier : — Miséricorde céleste! c'est un Juif! — Je le sais, — répondit froidement le prince, qui, remplissant de vin une tasse de faïence, me la présenta en me disant : — A la ronde! — Je bus, le Juif but à son tour, et timidement tendit la tasse au capucin, qui se recula tout en colère. Alors le prince : — Père Macario, dans le royaume des cieux, il n'y aura plus ni Juifs ni capucins!

Six heures plus tard, à la tombée de la nuit, je traversais la campagne de Rome en compagnie du prince, qui avait accepté une place dans ma voiture. Le temps s'était remis au beau. Pas un nuage au ciel. Après avoir essuyé les fureurs d'une tempête, le silence de cette plaine nue et du ciel rasséréné me semblait d'une douceur in-

finie. Nul bruit, sinon le mugissement lointain d'un taureau mal endormi, ou le tintement d'une clochette, ou, quand nous venions à rencontrer une lourde charrette traînée par des bœufs et reconduisant à leur gîte une troupe d'ouvriers de campagne, le cri plaintif de l'essieu et la voix rauque de ces enfans du steppe qui entonnaient un *Ave Maria*. Le prince avait entrepris de m'expliquer le système d'exploitation agricole en usage dans ces champs romains que l'étranger qui ne fait que passer prend pour des friches improductives, pour des terres vaines et vagues, sans maître, sans possesseur, biens de famille des vents et des oiseaux. Par instans il s'interrompait pour me montrer du doigt, au sommet d'un tertre, une vieille tour ou une barrière de bois se profilant en noir sur un ciel d'un jaune doux comme l'or d'une jonquille. Quand la lune se fut levée et commença d'argenter cette solitude silencieuse, il ne m'entretint plus de culture patriarcale, mais de la cabale des Juifs et de ses profondeurs mystiques. En l'écoutant, j'éprouvai une étrange impression. Il me semblait, tant ses idées et son langage étaient bizarres, que ce prince romain qui me parlait était un revenant, un homme d'un autre âge égaré dans le nôtre, et, quand il se penchait vers moi, je croyais voir flotter au fond de ses grands yeux mélancoliques l'âme d'un siècle mort qui soupirait après la vie.

— Et quand le baron Théodore eut terminé son discours, dit Mme Roch, la duchesse d'Urbin n'invita point *madonna* Margherita et *madonna* Costanza à danser la *roegazze*, mais elle s'écria : Messieurs, j'ai déjà deux fois entendu chanter mon coq.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La dernière partie au prochain n°*).

UN

PAMPHLÉTAIRE CATHOLIQUE

M. VEUILLOT ET SES *SATIRES*.

I. *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, par M. Louis Veuillot. — II. *Çà et Là*, par le même, 2 vol. — III. *Le Parfum de Rome*, par le même, 2 vol. — IV. *Satires*, 1 vol., 1863.

Depuis que l'Évangile est descendu de la croix sanglante du juste et s'est répandu dans le monde en le renouvelant, depuis que le catholicisme, concentration de la doctrine chrétienne dans ce qu'elle a de plus entier, de plus absolu et de plus universel, a pris cette forte organisation qui a traversé des siècles et dont la tête est à Rome, l'église s'est vue mêlée à bien des luttes de la foi et de l'intelligence, et elle a figuré dans ces luttes sous bien des formes diverses. Elle a eu des apôtres, des saints, des martyrs, des docteurs, des apologistes; elle n'avait point eu jusqu'ici ce que, pour sa fortune ou pour son malheur, pour son malheur bien plus que pour sa fortune, elle a trouvé de nos jours : un soldat de la plume, portant dans le domaine des discussions religieuses la turbulence des passions réunies du sectaire et du lettré, un polémiste irrité et irritant, se donnant de sa propre autorité de laïque la mission de faire la police autour du sanctuaire, quelquefois même dans le sanctuaire, un pamphlétaire s'enveloppant, selon un mot de M. de Montalembert, d'un lambeau de la pourpre pour mieux lancer l'invective. M. Louis Veuillot a été décidément ce pamphlétaire du catholicisme, ou du moins d'un certain catholicisme, ce polémiste scabreux, ce soldat de la plume se servant de l'église encore plus qu'il ne la sert, et, sans grossir son personnage, on peut dire qu'il s'est fait un rôle, une

physionomie à part dans la mêlée contemporaine, la physionomie d'un homme qui a plus de tempérament que de vocation spirituelle, plus de passion de combattre et de blesser que de dévouement intelligent à sa foi, plus de haine que d'idées, plus de vanité bruyante que d'autorité morale. Voilà vingt ans que M. Louis Veuillot donne libre carrière à son irascible et batailleuse humeur. Amis et ennemis, clercs et laïques ont eu à essuyer ses coups; la religion, qu'il croit défendre, lui doit assurément plus de blessures que de victoires; lui-même il s'use à la fin dans cet épanchement continu de colère verbeuse, et, après tant de querelles qui vont se perdre dans l'ossuaire confus de *Mélanges* en douze tomes, où en est-il? Comment finit-il? Il écrivait hier *le Parfum de Rome*, il écrit aujourd'hui, hélas! ses *Satires*. Ce qu'il a dit cent fois en prose, il le redit en vers : il se répète. Cette verve de journaliste qui a eu sa vigueur s'amincit en hémistiches équivoques, et de ses polémiques d'autrefois M. Louis Veuillot ne garde que l'habitude de se croire l'interprète juré de Dieu en vers comme en prose, et de vilipender les hommes vivans ou morts.

Certes, dans le temps où nous vivons, lorsque les passions et les idées se heurtent dans la discussion publique, ce n'est pas le moment pour les grandes doctrines qui ont gouverné le monde de se cacher et de fuir le combat. Au milieu de cette vie nouvelle créée et dominée par les principes de la révolution française, ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir pour le catholicisme d'accepter ces conditions d'une époque militante. Politiquement diminué, dépouillé de tout privilége de domination exclusive et des périlleux avantages inhérens aux religions d'état, il n'avait plus qu'un moyen, c'était l'action spirituelle, l'intervention dans la lutte des opinions, non pour reconquérir des biens perdus et faire rétrograder la société en la menaçant de nouveaux pactes d'absolutisme, mais pour maintenir l'autorité de ses interprétations et la supériorité de la loi morale par la discussion, par la science, par la liberté et dans la liberté. C'était le rôle naturel du catholicisme dans notre temps, et s'il est un fait à regretter, ce n'est point que l'église catholique intervienne dans les controverses qui s'agitent, c'est qu'elle ne se mêle point assez au contraire à ces controverses, ou du moins qu'elle ne se mêle qu'aux querelles de passion et qu'elle reste trop souvent étrangère aux grands et sérieux débats ouverts par la critique historique et philosophique. Sous ce rapport donc, les polémiques et les polémistes n'ont rien d'imprévu. Luttez et combattez, c'est le règne des polémiques, du travail de l'esprit.

Ce principe de discussion une fois admis, certes l'ironie elle-même n'est point proscrite. L'ironie n'est pas près de s'éteindre dans le monde faute d'aliment, et on peut aimer son siècle dans

ses grandeurs sans fermer les yeux aux bassesses, aux apostasies, aux versatilités insolentes. Il n'est pas défendu de voir d'un regard libre la comédie des mœurs et des caractères, des importances qui se guindent, des vices qui se déguisent en vertus, des vanités et des ridicules qui s'étalent glorieusement. La comédie est de tous les temps, et de notre temps peut-être plus que de ceux qui l'ont précédé, parce que le théâtre est plus vaste, parce qu'elle est dans la politique comme dans la vie mondaine; elle se déroule partout : heureux qui peut la saisir! plus heureux encore qui peut la fixer d'un trait prompt et ineffaçable! La charité à ce jeu s'accommode comme elle peut pour qui fait profession de prêcher; mais enfin on a le droit de rire et de se moquer comme on a le devoir d'accepter le poids des controverses plus graves où s'agite le problème des destinées religieuses et morales. Le malheur de M. Louis Veuillot, c'est de n'avoir jamais compris ni la vraie situation du catholicisme dans notre temps, ni le rôle de l'esprit au service d'une telle cause, c'est de n'avoir jamais paru soupçonner que la discussion n'est point le pugilat, que l'ironie diffère de l'outrage, et qu'une religion ne se défend pas comme une vanité exaspérée par la lutte. C'est son malheur, dis-je, c'est peut-être aussi la plus grande part de son originalité. Pour entrer dans un certain ordre de polémiques supérieures, il avait visiblement un trop léger bagage de connaissances; certains côtés inférieurs de sa nature lui interdisaient la haute et magistrale ironie. Avec un fond d'instruction plus solide et plus étendu, ou plus de décence dans la satire, il n'aurait pas été ce qu'il est réellement, un pamphlétaire d'une verve audacieuse sans doute, mais inutile ou dangereux, qui n'a intimidé sérieusement aucun adversaire, n'a fait reculer aucune idée mauvaise, et dont la victoire la plus signalée, — victoire étrange pour un catholique de cette prétention, — a été un jour de faire capituler son évêque devant une plume plus forte sur la caricature que sur l'apologétique chrétienne.

Il y a vingt ans, disais-je, il y a même trente ans, si l'on compte bien, que M. Veuillot mène cette vie hasardeuse des polémiques à outrance, le sarcasme à la bouche, l'arc toujours tendu, guerroyant sans cesse contre quelqu'un : écrivain se servant de son esprit contre les écrivains et contre la profession littéraire elle-même, homme de la presse s'escrimant contre la presse, homme du petit peuple épuisant son haleine à souffler contre la révolution qui a affranchi le peuple. Le catholicisme est devenu un certain jour le mot d'ordre de cette guerre : encore faudrait-il voir ce qu'est ce catholicisme et comment à cette passion de combattre pour l'église se mêlent en réalité bien d'autres choses qui ne s'expliquent peut-être que par les conditions premières où s'est formée cette nature incomplète et

violente. Je ne veux marquer que les traits principaux. Qu'on n'oublie pas d'abord l'origine toute populaire de M. Veuillot. Il n'est pas entré dans le monde, lui, par la porte dorée. Son père était un tonnelier ou un marchand de vin. Sa première éducation s'est faite dans la banlieue de Paris, à l'école mutuelle, et la seconde éducation, il l'a trouvée, comme petit clerc, dans une étude d'avoué. Il en résulte que M. Veuillot s'est développé seul, au hasard, sans maître, ou du moins n'ayant d'autre maître que ce milieu populaire et dénué qui a été le sien. Ce que cette existence première a laissé en lui d'impressions, il le dit lui-même dans une sorte d'autobiographie avec l'accent amer et inquiétant du déshérité qui regarde au-delà de sa condition et en qui se débat le terrible problème. Ce qu'il voyait, a-t-il dit, c'était « une société sans entrailles pour le pauvre peuple et sans intelligence pour tout ce qui s'élève au-dessus des plus grossiers intérêts d'une abjecte vie... — Je ne découvrais que d'injustes oppressions, que des distances iniques et injurieuses, qu'un hasard de naissance heureux pour d'autres, insupportable pour moi... Voilà le peuple tel qu'on le fait!... » L'enfant avait des dispositions.

Puis, l'occasion de percer survenant avec la révolution de 1830, il prend une plume avant de savoir ce que c'est qu'écrire; le voilà enrôlé dans le bataillon des journalistes de préfecture que le nouveau gouvernement expédie en province. Pendant quelques années, il va de Périgueux à Rouen ou de Rouen à Périgueux. Il respire l'air du siècle, il se forme à la littérature, il lit et s'excite à la lutte. Comment il considérait du reste cette vie nouvelle, il le dit encore : « Sans aucune préparation, je devins journaliste; je me trouvai de la résistance, j'aurais été tout aussi volontiers du mouvement et même plus volontiers... — J'avais eu la foi de mes besoins, j'eus aisément celle de mes intérêts... — Que j'aie appris à écrire dans mon jeune âge au lieu d'apprendre, comme un enfant de l'Orénoque, à scalper un ennemi vaincu, je n'en fais nulle différence; seulement, dans mes mains, le couteau, c'était l'art d'écrire... » La première éducation de M. Veuillot s'était faite à l'école mutuelle et dans une étude d'avoué; son éducation littéraire se fait dans cette escrime des journaux provinciaux. Ce n'est qu'après une assez longue période de cette vie dispersée, pendant un voyage à Rome, et lorsqu'il a déjà vingt-cinq ans, que M. Veuillot est foudroyé par la lumière dans une cellule d'un père de la maison du *Gesu*. Sa conversion extérieure ne laisse pas d'être incomplète encore, il est vrai. « Un tel changement, dit le nouveau catéchumène, semblait trop exiger l'abandon de cette profession d'écrivain de laquelle seule je croyais pouvoir tirer mon existence, et que je ne sentais pas compatible avec la foi chrétienne de la façon dont je l'avais exercée; »

mais bientôt ce dernier obstacle ou ce dernier scrupule est vaincu, et le journaliste des préfectures devient le journaliste de l'église avant d'aspirer à la régenter. Tout ceci veut dire que M. Veuillot, avec une nature robuste et impérieuse, a couru des hasards, qu'il a passé par les bureaux d'esprit public, et qu'il a porté nécessairement dans la discussion de tous les jours des plis de caractère, des habitudes d'intelligence, des passions et des instincts que le catholicisme a paru discipliner en leur donnant un but, mais qu'il n'a ni épurés ni même sensiblement modifiés.

Ce n'est pas sans dessein en effet que je cherche à ressaisir ces influences premières et ces premiers instincts : ils apparaissent dans les polémiques de M. Veuillot, dans ses pamphlets, dans sa manière d'entendre les choses de la politique et de la religion, jusque dans son attitude, bien plus qu'il ne le pense lui-même. M. Veuillot a écrit beaucoup pour défendre à sa manière l'ordre, la famille, la propriété, par-dessus tout la religion; il a fait des livres, des brochures, des articles sans nombre, et parce qu'il a été dans le camp de l'ordre public, parce qu'il est catholique, il se croit conservateur. Il se trompe, il est démocrate par nature, par entraînement, par réminiscence, si l'on veut, et même c'est un démocrate dans le sens le plus vulgaire et le plus dangereux du mot, non de cette démocratie généreuse et élevée qui est après tout la loi du monde moderne, qui étend à tous le bienfait d'un droit commun, mais de cette démocratie inférieure, aigrie et violente, qui se redresse en disant avec ce singulier catholique : « Je ne dois rien à la société. » On sent en lui l'homme qui a dit de sa jeunesse qu'elle a été nourrie au spectacle « des oppressions, des distances iniques et injurieuses, du hasard de la naissance, heureux pour d'autres, insupportable pour lui. » M. Veuillot, qu'il s'en doute ou qu'il l'ignore, a beaucoup de cette nature subalterne et irritée; il en a la colère, l'âpreté, le culte involontaire de la force, l'instinct d'absolutisme, le mépris des formes politiques, un certain respect embarrassé pour l'aristocrate, — quand il ne l'insulte pas, — et, étant homme du peuple, en bon démocrate il se donne le luxe de la haine du bourgeois.

Le bourgeois, il le hait dans son esprit, dans ses œuvres, dans ses tendances et sous toutes les formes, — lettré, fonctionnaire, industriel, polytechnicien, économiste, libre penseur. Le bourgeois lui apparaît sous toute sorte de figures hébétées et grotesques de Coquelet, d'Osselet, de Perdriou, de Plumeret. Vous cherchez le grand ennemi public, le voilà : c'est le bourgeois qui est le grand corrupteur, le grand exploiteur du peuple, qui a détruit toute foi chrétienne, qui fait gras le vendredi et qui croit à 89! Il recevra son châtiment; Dieu, qui l'a déjà puni et qui se charge toujours des

colères de M. Veuillot, lui prépare quelque effroyable catastrophe; mais il l'aura bien mérité. En vérité, la différence entre M. Veuillot et M. Proudhon n'est pas grande quelquefois. M. Veuillot trouve que M. Proudhon parle d'or quand il dit devant l'assemblée constituante, en prenant à partie les « docteurs fossiles » *de la pure morale, de la saine philosophie et de l'impérissable droit :* « Se voir insulter par ces moralistes crapuleux et faussaires! il serait moins odieux d'être souillé par tous les chiens d'une capitale. Est-ce donc que M... est un Caton et M... un Fabricius?... Nos magistrats sont-ils tous des Lhospital, nos généraux des Bayard, nos journalistes et nos gens de lettres d'honnêtes citoyens vivant de peu? Cette canaille parle religion, *mais je ne remarque pas qu'ils hantent les églises...* » M. Veuillot parle aussi bien, si ce n'est mieux, dans un livre plus récent, où les divagations enfiévrées se mêlent à quelques pages plus heureuses sous le titre *fantaisiste* de *Çà et Là.* « Il y a une chose que vous ne savez point, vous autres savans, fait-il dire à un brave homme du peuple, c'est que la mesure est pleine contre vous, comme vous l'avez en d'autres temps remplie contre les nobles et les prêtres; c'est que vos habits à queue de morue sont en horreur comme ont pu l'être les soutanes et les habits brodés; c'est qu'on est las de vos écritures, de vos précepteurs, de vos enregistreurs, de vos régisseurs, de votre morgue, de vos avidités; c'est que vous êtes des menteurs et des usurpateurs; c'est qu'il y a bien des endroits où vous avez fait du peuple une bête irritée qui se démusellera, et qui de ses griffes et de ses dents travaillera d'étrange sorte vos papiers, vos habits et votre peau. » M. Veuillot est bien bon de trouver que M. Proudhon est *grossier* et *sauvage*, — en reconnaissant au reste la vérité de ce qu'il dit et en disant mieux.

La vérité est que M. Veuillot est au fond un révolutionnaire déclassé, dépaysé dans le catholicisme. S'il n'était le catholique forcené qu'il est, il serait simplement un démagogue; il en a la nature, les ressentimens, le langage, l'instinct à peine contenu par le frein catholique. C'est fort heureux qu'il ait trouvé un jour son maître dans la cellule de la maison du *Gesu* à Rome : sans cela, il eût été socialiste de fait comme de langage; ce qui est une particularité de son organisation personnelle, de son histoire intime, il l'érige en théorie générale. M. Veuillot, il y a de cela quinze ans, dans le feu d'une révolution, a écrit un petit livre, un dialogue, un pamphlet qui n'est pas sans une certaine éloquence âpre, aujourd'hui un peu refroidie, et qui est le dernier mot d'une pensée que l'auteur n'a fait que délayer depuis : c'est *l'Esclave Vindex.* La situation est tragique. C'est pendant une nuit de la sombre et sanglante bataille de juin 1848; on est dans le jardin des Tuileries, à côté de ce palais vide, à deux pas des morts et des mourans, en pleine guerre civile. Au

bruit nocturne des fusillades soudaines, des patrouilles qui passent, des sentinelles qui crient, un dialogue s'engage entre deux statues du jardin, Spartacus, qui se dresse les mains libres, montrant sa chaîne brisée, et Vindex, le rémouleur, qui, le dos courbé, aiguisant sa serpe, écoute d'un air sardonique, montrant son visage ridé par la souffrance et son front chauve. Spartacus, on le comprend, c'est le bourgeois libéral, républicain modéré, parvenu, repu, satisfait à la fois et tremblant de perdre sa victoire; c'est après tout la société telle quelle, mal assurée et ahurie qui se défend. Vindex le rémouleur, c'est le petit peuple demeuré en bas, toujours déshérité, sentant sur son col meurtri le pied du bourgeois plus dur que le pied de l'aristocrate, flatté, irrité, n'ayant jamais joui et affamé de jouir; c'est l'insurgé pour le moment. A vrai dire, la partie n'est point égale dans le dialogue. Ce n'est point du côté de Spartacus qu'est l'éloquence. Ce pauvre victorieux, ce satisfait de la veille, a le verbe honteux, l'argument flasque et court; ce qu'il pourrait dire, il ne le dit pas, cela dérangerait la thèse de l'auteur; mais le rémouleur Vindex, comme il a la parole stridente et impérieuse! comme il a la logique de sa haine et de sa vengeance! comme il démontre supérieurement à Spartacus qu'après avoir eu le pouvoir, la fortune et les jouissances, après avoir chassé le noble et le prêtre, il doit à son tour lui céder, à lui Vindex, la place au festin! Malheureusement le dialogue est tranché par la fusillade : Spartacus triomphe, et Vindex est encore une fois vaincu; mais il aura son jour.

On voit ici tout de suite et dans son jet le plus éloquent cette pensée qui ne connaît point de milieu, qui dit à tout instant, en montrant la multitude : « Il faut la jeter à genoux ou la mener à l'assaut, » et dont le dernier mot pour la société laïque est l'abdication de son principe et de ses conquêtes ou la mort par le fer de l'insurgé moralement justifié. Que M. Veuillot soit catholique avec cela, il l'est tout au moins en homme qui a tout ce qu'il faut pour faire un démagogue, qui a le tempérament du factieux. Il représente dans notre temps quelqu'un de ces prédicateurs de la ligue, fanatiques du passé avec l'allure et le langage démocratiques, qui échauffaient la foule de leurs excitations et se déchaînaient dans la chaire contre les auteurs de la *Ménippée*, contre les ligueurs modérés, contre les politiques, contre les bourgeois. La chaire aujourd'hui, c'est la presse.

Il y a un autre trait sensible chez M. Veuillot. L'auteur de *Çà et Là* se croit évidemment d'une nature particulière et supérieure comme penseur; il a la prétention d'être un écrivain du premier vol. Tous les autres ne sont, à son jugement, que de médiocres plumitifs barbouillant un français équivoque. Il est plein de mépris pour les petites gens et même pour les grandes gens, pour les

« messieurs des journaux et des académies, » pour tous ces « brochuriers, bêtes d'encre qui n'ont ni droiture, ni voyages, ni lecture, ni langue, » et qui s'arrogent le droit d'avoir une opinion lorsqu'ils ne pourraient pas être sous-préfets. Le lettré, pour M. Veuillot, est quelque chose au-dessous du crétin; je n'invente rien : la condition littéraire est, selon lui, l'asservissement à tous les vices, à toutes les vanités, et Trissotin rajeuni lui doit l'honneur d'un portrait en règle. Je n'aurai pas assurément la simplicité de controverser sérieusement avec M. Veuillot. Je ne dis pas que « ces messieurs des journaux et des académies » soient sans défauts, que le lettré soit exempt de faiblesses, que la condition littéraire n'ait point ses misères, et que Trissotin ait cessé de fleurir; mais ce qui est certain, c'est que M. Veuillot, accoutumé à invoquer l'Évangile sans y puiser ses leçons, voit la paille chez son voisin, et qu'il est lui-même un spécimen assez complet du lettré tel qu'il le peint, avec ses vanités, sa médiocrité morale, ses ridicules et ses audaces. M. Veuillot a beau faire, il n'a pu dépouiller entièrement le vieil homme, et ici encore on sent chez lui l'écrivain qui a commencé par servir dans le bataillon des polémistes de préfecture, qui s'est élevé au-dessus comme bien d'autres par le talent, mais qui plus que bien d'autres a gardé le pli moral. M. Veuillot, quoi qu'il fasse, a du goût pour la petite presse, — je parle de la petite presse qui se donne toutes les libertés. Une affinité secrète l'attire vers la goguette injurieuse; il a du penchant pour cette guerre qui consiste à multiplier les travestissemens grotesques, à jouer avec un nom, à faire passer une figure dans une image outrageuse. Du lettré, dans le sens le plus vulgaire du mot, M. Veuillot a très certainement l'intempérance, les vanités, l'amour du bruit, l'instinct outré de la personnalité, les procédés subalternes de discussion. M. Veuillot a la manie de faire la leçon à tout le monde, aux évêques sur la manière de conduire les affaires de l'église, aux philosophes sur la philosophie, aux historiens sur l'histoire, et même aux professeurs sur le latin. Oh! pour le latin, M. Veuillot est très fort vraiment; il découvre que « noble vient de *nobilis* formé de l'ancien mot *noscibilis*, connaissable, remarquable, distingué, » que l'église, avec le nom de la première femme *Eva* a fait *ave*, et avec *Roma* a fait *amor;* il surprend l'université en flagrant délit de solécisme ou de contre-sens, et si le mot de cuistre vole dans l'air, — bon pour vous! réplique-t-il; « moi je suis un bedeau; » vous, vous êtes les cuistres. — « Cuistres les gens d'université! » cuistres les lettrés et les libres penseurs! cuistres les hommes de 89 et tous ceux qui ont entrepris la régénération de la France par la liberté moderne! « Fats! s'écrie-t-il quelque part en s'adressant à peu près à tout son siècle, vous êtes bien hardis, bien menteurs, bien impudens, bien agaçans, bien forts, bien triomphans!

On ne sait pas si vous n'aurez pas le dernier mot dans cette grande entreprise contre le bon sens et contre la destinée de la France... Mais enfin, fussiez-vous victorieux, vous êtes, — oui, au milieu de cette gloire, — vous êtes principalement des cuistres. — Cuistres! cuistres! cuistres! » N'est-ce pas là un joli échantillon de polémique? Cuistres les gens de 89 et les professeurs! M. Veuillot n'est que bedeau. Il n'y a qu'à choisir. Après cela, aucune loi divine ou humaine ne s'oppose peut-être à ce qu'on soit l'un et l'autre à la fois. L'auteur du *Parfum de Rome* a une écritoire d'où les citations des bons auteurs sortent assez bien avec les malédictions et les anathèmes.

Qui donc a inspiré à M. Veuillot l'idée étrange d'aller réveiller Trissotin et de toucher à ce personnage? Ce n'est pas que Trissotin soit mort : il vit, il prospère, il a changé et il a grandi, selon le mot de M. Veuillot; mais il faudrait prendre garde. Trissotin peut revêtir bien des formes : il peut être catholique aussi bien que libre penseur. Il se peut qu'il ne fasse plus de sonnets, le sonnet est passé de mode; il fait des journaux, et sur le retour il se met à faire des satires. Il met la Providence et les miracles en polémique; il fait descendre Dieu de sa sphère pour le mettre toujours au bout de son argument ou de son invective, et qui le trouble dans sa manie dénuée d'innocence attaque Dieu, ne croit pas à la morale éternelle, mérite que le peuple fasse justice de l'athée en attendant les peines de l'autre monde. Trissotin tient à son sonnet, je veux dire à ses articles, et il n'en veut rien perdre, il fait son monument. Il n'a pas à choisir, tout est bon, tout est pour la gloire de Dieu. Il ne retouche pas; il faut que tout paraisse, même ce qui n'a plus de sens. Un jour une nouvelle surprenante et prématurée, celle de la chute de Sébastopol, se répand en Europe; aussitôt Trissotin échauffe son lyrisme. Malheureusement la nouvelle n'est point vraie encore, c'est un Tartare qui s'est joué du public; n'importe, Trissotin a fait son siége, lui, et il faut que la postérité sache ce qu'il pensait, si Sébastopol avait été pris ce jour-là. La nouvelle passe, l'article reste. Un jour c'est quelque philippique, chargée de violence et de récriminations, qui n'a pas eu le temps de paraître à l'heure voulue : la passion est refroidie; qui se souvient d'ailleurs des polémiques de l'an passé? Trissotin seul s'en souvient, et met en ordre, pour les immortaliser, ses colères d'autrefois. Il n'est pas sans se complaire dans cette besogne, qui ne cesse sous une forme que pour recommencer sous une autre forme. Que, sous un coup d'aiguillon instantané, il épanche son humeur insultante dans un journal, passe encore; mais cela ne lui suffit pas : il polit, groupe et découpe ses intempérances en tercets et en strophes, comme dans *Çà et Là* et *le Parfum de Rome;* il fait des guirlandes de gros mots, il a des apo-

strophes burlesquement superbes, et quand M. Veuillot parle des Trissotins couronnés ou brodés qui ont fait saigner l'humanité, je ne voudrais pas le voir en fonction et à l'œuvre. Je ne méconnais pas ce qu'il entre de littérature dans ces strophes flamboyantes; mais enfin il faut toujours se méfier d'un homme qui pendant sa jeunesse, dans un livre de voyage, les *Pèlerinages en Suisse*, écrit : « Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Hus plus tôt, qu'on n'ait pas également brûlé Luther, » — et qui vingt ans après répète : « Ce que j'écrivais en 1838, je le pense encore. » Littérairement, assure l'auteur, la phrase pourrait être mieux tournée; moralement, dirai-je, elle n'est pas plus rassurante, et M. Veuillot, qui trouve moyen de songer à la phrase en pareil sujet, est bien sévère pour ses collègues en *trissotinisme*, puisque *trissotinisme* il y a.

L'auteur de *Çà et Là* et du *Parfum de Rome* a cela de particulier pour son malheur, que tous les défauts, grands ou petits, qu'il croit découvrir chez les lettrés de son temps, et qui provoquent l'explosion de ses dégoûts, il les a sous les plus belles formes, et il les étale avec une naïveté hardie qui ne sait pas se déguiser. Je ne parle plus de ses procédés de libelliste; mais quoi! que lui manque-t-il? M. Louis Veuillot reprochera-t-il aux écrivains ses contemporains d'avoir à un degré trop vif le culte de tout ce qu'ils font, de s'adorer dans leurs plus petits fragmens, de ne rien laisser perdre, d'abaisser leur art jusqu'à l'industrie et de spéculer sur la bonne volonté du public? Soit, il pourra quelquefois avoir raison; mais lui-même, il rassemble tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a écrit, même ce qui aurait besoin aujourd'hui d'un commentaire; il parsème ses articles des lettres de l'épiscopat pour sa gloire, des lettres du saint-père à sa famille, et il fait douze volumes : douze volumes d'articles de journaux, d'articles de circonstance le plus souvent! Et s'il est si prodigue, s'il publie quelquefois dans un livre ce qu'il a publié déjà dans un autre livre, c'est qu'il compte sans doute sur la bonne volonté du public dont il est le prophète.

L'auteur des *Libres Penseurs* reprochera-t-il aux lettrés leur passion de personnalité, leur goût pour l'exhibition, les mémoires et les confidences? Soit encore; mais lui-même, sous prétexte de rectification ou d'édification, il suspend un lambeau de sa biographie à toutes les branches; il vous racontera sa jeunesse et son âge mûr; il vous dira quel jour il s'est confessé, ce que lui a dit le jésuite son confesseur, quelles aumônes ont passé par ses mains; il vous racontera les conversations qu'il a eues avec le valet de pied de M. le comte chez qui il est allé en villégiature. L'auteur des *Mélanges* signale souvent l'absence de l'humilité dans la race littéraire, et certes aucun de ses contemporains n'a eu l'occasion d'un acte d'or-

gueil comparable au triomphe poursuivi un jour par lui sur M. l'archevêque de Paris et à la constatation de sa victoire, déguisée en soumission apparente. Mgr Sibour, si l'on s'en souvient, avait, par un acte épiscopal, réprouvé et condamné le journal *l'Univers* pour ses excès de polémique; il ne savait pas à quelle puissance il avait affaire. Mon Dieu! que demandait M. Veuillot à son évêque pour le rétablissement de la paix? Rien, peu de chose : il lui demandait de se rétracter, de retirer sa condamnation, et pour aider Mgr Sibour à se bien persuader qu'il devait se désavouer, le journaliste se servait de ses appuis à Rome. Ce jour-là, pour le plus grand avantage du catholicisme et de l'autorité épiscopale, le lettré l'emportait sur le prélat. C'était la manifestation complète de l'humilité de l'homme désigné la veille comme un pamphlétaire.

Et puis au fond que signifie donc toute cette affectation de dédain pour la littérature et pour la presse qui se déploie si souvent en risibles imprécations? M. Veuillot ne s'aperçoit pas que c'est un ridicule immense de sa part de livrer la plume aux dérisions vulgaires, car enfin à quoi doit-il sa notoriété, si ce n'est aux lettres, et que serait-il, s'il n'avait eu un journal? — Il serait un catholique, dira-t-il, et cette noblesse lui suffit. — Fort bien; mais alors on ne voit pas ce qui peut forcer M. Veuillot à ne pas se contenter de cette noblesse et ce qui peut le pousser à rechercher le bruit à tout prix. Je n'entrevois qu'une explication : M. Veuillot juge de la profession et de la dignité des lettres par ce qu'il a vu en lui et autour de lui; il ne paraît pas avoir vécu dans la meilleure compagnie. Le fait est qu'on ne peut guère respecter le don de l'intelligence lorsqu'on dit qu'on a considéré la plume dans sa main comme le couteau dont se sert l'enfant de l'Orénoque pour scalper l'ennemi vaincu. On ne peut sentir ce qu'il y a de généreux et d'élevé, ce qu'il y a de noblesse dans les luttes de l'esprit, lorsqu'on dit : « J'ai peu d'estime pour ce que l'on appelle une conviction. Toute conviction qui n'est point religieuse est le sophisme spécieux de la passion, de l'entêtement et de l'intérêt. » Et enfin M. Veuillot donne une médiocre idée du monde qu'il a fréquenté quand il convoque en souvenir ses amis pour leur dire : « Je vous connais; — j'ai lu vos livres, j'ai entendu vos discours, je me suis assis à vos festins; je vous ai servis, je vous ai loués, je vous ai admirés, je vous ai sifflés. Je vous ai vus à jeun et ivres, ivres non-seulement de vanité, d'ambition et de haine, mais ivres de viande et de vin comme des Suisses de Berne. » Si c'est en effet dans une telle compagnie qu'a vécu M. Veuillot, je conçois qu'il ait une mauvaise opinion des lettres; mais il oublie qu'il peut y avoir quelque part un monde fort étrange qu'il ne paraît pas connaître, où les écrivains boivent de l'eau, estiment qu'une conviction, fût-elle de la raison ou du cœur, vaut qu'on s'y dévoue, et

se servent de la plume non comme d'un couteau à scalper l'ennemi vaincu, mais comme d'une arme généreuse pour défendre la vérité, la justice et le goût outragés.

Réunissez ces traits essentiels et dominans, un certain instinct de nature démocratique perçant jusque dans le catholique, le fanatisme d'un nouveau converti, le dévergondage d'un lettré turbulent faisant sonner ses grelots pour l'église comme il les a fait sonner pour d'autres, vous approcherez de M. Veuillot, un composé assez étrange, une combinaison chimique où entrent la plupart des défauts des diverses familles morales dont il tient et aucune de leurs qualités. Du démocrate il a l'âpreté fougueuse et inquiétante, du fanatique il a l'intolérance irritée et exclusive, du lettré il a les intempérances agressives et vaniteuses. Je ne veux pas dire que M. Veuillot, à travers les inégalités et les prodigieuses lacunes d'un talent formé sous de telles influences, soit un écrivain dénué de mouvement et de couleur. Il a écrit beaucoup, il s'est essayé sous bien des formes, toujours en les méprisant. Ce n'est point sans doute comme romancier que brille M. Veuillot, bien qu'il ait fait ses tentatives dans ce genre de littérature; il n'est arrivé qu'à écrire des nouvelles d'une fade insipidité, comme *les Nattes*, ou un roman équivoque, comme *l'Honnête Femme*, qui, en prodiguant les couleurs du réalisme le plus cru et le plus libre dans la peinture satirique des mœurs de la petite ville de Chignac, laisse un arrière-goût d'obscénité et une impression très différente de l'édification. Ce n'est point non plus comme historien que l'auteur de *l'Honnête Femme* peut être remarqué malgré ses prétentions et ses incursions dans le genre historique; l'histoire telle qu'il la fait est bonne tout au plus pour ceux qui ne l'ont jamais sue ou qui ne la sauront jamais : l'appareil de l'érudition cache le vide. Ce n'est pas enfin pour ses récits de voyage, pour ses descriptions et ses paysages que M. Veuillot peut être compté au rang des écrivains, bien que dans ce genre il ait des pages plus heureuses, d'une grâce énergique. En général, quand il vise à une composition sérieuse, l'auteur de *Çà et Là* faiblit vite sous le poids de l'œuvre qu'il a entreprise. La conception de l'art lui échappe; il est confus, incohérent; ses livres ne sont point des livres; il ne va pas même jusqu'à l'essai.

Ce qu'est M. Veuillot dans la mesure de son organisation d'affranchi, avec ces caractères et ces entraînemens que je signalais, ce qu'il est naturellement et réellement, c'est un polémiste, un journaliste, un pamphlétaire fougueux pour mieux dire, se servant d'un journal. Avec ses douze volumes de *Mélanges* qui constituent un des fatras les plus caractérisés de notre temps, on ferait, je crois bien, deux volumes qui ne laisseraient pas d'avoir leur valeur comme spécimen d'un talent fait pour la lutte à outrance contre toutes les

choses de son temps. Ce serait un La Bruyère assez grossier, assez hâbleur, dont les personnages seraient tous ces Coquelets, ces Osselets, ces Plumerets, sans compter les autres qui ont un nom et qui passent à l'horizon. Dans cette escrime, M. Veuillot a du nerf, du trait, l'art de saisir les faibles et les ridicules, l'audace qui ne recule devant rien, l'esprit qu'on a toujours le plus aisément, il est vrai, quand on se donne le droit de tout dire, d'éclabousser de sa verve hommes et choses, amis et ennemis. Il manie avec dextérité ce style qui, selon M. de Falloux, « tantôt mystique, tantôt voltairien, un jour épuise la moquerie, le lendemain s'égare en contemplations extatiques, s'efforçant de ravir par le fanatisme les esprits que fatiguerait une constante et monotone ironie. »

Polémiste, M. Veuillot l'est dans ses romans comme dans ses descriptions de voyage, dans ses vers comme dans sa prose; seulement il fait de la polémique un pamphlet incessant où à travers tout et sous toutes les formes un seul ton finit par dominer : l'injure, toujours l'injure. Il ne peut écrire une page, que l'invective ne déborde, qu'une idée ne soit travestie et diffamée, qu'un homme ne soit mis en caricature. La guerre qu'il fait, sans être absolument meurtrière dans ses résultats, est implacable. Qui ne se prête point à ses imaginations déchaînées ou ne se plie pas à ses allures de converti est promis aux représailles de sa colère et de son sarcasme envenimé. Prenant en bloc le siècle et le pays où il vit, il tirera parti de quelque circonstance douloureuse sans doute, mais qui a pu se voir dans d'autres temps, pour outrager de ses chaleurs de style le sentiment et l'honneur d'une société tout entière. En présence du sang de l'archevêque de Paris versé par un assassin, il s'écriera : « Il y a parmi nous des gens qui ont reçu le baptême, qui sont nés et qui ont vécu au milieu d'une société chrétienne, et qui ne verront là qu'un beau coup de couteau!... Nous avons vu en 1831 le pillage de l'archevêché, et Mgr de Quélen n'échapper que par la fuite à la mort, en 1848 le martyre de Mgr Affre, en 1857 l'assassinat sacrilége de Mgr Sibour. Époque brillante, plus féconde qu'aucune autre peut-être en écrivains, en philosophes, en artistes, en orateurs, en inventeurs,... en assassins! » Il vous dira que *libre penseur* et *libre faiseur* c'est tout un, et que le bagne est un couvent de libres penseurs. N'est-ce pas que c'est éloquent et surtout plaisant? Et puis, pensez-vous donc que M. Veuillot, chargé de faire la police de l'orthodoxie, institué même pour créer cette orthodoxie, s'arrête en si beau chemin? Pensez-vous qu'il ménage l'excommunication? Passe encore pour les libres penseurs, dont la famille ne laisse pas d'être nombreuse et comprend à peu près tout ce qui a brillé dans tous les temps par le génie, par la science ou par l'imagination, depuis Molière, cet histrion, ce malhonnête

homme, jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre, auteur d'un prétendu chef-d'œuvre dont « la platitude et l'immoralité » sont désormais mises en évidence. Je ne parle pas des contemporains : ceux-là, philosophes, artistes, historiens, publicistes, poètes, critiques, ils y sont tous ou à peu près. Ils ont des noms légumineux qui ne me semblent point un prodige d'invention sarcastique; mais cela ne suffit pas à l'orthodoxie de M. Veuillot, et des hommes qu'on croyait avoir quelque droit à compter comme des catholiques ne sont pas les moins maltraités. Voilà M. de Falloux joliment lacéré sous la figure du « secrétaire Tétoin, » et allant « garder le mulet pendant un an ou deux dans les antichambres de trente-neuf chrétiens, la plupart plus que légers, dont se composait l'Académie française. » M. de Falloux, au lieu d'écrire l'histoire du parti catholique, n'avait qu'à se tenir tranquille, à faire couronner ses bestiaux et à couronner des gens de lettres. M. de Montalembert n'est plus en faveur depuis nombre d'années; c'est un maniaque d'éloquence, de libéralisme, qui frise singulièrement l'hérésie. Le père Lacordaire, qui a eu l'immense tort de dire que toutes les voix qui s'étaient élevées dans les polémiques religieuses n'étaient pas dignes du combat, ne l'a pas porté dans la vie éternelle, où il repose : il est finalement mis en quarantaine pour quelques paroles *malheureuses*, c'est-à-dire libérales, sur l'Italie. Ozanam est aigrement relevé pour n'avoir pas tenu tout ce qu'on attendait de lui et pour avoir osé signaler une école de la colère dans le catholicisme; la sympathie qu'on a pour lui, par un euphémisme heureux, est reléguée « dans les profondeurs du *credo*. » Le père Gratry est trop prudent et ne collète pas assez M. Cousin. M. Cochin aura beau s'évertuer, il ne fera pas la monnaie de M. de Montalembert. Quant à M. Dupanloup, qui dans les débats récens sur la papauté aspirait au martyre et demandait, comme évêque, les catacombes, en ajoutant : « Vous ne nous les donnerez pas, dites-vous, — nous les prendrons! » quant à M. Dupanloup, je suis un peu embarrassé; je voudrais savoir à qui s'adressent ces paroles, qui ne semblent point exemptes d'une ironie soupçonneuse : « Quelques chrétiens s'accoutument à en parler (de la longue période du martyre) comme d'un temps heureux et plein de gloire. — Eh bien! disent-ils, nous rentrerons dans les catacombes! — Moins assurée de leur constance, l'église prie Dieu de ne les point mettre à l'épreuve. Lorsqu'elle célébrait le triomphe des martyrs, elle avait à pleurer la honte des apostats et le malheur horrible des bourreaux. A ces théoriciens affronteurs du martyre, elle répond en demandant à Dieu de lui donner la paix... » Voilà, si je ne me trompe, qui est faire la leçon, et le cercle de la pure orthodoxie se resserre, on le voit. Que reste-t-il donc? M. Veuillot! Mais ce n'est pas assez. Parce qu'on s'est con-

verti un jour et qu'on a eu à revenir de loin, ce n'est pourtant pas une raison suffisante pour se donner toutes les libertés de l'injure à l'égard de ceux qui, n'ayant pas couru de tels hasards, n'ont pas à faire de tels retours, et il faut en vérité que M. Veuillot, dans le temps de ses dissipations et de ses erreurs, ait beaucoup péché pour avoir à faire de tels actes de contrition sur la poitrine de ses semblables.

Avec ces procédés qui ne respectent rien, avec cette fécondité d'invective, cette liberté du langage sous toutes les formes, cet art du travestissement et de la caricature, et ces lazzis de polémique qui font danser la sarabande aux hommes et aux idées, on peut arriver sans doute à exciter une certaine curiosité. On goûte l'âpre jouissance de l'écrivain qui se fait lire à tout prix sans s'inquiéter des moyens qu'il emploie. On amuse. Celui qui n'est point atteint pour le moment rit du voisin, le blessé du jour, qui lui-même demain rira d'un autre. De jeunes prêtres, dans leur simplicité ou dans leur passion, éblouis par cette gesticulation violente, battront des mains à ce lutteur furieux qui flagelle si bien les ennemis de l'église, qui a une écritoire si ragaillardissante, et même des têtes plus mûres se réjouiront de voir la verve mise cette fois au service de la religion, qui a eu si souvent à souffrir des armes de l'ironie. On a en un mot des succès de polémiste, et on ressemble à ces avocats qui ne résistent pas au plaisir de faire de l'esprit et de l'éloquence au détriment de leur client, faisant fleurir leur renommée dans un cimetière de causes perdues. On amasse le bruit autour de son nom, mais on ne fait pas le bien; on imprime à une cause le sceau d'une personnalité obsédante, on rétrécit un dogme à la mesure des passions de son esprit, et d'une croyance religieuse qui n'est point apparemment une propriété particulière, qui dans l'inflexibilité même de ses principes primordiaux se plie à toutes les situations, à tous les progrès, à toutes les évolutions légitimes de l'espèce humaine, on fait une secte étroite, exclusive et jalouse. Voilà ce que M. Veuillot a fait, autant qu'il l'a pu, du catholicisme; il en a fait une secte, moins qu'une secte, un parti. Il s'est créé à lui-même, il a réussi à imposer à quelques-uns, il a voulu imposer à tous un idéal de catholicisme dont le premier et le dernier mot est l'incompatibilité avec la civilisation de notre temps, avec tout ce que croit, tout ce que pense ou pratique l'humanité moderne.

S'agit-il de l'enseignement, M. Veuillot fait cette campagne des classiques dont l'éclat a été, il est vrai, tempéré de quelques déboires. Il veut bannir de l'enseignement cette culture antique qui, sans être le christianisme, a fait des hommes, et qui, après le christianisme, reste encore une des plus merveilleuses manifestations de l'intelligence humaine. S'agit-il des droits de la conscience, de la

tolérance civile, de la liberté de discussion, de la liberté de la presse, des garanties inscrites dans une constitution, l'auteur des *Libres Penseurs* les bafoue comme des impiétés sorties de l'immonde source de la révolution française et désavouées par son catholicisme transcendant! En fait de libertés, il n'y en a qu'une, la liberté du bien, qui est la liberté exclusive de l'église; toutes les autres sont des insurgées à dompter, des prétendantes illégitimes à évincer sans phrases. S'agit-il de politique, de gouvernement, on est ici au nœud du système, qui est des plus simples en vérité. Derrière la société, dénuée de ses antiques forteresses, ouvrage des siècles et de la prévoyante sagesse de nos pères, vous dira M. Veuillot, il y a deux forces qui veillent; « unies, elles peuvent tout; séparées, elles sont faibles, hostiles : elles seraient vaincues. Le pouvoir n'a point de traditions, l'église n'a point d'armure. Que le pouvoir couvre l'église de sa force; que l'église, comme elle y est prête, honore le pouvoir de son concours... » — En d'autres termes, dit au pouvoir l'habile négociateur de cette transaction qui doit résoudre tous les problèmes, entendons-nous! Vous avez quatre cent mille soldats, nous avons quarante mille prêtres : réunissons nos forces et faisons refluer ce courant de révolution qui a enlevé à l'église ses biens, ses priviléges de prépondérance, qui a créé au pouvoir politique une instabilité permanente. Entendons-nous une bonne fois, et rétablissons l'état chrétien, un état où l'église retrouvera son droit de posséder, son droit exclusif d'enseigner, ses associations, sa juste domination sur la vie morale, où l'état sera d'autant plus tranquille que nul ne pensera. Et si quelqu'un pense, il aura le choix entre l'église, qui le convertira, parce que c'est son devoir de convertir les âmes, et l'état, qui le châtiera, parce que c'est son devoir de faire respecter l'église. — Voilà comment M. Veuillot entend la religion et la politique! Et comme il faut un type en tout, il a son type, son idéal de prince catholique : c'est le roi Ferdinand II de Naples. Le jour où ce prince est mort, M. Veuillot s'est écrié avec la solennité d'un Bossuet détérioré : « Dieu a rappelé à lui l'âme généreuse et chrétienne de Ferdinand, roi des Deux-Siciles. Depuis quelques mois, cette nouvelle était attendue d'heure en heure... L'Europe a perdu un homme, — un homme et un roi! Et quoiqu'il y ait loin de ce petit trône de Naples et de l'histoire de Ferdinand au trône et à l'histoire de Louis XIV, cependant il ne s'en faut pas de beaucoup peut-être que l'on puisse dire aujourd'hui ce que l'on disait en Europe lorsque Louis XIV venait de quitter la vie : le roi est mort! etc... »

Si c'est un ami du catholicisme qui parle ainsi, comment parlera un ennemi pour faire fuir ses contemporains hors du giron d'une

croyance qui mettrait de tels saints dans sa légende, sans compter les idées que met M. Veuillot dans sa politique? Sérieusement les analogies entre M. Veuillot et M. Proudhon sont bien singulières et peut-être plus réelles encore qu'on ne peut croire. Ils ont cela de commun, qu'ils sont tous les deux bien chimériques, sans parler du reste. M. Proudhon veut faire sortir du chaos une société nouvelle qui n'existe que dans son imagination d'anarchiste, si même elle existe dans son imagination; M. Veuillot, dans son enthousiasme pour un moyen âge de sa façon, veut faire sortir d'un autre chaos une société qui n'exista jamais, qui n'est pas même le passé, qui n'est que le produit de ses visions fanatiques, de ses instincts d'absolutisme. Pour tous les deux, l'ennemi, c'est la société telle qu'elle est, humaine, progressive, chrétienne et libérale. Autre ressemblance : M. Proudhon, dans le feu de la conception, fait bon marché de la nationalité et de la patrie, qu'il sacrifie d'un tour de dialectique à la réalisation de ses idées; M. Veuillot, avec un sentiment populaire qui vibre pour la grandeur de la France quand elle n'offusque pas sa passion de sectaire, n'est pas loin de supprimer la patrie, si la patrie le gêne. Il disait il y a quelque vingt ans : «Est-il une nation aujourd'hui plus amie de l'église que la France? A cette nation je souhaite l'empire du monde... Je verrais la France entreprendre une guerre injuste que je ne prierais pas Dieu de donner la victoire à l'injustice. » L'auteur de *Rome et Lorette* a eu l'occasion de laisser dormir ses prières et de faire des souhaits pendant la guerre d'Italie, qui n'était pas dans son idéal de justice, et où ce n'était pas la France qui était la nation la plus amie de l'église.

L'idéal de catholicisme caressé par M. Veuillot et offert par lui au pouvoir comme le gage d'une salutaire concorde fondée sur la servitude de tout le monde, cet idéal a eu des malheurs, j'en conviens : non-seulement il n'a pas eu auprès de tous les catholiques le succès qu'attendait l'inventeur, il n'a pas réussi non plus auprès de ceux qu'il était destiné à tenter. M. Veuillot a mal calculé : il a oublié dans ses négociations hardies et savantes pour la paix future du monde qu'entre les plénipotentiaires qu'il mettait en scène il y avait un troisième personnage, la société moderne, assez forte pour se relever des défaillances momentanées et pour dominer les gouvernemens eux-mêmes. Il a bien offert les quarante mille prêtres dont il s'arrogeait le droit de disposer, mais on ne lui a pas offert les quatre cent mille soldats, qui ont été occupés à faire quelques grandes choses, comme la guerre d'Italie, et qui en ont d'autres à réaliser encore, je l'espère, pour l'honneur de la France, de l'Europe, de la civilisation, de l'humanité et de la religion elle-même. L'auteur des *Libres Penseurs* a manqué de coup d'œil dans sa haute stratégie.

Il a eu visiblement une ambition au-dessus de sa taille de pamphlétaire, et il a trouvé la récompense qu'il méritait. Je ne parle plus de la moralité de cette entreprise; je ne discute ni les événemens, ni les incidens, ni une question de religion ou de parti; mais n'y a-t-il pas comme un châtiment dans cette confusion où est tombé M. Veuillot, partagé entre une passion invincible et la déception?

Le voici en effet, un jour de la fin de 1858, présentant aux populations bretonnes l'empereur comme un autre Charlemagne, remplaçant lui-même ses *missi dominici*, allant écouter le bon peuple, faisant « son grand et salutaire métier de roi, » redressant les torts, prononçant des discours. « Nous voici loin des harangues du roi parlementaire! » Soit, mais laissez passer quelques mois; la guerre d'Italie est venue et laisse déjà entrevoir quelques-unes de ses conséquences : à qui donc s'adressent ces portraits de Pilate, de Julien l'Apostat, qui « était allé guerroyer chez les Perses afin de paraître aussi grand guerrier qu'il s'estimait grand philosophe, » dont le fils du charpentier prend déjà la mesure, « qui a perfectionné toutes les anciennes méthodes » des ennemis de l'église? « Jusqu'alors, on n'avait su qu'égorger; Julien était baptisé, il sut trahir. Ce fut un maître. Dieu lui laissa deux ans; d'autres ont eu dix ans... » Et tout cela pour l'affranchissement d'un peuple! M. Veuillot ne voit pas que le Charlemagne de la veille détruit le Julien l'Apostat ou le Pilate du lendemain, ou plutôt dans les deux cas il fait une image, et l'irritation d'aujourd'hui est le châtiment de l'adulation d'hier. D'un autre côté, M. Veuillot, homme de la littérature et de la presse, ne s'est point aperçu qu'en livrant si facilement le droit des autres, il livrait son propre droit, et qu'en s'isolant dans la majesté burlesque de ses dédains pour la plume, il risquait de voir quelque jour le ridicule s'ajouter à la défaite. Certes nul ne s'est déclaré plus satisfait de la loi qui régit encore la presse. C'est auprès de M. Veuillot qu'on écrivait : — Rien de mieux; l'avertissement et la suppression, c'est la législation de l'église. — Fort bien en effet! Le peuple s'inquiète peu de la liberté « des docteurs, des importans et de la populace des villes; » il ne tient pas au droit de tout dire, « à la criée des journaux au coin des rues; » la suppression, c'est la législation de l'église, — et *l'Univers* est supprimé! Je ne dis pas assurément qu'on ait bien fait et qu'on n'eût dû respecter la liberté, même dans ses audaces quelquefois étranges; mais M. Veuillot est le dernier qui ait le droit de se plaindre. Il lui reste la ressource d'écrire *le Parfum de Rome* ou de faire des vers.

Ce qu'il y a de redoutable et d'irrémédiable dans cette carrière qui se précipite d'elle-même, de parti-pris, vers la destruction, c'est que M. Veuillot, blessé, évincé des luttes quotidiennes, ne

souffre pas seulement dans son droit, qui périt sous le poids de ses propres doctrines; il souffre bien plus visiblement encore dans son talent. Journaliste, M. Veuillot a du moins de ces éclats de verve qui jaillissent au choc des polémiques. Il a souvent de ces saillies d'une conversation hardie, insultante, qui court en éclaboussant; mais combiner un livre, fût-ce un livre de divagations, embrasser un sujet, le dérouler, le diriger, lui donner une forme, c'est là la difficulté grave : M. Veuillot ne le peut. Il y a mieux : l'âge après tout se fait sentir, et l'âge met à nu les rugosités d'une nature morale et littéraire comme il fait paraître les rides du visage. Certaines parties grossières du talent deviennent plus sensibles et plus criantes, la fantaisie ironique s'alourdit, ce qui avait un air d'éloquence devient de la déclamation, les manies de l'esprit s'accusent, l'uniformité des procédés se démasque, et c'est ainsi que ces derniers livres de M. Veuillot, qu'on pourrait appeler les colères d'un journaliste en disponibilité, ces livres de *Çà et Là*, du *Parfum de Rome*, à l'exception de quelques fragmens dans le premier de ces ouvrages, sont au fond peu amusans et même, à vrai dire, ennuyeux. Il y a tous les défauts de M. Veuillot et nulle de ses qualités ou fort peu. Je ne parle pas de cette étrange idée qu'a eue l'auteur de découper sa prose en strophes qui ne correspondent à rien, qui se terminent ou recommencent suivant une loi absolument insaisissable. Le fond est toujours le même, la guerre à l'esprit moderne, à ses inventions, à ses arts, à ses idées, à ceux qui ont le malheur de s'en inspirer. Tantôt l'auteur se livre à des amplifications d'un lyrisme prophétique, tantôt il tombe dans de véritables apoplexies d'outrages. Il flotte entre le sarcasme et l'emphase, entre la crédulité puérile et la redondance. Il se prendra d'une haine furieuse contre les chemins de fer, contre les télégraphes électriques, contre les bateaux à vapeur, contre les villes qu'on reconstruit, contre tous les perfectionnemens de la science, et il va peindre une Arcadie dans les états romains. Ici au moins on respire; nulle contrainte exercée par le baudrier du gendarme ou l'habit brodé de l'administrateur. Il n'est plus question que de la *bienveillante* police romaine, de la physionomie *noble* du postillon, des *nobles* campagnes, des paysannes à la mine superbe qui dorment comme des princesses d'un sommeil plein de majesté. Que M. Veuillot soit sincère dans ses peintures arcadiques comme dans ses invectives, je le veux bien; mais il est certain que la rhétorique continue l'air une fois commencé. L'auteur du *Parfum de Rome* a du reste une manière de trancher les questions sérieuses à laquelle il n'y a rien à répondre, et si vous lui demandez pourquoi il ne croit pas à la fin du gouvernement temporel du pape, il vous répondra que c'est parce qu'il ne

croit pas à la fin du monde. C'est au moins intéresser beaucoup de gens à son opinion. Le fait est que *le Parfum de Rome* était le livre le plus monotone et le plus ennuyeux de M. Veuillot avant les *Satires*; mais les *Satires* l'emportent visiblement.

M. Veuillot, dans sa vie de lettré, n'est point sans avoir eu quelques illusions sur le genre et le degré de ses aptitudes. Il a eu notamment l'illusion d'être un Joseph de Maistre, et peu s'en faut qu'il n'ait toujours pris pour une personnalité violente toute discussion sur l'éminent auteur du *Pape*. Il a de plus aujourd'hui l'illusion d'être un Gilbert; il appelle Gilbert « mon frère! » et il nous offre un bouquet de *satires* auxquelles il joint des épigrammes lestes, des rondeaux, des contes, des épitaphes, sans compter un poème babylonien. L'intention est honnête, mais le bouquet a déjà servi. Je ne veux pas dire seulement que nombre de ces vers ont déjà paru ailleurs dans un autre livre : il est très vrai en outre que de ces pièces les unes sont d'une qualité douteuse, d'une nouveauté plus suspecte encore; les autres, nous les connaissons; cent fois nous les avons lues en prose et en articles; nous les avons lues dans *les Libres Penseurs* et aussi dans *Çà et Là*, dans *le Parfum de Rome*, en strophes non rhythmées; nous les avons lues en brochures et en pamphlets. L'injure s'est métamorphosée et a pris un habit plus étriqué; elle est la même, voilà son geste et son allure. Quelque bonne volonté qu'il déploie, si ardemment qu'il invoque Nicolas Boileau et Gilbert son « frère, » si amoureusement qu'il trace le portrait de la muse de la satire telle qu'il la comprend, — cette forte femme de trente à quarante ans, à l'œil de flamme, au corps robuste, au pied leste, à la main fine et « avec toutes ses dents, »

> Correcte en ses habits comme en ses mœurs, peignée,
> Mais non point ficelée, encor moins renfrognée;

si bien qu'il fasse en un mot, M. Veuillot peine visiblement au métier des vers. Il y a chez lui du Trissotin de bonne volonté qui ne demande pas mieux que d'ajouter une corde à son arc pour mieux lancer l'invective; mais enfin c'est du Trissotin se complaisant en lui-même, se reposant dans le sentiment de sa double puissance de prosateur et de poète. Cette puissance du poète est médiocre chez M. Veuillot, et point faite pour intimider comme il le croit. Au fond, sa nature est mal à l'aise dans le vers; il cherche l'effet et se démène notablement sans atteindre au relief de la vive et forte ironie. Son trait est à la fois violent et indécis, prétentieux et vulgaire. Il est embarrassé de l'instrument qu'il manie, et qu'il ne sait pas plier au mouvement d'une inspiration réellement poétique.

Et cela est si vrai que, pour exciter la curiosité, l'auteur a besoin

de recourir à son grand et unique moyen, le tapage charivarique, la mascarade des noms contemporains. Là où il ne met point de noms, M. Veuillot écrit des satires d'une désespérante infériorité; là où la personnalité des hommes est mise en scène, là où il peut prodiguer l'apostrophe et la caricature, M. Veuillot se retrouve un peu lui-même, superbe dans l'insulte, faisant de chaque vers un outrage, n'épargnant ni les morts ni les vivans, et ne reculant pas même parfois devant quelque allusion où l'équivoque touche à l'obscénité.

Les morts, dis-je, ont leur part dans cette distribution nouvelle d'aménités. M. de Cavour est mort, n'importe; le fiel n'est point épuisé pour lui. Le voilà dans les *Satires* « Érostrate et Judas! » Il est vrai que dans *le Parfum de Rome* il était déjà « un faquin, » un homme sans honneur et sans Dieu. Et le physique! Oh! M. Veuillot est sévère pour le physique! Quel extérieur que celui de M. de Cavour! « Quelle sorte de mérite voulez-vous qui se cache sous cette sorte de figure!... Quelles jambes, quel torse, quelles lunettes, quelles bajoues! » C'était pourtant d'un homme couché de la veille dans le sépulcre que M. Veuillot parlait de ce ton de rapin dépaysé dans la politique! Et Gustave Planche est mort aussi, il aurait bien droit au repos dans la tombe : n'importe encore, M. Veuillot éprouve le besoin d'aller remuer la toilette de Planche, de jouer avec les négligences de sa personne, de mordre cette intégrité d'esprit et de conscience qu'il portait dans la critique. Les plaisanteries de M. Veuillot, il faut l'en prévenir, ne sont ni plaisantes ni neuves, et ses sentences littéraires sont rédigées dans un style raboteux qui prouve plus d'exercice dans la diffamation que dans l'art poétique. Au fond, il y a peut-être une raison dans cette haine qui s'assouvit aujourd'hui contre un mort. On raconte qu'un jour M. Veuillot, tout fier d'avoir enfanté un poème épique, le poème des *Filles de Babylone* qui accompagne les satires et les épitaphes, voulut le publier dans la *Revue*. Le directeur, trouvant déjà le morceau dur, mais par scrupule ne voulant pas trop se fier à son propre jugement, eut l'idée de demander conseil à Gustave Planche, qui ne se cacha pas pour dire que les vers étaient mauvais, qui fit mieux que le dire, qui le prouva, et on peut voir aujourd'hui si son sens critique était en défaut. Le directeur rendit donc les vers, non d'une façon blessante, mais avec des observations dont l'auteur parut lui savoir gré dans le moment. Le directeur vit M. Veuillot si bien disposé qu'il lui avoua que ses observations étaient en partie le résumé de l'opinion de Planche. M. Veuillot se tut, il lâche aujourd'hui sa bordée sur une tombe! Le bouquet a tardé, mais il est venu. En fait de goût et de décence, si l'on veut avoir la mesure de l'auteur des *Satires*, on n'a qu'à lire les cinq vers sous ce titre : *Une Muse!* Je ne sais de qui il

s'agit, je ne m'en informe pas; mais M. Veuillot chercherait probablement longtemps avant de trouver un lettré, — un de ces obscurs lettrés tant maltraités, — qui voulût mettre son nom sous cette polissonnerie. Et voilà, ce me semble, qui est singulièrement servir le catholicisme dans les loisirs qu'on s'est faits!

La vérité est que, dans cette carrière de vingt ans où il s'est escrimé déjà de tant de façons, M. Veuillot se sert du catholicisme comme d'un drapeau sous les plis duquel il mène au combat ses passions et ses entraînemens, ses haines d'esprit et ses ardeurs de tempérament. Il était né sans doute avec d'évidentes facultés d'écrivain polémiste. Avec des inégalités de talent, un goût mal réglé et confus, et des fatalités de nature, il avait du moins la résolution et la vigueur, la fécondité de verve, l'originalité du trait. Il pouvait certes servir la religion selon ses convictions, répondre par l'ironie à l'ironie, faire la guerre aux impiétés banales, aux sophismes retentissans, aux préjugés d'irréligion, aux vanités maladives; il pouvait défendre le pape, l'église, ses croyances, ses idées, ses traditions. En s'inspirant un peu moins de ses propres passions, un peu plus de la religion qu'il prétendait servir, il se fût créé une notoriété moins équivoque, qui n'eût point été un embarras pour le catholicisme, en étant pour lui-même un fardeau qu'il porte avec plus d'orgueil que de vraie fierté. Il a mieux aimé se précipiter dans la voie des polémiques forcenées, distribuer l'outrage, envenimer les luttes de l'esprit, compromettre doublement le catholicisme, en le servant par de telles armes, en lui imposant autant qu'il l'a pu la solidarité de toutes les idées d'absolutisme. Écrivain, il a bafoué les lettres; homme de la presse, il a battu des mains aux *rigueurs salutaires*, et il a quelquefois appelé les sévérités. La loi de la suppression et du silence, il l'eût trouvée bonne, si on l'eût appliquée à d'autres, et à son tour il a vu cette loi se tourner contre lui. Il a senti ce qu'il y a de dur à se taire, quand on croit avoir des idées, une cause à défendre, et son talent n'y a pas grandi, puisqu'il fait aujourd'hui les *Satires*. Ramenez-nous du moins à la prose de M. Veuillot. Rendez-lui, rendez-lui son journal. La liberté ne souffrira pas parce que la parole quotidienne sera rendue à un de ses ennemis; elle en triomphera au contraire. Le talent de l'auteur de *Vindex* gagnera lui-même en retrouvant son vrai cadre. Pour nous, nous n'y perdrons rien : sous une forme ou sous l'autre, nous sommes bien sûrs, tous plus ou moins, d'avoir notre compte, mais ce ne sera peut-être plus en vers, et M. Veuillot ne fera pas de satires!

CH. DE MAZADE.

DE LA TRANSFORMATION

DES

CHEMINS DE FER

LE RÉGIME ACTUEL ET LE RENOUVELLEMENT DU MATÉRIEL.

Depuis la dernière exposition universelle, l'attention du public s'est portée sur divers systèmes plus ou moins ingénieux destinés à introduire des améliorations et en tout cas des modifications graves dans le matériel des chemins de fer. Les questions ainsi soulevées empruntent une importance particulière à une opinion trop répandue parmi nous : c'est que les chemins de fer, comptant déjà de longues années d'exploitation, doivent, à moins de ne plus offrir aucune garantie de sécurité, se trouver bientôt dans la nécessité de renouveler leur matériel, immense opération qui ne pourra que peser bien lourdement sur le revenu. Si une telle opinion était fondée, les nombreux intérêts engagés dans l'exploitation des chemins de fer seraient à de certaines époques gravement compromis. Fort heureusement l'erreur est manifeste; elle ne peut s'expliquer que par l'ignorance où l'on est trop généralement du régime de transformation continue qui maintient constamment le matériel de l'industrie des voies ferrées au niveau de toutes les exigences du progrès. Il n'est donc pas sans intérêt d'observer ce régime à l'œuvre, d'en constater les avantages démontrés par une longue expérience, et cela sans exclure aucunement la pensée d'accueillir les innovations utiles que peut comporter le grand service des chemins de fer en France. Nos explications feront comprendre comment ces admi-

nistrations puissantes préviennent les dangers résultant de l'usure du matériel par une surveillance continue et une sorte de métamorphose incessante.

Le problème a dû effrayer les premiers constructeurs des voies ferrées, pour peu qu'ils en aient prévu le développement futur. Les difficultés d'application sont grandes en effet. Qu'on en juge par le réseau français, où l'on n'exploite encore que la moitié des lignes concédées ou projetées. Les lignes ouvertes comptent environ 10,000 kilomètres, offrant, avec les voies de garage et de service, une longueur développée de rails qui pourrait presque suffire à entourer le globe terrestre d'une double ceinture. Le poids correspondant ajouté à celui des engins nécessaires à l'exploitation peut représenter de 11 à 12 millions de tonnes, dont le transport sur mer exigerait près de trois mille vaisseaux de premier ordre. La voie est établie sur 30 millions de traverses en bois, cubant ensemble 4 millions de stères et découpées dans 2 millions de beaux arbres de haute futaie. Ces traverses ayant été renouvelées en moyenne deux fois depuis l'origine des chemins de fer, on voit qu'il en est résulté un déboisement de 4 millions de pieds d'arbres. Qu'on juge, d'après ces chiffres, combien il est urgent de reboiser notre territoire pour fournir au réseau bientôt complet les traverses, les poteaux télégraphiques et les pièces de toute nature qu'on remplace tous les dix ans.

Sur les voies françaises en exploitation circulent 4,000 locomotives, dont la force motrice peut être évaluée à 120,000 chevaux; 10,000 voitures contenant ensemble 350,000 voyageurs, et 80,000 wagons capables de transporter 600,000 tonnes de marchandises. Ces véhicules sont montés sur un nombre total de 200,000 paires de roues en fer. On connaît toute la gravité des accidens de chemins de fer et l'émotion qu'ils soulèvent dans le public. Pour les déterminer, il suffit de la rupture d'un rail ou de l'une des 200,000 paires de roues portant les véhicules. Pour chaque paire de rails de la voie, on compte en traverses, coussinets, attaches, éclisses, etc., cinquante-quatre pièces toutes importantes; une locomotive en comprend environ quatre mille, dont beaucoup, en manquant, peuvent amener un refus de service qui désorganise le mouvement des trains pour vingt-quatre heures. Comment assurer dans un si vaste ensemble une régularité presque mathématique? Comment entretenir, consolider, améliorer, renouveler le matériel, âme de ce service, suivant des exigences variables, en conservant aux actionnaires un bénéfice légitime? Poser ces questions, c'est tracer le plan même de l'étude que nous essayons ici. On voudrait montrer d'abord comment s'établit un chemin de fer, puis comment il se conserve et se

transforme au besoin dans son service. Ainsi *création* et *exploitation*, telles sont les deux périodes qui se présentent d'abord. Il en est une troisième qu'on peut appeler *période d'innovation*, où les compagnies sont invitées à entrer avec courage. Il ne semble plus que l'état actuel des chemins de fer corresponde au luxe, au comfort, à l'activité fiévreuse de notre époque, et l'on trace des programmes pleins de séduisantes promesses. Nous examinerons les principaux sans enthousiasme, sans esprit de dénigrement, et en homme du métier nous en étudierons les conséquences pratiques.

I.

La première condition d'où dépendent la durée et la sécurité d'un matériel mécanique est l'excellence de la construction première. De là des soins dont le détail étonne dans la création d'un chemin de fer. L'ingénieur chargé d'une pareille tâche n'en est jamais à son début; éprouvé déjà dans des travaux de même sorte, son premier soin est d'aller étudier partout la dernière expression des progrès réalisés. Des bureaux d'études sont formés pour l'élaboration patiente des plans, et telle est la cause de ces longs délais qu'on remarque entre la concession d'une ligne et le commencement des travaux sur place.

Ces études embrassent trois branches : la voie et son matériel fixe; le matériel roulant, c'est-à-dire les locomotives, wagons et les engins accessoires; enfin l'exploitation, qui comprend le trafic commercial ainsi que le mouvement des trains et des gares. Le tout est relié par un service central, où sont gouvernés plus directement les intérêts de l'entreprise. A chacune de ces trois branches est affecté un personnel spécial et distinct. Il y a déjà un premier et utile contrôle dans l'antagonisme inévitable de ces *sous-administrations*, qui travaillent à un point de vue différent. Par exemple, le chef d'exploitation, attaché surtout, en dehors des questions d'art, à satisfaire aux exigences du public, qu'il est chargé d'appeler, demandera des voies larges, des gares spacieuses, des wagons splendides, des locomotives d'une extrême puissance. Préoccupés au contraire des lois mécaniques et des exigences économiques, les ingénieurs du matériel et de la voie combattront ce qu'il y a d'exagéré dans ces demandes. La discussion ne produit-elle pas l'accord entre ces services opposés, il y a, pour décider, l'administration centrale, puis le conseil supérieur des ponts et chaussées ou des mines, la commission ministérielle des chemins de fer avec le ministre : imposans aréopages auxquels sont soumis les projets, les tarifs, les plans et le tracé.

Le tracé surtout est l'objet de vives contestations, car aux intérêts de l'art viennent s'ajouter ceux des localités. Aussi s'élève-t-il bien des critiques. Il faudrait connaître toute l'étendue de la question, toutes les données du programme, tous les vœux formulés, toutes les statistiques recueillies, enfin toutes les lois techniques qu'on a dû mettre en balance, pour choisir, sinon une solution parfaite, du moins celle qui blesse le moins d'intérêts. Ce n'est point par un simple examen sur place qu'on peut juger un tracé, un emplacement de gare, un type adopté, un profil de voie. Le public s'étonnera par exemple de la multiplicité des courbes, rampes, tunnels, et de ces viaducs d'une hardiesse inconnue aux Romains, lorsqu'il semblait si facile de porter la voie dans une plaine voisine; mais il ne sait pas que des sondages ont révélé dans la plaine cette nature de sol mouvant où l'on ne parvient jamais à poser une voie solide, à moins de prodiguer les millions. Un viaduc, un tunnel frappent l'imagination sans doute, mais la découverte et le choix d'un tracé facile, économique et sans encombre, constituent un mérite plus sérieux, où des ingénieurs que chacun nomme ont trouvé leur gloire, car dans les applications mécaniques les solutions simples sont celles qui demandent le plus de recherches. Toutefois, dans le tracé d'un chemin de fer, la solution simple n'est pas toujours la bonne. On en a une preuve dans le formidable tunnel qu'on perce si laborieusement sous le Mont-Cenis, au lieu de suivre, avec des courbes et des rampes impraticables, les sinuosités des vallées, où les avalanches sont d'ailleurs à redouter pendant une moitié de l'année. Sans multiplier les exemples, il suffira de reconnaître que si les ingénieurs n'ont pas le privilége d'éviter les erreurs, il y a dans le contrôle respectif d'une administration ramifiée en plusieurs branches, travaillant avec des préoccupations diverses, une première garantie de cette bonne étude des plans d'où résulteront pour un chemin de fer la durée et la sécurité.

Nous venons de parler du tracé. Pendant que l'ingénieur de la voie l'étudie sur les données du service de l'exploitation future, les plans des machines s'élaborent d'autre part chez l'ingénieur du matériel. Les plans discutés et adoptés par la compagnie, par l'administration supérieure, on arrive à la période d'exécution, dont la première phase est le choix des matières premières. Telle en est l'importance sur les chemins de fer, sujets à tant de fatigue, qu'on va les chercher parfois très loin, quand elles se trouvent cependant sur place, notamment la chaux, les cimens et la pierre de taille, les terres, les bois et les métaux.

Les terres employées à dresser les remblais ou chaussées doivent être choisies et classées. Autant que possible on écarte les argiles,

que la pluie délaie, les sables pulvérulens, qui s'éboulent, et les tourbes, qui, en se comprimant comme l'éponge, fournissent une voie élastique où les oscillations sont insupportables. Telle est l'origine de ces amoncellemens de terres inutiles qu'on voit avec surprise le long de certains chemins de fer, et de ces *emprunts* qu'on laisse trop souvent à l'état de fondrières marécageuses. Quelque mauvaises que soient les terres sur place, il faut souvent les employer faute de mieux, et alors on a recours à des artifices intéressans. Sous ces talus que suit l'œil indifférent du voyageur sont des pilotis ou des fascines qui fixent les terres; quelquefois un drainage fait écouler les eaux intérieures; les empierremens, les gazonnages, les plants d'arbres, ont aussi leur utilité comme moyen de consolidation.

Les bois sont à leur tour l'objet d'une réception à laquelle président des employés spéciaux dits *forestiers*. En les recueillant, ils étudient la nature, l'âge, la provenance, l'époque de la coupe, car ces conditions ont une grande influence sur la qualité. Les bois durs seront toujours préférés malgré l'élévation du prix. C'est à multiplier ces essences qu'on doit surtout s'attacher dans le reboisement. Si les bois durs font défaut, on durcit les bois tendres par divers procédés dits conservateurs. On connaît le système Boucherie et ceux qui introduisent mécaniquement entre les fibres ou pores du bois des matières bitumineuses ou salines, venant prendre la place de la substance aqueuse. C'est une opération intéressante, mais délicate, à surveiller de près, car le but peut être dépassé, le bois brûlé, altéré prématurément, privé de son élasticité naturelle.

De tous les matériaux, aucuns ne doivent être plus sévèrement choisis que les métaux entrant dans la fabrication des rails et la construction des machines. Le temps est passé où l'on croyait le fer toujours assez bon pour la voie. Les railways demandent aux métaux des propriétés si strictement requises, qu'on est souvent forcé de faire contribuer le globe entier aux fournitures. Les cuivres de Russie, les fers du Yorkshire, les aciers de Prusse et ceux qui proviennent de la cémentation (1) des fers de Suède doivent la préférence qui leur est accordée à un rare assemblage de toutes ces qualités.

(1) La cémentation est une opération par laquelle on incorpore au fer forgé, ou relativement pur, une proportion donnée de carbone qui en change la structure, en augmente la dureté, le rend élastique et sujet à la *trempe*. En un mot, l'acier est un fer carburé où le carbone est chimiquement uni au fer molécule à molécule. Voilà du moins ce qu'enseignait la science jusqu'aux récentes études de M. Frémy, qui a renversé toutes les idées reçues sur l'acier. Aujourd'hui il paraîtrait que le rôle du carbone est douteux, et qu'on peut faire de l'acier à l'aide de nouveaux élémens donnant à plusieurs de nos fers français les propriétés voulues.

Nous n'avons pas nommé la France parmi les nations privilégiées pour les matières premières de la mécanique; elle possède cependant plusieurs usines qui défieront bientôt toute rivalité, pour peu qu'elles soient encouragées. Toutefois, malgré l'intérêt qui s'attache à l'industrie indigène, la nécessité d'avoir un matériel parfait nous oblige à demander à l'étranger ses produits d'élite, au moins à titre de comparaison. Le nouveau régime douanier a favorisé ces introductions, et l'on ne citerait guère de matériaux offrant de sérieuses garanties de durée qui n'aient été reçus à l'épreuve, quels qu'en fussent l'origine et le prix. En ce moment, c'est entre le fer et l'acier que la lutte est ouverte. La France, l'Angleterre, la Prusse surtout, ne cessent de fournir leur contingent à des expériences qui se suivent à grands frais, tant il importe que dans le matériel des chemins de fer on puisse compter sur des matériaux durables et d'une qualité constante.

Ces matériaux étant choisis et prêts à être convertis en organes mécaniques, il y a toute une école d'inventeurs qui, en prévision des ruptures, proposent de multiplier les organes additionnels. Si l'on interroge à ce sujet le praticien consommé, il répondra que chaque complication ajoute aux chances d'avaries, que ces palliatifs sont souvent plus à craindre que l'accident lui-même, et que, s'attaquant au mal dans son essence, la vraie loi de la sécurité est de donner aux machines le maximum de simplicité, en n'y introduisant que des organes si solides, si bien éprouvés, si judicieusement fabriqués, que les ruptures ne se produisent plus qu'à l'état d'exception très rare. Si attentif que soit l'homme, si grande que soit sa prudence, Dieu y a mis sa borne comme à tout ce qui est de son œuvre. Les machines ne peuvent donc pas être absolument garanties contre toute possibilité d'accident; mais, à force de prévoyance dans la construction, on en est venu à une perfection qu'on eût regardée comme un rêve au temps de Jacquard et de Vaucanson.

Le choix rigoureux des matières est le premier moyen d'arriver à cette perfection relative; il faut ensuite donner à ces matières la forme et les dimensions voulues pour une résistance à toute épreuve. Nos anciens traités de mécanique enseignaient que les matériaux ne doivent être soumis dans leur emploi qu'au sixième ou au dixième de leur point de rupture. Sur les chemins de fer, toute pièce qui, en cédant, pourrait causer un accident sérieux est parfois au-delà du vingtième de ce point de rupture, c'est-à-dire que pour la casser il faudrait développer vingt fois l'effort destructeur auquel la soumet son service, ou bien que, pouvant rompre sous une charge de 20 kilogrammes, on ne lui en fait porter qu'un seul qui ne la fatiguera jamais; mais, pour en arriver à ces déterminations, que

d'études préalables! que de probabilités à calculer! Ah! qu'on ne rie pas des cent pages d'équations que remplit tel mathématicien pour démontrer la meilleure forme d'un rail ou d'une roue; qu'on ne s'étonne pas que tel savant demande avec tant de labeur à la nature le secret de ses formes toujours si judicieuses! Malheureusement les difficultés de cette étude sont si grandes que souvent, à force de creuser la science, il vient une heure où l'on s'y perd, au moins pour quelque temps, au milieu des contradictions. C'est un grand danger; c'est par ces incertitudes de la science que des catastrophes arrivent trop souvent, et, il faut bien le dire, la mécanique, ainsi que la chimie et la physique, dont elle s'inspire, en est un peu là pour le moment. Que de théories admises hier sont aujourd'hui contestées! Qu'est-ce que l'acier? Les métaux changent-ils ou non de structure et de résistance avec le temps? Que de questions semblables dont il faut qu'au milieu de controverses passionnées la part soit faite par l'ingénieur dressant ses plans et choisissant les matériaux d'un chemin de fer!

Ces plans achevés, les matériaux choisis, les types adoptés, les proportions convenues, il reste à faire exécuter les terrassemens par un entrepreneur et les machines par un constructeur. Trop longtemps l'exécution de nos chemins de fer et de leur matériel fut confiée aux Anglais et aux Belges, qui nous avaient devancés dans cet art où maintenant on nous imite. La compagnie du Nord, la première, demanda tout à l'industrie française, et aussitôt se reproduisit l'élan industriel qui avait eu lieu en 1840 pour les constructions maritimes. Pendant que de grandes entreprises de terrassemens s'organisaient, il s'élevait à Paris, au Creusot, en Flandre, en Alsace, des ateliers qui ne le cédaient en rien aux célèbres fabriques de Manchester, de Liége et de Berlin. Aujourd'hui nous avons en France cinq constructeurs pouvant fournir annuellement quatre cents locomotives, dix grandes fabriques de wagons, seize principales forges ou fonderies de premier ordre et un nombre considérable d'usines spéciales en tout genre.

Nous disons spéciales, car n'est pas appelé qui veut à construire le matériel des chemins de fer. Pourquoi l'exclusion? Elle est blâmable, sans doute, quand elle vient de la faveur ou du parti-pris, de l'esprit de corps ou du monopole; mais elle s'explique ici par la nécessité de ne confier qu'à des maisons éprouvées la création d'une œuvre où les erreurs ont de si terribles conséquences. La loyauté et le savoir vulgaire ne suffisent pas : il faut un système arrêté de travail, un outillage adapté à chaque détail et des soins incessans; il faut, en un mot, ce qu'on nomme *une spécialité*. On est devenu d'une singulière exigence dans les constructions, et l'on a raison;

la mécanique est maintenant un *art* où l'on n'accepte plus l'œuvre grossière des anciens charrons.

Comment s'élever enfin à la perfection voulue pour tous ces organes se comptant par milliers, dont chacun passe par tant de mains, du *fondeur* à l'*affineur*, puis au *forgeron*, d'où il arrive successivement au *traceur*, aux *ajusteurs*, enfin aux *monteurs?* — Il y a pour cela deux garanties de sécurité : d'abord les types de pièces se réduisent au moindre nombre possible; chaque pièce se fait avec précision sur un outil réglé une fois pour toutes, et d'après une *matrice* ou modèle aciéré que l'ouvrier ne peut limer pour l'altérer; puis on la vérifie d'un seul coup de main avec un instrument analogue, nommé *jauge* ou *gabarit*, qui doit s'y rapporter exactement. L'autre garantie, c'est que le travail est combiné de manière à fournir un contrôle respectif des ouvriers malgré eux, en sorte que l'action de l'un vient révéler à temps la négligence de l'autre. Il y a des usines où le métal des roues et essieux se choisit à la main, morceau par morceau; il y a une aciérie où le chef lui-même fait le triage des lingots. Dans un bon atelier, aucune pièce n'est livrée sans avoir été reçue, éprouvée, vue pour ainsi dire à la loupe par plusieurs hommes spéciaux qui se complètent. La supériorité de certaines usines d'Angleterre et d'Allemagne a souvent appelé l'attention de la France. Nous-même, chargé d'une mission spéciale, avons visité les usines d'outre-Manche, tandis que d'autres explorations se poursuivaient en Allemagne, où l'industrie métallurgique fait des progrès plus remarquables encore peut-être qu'en Angleterre. Nous avons pu reconnaître que les usines les plus célèbres de l'Angleterre ne devaient leur supériorité ni à des secrets impénétrables, ni à des conditions purement locales. Le triage minutieux des matières, le rebut sévère des pièces imparfaites, voilà ce qui explique l'importance des grandes fabriques du Yorkshire, de Manchester, de Glasgow : voilà ce qui assurera quelque jour aussi la supériorité à nos usines françaises.

II.

Quand la voie est terminée, quand le matériel est sorti de l'atelier, surviennent de longs essais et même des épreuves, dites *à outrance*, qui en font bien vite apprécier les qualités et les ressources. Prenons pour exemple la locomotive. Elle a été éprouvée à froid, puis à chaud; l'agent de l'autorité administrative a *contrôlé* les proportions réglementaires, *poinçonné* les réservoirs de vapeur et les appareils de sûreté. L'inspecteur de la compagnie, qui a vu fabriquer la machine pièce à pièce et qui connaît les côtés douteux à

surveiller, fait ensuite allumer le foyer; il monte sur la plate-forme; avec lui sont un mécanicien d'élite, le contre-maître des ateliers, l'ingénieur de l'état qui délivrera le *permis de service*. On fait un voyage *à blanc*, c'est-à-dire sans charge utile remorquée. La vitesse et l'effort de traction sont poussés dans des essais successifs au-delà des limites *de régime*. Tout ayant bien marché, la machine est admise à faire le service des gares et de la banlieue, en restant sous les yeux des chefs de la compagnie. Au terme de ce noviciat, et après la révision des défectuosités inévitables qui avaient échappé, elle entre dans le service courant. Des mesures analogues sont appliquées, suivant le degré d'importance, à toutes les pièces du matériel.

Quelque parfait que soit un matériel mécanique mis en activité après tant de soins, il se fatigue bientôt en raison du travail. Un navire à la fin d'une campagne, une batterie d'artillerie qui revient d'expédition, une locomotive après six mois de parcours, sont en triste état; l'usure parvenue à un certain degré dégénère vite en délabrement, et alors disparaît la sécurité. Nulle part l'usure n'est aussi rapide que sur les chemins de fer, où les organes, réduits au minimum de poids et de volume, sont animés d'une très grande vitesse; mais les ressources de réparation immédiate, dont ne peuvent disposer ni la marine ni l'artillerie, les chemins de fer les possèdent dans des ateliers disséminés le long de la voie, de telle sorte qu'on peut arrêter les avaries au début, — soit sur place, durant le trajet même, sans autre inconvénient qu'un léger retard, soit en changeant de machine à la station la plus rapprochée, où tout a été préparé au premier avis transmis par le télégraphe.

Ce n'est pas assez : il faut combattre jusqu'au principe des avaries. On n'attend donc pas que le matériel refuse son service : quand il a fait un parcours donné, et que l'on peut craindre que l'usure ne dégénère en délabrement, le matériel rentre aux ateliers pour être soumis au moins à l'inspection. Afin de déterminer ces époques de retrait de service, les compagnies dressent une statistique, qui constitue l'un des plus curieux élémens de la science de l'exploitation. La statistique des chemins de fer a été l'objet de quelques critiques. On a condamné les complications administratives qu'elle entraîne; on a même dit qu'elle fournit des données contradictoires. C'est qu'alors elle s'est attachée trop exclusivement aux faits matériels, sans tenir compte des circonstances locales qu'une statistique bien dressée doit enregistrer, car dans l'application, loin que tout soit absolu comme en mathématiques, où l'on ne voit qu'un problème abstrait, il y a toujours des lois diverses à coordonner suivant les temps et les lieux. Il s'agit par exemple de deux types de ma-

chines : pour chacun, la statistique enregistrera non-seulement le parcours respectif, mais la nature des matériaux, les consommations, les localités et les charges de service. S'il faut absolument comparer les deux types, on égalisera toutes ces circonstances; mais dans la pratique on aura soin de ramener le service à des conditions moyennes qui permettent l'emploi de tous les types, dont on réduit d'ailleurs le nombre. La statistique est alors très simple : il ne reste à inscrire que peu de chiffres en des colonnes de tableaux préparés. Hors de ce système, on est réduit au hasard, aux impressions de chacun; mais dans un grand ensemble administratif il faut marcher d'un pas sûr à travers toutes les opinions, et ne pas regarder comme superflus les rouages et les dépenses qui traduisent la vérité en chiffres péremptoires.

Voilà donc comment, au milieu de détails infinis, le directeur d'un railway peut suivre son matériel; il ouvre son registre, et d'un coup d'œil il en saisit l'histoire. Les roues par exemple, qui se comptent par milliers sur une grande ligne, les essieux, dont la rupture est si dangereuse, ont leur numéro et leur marque de série; la provenance, les particularités de fabrication, le genre et le degré de surveillance à exercer, le service, sont indiqués sur le registre de statistique. On y inscrit chaque mois le parcours fourni en addition au parcours antérieur. Quand le total s'élève, on s'inquiète, on prescrit un redoublement de surveillance. Avant même que des avaries surviennent, on fait des épreuves sur quelques spécimens de la série; s'il y a lieu, on en opère d'emblée le retrait général, et les vieilles roues retournent aux forges, où elles sont converties en fer neuf. Tout au plus on achève de les utiliser dans le transport des marchandises ou dans les gares, là en un mot où les accidens, s'ils arrivaient, ne menacent aucune vie. La statistique fait-elle reconnaître que le service des roues rentrées en réparation a été de courte durée, c'est un avertissement dont on se hâte de profiter, soit pour opérer le retrait de la série plus tôt que de coutume, soit pour modifier la fabrication des roues à venir.

Pendant que l'ingénieur se livre à ces études dans son cabinet, les roues en service sont l'objet d'une surveillance continue sur la voie même. On a pu remarquer en voyageant sur les chemins de fer un ouvrier à l'œil intelligent qui, aux stations principales, va frapper d'un marteau chaque roue du train. Ce *visiteur* reconnaît, au son rendu par le métal, si la roue est saine ou si un bruit de cloche fêlée accuse des lésions. Il inspecte de même les ressorts, attelages ou autres pièces importantes. On n'imaginerait pas quelle finesse acquièrent ses sens pour juger des altérations. S'il découvre le plus léger indice d'avarie, il fait changer le véhicule, ou trans-

met du moins l'*avis de suivre* au visiteur voisin. Grâce à ce contrôle combiné, les accidens provenant des roues sont presque inconnus, et nous pouvons sans témérité nous confier à ces grêles engins qui, dans leur parcours de Paris à Lyon, ont tourné cent soixante-dix mille fois.

Afin de n'être jamais prises au dépourvu et de pouvoir éliminer sans retard les roues douteuses, les compagnies ont toujours un grand approvisionnement, un *parc à roues*, où sur un vaste espace celles-ci sont alignées et classées en plusieurs lots, selon le degré de confiance que mérite la fabrication; on y puise selon les besoins du service. Ainsi en est-il des divers organes du matériel, pour lesquels il existe des magasins généralement peu connus. On visite volontiers les ateliers, les dépôts de locomotives; trop rarement on étudie les magasins de chemins de fer.

Comme les roues, les tubes de chaudières sont des pièces de détail qui, par le nombre et l'importance, ont dû faire l'objet d'une organisation curieuse. On sait que, pour multiplier sous un volume réduit la surface de chauffe des chaudières de locomotive, on fait passer la flamme du foyer dans un faisceau de tubes en cuivre traversant un gros cylindre contenant l'eau à vaporiser. Une locomotive a en moyenne 200 tubes offrant une surface de 100 mètres carrés sous moins de 5 mètres cubes. Une grande compagnie possède environ 500 locomotives; ce sont donc 100,000 tubes dont il faut prendre soin.

L'explosion d'un tube n'est pas un accident de nature à menacer les voyageurs; mais elle paralyse la machine, et tout arrêt imprévu au milieu de la multiplicité des trains est une cause de désordre général. Les tubes sont minces; ils s'usent vite et inégalement, on ne peut les visiter tant qu'ils sont en place dans la machine; par conséquent la rupture de ces pièces causerait à l'exploitation de fréquens embarras, si une statistique appropriée ne faisait connaître le parcours au-delà duquel les tubes probablement fatigués doivent être changés. Quand ce parcours est terminé, la machine rentre aux ateliers; on démonte la chaudière, les tubes sont lavés mécaniquement jusqu'au vif du métal, puis ils passent tour à tour sur une sorte de balance accusant la perte de poids que l'usure leur a fait subir. Une seconde vérification est nécessaire, car un tube peut encore posséder une bonne épaisseur générale et avoir des points faibles provenant d'une inégale usure. Chaque tube passe donc sur une seconde machine où il subit une pression intérieure au moins double de la pression de service. Après ces deux épreuves, les tubes sont classés en plusieurs lots. Dans le premier sont ceux équivalens à des tubes neufs; dans les autres, et à différens degrés,

sont les tubes solides encore, mais plus ou moins fatigués, qui n'ont pas besoin de durer plus que la machine où ils entrent.

Nous venons de parler des roues et des tubes. Si une surveillance si active s'exerce sur les pièces de détail, que sera-ce pour cet ensemble redoutable qu'on nomme une locomotive! La complication de cette machine effraya si bien les premiers entrepreneurs de chemins de fer qu'ils firent longtemps la traction des trains de voyageurs avec des chevaux. Il y a peu de Lyonnais âgés de trente ans qui ne se rappellent comme un curieux souvenir d'enfance les deux berlines du chemin de fer de Saint-Étienne avec leurs trois chevaux lancés au galop. On connaissait cependant les locomotives, et c'est même sur cette première ligne française qu'on vit apparaître la chaudière tubulaire, que venait d'inventer l'ingénieur Séguin; mais on n'appliquait la locomotive qu'aux trains de marchandises. Comment eût-on alors accueilli l'illustre Crampton et sa machine parcourant 80 kilomètres à l'heure?

Il est ensuite une pratique trop rarement appliquée en industrie, et à laquelle les ingénieurs de chemin de fer attachent essentiellement les garanties de sécurité et d'entretien économique. Nous avons dit que les organes d'une machine sont toujours construits en vue d'un travail supérieur à l'effort normal; de même on ne fait produire à l'ensemble qu'une fraction de la puissance dont il est doué. Une locomotive est une machine à vapeur de 200 à 600 chevaux; les deux tiers au plus de la force sont développés dans la remorque ordinaire d'un train. Il y a deux raisons pour ne pas dépasser cette limite : la première est que pour prolonger l'existence d'un moteur il faut en ménager les forces, la seconde qu'une machine doit toujours avoir en réserve la puissance voulue pour parer aux éventualités, aux pertes de temps, aux surcharges de trains, aux vices de viabilité, en un mot à tous les accidens qui causent des retards, toujours graves dans un service où les trains se suivent parfois à cinq minutes d'intervalle.

Trop souvent dans l'industrie, contrairement à cette sage coutume des chemins de fer, on emploie sans réserve la puissance *maxima* des moteurs; c'est une grande faute dont peut souffrir l'intérêt public. La machine trop faible est forcée pour fournir aux besoins imprévus; raisonnant comme l'avare, on s'est dit que là où il y avait pour 8 chevaux, il y en aurait bien pour 10. Nous avons même vu à l'œuvre une machine de 35 chevaux à qui on en faisait produire 57. Il s'ensuit une incommodité actuelle et un danger à venir. L'incommodité est dans les torrens de fumée que vomit le fourneau trop petit pour la masse de combustible engouffrée. Le danger à venir des machines forcées est celui des ruptures. Or rompre, pour une machine à vapeur, c'est faire explosion, c'est projeter à grande dis-

tance des masses de plusieurs centaines de kilos. On ne compte pas dix explosions de locomotives depuis l'origine des chemins de fer, et presque toutes ont été produites par des vices de construction ou des imprudences manifestes. D'où vient dans l'emploi de la plus brutale des machines à vapeur cette sécurité relative? De la loi qu'on s'est imposée de ne la faire travailler qu'en ménageant ses forces, de ne jamais attendre qu'elle succombât à la fatigue, de l'entretenir toujours en bon état, grâce aux chômages périodiques pendant lesquels elle rentre en réfection.

La détermination de ces chômages est un des points les plus délicats de la science de l'exploitation des chemins de fer : d'abord elle dépend des circonstances locales et doit varier avec elles; ensuite il y a beaucoup de degrés entre le délabrement et l'usure acceptable. Si l'on approche trop du premier, la réparation est dispendieuse et peut équivaloir à une reconstruction totale. Si les machines chôment trop tôt, la perte des services qu'elles pourraient rendre encore nécessite un trop grand nombre de machines supplémentaires. Il y a donc tendance à prolonger le service autant que possible. De 12,000 kilomètres qu'il atteignait à peine à l'origine, le parcours moyen des locomotives s'est élevé à 25,000 et même à 30,000 kilomètres, grâce aux progrès de toute nature qui ont été réalisés sans rien ôter aux conditions de sécurité et d'économie. Il est manifeste que les accidens imputables au matériel sont de plus en plus rares; quant à l'économie, il suffira de dire que, sur 1 franc environ que coûte la traction par kilomètre, on compte au plus 35 centimes pour l'entretien de la locomotive et du tender.

Telles sont les mesures administratives par lesquelles un directeur maintient, relativement à peu de frais, son matériel en bon état permanent, et prévient le danger du délabrement. Ces mesures ont besoin d'être complétées dans le service actif. Prenons encore ici les locomotives pour exemple. A chacune d'elles sont attachés deux employés qui la suivent et la connaissent à fond : ce sont le mécanicien et son chauffeur ou plutôt son aide, son *compagnon*, un mécanicien en second, qui deviendra chef à son tour. Ce sont des hommes choisis, robustes, doués de sang-froid et de courage, d'initiative et de résolution, d'une bonne vue pour plonger au loin sur la voie, d'une oreille fine pour saisir le claquement des articulations détraquées, d'un odorat délicat pour sentir la graisse brûlée entre les parties frottantes qui chauffent, *grippent*, se détruisent et menacent de rompre. Cette classe d'hommes est vraiment intéressante. Nous parlions de leur courage. Que de fois nous les avons vus affronter le péril pour sauver leur train et rester à leur poste avec la perspective de la mort! Quel dur métier est le leur aux jours de pluie, de neige, de grand froid et même en été,

quand, ruisselans de sueur, ils subissent le violent courant d'air qui résulte de la marche rapide! Voyez-les, ces beaux hommes si gais et si robustes, après quinze ans de service! S'ils ne sont pas perclus de rhumatismes, leurs yeux, irrités par le vent et la poussière, souffrent de vives inflammations; leurs jambes tremblent affaiblies par les trépidations de la machine. Et cependant peu de métiers sont aussi recherchés que le leur par les ouvriers d'élite, ce qui permet un choix sévère. Les postulans entrent d'abord aux ateliers, deviennent d'habiles ajusteurs, se familiarisent pendant deux ans avec les machines. Ils subissent ensuite un examen et deviennent aides ou chauffeurs autorisés par un brevet à monter sur les machines, d'abord dans les gares, puis sur la ligne. Admis au titre de mécanicien, ils s'élèvent de classe en classe, avec un avancement qui encourage leur émulation, jusqu'au grade de chef de dépôt. Chauffeurs de dernier ordre, ils avaient 1,200 francs de traitement; ils en ont 4,000 comme mécaniciens de première classe. En outre il leur est alloué des *primes* qui peuvent augmenter ce traitement fixe d'un tiers, mais qui se combinent avec des amendes et des mises à l'ordre du jour. A chaque machine il est attribué une consommation donnée de combustible, graisse, etc.; une partie de la quantité économisée est pour le mécanicien, sous la condition que tout aura bien fonctionné, car il ne faut pas que le service souffre de l'économie. Si l'allocation est dépassée, le mécanicien en tient compte à la compagnie. Telle est l'émulation qui s'est établie entre les divers mécaniciens que sur une de nos lignes la consommation du coke est descendue, en trois ans, de 14 à 6 kilogrammes par kilomètre.

Il y a aussi les primes pour l'arrivée exacte aux heures réglementaires, pour le mécanicien qui gravit les rampes sans prendre le secours facultatif des machines de renfort, pour celui dont la machine bien gouvernée dépasse le parcours moyen et retarde le chômage périodique, pour ceux enfin dont la conduite honorable n'a fait l'objet d'aucun rapport. D'autre part, il y a les amendes (au profit de la caisse des malades) pour l'irrégularité de marche, pour l'excès de vitesse, pour les retards non justifiés, pour l'échauffement des pièces frottantes, la dépression du niveau d'eau dans la chaudière, etc... Quant aux fautes graves, telles qu'un accident, l'ivresse, la désertion du poste, elles ne peuvent se renouveler, parce qu'elles sont immédiatement l'objet de la mise à pied ou du renvoi, sans préjudice de la répression légale.

Aux soins dont la machine est l'objet de la part du mécanicien et de son *compagnon* vient s'ajouter, aux stations, la surveillance d'une multitude d'employés spéciaux. D'abord il y a le *chauffeur de gare*, qui prépare la machine, pendant une heure au moins avant

son service, en attendant la venue du mécanicien. Celui-ci et son aide complètent la préparation. Le chef du *dépôt* (relais où remisent les machines) préside en personne à tous ces travaux. Sur la voie, il y a les inspecteurs faisant leur visite à l'improviste, et les chefs des *dépôts* intermédiaires, dont la présence est obligée à chaque passage de train. A l'arrivée, la machine passe pièce à pièce aux mains des *nettoyeurs*, puis, s'il y a lieu, des ouvriers *monteurs*. En résumé, vingt personnes au moins ont inspecté minutieusement le matériel dans un parcours de 500 kilomètres.

Afin que les inspections principales au départ et à l'arrivée soient sérieuses et non superficielles, un délai de plusieurs heures s'écoule toujours entre deux services : la machine qui part le matin de Paris pour Épernay n'en reviendra que le soir, et le mécanicien reposé portera sans peine dans son travail cette attention de tous les instans qui est la première garantie de sécurité. Le repos quotidien ne suffit pas : chaque semaine, la machine reste au moins deux jours au dépôt, pendant lesquels on procède à des visites et à des nettoyages à fond, ainsi qu'au *réglage* général.

On peut maintenant comprendre comment il est possible d'entretenir et de transformer le matériel des chemins de fer relativement à peu de frais, et comment se trouve résolu le problème de la sécurité au milieu de tant de détails dangereux dès qu'il y a fatigue, usure ou avarie. Des soins extraordinaires et le contrôle dans la création primitive, une inspection continuelle pendant le service, une réparation de tous les jours, la préoccupation constante de ne point abuser du matériel et de ne pas lui demander toute la force qu'il possède, des chômages périodiques précédant l'époque où l'usure peut dégénérer en délabrement : tels sont les moyens consacrés par l'expérience. La conclusion est que le matériel dure indéfiniment, que ses élémens se renouvellent chaque jour, que la dépense est une charge quotidienne qui a commencé presque avec l'exploitation. Avec la réfection périodique se font les changemens qu'indique le progrès sans charge nouvelle. En remplaçant un organe, on lui fait revêtir la dernière expression de l'art, et, comme ce renouvellement n'est que trop rapide, il est rare que le génie des inventeurs soit en avance. La voie a déjà été refaite plusieurs fois; les vieux rails sont retournés aux forges, qui en ont rendu d'autres plus forts et de meilleure forme pour porter les grosses locomotives nouvelles. Celles-ci ont renvoyé les petites machines d'autrefois sur les embranchemens secondaires, lorsqu'elles ne se sont pas fortifiées elles-mêmes à mesure qu'elles rentraient aux ateliers. Les unes ont reçu de grandes roues, à d'autres on a remplacé les cylindres usés par des cylindres plus forts; ici les organes ont été consolidés pour un plus rude service; là, en démontant la chaudière pour la visite

périodique, on lui a donné plus de puissance vaporisatrice. Les compagnies emploient encore une bonne partie de leur matériel d'origine parfois sans doute bien éloignée de sa première forme; mais il y a des locomotives qui atteignent près de 800,000 kilomètres de parcours ayant leurs organes fondamentaux des premiers temps et toutes les qualités d'une machine neuve.

Il est encore intéressant d'étudier comment on utilise les élémens épars du matériel en dissolution jusqu'à cette perte finale qui est la loi de la nature : rien ne se perd, tout se recueille, parce que, dans un grand ensemble, les plus minces détails réunis forment de grosses masses. Le vieux métal retourne aux forges et aux fonderies; les rognures de fer, les *tournures* de fonte sont recherchées par les aciéristes; les débris du combustible, mêlés à du goudron, se moulent en *briquettes;* les traverses en bois qui ne peuvent plus porter les rails se découpent sur une curieuse machine, et deviennent les coins fixant ces rails dans leurs agrafes; les débris forment des fagots précieux pour l'allumage des locomotives.

En somme, il n'y a vraiment que deux cas où le matériel est condamné à un rebut définitif, au dépeçage et au remplacement total : premièrement quand il y a eu vice radical de système ou d'exécution, secondement quand par accident il y a destruction générale rendant la réparation plus coûteuse que l'acquisition d'un matériel neuf. Alors il peut y avoir désastre. Ainsi périssent des entreprises mal commencées, mal conduites; ainsi éclate trop souvent l'imprudence de certains industriels qui fondent à la hâte sans garantie de durée.

Quant aux accidens de chemins de fer, ils émeuvent beaucoup le public, cela se conçoit. De cruelles accusations poursuivent alors les compagnies, auxquelles on ne reproche rien moins que l'insouciance pour la vie humaine. Si l'on savait ce qu'il en coûte de pertes matérielles après la douleur d'avoir fait des victimes, on comprendrait en quel souci ne cesse d'être un directeur pour la sécurité des trains. Essayons de donner quelques chiffres : il ne faut pas une collision bien terrible pour détruire presque en entier les deux locomotives qui s'abordent, et dont le prix varie de 65,000 à 120,000 francs, plus une dizaine de wagons coûtant en moyenne 6,000 francs. En ajoutant les frais de réfection de la voie, la réquisition du demi-bataillon d'hommes de corvée pour rétablir toutes choses, les indemnités, amendes, procès, etc., le coût total d'un accident médiocre atteindra près d'un demi-million.

En somme, si on consulte la statistique, on ne compte pas plus d'une victime sur sept millions de voyageurs en chemin de fer. Lorsque les rapports officiels enregistrent à peine vingt blessés dans la collision d'un train de deux cents voyageurs, on crie presque au

mensonge; il est certain que les gens du métier eux-mêmes ont peine à s'expliquer tant de miracles de préservation. Quels ressorts la nature met-elle donc en jeu à ce moment? Ce n'est point ici le lieu d'insister sur les singuliers phénomènes qui se produisent dans les accidens de chemin de fer : notre tâche était de démontrer comment tout était constitué dans le service courant pour conserver et renouveler le matériel sans grever l'avenir.

III.

Pendant les deux périodes qu'on vient de décrire, — les périodes de création et d'exploitation, — les chemins de fer, on l'a vu, sont soumis à des exigences bien variées, et cependant, pour se rendre entièrement compte de la situation qui leur est faite, il faut encore parler des difficultés de l'avenir. Ces difficultés sont de telle nature que l'industrie même peut se voir condamnée à disparaître devant la mise en pratique d'un mode de transport supérieur. L'invention de ce mode nouveau est dans les droits de l'humanité. Les chemins de fer ont remplacé les diligences et les bateaux à vapeur; qui sait à quel système plus ingénieux et plus hardi ils devront eux-mêmes céder la place? Les aéronautes nous font espérer les routes du ciel, des ingénieurs annoncent aux anciennes voies de terre des locomoteurs qui n'auront plus besoin de rails ni de monopole. Sans vouloir nier ni discuter ces promesses, nous ferons quelques remarques sur les améliorations qui auraient pour but non de supprimer les chemins de fer, mais d'en accroître la puissance. Les réformes projetées doivent satisfaire à des vœux qu'il est facile de résumer en quelques mots : plus de vitesse, plus de comfortable! Tel est le double but qu'on veut atteindre par diverses innovations proposées. Quelle en est donc la valeur pratique?

Écartons d'abord cette objection que les chemins de fer sont assez riches pour tout oser en vue du progrès. Les chemins de fer ne sont pas tenus à moins de prudence que toute autre grande industrie en matière de réformes, surtout en présence de la création prochaine des voies dites du *troisième réseau*, dont l'avenir n'est pas bien connu. Un autre point capital, c'est que les chemins de fer existent avec un type qu'on pouvait peut-être mieux choisir à l'origine, mais qui est adopté partout, et constitue un réseau commun où le temps a tout coordonné, tout associé. On sait quelle est l'effroyable complication de ces rouages mécaniques et administratifs en personnes et en choses. Chaque détail est solidaire de la masse, un seul mouvement qui s'arrête peut être un principe de désorganisation générale. Combien donc faut-il prendre garde de toucher à ce redoutable ensemble! Que d'inventeurs ont cru ne modifier qu'un dé-

tail et ont reconnu que, de proche en proche, ils finissaient par tout bouleverser! Or bouleverser un chemin de fer, c'est mettre en péril les milliers de voyageurs qui parcourent quotidiennement le réseau, c'est troubler les affaires publiques, qui reposent sur la régularité des transports.

Il y a plus, la condition première des voies ferrées, comme de toutes autres voies, est l'unité, la viabilité commune, en sorte qu'un négociant puisse expédier, sans rompre charge et sans souci pour la route, ses marchandises d'un bout à l'autre de la France ou même du continent. A cette condition seule, les chemins de fer peuvent remplacer l'admirable système des anciennes routes de terre. C'est le malheur de nos voies navigables d'offrir partout des différences et des entraves de viabilité : aussi le service y est-il relativement très borné. La nécessité de conserver dans les dispositions fondamentales l'unité de type qui assure la viabilité commune est le principal obstacle à bien des innovations; il y a un profil, un écartement de roues, une distance d'attelage, un poids déterminé, qu'il faut respecter. On comprendra ainsi pourquoi les inventeurs sont parfois accueillis avec réserve par les compagnies, et pourquoi des innovations dont le but semble séduisant tardent à se produire.

Les chemins de fer sont-ils donc condamnés à l'immobilité? Non, car ils sont loin de la perfection : il arrive encore des catastrophes désolantes, les charges d'exploitation sont lourdes, les rouages administratifs compliqués, les tarifs élevés; les relations commerciales demandent plus de célérité, nos habitudes modernes exigent plus de bien-être pour les voyageurs; en un mot, beaucoup de besoins raisonnables demandent à être satisfaits. Qui sait mieux que les hommes d'expérience combien l'état actuel laisse encore place aux progrès et aux réformes? Le temps n'a cependant pas cessé d'en amener. On le reconnaît en comparant deux locomotives, deux wagons construits à dix ans de distance. Et de ce que la voie se compose toujours de deux bandes de fer sur traverses de bois, il n'en faut pas conclure que les lignes de Lyon ou de Nantes sont copiées sur le premier chemin de fer de Versailles.

Veut-on quelques exemples d'innovations récentes? Le télégraphe électrique a fourni aux gares un moyen instantané d'échanger leurs avis pour l'expédition des trains. C'est une révolution dont les avantages sont constatés. En même temps la voie a été couverte de signaux de toute nature, pour le jour, la nuit, le brouillard, les arrêts forcés, le passage des tunnels et des tranchées en courbes, l'approche des stations et des chemins traversant la voie à niveau. Plusieurs de ces appareils ont été rendus automoteurs, c'est-à-dire agissant d'eux-mêmes mécaniquement en dehors du concours du surveillant, à son défaut même et à grande distance. Des freins, des

tampons de chocs et des appareils de sûreté de toute espèce ont été appliqués, ou au moins essayés, en nombre incalculable.

La puissance de parcours des machines et l'économie d'entretien ont fait d'immenses progrès malgré des difficultés nouvelles. On changeait autrefois de locomotive pour aller de Paris à Orléans. On n'en change aujourd'hui que trois fois pour aller de Paris à Strasbourg. Des locomotives puissantes ont permis de transporter des marchandises à raison de 4 centimes par tonne et par kilomètre à des conditions rénumératrices. On a vu apparaître la locomotive Engerth et ses nombreux dérivés. Des locomotives *express* combinées avec des proportions nouvelles des véhicules ont imprimé des vitesses de 80 kilomètres à l'heure dans des conditions satisfaisantes de stabilité. La locomotive *Crampton* est entrée dans le service des lignes françaises.

Les véhicules ont été agrandis en tous sens et garnis beaucoup au delà des prescriptions réglementaires. Par la substitution de la tôle au bois, on va les évaser encore de 5 centimètres. La voiture de première classe est reconnue excellente, celle de seconde beaucoup meilleure qu'autrefois. Le wagon de troisième classe est clos, couvert, vitré, propre; nous sommes bien loin des anciens tombereaux, sans banc ni toiture, qui n'ont pas disparu partout à l'étranger. Les wagons à chevaux, qui offrent encore prise à la critique, sont cependant plus rationnels qu'autrefois. Pour les voyages de luxe, il y a non-seulement les coupés, mais les voitures-salons et les compartimens à lit qu'il suffit de demander un peu à l'avance. Il y a enfin les appartemens roulans pour l'empereur : presque tous les souverains en ont demandé de semblables à nos artistes français; les ateliers du chemin de fer de l'Est seuls ont construit ceux de la Russie, de la Hollande et de l'Espagne. Mentionnons encore les beaux bureaux ambulans pour la poste, les voitures pour les malades, etc. On a réservé un compartiment pour les dames seules; les marchepieds où circulent les surveillans ont été améliorés; ces agens ont été installés dans des guérites vitrées, d'où ils peuvent voir les signaux de détresse. Une cloche ou un sifflet mis à côté du mécanicien avec une longue corde arrivant dans le premier wagon permet au chef de train d'avertir le conducteur de la machine en cas de besoin.

Dans les locomotives, on emploie sans trop d'inconvéniens, et avec une grande économie, la houille crue au lieu du coke. Les pompes dites alimentaires qui fournissaient l'eau à la chaudière ont fait place à l'*injecteur-Giffard*, qui offre beaucoup plus de ressources et de sécurité. A l'aide d'appareils du genre des bascules à peser, on règle sans tâtonnement, et dans les meilleures conditions de stabilité, la répartition de la charge sur les roues des véhicules. Des métaux nouveaux ont été introduits dans le matériel roulant et fixe,

tels que l'acier et les alliages blancs, plus doux que le bronze proprement dit de cuivre et d'étain. Le fer même a été l'objet de tant d'études qu'on arrive presque à le produire à volonté avec les qualités les plus propres aux diverses applications qu'on en veut faire. Chacun a pu remarquer en voyageant combien il y a de types différens de machines. Sur la voie, on aurait à signaler non-seulement ces curieux ponts métalliques qui frappent la vue, mais une multitude de progrès importans sous des apparences modestes, tels que les *éclisses*, réunissant les bouts de rails en formant une voie non interrompue et les divers systèmes d'assainissement.

Les chemins de fer ont en définitive réalisé bien des progrès malgré le danger des innovations. Tous les pays y ont eu leur part. Nous avons nommé les locomotives de Crampton et d'Engerth. De ces deux ingénieurs, l'un est Anglais, l'autre Autrichien; l'aciériste Krupp est Prussien.

Le *frein du curé*, la *boîte à graisse du gendarme*, sont des types classiques dont les noms seuls prouvent qu'on ne demande pas toujours aux inventions d'où elles viennent, mais ce qu'elles valent. Il y a des inventeurs éconduits sans doute; mais que sont trop souvent les auteurs de ces projets qui séduisent le public par de si brillantes promesses? La vue d'un train qu'emporte sur les rails une locomotive est si saisissante que cette merveille surexcite beaucoup d'imaginations; mais, pour innover en industrie, il faut une vue bien large des conséquences de l'innovation et des plans où l'étude ait tout calculé : or voilà ce qui manque en général aux projets des inventeurs. Il est facile de prendre ce nom; mais il ne faudrait pas oublier que Papin, Watt, Lebon, Jacquard, Fulton, préludèrent à leurs découvertes en devenant d'abord des savans distingués, ou au moins les plus habiles praticiens de leur temps. Bien des inventions ne pèchent pas seulement par le défaut d'étude; elles rencontrent l'impossibilité créée par les lois mécaniques, le manque d'espace et la limite de charge, ou elles renouvellent des inconvéniens que l'expérience a révélés. Certains voyageurs demandent par exemple des voitures dont les compartimens communiquent comme en Suisse ou dans le Wurtemberg. Ces véhicules, aux nombreuses fenêtres latérales, sont assurément très agréables pour les voyages de jour; mais on y souffre d'intolérables courans d'air par l'ouverture des châssis dont dispose isolément la moitié des voyageurs. Ce sont de détestables voitures de nuit où l'on est à tout moment dérangé. En général, sur nos chemins de fer, on se dispute les coupés malgré la surtaxe, et les salons sont au contraire peu demandés. Dans le principe, les voitures étaient communes, et ce n'est évidemment pas contre le gré du plus grand nombre de voyageurs qu'on les a compliquées par la multiplication de compartimens isolés.

Ici du moins il n'y a qu'une question de convenance publique et de goût local; mais il y a d'autres plaintes qui ne s'adressent plus seulement à la bonne volonté des compagnies. Les stations sont trop courtes, dit-on. C'est vrai; mais en ne prolongeant le temps d'arrêt que d'une seule minute, comme on compte 60 stations de Paris à Strasbourg, ce sera un retard total d'une heure sur un trajet déjà trop long. — Eh bien! continueront les voyageurs, dont il ne faut pas craindre d'écouter attentivement les objections, accordez-nous plus d'espace, et, pour ces trajets monotones qui n'ont plus les distractions des anciennes diligences, donnez-nous les voitures américaines, avec galeries, dortoirs, buffets, etc. — Ce matériel américain, trop peu connu, mériterait assurément d'être étudié, bien que les conditions de service soient tout autres; mais ce qui frappe à première vue, c'est qu'un train ainsi organisé pour deux cents voyageurs pèserait à peu près le double du poids actuel. Non-seulement les prix perçus devraient être plus élevés, car enfin il faut bien que le service des voyageurs, déjà si peu lucratif, couvre ses frais; mais la puissance des locomotives ferait défaut, dès qu'à la surcharge il faudrait joindre la grande vitesse essentielle à nos lignes françaises. Or cette puissance est étroitement limitée par la voie. Dans une manufacture, un moteur peut toujours en remplacer un trop faible; dans la marine, quand un navire ne suffit plus aux transports, on en construit un colossal, s'il le faut, comme le célèbre *Great-Eastern*; mais les chemins de fer sont moins favorisés : après des accroissemens successifs, les véhicules ont atteint l'évasement au-delà duquel ils n'auraient plus de stabilité, et l'organisme des locomotives semble aussi parvenu à sa limite. De temps à autre, un inventeur heureux trouve à augmenter d'un degré la puissance motrice; tous les ingénieurs s'y appliquent, peu y réussissent.

Élargissez la voie, diront ceux qui ne voient que les résultats. Cela n'est plus possible que par une refonte générale du réseau qui coûterait beaucoup plus que l'établissement primitif, car il faudrait refaire tous les travaux d'art et adjoindre des terrains qui ont parfois quintuplé de valeur. A l'origine, il y eut une grande lutte relativement à la largeur type de la voie. Deux écoles se personnifièrent en deux ingénieurs anglais, Brunel et Stephenson. Le premier donna sept pieds de large à la voie du *Great-Western railway*, avec un évasement correspondant aux voitures et aux chaudières. Les locomotives, bien plus puissantes que partout ailleurs, y sont loin d'être arrivées à leur limite extrême, et les véhicules ont une stabilité qui a permis d'atteindre couramment des vitesses de 100 kilomètres à l'heure. Et cependant, avec Stephenson, la presque universalité des économistes a préféré la voie réduite à cinq pieds, comme plus en rapport avec les frais à prévoir et les revenus à espé-

rer, deux élémens qui doivent toujours se balancer dans une entreprise. Tels sont tous les chemins de fer, sauf quelques exceptions qui constituent des lacunes et des lignes isolées dans le réseau, à moins qu'elles ne s'y rattachent par des artifices dispendieux, comme le *Great-Western railway*, où l'on a mis un troisième rail intermédiaire qui ramène la voie à l'écartement ordinaire.

Malgré les conséquences bien connues aujourd'hui de l'isolement, les ingénieurs viennent d'assigner une largeur inusitée aux lignes russes, espagnoles, portugaises et indiennes, tant le trafic des chemins de fer a dépassé les prévisions. L'avenir seul permettra de juger cette innovation. Quant aux lignes existantes, ce n'est plus que par degrés insensibles qu'elles peuvent s'élargir. A l'origine, les rails étaient écartés de 144 centimètres; on compte aujourd'hui 1 centimètre de plus. Il en sera sans doute de même dans quelques années, et avec le temps les ingénieurs seront un peu plus à l'aise pour donner au matériel les proportions qu'exige l'accélération des vitesses.

L'accélération des vitesses, voilà le progrès le plus ardemment désiré; nous en sommes venus à trouver les trains omnibus insupportables. Aussi l'attention est-elle acquise aux plus fabuleuses promesses des inventeurs en fait de vitesse. N'a-t-on pas vu récemment même des recueils techniques signaler à leurs lecteurs des projets de chemins de fer où les trains feraient cent lieues à l'heure! Ces propositions ont été placées sous des noms d'une telle autorité que les hommes du métier eux-mêmes se sont émus. L'un de ces projets les plus vantés dans des comptes-rendus pompeux a eu les honneurs d'un essai d'application dans le jardin public d'une ville de province : la machine est un assez curieux jouet à ressort, dont la détente lance un véhicule sur la voie avec une grande vitesse initiale. L'inventeur attend qu'on lui fasse une machine pratique. Le problème n'est pas facile à résoudre, car la force nécessaire pour mouvoir un train de quinze voitures à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure n'est rien moins que de 250 chevaux. Pour cent lieues de vitesse, elle serait d'environ 2,000 chevaux, et c'est ce travail immense qu'on prétend demander à des ressorts en action continue!

Après le chemin de fer à ressort est venu un autre système qui doit l'égaler au moins en vitesse, et dont il a été beaucoup parlé. Avec celui-là, on irait de Paris à Marseille en deux heures et demie; nos premiers ingénieurs le patronnent, et la plus haute approbation que puisse chercher un inventeur ne lui a pas fait défaut. Voilà ce que l'on vient de lire textuellement dans l'une des premières *revues* anglaises. Nous n'avons pas besoin de dire que les éminens ingénieurs nommés sont aussi surpris de la merveilleuse invention qu'on leur prête qu'Herschel le fut dans son temps pour la découverte des

habitans de la lune qui lui fut attribuée. Quant à nous, c'est vainement que nous avons recherché l'origine de cette mystification.

Aurait-on eu en vue le *chemin de fer hydraulique* de M. Girard?... M. Girard est bien loin de prétendre à ces vitesses que la foudre ne désavouerait pas; son système est une savante combinaison dont un spécimen en grand fonctionne à Bougival, près Paris, et où la résistance de traction est très réduite. Qu'on se figure, au lieu des rails, deux longrines sur lesquelles glissent des patins mis sous les wagons à la place des roues. Entre la longrine et le patin s'infiltre une nappe d'eau refoulée, en sorte qu'au lieu du frottement accoutumé de fer sur fer, il y a ce glissement si minime d'eau sur eau dont la marche des bateaux fournit l'exemple. Voilà pour la voie. Quant au moteur, il consiste en un jet d'eau lancé mécaniquement avec force sur les aubes courbes d'une sorte de turbine attenant au wagon, et celui-ci est chassé en avant. Les injecteurs sont distribués sur la voie à des distances calculées et en nombres voulus suivant le profil; les agencemens se prêtent aux nécessités du service, et, par des combinaisons spéciales, on pare aux accidens, tels que la gelée en hiver, etc. Nous ne pouvons plus amplement décrire ici ce système : son avenir ne peut pas être jugé, mais les essais sont sérieux; l'idée est plus qu'ingénieuse, elle est rationnelle. Si elle devient complétement pratique, il est possible que la diminution de résistance et l'économie de force motrice fassent baisser les frais de transport et accélérer les vitesses, deux problèmes, avons-nous dit, qu'on poursuit avec raison de toutes parts, et dont il importe de préciser la difficulté.

Examinons d'abord le reproche fait au service français d'être moins accéléré qu'en Angleterre. Le reproche est-il fondé? Oui et non. Non, la vitesse absolue des trains *express* en Angleterre ne dépasse pas la moyenne réglementaire en France sur nos principales lignes. On cite bien quelques exemples de rapidité extraordinaire : ainsi on parle souvent d'un voyage du maréchal Soult, à raison de trente lieues à l'heure, sur la large voie du *Great-Western;* on égala presque cette vitesse sur la voie de largeur ordinaire du *North-Western,* à l'aide d'une locomotive exceptionnelle, pour essayer quel pouvait être le *nec plus ultra* de la célérité dans les conditions présentes. Récemment la malle d'Amérique fut apportée d'urgence à Londres avec une impétuosité formidable; mais ce sont là des tours de force dont il y a des exemples en France comme partout; nous-même nous avons soutenu pendant quelques minutes, avec une Crampton, une vitesse qui correspondait à trente lieues à l'heure. Ce qu'il importe de comparer, ce sont les services courans et réglementaires. Or les résultats sont constatés dans des livrets publics. En Angleterre, la vitesse moyenne des trains *express* ne dépasse pas

de 65 à 72 kilomètres à l'heure, si ce n'est sur la voie exceptionnelle du *Great-Western*. En France, la marche est réglée sur la même vitesse pour les lignes du Nord, de l'Est et de Lyon. Il n'est donc pas vrai que la vitesse absolue soit plus grande en Angleterre qu'en France. Le matériel anglais est d'ailleurs moins propre que le nôtre aux très grandes vitesses. Les Anglais n'emploient pas notre stable et solide *Crampton*. Il n'y a pas une seule *Crampton* en Angleterre, sans doute en vertu de la maxime, vraie partout, que nul n'est prophète en son pays.

Ce qui est vrai, c'est que, par la suppression de tout ou partie des arrêts aux stations intermédiaires et par la brièveté des arrêts conservés, les trains anglais franchissent plus vite leur distance. On va d'un trait de Douvres à Londres, et l'on s'arrête vingt minutes en cinq fois de Londres à Liverpool. En Angleterre, il n'y a pas de petite vitesse et presque pas de trains omnibus, c'est-à-dire s'arrêtant à toutes les stations. Les trains de marchandises eux-mêmes sont accélérés. Ce service expéditif, très onéreux aux compagnies, est gênant pour le public, surtout celui des petites localités. Aussi, quand les compagnies françaises ont voulu se modeler sur les railways anglais, elles ont rencontré de vives résistances.

Ajoutons que lorsqu'on veut prendre un type de chemin de fer, ce n'est peut-être pas en Angleterre qu'il faudrait l'aller chercher, quoique nulle part les ingénieurs et les directeurs n'aient plus de talent; mais les railways anglais sont trop loin maintenant des conditions normales de leur établissement : se faisant partout concurrence entre eux, ayant à lutter contre la navigation, desservant des centres d'affaires immenses et rapprochés, ils doivent subir des exigences inconnues sur le continent. Le public en profite, il est vrai; mais les actionnaires ne retirent, on le sait, qu'un très mince revenu, qui leur ferait peut-être abandonner la partie, si ces actionnaires n'étaient en général riverains et propriétaires de vastes établissemens où ils gagnent d'une main ce que la voie ne leur rend pas dans l'autre. Peut-être cependant le public français pourrait-il être habitué en partie aux usages anglais, surtout en ce qui touche les trains omnibus, qui s'arrêtent à peu près soixante fois sur un parcours de 500 kilomètres, et font en 18 heures le trajet que les trains *express* fournissent en moins de 11 heures. Dans ces trains, les seuls qui peuvent prendre les voyageurs de seconde et de troisième classe, la souffrance est réelle, surtout en hiver.

Mais ce qui ne paraît pas devoir être supprimé, contrairement à la pratique anglaise, ce sont les convois de marchandises qui, sur tout le réseau continental, vont à très petite vitesse en emportant des charges énormes sous la remorque de très puissantes machines, à des tarifs très réduits, quoique rémunérateurs. La petite vitesse est

le principal élément de revenu de nos chemins de fer. Le service des voyageurs rapporte relativement très peu. La grande charge et la grande vitesse s'excluent respectivement. Dans les trains *express*, une puissance motrice énorme est employée à traîner à grands frais un poids minime. Et cependant voyons ce qui a été fait en France relativement à ces trains accélérés. Depuis quelques années, le nombre en a beaucoup augmenté; ils ont été affectés même à la banlieue des grandes villes : des voitures de seconde classe y sont entrées; enfin la vitesse a été élevée graduellement de 45 à 55, 60, 65, 70 et 72 kilomètres à l'heure.

C'est un difficile problème, avons-nous dit, que l'accélération des vitesses dans les transports; il ne suffit pas de mettre aux locomotives de plus grandes roues, de même qu'il ne suffit pas à un homme d'avoir de longues jambes pour courir en traînant un fardeau. Dans la quantité de travail mécanique à obtenir d'un moteur, il y a deux élémens : le chemin parcouru et l'effort développé. La théorie enseigne que le travail mécanique est proportionnel au produit de ces deux quantités multipliées l'une par l'autre. Dans l'application, cette loi se complique, et la résistance croît avec la vitesse; le vent augmente d'intensité; les inégalités de la voie réagissent en vives secousses sur le train; tous nous savons que les wagons, très stables à la petite vitesse, prennent parfois un balancement insupportable quand cette vitesse se précipite, pour peu que les roues aient perdu leur rondeur, les attelages leur élasticité, et la voie son dressage à la suite des gelées ou des sécheresses. La résistance d'un train, qui est de 6 kilos pour en traîner 1,000 en plaine à la marche de 30 kilomètres à l'heure, s'élève à 10 kilos pour une vitesse de 70 kilomètres. Appelée à plus de travail, la locomotive doit avoir plus de puissance constitutive, une plus grande chaudière, de plus robustes organes. Or on a vu que les chemins de fer sont renfermés dans d'étroites limites.

L'accélération des vitesses a aussi pour conséquence d'exiger plus de solidité dans la voie et plus de stabilité dans les véhicules par suite des violentes secousses. Ce fut une grosse affaire quand notre compagnie du Nord accueillit l'ingénieur Crampton et sa locomotive : non-seulement on construisit celle-ci dans des conditions nouvelles d'assemblage et d'assise, mais on dut augmenter la base des voitures, leur mettre de plus grandes roues et de plus forts essieux, ajouter une traverse sous chaque longueur de rail, remplacer peu à peu les rails eux-mêmes par d'autres plus forts et de qualité plus résistante. Dans l'organisation du service, il y eut tout un bouleversement, et encore aujourd'hui, malgré les ressources du télégraphe électrique, la rencontre qui a lieu trop souvent entre les trains *express* et les trains de marchandises prouve combien il est

difficile de combiner ensemble ces vitesses extrêmes. Une autre conséquence des grandes vitesses en dépit de toutes les combinaisons est d'être pour la voie et le matériel un principe de destruction rapide; c'est en partie ce qui rend les trains *express* si onéreux aux compagnies. Aussi en Angleterre le prix des places y est plus élevé d'un tiers. La concurrence a fait supprimer cette surtaxe sur plusieurs lignes; mais elle subsiste partout où on a pu la maintenir.

Par elle-même, la vitesse n'est pas une cause de danger, et il est remarquable que dans les collisions les trains *express* sont généralement ceux qui souffrent le moins, soit parce qu'ils franchissent les obstacles par leur vitesse acquise, soit parce qu'ils les pulvérisent devant eux. Les chemins de fer en ont constaté de mémorables exemples : des trains *express* ont affronté presque impunément des obstacles où l'on se fût brisé avec une moindre vitesse. Cependant plus un train est rapide, plus il possède une grande quantité de cet effet mécanique nommé *force vive* par les physiciens, et qu'il faut dépenser toujours pour passer du mouvement au repos, et *vice versâ*. Cette force vive croît proportionnellement au poids du train qui chemine et proportionnellement au *carré* de la vitesse, d'où l'on peut calculer qu'un lourd train bien lancé possède en lui une quantité de l'effet mécanique en question égale à celle que pourrait développer une puissante machine à vapeur en travail. On comprend donc qu'avec l'accélération des vitesses l'on rende plus difficile le prompt arrêt d'un train, soit aux stations, soit à la vue d'un obstacle souvent atteint en même temps qu'aperçu.

Prenez mon *pare-à-choc* ou mon *frein instantané!* s'écrieront bien des inventeurs. Ces appareils résolvent-ils la question? Nullement. En effet, quelle est-elle? La nature a mis en jeu une force mécanique immense qu'il faut absorber sur un parcours ou dans un temps donné, qu'aucun mécanisme ne peut diminuer, sous peine de causer un choc terrible. Nous la connaissons tous : c'est celle qui nous empêche de suspendre tout à coup notre course; c'est celle qui projette mortellement le malheureux lancé hors d'une voiture emportée, et qui est le principe du *coup* de tous mobiles qui s'abordent. Admettons, par la puissance du frein, le train cloué sur place en présence d'un obstacle. La conservation du matériel est sans doute assurée; mais les voyageurs n'ont pas dépensé l'effet mécanique dit force vive résidant en eux, et dans leur voiture intacte ils seront projetés contre les parois, ou les uns contre les autres, avec la violence du boulet lancé par un canon. Les attacherait-on contre les parois avec des lisières, comme les enfans, pour empêcher leur projection, que des désordres plus effroyables encore se produiraient dans le cerveau et la poitrine. C'est là justement ce

qui se passe dans un brusque arrêt, qu'il vienne d'un frein instantané ou de toute autre cause. Vous cherchez un frein instantané, intrépides inventeurs! En est-il un comparable à deux locomotives qui s'abordent et se dressent l'une devant l'autre? A cette pensée, l'imagination s'épouvante. Pourquoi? C'est que ni l'un ni l'autre des deux trains n'a pu fournir ce parcours pendant lequel s'absorbe la force vive. Aussi les plus graves accidens, ceux qui peuvent le plus sérieusement altérer la constitution des voyageurs, ont lieu peut-être lorsque, les voitures restant sans dérailler sur la voie, chacun est projeté dans sa case et secoué avec une violence formidable. Quand les voitures s'accumulent, elles fournissent, en montant l'une sur l'autre, ce parcours absorbant la force vive, et si par bonheur on n'est pas blessé par les éclats de la voiture brisée, on sort impunément de la catastrophe. Si au contraire la commotion a été ressentie avec toute l'intensité de la force vive qu'on possède, il est rare que ces voyageurs réputés sans blessure ne soient pas victimes d'un long ébranlement qui pourra causer plus tard de graves affections. Ces principes sont élémentaires. Si l'on y a insisté, c'est qu'il fallait expliquer la difficulté des progrès dans l'accélération de vitesse. Aux trois ordres de faits qu'on vient de passer en revue correspondent trois conclusions qu'il suffira de formuler brièvement.

D'abord le matériel des chemins de fer, comme celui des grandes entreprises bien conduites, se renouvelle par une action continue qui rentre dans les charges quotidiennes et ne grève pas exceptionnellement l'avenir. Ainsi s'accomplit sous nos yeux mêmes, et dans la mesure du possible, cette transformation des chemins de fer qui n'a point, on le voit, la portée radicale que le public serait tenté de lui prêter, s'il acceptait le problème dans les termes où le posent quelques esprits aventureux.

Un second point bien établi, c'est qu'un système de mesures administratives qui devrait être adopté partout assure la viabilité permanente des chemins de fer en France, et conjure les dangers inhérens au vieux matériel mieux que ces organes additionnels souvent proposés.

Enfin, par l'énumération, même incomplète, des progrès récemment accomplis, on a vu que les compagnies ne craignent pas toujours d'entrer dans la voie des innovations; mais c'est une carrière dangereuse, où il faut beaucoup de prudence et de réserve, car le trouble d'un seul rouage dans un si vaste ensemble peut devenir un désordre général où la sécurité est tout d'abord compromise. Appelons le progrès, mais sachons faire la part des difficultés pratiques avec la patience qui convient à un siècle où rien ne semble plus impossible dans la lutte engagée entre l'homme et la nature.

JULES GAUDRY.

HÉRAKLÉ

SCÈNES DE LA VIE GÉORGIENNE

Pour les chrétiens d'Orient, pour ceux de la Géorgie surtout, la Pâque est la fête la plus solennelle de l'année. Le jeûne du carême a été long et sévère, et si la journée pascale est l'anniversaire de la résurrection du Christ, elle semble être aussi une résurrection pour les chrétiens, qui l'appellent la « fête des fêtes, » le « triomphe des triomphes. » Dès la veille, un peu avant l'heure de minuit, les trente clochers de Tiflis s'ébranlent, et de joyeuses volées, troublant le silence nocturne, se répercutent d'une montagne à l'autre, comme si les cloches, mêlant sans discontinuer leurs voix éclatantes, échangeaient entre elles des prières mystérieuses. Je n'oublierai jamais l'impression que me causa cet étrange concert la première fois que je l'entendis. Je voyais gentilshommes et serfs sortir des maisons; la foule courait dans les églises, où les prêtres bénissaient les pains et les viandes qu'on leur apportait. On s'abordait avec de joyeux sourires, on s'embrassait, et chacun répétait la formule sacramentelle : « Le Christ est ressuscité. » Le lendemain dimanche, jour de Pâque, on tue à Tiflis près de cent mille agneaux en souvenir de l'agneau divin. Les tables sont servies en permanence dans chaque maison, et tout visiteur qui entre est reçu comme un convive.

Le lundi de Pâque, une autre fête singulière et barbare attire les bons Géorgiens vers la Montagne-Rouge, au nord de Tiflis, qui en est chaque année le théâtre. De grand matin, les paysans arrivent des campagnes environnantes, à dix lieues à la ronde, les uns à cheval, fusil au dos, *kindjal* (poignard) à la ceinture; d'autres sont traînés sur des *arbas* (charrettes) par des buffles. Le peuple apporte là de quoi festiner, du porc salé, des agneaux rôtis, du fromage, des con-

combres, des outres pleines de vin. Au bas de la montagne s'étend une vaste plaine nue et sans arbres, sur laquelle se dispersent les familles, les groupes, qui dressent des tentes bariolées et disposent çà et là des coussins et des tapis. Les chevaux entravés paissent l'herbe courte et rare; les chameaux et les buffles, couchés sur le ventre, ruminent voluptueusement.

Lorsque tous les préparatifs sont terminés, avant le festin, la fête, c'est-à-dire la bataille, commence. La foule se divise en deux camps, en deux troupes ennemies qui se livrent un sérieux combat à coups de pierres lancées par la main ou la fronde. Autour de l'arène principale ont lieu des duels particuliers où se vident les querelles de l'année : c'est une attaque d'homme à homme à poings fermés. Chaque combattant porte au doigt du milieu de la main droite un gros anneau d'argent, qui a la forme d'un serpent et dont la queue dressée fait parfois de dangereuses blessures : le sang coule inévitablement, et il n'est pas rare de ramasser des morts. Les blessés ne gardent point rancune à leurs vainqueurs; ils iront le lendemain brûler un cierge à l'église, ou se guériront en appliquant sur leurs plaies des images bénites ou des reliques. Le plus souvent, le visage encore tout sanglant, vainqueurs et vaincus se donnent une tendre accolade en se jurant par tous les saints orthodoxes une amitié éternelle.

Cette bataille sauvage, ces luttes étranges durent environ deux heures, et se terminent au signal du chef de la fête, élu parmi le peuple géorgien. A sa voix, la scène change soudain. La foule se forme par groupes inégaux dans la plaine ardente, les plus riches sous des tentes, les autres sous de larges ombrelles en toile écrue; hommes et femmes s'accroupissent autour de petites tables basses, et le festin commence. La musique orientale, bruyante, folle, éveille les échos de la Montagne-Rouge. Les femmes, vêtues de leurs plus éclatans costumes, pieds nus ou chaussés de babouches à hauts talons, se dépouillent de leurs *tchadras* (1), et leurs voiles écartés laissent voir des visages frais comme ces roses qu'aimait le poète Hafiz. Égayée par la variété des costumes étincelans, la plaine ressemble de loin à un vaste champ de blé mouvant tout étoilé de marguerites, de bluets et de coquelicots. Les jeunes filles dansent au son de la *zourna* (fifre) et de la *dahira* (tambourin), et les mélodies populaires du Caucase se croisent dans l'air, pareilles aux fusées d'un feu d'artifice. La danse et les chansons alternent. Les *azarpèches*, les *koulas* (vases à boire), les cornes de buffle circulent à la

(1) Pièce d'étoffe de coton, de laine ou de soie, dont les Géorgiennes s'enveloppent de la tête aux pieds.

ronde, et les outres se vident au milieu des cris, des quolibets lancés d'un groupe à l'autre. Les moins bruyans se racontent des légendes du pays, jouent aux cartes ou au loto; les plus graves, comme des fakirs indiens, fument en silence et agitent machinalement entre leurs doigts des chapelets d'ambre ou d'anthracite. Si quelque chanteur en renom assiste à la fête, on se presse autour de lui, et il chante à pleine voix une de ces romances de guerre ou d'amour qui expriment si fidèlement la fière mélancolie propre au caractère géorgien, celle-ci par exemple :

« Toutes les fois que la nuit, sous mon *bourka* (manteau), je dors sans me réveiller jusqu'à l'étoile matinale,

« Trois visions du paradis descendent vers moi, et je vois dans mon rêve trois merveilleuses beautés.

« Les yeux de la première beauté brillent d'un éclat qui fait pâlir les étoiles de la nuit.

« Quand la deuxième lève ses cils, son regard a la pénétration des yeux du serpent.

« Jamais la nuit, dans les montagnes, n'est aussi sombre que chez la troisième le noir profond de ses yeux.

« Et quand à l'aurore mon sommeil s'envole, sans me lever encore, je regarde dans le vide du firmament.

« Je regarde sans cesse, et je rêve en silence : si j'avais de l'argent, de l'argent, je construirais une maison;

« Je l'entourerais de hautes murailles, et je m'y enfermerais avec mes visions.

« Du matin au matin, je leur chanterais des chansons; de l'aurore à l'aurore, mes regards plongeraient dans leurs yeux. »

Du haut de la Montagne-Rouge, le paysage qu'on découvre est très accidenté et d'une grâce sauvage. Comme un flot se dresse à côté d'un flot par une forte houle, une montagne succède à une montagne, et l'œil enchanté aperçoit des lointains merveilleux où se mêlent, dans un bizarre désordre, les lumières et les grandes ombres, qui se déplacent, se raccourcissent, s'allongent, suivant le cours du soleil ou le caprice des nuages légers et blanchâtres emportés par le vent. Au loin, la chaîne du Caucase, couronnée de neiges éternelles, rafraîchit les yeux brûlés par le soleil; le Koura, l'ancien Cyrus, bruissant comme la mer, déroule à travers Tiflis son large ruban d'argent. Au midi se dessine dans l'azur la montagne de Saint-David, où, semblable à un nid d'aigle, se suspend une vieille église presque ruinée et chère aux pèlerins. A travers les maisons de la ville, étagées sur les collines ou bâties à pic sur la rive escarpée du Koura, se détachent les masses verdoyantes des jardins, les cyprès pointus qui font flèche vers le ciel étincelant de lumière,

et les coupoles byzantines des églises blanches, vertes ou dorées. Au coucher du soleil, à l'heure où les montagnes s'enveloppent d'une brume d'un bleu violet, les gens de la fête se séparent. On attelle les buffles, on selle les chevaux, on charge les chameaux. Au bruit des fifres et des tambourins, la foule venue de la ville regagne ses cabanes de bois pour continuer ses libations à huis clos; les paysans se dispersent dans la campagne. Le soir, Tiflis offre un curieux spectacle : tous les *doukans* (cabarets), éclairés par une chandelle ou une torche de résine, retentissent de nouveau de chansons et de cris. Sur les terrasses, les jeunes filles dansent avec frénésie, encouragées par les applaudissemens des hommes. Vers minuit, les lumières s'éteignent, chaque porte se ferme tour à tour, et le majestueux silence des nuits d'Orient règne au loin sur la plaine.

Arrivé depuis quelques mois à Tiflis, j'avais assisté à la fête de la Montagne-Rouge avec une curiosité bien naturelle. Je m'étonnais du mélange de douceur et de sauvagerie que cette fête m'avait révélé, et j'étais encore sous l'impression que de pareilles scènes laissent inévitablement dans l'esprit d'un Européen, lorsque je fus invité à une noce arménienne, qui devait m'offrir l'occasion d'observer les mœurs du pays sous un nouvel aspect. Les Asiatiques ne cherchent qu'un prétexte pour se mettre en liesse, et tout mariage arménien est célébré avec une grande pompe dans les familles riches, presque avec luxe chez les pauvres gens. Vers sept heures du soir, j'entrai dans les salons d'un Arménien notable de Tiflis, nommé Pitzourhan, qui mariait sa fille Tamara. Partout flamboyaient les bougies parfumées et les lustres chargés de dorures. La plupart des hommes portaient le costume pittoresque du pays; les femmes, parées de leurs belles toilettes aux vives couleurs, étincelaient de pierreries et de diamans. La danse commença. La fiancée (les hommes en Asie ne dansent pas) s'avança au milieu du cercle des nombreux spectateurs, glissa mollement sur la mousse fine des tapis de Perse, baissant et levant les yeux tour à tour avec une délicate coquetterie; puis, au son d'une musique joyeuse, elle s'élança, tourbillonna, plus légère qu'une gazelle : on eût dit qu'elle voulait fuir et défier par sa fuite cadencée les attaques d'un amant invisible, et de temps en temps elle regardait à la dérobée son futur époux. Le rhythme se ralentissait, tendre comme une caresse, et soudain se précipitait avec une fougue nouvelle. Les tresses brunes de la danseuse se balançaient autour de sa robe de soie; son long voile de dentelle flottait derrière ses épaules, et ses mains, pareilles à deux oiseaux blancs, voltigeaient voluptueusement au-dessus de sa tête, couronnée d'un diadème de satin. La joie rayonnait sur tous les visages, et les hommes applaudissaient bruyamment. La danse cessa. La

jeune fille alla se placer debout entre sa mère et son *parrain de noce* (1). Le parrain la baisa au front et fit un signe au fiancé. Aussitôt le jeune homme s'approcha, il mit sa main dans une des mains de Tamara, et lui retira sa bague de fiançailles, qu'il remplaça par l'anneau conjugal. A cet instant arriva le prêtre, et les futurs époux, après avoir reçu sa bénédiction, se dirigèrent, suivis des invités, vers l'église voisine, où se terminèrent les rites sacrés de l'hymen au son des cloches. Une heure après, le parrain de noce revint le premier, tira du fourreau un long sabre recourbé, l'appuya au-dessus de la porte d'entrée, où passèrent les deux époux, qu'il félicita et embrassa. La foule, revenue aussi de l'église, envahit les salles resplendissantes, où l'on se dispersa, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. La soirée s'écoula doucement en danses, chants, musique; les pâtisseries, les confitures, les liqueurs circulaient à profusion. Les dames se mirent à causer toutes à la fois, et le bruit de leurs voix confondues imitait le bourdonnement des abeilles autour d'une ruche, tandis que les hommes fumaient, suivant la coutume asiatique, devant les tables de jeu.

Je m'étais assis au fond du jardin avec le prince Alexis Ivanovitch, qui m'avait offert obligeamment d'être mon cicerone à Tiflis. Les branches des platanes s'agitaient sur nos têtes comme des éventails. — Mon ami, disais-je au prince, vos Géorgiens sont un singulier peuple! Je les trouve ici spirituels, doux et gracieux : eh bien! l'autre jour, j'ai assisté à la fête de la Montagne-Rouge, où je les ai vus se tuer comme des sauvages.

— C'est une vieille coutume du pays; laissez-nous redevenir sauvages une ou deux fois l'an... Mais, tenez, voici le banquier Ivan Minaévitch Mirzoëf qui vient se consoler au milieu des jasmins d'avoir perdu mille roubles (4,000 francs) à la *préférence* (2). Il vous raconterait à ce sujet une histoire assez curieuse, s'il savait un peu de français; mais j'essaierai de le remplacer.

Cette histoire, que le prince me conta en effet, j'essaie ici de la reproduire, car j'y ai trouvé de véritables révélations sur le caractère des paysans géorgiens, parmi lesquels je me sentais transporté en dépit des splendeurs qui m'entouraient et du bruit de la musique qui nous arrivait, tour à tour plaintif et joyeux, à travers les parfums du jardin.

(1) D'après un antique usage, c'est le titre donné à l'unique témoin d'un mariage arménien.

(2) Jeu russe.

I.

Un lundi de Pâque, en 185., deux habitans de Tiflis, deux hommes du peuple, Nicolaos et Mikaël, s'étaient donné rendez-vous à la Montagne-Rouge pour satisfaire une vieille rancune. Mingréliens tous deux et tous deux libres, ils étaient de plus voisins de campagne. A trois verstes environ de Tiflis, ils possédaient chacun une cabane et un enclos. Depuis quelques mois, ils s'étaient pris de querelle pour un pommier dont les racines avaient envahi et renversé la ligne de séparation de leurs petits domaines, qui étaient contigus. Sachant combien il est inutile et même dangereux de demander justice dans un pays où il faut dix années au moins pour décider du sort d'un arbre, ils avaient résolu, pour terminer leur différend, d'en appeler bravement à ce duel de fête, à cette sorte de jugement de Dieu. Sans colère sur le visage, comme s'ils accomplissaient un acte religieux, ils se retirèrent à l'écart. Le sentiment de la vengeance est des plus vifs dans certains pays d'Orient où le christianisme, altéré par les superstitions de l'église grecque, n'a pu réagir que faiblement contre l'âpreté des mœurs primitives.

— As-tu ta bague de combat? demanda Mikaël.

— Oui, répondit Nicolaos.

— Hâtons-nous, si nous ne voulons pas attendre à l'année prochaine.

— Veux-tu abattre le pommier?

— Non, non, s'écria Mikaël. Dieu jugera entre nous : vaincu, je couperai le pommier; si ton sang coule avant le mien, à moi l'arbre!

— Je ne vois pas mon fils Héraklé, dit Nicolaos.

— Il n'a rien à faire ici : il est là-bas, au jeu de la fronde.

Quelques spectateurs que la mêlée générale intéressait peu sans doute s'étaient éloignés du théâtre de la grande bataille, et entouraient curieusement çà et là les couples de duellistes. Nos deux champions passaient pour de vigoureux lutteurs, fermes sur leurs jarrets et ne sachant pas reculer. Un cercle assez nombreux s'était formé autour des deux Mingréliens. On les raillait; ils n'entendaient rien, et leurs beaux yeux pensifs se tournaient vers ce ciel où s'en vont tous les rêves des hommes de l'Orient. — Holà, Mikaël! criait un des spectateurs, quel œil va-t-on te crever? — Nico, disait un autre, ton nez est trop long et trop rouge; une bonne entaille t'en ôtera un morceau. — Les antagonistes, en silence, se débarrassèrent de leurs *kindjals*, qu'ils confièrent à un ami.

— Je connais Martha, la fille de Mikaël, disait à mi-voix une femme géorgienne; elle est aimée d'Héraklé, parce qu'elle est jolie

comme les muguets d'avril; le beau garçon peut aller se marier ailleurs.

— C'est vrai, répondit une autre femme, et quel dommage! Elle est mûre, elle aura quatorze ans cet automne!

— Pauvre Héraklé!

— On dit qu'ils étaient fiancés.

— Oh! depuis tantôt deux ans.

— Héraklé n'a plus qu'à prendre son cœur et à le jeter dans le fleuve.

Pendant que les femmes devisaient ainsi, les deux adversaires préparaient leurs armes : ils s'enveloppaient le bras gauche d'une pièce de laine en guise de bouclier, et passaient au troisième doigt de leur main droite la bague géorgienne contournée en serpent. Après s'être salués et avoir récité tout bas une prière où ils se recommandaient à Dieu, ils se précipitèrent l'un contre l'autre. L'attaque fut rude, l'adresse égale des deux côtés. La sueur ruisselait sur leur visage, et la violence oblique des rayons du soleil les aveuglait. Au bout d'une lutte de dix minutes, Mikaël écorcha la joue de Nicolaos, dont le sang rougit la barbe brune. Les curieux applaudissaient; les uns voulaient que le combat en restât là; d'autres, excités par l'habileté et la force des lutteurs, criaient que deux vaillans hommes du Karthli ne pouvaient se séparer ainsi.

— Je ne suis pas mort, dit flegmatiquement Nicolaos. Allons, Mikaël, en avant!

Les coups de poing recommencèrent, et lorsque le chef de la fête donna le signal de la fin de la mêlée, Mikaël était sans blessure, tandis que le sang découlait de cinq ou six plaies de Nicolaos, dont le bras gauche et la tunique étaient en lambeaux.

— Dieu t'a exaucé, dit la victime. A toi le pommier!

— Embrassons-nous, dit Mikaël, et restons bons amis.

Ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous, après avoir courtoisement échangé leurs bagues, laissant la foule se livrer à ses discussions.

— Mikaël, tu sais qu'Héraklé aime Martha?

— Oui; puisque Dieu les a unis, puisqu'ils sont fiancés, rien ne les empêche de se marier dans l'année. Tu as du bien, moi aussi. Certes on peut aller de Gori à Bakou, parcourir toutes les campagnes sans rencontrer un aussi beau couple. Nous serons bientôt grands-pères, Nico... Mais j'ai faim et soif; allons là-bas nous étendre sur l'herbe, nous serons mieux pour causer. Pendant que je vais préparer le festin, va te laver dans la rivière : l'eau fraîche te guérira mieux que ces drogues endiablées que vendent les Arméniens pour nous voler notre argent.

Nicolaos fut bientôt de retour. Abrités sous une large ombrelle,

les jambes croisées à la turque, ils s'assirent à l'écart sur des tapis tatars. De l'œil, ils caressaient leurs provisions et l'outre gonflée de vin blanc. Ils remplissaient tour à tour un vase de bois nommé *koula*, qui a la forme d'une cornue. Héraklé manquait au festin, mais ils ne s'en inquiétèrent pas et devisèrent joyeusement. Le repas terminé, ils allumèrent leurs pipes, ornées de chaînettes d'argent, et ils continuèrent à boire et à causer tout en fumant. Les Géorgiens fument beaucoup et ils répètent volontiers l'axiome persan : « Sans le tabac, point d'allégresse pour le cœur! »

Au soleil couchant, la foule rentra par groupes, précédés d'une musique assourdissante, dans le cœur de la ville, et Nicolaos et Mikaël se dirigèrent ensemble vers leur logis, en se promettant que les deux familles souperaient ensemble pour terminer dignement la journée. Martha, qui avait, à cause de sa jeunesse, gardé la maison, connaissant les coutumes, n'était pas restée oisive : elle avait préparé pour le repas du soir des œufs, du poisson salé, du caviar frais et un gâteau appelé *tchourtchéla*, fait de noix pilées et de miel, et dont les Géorgiens sont très friands.

Pendant que Martha et la femme de Nicolaos (Mikaël était veuf) préparent le souper, auquel Héraklé n'eut garde de manquer, essayons de décrire en peu de mots la demeure des deux familles. Les chaumières de Kakhétie sont élevées d'un étage; la *sakli* du paysan géorgien est une véritable taupinière enfouie aux deux tiers dans le sol; la cabane mingrélienne, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, bâti sur pilotis à cause de l'humidité et des pluies fréquentes, ressemble à l'arche de Noé : bêtes et gens habitent ensemble et vivent la nuit dans une intimité complète, de sorte que chèvres, cochons, moutons, bœufs, etc., sont seulement séparés par une barre de bois, et qu'ils méritent bien le nom d'animaux domestiques : ils font réellement partie de la famille. Au centre brûle un feu continuel dans une vaste et unique salle, autour de laquelle, sur des bancs peu élevés et recouverts de tapis grossiers, couchent les habitans de la chaumière mingrélienne. Mikaël et Nicolaos, quoique Mingréliens, avaient adopté les coutumes de Géorgie, ils n'avaient rejeté que les habitudes religieuses. Leurs petits domaines étaient situés sur les bords pittoresques du fleuve. Les enclos étaient assez vastes et bien cultivés. De là on apercevait les toits de Tiflis, la reine indolente, perdus dans une brume dorée.

Héraklé rentra un peu avant l'heure du souper, sa physionomie était morne et soucieuse.

— Qu'as-tu? lui demanda son père.

— Ah! un grand malheur menace la famille, et quelqu'un mourra dans l'année.

— Te voilà gai pour un jour de fête! De quoi donc as-tu peur?

Ne sais-tu pas qu'à ta naissance on t'a trempé dans le vin et qu'on t'a aspergé de sel pour te donner le courage et la force?

— Je ne l'ignore pas, mon père, mais... voici le fait. Je revenais le long du fleuve, et, ajouta-t-il en se signant, à la clarté de la lune j'ai vu dans le creux d'un rocher cinq cuillers de buis en forme de croix, avec une vilaine pierre noire à côté. Bien sûr, un malheur s'abattra sur nous. J'ai pensé à vous, à ma mère et à Martha, et je suis revenu tout triste.

— Allons, sois joyeux, ne raconte pas ton histoire pour ne pas effrayer les autres, et viens souper.

— Je connais un remède, reprit à voix basse Héraklé ; je prendrai la peau d'une vipère, et je la porterai sur ma poitrine.

Durant le souper, on parla de la fête de la Montagne-Rouge, et Héraklé, sous l'impression du sortilége aperçu sur le rocher du Koura, ne secoua sa tristesse que pour raconter les exploits des uns et des autres et les accidens de la journée. On se sépara enfin; seuls, Nicolaos et Mikaël continuèrent à manger, afin de trouver le vin meilleur.

— Je te parie, dit Mikaël en dégustant un œuf, que tous les matins pendant un an tu n'avales pas sans boire douze œufs durs.

— Vrai comme tu m'as écorché la figure aujourd'hui, je le ferai.

— Je te parie que non.

— Que gageons-nous?

— Mon bœuf blanc.

— Tu veux rire.

— Toutes les grappes de ma vigne, ou ma récolte de l'année?

— Ce n'est pas assez.

— Eh bien! ton domaine contre le mien.

— J'accepte, cria Nicolaos en frappant dans la main de son compagnon, et que Dieu te garde!

Après avoir vidé un azarpèche de vin, ils jurèrent, l'un par saint George, l'autre par sainte Nina (1), d'exécuter les conditions suivantes : si Nicolaos mourait dans l'année ou renonçait au pari, Mikaël prenait possession de son bien. Un signe de croix couronna leurs conventions, et ils allèrent chacun chez soi s'étendre sur la planche qui leur servait de lit.

La nuit se passa sans que Nicolaos pût fermer l'œil; il se tournait et se retournait sur son misérable tapis, en pensant au malheur ou à la joie qu'il se préparait pour un avenir assez proche. Il s'endormit enfin, et il eut un songe que le lendemain il raconta à sa femme. Il croyait entendre dans son enclos caqueter les poules, qui tour à tour

(1) Saint George et sainte Nina sont les deux patrons de la Géorgie.

pondirent des œufs de diamant; ceux-ci se changèrent successivement en émeraude, en or, en argent, en cuivre, puis toutes les poules se mirent à pondre un œuf en pierre, et de petits démons noirâtres tuèrent les poules et jetèrent ces cailloux sur son corps, qui fut enseveli sous cette pluie comme dans un tombeau.

Au crépuscule, Nicolaos se leva, le front baigné de sueur, l'esprit tourmenté de ces visions nocturnes : mille idées superstitieuses s'agitèrent dans son cerveau; mais le soleil dissipa un peu ses terreurs. Sa femme, en l'écoutant, se signa dévotement et lui dit :

— Va brûler aujourd'hui un cierge à Saint-David, ou malheur t'adviendra.

— J'irai, femme, mais ce n'est rien. Au contraire, dans un an le petit domaine de Mikaël sera à moi.

— Es-tu fou? Tu n'es pas assez riche pour l'acheter.

— Retiens ta langue : je sais ce que je dis.

— Oui, oui, murmura la vieille femme, tu rêves diamans, tu n'auras que des pierres. Hier, pendant que tu étais à la fête, les tsiganes ont passé devant notre demeure, et la reine de la troupe, en me regardant, m'a jeté un sort et m'a dit : « Ton jardin est vert et fleuri; mais l'automne prochain des pierres pousseront sur tes arbres, comme des fruits de l'enfer. » Va, te dis-je, brûler un cierge à Saint-David.

Nicolaos, effrayé de cette prédiction, ne répondit pas à sa femme, lui tourna le dos et se dirigea vers la cabane de Mikaël, qui dormait encore.

— Holà! hé! Mikaël, le soleil a fait du chemin; debout!

— Ah! c'est toi? répondit l'autre en ouvrant sa porte. Que me veux-tu si matin?

— As-tu oublié notre pari d'hier?

— Non, dit Mikaël en se frottant les yeux.

Ils entrèrent tous deux dans la cabane. Là, en présence de son adversaire, Nicolaos dévora une douzaine d'œufs durs, puis, sous l'obsession du songe de la nuit, il suivit le conseil de sa femme, courut à la ville, escalada l'étroit sentier qui mène à l'église de Saint-David, et qui par ses aspérités ressemble au chemin du ciel. Devant les saintes images, il alluma des cierges, même devant l'image du diable, car il n'est pas d'église de Géorgie qui ne contienne une représentation peinte de l'enfer. Demandez à un Géorgien pourquoi il s'agenouille et prie devant le diable, il vous répondra : « On ne sait pas de qui l'on peut avoir besoin. » Nicolaos, après avoir collé ses lèvres sur toutes les reliques, baisa le seuil de pierre de l'église et sortit le cœur léger, comme s'il se fût assuré de la protection divine.

Héraklé ignorait encore la gageure que son père avait promis solennellement de tenir, et, pendant que Nicolaos faisait ses dévotions, lui, il courait voir Martha, sa belle fiancée. Si l'amour en Orient n'a pas les violences européennes, il ne connaît pas non plus la crainte et la pruderie. Les deux amoureux, qui avaient grandi ensemble, étaient liés l'un à l'autre par la confiance et l'espérance : Martha savait qu'Héraklé serait un jour son maître, et elle était contente de ne point rester fille et d'épouser un beau garçon. Que de fois il lui avait offert des fruits, un bracelet, des babouches brodées ! Elle acceptait toujours ces présens avec une joie enfantine, car les Géorgiennes ont beaucoup de coquetterie : vaniteuses, elles aiment ce qui les pare, et pour elles le meilleur cadeau est un miroir devant lequel elles passeraient volontiers leur vie. Martha était connue dans le pays pour sa grâce, et plus d'un Géorgien enviait le sort d'Héraklé, l'heureux fiancé. Lorsque Mikaël les rencontrait causant sous les arbres du jardin, il feignait de ne rien voir et s'esquivait. Quel mal à leurs entretiens? pensait le père. N'étaient-ils pas fiancés? n'avaient-ils pas déjà échangé en face de l'autel du Christ l'anneau des fiançailles? Ils jouissaient donc tous deux librement de leur fraternel bonheur, sans songer qu'ici-bas rien n'est stable, et que peut-être déjà le malheur entr'ouvrait au-dessus d'eux ses ailes sombres.

La femme de Nicolaos gardait toujours dans un coin de son âme ses pressentimens funestes; mais son fils ne s'émut point de l'imprudente gageure paternelle. Les deux familles vivaient en paix; les hommes cultivaient leurs petits domaines, les femmes s'occupaient des soins du ménage. Nicolaos, fidèle à son serment, mangeait chaque matin ses œufs durs sous les yeux de son voisin. Les jours s'écoulèrent, puis les mois; enfin l'automne arriva. Quoique ce soit la plus belle saison en Géorgie, l'automne apporte la fièvre dans les plis de sa robe. L'été a presque tari les cours d'eau, d'où s'échappent des vapeurs malsaines, et les immondices de la ville asiatique, séchées par un cuisant soleil, répandent dans l'air leurs exhalaisons. Les pauvres gens, affaiblis par une mauvaise nourriture, manquent de force pour résister au fléau qui, tous les ans, ouvre tant de tombes dans les cimetières.

A mesure que la saison s'avançait, Nicolaos se montrait plus triste et plus abattu : il paraissait ne plus aimer rien, ni son enclos, ni le petit vin de Kakhétie. On le voyait souvent assis sur le seuil de sa porte, sa pipe éteinte entre ses doigs, silencieux, l'œil morne, comme si son corps eût été courbé par le remords. Le brave homme n'avait d'autre crime à se reprocher que l'intempérance des jours passés. N'importe, les passans le raillaient.

— Le visage de Nicolaos, chuchotait l'un, est jaune comme un limon de Trébizonde.

— Jaune! reprenait un autre, dis donc plus vert que les olives de son jardin.

Il entendait ces propos, mais il dédaignait d'y répondre et ne levait même pas la tête. Parfois, pour occuper l'activité de ses mains amaigries, il filait à l'ombre de sa cabane (1).

— Ce n'est pas de l'or qu'il file à sa quenouille, disait quelque méchante langue.

— Sa quenouille sera bientôt un cierge, si cela continue.

— Nicolaos, lui demandait un ami, es-tu malade?

— Non, répondait-il brièvement en secouant la tête. Et à la même question il opposait invariablement la même réponse.

Sa femme et son fils avaient beau se désespérer, il demeurait toujours enseveli dans sa torpeur habituelle. Martha, qu'il aimait beaucoup et qu'il avait vue naître, perdait auprès de lui ses gentillesses et ses prévenances.

— Voulez-vous que je vous chante une jolie chanson tatare? disait-elle.

— Non.

— Je vais friser votre *koudi* (2), n'est-ce pas?

— Non.

— Allez à la chasse, cela vous distraira.

— Non.

Quelquefois Héraklé l'emmenait de force à Tiflis; mais, au bout d'un mois, trois verstes étaient devenues une trop longue course pour lui. Sa maigreur devenait plus visible de jour en jour, et quelques fils d'argent apparaissaient dans sa barbe noire. Héraklé et sa mère étaient plongés dans la tristesse; ils appelèrent un médecin arménien qui déclara que le mal était peut-être la fièvre ou peut-être autre chose. Bref, il ne comprit rien à la maladie; mais quand il sut que chaque matin Nicolaos avalait douze œufs cuits sous la cendre, il se récria et déclara cette nourriture mortelle. Le médecin, la femme, le fils, firent de vaines supplications pour obtenir que l'obstiné Mingrélien mît un terme à ce funeste régime. Le malade refusa, disant qu'il ne voulait pas perdre sa maison. Mikaël lui-même lui offrit de rompre le pari; il refusa : — Je l'ai juré, s'écria-t-il, j'aime mieux mourir que de violer mon serment.

— Je te rends ta parole, interrompait Mikaël pendant que sa fille pleurait.

(1) Usage très répandu dans les campagnes géorgiennes.

(2) Bonnet en poil d'agneau.

— Toi, répondit-il, c'est bien, mais Dieu?

Le médecin revenait tous les jours, et tous les jours le mal empirait. — Oh! pensait Héraklé, je le savais bien, ces maudites cuillers en buis que, le lundi de Pâque, j'ai aperçues sur un rocher du fleuve présageaient un malheur, et voilà que le sort frappe le chef de la famille. — De son côté, la vieille femme retournait dans son esprit les superstitions natales, et elle songeait à la prédiction de la tsigane. — Voici, disait-elle, les corbeaux qui déchirent l'air de leur cri sec! Voici la mort sur leurs ailes noires!

Enfin Nicolaos s'alita et mourut. Ce fut dans sa demeure un deuil bruyant. Mikaël, généreux devant la mort, eut beau dire au fils de Nicolaos qu'il lui laisserait la maison paternelle; Héraklé refusa. — Elle est à toi, lui répondit-il, garde-la. Je respecte la volonté et le serment de mon père.

Il faut avoir vécu en Asie pour se faire une idée exacte des lamentations, des sanglots, des cris qui entourent un mort. Tous les voisins, tous les amis du défunt arrivent et se livrent aux plus vives manifestations de la douleur. La femme de Nicolaos arrachait ses cheveux gris, et de minute en minute hurlait à renverser la cabane; Héraklé poussait de terribles exclamations et se frappait la poitrine à coups redoublés. Le lendemain, on para le pauvre Nicolaos de ses plus beaux habits, on le déposa, le visage découvert, dans une bière bizarrement bariolée, et on le porta au cimetière. Le cimetière retentit de sanglots et de cris. Dix ou douze personnes, qui avaient conduit le convoi au champ du repos, agenouillées, pleuraient le mort, comme on dit en Géorgie. Les femmes s'arrachaient les cheveux, se frappaient le visage et se déchiraient le sein en répétant à haute voix l'éloge du défunt. Les unes commençaient sur une note grave qui montait peu à peu à des tons plus aigus, et demandaient au mort : « Pourquoi nous as-tu quittés? » D'autres reprenaient à l'unisson, se meurtrissaient encore, ajoutant des traits nouveaux au panégyrique funèbre. Les hommes, de leur côté, tiraient du creux de leurs poitrines des hurlemens désespérés, se frappaient la nuque avec de larges fouets de cuir. Héraklé mêlait sa douleur vraie à cette lamentable comédie, et lorsque, la fosse fermée, l'assistance se fut dispersée, le jeune homme, resté seul, se jeta à genoux sur la terre qui recouvrait les restes de son père, pria, pleura, et murmura tout bas ces menaçantes paroles : — O mon père, il t'a tué, mais je te vengerai!

II.

Au sortir du cimetière, Héraklé ne se sentit pas la force d'aller tout de suite voir sa mère et la consoler; il s'assit sur une tombe voisine de la route. Sa main crispée serrait son *kindjal*. — Je le tuerai! répétait-il d'une voix étouffée. — Peu à peu cependant le calme étrange qui suit les grandes douleurs s'empara de lui. Le jeune homme s'oublia dans un triste rêve et embrassa d'un seul regard tous les bonheurs perdus en un moment. Que lui faisait la pauvreté? Mais sa vieille mère si respectée! mais Martha si tendrement aimée! Le malheur, d'un seul coup, arrachait fruits et fleurs de l'arbre de sa vie. Il ne pleurait plus; ses yeux étaient secs, brûlans, mais les larmes inondaient son cœur. C'est dans cette torpeur, suite inévitable d'un excès de souffrance, qu'Héraklé resta plongé jusqu'aux approches de la nuit. Rafraîchi par la rosée, il se leva et retourna à sa maison, qui n'était plus à lui, et d'où il fallait fuir comme un esclave.

A son retour, il trouva fermée la cabane de Mikaël, qui, par pudeur, s'était retiré devant une double misère. Héraklé embrassa sa mère, qui priait la Vierge pour l'âme de Nicolaos, et lui dit : — Mère, couche-toi; moi, je vais dans l'enclos respirer une dernière fois ces belles fleurs qui appartiennent dès aujourd'hui à un autre. Sois sans peur, mère, je suis là, j'ai du cœur. Bonsoir, va dormir; demain nous verrons.

La bonne femme obéit, et son fils alla se promener dans le jardin.

La nuit a des baumes merveilleux pour les blessures de l'âme. Héraklé se sentit un peu rasseréné par cette pâle veillée d'automne. Il errait à peine depuis une demi-heure à travers les sentiers de l'enclos sombre, lorsqu'une voix douce, une voix de jeune fille, murmura son nom. Il tressaillit, écouta, et la même voix répéta : — Héraklé! — Martha! s'écria-t-il en serrant sa jeune fiancée contre son cœur. Merci!... Mais tout est perdu!...

— Non, répondit-elle, je t'aime!

— Que faire? Me voilà pauvre, et ton père te gardera pour un autre.

— Jamais! Dieu a uni nos mains et nos cœurs; je ne rendrai notre anneau de fiançailles qu'à lui.

Quelques instans après, Martha, pieds nus, rentrait dans la *sakli* de Mikaël, et le lendemain, à la pointe du jour, Héraklé allait frapper à la porte de son voisin.

— Adieu, Mikaël! dit-il. Je n'ai plus de fiancée, je pars! A toi notre maison, notre jardin, tout, excepté mes vêtemens, mon fusil et mon *kindjal*.

Héraklé rentra dans l'ancienne demeure de Nicolaos. Quelques momens après, il s'éloignait en pleurant avec sa mère. La vieille femme marchait silencieuse et morne. A un coude du chemin qui les menait à Tiflis, tous deux, par un accord tacite, retournèrent la tête vers la chère demeure, verdoyante au loin, où ils avaient passé de si heureuses années. La mère sanglotait; le fils, pour cacher ses larmes, abaissa son *koudi* sur ses yeux et prit la main de sa mère, dont les genoux tremblans fléchissaient à chaque pas. Enveloppée de la tête aux pieds de sa *tchadra* bordée de bandes noires en signe de deuil, on l'eût prise pour une image symbolique de la douleur et de l'exil. La route, quoique bien courte, leur fut pénible. Ils arrivèrent enfin à Tiflis, et Héraklé se dirigea vers la Perspective-Golovine, où demeurait Ivan Mirzoëf, le banquier dont m'avait parlé le prince Alexis Ivanovitch, l'Arménien le plus riche et le plus généreux de la Géorgie. Il lui raconta ses misères, et l'Arménien lui répondit : — Pour que Dieu bénisse mes enfans et toute ma famille, que ta vieille mère accepte sous mon toit l'hospitalité du pain et du sel! Toi, jeune et fort, tu travailleras ou dans un de mes villages ou ici. Choisis. Je comprends ton chagrin, et je te laisse huit jours pour pleurer ton père. — La veuve de Nicolaos fut recommandée aux servantes, qui eurent pour elle les égards dus à son âge et à son malheur, tandis qu'Héraklé, après avoir baisé la main de Mirzoëf, sortit de la maison en promettant d'y revenir vers le milieu du jour. Il marcha vers l'orient, et atteignit son ancienne demeure. Il voulait revoir sa fiancée; mais, apercevant Mikaël sur le seuil de sa porte, il rebroussa chemin et retourna à Tiflis, où çà et là sur son passage il recevait des uns et des autres des complimens de condoléance qui l'irritaient au lieu de le consoler.

En Géorgie, les femmes sont précoces, puisqu'on les marie vers leur onzième année; mais en revanche elles se flétrissent de bonne heure, comme ces opulentes fleurs d'Asie qui dépérissent si vite sous les flèches implacables du soleil. Toute femme géorgienne, eût-elle des enfans, est inconsolable de perdre son mari, son maître, qui lui apporte les joies de la vie par sa richesse, ou l'aisance par son travail. La mort de Nicolaos, surtout après son étrange aventure, avait plongé dans la misère sa veuve, qui souffrait d'avoir à manger le pain amer d'un étranger. Elle mourut bientôt. Le cœur d'Héraklé, à cette seconde perte, se gonfla de nouvelles colères, et, oubliant même son amour pour Martha, bravant les railleries de ses camarades, il jura de se venger de Mikaël, qui creusait tant de tombes autour de lui.

Un soir, assis sur un tertre près de Tiflis, les yeux tournés vers le couchant, il soupait en plein air; il mordait à un gros morceau de

pain noir qui remplissait sa main droite, et dans la gauche il tenait une rose qu'il respirait à chaque bouchée, comme pour parfumer son frugal repas. Il songeait à Martha, à ses parens morts, à Mikaël. Dans son âme, malgré les mois écoulés, la piété filiale imposait silence à l'amour. Impatient de se venger, il regardait tour à tour son fusil et son poignard d'un œil farouche. Cependant la potence l'effrayait un peu, et le brave garçon avait, comme tous ses compatriotes, une peur terrible de l'enfer. Son souper terminé, il eut soif, détacha d'un arbre son cheval, compta la menue monnaie de son sac de cuir, et alla se désaltérer à un cabaret appelé le *Doukan des larmes*, où les amis qui vont se séparer ont l'habitude d'arroser leurs adieux. Là il demanda un demi-pot de vin, s'assit sur un petit escabeau, alluma sa pipe et écouta la conversation des buveurs en suivant d'un regard distrait le vol joyeux des hirondelles. L'un racontait que, sans aucun motif, son seigneur l'avait frappé du plat de son sabre sur la grand'route, en lui demandant si le chemin était à lui. Un autre se plaignait de l'accroissement de sa famille; celui-ci vantait la beauté des épis presque mûrs, celui-là se perdait en discours sur l'excellence de son cheval, qui s'était emporté la veille. La conversation s'anima, et, après bien des propos frivoles, elle prit un intérêt sérieux pour le jeune homme, qu'aucun des buveurs ne connaissait. On parlait de la fille de Mikaël, d'un bel Imérithien, Verlinéri, et d'un prince fort riche, Nouran, qui se vantaient chacun d'obtenir, celui-là par la ruse, celui-ci par son or, les bonnes grâces de la fiancée d'Héraklé. Puis on en vint à d'autres sujets. — Dans une semaine, dit le dernier arrivant, c'est la fête de la Montagne-Rouge. Iras-tu, Ivan?

— Non, répondit le paysan, ma femme est malade, et je reste à la maison.

— Ce bon Ivan! reprit l'autre, il entrera dans le paradis par l'anneau d'argent qu'il porte au pouce.

Héraklé paya, sortit brusquement du *doukan* et sauta en selle. — Merci, Seigneur Dieu! s'écria-t-il en caressant le col de son cheval. Mon père sera vengé, j'épouserai Martha, et Mikaël me rendra son héritage, ou je mourrai!

Quelle était donc l'idée subite qui avait fait sourire Héraklé, et pourquoi se sentait-il allégé comme par enchantement? Avait-il l'intention d'enlever sa fiancée et de s'enfuir avec elle dans quelque village du Caucase? — Kakour, disait-il à son cheval, tout ira bien, si Dieu nous protége! — Et il revint à Tiflis plus tranquille. Il s'arrêta aux portes de la ville, et vida dans un cabaret une nouvelle cruche de vin. — Comme tu es gai aujourd'hui, Héraklé! lui disait-on; est-ce que ton père est ressuscité? Vas-tu épouser Martha? —

Ces railleries s'enfonçaient dans son cœur comme une épine; mais dès que l'air pur du soir eut caressé son visage, il se calma un peu et se laissa vivre. Il n'est guère de douleur qu'une nuit d'Asie n'apaise. Qui résisterait alors à la douce influence de cette magnifique nature? La lune éclate et sourit dans l'azur limpide; le firmament resplendit d'étoiles qui semblent plus grandes qu'en Europe : on dirait qu'en Orient l'on est plus près de l'amour et de la beauté. Héraklé regagna son logis assez tard, se coucha sur un des balcons intérieurs, et des songes dorés vinrent charmer son sommeil.

Le lendemain, de grand matin, il frisa son koudi, mit sa ceinture d'argent, et, léger comme un homme heureux, il dirigea sa course du côté de l'ancienne habitation de Nicolaos. En chemin, sa figure s'assombrit un instant, lorsqu'il passa devant le cimetière où reposait son père; il se signa plusieurs fois et continua sa route. Il allait donc revoir Martha, sa chère Martha! Comme le cœur lui battait! C'était la première joie qu'il eût ressentie depuis longtemps. A peine avait-il frappé à la porte de Mikaël, que Martha vint lui ouvrir. — Te voilà! lui dit-elle.

— Où est ton père?

— Il taille les arbres dans le jardin.

— Je vais l'y trouver : j'ai à lui parler.

— Ne vous querellez pas au moins.

— Sois tranquille.

Du plus loin qu'il aperçut le fils de Nicolaos, Mikaël lui cria :

— Bonjour, Héraklé!

— Bonjour, Mikaël.

— Veux-tu boire avec moi une *koula* de vin pour te rafraîchir?

— Volontiers, répondit le jeune homme en lui serrant la main; puis nous causerons.

Mikaël, à part lui, était satisfait de voir que le jeune homme ne lui gardait plus rancune. Ils entrèrent dans la chaumière et s'accroupirent devant une table basse où Martha déposa du pain noir, du fromage, des oignons et du vin. Ils s'entretinrent d'abord de choses indifférentes et frivoles; puis Héraklé interrompit brusquement son hôte.

— Nous sommes dans la semaine sainte, lui dit-il.

— Ah! tu viens sans doute la veille du jeudi saint pour brûler ensemble nos diableries?

Le soir du jeudi saint, en Géorgie, les chrétiens allument çà et là des feux de paille dans les rues ou dans la cour de leurs maisons pour rôtir le diable, qui en rôtit bien d'autres, comme ils disent, et femmes et enfans dansent en rond autour de la flamme pour se purifier de leurs vieux péchés, pendant que les hommes tirent en

l'air des coups de fusil. Selon la tradition, Satan épouvanté s'enfuit sur une montagne du voisinage; mais il rentre dans la ville le lundi de Pâque, jour de la fête de la Montagne-Rouge, et les vieilles femmes affirment qu'il s'enivre avec les paysans et joue du fifre.

— Bien, ajouta Mikaël, dès qu'il fera nuit, nous grillerons nos peccadilles de l'année.

— Je ne suis pas venu pour cela, interrompit le jeune homme, mais pour te demander la revanche de la partie qu'a perdue mon père l'an dernier.

— Qu'entends-tu par là?

— Dans cinq jours, c'est la fête de la Montagne-Rouge; je te défie en combat singulier.

— Es-tu fou? J'ai la tête de plus que toi, je suis de la force d'un buffle, je t'abattrais du premier coup de poing. Non, non, je ne veux pas tuer toute ta famille. Ce n'est point ma faute si Nicolaos est mort : il s'est obstiné.

— Il le faut, dit Héraklé, dont l'œil s'enflamma de colère. Sais-tu ce que l'on dit de toi dans la ville? L'Imérithien Verlinéri, le prince géorgien Nouran se disputent Martha ma fiancée, et l'or du prince...

— A quoi bon ces insultes? s'écria Mikaël. Ce que tu me dis, je l'ignorais. Soit, nous nous battrons; mais que parier? Tu n'as rien que tes deux bras et ta jeunesse, et ce n'est pas assez.

— N'importe! je suis libre : je t'offre ma liberté, si je perds, en échange de la maison de mon père et de la tienne.

— Tu l'auras voulu; tu fais un marché de dupe, l'ami! à ton aise! J'irai à ton enterrement, et je ferai dire des messes pour toi.

Pour sceller le marché, ils prononcèrent tous deux des sermens solennels et prirent à témoin l'un l'archange Gabriel, l'autre sainte Martha. — As-tu soif? demanda Mikaël.

— Non, dit le jeune homme, et il s'éloigna sans dire adieu à Martha, qui avait tout entendu et qui pleurait dans un coin de l'enclos. Au fond, Mikaël n'acceptait cette gageure qu'à contre-cœur. Quant au fils de Nicolaos, chemin faisant, il se félicitait tout bas, sans se cacher à lui-même qu'il risquait contre son gigantesque adversaire sa liberté, son amour, peut-être sa vie.

Craignant les mauvais présages, Héraklé n'avait osé revenir à la cabane ni le jeudi ni le vendredi de la semaine sainte. Le samedi, il accourut à cheval. Martha croyait la défaite d'Héraklé inévitable, elle languissait, et ses yeux bleus avaient en deux nuits d'insomnie et de larmes perdu leur éclat charmant. Elle se montra cependant aimable et tendre, presque gaie, lorsque le fils de Nicolaos fut auprès d'elle, afin de ne l'effrayer par aucun pressentiment. Le jeune homme comprit bien vite qu'il était aimé. Il sourit de ses folles in-

quiétudes. Et pourtant il ne pouvait obtenir la main de Martha qu'en devenant riche, en reprenant par un combat loyal à Mikaël le bien que lui avait enlevé un funeste pari. Il persista donc dans sa résolution, et quitta le père de Martha en lui donnant rendez-vous au lundi de Pâque dans la plaine de la Montagne-Rouge. Puis il partit, non sans jeter à Martha un regard d'amoureuse pitié. Sur son chemin, il aperçut les croix du cimetière qui se détachaient en noir sur le ciel, et il pria longuement sur la tombe de son père.

Mikaël voyait avec effroi s'enfuir les heures et approcher le jour du combat. Il lui semblait que Dieu le châtiait de sa dureté envers la famille de Nicolaos, et pour étouffer le cri de sa conscience, il fit le vœu, s'il sortait victorieux de la lutte, d'aller en pèlerinage, pieds nus et tête découverte, au célèbre couvent de Martkoppi (1), et de donner aux moines trente livres de cire pendant sept années.

Le soleil matinal du lundi de Pâque, qui éclairait au loin les cimes neigeuses du Caucase, dora les toits verts et blancs de Tiflis. Partout la joie éclatait aux sons de la musique, et le peuple, revêtu de son costume pittoresque, accourait à flots pressés sur le théâtre de la fête déjà décrite au début de ce récit. Au premier signal, les deux combattans se mirent en garde, et un cercle nombreux les entoura. Les spectateurs de cette lutte inégale demeurèrent d'abord muets d'étonnement; l'un des lutteurs était jeune et de petite taille, l'autre de haute stature et dans la vigueur de l'âge. L'issue du combat ne pouvait être douteuse; mais le peuple géorgien ne sait pas garder longtemps sa gravité, et la lutte commencée devant une foule muette se continua bientôt au milieu de bruyans quolibets. Le jeune athlète, pâle de rage, se tenait sur la défensive, et il esquivait avec une merveilleuse adresse les formidables coups de Mikaël. Celui-ci reçut enfin, aux applaudissemens des spectateurs, trois blessures, et la foule exigea que les combattans prissent quelque repos. Au bout d'une courte trêve, on les vit s'élancer de nouveau l'un contre l'autre. Presque aussitôt un immense hourra retentit. La lutte était terminée. Héraklé se tenait droit et fier, sans une seule écorchure, devant son adversaire, affaissé sur le sol. Il remercia Dieu dans son cœur en murmurant : — Mon père, es-tu vengé? — Ensuite il aida Mikaël à se relever, et l'on transporta le colosse abattu à sa demeure sur une charrette.

Héraklé, dès qu'il sut le père de Martha guéri de ses blessures peu dangereuses, se rendit chez lui. Mikaël était sombre, il ne répondit point au salut du vainqueur, et Martha détourna de lui les yeux. — Eh bien! Mikaël, comment te portes-tu? dit joyeusement

(1) Monastère fondé au ve siècle, et qui s'élève à 22 verstes de Tiflis.

Héraklé. Tu n'as pas l'air gai aujourd'hui. Ah! ah! te voilà les mains vides comme la bourse d'un prince de Kakhétie! — Comme le rancuneux Mingrélien gardait encore le silence, il continua à le railler. — Veux-tu à ton tour être mon domestique? Eh! ces deux petits enclos, que tu as eu la bonté de soigner pendant un an, regarde, sont-ils gentils, pleins de verdure, de fleurs, de fruits, de pastèques qui font venir l'eau à la bouche!

Martha avait fui dans l'intérieur de la cabane, où elle s'était enfermée.

— Écoute, petit père, continua malicieusement le fils de Nicolaos; causons sérieusement, sans nous fâcher, en bons amis. Tu le sais, j'aime ta fille, et mon amour pour elle te sauve de la pauvreté.

— Que signifie?...

— Je garde l'héritage paternel; toi, reprends ton domaine et ta maison, et donne-moi Martha.

La petite porte de la *sakli* s'entr'ouvrit doucement. Un éclair de joie illumina soudain le visage de Mikaël, qui appela à haute voix : — Martha! — Alors la porte s'ouvrit toute grande, et la fille de Mikaël tomba dans les bras d'Héraklé.

Au fond de l'âme, Mikaël avait bien quelque regret du dénoûment de cette aventure, mais il refoula sa mauvaise humeur et tendit amicalement la main à son gendre.

— Martha, dit-il, pour fêter cette heureuse journée, cours chercher une cruche de vin. — La jeune fille, le visage joyeux, revint, et pendant que les ennemis réconciliés buvaient à petites gorgées le vin de Kakhétie, elle chanta d'une voix émue cette chanson indigène :

LES TROIS CAVALIERS.

« Samila a vu quinze fois mûrir les pommes; elle est belle comme une rose qui s'entr'ouvre à l'aurore.

« Tous les jeunes seigneurs des environs la voulaient pour épousée; mais le père farouche jura qu'elle n'aurait point d'époux.

« Il l'enferma, la belle fille, dans la plus haute tour de son château, bâti sur une montagne inaccessible, au-dessus d'un roc escarpé.

« Le jour, la nuit, Samila pleurait, pleurait, et elle regardait par une étroite fenêtre si on ne venait pas la délivrer.

« Elle passait sa main à travers les barreaux de fer et agitait dans l'air son voile blanc, humide de larmes.

« Un matin passa un cavalier monté sur un cheval noir, plus agile qu'un léopard, et qui s'appelait *Simdidré* (en langue géorgienne *richesse*).

« Il enfonça l'éperon d'argent dans ses flancs, et le cheval sauta jusqu'à la première fenêtre de la tour.

« Le lendemain survint un autre cavalier qui galopait sur un cheval gris, nommé *Simchveniéré* (beauté).

« Il ne toucha dans son vol qu'à la deuxième fenêtre de la tour, retomba sur le sol et s'enfuit tout honteux du côté du vallon.

« Samila pleura la nuit entière; mais, au soleil levant, arriva encore un cavalier, qu'emportait un cheval blanc, appelé *Sikhvarouli* (amour).

« La princesse laissa rentrer ses larmes dans son cœur, sourit de loin au cavalier, agita son long voile et tendit vers lui ses deux mains.

« Le cheval blanc s'élança, comme s'il eût eu des ailes, et atteignit la troisième fenêtre de la tour où languissait la prisonnière.

« Samila poussa un cri de joie, se précipita dans les bras du cavalier, qui l'emporta à travers les airs et lui donna un long baiser.

« Il l'emmena dans son château, où il l'épousa, — et l'amour fit ce que n'avaient pu faire la richesse et la beauté. »

Héraklé, qui avait compris le sens de la chanson, serra de nouveau Martha sur son cœur en la remerciant d'un tendre sourire.

L'histoire que je viens de reproduire dans son étrangeté toute locale est de date récente. Le 2 septembre 1860, je m'étais réuni aux pèlerins qui vont annuellement visiter la grande cathédrale de Mtzkhèta, ancienne capitale de la Géorgie, située à vingt-six verstes de Tiflis, et qui n'est aujourd'hui qu'une bourgade sans importance. C'est un intéressant spectacle que cette mêlée de costumes bigarrés, tout éclatans d'or et de soie, où le capuchon mingrélien et la fronde brodée dont se coiffent les Imérithiens se croisent avec le bonnet en poil d'agneau de la Géorgie. Hommes et femmes, seigneurs et paysans, tout se mêle dans la ville ruinée, qui semble un moment rendue à la vie. Ma curiosité de voyageur m'entraîna dans l'église, entourée d'un mur crénelé comme une forteresse. J'étais accompagné du prince Alexis Ivanovitch. L'église, magnifiquement éclairée, se vidait et se remplissait de quart d'heure en quart d'heure. Les pèlerins venus des alentours, les uns en voiture ou à cheval, les autres à pied, le chef nu, d'autres à genoux dans la poussière, se pressaient dans le temple, priaient, brûlaient des cierges devant les reliques, faisaient des vœux, baisaient pieusement les dalles et le seuil. Au milieu de la foule, je remarquai un jeune homme et une jeune femme d'une beauté singulière, et qui, inclinés sur les dalles, les frappant de leur front, s'abandonnaient à tous les élans de la piété la plus fervente. Comme je faisais part à mon compagnon de l'intérêt que m'inspiraient ces jeunes gens d'une physionomie à la fois si douce et si grave : — C'est Héraklé, fils de Nicolaos, me dit-il, et sa femme Martha, la plus belle fleur de la Géorgie.

HENRI CANTEL.

REVUE LITTÉRAIRE

Les Romans et les Romanciers nouveaux.

Celui qui voudrait suivre pendant quelques mois la vie littéraire de notre pays dans la diversité de ses manifestations ne pourrait s'empêcher de revenir sans cesse au roman comme à la forme où elle se traduit le plus volontiers, où elle s'affirme avec le plus d'insistance. Tandis que la poésie, enchaînée par un sommeil étrange, attend, comme la Belle au Bois-Dormant, quelques-uns de ces princes dont la voix souveraine chasse les méchantes fées et dissipe tous les maléfices, on voit le roman s'agiter, s'élancer avec une inquiétude fiévreuse vers tous les points de l'horizon, donner tous les signes enfin, sinon d'une vitalité puissante, au moins d'une singulière activité. Veut-on ensuite pénétrer plus avant dans ce monde du roman contemporain, se rendre compte du spectacle de confuse animation qu'il présente : on est bientôt surpris et affligé du petit nombre des œuvres qui, au milieu de cette mêlée bruyante, méritent l'attention de la critique. Et combien parmi celles-ci encore n'en faut-il pas compter qui appellent le blâme plus que l'éloge! N'importe : même réduite à ces proportions, l'activité qui de nos jours caractérise la production romanesque montre que là en définitive se porte non-seulement le goût des écrivains, mais la prédilection du public. Aussi convient-il de ne pas traiter avec dédain une forme de l'invention littéraire qui jouit d'une telle faveur, et de rechercher avec une sévère attention, parmi les tendances qu'elle trahit, celles qui honorent l'art moderne et celles qui le compromettent.

Dans un groupe tel que nous l'entendons, on tâcherait de réunir, en remontant à quelques mois, les romans les plus dignes de l'examen de la critique, et si l'on s'arrêtait d'abord à ceux qui appellent les éloges plus que le blâme, on rencontrerait dès le début deux œuvres qui, malgré de frappantes différences, se distinguent par un même sentiment très vif

de l'idéal dans la vie comme dans l'art, — *le Comte Kostia* de M. Victor Cherbuliez, *Dominique* de M. Fromentin. — Ces deux romans, nos lecteurs les connaissent trop bien pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici en de longs développemens d'analyse. Notons tout de suite un trait qui leur est commun, et que nous ne retrouverons guère dans les récits dont il y aura lieu de s'occuper plus tard : l'élévation morale des caractères étudiés par le romancier. Dans *le Comte Kostia* par exemple, Gilbert, l'homme juste, ferme et tenace que l'auteur présente comme un Lorrain, et qu'on pourrait nommer plutôt un Parisien de Genève, est un exemple de l'ascendant exercé par un caractère énergique, par une raison droite et par une belle âme. Il se fait un ami du comte, qui raillait cette *belle âme;* il se fait un disciple de Stéphane, la fille persécutée et révoltée du comte, qui le traitait de pédant. Il est poète par l'imagination, quand il évoque ces « chères marionnettes, » ces « poupées » invisibles, créatures légères de la fantaisie, qui lui sourient dans la solitude et « parlent ou chantent en dormant. » Philosophe, artiste, savant, Gilbert l'est aussi; mais il faut voir en lui, par-dessus tout, le lien intellectuel de l'œuvre et l'interprète des idées familières de l'auteur en même temps qu'un noble type de la volonté ramenant au sentiment du vrai et du bon tout ce qu'elle voit s'égarer, s'agiter dans le vague autour d'elle.

Le roman de M. Fromentin, *Dominique,* contient une étude non moins curieuse de la volonté et du jeu de nos facultés morales mises en branle par les circonstances de la vie. C'est en résumé la confession d'une âme tendre et contemplative, d'un homme dégoûté de l'action dès le début et rendu aux habitudes calmes et routinières de la province par un détachement complet de lui-même. Les confidences de Dominique se composent d'impressions plutôt que d'événemens. Dominique dit fort bien de lui : « J'ai fait l'impossible pour n'être point un mélancolique... Mais il y a dans l'esprit de certains hommes je ne sais quelle brume élégiaque toujours prête à se répandre en pluie sur leurs idées. » Il dit encore : « Ce que j'ai à vous dire de moi est fort peu de chose, et cela pourrait tenir en quelques mots : un campagnard qui s'éloigne un moment de son village, un écrivain mécontent de lui qui renonce à sa manie d'écrire, et le pignon de sa maison natale figurant au début comme à la fin de son histoire. » Oui, c'est là tout, si l'on ne prend que la vie extérieure de l'homme; mais que d'enseignemens et d'émotions dans ce *peu de chose!* On se rappelle l'histoire de ce jeune homme qui, dès le collége, s'analyse constamment avec une rare perspicacité, ayant la manie des dates, des chiffres, des symboles, imprimant partout « la trace d'un moment de plénitude et d'exaltation » et remplissant « d'innombrables confidences » les murs, les boiseries et les vitres d'une chambre d'écolier ou d'un cabinet de travail, d'un cabinet de retraite plutôt. De là une timidité née de cette vie qui n'ose éclater. Pourtant il est un âge où le moins hardi et le plus occupé de

rêves intérieurs ne saurait échapper aux sollicitations du dehors, et c'est l'amour qui le pousse dans la mêlée où il se risque avec répugnance. On peut voir, par l'exemple du héros de M. Fromentin, de quel mal est capable un esprit honnête, lorsqu'il se laisse aller aux impulsions d'une sensibilité que rien ne gouverne. Dominique ne surmonte pas de haute lutte la passion qui le désole et qui tourmente Madeleine; il ne cherche que tardivement et par contrainte un antidote nécessaire dans le travail; il ne s'en va pas résolûment, il ne couvre point d'un silence viril une douleur discrète. Aucun parti énergique ne lui convient. Aussi attire-t-il peu à peu Madeleine vers un gouffre où elle peut tomber avec l'honneur d'un autre. D'amie, elle devient, par charité pour cet esprit en déroute, une conseillère de chaque jour, une consolatrice et une confidente; elle croit du moins n'être que cela, et, franchissant naïvement les limites des convenances sociales et du devoir conjugal, elle donne au jeune homme des rendez-vous de camarade. Quand elle se réveille, il est trop tard pour étouffer cet amour dont elle prétendait le guérir, et qui la consume elle-même. N'est-ce pas une espèce de miracle si Dominique et Madeleine s'arrêtent court dans cette voie périlleuse, et si l'heure solennelle qui devait les perdre les sauve de leur propre faiblesse? Rien n'est flétri en apparence, mais tout est brisé, et il n'est pas étonnant que Dominique, entraîné déjà par d'irrésistibles instincts loin de la foule et du bruit, regagne, après ce choc décisif, la province où il retombera dans l'ornière de l'enfance et de la jeunesse. Un ami de Dominique, un cousin de Madeleine, Olivier, amateur des élégances mondaines, aboutit par un autre chemin au désenchantement. Dominique du moins a voulu effacer le passé; il s'est donc marié, il s'est retrempé dans l'exercice des vertus domestiques : dégoûté de la vie, dégoûté de lui-même, victime de l'égoïsme qui le désole, comme il avait désolé autrui, Olivier termine tristement une carrière stérile par une tentative de suicide qui le châtie en le défigurant. Seul, un des personnages de ce roman, l'actif Augustin, le précepteur et l'ami de Dominique, traité de cuistre par Olivier, mais armé d'une volonté de fer et pressé de se construire un foyer pour l'agrandir et le parer, est arrivé au but la tête haute et le cœur pur. — On relira volontiers ce livre instructif, nourri d'observations, et que décore plus d'un paysage peint de main de maître. Le style, exempt de toute prétention, aisé, empreint d'un charme *élégiaque* en effet, représente bien la vie de Dominique, coulant au gré de la pente qui l'emporte, un instant resserrée et accélérée dans son cours, puis tranquille de nouveau dans un large lit, entre des rives planes et verdoyantes.

Si Dominique est l'homme de la nature et de l'instinct, dans le caractère d'Augustin, comme dans celui de Gilbert Savile, c'est la volonté qui domine, et la volonté appliquée au bien, avec une différence pourtant : c'est que Gilbert occupe le premier rang dans l'œuvre de M. Cherbuliez, et que, dans l'œuvre de M. Fromentin, le personnage d'Augustin est accessoire.

Néanmoins la mâle figure de ce dernier, esquissée dans un coin de la toile, n'éclaire-t-elle pas fortement, par le contraste, Dominique et tous les autres personnages du roman?

Le Mariage de Gertrude se rapproche, par une étude sincère du cœur humain, des romans que nous avons placés en tête du groupe, et où l'art s'inspire de la nature avec tant d'originalité. Si le récit de M. Uchard est chargé d'incidens, il contient de jolies pages et même des pages émues. La volonté victorieuse dans Gilbert et dans Augustin, indécise et vacillante chez Dominique, succombe chez Pierre de Chanteretz et ne se relève qu'après d'irréparables fautes. *Le Mariage de Gertrude* est l'histoire d'un de ces orages qui troublent parfois les âmes les mieux unies. Une bucolique en Touraine précède le roman proprement dit, et nous initie au caractère candide et franc de Gertrude, qui obtient pour mari, malgré l'affection jalouse de son père, M. de Moresne, celui qu'elle aime avec une foi profonde. Pierre de Chanteretz aime aussi Gertrude; il est heureux, mais, hélas! on se fatigue de tout ce qui dure, même du bonheur, et Pierre de Chanteretz, las des joies paisibles qui lui avaient fait oublier les séductions du monde, s'éprend tout à coup de la belle Mme de Tressol. L'intrigue galante qui dissipe si vite le rêve conjugal de Gertrude, le rôle misérable de Pierre entre sa femme et sa maîtresse, les angoisses de l'une, les transports de l'autre, la crise qui rompt ce lien coupable; les retours et les repentirs du mari éloigné, puis rappelé, puis banni de nouveau par la femme trompée qui se consume dans le désespoir; l'agonie de la baronne de Tressol et les dernières résistances de Gertrude aux supplications de Pierre de Chanteretz, tout cela est observé et rendu avec l'accent de la vérité en dépit de répétitions inutiles et de quelques ressorts de théâtre. La fin du roman dégénère en mélodrame, et c'est dommage. Le drame réel est d'ailleurs dans le cœur des deux époux, qui n'ont ressaisi, après tant d'épreuves, que le fantôme de leur bonheur envolé, et pour qui « les enchantemens des premières saisons ne sont point revenus! » M. Mario Uchard vise à la grâce et rencontre souvent la *manière;* sa phrase fleurie, où les épithètes s'accumulent, n'est pas toujours d'un goût très pur; les images et les mots qu'il enchaîne se contrarient plus d'une fois entre eux. Le roman de M. Uchard pèche en outre par la prolixité, et l'auteur eût pu le diminuer d'un bon tiers.

La *Madelon* de M. About nous transporte dans un tout autre monde, et ici la critique rencontre des intentions pour lesquelles il ne lui est permis de montrer aucune complaisance. L'influence flétrissante du vice et le triomphe de la volonté appliquée au mal, la débilité et l'incapacité de la vertu, voilà en somme le double thème exploité par M. About. La douceur impérieuse de Gilbert, la robuste conscience d'Augustin, les défaillances momentanées contre lesquelles réagissent Dominique et Pierre de Chanteretz, n'ont que faire dans cette région malsaine où le cœur le plus hon-

nête, où la plus belle âme doit fléchir, où l'innocence n'apparaît que pour être frappée mortellement ou subir la contagion de l'infamie. *Madelon* toutefois indique chez le trop facile conteur de *l'Homme à l'oreille cassée*, du *Nez d'un Notaire* et du *Cas de M. Guérin,* un effort pour se dégager des fantaisies de mince étoffe, pour renoncer aux *pochades* vulgaires où s'oubliait depuis longtemps l'auteur de *la Grèce contemporaine.* Dans une dédicace placée en tête de *Madelon,* M. About déclare avoir « travaillé avec amour à ce récit pendant trois ans. » *Madelon* est donc une *étude,* comme on dit aujourd'hui ; y retrouverons-nous les traces de « l'application obstinée, » du « soin minutieux de l'artiste? » Que veut-il être et qu'est-il ? Le rôle de son héroïne va nous répondre.

Une fille des rues devenue l'une des reines de la *bohème galante* de Paris, puis la femme d'un usurier millionnaire entraîné vers elle par une impulsion plus forte que l'amour des écus; des coquins de tout étage trempant avec cette Madelon et l'usurier Jeffs en d'iniques entreprises qui menacent un canton de l'Alsace, mais qui doivent les gorger d'or; la décadence complète de Frauenbourg due aux monstrueuses combinaisons du mari et des amis de Madelon, tel est en peu de mots l'aspect général des faits exposés dans le roman de M. About. Madelon y joue le rôle d'une divinité infernale enveloppant dans une solidarité infâme tous ceux dont l'orgueil ou la candeur ose l'affronter. Il s'agit de savoir si l'excessive puissance que l'auteur lui attribue est suffisamment justifiée.

La femme joue dans la littérature, comme dans la vie, un rôle considérable; bon ou mauvais génie, elle est comme une puissance occulte qui intervient dans la plupart de nos actes. Que de types ne fournit-elle pas au romancier et au poète! La plus grande part d'influence appartient beaucoup trop souvent aux pires créatures. Madelon est un de ces démons féminins qui changent tout en ruine autour d'eux et qui déshonorent leurs victimes. Ce que représente Madelon, c'est le vice impudent et vulgaire, n'ayant d'autre parure que lui-même, n'étant relevé ni par les grâces de l'esprit ni par l'éclat de la beauté, ni par les tourmens du remords, ni même par les éclats d'une passion brutale; c'est l'infamie toute nue. Elle ne connaît point les attendrissemens équivoques d'une Marguerite Gautier, qui trouve en de tardives tendresses, comme la Marion du poète, un renouvellement d'innocence! Antithèse absolue de la courtisane *vierge et martyre,* elle franchit l'espace qui sépare du monstre la créature humaine. Manon Lescaut, née courtisane, mais capable d'émotions et de retours sincères, trahissant Desgrieux et l'aimant en même temps; Esther Gobseck, cette fille perdue, adorant Lucien de Rubempré dans un roman bien connu de Balzac, et mêlant au cynisme du vice les élans d'une adoration aveugle, ont encore des entrailles : quelque chose les touche, les attire et les blesse. Telle n'est pas Madelon. Digne de Mme Marneffe par la hideuse corruption qui lui fait tout briser et flétrir en souriant au gré d'un intérêt ou d'un caprice, elle

n'est point comme elle la personnification de tous les charmes de la femme, de toutes les grâces de l'intelligence se prostituant pour de l'or : Madelon n'est que la puissance du vice. Comme Marco, ce type de la fille de marbre crayonné par Alfred de Musset dans *la Confession d'un Enfant du siècle*, elle est morte aux sentimens humains; comme l'Olympe de M. Augier, elle étouffe dans le cercle du monde régulier qu'elle traverse un instant, — et si le bourbier où elle se plaît ne la suivait partout, comme Olympe, elle aurait la *nostalgie de la boue;* mais le coup de pistolet qui atteint sur la scène l'héroïne de M. Émile Augier est épargné à Madelon par M. About. Madelon est invulnérable! Madelon, pour qui le vice est un gage d'éternelle jeunesse, remplace dans le roman de M. About la fatalité antique. C'est dire que l'auteur, pour lui frayer la voie, supprime hardiment et les résistances matérielles et les résistances morales : périssent la raison, la pudeur et la volonté des gens, puisque c'est le bon plaisir de Madelon! Voilà un horizon bien noir, et le monde est bien près de finir, si M. About ne force rien. Madelon marche de victoire en victoire, depuis l'heure où elle apparaît aux habitans de Frauenbourg, portant dans les plis de sa robe conjugale l'arrêt de mort de la ville et la perte des plus honnêtes gens. On la revoit enfin, à Paris, âgée de quarante-huit ans ou de trente-huit au moins, chez un prince d'Armagne nargué jadis par elle : et quand ce *lion* décrépit, vaincu par le temps et par la débauche, n'est plus qu'une ruine ambulante, la courtisane, qui s'est traînée d'orgie en orgie durant vingt ans ou plus, ne paraît pas même effleurée par l'âge, dont la griffe n'épargne pas les plus chastes! En l'affublant du titre de comtesse Léna, l'auteur ne s'est-il pas souvenu d'une aventurière de notre époque, pétrie de la même fange que Madelon, et qui, s'étant couchée bohémienne, se réveilla comtesse en Allemagne par la grâce d'un autre Mathias XXIII ou XXIV? Ainsi qu'il arrive d'ordinaire quand on outre les choses, M. About, en allant trop loin, s'est enlevé les avantages de l'idée qu'il voulait développer : Madelon n'épouvante pas, elle répugne, et finit par lasser le regard du spectateur incrédule qui la met au rang des gorgones mythologiques.

N'insistons pas. Le roman de M. About aurait de quoi défrayer amplement la critique : nous préférons signaler dans cet essai l'intervention de la satire, qu'il faudrait louer, si elle n'avait un caractère de monotonie extrême, s'il n'en résultait un excès de sarcasme et de bouffonnerie qui fatigue. Voltaire, puisqu'on n'a pas craint de rappeler un tel nom à propos de M. About, peut servir d'exemple en ceci qu'il ne riait pas toujours. Ce terrible railleur eut plus d'un cri pathétique, plus d'une inspiration éloquente : relisez pour vous en convaincre, si par hasard vous l'aviez oublié, non quelque page d'histoire, non quelque plaidoyer fameux en faveur de la raison et de la justice, mais tout simplement *l'Ingénu,* un conte qui est un chef-d'œuvre, et où l'auteur de *Candide,* cessant de badiner, décrit l'agonie de Mlle de Saint-Yves d'un trait ineffaçable, avec une forte et noble

émotion dont l'accent nous va au cœur et nous arrache des larmes. Mais laissons là Voltaire; il faut bien revenir aux romans du jour.

Le récit brutal que M. Ernest Feydeau publie aujourd'hui en trois volumes sous divers titres, *un Début à l'Opéra, M. de Saint-Bertrand, le Mari de la Danseuse,* exagère encore davantage, s'il est possible, cette opposition entre l'imbécillité de l'innocence et la supériorité déclarée du vice qui nous choquait dans le roman de M. About. Doit-on envisager ce livre comme une œuvre satirique? Oui, si l'on considère telle page où l'auteur essaie laborieusement de fixer quelques traits comiques; non, si l'on tient compte de la préface imprimée en tête du premier volume, et qui ne renferme pas moins de soixante-dix pages de critique furieuse... contre la critique. M. Feydeau veut si peu, nous ne disons pas corriger, mais reprendre les mœurs et gourmander les gens vicieux, qu'il se vante de reproduire les choses telles qu'elles lui apparaissent, comme ferait un miroir. Il nous arrêtera ici, et nous reprochera d'exagérer ce qu'il avance dans cette majestueuse préface, « que pourra passer le lecteur, l'auteur ne l'ayant écrite que pour lui-même et quelques-uns de ses intimes. » L'auteur, nous en convenons de bonne grâce, rejette avec force l'épithète de *naturiste;* il se plaint amèrement d'avoir été traité de *jeune chien* par un critique mal poli, et n'accepte l'attache du *réalisme* qu'après avoir donné lui-même de ce mot une définition très adoucie. Défendant la cause du mal avec plus de courage que de bonheur, il finit par avouer que le mal n'entre dans les œuvres des maîtres que comme *repoussoir;* il admet un travail de choix et par conséquent d'élimination, il estime que *le pivot de l'intérêt* est dans *l'antagonisme du bien et du mal;* bref, il raisonne comme ceux qu'il attaque. Cependant, par une volte-face imprévue, le voilà qui exige du romancier pour toute qualité l'*exactitude,* le voilà qui allègue des raisons de *tempérament* pour l'artiste absorbé par tel genre de peinture; puis notre âge est, dit-il, *l'âge de la matière :* il faut bien céder au torrent! Pourquoi échafauder en ce cas une *poétique* et masquer le véritable motif? C'est donc pour ne pas chanter « dans le désert, » pour avoir plus de « quatre lecteurs, » que M. Feydeau caresse toutes les difformités morales? A merveille! Nous avons le secret de la comédie, et de peur qu'on ne nous taxe d'*inexactitude,* citons l'auteur lui-même. — Si j'avais, dit-il, continué de faire des traités d'archéologie ou quelque autre ouvrage d'un goût sévère, « pas un de vous, messieurs, ne me lirait, car ce qu'il vous faut pour vous toucher, c'est la *peinture exacte de vous-mêmes.* Soyez donc heureux maintenant, *et ne criez plus.* Je vous l'ai donnée. » C'est précisément de quoi il est permis de douter. Sommes-nous tous des coquins, des cœurs lâches et corrompus, des êtres si faibles que le moindre fil mû par une poupée ou le moindre appel des sens nous entraîne loin de tout rivage dans un océan de crimes, de vilenies ou de sottises? Alors M. Feydeau est bien notre peintre. Sommes-nous plutôt des créatures humaines mi-parties de bien et

de mal, de penchans dangereux et de généreuses passions? Alors M. Feydeau se vante un peu trop complaisamment; il est cru et n'est pas vrai : or la crudité ne demande pour être comprise ni méditation ni étude. C'est aux pires appétits de la curiosité que s'adresse la littérature qui se pique de satisfaire pleinement *l'âge de la matière*. Et comment ne s'aperçoit-elle pas qu'elle s'abuse en parlant du public tout entier? Une fois avertie, la meilleure partie du public se retire; il ne reste au romancier engagé dans cette voie malheureuse que les imaginations grossières et les consciences nulles. Si, au lieu de flatter ce troupeau, il songeait au suffrage des esprits d'élite, il distinguerait autre chose que l'abjection, autre chose que le scandale, et il résisterait au torrent, lorsque le torrent tenterait de l'emporter; mais on veut des *sujets neufs*, et, sous prétexte d'exprimer la réalité, on combine de monstrueuses chimères.

Il est temps de parler du roman et des héros de M. Feydeau. M. de Saint-Bertrand est un escroc doublé d'un assassin. Le nom qu'il porte, les sommes qu'il dépense, tout est volé ou extorqué par les plus vils moyens. Il reçoit un jour six cent mille francs d'une comtesse dont il est l'amant, et qui compromet pour lui la cause de la Pologne; il reçoit un autre jour cent mille francs d'un prince russe qu'il débarrasse d'un adversaire fâcheux; il séduit la danseuse Barberine, dont l'innocence et la douceur moutonnières n'ont guère plus de vraisemblance que la scélératesse de Saint-Bertrand. Bref, c'est l'éternelle lutte de l'ange et du démon. Avant d'épouser Barberine, l'ancien amant de la comtesse Wanda essaie de se marier avec une riche héritière. Obligé de lever le masque, il se rejette vers une princesse Mélédine, espionne au service de la Russie, et trahit le secret de Wanda : en retour de deux cent mille francs, il livre des papiers qui doivent perdre les chefs d'une insurrection polonaise. Plus tard, plongé dans la boue et recueilli par Barberine, qui devient sa femme, il la traîne en Russie, puis en Amérique, et, n'ayant pu la vendre vivante, il la livre morte à un entrepreneur d'exhibitions qui expose la danseuse en public. Un Polonais qui l'avait suivi comme domestique, afin de le surveiller et de le surprendre, le pend finalement comme traître et dénonciateur. La description des coulisses de l'Opéra et du tapis vert de Bade, le tableau d'une insurrection en Pologne et quelques autres amplifications étrangères au fond du roman justifient mal l'orgueil avec lequel M. Feydeau se loue de nous avoir donné un aperçu de la vie réelle. Arthur de Saint-Bertrand n'est pas dans la réalité; eût-il existé, qu'on le rangerait parmi les exceptions les plus hideuses. Mélédine est un autre monstre conçu par l'auteur dans les visions d'un cauchemar. L'*impersonnalité* de Barberine (le mot est de M. Feydeau) empêche la sympathie de naître. Avions-nous tort de repousser les prétentions de l'auteur au nom de la *vérité vraie*? Et n'est-on pas en droit de rire lorsqu'il invoque dans la même oraison Shakespeare et le *bon* La Fontaine?

M. Assollant, un disciple de M. About par certains côtés, non pas des meilleurs, se présente cette fois avec trois nouvelles : *Jean Rosier*, *Claude et Juliette*, *Rose d'Amour*. Ces nouvelles n'ont rien de satirique dans leur donnée, et ne contiennent que des croquis de mœurs champêtres. Si nous parlons ici de M. Assollant, c'est qu'il affectionne le ton de persiflage adopté par M. About, et qu'il ne s'en défait pas même dans les sujets où il devrait user de la plus grande simplicité. Le défaut de mesure et de goût est d'ailleurs un trait commun entre lui et les deux romanciers dont nous venons de parler. Bien qu'il leur abandonne la crudité et le cynisme, il n'est guère plus soucieux de la vérité des caractères. Pour mettre dans le récit une note plaisante qui sonne faux très souvent, il emploie des procédés mesquins. Tantôt c'est une comparaison tirée de loin, dans le goût de celles de M. About : il nous dit qu'un soldat « eut le ventre percé *comme une barrique de bon vin,* » qu'une fiancée de village était « belle *comme une bonne grosse citrouille;* » tantôt il répète, pour nous égayer, cette formule stéréotypée : « Jean Rosier, de la 1re du 2e de la 15e demi-brigade de la république française, une et indivisible. »

Les nouvelles de M. Assollant ne peuvent guère s'analyser. *Rose d'Amour* est la plus jolie du volume. L'héroïne de ce petit roman se confesse elle-même dans un langage qui n'est pas toujours celui d'une paysanne, bien qu'il ne soit dépourvu ni d'aisance ni de charme; c'est l'auteur qui conte agréablement une bluette, ce n'est point une fille de la campagne qui s'exprime avec simplicité. Si M. Assollant se fût soucié un peu plus d'accommoder la forme au fond du récit, il aurait pu tirer un meilleur parti de ces histoires de village. Otez-en les taches volontaires dont l'auteur se fait gloire apparemment; qu'un parfum de franche rusticité s'en dégage, vous aurez de petites études de la vie champêtre qui vous initieront aux sentimens et aux habitudes d'esprit de toute une classe de gens. Un bon peintre de mœurs se révèle dans le moindre tableau. M. Assollant renoncera-t-il aux bizarreries d'une fantaisie et d'un style trop dédaigneux de la vérité? Voudra-t-il écrire avec plus de naturel? Nous avons cru apercevoir dans *Rose d'Amour* un léger progrès en ce sens : le prochain ouvrage de M. Assollant nous dira s'il entend marcher dans cette voie ou reprendre, à ses risques et périls, les erremens de *Marcomir* et de *Cadet Borniche*. Autant la gaîté sincère et opportune d'un écrivain amuse le lecteur, autant l'affectation de la gaîté le fatigue.

Pousserons-nous plus loin cette étude du roman contemporain? Nous risquerions fort de nous perdre au milieu de régions stériles, dont presque rien ne compense l'aridité. Essayons toutefois, par un dernier exemple, de montrer les résultats ridicules auxquels on peut arriver quand on a pris le parti de se moquer de la logique et du style. Bien fin qui distinguerait dans le roman de M. Marc Bayeux, *la Sœur aînée*, le germe d'un talent d'écrivain. La donnée du livre n'était cependant pas mauvaise : avec

l'histoire de cette fille de trente ans, orpheline dès l'enfance, privée des joies les plus ordinaires de la vie et des affections de famille qui la fuient, toujours dévouée, toujours méconnue, et cachant stoïquement sa blessure, on eût pu faire une œuvre touchante; mais tant vaut l'écrivain, tant vaut l'idée. Le roman de *la Sœur aînée* se déroule dans la petite ville de La Charité, qui sert de cadre grisâtre aux amours de Mlle Hamelin, institutrice chez un oncle dont l'unique enfant, Mlle Antoinette Piédefer, une fillette des moins candides, s'efforce de l'humilier en toute occasion. Un artiste venu de Paris pour les besoins du roman, et que M. Marc Bayeux appelle un *beau parleur*, par antiphrase peut-être, met hors d'elle-même Antoinette, en quête d'un mari, et rend Mlle Hamelin rêveuse. De là une lutte cachée entre les deux femmes. Le héros, embarrassé comme l'âne de Buridan, voudrait bien répondre aux tendres sentimens de l'institutrice, il lui jure même un amour éternel; mais la dot d'Antoinette le trouble. Il se prononce enfin pour la dot au moment où un coup des plus inattendus menace la fortune et la considération du bonhomme Piédefer, car ce *vieillard malin* n'est rien moins qu'un chef de contrebandiers. Le triste poursuivant d'Antoinette implore un peu tard sa grâce de Mlle Hamelin, qui le renvoie à la cassette de l'ingénue. Bref, la pauvre fille est trahie par tout le monde, par l'homme qu'elle aime, par ses frères, dont la vulgarité égale l'ingratitude, et par l'auteur, qui substitue partout, ou peu s'en faut, la caricature au portrait. N'était un Anglais burlesque et magnanime qui recueille l'institutrice, elle n'aurait plus ni feu ni lieu; mais on ne rencontre pas tous les jours un pareil Anglais. Ainsi finissent les peines de *la Sœur aînée* et les nôtres. Que si aux gentillesses du récit vous ajoutez les ornemens d'un style approprié à l'intrigue, vous aurez de quoi juger le roman de M. Marc Bayeux. Écoutez plutôt. « Le soir, la tête sur l'oreiller, le matin, dans les allées du jardin, ou bien en plein midi, dans un grenier, comme Mlle Piédefer, *ces brebis noires* (les filles qui lisent des romans) *se brodent un manteau de rêveries* qui, pour être inédites, n'en sont pas moins *très scintillantes de paillettes invertueuses.* »

N'est-ce pas un ravissant échantillon de la langue que parlent de nos jours certains auteurs, qui n'écrivent, ne leur déplaise, ni en vers ni en prose, démentant par un tour de leur métier la fameuse définition du maître de philosophie de M. Jourdain? Il est donc bien difficile de dire : *Nicole, apportez-moi mes pantoufles!*

Telle est la diversité, tel est aussi le caractère inégal des œuvres par lesquelles se révèlent les tendances contraires du roman et les besoins complexes de l'imagination à l'heure où nous sommes. Au milieu de la confusion générale, quelques-unes de ces œuvres s'adressent aux meilleures facultés de l'esprit; d'autres, en plus grand nombre, ont un côté morbide qui menace l'avenir de l'art, et la médiocrité du reste décourage l'attention de la critique. En considérant ce qui se publie aujourd'hui et en nous reportant

vers les chefs-d'œuvres des maîtres, nous croyons distinguer trois voies dans lesquelles le roman pourrait et devrait s'engager avec résolution. Dans l'une, on rencontre la science et la philosophie, la fantaisie et la critique mêlées au mouvement des passions, comme dans *le Comte Kostia*. Une seconde voie nous mène au roman intime, où le sentiment pur et l'étude tout individuelle d'un caractère, combinés avec les ressources du style pittoresque, produisent un renouvellement perpétuel, témoin l'étude de M. Fromentin dont nous avons parlé; témoin l'œuvre de Mme Sand, qui s'accroît et s'enrichit de jour en jour, comme un arbre chargé de fleurs et de fruits en toute saison. Une troisième forme du roman, et ce n'est pas la moins bonne, embrasse l'étude collective de la société ou d'une partie de la société; elle raconte les actes, peint les habitudes, exprime les émotions des hommes réunis entre eux par les liens puissans de la famille et de la patrie. Cette note est rare dans le roman français; les étrangers l'ont adoptée de préférence, et elle ne manque chez eux ni de grâce ni d'énergie. Parmi les productions récentes des autres pays qui relèvent de cette tendance, nous avons remarqué les *Nouvelles scènes de la vie russe*, empreintes par M. Tourguenef d'un réel cachet d'originalité. En nous offrant l'image du patriotisme dans une âme héroïque, en reliant par une histoire d'amour qui est de tous les temps et de tous les pays les réflexions et les tableaux épars dans le récit, en esquissant d'un coup de crayon net et ferme de vivans portraits et des paysages où l'on retrouve les nuances de la nature, l'auteur s'est placé au rang des vrais artistes, non de ceux qui prisent le costume avant l'homme, mais de ceux qui cherchent l'homme sous l'habit. C'est l'occasion de rappeler ici le nom et le génie sympathique de Charles Dickens, l'auteur de tant d'œuvres populaires et illustres, depuis *David Copperfield*, où tout un monde est reproduit, jusqu'aux petits chefs-d'œuvre intitulés *les Spectres de Noël*, *le Grillon du foyer*, *les Carillons*, etc. Ce récit des *Carillons* est un de ceux qui méritent le plus de fixer l'attention du lecteur. C'est bien là un de ces aperçus de la vie réelle que Dickens déguise volontiers en rêves, comme pour séduire notre imagination, et qui laissent dans l'âme une impression douce et amère à la fois, l'auteur nous indiquant ce qui est, ce qui pourrait et ce qui devrait être, mais s'abstenant d'étaler de froids sermons, comme les Américains, ou d'emphatiques professions de foi, comme il nous arrive de le faire quand nous voulons mettre la vérité dans la bouche de ceux qui souffrent.

Une considération d'une autre espèce nous arrête, et nous croyons devoir contester ici la justesse d'une opinion enracinée chez bien des personnes. Le roman, de léger qu'il était, dit-on, est devenu au XIXe siècle une des grandes formes de l'art littéraire : il est sérieux, il est profond, rien ne lui demeure étranger; il nous donne la véritable *épopée humaine*, ignorée de nos pères! Et l'on sacrifie délibérément, pour achever la sentence, *Candide*, *le Neveu de Rameau*, et tout le XVIIIe siècle. Comme si

Candide ne voilait pas d'une forme *légère* en effet des observations *très sérieuses*, comme si *le Neveu de Rameau* ne touchait pas à plusieurs problèmes de philosophie morale! On oublie qu'avant la révolution française, avant les *romantiques* et les *réalistes*, les aveuglemens de la passion avaient été peints admirablement dans *Manon Lescaut* par l'abbé Prévost, et toutes les conditions de la vie réelle étudiées et reproduites avec un rare génie, sous un déguisement espagnol qui n'abuse plus personne, dans le *Gil Blas* de Le Sage. Dès lors, si l'on veut bien le permettre, le roman était compris et l'*épopée humaine* inventée. Que les romanciers du temps présent n'en doutent pas, ils comptent des ancêtres illustres, et devraient leur demander conseil quelquefois. On s'occupe aujourd'hui beaucoup trop de la recherche de tel type excentrique, de tel genre spécial, et chacun se cantonne, qui dans un petit domaine de fantaisie, qui dans le tableau des mœurs locales d'une région plus ou moins étroitement circonscrite, un autre dans l'exploitation des trivialités ou des accidens physiologiques. On ne va pas loin avec toutes ces ressources, divisées ou réunies. La fantaisie ne convient qu'aux gens d'un esprit très souple et très délié; les mœurs locales ne captivent l'attention que lorsqu'elles reçoivent l'appui des observations générales, et d'ailleurs ne tiennent pas lieu de tout; les trivialités s'épuisent, et si elles ne servent de repoussoir aux vérités morales, dégoûtent le lecteur; les accidens physiologiques relèvent de la médecine, non de la littérature. Des analyses scientifiques, des photographies exactes du monde extérieur, ou des voyages dans la lune ne remplaceront jamais les créations qui font la vie d'un roman. Ce n'est point assez d'avoir des yeux, ni même une certaine dose d'imagination : il faut avoir par surcroît la pensée qui éclaire et l'âme qui échauffe toutes choses. Aussi, en terminant par ces réflexions nos critiques particulières, n'avons-nous en vue que de rappeler aux auteurs engagés dans les banalités ou dans les chimères ce sentiment exquis du vrai qu'on retrouvera toujours dans les œuvres fortes, et qui se traduit en sympathie pour le cœur, en conviction pour l'esprit. Autour de ce fond solide, indestructible, que vos qualités propres viennent se grouper : l'étoffe soutiendra la broderie.

Quant au style, qui est chose nécessaire pour la perfection d'une œuvre littéraire, il introduit l'auteur auprès du public délicat, et fait de lui un esclave ou un maître de la foule. C'est lui qui resserre en de justes limites les matériaux accumulés par l'esprit : le point essentiel est précisément de trouver ces limites. Si les mots résument et abrégent la pensée, ne laissant qu'un chapitre en plus d'un endroit où l'imagination avait mis un volume, ne nous en plaignons pas; tout rendre est impossible, et la patience humaine a des bornes. Puis quel lecteur bien doué ne goûte un indicible plaisir en tâchant de pénétrer plus avant dans la conception de l'écrivain, en allant au-delà de ce qu'il dit expressément? La pensée court le monde ainsi, portée par une rapide algèbre dont nous avons la clé. Il s'agit pour l'écrivain

d'éviter et la folle diffusion des idées, à laquelle se refuse notre nature, et cette concentration excessive qui nous fatigue vite : là se reconnaît la force du talent. Ce n'est pas une petite chose d'assouplir la pensée en la contraignant de subir le joug souverain du style, ou, comme parle Montaigne, à se presser *aux pieds nombreux du vers;* mais quand cette difficulté est résolue, quels miracles ne voit-on pas s'accomplir! Qui ne sait que deux ou trois vers d'une belle poésie ont de quoi remuer une âme jusqu'aux dernières profondeurs, et que dans une page de belle prose un monde peut tenir? Le malheur est que le plus souvent on écrit au hasard, justifiant à plaisir, on le dirait, ces vers d'un poète qui fut un des esprits les plus fins de notre époque :

. . . . . Croyez-vous donc,
Quand on n'a qu'une page en tête,
Qu'il en faille chercher si long,
Et que tant parler soit honnête?
Qui des deux est stérilité,
Ou l'antique sobriété
Qui n'écrit que ce qu'elle pense,
Ou la moderne intempérance
Qui croit penser dès qu'elle écrit?
Béni soit Dieu! les gens d'esprit
Ne sont pas rares cette année!
Mais dès qu'il nous vient une idée
Pas plus grosse qu'un petit chien,
Nous essayons d'en faire un âne.
L'idée était femme de bien,
Le livre est une courtisane.

En vérité, n'était-ce pas un maître critique à ses heures que ce défenseur jaloux de la dignité de l'art? Qu'on nous permette d'applaudir aux paroles d'Alfred de Musset : elles n'ont pas vieilli, et s'appliquent au roman comme à toutes les autres formes de l'imagination. Qu'on nous pardonne aussi de discuter si vivement les titres du roman contemporain au gouvernement des esprits. Nous n'avons prétendu faire qu'un peu de critique en toute franchise : est-ce trop de témérité aujourd'hui que de plaider pour l'honneur des lettres?

FÉLIX FRANK.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet 1863.

Les partisans des trois unités, supposé qu'il en existe encore, seraient les plus infortunés des mortels, s'ils étaient condamnés à écrire l'histoire des événemens contemporains dans l'ordre où ils éclatent et se déroulent. Cet ordre est l'idéal du désordre. Depuis que la vapeur et l'électricité ont donné à l'humanité des bottes de plus de sept lieues, tous les incidens des affaires du globe nous parviennent pour ainsi dire à la fois, et en un clin d'œil font pirouetter la pensée du plus majestueux homme d'état ou du plus humble journaliste comme une girouette dont se joue la tempête affolée. Bon gré, mal gré, il nous faut sans cesse parcourir avec mille sauts brusques la rose des vents. Nos récits, nos discussions, notre paperasserie diplomatique, ressemblent encore aux livres fabuleusement décousus des romans de chevalerie. Nous avons tant d'aventures en train, tant de héros à tous les bouts du monde, des luttes engagées en tant d'endroits, que nous sommes forcés dans le même chant de nous interrompre à chaque instant, de briser nos scènes, de faire voler nos strophes du nord au midi, du couchant au levant, de tout commencer et de ne rien finir. Point de repos dans ce poème de la politique universelle. Nous sommes arrivés à cette époque de l'année où la politique, saisie de lassitude, croit avoir le droit de devenir paresseuse, ressent un innocent penchant pour les bucoliques, se prend de passion pour les bois, la mer et les montagnes, se plaît au commode sans-façon de la vie d'été, et voudrait tout au moins essayer de guérir son obésité ou sa goutte. Agréables ou fâcheux, mais amenant toujours leur fardeau de préoccupations et de travaux, les événemens ne lui laissent pas de trêve. Impossible de refuser audience à ces importuns. Voilà connues les dépêches de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche à la Russie; c'est maintenant la réponse de la Russie qu'il faut attendre, et cependant on continue à égorger une nation en Pologne et en Lithuanie. La lutte civile aux États-Unis est toujours aussi acharnée, mais la guerre prend un tour décisif; va-t-on

assister à la dislocation définitive de la grande république américaine, et l'Europe aidera-t-elle à cette œuvre de destruction par une reconnaissance prématurée de la confédération fondée sur l'esclavage? Mexico s'est rendu à la France, et c'est une grande joie; mais que ferons-nous de notre conquête? C'est une grande perplexité. On se bat en Chine, et l'on va peut-être se battre au Japon, au grand dommage des intérêts financiers et commerciaux des nations maritimes de l'Europe. Continuant à Madagascar le rêve de Beniowski, nous avions conclu un traité avec le roi Radama; mais une révolution malgache vient détruire ce roi et mettre notre traité en question. Le Daghestan s'insurge. Le lendemain du jour où un roi s'est enfin offert à la Grèce, les Grecs se gourment entre eux de plus belle. Nous ne disons rien des questions engagées, et qui pour le moment se dérobent dans un sommeil passager; nous ne disons rien de ce sentiment de jour en jour plus répandu et plus vif de la fragilité des combinaisons les plus importantes sur lesquelles repose l'état présent de l'Europe.

Dans ces questions diverses et de portée différente qui s'imposent quelquefois avec incohérence à notre examen, on doit cependant chercher une sorte d'unité relative. Cette unité, nous la trouvons dans la hiérarchie des intérêts, si l'on peut s'exprimer ainsi, que ces questions viennent toucher dans notre pays. Pour ce qui concerne la politique intérieure, l'intérêt supérieur qui nous guide se révèle par sa simplicité et son évidence; c'est l'intérêt qui est en souffrance chez nous depuis trop longtemps, l'intérêt de la liberté. Dans la politique étrangère, la question qui a pour nous l'intérêt prépondérant est toujours celle qui affecte de plus près les principes de la révolution française, l'honneur de la France et la sécurité générale de l'Europe. Tels sont assurément les caractères avec lesquels la question polonaise se présente à nous aujourd'hui.

La simultanéité de la publication des dépêches adressées par la France, l'Angleterre et l'Autriche à la cour de Pétersbourg, l'identité des six conditions proposées par chacune de ces puissances à la Russie pour le règlement des affaires de Pologne, indiquent suffisamment la portée européenne de la question polonaise. Toute la question est-elle concentrée dans les six points, et dépend-elle de l'accueil que recevront à Pétersbourg ces élémens de négociation? Nous sommes loin de le croire : la situation actuelle de la Pologne montre assez que la pacification de ce pays et que les garanties que l'Europe cherche dans le maintien de la nationalité polonaise ne sauraient être obtenues qu'à d'autres conditions; mais nous assistons ici à un des plus curieux contrastes qui puissent exister entre la conduite diplomatique d'une affaire et la marche même des faits qui motivent l'intervention de la diplomatie. Il arrive quelquefois que l'action diplomatique, soumise à des procédés logiques et réguliers, est en avance ou en retard sur les événemens. Jamais le désaccord de l'action diplomatique avec les faits n'a été plus sensible que dans la circonstance actuelle. La volonté de la Pologne et sa persévérance désespérée vont bien au-delà du régime con-

stitutionnel donné en 1815 et retiré en 1831 au grand-duché de Varsovie; elles tendent à l'indépendance et à l'affranchissement national non-seulement du royaume, mais des provinces qui en furent détachées par le premier partage. Personne n'ignore la portée de l'aspiration polonaise. Les Polonais la proclament, les Russes la dénoncent, et il faudrait que les diplomaties de France, d'Angleterre et d'Autriche n'eussent ni yeux ni oreilles pour l'ignorer. Pourtant, avec un flegme dont le sérieux peut paraître puéril aux esprits superficiels, les trois graves ministres des affaires étrangères de France, d'Angleterre et d'Autriche demandent pour la Pologne le régime constitutionnel qui a eu ses racines dans les traités de 1815.

La seule explication de cet apparent contre-sens, et elle est légitime, c'est que la diplomatie ne pouvait prendre possession de la question polonaise qu'en s'établissant sur le dernier traité, sur le dernier acte de légalité diplomatique où l'on ait eu la prétention de régler l'état de la Pologne. Il n'y a en effet que deux façons pour les peuples et les gouvernemens d'aborder les questions de politique étrangère : il y a le système révolutionnaire et le système de la diplomatie régulière. Le système révolutionnaire cherche dans le droit absolu et abstrait ou dans des raisons de convenance générale la justification de ses actes d'intervention au dehors. En vertu de ces titres, il néglige ou brise le droit écrit, tel qu'il résulte des contrats existans et des traités en vigueur. La méthode diplomatique régulière, se fondant sur le respect du droit écrit, ne puise ses titres et ses argumens que dans les conventions et les traités. Nous ne prétendons point, quant à nous, condamner absolument la revendication du droit par voie révolutionnaire. Les arrangemens de ce monde élèvent quelquefois de si révoltantes contradictions entre la légalité littérale et le droit, que nous ne saurions refuser à la justice la faculté exceptionnelle de briser les entraves dans lesquelles une légalité hypocrite essaie d'étouffer son énergie et de masquer ses traits augustes; mais ce serait faire trop beau jeu à l'arbitraire que d'admettre autrement qu'à de rares exceptions la légitimité du système révolutionnaire dans les relations de peuple à peuple, de gouvernement à gouvernement. De même qu'il n'y aurait plus de société civile sans le respect des contrats, de même il n'y aurait plus de sécurité internationale et de droit des gens sans le respect des traités. S'il suffisait, pour échapper à ses engagemens et satisfaire ses convoitises, d'invoquer de grands principes et de pompeuses maximes, les prétextes ne manqueraient jamais aux despotes et aux spoliateurs. En pensant à la Pologne, on ne peut oublier que les ravisseurs de son indépendance, avant que le mot fût entré dans la langue politique, s'étaient servis du système révolutionnaire pour commettre contre elle leurs premiers attentats. Nous reconnaissons que jamais peuple n'a eu plus que la Pologne le droit de détester et de déchirer les traités qui ont réglé sa condition présente, et que jamais traités n'ont pu avoir moins de vertu aux yeux de ceux qui voudraient réparer les injustices dont la Pologne a été victime. Cependant l'état actuel de l'Europe ne

permettait point aux puissances qui portent intérêt à la Pologne d'épouser et de soutenir sa cause au nom du droit pur. Il s'agissait de réunir dans une protestation collective des gouvernemens de principes et de caractères divers. Il importait d'engager et pour ainsi dire de compromettre l'Europe dans la question polonaise, de faire de la question polonaise une question européenne. Ce procédé a pu entraîner de cruelles lenteurs, mais il donne aux revendications polonaises une base plus large et plus durable. Il place les trois puissances qui ont la prétention de représenter et de conduire l'Europe dans la nécessité ou de reconstituer une Pologne ou de subir à la face du monde, si elles désertaient leur œuvre, la plus déshonorante confusion. Or, pour préparer et former cette action commune des trois puissances, il était indispensable de s'établir sur le terrain du droit écrit, de la légalité littérale, du traité de 1815. Ce terrain, aujourd'hui limité par les six points, est étroit sans doute, il est bien en arrière des justes aspirations de la Pologne, il est fort éloigné du but qu'il faut atteindre. Cependant la France, l'Angleterre et l'Autriche y ont pris pied en même temps. La Pologne a ainsi trois avocats qui, ayant accepté sa cause, s'étant réunis pour la plaider ensemble, ne pourraient plus l'abandonner ou la perdre sans se couvrir de honte.

Les six points n'ont guère besoin de commentaires. Le premier demande l'amnistie complète et générale. Cette réclamation prend un caractère particulier de gravité en présence des horribles cruautés commises sur les Polonais par les généraux russes à la face de l'Europe. Si la Russie n'accueillait point les propositions des puissances, si elle continuait, en défi d'elles, ses atroces persécutions, si elle déportait des évêques, pendait des prêtres, massacrait des prisonniers, outrageait des femmes, comprendrait-on que les gouvernemens de France, d'Angleterre et d'Autriche pussent endurer sans déshonneur un tel mépris des conseils et des vœux publiquement et solennellement exprimés par elles? Serait-il également possible de se jouer d'elles en acceptant l'amnistie pour le royaume, mais en abandonnant la Lithuanie et les anciennes provinces polonaises aux fureurs de Mouravief et de ses tristes émules? Le second point demande pour la Pologne une représentation nationale avec des pouvoirs semblables à ceux qui sont déterminés par la charte de 1815. Le troisième veut que les Polonais soient nommés aux fonctions publiques, que l'administration soit distincte et nationale, et de nature à inspirer confiance au pays. Les quatrième et cinquième points, qui réclament la liberté de conscience pleine et entière et l'usage exclusif de la langue polonaise comme langue officielle de l'administration de la justice et de l'enseignement, ne sont que des corollaires des conditions qui assureraient à la Pologne une représentation et une administration nationales. Le sixième point est plus important dans sa rédaction, effacée à dessein, qu'il ne paraît à des lecteurs superficiels. Il concerne l'armée et s'exprime en ces termes : « établissement d'un système de recrutement régulier et légal. » Si la Russie accepte les six points comme

base de négociation, il est impossible que ce sixième article, développé par les négociations, n'aboutisse pas à la constitution d'une armée nationale. Le système représentatif et l'administration distincte et nationale n'auraient point de sanction, s'il ne devait y avoir une armée de Pologne, si les recrues polonaises étaient condamnées à être englouties et fondues dans l'armée russe. Le plus simple bon sens dénonce cette contradiction logique; mais en y réfléchissant on demeure facilement convaincu que cette contradiction est repoussée par le sens même du sixième point. Les puissances, par la rédaction de cette proposition, entendent qu'un système de recrutement régulier et légal soit établi. Or, du moment où l'on suppose que la Pologne aura une représentation nationale, il ne pourra y avoir de recrutement régulier et légal que celui qui sera voté par cette représentation. Peut-on admettre un seul instant que les chambres polonaises accordent un contingent pour le voir incorporer et disséminer dans les régimens russes, et tolèrent des garnisons russes en Pologne, tandis que les soldats polonais pourraient être envoyés sur les frontières asiatiques de la Russie et iraient dans les rangs moscovites faire campagne au Caucase? Comment d'ailleurs, dans cette hypothèse, concilierait-on l'incorporation des Polonais dans l'armée russe avec la régularité et la légalité du recrutement en présence des autres points, qui stipulent une administration distincte et nationale, la liberté religieuse et la langue nationale? Pour des Polonais incorporés dans une armée russe, que deviendraient la loi et le bienfait d'une administration distincte, de la libre pratique des cultes et de l'usage de la langue de la patrie? On doit donc apercevoir que les six points, logiquement interprétés, vont beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine au premier abord.

Les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne auraient agi prématurément et peu prudemment, s'ils avaient dans leurs dépêches entrepris de commenter les six propositions par eux soumises à la Russie. Il y a toutefois dans ces dépêches des nuances ou des touches significatives qu'il est utile de signaler. D'abord les trois cours adoptent le même point de départ; toutes trois constatent qu'en rédigeant les six propositions, elles n'ont fait en quelque sorte que se rendre à une invitation de la Russie, laquelle, dans les dépêches du 26 avril du prince Gortchakof, se déclarait prête, pour la pacification de la Pologne, à entrer avec les grandes puissances « en échange d'idées sur le terrain et dans les limites des traités de 1815. » Le début est courtois : il a, comme on voit, l'avantage de déguiser ce qu'il pourrait y avoir de pénible pour la Russie à l'intervention des trois puissances dans ses démêlés avec la Pologne. Deux dépêches, celles de la France et de l'Autriche, poussent la politesse plus loin; elles vont jusqu'à faire presque honneur à la cour de Pétersbourg de l'initiative des six points. « Plusieurs des dispositions que ce programme renferme, dit M. Drouyn de Lhuys, font déjà partie du plan de conduite que le cabinet de Saint-Pétersbourg s'est tracé; les autres dépassent à peine les avantages qu'il a promis ou laissé espérer; elles ne sont toutes que l'expression la plus simple des lois élé-

mentaires de la justice et de l'équité, et n'ont rien que de conforme aux stipulations des traités qui lient le gouvernement russe à l'égard de la Pologne. » La rédaction de M. de Rechberg est à peu près identique; la première phrase est la même, le reste n'est qu'une variante : « d'autres dispositions contiennent des avantages que le cabinet de Saint-Pétersbourg a promis ou laissé espérer; aucune enfin ne dépasse la mesure de ce qu'ont stipulé les traités en faveur des Polonais. » Mais il y a dans ce procédé quelque chose de plus qu'une habile politesse; on y remarquera une fermeté contenue. On semble écarter l'hypothèse du refus de la Russie. Si la Russie accueille les six points, il n'y a plus à mettre à l'épreuve que sa sincérité, et en tout cas on place ce programme sous l'invocation des principes de la justice et des obligations des traités. Plus les puissances emploient de ménagemens envers la Russie, plus elles s'imposent la loi de ne point se laisser jouer.

Il y a dans la forme de cette solennelle démarche diplomatique un autre caractère à considérer. L'action commune est manifestement engagée. Les trois puissances sont unies par la même obligation dans la question polonaise; elles ont lié partie. Leur responsabilité, leurs intérêts, leur honneur, sont compromis au même degré. Le fait seul de l'identité du programme établirait suffisamment cette solidarité. Lord Russell, en vieux solitaire qu'il est, et comme sortant à regret de l'isolement, n'a point pris la peine d'indiquer spécialement le concert des trois puissances dans sa remarquable dépêche : la répétition des six points lui a suffi. Ce détail dédaigné par l'Anglais morose a été au contraire relevé par le circonspect Autrichien, qui semble avoir cherché dans l'accord des trois puissances comme un abri et une excuse. Quant au ministre français, pour qui ce concert est un succès, tant il s'est donné de mal à le produire, il le fait sonner haut : « Le moment était donc venu pour le gouvernement de l'empereur et pour les cabinets de Londres et de Vienne d'échanger leurs idées sur la voie à suivre afin d'atteindre le but de leurs communs efforts, et, animés de l'esprit de conciliation qui a présidé à leurs premières démarches, ils sont convenus de présenter au gouvernement russe, comme base des négociations, les six points suivans. » Le pénible accouchement est terminé, et la France peut moins qu'une autre n'en laisser sortir qu'un avorton ridicule.

De ces documens diplomatiques, celui qui sur le fond des choses présente les considérations les plus élevées est sans contredit la dépêche du comte Russell. Il y a une sorte d'émulation entre le prince Gortchakof et le comte Russell en matière de littérature diplomatique. Le prince Gortchakof, qui se pique de bien dire et souvent y réussit, a plusieurs fois agacé le hautain et laconique secrétaire d'état de sa majesté britannique. On n'a pas oublié qu'au mois de mai ce fut à lord Russell que le prince Gortchakof adressa la plus étudiée et la mieux tournée de ses dépêches. Lord Russell a dignement répondu au défi. Il y a autre chose dans sa réponse que les arides circonlocutions et les ambages vides de pensée des

commis de chancellerie. On y sent la forte personnalité du ministre d'un pays libre, d'un homme pour qui le pouvoir n'a point été un médiocre usufruit, en un mot d'un homme d'état responsable. Lord Russell a rappelé très heureusement les projets confiés par Alexandre Ier à lord Castlereagh, et que celui-ci a résumés ainsi : « retenir le duché de Varsovie, à l'exception de la petite partie à l'ouest de Kalisch, que le tsar se proposait de donner à la Prusse, en l'érigeant, avec les provinces polonaises autrefois démembrées, en un royaume, sous la domination de la Russie, avec une administration nationale conforme aux sentimens du pays. » Ce rappel des provinces polonaises autrefois démembrées, et qu'Alexandre Ier, les reconnaissant polonaises, avait eu un instant la pensée de réunir au royaume, a une grande importance à cette heure où les Russes contestent avec tant d'audace et de cruauté la nationalité de ces provinces, et ont confié à Mouravief la mission de les dénationaliser par les supplices, par le feu, par la confiscation. Étrange prétention de la Russie, qui voudrait croire que l'opinion européenne a oublié le premier partage de la Pologne, ce partage, ourdi par Frédéric et Catherine, qui faisait verser des larmes de remords à Marie-Thérèse, contre lequel protestèrent dans le monde toutes les consciences honnêtes, et dans lequel la Russie obtint les provinces dont elle nie aujourd'hui la nationalité au mépris de l'histoire, des traités et du sang polonais qu'elle y verse! Nous félicitons M. Drouyn de Lhuys de n'avoir pas laissé échapper l'occasion de prononcer, comme lord John Russell, le nom de ces malheureuses provinces polonaises, où la protestation de la guerre civile est plus énergique peut-être que dans le royaume, et où les répressions russes ont pris un caractère de sauvage fureur qui est une honte pour la civilisation moderne. Nous voulons regarder comme une protestation implicite contre les prétentions russes la politesse ironique de cette phrase de la dépêche de M. Drouyn de Lhuys : « c'est assurément le vœu de la cour de Russie de voir cesser des hostilités qui portent la désolation et le deuil dans les anciennes provinces comme dans le royaume. »

Après avoir déclaré que l'administration projetée par Alexandre Ier et la confiance qu'Alexandre II demande pour le succès de ses mesures n'existent point en Pologne, lord Russell signale une autre lacune dans l'état politique de ce pays. L'ordre et la stabilité, dit-il, ont pour condition la suprématie de la loi sur l'arbitraire. « Partout, continue-t-il avec une vérité si imposante qu'elle donne à la simplicité de ses paroles un accent de grandeur, partout où cette suprématie existe, le sujet ou le citoyen peut jouir de sa propriété ou exercer son industrie en paix, et la sécurité qu'il éprouve comme individu doit être ressentie à son tour par le gouvernement sous lequel il vit. » Par une telle déclaration, le ministre anglais fait justice de la déclamation à laquelle le prince Gortchakof s'était livré contre les menées de la révolution cosmopolite en Pologne, déclamation qui révolte les esprits sincères, quand ils se souviennent que l'hypocrite Catherine osait déjà s'en faire une arme, au moment du troisième partage, contre la Polo-

gne de Kosciusko. Le témoignage de lord Russell est précieux. Il n'y a pas de pires révolutionnaires, de pires ennemis des principes conservateurs, que les gouvernemens qui substituent l'arbitraire à la loi, et en ce sens il n'y a pas eu en Europe d'agent révolutionnaire plus subversif que le gouvernement russe. C'est ce que lord Russell entend dire implicitement au cabinet de Saint-Pétersbourg, et c'est évidemment à lui qu'il renvoie la responsabilité des désordres auxquels la Pologne est en proie. C'est donner au gouvernement russe une leçon amère que de le prendre de si haut envers lui. Qu'on s'explique après cela la répugnance qu'aurait le gouvernement anglais, suivant ses déclarations au parlement, à soutenir par une action coercitive, si cela devenait nécessaire, les principes qu'il proclame avec si peu de ménagemens! Personne n'a dit à la Russie, dans cette controverse diplomatique, des vérités aussi sévères; personne ne s'est avisé d'exprimer des exigences aussi pénibles à l'amour-propre russe. C'est l'Angleterre, assure-t-on, qui a joint aux six propositions la demande très juste, très humaine et parfaitement logique d'un armistice, demande à laquelle notre gouvernement a bien fait de se réunir. Est-il possible de croire que, si la Russie ne voulait pas se soumettre au verdict rendu par la conscience de l'Europe, le bras de l'Angleterre ferait défaut à la cause de la justice et du véritable ordre européen?

Sans doute il faut nous résigner aux inévitables et douloureuses lenteurs de la procédure diplomatique aujourd'hui commencée. Il faut épuiser avec la Russie la voie des négociations. Il faut reconnaître que, lors même que la Russie opposerait un refus aux propositions des trois puissances, la saison ne permettrait guère de confier à la force l'œuvre où les moyens de persuasion auraient échoué. Il faut espérer plutôt que la Russie voudra conserver l'honneur de demeurer un gouvernement et un peuple européens, et ne se montrera point intraitable. Ce dont il faut se garder surtout, c'est de compromettre le sérieux des négociations en laissant voir qu'en aucun cas les puissances qui viennent de mettre en avant les principes de la justice et de l'humanité, les obligations des traités, les intérêts généraux de l'ordre européen, ne seraient disposées à défendre par les armes ces principes, ces obligations, ces intérêts. La guerre est sans doute un mal, et l'on ne saurait faire trop d'efforts pour la détourner; mais on ne s'y soustrait parfois momentanément que pour appeler sur soi des maux encore plus grands. Une des plus funestes illusions des opinions conservatrices est de croire que rien n'est perdu quand à tout prix la paix est conservée. Nous n'appelons point la guerre et nous aimons la paix; cependant, même au prix de la paix, nous ne voudrions point que ce grand procès qui vient de s'ouvrir en Europe, et d'où dépend le sort de la Pologne, se terminât à la confusion de ceux qui l'ont entrepris, et surtout de la France. Que ceux qui seraient disposés à s'applaudir de la conservation d'une paix achetée par ce grand désastre moral veuillent bien réfléchir aux conséquences de la situation qui s'ouvrirait alors pour l'Europe.

Après s'être avancées si loin, la France, l'Angleterre et l'Autriche auraient reculé en avouant leur impuissance. La Russie aurait encore une fois triomphé, et la Pologne retomberait dans ses cachots, sur ses gibets, dans ses travaux forcés de Sibérie, domptée par le grand vainqueur Mouravief. Quel exemple! quels en seraient les enseignemens à travers le monde? quel profit pour la conservation sociale et politique en Europe? La première des vertus conservatrices est le patriotisme. Nous autres, Français Anglais, Allemands, les heureux de l'Europe, nous nous croyons patriotes: nous le sommes, soit; mais c'est pour nous une vertu facile, elle ne subit aucune épreuve. Nous ne sommes pas mis en demeure de relever le drapeau de la patrie sous les coups de l'oppresseur étranger, d'aimer notre pays jusqu'à la mort. Il y a en ce moment en Europe des hommes à qui ce martyre est demandé; nous les avons vus, nous les voyons quitter nos villes, s'arracher aux séductions de la vie, emportant en eux les âmes de leurs mères, et courir, pour rendre témoignage à leur pays, sans espoir et sans illusion pour eux-mêmes, non pas vers la mort enivrante des grands champs de bataille, mais vers les plus cruels et les plus ignominieux supplices. En vérité les héros, on dirait presque les saints du patriotisme, ce sont les pendus de Dunabourg et de Wilna. Et notre époque serait si aride que la vertu du patriotisme consacré par de tels dévouemens y devrait succomber sous la tyrannie d'un Mouravief! On a reproché aux Polonais d'être des révolutionnaires. « Savez-vous, s'écrie le noble et éloquent auteur de *la Pologne et la cause de l'ordre*, savez-vous, vous qui les accusez, ce que c'est que la vie d'un Polonais de nos jours? Savez-vous par quel travail de passion, de désespoir et de foi se forment ces âmes polonaises, dont le monde admire aujourd'hui les exploits? — Dès l'instant où il parle, dès cet instant où toutes les mères enseignent à leur fils Dieu, l'honneur et le devoir, la mère polonaise enseigne déjà au sien la patrie. C'est le seul moment qui lui soit laissé pour prononcer cette parole, et il faut que l'enseignement soit assez fort pour suffire à toute une vie. Aussi dès lors, à l'âge le plus riant de l'enfance, sur les genoux de sa mère, l'enfant apprend qu'il est né maudit par l'ordre humain, mais qu'il doit fièrement porter sa malédiction. Devant sa blonde petite tête se pressent déjà les images sanglantes des souffrances des ancêtres, des images de mort, de cachot et d'exil, de frein rongé dans le silence; — dans son pauvre cœur d'enfant, sa propre mère renouvelle tous les jours les angoisses des trois partages. Il apprend dès lors, chose inconcevable, qu'il est un bien, une vérité, un amour, qu'il doit cacher à tous les yeux; qu'il est des cas où il doit feindre le mal pour ne pas s'exposer à la vengeance des oppresseurs; qu'il est un devoir sacré qu'il n'est pas libre de remplir au grand jour. A l'école, objet de haine et de mépris pour ses camarades russes ou ses professeurs, il dévore l'injure, il déguise sa pensée, il conspire en étudiant mystérieusement l'histoire et la poésie nationale. Dans sa jeune intelligence se pose déjà impérieusement le terrible problème de la délivrance. Il com-

bine les moyens, il étudie les projets, il s'associe à toutes les entreprises. La fin de l'éducation, si ardemment attendue ailleurs, l'inquiète, car il sait que toutes les voies de la vie sont fermées devant lui. — Il ne servira l'oppresseur ni dans ses hordes armées, ni dans ses ignobles bureaux; les carrières libérales n'existent pas pour lui; de quelque côté qu'il se tourne, il voit son chemin se bifurquer entre la médiocrité et le déshonneur. » Certes, si jamais le désespoir a donné le droit à des hommes d'attaquer un ordre politique inique par les moyens révolutionnaires, c'est bien à ces Polonais dont le martyre moral commence dès l'enfance. A-t-on vu cependant sortir de leur sein un révolutionnaire aussi audacieux et aussi violent que le général Mouravief? Pour vaincre l'insurrection, ce général n'a pas craint de recourir à la plus odieuse des guerres sociales. Il s'efforce de soulever les paysans contre les propriétaires. Il organise de sang-froid une jacquerie. Il fait contre les propriétaires une loi des suspects, et ce sont les paysans, auxquels il promet le profit des confiscations, qu'il charge de découvrir et d'arrêter ceux qu'ils soupçonnent de favoriser les rebelles! Vit-on jamais une œuvre révolutionnaire et une tentative de désorganisation sociale aussi démoralisante? Le général Mouravief s'est chargé de réaliser sous nos yeux la parole de M. Hertzen : « Le gouvernement russe, après avoir travaillé vingt ans, est parvenu à allier d'une manière indissoluble la Russie à l'Europe révolutionnaire. » Si on laisse encore une fois et par de tels moyens écraser la Pologne par la Russie, ce n'est pas seulement dans le patriotisme que les intérêts conservateurs auront reçu une profonde atteinte, c'est dans la propriété même et dans les bases de l'ordre social. La Pologne rejettera sur le continent ses fermens de révolution, et la Russie, enhardie par sa victoire, reprendra vis-à-vis de l'Occident une attitude menaçante, qui cette fois ne fera pas courir à l'ordre social de moindres périls qu'à l'ordre politique. Politiquement nous laisserions détruire l'œuvre de la guerre de Crimée. La Pologne terrassée, la Russie pourrait reprendre sans obstacle la propagande panslaviste, qui livre à son influence sur les points les plus malades de l'Europe des populations si nombreuses et si inquiètes. Devant l'impuissance de la France et la systématique abstention de l'Angleterre, on verrait se resserrer nécessairement cette solidarité des puissances copartageantes, cette alliance des puissances du Nord que nous avions brisée en Crimée et en Italie. Enfin, si les démarches tentées en commun par la France, l'Angleterre et l'Autriche demeurent sans résultat, c'est que les cabinets n'auront pu se mettre d'accord pour soutenir leur procédure diplomatique par une action efficace, c'est que des divisions auront éclaté entre eux, c'est que des calculs égoïstes et des défiances obstinées les auront publiquement séparés. A de tels résultats que gagneraient, nous le demandons, les intérêts conservateurs? Si la guerre est nécessaire pour faire prévaloir les justes droits de la Pologne, avec l'alliance de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, cette guerre ne pourrait donner d'inquiétudes aux intérêts conservateurs, et devrait même

plutôt consolider l'ordre européen. Au contraire, la nécessité de la guerre étant démontrée, si, au lieu de l'affronter, on aime mieux sacrifier la Pologne, de quelle valeur sera la paix que l'on aura conservée ainsi? On laissera le monde se repaître du spectacle le plus démoralisant, on laissera triompher en Pologne sur le patriotisme blessé à mort l'arbitraire effréné et la révolution sociale, on aura ranimé toutes les ambitions de la Russie et relevé son prestige, on aura restitué à la cour de Pétersbourg sa prépondérance sur Vienne et Berlin, on aura affiché entre l'Angleterre et la France des divergences graves qui nourriront au cœur de notre pays d'amers ressentimens : objet de toutes les défiances et justement blessée, la France retombera dans un isolement chagrin. Y aurait-il une paix plus précaire, environnée de plus de périls que celle-là? Les conservateurs qui désirent une telle paix croient-ils qu'ils y trouveraient la sécurité, et que les difficultés dont elle serait remplie ne leur ouvriraient pas les yeux, mais trop tard?

Il ne devrait point y avoir en France de conservateurs de cette nature. Nous ne pouvons malheureusement nous dissimuler qu'il en existe un trop grand nombre en Angleterre. Il serait puéril de feindre d'ignorer les motifs de l'inconséquence prodigieuse dont les Anglais vont nous donner le spectacle, si l'on en juge par les discours qui ont été prononcés hier soir à la chambre des lords à propos de la motion de lord Grey. Si lord Russell devait si tôt déclarer que l'Angleterre ne veut pas faire la guerre pour la Pologne, sa dépêche devient un colossal contre-sens. Il faut que le noble lord soit doué d'une merveilleuse confiance dans son talent de persuasion, s'il pense réellement que la cause de la Pologne ne peut être gagnée que par la raison, et s'il se croit de force à faire entendre raison aux politiques de l'école de Mouravief. Nous ne pouvons voir dans cet amour de la politique de la raison qui s'est emparé de lord Grey, de lord Russell et de lord Derby, qu'un fonds de défiance pour la politique de la France. C'est le fruit de la brusquerie que nous avons mise à terminer la guerre d'Orient, de nos coquetteries imprévoyantes avec la Russie, et de l'annexion de la Savoie. Les Anglais ne veulent plus croire que le gouvernement français puisse faire la guerre pour une idée. Nous avions prévu ces rancunes, nous avions prévu les difficultés qu'elles feraient naître le jour où nous aurions besoin du concours de l'Angleterre pour soutenir une grande cause libérale dans le monde, et nous n'avions pas craint de blâmer en temps opportun des actes qui nous susciteront encore plus d'un embarras. Un personnage devenu ridicule, M. Roebuck, qui a réalisé dans sa carrière la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf, s'est figuré l'autre jour qu'il allait réunir la France et l'Angleterre dans une même action politique en divulguant très indiscrètement une conversation qu'il aurait eue avec l'empereur, et de laquelle il résulterait que le gouvernement français serait prêt à s'unir à l'Angleterre pour reconnaître les états confédérés. Certes, si les Anglais ont en ce moment une passion de monomane, c'est la haine des États-Unis et l'amour des confédérés. Les avances que M. Roebuck

a cru devoir faire en notre nom à la chambre des communes ont eu un succès peu flatteur, et il paraît aujourd'hui qu'elles ne nous ont point gagné le concours de l'Angleterre dans la question polonaise. A notre avis pourtant, l'Angleterre pousse trop loin le ressentiment des petits griefs que nous avons pu lui fournir, et qui devraient, ce semble, être effacés par les importantes satisfactions qu'elle a reçues de nous. En tout cas, si son isolement est superbe, il n'est point adroit : le meilleur moyen pour elle de contrecarrer les projets ambitieux qu'elle nous suppose serait de s'associer plus souvent à nous. A l'heure qu'il est par exemple, sa présence au Mexique eût été gênante pour nous; si elle eût bien voulu nous accompagner dans la guerre d'Italie, la question romaine serait peut-être résolue, et nous ne jurerions pas que nous y eussions gagné la Savoie.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LE PRINCE ALBERT.[1]

« Ce livre, a dit M. Guizot, est un acte de tendre piété conjugale et royale. Il a été publié par l'ordre et avec la sanction de la reine Victoria. » Durant la vie du prince Albert, la reine avait plus d'une fois désiré faire connaître au monde l'appui vigilant et inappréciable que son époux lui prêtait dans la conduite des affaires publiques. Et maintenant elle a voulu consacrer à la mémoire de celui qu'elle a tant honoré et tant aimé un souvenir qui est en même temps un hommage rendu à la publicité anglaise. Le recueil des discours prononcés par le prince est précédé d'une introduction destinée non pas à raconter sa vie, mais à peindre son caractère. L'auteur a gardé l'anonyme, mais il n'a pas laissé ignorer que l'inspiration de ces pages touchantes, remplies de détails précis et sympathiques, était due à la reine elle-même, et les Anglais ont été unanimes pour reconnaître le charme d'un portrait tracé avec une exactitude si fidèle.

Passionné pour le bien et pour la vérité, avec une conscience aussi élevée que délicate et cette puissance d'aimer et d'admirer qui est le signe caractéristique des grands cœurs, bienveillant par instinct et par raisonnement, nature essentiellement affectueuse et douce, unissant au bon sens anglais quelque chose de la poésie rêveuse de la race germanique, savant, artiste et homme d'état, esprit ouvert à toutes les idées, âme ouverte à toutes les vertus, père judicieux et tendre, ami et précepteur de ses enfans, justement fier du titre de premier sujet de la reine, et attaché à sa royale compagne par un dévouement profond et chevaleresque, le prince-époux a su se montrer digne de l'amour d'une noble souveraine et de la respectueuse gratitude d'un grand peuple. Nés à trois mois de distance, en 1819, le prince Albert et la reine Victoria avaient les mêmes pensées, les mêmes goûts, la

(1) *Le Prince Albert, son caractère, ses discours,* traduit de l'anglais par Mme de W..., et précédé d'une préface par M. Guizot; 1 vol. in-8°, Michel Lévy.

même existence. C'étaient deux âmes faites l'une pour l'autre. La reine avait voulu se marier selon son cœur. Rien ne lui aurait fait accepter ces unions sans tendresse qui semblent une dérision de la loi qui les ratifie, et de la religion qui les consacre. En 1838, lors de son couronnement, elle avait distingué le prince, venu à Londres avec le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, son père, et quelques mois après elle convoquait un conseil privé au palais de Buckingham pour annoncer qu'elle avait choisi son époux.

Rien n'était plus délicat, plus difficile que la situation de ce jeune prince exposé tout à coup à l'envie par l'éclat imprévu de sa fortune, à la défiance par sa qualité d'étranger. Quitter le calme profond d'une petite cour d'Allemagne pour le bruit et le grand jour de la vie publique anglaise, se faire estimer de tous sans porter ombrage à personne, ménager les susceptibilités des deux partis qui se partagent successivement le pouvoir, concilier dans une juste mesure l'obéissance du sujet et l'autorité conjugale de l'époux, exercer à côté du trône une influence sérieuse en respectant scrupuleusement les conditions du régime constitutionnel, c'était une tâche qui exigeait dans un homme de vingt ans une rare maturité d'esprit; mais le prince Albert était une de ces natures d'élite chez lesquelles la sagesse vient avant l'expérience. M. Guizot, qui le vit à Londres en 1840, fut frappé du sens politique qui perçait, quoique avec infiniment de réserve, dans sa conversation. Lord Melbourne ne s'y était pas non plus trompé. Peu de temps après le mariage de la reine, et au moment où il allait être remplacé par le prince dans les fonctions de secrétaire privé, il écrivait une lettre dont l'avenir devait confirmer chaque ligne. « Lord Melbourne ne serait pas satisfait, est-il dit dans cette lettre datée du 30 août 1840, s'il ne répétait par écrit à votre majesté ce qu'il a déjà eu l'honneur de lui dire de vive voix au sujet de son altesse royale le prince Albert. Il a la plus haute opinion du jugement de son altesse, de sa modération et de sa discrétion, et c'est pour lui une grande consolation de penser qu'il laisse votre majesté dans une situation qui lui permettra de jouir d'une assistance aussi précieuse. Lord Melbourne tient pour certain que votre majesté n'a rien de mieux à faire que d'avoir recours aux avis d'un tel conseiller, lorsqu'elle sera embarrassée, et de s'en rapporter à lui en toute confiance. » Les hommes d'état anglais qui se sont succédé au pouvoir ont tous reconnu, comme sir Robert Peel l'avait fait, ce qu'on peut appeler la théorie constitutionnelle du mari de la reine. En 1854, lord Aberdeen eut l'occasion d'exposer cette doctrine devant le parlement, et personne ne la contesta. Le mari de la reine est membre du conseil privé; il peut avoir une opinion sur les affaires les plus graves, et il a le droit de la faire connaître. Comme père des héritiers de la couronne, il peut et il doit donner à la reine tous les conseils que lui inspire sa sollicitude pour l'avenir de ses enfans. Son influence est donc aussi réelle que légitime.

Personne n'a mieux compris que le prince lui-même le caractère et l'étendue de ses devoirs. En 1850, lorsque le duc de Wellington lui fit l'offre si séduisante du commandement en chef de l'armée britannique, il ne crut pas pouvoir accepter cet honneur, et motiva son refus dans une lettre qui est le plus bel éloge de sa modestie et de sa sagesse. Il craignait que de

nouvelles fonctions ne nuisissent à l'accomplissement de la tâche qui lui était dévolue, et c'est ainsi qu'il prenait soin de la définir. « Cette situation, écrivait-il, est particulière et très délicate. Bien qu'une femme ait sur le trône de grands désavantages en comparaison d'un roi, cependant, si elle est mariée, sa position a, d'autre part, beaucoup d'avantages qui compensent les inconvéniens, et, à la longue, elle se trouvera peut-être plus forte qu'un souverain; mais ceci exige que le mari confonde absolument son existence individuelle avec celle de sa femme, qu'il ne prétende à aucun pouvoir personnel ou séparé, qu'il évite toute ostentation, qu'il ne prenne aux yeux du public aucune responsabilité spéciale; il faut qu'il comble les vides que la reine, en sa qualité de femme, est nécessairement obligée de laisser dans l'exercice de ses fonctions royales, qu'il surveille attentivement et continuellement toutes les branches des affaires publiques, afin d'être en mesure de la conseiller et de l'assister à tout moment dans les nombreuses et difficiles questions qui lui sont soumises, et dans les devoirs internationaux, politiques, sociaux ou personnels qu'elles imposent. Comme chef naturel de sa famille, surveillant de sa maison, unique appui dans ses communications avec les chefs de son gouvernement, il n'est pas seulement le mari de la reine, il est le gouverneur des enfans royaux, le secrétaire particulier de la souveraine et son ministre permanent. »

Les prérogatives de la couronne en Angleterre sont plus étendues qu'on ne le suppose quelquefois parmi nous, et les rapports de la royauté avec le parlement comme avec le pouvoir exécutif ont souvent une grande importance. La reine Victoria, dès le début de son règne, s'est occupée avec le soin le plus scrupuleux des affaires publiques et de toutes les questions soit intérieures, soit étrangères. Elle a tenu à être exactement informée de ce qui se passe entre le Foreign-Office et les représentans des puissances, à recevoir les dépêches en temps utile, à examiner, pour pouvoir y donner son approbation en connaissance de cause, celles qui sont adressées au dehors. Non-seulement son influence a été décisive en ce qui touche les alliances de famille et les relations personnelles avec les souverains de l'Europe, mais son droit de nommer les ministres a mis bien des fois à l'épreuve son tact et sa sagesse. Associé, sans faste et sans bruit, à toutes les délibérations, le prince Albert a, pendant près d'un quart de siècle, trouvé le moyen de seconder sa royale compagne dans les rapports de la couronne avec le ministère, sans gêner ni offusquer le ministère lui-même. Passionné pour l'étude, et unissant la patience du savant aux vues élevées de l'homme d'état, il approfondissait toutes les questions avec un zèle infatigable.

La noblesse de son cœur et la sûreté de son jugement se révèlent dans ses discours. Son amour pour l'humanité en fait le principal mérite. Il était digne de comprendre cette belle parole de Massillon : « Les grands seraient inutiles sur la terre, s'ils n'y trouvaient des pauvres et des malheureux. » — « C'est notre devoir, disait-il à Birmingham le 22 novembre 1855, d'aider énergiquement, courageusement, sans nous lasser, la masse du peuple, par nos avis, notre concours et notre exemple. » Il avait accepté avec empressement la présidence de la société pour l'amélioration du sort des ouvriers, « heureux de témoigner sa sympathie pour cette classe qui porte la plus lourde part des travaux et reçoit la plus petite part des jouissances

de ce monde. » Il dirigeait également une société de prévoyance et de secours pour les domestiques, et il prononça le 16 mai 1849 ces touchantes paroles : « Qui n'éprouverait le plus profond intérêt pour le bien-être de ses serviteurs? Quel est le cœur auquel manquerait la sympathie pour ceux qui nous servent dans les besoins journaliers de la vie, qui nous soignent dans la maladie, qui nous reçoivent lors de notre première apparition dans le monde et étendent leurs soins jusqu'à nos restes mortels, qui vivent sous notre toit, qui forment notre maison et font partie de notre famille? » Convaincu que le pouvoir doit rester en communication perpétuelle avec le sol où sont ses racines, le prince Albert savait très bien que ce qui fait la force de la nation anglaise, c'est que nulle part il n'existe moins de jalousie et d'animosité entre les différentes classes. La noblesse a su se préserver des trois écueils contre lesquels se sont heurtées tant d'aristocraties : l'oisiveté, la morgue et l'esprit d'exclusion. Elle a su renouveler son sang et ses idées en ouvrant ses rangs aux illustrations qui se produisent hors de son sein et en se soumettant, dans toutes les circonstances, au contrôle salutaire de l'opinion publique. « N'en doutez pas, disait le prince, les intérêts des classes trop souvent mises en contraste sont identiques, et l'ignorance seule les empêche de s'unir à leur avantage mutuel. Tous les philanthropes doivent tendre à dissiper cette ignorance, et à montrer comment l'homme peut aider l'homme, quelles que soient les complications de la société civilisée. C'est tout particulièrement le devoir de ceux qui jouissent, par la bénédiction de la divine Providence, des bienfaits du rang, de la richesse et de l'éducation. »

Ce n'est pas seulement sur l'Angleterre que le prince portait ses regards. Sa pensée favorite était le rapprochement des peuples et le progrès de la civilisation générale. Son principal titre de gloire sera d'avoir été le promoteur d'une entreprise qu'on peut considérer comme le symbole vivant des tendances de ce siècle. Ces expositions universelles, qui depuis ont fonctionné trois fois avec une régularité si admirable, semblaient d'abord des utopies. On se plaisait, suivant la loi commune, à grossir les obstacles. Comment réunir sur un seul point les spécimens de tous les produits du globe? où trouver les fonds nécessaires à la construction d'un palais assez vaste pour qu'on y puisse tenter une aussi gigantesque épreuve? Le moyen de garantir tant de marchandises contre les risques de si longs voyages, de mettre de l'ordre dans cet immense chaos, de distribuer les récompenses dans un esprit d'impartialité assez incontestable pour éviter les récriminations et les jalousies internationales? Le prince Albert réfuta toutes les objections avec l'intelligence hardie que donne une conviction profonde. La grandeur de l'œuvre le soutenait, et bientôt l'opinion publique fut unanime pour le remercier de son heureuse initiative. « C'est pour moi, disait-il, une grande satisfaction de voir l'idée que j'avais émise rencontrer un concours et une approbation universels, car cela me prouve que mes vues sur les exigences particulières de notre temps répondent à celles du pays... Personne, parmi ceux qui ont consacré quelque attention aux traits essentiels de notre époque, ne peut douter un moment que nous ne nous trouvions dans une période de transition merveilleuse, qui tend rapidement vers le but indiqué par l'histoire tout entière, la réalisation de l'unité

de l'espèce humaine, non d'une unité qui renverse les limites et fasse disparaître les signes caractéristiques des différentes nations sur la face de la terre, mais plutôt d'une unité qui sera le résultat et l'effet de ces variétés mêmes et de cet antagonisme dans les qualités nationales. » Le prince avait compris que ce qui domine dans les sociétés modernes, c'est le caractère cosmopolite. A l'égoïsme et à l'isolement des anciens âges succède une solidarité morale et matérielle qui fait concourir vers un but commun les efforts et les progrès de tous les peuples. Ce qui était local devient universel, et partout un même idéal se propose aux méditations des penseurs comme à l'activité des gouvernans. Obligés de suivre simultanément les affaires qui se passent sur tous les points du globe, les hommes d'état acquièrent en quelque sorte le don de l'ubiquité. Reliées entre elles par les fils électriques, on dirait que les capitales de l'Europe vivent aujourd'hui d'une existence commune et sont les quartiers d'une même ville. La routine est vaincue par l'échange incessant de toutes les forces de l'humanité, et l'industrie, touchée par la baguette magique de la science, marche de prodige en prodige. Les douanes et les frontières n'arrêtent ni l'essor des idées, ni les développemens du commerce. L'Océan ne ressemble plus à l'*Oceano dissociabili* du poète; il rapproche au lieu de séparer.

L'exposition de 1851 a été le témoignage le plus éclatant de cette solidarité des peuples. En fournissant aux partisans du libre échange des argumens plus précis que ceux qu'ils avaient jusqu'alors invoqués, en jetant de vives lumières sur la question des tarifs, l'une des plus controversées de notre époque, en démontrant les avantages de la concurrence pour résoudre le problème de la vie à bon marché, en prouvant avec quelle facilité et quelle célérité les marchandises les plus diverses peuvent être transportées d'un bout de l'Europe à l'autre, elle a ouvert une enquête générale d'où sont sorties les leçons les plus fécondes pour l'économie politique. Les tendances libérales qui se sont depuis lors produites et développées dans le domaine du commerce et de l'industrie procèdent directement de cette grande et solennelle épreuve.

Une de ses conséquences pratiques les plus heureuses a été un sincère rapprochement entre l'Angleterre et la France. L'alliance anglaise, après avoir été longtemps une théorie, devint une réalité. Plus de Français avaient traversé le détroit dans une saison que dans un siècle, et, en apprenant à se connaître, les deux peuples, si bien faits pour s'estimer et se comprendre, s'étonnaient des haines acharnées qui avaient divisé leurs ancêtres. Lord Granville disait avec raison à l'Hôtel de Ville de Paris en 1851 : « Un pas énorme et sans exemple s'est fait cette année pour la destruction d'antipathies et de préjugés nationaux. » Les princes, comme les nations elles-mêmes, eurent, à partir de cette époque, des relations fréquentes. En 1854, l'empereur Napoléon III était à Boulogne, présidant aux exercices militaires d'un camp formé sur cette partie du littoral où se concentrait, au commencement du siècle, une armée destinée à envahir les trois royaumes. Non-seulement l'Angleterre vit sans défiance cent mille hommes manœuvrer sur ce point célèbre, mais le prince Albert y vint rendre visite au souverain français, afin de donner par sa présence une preuve du changement qui, depuis le premier empire, s'était produit dans les esprits.

Personne ne comprenait mieux que le prince Albert la majesté de ces grands spectacles, et nul n'était plus fier que lui de la prospérité de sa patrie d'adoption. De leur côté, les Anglais le considéraient comme le premier de leurs compatriotes : il avait conquis légitimement les lettres de naturalisation qui lui avaient été accordées à l'époque de son mariage. Feld-maréchal, conseiller privé, jouissant d'une dotation annuelle de 30,000 livres sterling, colonel du 11e de hussards et des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière, chancelier de l'université de Cambridge, il méritait tous les honneurs réunis sur sa tête, et lorsqu'en 1857 il reçut le titre de prince-époux, qui le plaçait au-dessus des altesses royales des cours étrangères, ce fut aux applaudissemens de la nation. Les Anglais, qui attachent tant de prix à la vie intérieure et à la sainteté de la relation conjugale, lui savaient gré du bonheur exemplaire qu'il donnait à leur reine. Chaque année ajoutait à la considération sympathique dont son nom était entouré, et chaque jour il acquérait de nouveaux droits à l'estime générale, qui était sa plus belle récompense. De plus en plus dévoué aux études scientifiques, il présidait en 1860 le quatrième congrès de statistique internationale (le premier s'était tenu à Bruxelles en 1853, le second à Paris en 1855, le troisième à Vienne en 1857). L'idée de ces congrès si utiles à l'alliance raisonnée des intérêts publics avait pris naissance lors de l'exposition de 1851, et le prince y attachait avec raison la plus haute importance. Il désirait voir s'établir entre les différens peuples une complète uniformité de poids, de mesures et de monnaies, et dans son remarquable discours du 16 juillet 1860, qui termine dignement le recueil publié par la reine, il insistait sur la nécessité de trouver et d'appliquer de grands principes sur lesquels il fût possible de fonder ce qu'il appelait si bien « l'action commune des peuples. » Il réclamait des cadres uniformes pour les informations à recueillir sur le même ordre de faits dans les différens pays, et de vastes enquêtes résultant de méthodes identiques. « Je serais vraiment heureux, disait-il, si je pouvais espérer que cette réunion posera les bases d'un édifice qui sera naturellement long à construire, et qui exigera de la part des générations futures des efforts laborieux et persévérans, mais qui doit faire faire de grands progrès au bonheur de l'humanité, en amenant les hommes à reconnaître les lois éternelles dont dépend ce bonheur général. »

Le prince Albert se préparait à diriger la nouvelle exposition universelle annoncée pour l'année 1862, et il voyait approcher avec joie une époque où son dévouement pour la science et son amour pour le travail trouveraient tant d'occasions de s'exercer utilement. La Providence en avait autrement décidé. Au commencement du mois de décembre 1861, il s'était rendu à Cambridge, auprès du prince de Galles. Dans le voyage il prit froid, ce qui ne l'empêcha pas d'assister le lendemain à une revue de volontaires. Aussitôt le refroidissement se compliqua d'une fièvre ardente, et le prince se sentit mortellement atteint. Il appela sa fille, la princesse Alice, la pria de veiller sur sa mère, de la préparer au malheur qui était imminent, et, entouré de la famille qu'il chérissait, il mourut le 14 décembre avec la dignité et le calme de l'homme de bien. Privée de cet époux qu'elle appelait elle-même « la vie de sa vie, » la reine fut accablée

de l'affliction la plus profonde, et ses sujets s'associèrent à son deuil comme ils s'étaient associés à ses joies. Quatre ans auparavant, lorsque sa fille aînée, la princesse Victoria, avait épousé le prince royal de Prusse, toutes les classes de la population, en faisant éclater leur enthousiasme pour celle qui savait si bien concilier ses devoirs de femme et de souveraine, lui souhaitaient dans le bonheur de son enfant la récompense des nobles exemples qu'elle avait donnés sur le trône, et maintenant son royaume, qui est vraiment sa famille, lui témoignait une sympathie plus vive encore et partageait toutes ses douleurs.

Le jour des funérailles, la ville de Londres, ordinairement si bruyante, paraissait comme frappée de stupeur. Les transactions étaient arrêtées, la vie suspendue; chacun déplorait, comme une calamité publique, la fin prématurée de ce prince de quarante-deux ans, hier encore dans toute la force des espérances et de la santé. La reine Victoria s'est dévouée tout entière au souvenir de son époux, et la mort elle-même n'a pu rompre la communauté de ces deux âmes. Son principal désir a été de se conformer religieusement aux intentions du prince, de réaliser ses idées, de mener à bien ses entreprises. Après un an et demi d'une retraite absolue, la reine vient de retourner à Londres. Sa première démarche a été de se rendre à ce palais de l'exposition de 1851 qui s'était élevé, pour ainsi dire, à la voix de son époux. Sa visite a été suivie, dans le *Court-Circular*, de quelques observations dont le pays tout entier a été frappé. Le projet de faire acheter l'édifice par l'état avait soulevé des objections; mais lorsqu'on a rappelé que cette idée était un des plans favoris du prince Albert, le ministère et l'opposition se sont réunis, et, dans une pensée de déférence pour la reine, le projet a été adopté. C'est ainsi que, dans les grandes comme dans les petites choses, la reine Victoria s'applique à rendre un perpétuel hommage à celui qu'elle a tant aimé. « Digne d'admiration et de respect dans toutes les conditions humaines, a dit M. Guizot, cette tendresse fidèle, active et ambitieuse pour une mémoire chérie est encore plus touchante sur le trône. » Jamais la souveraine de l'Angleterre ne s'est montrée aux yeux de son peuple sous un aspect plus vénérable que depuis qu'elle apparaît au foyer domestique, douce et majestueuse, couvrant d'un voile de deuil son sceptre et sa couronne, ornée de ses enfans et de ses vertus, avec ce je ne sais quoi d'achevé que nulle femme ici-bas ne peut porter sur un visage où la douleur n'a pas gravé son signe auguste. I. DE SAINT-AMAND.

Les Archives saxonnes.

Deux publications récentes faites à Dresde offrent à qui en a pu profiter l'occasion de rendre hommage à l'hospitalité libérale avec laquelle l'important dépôt des archives de Saxe est ouvert aux étrangers (1). Les frontières de la Saxe étaient jadis fort étendues, de sorte que son histoire gé-

(1) *Aus vier Jahrhunderten* (*Documens sur quatre siècles*), par M. Charles de Weber, directeur des archives de Dresde; 4 vol., Leipzig 1857-63. — *Archiv für die Sächsische Geschichte* (*Archives de l'histoire de Saxe*); Leipzig 1863.

nérale implique celle de la Pologne d'un côté, de l'autre celle d'une grande partie de la Thuringe, c'est-à-dire d'un pays qui, depuis Luther et Mélanchthon jusqu'à Goethe et Schiller, est resté à la tête de la civilisation allemande. La position centrale de la Saxe l'a d'ailleurs mise en contact avec tout le reste de l'Allemagne et la plus grande partie de l'Europe. Son gouvernement, dont les agens à l'extérieur étaient depuis longtemps nombreux et actifs, n'était resté étranger à aucune des grandes affaires qui avaient agité les derniers siècles. De plus, les usages constans d'un vieux despotisme administratif avaient accumulé entre les mains de l'état un nombre infini de documens et de correspondances, le gouvernement revendiquant, après la mort des princes de la famille régnante ou des fonctionnaires, tous les papiers qui se trouvaient en leur possession, souvent même les plus étrangers aux intérêts publics. C'est avec ces matériaux que fut formée à Dresde en 1834 l'*Archive royale de Saxe,* qui comprend plus de trois cent mille documens et une série considérable de correspondances.

M. de Weber, appelé depuis quatorze ans à la direction de ces archives, a commencé par y mettre en ordre les documens modernes; de concert avec le gouvernement saxon, il en a facilité l'accès aux travailleurs allemands ou étrangers; payant enfin d'exemple, après avoir convié les savans à ne pas négliger une source d'informations féconde, il y a puisé lui-même et a livré au grand jour ce que d'autres à sa place auraient peut-être soigneusement caché. On ne saurait trop répéter qu'une publicité si libérale fait grand honneur à l'archiviste et à son gouvernement. Nous savons plus d'un état où il serait à désirer qu'on s'inspirât d'un tel exemple.

La première publication de M. de Weber, *Aus vier Jahrhunderten,* présente en quatre volumes un ensemble complet par lui-même. Dans ce vaste cadre de quatre cents ans, ou plutôt de trois cent cinquante environ, car l'ouvrage commence au XVIe siècle seulement pour s'étendre jusqu'à nos jours, s'offre à nous un curieux mélange de documens historiques n'ayant entre eux aucun lien, si ce n'est celui d'une habituelle relation avec l'histoire saxonne, mais fort instructifs pour qui veut pénétrer dans la vie des temps passés. Nulle part on ne trouvera des détails plus précis sur la condition des petites cours allemandes aux XVIIe et XVIIIe siècles, sur les superstitions et les passions populaires, et sur maints personnages excentriques, produits de ces passions eux-mêmes, ou qui les ont exploitées. Cet ouvrage devient plus particulièrement précieux pour nous quand il donne les lumières les plus inattendues sur les événemens ou les personnages qui nous touchent de plus près. Par exemple M. de Weber a rencontré dans les papiers d'un baron de Just, envoyé saxon en Angleterre au commencement de 1816, un écrit rapportant une conversation qui eut lieu entre Napoléon et M. Littleton, membre du parlement anglais, à bord du *Northumberland,* dans la journée du 7 août 1815. Las Cases et d'autres historiens disent quelques mots de cette conversation sans la rapporter ni sans doute la connaître en entier. M. de Weber s'est livré à une longue recherche bibliographique au sujet de cet écrit; il est arrivé, grâce seulement aux célèbres *Notes and Queries,* à ce résultat que ladite conversation a tout au plus été publiée, peut-être par extraits, dans une brochure tirée à cinquante-deux exemplaires et introuvable aujourd'hui. Bien que la

pièce retrouvée à Dresde soit, pour la plus grande partie, écrite en anglais, beaucoup de fragmens y ont été conservés en langue française, notamment les réponses de l'empereur, quand M. Littleton se croit sûr de son souvenir. Et pourtant on a peine à croire que ce souvenir ait été fidèle quand on lit ces paroles irritées, quoique désormais impuissantes : « Vous agissez comme une petite puissance aristocratique et non comme un grand état libre. Je suis venu m'asseoir sur votre sol; je voulais vivre en simple citoyen anglais. Peut-être ce que vous faites est-il prudent, mais ce n'est pas généreux. Si vous n'aviez d'autre dessein que d'agir suivant les règles de la prudence, pourquoi ne pas me tuer? Vous avez souillé le pavillon et l'honneur national en m'emprisonnant comme vous le faites. Vous avez flétri votre pavillon; la postérité vous jugera... J'avais mon grand système politique; il était nécessaire d'établir un contre-poids à votre énorme puissance sur mer. Je voulais rajeunir l'Espagne, et faire pour elle beaucoup de ce que les cortès ont tenté depuis. Je ne dis pas que l'idée d'amener la perte de l'Angleterre ne m'ait pas, pendant vingt années de guerre, passé par la tête,... c'est-à-dire votre perte, non, mais votre abaissement; je voulais vous forcer à être justes, ou plutôt moins injustes... Vous avez été à Pétersbourg, monsieur, et vous dites que vous avez entendu les Russes dire du bien de moi. Pourquoi me haïraient-ils? Je leur ai fait la guerre, voilà tout... Je voulais rétablir la Pologne; c'est une grande nation. Poniatowski en était le véritablé roi. Avez-vous été à Moscou?... Ce n'est pas moi qui ai brûlé Moscou... C'est une île de fer, cette Sainte-Hélène, et un climat malsain... » Puis il parlait des Bourbons, des difficultés que leur opposerait un pays auquel on les imposait par la force. Il s'étendait avec une complaisance évidente sur les ressources qui restaient, disait-il, à la France, sur les progrès de la chimie industrielle, qui lui permettait, en bien des cas, de se passer de l'étranger, sur la production indigène du sucre de betterave, sur l'industrie de l'indigo et sur une ancienne loi de Henri IV à ce sujet, qu'il avait lui-même renouvelée. L'Angleterre avait de célèbres chimistes, mais la science n'était pas descendue chez elle à des applications pratiques aussi généralement répandues qu'en France.

Nous ne pouvons nous proposer ici de rendre un compte exact de quatre volumes dont les matières sont si variées. Il nous suffira de nommer, parmi les noms célèbres auxquels se rattachent les principaux documens publiés, le maréchal de Saxe et son illustre descendance jusque dans notre temps, le mystérieux comte de Saint-Germain, la princesse Palatine, mère du régent, le comte de Königsmark, don Carlos d'Autriche, Théodore de Neuhoff, roi de Corse, etc. Le peu de rapport de ces noms entre eux donne une juste idée de la manière dont l'ouvrage se présente, et cela nous amène à présenter à l'auteur deux objections : pourquoi d'abord s'est-il abstenu d'indiquer soigneusement pour chaque pièce employée par lui dans quelle correspondance et même dans quelle liasse elle se retrouverait aux archives de Dresde? En second lieu, l'historien qui consulte l'ouvrage se prend à regretter que ces quatre volumes, déjà précieux assurément, n'offrent pas autant de ressources pour l'histoire politique et diplomatique que pour la peinture des mœurs et la curiosité.

M. de Weber, à la vérité, paraît avoir répondu à cette dernière objection

par la publication nouvelle qu'il a récemment entreprise de concert avec le célèbre historien M. Wachsmuth. On sait avec quelle facilité se fondent en Allemagne des recueils érudits : un savant dont le nom inspire la confiance appelle à lui quelques hommes de mérite, et s'engage à donner tous les trois mois deux ou trois études d'histoire, de philologie ou de science; un public suffisant ne manque jamais à ces sortes de recueils, dont un certain nombre sont parvenus à une véritable célébrité. C'est ainsi que M. de Weber vient de fonder un périodique intitulé : *Archives pour l'histoire de Saxe,* dans lequel il se propose d'abord de faire connaître, avec le concours des hommes spéciaux, tout ce que le dépôt public de Dresde contient de négociations, de mémoires et de correspondances offrant un véritable intérêt politique, ensuite de centraliser tous les travaux inédits se rapportant, de loin ou de près, à une branche de l'histoire saxonne. M. de Weber lui-même a écrit dans les premières livraisons du recueil une biographie fort étendue de l'un des principaux hommes d'état saxons, du comte d'Einsiedel, qui, de 1794 à 1831, ne quitta pas les affaires publiques.

Pendant la plus grande partie de sa longue carrière, le comte d'Einsiedel fut le ministre dévoué de l'honnête Frédéric-Auguste, allié fidèle de Napoléon. En donnant, avec le secours des renseignemens jusqu'à ce jour inconnus que lui présentaient les archives royales, une biographie étendue de cet homme politique, M. de Weber a restitué une page importante, non pas seulement de l'histoire de son pays, mais de celle encore de l'Allemagne et de l'Europe pendant le premier tiers si agité du XIXe siècle. A côté des intéressans détails qu'il fait connaître sur l'infatigable travail intérieur par lequel le comte d'Einsiedel s'efforçait de diminuer ou de guérir en Saxe les malheurs inséparables de la guerre, l'auteur se trouve appelé à publier des pièces d'une incontestable et précieuse authenticité concernant les grands événemens de cette époque. Il faut compter dans ce nombre un utile récit des divers incidens de la grande journée du 18 octobre 1813 par un témoin qui y avait été fort mêlé. — Il était déjà midi, et la bataille de Leipzig était à peu près décidée, quand un aide de camp, M. de Nostitz, vint dire au roi que la cavalerie saxonne avait déjà passé à l'ennemi; l'infanterie, commandée par le général Ryssel, menaçait d'en faire autant, si le roi lui-même ne se décidait à répudier immédiatement l'alliance de Napoléon. On attendait une réponse suprême. Frédéric-Auguste n'hésita pas, et un ordre royal fut immédiatement adressé au général Zeschau en ces termes : « Général, j'ai placé ma confiance dans mes troupes, et je suis moins disposé en ce moment que jamais à m'en dédire. Elles n'ont pas de meilleur moyen de me prouver leur fidélité qu'en accomplissant leur devoir. J'attends de vous que vous fassiez tous vos efforts pour les y retenir. » Une heure après, Zeschau, ayant ramené en arrière le petit nombre de Saxons restés fidèles, environ sept cents hommes, venait annoncer au roi la défection du reste de l'infanterie saxonne. — Le lendemain 19 octobre eut lieu la scène des adieux de Napoléon à la famille royale de Saxe, que M. Thiers a brièvement racontée. « Relevant fièrement son visage grave, mais non abattu, dit-il, l'empereur exprima l'espoir de redevenir bientôt formidable derrière le Rhin, et promit de ne pas stipuler de paix dans laquelle la Saxe serait sacrifiée... » Le témoin cité par M. de Weber confirme ces traits au milieu de son récit: « Le

matin du 19 octobre, pendant que l'armée française défilait entre la ville et les faubourgs, le duc de Bassano vint, vers huit heures, trouver le comte d'Einsiedel pour lui faire part des vues de l'empereur sur la situation politique de Frédéric-Auguste, et pour lui laisser trois ordres chiffrés adressés aux commandans français à Dresde, Torgau et Wittenberg. A neuf heures environ, l'empereur lui-même arriva pour faire ses adieux à la famille royale. Son attitude extérieure était parfaitement calme, et pendant sa conversation avec le roi il parla fort peu des rapports avec les alliés; il dit seulement que le roi serait requis et forcé de se tourner contre lui, que sa majesté aurait peut-être mieux fait de le suivre jusqu'à Weissenfels, pour engager de là ses négociations avec les puissances coalisées; d'ailleurs il donna l'assurance à la reine qu'il reviendrait et qu'il la reverrait à Dresde, et il lui manifesta par les plus fortes expressions son étonnement de la défection de son frère, le roi de Bavière, défection qu'il venait d'apprendre, et qu'il méditait de punir quand le temps serait venu. A son départ, il passa encore à cheval devant le front du bataillon de la garde qui se trouvait sur la place du marché, et déclara aux troupes qu'il leur confiait la garde du roi son allié. » Ainsi se termina un des actes de la grande tragédie de Leipzig.

On sait quelle cause d'incertitude et de trouble ce fut pour les négociateurs du congrès de Vienne que la question de savoir comment ils devraient disposer des états du roi de Saxe. La Russie voulait la Pologne, et la Prusse voulait Dresde; mais l'Autriche n'entendait pas qu'on livrât à ces puissances les défilés de la Bohême, dont le grand Frédéric et Napoléon avaient signalé la haute importance, et elle se montrait, ou peu s'en faut, prête à recommencer une guerre pour empêcher ce qu'elle appelait une double usurpation fort désastreuse. D'autre part, les états allemands de second ordre ne pouvaient de gaîté de cœur abandonner la cause de la Saxe, avec laquelle se confondait la leur, et ils déclamaient avec vivacité contre ce qu'ils appelaient l'avidité de la Prusse, la tyrannie de la Russie, la faiblesse de l'Autriche. L'Angleterre, de son côté, ne devait pas être d'humeur à laisser la Russie et la Prusse se fortifier outre mesure, et Louis XVIII enfin souhaitait de faire quelque chose pour son cousin le roi de Saxe. L'écho de ces craintes, de ces désirs, nous est livré dans certaines lettres de Frédéric-Auguste, du prince Antoine, son frère, et de Louis XVIII lui-même, publiées pour la première fois. Les nombreux détails relatifs à la question saxonne pendant le congrès y sont clairement déduits, et c'est tout un grave épisode d'histoire diplomatique qu'on expose ainsi.

Une fois le sort nouveau de la Saxe fixé, le comte d'Einsiedel se livra aux soins de l'administration intérieure avec une attention dévouée, et il ne fut détourné de sa tâche patriotique que par un petit nombre d'affaires extérieures. On lira avec intérêt parmi ces dernières les difficultés que lui suscitèrent la présence à Dresde d'un jeune libéral français, devenu depuis un homme d'état et un philosophe illustre, son arrestation dans la matinée du 14 octobre 1824, son extradition demandée par la Prusse, et la petite émeute qui, dans les rues de Dresde, voulut s'opposer à la condescendance obligée du cabinet saxon en cette circonstance envers le gouvernement prussien.

A côté de ces pages d'histoire contemporaine, le recueil de M. de Weber contient des travaux fort variés : un travail de bibliographie raisonnée sur les écrivains de l'histoire nationale depuis le commencement du XVIe siècle, par M. Wachsmuth; une étude profondément érudite sur les différentes branches de la nation des Suèves dans l'Allemagne centrale au commencement du moyen âge, par M. Fraustadt; des études militaires et d'archéologie locale, et enfin une importante dissertation de M. Helbig concernant un des grands épisodes de l'histoire diplomatique au XVIIe siècle. On sait quel ascendant la paix de Westphalie avait assuré à la France dans toute l'Allemagne. Le droit de protection que la France avait conquis sur les différens princes germaniques s'était transformé bientôt en une domination véritable, supérieure à celle que l'empereur lui-même exerçait. M. Mignet a magistralement exposé ces triomphes de la diplomatie française au commencement du règne de Louis XIV, mais il n'a pas prétendu épuiser un si vaste sujet, et chacune des archives étrangères que le zèle historique de notre temps explore révèle quelque entreprise nouvelle d'une politique active et bien servie. M. Helbig a retracé, d'après les documens inédits conservés dans les archives de Dresde, l'histoire d'une de ces négociations nombreuses qui ont eu, après le traité de Munster, pour but constant et pour effet de grouper autour de la France un nombre toujours plus considérable de petits souverains devenus dociles. Il s'agit cette fois de l'électeur de Saxe Jean-George II. M. Helbig raconte les circonstances curieuses du traité qui fut conclu avec lui en 1664. La politique de Louis XIV avait sur cette alliance des vues fort étendues. On écrivait de Dresde que « la Saxe pourrait tenir en bride l'empire et la Suède, » et le cabinet de Versailles se préoccupait en effet sérieusement de créer au nord de l'Allemagne une puissance imposante, qui fût dévouée aux intérêts français. On sait comment la place fut bientôt prise par une monarchie dévouée à de tout autres intérêts. A partir de décembre 1666, un envoyé du gouvernement français, nommé Chasson, résida à Dresde, et veilla à ce que l'électeur ne s'éloignât pas de la ligne dans laquelle le retenait d'ailleurs le besoin d'abondans subsides. L'électeur et ses frères furent de constans appuis pour le vainqueur de la triple alliance et pour le négociateur de Nimègue. M. de Pomponne signa avec l'envoyé saxon Wolframsdorf à Saint-Germain, le 5 (15) novembre 1679, un traité dont les articles secrets stipulaient que l'électeur consacrerait tous ses efforts à faire décerner la couronne impériale à Louis XIV, « comme plus capable que tout autre, par ses grandes et héroïques vertus et par sa puissance, de soutenir la couronne impériale, de rétablir l'empire dans son ancienne splendeur, et de le défendre contre le voisinage du Turc. » Tous ces épisodes diplomatiques sont racontés par M. Helbig avec une précision qui apporte çà et là des rectifications et des additions aux textes déjà connus.

Les princes allemands n'étaient si soumis à l'ascendant politique de Louis XIV que parce que la civilisation élégante dont la France avait donné le signal les enveloppait de toutes parts. Ils cédaient à l'attrait d'un luxe qui les ruinait, et ils avaient après cela besoin de subsides. Ces envahissemens d'une culture étrangère déjà raffinée, et contrastant avec la simplicité germanique, donnaient lieu à une multitude de nuances dont

nous sommes aujourd'hui fort curieux. M. Helbig a voulu sans doute ne faire acte que d'excellent érudit, écrivant dans un recueil qui puisait aux mêmes sources que le premier ouvrage de M. de Weber dont nous avons rendu compte, mais qui se proposait un autre but en s'enfermant plus exclusivement dans le pur domaine de l'histoire érudite. L'exposition savante qu'il a faite des négociations entre Louis XIV et l'électeur de Saxe pourra être ailleurs pour M. Helbig l'occasion d'un travail d'ensemble qui deviendra, avec un entier usage de tous les documens dont il dispose, une importante étude d'histoire diplomatique. M. Helbig a déjà prouvé qu'il joignait aux qualités du savant celles de l'historien : il est connu par un livre sur *Gustave-Adolphe et les Électeurs de Saxe et de Brandebourg* qui contient de nombreux documens inédits, et qui fait autorité. Il a récemment publié une étude spéciale des rapports diplomatiques entre le gouvernement de Louis XIV et la Pologne pendant les années 1692-1697; il a ensuite édité, en la commentant, une curieuse relation d'Isaïe Pufendorf, envoyé suédois à Vienne et frère du célèbre Samuel, sur l'empereur Léopold, sa cour et sa faible politique de 1671 à 1674. Les Suédois étaient alors, dans ces premières et brillantes années du règne de Louis XIV, nos fidèles alliés; aussi Pufendorf expose-t-il dans cette relation les efforts qu'il a tentés à Vienne pour seconder les intentions politiques du grand roi : il s'agissait de forcer l'empereur à l'inaction pendant la guerre franco-hollandaise. Notre XVIIe siècle, toujours plus intéressant à mesure qu'on l'étudie et qu'on le connaît davantage, s'éclaire de lumières nouvelles grâce à tant de recherches. Involontairement, c'est cette grande époque, si féconde en grandes combinaisons politiques conçues sous l'ascendant de la France, que M. de Weber et ses collaborateurs rencontreront le plus souvent dans leurs recherches désintéressées. Nous avons donc plus d'une raison pour applaudir au succès de leurs efforts, et il y aurait lieu de souhaiter que, dans les autres parties de l'Allemagne, l'étude de l'histoire fût servie par un pareil zèle de la part des écrivains, par une pareille libéralité de la part des gouvernemens.

A. GEFFROY.

Mémoires d'Histoire ancienne et de Philologie, par M. Émile Egger, de l'Institut (1).

Ce volume est un recueil de mémoires publiés à diverses époques dans des journaux savans. M. Egger a pensé qu'il ne fallait pas les y laisser, et qu'il était bon d'en rendre la lecture plus facile aux gens qui auraient besoin de les consulter. En les réunissant, il a rendu un véritable service à ceux qui veulent s'instruire. Ces mémoires traitent de sujets très différens. S'il y en a quelques-uns qui touchent à de hautes questions de littérature et d'histoire, le plus grand nombre semble, au premier abord, d'un intérêt beaucoup plus mince, et bien des gens sans doute, en lisant la table des matières placée en tête du volume, se demanderont si c'était bien la peine de se donner tant de mal pour déchiffrer quelques mots douteux sur des fragmens de papyrus ou des tessons de poterie. Là pourtant est la véritable importance du livre de M. Egger; c'est par ces études

(1) Paris, Auguste Durand.

de critique philologique et d'archéologie qu'il est sûr de plaire aux esprits sérieux, seul public auquel il s'adresse. Il est là plus à son aise, plus véritablement original, que lorsqu'il traite des sujets tout à fait littéraires, et l'on voit bien que son goût, comme son talent, le porte de préférence vers l'érudition. Cette préférence n'a rien qui doive surprendre, et tous ceux qui ont mis la main à des travaux de ce genre la comprendront bien. Les gens du monde, qui ne jugent guère que par le dehors et l'apparence, plaignent beaucoup les archéologues et les érudits de s'exiler dans ces recoins obscurs de la science plutôt que de suivre la grande route de la littérature, où l'on voyage si à l'aise et en si nombreuse compagnie; mais ceux-ci ne se trouvent pas si à plaindre qu'on le suppose. C'est précisément parce que le chemin où ils marchent est solitaire qu'ils ont tant de plaisir à y marcher. Il a l'avantage qu'on peut toujours y trouver quelque endroit inexploré, et s'y faire, à l'écart, loin du bruit, un petit domaine. Si petit qu'il soit, il est tout à nous, et l'on s'y sent à l'aise, quand on n'aime pas à vivre sur le terrain d'autrui. Les résultats qu'on obtient, en se livrant à ces études spéciales, peuvent paraître insignifians au plus grand nombre; mais ils charment celui qui les a trouvés, parce qu'au moins ils lui appartiennent. Il sait bien d'ailleurs que, dans les sciences d'observation comme l'archéologie, tout a son importance, qu'une vérité conduit à l'autre, et que personne ne peut dire si ce monument informe qu'on déblaie, si ces lignes qu'on déchiffre dans une inscription presque effacée ne mettront pas quelque esprit pénétrant sur la voie des plus belles découvertes. Cela suffit à expliquer la passion qu'excitent, chez ceux qui les cultivent, certaines sciences que le monde trouve arides et rebutantes, et comment de nobles esprits les préfèrent à d'autres travaux qui demandent moins de peine et donnent plus de renommée.

Les livres comme celui de M. Egger ont un autre avantage que de nous apprendre un certain nombre de faits nouveaux; en nous montrant réunie l'œuvre entière d'un homme, et pour ainsi dire toute sa vie scientifique, ils nous permettent de distinguer, avec la nature particulière de son esprit, la tendance générale de la science de son temps. Il n'est pas besoin de beaucoup de peine pour trouver de quel côté la critique de M. Egger se porte le plus volontiers. Une énumération rapide des principaux mémoires contenus dans son livre montrera suffisamment quels sujets il aime surtout à traiter et les résultats qu'il veut tirer de ses études. Nous le voyons s'occuper successivement à établir les formalités de l'état civil chez les Athéniens, les moyens qu'employaient les Grecs pour garantir de toute fraude leurs poids et leurs mesures, à chercher quels étaient les divers genres de billets dont ils se servaient dans leur commerce, et s'ils ont connu la lettre de change. La découverte d'un inventaire de dépenses pour la construction du temple d'Érechthée l'amène à se demander quel était le prix du papier au temps de Périclès, et il trouve que ce prix était très élevé, puisqu'une feuille de papyrus coûtait 30 centimes de plus qu'une planche de bois de la même dimension. Comment donc pouvait-on suppléer au papier pour les usages ordinaires de la vie? M. Egger nous l'apprend dans un mémoire où il s'occupe de ces fragmens de poterie (*ostraka*) qui se retrouvent en si grand nombre dans l'Égypte, et sur lesquels il y a

encore des traces d'une ancienne écriture; ce sont d'ordinaire ou des reçus donnés aux contribuables par les percepteurs de l'impôt public, ou les quittances des soldats aux officiers chargés de les payer. Une inscription romaine des derniers temps de la république, qu'il étudie avec un grand soin, lui fait découvrir chez les anciens une vertu que nous croyions toute moderne, la charité. Il s'agit d'un homme de bien qui veut qu'on grave sur son tombeau qu'il aimait les pauvres. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que celui qui parle ainsi n'est pas un philosophe : on ne serait pas surpris de lui voir ces sentimens; c'est un simple affranchi, un joaillier de la voie sacrée, *margaritarius de via sacra.* N'est-il pas remarquable de voir comment, aux approches du christianisme, ces grandes leçons d'humanité données par la philosophie descendent jusque dans le peuple? Enfin un des plus curieux mémoires du livre est consacré à étudier les fragmens de Polémon, un écrivain touriste, comme on le dirait aujourd'hui, et cette étude révèle dans l'antiquité la plus reculée l'existence de certaines professions que l'on ne supposait pas aussi anciennes : d'abord celle des *ciceroni;* il y en avait, sous le nom de périégètes et de mystagogues, dans les temples célèbres et dans les villes importantes de la Grèce. Ils étaient, comme les nôtres, à l'affût des visiteurs; comme les nôtres aussi, ils les supposaient crédules, et, selon Lucien, pour embellir le passé des monumens qu'ils montraient, ils ne se faisaient pas faute de débiter beaucoup de fables. Plusieurs d'entre eux avaient couru le monde, et M. Egger raconte qu'au retour ils écrivaient la relation de leurs voyages à l'usage de ceux qui voulaient faire comme eux. Voilà une belle antiquité trouvée à nos *Guides du voyageur!* Je pourrais poursuivre cette énumération; mais ce que j'ai dit suffit, je crois, pour montrer quelles sont les préférences de l'érudition de M. Egger. Elle ne se perd pas dans les questions oiseuses; elle a partout quelque chose de pratique et de vivant; elle cherche dans l'antiquité l'analogue de nos sentimens et de nos usages; elle se demande comment les gens d'autrefois, en présence des besoins et des difficultés que nous rencontrons devant nous, les ont surmontés. C'est ainsi que l'archéologie de notre temps s'est résolûment placée au milieu de la vie des anciens, mais non pas seulement dans cette vie artificielle et arrangée que les historiens nous racontent : elle veut descendre plus bas, et saisir ce qu'on a appelé le *tous les jours* et la vie familière. Jusqu'ici le résultat de ces études a fait reconnaître que le plus souvent les mêmes besoins avaient amené les mêmes inventions, qu'il n'y a presque aucun de nos usages que les anciens n'aient pratiqué de quelque manière, et qu'en somme leur vie était bien plus semblable à la nôtre qu'on ne se l'était figuré. C'est de là qu'est parti un illustre archéologue, devenu subitement un grand historien, M. Mommsen, pour donner à ses ouvrages un intérêt tout nouveau. Par une manœuvre tout à fait contraire à celle d'Augustin Thierry, qui rendit à notre moyen âge sa couleur véritable en évitant de se servir des expressions qui rappellent l'époque moderne, M. Mommsen a hardiment jeté le monde moderne au milieu de ce monde ancien. Quand il parle des Gracques, on croirait qu'il est question de 89. Il a sans cesse à la bouche les mots de *démocrates,* de *parlementaires* et de *clubistes.* Les soldats de Sylla deviennent chez lui des *lansquenets,* les troupes espagnoles de Sertorius sont

des *guerillas,* tandis que Mithridate est appelé un *sultan,* le lieutenant du roi des Parthes son *vizir,* et Pompée un *caporal.* Il peut y avoir là bien des exagérations, et M. Mommsen n'est pas homme à faire les choses à demi; mais il faut reconnaître aussi que ces assimilations hardies, en nous faisant les contemporains de cette antique histoire, la rendent pour nous singulièrement vivante.

Une des parties les plus remarquables du livre de M. Egger est celle qui contient les quelques mémoires où il essaie de lire et d'expliquer des papyrus égyptiens. Pour faire comprendre l'importance de ces travaux, il faut donner quelques indications rapides.

Notre siècle s'est fait remarquer en toutes choses par une incroyable curiosité d'esprit. Dans l'érudition, cette curiosité s'est trahie par les efforts qu'on a faits pour découvrir des textes nouveaux. Depuis le xve siècle, cette ardeur de découvertes qui fit la gloire de la renaissance s'était fort attiédie, et l'on se contentait d'expliquer et de commenter les auteurs anciens qu'on possédait. Ils ne nous ont pas suffi, et nous avons voulu en trouver d'autres. Ce serait une histoire intéressante, et qui nous ferait honneur, que le récit de tous les essais qu'on a tentés de nos jours et des prodiges d'invention qu'on a imaginés pour enrichir de quelques pages ou seulement de quelques lignes le trésor littéraire qui nous vient de l'antiquité. Nous avons beaucoup fait nous-mêmes : le hasard a fait plus encore. D'abord, à la fin du siècle dernier, la découverte d'une bibliothèque parmi les ruines d'Herculanum donna aux savans de grandes espérances qui ne se sont pas toutes réalisées. Le malheur a voulu que cette bibliothèque fût celle d'un épicurien entêté qui ne s'est soucié de recueillir que les ouvrages des philosophes de sa secte. Ces livres, si péniblement déroulés et déchiffrés, ne se sont trouvés contenir qu'une sorte de scolastique ennuyeuse et des démêlés éternels avec les stoïciens. C'était une déception. Heureusement que nous avons eu, peu de temps après, pour nous consoler, la découverte des palimpsestes de Milan et les travaux du cardinal Maï. On sait comment cet infatigable philologue parvint à lire dans des manuscrits grattés, et au-dessous de traités théologiques, des lignes anciennes et imparfaitement effacées. C'est ainsi qu'il nous rendit les lettres de Fronton et de Marc-Aurèle, les fragmens des plaidoyers de Cicéron et de sa *République.* Toutefois les palimpsestes ne sont pas inépuisables. Quand on eut achevé de déchiffrer ceux qui se laissaient lire, il fallut bien se tourner d'un autre côté. Les bibliothèques de l'Europe, étudiées par tous les savans depuis quatre siècles, ne pouvaient plus contenir de trésors cachés : on eut l'idée de fouiller celles des monastères de l'Orient ; mais la moisson ne fut pas très riche, car on ne tira guère du mont Athos que le fabuliste Babrius, et ce n'était pas grand'chose. Cette fois il semblait bien que tout était fini et qu'il n'y avait plus d'espoir de rien trouver de nouveau, quand il arriva de l'Égypte, mieux explorée, un assez grand nombre de papyrus sur lesquels on ne tarda pas à reconnaître des caractères grecs. On les avait trouvés dans des tombeaux où ils étaient employés à envelopper des momies, ou même quelquefois déposés, comme dans des sortes d'archives de famille. Aussitôt toute l'Europe savante se mit à l'œuvre pour les déchiffrer. En France, la bibliothèque du Louvre en forma une collection assez

nombreuse, et l'illustre érudit qui semblait avoir pris l'Égypte comme son domaine, M. Letronne, fut chargé de les lire et de les publier. Ce n'était pas un travail facile. Il fallait se familiariser avec ces écritures cursives qui changent suivant les pays, les temps et les hommes, deviner le sens de mots qu'on n'avait jamais vus ailleurs, se reconnaître au milieu des variations d'une langue populaire toujours flottante et renouvelée, sans cesse corrompue par toutes ces nations grecques et barbares dont le mélange formait la société égyptienne. Toutes ces difficultés ont été surmontées, et les découvertes qu'on a faites ont largement payé la peine qu'il a fallu prendre. La littérature y a gagné des vers d'Homère et d'Alcman, des fragmens d'Isocrate et d'Hypéride. L'histoire y a gagné plus encore. Ces papiers de rebut, dont on garnissait des cercueils, revenus au grand jour après plus de vingt siècles, sont en train de nous apprendre toute une civilisation que nous ne connaissions pas. Ils nous révèlent mille détails curieux sur l'Égypte des Ptolémées. Saurait-on sans eux, par exemple, qu'il existait dans le Sérapéum de Memphis de véritables couvens d'hommes et de femmes qui subsistaient d'une sorte de dîme en nature que leur payait le roi d'Égypte (1)? On peut dire que tous ces manuscrits, même ceux qui paraissent les plus insignifians et les plus barbares, ont leur importance. Sans doute ce ne sont pas des lettrés qui les ont écrits, et ce n'est pas cette langue grossière, mêlée de copte et de syriaque, qu'on parlait au *Musée;* mais la langue populaire mérite aussi d'être étudiée : il y a un grand profit à pénétrer par elle jusque dans les habitudes et l'état social d'un peuple, surtout à cette époque où s'accomplissait dans le peuple et par le peuple la plus grande révolution religieuse que le monde ait vue. Cette révolution, nous ne la connaissons que par ses livres officiels. Les écrivains ecclésiastiques ne nous ont dit d'elle que ce qu'ils ont voulu, et les historiens païens, qui ne s'occupaient guère que des hautes classes de la société, où elle n'a pénétré que plus tard, semblent ne l'avoir véritablement aperçue que le jour où elle a triomphé. Qui sait s'il ne nous viendra pas un jour de ces papyrus d'Égypte quelques révélations qui nous permettront de la mieux juger (2)? Tout espoir est permis à ce sujet, s'il est vrai, comme l'affirme M. Mariette, que derrière les pyramides de Sakkarak gisent encore, dans un même cimetière, des milliers de sarcophages gréco-égyptiens que personne n'a explorés.

Ces réflexions expliquent l'importance que les savans attachent au déchiffrement des papyrus égyptiens. Ceux dont M. Egger s'est occupé dans son ouvrage, et qui contiennent, avec quelques vers nouveaux du poète Alcman, des détails sur la comptabilité des rois d'Égypte, ont été expliqués par lui avec beaucoup de pénétration et de sûreté. Du reste, l'Institut a prouvé le cas qu'il faisait de ces travaux en adjoignant l'auteur à M. Brunet de Presles, pour achever la lecture et préparer l'impression des papyrus du Louvre.

GASTON BOISSIER.

(1) Voyez le mémoire de M. Brunet de Presles sur le *Sérapéum de Memphis.*

(2) M. Egger a retrouvé sur un fragment de poterie quelques lignes qui étaient certainement une prière ou une amulette écrite par un chrétien d'une époque très reculée.

V. DE MARS.

LES

BUVEURS DE CENDRES

I.

SYLVERINE.

Chacun sait que Savonarole, excommunié par le pape Alexandre VI, fut brûlé à Florence le 23 mai 1498; mais peu de personnes connaissent les événemens singuliers qui suivirent immédiatement son supplice. Ce n'est point pour avoir renversé le pouvoir des Médicis, auquel il substitua hardiment sa propre autorité, que *fra* Girolamo, si cher aux Florentins, se vit arracher du couvent de Saint-Marc, où il s'était réfugié, supporta la torture et s'entendit enfin condamner à périr par les flammes; ce fut pour avoir ébranlé la toute-puissance de la cour de Rome, pour avoir prêché la réforme ecclésiastique et pour avoir déclaré que le Borgia ne devait être considéré ni comme un évêque, ni même comme un chrétien. Malgré la réaction terrible, fomentée par le Vatican, qui s'éleva contre le pauvre moine, il n'en eut pas moins jusqu'à sa dernière heure des disciples secrets, restés fidèles à sa cause, et qui essayèrent en vain de le sauver. Ceux-là assistèrent à sa mort et s'unirent à sa pensée lorsqu'entre ses deux compagnons, Domenico da Peschia et Silvestro Marussi, il s'écria : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!* En effet, ces paroles étaient moins une prière adressée à Dieu qu'une dernière recommandation convenue d'avance et jetée du seuil de la mort à des disciples qui avaient juré de continuer l'œuvre du ré-

formateur condamné, et de poursuivre la lutte contre cette puissance farouche qui ne triomphait de ses ennemis que par la torture et le feu.

D'après les ordres émanés de la cour même de Rome, qui redoutait qu'on ne fît des reliques avec les restes du martyr, on devait jeter les cendres du bûcher dans l'Arno; mais le peuple rompit la ligne des gardes malgré les coups de pique, se jeta sur les cendres encore brûlantes, et les emporta en criant qu'on venait de tuer un saint. Trois des disciples de Savonarole, ceux-là mêmes à qui la dernière parole avait été adressée, s'emparèrent de la tête et du cœur carbonisés de leur maître, déjouèrent la poursuite des gardes à travers les ruelles de Florence, et purent se réfugier, sans avoir été atteints, dans une masure attenant au couvent de S. Onofrio. Dans la bagarre, l'un d'eux avait été blessé d'un coup de hallebarde à l'épaule. Une fois en sûreté, ils adorèrent les restes informes de celui qu'ils avaient tant aimé, comme ils auraient adoré les reliques d'un saint; puis il se passa une scène étrange : ils mêlèrent à du vin quelques parcelles de cette cendre humaine, le blessé l'arrosa de son sang, et, tous les trois ayant communié sous ces nouvelles espèces, ils jurèrent de venger leur maître et de combattre, maintenant et toujours, jusqu'à ce qu'ils eussent effacé de la terre le pouvoir du saint-siége et toutes les puissances qui en découlent. Ils jurèrent d'être apôtres pour aller par le monde susciter des ennemis à Rome, et d'être soldats pour l'attaquer en plein jour, dans les ténèbres, par le glaive, par la parole, et, comme ils le dirent dans leur serment, *per fas, per nefas!* En un mot, tout fut permis, tout, excepté l'assassinat, car c'était l'autorité elle-même qu'on voulait renverser, et non point seulement son dépositaire.

C'était une société secrète qui se créait ainsi; elle prit un rapide développement. A cette époque, la réforme était dans l'air : Jean Huss était mort laissant de nombreux disciples, et Luther, déjà né, n'allait point tarder à pousser son premier cri de révolte. Les amis de Savonarole se réunirent, s'entendirent entre eux, se groupèrent autour de ceux qui avaient communié de ses restes encore chauds, établirent leurs ramifications indistinctement parmi les laïques et les prêtres, hantèrent la cour des princes italiens, fomentèrent les oppositions monacales, et, autant pour dérouter l'opinion que pour se reconnaître par une parole commune de ralliement, prirent le nom de *téphrapotes,* composé de deux mots grecs qui signifient *buveurs de cendres.* De plus, comme à cette époque on était fort versé dans les choses de la kabbale, que les associés juraient, s'ils devaient arriver au pouvoir, de consacrer leur autorité à l'accroissement de l'œuvre, qu'ils se résignaient à n'être jamais que des pré-

curseurs, ils élurent sept chefs auxquels ils donnèrent le nom des sept premiers rois édomites, prédécesseurs des rois d'Israël. En effet, il est écrit dans le *Zohar*, qui, nul ne l'ignore, est le code universel de la kabbale : « Avant que l'ancien des anciens, celui qui est le plus caché parmi les choses cachées, eût préparé les formes de rois et les premiers diadèmes, il n'y avait ni limite, ni fin. Il se mit donc à sculpter les formes et à les tracer de sa propre substance. Il étendit devant lui-même un voile, et c'est dans ce voile qu'il sculpta les rois, qu'il traça leurs limites et leurs formes; mais ils ne purent subsister. C'est pour cela qu'il est écrit : Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Édom avant qu'un roi régnât sur les enfans d'Israël. Il s'agit ici des rois primitifs et d'Israël primitif. Tous les rois ainsi formés avaient leurs noms; mais ils ne purent subsister jusqu'à ce que l'ancien des jours descendît vers eux et se voilât pour eux. »

Les sept chefs des buveurs de cendres prirent donc le nom des sept premiers rois d'Édom et les transmirent à leurs successeurs, de sorte que l'on pourrait croire que les fondateurs de cette singulière société sont immortels. Dans une conspiration qui fut découverte à Rome au commencement du XVIIIe siècle, un des téphrapotes fut arrêté; interrogé, il répondit qu'il se nommait Bélâ, fils de Béor. — Qui t'a poussé à conspirer contre notre saint-père le pape? lui demanda-t-on. Il répondit : Bélâ, fils de Béor. — Comment s'appelait ton père? — Bélâ, fils de Béor. — Et ton grand-père? — Bélâ, fils de Béor. — Quel âge as-tu? — Trois cent douze ans. — Veux-tu nous persuader que tu vis toujours et que tu es le même homme qui a pu exister il y a trois siècles? — Il répondit simplement : Le même! — On le crut fou, ce qui lui sauva la vie. On l'enferma au château Saint-Ange, d'où il put s'évader grâce aux autres buveurs de cendres, qui de loin veillaient sur lui.

Le gouvernement romain, si bien instruit de toutes choses grâce au confessionnal, ne tarda pas à apprendre la naissance d'une société destinée à le combattre. Il s'en inquiéta peu d'abord; mais, voyant augmenter et se répandre le nombre des adhérens, croyant que la mort de Savonarole était restée la seule cause de la haine jurée, il voulut, usant de douceur, revenir sur la condamnation d'autrefois et du moins réhabiliter le martyr : Paul III déclara hérétique quiconque attaquerait sa mémoire; Paul IV reconnut, après examen, que ses écrits étaient irréprochables; enfin Benoît XIV n'hésite pas à le ranger au nombre des *serviteurs de Dieu qui méritent la béatification*. De telles mesures n'étaient point faites pour désarmer des hommes qui cherchaient, non pas une vengeance, mais la destruction de l'ordre de choses le plus complet et le plus solide

qui ait jamais existé; aussi la protestation ne semble pas moins vivace que l'affirmation, et, autant par esprit de défi que par conscience de sa propre force, elle a également pris pour devise la phrase célèbre : *Patiens quia æternus!*

L'action des buveurs de cendres ne fut point circonscrite à l'Italie; comme ils allèrent en Bohême réveiller ce qui avait survécu des taborites et des calixtins, ils entrèrent en lutte contre la maison d'Autriche. Ils prirent une part importante à la réforme, à la guerre de trente ans, à la création du royaume de Prusse, qui, en tant que puissance protestante et nouvelle, leur paraît appelée à renverser le vieil édifice des Habsbourg. Plus tard, dans une réunion générale qu'ils nommèrent le *grand concile*, et qui est restée célèbre dans leurs fastes, ils étendirent le cercle de leur œuvre et jurèrent l'anéantissement du *moyen âge*, qui seul, par ce qui en subsistait encore, s'opposait à l'éclosion de l'esprit moderne, dont ils s'étaient faits les ardens propagateurs. Or, pour eux, le moyen âge était symbolisé par le droit divin, le droit de chancellerie et le droit de conquête.

Pendant la révolution française, le chef des téphrapotes fut un Français membre de la convention; il vota la mort de Louis XVI, eut de grandes charges sous Napoléon, et concourut de tout son pouvoir au renversement de la puissance temporelle. Pendant la restauration, les téphrapotes, qui ne combattent que les rois dits de droit divin, furent en relation avec les carbonari français, surtout avec les loges du Dauphiné, et tel homme célèbre qui fut ministre des cultes sous un règne récent aurait peut-être été fort surpris d'apprendre que, lorsqu'il était dans sa jeunesse visiteur de la vente des bons-cousins de Grenoble, il appartenait implicitement à une société dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Les hommes les plus séparés par le caractère et par les positions sociales ont fait partie de ce groupe, qui cherche toujours à traduire en faits ses aspirations; des rois, dit-on, ont prêté le serment des téphrapotes et ont porté des noms édomites. Dispersées autrefois sur la surface de l'Europe et même du Nouveau-Monde, les forces de l'œuvre semblent, depuis une quarantaine d'années, s'être réunies et pour ainsi dire concentrées sur trois points principaux, dont tous les autres découlent : la destruction du pouvoir temporel, la dislocation de l'empire d'Autriche et l'anéantissement de l'empire turc en Occident. C'est là que tendent tous les efforts des téphrapotes; Dieu seul, dans ses secrets impénétrables, sait quelle destinée il leur réserve.

Le serment de 1498 est celui qui se jure encore aujourd'hui; la formule mystique de ce pacte, empreinte des idées confuses du moyen âge expirant, ne doit pas trouver sa place ici; qu'il suffise de

savoir que chaque buveur de cendres s'engage à ne jamais risquer sa vie que pour l'œuvre à laquelle il s'est donné, que nul prétexte ne peut l'empêcher d'obéir, que le refus d'obéissance est puni de mort, et enfin que, quel que soit le pouvoir dont un membre est investi sur terre, il ne doit jamais en user que pour arriver plus vite et plus sûrement au but suprême que l'association s'est proposé dès le principe. Le chef par excellence habite *au-delà du Jourdain;* par ces mots, on entend le territoire d'une puissance qui n'est point en butte aux tentatives des affiliés. Les six autres chefs résident ordinairement au centre même des pays soumis à leur action; ordinairement ils vivent deux par deux, ensemble, ou du moins peu éloignés l'un de l'autre, de façon à pouvoir se consulter sur un fait inattendu et à prendre promptement un parti parfois commandé par les circonstances.

Ces explications, que j'ai rendues aussi sommaires que possible, m'ont paru indispensables pour bien faire comprendre la très véridique histoire que je me propose de raconter.

I.

Les événemens de 1840 sont encore présens à tous les esprits; on se souvient que les complications, depuis longtemps prévues, de la question d'Orient faillirent amener une guerre générale où la France fut sur le point de reprendre le rôle de puissance expansive et révolutionnaire, c'est-à-dire radicalement moderne, que la philosophie politique regarde comme sa raison d'être déterminante. Les buveurs de cendres se mirent immédiatement en campagne afin de profiter de la circonstance; ils ranimèrent de leur souffle les découragemens les plus abattus, et l'on fut surpris de sentir la vie s'agiter de nouveau chez des nations que l'on croyait ensevelies depuis longtemps dans le double linceul du despotisme et de la résignation. Bien des espérances s'épanouirent alors qui furent déçues, ainsi que chacun sait. La paix, troublée un instant, devint plus solide que jamais; la France rentra au fourreau son épée à demi tirée, et tous ceux qui de loin avaient regardé vers elle avec anxiété reprirent en silence le long chemin de l'attente. Les téphrapotes, un moment apparus à la lumière, se réfugièrent vite dans leur ombre habituelle, sans colère, car l'histoire leur a enseigné la science des déceptions; sans désespoir, car l'habitude d'être constamment vaincus leur a prouvé qu'on n'a jamais pu les dompter. Ils reprirent leur œuvre ténébreuse et préparèrent de longue main le mouvement qui, en 1847 et 1848, devait ébranler si tragiquement et si infructueusement les étais diplomatiques de la vieille Europe. Un grand

résultat, poursuivi avec persistance depuis longtemps par les buveurs de cendres, n'en avait pas moins été obtenu : l'Europe de 1815, l'Europe de M. de Metternich, ainsi qu'on l'a souvent appelée, n'existe plus aujourd'hui.

Entre la fin de la crise orientale en 1840 et les premières commotions italiennes de 1847, un grand calme régna sur le monde; un silence profond enveloppa la politique ordinaire des conspirateurs, les rois s'asseyaient plus tranquillement sur leurs trônes, et les monarques les plus constitutionnels purent se croire des souverains absolus. Pendant cette période, les buveurs de cendres, toujours agissans, semblaient s'être évanouis. Le chef suprême résidait tantôt à Paris, tantôt à Londres; ses six associés étaient disséminés en Europe : deux habitaient l'Italie, deux autres l'Autriche, et les deux derniers vivaient tantôt en Serbie et tantôt à Constantinople. Des conseils se tenaient parfois entre eux, où l'on agitait les questions générales, car une grande initiative était laissée à chacun en particulier pour la sphère d'action dans laquelle il avait à se mouvoir; ces conseils se réunissaient ordinairement en Suisse, pays libre, de circulation peu inquiétée et limitrophe des contrées spécialement travaillées par l'œuvre. Ils se rassemblaient, pareils à ces oiseaux voyageurs que guide leur instinct, et qui à certaines époques arrivent des quatre coins du monde dans le même pays; ils se donnaient le baiser fraternel de ceux qui, sans ambition personnelle, travaillent à une œuvre commune; ils se saluaient comme au temps d'Alexandre VI, *in nomine fratris Hieronymi*, traitaient rapidement les questions les plus ardues, se témoignaient une affection à toute épreuve, et se séparaient, non pas pleins d'espoir dans un triomphe prochain, mais armés d'une foi inébranlable et de ce courage persistant que ne peuvent abattre ni les ajournemens, ni les défaites. « Si nous n'en avons encore que pour deux cents ans, disait l'un d'eux à la suite d'une de ces réunions, nous devons nous estimer heureux! »

A cette époque, l'un des sept chefs, celui qui dans l'ordre se nommait Jobab, fils de Zera'h, roi des Édomites pour les tribus romagnoles, habitait Ravenne, au centre même de son action, dans les états du pape. Il avait su dissimuler si habilement ses opinions qu'on le laissait vivre tranquille, à sa guise, au milieu des occupations sérieuses qui paraissaient remplir son existence; il était du reste fort humain, très affable, point fier; il causait volontiers avec les pêcheurs de la côte, et si par hasard il avait eu besoin d'une barque pour faire en mer une promenade qui l'eût conduit jusqu'à Corfou, je suis convaincu qu'il l'eût trouvée sans la chercher longtemps.

Il s'appelait Flavio Mastarna et appartenait à une très vieille famille toscane que des généalogistes complaisans essayaient même de faire remonter jusqu'à l'Étrusque Mastarna, qui régna à Rome sous le nom de Servius Tullius. Flavio était le premier à rire de l'illustre origine qu'on voulait lui donner; il était comte ou marquis, je ne sais quoi, mais jamais il ne prit aucun titre, estimant que de telles puérilités appartiennent de droit à ceux qui sont forcés de remonter le cours du temps pour se découvrir un mérite et de chercher leur distinction personnelle parmi des générations éteintes et souvent oubliées. Il restait donc un simple particulier, fort intelligent, attaché à l'œuvre où gravitait sa vie, très aimé de ceux qui l'entouraient, prêt à tous les dévouemens, curieux de s'instruire, et cela lui suffisait.

Il habitait hors de la ville, sur la lisière de la célèbre forêt de pins, une maison isolée, pleine de livres, toute vêtue de verdure où il semblait passer son temps d'une façon fort simple, se partageant entre la lecture et quelques amis qui le fréquentaient assidûment. A l'extérieur du moins, sa vie n'avait rien d'étrange : il accomplissait régulièrement, mais sans excès de zèle, les devoirs religieux imposés dans les états de l'église; il ne parlait jamais de politique, faisait volontiers l'aumône, était lié avec les officiers qui commandaient les quelques soldats tenant garnison dans la ville, servait parfois de cicerone à des étrangers qui venaient visiter la vieille Ravenne, et ne se montrait jamais dans les cafés, sachant que c'est le refuge de l'oisiveté et de la fainéantise. Parfois il faisait de longues promenades solitaires suivi d'un chien alerte et de bonne garde qu'on voyait d'ordinaire étendu au soleil sur le seuil de sa maison. Des matelots revenant de la pêche assuraient cependant l'avoir parfois rencontré vers le milieu de la nuit au bord de la mer, assis sur une barque renversée, comme s'il attendait quelqu'un; on n'y avait pas fait grande attention et l'on s'était contenté de dire : C'est un original.

Malgré sa douceur extrême, malgré ces façons d'être caressantes qui sont particulières aux hommes de race toscane, malgré la tristesse rêveuse qui flottait dans ses grands yeux noirs, lorsqu'on regardait attentivement sa haute taille déjà un peu courbée, sa maigreur vigoureuse, son teint olivâtre, la carrure énergique de son menton, son front large, qu'une calvitie précoce semblait rendre démesuré, on sentait, à voir le sérieux qui dominait sur tous les traits de cet homme de trente-cinq ans, qu'il portait en lui quelque chose d'implacable et d'abstrait qui lui faisait comme une vie intérieure murée pour tous, et dont lui seul possédait le secret. — Bah! disait-on, en le voyant si grave, il pense à de vieux chagrins d'amour! — On se trompait; il vivait dans les difficultés de sa double existence,

et se conformait à la devise en mauvais latin du moyen âge que lui avaient léguée ses ancêtres : *atque ante panem justitia* (et même avant le pain la justice)!

Il n'avait plus de famille; son père était mort en exil, son frère avait été fusillé à Modène à la suite d'une insurrection avortée; sa mère, il l'avait à peine connue; lorsqu'il pensait à elle, il se rappelait vaguement une grande femme maigre qui, à ses oraisons de chaque soir, mêlait des prières pour les *carbonari* et des imprécations contre ceux qu'elle nommait les princes de la maudite alliance. Arrêtée à Milan pour avoir insulté un officier autrichien et interrogée sur sa profession, elle déclina ses titres et ses noms, puis elle ajouta : *schiava* (esclave)! La police n'est point douce sous les dominations étrangères : la marquise Mastarna, des ducs de Montespertoli, fut fouettée comme une fille de mauvaise vie; elle en devint folle d'humiliation, et mourut peu de temps après dans une maison de santé. Flavio était donc seul et sans aucun de ces liens naturels et puissans qui retiennent l'homme dans le cercle étroit de la vie de famille; ses besoins d'affection étaient impérieux cependant, et il les avait concentrés sur deux personnes qui formaient ce qu'il appelait lui-même en souriant son horizon sentimental.

L'une de ces personnes habitait, non loin de lui, une maison discrète, perdue sous les pins qui séparent Ravenne de la mer. Elle sortait rarement, se nommait Sylverine et était fort belle. C'était une femme d'une trentaine d'années, liée depuis longtemps avec Flavio et dont les origines paraissaient douteuses. On parlait vaguement d'un mari abandonné en pays étranger, de fuite, d'enlèvement; le roman avait sans doute une grande part à ces rumeurs. Un jour elle était venue dans le pays sous prétexte d'y prendre des bains de mer; la contrée avait semblé lui plaire, elle avait loué une maison, s'y était installée avec deux vieilles servantes qui composaient tout son domestique, n'avait créé aucune relation autour d'elle, recevait familièrement Flavio tous les jours, et ne rendait que de très rares visites à quelques personnes de la ville. C'est là tout ce qu'on en savait. Seulement on n'avait pas tardé à remarquer que ses absences coïncidaient souvent avec celles de Flavio, et l'on avait bien vite deviné qu'il existait entre eux autre chose que de simples relations; mais en Italie, ainsi qu'en beaucoup d'autres pays, on est fort tolérant pour ces sortes de choses; puis, comme Sylverine allait de temps en temps à confesse, qu'elle communiait trois fois par an, que sa main s'ouvrait généreusement pour les pauvres, l'autorité ecclésiastique se trouvait satisfaite, et chacun avait accepté une situation que la libre condition des deux partis rendait plus irrégulière que coupable.

Ces deux êtres s'aimaient-ils? Sans aucun doute; mais il y avait

dans leur affection respective des différences essentielles dont il est bon de tenir compte. Rompu aux déceptions de la vie, ayant traversé l'eau et le feu des événemens, élevé dès l'enfance pour les complications supérieures d'une politique à outrance, Flavio n'avait point cette mièvrerie de sentimens si agréable aux femmes, et qui le plus souvent cache la vacuité du cœur. C'était un homme solide dans toute l'acception du terme; il lui suffisait de s'être donné sans réserve, il n'éprouvait pas le besoin de le répéter chaque jour. Il était l'amant de Sylverine, cela est vrai, son amant inaltérable et dévoué « jusqu'au-delà; » mais, grâce à l'excessive maturité de sa nature, il était aussi son père, et se sentait pour elle des indulgences sans égales. Il lui eût tout pardonné, même une trahison, car il savait que la femme est une créature fragile, et il comprenait que la liberté de soi-même est la liberté la plus sacrée qui existe. — Je ne te demande qu'une chose, disait-il à Sylverine, c'est de ne point me faire de mensonge : ne me trompe jamais, je suis de force à entendre toutes les vérités. — Bah! lui répondait-elle en riant, tu parles comme un vieux mari. — Et en effet elle le considérait un peu comme tel. Elle ne l'en aimait pas moins; elle était intelligente, et avait vite compris à quelle âme supérieure elle avait affaire. Elle s'était plu aux dangers de cette vie toujours en suspens dont elle connaissait le secret; elle s'associait aux idées de Flavio, qui lui racontait ses pensées les plus cachées, et une fois même, en Sicile, elle s'était associée à ses périls pendant une insurrection qui fut vite comprimée. Elle traversa près de lui les montagnes à pied, sans se plaindre, ayant oublié la faiblesse de son sexe, couchant sur la terre nue, cherchant un refuge dans les huttes de pâtres à demi sauvages, et jouant son rôle d'héroïne avec une simplicité qui fit l'admiration de ceux qui la virent; mais autant elle était invincible et résolue en face d'un péril, autant elle était flottante vis-à-vis d'elle-même. Elle avait des alanguissemens singuliers, des rêveries sans fin, des énervemens subits, d'inexplicables abondances de larmes. Ce n'était point une virago, comme on pourrait le croire après de telles aventures; c'était une femme souffrant de toutes les misères féminines et s'y abandonnant sans courage. Dans le secret d'elle-même, elle savait que son cœur était dévoré par des besoins de tendresse que rien ne pourrait satisfaire. L'émotion, quelle qu'elle fût, avait pour elle un attrait qu'elle ne savait vaincre; elle était toute expansion et emportement. Étant petite fille, elle cueillait d'énormes bouquets et disait : « C'est pour mon amant! » Un jour, elle avait dix-sept ans, devant le ciel constellé, quelqu'un lui parlait d'astronomie; elle n'écoutait guère et demeurait rêveuse. On la gronda : « L'astronomie est une science utile, » lui dit-on. Elle secoua la tête et répondit : « Il n'y a d'utile que ce qui sert à aimer! »

Le froid, sûr et sévère Flavio n'était point l'homme qu'il fallait pour calmer l'ascension d'une telle séve. Parfois, à défaut de l'amour qu'elle aurait voulu, elle se jouait la comédie de l'amour : elle se jetait dans les bras de Flavio, appuyait sa tête sur sa poitrine, y restait longtemps, se racontant à elle-même un roman imaginaire où elle et lui jouaient le premier rôle ; mais, lorsqu'elle relevait les yeux, elle pouvait comprendre, aux regards fixes et absens de Flavio, qu'il était plongé, même auprès d'elle, même avec elle, dans les lointaines spéculations qui emportaient son esprit tout entier. Souvent elle en éclatait de rire. — Quel ménage nous faisons! disait-elle à Flavio : je chante et tu calcules; je suis une romance mariée à un théorème. — Parfois il s'attristait de ces observations; elle se jetait alors à son cou : — Mon Flavio, ne sais-tu pas que je plaisante? Je ne suis qu'une pauvre sotte que tu es trop bon d'aimer. — En disant cela, elle était sincère, car elle se connaissait bien, ne se ménageait guère ses vérités quand elle causait avec elle-même, et se savait très capable d'un coup de tête, ou, comme elle le disait, d'un coup de cœur. En somme, c'était une Italienne; elle ne croyait pas à la vertu des femmes et n'estimait guère plus celle des hommes. Un moine fort célèbre en Italie était venu prêcher le carême à Ravenne. Il tonnait contre les femmes, les appelait filles de Satan, les comparait à des vases d'iniquité, maudissait la chair et ses péchés, citait les Écritures, et ouvrait à deux battans les portes de l'enfer. — Quel insupportable pédant! dit à Flavio Sylverine, qui avait entendu le prédicateur. — Il est peut-être convaincu, répondit Flavio. — Sylverine haussa les épaules, puis elle fit tant et si bien que le pauvre moine, éperdument amoureux d'elle, tomba béatement à ses pieds, s'embarrassant dans les gros plis de sa propre robe, et lui déclara qu'il l'adorait. — *Padre! padre!* lui dit-elle en riant, il ne faut pas être si sévère pour les pauvres femmes! — Et il n'en fut que cela.

C'est donc auprès d'elle en réalité que Flavio passait sa vie : elle l'écoutait, l'aimait, le calmait, envisageait avec résignation les éventualités terribles que contenait son existence, était résolue à le suivre partout où elle pourrait, et lui parlait souvent de Jean Scoglio, qui avec elle partageait toutes ses affections. Ce Jean Scoglio, buveur de cendres aussi, et roi des Édomites pour les tribus napolitaines sous le nom de Balhanane, fils d'Achbor, avait longtemps habité Naples, d'où il avait été obligé de s'enfuir, poursuivi par une police trop clairvoyante. En ce moment il parcourait l'Europe, visitant les *fidèles*, et renouant partout les liens que la défaite avait relâchés. Son voyage terminé, il devait venir se fixer à Ravenne auprès de Flavio, qui lui portait une amitié si absolue qu'on l'eût prise parfois pour de la faiblesse. Flavio se réjouissait de la venue

prochaine de son ami, et Sylverine elle-même, qui avait tant entendu parler de Jean, l'attendait avec impatience, comme toute femme attend une diversion quelconque à sa vie ordinaire. « Lorsque Jean sera ici » était devenu la phrase sacramentelle des deux amans; tout semblait suspendu à cette arrivée si vivement espérée. Sylverine ne l'avait jamais vu, mais elle se le figurait à sa façon, prétendait le connaître beaucoup mieux que Flavio, et répondait à ce dernier, lorsqu'il voulait rectifier ses idées à ce sujet : — Laisse-moi, je suis certaine de ne m'être point trompée.

Un soir enfin que Flavio était chez Sylverine, on entendit des pas qui montaient rapidement l'escalier; presque aussitôt la porte s'ouvrit avec fracas, et Jean se jeta dans les bras de son ami. Il tendit fraternellement la main à Sylverine, puis il se mit à parler avec une volubilité qui ne ressemblait guère au calme habituel de Flavio. Sylverine regardait le nouveau-venu; il n'était point tel qu'elle se l'était représenté : au lieu de cet homme absorbé, sérieux, un peu farouche même, qu'elle s'était figuré, elle voyait un jeune homme de vingt-cinq ans environ, blond, de petite taille, fort élégant de tournure, montrant avec complaisance des mains féminines, et laissant éclater sur ses lèvres, un peu trop rouges, une ironie que semblait démentir l'extrême douceur de ses yeux bleus. Son attitude vis-à-vis de Flavio était celle d'un enfant gâté; c'était une sorte de respect craintif, mêlé de résistance et de câlineries. Il lui disait dans la même minute : — Ne me gronde pas! va-t'en au diable! Voyons, ne fais pas tes gros yeux; tu sais bien qu'en somme je finis toujours par t'obéir! — Il y avait en lui comme une exubérance de vie qu'il comprimait en vain et qui s'échappait malgré ses efforts. Il accumulait questions sur questions : — Que fait-on ici? S'amuse-t-on? As-tu des chevaux? Donne-t-on des bals? Y a-t-il un théâtre? Les femmes sont-elles jolies? Où va-t-on le soir? Le légat a-t-il une maîtresse? Peut-on chasser dans les environs?

Sylverine l'écoutait, un peu ahurie par ce flot de paroles auquel elle n'était point accoutumée. — Au moins, il est en vie, celui-là, se disait-elle. Flavio lui-même semblait désorienté par tant de pétulance. — C'est pourtant moi, dit-il, qui ai élevé cet étourdi-là. — Tu en as l'air étonné, lui répondit Sylverine, comme une poule qui a couvé un canard. — On ne se quitta que fort tard dans la nuit, car on avait eu bien des choses à se raconter. — Comment le trouves-tu? dit Flavio à Sylverine. — Il est charmant, répondit-elle. Il fit la même question à Jean touchant Sylverine. — Ma foi, je n'en sais rien, répondit Jean, je l'ai à peine regardée. — Il mentait, car il l'avait regardée et considérée même avec beaucoup d'attention; en effet, il avait ce don singulier qu'il devait à sa double nature d'Ita-

lien et de conspirateur, d'étonner les gens par son flux de paroles, par ses mouvemens précipités, par une apparence de franchise bruyante qui trompait les mieux avisés, et néanmoins de suivre imperturbablement le fil de sa pensée secrète et d'observer avec une perspicacité merveilleuse tout ce qui se passait autour de lui. Il avait mis souvent cette science au service de ses passions particulières, car il subissait la tyrannie d'une fougue pleine d'impétuosité. — J'ai des tempêtes en moi, disait-il souvent. Il était, par un contraste qui n'est pas rare, à la fois violent et dissimulé; seulement sa violence servait à sa dissimulation; il déroutait le soupçon à force d'abandon factice, de vivacité, de *gaminerie*, comme Flavio le déroutait à force de réserve et de dignité. Tout en causant d'abondance avec Flavio, il avait donc remarqué Sylverine; dans les lignes pures de son beau visage, dans le regard voilé de ses grands yeux d'un bleu si profond qu'ils en paraissaient noirs, dans le rire éclatant qui montrait ses dents blanches, il crut voir quelque chose d'ennuyé et en même temps de révolté qui indiquait une faiblesse native ou une sourde lassitude, et il ne s'était point fait faute de se dire en regardant Flavio : — Je parierais ma casquette contre un chapeau de cardinal qu'avec ses façons d'amoureux dogmatique et sentencieux, il l'ennuie à la faire pleurer. En cela, il se trompait : Sylverine souffrait, mais c'était de ne point assez aimer; elle eût voulu aimer, aimer encore plus, aimer au-delà du possible.

Quant à Flavio, il ne lui manquait rien; il vivait en plénitude de bonheur entre les deux êtres qu'il aimait le plus au monde; il les écoutait avec joie causer ensemble, riait de leurs folies et parfois s'attendrissait en les voyant marcher auprès de lui; il les regardait un peu comme ses enfans, et souvent s'était dit avec inquiétude avant l'arrivée de Jean : — Pourvu qu'ils se conviennent! — Il pouvait être rassuré à cette heure : ils se convenaient.

En effet ils ne se quittaient guère; pendant le jour, ils allaient se promener sous les ombrages de la *Pineta;* ils passaient leurs soirées en tiers avec Flavio, qui, bien souvent emporté par sa propre pensée, leur laissait le bénéfice d'une sorte de tête-à-tête. Ils n'en abusaient certainement pas, mais leur causerie devenait plus intime et glissait vite sur la pente des confidences, pente dangereuse, pleine d'attraits, et que parfois il est bien difficile de remonter aussi intact qu'on l'a descendue. Ni Jean ni Sylverine ne conçurent froidement la pensée de tromper Flavio; mais cette idée naquit d'elle-même, par le fait de leur rencontre, de leur réunion, de leur jeunesse, de ces mille circonstances contre lesquelles peuvent seuls lutter les êtres froids, dédaigneux ou invinciblement armés de vertu. Ils n'allèrent point vers la faute, si j'ose dire ainsi, ce fut la faute qui vint

au-devant d'eux. Ils étaient jeunes, attrayans, et n'avaient aucune base bien solide pour étayer leur résistance. Avec plus de vaillance extérieure que Flavio, Jean offrait à Sylverine l'attraction étrange des dangers qui le menaçaient. Pour combien de femmes le don d'elles-mêmes n'est-il pas une compensation aux rigueurs de la destinée! Cela seul explique l'indulgence de la femme, et j'entends de la meilleure, pour le soldat. — Il sera peut-être tué demain, dit-elle, et elle s'oublie.

Bien souvent le soir Sylverine, regardant alternativement Jean et Flavio, comparant leur beauté si diverse, s'était dit avec un serrement de cœur inexprimable : — Quoi! ces deux pauvres chères têtes tomberont peut-être sur un obscur échafaud! Elle eût voulu alors les envelopper tous les deux en elle, les cacher à tous les yeux, ou les accompagner dans leur haute entreprise, en partager les périls et mourir dans leurs bras. Jean avait-il donc déjà pris une telle place dans son cœur? Peut-être; en tout cas, elle fut la plus clairvoyante, et la première elle sentit que la situation devenait dangereuse.

Elle était accoutumée à se traiter très vertement lorsque, dans le calme de ses réflexions, elle se confessait à elle-même; elle n'eut donc aucun lâche atermoiement vis-à-vis d'elle. — Tu te laisses ensorceler par ce diable de Jean, se dit-elle; veux-tu donc tromper Flavio? — Ce n'est pas qu'elle trouvât cela fort mal, je l'ai dit; la vertu abstraite n'avait pas grande prise sur cette âme, mais elle craignait d'affliger un homme qu'elle aimait beaucoup, qui avait pour elle une extrême affection, qui, depuis si longtemps, la traitait avec une bonté sans pareille. Dans d'autres circonstances, elle n'eût point hésité, elle eût tendu sa main à Jean en lui disant : — Je vous aime: mais, arrêtée par la pensée du bon Flavio, elle n'osa pas avancer sur la voie où la poussait la tendre curiosité qui l'entraînait vers le nouveau-venu. — Nous pourrons peut-être nous sauver, se disait-elle sans grande conviction, car elle ne comptait guère sur elle pour accomplir un tel miracle.

De son côté, Jean non plus ne se sentait point tranquille. Le fruit qui pend à l'arbre défendu offre un attrait sans égal à certaines natures; les révoltés finissent toujours par être les maîtres du monde. Jean, résolu, fier et persistant, avait vite compté les obstacles qui le séparaient de Sylverine; mais ces obstacles n'avaient fait que l'irriter au lieu de l'attiédir. Des remords s'agitaient bien dans son cœur quand il pensait à son ami; mais il les secouait, il se rassurait par de mauvais argumens et se disait en voyant l'attitude sereine de Flavio auprès de Sylverine : — Bah! ce n'est pas de l'amour, ce n'est plus que de l'habitude! — Puis il se disait encore : — On n'a

point de scrupule pour tromper un mari; un amant de si longue date n'est-il point un mari? — Raisonnement tout féminin que Jean n'aurait pas dû se tolérer, car entre l'un et l'autre il y a une différence essentielle, radicale; mais Jean ne la voyait pas ou ne voulait pas la voir.

Quoi qu'il en eût, il n'était point content de lui et ne se sentait pas en paix avec sa propre conscience; quelque chose s'y plaignait qu'il ne pouvait forcer à se taire; cette voix intérieure, qui crie plus haut que tous les bruits du monde, le fatiguait de ses doléances et l'énervait sans lui faire prendre une résolution définitive et bonne. — Après tout, se disait-il, je l'aime, et ce n'est point ma faute. — Il devenait triste; à ses accès de gaîté, qui pendant les premiers jours éclairaient la vie sérieuse de Flavio, avait succédé une sorte d'irritabilité dont il ne voulait point avouer la cause, et qui se traduisait par des bouderies d'enfant malade. — Après tant d'agitations, pensait Flavio, il a quelque peine à s'accoutumer à notre existence trop paisible. — Sylverine ne s'y trompait pas; elle comprenait qu'une crise approchait: elle n'avait rien résolu avec elle-même, mais elle regardait Flavio avec tristesse et Jean avec anxiété.

Ce fut au bord de la mer que le grand mot s'échappa de leurs lèvres. Ils étaient sortis ensemble, avaient traversé la forêt de pins où chante cette brise monotone qui ressemble à la plainte confuse et perpétuelle des douleurs invisibles, et, toujours marchant côte à côte, ils avaient gagné le rivage sablonneux de l'Adriatique. Ils étaient silencieux. Jean, soucieux et visiblement irrité par ses luttes intérieures, ne levait pas les yeux sur Sylverine, dont le calme affecté trahissait l'inquiétude. Ils s'assirent à l'ombre de la masure d'un pêcheur; ils regardaient vers la mer tranquille, dont l'immense nappe verdissante semblait se souder à l'horizon. Jean rassemblait avec sa canne quelques brins de varech desséchés, pendant que Sylverine traçait machinalement des lignes indécises sur le sable mouillé. Tout à coup, et comme prenant une résolution subite, Jean lui dit : — Pourriez-vous écrire sur cette grève, où le flot l'effacera, le nom de celui que vous aimez?

— Si la vague doit emporter ce nom, à quoi bon l'écrire? repartit Sylverine. Et vous, ajouta-t-elle en le regardant fixement, écririez-vous ici le nom de celle que vous aimez?

Il se leva avec impétuosité et s'écria : — Oui, pardieu! je l'écrirai, dût le ciel m'écraser! — Et à l'aide de son bâton il traça en grosses lettres le nom de Sylverine.

Celle-ci ne répliqua pas; mais, du bout de son ombrelle, elle effaça lentement les lettres une à une, puis elle ajouta en haussant les épaules, mais sans lever les yeux : — Vous êtes fou!

Jean éclata : il lui raconta qu'il l'aimait depuis longtemps, depuis le premier jour qu'il l'avait vue; qu'il s'était senti invinciblement attiré vers elle, et qu'il n'était point coupable d'avoir cédé à cet entraînement; que sa volonté, si forte d'habitude, s'était brisée lorsqu'il avait voulu la dresser comme un obstacle devant cette passion envahissante; qu'elle le savait bien du reste, et qu'elle n'en pouvait douter. Il lui dit qu'il était résolu à mettre toute considération sous ses pieds pour arriver à son but suprême, qui était elle. Il parlait avec ardeur; il s'emportait lui-même plus loin qu'il n'aurait voulu. — Je vous aime, je n'aime que vous, je ne veux que vous! lui criait-il en lui prenant les mains; si vous me refusez, si vous riez de moi, si vous me traitez comme un enfant ou comme un fou, je partirai : il ne manque pas d'endroits où je trouverai à me faire tuer!

— Et Flavio? lui dit Sylverine.

Ce fut la goutte d'eau qui apaisa cette ébullition. Jean retomba assis, la tête dans ses mains.

— Ah! dit-il, je suis un misérable!

A cette minute même, Sylverine pouvait tout sauver peut-être; il y avait dans le cœur de Jean une probité qu'elle était en droit d'invoquer. A lui, homme de sacrifice dans sa vie publique, elle pouvait montrer la grandeur du sacrifice fait à la reconnaissance et à l'amitié : elle pouvait le supplier de s'éloigner et profiter même de son trouble très réel pour lui arracher une promesse de départ; mais elle était entraînée par la curiosité de cette passion violente, elle sentait instinctivement qu'elle allait se jeter dans des complications terribles. Loin d'en être effrayée, elle y était attirée par le besoin d'émotions fortes qui la sollicitait sans cesse, et alors elle répondit à Jean : — Hélas! et que dirai-je donc de moi?

C'était un aveu. Jean saisit ses mains et les baisa avec frénésie.

La nuit venait; ils se levèrent et partirent pour rentrer à Ravenne. Lentement et pas à pas, ils traversèrent la forêt obscure; ils subissaient l'involontaire affaissement qui succède à ces sortes de crises : on eût dit qu'ils s'arrêtaient sur le seuil de ce qu'ils appelaient le bonheur et de ce qui, par le fait, était la trahison. Ils parlaient peu et à voix basse, serraient l'un contre l'autre leurs bras enlacés, et pensant à l'honnête homme qu'ils allaient tromper, ils disaient : — Pauvre Flavio!

— Ce n'est pas moi, s'écria Sylverine, qui aurai le courage de lui apprendre la vérité!

— Ni moi non plus, répliqua Jean.

— Qu'il l'ignore donc toujours! reprit Sylverine.

Jean ne répondit pas, mais il inclina la tête en signe d'acquiescement.

On peut croire que Sylverine, qui aimait ces deux hommes et qui du reste ne voyait point très clair dans son cœur, sinon qu'il était malade et curieux de choses troublées, obéissait au double instinct dominant des femmes, la fragilité et la perfidie, et qu'elle sut vite mettre en action le précepte : « il faut promptement boire les mauvaises hontes; » mais pour Jean, accoutumé à la loyauté d'une vie où le sacrifice avait la plus grande part, il faut penser qu'il ne se résigna pas sans combats intérieurs au triste rôle qui lui était réservé. Il y aurait eu une certaine grandeur à aller trouver Flavio et à lui dire : — J'aime ta maîtresse! Que veux-tu faire de nous? — Mais Jean eut peur de son ami, il craignait d'avoir à rougir devant lui : lui seul pouvait savoir combien il était ingrat, et plutôt que d'avoir à faire un aveu qui coûtait autant à son orgueil qu'à son cœur, il préféra entrer dans le labyrinthe d'une intrigue où il allait être réduit à des ruses indignes de lui pour tromper l'homme sous le toit duquel il habitait, et qui lui avait ouvert avec une si grande confiance la porte de Sylverine. Jean, malgré les révoltes de sa conscience, qui regimbait haut, se résigna donc à jouer ce triste personnage, qui de jour en jour allait devenir plus difficile à soutenir.

En effet, l'amour de Jean pour Sylverine n'était point un caprice vite satisfait et s'apaisant de lui-même : la possession ne fit que l'exagérer, et il devint bientôt une passion ardente, passion exclusive, tyrannique, qui grandissait en raison directe des obstacles, et ne supportait plus qu'avec une peine infinie et des efforts sans cesse renouvelés la contrainte qu'elle s'était d'abord imposée. Ce n'était plus Flavio que maintenant redoutait Sylverine, c'était Jean, car il en était arrivé à un état de jalousie qui voulait briser toute réserve et enfreindre toute retenue.

— Tu me feras prendre Flavio en horreur! disait-il à Sylverine.

— Hélas! répliquait-elle presque en pleurant, c'est lui que je trompe pour toi et non pas toi que je trompe pour lui. Ne l'as-tu pas voulu toi-même?

— Eh! que m'importe? Si ce n'était que ton mari, je le supporterais, car j'y serais forcé; mais c'est ton amant, celui de nous deux peut-être que tu préfères, et je suis en droit d'exiger que tu rompes absolument avec lui.

Il était loin, comme on le voit, du temps où, pour s'excuser lui-même à ses propres yeux, il se disait : — Flavio n'est plus que son mari! — Morale fort singulière du reste, et qui tendrait à prouver que beaucoup d'hommes ne veulent respecter que la foi élective, en admettant qu'en pareille matière la passion respecte jamais quelque chose.

— J'irai le trouver, reprenait Jean, je lui dirai tout, et puis à la grâce de Dieu!

— Fais ce que tu voudras, mon pauvre Jean, je suis prête à tout. Le cœur de Flavio est plus grand que le tien.

Jean retombait dans ses indécisions. Il aimait son ami, il adorait sa maîtresse et parfois les exécrait tous les deux. La violence de sa nature se révélait tout entière dans ces luttes où il était toujours vaincu sans jamais parvenir à se vaincre lui-même. Il souffrait, et, comme disent les bonnes gens, il dépérissait à vue d'œil. Flavio s'en inquiéta et l'interrogea. Jean fut sur le point de se jeter à son cou et de lui avouer cette lamentable histoire; mais une honte de mauvais aloi retint la confidence sur ses lèvres : il prétexta un malaise nerveux et se tut.

A l'extérieur du moins, rien n'était changé dans leur existence; ils vivaient réunis comme autrefois; ils passaient leurs soirées ensemble chez Sylverine. Vers minuit, Jean et Flavio lui disaient adieu et rentraient dans leur maison; là, Jean, avec les battemens de cœur que l'on peut concevoir, écoutait Flavio se coucher. Comment se passait le reste de la nuit? L'écho de la forêt de Ravenne ne m'en a jamais rien dit; mais parfois au matin Jean avait les yeux rouges, la face injectée, le regard sombre d'un homme qui ne contient sa fureur qu'avec peine. Quant à Flavio, tranquille, rêveur et réfléchi, il traversait ce drame et s'y mêlait à son insu sans même le soupçonner. Comment aurait-il pu le deviner? Sa confiance n'était-elle point absolue?

Sylverine, qui aimait les émotions, avait été servie à souhait; de guerre lasse pourtant, elle était prête bien souvent à tout abandonner. La violence et les reproches incessans dont Jean l'accablait la fatiguaient outre mesure; Flavio, dans son affection de forme paternelle, n'avait jamais eu pour elle que douceur, indulgence et bonté. Elle aimait la tempête, il est vrai, mais à la condition d'y trouver quelques embellies, et avec Jean, qui dans le secret débordait d'autant plus avec elle qu'il s'était plus comprimé en public, elle n'en avait guère. Parfois, jouant sur ce nom de Scoglio, qui signifie *écueil*, elle lui disait : — Ah! tu es le bien nommé; qui ne se briserait contre toi? — Elle fermait les yeux et se laissait emporter au courant, n'ayant pas le courage de le remonter. Parfois elle se demandait : Comment tout cela finira-t-il? puis elle tombait dans des tristesses sans fond d'où la réconfortante tendresse de Flavio parvenait seule à la tirer. Elle aimait Jean, elle aimait Flavio, elle les aimait tous les deux; lequel aimait-elle le mieux? Elle ne pouvait le dire : bien souvent elle s'était interrogée sans parvenir à se répondre. — Mais enfin, si tous deux étaient en péril de mort, si tous deux se noyaient sous mes yeux, quel est celui que je sauverais? — Elle réfléchissait longtemps sur la question qu'elle s'adres-

sait ainsi à elle-même, puis elle éclatait en larmes en se répondant : Hélas! je sauverais celui qui serait le plus près de moi, et je passerais ma vie à regretter l'autre! — A travers ses obscurités, elle ne pouvait trouver une lueur pour se conduire : elle se perdait dans la confusion d'elle-même et de ses propres sentimens; mais, par une contradiction qu'elle subissait sans pouvoir l'expliquer, il lui arrivait souvent de penser à Jean lorsqu'elle était aux côtés de Flavio et de penser à Flavio lorsque Jean était auprès d'elle. Si tout à coup on lui eût demandé : A qui appartiens-tu? elle aurait pu parfois répondre avec sincérité : A celui qui n'est pas là!

Cependant la vie s'écoulait, chaque jour entraînait son jour; les trois personnages de ce drame se mouvaient dans le même cercle, Flavio toujours calme, Jean méditant sans cesse de nouvelles violences qu'il n'osait exécuter, Sylverine résignée à des catastrophes qu'elle prévoyait sans pouvoir les préciser. Ce fut un hasard, mais surtout une imprudence de Jean qui révéla d'un seul coup à son ami la vérité qu'il ne soupçonnait guère. Comme presque toujours en de telles circonstances, le sort se servit de ses moyens les plus simples pour éclairer les ténèbres.

Flavio savait depuis longtemps que les buveurs de cendres méditaient un mouvement dans l'Italie méridionale, il en avait supputé impartialement les chances : elles étaient douteuses, sinon contraires; mais il avait jugé que ce soulèvement, même partiel, était nécessaire, ne fût-ce que pour réveiller les sympathies de l'opinion publique. Pendant quarante ans, l'Europe a été surprise de tous les coups de main avortés qui remuaient la terre italienne, et qui le plus souvent n'aboutissaient qu'à faire fusiller, pendre ou emprisonner quelques pauvres êtres généreux jusqu'à la folie. C'est que le moteur secret avait agi; la voix invisible, mais toujours écoutée, avait dit : Il est temps que quelqu'un meure pour l'Italie? On savait bien, et d'avance, que la victoire était presque impossible; mais on voulait, comme en certains cas de jurisprudence, faire une protestation en temps utile pour empêcher la prescription et déclarer au monde que le gouvernement imposé n'était point consenti. Ce fut ainsi qu'en deux circonstances mémorables les frères Bandiera et le comte Pisacane marchèrent impassiblement à une mort inévitable. L'insurrection dont Flavio s'occupait à cette heure avait été préparée en silence; au dernier instant, quand tout serait prêt, un des chefs des buveurs de cendres devait, selon la coutume en pareil cas, se rendre sur les lieux mêmes, cacher son rôle principal sous le masque d'un comparse, réunir entre ses mains tous les fils secrets de l'aventure, lui donner un chef nominal et la diriger sans laisser soupçonner son action. Ce mouvement avait été conçu, mé-

dité et presque conduit jusqu'au point d'éclore pendant les absences de Jean, qui le soupçonnait à peine. Flavio lui en avait parlé vaguement, attendant que tout fût arrivé à terme et décidé pour lui dérouler le plan complet.

Flavio était donc très préoccupé, car si l'insurrection réussissait dans les provinces napolitaines, il aurait immédiatement à soulever les Romagnes et à recommencer la campagne infructueuse de 1831. Il passait son temps à méditer son projet, et bien souvent il restait des heures entières couché sur la carte des Calabres, étudiant les points de débarquement et les chemins les plus sûrs pour arriver jusqu'à Cosenza, où l'on avait des intelligences, et qu'on espérait pouvoir enlever brusquement pour en faire la place d'armes de l'insurrection et le centre d'où la révolte rayonnerait sur les provinces voisines. Une nuit qu'il veillait, cherchant si l'on devait débarquer, soit sur la côte orientale, vers Cotrone, où les Bandiera avaient échoué, soit sur la côte occidentale, aux environs de Sapri, là même où plus tard Pisacane devait mourir, se sentant fatigué de méditation, en proie à la cruelle insomnie familière à ceux qui surmènent leur cerveau, ayant besoin de parler à quelqu'un pour se distraire de lui-même, il se rendit dans la chambre de Jean afin de causer avec lui. La chambre était vide, et le lit n'avait point été défait. Flavio eut un mouvement de surprise et se prit à rire.

— Comment! dit-il, il court les aventures dans Ravenne et ne m'en a pas soufflé mot!... Quel enfantillage!

Il descendit et sortit. La lune, dans son plein, éclairait de ses lueurs nacrées le ciel semé d'étoiles, et jetait une lumière mate et blanche sur la route coupée par l'ombre des grands arbres. Arrivé devant la maison de Sylverine, il s'arrêta et fit le signal convenu entre eux; il le recommença plusieurs fois de suite, nul ne lui répondit. — Elle dort, pensa-t-il. — Puis il s'éloigna, afin de faire une de ces marches nocturnes qui le rassérénaient et le reposaient en déplaçant sa fatigue. Il n'avait pas fait cent pas, qu'un soupçon le mordit au cœur. — Jean absent! se dit-il; la porte de Sylverine fermée!... — Il secoua sa pensée sinistre. — Je suis fou! — Cependant il s'assit au pied d'un arbre, et, surveillant attentivement la route, il resta plongé dans des réflexions qui le torturaient. Au bout d'une heure, il entendit, du côté de la maison de Sylverine, le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait; puis il vit la jeune femme avancer la tête et regarder de chaque côté du chemin; Flavio, perdu dans l'ombre, était invisible. Quelques instans après, la porte fut entre-bâillée, et un homme descendit du perron; c'était Jean, qui marcha paisiblement dans la direction de sa demeure.

Flavio se leva d'un bond, il eut un rire d'une effroyable amertume.

— Ah! dit-il, cela devait être! — Il s'éloigna, allant à grands pas, tournant le dos à cette maison qui venait de lui révéler l'odieux mystère. A son premier sentiment, qui fut de la rage, succéda un grand accablement quand il se vit face à face avec toutes ces ruines intérieures, puis une sorte de commisération profonde et singulière lorsqu'il pensa à cette trahison cachée avec tant de soin. — Ah! se dit-il, comme ils ont dû souffrir de me tromper ainsi! — Sa grande âme, son âme impersonnelle reprenait le dessus et calmait peu à peu les tempêtes qui d'abord l'avaient soulevée. Cependant il revenait souvent à cette pensée : — Pourquoi m'ont-ils trompé? pourquoi ont-ils menti? Suis-je donc un Bartholo qu'il faut duper à force d'hypocrisie? — Il souffrait considérablement dans son amitié pour Jean, dans son amour pour Sylverine, dans sa confiance pour tous les deux. — A qui donc se fier? demandait-il. — Et la voix grave de sa vieille expérience lui répondait : — A personne! — Il réfléchissait à sa vie, au but suprême qu'il poursuivait, à la hauteur des idées qui l'occupaient, et en regard de telles spéculations il se disait qu'une amourette tournant à mal était bien peu de chose; mais ce raisonnement de sectaire ne l'apaisait point. — Ma vie est triste, tourmentée, misérable; Sylverine en était la lumière et la joie. Pourquoi donc m'a-t-elle trompé, et avec Jean encore, avec cet enfant qui a grandi sous mes yeux et qui est comme mon fils? — Puis il se répétait son éternelle question : — Mais n'était-elle pas libre? Pourquoi m'ont-ils menti tous les deux? De quel air allons-nous nous regarder en nous retrouvant ensemble? Leur seule excuse, s'ils en ont une, est d'avoir été invinciblement entraînés l'un vers l'autre par une passion plus forte qu'eux et de me l'avoir cachée pour ne pas m'affliger. — Il se retenait à cette pensée; à force de la retourner dans tous les sens, il arrivait à lui donner un corps réel et saisissable, il s'en emparait, s'y reposait, y trouvait presque le moyen de ne pas mépriser sa maîtresse et son ami. Quoi qu'il en eût, il sentait bien que ses raisons n'étaient que de la fausse monnaie; il se payait néanmoins avec elles, par héroïsme sans doute, et aussi par ce besoin impérieux d'espérance qui pousse l'homme à tenter l'impossible afin d'échapper au naufrage. Jean et Sylverine n'étaient-ils point comme ses enfans? Et s'il avait pour eux cette indulgence inépuisable qui survit à tout dans les cœurs paternels, il ne pouvait non plus se résoudre, en faisant un éclat, à s'éloigner de ceux qu'il aimait tant. Certes dans une explication il eût eu le beau rôle, celui du juge et de l'offensé; mais l'idée seule de cette explication l'effrayait et lui causait une honte sans pareille. — Allons, vieux gladiateur, se dit-il avec un sourire qui contenait bien des larmes, sache mourir avec grâce!

Quand l'aube se leva, pâle et froide, sur la campagne humide, elle éclaira Flavio debout contre un arbre et regardant la mer; les flots déferlaient et gémissaient sur la grève. Je ne sais pourquoi ce mouvement toujours répété et ce bruit toujours semblable l'irritèrent. — O brutales et perfides, cria-t-il en jetant un caillou contre les vagues, pourquoi donc vous plaignez-vous sans cesse, puisque vous avez la force aveugle à laquelle rien ne résiste?

Cette nuit d'angoisses et de contradictions, nuit plus terrible que celle de Jacob, car Flavio eut à lutter contre ses bons et contre ses mauvais anges, épura encore son cœur déjà si pur, et il se retrempa dans cette douleur. Ce ne fut pas sans un grand déchirement qu'il prit sa résolution, mais enfin il la prit et s'y tint.

— Allons, se dit-il, au lieu d'un ami et d'une maîtresse, je n'aurai plus que deux amis.

Il imitait en cela certains maris, dévoués parfois jusqu'au martyre, qui cachent tout affront, subissent toute contrainte, acceptent d'être aveugles malgré l'évidence, afin de toujours couvrir de leur protection la femme qu'ils ont aimée et que peut-être ils aiment encore.

Lorsqu'ils se retrouvèrent tous les trois, le visage de Flavio avait repris son impassibilité habituelle, et Sylverine, malgré son inquiétude, n'y lut rien qui pût l'éclairer. — Je t'ai appelée cette nuit, lui dit-il; mais tu ne m'as pas entendu. — Elle n'était point rassurée cependant. Flavio était-il aussi ignorant qu'il voulait bien le paraître? Elle n'y croyait guère. Que se passait-il donc dans son cœur? Une défaillance d'amour, un excès de générosité?... Elle n'en savait rien. En tout cas, elle eût préféré des reproches et se sentait mal à l'aise en face de ce sphinx qui ne disait point le mot de son énigme.

Il y eut dès ce jour cependant un certain changement dans les façons d'être de Flavio; il allait moins souvent chez Sylverine, et parfois même le soir il ne paraissait pas chez elle à l'heure où d'habitude il s'y réunissait avec Jean. — Qu'as-tu donc, cher Flavio? lui disait-elle. On ne te voit plus?

— J'ai beaucoup à travailler en ce moment, lui répondait-il.

Elle s'étonnait, elle s'affligeait de sa réserve devenue excessive; il n'était plus qu'un ami pour elle, et elle s'en irritait comme d'une trahison; elle était ballottée entre deux courans contraires, et ne savait où prendre pied. Par momens elle se disait : « Que lui ai-je donc fait, et pourquoi ne m'aime-t-il plus? » D'autres fois au contraire, se reconnaissant coupable au premier chef, regardant jusqu'au fond de sa faute et comprenant tout ce que son crime avait d'odieux, elle se répétait : « Pourquoi me plaindre? N'a-t-il pas le droit de

cracher sur moi? » Mais elle ne pouvait s'accoutumer à cette pensée d'avoir perdu l'estime et la tendresse de Flavio. Alors elle maudissait Jean, oubliant qu'elle avait été presque au-devant de lui, que c'était par le fait de sa propre volonté qu'elle s'était jetée dans ces complications douloureuses, et, se retournant dans le cercle vicieux qui l'étreignait, elle regardait avec angoisse, avec regret, du côté de Flavio. Elle eût voulu fuir avec lui pour le ressaisir tout entier; puis alors, se représentant le désespoir de Jean, s'imaginant que celui-là aussi était nécessaire à son cœur, elle retombait dans ses indécisions et se sentait plus affolée qu'une boussole prise entre deux pôles magnétiques. Elle était cruellement punie de son erreur; elle avait cru que l'amour consiste à aimer beaucoup, et malgré ses douleurs, malgré ses combats, elle ne comprenait pas encore que l'amour consiste à aimer uniquement.

Jean le comprenait, lui; il eût voulu s'inféoder à Sylverine et lui arracher toute pensée qui ne se rapportait pas à lui seul; son amour, cet amour qui dans le principe avait paru si résigné, était devenu une sorte de fureur permanente. « Tant que nous serons tous les deux ensemble près de toi, disait-il à Sylverine, il n'y a pas de bonheur possible. » Elle avait beau lui parler de la réserve de Flavio, il n'y croyait pas, ou du moins sa jalousie, qui avait besoin d'alimens, feignait de n'y pas croire. « L'amour est un repos, lui disait-elle, ce n'est pas un combat! » Il n'en était pas moins agressif et violent, obéissant à sa nature, qui était exclusive jusqu'à l'injustice, et il faisait souffrir Sylverine parce qu'il souffrait lui-même. Flavio, qui vivait impassible dans le mystère de ses propres douleurs, lisait sur le visage de Jean les traces trop visibles de ces luttes sans cesse renouvelées. Tout lui était expliqué maintenant, l'irritabilité de son ami, l'inquiète tristesse de Sylverine. Faisant un retour sur lui-même, mesurant à son chagrin secret la grandeur de son sacrifice, il se disait : « Et ils ne sont même pas heureux! » Il connaissait le caractère de Jean jusque dans ses replis les plus cachés, et il s'attendait chaque jour à le voir arriver furieux, ne se connaissant plus, lui demander : « De quel droit as-tu aimé Sylverine? » Aussi, autant pour s'échapper à lui-même que pour forcer au silence les pensées qui l'obsédaient, il travaillait avec ardeur et préparait sans relâche le mouvement que les buveurs de cendres comptaient faire éclater dans les provinces napolitaines.

Ce qu'il craignait arriva. Un matin que, seul dans sa chambre, il s'occupait à chiffrer une note importante, il vit entrer Jean. Au premier regard, il comprit que l'heure décisive était venue. Jean, les yeux en feu, les lèvres pâles et tremblantes, s'avança brusquement vers Flavio.

— J'aime Sylverine et je suis son amant, il faut que tu le saches, lui cria-t-il.

— Je le savais, répondit Flavio.

Le coup fut dur pour Jean, qui sentit s'amollir sa colère; mais, comme l'on dit, il s'était monté d'avance : il reprit vite en lui-même tous les mauvais argumens qui l'avaient soutenu, et, combattant l'émotion qui le gagnait en présence du calme de Flavio, il reprit :

— Si tu le sais, pourquoi le supportes-tu?

— Parce que tu es mon enfant, répliqua Flavio avec un sourire qui mit des larmes dans ses yeux, parce que je suis le seul juge de mes renoncemens, et peut-être aussi parce qu'il m'est plus doux de souffrir que de te savoir malheureux.

Jean n'y tint plus; il se jeta d'un bond sur la poitrine de Flavio, et le serrant dans ses bras : — Ah! s'écria-t-il, tu es bien notre cher Mastarna, tu es bien celui que nous appelons *cœur de diamant*, le plus grand de nous tous!... Accable-moi, bats-moi, chasse-moi; mais, par pitié, ne m'écrase pas de ta bonté, qui me fait prendre en horreur à moi-même! Tu restes là, tu ne me dis rien! Tu savais tout, et tu ne m'as pas tué comme un chien sauvage! Ce n'est pas ma faute! c'est plus fort que moi. Je l'adore, je meurs de jalousie, et je me désespère à l'idée seule qu'elle peut t'aimer! J'ai de moi une honte sans pareille; mais que veux-tu? je suis ensorcelé, je suis possédé, je ne puis me ravoir, et je me trouve misérable. Je n'ai eu ni force, ni vertu; je t'ai trompé comme on trompe un vieux tuteur ridicule, et cependant, si je vaux quelque chose, c'est à toi que je le dois. C'est toi qui m'as recueilli, c'est toi qui m'as élevé; ce que je sais, tu me l'as appris; si je ne suis pas tombé dans le gouffre des débauches où m'entraînait ma nature, c'est parce que ta main m'a toujours soutenu. Au lieu de rester là tranquille et indulgent, pourquoi ne me fais-tu pas de reproches?

— Tu te les fais toi-même, ces reproches que tu me demandes, répondit Flavio, je n'ai rien à te dire.

Jean eut un spasme; il serrait son cœur à deux mains. — Que faire? que faire? cria-t-il.

— Mais que veux-tu donc, terrible enfant? reprit Flavio. Ne peux-tu donc pas jouir en paix de ton bonheur, sans venir en désespérer les autres?

— Tu ne l'aimes plus au moins? cria Jean.

— Pourquoi mentirais-je? répondit Flavio. Je l'aime encore comme aux premiers jours, et plus que jamais.

— Ah! tu me déchires le cœur! dit Jean, qui se laissa tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses mains.

Flavio l'entendait sangloter; il le prit dans ses bras, le caressa

comme une mère caresse son fils malade, lui parla doucement pour le calmer et l'attendrir. Jean se dégagea de son étreinte par un mouvement brusque, et levant vers lui son visage éclatant de fureur : — Ah ! lui dit-il, tu es mon mauvais génie; c'est toi qui m'as jeté dans les impasses d'une politique impossible, et la seule femme que je puisse aimer, c'est toi qui l'aimes.

Flavio eut un geste de pitié ineffable. — Pauvre petit! dit-il, comme tu dois souffrir pour être si injuste! Je te plains du fond de mon âme.

— Eh! je ne veux pas de ta commisération! répliqua l'indomptable jeune homme avec emportement.

Ses larmes étaient séchées; la fureur reprit le dessus; il accabla Flavio de reproches, il entassa sottises sur sottises. Ce qu'il disait, il n'en avait guère conscience; il en arrivait aux injures et à la grossièreté. Flavio le regardait et se désolait de voir un esprit de cette trempe s'oublier à ce point et se déshonorer de la sorte. Il lui prit les mains, et, tournant vers lui son calme visage, il lui dit :

— Apaise-toi donc, jeune volcan, et ne prends pas tes colères pour de la force; nous sommes deux hommes, ne l'oublie pas, laisse toutes ces violences aux enfans maladifs. Pourquoi viens-tu m'accabler ainsi, et que veux-tu de moi?

— Je veux en finir, une fois pour toutes, d'une manière ou de l'autre, s'écria Jean, car je ne peux plus vivre dans de telles angoisses; l'un de nous est de trop sous le ciel; allons au bord de la mer, battons-nous jusqu'à ce que mort s'ensuive : Sylverine sera le prix du vainqueur.

— Tudieu! répondit Flavio avec un sourire, quel chevalier errant! Tu oublies que les temps de l'Arioste sont passés! — Puis tous les traits de son visage s'affaissèrent dans une expression de tristesse infinie, et il ajouta : — Et tu oublies surtout que le survivant mourrait de la douleur d'avoir tué son ami! Tu oublies bien autre chose encore, mon pauvre Jean, tu oublies que nous ne nous appartenons pas et que nous n'avons pas le droit de disposer arbitrairement de notre vie. Tu oublies notre vieille amitié, je le comprends, car la passion t'a fait perdre la tête; mais souviens-toi du serment que tu as juré en communiant par les cendres et par le sang!

Jean poussait des cris de désespoir; son cœur était comme un champ de bataille où se heurtent trois armées de forces égales; il était brisé par de si puissantes émotions. — Aie pitié de moi, dit-il à Flavio, je n'en puis plus!

Il y eut un long silence. Flavio marchait de long en large dans la chambre, et Jean, affaissé sur un canapé, la tête cachée dans les

coussins, combattu par toutes les passions qui débordaient en lui, passait de la fureur à l'attendrissement, sans pouvoir trouver la force de prendre un grand parti. Il se leva enfin.

— Viens chez elle, dit-il à Flavio.

— A quoi bon? répondit celui-ci, à quoi bon lui donner le spectacle de ces violences et l'affliger de nos discordes?

— Viens chez elle, reprit Jean, je le veux, je t'en prie; qu'elle prononce elle-même; ce sera le jugement de Dieu, je l'accepte et je m'y soumets.

Ils sortirent : — Ah! disait Jean marchant près de son ami, si tu pouvais savoir ce que je souffre et ce que j'ai souffert!

— Tu n'es pas seul à souffrir, repartit Flavio; mais tes cris de douleur t'ont si bien assourdi, que tu n'entends même plus les gémissemens des autres.

Ils arrivèrent chez Sylverine; elle resta immobile, mais elle eut un violent battement de cœur en les voyant entrer, car il ne lui fut pas difficile de lire sur leurs visages les émotions qu'ils venaient de subir. Elle sut se contenir néanmoins. — Quelle bonne fortune! dit-elle.

Jean marcha rapidement vers elle : — Écoute, lui dit-il, Flavio sait tout. Nous voici tous les deux, nous t'aimons; lequel aimes-tu? Parle vite.

Sylverine se leva toute pâle et tremblante; elle regarda ces deux hommes qui se disputaient dans son cœur, et, posant ses mains sur leurs épaules, elle osa dire : — C'est vous deux que j'aime!

Puis, comme brisée par la violence de l'aveu, elle éclata en larmes.

— O misère de nous! s'écria Jean. Ne vaudrait-il pas mieux mourir que de vivre ainsi?

Flavio s'approcha de Sylverine, la prit dans ses bras, la baisa au front, et, la tenant appuyée contre son cœur, il lui dit :

— Ma fille chérie, il ne faut point demander à des hommes ce que des dieux, quand il y avait des dieux, n'auraient pu supporter. Je suis un vieux soldat, j'ai eu tant de blessures, que je ne sais même plus le nombre de mes cicatrices. Tu crois à l'amour, soit; tu me guérirais de cette faiblesse, si je l'avais encore; tu aimes la vie, moi je n'y tiens guère, car je sais de quoi elle est faite. Je suis un obstacle pour vous deux, pour toi que j'aime avec des entrailles de mère, pour Jean, qui est comme mon fils; je me retire de votre route, où cependant, ajouta-t-il avec quelque amertume, je ne vous gênais guère. Soyez donc heureux, et parlez de moi quelquefois le soir, quand votre tendresse vous en laissera le temps.

— Au nom du ciel, ne nous quitte pas! s'écria Sylverine.

— Je ne veux pas de ton sacrifice, lui dit Jean avec colère.

— Que tu le veuilles ou non, répliqua Flavio, je l'accomplirai; je suis libre. Ce sacrifice, tu l'aurais accepté, s'il m'eût été imposé par Sylverine. De quel droit le repousses-tu, parce qu'il est volontaire? Sache voir clair dans ton cœur, et fais en sorte que ton intolérable orgueil n'exige pas pour les autres plus de douleurs qu'ils n'en peuvent porter.

Il tendit la main à Jean et à Sylverine : — Que Dieu vous garde! leur dit-il; puis il s'éloigna sans retourner la tête. Il ne rentra pas chez lui; il s'en alla jusque sur le rivage de l'Adriatique; il resta là longtemps, endolori par son propre sacrifice et perdu dans des pensées plus sombres et plus profondes que la mer qui battait à ses pieds.

Lorsque vers le soir il revint à sa maison, il n'y retrouva plus Jean, qui avait loué un appartement dans une petite villa presque contiguë à celle qu'habitait Sylverine.

Flavio sortait peu, le soir seulement il errait dans la grande forêt de pins qui le cachait de son ombre; il évitait Jean, et Jean l'évitait. Que se seraient-ils dit, s'ils s'étaient rencontrés? Nul de ces trois êtres n'était heureux et ne pouvait l'être; ils pensaient incessamment les uns aux autres avec une anxiété douloureuse. — Elle l'aime encore, se disait Jean. — Est-il vrai qu'il ne m'aime plus? se demandait Sylverine. — Je l'aime toujours, disait Flavio.

Ce n'était cependant pas Flavio qui était le plus à plaindre : il avait du moins une base solide pour appuyer sa douleur; quelque terrible et inopinée qu'eût été la révélation qui venait de l'éclairer subitement, le sacrifice qui l'avait suivie avait été libre et spontanément arraché par lui-même à sa propre volonté. Seul donc parmi ces trois malheureux, il avait fait ce qu'il voulait faire, et il préférait sa souffrance au compromis pénible qu'il avait dû entrevoir pendant un instant. Il regrettait Sylverine comme on regrette une maîtresse absente, il pensait à Jean comme à un ami malade; mais du moins il se reposait sur cette idée, qu'il avait fait son devoir jusqu'au bout et sans hésiter.

Jean n'était point ainsi : irrité contre lui-même, irrité contre les autres, prêt à éclater en fureur à la moindre contradiction, il se retournait en vain dans sa conscience sans pouvoir y trouver une place qui ne lui fût pas douloureuse. C'est le sort de ceux qui, n'ayant point répudié toute probité, ont sacrifié le bonheur d'autrui à leur propre satisfaction. Le bonheur vrai contient autant d'abnégation que de jouissance. Tout ce qui aurait dû rendre Jean heureux le faisait souffrir; l'absolue soumission de Sylverine lui était un reproche vivant et insupportable. — A qui pense-t-elle? se disait-il

souvent lorsqu'immobile et songeuse, elle gardait à ses côtés de longs silences qu'il respectait malgré lui. — Parfois, quand une lueur de raison venait éclairer les ténèbres où il se débattait et lui montrait ce Flavio si dévoué, si généreux, qui pour lui, depuis plus de vingt ans, avait eu des tendresses de père, il se sentait défaillir sous ses remords, il avait envie de courir à lui, de lui demander pardon et de lui rendre tous les biens qu'il lui avait ravis; mais à quoi bon? Ne se sentait-il pas pris, possédé, comme il le disait lui-même, et ne savait-il pas que le lendemain tout eût été à recommencer, et qu'il eût maudit son sacrifice de la veille? Dans d'autres instans au contraire, plus docile à sa nature impérieuse, il méditait de quitter Ravenne, de se réfugier vers les côtes de la Toscane, d'emmener Sylverine avec lui, et de s'éloigner ainsi de Flavio, dont la présence, si discrète, — si *absente* qu'elle fût, oserai-je dire, — le désespérait.

Quant à Sylverine, jamais barque démontée, emportée par la tempête, ne fut plus cruellement battue de contradictions que cette pauvre âme, qui depuis longtemps ne trouvait plus en elle aucune étoile pour se guider. Elle regrettait Flavio avec une ferveur qui eût pu lui faire croire qu'il était uniquement aimé, si elle n'avait su elle-même à quel point elle aimait Jean. Tirée entre ces deux sentimens contraires, quoique semblables, elle menait une vie sans grandeur, sans dignité, sans satisfaction intime. Elle ne connaissait rien au sacrifice de la vertu abstraite, et elle s'imaginait qu'elle ne souffrait que de l'éloignement de Flavio; maintenant, obéissant, ainsi que la plupart des femmes, à ses impérieuses sensations, elle eût volontiers trompé Jean pour Flavio, comme jadis elle avait trompé Flavio pour Jean. Elle passait de longues heures à rêver l'exécution de projets impossibles; elle vivait dans un conte de fées perpétuel; elle regardait son nœud gordien avec effroi, et cependant, loin de le trancher avec courage, elle répétait souvent : « Il se dénouera tout seul. » La faiblesse mène au crime tout aussi bien que la perversité.

Flavio n'avait point reparu chez elle depuis la scène que j'ai racontée. Il lui manquait plus que je ne saurais dire; il était devenu pour elle comme une idée fixe dont elle ne pouvait se détacher. Du reste, elle n'avait pas bien compris son sacrifice; elle ne s'expliquait pas ce qu'elle appelait un *étalage de vertu*. C'était là sa grande corruption, mais elle n'en avait même pas conscience. Il y avait bien là aussi de la faute de Flavio, qui, toujours occupé de ses spéculations idéales, n'avait pas pris soin de façonner cette âme aux sentimens généreux; le terrain était resté en friche, car il n'y avait rien semé : il n'avait donc point à se plaindre de n'y rien recueillir. Syl-

verine, à vrai dire, ne pensait guère à tout cela; elle cherchait Flavio, le guettait, l'attendait. Un soir, inopinément elle le rencontra; elle courut à lui, passa son bras sous le sien : — Enfin te voilà! dit-elle.

Il reconnut vite le péril; il eut la force de plaisanter malgré son trouble, et, dégageant son bras, il lui dit : — Te rappelles-tu la chanson française que chantent les enfans : « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés? »

— Pourquoi me fuis-tu, cher Flavio? Pourquoi m'as-tu quittée? La meilleure place dans mon cœur n'était-elle pas la tienne?

— Tais-toi, lui dit-il en lui mettant la main sur les lèvres; un vieux précepte dit qu'il ne faut point tenter les saints, et je ne suis qu'un homme.

Puis, sentant peut-être que l'émotion le gagnait et que son courage allait faillir, il lui baisa rapidement la main et s'éloigna à grands pas.

Elle le regarda s'éloigner sans faire un geste pour le retenir; mais un sourire de joie glissa sur ses lèvres et brilla dans ses yeux. — Ah! se dit-elle, il m'aime encore!

Oui, certes, il l'aimait encore, car il était de ceux qui ne savent pas se reprendre lorsqu'une fois ils se sont donnés.

II.

Deux mois s'étaient passés sans apporter aucun changement à cette situation douloureuse, lorsque Jean reçut tout à coup, par un de ces moyens secrets dont les buveurs de cendres usaient pour leurs communications importantes, ordre de quitter Ravenne dans l'espace de huit jours et de se rendre à un point désigné de la côte des Calabres pour prendre la direction immédiate du mouvement préparé depuis longtemps. Ces instructions ne permettaient ni doute, ni retard. Ce fut un coup de foudre pour Jean, qui se complaisait dans le bonheur malsain où il s'abandonnait. Au lieu d'accepter son rôle avec résignation, sinon avec empressement, comme c'était son devoir, il déclara que cet ordre était absurde et inexécutable. Aveuglé par la passion qui l'enveloppait si bien qu'il ne voyait plus rien en dehors d'elle, il s'imagina que cet ordre subit de départ était une machination souterraine inventée par Flavio pour se débarrasser de lui et ressaisir l'amour de Sylverine. « C'est lui qui a fait le coup; pourquoi ne part-il pas lui-même? » Il ne réfléchissait pas que c'était à lui spécialement que cette tâche devait être réservée, puisqu'il avait longtemps habité les provinces napolitaines, dont tous les moyens d'action lui étaient connus. « Il en ar-

rivera ce qu'il pourra, dit-il; mais je ne donnerai point dans un piége si grossier, et je ne partirai pas. » Puis il écrivit au chef même des buveurs de cendres, lui notifiant son refus de se mêler à une entreprise qu'il regardait comme inopportune. En cette circonstance comme en tant d'autres, Jean était injuste, car la vérité est que Flavio, désireux de se jeter dans l'action pour échapper à ses chagrins, avait demandé à diriger lui-même l'expédition, et qu'on lui avait répondu que sa présence était indispensable dans les états du pape, qu'il aurait à soulever, en cas de succès, pour donner la main au mouvement napolitain. Flavio, qui savait obéir parce qu'il avait l'habitude de commander, s'était résigné sans murmure.

Jean n'avait consulté personne pour prendre sa résolution; il n'en avait rien dit à Sylverine, et comme il ne voyait plus Flavio, il n'avait naturellement pu lui en parler. Il ne devait pas cependant tarder à le revoir. Huit jours environ après qu'il eut envoyé la lettre qui annonçait son refus, une nuit, vers une heure du matin, il marchait sur le rivage de la mer; arrivé à un endroit que nul arbre n'abritait, où nulle maison ne s'élevait, il s'arrêta et attendit. Un homme venant d'une direction opposée s'approcha de lui, et à la douteuse clarté des étoiles il reconnut Flavio. — Es-tu donc appelé? lui dit-il.

— Je suis appelé, répondit Flavio.

Ils restèrent debout côte à côte sans parler. Une barque s'approcha du rivage et s'éloigna rapidement après qu'un homme eut sauté sur la grève. L'homme marcha droit vers les deux compagnons, qu'enveloppaient les ténèbres, et, s'arrêtant à quelques pas d'eux, il dit :

— *In fratris Hieronymi nomine, salve!*

Ils répondirent ensemble et en même temps : — *In nomine fratris Hieronymi, vale!*

Jean et Flavio donnèrent le baiser fraternel au nouveau-venu, qui jeta son manteau sur le sable, et ils s'assirent. Cet homme mystérieux n'était autre que le chef des buveurs de cendres. Son nom importe peu : nous dirons seulement qu'il était connu des téphrapotes sous l'appellation édomite de Samla. Il entra brusquement en matière, comme les gens qui savent le prix du temps.

— Il ne peut y avoir de secret entre nous, dit-il à Jean. Voici Flavio; me voici, moi, qui suis venu exprès pour connaître tes raisons. Pourquoi, au mépris de ton serment, refuses-tu le poste qui t'est confié?

Jean, qui malgré ses raideurs apparentes se savait coupable, qui du reste n'aurait jamais consenti à reconnaître qu'il répudiait une mission périlleuse afin de ne point quitter sa maîtresse, Jean se jeta

dans les divagations; il s'élança à travers la politique, espérant échapper ainsi à l'aveu qu'il redoutait. N'était-ce pas une folie, en ce moment où l'Europe dormait dans une paix profonde, de vouloir soulever un pays où les buveurs de cendres n'avaient jamais éprouvé que des défaites, depuis Campanella, qui subit sept fois la torture, jusqu'aux frères Bandiera, qui furent fusillés? Il était résolu tout aussi bien qu'un autre à jouer sa vie dans une entreprise désespérée, mais à la condition du moins qu'elle fût utile, et qu'elle ne servît pas de prétexte à faire peser sur les peuples des oppressions plus dures. Nul mieux que lui ne connaissait les provinces méridionales, puisqu'il les avait longtemps habitées : il affirmait qu'elles n'étaient point prêtes, que le pays, écrasé sous le double despotisme du clergé et du roi, n'aurait pas un écho pour répondre à des cris de délivrance, que l'expédition projetée était absurde, impossible, et que le mieux à faire était d'y renoncer. — Et puis, ajouta-t-il, qu'irions-nous faire dans les Calabres, à Naples même? Est-ce là l'ennemi que nous avons juré de combattre? A quoi bon disséminer nos forces, dévoiler nos projets dans des opérations mal combinées, qui ne peuvent réussir? L'ennemi n'est pas là, l'ennemi est à Rome; une fois lui renversé, tout ce qui l'entoure tombe comme par enchantement. Si vous voulez sérieusement établir la liberté dans le monde, détruisez le principe même qui lui est contraire; comblez la source d'où découle toute autorité, car, tant qu'elle jaillira, il se trouvera des gens qui iront y boire.

— Si tu savais jouer aux échecs, répondit Samla, tu ne parlerais pas ainsi. Pour prendre le roi, il faut avoir enlevé tous les pions qui l'entourent. Tu t'es jeté dans la traverse, au lieu de prendre franchement la grand'route : tu refuses de partir, non point parce que tu juges l'expédition mal conçue, mais parce que tu es amoureux d'une femme que tu as enlevée à Flavio, et parce que tu crains de la quitter.

— Est-ce Flavio qui t'a dit cela? s'écria Jean, prêt à se lever.

— Reste en paix, reprit Samla. Ce n'est point Flavio. Pourquoi feins-tu de le soupçonner, toi qui le sais incapable d'une action seulement douteuse? Je sais votre histoire à tous deux, peu importe comment et par qui. Jean, tous les torts t'appartiennent, et tu les aggraves singulièrement en manquant par faiblesse à l'œuvre qui a le droit de te réclamer. De quelle misérable argile as-tu donc été pétri pour te laisser arrêter par une femme sur le chemin de ton devoir? Qu'est-ce qu'un sentiment de cet ordre absolument secondaire en présence du but que nous poursuivons? Chacun de nous, sache t'en souvenir, a juré de dire aussi à celle qui voudrait le retenir : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Tu

t'es donné à une abstraction, et la femme, qui est un être essentiellement relatif, ne peut la comprendre. Nous sommes des solitaires, la compagnie des femmes est mauvaise pour nous, ne l'oublie jamais. Vois où cette créature dont tu es fou vous a conduits tous les deux. Te voilà, toi, notre homme d'action par excellence, notre porte-glaive, devenu plus débile qu'un vieux prêtre qui a peur de l'enfer; voilà Flavio, notre lumière la plus vive, notre projection de pensée la plus lointaine, qui s'étiole, s'obscurcit et s'en va, sans pouvoir se reconnaître au milieu de ses idées troublées. Faudra-t-il donc, comme aux enfans, vous faire épeler la Bible et vous faire réciter chaque soir, avant de vous coucher, l'histoire de Samson et de Dalila? Morbleu! soyez des hommes! Vous n'êtes faits pour être ni des maris ni des amans! Amusez-vous, si cela vous plaît, mais, par le ciel! ne donnez rien de votre cœur, rien de votre cerveau, à ces êtres inférieurs et sensuels qui prennent un homme comme un singe prend une noix, et le rejettent après l'avoir dévoré! Manou a dit : « Dieu a donné aux femmes l'amour de leur lit, de leur siége et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchans, le désir de mal faire et la perversité, » et il a eu raison. Savez-vous à qui vous ressemblez avec vos tristes amourettes? Vous ressemblez à ces dompteurs de lions qui se laissent manger benoîtement par la bête féroce. Soyez chastes, si vous voulez être forts, ou du moins soyez assez forts pour savoir être chastes. Notre œuvre est une œuvre de justice. Rappelez-vous ce mot du philosophe : « La femme est la désolation du juste! »

— Tu as tort, Samla, dit Flavio de sa voix grave. La femme dont tu parles n'a point le cœur faible : elle m'a suivi autrefois en Sicile, et elle est très capable de suivre Jean dans les Calabres.

— Ah! c'est une Clorinde alors? reprit Samla en faisant un geste dédaigneux qui se perdit dans l'obscurité. Soit : elle a toutes les vertus et tous les charmes, j'en conviendrai, si vous le voulez; mais elle n'en est pas moins un danger pour vous deux, et vous savez que nous avons l'habitude de ne point laisser les obstacles sur notre route. Elle vous a brouillés, ce qui est déjà un crime; sachez l'empêcher d'en commettre un autre. Il faut que l'insurrection des Calabres ait un chef. Jean est désigné. Qu'il parte. C'est pourtant cette femme qui s'y oppose!

— Comment s'y opposerait-elle? dit Jean : elle ignore absolument notre projet.

— Alors, répliqua l'inflexible Samla, c'est toi qui refuses de partir à cause d'elle, ce qui revient au même. De toute manière, elle est l'obstacle. Réconciliez-vous, il le faut; donnez-vous le baiser de paix. Jean, il est nécessaire que Flavio te mette au courant de toute

l'affaire; Flavio, tu dois rester en communication avec Jean, afin d'être prêt à le seconder ici au besoin. Cette femme s'élève entre vous, ayez la volonté des grands cœurs, et renoncez à elle. Si vous n'y voulez renoncer, vivez près d'elle à votre guise, comme vous l'entendrez; mais restez unis, car cela est indispensable. Il y a deux êtres en vous, ne l'oubliez jamais : l'homme et le buveur de cendres. Si l'homme souffre, tant pis pour lui; le buveur de cendres n'en doit jamais rien savoir!... Donnez-vous la main! reprit-il avec autorité. Me jurez-vous, à moi qui suis le maître et l'investi, me jurez-vous de vivre en bonne intelligence tous les deux ensemble, loin de cette femme ou près d'elle, de faire taire vos dissensions, et de n'agir qu'au profit de notre œuvre?

— Je le jure! dit Flavio en serrant la main de Jean.

— Je le jure, dit Jean, dussé-je en crever de rage!

— Bien, reprit Samla, j'accepte votre promesse; je sais que vous la tiendrez. Jean, c'est toi qui es la mauvaise tête en tout ceci. Écoute Flavio, il est ton aîné, et son intelligence vaut mieux que la tienne. Tu as huit jours pour te rendre au lieu désigné et te mettre à la tête des hommes qui t'attendent : partiras-tu?

— Oui, répondit Jean.

— Flavio, dit Samla, si, dans huit jours, Jean, saisi d'une nouvelle défaillance, n'est pas à son poste, tu prendras sa place, et tu marcheras droit sur Cosenza.

— C'est bien, dit Flavio.

Ils restèrent jusqu'au jour causant de leurs projets, les discutant, les modifiant selon les éventualités possibles. Quand l'aube raya le ciel d'un trait blanchâtre, Samla se leva; il embrassa les deux amis.

— C'est bien entendu, leur dit-il, vous pouvez être hommes à vos momens perdus; mais avant tout vous êtes des buveurs de cendres.

— Oui, et que Dieu nous guide! répondirent Jean et Flavio.

Samla donna un vigoureux coup de sifflet, sa barque reparut; il y monta, et bientôt elle se perdit dans l'éloignement, du côté de Comacchio.

Jean était attendri; le parfum de sa vieille amitié, montant de son cœur à son cerveau, avait détendu les fibres de sa colère. Lui aussi, il était tiraillé par des contradictions douloureuses, et malgré ses emportemens il sentait parfois d'une façon cruelle combien son ingratitude envers Flavio était coupable. A cette heure, ému par les derniers instans de son entretien avec Samla, il était décidé à partir; mais, se connaissant lui-même, il craignait que sa résolution ne l'abandonnât et ne vînt encore le faire hésiter au moment suprême. L'idée de quitter Sylverine et de la laisser auprès de Flavio, qu'elle

aimait, lui était insupportable. — Si je pars, se disait-il, il faut qu'elle quitte Ravenne. — Cependant il voulut faire dès à présent acte de courage et d'abnégation; mais ce ne fut pas sans un grand effort sur lui-même qu'il dit à Flavio avant de le quitter : — Viens donc ce soir chez Sylverine, nous passerons la soirée près d'elle.

— J'irai, répondit Flavio. Samla a raison, une femme ne doit jamais s'élever entre nous.

Le soir en effet, ils se rencontrèrent chez Sylverine, heureuse de revoir Flavio, espérant que tout dissentiment était à jamais éteint et se livrant avec naïveté à la joie que lui causait cette sorte de réconciliation; mais il arriva ce que nul des trois n'avait prévu : à mesure qu'ils reprenaient leur ancienne intimité, leur vieux péché remontait en eux et s'emparait de leur cœur. Sylverine, plus en doute que jamais sur elle-même, s'abîmait dans une contemplation intérieure qui ne lui apprenait pas lequel de ces deux hommes elle aimait. Jean sentait sa fureur près d'éclater, il faisait de Flavio un rival redoutable, et craignait de se retrouver vaincu dans le cœur de Sylverine. Quant à Flavio, une tristesse sans nom et pleine de douceur l'avait envahi. Lorsqu'il s'était revu assis à sa place d'autrefois, là même où il avait passé de si bonnes et longues soirées, près de cette femme adorée qu'il regrettait toujours, et dont, malgré ses déboires, il n'avait jamais pu se résigner à désespérer tout à fait, il sentit s'agiter en lui des sentimens non pas inconnus, mais sévèrement refrénés jusqu'à ce jour. Il regarda Jean avec envie, il l'accusa, il oublia le pardon tacite qu'il avait prononcé, il retira pour ainsi dire son indulgence et il se dit : — C'est trop, c'est plus que je n'en puis porter! — Ils causaient néanmoins tous les trois, Sylverine avec un abandon forcé qui ne trompait personne, Jean avec une violence à peine dissimulée, Flavio avec une gravité qui ressemblait bien à du désespoir. Les heures s'écoulaient, minuit avait sonné depuis longtemps, ni Jean ni Flavio ne semblaient penser à se retirer. Sylverine, qui comprenait assez nettement ce qui se passait en eux, laissait parfois et malgré elle échapper un sourire d'orgueil mal déguisé; quand deux hommes souffrent pour la même femme, celle-ci considère que c'est tout bénéfice pour elle. On eût dit en effet que Jean et Flavio restaient en présence moins pour être ensemble que pour se surveiller et se garder mutuellement. Chacun d'eux redoutait de laisser son compagnon seul avec Sylverine. Ils se sentaient invinciblement gagnés tous les trois par la fatigue de cette longue veillée, où chacun, tout en suivant le cours douloureux de ses propres pensées, se mêlait à la conversation et parlait le plus souvent comme un être inconscient de ses paroles. Le jour se leva et éclaira leur visage pâli.

— Bonsoir, dit Sylverine en leur tendant les mains, et à bientôt!

Les deux hommes se prirent instinctivement le bras et sortirent ensemble. Longtemps et sans parler ils marchèrent côte à côte. Ce fut Flavio qui le premier rompit le silence.

— Cela ne peut durer, dit-il; j'ai eu tort de t'accompagner chez Sylverine; j'ai senti toute ma tendresse qui revenait en moi, j'ai été jaloux de toi, et j'ai souffert de te voir auprès d'elle.

— Tu as raison, répondit Jean, la situation est intolérable; je ne veux cependant pas en arriver à te haïr, et je comprends que j'en viens là fatalement. Il n'y a de repos ni pour toi ni pour moi tant que l'un de nous ne sera pas loin d'elle. Il faut en finir!

— Un de nous doit se sacrifier, dit Flavio.

— Lequel? demanda Jean avec terreur.

Flavio ne répondit pas; ils marchaient silencieux, poussant de leurs pieds les brindilles de sapin tombées du haut des arbres. Le soleil apparaissait à l'horizon, la ville s'était éveillée; des femmes déguenillées, des enfans, passaient dans la forêt et y ramassaient le bois mort. Flavio les regardait et s'était arrêté : en voyant cette misère qui n'avait d'autre souci que la dure préoccupation du pain quotidien, il eut un mouvement d'envie et il s'écria : — Ah! comme ils sont heureux! — Puis il secoua sa rêverie, et, se tournant vers Jean : — Écoute, lui dit-il, il faut aller dans les Calabres; tu aimes Sylverine, et tu voudrais ne pas partir; j'aime Sylverine, et j'ai le droit de rester ici. Cela importe peu; seuls nous sommes juges de nos droits et de nos devoirs. Si nous allons la trouver de nouveau et si nous l'interrogeons, elle nous répondra encore : « C'est vous deux que j'aime! » et nous retomberons dans nos angoisses. Que le sort décide entre nous, ô mon cher Jean! Y consens-tu?

— Soit! répondit Jean. Ah! tout ceci est affreux!

— Ce que Dieu fait est bien fait, reprit Flavio; que nos passions du moins servent à l'œuvre commune! Ce soir nous irons ensemble chez Sylverine, et celui de nous à qui elle adressera d'abord la parole partira demain pour les Calabres. Le veux-tu?

— Je le veux, dit Jean.

Ils passèrent la journée ensemble chez Flavio, qui mit son ami au courant de tous les projets préparés; il lui indiqua le point du golfe de Tarente où le débarquement devait se faire, lui expliqua sur quelles ressources il devait compter, où était l'argent, où étaient les armes. Quand la nuit fut venue, ils n'avaient plus rien à s'apprendre. Ils sortirent pour se rendre chez Sylverine; l'instant était grave, le sort qui allait être prononcé sur eux ne pouvait leur laisser que bien peu d'espérance; le vaincu pouvait trouver la mort dans son aventure; en tout cas, ne renonçait-il pas à celle qu'il aimait?

Quand ils arrivèrent devant la porte de la maison, ils s'arrêtèrent; ils se serrèrent la main avec force : — Du courage! se dirent-ils en même temps, comme s'ils s'étaient trouvés en présence d'un danger inévitable.

— Bonsoir à tous les deux! dit Sylverine en les voyant entrer. Ils lui répondirent par un signe de tête et s'assirent : elle faisait de la tapisserie; sans lever les yeux, elle reprit : — Pourquoi n'êtes-vous pas venus me voir dans la journée?

Nul ne répondit. Étonnée de ce silence, elle regarda alternativement Jean et Flavio; elle vit leur pâleur.

— Qu'avez-vous donc? leur demanda-t-elle. Puis, n'obtenant pas de réponse et s'étonnant : — Mais qu'y a-t-il au nom du ciel? êtes-vous muets?

Tous deux ils détournèrent la tête, comme pour éviter une interpellation directe; elle se leva, vint à Flavio, lui prit la main.

— Voyons, Flavio, lui dit-elle; j'ai du courage, réponds-moi. Pourquoi ne me parles-tu pas?

Flavio sentit perler sur son visage cette sueur imperceptible qui est comme la rosée des émotions violentes, et il répondit d'une voix étranglée :

— Un mouvement est préparé vers Cosenza; l'un de nous doit aller en prendre la direction.

— Lequel va partir? s'écria-t-elle. Je pars avec lui.

— Quelle folie! dit Flavio. Ce sont des fatigues sans nombre à supporter; je ne veux pas que tu partes.

— Je veux partir et je partirai, reprit Sylverine; tu m'as vue à l'œuvre, tu sais ce que je puis faire; c'est décidé, je le veux. Qui de vous deux va en Calabre? Est-ce toi, Jean? est-ce toi, Flavio?

Jean baissait la tête sans oser répondre. Flavio fit un effort suprême et répondit : — C'est Jean; il part dans un mois.

Flavio avait reconquis tout son calme; Jean se tenait immobile et comme écrasé sur sa chaise. Sylverine lui mit la main sur la tête.

— J'irai avec toi, mon pauvre Jean, dit-elle, et tu verras que je ne suis pas mauvais compagnon de route.

— Oui, reprit Flavio, comme continuant sa pensée; Jean partira dans un mois, l'expédition sera courte; elle a des chances de réussir; si tout va bien, j'irai vous rejoindre. Du reste, je n'ai pas de temps à perdre moi-même, car c'est moi qui dois tout préparer. Je pars demain pour les côtes de Toscane afin de faire disposer un navire et organiser les derniers arrangemens; dès que tout sera terminé, je reviendrai ici, et Jean partira.

Un soupçon traversa l'esprit de Sylverine; elle regarda fixement

Flavio dans les yeux et lui dit : — Tu ne mens pas? tu ne t'éloignes que pour un mois, et ensuite tu reviendras ici?

— T'ai-je jamais trompée? répondit Flavio en baissant les paupières.

Jean se leva comme pour parler; mais le courage lui manqua, et il se rassit sans avoir dit un mot; il se faisait pitié, et se disait : Que puis-je donc penser de moi?

Ils passèrent une partie de la nuit à causer de l'expédition projetée. Sylverine, toute ravie de sortir de sa vie monotone, battait des mains, riait et disait à Jean :

— Tu verras comme je marche bien, et que je n'ai pas peur des coups de fusil.

Les deux amis sortirent ensemble. — Ah! qu'as-tu fait? dit Jean.

— Ce qui était convenu, répondit Flavio; celui à qui elle parlerait le premier ne devait-il point la perdre? qu'aurais-tu pensé, si, parce que je partais, je l'avais emmenée avec moi?

Le matin, Flavio alla dire adieu à Sylverine; il eut le courage de ne point paraître ému, malgré tout ce qui se déchirait en lui. — Dans trois semaines au plus tard, lui dit-il, je serai de retour.

Jean et Flavio eurent une dernière conférence. Au moment de se séparer peut-être pour ne plus se revoir, Jean eut une défaillance. — Reste, dit-il, c'est à moi d'aller là-bas; je n'accepte pas ton sacrifice.

— Il est nécessaire, répondit Flavio; nous sommes de ceux qui ne se retournent pas quand la route est commencée. Je te lègue Sylverine. Adieu, frère, et sois heureux!

— Si tu as besoin de moi, appelle-moi, j'accourrai, reprit Jean. Quel sera le mot de passe, si tu as à m'envoyer un émissaire?

Flavio étendit la main vers la table, y prit un volume de Dante, l'ouvrit et lut ce vers du vingt-septième chant du *Paradis : — O difesa di Dio! perche pur giaci?* « ô justice de Dieu! pourquoi dors-tu? » Celui qui viendra de ma part te dira la première moitié du vers, et tu lui diras la seconde moitié.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. — Si tu meurs, cria Jean, c'est moi qui t'aurai tué.

— Sois en paix, répondit Flavio, la destinée n'est-elle pas notre maîtresse à tous? Va-t'en, retourne chez Sylverine, laisse-moi seul; je n'ai point besoin de m'attendrir. Que Dieu te garde!

— Que Dieu te mène!

Ils se séparèrent. Flavio marcha seul vers la mer; une grande barque l'attendait, il y monta : on hissa la voile, on partit. Il regarda les côtes qui s'éloignaient; bercé par le bruit monotone du sillage, il se sentait sombrer dans un abîme de tristesse, son cœur

se souleva, et il pleura abondamment. Il pria, non pas le Dieu de telle religion, mais le Dieu inconnu, entrevu, que nous cherchons, et qui dans ses mains fermées garde cette justice que nous attendons encore. Deux heures après son départ, la forêt de Ravenne, cette forêt qui abritait tout ce qu'il aimait, ne lui apparaissait plus que comme une imperceptible ligne obscure presque confondue avec le ciel.

Sylverine fut triste du départ de Flavio; elle avait des inquiétudes vagues que Jean ne savait point distraire, car il était lui-même en proie à des angoisses continuelles. Sa raison, ferme et lucide quand la passion ne l'aveuglait pas, lui montrait à quel point son égoïsme avait été criminel. Pour s'étourdir et fuir ses propres tourmens, il avait beau se répéter que l'expédition réussirait, que la gloire en serait pour Flavio; il ne pouvait arriver à se croire lui-même quand il se parlait ainsi, car il ne se faisait guère d'illusion, et il savait mieux que personne de combien de périls une telle aventure était menacée. A certains momens où sa pensée arrivait au dernier degré d'acuïté, il avait de tels battemens de cœur qu'il en suffoquait. Il était devenu triste, et lui, si expansif d'ordinaire, il gardait de longs et profonds silences auxquels il était impossible de l'arracher. A aucun prix, il n'aurait voulu avoir quitté Sylverine, et cependant il eût voulu être à la place de Flavio, car là était son devoir, et il le savait bien. La pensée de Flavio le possédait, il ne pouvait l'arracher de son esprit; cette obsession l'irritait, le fatiguait outre mesure. Il se le représentait marchant en fugitif sur les montagnes, vivant au hasard des sources et des fruits sauvages, repoussé par les pâtres auxquels il demanderait un abri, traqué comme une bête féroce par les paysans armés de faux, vendu par son hôte d'un moment, arrêté, garrotté, emprisonné, condamné, pendu! Il succombait à tant d'angoisses, et, faisant cet égoïste retour sur soi-même que nous faisons tous quand nous souffrons d'une infortune méritée, il s'écriait : Suis-je assez malheureux!... Il ne pouvait tenir en place; le repos lui était odieux; il sortait, il rentrait, il s'agitait dans son oisiveté et dans son inquiétude; il voulait partir, il ne partait pas. Il accablait Sylverine de reproches étranges auxquels elle ne comprenait rien; il allait sur les bords de la mer, y restait de longues heures, regardant vers le sud, comme si quelque brise venue des Calabres eût pu lui parler de son ami.

Trois semaines et plus s'étaient écoulées; Sylverine s'inquiétait : — Il est singulier, disait-elle à Jean, que nous n'ayons reçu aucune nouvelle de Flavio. — Jean devenait brutal pour éviter de répondre. Afin de le calmer, Sylverine lui parlait alors de l'expédition projetée pendant laquelle elle comptait le suivre. — Quand partirons-nous?

disait-elle. — Jean n'y tenait plus; il sortait, et souvent elle ne le revoyait pas de la journée. — Qu'a-t-il donc? que me cache-t-il? — Elle se doutait bien que Flavio était pour quelque chose dans le trouble de Jean, mais elle croyait à un nouvel accès de jalousie et ne prévoyait guère la vérité.

Les voyageurs qui ont parcouru l'Italie à l'époque où se passe cette histoire trouveront fort simple qu'une insurrection ait eu lieu dans les Calabres et que les pays voisins ne l'aient pas su immédiatement. En effet, les journaux étaient muets, la police exerçait une surveillance impitoyable; la poste ne respectait guère le secret des lettres, l'on arrêtait sans miséricorde les porteurs de mauvaises nouvelles. On pourra se rendre très nettement compte de cette absence radicale de communications en se rappelant qu'à une époque plus récente, pendant la guerre de Crimée, la *Gazette officielle du royaume des Deux-Siciles*, seul journal alors de toutes les terres napolitaines, ne publia pas une ligne qui pût laisser soupçonner qu'une longue guerre, à laquelle cinq puissances, dont une italienne, prenaient part, se poursuivait en Orient. Une lumière, d'où qu'elle vînt et quelle qu'elle fût, pouvant allumer un incendie, il fallait d'abord, et n'importe comment, éteindre toutes les lumières. Les Calabres étaient donc agitées déjà depuis quelques jours, et Ravenne ne s'en doutait même pas.

Cependant un bateau caboteur venu de Brindisi apporta la nouvelle de l'insurrection, qui bientôt circula et grossit en se répandant. Un matin, une des domestiques de Sylverine, qui revenait du marché, entra chez sa maîtresse et lui dit : — Madame sait-elle qu'on se bat dans les Calabres, du côté de Cosenza?

Ce fut un jet de lumière pour Sylverine : elle comprit tout. Pendant qu'elle s'habillait à la hâte, la servante lui racontait ce qu'elle avait appris, que les insurgés avaient été battus par les troupes royales, que le chef était pris, que c'était un fort bel homme, et qu'on allait l'envoyer à Naples pour y être jugé et exécuté. Sylverine ne répondait rien, mais de temps en temps elle disait : — Mon Dieu! mon Dieu!

Elle courut chez Jean : — Malheureux, où est Flavio? lui cria-t-elle.

Il essaya de balbutier une réponse évasive.

— Tais-toi, reprit-elle avec emportement, je sais tout. Tu es un lâche! ta place était à ses côtés. Il est là-bas dans les Calabres; que fais-tu ici?

Jean se jeta à ses pieds. — Écrase-moi, lui dit-il; je t'aimais, je t'adorais, je n'ai jamais pu me résoudre à te quitter... Nous avons tiré au sort, ma chère Sylverine; Flavio a perdu, il est parti.

Il lui raconta tout, leurs luttes, la visite de Samla, leur résolution dernière, le départ de Flavio. Il pleurait. — Ah! je ne le sais que trop, disait-il, je ne mérite ni pitié, ni pardon; mais tu m'as rendu fou, et pour l'amour de toi je ne sais quel crime je ne commettrais pas!

— On dit qu'il est battu, qu'il est pris! s'écria Sylverine; notre poste est là où il souffre; c'est notre Flavio, il faut le sauver... Tous ces bruits doivent être exagérés. Qui sait la vérité dans ce pays de mensonge? Partons vite, peut-être est-il temps encore.

— Oui, partons, et dussé-je y périr, nous irons jusqu'à lui. Dans une heure je suis prêt; allons droit à Livourne, là j'aurai vite un bateau qui nous mènera directement à Pola : c'est le plus court et le plus sûr.

— Si nous ne le sauvons pas, reprit Sylverine, Jean, écoute bien mes paroles, je ne te reverrai de ma vie.

Ils allaient se séparer pour hâter leur départ, lorsqu'ils entendirent heurter à la porte. Jean ouvrit et se trouva face à face avec un homme vêtu en matelot.

— Jean Scoglio? dit l'homme.

— C'est moi, répondit Jean.

— *O difesa di Dio!* dit l'homme à voix basse.

— *Perche pur giaci?* répondit Jean, et, se tournant vers Sylverine, il s'écria : — Des nouvelles de Flavio!

L'homme enleva lestement un de ses gros souliers, fit sauter la semelle à l'aide d'un couteau, en tira un papier scellé placé sous l'empeigne, et le tendit à Jean.

Jean brisa le cachet. L'enveloppe contenait une lettre pour Sylverine et un billet pour Jean. Le billet n'avait que trois mots : « Tout est perdu. » Il y eut un moment de stupeur. Jean et Sylverine se regardaient sans oser se parler. L'homme s'était assis et essayait paisiblement de raccommoder son soulier.

— Lis donc vite! s'écria Jean, qui le premier revint à lui.

Instinctivement Sylverine regarda du côté de l'inconnu, qui surprit ce geste de défiance.

— Ah! que je ne vous gêne pas! dit-il; il n'y a pas plus de huit jours que j'étais encore aide-porte-clés à la prison de Cosenza; je connais toute l'histoire, vous pouvez en parler devant moi.

Sylverine ouvrit la lettre de Flavio, et voici ce qu'elle lut :

« Je t'ai trompée; me le pardonneras-tu, ma fille chérie? Jean te racontera notre triste histoire, et tu verras que je n'ai pu faire autrement que de te cacher le but de mon voyage. Je connaissais trop la vaillance de ton cœur, je sais que tu m'aurais accompagné, si tu avais su vers quelle destinée je marchais. Cela ne pouvait être. Tu

devais être perdue pour l'un de nous : j'ai accepté l'arrêt du sort, et je suis parti. Pourquoi nous plaindre? Il y a dans tout ceci une justice supérieure devant laquelle je m'incline. Chaque homme dans cette vie n'a qu'une part de bonheur; c'est toi qui étais la mienne. Devais-je donc te posséder toujours? Hélas! non, car la loi de Dieu n'admet point d'exception. Je serais ingrat d'accuser le destin : il m'a donné en toi et par toi toute la félicité à laquelle je pouvais prétendre. Je t'ai perdue quand l'heure de te perdre a sonné. J'ai pour toi une tendresse sans égale, et à ta pensée je ne sens dans mon cœur qu'une douceur infinie. Surtout ne te reproche rien; nous sommes de ceux qui sont nés pour la défaite. J'obéis à ma destinée : tu as été l'instrument, voilà tout; tu es innocente, ne t'accuse jamais.

« C'est de la prison de Cosenza que je t'écris; j'y suis depuis trois jours, sous une surveillance rigoureuse, il est vrai, mais qui me laisse cependant la possibilité de te dire et de t'envoyer mon dernier adieu. Tout est fini : je ne suis pas homme à me leurrer de vaines espérances : mes jours sont comptés, je le sais; le dernier sera le bienvenu. Peut-être, en me donnant beaucoup de mal et en risquant de compromettre bien des personnes, pourrais-je arriver à retrouver la clé des champs; mais à quoi bon? Recommencer ma vie d'autrefois, renouveler cette lutte énervante qui ne mène jamais à la victoire, rouler encore le rocher de Sisyphe qui toujours et toujours retombe, non certes, je suis trop las; j'ai besoin du bon sommeil éternel. Te souviens-tu du mot de Luther en regardant les tombes du cimetière de Worms : « Je les envie, parce qu'ils reposent? » Grâces soient rendues à Dieu! je n'aurai bientôt plus rien à leur envier. Sois calme, et que Jean ne se désespère pas. J'étais le plus âgé, je devais partir le premier : je ne fais qu'aider un peu la nature, ce qui n'est pas un grand mal. Et cependant comme ton pauvre Flavio t'aimait! comme il eût joyeusement donné sa vie pour toi! comme il dormait en confiance, et quel dur réveil tu lui as préparé! Enfin, enfin ne parlons plus de cela. A quoi bon s'attendrir? Ne sommes-nous donc déjà pas tous assez malheureux? Tu ne m'oublieras pas, je le sais : cette pensée me console, et je t'en remercie.

« Prenez toute sorte de précautions là-bas, à Ravenne il est possible qu'on arrive à démêler notre écheveau et à y trouver un fil qui conduirait jusqu'à vous; cela m'étonnerait cependant. Qui sait notre secret? Moi seul ici, et je n'ai pas besoin de te dire que jamais muet de sérail n'a été plus impénétrable que moi. Mes juges s'en exaspèrent, ce qui me laisse fort indifférent. Hier, après mon interrogatoire, le président de la cour martiale est venu dans ma chambre,

et là, tout mystérieusement, il m'a offert non-seulement la liberté, mais encore une somme d'argent assez rondelette, si je voulais lui désigner les vrais coupables, car, disait-il, il ne pouvait voir en moi qu'un instrument passif sacrifié par des ambitieux. Je lui ai nommé immédiatement le roi Ferdinand et tous ses ministres. Cette escapade m'a valu une verte semonce; de plus, hier au soir, pendant le souper, j'ai été mis au pain sec et à l'eau, comme un écolier qui n'a pas su sa leçon. Tout cela est bien pitoyable. Quand je vois par quels moyens les hommes se laissent gouverner, dans quelle abjection on les tient et de quelles raisons on les paie, je me demande par quelle ironie Dieu a doué de parole des animaux pareils. Parfois nous nous imaginons ingénument que l'humanité aspire à la lumière; la plupart des hommes croupissent insensibles dans leurs vices et dans leur ignorance, et y retournent avec empressement, comme des porcs retournent à la fange, quand par hasard on a réussi à les en tirer. Dieu a fait l'homme d'argile, soit : l'homme ne se souvient guère que de cette origine. Dieu veuille que je sois injuste! mais cette lie humaine me soulève le cœur.

« A notre première rencontre, et de notre côté nous étions bien peu nombreux, j'ai battu les troupes royales, qui se sont enfuies à notre attaque comme une volée de pigeons. J'ai marché sur Cosenza, mais on ne tarda pas à être renseigné exactement sur nos forces ou plutôt sur notre faiblesse. Nous avons été cernés, écrasés; on est bravement mort en criant : Vive l'Italie! A la tête d'une quinzaine d'hommes, j'ai pu m'ouvrir un passage, nous avons gagné la montagne, nous dirigeant vers Polichoro, où j'espérais pouvoir m'embarquer. Jamais loups enragés n'ont été traqués comme nous l'avons été; jour et nuit en alerte. Nous étions vaincus, par conséquent nous étions criminels : il est donc naturel que chacun se soit tourné contre nous. C'est une bande de paysans mêlés de gendarmes qui nous a arrêtés. Je te fais grâce du reste. Je croyais avoir déjà bu toute l'amertume de la vie : je m'étais trompé. Ceux-là mêmes que nous étions venus délivrer se ruaient sur nous avec le plus de fureur. Au reste, peut-être étaient-ils justes à leur insu, et ne nous accablaient-ils ainsi que parce que nous avions échoué dans notre entreprise et ajourné encore leurs espérances. Je me suis demandé si ce n'était pas folie de vouloir sauver de tels hommes malgré eux, et si, sous prétexte de remplir un devoir, nous n'obéissions pas instinctivement aux subtils besoins de notre ambition personnelle. Aujourd'hui que tout est fini pour moi, que je suis désintéressé des choses de la terre, que je parle, hélas! déjà comme un revenant, je répondrai : Non... Non, ce n'est pas une folie de sauver l'homme malgré lui-même; c'est un devoir, un devoir absolu, que

Jean ne l'oublie jamais! de guider ces troupeaux vers la lumière. Tout à l'heure, en te parlant d'eux, j'ai été amer, j'ai été injuste, j'ai obéi au ressentiment de ma défaite : j'ai eu tort. On les a volontairement enveloppés d'obscurités confuses, afin de les conduire et de les maintenir dans les abrutissans chemins de la servitude; c'est à nous qu'il appartient d'apporter le flambeau, la torche au besoin. C'est notre devoir, notre seul devoir : celui qui y manque est coupable. Rappelle-toi le mot de Goethe mourant, que si souvent tu m'as entendu citer : « De la lumière! de la lumière! encore plus de lumière! » Ce sont les ténèbres qui empêchent l'humanité de reconnaître sa vraie route : à tout prix il faut les dissiper, à tout prix!

« Je te parle de moi, de ce que je pense : qu'importe? De quoi douterais-je? N'ai-je donc pas traversé l'histoire, et ne sais-je pas qu'il y a toujours quelque part une vestale qui veille sur le feu sacré? Cela suffit pour que jamais il ne s'éteigne et pour qu'un jour il illumine le monde. Je meurs donc en paix, dans ma foi inébranlable. Je suis arrivé à cette dernière heure où l'on se retourne tout entier vers sa vie écoulée. Que ferais-je si, par un miracle, il m'était donné de revenir à l'existence, à la jeunesse, et de choisir ma destinée? Je recommencerais, car ma voie était juste et mon cœur était pur. Jean, mon enfant bien-aimé, continue notre œuvre imperturbablement, et tu auras dans l'âme la paix promise aux hommes de bonne volonté.

« Quand tout doit-il finir tout à fait? Je ne le sais pas, et je ne m'en inquiète guère. La vie est une maladie mortelle; chaque jour qui s'écoule conduit vers la guérison; l'essentiel est de guérir, n'importe quand et comment. Je crois bien cependant que ce ne sera pas long; on se dépêche ici, on a hâte d'en finir. Quant à moi, je ne suis ni pressé, ni inquiet; je suis indifférent. Quand la grande consolatrice viendra, nous nous donnerons le baiser de ceux qui s'aiment.

« Ne va pas t'imaginer d'ailleurs qu'on me fait souffrir ici. Non pas : je suis relativement bien traité; ma chambre est fort grande, par ma fenêtre je vois la ville en amphithéâtre sur la colline, et je peux même apercevoir la place où les soldats d'Alaric enterrèrent leur général en détournant le fleuve. Hier j'étais à ma croisée; une femme qui passait en allaitant un enfant m'a aperçu; elle a deviné sans doute qui j'étais : elle s'est agenouillée et a levé son enfant vers moi, comme pour me demander ma bénédiction sur lui. Cela m'a fait mal : j'ai été me jeter sur mon lit, et j'ai beaucoup pleuré en pensant à toi.

« L'homme que je t'envoie est sûr; il nous appartenait de loin. Jean l'expédiera à Samla, qui fera pour lui ce qu'il y a à faire.

« Je voudrais bien t'embrasser, te serrer une fois encore, avant de mourir, sur ce cœur qui t'adorait. Cela ne se peut : que la volonté de Dieu soit faite! Si pendant les heureuses années que j'ai vécu près de toi je t'ai fait quelque peine, pardonne-le-moi, et garde-moi le souvenir qu'on doit à ceux qui ont beaucoup aimé. Tu sais bien que je mourrai avec ton nom sur les lèvres. Adieu, Jean; adieu, Sylverine; soyez heureux, et n'oubliez pas

« Votre FLAVIO. »

Le visage baigné de larmes, Sylverine se tourna vers l'homme. — Dis-moi tout, je veux tout savoir, lui dit-elle.

— Que vous apprendrai-je? répondit-il. Quand je suis parti, il n'était pas encore condamné; la sentence devait être prononcée le lendemain ou le surlendemain. Ah! c'est un grand cœur! A la fin, les juges osaient à peine lui parler.

— Mais si tout n'est pas fini, s'écria Sylverine, il y a peut-être encore de l'espoir. Ah! mon Dieu! être si loin! Nous pouvons peut-être le sauver.

L'homme secoua la tête. — Une fois le jugement prononcé, on enverra sans doute la procédure à Naples. Dans ce cas, il se passera quelques jours avant que la sentence soit exécutée; mais comment le sauver? Croyez-vous pas qu'ils lâcheront jamais une proie pareille?

— Qu'importe? reprit Sylverine. J'irai à Naples; je suis femme, on me laissera entrer partout. J'irai chez le roi, je me jetterai à ses pieds. Jean, il faut partir, tout de suite, à l'instant!

— Partons, répondit Jean d'une voix si étouffée qu'on l'entendit à peine, et si le roi te refuse sa grâce, je l'enverrai demander sa propre grâce à Dieu.

Une heure après, ils roulaient à grande vitesse sur la route qui va de Ravenne à Livourne en passant par Florence. Ils ne se parlaient pas. Enfoncé dans un coin de la voiture, chacun s'absorbait dans ses pensées. Sylverine pleurait et parfois poussait un cri en se tordant les mains; Jean, silencieux et farouche, ressemblait à un lion enchaîné. Une fois ou deux il entra en fureur contre les postillons, qui pourtant n'en pouvaient mais, et fouettaient leurs chevaux à tour de bras. Ils arrivèrent à Livourne, ville maritime en relations perpétuelles avec les autres ports de l'Italie, toujours ouverte aux idées d'émancipation et écoutant d'une oreille avide les bruits révolutionnaires qui peuvent venir des autres pays. Là aucun doute ne put leur rester. Flavio était mort. La sentence de la cour martiale avait été exécutée dans les vingt-quatre heures. Couvert du drap noir des parricides, la tête voilée d'un crêpe, les mains atta-

chées derrière le dos, il avait été conduit, hors de la ville, près de la chapelle Santa-Maria. Il offrit sans pâlir sa poitrine aux soldats, et tomba foudroyé, la face en avant, sans prononcer un mot.

Sylverine, qui contenait son cœur à deux mains, écouta ce lugubre récit, les yeux fixes et plus pâle qu'une morte, puis elle fut saisie d'un accès de rage folle, et, courant vers Jean, elle lui cria : — Caïn! Caïn! Caïn!

Un flot de larmes abattit cet orage; elle retomba assise, épuisée, comme mourante. Jean s'agenouilla devant elle; il lui baisait les mains, il sanglotait avec la souffrance aiguë de ceux qui ne savent point pleurer, et il répétait : — Je l'ai tué! je l'ai tué!

— Oui, tu l'as tué! lui dit Sylverine en le regardant avec un mépris si profond qu'il en fut atterré; oui, tu l'as tué! C'est ton égoïsme et ta lâcheté qui l'ont poussé vers une mort qui ne l'attendait pas. Tais-toi, ne te défends pas! Tu lui as volé sa maîtresse, et tu l'as envoyé à ta place vers des dangers que tu n'osais pas affronter! Je ne veux plus te voir.

Il voulut balbutier une réponse, elle ne l'écouta pas, elle le repoussa du pied. — Va-t'en, reprit-elle, tu me fais horreur! J'ai été folle de t'aimer ou plutôt de croire que je t'aimais; c'est lui que j'aimais, c'est ce cher mort que je ne reverrai plus. Ah! misère de la vie, quel cœur maudit ai-je donc en moi pour avoir pu le tromper, et le tromper pour qui?

Jean tendait les mains vers elle et criait : — Sylverine! Sylverine!

Elle se leva impétueusement, ouvrit la porte, et la lui montrant d'un geste que raidissaient toutes ses colères : — Va-t'en, lui dit-elle, et que je ne te revoie jamais, jamais! Il y a maintenant entre nous un abîme que tu ne franchiras pas : c'est la fosse sanglante où Flavio est couché avec dix balles dans la poitrine. Ne parle pas; va-t'en!

Elle le poussa dehors avec une violence extraordinaire et ferma la porte derrière lui. — O Flavio, s'écria-t-elle, je t'ai trompé pendant ta vie, mais je te jure d'être fidèle à ta mort!

Jean erra toute la nuit; emporté par un tourbillon de colère et de douleur, il alla par les champs comme un insensé, s'arrêtant, se laissant tomber au pied des arbres, pleurant, marchant à grands pas, criant de fureur et montrant le poing aux étoiles comme s'il eût voulu insulter Dieu et le défier. Les contradictions les plus étranges se heurtaient dans sa tête; parfois il voulait courir à Naples, soulever le peuple, incendier le palais du roi, égorger les soldats, pendre les ministres et faire à Flavio d'effroyables funérailles. Parfois il voulait rejeter le serment des buveurs de cendres, reconquérir Sylverine,

l'enlever et aller vivre avec elle quelque part, dans une maisonnette, près d'un bois, là où nul ne viendrait le troubler. Au matin, comme il passait devant une ferme, un chien s'élança vers lui en aboyant. Il se jeta sur le chien, le saisit par les pattes de derrière, et, s'en servant comme d'une massue, il lui écrasa d'un seul coup la tête sur un mur. La stupidité brutale de cette action le rappela à lui. — Est-ce que je vais devenir fou? se dit-il.

Vers le milieu du jour, épuisé, hâve et défait, il revint à l'auberge où il avait laissé Sylverine. Elle en était partie laissant une lettre pour Jean.

« Je te fuis, lui disait-elle, car je connais ta violence; je vais cacher la honte de t'avoir aimé et le désespoir d'avoir perdu celui que j'aimais. Pourquoi es-tu venu dans notre vie? Avant ton arrivée, nous étions heureux. Ne cherche pas à me rejoindre, tu ne me retrouverais pas. Je ne tiens plus à rien, je n'aime plus rien, je ne veux plus rien. Je vais attendre la mort. Puisse-t-elle me débarrasser bientôt d'une existence que tu as faite insupportable! Adieu, oublie-moi, c'est la seule grâce que je te demande. »

Jean parcourut la ville, il interrogea les capitaines de navires, les conducteurs de diligences; il fouilla les auberges, il questionna les douaniers qui sont de service sur le port, les gendarmes qui gardent les portes : ce fut en vain, il ne put découvrir Sylverine. — Au point du jour, lui dit l'aubergiste, cette dame a payé sa dépense, a remis cette lettre pour vous; puis elle est sortie seule, à pied, et n'est point revenue.

A force de recherches cependant il finit par apprendre qu'elle s'était rendue en *vetturino* à Florence; il y courut, mais là il perdit si bien ses traces qu'il ne put jamais les retrouver. Il ne la chercha pas moins; pendant un mois entier, il s'enquit d'elle et voulut la revoir. Il essaya même de mettre en mouvement les moyens secrets dont disposaient les buveurs de cendres : Samla lui écrivit :

« Nous ne sommes point faits pour calmer des désespoirs d'amour; cette femme est votre mauvais génie; c'est à cause d'elle que Flavio est mort, tâche de t'en souvenir, et prends garde que nous n'allions te demander quelque jour un compte sévère de ta conduite. »

Dans l'état de révolte et d'exaltation où Jean se trouvait, une telle lettre n'était point de nature à le calmer; il répondit à Samla :

« Puisque je ne dois plus être un homme, arrache donc de mon cœur les passions qui s'y agitent; j'appartiens à l'œuvre, soit! mais d'abord je suis aux besoins qui me poussent et que je ne puis vaincre. Dût le ciel m'écraser, je veux retrouver Sylverine, et je la retrouverai. »

Il continua donc ses recherches avec la fougue qu'il mettait en

toutes choses; il fouilla les villes voisines de Florence, courut à Ravenne dans l'espoir qu'elle y serait retournée, osa aller dans la ville de Cosenza, pensant que peut-être elle avait été se cacher là même où Flavio avait péri. Ce fut en vain, il ne put la découvrir. Il en vint à s'imaginer que, pour mieux le fuir, elle avait été s'établir à Rome, dans le camp même de l'ennemi, dans le lieu spécial et périlleux où il ne pouvait pénétrer sans risquer sa tête. On croit facilement à ce que l'on désire. Dès que cette idée se fut emparée de lui, elle lui apparut imposante et précise comme une évidence. Il prit un faux passeport et arriva à Rome vers le moment où les fêtes de la semaine de Pâques y attirent un si grand nombre de curieux. Il visita toutes les auberges, demanda impudemment à la police communication du registre des étrangers, et, au lieu d'éviter les recherches que sa présence pouvait susciter, sembla prendre plaisir à les braver. Il se montrait à toutes les cérémonies de Saint-Pierre, car il espérait y apercevoir Sylverine; il riait au nez des soldats de la garde suisse vêtus comme des valets de carreau, et ne se gênait guère pour faire à haute voix et en public les observations les moins obligeantes pour le gouvernement du pape.

Un jour que, dans les salles du Vatican, il regardait le tableau trop vanté de la *Communion de saint Jérôme*, il entendit derrière lui une voix qui disait : — La communion de saint Jérôme devrait rendre plus prudens ceux qui y ont pris part. — Il se retourna et vit un inconnu qui, le regardant, ajouta : — Il ne faut jamais oublier saint Jérôme.

L'inconnu s'éloigna, et Jean, habitué dès longtemps à ces choses mystérieuses et toujours un peu solennelles, n'eut point de difficulté à comprendre que cette phrase dénuée de sens apparent et qui jouait sur le nom de Jérôme, c'est-à-dire sur le nom de Savonarole, était un avertissement que lui envoyaient les buveurs de cendres.

Il n'en tint compte et persista dans ses recherches. Il alla à Tivoli, à Rocca di Papa, à Castel Gandolfo, à Frascati, partout enfin où il supposa que Sylverine avait pu se cacher. Un matin qu'il marchait dans le chemin ombragé qui entoure le lac d'Albano, il se trouva face à face avec l'homme qui lui avait parlé dans le musée du Vatican. L'homme s'arrêta devant Scoglio et lui dit : — Celle que vous cherchez n'est point ici, vous ne sauriez la retrouver.

— Où est-elle donc? demanda Jean.

— Je n'ai point à vous le dire, répliqua l'inconnu; mais j'ai mission de vous prévenir qu'on commence à ouvrir les yeux sur vous à Rome, et qu'il est temps pour vous d'en partir, si vous ne voulez y rester à jamais!

— Eh! qui donc vous envoie?

— Celui dont vous avez regardé la communion.

— Eh bien! allez lui dire que je me moque de Rome entière, et que j'y saurai rester, si telle est ma volonté.

L'homme eut un sourire de commisération, salua Jean et s'éloigna.

Trois jours après, Jean était retourné à Rome. Un soir qu'il se promenait solitairement dans les espaces déserts qui s'étendent le long des bords du Tibre, au-delà du mont Aventin, trois hommes se jetèrent sur lui, l'enveloppèrent d'un manteau et le poussèrent dans une voiture qui partit au grand trot et ne tarda pas à rouler dans la campagne. Avant le lever du jour, Jean était arrivé au petit port de Fiumicino. Là on le porta sur une grande barque pontée, où l'un des hommes qui l'avaient enlevé lui remit une lettre de Samla. « Ne sauras-tu donc jamais te dominer, lui disait-il, et faut-il que tu nous contraignes à user de tels moyens pour te rappeler à la raison et pour te sauver? L'heure ne tardera pas sans doute à sonner où nous aurons besoin de ton énergie, que tu dépenses si mal; viens vite me retrouver; à ce prix, tu sauras peut-être plus tard où est celle que tu as le tort de chercher. »

Toujours surveillé, mais servi comme un maître par ses compagnons forcés, Jean débarqua à Gênes, et de là se rendit près de Samla, qui, je l'ai dit, habitait *au-delà du Jourdain.*

En voyant Samla, le premier mot de Jean fut: — Où est Sylverine?

— Tu le sauras plus tard, répondit Samla. Et il ajouta avec une expression de tristesse qui n'était point habituelle à son impassible visage : — Le temps où tu pourras la revoir ne viendra que trop tôt pour toi.

Malgré ses révoltes, Jean dut se courber devant cette volonté de fer qui n'avait jamais su plier. On l'accabla de travail pour le distraire de ses pensées; mais rien n'y faisait, et s'il avait pris sur lui de ne jamais plus prononcer le nom de Sylverine, il n'était pas moins occupé d'elle sans relâche et sans cesse. Elle régnait tyranniquement sur son cœur. On eût dit qu'elle s'était emparée de lui pour lui parler de Flavio et le battre de remords que rien n'émoussait.

Deux années s'étaient passées, deux années longues, irritantes. Nulle action n'était venue occuper les violences de Jean, nulle nouvelle ne lui était arrivée de Sylverine; mais il n'était ni plus accoutumé à son malheur, ni plus résigné.

Un jour Samla, plus grave encore que de coutume, entra chez lui et lui remit une lettre : — Tu peux aller la voir maintenant, lui dit-il, tu vas être enfin délivré.

Jean prit la lettre et l'ouvrit en tremblant, car il avait vite reconnu l'écriture de Sylverine. Elle ne contenait qu'une ligne qui semblait tracée par une main défaillante : « Je suis à Pise, je vais mourir, et je voudrais te revoir. »

Jean ne fut point long à se rendre à Pise; il courut chez Sylverine; quand il l'aperçut, il recula d'épouvante; elle n'était plus, comme l'on dit, que l'ombre d'elle-même. Ses yeux enfoncés, cernés de teintes violettes, semblaient flotter dans les orbites trop grandes; les tempes transparentes laissaient apercevoir le sang des veines violettes, une pâleur mate et profonde donnait à son visage une blancheur de cire; ses lèvres amincies s'ouvraient avec peine et découvraient des gencives décolorées; ses mains sèches et longues avaient des gestes vagues d'une incomparable douceur. Elle avait dit vrai, elle allait mourir; elle s'éteignait, lucide et sans souffrance, épuisée par une de ces maladies mystérieuses où l'âme et le corps réagissent l'un sur l'autre, et qui ont pour siége ordinaire le foie ou l'estomac. Un médecin aurait dit : Elle meurt d'une dyspepsie; un philosophe aurait dit : Elle meurt de chagrin; ni l'un ni l'autre ne se seraient trompés.

Un pâle sourire éclaira son visage, une nuance rose et fugitive passa sur ses joues amaigries quand elle vit entrer Jean. — Je suis heureuse de te revoir, lui dit-elle, je n'aurais point voulu m'en aller vers Flavio sans t'avoir encore une fois serré la main.

Ses heures étaient comptées; chacune d'elles, en s'écoulant, augmentait sa faiblesse et amincissait pour ainsi dire le dernier fil où sa vie était suspendue. Jean ne la quitta pas; il s'établit près d'elle, tendre, empressé, désespéré, devenu féminin pour mieux la soigner, et regardant avec épouvante les progrès rapides que le mal faisait de jour en jour. Du reste, elle ne souffrait guère; l'âme semblait quitter peu à peu un corps épuisé. Ils parlaient peu, mais toujours de Flavio. Elle aimait à se rappeler les premiers temps où elle avait connu ce mort si regretté : elle se sentait si près de la mort qu'elle se croyait vieille; parfois elle disait à Jean : — Te souviens-tu, quand nous étions jeunes?

Souvent elle restait de longues heures immobile, silencieuse, les yeux clos, la tête renversée, faisant entendre une sorte de plainte machinale qui remuait le cœur de Jean. Bientôt il lui fut impossible de se lever. La mort venait impassiblement, poursuivant sans relâche et presque régulièrement sa tâche de destruction. Un jour elle sentit une pluie tiède qui tombait sur son front; elle leva les yeux avec effort, et aperçut Jean qui, debout derrière son lit, pleurait en la regardant mourir. Elle n'eut point de convulsion, point d'agonie, point de ces combats terribles où la vie et la mort sem-

blent s'être prises corps à corps. Elle parla de Flavio, tendit vers Jean sa main humide, exhala un léger soupir et mourut.

Jean veilla près d'elle pendant qu'un prêtre murmurait à demi-voix les oraisons consacrées. Il regardait, sans pouvoir en détourner les yeux, ce visage immobilisé pour toujours. Il lui semblait impossible qu'elle fût morte. Une fois il l'appela à haute voix : Sylverine! Sylverine! Il était brisé de fatigue, de douleur, de sanglots.

Un sommeil invincible s'appesantit sur lui; il dormit vaincu, anéanti. Quand il se réveilla, le jour se levait; il alla vers la fenêtre et regarda. Des bandes d'hirondelles voletaient dans le ciel magnifique; une brise fraîche passait en faisant frissonner les arbres; l'Arno coulait pacifiquement avec le bruit doux et monotone d'une plainte éloignée. Quand il se retourna dans la chambre funèbre, il vit Sylverine, sur laquelle la mort effeuillait déjà ses pâles violettes, éclairée par la lumière vacillante des bougies. — Oh! se dit-il, se peut-il que le jour se lève et que la nature soit en fête devant un tel désastre?

Pendant la cérémonie religieuse qui se fit au Duomo, Jean, affaissé sur lui-même, n'ayant plus qu'une conscience confuse de tant d'événemens, comprenant seulement qu'il souffrait d'une façon intolérable, pensait à Sylverine, à Flavio, à l'œuvre des buveurs de cendres; il se sentait vaincu jusque dans la moelle de ses os, vaincu dans sa maîtresse morte, dans son ami mort, dans l'œuvre toujours combattue, toujours défaite. Il se rappelait l'idée mère qui avait dirigé toutes ses actions, et pour laquelle Flavio s'était offert en holocauste, et, regardant la grande lampe de bronze qui descend du plafond par une longue corde dont les oscillations ont révélé jadis à Galilée la théorie du pendule, il se disait comme le grand Pisan : « Et pourtant elle se meut! »

Sylverine repose dans le Campo-Santo, non loin de la fresque où Orcagna a peint le Christ qui découvre ses plaies pour apprendre aux hommes que la vie n'est qu'une longue souffrance. Auprès de l'emplacement où elle dort pour toujours, Jean acheta deux terrains; on devine à quels morts il les destinait.

Enfin délivré, comme lui avait cruellement dit Samla, il revint à son poste, c'est-à-dire à Ravenne; farouche et silencieux, il vécut parmi les hommes comme dans un désert. En 1848, il se jeta dans l'action avec une furie aveugle, comme s'il avait eu personnellement quelque chose à venger. Il fut partout, à Naples, à Curtatone, à Milan. Debout, découvert, au premier rang toujours, il effrayait les plus hardis par sa hardiesse; on l'appelait l'invulnérable, car la mort semblait ne pas vouloir de lui malgré les avances qu'il lui faisait.

Quand il comprit que tant d'espérances s'évanouissaient devant les forces multipliées de la contre-révolution, quand il vit qu'en Hongrie, comme en Italie, comme ailleurs, la cause qu'il aimait allait rentrer encore dans le silence et dans les ténèbres, il conçut avec Samla, qui luttait à Rome même, le hardi projet d'amener en Italie les armées magyares attaquées sur le Danube par l'Autriche et la Russie. A travers des périls sans nombre et des aventures inutiles à raconter, il alla jusqu'en Transylvanie conjurer Bem de venir débloquer Venise et de rétablir une lutte suprême entre l'Adriatique et le Mincio. Il était trop tard : les destinées de la Hongrie, arrêtées par la capitulation de Villagos, forçaient Bem à chercher un refuge en Turquie. Lorsque Jean revint à Venise, là aussi tout était fini. Il se jeta follement dans Ferrare, qu'occupaient les Autrichiens, et voulut renouveler le combat. Il fut pris, jugé et condamné, non point à être fusillé comme un soldat, mais à être pendu comme un bandit.

La sentence, prononcée le matin, devait être exécutée le soir même, au coucher du soleil. Jean était dans son cachot, sur la botte de paille qui lui servait de lit, immobile, absorbé dans les contemplations rétrospectives de sa propre vie, qui lui apparaissait tout entière à cette heure suprême. La porte s'ouvrit, et il vit entrer un moine hiéronymite, de ceux dont la règle est si austère que le peuple de l'Ombrie les prend pour des sorciers.

— Je ne veux point de confesseur, dit Jean d'un ton brutal.

Le moine fit signe au geôlier de s'éloigner, puis, le capuchon rabattu sur les yeux, il marcha vers le prisonnier et lui dit : — *In nomine fratris Hieronymi, salve!*

— Samla! s'écria Jean, reconnaissant la voix. — Il se leva, courut à lui : — Samla, dit-il, je ne veux pas être sauvé!

— Je ne viens point te sauver, reprit Samla, qui, après s'être enfui de Rome, avait trouvé asile dans un couvent de Ferrare; je ne viens point te sauver, car je comprends que tu aies soif de mourir : je viens te demander tes dernières volontés, afin de les exécuter, si cela dépend de moi.

En présence de tant d'écroulemens et en face d'une mort si prochaine, Jean ne pensa qu'à Sylverine : — Samla, dit-il, jure-moi que, lorsque tu le pourras, tu porteras mon corps au Campo-Santo à Pise, et que tu le placeras auprès de celui de Sylverine.

Un sourire de pitié passa sur les lèvres de Samla : — Je te le jure, répondit-il. — Puis il ajouta : — Que veux-tu encore?

— Rien, répliqua Jean; tout ce qui était de moi s'est englouti dans cette passion. En dehors, depuis longtemps, je ne vois plus rien.

Ils s'assirent côte à côte sur la paille, et causèrent comme si la

mort n'eût pas attendu à la porte. Samla parla de ses projets, car chez lui l'espérance était indestructible aussi bien que la conviction. — C'est partie remise, disait-il. Il faut savoir attendre, notre jour viendra!

Puis, après un silence, il dit à Jean : — Es-tu bien certain de ne plus rien désirer?

— Ce que je désirerais, tu n'y peux rien, répondit Jean. Je vais être pendu. Il est fort sot, je le sais, de disputer sur la forme extérieure de la mort; mais faire la grimace en haut d'une potence, devant des gens qui battront des mains, j'avoue que cela me gêne et m'humilie. J'aurais voulu, comme Flavio, mourir debout et devant des fusils.

— Je ne puis te donner les fusils, reprit Samla, mais je puis t'éviter la corde... Tiens, dit-il en lui remettant un petit flacon, voilà toute ma provision de délivrance. Je la gardais pour une occasion solennelle : uses-en, cher enfant, et pars avec cette consolation de n'être point un spectacle pour les curieux et les indifférens.

Deux heures après, lorsqu'on entra dans le cachot de Jean afin de le conduire au lieu de l'exécution, on le trouva raidi et mort, étendu sur le carreau. Autour de lui planait un étrange parfum d'amande amère. Un médecin appelé en hâte constata qu'il était mort foudroyé par une forte dose d'acide cyanhydrique. Le cadavre n'en fut pas moins pendu au gibet, pour l'exemple. On rechercha le moine qui avait pénétré dans la prison, mais on ne put le retrouver.

Le dernier vœu de Jean a été exaucé : il repose auprès de Sylverine. Flavio aussi a été réuni à eux. Dans les premiers jours du mois de septembre 1860, après que Garibaldi vainqueur eut traversé la ville de Cosenza, le corps de Flavio fut retiré de la petite chapelle Santa-Maria, où il avait été déposé. Apporté à l'église métropolitaine, il y fut reçu avec les honneurs militaires, au bruit des cloches qui sonnaient à toute volée; puis, chargé sur un caisson d'artillerie, accompagné d'une escorte, il fut conduit à Pola, embarqué, porté à Livourne, et de là à Pise. Ceux que la vie avait séparés sont aujourd'hui pour jamais réunis dans la mort. Sur leurs tombeaux, on lit simplement leurs noms, — Jean, Sylverine, Flavio, — que traverse une épitaphe d'une seule ligne. Elle est ainsi conçue : « *Eccl.*, c. VII, v. 27. — La femme est plus amère que la mort, et ses mains sont des chaînes. »

MAXIME DU CAMP.

L'ÉVANGILE

ET

L'HISTOIRE

Vie de Jésus, par M. Ernest Renan, de l'Institut, 1 vol. in-8°.

Il y a des livres qui répondent à un besoin si profond des esprits, qui donnent, en paraissant, une satisfaction si pleine à quiconque a soif de vérité et de lumière, qu'après en avoir joui d'abord et les avoir savourés, on se demande, par un retour inévitable, comment cela n'était pas déjà fait, et déjà fait par un maître. On comprend néanmoins que d'abord pendant bien des siècles l'idée d'un livre sur la vie de Jésus n'ait pas pu seulement entrer dans les esprits. Tant que les Évangiles ont été des textes sacrés placés sous la garde d'une orthodoxie vigilante, il n'y avait pas à penser à écrire un pareil livre. Tout ce qu'on pouvait faire était d'ordonner ces documens, de les accorder ensemble, si on pouvait et comme on pouvait, et d'en composer un seul corps de rédaction pour la commodité d'un lecteur édifié. Le XVIIe siècle en était là encore, et nos plus beaux génies ne pouvaient rien de plus sur un tel sujet.

Il y a pourtant un homme que mon imagination se représente quelquefois, comme malgré elle, écrivant cette vie avec une sublime éloquence, car l'imagination peut tout, et ni les vraisemblances historiques ni les conditions mêmes du possible ne suffisent à l'arrêter. Cet homme est Pascal. Il était plein des Évangiles, et ce besoin de précision rigoureuse qui le poursuivait partout lui avait fait essayer, pour lui-même, une de ces concordances dont je par-

lais tout à l'heure. On a retrouvé cet *Abrégé de la vie de Jésus-Christ;* M. Faugère l'a publié. Quant à l'âme de Jésus, nul génie moderne n'a été en commerce plus intime avec elle. Le divin de cette vie obsédait son imagination et son cœur. Il ne lui manquait que la clé du mystère; qui sait s'il ne l'aurait pas trouvée? En toutes choses, on voit Pascal se nourrissant d'abord avec une confiance avide de la science telle qu'on la lui a donnée; puis un rayon, un seul rayon, qui vient à tomber dans son esprit, y ouvre tout à coup des abîmes. Il y a d'ailleurs, il y aurait eu de plus en plus dans sa pensée des cimes si hautes qu'elles reçoivent d'avance des lueurs de l'avenir. Pascal est mort à trente-neuf ans; supposons qu'il ait vécu, qu'il ait retrouvé la force, qu'il ait pu lire le *Traité théologico-politique* de Spinoza : où est-ce qu'une pareille ouverture l'aurait conduit? Effrayé alors d'une lumière que lui seul parmi les siens eût pu supporter, il l'eût enfermée peut-être en lui-même, il eût porté sur lui sa contemplation du vrai Jésus, comme il portait le *memento* de sa vision; il eût tracé en secret, et pour la postérité seule, la véritable idée de celui en qui il avait toujours vécu, et qu'il aurait enfin pénétré jusqu'à son fond. Il y aurait mis sa curiosité obstinée et sa lucidité géométrique et, par-dessus les effusions, les ardeurs du *Mystère de Jésus*... Mais laissons cela, puisque c'est un rêve, puisque Pascal n'a pas vécu, puisqu'il n'a pas fait, puisqu'il n'aurait sans doute pas pu faire un tel livre; laissons cela, et débarrassons M. Renan de ce rival.

Le XVIIIe siècle est venu; la critique, longtemps amassée, fait son explosion, qui est terrible. Voltaire a tout déblayé, et la vie de Jésus semble possible; cependant elle ne se fait pas (1). Voltaire et Jésus, quels pôles opposés! Et par où se ferait la communication de l'un à l'autre? Elle s'était faite pourtant jusqu'à une certaine mesure, et il ne faut pas croire que Voltaire ait traversé les Évangiles toujours raillant et détruisant, et détournant les yeux de l'image sacrée. Dans l'article *Religion* du *Dictionnaire philosophique*, il décrit le songe d'une de ses nuits, songe peuplé de sages avec qui il raisonne; mais, au bout de cette promenade philosophique, voici ce qu'il trouve, et par où le songe s'achève : « Je vis un homme d'une figure douce et simple, qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jetait de loin des regards de compassion sur ces amas d'ossemens blanchis à travers lesquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. Je fus étonné de lui trouver les pieds enflés et sanglans, les mains de même, le flanc percé... — Est-ce aussi par

(1) L'*Histoire critique de Jésus-Christ* (du baron d'Holbach) *ou Analyse raisonnée des Évangiles* est encore de la polémique et non de l'histoire.

des prêtres et par des juges que vous avez été assassiné si cruellement? — Il me répondit *oui*. — Et qui étaient donc ces monstres? — C'étaient des hypocrites... — Vous voulûtes donc leur enseigner une nouvelle religion? — Point du tout, je leur disais simplement : Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, car c'est là tout l'homme. Jugez si ce précepte n'est pas aussi ancien que l'univers, jugez si je leur apportais un culte nouveau. Je ne cessais de leur dire que j'étais venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir... — J'étais près de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était, mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères sublimes. Je le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la vraie religion. — Ne vous l'ai-je pas déjà dit? Aimez Dieu et votre prochain comme vous même... — Eh bien! s'il en est ainsi, je vous prends pour mon seul maître. — Alors il me fit un signe de tête qui me remplit de consolation. La vision disparut, et la bonne conscience me resta. »

Il y a dans ce morceau comme l'impression fugitive de la vie de Jésus selon l'histoire; j'ai voulu le signaler à la curiosité de ceux qui me lisent, et rendre en passant cet hommage au grand émancipateur; mais ce morceau lui-même, que je n'ai pu transcrire sans faire à chaque instant des coupures, témoigne assez que la préoccupation de la polémique et du pamphlet dominait Voltaire (et peut-être les lecteurs de Voltaire) au point qu'ils ne s'en pouvaient pas détacher. Et que d'aspects d'une telle existence et d'une telle œuvre lui seraient restés fermés presque sans espoir! Rousseau semblait pouvoir mieux comprendre Jésus, sauf à le faire quelquefois trop ressemblant à lui-même. Il semble enfin que Diderot, s'il eût pu s'astreindre à faire un livre, aurait dû faire celui-là. Le livre ne s'est pas fait; est-ce seulement parce qu'on n'était pas assez savant? Je crois surtout qu'*on n'osait pas*, car il faut peut-être plus d'audace pour étudier que pour détruire. La société, qui s'amusait du combat et du bruit, qui ne trouvait pas mauvais que du dehors on jetât des pierres dans le sanctuaire, n'aurait peut-être pas souffert qu'on prétendît y entrer comme chez soi, et en prendre possession tranquillement par la science grave et par l'histoire. Les blasphémateurs étaient des brouillons, des enfans perdus, dont le monde pour ainsi dire ne répondait pas; mais les *honnêtes gens* et les esprits *sérieux* semblaient obligés à s'abstenir.

Il est étonnant combien longtemps un terrain qui a été sacré, même quand il n'est plus défendu, peut demeurer ainsi inaccessible. Il est vrai que l'immense bouleversement de la fin du siècle, et les principes de conservation et de restauration auxquels on revint

ensuite, particulièrement dans l'ordre religieux, ont dû être en France un obstacle aux hardiesses de la critique théologique. De là vient sans doute que nos maîtres du XIXe siècle n'ont pas abordé non plus l'œuvre qui restait à faire. Historiens, poètes, philosophes, critiques se sont également écartés avec respect de la grande question. Ni Chateaubriand, ni Guizot, ni Villemain, ni Lamartine, ni Cousin, ni Thierry, ni Michelet, ni Victor Hugo, ni Mérimée, ni Quinet, ni George Sand, ni Sainte-Beuve, n'ont osé écrire la vie de Jésus. Parmi tous ceux-là, on s'étonne surtout que Michelet ne se soit pas laissé tenter. Quelques préparations spéciales pouvaient lui manquer, mais son merveilleux esprit sait si bien se faire sur tout sujet l'érudition dont il a besoin! L'honneur de se placer par une telle étude au centre même, si on peut parler ainsi, de la science et de l'histoire était réservé à une autre génération.

Tandis que l'esprit de la France se taisait, comme de peur de faire trop de bruit, l'Allemagne, libre des inquiétudes et des agitations politiques, travaillait silencieusement et fructueusement. Elle avait pour cela deux grands avantages : d'une part ce génie d'érudition exacte qui lui est propre, que rien ne distrayait de son travail, de l'autre le libre examen que le protestantisme permettait à ses écoles de théologie. Ce n'est guère que des théologiens qu'on pouvait attendre d'abord une étude patiente des textes sacrés et de tout ce qui s'y rattache, et il n'y a que des théologiens protestans qui aient pu se permettre cette étude. C'étaient aussi des protestans, des Anglais, qui avaient préparé la critique de Voltaire. Nous devons au protestantisme plus d'une avance sur le chemin de la vérité. Et pour mesurer au contraire combien l'orthodoxie régnante tenait chez nous la critique historique en servitude, il suffit de rappeler qu'il n'y a pas un seul travail qui se rapporte de près ou de loin aux origines du christianisme dans les mémoires de notre Académie des Inscriptions! La nouvelle critique faisait autre chose que celle dont la philosophie du XVIIIe siècle était sortie. Elle ne contrôlait pas seulement la légende, elle tâchait de l'expliquer; elle n'attaquait plus en bloc l'édifice, elle s'efforçait de l'étudier jusque dans ses moindres détails. Elle ne se bornait pas à dire qu'il ne fallait pas croire, elle cherchait comment on avait cru, et ce que c'était précisément qu'on avait cru. Elle était enfin essentiellement historique. Je ne marquerai pas en détail les progrès divers de cette critique théologique en Allemagne; je dirai seulement qu'elle aboutissait en 1835 à la *Vie de Jésus* du docteur Strauss, qu'il faut plutôt appeler *Critique de la vie de Jésus* (1). La traduction que M. Littré

(1) Le titre exact est : *Vie de Jésus traitée d'une manière critique.*

en a publiée peu après, et qui est un de ses plus grands titres, a mis la France, dès 1840, en possession d'un admirable monument de critique négative, qui n'est pas précisément la vie de Jésus, puisqu'il ne consiste qu'en une discussion perpétuelle, mais après lequel seulement on pouvait écrire avec sûreté la vie de Jésus. A partir de ce moment, les esprits se portèrent de tous côtés sur ces questions, et une sorte de conversation universelle, s'établissant sur les origines du christianisme, annonça qu'on en aurait bientôt l'histoire.

Le livre de M. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, quoiqu'il n'ait paru qu'après celui du docteur Strauss, n'a pas été conçu évidemment sous son influence. Lui seul en France s'était trouvé prêt avant le mouvement général, et il le devait à son caractère d'Israélite, qui lui donnait à la fois la connaissance de bien des choses dont ne s'occupaient pas les chrétiens et des raisons de s'y intéresser qui leur manquaient. Déjà dix années auparavant, dans son *Histoire des Institutions de Moïse*, il avait touché incidemment la question du procès de Jésus, et l'avait traitée d'une manière qui avait vivement ému les esprits. *Jésus-Christ et sa doctrine* est un livre intéressant et remarquable; mais, outre que c'est plutôt une discussion qu'une histoire, la thèse juive qui y est développée et qui en fait l'intérêt ne permet pas de le comparer à un livre qui s'élève au-dessus de toute thèse et de toute église.

Lamennais, devenu libre, aurait écrit, je le crois, la vie de Jésus, s'il avait été plus jeune : en 1840, il touchait à soixante ans. Six ans plus tard, il publia la traduction des Évangiles avec des notes toutes pleines de l'esprit nouveau; il ne put faire davantage.

C'est moins de deux ans après, qu'un jeune compatriote de Lamennais, M. Ernest Renan, qui lui-même était entré dans le sanctuaire, mais qui en était sorti à temps, débuta dans un journal philosophique dont la courte existence a laissé une trace profonde, *la Liberté de penser*. Dès 1850, il hasarda dans ce journal, sous de simples initiales, ses études sur les *Historiens critiques de Jésus*, première préparation de sa propre *histoire*. Cette histoire paraît aujourd'hui, je n'ai pas besoin de dire avec quel éclat et au milieu de quelle attente. Pour nous rendre compte de cette confiance du public et de la vocation qui marquait M. Renan pour cette œuvre, cherchons quelles qualités étaient nécessaires à celui qui prétendait l'accomplir. Il fallait un penseur, un esprit d'une largeur et d'une élévation sans limites, absolument dégagé de tout préjugé et de toute tradition. Il fallait un savant, un érudit qui pût tout lire et qui eût tout lu, et lu avec toutes les ressources de la critique philologique. Il devait savoir l'hébreu, non pas peut-être que cette con-

dition soit absolument indispensable, puisque après tout les livres chrétiens originaux sont écrits en grec; mais l'hébreu est la langue de la Bible, l'hébreu encore, ou du moins une espèce d'hébreu, était la langue de Jésus, l'hébreu est la langue du Talmud, et quelle gêne, malgré les traductions, pour celui qui veut étudier les origines chrétiennes, que de ne pas lire la langue du Talmud, de Jésus et de la Bible! Il fallait, pour ressusciter avec toute leur vie ces choses étranges et si loin de nous, une imagination de poète, et pourquoi ne le dirais-je pas? un esprit qui ne fût pas *parisien*. Il fallait peut-être, c'est M. Renan qui le déclare, avoir vécu dans le temple, sous la robe même de Jésus, et s'y être pénétré de foi; mais aussi il fallait en être sorti, c'est lui qui le dit encore, et avoir respiré largement l'air du dehors. Il était bon que celui qui raconterait Jésus eût vu le pays où Jésus vivait, qu'il l'eût vu longtemps et à loisir, qu'il eût comblé entre Jésus et lui la distance des lieux pour s'aider à remplir celle des temps. Enfin il fallait un écrivain, puisqu'il n'y a de pensée vivante et puissante que par le style.

Eh bien! M. Renan est un penseur dont chaque page éveille des pensées. M. Renan est un philologue consommé, un orientaliste; il est l'auteur de l'*Histoire des Langues sémitiques*, il est professeur public d'hébreu, de chaldaïque et de syriaque. Il a autant de poésie en lui que de force et de savoir, et c'est un Breton, c'est-à-dire quelque chose comme un Galiléen de la France. C'est un Lamennais qui s'est séparé assez tôt pour n'avoir ni irritation, ni aigreur. Il a vu la Palestine et la Syrie, il y a séjourné longtemps, il y a presque vu la mort, et il y a laissé une portion bien chère et bien précieuse de lui-même. Je n'ai pas besoin de dire enfin si M. Renan sait écrire. Voilà ce qu'il apportait à ce travail; voyons maintenant ce qu'il a fait.

I.

L'historien se place tout d'abord et se tient constamment dans tout son livre en dehors du surnaturel, c'est-à-dire de l'imaginaire. Non-seulement Jésus n'y est pas Dieu, ce dont on voit par les récits mêmes que ni lui ni les siens n'ont eu l'idée, mais toute prophétie, tout miracle, en un mot tout merveilleux, même celui auquel lui-même a pu croire, est effacé de sa vie. C'est le principe dominant de la vraie histoire comme de toute vraie science — et sans lequel on peut dire qu'elle n'existe pas, — que ce qui n'est pas dans la nature n'est rien, et ne saurait être compté pour rien, si ce n'est pour une idée. Ce principe a mis entre le passé et l'avenir, dans l'ordre intellectuel, un abîme infranchissable. Ceux qui refuseraient encore

d'admettre ce principe n'ont rien à faire du livre de M. Renan, et M. Renan, de son côté, n'a pas à s'inquiéter de leur opposition et de leur censure, car il n'écrit pas pour eux.

On ne s'étonnera donc pas que je ne confronte point son ouvrage à d'autres travaux, faits dans un tout autre sens par des hommes dont l'un est le confrère de M. Renan à l'Institut (1). Si je n'entre pas dans cette discussion, ce n'est certes pas par dédain ni pour l'autorité des personnes, ni pour les preuves qu'elles ont données dans ces livres, ou de leur savoir, ou de leur habileté d'argumentation, ou de la chaleur de leur conviction; mais c'est par l'impossibilité d'y entrer, sans accepter par cela même une supposition inacceptable, celle que le surnaturel soit seulement possible. Le philosophe part de la raison, le croyant part de la foi. Pour lui, la foi n'a pas de titres à produire, mais tout au plus à se défendre de ceux qu'on prétendrait produire contre elle. L'orthodoxe n'a pas besoin de prouver le miracle, il est content s'il peut seulement ne pas être forcé ou ne pas se croire forcé à le nier. Je voudrais préciser davantage par un exemple. Le critique ouvre un Évangile, et il y trouve la prédiction *précise et circonstanciée* de la prise de Jérusalem et de la ruine du temple. Il conclut tout de suite, et sans en demander davantage, que ce livre, ou tout au moins cet endroit, a été écrit après l'événement, et il tient cela pour acquis, *à moins qu'on ne fournisse la preuve du contraire*. Mais pour l'orthodoxe le livre est sacré, et tout doit y être présumé vrai; c'est donc bien Jésus qui a annoncé la destruction du temple avant le temps, et cette annonce a été une prophétie; il le croit, et il exige qu'on le croie, et c'est lui qui demande qu'on lui démontre qu'il ne peut pas croire. Ces démonstrations à rebours ne sont pas et ne peuvent pas être toujours faisables; mais quand elles se font, on les élude, car il n'y a qu'en mathématiques qu'on ne peut pas disputer. On se tire d'un mauvais pas, soit par une entorse donnée au texte, soit par la supposition extrême que le texte même est altéré, soit par tout autre artifice; de cette façon on ne reste jamais court, et, dans la légende la plus remplie d'invraisemblances et la plus répugnante au sens ordinaire, on soutient que le faux n'est pas prouvé, et on trouve que cela suffit. Ces sortes de livres peuvent satisfaire un lecteur qui a la même foi que l'auteur et qui ne veut pas qu'on l'ébranle; ils l'autorisent, et par là ils l'affermissent, tout en le laissant encore, je le crains, exposé à bien des embarras et à bien des doutes; mais ils ne répondent pas aux véritables libres pen-

(1) M. Wallon, *de la Croyance due à l'Évangile*, 1858; — le même, *la Sainte Bible*, résumée dans son histoire et dans ses enseignemens (2 vol. Ancien et Nouveau Testament). Je nommerai aussi *la Vie future suivant la foi*, etc., par M. Thomas-Henri Martin.

seurs. Les deux critiques sont sans action l'une sur l'autre; ce sont des lignes qui ne peuvent se rencontrer, quoiqu'elles ne soient pas du tout parallèles, parce qu'elles ne sont pas dans le même plan.

On comprend donc que je ne m'engage pas plus avant dans cette voie, et que je rentre sur le terrain philosophique, en dehors duquel M. Renan n'a jamais posé le pied dans le vide. L'impossibilité et le néant essentiel du miracle, l'indéfectibilité des lois naturelles, la nature toujours pareille à elle-même dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique, la naissance du christianisme et l'apparition de Jésus purs phénomènes historiques, magnifiques phénomènes, à la bonne heure, mais phénomènes comme les autres, et dont l'étude doit se faire suivant les mêmes procédés que toute autre étude, voilà le fond solide sur lequel le livre est bâti. Mon examen s'appuie sur les mêmes principes, et j'ai dû les proclamer d'abord, sans effort et tranquillement, comme choses toutes simples, mais non sans fierté et sans joie, puisqu'on peut en mesurer le prix à ce qu'il en a coûté pour les conquérir. Il a fallu depuis la mort de Jésus dix-huit siècles, et remplis de quelles épreuves! avant qu'il soit devenu possible d'écrire *humainement*, pour la première fois, avec une publicité franche et digne, l'histoire de la vie de Jésus.

Mais la critique purement négative n'est que la condition première et essentielle d'une telle œuvre, elle ne la contient pas et ne suffit pas à la produire. Sans elle, rien n'est faisable; mais avec elle seule rien n'est fait. Ce qui se donnait comme surnaturel n'avait pas besoin d'être compris; ce qu'on établit comme naturel et humain, on est tenu de le faire comprendre, et on sent bien que cela ne doit pas être facile quand, au lieu d'une histoire authentique, on n'a qu'une légende devant soi, et que le fond historique de cette légende, fond en grande partie effacé, est d'ailleurs séparé de nous, outre la distance des temps, par des mœurs et des habitudes d'esprit plus éloignées de nous que les temps mêmes. C'est cette distance que M. Renan a su combler, après nous l'avoir fait d'abord mesurer à merveille. « Comme la terre refroidie ne permet plus de comprendre les phénomènes de la création primitive, parce que le feu qui la pénétrait s'est éteint, ainsi les explications réfléchies ont toujours quelque chose d'insuffisant, quand il s'agit d'appliquer nos timides procédés d'induction aux révolutions des époques créatrices qui ont décidé du sort de l'humanité. » Il nous replace dans ces temps de foi où la pensée des hommes s'échappait sans cesse de la vie réelle pour poursuivre dans l'air un mystère ou un messie, où il semblait que tout ce qu'on touchait recélait en soi le divin et le merveilleux, qui étaient toujours prêts à se laisser saisir et sur-

prendre, où l'imagination des peuples devançait le miracle autour de Jésus et le créait, de sorte que *le plus grand miracle eût été qu'il n'en fit pas* (p. 268). Par une opposition piquante, il met *nos civilisations, régies par une police minutieuse*, en face de ces époques lointaines et de cette barbarie libre. « Supposons un solitaire demeurant dans les carrières voisines de nos capitales, sortant de là de temps en temps pour se présenter aux palais des souverains, forçant la consigne, et d'un ton impérieux annonçant aux rois l'approche des révolutions dont il a été le promoteur. Cette idée seule nous fait sourire. Tel cependant fut Élie. Élie le Thesbite, de nos jours, ne franchirait pas le guichet des Tuileries. La prédication de Jésus, sa libre activité en Galilée, ne sortent pas moins complétement des conditions sociales auxquelles nous sommes habitués. » Voilà ce qu'étaient, un peu partout, les temps d'alors; mais la Judée était chose à part dans ces temps mêmes. M. Renan caractérise la race sémitique, mère des grandes religions du monde, et dans cette race les Beni-Israël ou les Juifs, leur *loi* extraordinaire, leur longue et forte éducation par le malheur de la domination étrangère, la passion mystique qui s'alluma au feu d'un indomptable ressentiment, leur attente d'un libérateur et d'une rénovation qui devait faire du peuple de Dieu la lumière des peuples; puis quand les Juifs, sentant peser sur eux Rome tout entière, ne purent plus espérer raisonnablement cette délivrance, leur espérance se déplaça seulement, et se transporta hors de la terre et de la vie présente. Le royaume de Dieu, toujours attendu, dut se manifester par la fin du monde et l'avénement d'un monde nouveau. C'est une belle remarque de M. Renan que cette illusion commune remplaça pour les Juifs le rêve individuel de l'immortalité de l'âme, tel que l'esprit grec l'avait conçu. Ils crurent au Messie et à la Jérusalem céleste, parce qu'ils n'avaient pas d'autre *au-delà*. « Si Israël avait eu la doctrine dite spiritualiste, qui coupe l'homme en deux parts, le corps et l'âme, et trouve tout naturel que, pendant que le corps pourrit, l'âme survive, cet accès de rage et d'énergique protestation n'aurait pas eu sa raison d'être; mais une telle doctrine, sortie de la philosophie grecque, n'était pas dans les traditions de l'esprit juif. » Cependant cette catastrophe qui devait venir, ils se la figuraient prochaine et soudaine, et ainsi il s'en fallait de beaucoup que le présent fût désintéressé dans cette attente de ce qui peut-être arriverait demain. Les puissans et les heureux se sentaient menacés par ces espérances, dont les petits et les faibles se nourrissaient, et je dirais volontiers que le royaume de Dieu, sous ce nom mystique, n'était pas au fond autre chose, pour le grand nombre, que ce que nous appelons simplement en langue moderne une révolution, ré-

volution redoutée et suspectée des uns, avidement désirée des autres, et ayant cela de particulier, qu'étant conçue comme surnaturelle, elle autorisait des espérances sans raison comme sans mesure, et n'avait aucunement besoin d'être préparée pour être attendue. Les spéculatifs pieux s'en remettaient au Seigneur de choisir son jour, mais le grand nombre devançait le signal par ses impatiences. De là des insurrections comme celle de Juda le Galiléen, prédécesseur violent de Jésus, et qui était du même pays.

M. Renan a peint avec amour la Galilée. Il a appris de Josèphe ce qu'elle était autrefois; il sait par lui-même ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle a dû être toujours. Il a suivi les traces de Jésus sur les lieux, autant du moins qu'on peut les suivre, car il nous apprend combien elles sont effacées : « Il est douteux qu'on arrive jamais, sur ce sol profondément dévasté, à fixer les places où l'humanité voudrait venir baiser l'empreinte de ses pieds. » Il a vu le lac de Tibériade et sa pentapole, et il a rendu ce qu'il voyait dans des pages dont on ne peut s'empêcher de détacher quelque chose. « Le lac, l'horizon, les arbustes, les fleurs, voilà donc tout ce qui reste du petit canton de trois ou quatre lieues où Jésus fonda son œuvre divine. Les arbres ont totalement disparu. Dans ce pays où la végétation était autrefois si brillante que Josèphe y voyait une sorte de miracle, — la nature, suivant lui, s'étant plu à rapprocher ici côte à côte les plantes des pays froids, les productions des zones brûlantes, les arbres des climats moyens, chargés toute l'année de fleurs et de fruits; — dans ce pays, dis-je, on calcule maintenant un jour d'avance l'endroit où l'on trouvera le lendemain un peu d'ombre pour son repos. Le lac est devenu désert. Une seule barque dans le plus misérable état sillonne aujourd'hui ses flots, jadis si riches de vie et de joie; mais les eaux sont toujours légères et transparentes. La grève, composée de rochers ou de galets, est bien celle d'une petite mer, non celle d'un étang, comme les bords du lac Huleh. Elle est nette, propre, sans vase, toujours battue au même endroit par le léger mouvement des flots. De petits promontoires, couverts de lauriers-roses, de tamaris et de câpriers épineux, s'y dessinent; à deux endroits surtout, à la sortie du Jourdain, près de Tarichée, et au bord de la plaine de Génésareth, il y a d'enivrans parterres, où les vagues viennent s'éteindre en des massifs de gazon et de fleurs. Le ruisseau d'Aïn-Tabiga fait un petit estuaire plein de jolis coquillages. Des nuées d'oiseaux couvrent le lac. L'horizon est éblouissant de lumière. Les eaux, d'un azur céleste, profondément encaissées entre des roches brûlantes, semblent, quand on les regarde du haut des montagnes de Safed, occuper le fond d'une coupe d'or. Au nord, les ravins neigeux de l'Hermon se découpent

en lignes blanches sur le ciel; à l'ouest, les hauts plateaux ondulés de la Gaulonitide et de la Pérée, absolument arides et revêtus par le soleil d'une sorte d'atmosphère veloutée, forment une montagne compacte, ou pour mieux dire une longue terrasse très élevée, qui, depuis Césarée de Philippe, court indéfiniment vers le sud. »

Il fait revivre les plus petites choses, il nous fait entrer dans une synagogue, et nous la montre pendant que Jésus y prêche un jour de sabbat; mais par-dessus tout il nous montre admirablement Jésus lui-même. On l'a dit déjà ici parfaitement bien : « Le côté humain des récits évangéliques est saisi avec une émotion et une finesse qui manquent aux travaux, d'ailleurs si recommandables, de l'école allemande. » Le portrait de Jésus, un portrait fait non pas en une fois, mais qui se reprend et s'achève de page en page, présente au plus haut degré cette finesse et cette émotion. Jésus n'est pas un docteur, il n'a ni théologie, ni philosophie qui lui appartienne; il ne discute jamais; *il ne prêche pas ses opinions, il se prêche lui-même;* je ne crois pas qu'on puisse dire mieux. Il n'apporte pas ce qu'on appelle une religion, un culte nouveau. *On chercherait vainement dans l'Évangile une pratique religieuse recommandée par Jésus,* à moins qu'on n'appelle ainsi la communion du pain et du vin avec ses disciples, image de l'association des âmes qui avaient la même espérance et le même amour. *Jamais on n'a été moins prêtre que ne le fut Jésus.* Il n'a pas été non plus un illuminé; il n'a pas de visions; il ne connaît ni le buisson ardent de Moïse, ni l'ange Gabriel de Mahomet. Ce n'est plus même Jean, le Jean de l'ablution et du désert, extraordinaire et isolé. Il se place au milieu des hommes, seulement il sent Dieu dans son cœur, il se sent son fils, et il répète ce que lui dit son père. *La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus.*

C'est là aussi, c'est dans son cœur et dans sa conscience qu'il trouve le royaume de Dieu, c'est-à-dire la fin de toute iniquité et de toute misère. Il le sent venir, ou plutôt il le sent venu; il l'annonce, et il le fait d'avance; il le commence par cette parole même qui l'appelle. Le royaume de Dieu, étant en lui, est bientôt autour de lui. La charité, l'abnégation, l'humilité, toutes les forces et toutes les tendresses, la sainteté et la perfection, naissent de toutes ses paroles et de tous ses pas, et passent de l'idéal dans la vie même. Il n'a pas une morale qui lui soit particulière (p. 84); mais ce qui lui est particulier, c'est de parler comme il parle et d'être écouté comme on l'écoute. Tout a été dit dans un mot du livre des Actes : « Il a passé en bien faisant. »

C'est ce passage de Jésus à travers le monde que M. Renan a saisi et fixé dans des pages qui sont les plus belles de son livre.

C'est le cœur de son sujet, c'est la vraie *origine du christianisme*. Il a répandu çà et là les versets des discours et des paraboles, et le commentaire dont il les embrasse est si pieux et si vrai, que, loin d'altérer en rien ces fleurs, il leur rend au contraire la fraîcheur et le charme des premiers jours. Quelques esprits se sont défiés de ce charme même et ont voulu s'en défendre : on a écrit que l'Évangile de M. Renan était délicieux, mais qu'on aimait encore mieux les vieux Évangiles. C'est un mot joli à dire, mais qui n'est pas sérieux. Qui sait mieux que M. Renan ce que valent les Évangiles, et en toutes choses qui a plus que lui la passion des sources, et qui aime plus les beaux voyages qu'on doit faire pour y remonter? Mais ces grands livres, il faut savoir les lire et les comprendre. Les monumens primitifs ont besoin d'être traduits non pas seulement d'une langue dans une autre, cela est peu; mais qui entend leur langue n'entend pas pour cela leur pensée et ne pénètre pas jusqu'à leur âme. Jamais on ne lira plus à livre ouvert les vieux Évangiles que quand on aura appris à les lire avec un tel interprète.

Cependant les ressources du talent de M. Renan ne m'ont frappé nulle part autant qu'à l'endroit où il rencontre devant lui non plus la perfection de la morale évangélique, mais ses excès et ce qu'on pourrait appeler sa déraison. Le riche réprouvé par cela seul qu'il est riche, le pauvre élu par cela seul qu'il est pauvre, la condamnation de la prudence et même du travail, et, au lieu de l'apologue grec de la fourmi, la parabole du lis qui est si bien vêtu sans filer; la besogne utile mise au-dessous de la contemplation oisive, la mendicité glorifiée, toute sorte de défis à cette science économique qui est si près d'être toute la religion d'aujourd'hui; le précepte, si on est frappé sur une joue, de tendre l'autre : toutes ces choses, qui embarrassent quelquefois la sagesse même de l'église, n'embarrassent pas l'écrivain, qui peut se laisser aller librement au rêve de son âme. « Un sentiment d'une admirable profondeur domina en tout ceci Jésus, et fit de lui pour l'éternité le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie. En dégageant l'homme de ce qu'il appelait « les sollicitudes de ce monde, » Jésus put aller à l'excès et porter atteinte aux conditions essentielles de la société humaine; mais il fonda ce haut spiritualisme qui pendant des siècles a rempli les âmes de joie à travers cette vallée de larmes. Il vit avec une parfaite justesse que l'inattention de l'homme, son manque de philosophie et de moralité, viennent le plus souvent des distractions auxquelles il se laisse aller, des soucis qui l'assiégent, et que la civilisation multiplie outre mesure. L'Évangile, de la sorte, a été le suprême remède aux ennuis de la vie vulgaire, un perpétuel *sursum corda*, une puissante distraction aux misérables soins de la

terre, un doux appel, comme celui de Jésus à l'oreille de Marthe : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses; or une seule est nécessaire. » Grâce à Jésus, l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes ou humilians devoirs, a eu son échappée sur un coin du ciel. Dans nos civilisations affairées, le souvenir de la vie libre de Galilée a été comme le parfum d'un autre monde, comme une « rosée de l'Hermon, » qui a empêché la sécheresse et la vulgarité d'envahir entièrement le champ de Dieu. »

Il dira encore plus loin : « L'humanité, pour porter son fardeau, a besoin de croire qu'elle n'est pas complétement payée par son salaire. Le plus grand service qu'on puisse lui rendre est de lui répéter souvent qu'elle ne vit pas seulement de pain. » S'il y a une raison assez intraitable pour résister à ces paroles, ce ne sera pas la mienne. Je ne refuserai pas à la poésie et à l'idéal cette part dans la vie dont l'écrivain se montre si délicatement jaloux, et que sa belle parole défend si bien. Et je dirai volontiers, avec l'Évangile et avec lui, que cette part est la meilleure, pourvu qu'on entende non pas qu'elle doit être la plus grosse, ou que ceux qui la possèdent s'en doivent montrer plus orgueilleux, mais qu'au contraire elle doit être la plus précieuse précisément parce qu'elle est la plus petite et la plus humble.

Je ne sais si je voudrais donner à l'utopie autant que lui donne une page d'ailleurs bien séduisante (p. 125), et que beaucoup adopteront peut-être plus hardiment que moi; mais je ne croirai dire que la vérité toute pure en disant, avec l'auteur, qu'à côté du royaume de Dieu apocalyptique, que Jésus n'a pu que rêver comme le rêvaient les hommes de son temps, il y en a un autre qui n'est pas imaginaire, et que Jésus *l'a compris, l'a voulu, l'a fondé.* « Le royaume de Dieu n'est alors que le bien, un ordre de choses meilleur que celui qui existe... Ces vérités, qui sont pour nous purement abstraites, étaient pour Jésus des réalités vivantes. Tout est dans sa pensée concret et substantiel : Jésus est l'homme qui a cru le plus énergiquement à la réalité de l'idéal. » Non pas que M. Renan fasse bon marché de l'illusion même; il s'en exprime dans des termes qui montrent qu'il en est touché et qui touchent; mais c'est ici un de ces passages où je me reprocherais de ne pas le laisser parler tout seul. « Tous croyaient à chaque instant que le royaume tant désiré allait poindre. Chacun s'y voyait déjà assis sur un trône à côté du maître. On s'y partageait les places, on cherchait à supputer les jours. Cela s'appelait la « bonne nouvelle; » la doctrine n'avait pas d'autre nom. Un vieux mot : *paradis,* que l'hébreu, comme toutes les langues de l'Orient, avait emprunté à la Perse, et qui désigna d'abord les parcs des rois achéménides, résumait le rêve de tous :

un jardin délicieux où l'on continuerait à jamais la vie charmante que l'on menait ici-bas. Combien dura cet enivrement? On l'ignore. Nul, pendant le cours de cette magique apparition, ne mesura plus le temps qu'on ne mesure un rêve. La durée fut suspendue, une semaine fut comme un siècle; mais qu'il ait rempli des années ou des mois, le rêve fut si beau que l'humanité en a vécu depuis, et que notre consolation est encore d'en recueillir le parfum affaibli. Jamais tant de joie ne souleva la poitrine de l'homme. Un moment, dans cet effort, le plus vigoureux qu'elle ait fait pour s'élever au-dessus de sa planète, l'humanité oublia le poids de plomb qui l'attache à la terre et les tristesses de la vie d'ici-bas. Heureux qui a pu voir de ses yeux cette éclosion divine et partager, ne fût-ce qu'un jour, cette illusion sans pareille! Mais plus heureux encore, nous dirait Jésus, celui qui, dégagé de toute illusion, reproduirait en lui-même l'apparition céleste, et, sans rêve millénaire, sans paradis chimérique, sans signes dans le ciel, par la droiture de sa volonté et la poésie de son âme, saurait de nouveau créer en son cœur le vrai royaume de Dieu! »

J'en voudrais rester sur de telles paroles, et cependant le livre ne nous laisse pas oublier que ce paradis avait ses ombres, que le mal frappait à la porte, qu'on entendait la voix aigre des ennemis de Dieu, et que Jésus lui-même dut prendre souvent des accens plus âpres pour leur répondre, jusqu'aux jours où il ne trouva plus devant lui que la persécution, et l'abandon, et la mort. Jésus a su combattre, Jésus même a su haïr; autrement il ne serait ni si grand ni si tendre, car qui ne sait pas haïr ne sait pas aimer. Cet aspect tout autre de Jésus est relevé ailleurs avec force, quand l'écrivain approche des sombres scènes de la fin. Ces scènes mêmes sont dignement traitées, mais l'écrivain n'a pas autant du sien à y mettre. La *passion*, surtout dans l'admirable texte du plus ancien Évangile, forme un tableau tout composé d'un incomparable effet, et où il n'y a rien à ajouter. Il n'en est pas de même quand il s'agit de se représenter l'action de Jésus dans les jours libres et tranquilles, et cette apparition qui semble avoir renouvelé un monde vieilli. Là aussi tout est sans doute dans l'Évangile, mais tout y est disséminé, comme l'âme d'un homme est éparse en effet dans son existence. Il n'y a alors que la puissance de l'imagination et de l'art qui soit capable de recomposer l'image confuse, et de la dessiner comme ici avec toute sa beauté et tout son charme.

Toute cette partie, qui est le fond même du livre, en est aussi la merveille. Que de choses cependant à recueillir dans tout le reste: l'étude si intéressante sur Jean, l'analyse des sentimens des pharisiens et de leur conduite dans le procès, les rapprochemens si cu-

rieux avec le Talmud, l'érudition orientale qui poursuit jusqu'à la moindre trace d'une idée ou d'une image venant des peuples ou des livres de la Haute-Asie! mais ma pensée revient toujours à cette prédication errante par laquelle le doux prophète se révéla aux humbles populations de la Galilée. Elle ne peut se détacher de cette image idéale et vague de Jésus, que le vague même rend plus touchante. Elle le suit dans ces paysages riches et âpres à la fois, sur les eaux ou les bords du lac, ou sur la pente des montagnes, homme à part au milieu d'une foule qui tranche elle-même si vivement sur le reste des hommes. C'est là ce qu'il fallait rendre par-dessus tout, et c'est là aussi ce qu'il y avait de plus difficile à rendre. M. Renan l'a fait avec un bonheur qui permet de dire qu'en plus d'un endroit il a été jusqu'au parfait.

Par un premier fruit de ce travail, il s'est trouvé dispensé de discuter dans son livre l'opinion paradoxale qui va jusqu'à nier, ou tout au moins à mettre en doute l'existence même de Jésus. Il n'en a parlé qu'en passant, dans son introduction, pour défendre le docteur Strauss, et cela avec toute justice, de l'imputation d'avoir soutenu cette idée. Je ne crois pas en effet qu'une hypothèse si hardie puisse tenir contre la simple impression des Évangiles, et celui qui sait faire passer cette impression dans son récit ruine par cela seul l'hypothèse. On peut se demander d'où elle est née. C'est d'abord de ce que la biographie de Jésus a d'insuffisant, puisqu'on n'y trouve pas un fait de détail qui ne soit contestable et contesté, et en effet d'une part les récits évangéliques divergent jusqu'à la contradiction, et de l'autre les écrivains du dehors gardent sur Jésus un silence complet, si on n'admet pas le texte de Josèphe, que, quant à moi, je ne puis admettre. C'est aussi qu'on avait reconnu ou cru reconnaître dans la légende chrétienne la trace d'idées astronomiques communes à diverses religions. Le jour sacré du christianisme est le jour du soleil; Jésus a douze apôtres, comme le soleil a douze signes; Jésus naît au solstice d'hiver, c'est-à-dire à l'heure où les jours recommencent à croître; il ressuscite à l'équinoxe du printemps, quand les jours deviennent plus longs que les nuits, et qu'ainsi la lumière prend le dessus sur les ténèbres. Mais premièrement on trouve du silence des textes des explications suffisantes, et qui ne permettent pas même de s'en étonner; secondement il n'y a aucune trace, dans les monumens *primitifs* du christianisme, ni du jour du soleil, ni de la date astronomique fixée plus tard pour la naissance de Jésus : ce ne sont pas les Évangiles qui mettent la Noël à cette date. La fixation de la Pâque chrétienne s'est trouvée déterminée par celle de la Pâque juive, comme le chiffre des douze apôtres par celui des douze tribus, et s'il y a là des traditions as-

tronomiques, elles peuvent servir à la critique de l'histoire du judaïsme, non de l'histoire de Jésus. Ce qui a soulevé les doutes, ce n'est pas véritablement Jésus, c'est le Christ, c'est-à-dire le personnage tout imaginaire qui se forma avec le temps, par le travail des esprits, sur l'idée que Jésus avait laissée. C'est le Christ de Tertullien par exemple qui ressemble au soleil, et non pas celui de l'Évangile. On n'aurait probablement pas douté de l'existence de Jésus, si la foi n'avait fait de Jésus un dieu, c'est-à-dire une image où chacun mêlait l'image divine qu'il avait déjà en lui, mystère complexe autour duquel, comme autour d'un noyau, s'amassaient d'autres mystères, et où les traditions de toute origine se trouvaient confondues. C'est la foi qui amasse les nuages, et il n'y a rien de mieux que la critique pour les dissiper.

La critique non plus ne doit pas être accusée de diminuer la grandeur des personnages appelés divins. Le divin n'a pas de mesure et par conséquent pas de grandeur véritable. Je ne puis surtout accepter la phrase célèbre de Rousseau, celle qui impatientait Voltaire : « La vie et la mort de Jésus sont d'un dieu. » Outre qu'elle est sans logique, car la vie d'un dieu, la mort d'un dieu, sont des assemblages de mots auxquels il est impossible d'attacher une idée nette, moralement même, et comme expression d'un sentiment, elle n'est encore qu'une illusion dont on découvre bientôt le vide. Ne parlons que de la mort de Jésus; elle n'est si touchante dans le texte même de l'Évangile qu'autant que l'idée du dieu en est absente. On sait le mot de ce patient qu'on menait pendre, et qu'un moine exhortait : « Pensez, mon fils, comme Jésus s'est livré à ses bourreaux. — Ah! mon père, il savait bien qu'il ressusciterait le troisième jour. » Parole au fond très philosophique, comme bien des saillies. Si toutes les idées de science, de puissance, d'éternité, que l'esprit humain attache à ce mot de « dieu » venaient se mêler au spectacle de cette agonie, l'effet en serait détruit aussitôt. Jésus nous touche parce qu'il est un homme et qu'il frissonne sans reculer au froid de la mort et à celui de l'abandon. Non certes, il ne sait pas qu'il ressuscitera le troisième jour, c'est-à-dire il ne sait pas qu'au lendemain de sa mort sa pensée sortira de son tombeau pour ne plus mourir. Laissé seul par ses disciples qui s'enfuient, devant ces prêtres menaçans, ce gouverneur indifférent et dur, cette foule hurlante, il ne sent plus Dieu présent et se plaint qu'il l'ait délaissé. Son cœur est abreuvé d'amertume; c'est précisément par où il prend tout le nôtre. Nous nous irritons surtout, pour lui comme pour Socrate et tous ces martyrs de l'humanité, de ne pouvoir, au plus fort de leurs souffrances, les leur payer tout d'un coup, en leur faisant voir le bien qu'ils ont fait. Il disparaît obscurément, si obscu-

rément qu'aucun écrivain profane ne paraît alors avoir su son nom; l'homme qui mourait au Golgotha allait devenir en effet un dieu pour les autres, mais en mourant il n'en savait rien. Un génie auquel l'ardente piété du passé n'avait pu ôter la large ouverture d'esprit des temps modernes, et chez qui la passion même éclairait souvent ce que la foi eût laissé obscur, Pascal a dit : « Ce qui nous gâte pour comparer ce qui s'est passé autrefois dans l'église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse et les autres comme couronnés de gloire et comme des dieux. A présent que le temps a éclairci les choses, cela paraît ainsi; mais, au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelait Athanase, et sainte Thérèse, une fille... C'étaient des saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous. Que se passait-il donc alors? Saint Athanase était un homme appelé Athanase, accusé de plusieurs crimes, condamné en tel et tel concile pour tel et tel crime... » Sa pensée s'arrête aux saints, bornée par son catéchisme et son église; mais la nôtre achève, et nous disons comme lui : — Ce Jésus dont il est écrit que *son nom est au-dessus de tout nom* (*Phil.*, 2, 10), et qu'*à ce nom tout genou doit fléchir au ciel, en terre et aux enfers*, n'était pourtant que Jésus, un Juif plein de cœur que d'autres Juifs ont fait attacher pour cela à une croix, où il a fini misérablement, en doutant peut-être de lui-même. Il n'y a rien de plus grand, mais c'est parce qu'il n'y a rien de plus triste.

Non-seulement Jésus, dans ces derniers momens, n'est qu'un homme, mais il n'y est pas même un homme extraordinaire. Pour mourir comme Socrate, il faut être comme Socrate un personnage. Il n'est pas besoin d'être Jésus pour avoir la mort de Jésus. Le plus petit des hommes, le plus misérable, peut souffrir et finir ainsi; je ne dis pas seulement dans les mêmes angoisses, je dis avec les mêmes mouvemens de l'âme, exaltée par ces épreuves. Les discours de l'*Apologie* ou du *Phédon* ne conviennent qu'à un philosophe; mais presque chaque parole de Jésus dans sa nuit dernière, à l'exception d'un seul mot : « Je suis le Christ, » qu'on a peine à croire qu'il ait pu dire (v. p. 390), est à la portée du dernier de nous. C'est ce qui fait de la *passion* un drame d'un effet universel et incomparable, où l'humanité s'adore dans une image d'elle-même également touchante et sublime. Non, ni la vie ni la mort de Jésus ne perdent rien à être abordées avec la sincérité du libre examen.

Restent les plaintes des croyans sincères, que cette critique trouble, les uns ébranlés par elle et souffrant de l'être, les autres fermes et résistans, mais irrités, tous s'attachant avec amour à ce dieu auquel elle attente. M. Renan, j'en suis sûr, n'est pas indifférent à

ces regrets, et on le sent en lisant son livre. Moi-même, je ne voudrais y répondre qu'avec sympathie et avec respect; mais que de choses j'aurais à répondre! Mme Swetchine a dit, dans son écrit sur *la vieillesse :* « Tout en souffrant de la perte des illusions, je n'ai jamais pu comprendre comment celui qui a l'honneur de posséder la vérité pourrait les regretter. » Elle parle des illusions de la jeunesse, pourquoi n'en dirait-on pas autant de celles de la foi? L'examen de ce qu'on peut dire en général pour ou contre les croyances religieuses, et plus particulièrement les croyances chrétiennes, sur leurs forces et leurs faiblesses, leurs bienfaits et leurs dangers, est évidemment un sujet trop vaste pour qu'on le puisse traiter en passant; mais puisqu'il s'agit de la vie de Jésus, et que je viens de rappeler la *passion*, qu'on me permette une seule réflexion, que ce récit même suggère. Pourquoi est-ce que Jésus a été condamné, qu'il a souffert et qu'il a été mis en croix? Parce qu'il avait offensé la foi régnante, parce qu'il avait contredit des textes sacrés. La parole qu'on a prononcée contre lui, et qui a été sa sentence de mort, est celle-là même qu'on profère aujourd'hui contre ceux qui étudient sincèrement sa doctrine et son histoire : « il a blasphémé. » Puis, lorsque, les temps ayant changé et le monde s'étant fait chrétien, le nom maudit est devenu un nom adoré, il a aussitôt fait à son tour des victimes. Les prêtres de Jésus ont relevé la potence où Jésus était mort, et ils y ont attaché ceux en qui revivait son esprit, ou les ont brûlés au feu des bûchers. Si je regarde autour de moi aujourd'hui même, je vois ici des enfans qu'on arrache à leurs mères *pour les sauver*, là des hommes que l'on condamne aux galères pour avoir prêché ce qu'ils croyaient la parole de Dieu, et tout l'effort de l'Europe pesant sur un gouvernement ne réussit qu'à faire changer cette peine atroce en la peine encore affreuse de l'exil; ailleurs ce sont des Juifs qu'on calomnie et qu'on égorge, là des musulmans qui font d'horribles massacres de chrétiens. A ces horreurs si diverses et si semblables je vois une cause toujours la même, une foi, une légende, un texte sacré, une Bible, un Évangile, un Coran, une *lettre qui tue*, non pas seulement au sens moral et métaphorique, mais matériellement. Comment donc ne sacrifierais-je pas tout cela à l'*esprit qui vivifie?* Et comment ne me dirais-je pas que quand la légende de Jésus aura été interprétée et comprise, Jésus n'en sera pas moins grand ou moins aimé, mais que les hommes, frères de Jésus, pour qui il a tant fait et tant souffert dans son passage, en seront plus libres et plus heureux?

J'aime donc également dans le livre de M. Renan la largeur philosophique de la pensée, la sagacité qui pénètre le passé, l'imagination et le style qui le font vivre, l'âme qui l'anime et le fait

aimer, et enfin la liberté généreuse qui se met au-dessus des faux scrupules et fait hardiment le bien par la vérité.

II.

Je présenterai maintenant à l'auteur quelques objections qui se résument toutes en ceci, que sa critique dans le détail n'est pas toujours assez ferme et assez sévère. Remarquez bien que je ne demande pas qu'elle soit plus savante ni plus hardie. M. Renan sait tout ce qu'on peut savoir, et personne n'a rien à lui apprendre. Il n'est pas homme non plus à reculer devant une conséquence qui étonne, et comprend à merveille jusqu'où peut mener une idée; mais il est un narrateur ému et sympathique, il s'attache, non pas seulement au personnage de Jésus, mais aux témoins mêmes par lesquels il arrive jusqu'à lui, et, séduit par l'intérêt de leur témoignage ou de son récit, il renonce quelquefois volontairement à suivre jusqu'au bout sa propre critique. Il connaît et mentionne l'objection, car il ne lui arrive jamais d'être dupe, mais il n'en tient compte; il s'acquitte pour ainsi dire envers sa conscience d'érudit par des points d'interrogation placés entre parenthèse ou en note, puis il passe outre pour rentrer dans des suppositions complaisantes dont j'invite le lecteur à se défier quelquefois.

Ainsi d'abord il sait et il dit tous les traits où on peut reconnaître, dans les Évangiles, que ceux qui les ont écrits ne sont pas des témoins oculaires, ni même des hommes qui touchent eux-mêmes à ces témoins. Cependant à certains momens il lui plaît de croire qu'il entend Matthieu dans l'évangile qui porte ce nom, et Jean dans le quatrième, et dans les deux autres deux autres compagnons de Jésus. Il demeure indécis et vague, il dit : « Ils sont *à peu près* des auteurs auxquels on les attribue, » comme s'il pouvait y avoir en cette matière de l'à peu près. Ou bien : « Je n'ose être assuré que le plus ancien évangile ait été écrit *tout entier* de la plume d'un ancien pêcheur galiléen, » quoiqu'il lui soit absolument impossible de faire le départ entre ce qu'il accepte et ce qu'il rejette. Comme lui-même le dit fort bien, « un traité complet sur la rédaction des Évangiles serait un ouvrage à lui seul. » Je ne puis faire ici ce traité, et toute discussion m'est impossible; je ne puis qu'énoncer sans le prouver ce que je pense. Je pense donc que non-seulement Jésus n'a rien écrit, mais que *les compagnons de Jésus n'ont rien écrit*, qu'ainsi aucun évangile, ni aucune portion d'évangile, n'est authentique, et qu'il n'y a d'écrit authentique dans ce qu'on appelle le Nouveau Testament que les seules *Lettres* de Paul. M. Renan dit : « Supposons qu'il y a dix ou douze ans, trois ou

quatre vieux soldats de l'empire se fussent mis chacun de leur côté à écrire la vie de Napoléon avec leurs souvenirs. Il est clair que leurs récits offriraient de nombreuses erreurs, de fortes discordances. L'un mettrait Wagram avant Marengo; l'autre écrirait sans hésiter que Napoléon chassa des Tuileries le gouvernement de Robespierre; un troisième omettrait des expéditions de la plus haute importance. Mais une chose résulterait certainement avec un haut degré de vérité de ces naïfs récits, c'est le caractère du héros, l'impression qu'il faisait autour de lui. » La comparaison est ingénieuse, mais non tout à fait exacte. Les évangélistes ne sont pas des *soldats* de Jésus, rien ne prouve qu'ils aient seulement vu Jésus, et tout fait supposer le contraire. Ils écrivent dans une autre langue que celle de Jésus, et plus ou moins loin de son pays. L'intervalle entre Jésus et eux était rempli ou par la seule tradition orale, ou, s'il y a eu quelque relation écrite dans la langue des Galiléens, la trace même s'en est perdue. Les Évangiles sont *vrais*, je le crois aussi, quant à l'impression qu'ils nous donnent de Jésus, mais vrais de cette vérité à laquelle la tradition suffit.

J'ajoute, ou plutôt je viens déjà d'indiquer, que ces quatre récits ne sont pas d'une valeur égale, car ils ne sont pas à égale distance de la source. Le plus ancien évangile est celui qui est le second dans nos recueils, et qui porte le nom de Marc. Celui qui porte le nom de Matthieu n'en est guère qu'un remaniement. Le troisième a été évidemment composé plus tard, dans un esprit qui s'éloigne beaucoup de celui du récit primitif. Le quatrième en est bien plus loin encore, et il a un caractère tout à fait à part, qui l'a fait toujours opposer aux trois premiers, pris ensemble. L'auteur de la *Vie de Jésus* sait tout cela aussi bien que personne, et j'aurais pu étayer de renvois à son livre chacune des phrases que je viens d'écrire; mais comment concilier ces vues avec la supposition que le quatrième évangile puisse être *à peu près* de la main d'un homme qui n'a pas quitté Jésus? La critique embarrassée demeure nécessairement flottante, elle va et vient d'une idée à l'autre sans se fixer.

Je voudrais montrer par quelque exemple les inconvéniens que peut avoir cette indécision. Je prendrai dans le quatrième évangile deux endroits, d'abord un point de fait, et puis un point de doctrine. Le premier est la résurrection de Lazare. Rien de plus fameux que cette histoire, qui sort tout à fait de l'ordre habituel des miracles de Jésus, car il y a deux sortes de miracles, les possibles et les impossibles. J'entends par miracle impossible celui auquel il n'est pas possible de croire. *On peut croire* qu'un malade a été guéri par le toucher ou la parole d'un homme, quoiqu'il ne l'ait pas été; on peut croire aussi qu'une guérison vraie, explicable par quelque loi de la

nature physique ou morale, a été surnaturelle; mais *on ne peut pas croire* qu'un homme ouvre la mer et la tienne suspendue pour faire un chemin à pied sec au milieu des eaux, ou que d'un signe il couvre le ciel de ténèbres pour trois jours. Aussi les récits ne prêtent-ils à Jésus aucun de ces miracles impossibles, et on lui fait dire expressément, en réponse aux pharisiens qui lui demandent un signe venant du ciel : « Il ne sera pas donné à cette génération de tel signe. » Pourquoi pas à cette génération? Pourquoi Moïse pouvait-il faire cela, et non pas Jésus? Les hommes d'alors n'auraient su le dire; notre critique le dit aisément. C'est qu'on ne commence à croire de pareilles choses qu'à une distance énorme des temps où elles sont censées avoir eu lieu. Les miracles de Jésus ne sont d'ordinaire que de ces menus miracles physiologiques dont le principe est dans les secousses de l'imagination ébranlée. De plus ils se passent dans l'ombre, et souvent le narrateur même semble prévenir la curiosité qui demanderait des témoignages en avertissant que Jésus a défendu aux témoins d'en parler. C'est ce qui arrive surtout pour les miracles qu'on peut appeler extraordinaires, et en particulier pour celui de la transfiguration. Le miracle des pains, il est vrai, est censé s'accomplir devant une foule; mais c'est une foule insaisissable : la scène n'est pas dans une ville, mais au désert, et de ces quatre ou cinq mille hommes qu'on imaginait, on ne pouvait penser à en retrouver un seul. Il y a dans les Évangiles un miracle, mais un seulement, qui ne comporte aucune illusion : c'est la résurrection de Lazare. C'est en plein jour, devant des témoins rassemblés, dans le bourg de Béthanie, à une demi-lieue de Jérusalem, qu'on voit Jésus arracher au tombeau et à la mort un corps enterré depuis quatre jours déjà et qui sent mauvais. Voilà bien ce que j'ai appelé un miracle impossible; mais aussi ce miracle unique, ce signe éclatant de Jésus, est précisément celui dont il n'est pas dit un mot dans aucun des trois premiers évangiles, il ne se lit que dans le dernier. La critique donc, qui met à part ce dernier et le croit écrit fort tard, à Éphèse, loin des Juifs et de tout témoin oculaire, n'est pas embarrassée de cette histoire, et n'y voit qu'une création de l'imagination. Le silence des premiers narrateurs sur un fait qui serait le plus éclatant de tous, et la plus grande preuve du caractère divin de leur maître, ce silence inexplicable achève de rendre impossible qu'un tel récit, déjà si suspect par lui-même, paraisse avoir la moindre réalité.

Mais si c'est Jean, le compagnon fidèle de Jésus, qui a raconté le quatrième évangile, il n'y a plus à douter qu'une scène comme celle-là se soit passée à Béthanie. Dès lors, ou bien il faut reconnaître le miracle (et ce n'est pas M. Renan qui pourra jamais s'y résoudre),

ou bien il faut supposer une fraude pieuse et je ne sais quelle illusion qu'on a voulu faire aux spectateurs (p. 361). D'où la doctrine singulière qui permet au prophète de mentir (p. 253), à peu près comme Platon le permet aux chefs des peuples, et qui suppose que Jésus en effet a menti, altérant ainsi une figure d'ailleurs si constamment idéale dans tout le livre (1).

C'est encore le quatrième évangile qui raconte cet entretien de Jésus avec une femme samaritaine dont aucun autre récit n'a parlé, et qui se termine par ces paroles : « Nos pères, dit la femme, ont adoré sur cette montagne (de Sichem), tandis que vous autres vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. Et Jésus dit : Femme, crois-moi, le temps va venir que vous n'adorerez plus le Père sur cette montagne, non plus qu'à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas, nous adorons ce que nous ne connaissons pas davantage. Il est vrai que le salut vient des Juifs, mais le temps va venir, et c'est tout à l'heure, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Certes rien n'est plus beau que ce langage, mais il n'a jamais été celui de Jésus. C'est là le christianisme après Paul, tout pénétré par l'esprit grec, esprit large et humain dont le judaïsme à lui seul n'aurait jamais rempli la mesure. Et qui ne sent d'ailleurs que ces mots : « vous n'adorerez plus à Jérusalem, » ne peuvent être venus à la pensée de personne qu'après que ce temple de Jérusalem, vers lequel les yeux et les cœurs des judaïsans se tournaient de tous les points du monde, a eu cessé d'exister?

Mais qu'on se reporte maintenant au plus ancien évangile, et à la place de cette profession de foi véritablement universelle on y trouvera ce qui suit :

« Car une femme entendit parler de lui, qui avait une fille ayant en elle un esprit impur, et elle vint se jeter à ses pieds. — Cette femme était des gentils, étant Syro-Phénicienne de nation, et elle lui demanda de chasser de sa fille le démon. — Et Jésus lui dit : Laisse d'abord se rassasier les enfans, il n'est pas bien de prendre le pain des enfans et de le jeter aux chiens. — Et elle répondit : Eh bien! Seigneur, les chiens à leur tour, sous la table, mangent les miettes des enfans. — Et il lui dit : Pour cette parole, va, le démon est sorti de ta fille. »

Quel dialogue! et jusque dans la charité quel mépris! Il ne s'agit pourtant que d'avoir part au bienfait de la vertu miraculeuse de Jésus; que serait-ce s'il était question d'être admis parmi ses élus et d'entrer dans son royaume? Un autre évangile lui fait dire :

(1) Le miracle des noces de Cana, moins important, mais public aussi et éclatant à sa manière, ne se trouve également que dans le quatrième évangile.

« N'allez pas sur le chemin des gentils, n'entrez pas dans les villes des Samaritains! » Voilà un démenti formel aux grandes paroles de tout à l'heure et qui ramène le Fils de Dieu de l'idéal à l'homme de la réalité.

Je sais qu'en critique comme ailleurs il faut avoir raison sagement, suivant l'expression de Paul (*Rom.*, 12, 3), et qu'on est placé, quoi qu'on fasse, entre des écueils inévitables. M. Renan l'a parfaitement expliqué, et je citerai ici ses propres paroles, qui sont la défense de son livre. « A peine est-il besoin de dire qu'avec de tels documens, pour ne donner que de l'incontestable, il faudrait se borner aux lignes générales. Dans presque toutes les histoires anciennes, même dans celles qui sont bien moins légendaires que celles-là, le détail prête à des doutes infinis. Quand nous avons deux récits d'un même fait, il est extrêmement rare que les deux récits soient d'accord. N'est-ce pas une raison, quand on n'en a qu'un seul, de concevoir bien des perplexités? On peut dire que parmi les anecdotes, les discours, les mots célèbres rapportés par les historiens, il n'y en a pas un de rigoureusement authentique. Y avait-il des sténographes pour fixer ces paroles rapides? Y avait-il un annaliste toujours présent pour noter les gestes, les allures, les sentimens des acteurs? Qu'on essaie d'arriver au vrai sur la manière dont s'est passé tel ou tel fait contemporain, on n'y réussira pas. Deux récits d'un même événement faits par des témoins oculaires diffèrent essentiellement. Faut-il pour cela renoncer à toute la couleur des récits et se borner à l'énoncé des faits d'ensemble? Ce serait supprimer l'histoire. Certes je crois bien que, si l'on excepte certains axiomes courts et presque mnémoniques, aucun des discours rapportés n'est textuel; à peine nos procès-verbaux sténographiés le sont-ils. J'admets volontiers que cet admirable récit de la passion renferme une foule d'à peu près : ferait-on cependant l'histoire de Jésus en omettant ces prédications qui nous rendent d'une manière si vive la physionomie de ses discours, et en se bornant à dire « qu'il fut mis à mort par l'ordre de Pilate, à l'instigation des prêtres? » Ce serait là, selon moi, un genre d'inexactitude pire que celui auquel on s'expose en admettant les détails que nous fournissent les textes. Ces détails ne sont pas vrais à la lettre, mais ils sont vrais d'une vérité supérieure; ils sont plus vrais que la nue vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive et parlante, élevée à la hauteur d'une idée. »

Je m'associe pleinement à ces réflexions excellentes; je reconnais qu'à force de faire des ratures dans l'histoire on risque de tout effacer, et que l'esprit d'examen lui-même a sa superstition dont il doit se défendre, et qui peut aussi faire tort à la vérité. Je suis trop

heureux qu'on me raconte Jésus d'après sa légende; je demande qu'on prenne seulement deux précautions. La première est de ne pas laisser oublier à l'esprit que ce qu'il a devant lui est en effet une légende, et que certains traits y décèlent plus particulièrement un travail d'imagination et de transformation poétique. La seconde est de ne puiser la tradition qu'à sa source la plus haute et la plus pure, je veux dire dans le plus ancien évangile, dont le caractère est en tout primitif, tout original, sévèrement et simplement grand. Le plus ancien évangile (celui qu'on appelle du nom de Marc) doit être le fond d'une vie de Jésus, et je souhaite qu'on tienne pour suspect et qu'on écarte, parmi ce qui a été ajouté depuis, tout ce qui fait disparate ou contradiction par rapport à ce beau texte. Au reste, c'est ce que M. Renan a fait souvent sans le dire, et particulièrement dans le récit de la *passion*, où il fait justice de plusieurs additions *édifiantes* du récit qui porte le nom de Luc, ou de telle autre invention postérieure.

Il y en a une sur laquelle je demande la permission de m'arrêter un moment pour faire voir que cette élimination chronologique que je viens de recommander peut conduire à des observations importantes. Au moment où il raconte la mort de Jésus, M. Renan s'exprime ainsi : « S'il fallait en croire Jean, Marie, mère de Jésus, eût été aussi au pied de la croix, et Jésus, voyant réunis sa mère et son disciple chéri, eût dit à l'un : Voilà ta mère, à l'autre : Voilà ton fils! Mais on ne comprendrait pas comment les évangélistes synoptiques (1), qui nomment les autres femmes, eussent omis celle dont la présence était un trait si frappant. » Et dans une note M. Renan ajoute : « C'est là, selon moi, un de ces traits où se trahissent la personnalité de Jean et le désir qu'il a de se donner de l'importance. Jean, après la mort de Jésus, paraît en effet avoir recueilli la mère de son maître et l'avoir comme adoptée. La grande considération dont jouit Marie dans l'église naissante le porta sans doute à prétendre que Jésus, dont il voulait se donner pour le disciple favori, lui avait recommandé en mourant ce qu'il avait de plus cher. La présence auprès de lui de ce précieux dépôt lui assurait sur les autres apôtres une sorte de préséance, et donnait à sa doctrine une haute autorité. » Si on se représente ainsi les choses, il faut donc supposer que Jean, à son tour, a menti, et cela de la façon la plus hardie et la moins aisée à comprendre. Tout est simple au contraire pour qui admet que ce n'est pas Jean qui parle ici, mais bien une école qui, après la mort de Jean, se prétendait son héri-

(1) On appelle ainsi les trois premiers évangélistes, dont les récits sont tracés sur un même plan, qui n'est plus celui du quatrième.

tière et se recommandait de son nom, et qui cherchait en effet à *donner de l'importance* à l'apôtre à qui on rapportait ce quatrième évangile, qu'on voulait faire croire qu'il avait écrit. J'insiste, puisque m'y voilà conduit, sur les différences très curieuses que présentent entre eux les quatre évangiles au sujet de la mère de Jésus. Si je remonte d'abord au plus ancien (dit l'évangile de Marc), je n'y trouve pas du tout, et c'est un des traits les plus remarquables parmi ceux qui distinguent cet évangile, la légende de la naissance miraculeuse de Jésus. Il n'y est pas dit un mot ni de la virginité ni de la maternité surnaturelle de Marie. Dans cet évangile tout entier, il n'est parlé d'elle que deux fois, et d'une manière peu favorable. Après avoir raconté les premiers miracles de Jésus et le bruit qui se fait autour de lui partout où il se montre, l'écrivain ajoute : « *Ceux de chez lui*, ayant appris tout cela, vinrent pour le saisir, disant : Il a perdu le sens... Ses frères donc *et sa mère* survinrent, et, restant en dehors, ils l'envoyèrent appeler. Et la foule était autour de lui, et on lui dit : Voici ta mère et tes frères qui sont là dehors et qui te cherchent. Et il répondit : Qu'est-ce que ma mère et mes frères? Et, promenant ses yeux sur tous ceux qui étaient autour de lui : Voilà ma mère et mes frères. » L'autre passage est celui où les Juifs s'étonnent que le nouveau prophète soit tout simplement *le fils de Marie*, cet homme de chez eux, dont ils connaissent de longue main toute la famille. « Et Jésus leur dit : Un prophète n'est nulle part moins en honneur que dans son pays, parmi ses proches et *dans sa maison*. » Pour qui sait lire, il résulte clairement de ces passages, en dehors desquels le plus ancien évangile ne fait absolument aucune mention de Marie, que, dans la pensée de celui qui a écrit ce récit, la mère de Jésus ne croyait pas en lui. Elle ne s'était associée en rien à son enthousiasme et à sa vie extraordinaire; elle ne le suivait pas dans ses courses à travers la Galilée et les régions voisines; elle le suivit donc encore bien moins quand à la fin il osa se produire à Jérusalem, si toutefois elle vivait encore. Ainsi elle n'était pas à sa mort suivant la tradition primitive, et c'est la seule façon d'expliquer le silence absolu que les trois premiers récits de la *passion* gardent sur elle.

L'évangile qui porte le nom de Matthieu présente pour la première fois la naissance et la conception de Jésus comme surnaturelles, ce qui relève tout à coup singulièrement le personnage de sa mère. Il n'en reproduit pas moins les deux passages qu'on vient de lire au sujet de Marie; il retranche seulement du premier la phrase la plus caractéristique : « Ceux de chez lui vinrent pour le saisir, disant : Il a perdu le sens. » Ces mots étaient trop évidemment en contradiction avec l'idée d'une révélation d'en haut qui

avait prévenu Marie de l'origine et de la destinée de son fils; mais, cette grosse contradiction une fois écartée, l'écrivain se remet à copier ce qu'il a lu ailleurs, sans paraître s'apercevoir de l'impression générale qui sort de ce qu'il copie, impression très peu d'accord avec celle de la légende qu'il a d'abord adoptée. Et il n'y a pas dans cet évangile un mot de plus sur la mère de Jésus.

Le troisième évangile développe bien davantage la légende de la naissance; il est le seul qui contienne ce qu'on appelle l'Annonciation ainsi que la visite de Marie à Élisabeth et les effusions de Marie, et la prédiction douloureuse que lui fait le vieux Siméon. Il ajoute à cela l'histoire de Jésus prêchant dans le temple à douze ans. C'est là que son père et sa mère le retrouvent après l'avoir perdu plusieurs jours; celle-ci se plaint à lui, et il répond : « Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas que j'avais affaire chez mon père? *Et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.* » Ce trait est inconcevable après tout ce qui remplit les premiers chapitres, et là encore on voit bien comment, dans ces sortes de livres, on met un récit au bout d'un autre, quoique d'origine différente et de portée contraire. Du moment que Jésus est homme fait, Marie s'efface dans cette troisième narration aussi bien que dans les autres; on n'y retrouve les deux mêmes passages que dans l'évangile qui porte le nom de Matthieu, et rien de plus, si ce n'est celui-ci, qui est du même genre : « Pendant qu'il parlait, une femme dans la foule, élevant la voix, lui dit : Heureux le ventre qui t'a porté, et les mamelles que tu as tétées! Mais il dit : Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui l'observent! »

Le quatrième évangile n'est pas moins différent ici que partout ailleurs des trois autres. D'une part il ne contient pas, pour des raisons qui ne sont pas ici de mon sujet, la légende de la maternité miraculeuse de Marie, de l'autre il ne reproduit pas non plus les traits défavorables à son personnage que j'ai relevés jusqu'ici; mais il n'y a pas plus de respect pour elle dans le dialogue fameux des noces de Cana qui est particulier à cet Évangile : « Que me veux-tu, femme? » passage qui a embarrassé plus d'un interprète de la parole sainte. Tel aumônier d'une pension de demoiselles a eu de la peine à soumettre l'esprit et la conscience d'une jeune fille révoltée par cette façon de répondre à une mère.

Me voici revenu à la *passion*. C'est, parmi les nouveautés de cet évangile, une des plus frappantes que la scène qui a été le point de départ de ces réflexions. Ainsi dans ce dernier et tardif évangile l'imagination a pu enfin se mettre à l'aise, et se représenter la mère à côté du gibet de son fils, dans cette attitude que le *Stabat* et les œuvres des peintres ont fixée pour tous les esprits et

pour tous les yeux; mais M. Renan a raison de dire qu'ici même ce n'est pas Marie qui préoccupe l'écrivain : il veut surtout relever le *disciple aimé*, en faisant ainsi parler Jésus, qui le déclare son héritier et son frère. Ce qui fait bien voir que ce n'est pas elle qu'on a en vue, c'est qu'elle s'efface de nouveau tout de suite après, et, chose bien frappante, il n'est pas dit seulement que Jésus ressuscité se soit montré à sa mère, tandis que tant d'autres apparitions nous sont racontées avec détail. Ainsi ce passage même ne contredit pas, au sujet de la mère de Jésus, l'impression générale qu'on reçoit des Évangiles, où elle paraît si peu et si rarement à son honneur. Et nous ne serons plus étonnés quand nous verrons que dans les *Lettres* de Paul elle n'est pas nommée une seule fois, et que pas un mot absolument ne s'y rapporte à elle, ce qui doit paraître si étrange à des orthodoxes d'aujourd'hui. On ne s'avisait guère en ces temps-là des mystères de la conception immaculée.

Voilà les détails; mais, même dans l'ensemble, M. Renan me paraît trop complaisant pour la légende sacrée et trop facile à accepter, sous le nom de Jésus, un Jésus imaginaire, plus grand et plus pur que rien d'humain ne saurait l'être. M. de Sacy a dit : « Si Jésus-Christ n'est pas Dieu dans l'ouvrage de M. Renan, il est encore le fils de Dieu; *je ne sais pas trop à la vérité pourquoi ni comment.* » Voici ce pourquoi et ce comment, si je ne me trompe. Si Jésus est dans ce livre un homme à part, *demi-Dieu* et *fils de Dieu*, un *homme de proportions colossales*, s'il est placé *au plus haut sommet de la grandeur humaine*, si *en lui s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature*, si enfin l'auteur déclare que *Jésus ne sera pas surpassé*, et que *tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus*, tout cela, à mon sens, peut être traduit ainsi : Jésus est le seul homme historique qui n'ait pas d'histoire. Nous saisissons la personne réelle dans les autres, en lui nous n'atteignons que le personnage idéal. J'ai rappelé déjà le mot de Jean-Jacques : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu. » En effet Socrate est, comme on dit, percé à jour. Nous connaissons sa figure et son nez retroussé. Nous n'ignorons ni sa femme Xanthippe ni l'humeur de Xanthippe. Nous le suivons à l'*agora*, aux gymnases, à table, au lit; nous assistons à ses amusemens avec ses amis ou à ses disputes avec ses adversaires; nous l'accompagnons dans l'atelier d'un peintre, dans la boutique d'un marchand, ou chez la belle Théodote, qui pose pour un portrait. Nous l'entendons, pour ainsi dire, toutes les fois qu'il parle et aussi longtemps qu'il parle. Celui qu'on entend causer, celui qu'on voit rire, ne sera jamais un dieu. Je ne sais si Jésus

a jamais ri ou causé, car c'était un homme de l'Orient; mais ses biographies ne nous le diraient pas, ou plutôt il n'a pas de biographies. On ne nous parle pas de son visage; son âge même n'est pas indiqué. Il n'était pas marié sans doute, il a été de ceux *qui se font eunuques pour le royaume des cieux* (Matth., XIX, 12); mais on n'a pas seulement pris la peine de nous le marquer en termes exprès. On ne nous dit rien de ses habitudes et du détail de sa vie (1). On ne nous raconte de lui que des apparitions, on ne recueille de sa bouche que des oracles. Tout le reste demeure dans l'ombre; or l'ombre et le mystère, c'est précisément ce qui est divin. Si on aperçoit quelque chose de ses passions ou de ses préjugés, c'est autant que ses disciples les partagent et les sanctifient; on n'entrevoit rien de ses faiblesses (2). En un mot, ceux qui nous racontent Socrate sont des témoins, ceux qui nous parlent de Jésus ne le connaissent pas, ils l'imaginent.

Et l'image idéale grandit encore quand, à l'idée qu'on se faisait de Jésus au voisinage de sa vie réelle, s'ajoutent les progrès que la pensée chrétienne a faits par l'addition d'élémens nouveaux. C'est ainsi qu'après avoir cité le discours à la Samaritaine, M. Renan s'écrie : « Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment fils de Dieu. Il dit pour la première fois le mot sur lequel reposera l'édifice de la religion éternelle. » Mais si Jésus n'a pas dit cette parole et n'a pu la dire, s'il a forcément partagé, malgré la largeur de son âme, le patriotisme ardent, mais étroit des fils d'Israël, l'apparence *colossale* diminue, et Jésus redevient, au sens propre de la locution hébraïque, un fils de l'homme; car, même dans les Évangiles, la vérité n'est pas absolument effacée, et il s'y retrouve des traces qui l'accusent. Telles sont les paroles, si peu divines, à la femme syro-phénicienne : « il ne faut pas jeter aux chiens le pain des enfans. » Telles sont encore des scènes comme celle-ci que je prends dans le plus ancien évangile :

« Et au moment même où il sortait de la barque, il se présenta devant lui, sortant des tombeaux, un homme en puissance d'un esprit impur. — Il faisait sa demeure des tombeaux, et personne ne pouvait le lier, même avec des chaînes. — Plus d'une fois il avait été chargé de chaînes et d'entraves, et il avait ouvert les entraves et brisé les chaînes, et on ne pouvait venir à bout de lui. — Et continuellement, le jour et la nuit, il se tenait dans les tombeaux et dans les montagnes, criant et se frappant à coups de

(1) « Je ne voudrais pas, quant à moi, remplir ces vides par des suppositions qui mêleraient le roman à la poésie. » (*Vie de Jésus*, p. 379, ligne 1, et p. 403).

(2) « Il est probable aussi que beaucoup de ses fautes ont été dissimulées. » (P. 458.) On ne peut trop redire qu'il n'y a pas moyen de faire à l'auteur une objection qu'il n'ait prévenue.

pierre. — Et, voyant de loin Jésus, il courut et se prosterna devant lui, — et cria de toute sa force : Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, fils du Dieu très haut? je t'en conjure par lui, ne me tourmente pas. — Et Jésus lui dit : Sors de cet homme, toi, l'esprit impur. — Et il ajouta : Quel est ton nom? Et il répondit : Mon nom est Légion, car nous sommes beaucoup. — Et il le suppliait avec instance de ne pas le chasser du pays. — Et il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de cochons qui paissaient. — Et les démons lui disaient en le suppliant : Envoie-nous dans ces cochons, que nous entrions en eux. — Et Jésus le leur permit. Et les esprits impurs sortirent et se jetèrent dans les cochons. Et tout le troupeau se précipita de la hauteur dans la mer. Et il y en avait environ deux mille qui furent noyés dans la mer. — Ceux qui les faisaient paître s'enfuirent et en portèrent la nouvelle dans la ville et dans les campagnes, et on accourut pour voir ce qui était arrivé. — Et ils viennent à Jésus, et ils voient le possédé qui se tenait assis, vêtu et tranquille, qui tout à l'heure avait en lui celui qui s'appelait Légion. — Et ceux qui l'avaient vu leur racontèrent ce qui était arrivé au possédé et aux cochons. — Et ils se mirent à le prier de sortir de leur pays. »

M. Renan pensait évidemment à cette scène quand il a écrit : « On racontait au sujet de ses cures mille histoires singulières, où toute la crédulité du temps se donnait carrière ; » mais il ne faut pas craindre de citer tout au long de pareilles choses : elles empêchent l'imagination de se méprendre. Elles font toucher au doigt le milieu de grossièreté barbare où Jésus était plongé ; elles montrent que les plus grands hommes, comme il a été dit si bien, ont les pieds aussi bas que les autres, quoiqu'ils aient la tête plus élevée: elles guérissent l'illusion du divin.

Je trouve une page très remarquable où cette illusion va jusqu'à dire que dans Jésus la raillerie aussi est d'un dieu et laisse toute raillerie humaine loin derrière elle, même celle de Molière ou de Platon. Je m'étonne que l'auteur ait oublié ici *les Provinciales*, elles seules peut-être pouvaient soutenir la redoutable comparaison qu'il institue. Elles n'ont pas frappé moins fort sur les jésuites que l'Évangile sur les pharisiens, et les uns comme les autres en portent la marque ineffaçable. Je ne puis donc croire, quant à moi, qu'il puisse y avoir jamais un homme qui soit avec le reste des hommes hors de proportion. Je ne crois pas même qu'aucun homme puisse être appelé le plus grand des hommes, car cela est trop difficile à mesurer, et il n'y a guère de supériorité absolue. J'ajoute que plus je suis touché de Jésus et me sens pour lui et pour son œuvre de vénération et d'amour, plus aussi je le retiens obstinément près de moi et à ma portée, et ne puis consentir qu'on l'éloigne de nous tous à cette distance infranchissable où il ne nous appartiendrait plus. Il n'est plus même un exemple, s'il devient inimitable, et si on ne peut lui dire

à travers les siècles : Je suis ton frère, et je ferai comme toi. Il me semble d'ailleurs qu'il y aurait dans ce parti-pris un tort envers l'humanité tout entière, condamnée à ne se pouvoir plus égaler, quoi qu'elle fasse, et à toujours voir sa vertu rester au-dessous de son effort. Ma tendresse et mon enthousiasme ne font acception ni des temps ni des races. Jeanne devant l'inquisition de Rouen vaut pour moi Jésus devant Caïphe. Et s'il naît quelque part une âme pure et forte pour elle-même, tendre pour les siens et pour ceux qui souffrent, soulevée par son élan au-dessus du vulgaire, ardente au bien et terrible au mal, je veux bien lui dire : Tu n'auras jamais une légende comme celle de Jésus, car l'avenir n'est plus aux légendes; mais je ne lui dirai pas : Tu ne vaudras jamais Jésus, car elle peut aimer comme il a aimé, et souffrir comme il a souffert.

L'idéal et la poésie peuvent rendre injuste pour le présent, qui est le réel : le livre de la *Vie de Jésus* en est quelquefois la preuve. La nature exquise de ce haut esprit ne peut pardonner aux vulgarités de la vie moderne, à notre civilisation étroitement régulière, à ce moule où elle enferme les existences et les pensées, à l'incapacité dont elle nous frappe pour l'extraordinaire et le miracle, à *nos petites tracasseries préventives, plus meurtrières que la mort pour les choses de l'esprit.* — Nos seules lois, dit-il, sur l'exercice illégal de la médecine eussent suffi pour arrêter Jésus. — Mais des scènes comme celle du possédé, que je rappelais tout à l'heure, sont-elles donc tant à regretter? Il dira surtout : « Pour nous, éternels enfans, condamnés à l'impuissance, nous qui travaillons sans moissonner, et ne verrons jamais le fruit de ce que nous avons semé, inclinons-nous devant ces demi-dieux. Ils surent ce que nous ignorons : créer, affirmer, agir. » Quoi donc! pendant ces trois quarts de siècle, nos sociétés ont-elles été si impuissantes? N'a-t-on ni affirmé ni agi? Il s'est pourtant fait quelque chose depuis ce temps, et demain peut-être il se fera quelque chose encore!

Enfin je demande grâce pour les Juifs, et mieux que grâce. Si on fait de Jésus quelque chose qui ressemble à un dieu, le meurtre de Jésus aura quelque chose aussi de ce qu'on appelait autrefois un déicide. Il devient un crime inexpiable et éternel. Je n'ai pas besoin de dire que la philosophie de M. Renan repousse cette doctrine; mais son imagination n'y échappe pas tout à fait. « Si jamais crime, dit-il, fut le crime d'une nation, ce fut la mort de Jésus. » Il a contre les Juifs des duretés étranges. Quand il les voit, pendant les longs et tristes siècles chrétiens du moyen âge, constamment courbés sous la servitude, ou sous l'insulte, ou sous la main des bourreaux, il leur dit que c'est leur faute, et que l'*intolérance n'est pas un fait chrétien*, mais un *fait juif*. Il les condamne à pis que la persécu-

tion et les tortures; il a écrit cette phrase magnifique, mais impitoyable : « Cette tunique de Nessus du ridicule, *que le Juif, fils des pharisiens, traîne en lambeaux après lui depuis dix-huit siècles*, c'est Jésus qui l'a tissée avec un artifice divin. » Et il semble, en l'en affublant ainsi, la lui donner à porter jusqu'à la fin du monde. Il ne veut pas même que le judaïsme ait l'honneur d'avoir produit Jésus : il en sort, dit-il, comme Rousseau du XVIIIe siècle; mais où est donc l'ingrat qui ne ferait pas au XVIIIe siècle honneur de Rousseau? Jérusalem a tué Jésus comme Athènes a tué Socrate; mais Socrate n'en demeure pas moins un fils et une gloire d'Athènes. Ces grandes mémoires restent fidèles à leur patrie dans la mort comme dans la vie. Jésus d'ailleurs n'a pas rompu avec l'esprit juif; mais l'esprit juif allait s'élargissant à mesure qu'il pénétrait la sagesse grecque et en était pénétré à son tour. Je tiens donc Jésus pour un Juif, et je ne crois pas en cela que je le diminue. C'est un grand peuple que celui qui a souffert perpétuellement l'oppression, sans jamais l'accepter. La nature humaine s'élève à souffrir ainsi. C'est cette oppression toujours pesante, mais aussi toujours secouée, qui rendait le Juif plus dévot à son Dieu, plus tendre et plus *miséricordieux* aux siens (c'est le mot même de Tacite), plus dur à lui-même, plus indomptable à la brutalité du puissant, plus dédaigneux des folles joies des heureux et de leurs vices :

> Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
> Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
> Et que je mets au rang des profanations
> Leurs tables, leurs festins et leurs libations.

La communauté juive était au milieu du monde comme Esther dans le sérail d'Assuérus, et dans ce farouche isolement elle s'emparait insensiblement de ceux qu'elle étonnait. Le monde, au temps d'Auguste, était imprégné de judaïsme, et déjà tout près d'être juif. Il n'était plus séparé que par la barrière des pratiques. Quand Paul rompit cette barrière, le monde fut conquis, et c'est là ce qui s'est appelé le christianisme, le judaïsme *fait tout à tous, pour les gagner tous*. Sur le judaïsme pur, je dirai tout en un mot, ne pouvant m'étendre : ce sont les Juifs qui ont appris au reste des hommes ces deux grandes choses, le martyre et la charité. Il n'en faut pas davantage pour démentir les haines et les dérisions d'une foule brutale et pour assurer de la part des sages à ces aînés des peuples un fidèle et pieux respect.

J'ai été long, trop long peut-être, car j'ai risqué de distraire mes lecteurs de l'intérêt dominant de mon sujet. En effet, la question de

l'authenticité des Évangiles, celle de leurs diverses dates et de leurs divers esprits, celle même de savoir si la légende de Jésus, en entrant aujourd'hui solennellement dans l'histoire, n'y entre pas trop chargée encore de poésie et d'illusion, ces questions ne manquent, je le crois, ni d'intérêt ni de gravité; mais elles sont secondaires en comparaison de ce grand fait, la vie de Jésus écrite pour la première fois par un esprit capable de la comprendre et de la sentir, par un artiste assez exquis pour la rendre. Voilà un livre où le christianisme et l'homme dont il est sorti s'expliquent devant nous et nous rendent compte d'eux-mêmes comme le feraient tout autre événement et tout autre homme; le surnaturel et le mystère sont absolument écartés; notre raison seule est appelée à juger et à mesurer ce qu'elle étudie. Voilà un livre aussi qui ne s'en tient pas dans cette étude aux actes et aux paroles, et à l'histoire du dehors, mais qui sait atteindre jusqu'à l'âme, sans que le sentiment ait jamais rien de si délicat, de si exalté ou de si profond, qu'il échappe à l'amour que l'écrivain a pour son héros et pour ce qu'il aime plus encore que son héros même, je veux dire l'idéal, l'idéal dans les choses du cœur. Voilà un livre enfin où l'imagination et le style suffisent au sujet; ce style a une magie qui fixe pour nous, non pas l'histoire seulement, mais le rêve, et nous fait vivre en certaines pages dans ce paradis insaisissable où les âmes dont on nous parle ont vécu à certains jours ou à certains momens. Tout cela est du plus grand prix, et si ma critique en a fâcheusement distrait le lecteur, il n'est que juste, en finissant, qu'elle l'y ramène et l'y replace.

Cette imagination, puissance et charme de l'ouvrage, est ce qui m'a fait m'en défier quelquefois. Je sais néanmoins ce qu'elle vaut, et je n'en méconnais pas l'action bienfaisante. A l'exception de ces traits chagrins contre les Juifs, il n'y a guère de pages où je ne fusse près de regretter quelque chose parmi les idées mêmes que je combats. Elles donnent à l'âme des agitations et des secousses qui peuvent être salutaires, elles nous empêchent de nous endormir dans le médiocre et le convenu. J'ai réclamé quelquefois pour ce qui me semblait la vérité ou la justice; mais si je sentais jamais autour de moi ou en moi la vérité devenir banale ou la justice étroite, je m'échapperais volontiers du côté où s'envole la pensée de M. Renan.

Je ne veux pas finir sans signaler certains endroits du livre où la personne de l'auteur paraît plus à découvert : d'abord cette dédicace si touchante, d'une poésie à la fois étrange et irrésistible; puis des traits jetés çà et là, comme celui-ci : « Ce sommet de la montagne de Nazareth, *où nul homme moderne ne peut s'asseoir sans un sentiment inquiet sur sa destinée, peut-être frivole,* Jésus s'y est assis

vingt fois sans un doute. » Quand il représente Jésus fondant *cette grande doctrine du dédain transcendant, vraie doctrine de la liberté des âmes, qui seule donne la paix*, qui n'entend le cri de cette fière personnalité se retranchant contre les contraintes abaissantes de la vie dans un orgueil légitime, mais aussi dans une espèce de quiétisme de penseur?

J'aurais dû dire dès le commencement que la *Vie de Jésus* n'est que la première partie d'un travail beaucoup plus vaste, l'histoire des origines du christianisme. M. Renan se demande s'il pourra jamais exécuter ce projet; mais il n'a que quarante ans, sa vie est comme son talent dans sa plénitude, et on a le droit de croire qu'il conduira son œuvre jusqu'au bout. Belle destinée que de laisser un tel monument après soi! elle a dû tenter dans notre temps bien des esprits à qui elle ne sera pas donnée. Il en est qui ont fait ce rêve, et qui toute leur vie en ont bercé leur pensée, mais qui n'ont pas eu, qui n'auraient jamais eu sans doute la force de l'accomplir. Ils s'en consoleront, et ils ne seront pas jaloux, s'il leur reste la satisfaction d'applaudir, et de signaler le livre déjà fait à l'admiration et à la reconnaissance des bons esprits, en donnant acte à l'auteur de ses promesses, car elles seront tenues, n'en doutons pas, avec le même talent que nous goûtons aujourd'hui. Il nous dessinera ce personnage de Paul, si original encore après celui de Jésus; il éclairera de sa science et de son imagination les visions de l'Apocalypse. Sa critique d'ailleurs deviendra par le travail de plus en plus sûre d'elle-même; il nous donnera, sur les origines du christianisme, *toute la vérité, rien que la vérité*, suivant la formule des tribunaux. Rien que la vérité, c'est ce qui est facile, et il n'y a qu'à vouloir; toute la vérité, c'est-à-dire la vérité dans tout son éclat ou dans tout son charme, c'est ce qui est très difficile, mais ce qui est possible à M. Renan, car il l'a fait.

ERNEST HAVET.

UN

VOYAGE AUTOUR DU JAPON

SOUVENIRS ET RÉCITS.

II.

LES PORTS DE L'OUEST ET DU NORD. — LA BAIE DE YÉDO.

I.

C'est à Nagasacki, dans le voisinage du grand centre commercial de Shang-haï, que l'Européen qui projette de visiter les côtes du Japon peut se préparer dans les conditions les plus favorables aux fatigues de ce long et périlleux voyage. Nagasacki est une ville bien connue maintenant des *étrangers*, pour employer le terme qui désigne au Japon comme en Chine les hommes de l'Occident, et ce qui lui vaut cette préférence, ce n'est pas seulement une situation des plus pittoresques, c'est encore un climat d'une incomparable salubrité (1).

A partir de Nagasacki malheureusement commencent les journées laborieuses d'un voyage autour du Japon. Si l'on se dirige de cette ville vers Hakodadé, puis vers Yokohama et Yédo, on ne tarde pas à trouver la nature moins clémente, en même temps que s'accusent plus vivement les défiances et les passions locales. Hakodadé, une des trois villes ouvertes aux étrangers par les derniers traités con-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet. — Le climat de Nagasacki lui a valu une sorte de célébrité parmi les Européens résidant en Chine, et l'on a surnommé cette ville le *sanitarium* de Shang-haï.

clus avec le Japon, est sous tous les rapports moins favorisée que Nagasacki. La situation d'Hakodadé au nord des îles de Kiou-siou, de Sikok et de Nippon, qui, avec leurs dépendances, forment l'empire japonais proprement dit, l'éloigne du mouvement des communications régulières entre l'Occident et l'extrême Orient. Hakodadé ne sert de point de relâche qu'aux bâtimens de guerre russes envoyés sur les côtes de Mandchourie, à quelques baleiniers américains, et enfin au petit nombre de navires qui exploitent le commerce entre Yédo et la Chine, et entre la Californie et Nikolaïefsk, le véritable *emporium* commercial des pays de l'Amour. De plus, le paysage de Hakodadé n'a point le charme qu'offre la campagne autour de Nagasacki, et son climat, sans être malsain, n'est pas agréable. Aussi l'île de Yézo, dont Hakodadé est le chef-lieu, n'a été visitée jusqu'à présent que par un nombre très restreint de voyageurs. C'est cependant Hakodadé que nous avions choisie comme première étape après Nagasacki. Nous espérions y recueillir quelques informations certaines sur les principaux établissemens que les Russes ont formés dans ces dernières années le long des côtes de la Mandchourie. En route, nous devions faire relâche à l'île de Tsousima, qui commande l'accès de la Mer du Japon.

Nous quittâmes Nagasacki un samedi, le 26 octobre 1861. La matinée était fraîche, presque froide, et à peine eûmes-nous dépassé les deux îlots d'Iwosima, qui masquent l'entrée de la baie de Nagasacki, que la brise, qui soufflait avec violence, nous obligea de quitter le pont et de nous réfugier dans le spacieux salon du *Saint-Louis*. Je m'y trouvai dans des conditions particulières de bien-être : seul passager à bord d'un grand et beau navire, je pouvais y prendre toutes mes aises. J'avais pour compagnons de voyage M. W..., le propriétaire du *Saint-Louis*, homme aimable, intelligent et très instruit, et le capitaine R..., un vieux marin qui avait navigué sous toutes les latitudes, visité toutes les contrées du globe, et qui à un esprit vif et enjoué joignait une rare expérience et une mémoire prodigieuse. Notre navire portait le pavillon étoilé de l'Union américaine. L'équipage se composait d'Anglais, de Hollandais, d'Américains, de quelques Malais et Chinois, et d'un cuisinier noir. Il y avait aussi un matelot français à bord, mais on ne le vit que vers la fin du voyage, au milieu d'une tempête qui nous assaillit dans la mer du Japon. Jusqu'à ce moment, il ne bougea du cachot, se refusant obstinément à travailler, vivant de biscuit et d'eau, et passant la journée à jurer, à crier, à chanter. Il n'est point facile, lorsqu'on n'a pas vécu parmi eux, de comprendre à quel degré les matelots poussent quelquefois l'entêtement; pendant longtemps, tous les efforts pour leur faire entendre raison restent vains, et c'est seule-

ment lorsque de dures privations, des châtimens sévères, ont affaibli leurs forces physiques, que, vaincus sans être domptés, ils redeviennent dociles.

A quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvions en pleine mer, hors de ce réseau d'îles et d'îlots qui s'étend le long des côtes du Japon et qui rend la navigation de ces parages aussi pénible que dangereuse. Le vent était devenu favorable, et nous voguions rapidement vers Tsou-sima, la première halte de notre voyage. Cette île est éloignée d'environ cent milles de Nagasacki par le nord-nord-ouest. Gouvernée par un prince tributaire du taïkoun, elle n'est pas ouverte au commerce étranger. Un peu auparavant, elle avait été visitée par des navires de guerre russes, et cette apparition inattendue avait donné lieu à de nombreuses conjectures sur la politique moscovite dans l'extrême Orient. Tsou-sima est d'une haute importance au point de vue stratégique et commercial. C'est en même temps une des plus belles îles du Japon, habitée par une population nombreuse, riche et intelligente. Située entre la Corée et l'archipel japonais et divisant le détroit de Corée en deux passes, celle de Broughton à l'ouest et celle de Krusenstern à l'est, elle commande l'entrée méridionale de la grande mer intérieure appelée *Mer du Japon*. Cette mer est devenue d'un grave intérêt pour la Russie, car elle baigne une partie des vastes territoires dont le général Ignatief, ministre plénipotentiaire du tsar, a su arracher la possession à la faiblesse de la cour de Pékin lors de la conclusion des derniers traités entre la France, l'Angleterre et la Chine.

Quelque temps avant notre départ de Nagasacki, au mois d'août 1861, l'amiral anglais sir James Hope croisait sur la côte occidentale du Japon; ayant fait relâche à Tsou-sima, il y trouva, à son extrême surprise, trois bateaux à vapeur russes. En procédant dès lors à une inspection plus exacte de la baie, il découvrit que les Russes avaient formé un véritable établissement sur la côte, dans le voisinage de Fat-chou, chef-lieu de l'île. Comme ce port n'était pas compris dans le nombre de ceux que les traités venaient d'ouvrir aux étrangers, l'amiral pensa qu'il avait le droit de s'informer dans quel dessein les Russes avaient débarqué là plutôt qu'ailleurs. Ils répondirent qu'ils étaient occupés à relever une carte marine, et que l'entretien des nombreux malades qui encombraient le pont de leurs navires les avait forcés de s'installer à terre, que du reste ils ne prolongeraient guère leur séjour à Fat-chou, et qu'ils ne tarderaient pas à se rembarquer. Les Japonais de leur côté, questionnés à ce sujet, n'avaient point donné de la présence des Russes une explication aussi naturelle, et ils s'étaient même montrés un peu inquiets de ce voisinage. Sir James Hope s'empressa de rapporter cette

nouvelle à Shang-haï. Aussitôt, par l'organe du *North China Herald*, du *Daily Press* et des autres journaux de la Chine, elle se répandit parmi les communautés étrangères. A quelque temps de là, on apprit que les Russes, ne se souciant probablement pas d'attirer sur eux l'attention d'un public très soupçonneux et très clairvoyant, avaient subitement pris le parti d'abandonner leur récente conquête. Ils ne s'éloignèrent pas d'ailleurs sans protester de leurs intentions pacifiques et sans rejeter sur les Anglais eux-mêmes le projet d'établissement qu'on leur avait prêté, projet dont la présence des bâtimens russes dans les eaux de Tsou-sima aurait fait avorter l'exécution. Quoi qu'il en soit de ces griefs réciproques, l'île devait à la jalouse surveillance dont les Anglais et les Russes s'honoraient à l'envi d'être délivrée de ses envahisseurs et d'appartenir de nouveau et tout entière à ses maîtres naturels.

Nous ne connaissions rien du dénoûment de cette affaire, et, en approchant de Tsou-sima, nous explorions à l'aide de nos lunettes la mer et le rivage dans l'espoir d'apercevoir à l'horizon les couleurs du pavillon moscovite. La baie était sillonnée de jonques et de bateaux de pêche, les anses de la côte abritaient des bâtimens japonais de toute espèce, mais nous ne vîmes aucun navire européen. Nous reportâmes alors toute notre attention sur la contrée qui se déroulait à nos yeux : à première vue, elle nous parut être digne des éloges que lui ont prodigués les rares voyageurs qui l'ont visitée en passant.

L'île de Tsou-sima s'étend dans la direction du nord au sud, entre les degrés 129-130 de longitude est et 34-35 de latitude nord, sur une longueur de trente-six milles; sa largeur moyenne est de huit milles. Un bras de mer la divise en deux parties à peu près égales, et qu'on a nommées Tsou-sima du nord et Tsou-sima du sud; ce détroit, large à l'occident, mais resserré et non navigable de l'autre côté, forme un golfe magnifique au fond duquel a été bâtie la ville de Fat-chou. Elle compte quelques milliers d'habitans, et sert de point de transit aux relations commerciales que le Japon entretient avec la Corée. Tsou-sima est de formation volcanique. Le climat est sain et tempéré. Le paysage, riche et varié, présente une succession de montagnes et de collines cultivées, boisées et coupées de vallons qu'arrosent des rivières limpides. Au centre de l'île, à une hauteur considérable au-dessus de la mer, on trouve des lacs dans le voisinage desquels règne sans cesse, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été, une température agréable. Tsou-sima est un des endroits les plus salubres de l'extrême Orient; mais cette île est trop éloignée et de Shang-haï et de Saigon pour que l'acquisition en puisse être désirable pour les Anglais ou les Français. Les Russes

au contraire s'en accommoderaient volontiers, et y trouveraient un point de relâche on ne peut mieux placé sur leur chemin, lorsqu'ils se rendent de la Chine à leurs possessions de la Mandchourie et de l'Amour.

Nous quittâmes le golfe de Fat-chou après nous y être arrêtés pendant quelques heures; le soir de notre départ, nous avions perdu l'île de vue, et le lendemain matin 28 octobre nous étions loin de la terre, et nous naviguions dans la Mer du Japon. Sous ce nom, il faut entendre plutôt un immense lac qu'une mer, car les îles Saghalien, Yézo, Nippon, Kiou-siou, la presqu'île de Corée et la côte de la Mandchourie l'enferment presque entièrement. Son étendue est de neuf cents milles de long sur quatre cents de large. Nous y passâmes près de cinq jours, ne voyant qu'une fois terre (l'île Dagilet), et nous arrivâmes le 1er novembre devant le port russe de Vladivostock, situé sur la côte de la Mandchourie à la pointe méridionale de la péninsule Mouravief (*Albert-Peninsula* sur les cartes anglaises), entre 131° 58′ de longitude est et 43° 3′ de latitude nord. L'entrée de Vladivostock ou *Port-May*, comme les Anglais l'ont appelé du nom d'un de leurs officiers de marine, est difficile. Après avoir doublé la pointe de l'Aiguille, on pénètre dans un canal, le détroit de Hamelin, qui sépare la péninsule Mouravief de la petite île Poutiatine. Le détroit de Hamelin contient quatre ports assez spacieux; mais le dernier seulement, celui de Vladivostock, est fréquenté par les bâtimens russes. La passe de ce port n'a qu'un demi-mille de large; elle est remarquable par les masses rocheuses qui en défendent les abords et qu'une action volcanique a étrangement déchirées. Vladivostock a l'étendue du port de Nagasacki : il a un peu plus de trois milles de long, de l'ouest à l'est, sur trois quarts de mille de large, et il est abrité contre tous les vents. Les collines qui l'entourent sont d'une hauteur médiocre : elles ne s'élèvent guère à plus de trois cents pieds au-dessus de la mer, et dans beaucoup d'endroits elles s'abaissent au point de se confondre avec la plage même. On y voit une maigre végétation; quelques bouquets de chênes, de pins, de bouleaux, de frênes et de noyers les couvrent çà et là. Tout est triste et morne. Il n'y a dans les environs aucune trace de culture, et les pauvres habitations qui composent l'établissement russe semblent perdues dans l'immense solitude qui les environne. En été, lorsque tout s'épanouit et que les vastes plaines forment un tapis de verdure, le paysage peut être agréable; mais nous sommes loin des automnes verdoyans de Nagasacki : ici, dès la fin d'octobre, l'hiver règne, il fait un froid piquant; les arbres, dépouillés de feuilles, sont couverts de givre, et nous n'apercevons d'autres êtres vivans que des corbeaux dont le croassement ajoute encore au caractère lugubre du paysage.

L'établissement russe de Vladivostock se composait en novembre 1861 (et probablement rien n'y a été changé depuis) de neuf maisons en bois et d'une maison en pisé, habitées par deux officiers et soixante-dix soldats. Ces pauvres gens mènent là une triste vie, et je n'ai pu m'empêcher de les plaindre et d'admirer le courage résigné avec lequel ils supportent leur exil. Dès que le *Saint-Louis* eut jeté l'ancre, on appareilla une chaloupe, et nous nous rendîmes à terre. A peine avions-nous mis le pied sur la plage que nous vîmes sortir de la plus belle maison un jeune homme en uniforme d'officier de marine, qui venait au-devant de nous d'un pas rapide. Il nous aborda avec cette politesse tout à la fois cérémonieuse et empressée qui est particulière à certaines classes de la société russe, et nous pria d'entrer dans sa demeure. C'était une maison bâtie en fortes murailles de pisé et couverte d'un toit de chaume. Un matelot nous ouvrit la porte, fit le salut militaire, et nous conduisit au salon. La pièce qu'on décorait de ce titre était une grande chambre basse, blanchie à la chaux et chauffée par un énorme poêle; les fenêtres étaient fermées, et sur toutes les fentes ou rainures on avait collé de larges bandes de papier; la porte était garnie d'épais bourrelets. Il fallait que le froid fût bien intense au dehors pour qu'on en ressentît les atteintes dans une chambre si hermétiquement calfeutrée. Il y régnait une atmosphère lourde, une chaleur épaisse qui portait à l'indolence. L'ameublement était des plus simples : à peu près au centre, une table ronde couverte d'un vieux tapis; sur cette table des verres et des tasses, des cigares et des *papyros* (cigarettes), un livre ouvert et quelques journaux; derrière la table, un sopha qui portait les traces d'un long usage; dans un autre coin, une sorte de guéridon carré pour écrire, et dessous, en manière de tapis, une magnifique peau d'ours sur laquelle on n'avait jamais mis les pieds; au-dessus du guéridon, accrochée à la muraille, pendait une bibliothèque volante contenant des traités de navigation et de météorologie, et aussi quelques romans français. Près d'une fenêtre il y avait encore une table, œuvre de quelque matelot, et sur ce meuble à peine dégrossi, ainsi que sur le rebord de la fenêtre, on voyait pêle-mêle des casquettes d'uniforme, une blague à tabac, des boîtes à cigares, et plusieurs volumes dépareillés des œuvres de Pouchkine, Gogol, Lermontof et Krylof. Le long des murs, on avait suspendu de mauvaises estampes représentant le tsar et des membres de la famille impériale; ces portraits officiels alternaient avec ceux des parens et amis du maître de la maison, reproduits par la photographie. Un trophée d'armes décorait un autre côté du salon : il se composait d'une bonne carabine et d'un revolver, de deux sabres d'officier, d'une paire de pistolets, d'une casquette d'ordonnance, d'une paire d'éperons, d'une cravache et d'une lunette ma-

rine; un baromètre à droite et un thermomètre à gauche complétaient ce trophée, qui n'avait aucune prétention à l'effet pittoresque.

Notre hôte fit les honneurs de son logis avec une politesse extrême. Il nous offrit des cigares et des cigarettes, fit apporter du vin, de l'eau-de-vie et du thé, et ne prit place sur la plus mauvaise chaise de la chambre qu'après nous avoir commodément installés sur le sopha et sur un vaste et comfortable fauteuil qui faisait encore partie du mobilier. Bientôt un autre jeune homme entra : c'était un officier de la petite garnison et l'unique compagnon d'exil de notre hôte, qui remplissait à Vladivostok les fonctions de gouverneur. Ce dernier était un homme d'une trentaine d'années, à la figure mobile et intelligente, mais assombrie par l'ennui de l'isolement. Il ne laissa pourtant échapper aucune plainte : c'est avec une mâle résignation qu'il paraissait supporter son triste sort. Il prêta une oreille attentive aux nouvelles que nous lui apportions, et se confondit en remercîmens pour un paquet de journaux anglais et français qu'on lui laissa. Depuis quatre mois, il ne savait absolument rien de ce qui se passait au dehors, et encore ce qu'il avait appris de plus récent remontait presque à une année. Mes compagnons de voyage ayant manifesté l'intention de faire un tour de chasse, il sortit avec eux, et je demeurai en tête-à-tête avec le lieutenant de Vladivostock. C'était un adolescent qui comptait vingt ans à peine et qui avait l'air souffrant et fatigué; mais quand je me permis de l'interroger sur le genre de vie qu'il menait, il ne voulut pas convenir qu'il était rongé d'ennui. « La besogne ne manque pas, dit-il. Il faut surveiller la conduite des soldats, la construction des maisons nouvelles, la culture des champs et des jardins; tout cela exige du temps, et nous ne l'épargnons pas, car ce que nous faisons, nous le faisons lentement, à notre aise. Si la saison le permet, nous entreprenons des excursions dans l'intérieur, nous allons chasser; le gibier à poil et à plumes n'est pas rare ici : outre les perdrix, canards, bécassines et faisans, il y a les lièvres, les renards et les hermines, et dans les jours de chance on peut tuer un ours ou rencontrer un tigre (1). Pendant l'hiver, le froid est très rude, et la neige, qui tombe en abondance, nous emprisonne dans nos demeures. Nous restons alors où il fait chaud. Les journées sont courtes. On dort beaucoup. On fume et on lit tant qu'on peut, on goûte longuement les plaisirs de la table. Un jour succède à l'autre; les semaines, les mois s'écoulent sans qu'on s'en aperçoive. On ne s'amuse guère, il est vrai, mais on ne s'ennuie pas non plus; on vit à peine. Un beau matin le soleil de printemps rayonne à travers les vitres; on s'éveille

(1) Le tigre de ces parages est de même espèce que celui du Bengale. C'est du moins ce que m'a affirmé le savant botaniste Maximovitch, qui a exploré la Mandchourie et les dépendances du fleuve Amour avec tant de succès.

comme d'un long sommeil, et on oublie volontiers qu'on est resté presque mort pendant six mois. »

Dans l'opinion des Russes, Vladivostock passe pour le principal des ports qu'ils possèdent sur la côte de la Mandchourie, parce qu'il serait aisé, sans trop de dépenses, de le mettre en communication avec le fleuve Amour et de le rattacher par là à la mère-patrie. Il suffirait, pour atteindre ce résultat, d'ouvrir une route qui relierait le fleuve Sin-fui, tributaire du port de Vladivostock, au lac Han-kaï. Les navires frétés pour Nikolaïefsk, dont les glaces interdisent l'accès durant la moitié de l'année, débarqueraient alors à Vladivostock leur cargaison, composée d'articles européens destinés à la population de Nikolaïefsk et de produits japonais et chinois destinés à la Russie occidentale. Ces marchandises, une fois parvenues au lac Han-kaï, seraient facilement transportées au fleuve Amour, qui communique avec ce lac au moyen des rivières Sun-gatchi et Oussouri.

Autour de Vladivostock s'étendent de belles prairies, et dans les environs, à Albert-Peninsula, on trouve de beaux bois de construction. On y a découvert aussi du minerai d'or; mais jusqu'à présent prairies, bois et métaux ne servent à rien, car Vladivostock, comme toute la côte de Mandchourie, est totalement dépourvu de relations commerciales avec le reste du monde, et ne renferme qu'une population misérable et clair-semée. Dans l'établissement même et dans le voisinage, il y a quelques centaines de Chinois de la pire espèce : on les appelle *Mansas*. Ce sont la plupart du temps des prisonniers évadés des colonies pénales et militaires du nord de la Chine, qui ont passé en Mandchourie l'un après l'autre, sans argent, sans famille, et qui tirent de la chasse et de la pêche leurs maigres moyens d'existence. Dans certains endroits, ils se sont groupés en villages et se livrent aux travaux de la campagne; d'ordinaire on les rencontre isolés ou par troupes de trois ou quatre. Ils observent entre eux les lois de l'hospitalité; mais, condamnés à vivre au ban de la société, sans femmes ni enfans, ils sont descendus au plus bas degré de l'échelle des créatures humaines, et restent plongés dans un état de dépravation abjecte. Ils sont d'ailleurs vigoureux, patiens et résignés, et dans les rares relations qu'ils ont nouées avec les Russes, auxquels ils vendent des fourrures et du *gin-seng* (1), ils se montrent animés de cet esprit commercial qui caractérise leur race entière. Je vis quelques *Mansas* à bord du *Saint-Louis;* ils apportaient des fourrures qu'ils désiraient échanger contre du riz ou contre de l'argent en barre. Ils étaient hideux de saleté et de laideur, et il y avait dans leur regard farouche et craintif quelque chose de la bête fauve.

(1) Racine comestible très recherchée des Chinois.

Le gouverneur de Vladivostock nous dit que, somme toute, c'étaient des êtres inoffensifs, bien qu'il ne fallût pas se fier à leur honnêteté. Il tolérait volontiers leur présence dans les environs de la colonie, et les trouvait toujours prêts à lui rendre, pour la plus modique rétribution, tous les services dont ils étaient capables. « Ce sont des hommes infatigables, ajouta-t-il, et qui aiment assurément le travail. S'il était possible de leur procurer des femmes et de pourvoir aux frais de leur établissement, ils ne tarderaient pas à former de pacifiques communautés de laboureurs et de trafiquans. Ces pauvres diables mènent une existence dure et chétive, et n'attachent aucun prix à la liberté complète que leur assurent leurs habitudes nomades. Ils me servent avec zèle, et ceux que je garde près de moi, bien que je ne puisse rien leur donner, excepté le logement et la nourriture, sont regardés comme les plus favorisés de leur tribu. »

Nous quittâmes Vladivostock dans la soirée du 3 novembre. Notre séjour, quoique de courte durée, avait pourtant suffi à établir une certaine intimité entre nous et les deux officiers que nous y laissions. Jusqu'au dernier moment, ils restèrent à bord du *Saint-Louis*, et je m'aperçus que notre départ leur causait une véritable peine. Nous étions pour eux les représentans de ce monde lointain où ils avaient laissé leurs affections et leurs espérances; nous allions y revenir, et notre départ les abandonnait de nouveau à l'isolement et à l'accablant ennui qui dévorait leur existence monotone. Ils se retirèrent enfin et regagnèrent le rivage. Là, ils s'arrêtèrent et suivirent des yeux le bâtiment qui s'éloignait lentement. Aussi longtemps qu'il me fut possible de distinguer la terre, je les vis à la même place, immobiles, debout, semblables à des statues. Le jour baissait rapidement, et la nuit les enveloppa bientôt dans ses ombres; mais ma pensée ne les avait pas quittés, et je crus les voir rentrer silencieux et tristes, poursuivant encore les souvenirs qui s'étaient réveillés en eux pendant notre rapide séjour.

Olga-Bay, autre port russe que nous devions visiter, et que les Anglais ont baptisé du nom de Port-Michel-Seymour, se trouve entre 38° 46′ de latitude nord et 135° 19′ de longitude est, à une distance de cent quatre-vingt-dix milles de Vladivostock. Pendant la traversée, nous ne perdîmes pas un instant de vue la côte de la Mandchourie; elle est formée par une chaîne non interrompue de montagnes hautes de quinze cents pieds environ, et qui se relie à une autre chaîne beaucoup plus élevée, dont la crête est couverte de neige et dont les sommets se perdent dans les nuages. Ces montagnes se composent de masses rocheuses noirâtres, escarpées, arides, couronnées çà et là de bouquets de bois, flanquées d'arbres rabougris et tachées

par larges plaques d'une mousse jaunâtre; mais nulle part on n'y découvre vestige d'habitation. Les anses et criques qui découpent le rivage en festons infinis sont également désertes, et tout respire la tristesse et l'abandon. Olga-Bay, long de plus de deux milles, large d'un mille et demi, présente un bon refuge aux navires, excepté contre les ouragans du sud-est. L'entrée du port est facile et sûre; elle est formée de rochers à pic et masquée par une île granitique nue et aride, appelée l'île de Brydone. Le paysage d'Olga-Bay ressemble à celui de Vladivostock. En hiver, la solitude et l'ennui l'enveloppent d'un double linceul. Une grande rivière, Gilbert-River, se jette dans l'angle nord-ouest du port; elle coule dans un lit profond, resserré entre de hautes montagnes, et se divise, à quelques lieues de son embouchure, en plusieurs affluens qui cessent d'être navigables. Au nord-est se trouve un petit port intérieur dont la barre interdit l'approche aux bâtimens qui tirent plus de quatorze pieds d'eau. C'est sur les bords de ce havre que les Russes se sont établis; leur colonie se compose de deux officiers et de quarante-cinq soldats logés dans une douzaine de baraques en bois. Quant à la population indigène que l'on rencontre aux environs d'Olga-Bay, elle appartient à la race tartare. Au point de vue de la moralité, elle est supérieure aux Mansas de Vladivostock; mais elle est tellement pauvre, ignorante et sauvage, et de plus tellement clair-semée, que les Russes ont jusqu'à présent dédaigné d'entamer des relations avec elle.

Les environs d'Olga-Bay sont fertiles. On y trouve de grandes prairies d'une fécondité admirable et des forêts de bois de construction où vivent des milliers de bêtes à fourrures précieuses, et où les rares chasseurs qui ont pénétré dans ces solitudes ont rencontré du gibier en abondance. Ce qui manque au pays, ce sont des relations avec le monde européen, et des travailleurs capables d'exploiter ses richesses. Le gouvernement russe aurait, à ce qu'on m'a raconté, l'intention d'envoyer à Olga-Bay quelques centaines de colons; mais l'immense désert qu'il s'agirait de soumettre à l'exploitation serait un obstacle presque insurmontable au succès de leurs efforts. D'ailleurs Olga-Bay est loin d'avoir l'importance spéciale qui s'attache à Vladivostock. On ne pourrait, sans frais énormes, mettre ce port en communication avec la Sibérie, et tôt ou tard il sera probablement abandonné; les colons d'Olga-Bay viendront se réunir à ceux de Vladivostock, le seul port de la Mandchourie auquel un certain avenir semble réservé (1). La vie qu'on y mène est d'une monotonie

(1) Outre Vladivostock et Olga-Bay, les Russes possèdent, sur la côte de la Mandchourie et sur la côte occidentale de la grande île de Saghalien, Passiat-Bay, Koussounaï, Imperator-Bay, Doui, Castries-Bay et Nikolaïefsk. — A Passiat-Bay, sous

accablante, et ne peut être supportée que par des hommes d'un caractère énergique et bien trempé, ou par des barbares qui sont étrangers aux besoins et aux sentimens des civilisés. Nous rencontrâmes à Olga le *Japonitz*, bateau à vapeur russe chargé du service postal entre Nikolaïefsk et Shang-haï, et qui visite une fois par an les établissemens de Castries, d'Imperator-Bay, de Doui, de Koussounaï, de Hakodadé, d'Olga-Bay, de Vladivostock et de Passiat-Bay. Le *Japonitz* arrivait alors de Hakodadé, et apportait à la garnison d'Olga des nouvelles dont la plus récente avait six mois de date.

Pendant la traversée d'Olga-Bay à Hakodadé, nous essuyâmes une tempête violente qui mit le *Saint-Louis* en danger, et lui enleva son grand mât et son mât de misaine. Les réparations qu'exigea ce désastre nous obligèrent de prolonger pendant cinq semaines notre séjour à Hakodadé. J'eus ainsi l'occasion d'ajouter un certain nombre de faits nouveaux aux observations que j'avais recueillies lors d'une première visite à cette ville, et je pris principalement pour l'objet de mes études la race des Aïnos, les habitans les plus anciens de l'île de Yézo dont Hakodade est le chef-lieu.

42 degrés de latitude nord, on a trouvé de la houille. Koussounaï et Doui, dans l'île de Saghalien, n'offrent aucun abri aux navires; on y a établi des postes militaires, à Koussounaï (48 degrés de latitude nord) pour surveiller la frontière japonaise, à Doui (51 degrés) à cause des mines de charbon qu'on y a découvertes. La colonie d'Imperator-Bay possède un excellent mouillage; mais elle est sans communications avec l'intérieur, et un faible détachement de soldats suffit à la garder. Castries-Bay (52 degrés) est, après Vladivostock, le port le plus considérable que les Russes possèdent dans ces parages; il est relié par une route facile au lac Kisi, d'où, avec de légères embarcations, on peut gagner le fleuve Amour. Les Russes se sont établis à Castries et à Imperator en 1854, à Doui en 1856, à Koussounaï en 1857, à Olga en 1858, enfin à Passiat et à Vladivostock en 1860. La nécessité de tous ces établissemens n'est pas encore bien démontrée, car Nikolaïefsk même, sur l'Amour, la seule grande ville des Russes dans cette partie du monde, est loin d'avoir acquis beaucoup d'importance commerciale. La fondation de ces colonies lointaines n'aura sa raison d'être pour la Russie que lorsque les projets du gouvernement des tsars sur la Chine et le Japon auront pris une certaine consistance. Les richesses naturelles de la Mandchourie ne sont qu'incomplétement connues, et l'exploitation serait entourée d'immenses difficultés. J'ai déjà parlé des houillères de Passiat-Bay et de Doui; j'ajoute qu'on a découvert du marbre à Olga-Bay et du minerai d'or à Vladivostock. Le bois de construction abonde dans l'intérieur de la Mandchourie, et le commerce des pelleteries donnerait, si on l'entreprenait, des résultats satisfaisans. Le grand obstacle à la civilisation de ces vastes contrées, l'obstacle qui, pendant fort longtemps encore, demeurera insurmontable, c'est l'insuffisance de la population. Au nord, on rencontre quelques tribus errantes, les Guilakes, les Toungouses et les Orotches, qui, à la hauteur d'Olga-Bay, se mêlent un peu aux Chinois. Au sud d'Olga et sur la côte, on ne trouve que des *Mansas*. Le botaniste Maximovitch estime que toute la population indigène des côtes de la Mandchourie, depuis le 42e jusqu'au 52e degré de latitude nord, n'excède pas le chiffre d'*un millier* d'individus.

II.

L'île de Yézo est une conquête du Japon sur un peuple jadis puissant et nombreux, mais singulièrement déchu aujourd'hui. Placée au nord de la grande île de Nippon, elle en est séparée par le détroit de Tsougar. Elle a la forme d'un triangle irrégulier, et occupe une surface montagneuse d'environ trente mille milles carrés. On n'y compte guère plus de cent mille Japonais et de cinquante mille indigènes nommés Aïnos. Le taïkoun, chef du pouvoir exécutif au Japon, possède en particulier à Yézo un territoire d'une faible étendue, mais sur lequel se trouve la grande cité d'Hakodadé. Le plus puissant feudataire de Yézo est le prince de Mats-maï, vassal lui-même du taïkoun. Ses domaines couvrent au sud-ouest une bonne partie de l'île, et forment une principauté dont la capitale, Mats-maï, à l'une des extrémités du détroit de Tsougar, renferme de dix à quinze mille habitans. Cette ville, n'ayant pas été comprise parmi les ports ouverts aux Européens, n'est guère connue que de nom. Un marchand étranger que l'amour du négoce et des aventures avait poussé à Mats-maï, et qu'on y avait retenu prisonnier pendant quelques jours, m'a raconté que, semblable aux autres cités japonaises, cette ville était propre et bien tenue, et qu'elle contenait, outre les édifices destinés au prince et à sa suite, un grand nombre de temples. Le reste de Yézo, c'est-à-dire ce qui n'appartient ni au taïkoun ni au prince de Mats-maï, est divisé en portions à peu près égales entre les sept grands princes du nord de Nippon, à la charge d'entretenir à frais communs, pour la défense de l'île entière, une garnison de huit mille soldats qui occupent des postes militaires échelonnés autour des côtes.

La population japonaise de Yézo est répartie dans ces deux villes de Hakodadé et de Mats-maï, ainsi que dans d'autres centres d'une moindre importance, et qui se sont formés en grande partie dans le sud. Sans négliger le commerce et l'agriculture, cette population se livre principalement à la pêche et en tire un revenu considérable, car le poisson abonde tellement dans ces parages qu'une nombreuse flottille d'embarcations marchandes est employée durant l'année entière à le transporter dans les ports de l'île de Nippon.

Dans l'intérieur de Yézo, on rencontre les Aïnos. Sans le témoignage de l'histoire, il serait impossible, en voyant leur condition actuelle, de reconnaître en eux les anciens maîtres de l'île. Ils vivent éloignés des côtes où se trouvent les grandes villes, et ne s'y montrent qu'au printemps et en automne pour y troquer des fourrures et du poisson contre du riz et des étoffes. Leurs habitudes, les traits de

leur visage, leur idiome, tout annonce qu'ils descendent d'une race particulière, tout à fait différente de la race japonaise, et dont l'origine, inconnue jusqu'à ce jour, rattache cette population à quelque famille du continent asiatique. Ils sont en général petits, trapus, mal faits, mais d'une grande force. Leur front est large et proéminent, leurs yeux noirs et doux sont droits comme ceux des hommes d'Europe. Ils sont de couleur blanche, quoique de teint basané; mais une particularité caractéristique de leur physionomie, et qui contribue à leur donner un aspect sauvage, c'est le développement qu'ils laissent prendre à leur énorme chevelure : ils ont les cheveux abondans et touffus, la barbe épaisse, et souvent le corps tout hérissé de poils. Ce sont des êtres doux et bons, et, en les regardant de près, on démêle facilement sur leurs grosses figures barbues l'expression de leur caractère. Les femmes, que la nature n'a déjà pas trop bien traitées, semblent avoir pris plaisir à s'enlaidir encore en adoptant une mode qui rappelle celle des dents noircies chez les Japonaises : elles se peignent en bleu les contours de la bouche, depuis le nez jusqu'à la fossette de la lèvre inférieure. Le costume des Aïnos diffère peu de celui que porte le bas peuple au Japon : il se compose, pour les hommes, de pantalons collans et d'un ample vêtement retenu par une ceinture, et, pour les femmes, d'une ou de plusieurs robes longues, suivant la saison. On fabrique ces habillemens de la façon la plus grossière; il y en a qui sont simplement tressés de paille et d'algues marines. Les petits enfans ont un air vif et intelligent qui s'efface à mesure qu'ils avancent en âge. Tant qu'ils n'ont pas la force de marcher, on les porte à califourchon sur les hanches; si la traite est longue ou fatigante, on les place dans un filet rejeté en arrière et dont les deux bouts viennent s'attacher sur le front du porteur.

La langue des Aïnos n'a pas encore été, à ce que je crois, l'objet d'une étude spéciale en Europe, et on ne l'a rapprochée jusqu'à présent de nulle autre langue connue. Il est d'ailleurs bien difficile d'en fixer les termes, puisque ceux qui la parlent ne savent ni lire ni écrire et qu'ils ne possèdent aucun document littéraire (1). Ils ont cependant gardé par tradition la mémoire de quelques grands poèmes, notés par des Japonais, et dans lesquels on célèbre fré-

(1) J'ai pu me procurer à Hakodadé un *Dictionnaire de la langue des Aïnos* (en japonais), par Jashiro-tsoné-notské, officier japonais (6 vol. petit in-8°, ensemble 600 pages), et je dois à un savant missionnaire, M. l'abbé Mermet, un extrait de la traduction qu'il a faite de cet ouvrage. Voici quelques mots de cette langue bizarre : *chiné-ppou*, un; *tso-ppou*, deux; *ré-ppou*, trois; *innés-ppou*, quatre; *askiné-ppou*, cinq; *rikita*, le ciel; *chirika*, la terre; *bé*, l'eau; *bekrets-housoup*, le soleil; *konnets-housoup*, la lune; *kimta*, montagne; *habo*, mère; *menoko*, femme; *hokou*, mari; *tekki*, la main; *kemma*, le pied, etc.

quemment les combats soutenus contre des ours et des poissons monstrueux (1). L'ours et le poisson, qui représentent la chasse et la pêche, c'est-à-dire la vie entière des Aïnos, se retrouvent dans la religion grossière qu'ils professent. Leur principale divinité, c'est l'ours. La conquête japonaise a introduit dans leur culte quelques élémens du bouddhisme; mais ils sont tellement mélangés à l'idolâtrie des Aïnos qu'on en reconnaît à peine la trace. De leurs cérémonies, une des plus curieuses est celle qui accompagne la dissection d'un ours tué à la chasse : on n'y procède qu'avec un profond respect, et en adressant force génuflexions et prières à la divinité défunte. La tête de la bête est sacrée : au lieu de la manger, on la suspend au seuil de la porte en guise de talisman contre l'influence des mauvais esprits.

Les Aïnos nous offrent en plein XIXe siècle l'image d'un peuple qui n'est pas sorti de la première enfance de l'humanité. Ils vivent réunis en sociétés de dix ou vingt familles, et se laissent facilement gouverner par des chefs de leur propre sang, dont le pouvoir est héréditaire, mais très limité, puisqu'à la race conquérante seule appartient la juridiction officielle. Leurs habitations ne contiennent que quelques ustensiles de chasse, de pêche et de cuisine. Leurs mœurs sont extrêmement douces, hospitalières, bienveillantes, craintives même, et contrastent singulièrement avec les métiers dangereux qu'ils exercent. La monogamie, qu'ils paraissent avoir mise en pratique au temps de leur indépendance, a disparu devant les usages japonais : aujourd'hui tout Aïnos a le droit de posséder autant de femmes qu'il en peut nourrir. La célébration du mariage ne diffère pas beaucoup de la cérémonie adoptée par les Japonais. La dot de la fiancée consiste en ustensiles de pêche et de chasse, en une plus ou moins grande quantité de poissons secs et de fourrures, principale richesse des Aïnos.

Dans l'histoire de ce peuple déchu, il y a bien peu d'époques certaines; eux-mêmes ne savent à peu près rien de leur passé, mais ils se souviennent que leurs ancêtres ont été les maîtres du Japon, et ils débitent sur leur propre origine une légende bizarre, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec l'histoire de la création du genre humain telle qu'elle s'est formée chez les peuples d'Occident (2). « Aussitôt après que le monde fut sorti des eaux, disent-ils, une femme vint s'établir dans la plus belle des îles que devaient habiter les Aïnos; elle arriva sur un navire que les vents et les vagues pro-

(1) M. l'abbé Mermet prépare une traduction de ces poèmes.

(2) Cette légende m'a été communiquée par M. l'abbé Mermet, qui l'avait recueillie lui-même de la bouche des Aïnos, et qui a retrouvé des allusions à cette fable dans certains livres historiques des Japonais.

pices avaient poussé de l'Occident vers l'Orient, et apporta avec elle des arcs, des flèches, des lances, des couteaux, des filets, tous les engins nécessaires pour chasser les bêtes fauves qui infestent les forêts, et pour ravir à leur élément les poissons qui remplissent la mer et les fleuves. Pendant une longue suite d'années, cette femme vécut seule et heureuse dans un jardin qui existe encore, mais dont nul être vivant ne retrouvera jamais la place. Un jour, en revenant de la chasse, elle se sentit fatiguée, et pour se délasser elle alla se baigner dans la rivière qui séparait ses domaines du reste du monde. Soudain elle aperçut un chien qui nageait vers elle avec rapidité. Effrayée, elle sortit de l'eau et se cacha derrière un arbre. L'animal la suivit et lui demanda pourquoi elle s'était enfuie; elle répondit qu'elle avait eu peur. « Laisse-moi rester auprès de toi, dit alors le chien, je serai ton compagnon, ton protecteur, et tu ne craindras plus rien. » Elle y consentit, et de l'union de ces deux créatures naquirent les *Aïnos*, c'est-à-dire *les hommes*. »

A cette fable ils en joignent plusieurs autres affirmant toutes que les Aïnos qui peuplent aujourd'hui l'archipel des Kouriles, dont Yézo est l'île la plus méridionale, sont venus de l'Occident. C'est en effet sur le continent asiatique et probablement dans l'intérieur des terres qu'il faut chercher leur origine; il est certain qu'ils ne ressemblent point à leurs voisins, Guilakes, Toungouses, Mandchoux, et autres peuplades répandues en ce moment sur la côte orientale du nord de l'Asie. Cette race, entièrement isolée, s'éteint à présent: écrasée sous le joug impitoyable des Japonais, réduite à un état de misère et de servitude qui a étouffé en elle l'instinct même du progrès, elle descend d'un pas rapide dans la grande tombe des races vaincues et disparues, où elle reposera bientôt à côté de ses voisins et compagnons de souffrances, les Kamtchadales et les Indiens de l'Amérique du Nord. Elle a vécu pourtant avec quelque gloire. Dans les temps les plus reculés, six siècles avant Jésus-Christ, les Aïnos étaient maîtres des provinces du nord de la grande île de Nippon, et sous le règne du premier mikado Sin-Mou les Japonais les traitaient comme des égaux, sinon comme des maîtres; mais leur force s'abâtardit dans leur commerce avec les Japonais. Peu à peu ils perdirent terrain, pouvoir et influence, et, forcés de repasser le détroit de Tsougar, ils se bornèrent à leur ancienne possession des Kouriles. Les Japonais finirent par les poursuivre jusque dans cet archipel : un de leurs généraux leur fit une longue guerre et les soumit, vers la fin du XIVe siècle, au gouvernement impérial. Depuis cette époque, ils n'ont jamais tenté de s'arracher à l'état de servitude où les Japonais, qui les méprisent, n'ont cessé de les maintenir. Ils n'osent aborder leurs maîtres qu'avec les marques d'un pro-

fond respect, et ils acquittent un tribut considérable, en poissons secs et en pelleteries, au taïkoun et au prince de Mats-maï, principaux suzerains de l'île de Yézo. Jadis, au retour du printemps, une députation d'Aïnos se rendait à Yédo pour faire acte de soumission et pour payer le tribut au taïkoun. Aujourd'hui l'accomplissement de ce double devoir a lieu à Hakodadé en présence du gouverneur (*o-boungo*). La députation prononce, en arrivant, certaines formules de convention; chaque membre (il y en a ordinairement quatre ou cinq) reçoit une coupe remplie de *sakki* (eau-de-vie de riz), qu'il vide après avoir fait une libation aux dieux et aux souverains temporels de Yézo. Le paiement du tribut est réglé par l'entremise d'officiers inférieurs.

Si l'on veut connaître cet étrange peuple, il faut aller le trouver dans l'intérieur de l'île, chez lui et loin de l'œil du maître. Les Aïnos aiment les étrangers, ils les fêtent, ils leur offrent tout ce qu'ils possèdent : en revanche on les rend parfaitement heureux avec une poignée de tabac et un flacon d'eau-de-vie. A Hakodadé, on les rencontre rarement; ils y sont mal à l'aise et d'une timidité farouche, à tel point qu'ils se laissent à peine approcher.

La rade de Hakodadé passe pour une des plus belles et des plus sûres du monde entier. Cette rade, qui s'ouvre au sud de l'île de Yézo, à peu près au milieu du détroit de Tsougar, a cinq milles d'étendue et quatre milles de largeur à l'entrée. Tout à l'entour se dessine en demi-cercle une chaîne de montagnes qui, vue du port intérieur, semble l'enfermer entièrement et lui donne l'apparence d'un vaste lac. La plus haute de ces montagnes est au nord; la forme bifurquée de son sommet lui a fait donner le nom de *Saddle mountain* (la Selle). Elle s'élève à 3,169 pieds au-dessus de la mer, au centre d'une chaîne dont la hauteur moyenne atteint 2,500 pieds. Un peu plus loin fume le cratère d'un volcan en activité. Dans la zone intérieure de cette chaîne, on aperçoit de tous côtés des bourgs et des villages habités par des pêcheurs, et dont les plus populeux sont Arékana, Toma-niawna et Mohédsi. Sept petites rivières se jettent dans la rade : une seule, la Kamida, mérite d'être mentionnée. — Le port marchand de Hakodadé se trouve au sud-est de la rade; il est formé par le prolongement d'une presqu'île qu'une lagune basse et sablonneuse relie à la terre ferme. La presqu'île de Hakodadé a une circonférence de cinq milles et demi, et présente dans sa configuration un amas de rochers dont le plus élevé domine de 1,131 pieds le niveau de la mer. Pendant la moitié de l'année, ce pic reste couvert de neige.

Bâtie en amphithéâtre au pied du pic qui porte son nom, Hakodadé a un aspect misérable malgré sa position pittoresque, et bien

qu'on y remarque plusieurs grands et beaux temples. Les habitans, au nombre de vingt à vingt-cinq mille, se livrent en général à la pêche et au commerce. Les rues sont bien percées et tenues dans un assez bon état de propreté. La principale, qui continue le *tokaïdo* (route de l'ouest), est parallèle à la plage : elle est large et bordée de maisons basses, dont les toits de chaume sont couverts de grosses pierres qui les protégent contre les brusques coups de vent si communs dans ces parages. Cette rue a plus d'un mille de longueur. Presque toutes les maisons sont transformées en boutiques, mais ce qu'on y expose en vente ne saurait tenter que des acheteurs japonais : ce sont des articles de première nécessité et de qualité médiocre. Au centre de la ville, sur le versant du pic, on voit flotter les pavillons de la France et de la Grande-Bretagne au-dessus d'un temple qui, depuis les traités, est devenu le siége des consulats de ces deux pays. Tout près de là se trouve le consulat américain. Quant aux Russes, fidèles à leur penchant à l'isolement, ils ont choisi à l'extrémité de la ville un emplacement assez vaste où sont installés, dans des maisons à l'européenne, un consul-général, un médecin et un pope, ainsi que les officiers de marine chargés de missions temporaires et d'un caractère fort énigmatique. Les Russes ont aussi fondé pour leur usage un hôpital qui se trouve dans le village de Kamida.

Hakodadé possède, comme toute autre ville japonaise, un quartier particulièrement destiné aux *maisons de thé*. Après le coucher du soleil, il ne serait pas prudent de s'y hasarder sans armes. C'est un endroit aussi mal famé que dangereux; des rixes y éclatent sans cesse soit entre les matelots étrangers, soit entre ceux-ci et les indigènes. Il est rare que les premiers torts retombent sur les Japonais, gens polis et d'humeur pacifique; mais il n'en est pas de même des matelots : malgré la sympathie qu'ils inspirent et qu'ils méritent, on ne peut les avouer pour les véritables représentans des sociétés européennes; ils sont, avec leur caractère turbulent et querelleur, les hommes les moins propres du monde à civiliser paisiblement une colonie lointaine. Le lendemain de mon arrivée à Hakodadé, je rencontrai par les rues une douzaine de marins en état de complète ivresse : c'était l'équipage entier d'un baleinier américain qui venait de relâcher à Hakodadé à la suite d'une longue et fructueuse campagne. Les hommes n'avaient vu ni touché terre depuis plusieurs mois; ils avaient soif de toute espèce de plaisirs, et ils avaient assez d'argent pour donner libre carrière à toutes leurs fantaisies. Ils avaient commencé par s'enivrer d'eau-de-vie en mettant pied à terre, et en chantant ils parcouraient la ville à la recherche d'une distraction quelconque. Une querelle eût été pour

eux une bonne fortune. On peut, sans exagération, affirmer que, sur cent rixes dont Hakodadé est le théâtre, il y en a quatre-vingt-dix dans lesquelles une des parties est représentée par des matelots, et souvent ce sont les deux.

La population de Hakodadé est du reste assez mélangée : elle se compose en grande partie d'aventuriers qui ont quitté le Japon et cherché refuge à Yézo, où ils sont tolérés sans qu'on les questionne trop au sujet de leurs antécédens. Aussi les résidans étrangers se plaignent-ils, non sans raison, d'être obligés de vivre au milieu de gens d'une probité suspecte, et beaucoup ont eu la précaution de s'entourer chez eux de serviteurs qu'ils ont fait venir de Shang-haï. Les *boys* chinois font d'excellens domestiques; quand on s'est habitué à leurs façons, on leur donne même la préférence sur les Européens. Il est vrai que, sous le rapport du travail, ils ne valent pas ces derniers; mais ils s'acquittent ponctuellement, avec zèle et sans bruit, de ce qu'on exige d'eux. Il y a des *boys* qui ont passé dix, vingt ans au service d'un résidant étranger. Ce sont des hommes en qui on place une confiance absolue, et qui la méritent le plus souvent. Un bon domestique chinois sait d'ailleurs garder sa dignité, et il ne permettra jamais à son maître d'abuser de son autorité. Qu'on le maltraite ou qu'on l'insulte, il demandera son congé le lendemain en prenant pour prétexte ordinaire la mort subite d'un père ou d'une mère; il s'éloignera sans colère ni ressentimennt, mais rien ne le fera changer de résolution, il partira.

La communauté étrangère de Hakodadé n'est pas nombreuse : elle se compose d'une trentaine de personnes, sans compter les équipages des navires qui de temps à autre mouillent dans le port. L'existence qu'on y mène n'est ni agréable ni variée. Cependant les officiers russes qui viennent des colonies militaires de la Mandchourie, et qui trouvent à Hakodadé une société nombreuse et libre en comparaison de celle qu'ils ont laissée à Vladivostock et à Olga-Bay, les officiers russes, dis-je, s'accommodent fort bien de la ville japonaise, et à les entendre la vie n'y laisse pas grand'chose à désirer. L'extrême solitude où ils ont l'habitude de vivre les a rendus faciles à satisfaire. Leurs compagnons d'exil, Français, Anglais et Américains, ne partagent pas leur avis, et se plaignent souvent de l'existence monotone à laquelle ils sont condamnés. Le climat de Hakodadé n'est guère agréable : en été des chaleurs malsaines, en hiver un froid long et rigoureux (1). Les nouvelles d'Europe sont rares et

(1) D'après les observations météorologiques faites par le docteur Albrecht, directeur de l'hôpital russe, la moyenne de la température annuelle à Hakodadé est de 7° 19 Réaumur au-dessus de zéro. En 1859, ce savant avait constaté 111 jours de pluie, 43 jours de neige, 6 tremblemens de terre, 7 ouragans et 1 éruption volcanique.

peu régulières; la ville et les environs immédiats sont dépourvus d'attraits. L'appât du gain qu'offre un commerce assez lucratif, quoique pénible, y retient les négocians : les devoirs de leur emploi obligent les fonctionnaires et officiers à y résider pendant quelque temps; mais tous seraient prêts à s'en éloigner au premier appel, et ceux qui ont connu Nagasacki et Yokohama ne parlent qu'avec dédain de Hakodadé, le troisième et le moins important des ports japonais ouverts au commerce étranger. — Nous le quittâmes le 9 décembre, n'emportant qu'un seul bon souvenir, celui de l'hospitalité des étrangers que nous y avions rencontrés. Le prochain but de notre voyage était Yokohama. Aucun accident ne signala notre traversée; nous débouchâmes facilement du détroit de Tsoungar, et après avoir longé pendant trois jours la côte orientale de la grande île de Nippon, nous entrâmes, au milieu de la nuit du 13 décembre, dans la baie de Yédo, au fond de laquelle se trouvent Yokohama, Kanagava et Yédo, siéges principaux des relations politiques et commerciales de l'Occident avec l'empire du Japon.

III.

Le golfe de Yédo est d'un aspect grandiose : il s'étend du nord au sud sur une longueur de trente-quatre milles, et contient beaucoup d'excellens ports, parmi lesquels ceux de Yokohama, de Kanagava et de Yédo proprement dit sont visités sans cesse par les navires étrangers. Après avoir dépassé un groupe nombreux d'îles et d'îlots, on entre dans le golfe en laissant à droite le cap Souvaki, et à gauche le cap Sagami. Cette entrée a neuf milles de large; mais vers le milieu la mer se rétrécit et n'offre plus qu'un passage de six milles. En avançant un peu au nord et en face de l'îlot de Webster, un banc de sable se détache de la côte orientale et barre la mer dans une longueur considérable ; c'est un endroit fort dangereux et qui a causé un grand nombre de sinistres maritimes. Au-delà, le golfe s'élargit de nouveau, et vers le fond, là où il baigne Yédo, son étendue de l'est à l'ouest n'atteint pas moins de vingt-deux milles. Sur ce point, il ressemble à un lac immense dont les rivages offrent un spectacle des plus pittoresques. Le roi de cet admirable panorama, c'est le pic de Fousi-Yama, la *montagne sans pareille*. Cette montagne se trouve à l'ouest du golfe et s'élève à douze mille quatre cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer; c'est un ancien volcan éteint depuis des siècles, et dont les flancs déchirés et bouleversés gardent encore les traces des révolutions dont il a été le théâtre. Les habitans de l'île sont fiers de cette montagne géante, du sommet de laquelle, suivant les légendes, les

divinités supérieures président aux destinées de l'empire, et de toutes parts les Japonais s'y rendent en pèlerinage, les uns pour témoigner aux dieux leur gratitude, les autres pour conjurer leur colère.

Yokohama, qui s'élève sur la côte occidentale du golfe entre 139° 40′ de longitude est et 35° 26′ de latitude nord, ne doit son importance qu'aux relations de commerce qui, depuis la conclusion des derniers traités, ont commencé de s'établir entre Européens et Japonais. Au mois de mai 1859, c'était encore un de ces innombrables et insignifians villages qui se déploient sur une ligne à peine interrompue le long de la route et des sinuosités du golfe, et dont les noms particuliers ne sont plus connus au-delà d'une distance de quelques milles. Les ministres plénipotentiaires des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France et de la Hollande, M. Harris, lord Elgin, le baron Gros et M. Donker-Curtius, avaient cru d'une politique prudente et habile de choisir Kanagava pour la résidence future de leurs compatriotes. Kanagava, situé sur le *tokaïdo*, la grande route du Japon, à une faible distance du Yédo, au fond d'un havre commode et sûr, semblait en effet réunir toutes les qualités requises pour l'établissement des nouvelles communautés étrangères; mais ces qualités mêmes se changèrent en défauts aux yeux du gouvernement japonais. Des princes, des grands seigneurs, des fonctionnaires suivaient avec leur escorte la route de Kanagava pour se rendre à Yédo; on appréhendait que ce contact journalier n'amenât des querelles ou des insultes, ou peut-être, ce qui serait pire encore, une intimité trop grande entre Japonais et étrangers. Fidèle au système d'isolement qui prévaut au Japon depuis plusieurs siècles, la cour de Yédo résolut d'éloigner les étrangers de ce centre de population, et de les reléguer, sans en prévenir personne, dans un misérable village qui, loin de la grande route, sans importance, sans ressources, permettait d'exercer sur tout ce qui s'y passait une surveillance facile et complète. On y construisit à la hâte quelques bâtimens pour servir de magasins et de maisons d'habitation, et on les tint, avec des conditions très peu onéreuses, à la disposition des nouveaux alliés, qui, le 1er juin 1859, se présentèrent, au nom des traités, pour s'établir à Kanagava. Les ministres et consuls-généraux de la France, de l'Angleterre, des États-Unis et de la Hollande protestèrent contre les mesures arbitraires adoptées par le gouvernement japonais; mais, en attendant une réponse à leurs réclamations, il fallait loger les négocians qui avaient apporté des marchandises de toute espèce. Force fut de les installer provisoirement à Yokohama. Un laps de temps assez considérable s'écoula; l'affaire traîna en longueur, et lorsqu'on s'avisa enfin de la terminer en ac-

cordant aux étrangers la liberté d'aller à Kanagava, ceux-ci étaient si bien établis à Yokohama qu'ils demandèrent d'eux-mêmes à y rester. « Le mouillage de Yokohama valait mieux que celui de Kanagava, disaient-ils. L'isolement où ils étaient réduits avait des avantages réels : il garantissait leur sûreté personnelle, il protégeait leurs biens et favorisait l'extension de leur commerce, puisque les marchands indigènes, toujours soigneux de cacher leurs relations avec les étrangers, aimaient mieux aller les trouver à Yokohama que d'être vus dans leur compagnie à Kanagava. »

Yokohama fut ainsi, par la force des choses, choisi pour l'une des trois résidences affectées aux Européens et aux Américains, et, grâce à leur activité, ce pauvre et obscur village devint en peu de temps une ville riche et florissante. Elle compte aujourd'hui trois ou quatre mille habitans, qui, tous sans exception, tirent des étrangers leurs moyens d'existence, et qui, pour cela même, sont appelés à jouer un rôle dans l'histoire de la régénération de leur patrie. Le commerce de Nagasacki et de Hakodadé n'est pas considérable : il consiste presque entièrement en articles d'exportation, et s'il augmente les revenus du Japon, il ne peut pas l'initier au secret des sciences et de l'industrie européennes. A Yokohama au contraire, l'importation est aussi active que variée, et les Japonais, en recevant les mille produits de l'industrie occidentale, prennent de continuelles leçons dont, avec leur vive intelligence, ils ont su déjà tirer parti.

Le port de Yokohama est vaste; il pourrait abriter des centaines de navires. Des collines boisées, couvertes de champs cultivés et de bourgades, l'enferment au nord et à l'ouest; des montagnes, plus éloignées, au pied desquelles se trouvent en grand nombre des villes et des villages, le protégent contre les vents du sud. Il est ouvert au levant, mais les tempêtes qui s'élèvent de ce point de l'horizon sont fort rares, et jusqu'à présent on n'a eu aucun désastre maritime à y déplorer. Quant aux environs, ils offrent une grande variété de sites pittoresques. La nature, comme à Nagasacki, y a un charme si puissant, que la plupart des étrangers s'attachent à Yokohama comme à une seconde patrie.

La ville comprend quatre parties distinctes : le quartier franc, le quartier japonais, le *Benten* et le *Yankiro*.

Le quartier européen compte environ deux cent cinquante habitans, la plupart Anglais; il est coupé de grandes rues, larges, bien tenues et tirées au cordeau. Les maisons d'habitation présentent un curieux amalgame de l'art occidental et de l'art japonais; elles sont en général commodes, spacieuses, bien aérées, pourvues d'une *verandah* qui fait le tour du premier étage, couvertes d'énormes toits

en tuiles blanches et noires, et bâties assez solidement pour résister à la pression des *typhons*, violens ouragans qui dévastent quelquefois les plages du golfe de Yédo (1). Il y a quelques années, en 1859 et en 1860, beaucoup de ces maisons étaient disposées ou décorées à la manière du pays : on y voyait des nattes en bambou, des images, des curiosités japonaises, et des châssis tendus de papier pour séparer les chambres les unes des autres. Aujourd'hui tout cela a plus ou moins disparu. Les résidans étrangers aiment à s'entourer d'objets et de meubles qui leur rappellent l'Occident, et on n'aperçoit plus dans la distribution ou dans l'arrangement de leurs demeures rien qui diffère de l'aspect général des intérieurs anglais ou français.

Entre le quartier franc et les collines qui se déploient en éventail autour du port s'étend une vaste plaine où l'on a établi à grands frais un beau champ de courses. La communauté européenne est composée presque exclusivement d'hommes jeunes et actifs, ennemis du repos et de la nonchalance orientale. Chacun d'eux possède un cheval, beaucoup même en ont deux ou trois, et aussitôt que le soleil descend à l'horizon et que la journée d'affaires est terminée, ils s'empressent de monter en selle et de parcourir les environs de Yokohama, tantôt isolément, tantôt en nombreuse cavalcade, mais allant toujours vite, et stimulant à l'envi l'ardeur de leurs petits poneys, à la tête intelligente, aux flancs maigres, à l'allure rapide. Avec de semblables habitudes, un champ de courses devait être à Yokohama une des nécessités de la vie sociale : il est tracé depuis deux ans, et on y célèbre au printemps et en automne des fêtes qui intéressent la communauté tout entière. On y engage des paris, et, grâce à l'intelligence que possèdent les Anglais des diverses branches du *sport*, tout s'y passe selon les règles de la noble science. Les Japonais admirent beaucoup la hardiesse et l'habileté que nous déployons dans ces passe-temps équestres, et reconnaissent de bonne grâce notre supériorité à cet égard. Eux-mêmes font usage de fort mauvaises selles qui fatiguent à la fois le cheval et le cavalier, et leur habitude est de ne pas aller autrement qu'au pas. Il y a pourtant parmi eux de bons cavaliers, ainsi que j'ai pu le remarquer lors de mes excursions à Yédo, où, comme tous les autres étrangers, j'étais continuellement escorté par une dizaine de Japonais à cheval.

Près du champ de courses, mais au-delà du canal qui entoure

(1) Les tremblemens de terre sont fréquens à Yédo, et y causent d'épouvantables désastres; celui par exemple qui eut lieu en 1855 y fit, dit-on, périr deux cent mille personnes. A Yokohama, ces cataclysmes se produisent rarement, et on n'y ressent jamais de secousses violentes.

Yokohama, on rencontre le cimetière étranger, au pied des collines, dans un petit vallon paisible et triste. La plupart de ceux qui y reposent, loin de leur patrie, loin de leurs amis, sont morts jeunes, à vingt ans, vingt-deux ans, vingt-six ans. On n'y voit aucune tombe de femme et d'enfant, et on n'y a encore enterré qu'un vieillard, l'infortuné capitaine Decker, qui fut massacré dans les rues de Yokohama. Autour de lui, on a placé les autres Européens qui ont succombé à une mort violente. Le nombre en est grand, excessif même, quand on le rapproche du chiffre total des inhumations. Il y a d'abord la tombe des deux officiers russes assassinés en plein jour pendant qu'ils se promenaient dans la grande rue de Yokohama. Le monument funéraire qui a été élevé en leur mémoire est le plus bel ornement du cimetière, et a coûté une forte somme d'argent que le gouvernement japonais a été obligé de payer. Puis vient la tombe modeste d'un domestique du consul français, poignardé à l'entrée de la nuit devant la maison d'un négociant anglais. Une large pierre recouvre les dépouilles réunies des capitaines Voss et Decker, « hachés en morceaux dans la grande rue de Yokohama. » Une autre pierre indique la place où reposent les deux marins anglais qui furent traîtreusement attaqués pendant qu'ils veillaient à la sûreté de la légation britannique de Yédo. Un fanatique qui se tua aussitôt après avoir consommé son crime les mit à mort au seuil de la chambre du colonel Neal, chargé d'affaires de la Grande-Bretagne. La dernière victime de la haine que le parti patriotique a vouée aux étrangers est M. Lenox Richardson. Sa mort a enfin éveillé la sollicitude du gouvernement anglais, et menace d'attirer une vengeance éclatante sur la tête des meurtriers et sur le parti auquel ils appartiennent. Après avoir visité ce cimetière, où est écrite en lettres de sang la courte et funèbre histoire de nos relations avec le Japon, on ne s'étonne plus de l'usage généralement adopté par les étrangers de porter sans cesse un revolver. Dans la journée même, on n'aime pas à s'éloigner du quartier européen sans être muni d'une arme défensive, et le soir on ne sort presque jamais que le revolver à la main. J'ai vu un temps où l'on ne quittait pas ses armes, même à table, et beaucoup de personnes ne se couchent pas encore à présent sans avoir pris la précaution de glisser un pistolet sous leur oreiller. Ce trait caractéristique de nos rapports avec les indigènes s'explique par la révolution profonde que notre installation a causée dans la politique japonaise. Un parti puissant, riche, nombreux, le parti patriotique, s'est déclaré l'ennemi des étrangers, et, pour se débarrasser d'eux, il a recours aux moyens les plus violens. Les étrangers ne sont pas les seuls qui souffrent de cet état de choses. De tous côtés on entend parler

d'actes de violence, de suicides, de massacres. On se souvient de l'assassinat du régent, de l'attentat sur la vie du premier ministre Ando, de la mort tragique du prince de Mito, du suicide du gouverneur Hori et des ambassadeurs du taïkoun auprès du mikado (1). De tels faits prouvent que le Japon traverse en ce moment une crise douloureuse, une époque de troubles et de désordres; tout le monde en souffre, et les étrangers, cause involontaire, mais directe de la révolution actuelle, ne font que partager, au milieu de ces dangers toujours renaissans, le pénible sort commun à tous ceux qui habitent l'empire du mikado. Les Japonais d'ailleurs ne s'étonnent nullement de ce qu'un homme ne s'éloigne pas de sa demeure sans être armé, et plus d'une fois j'ai vu un *kotzkoï* (domestique) remettre à son maître le revolver qu'il avait oublié de prendre chez lui, comme il lui aurait apporté sa canne ou son parapluie. Une arme quelconque est le complément obligé du costume de beaucoup de Japonais, et on ne trouve rien d'extraordinaire à ce qu'ayant adopté cette mode, nous ayons substitué le revolver au sabre, l'arme favorite des indigènes. Loin de s'en offenser comme d'une insulte ou d'une menace, ils y voient tout au plus un acte de précaution ou plutôt une habitude occidentale, et à leurs yeux elle est peut-être la moins étrange parmi celles dont nous les avons rendus témoins (2).

Puisque j'ai parlé du *kotzkoï*, qui tient lieu du *boy* chinois, il me reste à citer le *comprador*, le *betto*, le *momba* et le *scindo*, qui complètent ordinairement l'état de maison d'un négociant étranger. Le *comprador*, chef des autres domestiques, est l'homme de confiance de la maison. Il remplit l'office d'un véritable intendant; il a les clés de la caisse, il règle les comptes, assiste à tous les marchés, et son avis est d'un grand poids dans la conclusion des affaires. Les *compradors* sont ordinairement des Chinois : ils parlent et écrivent l'anglais, et savent assez de japonais pour être en état de traiter avec les indigènes sans avoir recours à des interprètes.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1863.

(2) Les Japonais sont tellement accoutumés à nous voir faire des choses qui leur semblent bizarres ou inutiles qu'ils ont fini par trouver naturel tout ce qu'il nous plaît de faire. Il faut croire qu'ils nous considèrent comme des êtres extraordinaires chez qui rien ne doit surprendre. C'est une plaisanterie assez commune que de se livrer en leur présence à toute espèce d'excentricités. Jamais rien ne leur arrache un sourire. On les voit quelquefois réfléchir pour découvrir la raison d'une singularité nouvelle; mais, comme ils n'en trouvent pas, ils préfèrent ordinairement l'admettre sans examen, ainsi qu'ils ont fait des autres. Un de mes amis, le peintre W.....n, s'avisa un jour de me rendre visite monté sur une vache qu'il avait harnachée à la façon des chevaux de selle. Dans ce grotesque équipage, il avait traversé la ville entière, mais il n'avait excité le rire que chez les étrangers qu'il avait rencontrés; quant aux indigènes, ils l'avaient vu passer sans faire la moindre attention à lui.

La plupart sont aussi adroits qu'honnêtes, et ont acquis une parfaite connaissance des articles qu'ils ont à vendre ou à acheter. Le *kotzkoï* est une espèce de valet de chambre. Il n'est ni aussi habile ni aussi bien dressé que le *boy* chinois, mais il a du zèle et de la bonne volonté, et il témoigne souvent un sincère attachement au maître qu'il sert. Le *betto* (groom) est un jeune serviteur obligé d'accompagner toujours son maître au dehors; il a donc mainte occasion de l'approcher, de s'entretenir avec lui ou de lui rendre de légers services : aussi le traite-t-on avec indulgence et devient-il aisément familier. Il est exact à soigner le cheval qui lui est confié; mais la qualité qu'on apprécie le plus en lui, c'est d'être bon coureur. Où va son maître, et quelle que soit l'allure qu'il prenne, le devoir du *betto* est de le précéder à pied, d'être à la tête du cheval. Si la course est longue, il lui arrive parfois de s'accrocher à la selle et de se faire traîner par la bête, tout en faisant de son côté de grands bonds; mais il n'agit ainsi que dans un cas d'extrême fatigue, et souvent il fait à la course preuve d'une vigueur remarquable. Il est d'ailleurs mauvais sujet, il aime à boire et à jouer, et il se querelle souvent avec ses camarades. Tous les *bettos* d'une même ville forment une corporation dont le chef prélève sur chacun d'eux un tribut assez élevé, à la condition de les nourrir et de les loger lorsqu'ils se trouvent sans place; ceci contribue encore à faire d'eux des domestiques très indépendans. Le *momba* (gardien) dort le jour et se promène la nuit dans le *hong* (enceinte murée qui contient la maison d'habitation et les magasins) pour empêcher des malfaiteurs de s'y introduire. Muni de deux morceaux de bois dur, il les frappe comme des battoirs l'un contre l'autre, et ce bruit, constamment renouvelé, sert à prouver au maître, si par hasard il s'éveille, que le *momba* est à son poste. On n'emploie les *scindos* (bateliers) que dans les grandes maisons de commerce ou chez les consuls et ministres étrangers, qui sont obligés, dans l'intérêt de leur service, d'avoir des canots à leur disposition. Les *scindos* sont des hommes sûrs, robustes, infatigables au travail, et qui au besoin font d'excellens pilotes. Leurs gages, comme ceux des autres domestiques, varient de 2 à 3 *rios* (20 ou 30 francs) par mois, moyennant quoi ils pourvoient eux-mêmes à leurs frais de nourriture et d'habillement (1). Il y a peu

(1) Chez les Japonais, les maîtres se chargent de pourvoir à la plupart des frais d'entretien de leurs domestiques; ils leur fournissent même le tabac, mais ils ne leur assurent que des gages assez faibles, comparés à ceux que leur paient les Européens. Un bon domestique au service d'un Japonais ne gagne que 30 ou 35 francs par an, une servante de 20 à 25 francs.

Voici quelques autres chiffres que je n'ai acceptés qu'après les avoir fait vérifier par différentes personnes bien informées, et qui peuvent avoir quelque intérêt à titre de renseignemens sur les mœurs japonaises. Un laboureur, loué à l'année, nourri et logé

d'Européens au Japon qui ne soient entourés de la petite troupe de serviteurs que je viens de désigner. Un *kotzkoï*, un *betto*, un *momba*, font partie des maisons les plus modestes. Aussi le maître, quel qu'il soit, prend vite le ton du commandement, et adopte vis-à-vis des indigènes des façons de grand seigneur qui deviennent un trait de caractère commun à tous les résidans des colonies lointaines. On a vu cette habitude dégénérer en orgueil hautain et ridicule ou en brutalité. Le plus souvent toutefois les domestiques japonais n'ont pas lieu de se plaindre de la condition qui leur est faite chez leurs maîtres européens, et ils la préfèrent à celle qui les attendrait chez leurs compatriotes.

Les étrangers forment à Yokohama une société presque entièrement composée de jeunes gens. Cette société a les défauts de la jeunesse, mais elle en a aussi les qualités. Si elle est vive et emportée, elle est généreuse et brave, et jusque dans ses écarts elle peut rester excusable. J'ai vécu pendant plus d'une année à Yokohama, j'y ai reçu partout un accueil cordial, et je tiens à protester contre le jugement sévère et mal fondé que les voyageurs de passage ont formulé sur l'esprit de la communauté étrangère de cette ville. Cet esprit n'est ni mauvais ni corrompu; c'est simplement l'esprit d'une société à peine formée, qui sort de l'enfance, et à laquelle manquent les goûts et les leçons de l'âge mûr. En revanche on y rencontre de l'abandon, de l'amabilité, de l'obligeance, surtout une ardeur qui contraste agréablement avec les allures réfléchies et nonchalantes des colons du tropiques. A Yokohama, on est

par son maître, reçoit, avec des vêtemens d'été et d'hiver, de 30 à 60 francs argent comptant. Le prix ordinaire de la journée d'un laboureur est de 300 *ceni* (environ 50 centimes), nourriture comprise, ou de 400 à 600 *ceni* (de 70 centimes à 1 franc), nourriture non comprise. — La solde annuelle d'un simple soldat du taïkoun consiste en vingt sacs de riz et 50 francs argent comptant. Un sac de riz contient 40 *siou* (environ 160 livres anglaises). Avant l'arrivée des étrangers, un sac de riz valait 5 francs; aujourd'hui il vaut 10 francs. La solde d'un officier dont le grade correspond à celui d'un lieutenant de nos armées est de cinquante sacs de riz et de 600 francs argent comptant.

Les grandes fortunes sont rares, à ce qu'il paraît, au Japon. Un homme passe pour être à son aise lorsqu'il a 1,000 francs de revenu, et pour riche lorsqu'il en a 2,000. Les *daïmios* (princes) et les grands marchands ont cependant des fortunes considérables. Les revenus des six princes les plus puissans du Japon sont ainsi évalués d'après les documens publiés en 1860 par le gouvernement japonais dans son almanach officiel : prince de Kanga, 1,200,000 *kokf* (*) de riz; — prince de Satzouma, 770,800; — prince de Schendey, 620,500; — prince de Fossokawa, 540,000; — prince de Kouroda, 520,000; — prince d'Aki, 426,000.

(*) Un *kokf* de riz contient cent *siou*. Un *siou* pèse exactement 1,900 grammes. Un *kokf* de riz vaut environ de 20 à 25 francs. Le prince de Satzouma, le protecteur des meurtriers de M. Richardson, a donc environ 16 millions de francs de revenu. Il ne faut pas oublier qu'avec cette somme il a une nombreuse armée à entretenir.

toujours prêt à travailler, à se divertir, comme à se quereller. On y gagne beaucoup d'argent, on y arrange constamment des parties de plaisir, et on y est divisé en factions dont les querelles sans cesse renaissantes, débattues par les journaux du pays dans un langage qui paraîtrait inoui en Europe, font la joie des spectateurs indifférens ou désintéressés.

La ville japonaise de Yokohama, qui, depuis son origine comme cité (juin 1859), a été deux fois détruite de fond en comble par de violens incendies, est séparée de la ville européenne par une large chaussée. Elle est composée de trois grandes rues parallèles à la plage et de plusieurs rues transversales qui coupent ces principales artères à angles droits, et forment ainsi un certain nombre d'îlots de maisons. Chacun de ces îlots est séparé le soir des îlots voisins au moyen de fortes grilles en bois auprès desquelles veillent des postes de police. Cette prudente mesure a été adoptée après l'assassinat de MM. Vos et Decker, dont on ne réussit pas à découvrir les meurtriers, bien que le crime eût été commis dans la grande rue de Yokohama et à une heure peu avancée de la nuit. Depuis la formation de ces postes de police, aucun nouveau crime n'a été commis dans l'enceinte de la ville. Tout autour des cités étrangère et japonaise, on a creusé aussi un fossé ou plutôt un canal, qu'on traverse sur des ponts gardés par des postes militaires. Personne ne peut de cette manière entrer à Yokohama ou en sortir sans être soumis à un interrogatoire qui, lorsqu'il s'applique à un Japonais portant des armes, est fort sévère. On s'enquiert d'où il vient, quelles affaires l'appellent à Yokohama, dans quel endroit il va loger, quand il doit repartir, et on ne lui permet de circuler librement que muni d'une plaque de bois (*fouddé*) servant de passeport, et qu'il est forcé de tenir à la main ou attaché à la garde de son épée. La ville de Yokohama se trouve ainsi tout à fait isolée du reste de l'empire; le gouvernement du taïkoun y exerce une surveillance facile et complète, et ce n'est pas sans motif qu'en faisant allusion à l'ancienne colonie hollandaise on l'a surnommée le *Decima de Yédo*.

La plupart des maisons de la ville japonaise sont exiguës et construites en bois léger. Presque toutes se sont transformées en bazars. C'est là qu'on voit en étalage les belles curiosités en bois laqué, en ivoire sculpté, en bronze et autres métaux, qui ont fait une si grande et si juste réputation au génie industriel et à l'art des Japonais. Les Japonais sont d'excellens marchands, en ce sens qu'ils finissent presque toujours par triompher de la patience des acheteurs européens. Ils font souvent des demandes exagérées, et comme ils n'attachent aucun prix au temps, ils y persistent pen-

dant des heures et pendant des journées, n'ayant nul souci en apparence de conclure ou de manquer une affaire. Leur théorie du négoce est extrêmement simple : vendre le plus cher possible. Un profit raisonnable ne leur suffit pas. Aussi exaspèrent-ils nos négocians, qui, pratiquant le commerce d'après des principes plus élevés et plus honnêtes, se plaignent à bon droit d'avoir affaire à des gens de mauvaise foi et sans intelligence. Ceci s'explique en partie par la position que les marchands occupent au sein de la société japonaise : ils appartiennent à la classe la plus infime, et on ne peut guère s'attendre à trouver chez eux les principes de probité, les vues larges et libérales dont le grand commerce occidental se fait gloire. Malgré ces difficultés et malgré les entraves que le gouvernement du taïkoun apporte au libre développement des relations entre ses sujets et les Européens, le commerce de Yokohama s'est rapidement accru, et aujourd'hui il est devenu considérable. Dans le courant d'une seule année, on a exporté de cette ville pour 60 millions de francs de soie, et avec les ressources incalculables dont dispose le Japon il est probable que ce chiffre ira encore en augmentant durant une longue suite d'années (1).

(1) Vingt et une provinces japonaises, faisant partie de l'île de Nippon, produisent de la soie. Elles sont situées entre 30 degrés et 41 degrés de latitude nord et 135-141 degrés de longitude est. La province la plus riche sous ce rapport est celle d'Ossio (36-41 degrés nord et 139-141 degrés est), qui couvre une superficie d'environ deux mille cinq cents milles carrés. La production totale des vingt et une provinces s'élève à près de 4,300,000 kilogrammes, chiffre qui est de plus du double de la production de la France, et qui égale ce que l'Italie et l'Espagne rapportent ensemble. Le principal entrepôt des soies est à Kioto, résidence du mikado; cette ville se trouve à une faible distance d'Osakka, grande ville de commerce qui, d'après les traités, devrait déjà être accessible aux étrangers, mais dont l'ouverture a été retardée de quelques années. Depuis la franchise du port de Yokohama (1859), le prix des soies a haussé de 100 pour 100, et la production totale a augmenté d'environ 25 pour 100. — Outre la soie, le Japon fournit au commerce étranger divers articles : thé, cuivre, algues marines, cire végétale, coton brut, camphre, charbon, fer, salpêtre, vert-de-gris, curiosités et porcelaines, huile, poissons secs, racines de *ginseng*, et autres comestibles. De tous ces produits, le thé seul mérite ici une mention particulière. Il est de bonne qualité et commence à être fort apprécié, surtout en Amérique; en Europe, on lui trouve trop de bouquet. L'importation est d'un intérêt moins général et moins direct que l'exportation. Les Japonais recherchent cependant certains produits de l'industrie anglaise, et ils ont acheté récemment aux Européens de grandes quantités de zinc. On leur a vendu aussi des armes à feu et plusieurs bateaux à vapeur; mais ces articles, auxquels on en pourrait ajouter d'autres d'une importance secondaire (montres, instrumens d'optique, livres, cartes géographiques, estampes), ne suffisent pas à établir la balance entre les deux branches du commerce. Il faut importer des sommes considérables d'argent monnayé pour acheter les soies et les thés qui du Japon sont embarqués pour les marchés de Londres, de Lyon et de New-York. Comme en Chine, c'est le dollar mexicain qui a cours sur le marché de Yokohama; mais les commerçans indigènes comptent par *itzibous*, petite monnaie d'argent qui équivaut à un tiers de dollar, mais que, à cause d'un système d'échange

Le troisième quartier de Yokohama, le Benten, formait jadis un village à part; il se trouve à l'extrémité nord de la ville, et tire son nom d'un temple vénéré appelé Benten-Sama-no-mia. Il est peuplé d'artisans et de pêcheurs, sans compter une multitude de moines qui desservent le temple de la déesse Benten-Sama. Cette idole entreprend de fréquens voyages à travers la province pour être livrée à l'admiration des fidèles. Lorsqu'elle rentre dans son temple, on célèbre à Benten des fêtes solennelles (*madzouris*), à l'occasion desquelles le village entier se transforme en véritable champ de foire; on y voit alors des lutteurs, des théâtres, des bêtes curieuses, des saltimbanques, etc. Benten ne renferme qu'une seule habitation européenne, le consulat hollandais. C'était en 1862 la résidence étrangère la plus grande et la plus belle de Yokohama.

Le *Yankiro*, le quartier des *maisons de thé*, a été relégué en dehors de la ville, où il occupe l'emplacement d'un marais qui a été desséché à grands frais. On y arrive par une étroite chaussée dont les deux extrémités sont gardées par de forts détachemens de soldats. Le *Yankiro* a été, dans l'espace de quelques années, deux fois détruit par le feu; il contient dans sa forme actuelle les plus belles maisons japonaises qu'on puisse voir à Yokohama. Il sert de demeure à neuf cents jeunes filles, chanteuses, danseuses et courtisanes que le premier venu a le droit de louer à la journée, à la semaine ou au mois. Lorsqu'un Japonais donne un grand repas, il est d'usage qu'il fasse venir un certain nombre de ces jeunes filles, qui, durant toute la fête, doivent jouer, danser et chanter. Le *Yankiro* est d'origine européenne : il a été institué sur la demande formelle d'un consul étranger qui espérait remédier ainsi aux rixes sanglantes entre Japonais et matelots européens, si souvent renouvelées dans les rues de Yokohama. Aussi à peine la construction du *Yankiro* fut-elle terminée que le propriétaire s'empressa d'en faire connaître publiquement l'ouverture. Un matin tous les étrangers, les consuls les premiers, reçurent un petit paquet contenant une tasse en porcelaine, un éventail en papier et une bande d'étoffe bleue. Sur la tasse était écrit en lettres japonaises et en caractères latins le mot YANKIRO, l'éventail déroulait aux yeux une vue à vol d'oiseau de cet établissement, et sur la bande on lisait en anglais en forme de légende : *This place is designed for the pleasure of foreigners.*

Le Japon est un étrange pays, et les Européens qui y résident pendant quelque temps ne peuvent se soustraire entièrement à l'influence de ses coutumes particulières. Personne ne s'offusqua le

très défectueux, on est forcé d'acquérir à un prix beaucoup plus élevé. Au lieu de recevoir 300 *itzibous* par 100 dollars, on en reçoit ordinairement de 210 à 240.

moins du monde de l'invitation, et beaucoup s'y rendirent. Pendant toute une nuit, ce fut grande fête au *Yankiro*. Tout l'établissement, composé d'une quarantaine de corps de logis, était magnifiquement illuminé avec de grandes lanternes en papier de couleur. Dans la plus belle salle de la maison principale, on avait dressé une longue table chargée de tout ce que la cuisine japonaise offre de plus délicat; là étaient assis les hôtes étrangers, fumant, buvant, mangeant et riant, écoutant le bruyant concert que donnaient une vingtaine de *ghékos* (chanteuses), regardant les contorsions auxquelles se livraient les *o-dooris* (danseuses), et se laissant servir par de nombreuses *djooros*, qui, vêtues de leurs plus riches atours, allaient et venaient, exécutant silencieusement les ordres que leur transmettait l'*o-bassan* (surveillante), qui trônait gravement à l'un des bouts de la table. Les *kotzkoïs* (domestiques) se tenaient près de la porte, épiant les regards de leurs maîtres et échangeant entre eux des signes d'approbation au sujet du spectacle auquel il leur était permis d'assister; dans le yestibule s'étaient réunis les bateliers, palefreniers et porteurs de palanquin : ils étaient accroupis autour d'un *brasero*, et, animés par le *sakki* qu'on leur avait largement distribué, ils se livraient, avec des cris et des rires, à une bruyante conversation. Des lanternes de papier, suspendues en grand nombre à de longs bâtons et décorées des armes de leurs propriétaires, éclairaient la joyeuse compagnie.

Le jour succédait à la nuit lorsque nous quittâmes ce bruyant quartier. Nous traversâmes la ville japonaise déserte à cette heure, et nous arrivâmes au port. Près du rivage, nous distinguâmes les silhouettes noires des navires européens qui dormaient sur leurs ancres, et dont les hautes mâtures se dessinaient sur un ciel grisâtre. Cette vue ramena nos pensées vers l'Europe, dont partout, depuis quelques semaines de voyage sur les côtes japonaises, nous avions reconnu l'influence de plus en plus active et puissante. Nous oubliâmes alors la vieille civilisation orientale qui s'était manifestée à nous sous un aspect si bizarre dans les scènes de l'inauguration du *Yankiro*, et nous pensâmes à la transformation que doit subir tôt ou tard la société japonaise, et à ces nations occidentales qui en seront, si elles comprennent dignement leur tâche, l'instrument providentiel.

RODOLPHE LINDAU.

LE

PRINCE VITALE

ESSAI ET RÉCIT A PROPOS DE LA FOLIE DU TASSE

TROISIÈME PARTIE (1).

IX.

Le baron Théodore demeura plusieurs jours sans retourner chez Mme Roch, et Mme Roch demeura plusieurs jours sans penser au Tasse. C'était le temps des vendanges. Elle est femme de tête, et si elle charge son intendant de surveiller ses ouvriers, elle se charge elle-même de surveiller son intendant. Quand sa vendange fut en cave et qu'elle eut l'esprit plus tranquille, elle se rappela subitement qu'elle ne savait encore qu'à moitié pourquoi le Tasse était devenu fou. — Vite, dit-elle, qu'on fasse venir le baron! Quoi qu'il en puisse coûter, j'en veux avoir le cœur net. — Si le baron fut content, ce n'est pas une chose à demander. Il arriva tout courant, et s'écria en entrant :

Quel heureux changement au palais me rappelle?

Ah! je le savais bien, madame, que vous vous décideriez à m'entendre jusqu'au bout! — Et à ces mots, tirant quelques papiers de son inépuisable portefeuille : — Voici, nous dit-il, un manuscrit du prince Vitale; il me le communiqua, sous le sceau du secret, le len-

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 juillet.

demain de notre excursion à Némi, et plus tard il m'en fit présent, décidé qu'il était à ne le jamais publier. Après déjeuner, nous étions allés nous asseoir dans le cabinet des Armilles, au pied de la statue d'Hermès Trismégiste, le visage tourné vers l'oratoire, dont la porte était entr'ouverte. D'un air pénétré, d'une voix émue, il me lut ce que je vais vous relire. Écoutez-moi avec recueillement; c'est un homme antique, c'est un saint qui va parler par ma bouche; en vous disant ce que fut le Tasse, il se fera connaître lui-même.

I. — LAISSEZ LES MORTS ENSEVELIR LEURS MORTS!

Trois fois heureux l'homme de génie qui naît et meurt à propos! Heureux encore celui qui, né trop tôt, devance son temps! Condamné par ses contemporains, il en appelle à la postérité. Les siècles à venir se lient d'amitié avec lui et le visitent dans son délaissement. Mais s'il est né trop tard, s'il est seul à représenter dans le monde quelque chose qui n'est plus, son malheur est sans ressource... Ah! qu'il est dur de traîner après soi comme un boulet une inutile et ridicule fidélité au passé! Ah! qu'il est dur de s'entendre dire : « Laissez les morts ensevelir leurs morts! »

Torquato Tasso s'était trompé de date en naissant; ce fut là le plus grand de ses malheurs, celui qui rendit tous les autres irréparables. En vain chercha-t-il à se faire illusion; il eut la douleur de découvrir qu'il n'était pas de son temps, et cette amère découverte brisa son âme et troubla son esprit. Faites-le naître soixante ans plus tôt : que j'aime à me figurer Léon X lisant la *Jérusalem délivrée!* Il l'eût préférée au *Roland* de l'Arioste, et n'eût pas eu assez de couronnes à décerner au nouveau Virgile; mais, ô funeste méprise! ce grand poète, qui par la foi, par la pensée, était un contemporain de Vida, de Raphaël, de Castiglione, ne vint au monde qu'au milieu du XVIe siècle, et fut condamné à vivre dans l'Italie telle que l'avaient faite l'inquisition, le concile de Trente et la compagnie de Jésus... Sa mère, la Renaissance, était morte en donnant le jour à son dernier enfant, et il rêvait toujours d'elle, il s'obstinait à la croire vivante. Un jour il partit pour Rome, assuré de l'y trouver. Comme il entrait au Vatican, une figure terrible se dressa devant lui et lui cria : « Je m'appelle l'Inquisition. » Ce jour-là, son esprit éprouva un ébranlement dont il ne se remit jamais.

Qu'on veuille bien se représenter un poète qui emploie de longues années à composer un chef-d'œuvre accompli, dans lequel il met toute son âme, tout son génie, toutes ses complaisances. Cœur vraiment catholique, avant de donner son poème au public, il le soumet au jugement de l'église. Il se flatte qu'elle lui dira : « Mon fils, que

ma paix soit avec toi! Tu n'as pas consacré tes veilles à chanter de folles aventures, de vaines et puériles fictions, mais les gloires de la chrétienté, le tombeau du Christ reconquis sur les infidèles, les exploits que Dieu opéra par l'épée de ses chevaliers, *gesta Dei per Francos...* » Qu'il est loin de compte! L'église détourne de lui sa face, peu s'en faut qu'elle ne le frappe d'anathème; à ses humbles réclamations elle répond que sa muse s'est donné des libertés qui, approuvées autrefois, ne sont plus même tolérées, qu'il y a cinquante ans que Léon X est mort, que sous Grégoire XIII les seuls juges compétens en matière de poésie sont les inquisiteurs généraux et les bons pères de la compagnie de Jésus, qu'il aura beau faire, Clorinde, Armide, Renaud ne seront jamais de leur goût... Et l'on s'imagine que pour souffrir le Tasse a eu besoin d'aimer Léonore et de n'en être point aimé!

Toute cette histoire se trouve consignée dans les lettres du Tasse, et en particulier dans ce qu'on a appelé sa *correspondance littéraire*. Pourquoi nos tassistes n'en ont-ils jamais dit le moindre mot? Le génie dépouillé de ses franchises, enfermé dans un cercle de Popilius, c'est une captivité qui vaut bien celle de Sainte-Anne. Hélas! j'hésite moi-même à déclarer que Rome a eu part aux infortunes du Tasse. Scrupule puéril! Que sont les souffrances d'un homme au prix des destinées de l'église? Luther avait paru. Pour lui résister et pour le vaincre, il fallut qu'aux papes philosophes succédassent les papes rigoristes. Le Tasse naquit du vivant de Paul III, au moment où l'ordre des jésuites venait d'être institué, au moment où le concile de Trente allait s'ouvrir. Est-ce la faute de l'église, et pouvait-elle déroger en faveur d'un seul de ses enfans aux nouvelles règles de conduite que lui imposaient les circonstances?

Le Tasse fut bien malheureux. Son malheur me touche plus que personne. Je sais un homme qui n'a point de génie, qui n'a point écrit d'épopée, qui n'est rien, et qui cependant souffre souvent, comme le Tasse, de n'être pas né à son heure. Ce siècle lui est un lieu d'exil, un désert. Pour tromper sa souffrance, il visite les hôpitaux, il baise des plaies saignantes, il s'enivre de charité. Soyez béni, mon Dieu, vous qui nous avez donné des pauvres à aimer, des malades à soigner! La charité, qui est de tous les temps, est le divin remède à tous les troubles de l'esprit.

II. — LE CREDO DU TASSE ET DE LA RENAISSANCE.

Quelle fut la foi religieuse et philosophique du Tasse? Question qu'il est besoin d'éclaircir pour savoir au juste ce que l'église peut

trouver à reprendre en lui. A l'âge où l'on se plaît aux aventures, il s'était laissé entraîner à des erreurs dont il ne devait pas tarder à revenir. Dans une longue lettre qu'il écrivit à Scipion Gonzague deux mois après être entré à Sainte-Anne, il reproche amèrement à ses ennemis d'avoir fouillé avec acharnement dans son passé pour s'armer contre lui des erreurs oubliées de sa première jeunesse, et, s'il reconnaît qu'il a eu des doutes, il déclare que depuis longtemps il avait su s'en guérir.

« Il fut un temps, ô mon Dieu, s'écrie-il, où, plongé dans les ténèbres de la chair,... je ne te connaissais que comme le principe éternel et immobile de tous les mouvemens et comme un maître qui se contente de pourvoir à la conservation du monde et des espèces; mais je doutais si tu avais créé le monde, je doutais si tu avais doté l'homme d'une âme immortelle, et si tu étais descendu sur la terre pour t'y revêtir d'humanité... Toutefois il me fâchait de douter, et volontiers j'eusse banni de telles pensées loin de mon intelligence, avide des hautes et souveraines recherches; volontiers je l'eusse réduite à croire sans répugnance tout ce que croit et enseigne sur toi ta sainte église catholique romaine. A la vérité, Seigneur, je le désirais moins par amour pour toi et ton infinie bonté que par une certaine crainte servile des peines de l'enfer, car souvent retentissaient dans mon imagination troublée les trompettes angéliques du grand jour des peines et des récompenses, et je te voyais assis sur les nuées, et je t'entendais dire (ô paroles pleines d'épouvante) : Allez-vous-en, maudits, dans les flammes éternelles! Cette pensée était si forte en moi que parfois je ne pouvais m'empêcher de m'en ouvrir à quelque ami, et, vaincu par cette terreur, je me confessais et je communiais aux temps et de la façon que prescrit ton église. »

Cependant le Tasse avait, si j'ose ainsi parler, le cœur naturellement catholique. Il écrivait un jour au neveu du pape Grégoire XIII, le marquis Giacomo Buoncompagno, que les pères jésuites qui l'avaient élevé l'avaient fait communier avant l'âge de neuf ans, et lorsqu'il ignorait encore que le corps du Christ se trouve réellement dans l'hostie. Et néanmoins, ému d'une secrète dévotion, il devina le sacré mystère à la joie étrange qu'il sentit couler en lui. Un cœur ainsi fait ne peut être longtemps infidèle à Dieu; le doute ne s'enracine que dans les âmes dont il se sent secrètement aimé. Au temps même de sa mécréance, le Tasse, — c'est lui qui nous l'apprend, — souhaitait le triomphe de la foi catholique dans le monde avec une indicible ardeur, *con affetto incredibile*. Il implora la grâce divine, qui ne fut pas sourde à ses prières. « Peu à peu, fréquentant les saints offices, récitant chaque jour des oraisons, ma foi allait s'affer-

missant... Et déjà je commençais à rire de mes doutes... Je n'osais, Seigneur, te demander de me ravir au ciel comme saint Paul, ou de te montrer à moi face à face comme à Moïse; mais je m'approchais de la nuée derrière laquelle tu te caches, et, me tenant au pied de la montagne des contemplations, les oreilles et les yeux purifiés, je cherchais à entendre cette voix qui prononce des paroles de pitié, et à voir la montagne fumante et tout étincelante de foudres et d'éclairs. »

Assurément je ne voudrais pas faire du Tasse le modèle du parfait croyant; ce n'était pas un de ces esprits réglés où tout se tient, où tout est d'accord, qui sont toujours dans une assiette ferme et égale. Ame combattue et flottante, il se faisait en lui des partages étranges, ou, pour mieux dire, il y avait en lui deux âmes, une âme de lumière, une âme de chair et de sang. Amant platonique de Léonore, auprès de Philis il n'écoutait que ses sens; esprit contemplatif, il fut épicurien par accès. J'affirme seulement que, comme la volupté, le doute ne fut qu'une crise passagère dans sa vie. Il faut l'en croire; jamais homme ne fut plus sincère en parlant de lui-même : « Je suis chrétien et platonicien, » a-t-il dit souvent. Oui, sa vraie foi, celle qu'il a professée dans tous ses écrits, celle qui inspira le plus beau de ses poèmes, c'est ce platonisme chrétien et catholique qu'enseignèrent à Florence Ficin et Pic de La Mirandole, que les pinceaux de Raphaël ont revêtu de formes et de couleurs, qui, au commencement du XVIe siècle, envahit tout, les académies et les cours, qui eut pour sectateurs des cardinaux comme Sadolet, des gens du monde comme Castiglione, et qui un jour s'est assis sur le trône pontifical dans la personne de Léon X.

Trop souvent la pensée religieuse de la renaissance a été méconnue, ravalée, travestie. L'enivrement des sens, l'exaltation de la chair, le culte frivole de la forme, l'adoration profane de la beauté, le paganisme ressuscité, c'est sous ces traits qu'on a peint le siècle de Léon X. Eh quoi! connaît-on le génie d'une époque, quand on n'en considère que les déviations et les excès? Et quel principe n'a été altéré et faussé par les passions humaines? Dans le platonisme chrétien des Ficin et des Pic, je reconnais l'épanouissement complet de l'idée catholique, qui a pris toute sa croissance.

Les créations de Dieu comme les œuvres de l'homme sont soumises à la loi du développement graduel, elles suivent un cours ordonné. La douceur de Dieu est sa violence, il ne brusque rien; les siècles sont ses journées. Il a donc voulu que la révélation eût son histoire, qu'à l'exemple de tous les êtres animés, elle se développât et s'accrût avec le temps. C'est pour cela qu'il a institué son église, divine couveuse chargée de féconder et de faire éclore l'un après

l'autre, aux heures marquées par l'éternelle patience, tous les germes de vérité que renfermait l'Évangile. Cette volonté divine paraît visiblement dans la formation du dogme chrétien; il a mis des siècles à s'organiser et à parcourir le cercle de ses métamorphoses. Comme le dogme, le génie moral du christianisme eut son histoire. D'abord l'église n'annonça aux hommes que la doctrine du salut par la croix, c'est-à-dire par les larmes, par la souffrance volontaire, par le mépris de tout ce que le monde aime et honore : toute chair est corrompue; on gagne le ciel par le détachement absolu de toutes choses. La vie est un mensonge, rien n'est vrai que la mort; mourez dès à présent à vous-même et au monde!... Ce cri retentit au milieu des corruptions de la vieille société mourante, au milieu des violences de la barbarie sortant de ses forêts pour se ruer sur l'héritage des Césars. Les austérités et le deuil de la pénitence, la discipline, les macérations de la chair, voilà ce que prêche le christianisme à la chair en révolte. Il est moine et ascète, il se revêt de bure; le doigt levé vers le ciel, il maudit la terre, la nature, la vie elle-même.

Mais avec le temps un ordre nouveau se dégage du chaos sanglant de la barbarie. A mesure que cette société, d'abord incertaine d'elle-même, s'assied plus solidement sur ses bases, l'église change de rôle et de langage; elle pressent de loin la naissance d'une civilisation nouvelle dont elle veut s'emparer pour la marquer à l'effigie de Dieu. Elle ne fulmine plus l'anathème contre le monde; elle enseigne aux fidèles comment, en vivant dans le monde, ils peuvent vivre pour Dieu. Elle conçoit une autre sagesse que celle du moine savourant d'avance les délices de la mort dans le silence du cloître; sage aussi est celui qui, habitant parmi les hommes, travaille d'un cœur pur et serein aux œuvres de son métier. Autrefois, dans la prévision de la fin prochaine de toutes choses, pèlerin en voyage, elle campait sous la tente, se tenant toujours prête à déloger; aujourd'hui elle se bâtit des maisons de pierre magnifiquement ornées, et qui, plongeant dans le sol des racines profondes, témoignent qu'elle croit à ses destinées terrestres. Elle ne bénit plus seulement la haire et le cilice de l'ermite, mais l'épée du chevalier, la charrue du laboureur, la plume du savant, la truelle du maçon, l'équerre de l'architecte, consacrés par elle au service du Seigneur. Que dis-je? elle se relâche de ses anciennes sévérités envers la guitare du jongleur qui s'applique par ses chants à tromper les ennuis des cours et des chaumières. Enfin elle voit ici-bas autre chose encore que des âmes à sauver en les purifiant par le sang du Christ; elle proclame que la Providence a des desseins sur ce grand être collectif qu'on appelle l'humanité, et que le règne de Dieu, avant de s'accomplir dans les

hauteurs des cieux, doit se manifester sur cette terre dans la vie des nations... Oh! quel esprit de joie est soudain descendu du ciel! Harpe de David, apprenez à moduler vos chants, entremêlez aux soupirs de la pénitence les accens d'allégresse des rachetés qui cheminent sur les mille sentiers du monde dans la sainte liberté de Dieu! Couronne sanglante du Christ, qu'on vous voie reverdir et fleurir! O fleurs divines! ce sont les fleurs de l'espérance, de l'amour, de la joie, toutes les fleurs de l'éternel printemps des cieux!...

Ne dites donc pas que la renaissance fut une surprise, un accident subit et inopiné; elle avait été préparée de loin par le moyen âge : l'humanité commence à renaître dès le XIIe siècle... Vous alléguez ces manuscrits grecs qui, apportés comme par miracle en Italie, réveillèrent les intelligences assoupies. Ne faites pas de ces manuscrits des amulettes, des talismans. Byzance les méditait depuis des siècles, et Byzance restait Byzance. C'est que pour lire, il suffit d'avoir des yeux; pour comprendre, il faut avoir une âme. Dans ces dossiers poudreux, l'âme renouvelée de l'Italie sut retrouver l'âme de la Grèce, et ce qu'elle étudia dans Sophocle et dans Platon, ce ne fut pas seulement l'art de bien dire, mais l'art de bien vivre, l'idéal de la vie complète que la Grèce avait su rechercher autrefois et que la renaissance s'appropria, mais en l'agrandissant, en l'épurant, en l'accommodant aux besoins d'une société chrétienne... L'ascétisme monacal disait à l'homme : « Abstiens-toi, mortifie-toi, vis le moins que tu pourras, prépare à la mort sa victime! qu'à son arrivée elle trouve l'autel fumant et le sacrifice commencé!... » Le catholicisme platonicien dit à l'homme : « Étends ton âme, élargis ton cœur, répands ta vie; en accroissant ton être, tu deviendras plus semblable à Dieu, qui est la perfection de l'être. »

Conséquente à elle-même, la renaissance s'occupe aussi du corps; elle prend sa défense contre les injustes rigueurs de l'ascétisme; elle ne veut plus qu'on l'insulte, qu'on le macère, qu'on le flétrisse; elle remet en honneur la santé et l'hygiène. Pourquoi traiter le corps en ennemi? Dieu l'a destiné au service de l'âme : ne doit-on pas des soins à ses serviteurs? Aussi écoutez cet évêque, ce cardinal, ce pieux et fervent catholique, Sadolet. Dans son traité *de l'Éducation*, il veut restaurer au nom du Christ les méthodes de la Grèce. La gymnastique et la musique doivent être, selon lui, les institutrices du premier âge, et à ces esprits âpres et chagrins qui lui représentent que la souplesse des mouvemens, les grâces du visage et du maintien, l'agrément des manières et du langage, sont aussi peu nécessaires que les raffinemens de l'esprit à qui veut faire son salut, il répond : « Nécessaires, je ne sais; mais utiles, n'en doutez pas. » Et il ajoute : « Ah! gardons-nous de mépriser et de retrancher de

notre vie tout ce qui n'est pas la seule chose nécessaire, de peur qu'en voulant devenir divins nous ne cessions d'être des hommes. »

La vie complète! c'est le programme de la renaissance. Il est bon que l'âme essaie de toutes les attitudes; est-il besoin d'être à genoux pour prier? Il est bon que l'homme multiplie ses sentimens et ses pensées; les esprits et les cœurs en friche ne sont pas agréables à Dieu. Il est bon que l'homme sache rire aussi bien que pleurer; si le travail et la douleur sont sacrés, les plaisirs purs n'ont rien qui offense la suprême sagesse, et il dépend de nous de l'associer à nos fêtes. Écoutez encore ce chanoine, ce prédicateur, ce grand philosophe, Marsile Ficin. Cet apôtre de l'union mystique a écrit l'éloge des festins. On croit lire Platon, mais un Platon chrétien. Les banquets, selon lui, sont l'assaisonnement de l'amitié, le charme de l'existence; dans la joie qui les accompagne, les âmes se détendent, les caractères se polissent, la raison même jette de plus vives étincelles. Il faut écarter avec soin de sa table les esprits moroses et contentieux, « à moins qu'ils ne ressemblent à Xénocrate le platonicien et à Zénon le stoïcien, qui s'adoucissaient par le vin comme les lupins déposent leur âpreté dans l'eau. » Il faut parler des choses divines avant d'avoir bu, des choses naturelles au dessert, mêler l'agréable à l'utile, des contes à la morale, et finir par les chants et la musique, *laborum dulce lenimen*. Bien dîner, c'est dîner dans la compagnie des Grâces, des Muses, d'Apollon, de Platon;... mais gardons-nous d'oublier le Christ. Que la place d'honneur soit réservée à ce divin convive! Il ne se refusait pas aux joies des banquets : à Cana, il changea l'eau en vin, et n'est-ce pas à table qu'il révéla à ses disciples les mystères de l'eucharistie? « Lui présent, nous nous souviendrons que le principal aliment de l'homme, ce ne sont pas les plantes et les animaux, mais l'homme lui-même, et moins l'homme encore que Dieu. » C'est ainsi qu'en usait Ficin avec ses disciples Cavalcanti, Landino, Politien. Et ce même Ficin, en sortant de son cabinet, où il venait de passer de longues heures dans l'étude et dans l'extase, il s'en allait errer avec un ami au penchant des collines de Fiesole, et, contemplant avec délices l'admirable paysage qui se déroulait sous ses yeux, il s'y choisissait un site favorable pour s'y bâtir en imagination une maison selon son cœur... Méditer Platon dans une telle retraite, quel sort digne d'envie, et qu'il est doux, quand on a de tels rêves, d'être l'ami d'un Laurent de Médicis!...

Renoncer à tout pour aller à Dieu, c'était la maxime de l'ascétisme. Se servir de tout pour se rapprocher de Dieu, c'est le précepte de la renaissance. Et jamais peut-être son génie ne fut mieux défini que par le Tasse dans son dialogue sur la vertu : « Tout sert

à la vertu, dit-il, pour parvenir à la vraie félicité; elle tire parti des richesses, des honneurs, des magistratures, des armées, des commandemens, qui lui permettent d'agir avec plus de liberté et de grandeur; elle fait servir à ses fins les armes, les chevaux, les riches ameublemens, les statues, les tableaux, tous les ornemens de la prospérité, — les amitiés aussi et les joyeuses compagnies; elle appelle des extrémités du monde les plus fameux philosophes, elle rassemble les livres, elle recueille tous les monumens où se conservent les antiques souvenirs de l'humanité; elle se fait apporter d'Arabie ou des Indes et du fond de l'Orient des herbes, des plantes, des animaux; elle y ajoute les sphères, les globes, les images du ciel et de la terre, et de tout cela elle fait son profit pour s'élever aux félicités de la contemplation... »

Pourquoi l'homme est-il appelé à étendre sa vie de toutes parts et à reculer autant qu'il est en lui les bornes de son être? C'est que l'homme, par la place qu'il occupe dans la hiérarchie des créatures, est véritablement le centre de l'univers. En lui, la nature se connaît et s'initie aux mystères de l'esprit, et, quand il lui plaît, il répand dans le sein de l'aveugle matière le Dieu dont il est plein. Oui, la matière informe, inerte, il l'ennoblit en la dressant au service de l'intelligence, et l'on dirait qu'il lui donne le sentiment et la pensée. C'est peu encore : par la magie ou par la cabale (car il est une magie sainte et favorisée de Dieu), il entre en communication avec ces âmes inférieures qui dorment ensevelies dans les ténèbres de la matière; il les appelle, il les éveille, il les unit, les marie entre elles, et ces combinaisons produisent des effets surprenans où la raison ne peut atteindre.. « La magie, a dit Pic, repose sur le mariage des vertus secrètes de la nature, *magicam operari non est aliud quam maritare mundum.* » Et plus surprenans encore que ces effets magiques sont les prodiges enfantés par la prière. Un cœur que dévore la fièvre de l'amour divin sait faire à la Divinité de saintes violences; il la contraint de descendre en lui, et, au nom de cet hôte invisible qui lui communique sa puissance, il commande en maître à tout ce qui méconnaissait encore son empire; il se fait entendre des flots irrités, des orages, de la mort elle-même, plus sourde encore que les tempêtes.

Cependant l'homme n'a accompli que la moitié de son œuvre, quand il tient sous ses lois les royaumes des êtres inférieurs. Placé aux confins et au point de rencontre de deux mondes, il les doit conquérir l'un et l'autre. Qu'il sache le vouloir, et, sans quitter la terre, le ciel sera son partage. La raison qui lui est propre n'est pas le suprême avantage dont il jouisse. O saintes déraisons où l'homme,

possédé d'une fureur divine, contemple ce qu'il ne peut comprendre, et s'enivre de joies qu'il est impuissant à décrire! Tantôt, comme s'arrachant à lui-même, il s'élance d'un bond jusque dans le séjour de l'éternelle beauté, dont tout ce qui existe n'est qu'une pâle et imparfaite copie, et il se nourrit avidement de cette chair délicieuse. Tantôt, illuminé d'un rayon prophétique, il sort du temps, les voiles tombent, ses regards fixes et assurés dévorent l'avenir, Dieu lui abandonne cette proie. Que si cette possession ne lui suffit pas, il a en lui de quoi s'élever plus haut encore. « L'intelligence humaine, a dit le Tasse, renferme en elle les formes de toutes choses, et elle a le don de s'assimiler à tous les objets de sa pensée, ce qui permet de dire que l'univers entier est en elle... Et ainsi, par la contemplation des pures intelligences ou des anges, il dépend d'elle de devenir angélique, et elle se rend toute divine par la contemplation de la Divinité. »

Homme, aspirant à la vie complète, vis par les sens, par la pensée et par l'extase, car l'univers est en toi! — C'est le mot de la renaissance. Aussi ne nous étonnons pas des merveilles qu'accomplirent ses artistes. L'art atteint sa perfection, s'épanouit dans sa fleur aux époques où l'homme, connaissant sa propre grandeur, se sent en harmonie avec le monde.

Saintes de Fra Angelico, l'admiration que vous nous inspirez est mêlée d'une tendre pitié! Ames charmantes, vous êtes malades et souffreteuses! Je ne sais quelle pudeur de vivre vous travaille. Oh! que la terre est dure à vos pieds délicats! Vous semblez dire : Nous avons habité avec les peuples de Cédar et nous avons été étrangères au milieu d'eux. Qui nous donnera des ailes comme à la colombe?... Anges dépaysés, hâtez-vous de fuir, car un jour nouveau se lève, et la terre entendra prêcher une nouvelle sagesse que vous ne pourriez comprendre... Une âme saine, libre et heureuse, une âme qui se sent à l'aise dans son corps, parce qu'il ne lui résiste pas et qu'elle le pénètre de toutes parts comme un rayon de soleil pénètre un pur cristal, une âme qui sait goûter tour à tour les joies de la contemplation, le charme de sentir et la douceur de respirer, une âme qui, guérie de toute fausse pudeur, s'abaisse sans déroger aux soins ordinaires de la vie, ou, s'élançant à Dieu, vit dans le divin comme l'oiseau dans l'air, une âme infiniment étendue et divinement harmonieuse, — voilà ce que je lis dans les yeux d'une Vierge de Raphaël!

Après avoir rétabli l'harmonie dans la vie humaine, la renaissance la rétablit aussi dans l'histoire de l'humanité. Elle a réconcilié les sens avec l'esprit, la matière avec les splendeurs angéliques; — elle entreprend de réconcilier le paganisme avec le Christ, elle amène

aux pieds du crucifié tous les sages de la terre, en lui disant : Ils sont à toi, un rayon de ton esprit était en eux, que ta grâce leur soit donnée!... Les horizons se sont agrandis, les entrailles se sont dilatées. Que la tolérance est un mot froid et vide de sens! La renaissance est animée de cette brûlante charité de l'intelligence qui s'en va recueillir avec amour dans les doctrines les plus défectueuses et les plus entachées d'erreur les moindres parcelles de vérité qu'elles renferment dans des filons cachés. Elle ne peut plus admettre un Dieu jaloux, avare de lui-même, qui a fait luire sa lumière aux yeux d'un seul peuple qu'il s'était choisi pour dépositaire de ses secrets, tandis qu'il laissait marcher le reste de la terre dans les ténèbres de la mort. Disparais, vaine distinction du profane et du sacré! Il n'y a de profane que le vice, il n'y a d'impie que le mal! Le Christ aux bras étroits est l'idole des fanatiques. Périssent les autels de cette divinité menteuse!... Dieu vrai, Dieu infiniment bon, dans tous les temps toutes vos créatures vous ont été chères, vous vous êtes révélé à elles selon diverses mesures, et les doctrines des gentils furent la préparation de votre Évangile, l'aurore sacrée de ce divin soleil!

Déjà le moyen âge avait entrevu cette grande vérité. Il était allé demander à la Grèce son Aristote pour en faire un ouvrier du Seigneur... Avez-vous jamais vu l'un de ces vieux tableaux qui représentent le géant saint Christophe faisant passer un torrent à l'enfant Jésus assis sur son épaule? Le courant est rapide; si petit que soit l'enfant, il pèse comme un monde; le géant marche courbé, s'appuyant sur son bâton; un rayon du soleil levant vient chercher son front et lui apporte une bénédiction du ciel... Aristote fut le saint Christophe du moyen âge, le géant de Stagyre fit passer à l'enfant Jésus le torrent de la barbarie.

Ce que le moyen âge avait commencé, la renaissance l'achève. Ce n'est plus Aristote seulement, mais tous les philosophes de la Grèce, et à leur tête le plus religieux de tous, Platon, qu'elle enrôle parmi les serviteurs de l'église, car, en dépit de leurs contradictions apparentes, elle croit à l'harmonie de tous leurs systèmes. La philosophie n'est pas l'ouvrage de la raison abandonnée à elle-même, elle a été inspirée d'en haut. Il y a, selon Ficin, de la religion dans la philosophie, comme il doit y avoir de la philosophie dans la religion. Le vrai philosophe est un prêtre, le vrai prêtre est un philosophe. C'est par le jeûne, par l'oraison, que Pythagore se rendait digne des illuminations de l'Esprit-Saint. Socrate a été une préfiguration du Christ. Et que dira Ficin de son cher Platon? Se couvrant de l'autorité de saint Augustin, qui déclare que les vrais platoniciens sont presque chrétiens, il affirme que Platon a été visité

de Dieu, et que c'est par lui qu'on va à Christ. A son exemple, Pic démontra la concordance du platonisme avec les révélations juive et chrétienne, et tour à tour, interprétant le récit mosaïque de la création, il retrouvait dans la Genèse les dogmes de la philosophie ou il découvrait dans Platon les rudimens de la théologie chrétienne et l'explication des saints mystères... « Ah ! que vous êtes heureux, écrivait Landino à Robert Salviati, d'avoir joui de l'intimité de ce grand homme!... Grâce à lui, vous avez vécu dans la familiarité d'Aristote et de Platon, et il vous les a fait étudier de telle sorte, que vous avez appris à reconnaître en eux, outre l'antique doctrine de l'Académie et du Lycée, des lueurs de la sagesse des Paul, des Jean, des Denis, des Augustin, des Jérôme et des Thomas. »

Et ce n'est pas seulement les philosophies que la renaissance réconcilie avec le Christ, ses miséricordes s'étendent à toutes les antiques religions. Comme les sages, les dieux des gentils ont annoncé le vrai Dieu, dont ils furent une imparfaite et grossière ébauche; comme les doctrines des Aristote et des Platon, les vieilles théologies furent des manuscrits incorrects et incomplets de l'Évangile. Les prétendues idoles sont des divinités voilées, toutes les fables des mythologies sont des allégories et des symboles. Les platoniciens florentins déchiffrèrent avec ardeur ces mythes qui avaient servi à mettre la vérité à la portée du monde encore enfant, et qui, déguisant des pensées profondes sous des fictions enjouées, prêtaient à la sagesse un faux air de folie. C'est à cette école que s'était formé le Tasse; pas plus que ses maîtres, il ne crut déplaire au Christ en se liant d'amitié avec les dieux de la fable. Il vit en eux les génies des sphères célestes qui sont chargés par le Créateur de verser sur les hommes leurs influences bienfaisantes : de Saturne procède la puissance contemplative, de Jupiter les vertus royales et le don du commandement, de Mars les qualités qui font les héros, du Soleil les clartés prophétiques et le souffle qui fait les poètes, de Mercure l'éloquence, de Vénus les douceurs et les sublimes dévouemens de l'amour. Ailleurs il considère les olympiens comme des hommes inspirés qui ont répandu parmi les nations encore barbares les bienfaits de la civilisation, qui leur ont ouvert l'esprit à de hautes pensées et à qui Dieu permit de se faire adorer, afin que le ciel ne demeurât pas vide jusqu'à la venue du Christ. Le Tasse croit que dans tous les temps la puissance divine s'est révélée à ses créatures par des effets surnaturels; il traite d'insensés ceux qui mettent en doute la réalité des prodiges dont sont pleines les antiques annales des peuples; il pense que le serpent d'Épidaure, qui délivra Rome de la peste, était ce bon ange dont l'office est de guérir les douleurs humaines; il estime que c'est un esprit céleste qui fit parler la Junon de Veïes, et

que les deux cavaliers mystérieux qui annoncèrent la défaite de Persée étaient des envoyés de Dieu; il admet que les bons démons ont toujours servi d'ambassadeurs entre le ciel et la terre, que Minos a réellement reçu ses lois de Jupiter, Lycurgue d'Apollon, Numa d'Égérie, et il tient pour certain que les mythologies sont des symboles profonds.

Laissons railler ou s'indigner à leur aise ces esprits moroses qui font un crime à la renaissance d'avoir osé représenter sur des murailles consacrées les images des Grâces, de Mercure et d'Apollon. Ils oublient que, par l'interprétation qu'elle donnait de leurs légendes, elle avait pour ainsi dire converti tous les dieux au christianisme. Qu'il était touchant d'ouvrir ainsi les portes du temple aux précurseurs du Christ et d'abriter ces néophytes augustes sous les ailes du Dieu vivant qu'ils avaient annoncé par des mensonges pleins de vérité! La foi de ce siècle n'était pas cette foi inquiète et peureuse qui craint que son Dieu ne lui échappe, si elle ne le met en séquestre; ce n'était pas non plus cette dévotion ombrageuse qui, semblable à une maîtresse chagrine et jalouse, exige que celui qu'elle adore n'ait des yeux que pour elle. Aussi ne craignaient-ils point, ces grands esprits, de comparer les extases de Socrate et de Plotin aux ravissemens de saint Paul, Diotime à sainte Élisabeth, les sibylles aux prophètes, Zoroastre à Moïse, Orphée à David, Hermès Trismégiste à saint Jean le précurseur, car ils avaient reconnu que, dès les commencemens du monde, il s'est fait dans la conscience humaine comme un travail d'enfantement, comme une sourde végétation de Dieu, jusqu'au jour où il plut à la vérité sainte de se déclarer tout entière dans la personne du *désiré des nations* et de remplacer par la pure lumière les pressentimens et les énigmes... Que signifient les mots, si ce n'est là le catholicisme éternel, la véritable église universelle qui est arrivée à se connaître, qui a renversé toutes les barrières par lesquelles elle donnait des bornes à sa propre grandeur, et qui voit d'un œil rayonnant de joie sa tradition perpétuelle se dérouler sans fin dans l'espace et dans le temps?

Et cette véritable église catholique, Dieu voulut qu'elle prît un jour possession du trône des souverains pontifes, et il choisit à cet effet ce Jean de Médicis qui, dès son enfance, avait sucé dans la maison paternelle le lait de la nouvelle doctrine, ce Jean qui avait crû en grâce et en sagesse à l'école des Pic et des Politien, et à qui Ficin écrivait, en lui adressant un ouvrage d'un philosophe païen : « Désirant te féliciter d'avoir été nommé cardinal, je n'ai pas trouvé de meilleur messager que ce Jamblique que nous appelons divin et que nous traitons de pontife... Écoute attentivement ce que te dira cet homme divin. Il nous a promis de te parler un langage digne

de lui et de toi et de te révéler tout ce qu'ont pensé sur la religion et sur les choses divines les prêtres égyptiens et assyriens. » Et il lui écrivait encore : « Du suc de toutes les fleurs que nous avons cueillies pour toi dans les jardins de l'Académie, abeille industrieuse, compose un miel céleste. »

Mais que servent les paroles? Bramante et Raphaël se sont chargés de manifester la piété de la renaissance par des témoignages plus éloquens que tous les discours. Vous qui voulez savoir ce que la renaissance pensa de Dieu, allez au Vatican dans la salle de la Signature; méditez ces fresques, dans lesquelles est résumée toute la sagesse d'un siècle; pénétrez-vous de la pensée de paix et d'amour qui inspira cet incomparable poème, dont l'harmonie égale la grandeur. Ces murailles parlent; quel concert! La théologie, la philosophie, la poésie, la jurisprudence, unissent leurs accens; la voix de Zoroastre et de Platon se marie aux cantiques des anges; la lyre d'Homère alterne avec celle du roi-prophète; Apollon chante, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit lui répondent. Sainte conspiration ourdie par la renaissance! Qu'êtes-vous devenus, anathèmes et tristesses de l'antique ascétisme? Voici : « Ils allaient et pleuraient en répandant des semences; ils sont revenus pleins de joie, portant des gerbes dans leurs mains. » ..... Voyageur qui veux t'instruire, en sortant du Vatican, entre à Saint-Pierre. Le témoignage de Bramante te confirmera celui de Raphaël, et tu ne contempleras pas longtemps ces voûtes sublimes sans reconnaître que le Dieu qui règne dans cette immensité, et qui seul peut la remplir, n'est pas uniquement le Dieu des hommes, mais qu'il est encore, pour parler avec David, le Dieu des dieux.

III. — LA RENAISSANCE RÉPUDIÉE PAR L'ÉGLISE.

Au sommet d'une colline avait crû un chêne immense; sous son écorce rugueuse et durcie par les siècles courait une séve abondante, épaisse, incessamment rajeunie; ses racines s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre; rien ne pouvait arrêter l'effort de ses bras nerveux qui s'allongeaient et se multipliaient de toutes parts; il élevait jusqu'au ciel l'orgueil de son front. Des légions d'oiseaux accouraient s'abriter parmi ses feuillages et y bâtissaient leurs nids. Aux heures brûlantes du jour, tous les bergers venaient en compagnie de leurs troupeaux se mettre à couvert sous ses branches; ils bénissaient cette ombre hospitalière, et une fraîcheur délicieuse entrait dans leurs yeux et dans leurs cœurs... Un jour un homme d'un esprit dur vint à passer en ce lieu, et comme les oiseaux et les bergers lui criaient : « Arrêtez-vous ici, mettez-vous à l'abri! » il

leur répondit avec mépris : « A Dieu ne plaise! ces ombrages sont impurs; ce chêne n'est qu'un gland corrompu, car enfin, pour devenir un arbre, il a fallu que le gland pourrît, et l'arbre qui est né de sa corruption n'a pu grandir qu'en s'engraissant de substances étrangères; il s'est nourri de tous les sucs immondes de la terre, il a bu toutes les eaux souillées que lui versaient les nuages. Et que d'affronts n'a-t-il pas essuyés! Il a été meurtri de la grêle, insulté des autans; un jour la foudre a fracassé l'une de ses branches, — et pour consommer son déshonneur, regardez ces mousses, ces champignons vénéneux qui s'attachent à son tronc vermoulu!... » A ces mots, cet homme alla s'asseoir à l'écart; tirant de sa besace un gland encore enveloppé de son chaton, il l'éleva dans l'air, le mit entre le soleil et lui, et, suant à grosses gouttes, il disait aux oiseaux et aux bergers : « Venez ici, voilà l'ombre qui vous convient! » Telle est l'histoire de Luther accusant la Rome de Léon X de n'être que la corruption de l'Évangile et la sommant de rebrousser le cours de quinze siècles pour rentrer dans le chaton de l'église primitive.

L'attaque inopinée de Luther mit l'église en péril. Quand deux doctrines sont aux prises, la plus simple, la plus grossière a de grands avantages sur celle qui a des aspirations plus hautes, plus étendues, et qui, reposant sur des principes complexes, s'occupe de chercher des conciliations que le vulgaire prend volontiers pour des inconséquences. Le programme de Luther : « l'Évangile! rien que l'Évangile! plus de sacerdoce!... » avait une simplicité spécieuse propre à captiver les esprits. Cela était plus aisé à comprendre qu'une philosophie de la religion fondée sur l'étude des mythes et de Platon; cela semblait plus conséquent qu'une théologie qui, effaçant la distinction du profane et du sacré, prétendait confirmer l'autorité de la tradition apostolique par celle d'Orphée et des sphinx même de l'Égypte. D'ailleurs, pourquoi le nier? les pensées les plus hautes sont les plus sujettes à être mal interprétées; les passions les défigurent, leur font subir des altérations frauduleuses. Le platonisme chrétien mal entendu avait jeté beaucoup d'esprits dans de funestes erreurs. L'antiquité réhabilitée eut ses fanatiques et ses idolâtres; de principes vrais on tira de fausses conséquences : Ficin avait cru à l'influence des planètes et à la puissance de la magie; des interprètes infidèles de sa doctrine expliquèrent par la magie tous les miracles du Christ, et attribuèrent à des conjonctions d'astres la naissance du christianisme. D'autres conclurent de l'analogie de toutes les religions à leur égalité, et, se posant en arbitres de tous les dieux, affectèrent une impartialité qui n'était qu'une indifférence mal déguisée. D'autres encore perdirent de leur respect pour l'Évangile, parce que la sagesse humaine en avait pré-

paré l'avénement, et plutôt que de voir de l'inspiration partout, ils trouvèrent plus commode de n'en voir nulle part. C'est ainsi que l'église s'était affaiblie en s'agrandissant, et l'on eût dit qu'en reculant les bornes de la vérité elle en avait ébranlé les fondemens. De toutes ces aberrations dangereuses dont elle n'était point complice, Luther se fit des armes contre elle, et sa voix tonnante dénonçait dans tout le monde les corruptions de Sodome, Juda converti à Baal, et les forfaitures de la nouvelle Babylone, sentine de tous les vices, réceptacle de tous les mensonges...

Déjà le lion rugissant s'apprêtait à dévorer l'église. La papauté sentit toute l'étendue du péril; elle n'hésita pas à prendre un parti extrême, et, ne consultant que les intérêts de son salut, auquel est attaché le salut du genre humain, elle lui sacrifia tout, la vérité même. Cruel holocauste! Mais que ne doit pas l'église au salut des hommes! Dans cette rencontre, semblable à un général dont l'armée occupait un front trop étendu, et qui, abandonnant à regret des positions impossibles à défendre, ramasse toutes ses troupes dans un lieu fort, on la vit laisser en proie à l'ennemi qui la menaçait toutes ses récentes conquêtes, encore mal affermies, et se vouer tout entière à la défense de son antique héritage. Par le concile de Trente, elle réduit sa doctrine au vieux dogme traditionnel, dégagé de toute alliance avec la philosophie et de ces lumières nouvelles qu'elle avait puisées dans l'antiquité rajeunie; elle renonce à ces agrandissemens dont elle faisait gloire, elle se renferme et se retranche dans sa vieille enceinte, où elle est sûre que l'ennemi ne pourra la forcer. En même temps, par l'institution des jésuites, elle rétablit la discipline dans sa propre armée, dont les mutineries l'effraient, elle combat la licence des opinions et fait rentrer dans le devoir ces intelligences hasardeuses qui, se réclamant d'elle, la compromettaient par leurs aventures. Les chevaliers de Jésus se font maîtres d'école; ordre nouveau, ils sont de leur siècle, ils savent quel langage il faut lui parler pour s'en faire écouter; ils connaissent les besoins, les désirs inquiets qui le travaillent, et ils s'appliquent non à les satisfaire, mais à les tromper. Ces magisters complaisans n'ont garde de heurter de front la renaissance; mais ils savent si bien la prendre, qu'elle se réduit par leur conseil aux proportions d'un événement littéraire. De quoi s'agit-il après tout? D'aller chercher dans Platon des rayons de lumière divine, de reconnaître la voix de Dieu dans les oracles de l'antique sagesse? A Dieu ne plaise! Le concile de Trente et le vieil Aristote des scolastiques suffisent à satisfaire toutes les curiosités de l'esprit. Seulement il est bon de lire Virgile et Cicéron pour apprendre d'eux à orner son langage et son style. — Laissez-nous faire! — disent ces

habiles gens, et, problème qu'eux seuls savent résoudre, ils se chargent de cultiver les esprits en les stérilisant. Je crois voir l'arbre de la connaissance taillé et émondé par ces industrieux jardiniers, et par eux dépouillé soigneusement de ses fruits, pour être réduit au luxe d'un inutile feuillage.

Si la renaissance refuse de se rendre aux insinuations de ces bons pères, qu'elle tremble! La foudre gronde sur sa tête. Pour venir à bout et de ses ennemis redoutables et de ses amis compromettans, la papauté arme son bras d'éclairs; elle menace, elle frappe. Caraffa vient d'instituer à Rome un tribunal suprême de l'inquisition sur le modèle de l'Espagne. On entend dans toute l'Italie un bruit de verrous et de chaînes. Des bûchers s'allument : les vents balaient dans l'air des cendres de livres mêlées à des cendres humaines... Les temps n'étaient pas mûrs. L'idéal de l'Évangile éternel, après avoir apparu un instant à la terre, rentra dans la nuée enflammée d'où il était sorti.

C'est une chose bien étonnante que la chapelle Sixtine. Sur les pendentifs du plafond, Michel-Ange a peint ces sibylles et ces prophètes qu'on ne saurait trop vanter : à côté de Jérémie, la sibylle de Perse; à côté d'Isaïe, la sibylle de Cumes. Ces figures sublimes, revêtues d'une beauté de lions pacifiques, symbolisent cette alliance du profane et du sacré qui fut l'ouvrage ou, si vous le voulez, le crime de la renaissance. Mais retournez-vous vers la muraille du fond : là s'étale dans toute son horreur cette fresque du *Jugement dernier* qui donne le frisson. Là règnent l'épouvante, le ver qui ne meurt point et les pleurs que rien ne console. Plus terrible encore que les hideuses contorsions des damnés est la face de ce Christ qui les maudit. Son bras semble lancer la foudre; son visage, froidement atroce, est celui d'un inquisiteur sans entrailles!... Cessons de nous étonner : Michel-Ange a peint ce plafond sous Jules II et cette muraille trente ans plus tard, sous Paul III.

Paul III fut le Janus des papes. Ce Farnèse avait deux visages : l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir; disciple dans sa jeunesse de Pomponius Lætus, il fit organiser l'inquisition romaine par Caraffa, et ne laissait pas d'aimer Érasme et Sadolet. Ses successeurs n'eurent garde de tomber dans de telles inconséquences. Un rigorisme dont rien ne tempère l'intolérance prend possession pour longtemps du siége apostolique. Pendant la seconde moitié du XVIe siècle, on voit s'asseoir sur le trône pontifical des hommes qui se ressemblent peu par les goûts et le caractère; tous cependant tiennent la même conduite, déploient les mêmes rigueurs; ils subissent la loi des circonstances; le Gesù et les inquisiteurs-généraux gouvernent tout. Pie IV, cet homme affable, bienveillant et qui

aimait à jouir de la vie, avait une antipathie naturelle pour l'inquisition; il lui laissa néanmoins tous les pouvoirs dont Paul IV l'avait armée.

Ces papes observent toutes les règles de la plus exacte discipline; ils célèbrent la messe chaque jour, disent leurs heures à genoux, dissertent sur le dogme, ne lisent plus que l'Évangile et saint Bernard. Leur exemple réforme tout autour d'eux; les cardinaux rivalisent de sévérité dans leur vie et dans leurs opinions; ceux qui ont conservé le goût de Platon s'en cachent comme d'une faiblesse, que dis-je? comme d'un vice. La cour romaine est devenue irréprochable dans ses mœurs, et sans contredit c'est un grand bien; seulement on y proscrit la philosophie à l'égal de la volupté, et les joies de la pensée à l'égal des désordres de la chair. Une gravité triste est le masque que devra désormais porter l'ambition; c'est par l'austérité chagrine, c'est par l'orthodoxie étroite et farouche qu'on acquiert les dignités. On se surveille beaucoup soi-même, on surveille encore plus autrui; dur pour ses propres passions, on a le droit d'être impitoyable pour celles des autres; on se console des privations qu'on s'impose par le spectacle des auto-da-fé.

La réaction contre l'esprit de la renaissance se renforce de jour en jour; tout ce qu'elle aimait est devenu suspect. Le Tasse a raconté assez plaisamment la déception d'un poète de son temps qui se rendit à Rome pour s'y produire, pour s'y faire admirer; il ne trouva personne qui voulût l'entendre; dans toutes les conversations, on disputait si la résidence des évêques est de droit divin, grande question débattue au concile de Trente. Après s'être morfondu, le pauvre poète s'enfuit à Naples : nouvelle déception; les professeurs d'escrime y avaient supplanté les disciples d'Apollon dans la considération publique. Plus malheureux encore fut un ami du Tasse, Guarini, l'auteur du *Pastor fido*, cette délicieuse et innocente idylle; député par les Ferrarais pour complimenter Paul V sur son avénement, il eut le chagrin de s'entendre dire publiquement par le cardinal Bellarmin qu'il avait fait plus de mal à l'église par son poème que Luther et Calvin par leurs hérésies. Les édifices antiques ne sont pas plus heureux que les poètes; on les traite de monumens impies, *monumenta impietatis*. Sixte-Quint, s'il n'eût écouté que lui-même, aurait détruit de fond en comble tout ce qui restait de la Rome païenne; il menaça de démolir le Capitole, si les bourgeois n'en faisaient disparaître le Jupiter tonnant et l'Apollon dont ils l'avaient décoré; il fit grâce à Minerve à la condition qu'elle représenterait Rome chrétienne et échangerait sa lance contre une croix; il lui répugnait de voir exposé au Vatican ce groupe de Laocoon qui avait inspiré de si beaux vers à Sadolet. Trajan et Marc-Aurèle

furent dépossédés de leurs colonnes qu'on purifia en les consacrant à saint Pierre et à saint Paul. Qu'en eût pensé Léon X?...

L'inquisition avait fait accepter son empire dans toute l'Italie. Il n'était pas de ville où ne résidât, où ne régnât un inquisiteur ayant droit d'inspection sur les mœurs, sur les opinions, sur les livres. Aucun ouvrage, ancien ou moderne, ne pouvait voir le jour sans son approbation; les libraires devaient soumettre à son examen tous leurs catalogues. La tyrannie de la congrégation de l'Index, récemment instituée, devenait chaque jour plus pesante, plus ombrageuse; les classiques italiens furent mis à l'interdit ou expurgés soigneusement. Que d'hommes de lettres dénoncés, incarcérés, brûlés! D'autres, plus heureux, réussirent à mettre les Alpes entre eux et le bourreau. Si l'église combattait l'hérésie à outrance, elle n'était pas moins ardente à traquer le platonisme; les académies dont l'Italie s'était couverte lui causaient de mortelles inquiétudes; un grand nombre furent fermées, supprimées; les autres durent se réduire aux purs amusemens littéraires. Les jésuites remettent en honneur le Stagyrite tel que l'avaient accommodé les scolastiques; c'est la seule philosophie tolérée. Platon ne trouve plus un lieu où reposer sa tête.

IV. — LE TASSE AUX PRISES AVEC L'ÉGLISE.

Bien que dans son enfance il eût fréquenté pendant trois ans les écoles des jésuites, le Tasse avait échappé entièrement à leur direction. Dès qu'il fut en âge de penser, il étudia avec passion les philosophes de l'antiquité et les platoniciens du xve siècle. Pic et Ficin furent ses maîtres; ses dialogues en font foi. Quand il composa la *Jérusalem*, il se livra sans contrainte aux inspirations de son génie. Ferrare était alors la ville d'Italie où les esprits se sentaient le plus libres; à la cour d'Alphonse, le Tasse put se croire dans un lieu de franchise. Ne cherchons pourtant dans sa *Jérusalem* aucune théorie philosophique; il était trop grand poète pour faire dogmatiser la Muse, mais on y trouve ce sens vraiment humain, cette sensibilité exquise, cette étendue de sympathies, cette conception large de la vie et de l'histoire qui fut le caractère de la renaissance. Le poète célèbre sur le ton de l'enthousiasme les exploits des croisés; mais son enthousiasme est exempt de tout fanatisme : il ne craint pas d'attribuer des vertus aux musulmans; Argant est un preux, Soliman est une grande âme; Clorinde, avant même que le baptême l'ait purifiée, a toutes les vertus d'une chrétienne; Herminie a toutes les grâces les plus délicates de la femme; Armide elle-même, cette ennemie criminelle du Christ, se relève à nos yeux, quand nous dé-

couvrons en elle un cœur capable d'aimer, et les larmes de l'amante délaissée nous font oublier un instant les perfidies de la magicienne... Et quel est le sage du poème ? Un bon musulman qui s'est retiré dans une solitude, et qui vit dans la paix et dans l'innocence, méprisant les vaines passions des hommes et chérissant sa pauvreté. N'oublions pas non plus la lutte des deux magies qui joue un si grand rôle dans l'action. Par qui sont conjurés les maléfices des enchanteurs et les prestiges des esprits infernaux? Par un saint et vertueux magicien, *un mago naturale*, qui fournit à Ubald et à son compagnon les moyens de pénétrer dans le château d'Armide et de ramener Renaud sous les étendards de la foi. Ce magicien qui représente la sagesse orientale, alliée naturelle du Christ, doit sa puissance et son art à l'étude approfondie qu'il a faite de la nature. « J'ai su découvrir, dit-il, les vertus mystérieuses des plantes et des eaux, j'ai surpris tous les secrets des choses. » Cette magie blanche, si chère à Pic et à Ficin, était en abomination aux rigoristes; ils reprochaient à la renaissance d'avoir sécularisé le miracle : ce n'était pas, à leur sens, la plus innocente de ses témérités.

Ce fut en 1575 que le Tasse, ayant terminé sa *Jérusalem* et désireux d'obtenir le privilége du pape, se prit à se demander s'il n'y avait rien dans son poème qui pût choquer les princes de l'église. Pour s'en éclaircir, il adressa son manuscrit à Scipion Gonzague, dont il s'était concilié la bienveillance, et qui, fixé depuis longtemps à Rome, y était en fort bonne posture. Sur les observations que lui fit Scipion, il retoucha quelques passages et lui renvoya une nouvelle copie, chant par chant, en le priant de s'associer quelques experts de bon conseil. L'esprit de réaction était alors dans toute sa force. Grégoire XIII régnait depuis trois ans, Grégoire le vigilant, Grégoire le grand ami des jésuites, qui les assista dans toutes leurs entreprises et combla de ses libéralités leur fameux collége germanique, dont on espérait la conversion de l'Allemagne. Les collègues de Gonzague dans le *conseil de révision* furent un Lucquois, Flaminio de' Nobili, Pier Angelio, surnommé le Barga, littérateur attaché au service du cardinal Ferdinand de Médicis; Sperone Speroni, le célèbre auteur de *la Canace*, qui lui-même eut plus tard des démêlés avec l'inquisition, et enfin un homme d'église, Silvio Antoniano, disciple de Philippe de Neri. Ce Silvio, qui devint cardinal et fut chargé par Sixte-Quint de la rédaction de ses brefs, était déjà un personnage d'importance; il possédait toutes les qualités qui poussaient alors un homme aux plus hautes dignités de l'église; il joignait à des mœurs pures, à des manières douces et insinuantes, une orthodoxie rigide et une intraitable sévérité d'opinions. Esprit cultivé, se mêlant lui-même de composer des vers, il ne goûtait

que la poésie dévote. Quelques années encore, et Sixte-Quint allait couronner d'une croix l'obélisque d'Héliopolis. S'il est bon que les obélisques se signent, Silvio avait-il tort d'exiger que la Muse se couvrît d'*agnus* et s'aspergeât d'eau bénite?

Le Tasse comprit bientôt que, de tous ses juges, Silvio était celui dont les décisions avaient le plus de poids : Rome elle-même parlait par sa bouche. Que pensa de la *Jérusalem* ce terrible homme? Elle n'obtint pas son agrément, il la jugea dangereuse. Il y releva d'abord une foule de vers licencieux, des coups de pinceau trop libres et trop hardis, des expressions choquantes. Le Tasse parle quelque part des *dévots crédules*, *i creduli devoti*. La dévotion est-elle jamais crédule? Plus loin, le jeune Eustache, à la vue d'Armide, s'écrie : « O femme!... si toutefois un tel nom te convient, car tu ne ressembles à rien de terrestre. » Une telle exclamation est digne d'un idolâtre. Ailleurs, au lieu de dire que le combat était indécis : « Mars, dit le poète, était en suspens. » Que ce mot est malsonnant!

Passe encore si Silvio ne s'en fût pris qu'aux détails; mais ses censures n'épargnent rien, ni le plan, ni les caractères, ni les situations, ni les principaux épisodes. L'histoire d'Olinde et Sophronie le révolte : il y a trop de magie là dedans. Et à quoi le poète a-t-il pensé en représentant une Sarrasine humaine, compatissante, qui arrache au bûcher deux martyrs chrétiens? Il fallait peindre tout le peuple des infidèles comme un ramassis de brigands et de scélérats. Ce n'était pas assez de louer le Christ, il fallait outrager et maudire ce Mahomet que Pic eut l'impiété de citer un jour avec éloge, en lui attribuant ce mot : « Quiconque s'écarte de la loi divine se ravale au rang des bêtes. » Point de complaisance coupable; un poème chrétien doit respirer cette bigoterie farouche qui est agréable à l'église régénérée. Eh quoi! donner des vertus à des mécréans! prêter à des chevaliers du Christ des faiblesses, des inconséquences ou des vices!... Peut-on pécher quand on porte une croix blanche sur sa poitrine? Torquato, gardez-vous donc de peindre un Rimbaud renégat, un Renaud prompt à la colère, ardent à la vengeance, un Bohémond qui ne respire que la gloire et le butin, un Tancrède amoureux d'une Sarrasine jusqu'à en perdre l'esprit!... Ce sont ces amours surtout, ces profanes et criminelles amours, qui scandalisent l'austère censeur. Que dis-je? il ne fait pas même grâce à l'amour pur et chaste, aux nœuds les plus sacrés; il en veut à ces deux époux, Gildippe et Odoard, qui, partis ensemble pour la terre sainte, y combattent et y meurent ensemble. « Que n'apprend-on pas à l'école de l'amour? Ses leçons firent de Gildippe une guerrière intrépide. Elle va toujours

attachée au flanc de celui qu'elle aime, et d'un seul destin dépendent ces deux vies. » Si pures que vous soyez, flammes terrestres, osez-vous bien échauffer de vos ardeurs deux âmes où Dieu seul doit régner? Et quel Dieu? Le Dieu des inquisiteurs, ce Dieu jaloux à qui tout fait ombrage, ce Dieu qui, pareil à Moloch, demande à ses créatures de lui donner leur cœur à dévorer!... Enfin Silvio réprouve formellement le magicien naturel, et sa baguette, et sa grotte, et ses enchantemens, et la divine inconnue qui conduit Ubald à la recherche de Renaud. Ce surnaturel humain, cette magie blanche, le choquent : Dieu seul et le diable ont le droit d'opérer des miracles. Aussi bien, quand le Tasse met en scène les puissances diaboliques, il ne les rend pas assez haïssables. Armide a trop de charmes, les sirènes de la fontaine du Rire ont des accens trop persuasifs... En vain le Tasse alléguerait que les sirènes ont reçu les séductions en partage, que si les Armides n'avaient point de charmes, personne ne succomberait à leurs piéges; que s'il a peint Renaud subissant pour un temps un esclavage honteux, et brisant ses fers par un effort héroïque de sa volonté, un tel spectacle est digne de toucher les grands cœurs; que s'il a donné à une magicienne impie une âme capable d'aimer, c'est que cela s'est vu, et qu'il ne faut pas calomnier la nature humaine, toujours mêlée de bien et de mal; que d'ailleurs c'est le propre de la poésie d'ennoblir tout ce qu'elle touche; que des scènes de volupté sans amour seraient un tableau repoussant; que les poètes qui l'ont précédé se sont arrogé de bien autres libertés; que cependant le Pulci a été chanoine, que Léon X n'a point fait difficulté d'accorder un privilége d'impression à l'Arioste... De telles raisons font sourire Silvio; il a réponse à tout : il s'applique à faire comprendre au Tasse que les temps sont bien changés, et que sous Grégoire XIII la poésie ne doit pas se soucier de parler au cœur et à l'esprit, mais d'édifier les hommes d'église. « Je voudrais, lui écrivait-il, que vous ne visiez pas tant à être lu par les gens du monde que par les religieux et les nonnes, *desiderarebbe che'l poema fosse letto non tanto da cavalieri quanto da religiosi e da monache.* »

Les censures de Silvio causèrent d'abord au Tasse plus de surprise que d'inquiétude. Il tâcha de se faire illusion, de se persuader qu'il pouvait en appeler d'un jugement si rigoureux. Il était dans sa nature de se dérober à ce qui le chagrinait jusqu'à ce que, violemment étreinte par le sentiment de la réalité, son âme se laissât aller au plus profond abattement. Son dépit s'évapore en plaisanteries, en sarcasmes; il traite Silvio de poétereau (*poetino*), de bigot, d'ambitieux qui affecte une sévérité outrée pour devenir plus sûrement évêque ou cardinal. « On voit bien, écrit-il à son ami Luca

Scalabrino, que de tels avertissemens viennent de Rome, car ils sentent le collége germanique... Mais à qui échappe-t-il que, dans l'extase où l'a jeté la vue d'Armide, Eustache s'exprime à la manière des jeunes gens amoureux que l'enthousiasme fait extravaguer jusqu'à appeler leur dame déesse et paradis les lieux qu'elle habite?... Et toutefois ces hyperboles excessives ne les font pas enfermer dans les cachots du saint office. »

Cependant l'inquiétude le prend : il sent que Silvio est une puissance, qu'il s'appelle *légion*. Dans l'espoir de le ramener par des concessions, il se résout à sacrifier tous les détails qui lui déplaisent. A ce prix, il pourra sauver le reste. Ce qui le rassure, c'est qu'il a des raisons de croire que les inquisiteurs de Ferrare et de Venise seront plus accommodans que le *poetino*. « Je suis fâché, écrit-il à Gonzague, de voir le seigneur Antoniani dans de telles dispositions. Votre seigneurie comprend que je me plains de sa sévérité en tout ce qui appartient à l'inquisition, et en vérité je crois que l'inquisiteur qui est actuellement à Ferrare, et qui y restera quelques jours, serait moins sévère. Je saurai m'y prendre : je ne donnerai pas connaissance au frère des censures qui me paraîtront trop rigoureuses; je lui ferai voir simplement, sans dire mot, les vers censurés. S'il les trouve bons, je m'en tiendrai là. » Et il lui écrit encore : « Votre seigneurie m'a marqué quelque chose de l'excessive sévérité de... Si l'épisode de Sophronie est approuvé par deux inquisiteurs, obtenez de lui qu'il me permette de m'en tenir à leur décision. Demain, quoique ce soit le dernier jour du carnaval, j'irai m'entendre à ce sujet avec l'inquisiteur de Ferrare. » Malheureusement il ne trouve pas de ce côté toutes les facilités qu'il espérait. « Les vice-inquisiteurs procèdent aussi lentement dans la révision de mon poème que..., et je sais aussi qu'ils sont scrupuleux. Toutes ces lenteurs font le plus grand tort à mes projets. » Par momens il se décourage. « Je crains de n'avoir pas eu assez égard à la rigueur des temps présens et aux coutumes qui règnent aujourd'hui dans la cour romaine, de quoi je vais me doutant depuis peu, et cela m'a si fort effrayé que je désespère de pouvoir publier mon poème sans de grandes difficultés. Messer Luca peut m'en être témoin, et votre seigneurie elle-même, à qui j'en touchai quelques mots quand je la priai de me procurer le privilége du pape et de faire à cet effet les démarches nécessaires. Mais il suffit : à ce qui est passé il n'y a point de remède; il n'y en a point, dis-je, parce que, pour sortir de misère et d'agonie, je me vois forcé de publier ce poème au plus tard après Pâques, et cependant je vous jure, par l'affection et le respect que je vous porte, que, n'était ma situation, je ne le ferais imprimer ni de si tôt, ni de quelques années, ni peut-être de toute

ma vie, tant je doute du succès (1). » Et Gonzague lui-même, dont l'attachement pour le poète ne se démentit jamais, partageait ses alarmes; il craignait quelque orage. « Je regrette, écrivait Silvio au Tasse, que mon caractère ou ma vocation m'ait rendu si rigoureux, et je vous prie de me le pardonner, d'autant que j'en ai déjà été puni, puisque le visage de tel homme que j'aime et respecte au plus haut degré s'est montré à moi pendant quelques jours, je ne dirai pas plein de trouble, mais moins serein qu'à l'ordinaire. »

Enfin le Tasse tente un effort suprême pour fléchir ce juge intraitable; s'il ne peut le convaincre, il essaie du moins de le toucher.

« 30 mars 1576. — Dans les avertissemens de votre seigneurie,... j'ai reconnu son jugement, sa doctrine, sa religion et sa piété, et j'y ai vu en même temps beaucoup de bienveillance pour ma personne, beaucoup de sollicitude pour ma réputation... Et puisqu'elle a ainsi accompli tous ses devoirs de chrétien, de réviseur et d'ami, je m'efforcerai, comme il convient, de ne lui point paraître indigne de ses bontés ou peu empressé à les reconnaître. Je vous remercie donc des peines que vous avez prises... Je désire ensuite que vous sachiez que j'ai accepté une partie de vos avertissemens, et que je prendrai les autres en sérieuse considération. J'ai accepté tous ceux qui se rapportent au changement de quelques expressions et de quelques vers qui pourraient être mal interprétés ou offenser les oreilles des hommes d'église (*de' pii religiosi*). Et pour ce qui regarde le fond des choses, je retrancherai de mon poème non-seulement quelques stances que vous jugez trop libres, mais une partie aussi des enchantemens et du merveilleux : ainsi la transformation des chevaliers en poissons, le miracle du tombeau,... la métamorphose de l'aigle, la vision de Renaud, et quelques autres endroits que votre seigneurie condamne comme inquisiteur ou désapprouve comme poète, et je compte dans le nombre l'épisode de Sophronie, ou du moins la fin, qui vous déplaît le plus; mais à la vérité les enchantemens du jardin d'Armide et ceux de la forêt, et les amours d'Armide, d'Herminie, de Renaud, de Tancrède et des autres, je ne saurais comment les supprimer sans ruiner tout le poème... Et ici je désire que votre seigneurie... considère d'un œil d'indulgence ma position et ma fortune, les usages du pays où je vis et mes inclinations naturelles. Qu'elle sache encore que, parmi les inventions merveilleuses dont j'ai enrichi mon poème, il en est peu dont l'histoire ne m'ait fourni le germe... Ce sont les historiens aussi qui m'ont engagé dans des récits d'amours, car il est écrit que Tancrède, qui fut du reste un cavalier de grand cœur et de grand cou-

(1) Lettre à Scipion Gonzague, 1er octobre 1575.

rage, fut néanmoins très incontinent et désireux outre mesure des embrassemens des Sarrasines. Il est écrit pareillement qu'Odoard, baron anglais, passa en terre sainte accompagné de sa femme, qu'il aimait tendrement, et qu'ils y moururent ensemble... Maintenant que j'embellisse ces amours et que j'en ajoute d'autres, cela doit être toléré par qui tolère la poésie, car exagérer, orner, inventer est le partage des poètes, et j'ai d'autant plus droit à l'indulgence que, si nous en croyons les historiens, beaucoup de ces princes ne se rendirent pas seulement coupables d'incontinence, mais de méchanceté et de cruauté, et si, au lieu de raconter leurs injustices, leurs rapines, leurs fraudes, leurs trahisons, je ne peins que leurs amours et leurs emportemens, peut-on m'accuser d'avoir voulu déshonorer leur mémoire ou obscurcir leur renommée?... »

Paroles perdues! A tous ces raisonnemens, Silvio opposait cette douceur tenace, cette opiniâtreté bénigne, cet entêtement d'agneau qui est la puissance de certains hommes d'église. Le 24 avril de la même année, le Tasse écrit à Gonzague : « Par la lettre que j'ai reçue de..., j'ai pu me convaincre que mes longs raisonnemens ont été en pure perte; tout ce que j'y ai gagné, c'est qu'il me tient pour un docte, ce dont je n'avais cure; mais je n'ai pas obtenu ce que je désirais, car il déclare persister dans ses premiers sentimens et avoir tout dit en conscience. Je suis assuré de pouvoir faire imprimer mon poème à Venise et en Lombardie avec l'autorisation de l'inquisiteur, sans y faire d'autre changement que de retoucher quelques expressions; mais je suis épouvanté par l'exemple de Sigonius, qui se fit imprimer avec la licence de l'inquisiteur, et cette licence lui fut ensuite retirée. Je suis épouvanté aussi de ce qui arriva à Muzio, à ce que m'a conté Borghesi. Je suis épouvanté de la sévérité de..., m'imaginant que ses pareils sont nombreux à Rome.» Et plus loin : « Je reconnais avoir fait une faute en faisant examiner mon poème à Rome... Je prie du moins votre seigneurie d'éviter toute occasion nouvelle de le montrer ou d'en parler... Par-dessus tout, qu'elle persuade à... que j'écouterai ses scrupules. Et certainement je ne conserverai aucune des expressions qui le choquent le plus. J'accommoderai à son goût l'invention du magicien naturel. (En effet le Tasse eut la précaution de le faire convertir et baptiser par Pierre l'Ermite.) Je retrancherai des chants IVe et XVIe les stances qui lui paraissent les plus libres, bien qu'elles soient les plus belles, et pour qu'elles ne soient pas tout à fait perdues, je ferai imprimer à double ces deux chants. A dix ou quinze de mes protecteurs les plus chers, je les donnerai en leur entier; aux autres je les donnerai tronqués, comme l'exige la nécessité des temps, *come comanda la necessità de' tempi.* » Et il ajoute encore : « Messer Flaminio re-

marque une chose que j'ai faite à bon escient : c'est qu'il n'y a pas dans mon poème d'amours qui finissent bien, et que cela suffit pour que ces gens-là les tolèrent. Les amours d'Herminie semblent seuls avoir un heureux dénoûment; je voudrais leur donner aussi une fin édifiante, et l'amener non-seulement à se faire chrétienne, mais à prendre le voile. Je sais que cela ne pourra se faire qu'aux dépens de l'art; mais peu m'importe de plaire un peu moins aux connaisseurs, pourvu que je déplaise un peu moins aux scrupuleux? »

Cependant, tout occupé de chercher des moyens de sauver son poème, le Tasse en avait trouvé un qu'il croyait infaillible; c'était d'en donner une interprétation allégorique. On lit dans une de ses lettres à l'un de ses amis, Luca Scalabrino : « Las de versifier, je me suis mis à philosopher, et j'ai développé jusque dans les plus petits détails mon allégorie, de telle sorte qu'il ne se trouve plus dans mon poème ni d'action ni de personnage principal qui ne contienne des mystères merveilleux. Ce nouveau caprice vous fera rire. Je ne sais ce qu'en penseront le seigneur Gonzague et le seigneur Flaminio, et tous les autres doctes Romains; à dire le vrai, je ne l'ai fait que pour amorcer le monde. Je ferai *le col tors, farò il collo torto*,... et, à l'aide de ce bouclier, j'espère protéger tant bien que mal les amours et les enchantemens... Seulement je crains de ne pas avoir su ou de ne pas savoir accompagner mes idées philosophiques des ingrédiens théologiques qui sont nécessaires; aussi je laisse souvent des blancs, que le seigneur Flaminio remplira à sa guise. » Et le 15 juin il écrivait encore à Gonzague : « Pour confesser ingénument la vérité à votre seigneurie, dans le commencement je n'avais pas la moindre idée d'allégorie, me semblant que ce serait là une fatigue vaine et superflue... Mais lorsque j'eus dépassé le milieu de mon poème, et que je commençai à soupçonner combien ce siècle tient les âmes à l'étroit (*la strettezza de' tempi*), je songeai à l'allégorie comme à un moyen d'aplanir bien des difficultés. » Malheureusement cette allégorie même risquait d'être suspecte aux inquisiteurs, car elle était fondée sur la doctrine de Platon, le grand suspect d'alors. « J'ai lu autrefois toutes les œuvres de Platon, et sa philosophie a déposé beaucoup de semences dans mon esprit... Ce qui est sûr, c'est que la doctrine morale dont je me suis servi dans l'allégorie lui appartient tout entière, mais de telle sorte cependant qu'elle appartient aussi à Aristote, car je me suis efforcé de les amalgamer si bien que leurs opinions parussent être en harmonie... Mais je crains fort que cette doctrine morale ne semble pas conforme de tout point à la théologie chrétienne. C'est à votre seigneurie et au seigneur Flaminio qu'il appartient de me corriger et de m'apprendre à me régler sur l'humeur des temps où nous vivons. Mon intention est de faire

imprimer l'allégorie en tête du poème... Seigneur, s'il a été permis à Pic de La Mirandole et à tant d'autres d'accorder Platon et Aristote sur des points où ils sont évidemment en désaccord, pourquoi, se couvrant de votre autorité, un de vos serviteurs ne pourrait-il entreprendre de concilier les principes poétiques de ces deux philosophes? Je n'attaque pas, je me défends : la défense est autorisée par toutes les lois... Priez le seigneur Flaminio de m'aider à atteindre le but; seulement il ne faudrait pas qu'il mêlât parmi mes idées trop de théologie, car je désire qu'on puisse croire que toute l'allégorie est bien de moi... »

C'est ainsi qu'il s'embarrasse dans ses propres filets. Il charge son allégorie de plaider pour son poème; mais qui plaidera pour l'avocat? Captivité douloureuse du génie enlacé de toutes parts par une puissance invisible qui le garrotte et l'étouffe! Plus il se débat, plus les nœuds se resserrent, *strettezza de' tempi*. Selon les mouvemens capricieux de son imagination toujours oscillante, tour à tour il se roidit, s'exalte, s'écrie : Foin des pédans! *Cancaro ai pedanti!* — ou il perd courage, se désespère. Un jour il a reçu la visite du redoutable Silvio qui partait en mission pour l'Allemagne. Le *poetino* lui a semblé moins *rigide en paroles que la plume à la main;* il lui a donné l'assurance qu'on ne prendra pas de mesures de rigueur contre la *Jérusalem*, que seulement elle sera vue de mauvais œil à Rome. « De cela je ne me soucie guère, » s'écrie le poète; mais huit jours plus tard il annonce à Scalabrino sa résolution de remanier son poème, qu'il ne se pressera point de publier, et il lui mande encore qu'il ne s'occupe plus que d'une chose, savoir de retrancher tout ce qui pourrait chagriner les inquisiteurs.

Pendant les derniers mois de 1576, il est en proie à de mortelles incertitudes. Tantôt il se résigne aux changemens, aux suppressions qu'on exige de lui; tantôt le cœur lui saigne à l'idée de mutiler son œuvre, il s'indigne contre cette tyrannie aveugle à laquelle il doit immoler et ses inspirations et sa conscience de poète. Aussi bien, qui lui répond qu'au prix de si cruels sacrifices sa *Jérusalem* obtiendra l'agrément de Rome? Pour plaire aux dévots, *ai chietini*, ne faudrait-il pas la refondre tout entière? Le Gesù, le saint office feront-ils jamais grâce à Clorinde, à Soliman? Se réconcilieront-ils avec le magicien naturel, quand Pierre aura répandu sur son front profane les eaux purifiantes du baptême? De quoi ne s'avisent pas les scrupuleux dans un siècle tout plein de sainteté, *in questi secoli pieni di santità!...* Dans certains esprits, l'irrésolution est sujette à dégénérer en maladie chronique, et cette maladie est un des chemins qui conduisent le plus sûrement à la folie. Partagée, combattue, contraire à elle-même, l'âme finit par se briser dans ces luttes in-

testines. La situation du Tasse devenait de jour en jour plus perplexe. C'était le moment où ses amis de cour, se faisant une arme de ses négociations imprudentes avec les Médicis, cabalaient à l'envi contre lui. Alphonse, dont il avait perdu la confiance, s'inquiétait de le voir ajourner sans cesse la publication de la *Jérusalem;* il le soupçonnait de coupables arrière-pensées, il le pressait impérieusement de remplir enfin sa promesse; Léonore, Lucrèce, joignaient leurs obsessions à celles du duc. N'osant leur confier le secret de ses inexplicables lenteurs, le Tasse s'ingéniait à inventer des défaites, car il lui importait que personne à Ferrare ne se doutât de ses inquiétudes, ni des difficultés qu'il avait rencontrées à Rome, et à plusieurs reprises il avait supplié instamment Gonzague d'observer à ce sujet la plus sévère discrétion. Un jour, ô surprise! il entend répéter par un courtisan l'une des objections de ses censeurs romains. Ce fut pour lui comme un coup de foudre. Il s'inquiète, il s'enquiert, il découvre qu'en son absence on a ouvert avec de fausses clés la cassette où il renfermait ses correspondances. De ce moment il n'est plus maître de lui, il ne voit partout qu'embûches et trahisons; son âme, toujours dans le trouble, toujours livrée à un tumulte orageux, ne se connaît plus. Le 13 janvier 1577 il écrit à Gonzague : « Je ne peux plus vivre ni écrire... Il me roule dans l'esprit un je ne sais quoi, — *non posso vivere, nè scrivere. Mi si volge un non so che per l'animo.* »

Dans son exaltation toujours croissante, il se persuade que ses ennemis l'ont dénoncé à l'inquisition. Ses soupçons étaient-ils sans fondement? A cette époque, de telles négociations n'étaient pas rares; c'était un moyen commode et très goûté de perdre un ennemi. Il s'en va trouver l'inquisiteur de Bologne. Égaré par la douleur, il se reconnaît coupable devant l'église, il se confesse de tous les doutes qu'il avait conçus autrefois, il s'accuse d'avoir tenu des propos trop libres, il se charge de fautes imaginaires. L'inquisiteur le renvoie absous; mais cette absolution ne lui suffit pas. Il supplie qu'on lui fasse son procès, qu'on le confronte avec ses accusateurs. Le 17 juin de la même année, le résident de Toscane à Ferrare Maffeo Veniero écrivait au grand-duc François : « Le Tasse est atteint d'une maladie d'esprit toute particulière; il est tourmenté par la persuasion de s'être rendu coupable d'hérésie et par la crainte qu'on ne l'empoisonne,... cas digne de pitié, vu son mérite et ses grandes qualités. » Cette triste affaire dut causer un sensible déplaisir au duc Alphonse. La politique lui défendait de fournir aucun aliment à la malveillance de la cour de Rome, avide de s'enrichir de ses dépouilles. A son avénement, il avait dû renvoyer en France sa mère Renée, dont l'attachement aux doctrines de Calvin avait fait

trop d'éclat; une des villes de son gouvernement, Modène, était un foyer d'hérésie, et voilà que son poète, le chantre officiel de sa gloire, était aux prises avec l'inquisition. Il ne négligea rien pour étouffer ce scandale; il s'efforça de calmer le Tasse; il cherchait à l'empêcher de se confesser, « parce que dans ses confessions il avait coutume de dire toute espèce de choses et de se répandre en un torrent de folies. » Cependant le Tasse ne se laisse ni calmer ni réduire au silence; du couvent de Franciscains où il s'est réfugié, il supplie les cardinaux du saint office de le citer à Rome devant leur tribunal; il conjure Alphonse de forcer ses accusateurs secrets à se faire connaître, il consent à être écartelé sur la place publique ou tenaillé dans un cul de basse-fosse, s'il est faux qu'il ait été dénoncé à l'inquisition; il exige que son procès ait son cours, il ne veut pas qu'on puisse attribuer son absolution à l'intercession de son protecteur; il se sent coupable, mais pas autant que ses ennemis le disent; si les inquisiteurs sont justes, ils ne lui infligeront qu'une peine légère; après l'avoir subie, il brisera sa plume, renoncera au monde, prendra le froc... A quelques jours de là, il s'échappait clandestinement de Ferrare et s'en allait, déguisé en berger, demander un asile à sa sœur.

V. — LA PÉNITENCE DU TASSE.

Les biographes du Tasse ont souvent déclamé contre ce Celio Malaspina, qui, s'étant procuré une copie de la *Jérusalem délivrée*, la publia à Venise, sans l'aveu du poète, en 1580, sous ce titre : *Il Goffredo di M. Torquato Tasso*. Disons plutôt : Béni soit ce forban littéraire, car sans lui nous ne posséderions pas la *Jérusalem délivrée!* A cette époque, le Tasse était plus résolu que jamais à la transformer, à la refondre. Oui, sans Malaspina, sans Ingegneri, qui quelques mois plus tard en donna une nouvelle édition complète et moins fautive, la postérité n'eût connu peut-être que la seconde *Jérusalem*, la *Gerusalemme conquistata*, que le Tasse considérait naïvement comme le corrigé de la première et comme le dernier effort de son art. Le succès de Silvio Antoniano avait été complet; le Tasse s'était dégoûté de ce qui fera l'enchantement de tous les siècles. On voit par une lettre qu'il avait écrite en 1576 à Orazio Capponi, pour lui exposer le canevas de son poème, qu'en ce temps il avait déjà renoncé à l'épisode d'Olinde et Sophronie, chef-d'œuvre de passion chaste et contenue. Depuis lors il médita d'année en année de nouveaux changemens, ou pour mieux dire de nouvelles mutilations, qu'il avait la simplicité de prendre pour des embellissemens. Dans le trouble qui le possédait, son génie se re-

niait lui-même. Quand eut paru l'édition subreptice de Malaspina, il ne s'affligea pas seulement de ce qu'on lui volait son bien, mais de ce qu'on livrait au public une ébauche inachevée et à peine dégrossie. Il écrivit à ses amis que tel qu'on l'avait publié, ce poème lui déplaisait, et que s'il tenait à la vie, c'est qu'il désirait le corriger et le refaire. Aussi, lorsqu'en 1585 la Crusca fulmina son réquisitoire, il se défendit mollement. N'ayant pas encore mis la dernière main à son œuvre, il se plaignait qu'on se pressait trop de la condamner : ne savait-on pas que son enfant lui avait été enlevé avant qu'il fût en âge d'être sevré? Aussi bien, ajoutait tristement ce malheureux père, tous les défauts qu'on lui reproche, je m'en étais avisé avant mes censeurs.

Dans les attaques des académiciens florentins, l'odieux le disputait à la sottise. Ils ne se contentèrent pas de décider en cuistres que la *Jérusalem* était un prodige de sottise et d'ennui; ils raisonnèrent en inquisiteurs; ce que Silvio avait dit avec douceur, ils le répétèrent d'une voix tonnante et avec des gestes d'énergumène; ils déclarèrent que le Tasse s'était couvert d'infamie en traînant dans la boue des héros chrétiens, des chevaliers célèbres par la sainteté de leur vie, et en leur attribuant des vices charnels et des péchés immondes. Ils eurent soin d'insinuer que le masque de l'allégorie a été souvent employé par les poètes grecs « pour déguiser l'impiété des plus scélérates fictions, *per ricoprire l'impietà delle loro scelleratissime finzioni.* » De telles accusations étaient propres à confirmer le Tasse dans son projet d'amender son poème en l'accommodant au goût des inquisiteurs et des jésuites. L'année suivante, il écrit à un ami qu'il corrigera tous les *vices* de sa *Jérusalem*, qu'il en réformera aussi l'allégorie, qui est plus platonicienne que chrétienne, qu'il retranchera tout ce qui a une odeur de paganisme, *tutto quello che ritiene l'odor de la gentilità*, qu'il ajoutera beaucoup de choses tirées de saint Augustin, de l'Apocalypse, de saint Paul, du pape saint Grégoire et d'un « nouveau discours sur les armes et les piéges des démons réduit en forme d'art par le révérend don Giulio Candiotti de Sinigaglia, archidiacre de la Santa Casa di Loreto. »

Par intervalles, le Tasse eut des mouvemens de révolte. En 1582, il mandait en soupirant à son ami Cataneo qu'il avait peine à se soumettre au jugement de son siècle en matière de poésie. Deux ans auparavant, désireux d'intéresser à ses malheurs la noblesse et le peuple napolitain, il s'était oublié jusqu'à leur écrire que « les églises et les assemblées de prêtres avaient été pour lui des cavernes de brigands, » et il n'avait pas craint de se plaindre au marquis Buoncompagno, neveu du pape Grégoire XIII, que « l'église s'était

conduite à son égard non en mère, mais en marâtre. » Vaines déclamations! Il n'avait ni le courage ni la force d'entrer en lice avec son siècle. Il s'étudia à réformer ses opinions, ses croyances, comme il réformait son poème; il s'efforça d'effacer de son esprit toutes les leçons de ses maîtres; ce fils de la renaissance chercha à oublier sa mère; il se proposa de devenir un homme nouveau agréable à la réaction, à la Rome des rigoristes, au saint office et au Gesù. Dépouiller le vieil homme, entreprise difficile, sacrifice douloureux et amer! Il eut plus d'une rechute. Dans sa prison, il composa des dialogues tout imprégnés de platonisme. Il s'en excusait en déclarant qu'assurément Platon est en désaccord sur beaucoup de points avec le Christ, mais que si le Tasse écrivait en platonicien, il croyait en chrétien. Et pour expier ces retours involontaires à ses anciennes erreurs, il composa d'autres dialogues où il outragea tout ce qu'il avait adoré.

Dans le *Malpiglio*, il attaque l'idée qui fut la plus chère aux hommes de la renaissance; il établit que tous les systèmes se combattent, et que l'histoire de la pensée humaine n'est qu'une longue suite de contradictions. Son dialogue des *Idoles* porte le cachet du plus sombre ascétisme. Il y condamne tous les poèmes qui ne peuvent être agréés et goûtés par les cours ecclésiastiques. Idolâtres sont les poètes qui donnent une place dans leurs vers aux dieux de l'Olympe! idolâtres sont ceux qui chantent l'amour, la plus coupable des idolâtries! Et il confesse que lui-même autrefois fut idolâtre : toute âme qui a des attaches sur la terre est un temple consacré aux idoles. Idolâtres encore sont ces mondains qui recherchent de bons chiens de chasse pour courir le daim et le sanglier, ceux qui sont en quête de bons chevaux pour briller dans les tournois, ceux qui aiment les oiseaux de proie, les jardins et les palais, les eaux courantes et les collines fleuries, les étoffes précieuses, les parfums d'Arabie, les pierreries de l'Orient! Idolâtres sont ceux qui aspirent à se faire admirer comme cavaliers, comme médecins, comme jurisconsultes, comme sculpteurs, comme peintres, comme poètes!... Qu'ils aillent tous s'instruire au prône du père Toledo! Ils apprendront de lui à purifier par la pénitence leur cœur consacré au culte des faux dieux.

Après être sorti de prison, le Tasse ne travailla qu'avec plus d'ardeur à se dépouiller de tout ce qui lui restait de ses idolâtries passées. Son projet favori était de se fixer à Rome, il songeait à prendre les ordres, il rêvait d'obtenir quelque bénéfice, quelque dignité ecclésiastique; mais Silvio avait dit vrai : si Rome n'avait pas poursuivi la *Jérusalem*, elle l'avait condamnée dans son cœur. Le Tasse put s'en convaincre; il essuya mille rebuts, mille affronts;

nulle main tendue pour venir en aide à son indigence; les cardinaux le consignaient à leur porte; pendant trois ans, il sollicita en vain une audience de Sixte-Quint. « Je suis comme expulsé du sein de l'église; *sono quasi scacciato dal seno de la Chiesa*, » écrivait-il en 1590 à don Niccolo degli Oddi. L'infortuné s'appliquait sans relâche à désarmer par ses soumissions de si injustes rigueurs. Il s'était plongé dans de profondes études de théologie, « pour ne pas achever, disait-il, dans les ténèbres de l'erreur le voyage de la vie et pour pouvoir corriger toutes ses œuvres. » — « Je fus toujours catholique, je le suis et le serai; si on a pu reprendre ma doctrine, mes intentions du moins étaient pures; à l'avenir, ma foi sera sans reproche comme mon cœur. » Il protestait sans cesse de la pureté de ses croyances, du déplaisir que lui avait causé la publication de la *Jérusalem*, de sa ferme résolution d'expurger tous ses vers; il se livrait à toutes les pratiques de la dévotion, tellement que dans un moment de dépit il compta parmi les malheurs de sa vie toutes les messes et les sermons qu'il avait été obligé d'entendre. Il était devenu si chatouilleux sur sa réputation d'orthodoxe que, don Niccolo lui ayant donné dans une lettre l'épithète de *gentilissimo*, le double sens de ce mot l'inquiéta. « Voulez-vous dire que je suis un *gentil?* Je vous jure que je n'ai aucune autre croyance que ce qu'a enseigné le Christ, ce qui a été confirmé par le sang de tant de martyrs, par la parole de tant de docteurs, par l'autorité de tant de conciles et de papes. » Si parfois ses ferveurs s'attiédissaient ou que quelque fantôme du passé revînt, malgré l'exorcisme, le visiter et le troubler, il se croyait en proie aux influences diaboliques. Il fit demander au pape Grégoire XIV une croix d'or pleine de reliques et d'oraisons contre les mauvais esprits, avec l'autorisation de la porter toujours dans son vêtement. Lugubre métamorphose! Qui reconnaîtrait dans cet esprit sombre et tourmenté le Torquato d'autrefois?

Il faut lire ses lettres pour comprendre les mortelles langueurs de cette âme abattue, les mornes ennuis où elle se consumait. Peut-être avait-il moins souffert, enfermé à Sainte-Anne, que traînant des jours obscurs et méprisés dans cette Rome que ses prosternations ne pouvaient fléchir, qui n'avait point de larmes à donner à sa misère, et qui s'obstinait à lui reprocher d'avoir eu autrefois du génie. Et pourtant que de peines il prenait pour lui plaire! Sa lyre est tendue d'un crêpe, il n'en sort plus que des accens voilés et d'une mélancolie funèbre. La vanité de toutes choses, la corruption de toute chair, l'imbécillité de la raison humaine, le prince des ténèbres, les fureurs vengeresses de Dieu, le grincement de dents qui n'aura point de fin, voilà les airs qu'il fait chanter à sa muse. Une

tristesse infinie, une dévotion larmoyante et peureuse règnent dans ses *Rimes sacrées*, dévotion qui a je ne sais quoi de tendu, de contraint, et où l'on sent l'effort d'une âme qui se violente elle-même, et qui croit parce qu'elle veut croire.

Dans le *Torrismondo*, Rosemonde s'écrie que les joies de cette terre sont un abîme d'impureté et de boue. « Heureux qui peut traverser cette vie immonde sans se souiller de sa fange! » Dans le poème de *la Création*, la philosophie et la sagesse antiques sont outragées et couvertes d'opprobre. « Loin de moi, dit le poète, les mensonges de la Grèce, nuit profonde qui aveugle l'âme! Loin de moi l'Académie et le Lycée et les erreurs de la ténébreuse Égypte! » Renaissance, votre enfant vous crie anathème!

Et que dire de la seconde *Jérusalem*, dédiée au cardinal Cinthio et au pape Clément VIII?

Les jésuites avaient réduit toute la poésie au genre didactique, et le genre didactique au genre édifiant. Du bel esprit de collége parfumé de dévotion, voilà ce qui enlevait tous leurs suffrages. Dans sa *Jérusalem conquise*, le Tasse prêche sans cesse. Lisez son *Jugement* sur son nouveau poème (*Giudizio sovra la Gerusalemme di T. Tasso da lui medesimo riformata*), vous verrez qu'il se vante de n'y avoir rien laissé à la vanité (*a la vanità*), et d'avoir su donner aux plus petits détails un *sens occulte et mystérieux*. Il a prodigué les allégories, il en emprunte à saint Basile, à saint Thomas, à saint Bernard, à saint Cyprien, à saint Grégoire, à saint Jérôme, et il a eu soin de consacrer un chant tout entier à la description du paradis; comme on peut croire, il assigne des places d'honneur parmi les élus aux papes rigoristes et à toutes les petites seigneuries italiennes dont il voulait capter les bonnes grâces. Le paradis du Tasse porte le cachet de ce sensualisme mystique qui est propre à la dévotion des jésuites, et il est décoré dans ce style froid et contourné qui distingue leur architecture; c'est un paradis de marbre, de jaspe et d'améthyste, avec force rubans et pompons de pierre entremêlés d'angelots bouffis voletant sur des nuages en tire-bouchons et de gloires en bronze doré. Allez voir à l'église du Gesù l'autel de saint Ignace, d'un goût si riche et si maniéré, qui se recommande surtout à l'admiration par un Père éternel tenant dans sa main le plus gros morceau connu de lapis-lazuli... Voilà le paradis du Tasse!

Qu'est devenu cet enthousiasme chevaleresque qui était comme l'âme de la *Jérusalem délivrée?* C'en est fait! Adieu cette ardeur de vivre et de sentir, cet esprit de joie que le poète amoureux de son œuvre communiquait à toute sa création. Quelle pénitence l'église fait subir à son génie! Cette muse tour à tour si humaine et si cé-

leste, cette muse qui savait prendre tous les tons et les marier dans une harmonie délicieuse, cette muse qui savait trouver des paroles de feu pour peindre les fièvres de l'amour et des accens de paix et de suavité pour raconter la présence de Dieu dans le cœur des justes, il faut qu'elle expie le crime qu'elle commit en répétant sur sa lyre tous les concerts de l'âme et en osant retrouver quelque chose de Dieu dans l'argile dont sont pétries nos passions. Pécheresse pénitente, nous la voyons passer devant nous découronnée, la tête couverte de cendres, cachant ses ailes captives sous la haire et le cilice!

En lisant la *Jérusalem conquise*, on sent que le poète l'a écrite sous le regard du saint office, et qu'il n'a été occupé que de lui complaire. Il fait taire sa sensibilité, il met dans la bouche de ses héros des propos d'inquisiteurs, il leur interdit de se souvenir que leurs ennemis sont des hommes, il allume dans leur âme les fureurs sombres et impitoyables du fanatisme. De toutes les pages s'exhale une odeur de sang mêlée au parfum de l'encens et des cierges. Godefroi qu'il s'était plu à nous représenter comme le modèle achevé du saint qui a des entrailles, nous le voyons maintenant dévoré de soifs sanguinaires. « Un jour, s'écrie-t-il avec joie, je couvrirai la cité sainte de meurtres, de flammes et de ruines; je l'encombrerai de cadavres, je l'inonderai de sang impie. » Et quand il n'est pas en colère, ce chevalier qui autrefois parlait en chevalier et enflammait le courage de ses soldats par sa parole sobre et nerveuse, il se répand en de longues homélies empreintes d'une piété langoureuse et mignarde, dont la fadeur n'est relevée que par quelques *concetti* d'un goût douteux... En vérité, tout occupé de se conformer aux idées et aux conventions de son temps, le poète semble fuir l'inspiration; on sent que l'air lui manque, c'est l'asphyxie du génie. Et l'on s'étonne que l'art ait dégénéré à la fin du XVIe siècle et que le siècle suivant ait été une page blanche dans l'histoire de la poésie italienne! S'étonne-t-on qu'un oiseau enfermé sous la cloche d'une pompe pneumatique y perde la voix et la vie?

Le mal serait moindre, si le Tasse eût entièrement refait son poème; mais soit qu'il nourrît au fond de son cœur une secrète complaisance pour l'enfant qu'il affectait de désavouer, soit que son imagination épuisée n'ait pu lui fournir de quoi renouveler entièrement sa fable et son plan, il a transcrit dans sa seconde *Jérusalem* des chants entiers de la première, sans y rien changer, hormis quelques détails et le ton général de la couleur. Les fragmens de sa première œuvre condamnent la seconde; on ne peut imaginer de disparate plus choquante. Toutes les lignes sont brisées, tous les contours grimacent; par intervalles, des éclairs subits de roman-

tisme ailé traversent les épaisseurs de ce *classicisme* de collége et de cette dévotion de commande... On se dit que le poète n'est qu'à moitié converti; quelque chose en lui proteste contre la violence qui lui est faite. Lui-même, il sentait bien qu'en remaniant son poème il avait eu des ménagemens coupables qu'on ne manquerait pas de lui reprocher. Dans son *Giudizio*, il demande grâce pour les beautés qu'il n'a pu se résoudre à sacrifier, il demande grâce pour le magicien naturel, qui n'est qu'une allégorie, et ne dit rien dont on ne puisse trouver l'explication dans saint Thomas; il demande grâce pour les vertus qu'il a laissées à quelques Sarrasins, il allègue à sa décharge l'exemple de certains chroniqueurs chrétiens qui se sont permis de louer des héros musulmans. Du reste, il se soumet en toute humilité aux décisions de l'église, il désire seulement qu'on le censure avec indulgence; il a pu faillir, mais ses intentions étaient pures. On croit entendre cette belle pénitente qui, pour expier ses péchés, consentait à ce qu'on lui arrachât les ongles, mais demandait grâce pour ses cheveux, qu'elle avait la faiblesse d'aimer encore.

D'ailleurs que de précautions il avait prises pour se faire pardonner ces emprunts qu'il s'était faits à lui-même! Dans la première *Jérusalem*, c'était l'épée à la main que Renaud, confessé et absous par Pierre l'Ermite, conjurait les démons de la forêt enchantée : « Le ciel tonne, la terre tremble, les vents et les tempêtes se mettent en campagne et soufflent à la face du héros d'horribles tourbillons; mais la main du chevalier n'en porte pas moins des coups inévitables, et toutes ces fureurs ne sont pas pour l'arrêter. Il coupe le myrte, le charme est rompu, les larves s'évanouissent. Le ciel se rassérène, les vents se calment. Lui, souriant, dit en lui-même : « O vaines apparences, bien fou qui vous redoute! » Et, retourné au camp, s'inclinant devant Godefroi : « Je suis allé, comme tu l'ordonnais, à ce bois redouté et je le vis; je vis les enchantemens et je les vainquis. » Ricciardo s'y prend tout autrement. Il a beau brandir son épée, les fantômes redoublent leurs menaces. Alors il se dit : « Je rêve et j'extravague. Que peut mon épée? La croix seule aura la puissance de dissiper ces prestiges. » Et à peine eut-il élevé dans l'air la croix qui était peinte sur son bouclier que tous les démons disparurent...

Le poète n'avait pu se résoudre à sacrifier Armide. Dans la *Jérusalem conquise*, il lui a conservé tous ses charmes; il nous montre la nièce d'Hidraot faisant par l'ordre de son oncle la conquête de Renaud. Jusqu'à ce jour, elle est restée pure, sa seule faute est de s'être laissé initier par cet artificieux Hidraot à tous les secrets de la sorcellerie; c'est pour servir ses desseins et la cause du

croissant qu'elle s'arme de tous les mensonges de la coquetterie. « Lui seul est coupable, dit-elle, lui qui poussa dans une entreprise criminelle mon âme hautaine et mon sexe fragile, lui qui fit de moi une femme errante, lui qui excita mon audace et m'affranchit des liens de la pudeur. » Cependant, devenue coquette par raison d'état, elle se prend à ses propres piéges. Elle a voulu se faire aimer du fils de Sophie pour le tenir dans une honteuse captivité, et en dépit d'elle-même l'amour la rend esclave de son prisonnier. Aussi, quand Renaud, revenu de ses égaremens, dit un éternel adieu à cette amante éplorée, quand, les yeux couverts de ténèbres, échevelée, presque expirante, elle s'attache à ses pas, quand elle s'offre à l'accompagner dans l'horreur des batailles, à lui servir de page et d'écuyer, et qu'elle lit sur le front du chevalier un refus irrévocable, son désespoir nous touche, et nous la trouvons assez punie... Ce n'est pas ainsi que l'entend l'auteur de la *Jérusalem conquise*. A ce moment, Araldo sort d'une embuscade, la saisit brutalement par les cheveux, lui arrache sa ceinture, lui lie les bras et les pieds dans les nœuds d'une chaîne de diamant et l'attache à un rocher. « Tu ne seras libre, lui dit-il, que lorsque, par ton ordre, les esprits infernaux auront détruit de fond en comble ton palais magique. » Elle s'empresse d'obéir, elle défait ses enchantemens, le palais a disparu; mais, infidèle à sa promesse, se jouant de sa parole, le chevalier ne la délivre point; il l'abandonne sur son rocher et s'éloigne en se glorifiant du succès de *sa loyauté perfide* et de *sa pieuse supercherie :*

. . . . . Onore avranno
Perfida lealtate e fido inganno!

Ah! chevalier, chevalier, vous n'êtes pas un chevalier : vous êtes un estafier du saint office!

« ..... Puisse ma nouvelle trompette aux accens angéliques, s'écriait le Tasse dans le préambule de son nouveau poème, réduire au silence celle dont le fracas remplit encore le monde! »

E d'angelico suon canora tromba
Faccia quella tacer, ch'oggi rimbomba.

Et en 1593 il écrivait au père Francesco Panigarola, évêque d'Asti : « Je suis très affectionné à mon nouveau poème ou à mon poème nouvellement *réformé*, comme à un nouveau-né de mon esprit. J'ai retiré ma tendresse au premier, comme font les pères à des fils rebelles et soupçonnés d'être les *fruits de l'adultère.* » Oh! que ce mot dit de choses! Aux yeux des inquisiteurs et des jésuites,

qu'était-ce que la renaissance? Un adultère. Et Léon X? Le criminel entremetteur qui avait fait entrer dans le lit de l'église Jupiter et Osiris.

VI. — L'ABSOLUTION DU TASSE.

Aimant les lettres et les arts autant qu'on les pouvait aimer dans ce temps de rigorisme soupçonneux, Clément VIII fut le Léon X de la réaction, mais un Léon X innocent et qu'on ne peut accuser d'avoir prêté la main à des intrigues adultères. Ses Sadolet et ses Bembo furent les Baronius, les Bellarmin et les Tolet. Ses Bramante, ses San-Gallo, furent les Maderno et les Ponzio. Son Raphaël fut le gentil chevalier d'Arpino, ce Joseppin qu'il nomma directeur de Saint-Jean de Latran, qu'il combla d'honneurs et de richesses. Sous son règne, le *maniérisme* fut le dieu de la peinture; il envahit tout, les églises, les cloîtres, les palais; il s'étala sur toutes les murailles. Où retrouver les grandes inspirations, la simplicité du grand goût, ces figures de saintes où se peignaient avec les joies de la piété vraie sa chaste réserve et ses pudeurs, ces figures de vierges qui semblaient dire : L'amour divin coule en nous comme le sang dans nos veines? Je ne vois plus que des mines et des gestes affectés, des yeux en coulisse lorgnant le ciel, des cous qui se renversent avec effort, des extases simulées, toutes les minauderies ou les pantalonnades d'une dévotion qui s'affiche, comme il arrive dans les temps où l'on fait son chemin par la dévotion. C'en est fait, le joli a remplacé le beau, le joli, seule beauté tolérée par ces bons pères, parce qu'il est un plaisir et ne peut être une passion... Patience! le sensualisme religieux n'a pas dit encore son dernier mot. Tout à l'heure il inventera la dévotion au sacré cœur de Jésus : source nouvelle d'inspirations pour les artistes! Vierges de Raphaël, race adultère, disparaissez! Un cœur de cire percé d'une flèche d'or, et entouré de guirlandes et de rubans, voilà le chef-d'œuvre qu'enfante un art régénéré!

Justice soit pourtant rendue à Clément VIII. Il fit dans sa vie plus d'un acte de courage. Si, en dépit de l'Espagne, il reçut en grâce Henri IV, en dépit du saint office il appela à Rome Patrizzi, le dernier des platoniciens, dont les œuvres furent mises depuis à l'index. Grâce à Clément, le platonisme eut une vieillesse honorée et pensionnée, ses derniers jours ne furent pas troublés, et, grâce aussi à cet Aldobrandini, le Tasse put mourir en paix. La seconde *Jérusalem* n'aurait pas désarmé les ombrages et la rancune de Sixte-Quint; il eût jugé la réparation insuffisante; Armide, même enchaînée et outragée par un estafier, n'eût pas trouvé grâce devant

lui. Clément VIII fut moins sévère, il ne voulut pas imposer au Tasse des conditions trop dures; il vit d'un œil favorable un poème où des louanges magnifiques lui étaient prodiguées; il estima avec raison que, malgré quelques fictions encore trop libres, ce poème portait la marque de la Rome des jésuites et des inquisiteurs, et que le saint-siége pouvait agréer cette offrande; il décida que l'église avait tenu assez longtemps rigueur à l'auteur de l'*Aminta* et de la première *Jérusalem*, et, accueillant avec indulgence le repentir de l'enfant prodigue, il voulut couronner au Capitole l'auteur de la *Jérusalem conquise* et du poème de *la Création*.

Hélas! le poète regarda d'un œil indifférent les préparatifs de son couronnement. Sa conscience d'artiste s'était réveillée et protestait sourdement contre son triomphe. Quand le cardinal Cinthio le vint visiter dans son agonie et s'enquit de ses derniers désirs : « Je n'en ai qu'un, répondit-il, c'est qu'on brûle ma *Jérusalem*... » Ne croyez-vous pas entendre le *e pur si muove* de Galilée?

Trois ans plus tard, un homme d'esprit, Domenico Chiariti, écrivait à Pellegrino que tous ceux qui avaient pris part à la grande querelle de la *Jérusalem* étaient morts avant le temps, et il ajoutait : « Le Tasse lui-même a expié par une mort précoce l'erreur qu'il avait commise en accommodant au goût de Rome le poème qu'il avait composé pour Ferrare, *avendolo da Ferrara ov' egli era indirizzato*, *rivoltato a Roma.* »

Dieu très saint, qui sondera le mystère de vos voies? Quand votre église florissait et que le monde, la regardant avec admiration, s'écriait :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a pas portés?

vous lui avez suscité dans la personne d'un prophète de mensonge un ennemi acharné, et pour résister à ses fureurs il fallut que des pontifes d'un esprit et d'un cœur durs prissent dans leurs mains redoutables le sceptre des âmes. Avec eux l'intolérance, le soupçon, la terreur, s'assirent sur le trône de saint Pierre, et pendant de longues années, Dieu de bonté, on ne vous annonça plus que comme un Dieu aux entrailles resserrées et au cœur jaloux. Inquiète, vivant dans les alarmes, tout ce que votre église avait toléré ou protégé lui devint suspect; dans ses aveugles défiances, elle rompit toute communion avec la sagesse humaine, qui s'était faite son interprète et sa servante, et en la bannissant loin de vos autels elle lui fit prendre en haine votre nom. Alors parurent des hommes tels que la terre n'en avait pas encore vu. Ils disaient avoir mangé des fruits de l'arbre de la connaissance, et ils en étaient comme eni-

vrés; ils disaient aussi que la foi est un esclavage, et ils se réjouissaient comme des captifs qui ont reconquis leur liberté. Ayant désappris les *oremus* que leur avait enseignés leur mère, ils ne tremblaient pas en songeant que leurs lèvres étaient mortes à la prière; ils n'avaient plus rien à vous dire, ils ne sentaient plus le besoin de ces paroles ailées qui savent trouver le chemin du ciel. Ces rebelles portaient sur leur front l'orgueil de leur délivrance; on les voyait agiter fièrement aux oreilles des passans les tronçons de leurs chaînes brisées. Ils s'appelaient Bruno, ils s'appelaient Vanini; l'âme de Marius et des Gracques était en eux. Ils ne disaient plus comme les sages d'autrefois : Les dieux de l'Égypte et les sages de la Grèce ont annoncé le Christ. Gloire à l'Évangile éternel! mais ils s'écriaient : Périsse l'Évangile! périsse l'église! Gloire à la nature, reine et déesse des mortels! La nature seule est Dieu, *ipsa natura quæ Deus est!...*

X.

Plus d'une fois en entendant cette lecture, continua le baron, j'avais laissé échapper des marques d'étonnement. Il me semblait que pour un saint le prince s'exprimait fort librement sur les affaires de l'église. Quand il eut fini, je lui dis : — Prince, je vous prie de compter sur ma discrétion et de croire à ma reconnaissance. *Monsignore* Spinetta n'avait pas tout dit. Grâce à vous, ma curiosité est satisfaite; j'ai pu mesurer dans toute leur étendue les souffrances de l'homme le plus infortuné qui fut jamais. Cependant je ne puis souscrire à tous vos jugemens sur les hommes et les choses du XVIe siècle. Et par exemple vous n'aimez pas les jésuites. Ce qui me donne à réfléchir, c'est qu'un certain moine de ma connaissance, fra Antonio, ne les aime pas non plus. Vous leur reprochez d'avoir asservi les esprits, il leur reproche de les avoir trop émancipés. Vous l'avouerai-je? si j'étais jésuite, je me sentirais flatté d'avoir tant d'ennemis, et des ennemis qui se contredisent... — Il ne me répondit rien. — Il me semble aussi, repris-je, que vous avez expédié un peu lestement Martin Luther. Il ne m'appartient pas de le défendre; mais je serais curieux de savoir ce qu'un luthérien vous répondrait... — Il garda encore le silence. — Enfin, lui dis-je, votre enthousiasme pour les philosophes de la renaissance me surprend. Ces Ficin, ces Pic de La Mirandole, dont vous louez la religion et que vous reconnaissez pour vos maîtres, je les avais toujours considérés comme des humanistes, à la fois beaux esprits et esprits forts, et, s'il faut tout dire, comme des

adorateurs de l'antiquité que leur idolâtrie pour Platon avait rendus infidèles au Christ.

Alors il s'élança de son siége, et, se tenant debout devant moi, une main appuyée sur la statue d'Hermès Trismégiste, il me dit d'une voix émue : — Pendant combien de temps les avez-vous étudiés, ces maîtres que je vénère, pour avoir le droit de les juger ainsi? Eh quoi! c'était un adorateur des faux dieux, ce Ficin qui n'a pas écrit une page où l'église ne soit glorifiée! C'était un idolâtre de l'Académie, celui qui n'aimait Platon que parce qu'il mène à Christ, et qui, s'appelant lui-même *un pêcheur d'hommes*, s'écriait : « Servons-nous des filets du platonisme pour pêcher des âmes au crucifié! » C'était un esprit fort, celui qui consacra sa vie à combattre l'averroïsme, celui qui déclarait que l'église a dans ce monde deux sortes d'avocats : les philosophes et les miracles, et qui attesta douze prodiges opérés de son temps par les reliques de saint Pierre à Volterra? Et comment n'eût-il pas cru aux miracles, lui qui fut favorisé de visions béatifiques, lui qui fut guéri d'une maladie mortelle par l'intercession de la sainte Vierge?... Et c'était aussi un mécréant ce Pic de La Mirandole, que le zèle de la maison du Seigneur dévorait, ce cœur qui n'était qu'humilité et tendresse, ce profond philosophe qui avait fait vœu, dès qu'il aurait achevé son livre sur *la Concorde*, de distribuer aux indigens tout son patrimoine, et les pieds nus, un crucifix à la main, de s'en aller courir le monde pour prêcher le Christ dans les chaumières et dans les palais! Sainte reine du ciel, je vous prends à témoin, car vous l'avez reconnu pour un de vos serviteurs, vous lui êtes apparue à son lit de mort, et il a expiré le sourire aux lèvres, voyant les cieux s'ouvrir sur sa tête!

A ces mots, le prince, transporté par son enthousiasme, se retourna du côté de l'oratoire, dont les portes étaient ouvertes, et levant les yeux et les bras vers le crucifix qui resplendissait dans l'ombre : — Seigneur, vous le savez, s'écria-t-il, ces hommes étaient à vous, et votre gloire se manifesta dans le pontife qu'ils avaient nourri de leur sagesse! Oh! Jérusalem, en dépit de tes souillures, que tu parus belle à toutes les nations en ces temps bienheureux! De quel éclat divin brillaient tes autels et quelles fêtes tu célébrais dans ton enceinte agrandie! Du nord et du midi et des profondeurs de l'Orient, tous les dieux s'étaient donné rendez-vous chez toi, ceux de la Perse, ceux de la Chaldée, ceux de l'Olympe et ces sphinx qui se taisaient depuis des siècles; avec eux étaient accourus les sages, les sibylles, les antiques pythonisses, les mages et les prophètes, apportant tous de l'encens et de la myrrhe, — et tous ils se tenaient humblement prosternés autour du trône du Christ. Ce

jour-là, Seigneur, déposant pour la première fois votre couronne d'épines, vous aviez ceint votre front des violettes parfumées qu'avait vues fleurir l'Ilissus, et vous teniez à la main un lotus du Nil d'une blancheur immaculée. Alors, vous penchant sur tous ces dieux et ces sages, on vit vos lèvres sourire et votre bras s'étendre pour les bénir, — et une voix d'ange, plus douce encore que celle qui avait annoncé votre nativité, s'écria : — Gloire à Dieu sur la terre! paix entre les dieux réconciliés sous le regard du Christ! Bénie soit la sainte église universelle!

Le prince avait prononcé ces paroles avec tant de véhémence et avec un accent si pénétrant, que j'en fus profondément ému. Que dis-je? mon saisissement fut tel, que j'eus une véritable vision. Je crus voir le crucifix se détacher de la muraille et le Christ se pencher en souriant vers l'Hermès Trismégiste, qui lui faisait face, et il me sembla que ce dieu à tête d'épervier tressaillait sur son piédestal. Les deux bustes de Platon et la Minerve Poliade tressaillirent aussi. Et aussi loin que s'étendaient mes regards, je vis le peuple de dieux qui remplissait la galerie s'incliner pour recueillir la bénédiction et le sourire du Christ. Sur les murailles aussi et dans les arabesques dont elles étaient peintes, tout remuait. Les phénix agitaient leur huppe de pourpre, les longs cheveux des sirènes flottaient au vent, les roses et les lotus frissonnaient de joie, les mystérieux scarabées égyptiens entr'ouvraient leurs ailes d'émeraude qui jetaient des étincelles. Une chaleur brûlante s'était répandue dans l'air, un mystère s'accomplit dans mon cœur; il me sembla que l'âme de la renaissance entrait en moi. Et si dans ce moment on m'eût donné des pinceaux et une palette, aussi vrai que j'existe, moi, le baron Théodore...

— Vous auriez peint à tout le moins une des sibylles de Michel-Ange, interrompit Mme Roch, qui eut vraiment l'air de se réveiller. Enfin vous avez trouvé le mot pour rire, mon cher baron. Il en était temps, je vous assure.

— Madame, répondit-il, je vous jure que dans ce moment je n'étais pas en humeur de rire, le prince encore moins. Il était si ému, que je lui proposai de prendre l'air pour se remettre. Madame, je vous en supplie, gardez encore votre sérieux pendant quelques minutes... Nous allons en pèlerinage.

Dans les jardins du couvent de Saint-Onuphre, on montre le chêne séculaire à l'ombre duquel le Tasse aimait à s'asseoir dans les derniers jours de sa déplorable vie. Est-ce une légende? Est-il vrai que le véritable chêne du Tasse a été abattu par la foudre il y a quelques années? Peu importe, ces jardins ont vu le poète, la mort sur les lèvres, se promener d'un pas chancelant parmi leurs

ombrages, et c'est de cette terrasse que ses regards près de s'éteindre ont contemplé pour la dernière fois la ville éternelle... Le soleil allait se coucher. J'entraînai le prince à Saint-Onuphre. Ayant traversé l'église, une porte latérale nous donna entrée dans un atrium qu'entourent de petites arcades soutenues par des piliers. De là nous gagnâmes le jardin dont la grille était ouverte. Ce jardin, d'une médiocre étendue, est situé sur la crête même du Janicule. Le sentier que nous suivions court entre un potager et une vigne en pente qui enlace ses pampres à de longs roseaux. Rien de plus simple que cet agreste décor : un champ de tomates, des fèves, des figuiers, un bassin de fontaine aux marges moussues et ombragé de lauriers-roses, le bruit léger d'un ruisseau qu'on ne voit point, des saules qui se penchent pour écouter la plainte de cette eau fugitive qui s'échappe en se dérobant sous leurs pâles feuillages. A quelques pas plus loin, le terrain se relève brusquement, et l'enclos se termine par un tertre de gazon. Du côté du couvent, ce tertre présente aux regards une grotte dont l'entrée est obstruée par des gravois et des ronces, et que surmonte une niche décorée d'une urne brisée. Là tout est laissé à l'abandon, là foisonnent à l'envi les folles herbes, le lierre, l'ortie, la laitue, et les mille jets fantasques d'une vigne sauvage qui s'entortille à des buissons et à des osiers; mais sur la pente du monticule qui regarde Rome a été pratiqué un petit hémicycle dont les gradins en brique sont dominés par une rangée de cyprès. C'est là que Philippe de Neri rassemblait ses jeunes élèves et leur enseignait une musique d'église toute nouvelle; c'est sur ces gradins que sont nés, avec les harmonies du drame chanté, ces opéras sacrés qu'on appelle des *oratorios*. Au bas de l'hémicycle, une étroite terrasse est bordée par un petit mur en ruine; à main gauche s'élève l'énorme tronc du chêne du Tasse, dont une branche maîtresse a été fracassée par la foudre, ce qui a pu donner lieu aux méchans propos que je vous rapportais tout à l'heure.

Ah! quel tableau embrassaient de là les regards du divin poète! A droite, le prolongement en courbe du Janicule avec son Transtévère à ses pieds, avec ses bosquets, ses vergers, ses terrasses couronnées d'églises, jusqu'à ce qu'en face de l'Aventin il dévale brusquement dans le Tibre, resserré à sa sortie de Rome par ces deux hauteurs rivales; — de l'autre côté, s'abaissant en pente rapide, un bois d'yeuses, de noirs cyprès et de pins d'un vert velouté; — en bas, le Tibre qu'on voit à peine, mais dont le cours se fait reconnaître à la longue rangée de maisons sur pilotis qui l'accompagnent, hautes masures lézardées, ébréchées, jaunes comme les eaux qui en baignent le pied et percées d'étroites fenêtres où pendent des guenilles.

Au-delà s'étend Rome tout entière, Rome immense depuis la place du Peuple jusqu'à la pyramide de Cestius, Rome avec ses toits rustiques recouverts d'une mousse flétrie et jaunâtre, Rome avec ses splendeurs que rien n'égale, et qu'annoncent dans un langage superbe ses dômes et ses coupoles. Au loin, on aperçoit les ombrages du Pincio, les jardins de Salluste, le grand ravin verdoyant qui sépare le Quirinal de l'Esquilin et que domine Sainte-Marie-Majeure; plus près la tour du Capitole, le Palatin avec ses cyprès, ses myrtes et ses grenadiers entremêlant leurs feuillages aux immenses arcades ruinées du palais des césars, l'Aventin désert et ses églises solitaires environnées de cultures, le Celius à la croupe allongée qui se termine par la sublime basilique de Saint-Jean-de-Latran. Malgré la distance, je voyais se profiler sur le ciel les statues qui la surmontent, tant l'air était limpide! On eût dit des esprits célestes en tournée sur la terre, et qui, se posant un instant sur ces corniches, reprenaient haleine avant de s'envoler vers le ciel. Plus loin, la plaine onduleuse et nue; plus loin encore les monts Albains baignés d'une lumière violette, — puis les plans fuyans des montagnes de la Sabine, qui noyaient leurs cimes dans de fauves nuées, et dont la teinte purpurine allait se dégradant par des nuances insensibles jusqu'au gris cendré des lointains aériens. En retournant la tête, j'apercevais le mont Vatican, Saint-Pierre, une ligne de pins se dessinant sur l'horizon étincelant, des figuiers et des broussailles imprégnées d'une poussière d'or, et plus près de moi le bassin dans lequel tremblotaient les dernières lueurs du soir, nappe d'argent liquide où je voyais courir par instans de longs frissons de lumière rose.

Je m'assis au pied du chêne, et Torquato s'y assit avec moi. Il était bien pâle, il tremblait la fièvre. — Demain, lui dis-je, tu te mettras au lit pour n'en plus sortir. Regarde Rome une dernière fois. Ici tu vois ce palais de Monte-Giordano que tu habitas dans ta première jeunesse, et qui te reçut plus tard encore à ton retour de France; il est resté tout plein de tes rêves. Ailleurs tu aperçois l'église et le couvent de Sainte-Marie-du-Peuple, asile ouvert à l'indigence de ton âge mûr. Sans ces bons pères, depuis longtemps tu serais mort de faim. Derrière toi se dresse ce Vatican où tu passas tant d'heures dans de mortelles attentes toujours trompées. Ici tu vois le Capitole, où se font les apprêts de ton couronnement, apprêts, hélas! inutiles; la fièvre qui te dévore ne te le dit que trop. Ah! détourne plutôt les yeux de cette ville où tu as tant souffert; contemple ces montagnes, suprême ornement de ce vaste tableau. Ces hauteurs accidentées, mais continues, qui l'encadrent d'une ligne horizontale infinie, communiquent à l'âme des aspirations immenses mêlées aux

douceurs d'un repos éternel. Ce repos va commencer pour toi; que dis-je? tu en savoures l'avant-goût! Certain de ta mort et la sentant déjà en toi, tu as atteint ce moment où l'homme se devient étranger à lui-même et se regarde comme par les yeux d'un autre, de cet *autre* mystérieux qui nous succède au-delà de la tombe. Non, celui qui a tant souffert à Ferrare et à Rome, ce n'est pas toi, mais un ami qui te fut cher, et ce n'est plus la douleur, c'est la pitié qui fait couler tes larmes.

Cet entretien se prolongea quelque temps. Quand je revins à moi, l'ombre avait tout envahi à l'exception de quelques nuées violettes qui recevaient les derniers adieux du soleil. — Mon cher prince, m'écriai-je, si j'avais le bonheur d'être poète, je voudrais composer une élégie que j'intitulerais *les Dernières Pensées du Tasse*, et si j'étais capable d'écrire en prose, je composerais une vie du Tasse dont je vous emprunterais la moitié et l'autre à monseigneur Spinetta. Ma conclusion serait que, comme le bonheur, le malheur a son ivresse, que, toutes les disgrâces ayant accablé à la fois ce divin poète, son âme, attaquée de toutes parts, a été jetée dans un état de désordre, que sa folie ne fut que le sentiment exalté de maux trop réels, et que cette exaltation, accompagnée d'accès de fièvre, de fureur et de délire, a duré jusqu'à ce que, dans son cœur épuisé par ses propres violences, l'esprit de révolte eût fait place à une résignation inerte. Ma dernière ligne serait conçue en ces termes : « Le Tasse dut la moitié de ses infortunes à la faiblesse de son caractère et l'autre à la beauté de son génie. »

Le prince ne me répondit pas. Il s'était assis sur un des gradins, et tour à tour il considérait un médaillon qu'il tenait à la main, ou, relevant la tête, il contemplait par-delà le tertre les vapeurs cendrées qui s'élevaient à l'horizon, et au-dessus desquelles la lune dessinait sa faucille d'argent. Je m'approchai de lui et lui pris des mains le médaillon. Il renfermait une copie en miniature du portrait de Léon X par Raphaël. En ce moment, j'entendis un bruit de pas, et je vis paraître fra Antonio. Cette apparition me causa le plus vif déplaisir. Aussi bien Antonio avait un air d'humeur aigre et bourrue : apparemment il nous en voulait d'être entrés chez lui sans lui en demander la permission; mais, quand il eut reconnu le prince Vitale, il changea soudain de contenance, et ce fut d'un ton de cafarde humilité et en s'inclinant jusqu'à terre qu'il le prévint qu'on allait fermer les grilles du jardin. Quant à la *grassoccia sensitiva*, il ne daigna pas l'honorer d'un regard. Dès qu'il eut tourné le dos, montrant du doigt tour à tour ce frocard et le médaillon : — Ceci, dis-je au prince, a tué cela. — Il attendit pour me répondre que le moine se fût éloigné, et alors, d'une voix sourde, mais vibrante :

— Je crois et j'espère! — s'écria-t-il, et d'une main faisant un signe de croix, de l'autre il jeta un baiser au Vatican. C'était un geste bien italien.

— Mon cher baron, dit Mme Roch, vous aurez beau dire et beau faire, vous ne me ferez jamais aimer votre prince Vitale. Tout à l'heure, pendant que vous aviez la bonté de nous lire son manuscrit, j'avais les nerfs fort agacés. A vrai dire, je ne vous écoutais que d'une oreille; mais le peu que j'ai compris m'a fort déplu. Je n'aime pas ces gens qui cherchent midi à quatorze heures. Sur ces choses-là, il en faut croire son curé, car enfin, à ce compte, de quoi serviraient les curés dans ce monde? Allez, baron, la foi du charbonnier est la seule bonne. Comme le Tasse, votre prince est un esprit chagrin et orgueilleux, et je voudrais parier que, comme le Tasse, il finira par devenir fou.

— Rassurez-vous, madame, il n'en est rien. Ce jour avait commencé entre nous une liaison très intime. L'ayant beaucoup pratiqué, je puis vous assurer qu'il n'y avait point d'orgueil dans son fait et qu'il n'était point en danger de perdre la raison. A la vérité, il était sujet à des accès de découragement et de tristesse; mais il s'en défendait de son mieux à l'aide de ses consolateurs, qui étaient ses livres, sa harpe, ses pauvres, et un grand ouvrage qu'il composait à ses momens perdus... Oh! n'ayez crainte, je ne vous en dirai pas le titre! D'ailleurs il croyait, il espérait, et, son cœur étant simple et bon, il avait des gaîtés et des confiances d'enfant. Un jour que nous étions allés ensemble au Vatican, il me fit admirer les soins religieux qu'on y rend aux antiques, et il est certain, madame, que Jupiter n'était ni mieux logé ni plus honoré sur l'Olympe qu'il ne l'est aujourd'hui dans la demeure des papes. — Convenez, me dit le prince en sortant, que ce n'est plus Sixte-Quint qui règne à Rome! — Et il m'exposa la théorie sur laquelle reposaient ses espérances. Il comparait l'église à une vigne imprudente qui est trop pressée de fleurir; mais le grand vigneron, qui sait combien les printemps sont trompeurs et qui veut que sa vigne attende l'heure marquée par sa sagesse, lui envoie, au moment où elle s'apprête à épanouir ses fleurs, des gelées qui la font rentrer dans le sommeil de l'hiver. — Au XVIIIe siècle, me dit-il, l'église, conduite par les Benoît XIV et les Clément XIV, crut de nouveau que le moment de la *floraison* était venu. Dieu chargea la révolution de l'avertir qu'il était trop tôt. Aujourd'hui pourtant je crois reconnaître à plus d'un signe que le temps de l'épreuve est passé, que toutes les divisions vont cesser et que l'âge d'harmonie va s'ouvrir. — Et, comme je l'écoutais d'un air rêveur : — A quoi pensez-vous? me demanda-t-il. — Je pense, lui répondis-je, à ce mot trivial, mais expressif, d'un philosophe :

« Un bas raccommodé vaut mieux qu'un bas déchiré; mais il n'en va de même des consciences. » — Croyez-moi, s'écria-t-il gaîment, Dieu remet à neuf ce qu'il raccommode, et on n'y voit point de reprises.

Pendant le séjour que je fis à Naples, j'écrivis quelquefois au prince; il ne répondit pas à mes dernières lettres. A mon retour, j'appris qu'il venait de mourir. Il courait plusieurs versions sur cette mort : les uns disaient qu'il s'était tué à force de fatigues et par des excès de charité; d'autres parlaient d'un anévrisme au cœur. Le marquis Moroni m'assura qu'un jour le confesseur du prince, à l'instigation d'un cardinal rigoriste, avait ordonné à son pénitent de débarrasser son oratoire de la Minerve et des deux Platons qui en décoraient l'entrée, que le prince avait obéi, mais qu'il lui en avait tant coûté qu'il avait succombé à son chagrin. J'allai faire un tour dans son palais. Je trouvai la bibliothèque tout en désordre. Arrivé près de l'oratoire, j'aperçus la Minerve et les Platons gisant dans la poussière à côté de la harpe, dont toutes les cordes étaient brisées. Je voulus visiter l'église où on l'avait enseveli. Son tombeau de marbre est décoré d'une inscription fastueuse et banale dont je ne me souviens plus; mais sur une des faces latérales j'aperçus dans un coin obscur quelques lignes crayonnées hâtivement par une main inconnue, et que j'eus de la peine à déchiffrer. Elles étaient ainsi conçues :

« Passant, ici repose un prince qui fut un saint. Il avait le cœur d'un enfant et il n'ignorait rien, pas même la kabbale. Il savait rire dans les festins, et souvent il a été vu pleurant devant les autels. Il balayait la chambre des pauvres, et il savait jouer de la lyre. Il adorait le Christ, il honorait Platon, il chérissait les muses. Passant, s'il fût né trois siècles et demi plus tôt, il se fût appelé Pic de La Mirandole, et Jean de Médicis l'aurait aimé. »

VICTOR CHERBULIEZ.

LE

LITTORAL DE LA FRANCE

II.

LES LANDES DU MÉDOC ET LES DUNES DE LA COTE.

Notre beau pays de France, si remarquable entre tous par la variété de ses terrains et l'harmonie de ses contrastes, complétait autrefois par un véritable désert la série de ses régions géographiques. A peine avait-on quitté Bordeaux et son grand fleuve parsemé de navires, qu'on se trouvait dans une plaine sans bornes visibles, et couverte de plantes sauvages jusqu'à l'extrême horizon. Bientôt on se perdait dans la morne solitude, et l'immense espace n'offrait plus un signe qui rappelât l'existence de l'homme. En s'engageant au hasard sur cette plaine déserte, on risquait de voyager pendant des journées entières à travers les broussailles et les marais avant de rencontrer une misérable cabane, habitée peut-être par quelques malheureux tremblant la fièvre. De petites oasis, cultivées par des habitans sédentaires, se cachaient çà et là sur le bord des ruisseaux; mais la plus grande partie de la population se composait de bergers nomades, poussant devant eux leurs troupeaux de brebis. Telle était la ressemblance apparente entre les landes françaises et les déserts de l'Orient, que, sans tenir compte des différences du sol et du climat, on a diverses fois tenté d'acclimater le chameau dans les espaces qui s'étendent au sud de Bordeaux. C'est dans la zone septentrionale de cette région, jadis si désolée et maintenant si riche d'avenir, que nous voudrions aujourd'hui conduire le lecteur et con-

tinuer les recherches commencées, il y a déjà plusieurs mois (1), sur le littoral du sud-ouest de la France.

I.

Les landes ne comprennent pas seulement le département presque tout entier qui en tire son nom, elles embrassent aussi la moitié de la Gironde et l'angle extrême du Lot-et-Garonne. En outre on pourrait ajouter à cette région aux limites indécises quelques lambeaux de terrains analogues épars dans les départemens sous-pyrénéens et même dans la Saintonge, au nord de l'estuaire de Gironde. En ne tenant point compte de ces îlots sporadiques de bruyères et d'ajoncs, et en défalquant la partie du territoire landais déjà boisée ou mise en culture, on évaluait en 1860 la superficie des landes proprement dites à près de 650,000 hectares. Sur cet espace considérable, les landes du Médoc, comprises dans la sous-région parfaitement déterminée que limitent l'Océan, le bassin d'Arcachon, le chemin de fer de Bordeaux à La Teste, et le cours de la Gironde, occupent environ 80,000 hectares. Ancien lit de la mer à une époque géologique antérieure, les landes du Médoc constituent une espèce de plateau de forme triangulaire, bombé au centre « comme la carapace d'une tortue, » et s'abaissant en pente douce d'un côté vers la Gironde, de l'autre vers les étangs du littoral. L'élévation moyenne de ces plaines au-dessus du niveau de la mer est de 40 mètres.

Depuis quelques années, le travail de l'homme a beaucoup fait pour reconquérir ce vaste domaine, autrefois si négligé; mais encore en bien des endroits la lande rase se montre dans son auguste et triste majesté aux rares piétons qui la parcourent à l'aventure, soit pour abattre quelque gibier, soit uniquement pour s'égarer dans la solitude, loin de tous les bruits humains. Le paysage y manque de variété, mais il a toujours de la grandeur et même un certain charme. Autour de soi, dans l'espace limité que la ligne de l'horizon entoure de sa circonférence uniforme, on voit une immense forêt de *brandes* et d'autres bruyères d'espèces diverses s'élevant à 1 ou 2 mètres au-dessus du sol. Dans la saison des fleurs, ces plantes mêlent une légère nuance de rose à leur verdure délicate, mais elles sont toujours hérissées d'une multitude de brandilles dégarnies de feuilles, et noires comme si le feu les eût calcinées. Ailleurs la fougère plus haute s'est emparée du sol, et remplit l'atmosphère de son odeur pénétrante. Plus loin viennent des champs d'ajoncs et de

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 décembre 1862, *l'Embouchure de la Gironde*.

genêts qui fleurissent ensemble au printemps, et couvrent la plaine d'un immense voile d'or. Des mousses, des graminées, des ronces, croissent sur le bord des sentiers; des nénufars et d'autres plantes aquatiques dorment à la surface vaseuse des lagunes; des bouquets de joncs et de carex croissent dans la terre spongieuse des flaques d'eau. C'est là tout. A peine à l'extrême horizon peut-on distinguer une ligne d'un vert bleuâtre indiquant la lisière d'une forêt de pins.

Le silence est grand dans ces espaces inhabités. Au lever et au coucher du soleil, les oiseaux de la lande, aussi bien que ceux des bois, gazouillent leurs chants de salut ou d'adieu; mais dans la journée on n'entend que le sempiternel grincement du corselet des cigales, ce bruit si monotone qu'à la fin l'oreille cesse de le percevoir. La tristesse solennelle de la plaine rappelle parfois celle de l'Océan, et quand la brume efface les objets lointains, on pourrait facilement se croire au milieu d'un banc de sable assiégé par les eaux. D'autres circonstances contribuent à cette illusion. Sur la surface horizontale des landes comme sur la mer, il suffit de regarder le pourtour de l'horizon pour y voir clairement des preuves de la rondeur du globe. Bien que le regard plane sans difficulté au-dessus de la nappe verte des bruyères, cependant les murailles des maisons et les tiges des pins qui apparaissent aux limites de la plaine restent cachées par la convexité du sol. On n'aperçoit d'abord que les toits et les branchages, puis, à mesure qu'on se rapproche, les murs et les troncs d'arbres se révèlent, de même qu'en pleine mer on distingue la coque du navire longtemps après avoir vu les voiles et les mâts. Enfin, comme sur l'Océan, le spectacle changeant du ciel, auquel on ne prête par habitude qu'une attention secondaire dans les pays accidentés, regagne ici toute son importance, et devient le principal élément du paysage. La surface de la lande, plane et sans mouvement, s'abaisse vers l'horizon comme le dos d'un bouclier gigantesque, et ne présente rien dans son étendue qui puisse arrêter le regard; mais au-dessus s'arrondit le grand dôme de l'atmosphère, avec ses jeux d'ombre et de lumière, la dégradation successive de ses couleurs depuis le bleu profond jusqu'au pourpre enflammé, ses nuages qui se pourchassent, s'éparpillent ou se groupent, se disposent en longues traînées transparentes ou s'accumulent en masses d'un gris sombre. Cette immense rondeur du ciel, qui forme à elle seule presque tout le paysage, et qui se reflète çà et là sur la surface tranquille des mares, arrête d'autant plus l'attention qu'on y remarque un singulier contraste. Le bleu de l'air est doux et pailleté de lumière, comme l'est toujours le bel azur du midi; mais les nuages, déchirés, déchiquetés, réduits en lambeaux par le vent de la mer, ressemblent souvent à ceux de la Hollande

et des autres pays du nord. Cet étrange contraste donne au ciel de cette partie de la France un aspect d'une douceur et d'une mélancolie toutes particulières.

Dans la lande rase, on peut étudier la nature du sol plus facilement qu'ailleurs, car là elle n'a pas encore été modifiée par les engrais, les amendemens et tous les travaux de la culture. Sur de vastes étendues, le terrain superficiel des landes paraît être composé de sable blanc et presque pur; mais en général le sol est fortement mélangé de débris végétaux qui lui donnent une couleur grise ou noirâtre semblable à celle des cendres de charbon. Quand on remue cette terre par la bêche ou la charrue, elle répand une poussière subtile que les paysans landais appellent *haziou*, et qui recouvre comme d'un enduit noirâtre les mains et le visage des cultivateurs. Dans les terrains les plus secs du plateau, le sol devient une excellente terre de bruyère; il est tourbeux ou même remplacé par de véritable tourbe dans les dépressions souvent inondées ou sur le bord des ruisseaux marécageux qui interrompent le plan presque horizontal des landes. L'épaisseur de cette terre végétale varie beaucoup, elle est en général faible sur les parties élevées du plateau et considérable dans les bas-fonds; elle ne dépasse guère en moyenne un demi-mètre.

Au-dessous de la couche de sable pur ou mélangé qui forme la surface du sol s'étend une strate de sable agglutiné ayant le plus souvent la couleur de la rouille et présentant une grande analogie d'aspect avec un grès ferrugineux. Ce sable compacte, connu dans les landes du Médoc sous la dénomination d'*alios*, doit sa couleur et sa dureté à l'infiltration continuelle des eaux de pluie, qui entraînent dans le sol des substances organiques en dissolution et les mélangent intimement avec les molécules arénacées. D'ordinaire l'alios, malgré son apparence ferrugineuse, ne renferme qu'une proportion presque inappréciable d'oxyde de fer. Lorsqu'on le jette dans la flamme, on le voit se carboniser lentement, puis se réduire en cendres; cependant en certains endroits, surtout dans les marécages, où se forme spontanément le fer limoneux, la couche sous-jacente d'alios se change graduellement en un véritable minerai de fer. D'ordinaire le banc d'alios, qui est presque toujours d'autant plus dur qu'il est moins épais, reste complétement imperméable aux eaux comme une assise rocheuse, et prévient tout échange de gaz et d'humidité entre les strates de sable ou d'argile qu'il recouvre et la terre qui lui est superposée. Retenue par cette couche continue d'alios, l'eau de pluie doit nécessairement séjourner sur le sol, et pendant la saison pluvieuse la surface des landes serait changée en un immense marécage, si l'on n'avait eu depuis le

commencement du siècle le soin de creuser de distance en distance des *crastes* d'écoulement qui reçoivent le trop-plein des eaux et les portent soit aux ruisseaux de l'intérieur, soit aux étangs du littoral. Bien souvent, en automne et en hiver, le simple piéton doit traverser à gué des nappes d'eau qui s'étendent à perte de vue entre les massifs de bruyères.

Il y a peu d'années encore, la force de la routine était trop grande, l'argent trop rare, la population trop clair-semée, pour qu'il fût permis d'espérer l'annexion de ce plateau désolé au domaine agricole de la France. A part un nombre très restreint d'exceptions honorables, les propriétaires des landes ne s'occupaient aucunement d'assainir le sol, et, le voyant alternativement inondé par les pluies d'hiver et desséché par le soleil d'été, ils croyaient que toute culture y était impossible. Suivant l'exemple de leurs ancêtres, ils se contentaient d'élever de maigres brebis qui se glissaient à travers les broussailles en accrochant leurs toisons, et broutaient au passage les tiges des jeunes bruyères. On a calculé qu'en certains endroits 4 hectares, c'est-à-dire un terrain qui subvient d'ordinaire à la subsistance de toute une famille, suffisaient à peine pour faire vivre un seul mouton. Encore fallait-il de temps en temps renouveler les pâturages : quand l'eau avait disparu du sol et que la chaleur du soleil avait commencé à dessécher les plantes, les pâtres landais mettaient le feu aux brandes, afin qu'après l'incendie une nouvelle végétation d'herbe plus tendre reparût sous les cendres et les débris calcinés. Malheureusement la flamme, poussée par le vent, envahissait parfois toute la plaine, et consumait en même temps les bruyères et les forêts de pins (1). De même les pasteurs arabes des montagnes de l'Algérie ont souvent causé la destruction de vastes forêts de chênes-liéges en mettant le feu aux herbes sèches de leurs pâtis.

Les bergers des landes se distinguent, on le sait, par leur étrange habitude de se promener et de passer la plus grande partie de leur vie sur des échasses, à un ou deux mètres plus haut que les autres hommes. Sous ce rapport, les Lanusquets (2) sont uniques dans le monde et, si je ne me trompe, dans l'histoire de l'humanité tout entière. Il est probable aussi qu'eux-mêmes n'ont point adopté cet usage avant les siècles du moyen âge, car les auteurs anciens, qu'une pareille coutume était de nature à frapper singulièrement, n'en font mention nulle part. Le nom patois de *chanque* donné aux échasses semble même préciser l'époque de leur mise en pratique

(1) Il y a quelques jours à peine, un incendie dévorait entre Hourtin et La Canau une forêt de plusieurs kilomètres carrés de superficie.

(2) C'est le nom qui désigne les habitans de cette région des landes; on les appelle aussi *Landescots*.

et la fixer aux temps de la domination anglaise. En effet, ce terme dérive probablement du mot anglais *shank* (1); or, si ce meuble avait été d'usage immémorial, on ne saurait comprendre qu'il eût reçu un nouveau nom d'origine anglaise, alors que tous les autres objets usuels sans exception continuaient d'être désignés par des termes gascons. Ce serait donc à l'esprit inventif d'un Anglais qu'il faudrait attribuer l'introduction dans le pays de ces échasses, qui rendent encore aujourd'hui de si grands services aux bergers des landes, et qui sont destinées à devenir bientôt de simples objets de curiosité. Juché sur ses jambes d'emprunt, le Lanusquet surveille de haut ses brebis cachées dans les broussailles, il franchit impunément les flaques, les marais et les prairies tremblantes; il ne craint point de se déchirer aux épines des ajoncs et aux branches sèches des bruyères, et peut en outre doubler la vitesse de sa marche. Un garde forestier, que je crois véridique, m'a dit avoir parcouru en trois heures et demie l'espace de 36 kilomètres qui sépare le village du Porge de la station de Facture : il est vrai qu'il hâtait le pas dans la crainte de manquer le convoi du chemin de fer.

Lorsqu'on aperçoit pour la première fois un groupe de ces *échassiers* des landes, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'un certain émoi comme à la vue d'un prodige. Revêtus de leurs peaux de mouton à la laine rongée par le temps, ils passent gravement, en tricotant des bas ou en tordant du fil, au-dessus des brandes, des fougères et des joncs, comme si, à l'exemple de Camille, ils avaient le pouvoir de glisser sur les tiges des plantes sans les courber : le spectateur reste presque enfoui dans les broussailles, eux au contraire semblent marcher en plein ciel sur le bord de l'horizon. Ils paraissent d'autant plus étranges qu'on les voit de plus près, car en dépit du raisonnement le regard, qui a sa logique particulière, ne peut s'empêcher de prendre d'abord leurs échasses pour de véritables jambes et s'étonne de voir leurs genoux se courber en dedans et non pas en dehors, comme chez les autres mortels. Le grand bâton qu'ils manient avec une adresse excessive, et qui leur sert à l'occasion de balancier, de bras ou d'appui, contribue encore à l'étrangeté de leur aspect : parfois on croirait voir de gigantesques sauterelles se préparant à bondir. Dans les landes du Médoc, non-seulement les bergers, mais tous les habitans sans exception emploient les échasses; les enfans eux-mêmes ne craignent pas de se hasarder sur les chanques paternelles, et souvent on aperçoit au-dessus des bruyères des femmes, presque toujours vêtues de noir, qui ressemblent à de grands corbeaux perchés sur des branches sèches. De même que le genre de vie des *gauchos* de la république argentine a

(1) Jambe, os de la jambe.

fait de ces centaures américains une classe d'hommes distincte de toutes les autres par les mœurs et le caractère, de même l'habitude qu'ont les Lanusquets de passer une grande partie de leur existence sur des échasses doit certainement exercer à la longue une influence considérable sur leur moral. Quelle est cette influence? Il serait hasardeux de vouloir la déterminer d'une manière précise. Peut-être les pâtres landais ajoutent-ils à la résignation ordinaire du berger une fierté calme et un scepticisme railleur; mais en tout cas il est certain qu'ils se distinguent par une grande sauvagerie. Nombre d'entre eux semblent avoir une espèce d'horreur des étrangers, et quand ils aperçoivent un voyageur se dirigeant vers eux, ils se hâtent de fuir dans la solitude à grandes enjambées.

Les habitans des forêts de pins qui s'étendent principalement sur le pourtour du plateau triangulaire des landes du Médoc ont également des mœurs toutes particulières, déjà connues du poète Ausone et de ses amis. Le *résinier*, — c'est ainsi qu'on appelle l'homme chargé de recueillir la résine des pins, — est resté en beaucoup d'endroits un véritable sauvage que la civilisation moderne semble avoir laissé tout à fait à l'écart. Tenant une hache dans sa main droite, il applique de la main gauche contre le tronc d'un pin son échelle, composée d'un seul montant sur lequel il a pratiqué de petites marches transversales, puis il grimpe comme un écureuil, et, s'appuyant d'un pied sur l'échelon, de l'autre sur la rugueuse écorce de l'arbre, il fait avec sa hache ces longues *carres*, ces entailles d'où la résine doit perler goutte à goutte. Ensuite il saute d'un bond au pied de l'échelle et fuit rapidement à travers l'ombre de la forêt pour attaquer de sa hache un autre tronc à dix pieds au-dessus du sol. De loin, on croirait entendre les coups sonores produits par les becs des piverts qui sondent l'écorce des arbres pour y découvrir des insectes. Le résinier, dressé à son état depuis l'enfance, finit par devenir aussi habile à grimper sur les arbres que les aborigènes de la Nouvelle-Hollande; mais comme eux aussi il est sombre, défiant et taciturne. Son vocabulaire de mots patois était jadis d'une grande pauvreté, et, comme celui des *navvies* ou terrassiers anglais de la classe la plus infime, ne dépassait probablement pas quelques centaines de termes. Sa demeure était le plus souvent une véritable tanière construite en troncs d'arbres et revêtue de branches.

Quelques métayers, habitant à de grandes distances les uns des autres, constituaient naguère, avec les bergers et les résiniers, toute la population des landes proprement dites. Ils cultivaient le maïs, le millet, le seigle dans les terrains inclinés qui avoisinent le bord des ruisseaux, et où ils n'avaient à craindre ni la dessiccation du sol à l'époque des grandes chaleurs, ni le débordement des eaux de

pluie pendant l'automne et l'hiver. Dépourvus de toute instruction, ils suivaient religieusement l'antique routine de leurs aïeux et considéraient les innovations agricoles comme d'abominables attentats. Leurs mœurs étaient patriarcales : ils vivaient par familles ou par groupes de familles formant de petits clans de huit à trente personnes gouvernés par un chef. Lorsqu'il y avait plusieurs frères, on tâchait de sauvegarder tous les intérêts particuliers par une certaine division des pouvoirs. L'aîné prenait en main la direction de la culture, l'administration des finances et l'autorité disciplinaire; en revanche la femme du cadet était reine du ménage et commandait à ses belles-sœurs. Si le frère aîné venait à mourir, le cadet lui succédait comme chef de la famille, et la veuve prenait à son tour la direction de l'intérieur au détriment de la précédente ménagère : ainsi l'exigeaient les coutumes respectées des temps passés.

Les cabanes, assez vastes, mais très basses, des anciennes fermes sont toujours signalées au loin par de grands chênes qui semblent d'autant plus imposans qu'ils sont isolés au milieu de la lande horizontale et monotone. C'est à l'ombre de ces arbres, plantés sans doute par respect pour la vieille tradition gauloise, que les fermiers se rassemblent le soir et se reposent des fatigues de la journée. Le branchage des chênes absorbe en partie les émanations malfaisantes qui s'échappent des landes non assainies; mais cet obstacle ne suffit pas pour arrêter tous les miasmes au passage et les empêcher de faire leur œuvre de mort. Les fièvres intermittentes ou *médoquines* sont extrêmement communes dans les landes de Bordeaux et donnent à presque tous les habitans du pays des yeux caves, un teint blafard, des membres grêles, qui les distinguent bien tristement de leurs frères les Béarnais, si gais, si souples et si dispos. Naguère un cinquième des landais du Médoc étaient alités pendant les mois d'août et de septembre. Les résiniers seuls étaient à l'abri de la médoquine, grâce à l'air pur de leurs forêts. Une hideuse maladie, connue sous le nom de *pellagre* (peau aigre), sévit aussi dans la contrée, et fait annuellement de nombreuses victimes. Les mains et les pieds, exposés beaucoup plus que les autres parties du corps aux alternatives de la chaleur, du froid et de l'humidité, sont attaqués d'une sorte de lèpre qui réagit sur l'organisme et finit par emporter le patient. Pour le soulagement ou la guérison de ces maladies, les landais, ne pouvant faire appel au médecin inconnu d'une ville éloignée, devaient se contenter des remèdes indiqués par la routine et des incantations des vieilles femmes, toutes adeptes d'une magie grossière. Le plus souvent ils avaient recours aux saignées, et même lorsqu'ils étaient guéris ils se faisaient tirer une palette de sang tous les mois par simple mesure d'hygiène. Dans les cas graves, ils demandaient le secours des sorciers de profes-

sion. Les uns étaient, dit-on, d'honnêtes vieillards qui guérissaient par les passes et les attouchemens magnétiques, et refusaient tout paiement, de peur que le contact impur de l'argent ne les privât de leur vertu de guérisseurs. Les autres étaient des bergers au regard sinistre qui traçaient des cercles magiques, brûlaient des cheveux, de la graisse et du soufre, évoquaient le diable en termes cabalistiques et célébraient de hideuses cérémonies grassement payées. Parfois ces nécromanciens réussissaient à guérir par l'effroi là où toute médication régulière eût échoué; mais en se relevant de son lit de douleur, le paysan était devenu pour le reste de sa vie une proie de la terreur: il tremblait en entendant le cri de la chouette ou du hibou, il redoutait les sorts, les enchantemens, et souvent il craignait de rencontrer un loup-garou jusque dans son voisin ou dans un membre de sa propre famille.

Cependant les habitans des landes avaient autrefois la réputation d'être très hospitaliers; mais on doit ajouter que leur hospitalité était peu méritoire, car les occasions de l'exercer étaient d'une extrême rareté, et dans ce pays, où il n'existait point d'auberges, le refus d'un gîte pouvait équivaloir parfois à une sentence de mort. En dépit du bon accueil que les landais devaient faire aux étrangers, ils éprouvaient en général le plus farouche sentiment de défiance à leur égard, et l'on ne saurait s'en étonner, puisque tout contribuait à les éloigner du monde, leur genre de vie sordide, la grande distance des centres de population, l'effroi continuel causé par les pratiques de la sorcellerie; ils n'entraient guère en communication avec les autres hommes que pour l'échange de leurs denrées ou le paiement de leurs impôts et de leurs dettes. A cette sauvagerie ils ajoutaient d'autres défauts qui provenaient peut-être de leur fréquent état de fièvre : ils étaient nerveux, irascibles, vindicatifs. D'une excessive sobriété pendant le cours ordinaire de la vie, ils se livraient dans les grandes occasions à des libations immodérées et trouvaient leur volupté dans l'ivresse. Leur grande passion était celle de l'argent. Ils l'aimaient comme l'aime en général le paysan français, c'est-à-dire avec frénésie, et lorsqu'après une vente ils touchaient la première pièce d'argent, ils ne manquaient jamais de faire dévotement le signe de la croix sur cette monnaie chérie. On raconte plaisamment que jadis ils se rendaient seulement de nuit à certaines foires, afin de pouvoir mieux se tromper les uns les autres. Une de ces foires, tenue dans la lande près du village de Lubbon et rappelant sans doute une antique solennité religieuse, était consacrée spécialement à la vente des sonnettes en cuivre qu'on suspend au cou des animaux. Pendant toute la nuit, les acheteurs tendaient l'oreille de leur mieux afin d'apprécier la qualité du son et ne pas se laisser imposer les mauvaises sonnettes remises pour

quelques jours en bon état; mais il fallait se décider avant l'aurore, sous peine de voir les vendeurs rompre brusquement les négociations et cacher leur marchandise.

II.

A quelques lieues de l'Océan, la déclivité si régulière du versant occidental des landes est tout à coup interrompue par la nappe horizontale des étangs et les chaînes de dunes qui se développent parallèlement au rivage : le sol originaire des landes disparaît sous d'énormes amas de sables. A la vue de ce brusque changement dans le relief des terres, il est facile de comprendre qu'on se trouve en face d'une de ces grandes œuvres de la nature accomplies lentement pendant la période actuelle sous l'impulsion continue de forces toujours agissantes; tous les phénomènes que l'on a sous les yeux apparaissent comme l'expression visible de lois géologiques du globe. La plaine rase, les nappes d'eau, les rangées de dunes offrent par leur contraste une certaine variété de paysage; mais la régularité géométrique de l'ensemble est à peine troublée. L'inclinaison du plateau des landes est aussi peu sensible que si la mer l'eût récemment abandonné; les étangs sont disposés de distance en distance au pied des dunes dans une longue dépression parallèle à l'Océan; ensuite viennent les dunes de sable s'abaissant de rangée en rangée vers la mer; enfin à leur base occidentale se prolonge cette plage rectiligne qui s'étend sur une distance de plus de 220 kilomètres, de l'embouchure de l'Adour à la pointe de la Négade, près de la chapelle du Vieux-Soulac (1).

Cette immense plage, dont le développement égale deux degrés de longitude, n'est interrompue que par l'entrée du bassin d'Arcachon, et plus au sud, par les embouchures de quelques *courans* ou *fuyans* faciles à traverser. Rarement visitée, si ce n'est par les douaniers et les gardes-côtes, elle n'est presque jamais suivie sur une partie notable de sa longueur, et cependant elle offre un but de voyage des plus intéressans aux piétons hardis qui, sans sortir de France, voudraient se faire une idée des plages désertes de l'Afrique et du Nouveau-Monde. La course est fatigante et le paysage monotone; mais l'impression qu'on en retire est d'autant plus durable. A marée haute,

(1) Dans une première étude sur le littoral de la France, j'attribuais à M. Amédée Kérédan l'initiative des déblais qui ont complétement dégagé cette ancienne chapelle. C'était une erreur. Dès l'année 1840, un inspecteur des écoles de la Gironde, M. Reclus, avait obtenu pour cette œuvre une souscription de deux mille journées de travail. Plus tard, en 1856, MM. Ribadieu et Pepin d'Escurac attirèrent de nouveau l'attention du public sur ce monument du moyen âge, et c'est principalement à leurs efforts qu'on doit la restauration finale de la chapelle.

on est obligé de marcher sur un sable mobile qui cède sous les pas; à marée basse, on peut cheminer sur le sable durci du bord; mais à l'extrémité des anses, là où le sol est sans cesse remué par les vagues entrechoquées, on risque parfois de tomber dans des fondrières de vase semi-fluide, et l'on doit se jeter à plat ventre et ramper dans le sable perfide pour ne pas être englouti. Lorsque le vent souffle avec violence, ce qui arrive très souvent dans ces parages, il faut garantir avec soin ses mains et sa figure, sous peine d'être tour à tour mouillé par un brouillard d'écume et piqué par des milliers de grains de sable. L'uniformité du paysage est complète. On a beau se hâter, on croirait à peine changer de place, tant l'aspect des lieux reste immuable : toujours les mêmes dunes, les mêmes coquillages épars sur le sable, les mêmes oiseaux assemblés par milliers sur le bord des lagunes, les mêmes rangées de brisans qui se poursuivent et viennent dérouler à grand bruit leur nappe écumeuse. Dans tout le champ de la vue, les seuls points de repère sont les membrures de vaisseaux naufragés qu'on distingue de loin sur la blancheur du sable. Pour agrandir l'horizon et varier un peu le spectacle, il faut de temps en temps escalader quelque monticule d'où l'on puisse contempler les forêts de pins et ces étonnantes chaînes de dunes que le vent a soulevées graduellement, et qui couvrent aujourd'hui, de la pointe de Grave à Bayonne, une superficie de près de 90,000 hectares.

La théorie de la formation des dunes étant en général assez imparfaitement connue, il n'est pas inutile de l'exposer ici rapidement. Les courans qui longent la côte des landes poussent incessamment devant eux les débris d'innombrables rochers réduits à l'état de sable fin par l'éternel mouvement des eaux. Les brisans remuent constamment le fond mobile du bord, se chargent de ces matières arénacées et les étalent en minces nappes sur l'estran; à marée basse, les molécules de sable s'allégent peu à peu de leur humidité, cessent d'adhérer les unes aux autres et se laissent emporter vers la terre par le vent du large : ce sont là les matériaux des dunes. Si la plage des landes se redressait vers l'intérieur du continent d'une manière parfaitement unie, ce sable, rejeté par les vagues au-dessus du niveau marin et reporté au loin par les bouffées successives du vent, s'étendrait sur le sol en couches d'une épaisseur uniforme; mais les inégalités de la surface empêchent qu'il en soit ainsi. Des épaves, des plantes aux racines tenaces font saillie au-dessus de la plage et s'opposent à la marche du vent, qui glisse sur le sol en entraînant les grains de sable restés à sec. Ces faibles obstacles suffisent pour déterminer la naissance des dunes en obligeant la brise à laisser tomber le petit nuage de poussière arénacée ou calcaire dont elle est chargée. L'horizontalité de la plage est ainsi rompue : les ran-

gées de buttes sablonneuses qui plus tard doivent se dresser en véritables collines commencent à se profiler sur le sol.

Dès qu'elle est formée, la petite dune ne peut que grandir. Les vents d'ouest, qui règnent pendant presque toute l'année dans cette région de la France, apportent toujours de nouveaux sables; ceux-ci gravissent le plan incliné offert par la face antérieure du monticule, puis, arrivés au sommet, glissent sur l'autre versant et forment un talus d'éboulement de plus en plus considérable. A chaque nouvel apport, la crête de la dune s'exhausse, la base s'élargit et gagne d'autant sur les terres de l'intérieur; les sables marchent à la conquête du continent. Les jours les plus favorables à l'observation de la marche progressive des dunes sont ceux pendant lesquels une douce brise, assez forte toutefois pour pousser le sable devant elle, souffle d'une manière parfaitement uniforme. Du haut de la dune, on voit les innombrables grains de poussière accourir en escaladant la pente; scintillant au soleil et tourbillonnant comme des moucherons par un soir d'été, ils atteignent la cime, puis ils s'accumulent en forme de corniches sur le revers de l'arête, et de temps en temps déterminent de petits éboulemens qui s'épandent sur la surface du talus comme des nappes d'eau sur le flanc d'un rocher. Lorsqu'un vent de tempête souffle avec violence et par rafales successives, les empiétemens de la dune s'accomplissent d'une manière beaucoup plus rapide, mais souvent plus difficile à observer. Les cimes des monticules, qu'enveloppent des tourbillons de poussière, ressemblent à des volcans vomissant la fumée; la face antérieure de la dune est labourée, ravinée par le vent; des masses de sable chargées de débris marins apportés par la tempête s'écroulent à grand bruit et se disposent en couches inégales sur le talus d'éboulement. Une tranchée pratiquée dans l'épaisseur de la dune permettrait de compter et de mesurer les strates d'épaisseur et de nature différentes que les vents ont successivement apportées. Telle douce brise n'a déposé que le sable fin comme la poussière, tel vent plus fort était chargé d'un lourd sable coquillier, tel vent d'orage a charrié des coquillages entiers, des branches et des épaves.

Si le plan incliné que la dune tourne du côté de la mer restait parfaitement uni, la zone du rivage n'offrirait dans toute sa largeur qu'un seul rempart de sable empiétant graduellement sur l'intérieur des terres; mais à la longue la pente de chaque dune ne peut manquer d'offrir quelques saillies causées par des corps étrangers ou par des plantes qui prennent leur naissance dans le sable. Toutes les saillies assez fortes pour résister au vent servent de points d'appui à de nouvelles dunes, entées, pour ainsi dire, sur le flanc de l'ancienne. Ces nouvelles dunes elles-mêmes se hérissent d'aspérités que recouvrent bientôt d'autres monticules de sable, et c'est ainsi

que se dressent peu à peu toutes ces rangées de collines mouvantes que séparent d'étroites et longues vallées appelées *lèdes* ou *lettes* par les paysans des landes. La dune la plus rapprochée de la mer et par conséquent la plus récente est moins élevée que le monticule plus ancien situé immédiatement au-delà; de même celui-ci atteint une hauteur moins considérable que la colline suivante. Chaque rangée qui se développe plus avant dans l'intérieur des terres dépasse les précédentes en élévation et forme comme un nouveau degré sur la pente de la grande dune primitive qui sert d'avant-garde à toute l'armée des sables. Toutefois il existe des exceptions à cette règle. C'est ainsi qu'au sud du bassin d'Arcachon la haute rangée de Lascours, dont le dôme culminant s'élève à 89 mètres, est située au milieu et non point à l'est de la zone des dunes. On serait tenté d'admettre qu'après être arrivées à cette grande hauteur, les nappes inférieures du vent d'ouest, comprimées par les masses d'air surincombantes, n'ont plus la force d'impulsion nécessaire pour élever encore les molécules de sable, et sont obligées de redescendre vers les plaines de l'intérieur en écrêtant les collines précédemment formées.

Avant que les dunes eussent été fixées par des semis de pins, les étangs qui en baignaient la base orientale voyageaient comme elles et se déplaçaient incessamment de l'ouest à l'est. Sans doute plusieurs de ces nappes d'eau douce étaient, il y a des milliers d'années, des baies marines qui découpaient le rivage aujourd'hui si uniforme des landes. D'abord séparées de l'Océan par un mince cordon de sable, comme il s'en forme souvent sur les plages basses, ces baies changées en étangs ont été peu à peu repoussées vers l'intérieur des terres par les sillons parallèles des dunes. Sous l'énorme pression des sables, elles ont gravi, pour ainsi dire, la pente du continent. En même temps les pluies et les ruisseaux, arrêtés dans leur cours, apportaient incessamment leur tribut d'eau douce aux nouveaux lacs, tandis que l'eau salée s'enfuyait à mesure par les déversoirs naturels ménagés entre les monticules. Ainsi les grains de sable que le vent pousse devant lui ont suffi, pendant le cours des siècles, à changer des golfes d'eau salée en étangs d'eau douce et à les porter dans l'intérieur du continent à une hauteur considérable au-dessus de l'Atlantique. La surface de l'étang d'Hourtin est de 12 à 13 mètres plus élevée que celle de l'Océan; sa profondeur est également de 12 à 13 mètres, c'est-à-dire qu'elle atteint exactement le niveau des mers moyennes.

Les deux grands étangs des landes du Médoc portent les noms des villages construits près de leur rive orientale. La superficie en est très considérable. Celui du nord, connu sous la désignation d'étang de Carcans et d'Hourtin, est une nappe d'eau de forme ovale

mesurant 3,600 hectares. L'étang méridional ou de La Canau couvre à peu près 2,000 hectares ou 20 kilomètres carrés; il est réuni au premier par les vastes marais de Talaris, qui longent la base des dunes, et maintiennent par de lentes oscillations le même niveau dans les deux bassins lacustres. Égaux par l'altitude, les deux étangs le sont également par tous leurs caractères hydrologiques. Immédiatement au pied des dunes, ils offrent leur plus grande profondeur; puis le fond se relève du côté de l'est par une pente insensible, et le long du rivage oriental la couche liquide est si mince qu'un berger monté sur des échasses d'un mètre et demi de haut pourrait facilement s'avancer jusqu'à près d'un kilomètre du bord, offrant ainsi le spectacle étrange d'un homme qui se promène sur les flots. L'eau des étangs, floconneuse à la surface, remplie de germes et de détritus végétaux, est le plus souvent d'un jaune ou d'un vert sale, et quand on la regarde, on ne peut s'empêcher de reporter avec mélancolie sa pensée vers ces lacs des montagnes à l'eau si transparente, si claire, d'un azur ou d'un vert si cristallin; mais au loin la grande nappe lacustre reflète les nuages, la lumière du ciel, les forêts de ses rivages, aussi bien qu'un lac des Alpes. Fréquemment d'ailleurs, pendant la saison des chaleurs, de lointains mirages, causés par l'oscillation des couches aériennes suréchauffées, viennent ajouter à la beauté du spectacle qu'offre l'étendue des eaux tranquilles. Dans cette saison, les étangs sont unis comme des miroirs; mais pour peu que le vent s'élève, leur surface se hérisse de vagues courtes et pressées qu'osent à peine affronter les grossières embarcations des landais et les quelques chaloupes à un ou deux mâts qui naviguent sur le lac d'Hourtin pour le service du phare.

De nos jours, les étangs d'Hourtin et de La Canau ne communiquent point directement avec la mer; le surplus de leurs eaux s'écoule dans le bassin d'Arcachon, en passant à travers des marécages obstrués d'herbes et de roseaux, et en formant de distance en distance de petits étangs ou *clas* dont la rive occidentale est nettement limitée par des talus de sable, tandis que la rive orientale se confond avec des vasières et des prairies tremblantes. Cependant la tradition rapporte que chacune de ces mers intérieures déversait naguère ses eaux dans l'Océan par un canal direct, creusé perpendiculairement au littoral à travers la rangée des dunes. Les pêcheurs montrent encore dans l'étang d'Hourtin une espèce de fosse profonde et vaseuse qu'ils disent avoir été l'entrée du chenal d'écoulement. On parle aussi d'un port Maurice ou port d'Anchise, qui aurait existé sur la rive de l'étang de La Canau, et que les habitans du pays auraient employé pour l'expédition de leurs résines à Bordeaux. On dit même que tous les titres de propriété relatifs à cet

ancien port ne sont pas encore perdus. Actuellement l'aspect des lieux ne semble pas, au premier abord, confirmer la tradition, et bien des géographes se sont demandé comment des étangs situés à 12 ou 13 mètres au-dessus du niveau de la mer, et séparés d'elle par une chaîne de dunes large seulement de 4 kilomètres, auraient pu former un *courant* navigable en dépit de cette énorme pente de 3 mètres pour 1,000. Cependant il ne faut pas oublier qu'avant les empiétemens modernes des sables, les étangs se trouvaient à un niveau de beaucoup inférieur, et que le courant pouvait en conséquence descendre vers la mer par une pente très faible. Les mêmes dunes qui ont oblitéré les chenaux de communication ont aussi élevé les étangs en les poussant constamment devant elles.

Parallèlement à la chaîne des étangs, et non loin de la rive orientale, s'aligne une rangée d'oasis cultivées au centre desquelles se trouvent de petits villages, Lège, Le Porge, La Canau, Carcans, Sainte-Hélène, Hourtin, Vendays. Ces localités forment, avec les bourgs du Médoc et les villages de la Leyre et du bassin d'Arcachon, une espèce de triangle autour du plateau bombé des landes du Médoc. Dépourvus naguère de tout moyen de communication autre que les sentiers de la lande rase, habités presque uniquement par une population de pêcheurs, les villages du littoral des étangs constituaient un district à part, bien peu connu du reste de la France. Néanmoins il fut un temps où ces pauvres groupes de maisons, presque perdus dans le désert, étaient périodiquement visités par de nombreux voyageurs. C'était après le IXe siècle, pendant les plus mauvais jours du moyen âge, alors que les paysans opprimés, écrasés d'impôts, poussés au désespoir, allaient chercher d'église en église quelque saint puissant qui voulût les prendre sous sa protection. Grâce aux innombrables miracles que les fervens Espagnols lui attribuaient, saint Jacques de Compostelle, ainsi nommé parce qu'une étoile avait fait découvrir son tombeau (*campus stellæ*), fut longtemps le saint le plus vénéré de tout le midi de la France. Chez nos vieux paysans qui n'ont pas perdu la tradition des anciens jours, le nom de saint Jacques vient se placer immédiatement après celui de Rome, et pour eux la voie lactée est encore ce mystérieux chemin que suivaient les anges en volant au-dessus des pèlerins. Les fidèles se rendaient en foule à Compostelle comme à une Mecque chrétienne. Saintongeois et Poitevins se réunissaient parfois en bandes considérables, et descendaient vers le midi en demandant de ville en ville le chemin de la Galice. Arrivés au bord de la Gironde, ils se divisaient en plusieurs caravanes. Les uns traversaient le fleuve au-dessous de Pauillac et s'engageaient dans la triste lande où les attendait la maigre hospitalité des paysans de Vendays, d'Hourtin

et de Carcans. Cette partie du long voyage n'était pas la moins pénible, à en juger par la strophe suivante du chant des pèlerins :

« Quand nous fûmes dedans les landes, — bien étonnés, — nous avions l'eau jusqu'à mi-jambes — de tous côtés. — Compagnons, nous faut cheminer — en grand'journée — pour nous tirer de ce pays — de grand'rosée. »

Si l'on en croyait les traditions locales, la région des landes du Médoc qui avoisine les étangs aurait servi, vers le milieu du VIIIe siècle, de refuge aux Maures dispersés par Eudes, duc d'Aquitaine, après leur grande déroute de Poitiers. Le village de Vendays, situé au milieu des marais, non loin de l'extrémité septentrionale de la péninsule du Médoc, aurait même été fondé ou reconstruit par les fugitifs. De nos jours encore les habitans de Vendays se distinguent, dit-on, des autres landais par des traits plus accusés, rappelant une origine orientale, et la beauté de leurs femmes est passée en proverbe. Les chevaux de Vendays et des villages voisins sont aussi considérés comme les descendans des chevaux arabes amenés dans le pays par les Maures vaincus. Sous l'influence du climat, de la nourriture et des croisemens, la race s'est peu à peu modifiée; mais elle garde encore quelque chose du type originel. Les plus belles parmi ces nobles bêtes étaient celles qui, échappées à la domesticité, parcouraient librement les dunes et les bords des étangs. On faisait la chasse à ces chevaux indépendans; mais, quand ils étaient pris, ces animaux, accoutumés à la liberté, refusaient souvent de manger dans l'écurie du maître et se laissaient mourir de faim. Récemment encore il existait un de ces chevaux sauvages, bien connu des bergers, qui lui avaient donné le nom de Napoléon. Des troupeaux de bœufs libres erraient aussi au milieu des lèdes; ils appartenaient d'une manière indivise aux communes, et de temps en temps on les décimait à coups de fusil.

Les villages situés à la base orientale des dunes, sur le bord des étangs, devaient se déplacer de temps en temps vers l'est, sous peine d'être engloutis par les sables ou par les eaux. A l'approche du danger, les pâtres et les pêcheurs démolissaient leurs cabanes pour en emporter les matériaux, et se bâtissaient de nouvelles demeures à une certaine distance dans l'intérieur de la lande. Les années, les siècles s'écoulaient; mais les dunes et les étangs marchaient toujours, et de nouveau les habitans étaient condamnés à transférer leurs villages au milieu des bruyères. C'étaient là des malheurs prévus, et la chronique gardait le silence sur ces émigrations successives des landais; elle se borne à mentionner les noms de quelques églises qu'on a dû abandonner aux sables pour les re-

construire au loin sur le plateau des landes. Ainsi nous savons que l'église de Lège a été rebâtie en 1480 et en 1660, la première fois à 4 kilomètres, la seconde à 3 kilomètres plus avant dans l'intérieur des terres. Nous savons aussi que l'ancienne église de Sainte-Hélène-Perdue a dû être abandonnée au bord des marais que l'étang de Garcans poussait devant lui dans sa marche vers l'est; mais les étapes successives des autres localités de la même zone ne sont pas connues d'une manière précise. Quant aux bourgs aujourd'hui disparus de Lislan, de Lélos et d'Anchise, on ignore jusqu'à leur ancien emplacement.

Les dunes ont été souvent comparées à des sabliers gigantesques mesurant le temps par la marche progressive de leurs talus de sable. La comparaison est juste, car les vents d'ouest qui opèrent tous ces changemens sur le littoral des landes obéissent à présent aux mêmes lois qu'il y a des milliers d'années, et très probablement leur force n'a pas changé pendant cet intervalle de temps. Les dunes, les étangs et même les villages riverains peuvent donc être considérés comme de véritables chronomètres géologiques; mais par malheur les indications qu'ils fournissent n'ont pas encore été déchiffrées d'une manière certaine, et maintenant que les dunes sont fixées, il est trop tard pour entreprendre cette étude. L'illustre Brémontier, dont le livre, imprimé en l'an v de la république, est encore l'autorité principale sur la question des sables mouvans, a fait pendant huit années une série d'observations qui lui ont donné une moyenne de 20 à 25 mètres pour le progrès annuel des dunes de La Teste. Ce résultat s'accorde d'une manière remarquable avec les indications fournies par les empiétemens des dunes de Lège pendant les quatre cents dernières années. En admettant comme normale la moyenne calculée par Brémontier, on arriverait à cette conclusion que dans un laps de temps de vingt siècles les dunes auraient pu envahir toute la zone des landes et recouvrir la ville de Bordeaux : il eût même suffi de mille ans pour transformer en marécages les belles campagnes du Bordelais, car les étangs, repoussés constamment par les dunes envahissantes, se seraient abîmés du côté de l'est en déluges successifs aussitôt après avoir dépassé la ligne culminante du plateau des landes. Il est probable que des recherches entreprises en d'autres lieux auraient pleinement confirmé les observations faites par Brémontier; cependant, en l'absence de ces recherches, on ne peut accepter comme s'appliquant à toute l'armée des sables, de Bayonne à la pointe de Grave, des mesures faites au pied d'un groupe de dunes isolées : pour se prononcer définitivement, il faut attendre les observations que les savans ne manqueront point de faire sur la marche des dunes dans

toutes les parties du globe où ces monticules ne sont pas encore fixés.

Quoi qu'il en soit, il est absolument certain que, depuis l'arrivée de l'homme dans ces contrées, les sables ont avancé au moins de 6 kilomètres, c'est-à-dire de toute l'épaisseur actuelle de la zone des dunes. En effet, on trouve des traces irrécusables de l'industrie humaine sur les étroites laisses de mer qui s'étendent à la base occidentale des dunes parallèlement aux brisans. Près de la pointe de la Négade, ce sont les restes d'un four autour duquel sont épars d'innombrables débris de poterie témoignant d'une assez grande habileté pratique; ailleurs ce sont des troncs de pins, des bois à demi carbonisés, des cendres, des amas de goudron, et d'autres vestiges dont l'ensemble rappelle tout à fait l'aspect des campemens actuels des résiniers. En d'autres endroits, on voit des fossés, des pas d'hommes et d'animaux empreints sur les couches d'argile que le sable des dunes, emporté par le vent, vient de laisser à découvert. Nulle part cependant les preuves de l'ancien séjour de l'homme ne sont plus fortes que sur les plages de Lagrave et de Matoc, au sud de l'entrée du bassin d'Arcachon. Là, les envahissemens incessans de la mer, qui vient saper la base des dunes, mettent à nu des bancs d'alios, des tourbières, des couches d'arbres abattus, portant des marques incontestables du travail humain; des briques, des poteries brisées jonchent le sol; les stigmates de la hache se voient sur des troncs de pins à demi engagés dans la tourbe et se distinguant comme autrefois par leur odeur résineuse; parmi les traces laissées sur le sol, on remarque des empreintes de souliers armés de clous et semblables à ceux que portent encore de nos jours les paysans landais. A la vue de toutes ces choses, on ne saurait douter que la plage actuelle de la mer n'ait, à une époque relativement récente, fait partie des plaines de l'intérieur, car les bancs d'alios et les tourbières n'auraient jamais pu se former sous les rangées de dunes; on ne saurait non plus douter que l'homme n'ait habité jadis ces terrains, destinés à être bientôt recouverts par les eaux de l'Océan. Ainsi les chaînes parallèles des collines mouvantes ont toutes passé les unes après les autres sur cet espace abandonné : elles le dominaient autrefois du côté de l'ouest et le séparaient de la mer; maintenant elles s'élèvent à l'est et le séparent du plateau des landes. Ce sont là des faits écrits sur le sol en caractères d'une telle évidence que pas même l'indigène illettré ne saurait s'y méprendre; on peut seulement se demander pourquoi les bancs de tourbe et les débris de l'industrie humaine qu'on remarque au bord de la mer sont à peine élevés au-dessus du niveau de la mer, tandis que, à en juger par la pente générale des landes,

ils devraient se trouver à 5 ou 6 mètres de hauteur environ. Il est probable que cet affaissement du sol est dû à l'énorme poids des dunes qui l'ont comprimé pendant des siècles; peut-être aussi les sables sous-jacens ont-ils été peu à peu entraînés dans la mer par l'infiltration des eaux de pluie.

Avant de recouvrir ces campemens dont on voit les vestiges à la Négade, à Hourtin, à Matoc, la zone des dunes reposait donc tout entière sur un terrain qui est actuellement devenu la proie de l'Océan. Toute la région du littoral était en marche vers l'est : les étangs débordés poussaient les villages devant eux; les dunes empiétaient sur les étangs; derrière les dunes venait la mer, rongeant la plage. Maintenant encore, bien que les progrès des étangs et des dunes soient définitivement arrêtés, ceux de l'Océan continuent sans relâche, ainsi qu'on peut s'en convaincre facilement en regardant les talus extérieurs des premières dunes du littoral. Au lieu de s'élever en pente douce, comme l'exige la théorie (1), ces talus forment le plus souvent un angle de 45 degrés avec l'horizon, et l'on ne peut les gravir directement sans risquer d'être englouti par les sables croulans. Cette forte inclinaison des pentes extérieures ne peut être attribuée qu'à l'action de la mer, qui vient les saper par la base et gagne incessamment sur les terres. Un vieil habitant d'Hourtin évalue à 80 mètres environ la conquête opérée depuis quarante ans par les eaux marines. Sur la plage, on rencontre partout des masses d'alios et d'argile qui constituaient le sous-sol des landes, et que les vagues envahissantes arrachent maintenant du fond de la mer. Si la pente occidentale du plateau landais gardait au-delà des étangs son inclinaison moyenne, le rivage serait reporté en pleine mer à plusieurs kilomètres à l'ouest de la plage actuelle, et continuerait au sud de la Gironde la côte rectiligne de la Saintonge. Il est à peu près certain que telle était autrefois la disposition du littoral entre l'embouchure du fleuve et l'entrée du bassin d'Arcachon, car les sondages opérés dans le golfe prouvent que, sauf l'espèce de degré rapide formé par la côte actuelle, le fond de la mer continue à peu près la pente moyenne de la terre ferme. Les dunes ne sont qu'un bourrelet placé sur la ligne de contact des deux parties, maritime et continentale, d'un même terrain géologique.

D'après Brémontier, qui admettait une vitesse annuelle de 20 mètres pour la marche des dunes, un laps de 500 années eût suffi pour le voyage des sables de l'ancien rivage à la zone actuelle des étangs.

(1) Un géologue qui a longtemps et sérieusement étudié les dunes de la Gironde, M. Raulin, a trouvé que la pente occidentale des dunes dont la base n'est pas rongée par la mer est en moyenne de 7 à 12 degrés. La pente orientale est de 29 à 32 degrés, c'est-à-dire trois fois plus forte; elle serait de 45 degrés, si les pluies ne ravinaient les talus et n'en prolongeaient ainsi la pente.

Aussi croyait-il que précédemment la côte se développait encore beaucoup plus à l'ouest que le méridien des rivages de Saintonge et d'Oléron; suivant ses évaluations, la mer aurait englouti depuis quarante-deux siècles une zone de 80 kilomètres de largeur et de plus de 15,000 kilomètres carrés de superficie. En dépit du grand nom qui l'abrite, cette hypothèse ne doit pas être acceptée, car il n'est point prouvé que l'art de fixer les dunes par des plantations de pins et de chênes fût inconnu à nos ancêtres. Au contraire, il est probable que les Ibères et les Gaulois, vivant plus que nous dans la contemplation des choses de la nature, avaient déjà découvert et mis en pratique le seul moyen de protéger leurs demeures contre l'envahissement des sables et de la mer. Sans doute l'œuvre des anciens habitans fut mise à néant par les incendies pendant les tristes jours du moyen âge, alors que les peuples désespérés perdaient tout sentiment de prévoyance; mais il reste encore des plantations faites par les aborigènes. Sur un grand nombre de dunes, on découvre des troncs de chênes, de pins et d'autres essences, engloutis dans le sable à une certaine hauteur au-dessus de l'ancien niveau des landes. Bien plus, quelques dunes portent encore des bois magnifiques, qui comptent au moins plusieurs siècles d'existence. Non loin de Cazaux, on peut s'égarer dans une forêt où se dressent des pins gigantesques, sans rivaux en France, et des chênes mesurant plus de 10 mètres de tour. Dans l'atlas de Belleyme, publié vers la fin du siècle dernier, on voit aussi que le village de La Canau possédait une forêt de pins sur les dunes qui s'élèvent à l'ouest de l'étang. Des titres de 1332 parlent également de forêts qui recouvraient les dunes, et où les seigneurs de Lesparre allaient en joyeuse compagnie chasser le cerf, le sanglier, le chevreuil. Enfin Montaigne, écrivant au milieu du XVIe siècle, dit que les envahissemens des sables avaient lieu « depuis quelque temps. » D'ailleurs pourquoi les landais donneraient-ils, comme les Espagnols, le nom de *monts* ou *montagnes* à leurs forêts, même à celles de la plaine, sinon parce que leurs collines de sable étaient autrefois uniformément couvertes d'arbres?

Il existe encore dans la configuration du sol une autre preuve de l'ancienne existence des forêts sur le littoral des landes. A 20 kilomètres environ au sud de l'embouchure actuelle de la Gironde, une large dépression marécageuse, commençant aux marais de la Petite-Flandre, traverse dans toute sa largeur la péninsule du Médoc. Tortueuse comme un ancien lit de fleuve, elle sépare les deux communes de Vensac et de Vendays, puis coupe en deux la chaîne des dunes et va s'unir aux rives du littoral. Plus au nord, les marais allongés de Grayan offrent également les traces du passage de la Gironde; mais il est défendu de hasarder une supposition sur

les époques successives pendant lesquelles le fleuve se creusa ces deux lits abandonnés aujourd'hui. Si la croissance des forêts n'avait pas prévenu les envahissemens des sables aussitôt après le retrait des eaux fluviales, des rangées de dunes poussées par le vent n'auraient pas manqué de s'élever et d'oblitérer complétement les anciens cours du fleuve : cependant il existe à peine en cet endroit quelques petits bourrelets de sable de formation récente et de 10 à 12 mètres d'élévation. Ainsi l'on peut admettre sans crainte que nos premiers ancêtres avaient su dresser une barrière aux empiétemens de la mer et des dunes. Après la destruction de leur œuvre, tout le plateau des landes était destiné à devenir la proie de l'Océan, si de nouveau le génie de l'homme n'avait consolidé les dunes mobiles et ne les avait transformées en boulevards de défense.

III.

Dans les temps modernes, les premières tentatives faites pour la fixation des dunes de Gascogne datent du commencement du XVIIIe siècle. M. de Ruhat, acquéreur de l'ancien captalat de Buch, ensemença de pins quelques collines de La Teste; mais, quoique les semis eussent réussi parfaitement, l'œuvre ne fut pas continuée, et partout ailleurs les inertes landais laissèrent les dunes marcher à l'assaut de leurs villages. Plus tard les frères Desbiey (1) et l'ingénieur Villers proposèrent à diverses reprises la fixation de toute la zone des sables : leur voix ne fut point entendue. Ce fut au célèbre Brémontier qu'échut l'honneur de faire adopter et de mettre en pratique un plan d'ensemble pour la culture des dunes. S'inspirant des écrits et de l'exemple de ses devanciers, ne dédaignant pas d'interroger les pâtres qui connaissaient par tradition les moyens d'arrêter les sables, Brémontier se mit pour la première fois à l'œuvre en 1787. Interrompus en 1789, puis repris en 1791, les travaux furent complétement abandonnés en 1793, par suite de l'opposition qu'avaient suscitée plusieurs habitans de La Teste; mais déjà on pouvait constater d'importans résultats. Plus de 250 hectares de sables mouvans avaient été fixés dans les environs d'Arcachon; des pins, des chênes, des plants de vigne étaient en parfaite croissance, et l'ensemencement d'un hectare n'avait pas coûté plus de 200 fr. (2).

(1) L'un d'eux remporta un prix que M. Élie de Beaumont, avocat au parlement de Paris, avait fondé en 1773 pour l'auteur du projet le plus acceptable sur la fixation des dunes.

(2) Dans les dunes plus éloignées des grandes routes, le semis d'un hectare de sable revenait à 450 francs. Maintenant les frais se sont abaissés; ils ne sont plus que de 140 à 150 francs.

La possibilité d'arrêter la marche des dunes à peu de frais était absolument démontrée.

Au commencement de notre siècle, l'œuvre interrompue fut reprise, et depuis elle s'est développée d'année en année avec une rapidité proportionnée aux allocations budgétaires. Elle est terminée dans le département de la Gironde, et si les centaines de dunes que les ingénieurs ont ensemencées pendant les dernières années ne sont pas encore recouvertes de verdure, elles sont du moins définitivement fixées. Vues de la mer ou du plateau des landes, ces cimes nues brillent au soleil comme des sommets neigeux, et présentent un saisissant contraste avec les sombres collines couvertes de pins; mais le nombre de ces dunes blanches diminue constamment, et dans peu d'années on n'en verra plus. Reste la zone que Brémontier voulait ensemencer tout d'abord, c'est-à-dire l'espace sablonneux qui se trouve entre le pied des dunes et la laisse des hautes marées. Cette bande étroite est encore stérile dans presque toute sa longueur à cause de la violence avec laquelle le vent de tempête projette les grains de sable sur les tiges naissantes. On s'occupe cependant de nouveaux essais dans l'espoir d'arrêter ou du moins de retarder les érosions de la mer par des palissades d'arbres vivans.

Les dunes désormais fixées enrichissent les contrées qu'elles menaçaient autrefois d'engloutir, et, par suite de la valeur croissante des pins et de leurs produits, c'est par centaines de mille francs (1) qu'il faut maintenant compter l'accroissement annuel de la fortune publique sur le littoral. Le moyen de salut appliqué par Brémontier est devenu pour les landais une cause de prospérité. En même temps bien des résultats heureux auxquels on ne pouvait s'attendre d'avance ont été obtenus. Le sable, garanti des rayons du soleil par l'ombrage des pins, produit des arbustes et des herbes qu'on utilise pour la litière et l'alimentation des bestiaux. Les lèdes ou vallées intermédiaires des dunes, qui, pendant six mois de l'année, étaient transformées par les eaux de pluie en d'infranchissables fondrières, ont été assainies sans l'intervention de l'homme, grâce aux mille racines qui pompent incessamment l'humidité des sables. La surface des vastes étangs situés à la base orientale des dunes s'est également abaissée pour fournir aux arbres de la forêt l'eau nécessaire à leur croissance (2). En outre la fixa-

(1) La valeur actuelle des forêts des dunes est de 25 millions, soit de 600 francs l'hectare. Brémontier estimait qu'une fois mis en valeur, tous les sables du littoral devraient rapporter 500,000 francs par an. Les prévisions seront grandement dépassées.

(2) Le niveau des étangs de Biscarosse et de Sainte-Eulalie, situés au sud du bassin d'Arcachon, a baissé de quatre pieds depuis que les dunes environnantes ont été complantées.

tion des dunes a fait disparaître ces *blouses* ou *mouvans* dont la description se trouve dans tous les ouvrages consacrés à la région des landes. Lorsque le sable apporté par le vent tombait avec régularité sur la nappe d'une eau dormante et couverte d'écume visqueuse, il formait souvent une couche ténue voilant complétement aux regards l'eau qui le portait. Quelquefois cette couche devenait assez compacte pour se maintenir en équilibre même lorsque le niveau de la mare baissait au-dessous d'elle, et bientôt les molécules de sable, séchées par les rayons solaires, ne trahissaient plus l'existence du piége caché. Les pâtres, les animaux, qui mettaient le pied sur la surface de la blouse s'engouffraient tout à coup plus ou moins profondément, et les eaux de la mare refluaient autour d'eux. D'ordinaire ils en étaient quittes pour l'émotion. Peu à peu le sable croulant se tassait au-dessous d'eux; ils laissaient le fond se consolider, puis, levant tranquillement une jambe, ils attendaient qu'une espèce de marche se fût formée, et montaient ainsi de degré en degré comme par un escalier. De nos jours, ces accidens ne sont plus à craindre : le sable ne voyage plus, et les mares, absorbées par le chevelu des racines, ont cessé d'exister.

Puisque les dunes, composées de sable mobile et presque pur, ont pu se couvrir de hautes forêts, on ne doit pas s'étonner que les bruyères des landes puissent être remplacées par des arbres et des plantes cultivées. De tout temps les magnifiques avenues de chênes et les champs fertiles qui entourent les rares villages de la zone des étangs donnaient une preuve de ce que pourrait un jour devenir le triste désert des landes, si l'on prenait la peine de l'assainir et de le mettre en culture; malheureusement la rareté de la population, les fièvres endémiques, l'apathie traditionnelle des habitans, leur ignorance profonde et la crainte légitime qu'avait le paysan de voir un jour les sables engloutir ses travaux, toutes ces causes réunies empêchaient l'extension du domaine agricole. Après la fixation des premières dunes, quelques propriétaires et même des associations de capitalistes firent des tentatives isolées pour transformer en forêts et en champs cultivés les vastes étendues de bruyères où paissaient à grand'peine de maigres troupeaux de brebis; mais les résultats obtenus ne répondirent pas à la grandeur des efforts. C'est qu'on avait commencé par employer la meilleure partie des capitaux à la construction de maisons, d'entrepôts et de granges, puis, quand on avait daigné s'occuper du sol, on l'avait traité comme celui des contrées limitrophes, en le cultivant de la même manière et en lui demandant les mêmes produits. La rareté des travailleurs, le manque presque absolu d'engrais, la difficulté des transports, avaient fait échouer la culture des céréales. Les semis de chênes et de pins n'avaient guère mieux réussi. En hiver et au printemps, la

lande rase qu'on avait ensemencée était restée couverte de flaques d'eau sous lesquelles la graine n'avait pu lever; puis, quand l'eau s'était évaporée sous les rayons du soleil d'été, le sable chaud avait brûlé la plupart des germes; seulement sur les plus hauts renflemens du sol poussaient quelques arbres étiolés, semblables à de grêles touffes de bruyères. Aussi l'insuccès avait-il découragé bien des agriculteurs : d'après l'opinion générale, les landes étaient condamnées à rester à jamais désertes.

Cependant le remède était facile à trouver. Il s'agissait tout simplement d'appliquer en détail sur chaque domaine le système des canaux d'écoulement déjà pratiqué de distance en distance sur le bord des ruisseaux. La nature sablonneuse du terrain et l'uniformité de la pente générale du plateau favorisent singulièrement ce genre de travail. Il suffit de creuser dans la direction de la déclivité des fossés parallèles d'un demi-mètre de profondeur moyenne, et les eaux de pluie qui tombent dans la lande traversent aussitôt les sables pour s'écouler dans les fossés et descendre soit vers les étangs, soit vers la Gironde. Même pendant les plus violentes pluies, la surface du sol reste toujours sèche, et l'on peut y semer des glands ou des graines de pin sans craindre que la semence soit pour ainsi dire étouffée sous les eaux stagnantes. Les plantes, qui se trouvent alors dans des conditions normales, germent au printemps et croissent avec assez de rapidité pour résister parfaitement aux chaleurs estivales. Un ingénieur, M. Chambrelent, a le premier appliqué ce système d'assainissement sur une grande échelle, et pour son coup d'essai il a choisi en 1849, dans le voisinage de Cestas, des landes tellement basses que pendant six mois on ne pouvait les parcourir que monté sur de hautes échasses. Le sol est si facile à travailler que le creusement de chaque mètre courant de fossé lui revint seulement à 5 centimes (1), soit à 20 francs par hectare, et, grâce à la faible pente de ces canaux d'écoulement, ils sont encore aussi réguliers, et font aussi bien leur office qu'au premier jour. Les arbres semés ont prospéré d'une manière presque merveilleuse : parmi les pins, on en remarque un bon nombre qui ont cru de près d'un mètre par an, bien que leur racine pivotante se soit depuis longtemps butée contre la couche imperméable de l'alios. Cependant, si cette couche était trop rapprochée de la surface, les semences germeraient à peine, et les jeunes plantes, chênes ou pins, périraient infailliblement.

En principe, on ne saurait douter que les arbres dont la racine est destinée à pivoter végètent plus à leur aise dans les terrains pro-

(1) Le prix *minimum* est maintenant de 6 centimes par mètre de fossé, soit 24 francs par hectare.

fonds, et doivent souffrir tôt ou tard lorsque le sous-sol ne se laisse pas traverser. Le fait est que les dunes, qui offrent aux racines une profondeur de sable de plusieurs dizaines de mètres, sont couvertes de pins incomparablement plus beaux que ceux des landes et rapportent, année moyenne, un intérêt presque double. De même le mélèze, cet arbre si précieux, qu'on a semé par centaines de millions en Irlande et en Écosse, languit sur le sol des landes, tandis qu'il se développe avec vigueur sur le sable des dunes, où il peut darder librement sa longue racine pivotante. Les arbres auxquels le plateau landais est le plus approprié sont évidemment ceux dont les racines rampent parallèlement à la surface du sol. Tels sont l'acacia, le mûrier, tel est aussi l'ailante, qui sera peut-être un jour une source de richesses pour ce pays, jadis si déshérité. Le terrain lui convient admirablement, et l'on a tout lieu de croire que le climat doux de la contrée sera favorable à l'élève des vers à soie qui se nourrissent des feuilles de cet arbre.

Pour se faire une idée de la puissance de production que peut avoir le sol des landes lorsqu'il est bien dirigé, il faut aller visiter le domaine de Geneste, situé à 15 kilomètres au nord de Bordeaux, sur la route de Lesparre. Achetée il y a quarante-deux ans pour un prix qui serait aujourd'hui considéré comme purement nominal, cette étendue de 300 hectares ne produisait que des genêts, des ajoncs et des bruyères : actuellement elle est sans aucun doute le plus beau jardin d'acclimatation qui existe en Europe. La propriété, qu'assainissent des fossés d'écoulement, est divisée en carrés de 10 ares au moyen de larges chemins dont la terre végétale a été reportée sur les plates-bandes. Ainsi exhaussé de plus d'un demi-pied, le sol, doublé pour ainsi dire, offre une épaisseur moyenne de 70 centimètres, et donne une vigueur extraordinaire aux plantes qu'on lui confie. Les pépinières renferment en abondance des pins et des chênes d'espèces diverses adaptées au sol et au climat des landes. A côté des pins maritimes ordinaires s'élèvent des milliers de pins de Riga, droits comme des mâts de navire, et destinés à fournir d'excellent bois de charpente ; puis viennent des pins de Corte, plus hâtifs que les pins des landes et fournissant une résine d'aussi bonne qualité ; ailleurs ce sont des pins de Weymouth, des mélèzes, et toute la série des chênes de l'Amérique du Nord, depuis le *tinctoria*, aux feuilles longues d'un pied, jusqu'au *palustris*, dont le bois émousse la hache. Dans le parc de plaisance, on se promène sous l'ombrage d'arbres exotiques d'une admirable venue. Cèdres du Liban, araucarias, tulipiers, magnolias, sequoias de la Californie, se développent avec une rapidité inconnue dans presque tous les autres jardins de France. Les liquidambars, hauts de 30 mètres, ont le tronc aussi droit et aussi pur que s'il eût été coulé dans un

moule. Les cyprès de la Louisiane sont plus beaux et plus garnis de branches que ceux des forêts mississipiennes.

Un bien petit nombre de propriétés des landes peuvent être comparées de loin au domaine de Geneste pour la variété des arbres et la beauté des ombrages; mais les progrès accomplis sous ce rapport pendant les dernières années n'en sont pas moins très remarquables. Les parcs, les vergers, les pépinières, se succèdent sans interruption de chaque côté des routes qui rayonnent en éventail autour de Bordeaux, et chaque année ces bandes de verdure se projettent plus avant dans l'intérieur des landes. De nouvelles plantations, facilitées par l'économie des transports et par l'existence des fossés d'écoulement, enveloppent d'une ceinture d'arbres chaque station du chemin de fer de Bayonne, et se prolongent à droite et à gauche de la voie sur la plus grande étendue de son parcours. Des forêts naissantes s'élèvent également sur les bords des routes agricoles et départementales qui traversent la contrée. Tout le système des chemins peut être considéré comme un réseau nerveux dont chaque hameau est un ganglion répandant autour de lui le mouvement et la vie.

Une loi spéciale, votée en 1857, a puissamment contribué à hâter la prochaine transformation des landes en une vaste forêt. Cette loi, modelée en partie sur le décret de 1810, qui remettait à l'état le soin d'ensemencer les dunes, enjoint aux communes d'assainir et d'ensemencer chaque année la douzième partie de leurs landes sous peine de voir l'état se charger lui-même de la besogne et se constituer propriétaire des plantations jusqu'à remboursement complet de ses frais de culture. Sous cette menace à peine déguisée d'expropriation pure et simple, les communes ne pouvaient hésiter un seul instant. La plupart d'entre elles, trop pauvres pour commencer immédiatement les travaux prescrits par la loi, ont résolu de vendre une partie de leurs landes afin de conserver le reste et de garder leurs prérogatives de propriétaires (1). Les riches acquéreurs s'empressent d'augmenter la valeur de leurs domaines par des ensemencemens ou des plantations, tandis que les communes pourvues des fonds nécessaires se mettent également à l'œuvre et remplacent leurs bruyères par des semis de pins. Ainsi particuliers et municipalités travaillent avec la même ardeur à la transformation du pays; sur presque tous les points du plateau, on aperçoit déjà de jeunes tiges de pins se dressant au-dessus du sol. Dans quelques années, les landes auront cessé d'exister; à leur place s'étendront de vastes forêts, semblables à celles qui couvrent toute la

(1) En 1860, les communes du département de la Gironde possédaient 107,600 hectares de landes. Le prix moyen des ventes est de 90 francs par hectare.

zone du littoral entre Dax et Mimizan. Cent millions de grands pins, dix millions de chênes frémiront au vent sur ce plateau désert que recouvraient autrefois des plantes sauvages et des mares d'eau croupissantes.

L'essence choisie presque à l'exclusion de toutes les autres par les sylviculteurs des landes est le pin maritime. En cela du reste, ils n'ont fait qu'obéir aux traditions immémoriales du pays, car, aussi loin que remonte l'histoire dans les âges passés, on voit les landais s'occuper de la culture du pin, et l'on a découvert en plusieurs endroits, sous d'épaisses couches de tourbe, des troncs portant encore les incisions du résinier. La facilité de culture, l'abondance des produits du pin maritime expliquent aussi la faveur dont jouit cet arbre utile. En effet, de dix à vingt-cinq ans, les semis, qu'on éclaircit périodiquement, fournissent des échalas, des poteaux de télégraphes, des pieux pour le soutènement du plafond des mines. A vingt ans déjà, quelques arbres devenus assez forts peuvent être entaillés sans risque; toutefois on attend le plus souvent que les pins soient âgés de vingt-cinq ans pour les mettre en production. En donnant, année moyenne, près de deux bouteilles de résine, le pin peut vivre un siècle et au-delà; mais de temps en temps on entaille *à mort* les troncs défectueux pour ne laisser que les plus beaux. Les souches de pins abattus servent à fabriquer du goudron, et les tiges elles-mêmes sont employées comme bois de charpente ou de menuiserie. On voit que tout peut être utilisé dans ces arbres précieux. En temps ordinaire, l'hectare de pins rapporte de 60 à 70 francs chaque année.

Une cause toute temporaire contribue en ce moment à donner une valeur exceptionnelle aux bois de pins. Cette cause, c'est la guerre civile de la république américaine. Il y a trois ans, les forêts de pins du versant oriental des Apalaches fournissaient toutes les qualités supérieures de térébenthine, de colophane, de goudron, et, grâce à l'excellence de leurs produits, avaient conquis le monopole des principaux marchés de l'Europe. Les résines des landes, souvent impures et mal préparées, n'avaient pas d'acheteurs à l'étranger, et même en France devaient lutter contre les produits similaires des États-Unis. Soudain la guerre a causé dans le commerce des matières résineuses une révolution analogue à celle des cotons. Les propriétaires landais se sont trouvés riches tout à coup. La barrique de *gemme* ou de résine molle, qui se vendait de 40 à 45 francs, a quadruplé de valeur; en beaucoup d'endroits, le revenu annuel d'un hectare de pins a dépassé le prix d'achat; les simples *résiniers*, auxquels on abandonnait autrefois la moitié de la récolte, et qui n'en reçoivent maintenant que le tiers, sont devenus eux-mêmes de

petits capitalistes. La résine, aujourd'hui plus chère que le bon vin, est considérée comme une substance des plus précieuses, et les paysans ont abandonné l'usage de ces vilaines chandelles jaunes qui projetaient une âcre fumée et crépitaient sans cesse en répandant autour d'elles d'innombrables gouttelettes aussitôt figées. Sous l'influence des hauts prix, la production s'est considérablement activée. Les hommes prudens se sont contentés d'adopter l'usage du godet *Hugues*, que l'on cloue sur le pin au-dessous de l'incision, et qui recueille presque toute la gemme à l'état pur; mais un grand nombre de propriétaires, voulant profiter de la hausse extraordinaire des résines, se rendent coupables d'une véritable barbarie à l'égard de leurs arbres et font pratiquer sur les troncs quatre incisions à la fois. Des milliers d'arbres, destinés peut-être à vivre encore un siècle, périssent ainsi comme des hommes saignés aux quatre veines, et seront remplacés au plus tôt dans une vingtaine d'années par les pins qu'on sème actuellement. Par suite de l'imprévoyante cupidité des habitans et malgré la transformation des landes en bois de pins, il se pourrait bien que les matières résineuses vinssent à manquer pendant quelques années sur le marché de Bordeaux.

Quoi qu'il en soit, l'industrie principale des anciens landais est définitivement condamnée. L'espace manque aux troupeaux de brebis qui paissaient dans les bruyères; ils battent en retraite devant la forêt, et bientôt ils auront disparu. Les bergers nomades qui les conduisaient cesseront en même temps de parcourir les solitudes à 3 mètres au-dessus du sol, et, descendant de leurs échasses sur le sol affermi de la forêt, ils se livreront à un travail sédentaire. La plupart, devenus résiniers, s'occuperont de l'exploitation des pins; d'autres élèveront quelques têtes de gros bétail dans les clairières; d'autres encore seront obligés de se faire cultivateurs et défricheront de petits champs dans les endroits les plus favorablement situés pour la production et l'écoulement des céréales ou des racines alimentaires. Quant à l'agriculture proprement dite, on ne saurait espérer qu'elle fasse de longtemps des progrès considérables, car la population est encore beaucoup trop clair-semée dans la région des landes; l'amour de la propriété, la distribution de salaires élevés ou la jouissance d'avantages exceptionnels pourront seuls vaincre l'attraction exercée par la ville de Bordeaux sur les paysans des campagnes environnantes. Pendant les cinq années qui se sont écoulées de 1856 à 1861, la population des 59 communes des landes situées au nord du bassin d'Arcachon et du chemin de fer de Bayonne s'est augmentée seulement de 2,770 habitans ou d'un vingt-sixième environ. C'est un accroissement qui semble bien

faible pour un pays où tant de travaux divers ont été entrepris; mais il est très fort pour une contrée voisine d'une grande cité : il ne faut pas oublier que pendant le même espace de temps les communes rurales des départemens pyrénéens perdaient plus de seize mille âmes par suite de l'émigration.

Si la population s'est lentement accrue, elle a du moins singulièrement gagné en bien-être, et l'aspect des plus minces hameaux suffit pour accuser le développement de la prospérité matérielle. Il existe même des villages landais de construction récente qui n'ont pas d'égaux en France pour l'heureuse distribution et la propreté. Tel est le village des Places, qui constitue la partie centrale du bourg d'Audenge, non loin de la rive du bassin d'Arcachon. La rue est bordée de chaque côté par trois rangées d'arbres divers formant de belles avenues. Entre les troncs des arbres, on aperçoit des maisons bâties en pierre de Nantes ou en minerai de fer, mais toutes blanchies à la chaux, toutes espacées à égales distances, toutes séparées les unes des autres par des jardins potagers et précédées de jardins d'agrément où des plantes exotiques épanouissent leurs fleurs. Il faudrait aller jusqu'en Amérique pour trouver une ville offrant une disposition plus régulière et plus hygiénique : on croirait se trouver dans la grande cité des mormons, la Nouvelle-Jérusalem, décrite par M. Jules Remy, et plus tard par M. Burton.

L'assainissement du sol, et par conséquent la salubrité générale font beaucoup plus de progrès que la culture, et contribuent à l'accroissement de la population. Presque toute la lande rase est maintenant soulagée de ses eaux dormantes par des fossés d'écoulement, et si ce n'est pour la traversée des bas-fonds marécageux et des ruisseaux, on pourrait facilement se passer d'échasses. Les habitans de presque tous les villages ont cessé de boire cette eau rougeâtre et chargée de détritus qu'on obtient en brisant la couche d'alios; désormais ils vont chercher l'eau à une plus grande profondeur au moyen de puits à parois imperméables et garnis au fond de couches de sable argileux et de débris calcaires servant de filtre. La pellagre est combattue dans chaque commune par l'emploi des bains sulfureux. En outre des lois ont été votées pour autoriser l'assèchement partiel des étangs du littoral et le drainage complet des marais de Vendays. Le niveau de ces réservoirs, qu'alimentent presque uniquement les pluies de l'hiver et du printemps, change au moins deux fois par an. Pendant la saison des pluies, les étangs débordent sur les terrains bas qui s'étendent à l'orient; parfois la crue verticale approche de 1 mètre et la surface d'inondation s'accroît en largeur de 1 et même de 2 kilomètres. Les débris animaux et végétaux sont poussés par le vent d'ouest dans les anses les moins profondes;

mais dès que les chaleurs de l'été ont fait évaporer les eaux débordées, les couches d'alluvions organiques fermentent, se putréfient sous les ardeurs du soleil, et répandent leurs miasmes mortels dans l'atmosphère. Pour remédier à cet état de choses, les entrepreneurs du canal de déversement ont imaginé d'abaisser de près de 2 mètres le niveau moyen des grands étangs d'Hourtin et de La Canau, et d'assécher complétement les petits étangs ou *clas* déjà traversés par le déversoir marécageux qui va se jeter dans le bassin d'Arcachon. Une porte d'écluse construite à l'extrémité méridionale de l'étang de La Canau maintiendrait le niveau des nappes lacustres à une hauteur constante, et préviendrait à jamais le dégagement des miasmes paludéens. Le petit canal, auquel les ingénieurs comptent donner une largeur de 10 mètres, serait en outre pourvu de barrages qui permettraient aux bateaux de remonter du bassin d'Arcachon jusque dans l'étang d'Hourtin. Les travaux de canalisation sont commencés depuis plusieurs années; mais, soit esprit de routine, soit griefs sérieux, les paysans pauvres voient en général cette entreprise d'un assez mauvais œil. Ils prétendent, à tort ou à raison, que ces améliorations ne leur profitent aucunement, et qu'ils perdent en même temps et sans dédommagement réel leurs bruyères et leurs pêcheries. Quant aux fièvres endémiques, plusieurs en nient tout simplement l'existence, oubliant que le nom d'un de leurs villages, Le Porge, est synonyme de cimetière.

Bien que les transitions d'une industrie à l'autre soient toujours accompagnées de souffrances individuelles, on ne saurait nier cependant que la condition des landais ne se soit améliorée sous tous les rapports. Les convois du chemin de fer parcourent à grand bruit les déserts du Médoc et les mettent en communication avec le monde entier. Une autre voie ferrée va bientôt côtoyer la lande dans toute sa longueur, de Bordeaux à la pointe de Grave. Les principaux villages, naguère perdus dans la solitude, sont maintenant reliés par des grandes routes à Bordeaux et aux villes du Médoc. Les habitans ont été arrachés à la vie sauvage et participent au mouvement général de la société. La plupart des enfans vont à l'école; le journal et même les livres ont pénétré dans la forêt; le médecin a remplacé le sorcier pour le traitement des maladies. Le territoire français s'est enrichi de toute une province, qui sans aucun doute sera l'une des plus charmantes, grâce à ses dunes, à ses étangs, à ses vastes forêts. Et pour avoir été pacifique, pour n'avoir point coûté de sang, cette conquête des landes ne sera pas moins utile et sera plus durable que celle de bien des colonies lointaines achetées au prix de milliers de précieuses vies.

ÉLISÉE RECLUS.

UN

NATURALISTE

SOUS L'ÉQUATEUR

The Naturalist on the River Amazons, A record of Adventures, habits of animals, sketches of Brazilian and Indian life, and aspects of Nature under the Equator, during eleven years of travels, by Henry Walter Bates. London, John Murray, 1863, two vols.

La théorie de la « sélection naturelle » telle que Darwin a voulu l'établir préoccupait depuis quelques années deux naturalistes anglais, M. A. R. Wallace et M. H. W. Bates. Après force entretiens et force correspondances sur le problème de « l'origine de l'espèce, » ils se rencontrèrent à Londres pendant les premiers mois de l'année 1848 pour étudier ensemble dans les principales collections les animaux et les plantes de l'Amérique du Sud. Ils partirent ensuite au mois d'avril, ainsi qu'ils l'avaient projeté dès l'automne de 1847, pour aller explorer de concert les bords du fleuve des Amazones et de ses principaux affluens. Après deux années de courses en commun, les deux savans se séparèrent. M. Wallace, deux ans plus tard, quitta le théâtre de leurs recherches, et de retour en Angleterre s'empressa de publier le récit de son voyage (1). M. Bates resta sept années de plus; c'est donc le récit d'expéditions nombreuses continuées pendant onze ans qu'il publie aujourd'hui selon les conseils et avec l'approbation du professeur Darwin. Ce récit a pour nous le charme

(1) *Travels on the Amazons and Rio-Negro.*

d'une grande simplicité, d'une sincérité, d'une candeur incontestables. Le « j'étais là, telle chose m'advint, » de notre fabuliste, serait l'épigraphe naturelle d'un livre comme celui-ci. Pour le résumer fidèlement, pour en donner une exacte idée, tout préambule fastueux, tout effort de mise en scène seraient parfaitement déplacés. Nous nous contenterons donc d'une simple analyse, heureux si nous faisons partager à nos lecteurs le plaisir que nous avons éprouvé à parcourir les deux volumes de M. Bates, plus heureux encore si nous pouvions nous flatter d'appeler l'attention publique sur les patiens efforts d'un homme qui a donné au progrès scientifique les gages d'un zèle si éprouvé.

I.

Parti de Liverpool le 26 avril 1848 sur un petit bâtiment de commerce, M. Bates se trouvait un mois après, jour pour jour, devant Salinas. C'est là que prennent leurs pilotes les navires frétés pour Pará, l'unique port par lequel on pénètre dans les vastes régions qu'arrose le fleuve des Amazones. Salinas est un petit village jadis fondé par les missionnaires jésuites et situé à quelques milles à l'est de la rivière Pará. Cette rivière, à son embouchure, n'a pas moins de trente-six milles de large. Soixante-dix milles plus haut, c'est-à-dire à l'endroit où s'élève la ville qui en porte le nom, elle mesure encore vingt milles; mais là commence une série d'îlots qui, en face même de la cité, rétrécissent considérablement le lit de la rivière. Ce qui distingue le plus nettement la rivière Pará du fleuve des Amazones, c'est que dans la première les marées déterminent un flux remontant d'une grande puissance; dans le second au contraire, une énorme masse d'eaux troubles s'impose à tous les courans et descend constamment vers la mer. La couleur de l'eau diffère aussi : celle du Pará est d'un orangé brun légèrement enfumé, tandis que celle des Amazones offre une teinte d'ocre tirant sur le jaune. Enfin les forêts qui les bordent n'ont pas le même aspect. Les arbres qui couvrent les rives du Pará semblent, dans leur diversité infinie, sortir directement du sein des eaux, et la marge verte de la forêt se présente sous un aspect paisible et riant, tandis que le rivage des Amazones, fréquemment encombré de troncs abattus, a pour bordure d'immenses gazons aux larges feuilles. Cette différence est due en partie à la force et à la constance des courans qui, sur le fleuve principal, déchirent les berges, emportant vers la mer une ligne presque ininterrompue d'arbres morts et d'autres débris. Les embouchures combinées du Pará et des Amazones peuvent être regardées comme formant un immense delta dont les trois faces mesurent

à peu près cent quatre-vingts milles, et au milieu duquel se trouve l'île de Marajo, grande à peu de chose près comme la Sicile. Ces larges embouchures dégorgent un immense volume d'eau douce, formé par d'innombrables courans que les pluies tropicales alimentent en abondance, et qui ne se prête pas à l'invasion des estuaires par l'eau salée. Il arrive seulement parfois que, pendant les plus hautes marées de printemps, les eaux de la rivière Pará, dans le voisinage de la ville qui porte ce nom, prennent un léger goût saumâtre, et au contraire le long des côtes de la Guyane, c'est-à-dire à près de deux cents milles de l'embouchure des deux fleuves, on retrouve dans la mer des traces bien marquées et comme une teinte d'eau douce.

Les premières impressions d'un voyageur sont toujours les plus vives, et le spectacle qui s'offrit à M. Bates au moment de l'arrivée le frappa d'autant plus qu'il débarquait à l'aurore d'un jour de fête, où la population catholique de la ville de Pará s'apprêtait à célébrer je ne sais quelle solennité religieuse. Les cloches sonnaient, les fusées et les pétards éclataient de tous côtés. Dans les rues voisines du port, rues bordées de bâtimens à l'aspect sombre et monastique, circulaient des soldats oisifs et mal vêtus, ayant négligemment leurs fusils en travers de leurs bras, des prêtres en très grand nombre, des négresses portant en équilibre sur la tête des cruches d'argile rouge, des femmes indiennes à l'air mélancolique, ayant à cheval sur leurs hanches des enfans absolument nus. Plus loin, dans un quartier moins favorisé, le long d'une rue conduisant à la forêt vierge, les maisons n'avaient plus qu'un étage, les fenêtres n'étaient plus vitrées, et un léger auvent fait de lattes les protégeait seul contre l'invasion de la pluie; le sable, épais de plusieurs pouces, remplaçait le pavé. Devant les portes, des groupes nombreux prenaient l'air, groupes mêlés, où se retrouvaient toutes les nuances de la peau humaine, le blanc d'Europe, le noir d'Afrique, le rouge indien, mais plus fréquemment encore un mélange indécis de ces trois nuances. Çà et là, moins clair-semées qu'on ne l'aurait cru, de fort jolies femmes, aux yeux noirs pleins d'expression, à la chevelure luxuriante, mais mises avec une déplorable négligence, marchaient pieds nus ou traînaient de vieilles pantoufles, ce qui ne les empêchait pas d'étaler des boucles d'oreilles et des colliers d'une richesse extrême. Il y avait là un contraste qui semblait en harmonie avec l'aspect général du pays même, où ce qui frappe le plus au premier coup d'œil est le mélange d'une nature opulente et de l'oisive population qui traîne une existence misérable au milieu de tant de richesses. Les jardins de Pará, où fleurissent l'orange et le limon, où croissent les manguiers à la couronne sombre, où

les groupes de palmiers *assai* dressent à trente pieds du sol leurs frêles colonnes terminées par un léger panache de feuillage, où les minces lianes courent en festons, reliant le bananier superbe, et ses feuilles de velours longues de douze pieds, au *bromelia* hérissé de glaives et parfois de scies, — ces jardins, qui pourraient être les plus magnifiques du monde, sont abandonnés au désordre le plus complet. La barrière de bois qui devrait en défendre l'abord, renversée, éventrée par endroits, laisse entrer et sortir librement les pourceaux errans, les chèvres vagabondes, les essaims de volailles mal nourries. L'homme semble las de lutter contre la végétation puissante qui le déborde et l'envahit. Il se refuse à ce combat inégal, et il faut toute la rigueur des règlemens municipaux pour le contraindre à nettoyer chaque mois, chaque jour pour ainsi dire, le coin de terrain que viennent obstinément lui disputer les plantes parasites, sans cesse renaissantes malgré ses efforts.

Pará au surplus, lorsque M. Bates y arriva, c'est-à-dire en 1848, se remettait à peine de la tourmente révolutionnaire qui s'y était déchaînée dix ou douze ans auparavant, grâce à l'animosité de la population indigène contre les commerçans venus du Portugal. Cette haine subsistait encore, et la confiance n'était pas complétement rétablie; les marchands, les trafiquans portugais, n'avaient pas encore osé reprendre possession de leurs *roçinhas*, de ces belles villas enfouies autour de la cité sous de magnifiques ombrages. Sur les champs jadis cultivés, et laissés en friche depuis une dizaine d'années, la forêt primitive reprenait ses droits. Des rues entières, bordées de maisons à l'italienne, étaient évidemment désertes, et par les murs crevassés des hôtels en ruine, de jeunes arbres empiétaient insolemment sur la voie publique. Le commerce pourtant commençait à revivre, et onze ans plus tard, lorsque M. Bates quitta le Brésil, Pará était redevenue florissante, bien qu'en 1853 on eût séparé en deux l'immense province dont elle était le chef-lieu, et bien que la réputation de salubrité dont elle jouissait eût été fort ébranlée en 1850 par la fièvre jaune et en 1855 par le choléra, qui, inconnus jusqu'alors, décimèrent cruellement la population des Amazones.

Cette révolte de 1835, couronnement d'une lutte acharnée qui durait depuis 1823 entre le parti révolutionnaire indigène et l'élément portugais conservateur, fut motivée, comme l'avait été précédemment plus d'une émeute, par la faveur exceptionnelle que le gouvernement de Rio-Janeiro accordait ou était censé accorder aux émigrans du Portugal. Cette fois la province de Pará se souleva tout entière. Le début de l'insurrection fut l'assassinat du président et des principales autorités. L'énergie de la résistance poussa les insurgés à réclamer le concours de la race métisse et même celui de

la population indienne. Ce ne furent plus dès lors les Portugais seuls, mais bien les « francs-maçons, » c'est-à-dire la grande majorité des habitans mâles de race blanche, qui furent menacés d'abord, puis décidément vaincus. Après leur défaite, le parti indigène essaya de constituer un gouvernement séparé. Au bout de six mois cependant, las de leurs vains efforts, les rebelles acceptèrent un président nouveau que Rio-Janeiro avait envoyé. Celui-ci, par malheur, jugea indispensable, pour la sécurité de l'avenir, de frapper l'insurrection dans la personne de son principal promoteur. L'arrestation de Vinagre, idole de la populace, devint le signal d'une nouvelle révolte plus terrible que la première. Une multitude d'hommes de couleur, à demi sauvages, se rassembla secrètement dans les criques boisées qui se trouvent au-dessus de Pará, et au jour dit, après que le frère de Vinagre eut vainement sommé le président, à trois reprises différentes, de mettre en liberté le champion de la cause populaire, une foule furieuse déborda sur la ville par toutes les sombres issues de la forêt qui l'enveloppe. Neuf jours entiers, on se battit dans les rues, les autorités légales soutenant la résistance avec l'aide de trois vaisseaux de guerre qui, embossés dans le port, représentaient respectivement la France, l'Angleterre et le Portugal. En fin de compte néanmoins les représentans du pouvoir central furent obligés de se retirer, avec tous les amis de la paix et de l'ordre, sur une île peu éloignée de la cité, qui demeura, ainsi que la province, livrée à une complète anarchie. Les gens de couleur, emportés par la victoire, proclamèrent le massacre de tous les blancs à l'exception des résidans français, anglais et américains. Le principe semblait devoir être appliqué avec tant de rigueur que les promoteurs de la rébellion, après avoir soulevé cette haine de races, se virent eux-mêmes forcés de s'y soustraire. A l'intérieur cependant, les soutiens du pouvoir légal, aidés, il faut le dire, par des tribus entières de race indienne et par un grand nombre de nègres et de mulâtres imbus de principes meilleurs, se concentrèrent dans certaines positions fortifiées et s'y maintinrent jusqu'en 1836, où après dix mois d'anarchie la capitale et les grandes villes de l'intérieur furent reprises par des forces militaires qu'on avait envoyées de Rio-Janeiro. La sécurité ne tarda pas à renaître après qu'on eut emprisonné ou transporté les principaux perturbateurs de la paix publique, et accordé à la masse des révoltés toutes les sûretés d'une amnistie pleine et entière. Par elle-même en effet, la population des Amazones est plus simple, plus paisible, de mœurs plus douces que celle des provinces brésiliennes situées au sud. Les meurtres fréquens qui ont donné à ces dernières une si détestable réputation sont presque inconnus à Pará; il faut dire, par compensation, que

les Brésiliens du sud montrent un esprit plus énergique et des penchans plus industrieux que ceux du nord. Ceux-ci se contentent d'une nourriture que les mendians anglais trouveraient insuffisante. La plus grande partie de leur existence est consacrée à jouir de l'oisiveté voluptueuse que leur fait ce magnifique climat et aux fêtes gratuites que leur prodiguent à l'envi les agens du gouvernement et les citoyens les plus riches, ces derniers dans des vues électorales. En effet, le président de la province, investi de toute l'autorité civile, et parfois aussi, mais exceptionnellement, des pouvoirs militaires, est nommé, avec le chef de la police et les juges, par le gouvernement central de Rio-Janeiro; mais les affaires municipales et provinciales sont réglées par une assemblée populaire. Toute ville, toute bourgade possède aussi son conseil municipal, et dans les districts où la population est trop dispersée, trop peu nombreuse pour le fonctionnement des tribunaux réguliers, les habitans choisissent tous les quatre ans un juge de paix qui décide sommairement et en dernier ressort de tous les menus litiges soulevés entre voisins.

Ainsi qu'il arrive dans les pays où l'élection est remise aux mains du plus grand nombre, la nécessité d'instruire le peuple s'est impérieusement fait sentir. Il n'est pas de village dans cette région lointaine qui ne possède son école primaire, dont l'instituteur reçoit de l'état le même traitement que les prêtres, c'est-à-dire environ 1,800 francs. Outre ces écoles populaires, il existe à Pará une sorte d'université où la plupart des grands planteurs et trafiquans de l'intérieur font compléter l'éducation classique de leurs enfans. Tous les quatre ans, la province élit ses représentans pour les deux chambres du parlement impérial. La plus chétive propriété donne droit au vote, ce qui rend le suffrage à peu près universel. Le jury fonctionne en ce pays comme en Angleterre, à peu près sous les mêmes conditions d'aptitude, et les jurés sont pris parmi les possesseurs d'immeubles, sans acception de race ou de couleur. Le négociant blanc, le laboureur nègre, le *mameluco* (1), le mulâtre et l'Indien siégent ensemble côte à côte sur le même banc, ce qui ne laisse pas de causer quelque surprise à l'Européen nouvellement débarqué. La constitution politique du Brésil paraît, en somme,

(1) Le *mameluco* est le sang mêlé de race blanche et de race indienne. Le sang blanc et le sang noir donnent le *mulâtre*. Le sang nègre et le sang indien donnent le *cafuzo*. Le croisement du *cafuzo* et de l'Indien donne le *curriboco;* celui du *cafuzo* et du nègre donne le *xibaro*. Comme il règne un certain vague dans la nuance des diverses couleurs obtenues par tous ces mélanges, ces différens noms ne s'appliquent que par approximation. Le mot *creolo* ne désigne que les nègres nés dans le pays. L'Indien civilisé s'appelle *tapuyo* ou *caboclo*.

combiner de la manière la plus heureuse les principes de la centralisation et du *self-government* local. Pour conduire la nation qu'il régit à une grande prospérité, ce régime n'exige qu'un certain degré d'intelligence et de moralité auquel rien n'empêche les Brésiliens de parvenir.

Le séjour du naturaliste anglais sur les bords du Pará et du fleuve des Amazones pourrait se diviser en trois époques. Pendant la première, qui comprend les années 1848-1849, il rayonna autour de Pará, d'abord sur la rivière des Tocantins, dont il remonta le cours jusqu'aux cataractes des Guaribas, puis le long de la côte sud-orientale de la grande île de Marajo, en face de laquelle il s'arrêta pour visiter Caripì, et enfin à Cametá, ville de quelque importance, située sur la rive gauche des Tocantins. La seconde période, dans laquelle nous comprenons un voyage préliminaire vers Obydos et jusqu'à la *barra* du Rio-Negro, c'est-à-dire le point où ce dernier fleuve se jette dans celui des Amazones, embrasse tout le temps de sa résidence à Santarem; c'est alors qu'il fit un voyage d'exploration en remontant la rivière des Tapajos. La troisième enfin (quatre ans et demi) est celle où, prenant pour quartier-général la petite ville d'Éga, il remonta cette portion supérieure du fleuve des Amazones qui porte le nom de Solimoëns. Il arriva dans cette direction jusqu'à Tabatinga, c'est-à-dire fort près du point où le Brésil confine au Pérou. Les contrées qu'il traversa pendant cette dernière partie de ses longues excursions sont à peu près inconnues, et portées comme telles sur les meilleures cartes de géographie. Il fallut au savant voyageur tout l'enthousiasme, tout le dévouement que communique aux âmes d'élite la soif des conquêtes civilisatrices, pour lui faire supporter les privations, les dangers et les ennuis d'un séjour aussi long dans ces régions presque inexplorées. Il en a été récompensé par l'acquisition d'un véritable trésor zoologique dans lequel figuraient huit mille espèces non encore décrites (1). Quel

(1) Voici l'énumération approximative que M. Bates donne des espèces qu'il a pu réunir dans les diverses classes d'animaux : mammifères, 52; — oiseaux, 360; — reptiles, 140; — poissons, 120; — insectes, 14,000; — mollusques, 35; — zoophytes, 5. — Total, 14,712. « A l'heure qu'il est, poursuit-il avec un orgueil légitime, nombre de savans en Europe sont occupés à les décrire. Les mammifères nouveaux, en bien petit nombre, ont été dénommés par le docteur Gray, les oiseaux par le docteur Sclater, les zoophytes par le docteur Browerbank; enfin les nouveautés bien plus nombreuses que j'ai rapportées en fait de reptiles et de poissons font l'objet d'une publication qui se poursuit sous le contrôle du docteur Günther. » Le sort des collections considérables formées par M. Bates doit malheureusement laisser un regret aux naturalistes : c'est qu'aucun assortiment complet des espèces appartenant à chaque genre n'ait été conservé quelque part. Le *British Museum* lui-même ne possède pas la moitié du nombre total des espèces recueillies. On ne pourra donc pas étudier d'ensemble certains groupes

naturaliste digne de ce nom n'achèterait un pareil résultat au prix de sacrifices encore plus grands?

Sans insister sur l'intérêt spécial qui s'attache aux découvertes de M. Bates, il est aisé de montrer par quelques exemples que les phénomènes dont il nous entretient parlent à l'imagination de tout homme, savant ou non, pour qui la nature n'est pas un livre absolument fermé. De plus, il y a dans ces souvenirs d'un voyage scientifique sous l'Équateur tout un ordre d'études, de remarques si l'on veut, qui sont celles d'un simple voyageur, et portent non sur telle espèce de singes, telle espèce de fourmis, tel sous-genre de lézards ou de scarabées, mais sur l'aspect général des lieux que le naturaliste a visités, le caractère, les idées, les mœurs des hommes civilisés ou sauvages avec lesquels il s'est trouvé en contact. Soit qu'il nous peigne son étonnement en face de cette nature tapageuse, assourdissante, de ce bruissement perpétuel que les cigales, les grillons, les sauterelles, les grenouilles d'arbre et de marais font retentir aux environs de Pará, soit qu'une fois entré sous la forêt primitive, il en dépeigne l'horreur secrète et silencieuse, il éveille des impressions, il parle à des sympathies que chacun de nous retrouve au fond de son cœur, et qui, pour ceux qui n'ont pas vécu sous le ciel des tropiques, semblent un ressouvenir de quelque existence antérieure. Écoutez plutôt cette page éloquente.

« Les livres de voyage nous parlent souvent du silence et de l'obscurité des forêts brésiliennes. Ce sont là des réalités dont l'impression devient plus profonde à mesure qu'on se familiarise avec elles. Sous ces arbres immenses, et qu'on croirait peuplés d'animaux innombrables, il n'y a ni mouvement ni bruits de vie : nous ne voyons pas le singe bondir d'une branche à l'autre, nous n'entendons pas ses glapissemens railleurs. Ni tapirs, ni jaguars ne traversent le sentier que nous suivons; les oiseaux aussi semblent être excessivement rares; çà et là, tout au plus, la note prolongée et plaintive que pousse l'espèce de perdrix nommée *inambù*, ou bien encore, dans les creux de terrain, au bord des ruisseaux, la voix bruyante d'un autre oiseau qui, marchant toujours par couples et ne quittant guère la cime des arbres, signale à son compagnon la route qu'il veut prendre. Un autre solitaire ailé chante, sur le ton le plus doux et le plus mélancolique, un air composé de quelques notes commençant très haut, et arrivant aux notes basses par dégradations harmoniques; celui-ci est probablement une espèce de gazouilleur du genre *trichas*.

« Par le fait, ce furent là mes impressions premières, que j'ai dû modifier plus tard. Soit dans les forêts que j'explorais au début, soit dans celles qu'il m'a été donné de parcourir ensuite, il existe une fort grande variété

caractérisant la faune d'un pays qui ne sera peut-être pas exploré de nos jours au même point de vue.

de mammifères, d'oiseaux et de reptiles; mais d'une part ils sont répandus sur de très vastes espaces, et de l'autre ils redoutent excessivement l'approche de l'homme. On n'entend donc, comme je le disais, que de rares chants d'oiseaux, et ces chants ont un caractère pensif et mystérieux qui rend plus intense le sentiment de la solitude, bien loin de réveiller des idées de vie et de gaîté. Parfois, au milieu de cette immobilité muette, un hurlement, un cri soudain viendra ébranler vos nerfs : il provient de quelque frugivore sans défense sur lequel s'est abattu un chat-tigre, ou que le boa constrictor a saisi dans ses enroulemens furtifs. Le matin et le soir, mais seulement alors, les singes hurleurs font un bruit désagréable, effrayant, qui ne laisse de repos ni à l'oreille, ni à l'esprit, et qui décuple le sentiment de cette inhospitalité sauvage dont l'aspect général de la forêt éveille l'idée : souvent, même aux heures calmes de midi, un craquement soudain traverse le silence de ces lieux déserts, alors que quelque énorme rameau ou quelque arbre entier tombe pesamment sur le sol; mais, outre ces bruits divers, il en est qu'on ne s'explique pas, et dont les indigènes eux-mêmes ne peuvent se rendre compte. On dirait parfois le rebondissement sonore d'une barre de fer contre la dure écorce de quelque arbre miné au dedans, ou bien un cri perçant déchire l'air. Ces sons étranges ne se renouvellent pas, et le silence profond qui leur succède accroît encore le malaise dans lequel ils jettent le voyageur. Pour les naturels, c'est toujours le *Curupíra,* l'homme sauvage ou l'esprit de la forêt, de qui proviennent ces perturbations inexplicables. Les mythes en effet ne sont que les théories grossières dont l'humanité se sert, la science étant née à peine, pour se rendre compte des phénomènes de la nature. Le Curupíra est un être mystérieux dont les attributs sont fort incertains, car ils varient selon la localité. On le décrit parfois comme une espèce d'orang-outang couvert d'une longue toison touffue, et qui habite l'intérieur des arbres. Selon d'autres versions, il a les pieds fourchus et la face d'un rouge vif. Pourvu d'une femme et d'enfans, il descend dans les *roças* pour voler du manioc. J'ai eu à mon service un jeune mameluco dont la tête était farcie des légendes et des superstitions nationales. Une fois dans la forêt, il ne me quittait plus d'une semelle. Je ne pouvais obtenir à aucun prix qu'il voulût bien s'écarter, et si nous venions à entendre quelque bruit comme celui dont je viens de parler, il tremblait littéralement des pieds à la tête, se jetant à plat ventre derrière moi et me priant instamment de m'en revenir. Il ne fut un peu rassuré qu'après avoir composé lui-même un charme qui devait nous protéger contre le Curupíra. L'opération d'ailleurs fut des plus simples : il prit une feuille de palmier toute fraîche, la plia sur elle-même, et en forma un anneau qu'il suspendit à une branche étendue sur le sentier que nous suivions... »

Voici encore un de ces passages, vivement accentués, où le savant s'efface pour faire place à l'homme, et où le langage de ce dernier reste imprégné des émotions dont il cherche à fixer le souvenir. Le voyageur raconte son excursion sur la rivière des Tocantins, un des grands affluens que le fleuve des Amazones reçoit dans son

cours inférieur. Il est à bord d'un petit schooner marchand de 30 tonneaux, conduit par deux jeunes mamelucos : le *cabo* (capitaine) Manoël, le pilote Juan Mendez, tous deux amis intimes et couchant familièrement sur le même hamac suspendu entre les mâts. Mendez, beau garçon et bon vivant, durant ces longues heures de nuit où le navire est à l'ancre, attendant la marée, égaie l'équipage et les passagers par des chansons exécutées avec accompagnement de *viola* (guitare à cordes de métal). Un soir, il se met à improviser au milieu des matelots étendus sur le pont et tout prêts à reprendre en chœur les refrains de ses couplets satiriques.

« Quelques-uns de ces couplets se rapportaient à moi (nous dit M. Bates), et racontaient comment j'étais venu « d'Ingalaterra » pour écorcher des singes, empailler des oiseaux et attraper des insectes, — ce dernier aspect de mon métier prêtant surtout à d'interminables moqueries. De là il passa aux partis politiques de Caméta (1), et comme ses auditeurs, tous Camétains, saisissaient à merveille ses plus lointaines allusions, c'étaient à chaque instant des éclats de rire convulsifs, des gens qui se roulaient sur le pont dans un véritable transport de folle gaîté... Les bateliers des Amazones ont ainsi une foule de chansons et de chœurs avec lesquels ils charment la monotonie de leurs longues navigations, et qui se répètent de tous côtés dans l'intérieur du pays. Ces chœurs consistent, pour la plupart, en un simple refrain, reproduit presque à satiété, qu'ils chantent ordinairement à l'unisson, mais quelquefois avec une intention, un essai d'accords harmoniques. Il y a dans ces accens je ne sais quoi de triste et d'égaré qui s'adapte merveilleusement à cette existence spéciale et qu'elle leur a sans doute donné : — nous y retrouvons en quelque sorte l'écho des hautes berges, les ténèbres infinies de la forêt, la solennité des nuits, la désolation de ces vastes eaux orageuses et de leurs rivages déchirés. Il ne serait pas aisé d'éclaircir s'ils ont été inventés par les Indiens, ou si les Portugais les ont apportés, ces derniers, — j'entends ceux des basses classes, — ayant si bien assimilé leurs usages à ceux des aborigènes, qu'une véritable confusion s'en est suivie. L'un des plus connus parmi ces chœurs est très agreste et d'un grand effet. Il a pour refrain le mot *maï, maï* (mère, mère!), avec un long traînement de voix sur la seconde syllabe. Ses couplets varient d'ailleurs presque à volonté. Le bel esprit du bord lance la première strophe, improvisant à mesure, et les autres matelots reprennent en chœur. Il s'agit presque toujours des rares incidens qui marquent leur vie sur l'eau, des chances du voyage, des écueils, du vent, de l'espace qu'on aura franchi quand l'heure de dormir sera venue. La sonorité des noms de lieu dans la langue du pays, — Goajurà, Tucumandúba, — vient ajouter au charme de cette poésie sauvage. Parfois, ils font intervenir aussi les étoiles :

(1) Ville de cinq à six mille âmes sur la rivière des Tocantins, visitée à deux reprises différentes par M. Bates.

A lua esta sahindo,
Maï! maï!
A lua esta sahindo,
Maï! maï!
As sete estrellas estao chorando,
Maï! maï!
Por s'acharem desamparadas,
Maï! maï (1)!

Sur les dix heures, je m'endormis; mais vers quatre heures du matin Juan Mendez m'éveilla pour me donner le plaisir de voir le petit schooner sillonner la vague en fuyant devant une forte brise. La nuit était d'une transparence admirable. Il faisait presque froid. La lune se découpait nettement sur le ciel, d'un sombre azur, et un large feston d'écume devançait la proue enfouie dans l'eau qui lui livrait passage en frémissant. Les hommes de l'équipage avaient allumé du feu sur le pont pour se fabriquer une espèce de thé avec une herbe acide (*erva cidreira*) dont ils avaient fait ample provision à leur dernier débarquement, et les flammes montaient gaîment vers le ciel. C'est dans de tels momens qu'on goûte le mieux la volupté d'une navigation sur les Amazones, et on ne s'étonne plus alors de l'espèce de passion que témoignent une foule de gens, — étrangers aussi bien qu'indigènes, — pour cette existence errante et hasardeuse. »

Caméta, — la ville où M. Bates débarqua dans le courant de cette même matinée, — est le chef-lieu d'un vaste district qui compte vingt mille habitans à peine, et qui n'en est pas moins le plus peuplé de la province de Pará. Ville et district ont conservé, légèrement altéré toutefois, le nom des Camutas, la plus considérable des tribus indiennes qui occupaient la rive orientale des Tocantins à l'époque où y arrivèrent les premiers colons portugais. Les Camutas étaient une race supérieure, déjà fixée au sol, adonnée à l'agriculture, et qui reçut à bras ouverts les émigrans blancs attirés par la fertilité, la beauté, la salubrité du pays qu'elle habitait. Presque tous les nouveau-venus étaient du sexe mâle, la plupart jeunes encore. Les Indiennes, outre leurs attraits personnels, avaient toutes les qualités qui assurent le bonheur d'une famille. Le mélange des deux races fut bientôt complet. Plus tard se fit l'immixtion du sang nègre, due à l'esclavage, qui s'est longtemps perpétué dans les institutions brésiliennes. Tous ces faits ont constitué à Caméta une population généralement hybride, au sein de laquelle on distingue à peine quelques blancs, presque tous Portugais, et deux ou trois familles brésiliennes, provenant d'ancêtres européens. Elle est renommée dans toute la province pour sa persévérante énergie et son

(1) « La lune se lève, — mère! mère! — Les sept étoiles (les pléiades) vont pleurant, — mère! mère! — de se trouver abandonnées, — mère! mère! »

habileté commerciale, aussi prouvée que celle des Portugais eux-mêmes. En 1835-36, tandis que les blancs de Pará pliaient sous le joug des révolutionnaires et de leurs sauvages alliés, les mamelucos de Caméta, se donnant pour chef un intrépide curé nommé Prudencio, s'armèrent sous sa direction, fortifièrent leur petite ville, et repoussèrent les forces considérables que les insurgés avaient envoyées pour les réduire. Ils tirent quelque orgueil de ce souvenir, et en général de la réputation qu'ils ont acquise. Elle démontre effectivement que le mélange du sang indien et du sang blanc n'est pas une cause d'inévitable dégénérescence.

Le cafier, l'oranger, le cacaotier, abondent en ces contrées, dont la gomme élastique, le cacao et les noix du Brésil alimentent principalement le commerce d'exportation. Une assez grande insouciance prévaut néanmoins dans les soins donnés à ces produits du sol, et le bas prix des plantations, conséquence directe de leur mauvais rendement, atteste la condition misérable de l'agriculture locale. Un cacaotier bien entretenu peut donner annuellement jusqu'à une *arroba* ou trente-deux livres de noix, et près de Santarem on calcule encore une moyenne de sept cents arrobas pour dix mille plants; mais à Caméta et ailleurs, faute de soins, la récolte n'atteint parfois qu'un centième de ce produit, et dans les districts où les choses se passent ainsi, on vend le *cacaoal* sur le pied de 40 *reis* ou environ dix centimes l'arbre (y compris le sol qui l'alimente). A ce taux, on aurait une lieue carrée de terres plantées et en pleine valeur pour quelque chose comme 1,000 ou 1,200 francs. Le prix de vente du cacao varie beaucoup. La moyenne, selon M. Bates, serait d'environ 3,500 *reis*, à peu près 10 francs l'*arroba*.

« L'entretien d'une plantation ne demande que très peu de mains. L'arbre donne trois récoltes par an, savoir aux mois de mars, juin et septembre; mais celle de juin manque fréquemment, et les deux autres sont très précaires. Dans l'intervalle des récoltes, les plantations doivent être sarclées. La grande difficulté consiste à garantir les arbres des plantes grimpantes et des épiphytes, surtout des parasites du groupe des *loranthacées*, c'est-à-dire de la même famille à laquelle appartient notre gui, et qu'on appelle ici *pès de passarinho* ou « pied-de-petit-oiseau, » leurs jolies fleurs orangées et rouges rappelant par leur forme et leur disposition les trois doigts de l'animal ailé. Le fruit une fois mûr, les voisins s'arrangent pour venir s'aider mutuellement à faire la moisson, et chaque famille arrive ainsi, sans recourir au travail servile, à tirer parti de la petite plantation (1).

(1) Cet usage consacré, qui rappelle la coutume de « l'abeille » dans les *backwood-settlements* de l'Amérique du Nord, produit des réunions qui portent le nom de *pucherum*. C'est une occasion de fête en même temps que de travail. Ses invitations une fois lancées, la famille prépare une grande quantité de boisson fermentée, produit de

Il m'a toujours semblé que la culture du cacaotier se prêtait admirablement aux habitudes et à la constitution des émigrans européens. Tout le labeur s'accomplit à l'ombre. Il faut ajouter pourtant que les résultats en seraient mesquins, si on n'arrivait pas à élever l'arbre et à en préparer les produits par des procédés plus perfectionnés que ceux dont on se sert ici. Le fruit, de forme oblongue, mesure de six à huit pouces. Les graines sont enveloppées dans une masse de pulpe blanche, qui, mêlée à l'eau, donne une délicieuse limonade, et, bouillon graduellement réduit, une gelée excellente. »

L'imperfection du travail agricole dans ces pays si incomplétement civilisés pourrait à certains égards s'expliquer par l'insuffisance du régime alimentaire. Le climat de la vallée des Amazones, climat épuisant, réclamerait une nourriture aussi réparatrice que celle dont on use au nord de l'Europe. Le voyageur anglais ne tarda pas à s'en convaincre par lui-même, et, après avoir vainement essayé de se sustenter exclusivement avec des légumes et des fruits, — ne pouvant s'habituer d'ailleurs au poisson salé, qui joue un si grand rôle dans la nourriture des Brésiliens, — il dut, en bien des circonstances, interrompre ses excursions purement scientifiques et pêcher ou chasser pour ne pas mourir de faim. Cette nécessité le mit en rapport, au mois de janvier 1849, avec le *senhor* Raimondo, Indien civilisé, charpentier de son état, domicilié avec sa famille sur les bords du Murucupi. Quoique très industrieux, il semblait très pauvre, et c'est, paraît-il, la condition de presque tous ses voisins. Ils ont cependant des plantations considérables, soit en manioc, soit en maïs, sans parler de petits lots de terre où ils cultivent le cotonnier, le café, la canne à sucre. Le sol est très fertile; ils n'ont aucun prix de location à payer; aucun impôt ne les grève; enfin, à vingt milles de là, le marché de Pará leur est ouvert, avec lequel ils communiquent aisément grâce à la rivière, et où ils peuvent écouler le surplus de leur production. Leur pauvreté donc pourrait sembler inexplicable. Elle a deux causes principales, selon M. Bates. La première est une façon d'envisager la propriété qui touche de fort près à l'idée communiste. Les gens de campagne, Indiens ou *mamelucos*, paraissent en effet sous le coup de cette idée fixe que leur voisin ne saurait avoir droit à plus de bien-être qu'ils n'en ont eux-mêmes. Si quelqu'un d'entre eux vient à manquer soit de nourriture, soit d'un outil quelconque, ou d'un canot par

pains de manioc imbibés d'eau, et qui porte le nom de *taroba*. On y ajoute une espèce de potage fait avec la *manicueira*, espèce de manioc doux, aux racines oblongues et juteuses, qui deviennent très sucrées après avoir été gardées quelques jours. C'est là tout le régal offert aux travailleurs invités. L'ouvrage se fait tant bien que mal, et le soir tout le monde est à peu près gris.

exemple, il le demande sans scrupule, tantôt en pur don, tantôt à titre de prêt, et il n'est pas admis qu'on doive refuser le service ainsi réclamé. Aucune famille dès lors ne se sent poussée à faire effort pour s'enrichir, s'élever au-dessus du niveau commun, car il y a toujours un certain nombre de paresseux disposés à se prévaloir de cette bonne volonté du voisin pour vivre littéralement à ses dépens.

L'autre raison, qui touche de près, on va le voir, à un problème des plus curieux, c'est que les colons ne peuvent absolument compter, pour se procurer une nourriture animale, que sur les produits incertains et précaires de la chasse et de la pêche. Les jeunes et les robustes, capables de pêcher ou de chasser, ne sont pas nombreux. Le charpentier Raimondo par exemple, le compagnon de chasse de M. Bates, était réduit, comme presque tous ses pareils, à laisser là tous les quatre ou cinq jours sa besogne régulière pour consacrer soit une journée, soit une nuit tout entière, à se procurer un peu de poisson ou de gibier. Pourquoi dans de pareilles conditions ces malheureux ne s'avisent-ils pas qu'ils pourraient s'approvisionner régulièrement de viande en élevant du bétail, des moutons, des porcs, faciles à nourrir avec le produit de leurs cultures? M. Bates affirme que ceci tient à un vice fondamental, héréditairement transmis aux hommes de la génération actuelle par leurs ancêtres indiens. Les aborigènes du Brésil n'ont jamais connu la domestication des animaux, et telle est l'organisation inflexible du peau-rouge, — inflexibilité trop souvent communiquée aux métis chez lesquels se retrouve le sang indien, — que ni l'un, ni les autres ne semblent pouvoir adopter cette habitude, bien que se montrant à d'autres égards susceptibles de civilisation. Maintenant faut-il attribuer ceci à ce qu'il n'existe pas dans les pays sud-américains d'animaux qu'on puisse réduire à la domesticité? En d'autres termes, l'absence d'animaux domestiques est-elle un effet ou une cause des dispositions naturelles à l'homme sous ce climat particulier? Les deux thèses peuvent se soutenir avec une certaine vraisemblance. Nul doute, en effet, que la présence ou l'absence, dans un pays quelconque, d'animaux domesticables n'exerce une très grande influence sur le caractère et la culture des races qui l'habitent. Les Indiens de l'Amérique du Nord, plus particulièrement ceux de la Floride, offraient beaucoup d'analogies, soit par les dispositions naturelles, soit par la condition sociale, avec ceux de la région des Amazones, et ils étaient condamnés comme ceux-ci, — peut-être en vertu des mêmes causes, — à vivre des produits de la chasse ou de la pêche. Les Indiens du Pérou en revanche, dont le sol plus favorisé avait donné naissance au *llama*, s'étaient vus capables d'atteindre à un

haut degré de civilisation, considérablement assistés en ceci par cet inestimable animal, qui leur servait de bête de somme, les habillait de sa laine, les nourrissait enfin de son lait et de sa chair.

Dans les plaines de l'Amérique tropicale, il n'existe pas d'animaux qu'on puisse comparer au bœuf, au cheval, au mouton, au porc. Ce dernier y est représenté par deux espèces sauvages, mais qui, au dire de M. Bates, n'ont pas de rapports étroits avec le pourceau domestique d'Europe. Quant aux trois autres, dont le concours a si puissamment secondé les premiers progrès de la civilisation en Asie et en Europe, ils sont absolument inconnus. Ce n'est pas que la région des Amazones manque absolument d'animaux qu'on pourrait apprivoiser et dont la chair est mangeable. Le *tapir*, le *paca*, le *cutia*, les dindons dits *currassows* (1), sont fréquemment élevés dans les maisons et s'apprivoisent aussi complétement que les animaux de l'ancien monde; mais ils ne servent à rien, faute de se reproduire dans l'état de captivité. Tout le tort dans cette affaire est-il du côté des naturels? On peut en douter en les voyant faire cas de la volaille ordinaire, importation européenne adoptée par tous, même par les tribus qui vivent à l'écart de l'homme blanc au sein des solitudes les plus reculées. Il faut convenir encore cependant qu'on élève la volaille avec trop peu de soins, et que la multiplication s'en opère avec beaucoup de lenteur dans le pays dont nous parlons. Il reste donc certain que l'entretien des animaux à l'état domestique ne se trouve que médiocrement compatible avec les habitudes les plus invétérées des Indiens. Cette inaptitude caractéristique pour la domestication des animaux explique-t-elle suffisamment que ceux du Brésil soient inférieurs à ceux de l'ancien monde par rapport à la faculté de se reproduire en captivité? Sans répondre catégoriquement à cette question, M. Bates hasarde une autre hypothèse. Il explique l'infériorité dont nous parlons, « sans se charger d'en découvrir exactement les causes, » par ce qu'il appelle « la domination de la forêt primitive » dans les contrées où elle a tout envahi :

« Les ethnologistes (dit-il) ont établi récemment que, partout où les bois couvrent la surface d'un pays, les races aborigènes ne peuvent faire aucun progrès dans la civilisation. Le même résultat, pourrait-on ajouter, se produit dans ces vastes plaines nues, dont aucune végétation arborescente ne vient rompre la monotonie. Les animaux qui se sont rendus si utiles à l'enfance de la civilisation humaine sont ceux qui erraient à l'origine dans des

(1) Chez les Indiens, on rencontre à chaque instant des *currassows*, et entre autres une belle espèce de ces oiseaux (*mitu tuberosa*) qui devient familière à ce point de suivre les enfans partout où ils vont; mais dès qu'elle cesse d'être libre, cette espèce ne se propage plus.

contrées d'une étendue médiocre et modérément boisées. Le simple fait qu'il existe dans la forêt primitive une infinité de fruits délicieux à l'état sauvage, fruits que les Indiens n'ont jamais songé à cultiver, prouverait, contrairement à ce système ethnologique, que leur stupidité native, plutôt encore que le manque de ressources matérielles, les a privés de ces énergiques moyens de civilisation. Il existe une sorte de riz qui pousse de lui-même sur les bords de presque tous les affluens des Amazones, et que les Indiens ne se sont jamais appliqués à cultiver pour leur usage, bien qu'ils aient adopté la plante congénère introduite chez eux par les Européens. »

II.

Ces questions si délicates, que nous nous contentons d'indiquer sans chercher à les résoudre, donnent un certain prix aux observations de M. Bates sur les mœurs et le naturel des peuplades sauvages avec lesquelles ses excursions l'ont mis en contact. Toutes appartenaient probablement à la grande nation Tupí ou Tupinamba, qui fut chassée au XVIe siècle, par les premiers colons portugais, de la partie des côtes qui avoisinent Pernambuco. Maintenant on ne retrouve presque plus de traces des Tupís aborigènes, et leur dispersion a produit des hordes ou tribus diverses qui diffèrent de langage, de mœurs, et se montrent parfois très hostiles les unes aux autres. Ce sont les Mundurúcus, les Múras, les Mauhès, les Passès, qui fournissent toutes, par échantillons, à la population des divers municipes amazoniens, quelques familles à demi civilisées.

Les plus redoutables sont les Múras, qui résident, avec les Araras et les Parentintins, vers le bas de la rivière Madeïra (1). On les dit généralement paresseux, voleurs, infidèles à leur parole, féroces même au besoin. Ils ont pour les habitudes régulières, le travail à heures fixes et le service des blancs, une répugnance plus grande qu'aucune autre classe d'Indiens. Tous ces défauts cependant ne sont que l'exagération des instincts naturels à l'homme rouge du Brésil, et ne prouvent nullement que les Múras aient une autre origine que les tribus agricoles provenant de la nation Tupí. C'est un rejeton dégradé du même rameau, dégradé, selon M. Bates, par un long séjour dans ces forêts inondées qui portent le nom de « terres Ygapó. » Ce séjour a condamné les Múras à mener la vie de pêcheurs nomades, étrangers à l'agriculture et à tous les autres arts pratiqués par leurs voisins. Ils ne construisent pas d'habitations solides et fixes, mais vivent par familles ou petites hordes sé-

(1) La rivière Madeïra, qui entoure un des côtés de l'île Tupinambarana, se jette dans le fleuve des Amazones bien au-dessus de la rivière Tapajos, et un peu au-dessous du Rio-Negro.

parées, errant de place en place, sur la marge des rivières et des lacs, où le poisson et les tortues se montrent particulièrement abondans. A chacune de leurs stations, ils élèvent au bord de l'eau quelques huttes provisoires, qu'ils portent tour à tour plus haut ou plus bas, suivant que le courant monte ou descend. Leurs canots étaient originairement très rudimentaires; ils les construisaient avec l'écorce épaisse de certains arbres, à laquelle ils donnaient une forme demi-cylindrique en se servant pour cela de lianes ligneuses. On rencontre aujourd'hui fort peu de ces embarcations primitives, la plupart des familles múras possédant des *montarias*, espèces de petites nacelles que ces Indiens parviennent à dérober de temps en temps aux colons. Ils se nourrissent principalement de poissons et de tortues qu'ils prennent avec une habileté remarquable. On affirme qu'ils plongent après les tortues et parviennent à les saisir par les pattes. Ils tuent les poissons à coups de flèche, et n'ont aucune autre méthode pour le préparer que de le faire rôtir sur des charbons ardens. Il n'est pas tout à fait démontré que la race entière des Múras n'ait jamais pratiqué l'agriculture, car on trouve çà et là quelques familles fort éloignées des lieux où elles eussent pu récemment apprendre à cultiver la terre, et qui néanmoins plantent du manioc; cependant la seule nourriture végétale dont ils fassent un usage général se compose de bananes et de fruits sauvages. Il paraît que dès le début ils se montrèrent hostiles aux colons européens, pillant leurs *sitios*, dérobant leurs canots et massacrant tous ceux qui tombaient en leur pouvoir. Les Portugais, il y a quelque cinquante ans, réussirent à tourner contre eux les dispositions belliqueuses des Mundurúcus, et ces derniers, par une persécution qui dura plusieurs années, affaiblirent considérablement la puissance de la tribu ennemie, qu'ils chassèrent des bords de la Madeïra. Les Múras sont maintenant dispersés sur une vaste étendue de pays, c'est-à-dire sur les bords de la rivière des Amazones, entre Villanova et Catúa; la zone qu'ils occupent est longue de huit cents milles. Depuis les désordres de 1835-36, où ils commirent de grands ravages dans les pacifiques établissemens fondés entre Santarem et le Rio-Negro, depuis le massacre qu'en firent les Mundurúcus alliés aux Brésiliens, ils n'ont plus donné de sérieuses inquiétudes. Voici d'ailleurs le tableau que M. Bates a tracé d'un de leurs villages appelé Matari et situé près de Serpa (1) :

« Il y avait là une vingtaine de huttes d'argile fort légèrement bâties et qui, nonobstant la luxuriante beauté de la forêt à laquelle elles sont ados-

(1) Serpa est une petite ville située entre la rivière Urubú et le lac Saraca, presque en face du point où la rivière Madeïra se jette dans le fleuve des Amazones.

sées, offraient l'aspect le plus misérable. Une horde d'Indiens Múras était venue se fixer en ce lieu, il y a déjà bien des années, sur le site d'une station abandonnée par les missionnaires, et le gouvernement y avait récemment institué un directeur à poste fixe, chargé de ramener sous le contrôle de l'autorité régulière ces sauvages indomptables. Cette mesure néanmoins ne semblait promettre aucun autre résultat que de les renvoyer à leurs anciennes solitudes, sur le bord des eaux intérieures, car mainte famille s'était déjà éloignée. L'absence des arbres et des plantes que les Indiens eux-mêmes cultivent ordinairement donnait à cette misérable bourgade les dehors nus et désolés de la plus irrémédiable pauvreté. J'entrai dans une de ces cabanes, où plusieurs femmes étaient occupées à préparer le repas. Les différens morceaux d'un gros poisson rôtissaient sur un feu établi au centre d'une chambre où l'on avait peine à se tenir debout, et les entrailles étaient éparpillées sur le sol battu, où les femmes s'accroupissaient avec leurs enfans. Elles avaient une physionomie timide et méfiante, et leurs corps étaient souillés d'une fange noirâtre dont elles se barbouillent la peau pour l'abriter des moustiques. Les enfans étaient absolument nus; les femmes portaient des jupons d'une sorte de drap grossier dont les bords étaient en charpie, et qu'elles avaient teints ou plutôt tachés avec du *murixi,* sorte de teinture extraite de l'écorce d'un arbre. L'une d'elles portait un collier de dents de singe. On ne voyait presque aucun ustensile de ménage, et la maison était vide, à l'exception de deux sales hamacs en tissu végétal accrochés aux angles de la hutte. Mon regard cherchait en vain derrière la maison ces hangars où on entrepose le manioc, et l'entourage ordinaire de cotonniers, de cacaotiers, de cafiers et d'arbres à limons. Deux ou trois jeunes hommes de la tribu flânaient devant la porte basse qu'on avait laissée ouverte. C'étaient des gaillards solidement bâtis, mais moins bien proportionnés que ne le sont en général les Indiens à demi civilisés du bas fleuve des Amazones; le développement de leur poitrine était remarquable, et la musculature de leurs bras attestait une vigueur peu commune. Par rapport aux dimensions du tronc, les jambes paraissaient courtes. L'expression de leurs physionomies était, à n'en pas douter, plus sournoise et plus brutale, leur peau était également d'une teinte plus foncée que n'est ordinairement celle de l'homme rouge du Brésil. Avant que nous eussions quitté la hutte, un couple de vieillards y pénétra, le mari portant son arc, ses rames, ses flèches, son harpon, la femme courbée sous le poids d'une grande corbeille remplie de noix de palmier. L'homme était petit et trapu; la longue toison grossière qui pendait sur son front lui donnait un aspect vraiment sauvage. Ses deux lèvres étaient percées de trous, ainsi qu'on le voit d'ordinaire chez les Múras d'origine ancienne établis le long du fleuve. Autrefois ils passaient dans ces trous des défenses de sanglier lorsqu'ils devaient se trouver en rapport avec des étrangers, ou qu'ils marchaient, pour les combattre, au-devant de tribus hostiles. La sauvagerie menaçante, la saleté, la misère des gens que j'avais sous les yeux, me jetèrent peu à peu dans une véritable mélancolie, et je fus charmé de m'en retourner au canot. Il n'y eut de leur part aucune manifestation courtoise; ils ne nous adressèrent même pas les saluts d'u-

sage que tous les Indiens à demi civilisés, et beaucoup de ceux qu'on regarde encore comme absolument sauvages, accordent au cérémonial d'une première rencontre. Les hommes persécutèrent Penna (1) pour avoir de la *cachaça* (du rhum), qui est la seule importation de l'homme blanc qui mérite et obtienne leur approbation. Comme ils n'avaient absolument rien à donner en échange, Penna refusa de satisfaire à leurs vœux. Ils nous suivirent pendant que nous descendions vers notre ancrage, et devinrent fort incommodes lorsqu'ils se virent réunis au nombre d'une douzaine. Ils avaient apporté avec eux leurs bouteilles vides et nous promettaient des tortues et du poisson, pourvu qu'au préalable nous voulussions leur faire crédit d'un peu d'*aguardiente* ou de *cau-im,* ainsi qu'ils l'appellent. Penna se montra inexorable : il enjoignit à l'équipage de lever l'ancre, et du haut de la berge, tandis que les flots nous emportaient, les sauvages désappointés nous sifflèrent longtemps de toutes leurs forces.»

Ce fut en remontant la rivière des Tapajos que M. Bates rencontra pour la première fois un village de Mundurúcus, dont les habitations, au nombre d'une trentaine et dispersées sur une étendue de six à sept milles, avaient été construites dans les sites les plus pittoresques, tantôt au pied de hauteurs boisées, tantôt au fond de petites criques étalant au bord de l'eau leurs plages de sable blanc. La plupart étaient des huttes coniques, aux parois de charpente garnies d'argile et recouvertes, en guise de chaume, de larges feuilles de palmier qui enveloppaient la moitié du léger édifice; d'autres, entourées de quatre murs, ne différaient guère des cabanes que se bâtissent les colons à demi civilisés; d'autres enfin étaient de simples hangars ouverts appelés *ranchos.* Les combattans de la tribu revenaient ce matin-là même d'une chasse de deux jours donnée à une horde nomade de la tribu Pararaun'to, qui était venue de l'intérieur mettre les plantations au pillage. La plupart de ces hommes dormaient dans leur hamac. Les femmes étaient occupées à faire leur *farinhà;* beaucoup étaient absolument nues et se précipitaient dans les huttes, à la vue des blancs, pour passer en toute hâte leurs jupons. Le chef ou *tushaúa*, réveillé en sursaut, s'avança vers les voyageurs en se frottant les yeux et leur souhaita la bienvenue en très bon portugais, avec les formes de la plus parfaite courtoisie. Vêtu d'une chemise et d'un pantalon en cotonnade bleue à quadrilles, et ne portant aucune trace des tatouages qui défiguraient quelques-uns des vieillards de la tribu, il n'avait rien de sauvage ni dans l'aspect ni dans la tenue. La horde qu'il gouverne par droit héréditaire, et qui porte le nom spécial de Cuparí, fournissait jadis en temps de guerre un contingent de trois cents arcs, réduit maintenant à moins de quarante. Du reste, elle n'a plus de liens politi-

(1) C'est le nom d'un trafiquant d'Éga, sur le bâtiment duquel se trouvait le voyageur.

ques étroits avec le corps principal des Mundurúcus qui habitent les rives de la rivière Tapajos, à six jours de marche de l'établissement cuparí. Peu de mots firent comprendre à l'intelligent *tushaúa* le but du voyage de M. Bates. Ni lui ni les siens ne s'étonnèrent que les hommes blancs admirassent les magnifiques oiseaux, les animaux de leur pays, et voulussent en faire collection (1). Il ne fut donc pas question de trafic, et les sauvages ne témoignèrent aucun désir indiscret au sujet des provisions de tout genre que les voyageurs portaient avec eux. Leur chef raconta les détails de l'expédition qu'il venait de diriger à la tête d'une trentaine de jeunes hommes armés de fusils, de flèches, d'arcs et de javelines. Vainement, pendant quarante-huit heures, ils avaient poursuivi l'ennemi, qui était venu au nombre d'une centaine, hommes, femmes et enfans, déraciner leurs cannes à sucre, déterrer leurs patates douces, et qu'ils avaient pourtant suivi de fort près, puisque le feu de la dernière station après laquelle sa trace s'était perdue brûlait encore à l'arrivée des Cuparís. L'unique trophée de l'expédition était un petit collier de graines rouges dont le *tushaúa* fit présent à M. Bates. Celui-ci, en revanche, lui montra pour l'amuser deux volumes du *Knight's Pictorial Museum*.

« Les gravures, nous dit-il, lui plurent infiniment, et il appela ses trois ou quatre femmes pour les leur montrer. L'une d'elles était une belle enfant parée d'un collier et de bracelets en grains bleus. Les autres *squaws* eurent bientôt quitté leur ouvrage, et j'eus alors autour de moi une foule de femmes et d'enfans qui manifestaient à l'envi une curiosité fort extraordinaire chez des Indiens. Ce ne fut pas une mince affaire que de leur montrer une à une toutes les illustrations; mais ils ne me laissaient point passer une page, me forçant, si je feuilletais trop vite, à revenir en arrière. L'image de l'éléphant, des chameaux, des orangs-outangs et des tigres parut leur causer une vive surprise. Du reste, ils s'intéressaient à presque tout, même aux coquillages et aux insectes. Ils reconnurent les portraits des mammifères et des oiseaux les plus remarquables parmi ceux à qui leur pays donne naissance : le jaguar, les singes hurleurs, les perroquets, les trogons (2) et les toucans. On décida que l'éléphant devait être une grande espèce de tapir; mais en général ils faisaient peu de remarques et se servaient de l'idiome mundúrucu, que je comprenais fort imparfaite-

(1) Les blancs et sang-mêlé de Santarem et d'Éga n'étaient pas toujours aussi avisés que ces sauvages. Ils ne pouvaient s'expliquer la chasse aux papillons que comme un moyen de fournir des modèles aux dessinateurs des fabriques de calicot peint, et M. Bates fut obligé, pour donner à ses travaux une couleur raisonnable, de laisser croire que le *British Museum* payait ses recherches scientifiques.

(2) Magnifique oiseau dont le dos est d'un vert brillant et la poitrine parfois teintée de rose, parfois d'un bleu d'acier. Les naturels l'appellent *suruquá*, et le distinguent en *suruquá d'ygapo* (ou de terre inondée) et *suruquá* de terre ferme.

ment. Leur surprise s'exprime par un claquement de la langue contre les dents, semblable à celui qu'on entend chez nous en pareil cas, ou par cette exclamation contenue : *Hm! hm!* Avant que j'eusse fini, cinquante ou soixante spectateurs s'étaient assemblés, et cependant il n'y avait ni tumulte, ni façons grossières, les femmes faites laissant passer devant elles les jeunes filles et les enfans, et chacun se conduisant avec tout le calme et tout l'ordre possibles. »

Les Mundurúcus, établis, nous l'avons dit, sur les bords de la rivière Tapajos, et principalement sur la rive droite du 3e au 7e degré de latitude sud, forment une population totale d'environ vingt mille âmes, et peuvent mettre sur pied, assure-t-on, jusqu'à deux mille hommes de guerre. On ne les connaissait pas encore il y a quatre-vingt-dix ans, époque où ils se révélèrent tout à coup en attaquant les établissemens européens formés dans la province de Maranham. Vers le commencement de ce siècle, les Portugais firent avec eux une paix solennelle, et contractèrent un traité d'alliance cimenté par la haine commune que les deux nations portaient aux Múras. Depuis lors, les Mundurúcus sont restés les fidèles amis des blancs, et, comme ils étaient à la fois les plus guerriers et les plus industrieux des peuples aborigènes, leur alliance a compté pour beaucoup dans les progrès que la civilisation a pu faire au sein de ces régions lointaines, où le gouvernement central n'exerce qu'une autorité presque nominale. Ils plantent le manioc sur une large échelle et vendent le surplus de leur consommation à des trafiquans qui, partis de Santarem, remontent annuellement la rivière pendant les mois d'août et de janvier. Ils recueillent aussi en grande quantité, dans leurs forêts, la salsepareille, la gomme élastique et les fèves *tonka*. Dès qu'ils arrivent aux *campinas*, c'est-à-dire à la région médiocrement boisée qu'habite au-delà des cataractes le principal noyau des Mundurúcus, les trafiquans commencent à distribuer parmi les chefs inférieurs les marchandises qu'ils ont apportées, — cotonnades à bon marché, hachettes de fer, coutellerie, mercerie, *cachaça*, — et ils doivent ensuite attendre trois ou quatre mois la contre-valeur stipulée pour l'échange.

Un changement rapide s'opère dans les habitudes de ces Indiens, dont le principal chef, nommé Joaquim, a reçu, comme récompense de l'aide qu'il prêta aux autorités légales pendant la rébellion de 1835-36 un grade élevé dans l'armée brésilienne. Le tatouage de leurs enfans devient de plus en plus rare. L'usage où ils étaient jadis de couper la tête à l'ennemi qu'ils avaient tué pour en décorer leurs habitations en guise de trophée s'efface de plus en plus, et tend à disparaître complétement. La guerre subsiste pourtant encore à l'état normal entre les diverses tribus, entre les Mundurúcus par exem-

ple et les Aràras. Dans tout le pays qui s'étend entre la rivière des Tapajos et la Madeïra, les établissemens indiens sont tenus de conserver une organisation militaire. On construit en dehors de chaque village un grand hangar séparé où les hommes en état de combattre passent la nuit, et des sentinelles sont placées de tous côtés pour faire retentir au besoin le *turi* sonore à l'approche des Araras, qui choisissent toujours l'heure des ténèbres pour leurs meurtrières entreprises.

Les Mundurúcus, les Mauhès, les Passès, et généralement toutes les peuplades que nous venons de nommer, paraissent dériver de la même origine; l'émigration les a détachées de leur tige commune, et un long isolement leur a donné à chacune des mœurs, des usages différens, un langage qui n'est pas le même. Au milieu de ces idiomes divers se dégage la langue mère, le *tupi*, qui se parle avec de très légères altérations tout le long du fleuve des Amazones, sur une étendue de deux mille cinq cents milles. M. Bates remarque à ce sujet combien il est facile aux sauvages des diverses peuplades arrivés sur quelque point central, — à Éga par exemple, où le *tupi* est l'idiome commun, — d'apprendre cette langue, si peu en rapport avec celles qu'ils se sont faites. Il l'attribue principalement à ce que les formes grammaticales de tous les patois indiens demeurent les mêmes, si différens que soient leurs vocabulaires. Un trait commun à tous par exemple, c'est de placer la préposition après le nom, ce qui en fait, à vrai dire, une *post-position*. C'est ainsi que les Indiens du Brésil disent : Il est venu village *du;* allez lui *avec,* etc. Dans la sphère très limitée de leur existence physique et morale, ils ont peu d'idées à exprimer; le vocabulaire par conséquent est très borné. La séparation des dialectes indique à quel point a été complet et combien a duré l'isolement où chacun de ces petits groupes sauvages a dû vivre. Il est probable, sinon certain, que l'étrange inflexibilité de l'organisation indienne, aussi bien de corps que d'esprit, est due précisément à cette existence restreinte et aux étroits rapports, aux croisemens continuels des mêmes familles pendant d'innombrables générations. Leur fécondité s'en trouve diminuée, car il est bien rare de trouver une famille indienne qui compte trois ou quatre enfans, et les voyageurs sont unanimes sur les funestes résultats qu'amène pour eux le moindre déplacement.

Le parti que la civilisation peut tirer d'êtres ainsi organisés se réduit jusqu'à présent à peu de chose. Le gouvernement brésilien, divisant en districts le territoire où sont épars les laboureurs et les bateliers indiens, a institué une sorte de magistrature spéciale, chargée de les incorporer et de les tenir à la disposition des voya-

geurs qui viennent à traverser le pays : ce sont les capitaines de *trabalhadores*. Les hommes sous leurs ordres reçoivent une éducation à moitié militaire, les plus zélés arrivent jusqu'au grade de sergent, et le corps entier se rassemble deux fois par an au principal village du district; mais les capitaines abusent à peu près universellement de leur autorité : ils monopolisent le service de leurs hommes à leur profit particulier, et c'est uniquement par faveur qu'on peut obtenir d'eux à force d'instances quelques guides ou quelques bateliers. Un autre abus bien plus grave encore, c'est le *resgasto* (traduction littérale, le *rançonnage*), auquel sont sujets les enfans de race indienne. C'est l'esclavage sous une autre forme, puisque leurs parens les vendent aux blancs, et que ces derniers en deviennent pour un temps propriétaires de fait. M. Bates entre à cet égard dans des détails instructifs et touchans.

« Pendant la dernière année de ma résidence à Éga, José, mon aide, *mit à rançon* deux enfans indiens, fille et garçon, par l'entremise d'un trafiquant de Japurá. Le garçon avait à peu près douze ans, et sa peau, remarquablement foncée, semblait le classer parmi les *cafuzos* (sang-mêlé indien et nègre). Il appartenait, croyait-on, à quelqu'une de ces tribus sans établissemens fixes et parfaitement sauvages, comme celle des Pararauàtes de la rivière Tapajós, et dont on trouve un certain nombre en diverses contrées intérieures de l'Amérique du Sud. Son visage était de forme ovale et régulière, mais ses brillans yeux noirs avaient une expression rusée et méfiante qui les faisait ressembler à ceux d'un animal sauvage; ses pieds, ses mains étaient petits et d'une structure délicate. Peu après son arrivée, s'apercevant qu'aucun des enfans indiens du voisinage ne comprenait ce qu'il pouvait dire, il devint boudeur et taciturne. Pendant plusieurs semaines, il ne s'était pas laissé arracher un seul mot, quand il rompit soudainement le silence, prononçant en portugais des phrases complètes. Il souffrit du *spleen* et d'un gonflement de foie, résultats d'une fièvre intermittente, bien longtemps après être tombé dans nos mains. Ce qui faisait obstacle à nos efforts pour le guérir était l'habitude presque invincible qu'il avait prise de manger de la terre, de l'argile à demi cuite, du goudron, de la cire et autres substances de même nature. On trouve dans la partie supérieure du fleuve des Amazones, non-seulement parmi les Indiens, mais parmi les nègres et les blancs, beaucoup d'enfans adonnés à cette étrange et triste manie. Elle n'est donc pas spéciale à ces fameux Otomacs de l'Orénoque décrits par Humboldt, ou même spéciale à la race indienne, et semble avoir son origine dans un appétit morbide, produit lui-même par un maigre régime de poisson, de fruits sauvages et de pâte de manioc. Nous donnâmes à notre petit aborigène le nom de Sébastien. On se sert en général de ces enfans pour aller remplir les cruches à la rivière, chercher du menu bois dans la forêt, ramer sur les *montarias*, faire la cuisine et autres besognes. Sébastien m'accompagnait souvent dans les bois, où il se rendait très utile en me faisant retrouver les petits oiseaux que j'avais abattus, et

qui tombaient parfois dans les broussailles parmi des masses confuses de feuilles mortes et de branches sèches. Il s'entendait merveilleusement à prendre les lézards avec ses mains, et surtout à grimper aux arbres. Les palmiers les plus lisses ne lui offraient que peu de difficultés : il prenait quelques brassées de liane, à la fois solide et flexible, dont il entourait ses pieds, fixés ainsi sur la tige glissante, puis, par une succession de légers élans, il s'élevait assez vite jusqu'à la cime. Je m'amusais, pendant les premières semaines, de la joie orgueilleuse qu'il manifestait en me rapportant les régimes de fruits cueillis par lui sur des arbres presque inaccessibles. Il évitait la compagnie des garçons de sa race, et tirait évidemment quelque orgueil de sa position servile auprès d'un *véritable* homme blanc. Nous le ramenâmes avec nous à Pará; mais aucun des spectacles de la ville, si étrangers qu'ils lui fussent, ne lui causa la moindre émotion. Il vit d'un œil impassible les bateaux à vapeur, les vastes édifices, les voitures attelées, la pompe des cérémonies religieuses, etc., manifestant en ceci les sentimens obtus de l'Indien et sa disette de pensée. Il n'en avait pas moins des perceptions très subtiles et une grande facilité pour apprendre tous les arts mécaniques. José, qui avait repris quelque temps avant mon départ définitif son ancien métier d'orfévre, l'employa comme apprenti et lui fit faire de rapides progrès, car après trois mois de leçons l'enfant vint un beau jour, tout radieux, me montrer un anneau d'or qu'il avait fabriqué.

« Le sort de la petite fille, arrivée, avec un second convoi d'enfans tous en proie à la fièvre intermittente, un mois ou deux après Sébastien, ne fut pas à beaucoup près aussi heureux. On nous l'avait amenée, débarquant à peine, par un soir de la saison humide où la pluie tombait à torrens. Effarouchée et maigre, trempée jusqu'aux os, frissonnant de fièvre, elle donnait la main à un vieil Indien qui nous dit en termes brefs, une fois la porte ouverte : *Ecui encommenda* (voici votre commande!), et s'éloigna tout aussitôt. Elle était d'une couleur bien plus claire que le garçon, et son aspect général n'offrait presque rien de sauvage. Informations prises, nous découvrîmes qu'elle appartenait à la tribu des Miranhás, qui se reconnaissent à une fente pratiquée sur chaque narine et dans laquelle ils insèrent, les jours de fête, un gros bouton d'écaille de rivière aux nuances nacrées. Nous prîmes le plus grand soin de notre petite malade; les meilleures gardes de la ville furent appelées à la soigner; c'étaient tous les jours des fomentations; nous la gorgions de quinine et de la nourriture la plus substantielle : tous ces soins demeurèrent inutiles. Elle s'affaiblissait à vue d'œil; son foie, énormément enflé, restait presque aussi dur qu'une pierre. Il y avait dans ses façons quelque chose de particulièrement agréable, et qui ne me rappelait rien de ce que j'avais rencontré jusqu'alors chez les populations indiennes. Au lieu de leur mélancolie taciturne, la jeune malade souriait et causait sans cesse. Nous avions pris pour la soigner une vieille femme de la même tribu, qui servait en même temps d'interprète entre elle et nous. Elle priait souvent qu'on la menât baigner à la rivière, demandait des fruits, et se faisait volontiers des jouets avec tous les menus objets qu'elle apercevait çà et là par la chambre. Son nom indigène était

Oria. Pendant les deux dernières semaines, il lui devint impossible de quitter le lit que nous lui avions dressé dans le coin le mieux abrité de la chambre. Quand elle avait besoin d'être soulevée, ce qui lui arrivait très souvent, elle ne voulait être aidée de personne, si ce n'est de moi, et m'appelait alors par le nom de *cariwá* (homme blanc), le seul mot de tupí qu'elle parût connaître. C'était vraiment une chose émouvante de l'entendre, ainsi couchée, répéter pendant des heures entières les couplets qu'elle avait appris à réciter avec ses compagnes dans son village natal, phrases en très petit nombre qui se répètent sur un rhythme accentué, se rapportant toutes à des objets, à des incidens qui lui rappelaient la sauvage existence de sa tribu. Nous lui fîmes donner le baptême avant qu'elle mourût, et alors, nonobstant l'opposition des gros bonnets d'Éga, j'insistai pour qu'elle fût enterrée avec les mêmes honneurs qu'on accorde aux enfans des blancs, c'est-à-dire comme un « anjinhó » (petit ange), suivant l'aimable coutume de ce pays catholique. Nous enveloppâmes le corps dans une robe de fin calicot, nous croisâmes sur la poitrine de la jeune morte ses mains, où nous avions placé une *palma* de fleurs pareille à la couronne dont nous avions ceint sa tête pâle...

« Il meurt à Éga ou sur la route des vingtaines de ces malheureux enfans, placés dans les mêmes conditions que notre pauvre Oria; mais en général, durant leur maladie, on ne prend d'eux aucune espèce de soins : ce sont les captifs faits dans le cours de ces implacables *razzias* qu'une section de la tribu des Miránhas pratique sur le territoire de l'autre, et qu'on épargne pour les vendre aux trafiquans d'Éga. Comme il paraît hors de doute que les Miránhas sont cannibales, l'achat des captifs les soustrait probablement à un sort encore pire; mais le débouché qu'ils trouvent à Éga opère directement contre eux, en ce qu'il stimule l'avidité des chefs, à qui reviennent tous les profits de ces expéditions meurtrières. . . . . .

. . . . . .

« Beaucoup des Indiens d'Éga, y compris tous les domestiques, nous dit encore M. Bates, sont des sauvages amenés des rivières voisines, la Japurá, l'Issá et le Solimöens. J'y ai vu des individus d'au moins seize tribus différentes, achetés, pour la plupart tout enfans, aux chefs indigènes. Cette espèce de traite, bien que prohibée par la loi du Brésil, se fait avec la connivence des autorités, parce que sans elle il n'existerait aucun moyen de se procurer des serviteurs. Une fois arrivés à l'âge d'homme, ces Indiens redeviennent tous maîtres d'eux-mêmes, et ne manifestent pas le plus léger désir de retourner à la vie sauvage; mais les petits garçons sont généralement sujets à s'évader pour s'embarquer sur les canots des trafiquans, et les jeunes filles ont souvent fort à se plaindre de leurs maîtresses, ces femmes du Brésil dont l'éducation presque nulle ne contient pas les instincts passionnés et jaloux. Presque toutes les dissensions qui s'élèvent entre les résidans européens, soit à Éga, soit ailleurs, ont pour cause des disputes survenues à propos des domestiques indiens. Quiconque n'a jamais vécu que dans les pays d'origine ancienne, et complétement organisés, où le service personnel est une industrie courante, ne saurait se figurer les difficultés et les ennuis qu'on rencontre là où la classe servile ignore la va-

leur de l'argent, et où on ne peut se procurer de domestiques, si on ne parvient, par toute sorte de séductions, à les faire déserter de chez un autre maître. »

III.

La ville de Santarem, où M. Bates arriva au mois de novembre 1851, et qui le retint pendant trois ans et demi, diffère essentiellement des autres établissemens européens formés sur le fleuve des Amazones. Les blancs (Portugais et Brésiliens) y sont relativement plus nombreux, et affichent de plus hautes prétentions à l'existence civilisée. L'étiquette y règne despotiquement. La plus belle chambre de chaque maison est réservée aux réceptions officielles, et malgré la terrible chaleur qui, vers l'heure de midi, l'heure des visites, fait des rues sablonneuses de Santarem autant de fours allumés, il serait messéant de se présenter autrement qu'en habit noir et en tenue de bal. On est reçu avec force complimens et prié de s'asseoir sur le sofa ou les fauteuils de laque dorés, à fond de canne, qui, disposés en carré, attendent solennellement les visiteurs. Quand ils prennent congé, leur hôte les reconduit avec force révérences, dont la dernière s'échange sur le seuil de la rue. Ces gens si polis ne fument guère, mais prisent largement, et déploient un grand luxe de tabatières d'or ou d'argent ciselé. Les réunions sont rares, les notables de la ville ne s'occupant guère que de leurs affaires et de leur intérieur, tandis que le reste passe sa vie au billard ou dans les salons de jeu, laissant femmes et filles enfermées sous clé au logis. Le voyageur anglais nous apprend cependant que depuis l'année 1853, où les premiers bateaux à vapeur se montrèrent sur le fleuve des Amazones, un débordement d'idées et de modes nouvelles a quelque peu modifié les scrupules de la jalousie portugaise. Chef-lieu d'une *comarca* ou département, et en sa qualité de bourg électoral, Santarem a un corps de fonctionnaires publics entretenus au grand complet : un grand-juge à poste fixe (*juiz de direito*), un juge municipal (*juiz municipal*), un greffier, ou garde des archives (*promotor publico*). Le chef de la police (*delegado*) est aussi un magistrat ayant juridiction sur toutes les affaires sommaires. Ces personnages officiels sont tous à la nomination du gouvernement central, et tout étranger nouveau-venu, s'il veut se faire admettre dans les salons, leur doit une visite, ainsi qu'au chef militaire et aux principaux résidans de la localité. L'instruction publique y est organisée avec un certain apparat. Outre les deux écoles primaires (filles et garçons) qui se trouvent là comme ailleurs, il y en a une troisième, d'ordre un peu plus élevé, où des maîtres payés

par le gouvernement provincial enseignent, entre autres choses, le latin et le français. C'est là qu'on se prépare au *lycée* et au *séminaire de l'évêque*, deux institutions établies à Pará et fort richement dotées, où les trafiquans et les planteurs ont presque tous l'ambition d'envoyer leurs fils, pour qu'ils y terminent leurs études. M. Bates, qui eut l'honneur d'être choisi pour figurer parmi les examinateurs annuels de l'école supérieure, vante beaucoup l'intelligence naturelle des jeunes gens qui passèrent sous ses yeux; mais il n'accorde pas les mêmes éloges aux colléges de Pará, et affirme qu'on en sort en général sans posséder la plus légère teinture des sciences physiques et les plus simples notions de géographie. Les mêmes jeunes gens dont on fait de subtils rhétoriciens et des avocats pleins de faconde se montrent d'une ignorance déplorable lorsqu'on veut tirer d'eux autre chose qu'une amplification sonore et vide. « Je ne me rappelle pas, dit M. Bates, avoir vu à Santarem une carte géographique quelconque. Les gens bien avisés se doutent de ce qui leur manque à cet égard, et il est difficile de les provoquer à quelques éclaircissemens. Un jour cependant, certain fonctionnaire des plus haut placés se trahit tout à coup en me demandant « de quel côté de la rivière Paris était situé. » Il va sans le dire que cette question n'avait pas pour objet d'obtenir quelques renseignemens topographiques sur l'exacte position de la Seine par rapport à la capitale qu'elle arrose; elle dérivait de cette idée que l'univers entier est une grande rivière, et que les diverses cités dont on peut entendre parler s'élèvent inévitablement ou sur un bord ou sur l'autre. Ce simple fait, que le fleuve des Amazones est un cours d'eau limité, puisant son origine dans d'étroits ruisseaux, ayant son commencement et son terme, n'est jamais entré dans la tête de la plupart des gens qui passent leur vie entière sur ses rives. »

Si l'on met à part les agrémens plus ou moins incontestables de la société blanche, Santarem peut être regardé comme un séjour assez aimable; on n'y voit pas pulluler les *insectes-pestes*, — le moustique, le *pium*, la mouche de sable, la *motúca* (1), — ces terribles fléaux du voyageur au Brésil. Le climat est magnifique; pendant six mois de l'année, d'août à février, on compte à peine quel-

(1) Le *pium*, mouche microscopique, commence sur le fleuve des Amazones à la hauteur du Rio-Negro; il abonde tellement en certains endroits, que les canots qu'il enveloppe de ses denses essaims semblent avancer au milieu d'un nuage de fumée. Humboldt et d'autres naturalistes le regardent comme une espèce du genre *similium*. — La *motúca* est une mouche beaucoup plus formidable que le moustique; sa trompe ou proboscide est formée d'un paquet de lancettes en corne plus courtes et plus larges que chez les autres espèces de la même famille. Perty, dans les voyages de Spix et Martius, l'a décrite sous le nom de *Hadaus lepidoptus*.

ques jours de pluie, et les brises marines, qui ont cependant à franchir près de quatre cents milles, viennent y tempérer l'ardeur du soleil. Les rues y sont toujours propres et sèches, même au plus fort de la saison des orages; l'ordre y règne, les provisions n'y manquent pas; cependant, à l'exception de la viande, elles sont d'un prix élevé. Tant d'avantages par malheur sont chèrement payés, car la lèpre sévit dans ce lieu charmant. Ajoutons qu'elle est limitée à certaines familles, et qu'il est rare qu'elle ait été communiquée à un Européen. Quant aux autres races, elles en sont toutes frappées indifféremment, et quelques-unes des meilleures familles de l'endroit sont les plus rudement atteintes. Aussi connaît-on Santarem non-seulement au Brésil, mais en Portugal, sous la fatale désignation de *cidade dos lazaros*, cité des lépreux.

Les *campos* qui l'entourent abondent en arbres aromatiques et en fruitiers sauvages. Le cachou y pousse de tous côtés, au point que quelques portions du district pourraient passer pour des vergers de cet arbre, à qui semblent convenir particulièrement les terrains sablonneux. Son fruit, parfaitement mûr, a la couleur et la forme de la pomme que les Anglais appellent *codlin apple*. Il mûrit en janvier, et on voit alors les *lazzaroni* de Santarem, parcourant les *campos*, recueillir le fruit du cachou par immenses quantités pour en faire une sorte de cidre, — ou de vin, comme ils l'appellent, — regardé comme un remède dans certaines maladies cutanées; les pepins se mangent rôtis. Un autre arbre de la même catégorie, le *murixi* (byrsomina), fournit en abondance de petites graines jaunes d'un goût acide. Une décoction d'écorce de *murixi* teint les étoffes en couleur marron. Les Indiens surtout l'emploient à cet usage, et les chemises de coton ainsi colorées étaient le signe de reconnaissance du parti indigène pendant la dernière révolution. Parlons encore du *braio-branco*, très commun dans les *ilhas do Mato*, dont l'écorce intérieure sécrète une résine blanche qui ressemble au camphre et par l'aspect et par l'odeur. M. Bates, qui s'était procuré une certaine quantité de cette résine, s'en servait pour protéger ses collections d'insectes contre les attaques des fourmis et des blates. *L'umiri* (*humirium floribundum*), plus rare que le *braio-branco* et croissant dans les mêmes endroits, distille d'une manière analogue une huile du parfum le plus exquis, que les femmes indigènes recherchent avec passion. Toutefois le rendement est fort médiocre. Pour obtenir ce précieux liquide, on détache, sans les arracher, de longues bandes d'écorce, sous lesquelles on glisse des morceaux de cotonnade qui s'imbibent peu à peu. En visitant l'arbre tous les jours et en pressant l'huile absorbée par le coton, il arrive qu'au bout d'un mois on a pu remplir une petite fiole contenant à peu

près une once de cette odeur si estimée. Le *súeu-uba* (*plumieria phagedenica*) pousse en grande abondance dans les endroits les plus secs des *campos*, et ses longues feuilles d'un vert éclatant, toujours fraîches et pleines de suc, même dans les saisons les plus arides, ses fleurs blanches qui ressemblent à celles du jasmin, forment la principale décoration de ces lieux déserts. L'écorce de cet arbre, les feuilles et la queue de ses feuilles recèlent en abondance une séve laiteuse que les indigènes emploient généralement comme emplâtre dans toutes les inflammations locales, passant d'abord sur la peau une brosse imbibée de ce liquide et recouvrant de coton l'endroit humecté. M. Bates a vu ce remède amener bien des cures, mais il semble tenté d'en attribuer l'efficacité à la chaleur animale produite par l'application de la ouate.

Éga, où il a passé les quatre dernières années de son séjour dans la vallée des Amazones, n'est point, tant s'en faut, une ville nouvelle; elle existe depuis 1688, où le père Samuel Fritz, jésuite de Bohême, parvint à fixer dans cet endroit quelques tribus d'Indiens éparses dans le voisinage. De 1781 à 1791, Éga devint le quartier-général de la grande commission scientifique envoyée pour délimiter les territoires espagnol et portugais dans l'Amérique du Sud. Aujourd'hui (du moins en 1859 les choses étaient encore ainsi) ce village, devenu cité depuis la création de la nouvelle province des Amazones, ne renferme, bien que chef-lieu d'une *comarca*, que cent sept maisons, à peine peuplées de douze cents âmes. Les environs, dans un rayon de trente milles, comptent environ deux mille habitans de plus, et sur ce nombre on ne trouverait guère plus d'une cinquantaine de blancs purs. Les nègres et les mulâtres forment un groupe à peu près de la même importance, et le reste de la population consiste exclusivement en aborigènes. Tout possesseur d'immeubles, y compris les Indiens et les nègres libres, a son vote dans les élections municipales, provinciales, impériales; il est inscrit sur les listes du jury et apte à servir dans la garde nationale. Les plus ignorans parmi les gens de couleur ne semblent pas évaluer très haut ces priviléges essentiels, compensés par d'onéreux devoirs. M. Bates constate cependant que dans le cours des neuf années dont il a pu étudier les progrès, une amélioration notable s'est fait sentir à cet égard. Il a vu s'établir à Éga même une lutte assez vive pour la présidence de la chambre municipale, et débattre avec ardeur l'élection des membres qui devaient représenter la nouvelle province au parlement impérial de Rio-Janeiro. En cette dernière occasion, le parti du gouvernement avait envoyé de la capitale un avocat fort habile et fort peu scrupuleux, chargé d'intimider l'opposition et de faire triompher le candidat officiel. Un certain nombre

de *demi-castes* (ou de sang-mêlé), groupés autour d'un ami de M. Bates, combattirent activement, mais sans aigreur, et sans sortir des bornes de la légalité, cette puissante influence; ils échouèrent, et bien que l'agent du gouvernement eût commis beaucoup d'actes illégaux et tyranniques, ils acceptèrent paisiblement leur défaite.

« Dans une plus grande ville, ajoute le naturaliste, je crois que le gouvernement n'aurait pas osé pratiquer une pareille tentative de fraude électorale; mais mon expérience personnelle me permet d'exprimer cette conviction, que le mécanisme du gouvernement constitutionnel, moyennant une pratique un peu plus longue, devrait très bien fonctionner parmi cette population mélangée d'Indiens, de blancs et nègres, même dans cette portion reculée de l'empire du Brésil... Les hommes d'état qui le dirigent semblent avoir abandonné l'idée, si jamais ils l'ont eue, de constituer cet empire tropical sur le pied d'une nation blanche dominant une classe laborieuse à l'état d'esclavage. Ce sont les Indiens qui, dans la vallée des Amazones, créent à l'organisation politique ses plus grands obstacles. La ténacité du caractère de cette race prise en général, son horreur pour les restrictions de la vie civilisée, font des êtres qui la composent des sujets vraiment intraitables. Et pourtant quelques-uns d'entre eux, qui ont appris à lire ou à écrire, et dont la répugnance pour le séjour des villes a été détruite par quelque cause agissant dès le début de la vie, sont devenus de très bons citoyens. Il ne faut pas douter que si les Indiens des Amazones, notés pour leur docile humeur, étaient bien traités, instruits avec douceur par les hommes de race différente que la loi déclare leurs égaux, ils ne se montreraient pas aussi empressés qu'on les a vus jusqu'ici de quitter les cités, à mesure qu'elles se civilisent, pour retourner à leur condition demi-sauvage... »

Une verdure perpétuelle, un climat sain, l'absence presque complète des *insectes-pestes*, un sol d'une fertilité merveilleuse même pour le Brésil, un vaste réseau de rivières et de canaux où abondent le poisson et la tortue, un lac où une flotte entière de bateaux à vapeur pourrait jeter l'ancre en toute saison, des moyens de communiquer directement par voie d'eau et sans interruption quelconque avec l'Océan Atlantique semblent garantir à Éga le plus brillant avenir. Quant aux inconvéniens de ce séjour, ils consistent principalement dans l'absence de ces excitations variées qui donnent tant de charme à la vie européenne. Au lieu de s'amortir avec le temps, les regrets qu'ils causent s'accroissent au point de devenir presque insupportables, et le voyageur naturaliste est obligé de convenir que la seule contemplation des œuvres de Dieu ne suffit ni aux exigences du cœur, ni à celles de l'esprit. Il décrit en termes énergiques l'avidité avec laquelle il se jetait sur les journaux d'Europe qui lui arrivaient tous les deux ou quatre mois et la joie qu'il trouva dans

ses rapports avec quelques Européens qui, descendus tour à tour des Andes sur le bord du fleuve des Amazones, se fixèrent définitivement à Éga. Trois étaient Français, deux étaient Italiens, et quelques-uns avaient reçu les bienfaits d'une éducation complète. Il y en eut trois qui finirent par épouser des femmes indiennes.

Les observations que M. Bates fit à Éga, y compris celles que nous devons à ses expéditions sur la rivière Teffé, les îles sablonneuses du Solimöens, etc., sont les plus intéressantes qu'il ait consignées dans son livre. C'est là qu'il a pu étudier tout à loisir les mœurs des Indiens Passès, moins énergiques, moins habiles que les Mundurúcus, mais dont il vante les bonnes qualités, le calme domestique, l'existence bien réglée, les habitudes affectueuses et l'hospitalité toujours prête. C'est là qu'il a fait en grand la pêche des tortues, soit *tracajás*, soit *aiyassás* (1), qu'il décrit en détail et d'une manière tout à fait pittoresque. C'est là qu'il a étudié tour à tour le singe à face rouge (2) ou à face de hibou (3), l'oiseau parapluie (4) (*cephalopterus ornatus*), dont la tête porte un véritable parasol, et le cou un boa de plumes bleues dont l'extrémité pend sur la poitrine, le kinkajou (le *jupurá* des Indiens, le *cercoleptes caudivolvus* de la zoologie), ce lémure si curieux et si rare, la chauve-souris-vampire, si parfaitement inoffensive malgré son nom sinistre, les cinq espèces du toucan et plus spécialement le *pteroglossus Beauharnaisii* à la crête bouclée; mais ce sont surtout les richesses entomologiques de cette contrée opulente qui ont surpris le naturaliste. Sans sortir d'Éga et de ses alentours, il a classé jusqu'à deux cent cinquante espèces de papillons différentes l'une de l'autre, et dans le même rayon les insectes ont fourni jusqu'à sept mille espèces au catalogue qu'il a eu la patience de dresser. Il a trouvé là des bombycides du groupe lithosien, qui logent leurs chenilles dans de belles bourses en soie rose qu'on rencontre à chaque instant dans les étroits sentiers des forêts, suspendues à l'extrémité d'une feuille d'arbre par un fil très fort, de cinq à six pouces de long. Le tissu de cette espèce de tricot est assez solide pour résister au bec des oiseaux insectivores, et l'état de suspension où

(1) *Podocnemis expansa* est le nom savant de cette espèce de tortue, cataloguée au *British Museum*.

(2) Les Indiens l'appellent *uakári*. Cet animal appartient à la famille des *cebidæ*, qui compte sept genres et trente-huit espèces.

(3) L'*ai-à* des Indiens, la *nyctopithèque* des naturalistes. Singe nocturne qui dort le jour, et dont la face encadrée de fourrure blanche rappelle aussi bien le chat-tigre que le hibou.

(4) C'est l'*uirá-mimbèù*, l'oiseau-fifre des Indiens, qu'ils ont ainsi qualifié à cause de la ressemblance de son chant avec le son des grossières flûtes de Pan (*mimbeú*) dont se servent les Caishánas et autres tribus.

il reste le met doublement à l'abri de leurs attaques, ce petit sac en forme d'œuf cédant à la moindre impulsion et au moindre coup de bec. La petite chrysalide dort ainsi paisiblement dans sa cage aérienne jusqu'à ce que l'heure de la transformation ait sonné.

La fourmi saüba (*æcodoma cephalotes*), qui dépouille de leur feuillage les arbres les plus précieux, est un des plus grands fléaux du Brésil, et M. Bates, dans son premier volume, lui a consacré presque tout un chapitre véritablement intéressant; mais, dans les *campos* ouverts de Santarem et dans les forêts qui entourent Éga, il a vu, il a suivi ces armées d'*écitons* (le *tauáca* des Indiens), qui sont à l'homme dans certains cas ce que la saüba est à l'arbre, et dont on n'attaque pas impunément les innombrables bataillons. Le trait caractéristique des *écitons* est de chasser leur proie en corps réguliers, ce qui leur a fait donner le nom de fourmis fourrageuses. On en distingue plusieurs espèces, et chacune a sa manière de chasser. L'éciton *rapax* par exemple, le géant de son espèce, marche dans les forêts en ordre indien, c'est-à-dire sur une seule file; ses armées ne sont jamais très nombreuses, et ses expéditions sont principalement dirigées vers les nids d'une autre espèce de fourmi, sans défense malgré sa grosseur, dont il rapporte dans ses greniers les cadavres mutilés. L'éciton *legionis*, beaucoup plus petit et plus facile à observer en ce qu'il manœuvre ordinairement à ciel ouvert dans les plaines les plus nues, se forme en larges colonnes et n'avance guère que par milliers. M. Bates les a vus assiéger très régulièrement une fourmilière du genre de celles dont nous parlions plus haut. Sur la face d'un plan incliné, les écitons creusaient dans une terre légère de véritables mines de huit ou dix pouces de profondeur; ces conduits aboutissaient aux nids des inoffensives *formicæ*, dont les agresseurs mettaient en pièces les menus vers et les cocons, sans épargner, cela va sans dire, les grosses fourmis elles-mêmes, qu'ils venaient saisir jusque dans la main de notre observateur pour les déchirer et s'en distribuer les membres. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans ces opérations de guerre était la division du travail, organisée selon toutes les règles de l'art des ingénieurs. A mesure que chaque grain de terre était enlevé, il fallait le porter assez loin pour qu'il ne fût pas exposé à retomber dans la cavité entamée, et lorsque les puits atteignaient une certaine profondeur, les mineurs avaient à remonter les parois pour rejeter au dehors chaque menu débris enlevé au sol; mais alors le travail de chaque terrassier se trouvait allégé par des camarades qui, stationnant à l'embouchure du puits, s'emparaient du fardeau, et, avec un semblant de prévoyance dont M. Bates se déclare stupéfait, l'emportaient assez loin des bords du trou pour parer à toute chance

d'éboulement. Ce qui rend ceci encore plus merveilleux, c'est qu'il n'y a pas chez ces écitons, comme chez les autres espèces de fourmis, des ordres de travailleurs parfaitement distincts et une appropriation spéciale de chaque classe d'individus à telle ou telle besogne. Les mineurs, les terrassiers, les dévastateurs étaient tous identiques et changeaient alternativement de métier.

Les plus terribles parmi les fourmis fourrageuses sont les deux espèces d'écitons qu'on distingue par les épithètes de *hamata* et de *drepanophora*. Voici ce qu'en dit M. Bates :

« Ces deux espèces se ressemblent si exactement qu'il faut un examen attentif pour les distinguer l'une de l'autre. Leurs armées cependant ne se confondent jamais, bien qu'elles habitent les mêmes forêts et passent indifféremment sur les voies qu'elles se sont frayées. Au premier coup d'œil, les deux classes de travailleurs paraissent tout à fait distinctes à cause de l'énorme différence qui existe entre les plus gros individus de l'une et les plus petits de l'autre. On trouve, appartenant tous à la même famille, des nains longs d'un cinquième de pouce avec de petites têtes et de petites mâchoires, et des géans d'un demi-pouce de long dont la tête et les yeux ont pris des proportions relativement beaucoup moindres. Les classes pourtant ne sont pas séparées, car des individus existent qui réunissent les deux extrêmes. On voit les écitons presque partout sur les rives du fleuve des Amazones, où leurs épaisses colonnes voyagent par plusieurs centaines de milles sur tous les chemins de la forêt primitive. On ne se promène guère sous bois sans rencontrer l'une ou l'autre espèce, et c'est à elles que se rapportent probablement les histoires que nous lisons dans les ouvrages sur l'Amérique du Sud de fourmis débarrassant les maisons de leur vermine; cependant je n'ai jamais entendu dire une seule fois qu'elles entrassent dans les habitations, leurs ravages étant toujours confinés aux portions les plus denses de l'épaisse forêt.

« Le piéton qui rencontre une de ces armées de fourmis en est d'abord averti par l'inquiète agitation et les petits cris répétés des oiseaux grisâtres (*ant-thrushes*), qui par petits vols peuplent la jungle. S'il n'y fait pas attention, s'il s'avance de quelques pas, il est soudain attaqué par une quantité de ces féroces petites créatures. Elles montent avec une incroyable rapidité le long de ses jambes, chacune saisissant la peau de l'ennemi avec des mandibules semblables à des pinces, et, une fois ainsi cramponnées, recourbant sa queue en dedans pour le piquer de toutes ses forces. Le malheureux n'a d'autre alternative que de s'enfuir au plus vite. S'il est escorté par des indigènes, il peut être certain de les voir donner l'alarme en criant : *Tauóca! tauóca!* et prendre leurs jambes à leur cou pour gagner la queue de la colonne. Il lui faudra, une fois délivré, arracher un à un les insectes tenaces qui se sont attachés à son épiderme, et pour cela les couper en deux en laissant les têtes et les mâchoires dans les petites plaies où elles restent enfouies.

« Toutes les fois que les écitons sont en mouvement, le monde animal

tout entier est en alerte, et toute créature fait effort pour ne pas se trouver sur leur route; mais ceux qui ont le plus à craindre sont les insectes sans ailes, tels que les araignées au corps pesant, les fourmis des autres espèces, les vers blancs, les chenilles, les larves de toute espèce, bref tout ce qui vit sous les feuilles mortes ou dans le bois en décomposition. Les écitons ne montent pas très haut sur les arbres, et ne sont par conséquent pas très incommodes pour les nichées d'oiseaux. Quant au mode d'opération adopté par ces armées, voici ce que m'en ont appris de patientes observations. La colonne principale, sur quatre ou six rangs de profondeur, s'avance dans une direction donnée, balayant le sol de toute matière animale, morte ou vivante, et jetant çà et là sur ses flancs un détachement de fourrageurs qui après de courtes excursions revient, sa tâche accomplie, reprendre sa place dans les rangs de l'armée. Si leur ligne de marche les conduit en n'importe quel endroit où la proie s'offre plus abondante, — supposons une masse de bois pourri où pullulent les larves d'insectes, — l'armée entière fait halte, et une force considérable se concentre sur le point désigné. Toute fente, toute crevasse est fouillée avec soin, et les écitons furieux mettent en pièces les gros vers qu'ils ont extraits de leurs retraites et tirés au grand jour. Il est particulièrement curieux de les voir attaquer les nids de guêpes, parfois construits sur des arbrisseaux à ras de terre. Ils déchirent, à force de morsures, l'espèce d'enveloppe parcheminée qui protége les larves, les chrysalides et les guêpes nouvellement écloses, et réduisent tout en miettes, sans se préoccuper de la colère des animaux envahis, qui volent de tous côtés autour de ces brigands. Quand ceux-ci emportent leurs dépouilles préalablement divisées, la charge est répartie avec une certaine loyauté, selon la force de ceux qui auront à faire le transport : les nains prennent les plus petits morceaux, les géans se chargent des plus lourds. Deux fourmis parfois s'unissent pour porter la même pièce; mais les *surveillans*, avec leurs mâchoires tordues et maladroites, restent hors d'état de prendre aucune part au travail. Les armées ne marchent jamais longtemps sur un sentier battu, et paraissent préférer des buissons emmêlés, des broussailles touffues, où rarement on peut les suivre. Je suis resté quelquefois sur la piste d'une de ces immenses colonnes, longue de 60 à 70 mètres, pendant un demi-mille et même davantage; mais je n'en ai jamais pu découvrir une seule qui, ayant fini ses razzias de la journée, s'en retournât vers sa ruche. En fait, il ne m'est jamais arrivé de trouver une de ces ruches, et toutes les fois que j'ai vu des écitons, ils étaient en marche ou pris d'un de ces accès de paresse qui leur fait de temps en temps suspendre le cours de leurs exploits. Ceci avait toujours lieu dans quelque clairière baignée de soleil. En pareil cas, la colonne principale et les corps jetés sur ses ailes conservent leurs positions respectives; mais, au lieu de marcher en avant et de piller à droite et à gauche, les soldats se livrent à de doux loisirs. Quelques-uns se promènent lentement, d'autres brossent leurs antennes avec leurs pattes antérieures; mais le plus drôle était de les voir se nettoyer l'un l'autre. Une fourmi çà et là étendait d'abord une patte, puis successivement toutes les autres, qu'une camarade (quelquefois accompagnée de plusieurs auxiliaires) venait

brosser ou laver en passant ce membre entre ses mâchoires et sa langue, et la toilette se complétait par un petit coup de balai amicalement donné aux antennes. »

L'éciton *prædator*, l'éciton aveugle, l'éciton *crassicornis*, l'éciton *vastator*, l'éciton *erratica*, nous fourniraient encore de curieux détails, sans parler de ces mouches du genre *stylogaster*, qui suivent les armées d'écitons pour loger leurs œufs dans le corps mou des insectes que ces terribles fourmis ont chassés de leurs abris obscurs; mais nous ne pouvons suivre plus longtemps les explorations de l'ingénieux et patient naturaliste. Nous le laisserons donc quitter Éga le 3 février 1859 et rentrer le 17 mars à Pará, qu'il n'avait pas revu depuis sept ans et demi.

Pendant ce laps de temps, la population s'était accrue; les émigrans portugais et allemands affluaient dans la ville embellie, le commerce grandissait, les habitudes s'étaient modifiées; on allait moins souvent à l'église, plus fréquemment au bal et au concert; les libraires étaient plus nombreux, et dans un bel édifice tout neuf venait de s'installer un magnifique cabinet de lecture. Quatre journaux quotidiens alimentaient autant d'imprimeries, toutes de création récente. Le revers de la médaille, c'est que Pará, qui en 1848 était une des résidences américaines où l'on pouvait vivre au meilleur compte, était en 1859 une des plus chères. Le plus misérable logis, un taudis de deux chambres dépourvues de tout mobilier, se louait près de 500 francs par an; les domestiques étaient hors de prix, et c'est tout au plus si M. Bates peut pardonner aux progrès de la civilisation le tribut qu'ils prélevaient sur sa bourse. Il partit enfin le 2 juin 1859, donnant un démenti au proverbe national, qui atteste à la fois les séductions de Pará et la justice que leur rendent ses habitans. « Celui qui va à Pará y reste, » disent-ils (1). M. Bates n'y resta pas, il est vrai; mais on peut s'apercevoir que, malgré les misères accidentelles de sa vie sous les tropiques, il a gardé de ce magnifique pays un excellent souvenir. Il est bien difficile de ne pas le comprendre, pour peu qu'on se laisse aller au charme sympathique des intéressans récits qu'il lui a consacrés.

E.-D. Forgues.

(1) *Quem para* (o) *Parà, para.*

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1863.

Les réponses du gouvernement de Pétersbourg aux notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche font faire un pas décisif à la question polonaise. Les dépêches du prince Gortchakof ont surpris le public comme une détonation inattendue. On n'avait pas prévu de la part de la Russie un refus aussi péremptoire, aussi énergiquement exprimé. Le ton doucereux des premières répliques russes avait donné à croire que la diplomatie moscovite essaierait de se tirer de ce pas difficile par un mélange de temporisation et d'enguirlandage, par des demi-concessions enveloppées de paroles mielleuses. Nous ne sommes pas fâchés qu'il n'en ait point été ainsi; nous nous félicitons que la violente franchise du prince Gortchakof ait mis l'Angleterre, l'Autriche et la France au pied du mur. Ce retour offensif de la diplomatie russe est ce que l'on pouvait désirer de mieux pour éclairer l'opinion sur la question polonaise et affermir les résolutions des gouvernemens qui ont cru devoir se préoccuper de la cause de la Pologne.

Il y a deux parties dans les réponses du prince Gortchakof : des considérations générales et une tactique diplomatique. La faiblesse des considérations générales sur lesquelles s'appuie le ministre russe enlève toute autorité à son procédé diplomatique. Nous qui avons à tenir compte avant tout des principes moraux qui servent de guide à l'opinion civilisée, des principes qui intéressent la conscience humaine à un bien autre titre que les rubriques de la procédure politique, nous nous arrêterons d'abord aux considérations générales mises en avant par le prince Gortchakof.

Elles se réduisent à des déclamations ou à des prétentions démenties par les événemens qui se passent sous nos yeux. Le gouvernement russe en est encore à dénoncer dans les mouvemens de la Pologne les inspirations et les efforts de la révolution européenne. Il précise avec amertume cette accusation à l'adresse de la France : il signale Paris même comme l'un des principaux foyers de l'agitation polonaise. Parlant à notre gouvernement,

il lui dit qu'à Paris, sous ses yeux, l'émigration polonaise, profitant de ses relations sociales, a organisé une vaste conspiration qui sème la calomnie contre le gouvernement russe et alimente les désordres en Pologne. A la forte leçon que lord John Russell lui avait donnée à propos de l'injustice et de la faiblesse de l'arbitraire, il répond par une creuse protestation en l'honneur du respect dû par les peuples à l'autorité. Il persiste à regarder comme russes ces provinces polonaises dévastées aujourd'hui par la tyrannie de Mouravief. « Nous devons exclure, dit-il à la France, même d'un échange d'idées amical, toute allusion à des parties de l'empire russe auxquelles ne s'applique aucune stipulation particulière d'un acte international quelconque. » Mettant en avant ce que l'empereur doit à sa fidèle armée et aux sentimens de la nation russe, il n'hésite pas enfin à proclamer pour les Polonais la nécessité de plier encore une fois sous la conquête irritée d'une nation et d'une armée étrangères. Qu'on presse comme on voudra ce manifeste russe, soumis aujourd'hui au jugement de la conscience européenne, il est impossible d'en extraire aucune autre idée générale.

Est-il vraiment besoin de souffler sur ce mince voile où l'esprit d'injustice veut si maladroitement se dérober? L'insurrection polonaise, une œuvre de la révolution cosmopolite et démagogique! Peut-on dire sérieusement une telle pauvreté? Ce parlement d'Angleterre, ces lords surtout ces chefs des grandes maisons whigs que l'on comparait autrefois aux *magnifiques* de Venise, par exemple ce type de vieux patricien intraitable qu'on nomme lord Ellenborough, ces assemblées et ces personnages qui ont si hautement témoigné de leurs sympathies pour la Pologne, ne sont-ils donc, eux aussi, qu'un ramassis de démagogues cosmopolites? Nous voilà obligés de demander grâce pour notre timide corps législatif et notre vertueux sénat, convaincus par leur bienveillance envers la cause polonaise d'être des fauteurs de révolutions! C'est l'honneur de la démocratie française de n'avoir pas pris garde à la classe où s'incarne et souffre plus particulièrement la nationalité polonaise et de s'être fiée en cette circonstance à la générosité de ses instincts plutôt qu'aux ombrages de ses préjugés; mais ne lui redit-on pas chaque jour, pour la détacher de la cause de la Pologne, que cette cause est celle des nobles, des grands propriétaires et des catholiques? Les Russes croient si peu à cette imputation de révolution cosmopolite jetée par eux à la cause polonaise qu'ils sont les premiers à la démentir. Leurs journaux la démentent en dénonçant sans cesse dans l'insurrection la rancune de conservateurs rétrogrades; Mouravief la dément en appelant à son aide la cupidité des paysans contre l'hostilité des propriétaires; le prince Gortchakof enfin la dément lui-même à l'instant où il la lance : il attribue l'influence de l'émigration polonaise à ses relations sociales, et il sait bien que les relations sociales auxquelles il fait allusion ne sont point de celles qui s'obtiennent par les opinions démagogiques et ne se rencontrent point dans les régions habitées par la révolution cosmopolite. Un lieu commun si percé à jour n'était pas de mise dans un document

aussi grave que celui que de grands gouvernemens qui ne se paient pas de mots et l'opinion éclairée, qui connaît le fond des choses, attendaient du ministre de l'empereur de Russie.

Après la déclamation vient la prétention. La plus terrible accusation qui se puisse élever contre la domination russe en Pologne, c'est l'état même de la Pologne après le siècle que cette domination a duré. Le fait est là, positif, palpable, implacable : vous avez la Pologne depuis près d'un siècle, et après un siècle vous êtes impuissans à la gouverner. Vous vous plaignez que votre autorité ne soit pas respectée, que la confiance des provinces polonaises vous soit refusée. Votre plainte est votre confession et votre condamnation. Après avoir conquis la Pologne, vous n'avez su lui inspirer ni la confiance ni le respect, ces deux sentimens qui créent seuls un lien naturel et légitime entre les peuples et les gouvernemens. Et ici nous ne faisons point de distinction entre le royaume proprement dit et les provinces dont la Russie s'est emparée au premier partage. Ces provinces sont justement celles que la Russie possède depuis près de cent ans, et ce sont celles qui protestent aujourd'hui avec le plus d'énergie contre le joug moscovite. Vainement dans ces dernières années les Russes ont voulu effacer l'odieux du premier partage sous le sophisme d'une théorie ethnologique. Vainement ont-ils prétendu que la majorité de la population de ces provinces leur était assimilée par une identité de races. L'artifice est trop récent pour avoir pu surprendre la conscience de l'Europe. En assistant au premier partage, qui a enlevé à la Pologne la Lithuanie et la Ruthénie, possédées par elle depuis plus de quatre siècles, et qui étaient polonaises avant qu'il n'existât un empire russe, l'Europe a compris que c'était bien la Pologne qui était démembrée par une conspiration de souverains. C'est de ce crime qu'elle a gémi et souffert. Quand Rousseau prophétisait que la Russie ne digérerait pas sa part de Pologne, il ne pensait point que la Russie ne se fût adjugé que des territoires et des populations russes. Quand le cardinal de Rohan découvrit à Vienne le complot des trois puissances, c'était bien d'un traité de partage de la Pologne qu'il s'agissait pour Catherine, et non d'un traité de restitution des provinces occidentales. Quand Dumouriez, Rulhières, Mirabeau, nous ont raconté presque comme des témoins cette transaction inique, ils n'ont certes jamais eu la pensée de nous apprendre que la Russie, en saisissant son lot, n'avait pas mis la main sur des provinces polonaises. Quand en 1815 M. de Talleyrand, cet autre révolutionnaire, montrait au congrès de Vienne, dans le partage de la Pologne, l'origine scandaleuse des spoliations de nations et de territoires dont le continent avait été depuis lors le théâtre, assurément les provinces enlevées en 1772 n'avaient pas cessé à ses yeux d'être polonaises. Quand les libéraux anglais de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, depuis Burke jusqu'à sir James Mackintosh, protestaient contre le dépècement de la Pologne, pour eux la Lithuanie et la Ruthénie étaient des parties intégrantes de la Pologne. Enfin, quand Alexandre Ier caressait ses

grands projets et en faisait confidence, n'était-ce pas sous le nom d'anciennes provinces polonaises qu'il désignait cette partie de son empire, et n'est-ce pas à ce titre qu'il y excitait l'espoir et l'enthousiasme national?

Laissons pour un moment de côté les contrats internationaux sur lesquels sont fondés les droits récens de l'empereur de Russie comme roi de Pologne, ne recherchons point la façon dont le gouvernement russe a entendu et pratiqué les obligations qui lui étaient imposées par ces contrats; plaçons-nous au point de vue politique le plus général, au point de vue de l'histoire. Le vrai titre d'un pouvoir quelconque n'est pas, aux yeux de l'opinion publique et de l'histoire, dans la lettre des traités; il est dans le succès avec lequel ce pouvoir exerce ses fonctions de gouvernement. Quelles que soient les objections qui se puissent élever contre l'origine d'un pouvoir, il vient infailliblement un jour où les objections perdent leur force et s'évanouissent : c'est lorsque ce pouvoir a rempli heureusement le mandat qu'il s'est donné, a fait tourner son ascendant au profit des intérêts dont il a pris la conduite, où il a en quelque sorte effacé par les résultats de sa domination les souvenirs douloureux de son établissement primitif. Ah! si la Russie pouvait montrer à l'Europe qu'elle a rendu service à la Pologne en la spoliant il y a un siècle, qu'elle a accéléré le développement intellectuel, moral et matériel des populations polonaises, qu'elle a initié les Polonais à une vie politique supérieure à celle qu'ils eussent été capables d'atteindre par eux-mêmes, qu'en leur faisant violence elle les a entraînés dans une sphère de civilisation plus élevée dont ils n'ont plus qu'à recueillir les bienfaits, — les Polonais ne se soulèveraient pas plus contre elle que nos Bretons, nos Provençaux, nos Alsaciens ne songent à se soulever contre la France, ou même que les Irlandais ne pensent à s'insurger contre l'Angleterre. La Russie aurait attiré vers elle et absorbé tout ce qu'il y a en Pologne d'intelligence, d'activité et de vie; elle n'aurait point à chicaner avec l'Europe sur l'interprétation d'un traité. Mais il est impossible à l'arrogance russe de monter au-dessus de l'humiliation accablante que la situation actuelle de la Pologne lui inflige. Le gouvernement russe n'a point réussi à justifier par la pratique le pouvoir dont il s'est emparé par la ruse et la violence. Cent ans ne lui ont point suffi pour s'attacher les provinces polonaises qu'il a prises au démembrement de 1772; cinquante ans ne lui ont point suffi pour s'attacher le royaume de Pologne de 1815. L'état actuel de la Pologne prouve, devant la conscience de l'Europe et devant l'histoire, que la civilisation russe est inférieure à la civilisation polonaise, que c'est pour cette raison qu'elle n'a rien pu gagner sur la Pologne par les moyens moraux, que c'est pour cette raison qu'aujourd'hui comme au premier jour elle ne peut faire durer pour la Pologne le supplice d'une union contre nature que par l'abus de la force.

Ainsi se pose aujourd'hui la question de Pologne au-dessus des régions de la politique officielle. Politiques utilitaires, nous disons à la Russie : « Vous avez été pour la Pologne un gouvernement incapable. » Politiques

éclairés par la philosophie de l'histoire, nous lui disons : « Vous avez été, vous êtes une domination inique et indigne. » Certes nous n'éprouvons contre la nation russe, qui aujourd'hui se réveille et que l'on s'efforce d'égarer dans des haines de peuple à peuple, aucun sentiment hostile : nous voudrions que cette grande nation sût exalter et anoblir sa force intérieure par l'intelligence de la justice et l'usage de la liberté ; mais les nations qui subissent longtemps les mauvais gouvernemens deviennent responsables des fautes et des crimes de ces gouvernemens. Le peuple russe est responsable envers la Pologne des tyrannies qu'il lui a imposées en les supportant si longtemps lui-même. Le peuple russe ferait un nouveau bail avec le despotisme, s'il se croyait intéressé par l'amour-propre national à l'assujettissement de la Pologne par la violence. Ce n'est point un révolutionnaire, c'est un conservateur fougueux, c'est M. de Maistre qui a dit que la plus inique, la plus monstrueuse, la plus insupportable des dominations est celle d'un peuple sur un autre peuple. La nation russe est de nouveau provoquée à ce crime par le gouvernement de Pétersbourg, qui veut imprudemment la faire intervenir dans ses déterminations. Or quel est le dernier mot du gouvernement russe à l'Europe, qui lui demande encore, par les voies de la persuasion, justice pour la Pologne? Le gouvernement russe interdit qu'on lui parle des anciennes provinces polonaises; quant aux moyens moraux qu'on lui propose pour la pacification du royaume proprement dit, il les relègue et les ajourne dans l'enfer de ses bonnes intentions. Pratiquement, au nom de l'armée russe, au nom du peuple russe, il exige avant tout la soumission des insurgés. Le recours unique, absolu, à outrance, à la force, le renouvellement de toutes les violences tant de fois et si longtemps employées contre la Pologne, voilà le dernier mot du gouvernement russe, le défi qu'il jette à la conscience de l'Europe actuelle. Chose étrange et qui vaut la peine d'être remarquée : on dirait que, depuis le premier partage de la Pologne, chaque génération l'une après l'autre a été mise en demeure, par une occasion décisive, de ratifier ou de briser ce pacte odieux. A plusieurs reprises, le sort de la Pologne a été remis en question, et il a dépendu des gouvernemens et des peuples de reprendre à nouveau cette triste affaire du partage. Voici en ce moment la mise en demeure qui s'adresse à notre génération; elle nous vient de deux côtés avec une égale énergie : elle nous vient comme un cri de détresse des insurgés polonais et des victimes de Mouravief, elle nous vient comme une bravade insultante de la chancellerie russe. La génération actuelle, par inertie et par stupidité, acquiescera-t-elle passivement au partage comme ses lâches ou impuissantes devancières, ou ira-t-elle au secours d'un droit que l'énergie et la vitalité de la Pologne ne laissent point périmer, mais ne suffisent pas à faire triompher? Nous ne voulons pas croire que notre génération hésite devant ce dilemme de honte ou d'honneur; nous ne voulons pas croire que notre génération consente à subir la souillure du spectacle de l'extermination d'un peuple par les supplices, par la

confiscation des propriétés, par l'oppression religieuse, et que les procédés employés, il y a plus de deux siècles, par Cromwell contre l'Irlande puissent être impunément appliqués sous nos yeux par un gouvernement et un peuple qui prétendent s'associer à notre civilisation. Nous ne voulons pas croire que nous puissions permettre à une nation qui se dit chrétienne des actes capables de soulever une croisade, s'ils étaient accomplis par un gouvernement musulman. Si la Russie avait compté sur la torpeur morale de notre époque, nous espérons qu'elle s'apercevrait vite qu'elle a fait dans l'appréciation de l'état des esprits en Occident un aussi faux calcul que celui qui l'a déjà trompée dans sa tactique diplomatique.

Il n'est point interdit de penser encore que, dans ce grand éclat dont il vient d'étonner l'Europe, le gouvernement russe n'ait cru jouer qu'une de ces parties diplomatiques d'apparat qui lui sont familières. Séparés de l'armistice et de la conférence qui en devaient amener l'interprétation, le développement et l'application, les six points proposés par les puissances, et acceptés avec réserves mentales par la Russie, n'ont plus d'importance. Il y avait dans les démarches simultanées de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche deux propositions capitales : au point de vue de l'humanité, l'armistice; au point de vue politique, la conférence. En repoussant l'armistice, le gouvernement russe a blessé, à ses risques et périls, le sentiment d'humanité qui avait inspiré cette proposition; mais il n'a fait que décliner un conseil, sans heurter les droits de ceux qui le lui donnaient. En repoussant la conférence, le cabinet de Pétersbourg est allé plus loin : il pouvait, en refusant la conférence, n'alléguer que des raisons de convenance, ne revendiquer que sa liberté d'action. Il eût, en agissant ainsi, encouru la désapprobation des puissances, il n'eût point porté atteinte à leurs droits et provoqué leurs énergiques, justes et nécessaires protestations. Cette marche prudente et modérée n'a point été du goût de la cour de Russie. Le prince Gortchakof ne s'est pas contenté de refuser la conférence à huit; il a voulu contester et limiter le droit d'intervention diplomatique des puissances signataires des traités de Vienne dans les affaires de Pologne. Il a émis à ce sujet la plus surprenante et la plus choquante théorie : il a prétendu que les puissances signataires d'un traité n'ont à l'égard de ce traité qu'un droit d'interprétation, et il a ajouté, avec une frivolité dédaigneuse, que l'expérience a démontré que l'exercice de ce droit n'aboutit à aucun résultat pratique, que les essais déjà faits n'ont réussi qu'à démontrer des divergences d'opinion.

A des puissances qui, avec les formes les plus courtoises, venaient faire auprès de lui une grave démarche, qui, s'appuyant sur un traité signé par elles, venaient doucement réclamer l'exécution de certaines stipulations de ce traité placées sous leurs garanties, le prince Gortchakof répond : « Libre à vous d'interpréter ces stipulations comme vous voudrez; quant à moi, je les exécute à ma guise, et vous n'avez rien à dire. » La fatuité de cette attitude est le côté grave et offensant des dépêches russes. Quand le

ministre russe refuse à l'Angleterre l'armistice en le déclarant impraticable, il n'est que moqueur à contre-temps; quand il a l'air d'accuser la France de complicité avec les menées révolutionnaires et de connivence dans l'agitation de la Pologne, il n'est qu'insolent; mais quand, non content de refuser la conférence, il dénie à ceux qui ont signé et garanti les traités le droit d'en surveiller l'exécution, c'est dans son essence même qu'il attaque le droit diplomatique, c'est dans leur autorité légitime qu'il offense les puissances auxquelles il s'adresse. Lord Palmerston, en parlant de la position que les traités de Vienne ont créée à l'Angleterre vis-à-vis de la Pologne, établissait, il y a quelque temps, devant la chambre des communes une distinction fort juste. « Ces traités, disait-il, nous donnent le droit d'intervenir pour en assurer l'exécution, mais ne nous imposent point l'obligation d'intervenir. » Cette distinction est profondément vraie : il tombe sous le sens que les signataires d'un traité ont le droit de le faire exécuter; sans cela, que deviendrait l'autorité des traités? Mais il tombe également sous le sens que ceux qui possèdent un tel droit ont la faculté de s'abstenir d'en faire usage, si cela leur convient. Dans sa veine d'audace intempérante, le prince Gortchakof n'y regarde pas de si près; il ne ménage pas même l'assertion discrète de lord Palmerston et les timides réserves de l'Angleterre. A ceux qui, sans en avoir l'obligation légale, ont néanmoins le pouvoir de lui prescrire l'exécution d'un traité, il conteste et nie tout droit semblable, et ne laisse, en les narguant, qu'une stérile et ridicule liberté d'appréciation. Nous sommes sûrs que les ministres de France et d'Angleterre ne laisseront point passer sans la châtier comme elle le mérite une pareille impertinence.

La légèreté n'est jamais loin de la présomption. Après avoir enjambé si lestement la base du droit diplomatique, le prince Gortchakof est allé commettre la plus grossière étourderie. On lui proposait une conférence à huit; il a cru répondre par une contre-proposition d'une conférence à trois entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Certes la riposte était blessante au plus haut degré pour l'Angleterre et pour la France. Au moment où les puissances occidentales s'efforcent d'atténuer les maux de la Pologne, il y avait une sorte d'effronterie à leur dire de ne point se mêler de ce qui ne les regardait pas et à laisser encore une fois la Pologne à la discrétion des trois puissances qui l'ont démembrée. Le coup cependant a paru habile au prince Gortchakof; le cabinet russe a cru sans doute qu'il lui serait possible de tirer ainsi parti des hésitations de l'Angleterre, de rejeter cette puissance dans l'inaction et de placer la France dans l'isolement. Au ton de la dépêche russe adressée à la France, on eût dit que le prince Gortchakof était déjà sûr de son fait. Cette présomption a été punie sur-le-champ par la déception la plus cruelle. Le prince Gortchakof, dans son projet de conférence à trois, avait disposé de l'Autriche sans son aveu. Soit naïveté, soit vanité, il s'est cru au temps où l'empereur Nicolas se figurait avoir l'Autriche dans sa poche, et pensait pouvoir l'engager sans la consulter. L'énergique et

prompte protestation de l'Autriche a châtié cette jactance et déjoué cette manœuvre. A la confusion de la politique russe, elle a révélé à l'Europe que la contre-proposition du prince Gortchakof n'était pas sérieuse; elle nous a appris qu'en s'opposant à la proposition longtemps et mûrement délibérée et concertée des puissances, la cour de Pétersbourg s'était permis de répondre par un projet en l'air, et n'avait pas seulement pris la peine d'interroger les cabinets auxquels elle fixait arbitrairement un rôle dans sa combinaison aventureuse. La tactique de la diplomatie russe n'a donc abouti qu'à un pitoyable échec, et cette diplomatie n'a pas même l'excuse d'avoir apporté dans la négociation le sérieux que demandaient et la gravité des circonstances et la position de ses interlocuteurs dans le monde.

Que reste-t-il aujourd'hui du fracas des dépêches russes? La Russie a refusé l'armistice; sa contre-proposition de conférence à trois ne mérite pas même d'être discutée, puisqu'elle n'a jamais eu de consistance et n'a été qu'une boutade inconsidérée. En somme par conséquent, la Russie ne propose rien; elle refuse purement et simplement la conférence à huit. Ainsi il ne reste de ces dépêches que des refus, que la dénégation du droit qu'ont les signataires des traités d'en exiger l'exécution, et un langage passionné qui blesse tout le monde. Il en reste surtout l'isolement de la Russie en face de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, dont le concert doit être plus étroitement resserré, et par les efforts maladroits que la Russie a faits pour les diviser, et par les griefs communs qu'elle leur a fournis. Nous espérons que les réponses identiques des cabinets de Paris, de Londres, de Vienne, aux dépêches russes, ne tarderont point à donner à l'Europe la démonstration consolante et rassurante de l'isolement de la Russie en face des grandes puissances unies. Nous croyons que l'impression produite par les dépêches russes a mis un terme aux irrésolutions du gouvernement anglais. L'Autriche vient de prouver à son honneur qu'il est permis de compter sur elle. Tout le monde a compris les causes des hésitations de l'Autriche; ces hésitations se sont manifestées quelquefois par des actes regrettables : telles sont par exemple les arrestations d'un trop grand nombre de Polonais marquans, des princes Sapieha et Radziwill, du comte Borkowski, du député prussien Bentkowski, des députés autrichiens Wodzicki et Ziemalkowski, mesures sévères et impolitiques où se trahit l'esprit persistant de la vieille bureaucratie. Le parti bureaucratique, uni en cela aux Slaves entraînés vers le panslavisme russe, demeure encore en effet l'élément autrichien hostile à la cause polonaise. Cette cause a pour elle en revanche ce qu'il y a en Autriche de plus vivace, le parti militaire, le parti libéral allemand, la famille impériale. Les événemens de Pologne avaient dans le principe désagréablement surpris M. de Schmerling, qui redoutait que l'œuvre des institutions parlementaires, à laquelle il attache si honorablement son nom, n'en fût troublée et dérangée; à mesure que la situation se développait, M. de Schmerling n'a pas eu de peine à comprendre que le progrès libéral de l'Autriche serait bien plus gravement

compromis par le succès de la politique russe. Devant la Russie triomphante, l'Autriche serait contrainte de rétrograder vers ce vasselage mal déguisé qui l'a liée si longtemps à Saint-Pétersbourg; cette perspective menaçante est bien faite pour incliner M. de Schmerling vers la politique des puissances occidentales, et par conséquent vers une politique favorable à la Pologne.

L'accord et la marche concertée de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche sont à la fois l'espoir de la paix et la garantie de la sécurité de l'Europe, si les moyens de persuasion demeuraient impuissans contre l'obstination de la cour de Pétersbourg. Si cet accord se fût manifesté plus tôt, avec plus de fermeté et de résolution, il est probable que l'on eût prévenu le danger et le scandale des dernières dépêches russes. Il n'est pas douteux que le gouvernement russe n'a pas voulu croire jusqu'à présent à la sincérité et à la vigueur du concert européen, et qu'il a espéré rompre cette union réservée et tâtonnante par une charge brusque et hardie. La paix a failli ainsi se heurter au même écueil où elle s'était rompue dans la guerre d'Orient. L'empereur Nicolas s'était refusé à croire d'abord à l'alliance occidentale; il avait voulu espérer jusqu'au bout qu'il entraînerait l'Autriche dans sa cause. Si dès le principe il se fût trouvé en face de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche liées dans la même résolution et prêtes à l'action commune, il eût cédé. La situation est aujourd'hui semblable; mais l'union des trois puissances peut avoir encore toute son efficacité pour la conservation de la paix : la Russie a encore le temps de se raviser. Unies, les puissances n'ont plus d'ailleurs à se consumer dans de subtiles négociations. Le ton des dernières dépêches du prince Gortchakof a du moins le mérite de couper court au verbiage diplomatique. C'est à la Russie de revenir sur ses imprudens refus et de se préparer à faire des concessions, lorsqu'on ne lui a proposé encore que le minimum de ce qu'on aurait le droit d'exiger d'elle. Après le délai moral qui lui sera donné pour réfléchir aux nécessités de la situation, il sera temps enfin que les puissances alliées prennent en considération sérieuse la condition de la Pologne. L'insurrection polonaise avec ses incidens douloureux dure depuis six mois. Une pareille durée est un fait politique important. Le gouvernement national de Pologne et l'insurrection ont acquis un titre particulier auprès de l'Angleterre et de la France en acceptant le projet d'armistice aux conditions que nous avons indiquées il y a longtemps. Lord Palmerston doit être particulièrement sensible à cette acceptation, lui qui n'avait point laissé ignorer au gouvernement de l'insurrection polonaise qu'il perdrait tout titre à la sympathie de l'Angleterre, s'il refusait l'armistice. Or cette mesure, d'inspiration anglaise, c'est la Pologne qui l'a acceptée, c'est la Russie qui la rejette. Il ne faut point en outre perdre de vue que l'action diplomatique n'a fait jusqu'à présent qu'aggraver la situation des Polonais. Jusqu'au moment où les puissances sont intervenues, les Polonais n'avaient affaire qu'avec le gouvernement russe; la nation russe demeurait spectatrice de la lutte, elle

ne la voyait pas sans sympathie, elle en attendait des incidens favorables à ses propres aspirations de libéralisme et de progrès intérieur. Les puissances, en intervenant, ont changé la nature du débat; elles ont intéressé à la question l'amour-propre national des Russes; elles ont permis à la cour de Pétersbourg de faire appel aux passions populaires. Dans ce mouvement d'irritation, on a vu reparaître ces personnages du vieux parti russe, ces terroristes de la tyrannie de Nicolas, les Berg, les Mouravief, les Lechte, dont on croyait l'influence pour toujours abolie. Quand le gouvernement russe était seul à travailler à la dénationalisation de la Pologne, il échouait dans un travail impossible; mais une fois les passions russes mises en branle, une fois la dénationalisation de la Pologne transformée en œuvre de patriotisme, une fois le torrent moscovite déchaîné sur les propriétés polonaises confisquées, la condition de la Pologne deviendrait bien plus grave. Les puissances doivent des compensations promptes aux Polonais pour les aggravations que leur situation a subies par l'effet de l'action diplomatique. Pour le moment, ils n'en réclament pas d'autre que d'être reconnus comme belligérans. En leur reconnaissant les droits de belligérans, les puissances ne feraient que sanctionner un fait consacré par une durée de six mois. Une résolution semblable les laisserait en paix avec la Russie, mais elle donnerait à la Pologne un secours efficace; elle lui permettrait d'accroître et de régulariser ses ressources financières et militaires; elle la mettrait en état assurément de soutenir longtemps la lutte, et peut-être de ne devoir son indépendance qu'à l'héroïsme de ses citoyens.

Quel contraste entre l'ardente fermentation de la crise polonaise et le calme profond dont jouit maintenant cette Italie qui nous a donné tant d'émotions jusqu'à la fin de l'année dernière! Si nous avons rarement parlé de l'Italie dans ces derniers temps, ce n'est pas que nous n'ayons suivi avec intérêt la vie parlementaire du nouveau royaume depuis plusieurs mois. Cette année a été bien employée par les Italiens. Ils n'ont pas seulement rétabli parmi eux l'ordre matériel; on peut dire que l'ordre en Italie règne aussi dans les esprits. On est parvenu à ce résultat depuis la constitution du ministère actuel, qui date à peine de huit mois, sans que le gouvernement ait recouru à aucune mesure exceptionnelle, avec un large usage des libertés politiques, avec un parlement sans cesse ouvert. Le travail parlementaire a été actif et fécond. D'importantes lois de finance sous l'intelligente impulsion de M. Minghetti ont été élaborées. Le premier budget normal du nouveau royaume a été voté. Ce n'était point une entreprise facile que de constituer par l'établissement de nouveaux impôts les ressources financières permanentes de l'Italie. Il était impossible de combiner cette foule de lois administratives et financières qui assurent l'avenir de l'Italie sans froisser les habitudes ou les intérêts apparens de telle ou telle province, surtout des provinces méridionales. Les diverses provinces ont cependant fourni constamment à la majorité une égale proportion de leurs députés. Si le ministère n'a point agité les questions de politique

générale, on ne peut dire pourtant qu'il les ait perdues de vue, quand on a lu les discours remarquables prononcés cette année par MM. Peruzzi et Minghetti, et entre autres les deux discours du président du conseil dans les séances des 17 et 18 juin. M. Minghetti a parcouru à cette occasion les points principaux de la politique intérieure et extérieure de l'Italie avec une netteté de vues, une sagacité et un ton d'homme d'état qui font honneur non-seulement à son mérite, mais à la chambre à laquelle s'adressaient des considérations si élevées et si justes. Le ministère italien a notamment pris à l'égard de Rome une attitude de patiente réserve qui nous paraît politique et sage. En principe, l'absorption de Rome dans le nouveau royaume est une question résolue : pour qu'elle le soit dans les faits, l'Italie n'a qu'à attendre le développement logique et nécessaire d'une situation anormale. Les incidens, qui feront apparaître de jour en jour davantage la fausse position que nous fait l'occupation de Rome, aideront l'Italie à être patiente. L'affaire de l'*Aunis* n'est-elle point un incident de ce genre? Sans doute les Italiens n'avaient pas le droit d'arrêter des malfaiteurs italiens sur un navire investi par les traités des prérogatives de notre marine militaire; mais quand de la question de droit maritime, où il a reconnu son tort, il est passé à la question morale, le ministre italien a eu beau jeu, ce nous semble, et la France délivrant des passeports et donnant le droit d'asile à des voleurs et à des assassins avérés ne nous paraît point faire une brillante figure. Ajoutons enfin que la majorité parlementaire, qui depuis la mort de M. de Cavour avait été si longtemps mobile et flottante, s'est reconstituée et a repris son aplomb sous le présent ministère. La tranquille Italie est maintenant en état de nous donner des exemples et des leçons dans la carrière du système parlementaire.

La prépondérance de la bonne cause, de la cause que la saine intelligence des intérêts français recommande à nos sympathies politiques, se dessine nettement aux États-Unis. La pointe de Lee dans la Pensylvanie, ne couvrait, comme nous l'avions pressenti, qu'une tentative désespérée. Le hardi général des confédérés ne cherchait dans le hasard d'une bataille qu'une compensation aux échecs décisifs que la confédération subissait ou allait éprouver dans l'ouest et sur le Mississipi; mais c'est en vain qu'il a tenté le hasard : il a été obligé de repasser le Potomac après une sanglante défaite. En même temps les confédérés perdaient Wicksburg et Port-Hudson, leurs deux forteresses du Mississipi, et se trouvaient coupés du Texas et de l'Arkansas. Ce n'est pas tout, le général Rosenkranz, battant et repoussant le général Bragg, s'est emparé de la jonction des chemins de fer qui reliaient les états les plus méridionaux de la sécession à la Virginie. La sécession est ainsi morcelée en trois sections, séparées les unes des autres par les forces maritimes et militaires des États-Unis. La rébellion est aux abois; les émeutes de ses complices de New-York n'ont fait que déshonorer ses derniers momens, et il n'est plus téméraire de prédire la reconstitution de la grande union américaine.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Parmi les curiosités qu'on a pu remarquer à la dernière exposition de peinture, il y avait plusieurs tableaux et gravures qui touchaient à la musique d'une manière plus ou moins directe. L'écrivain qui s'est occupé ici du *Salon de 1863,* M. Maxime Du Camp, a déjà signalé une ingénieuse composition de M. Français, c'est-à-dire un paysage d'une couleur antique où planait l'ombre désolée d'Orphée. Je voudrais à mon tour dire mon avis sur d'autres tableaux et gravures où l'on a essayé de rendre la physionomie de plusieurs grands musiciens, tels que Palestrina, Mozart et Beethoven. Il y a longtemps que les arts se tiennent par la main, et qu'ils forment dans l'histoire de la civilisation une sainte alliance.

Quoi de plus vrai et de plus charmant que les neuf muses, par lesquelles l'imagination des Grecs a exprimé cette union primordiale des différentes facultés de l'esprit? Entre la poésie et la musique surtout, la parenté est si étroite qu'elles naissent en même temps dans l'esprit humain comme deux sœurs jumelles, et elles ne se séparent qu'à l'avénement du rhythme musical, qui brise le joug de la métrique pour vivre de sa propre vie. On peut affirmer que l'antiquité grecque et romaine n'a guère connu la puissance du rhythme musical, et qu'elle n'a vu dans cet art qu'un esclave de la poésie. Qui ne sait que dans les monumens de l'Égypte, de l'Asie-Mineure, de la Grèce et de la Sicile, on a trouvé la représentation d'un grand nombre d'instrumens de musique, tels que la lyre et la cithare de diverses dimensions, la trompette, la flûte simple, la flûte double, et autres agens de la sonorité? La flûte surtout était un instrument très recherché des Grecs, et ceux qui en jouaient avec habileté étaient fort considérés. On cite un flûtiste célèbre nommé Craton, dont le portrait en pied fut exposé dans le temple de Bacchus. On ignore si, dans les peintures informes des catacombes, il y a eu quelques traces de symboles sur la musique, mais on en trouve beaucoup dans les peintures hiératiques de l'époque byzantine et dans les premiers monumens dits gothiques. Les églises des XIIIe et XIVe siècles, les manuscrits et les imagiers du moyen âge, sont remplis de traits, de figures et de statues de musiciens jouant de toute sorte d'instrumens inconnus des anciens, et lesquels, par des transformations successives, sont devenus les instrumens modernes. A la première renaissance des arts du dessin, alors que les Cimabuë, les Giotto et leurs successeurs commencèrent à se préoccuper de saisir la nature et de rendre la vision des objets aussi fidèle que possible, la musique et ses attributs furent introduits dans un grand nombre de compositions pittoresques du plus haut intérêt. Il existe des bas-reliefs, et surtout une quantité infinie de gravures, qui représentent des cérémonies et des scènes de la vie élégante où l'on voit des hommes et des femmes chanter en s'accompagnant

du luth, du théorbe, de la mandoline, et d'autres instrumens à cordes en usage dans les XVIe et XVIIe siècles. Les grands peintres, les poètes, les artistes, et presque tous les hommes illustres de la renaissance ont aimé la musique et y ont fait allusion dans leurs compositions. Tout le monde connaît, au moins par la gravure, le beau tableau de *Sainte Cécile* de Raphaël, qui est à Bologne, composition étrange, qui choque le sens historique, et qui a fait dire à M. de Rémusat avec juste raison : « Nouvelle preuve qu'un tableau ne doit nullement être raisonné comme une scène de drame, et que les grands peintres se préoccupent avant tout du but pittoresque. » M. de Rémusat complète sa pensée en se demandant : « Que fait Marie-Madeleine dans ce tableau? Toute la subtilité du monde ne lui trouverait rien dans la physionomie qui la rattache au sujet. Elle regarde hors du cadre, ses yeux sont fixes, son visage un peu dédaigneux. Qu'exprime-t-elle? La beauté. Elle est là rien que pour être belle... Elle est *la beauté,* le dernier but de l'art est atteint (1). » Nous sommes bien loin aujourd'hui de croire, avec M. de Rémusat et tous les bons esprits, que la beauté a, dans les combinaisons des arts, une valeur absolue dont rien ne peut affaiblir l'éclat et la puissance. Cette idée profonde, qui a été celle de tous les grands théoriciens, je la trouve exprimée sous une forme plus générale dans un beau livre que tout le monde lit. « Jésus, fils de Sirack, et Hillel, avaient émis des aphorismes presque aussi élevés que ceux de Jésus. Hillel cependant ne passera jamais pour le vrai fondateur du christianisme. Dans la morale, comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout. L'idée qui se cache sous un tableau de Raphaël est peu de chose; c'est le tableau seul qui compte (2). » N'est-ce pas revenir, en d'autres termes, à la grande définition que donne Aristote de l'histoire et de la poésie? « La vraie différence, dit-il, est que l'histoire raconte ce qui est arrivé; l'autre exprime ce qui aurait pu arriver. Voilà pourquoi la poésie est quelque chose de plus grand et de plus sérieux que l'histoire. » Voilà pourquoi aussi, dirons-nous, la beauté est quelque chose de plus grand et de plus durable dans les arts que la vérité, dont se préoccupent si fort les artistes du jour.

Nous avons déjà dit que presque tous les peintres italiens de la renaissance savaient la musique, et qu'ils ont laissé un grand nombre de tableaux où cet art divin se trouve représenté sous une assez grande variété de combinaisons. Les peintres vénitiens notamment ont tous aimé la musique, et quelques-uns l'ont cultivée avec passion. Giorgione chantait et s'accompagnait du théorbe. Tout le monde peut voir au salon carré du Louvre le grand tableau de Paul Véronèse, les *Noces de Cana,* où se trouve ce groupe de musiciens qui représentent les peintres et les amis du grand artiste. Véronèse est en habit blanc et joue de la viole; derrière lui est le Tintoret, qui joue du même instrument; de l'autre côté sont Titien, qui joue de la

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 août 1861, la légende de cette illustre dame romaine, que l'église a adoptée comme la patronne des musiciens.

(2) *Vie de Jésus,* par M. Ernest Renan, p. 92.

basse, et le vieux Bassan, qui l'accompagne de la flûte. Le concert est presque complet, et il n'y manque vraiment qu'une femme chantant *una canzone* de Monteverde ou de tout autre compositeur vénitien du temps. Ce personnage de plus n'aurait pas dérangé l'harmonie ni la vérité de ce magnifique épisode de l'Évangile. Il n'y a de comparable à cette splendide page de peinture religieuse que le *Stabat* de Rossini. Les tableaux qui représentent de petites scènes où la musique et les instrumens se trouvent mêlés sont assez nombreux au Louvre. Je citerai d'abord le *Couronnement de la Vierge* de l'aimable fra Angelico, où douze anges, aux ailes de pourpre, tenant des trompettes et d'autres instrumens, célèbrent cette glorification solennelle de la mère de Jésus. Il y a aussi deux tableaux d'un peintre de Ferrare nommé Lorenzo Costa, dont l'un représente la marquise Isabelle d'Este couronnée par l'Amour et entourée de musiciens qui célèbrent sans doute l'éclat de sa beauté; l'autre est une composition allégorique où l'on voit Apollon enseignant la musique à des nymphes, et plus loin Orphée qui civilise les hommes par les accords de sa lyre. A la bonne heure! et la musique n'a pas cessé de jouer le rôle que lui prête la légende grecque. Les Allemands, les Hollandais, les Flamands, ont représenté dans leurs tableaux des scènes populaires où figurent souvent des ménétriers, des *violoneux* de village et des chanteurs d'une condition plus élevée. Il est donc suffisamment prouvé que la musique avec ses symboles n'a cessé d'occuper les poètes, les peintres, les sculpteurs de tous les temps, et que son histoire est inscrite sur les plus anciens monumens de la civilisation.

Si j'avais eu à choisir, parmi les tableaux et les gravures qui ont été exposés cette année au Palais de l'Industrie, les œuvres qui rendaient le mieux l'idée de la poésie musicale, j'aurais peut-être mis la main sur la *Sainte Cécile* de Mignard, gravée par M. Jourdain, ou sur le paysage symbolique de M. Français, traduisant ces vers bien connus de Virgile :

> Te, dulcis conjux.....
> Te, veniente die, te decedente, canebat.

Mais que dire de la composition de M. Lemud? que penser de ce gros garçon de ferme endormi sur un piano en rêvant on ne sait trop à quoi? Est-ce là Beethoven? est-ce là l'auteur de la symphonie héroïque, de la symphonie pastorale, et de cent chefs-d'œuvre dont M. Lemud ne doit pas connaître grand'chose? D'où viennent ces ombres longues, maigres, au type allongé et vulgaire qui se groupent au fond du tableau et regardent ce gros garçon qui dort comme un sourd? Sont-ce les rêves de cet immense génie, ces figures anguleuses qui rappellent les femmes d'Albert Dürer? Il n'y a dans cette scène étrange ni vérité, ni poésie, et l'effet que produit à l'œil la composition de M. Lemud est vraiment désagréable. Une femme du monde qui connaît la musique de Beethoven par cœur, comme on dit, fut priée de jouer sur le piano une des admirables sonates du grand maître. « Je le veux bien, répondit-elle, mais à la condition que vous retournerez

contre le mur ce gros buveur de bière que voilà. » M. Lemud a été bien mieux inspiré autrefois pour la charmante composition de *Maître Wolfram.*

Beethoven chez Mozart, gravure de M. Allais, n'est pas non plus une combinaison bien heureuse. D'abord pourquoi cette scène théâtrale? pourquoi tout ce beau monde du XVIIIe siècle se trouve-t-il réuni dans le pauvre logis de l'auteur de *Don Juan?* Le fait qui a inspiré cette scène de bal masqué est des plus simples. Le jeune Beethoven arrivant à Vienne pour la première fois se présente chez Mozart avec une lettre de recommandation. Mozart, qui n'avait auprès de lui qu'un ami et sa femme, reçut le jeune homme avec bonté et lui dit après avoir lu la lettre : « Eh bien! voyons ce que tu sais faire. Joue-moi quelque chose, improvise sur quel thème tu voudras. » L'enfant obéit et se rendit dans une chambre voisine où il y avait le piano de Mozart. Étonné de ce qu'il entendait, Mozart se leva de sa chaise avec précaution, et après s'être assuré par un coup d'œil furtif que Beethoven improvisait : « Écoutez bien ce jeune homme, dit Mozart à voix basse, il fera parler de lui. »

Cette piquante anecdote aurait pu inspirer une scène d'intérieur fort agréable, si M. Allais n'avait pas cru devoir transformer la modeste demeure de Mozart en un salon rempli de grands seigneurs et de belles dames.

Que dire aussi d'un portrait de Beethoven jeune? Que s'il est ressemblant, il n'est pas vraisemblable, et qu'il valait mieux ne pas exposer cette grotesque image du grand symphoniste. Et M. Pinelli, où a-t-il pris ce Palestrina qu'il représente assis à l'orgue entouré de femmes qui sont ses élèves? Passe encore pour la figure lourde et empâtée que la peinture a donnée au créateur de la musique religieuse; mais qui lui a dit que Palestrina touchait de l'orgue d'abord, et qu'il donnait des leçons à des femmes, lui qui était presque un homme d'église? Non-seulement la scène imaginée par M. Pinelli n'est pas vraisemblable, mais on n'y trouve ni poésie ni talent. Je préfère le tableau du même peintre, qui représente un épisode de la vie de Marie Stuart où se trouve un joueur de pibroch qui fait des miracles. Il y a beaucoup de musiciens aussi dans un tableau représentant *les Noces du roi de Navarre,* dans *une Danse de Bayadères* et dans une peinture animée du *Carnaval de Venise* de Mme Lallemand. Du reste, les œuvres de femmes étaient assez nombreuses à l'exposition de cette année, et l'on assure qu'un buste en marbre de *Bianca Capello* serait l'œuvre délicate d'une femme du monde qui porte un nom illustre dans l'histoire de l'aristocratie romaine. Il y avait aussi à l'exposition quelques portraits de compositeurs qui ne méritent pas même une mention honorable.

Il résulte, ce semble, de l'excursion que je viens de faire au Palais de l'Industrie, que la musique et les musiciens ont été assez mal représentés à la dernière exposition, et que, parmi tant d'œuvres médiocres qui remplissaient ce triste édifice, il n'y avait pas un tableau, pas une gravure où l'art que nous aimons fût dignement interprété. Le *Beethoven endormi* de M. Lemud est une caricature. Le gros Palestrina de M. Pinelli ferait pleurer

l'abbé Baini, s'il pouvait voir quelle figure on a prêtée au grand maître dont il écrit la vie. La rencontre de Mozart et de Beethoven manque de vérité, et il n'y avait que la composition ingénieuse de M. Français qui donnât une idée de la douce alliance de la peinture, de la poésie et de la musique.

Les théâtres de musique ne font pas grand bruit en ce moment, et leur principal souci est de traverser la saison où nous sommes sans trop de danger. A l'Opéra-Comique, on a donné le 17 juillet un petit acte, *les Bourguignonnes*, qui ne fera pas parler de lui bien longtemps. Il s'agit d'un mari maussade, Landry, qui néglige sa femme, une honnête personne qui ne s'occupe que de son ménage, pour faire des yeux doux à une jolie nièce qu'il a recueillie dans sa maison. On pense bien que Thérèse, la femme de Landry, n'est pas contente, et sa tristesse, qui est visible, frappe la nièce Manette. Celle-ci conseille à sa parente d'être moins modeste, moins soumise, moins assidue à son ménage, et d'exciter par cet innocent manége la jalousie du mari. La conspiration des deux femmes réussit. Landry reconnaît ses torts, se réconcilie avec sa femme, dont il avait méconnu l'affection et les bonnes qualités, et congédie sa nièce Manette, qui se félicite d'avoir rétabli la paix dans la maison de son oncle. Ce petit acte, où il y a parfois de l'esprit et qui n'est pas plus mauvais qu'un autre, est de M. Henri Meilhac, et la musique de M. Deffès, qui a déjà produit, avec le même collaborateur, une opérette au Théâtre-Lyrique, *le Café du roi Louis XV*. M. Deffès est un compositeur qui ne s'en fait pas accroire, car il prend son bien partout où il le trouve. Sa musique agréable, facile, accorte, ressemble un peu à tout ce qu'on fait dans ce genre. Que pouvons-nous citer de cette petite partition qui ne soit pas puisé à la source des lieux communs? Les couplets que chante Manette à table, un trio syllabique qui rappelle tant de morceaux semblables, d'autres couplets que chante encore Manette dans un duo avec Landry, tout cela est agréablement tourné, mais nullement original. Ce qu'il y a eu de plus piquant dans *les Bourguignonnes*, c'est l'apparition de Mlle Girard, qui a quitté le Théâtre-Lyrique pour d'autres amours. On l'a fort applaudie, surtout dans les couplets qu'elle chante à table. Il n'est pas sûr que Mlle Girard, qui est une artiste fort distinguée, ait eu raison de quitter le théâtre de la place du Châtelet, où elle occupait un rang que personne ne lui contestait.

On donnait ce même soir à l'Opéra-Comique la reprise d'un vieil ouvrage de Grétry, *la Fausse Magie*, qui remonte à l'année 1775, et qu'on n'avait pas revu, je pense, depuis 1828. On sait que le poème de *la Fausse Magie* est de Marmontel, qui en a fait bien d'autres, sans parler de ses *Contes moraux*. Avouerai-je ma faiblesse? Je suis assez indulgent pour ces vieux canevas de l'ancien théâtre qui ont inspiré des musiciens comme Gluck et Grétry, et je préfère l'amusante bêtise de *Cosi fan tutte* avec la musique de Mozart aux pièces intriguées de notre temps, qui excitent l'ambition

du compositeur et le portent à chercher des effets violens. Quoi qu'il en soit, le sujet de *la Fausse Magie* est après tout supportable, et la partition que Grétry a composée sur une fable qui fait sourire nos beaux esprits renferme des morceaux remarquables et presque de génie. Je ne citerai pas le duo des deux vieillards, — *quoi! c'est vous qu'elle préfère?* — il est trop connu et on l'a trop imité sans le faire oublier; mais l'air de Lucette, — *je ne le dis qu'à vous,* — mais celui que chante Dolin, — *si je croyais aux présages,* — mais le duo des deux amans :

Vous souvient-il de cette fête
Où l'on voulait nous voir danser?

mais le trio et le quatuor qui termine le premier acte, ne sont-ce pas des morceaux de maître frappés au coin du génie de la vérité? La marche et le chœur qui accompagne l'entrée de la fausse magicienne sont des inspirations d'un ordre assez élevé.

Contrairement à ce que dit M. Fétis de la partition de *la Fausse Magie*, qu'il juge trop sévèrement, je suis presque de l'avis de Grétry, qui s'est exprimé de la manière suivante sur l'ouvrage qui nous occupe : « Le premier acte de *la Fausse Magie* est peut-être ce qu'il y a de plus estimable dans mes ouvrages. En n'écoutant que le chant de cet acte, on est tenté de le mettre au rang des compositions faciles; mais le travail des accompagnemens, les routes harmoniques qu'ils parcourent, arrêtent le jugement trop précipité, et l'on sent enfin que le caractère distinctif de cette production vient d'un certain équilibre entre la mélodie et l'harmonie. » Grétry a raison. Les accompagnemens de la plupart des morceaux de *la Fausse Magie* se distinguent par des dessins très variés et par des incidens de modulation qu'on est surpris de trouver dans un ouvrage de cet homme de génie, dont l'instinct était supérieur à l'éducation. L'exécution de *la Fausse Magie*, dont on a supprimé quelques morceaux et retouché un peu l'instrumentation, est suffisante par le temps qui court. Mlle Girard a joué et chanté le rôle de Lucette avec un talent incontestable, mais en forçant sa voix, qui est charmante, et en enflant son style plus qu'il ne convient à son aimable nature. Qu'elle y prenne bien garde : Mlle Girard pourrait gâter les qualités précieuses qui ont fait son succès, si elle oubliait qu'elle n'est pas faite pour devenir une cantatrice de bravoure, mais une charmante comédienne d'opéra-comique, une dugazon, *nec plus ultrà.* — Le nouveau ténor qui a débuté dans le rôle de l'un des vieillards, M. Carrier, n'est pas une merveille; il n'a été aussi que suffisant, et sa voix sans éclat a grand besoin d'être mieux dirigée pour produire son effet. A tout prendre, *la Fausse Magie* est un spectacle agréable.

A l'Opéra, où les projets de réforme et d'avenir ne manquent pas, on a donné, le 6 juillet, un petit ballet en un acte, *Diavolina*, pour faire ressortir les grâces un peu sauvages de Mlle Mouravief. Ce ballet, qui est de M. Saint-Léon et dont la musique est arrangée par M. Pugni, n'a produit qu'un effet

tempéré sur le public. On a trouvé que la ballerine russe se répétait un peu et qu'elle ne variait pas assez ses coups de séduction. Quelques jours après, le 18 juillet, on a repris *les Vêpres siciliennes,* grand ouvrage en cinq actes que M. Verdi a composé à Paris en 1855 sur un libretto de Scribe et Duveyrier. Le maître a ajouté à la partition connue deux morceaux nouveaux, un air pour voix de ténor et un chœur. Nous n'avons pas à revenir sur les qualités brillantes et sur les défauts non moins saillans qui caractérisent les œuvres de M. Verdi. Nous avons apprécié ici successivement tous les opéras du compositeur lombard qu'on a entendus à Paris, et nous ne pourrions modifier les jugemens que nous avons portés sur cet énergique dramaturge, qui a remué son pays et charmé l'Europe pendant trente ans. Son règne ou sa vogue ne touche pas encore à sa fin. Il y a dans *les Vêpres siciliennes*, qui n'est pas l'ouvrage le plus original de M. Verdi, des scènes vigoureuses, des mélodies touchantes, colorées, des élans passionnés, qui vous secouent, mais qui restent souvent inachevés parce que la main de l'ouvrier n'est pas assez habile pour donner aux idées le développement qu'elles comportent. M. Verdi n'emploie le plus souvent que deux couleurs extrêmes : il passe rapidement du paroxysme des passions violentes aux accens les plus tendres. Son instrumentation a les mêmes défauts : elle est tour à tour pauvre, vide, remplie de ces misérables accords plaqués dont les Italiens ont tant abusé, ou bien bruyante jusqu'à la brutalité. M. Verdi me fait l'effet de l'un de ces artistes de décadence qui, au milieu de générations affaiblies, s'élèvent tout à coup du sein du peuple et viennent étonner les écoles épuisées par des accens profonds et naïfs traduits dans une langue vigoureuse, mais incorrecte et presque barbare. M. Verdi est incontestablement le musicien chéri de l'Italie régénérée; il l'a enivrée de ses rhythmes, de ses mélodies palpitantes, et c'est un beau rôle que celui d'avoir été le Tyrtée d'une ancienne et noble nation.

Avec le personnel dont l'Opéra pouvait disposer, l'exécution des *Vêpres siciliennes* est au moins suffisante. C'est Mlle Sax qui s'est chargée du rôle fort difficile d'Helena, qui fut créé dans l'origine par Mlle Cruvelli. Mlle Sax possède une des plus belles voix qu'on puisse entendre; mais, cette voix puissante n'ayant pas été soumise de bonne heure à une sévère discipline, il en résulte que la vaillante cantatrice dépasse souvent le but et que sa vocalisation est plus violente que correcte. Il est juste néanmoins de reconnaître que Mlle Sax a profité des conseils que lui a donnés M. Verdi, car elle a chanté plusieurs morceaux avec succès. Elle a dit surtout avec sentiment la partie du duo qu'elle chante avec Henri au quatrième acte, et s'est fait vivement applaudir dans la *sicilienne* du cinquième. C'est le nouveau ténor, M. Villaret, qu'on a chargé de remplir le rôle d'Henri, qui n'est pas aussi facile que celui d'Arnold de *Guillaume Tell.* Il est évident maintenant que M. Villaret ne sera jamais qu'un chanteur tempéré et modeste tant qu'il conservera sa jolie voix. Il n'est plus jeune, il sait peu la musique, et il manque d'initiative et d'émotion. Il a été convenable, et il a

chanté avec goût sa partie dans le duo du quatrième acte et la romance que M. Verdi a composée pour lui. M. Obin a retrouvé dans le rôle de Procida le talent sérieux qu'il possède. Après tout, cette reprise des *Vêpres siciliennes* ne manque pas d'à-propos et apportera un peu de variété dans un répertoire antique et solennel. P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

Un Écrit sur la Pologne et le système russe (1).

A mesure que le nœud des affaires de Pologne se resserre, cette grande, cette tragique question apparaît dans ce qu'elle a de profond et de complexe. On s'efforce de la saisir, de la ramener à quelques points précis et pratiques, et de tous côtés elle échappe, elle dépasse le cercle où on veut l'enfermer. On fait ce qu'on peut pour la réduire à une question de réformes, de légalité, d'exécution des traités, d'adoucissement de domination, et on s'aperçoit bien vite que toutes ces combinaisons laborieusement poursuivies ne sont que de vains palliatifs, qu'il y a autre chose qui s'agite. On recule devant les difficultés, on appelle le temps à son aide, on laisse passer des mois d'anxiété, et le temps ne fait qu'accumuler les difficultés en les envenimant, en élargissant chaque jour cet abîme sanglant au sein duquel un peuple se débat seul, livré à lui-même, sous l'inspiration enflammée et irrésistible de son héroïsme. Abandonner ce peuple, on ne le peut évidemment, on ne le peut plus; ce serait le déshonneur de ceux qui l'abandonneraient, et même le déshonneur sans sécurité, sans l'assurance de la paix comme rançon d'une abdication européenne. Aller au secours de cette nation descendue comme un lion dans l'arène, on a hésité jusqu'ici, on hésite encore, ou du moins on s'interroge sur ce qu'on peut faire, et en attendant tout s'aggrave. Tant que les Polonais n'avaient pas les armes dans les mains, le problème pouvait sembler obscur ou n'être envisagé que dans le lointain; on pouvait éviter de le soulever, puisqu'il ne s'imposait pas lui-même impérieusement. Depuis que l'excès de l'oppression a jeté dans les bois tout ce qu'il y a de viril en Pologne pour livrer un combat suprême et désespéré, la vérité des choses se fait jour invinciblement. On le sent bien, ce n'est plus une question de réformes et d'améliorations dans la limite de traités dont il ne restera bientôt plus rien; ce n'est plus même seulement une question politique d'indépendance, ou du moins c'est bien sans doute une question d'indépendance, mais c'est encore et surtout la lutte acharnée et émouvante de deux sociétés, de deux mondes qui se heurtent dans une crise soudaine, quoique toujours prévue. Et c'est ce qui fait que l'intervention européenne, lors même que les gouvernemens ne le voudraient pas, a une signification plus étendue et plus générale que tout ce que peuvent dire les formules diplomatiques, de même qu'une victoire

(1) *La Pologne et la Cause de l'ordre,* in-8°, 1863.

définitive de la Russie, si elle était possible, si on la laissait s'accomplir, aurait des conséquences bien autrement graves, bien autrement décisives que ne semblent le croire ceux qui n'y verraient tout au plus que le maintien de ce qui existe. Sous ce voile d'atténuations et d'interprétations dont la diplomatie couvre les affaires de ce monde, il s'agit après tout de savoir à qui appartiendront désormais moralement ces contrées couvertes aujourd'hui de deuil et de ruines, qui vaincra dans cette lutte, — la civilisation occidentale, dont la Pologne est l'héroïque champion, ou l'esprit anti-européen, l'esprit de despotisme asiatique, dont la Russie, quoi qu'elle fasse, demeure la personnification armée, même dans ses essais de métamorphoses libérales.

Voilà ce qui se révèle surtout dans ces pages d'une vigoureuse substance et d'une entraînante animation qui ont paru récemment sous ce titre de *la Pologne et la Cause de l'ordre*. Ce n'est point la question étudiée une fois de plus dans son essence diplomatique, à travers les traités qui la dénaturent et la mutilent en prétendant la régler; c'est le problème saisi dans sa profondeur, dans ses élémens intimes, dans ses rapports avec l'avenir de l'Europe, et replacé dans ses vrais termes d'une grande question de civilisation. Peu d'écrits ont analysé avec plus de nouveauté, d'élévation et de pénétrante éloquence cette situation, sur laquelle on s'accoutumait presque à s'endormir, et qui, en se dévoilant subitement, est venue s'imposer à toutes les pensées, à toutes les politiques. Ici nulle banalité, point de déclamations vagues ou de considérations inutiles; tout marche au but. Ce n'est point certes l'émotion qui manque à ces pages; c'est *un Polonais* qui les a écrites sous l'impression des luttes tragiques de son pays, et le sentiment patriotique échauffe, colore cette série de déductions vigoureuses; seulement dans cette émotion même, dans cette chaleur de sentiment patriotique il y a une réflexion sagace et ferme, un sens supérieur des situations, une vue nette et hardie des conditions morales de ce conflit qui touche à tout, à l'organisation extérieure comme à la sécurité sociale de l'Europe. C'est la démonstration de la nécessité d'une Pologne reconstituée par toutes les considérations d'équilibre, d'ordre public, de sûreté universelle. C'est la mise en lumière de ce fait souverain et décisif que, dans la lutte aujourd'hui engagée, la Pologne est le soldat, non-seulement de son droit et de sa liberté comme nation, mais du droit et de la liberté de tous, de la civilisation de l'Europe, des idées qui sont l'essence de la société moderne. Il y a bien des gens dans le monde pour qui une insurrection, de quelque façon et dans quelques conditions qu'elle éclate, est toujours l'œuvre de l'esprit révolutionnaire. Quand ils ont prononcé ce mot fatidique, ils croient avoir tout dit; ils expliquent tout par la révolution cosmopolite et sociale qui a ses foyers à Paris et à Londres, prête à se répandre en tous pays. La diplomatie russe, habile à faire vibrer toutes les cordes, sait bien à qui elle s'adresse quand elle s'arme de ce banal argument, lorsqu'avec plus de calcul que de sincérité elle s'efforce de représenter le mouvement polonais comme un péril public, comme une menace de perturbation révolutionnaire pour l'Europe.

Que des influences révolutionnaires aient pénétré en Pologne comme partout, qu'elles ne soient point étrangères dans une certaine mesure à

l'insurrection actuelle, ce n'est peut-être pas bien surprenant. Qu'on songe à la dure et effroyable condition où depuis longtemps se débat cette nation malheureuse, ne trouvant autour d'elle « qu'un gouvernement oppresseur, la loi toujours éludée, la justice toujours vendue, » réduite à vivre dans un état qu'on lui dit être sanctionné par des traités solennels et qu'on décore du nom d'ordre public européen, revendiquant sans cesse un droit imprescriptible et ne rencontrant que l'indifférence ou des sympathies inertes, essayant parfois de secouer le poids d'une infortune séculaire et retombant toujours vaincue et désespérée sous le joug : certes voilà une nation faite pour devenir l'ennemie de tout ordre établi, pour être accessible à toutes les pensées de destruction et de révolution! Et malgré tout cependant il n'en est rien. L'esprit révolutionnaire est à la surface; il se traduit en exaltation, en ardeur de combat. Au fond, la Pologne est restée une nation essentiellement conservatrice dans son esprit et dans son organisme. Elle a si bien gardé ce caractère, comme le remarque l'auteur de *la Pologne et la Cause de l'ordre,* que, même depuis le commencement de la crise actuelle, pas un acte, pas un fait, pas une parole ne révèle la prédominance de la pensée révolutionnaire. Le don de la propriété a été fait aux paysans selon les conditions qui avaient été fixées par la Société agricole en 1861. Les châteaux ont été respectés comme les chaumières. Nulle excitation n'est venue essayer de soulever les dangereux instincts des multitudes. Ce qu'est la Pologne en réalité, c'est une société conservatrice et libérale, issue de 89, ne prenant de la révolution que ce qui est devenu une vérité universelle, la passion de la liberté individuelle, de l'égalité civile, de la liberté religieuse, de la liberté politique; ce qu'a été la Pologne, ce qu'elle reste sous ses formes nouvelles, c'est une nation européenne, occidentale par son esprit, par ses mœurs, par ses instincts comme par ses traditions, et c'est là justement ce qui éclaire d'une lumière supérieure les luttes qu'elle soutient, c'est ce qui en fait le côté caractéristique et providentiel, et ce qui élève la question au-dessus même d'une question d'autonomie et d'indépendance politique.

« Pourquoi les Polonais se sont-ils soulevés? » C'est là l'étrange interrogation que s'adressait récemment dans un recueil, *le Temps,* un Russe de bonne foi qui a beaucoup souffert, je crois, et qui a écrit des livres navrans sur son pays, M. Dostoïevski. La question était curieuse, et la réponse ne l'était pas moins. — Pourquoi les Polonais se sont-ils soulevés? Sans doute, répond l'auteur, ils se sont soulevés pour l'extension de leurs droits, pour l'amélioration de leur existence : ils se sont soulevés pour une idée nationale, pour s'affranchir de la domination étrangère; mais ces raisons ne suffisent pas pour expliquer la lutte et la haine qui pousse les Polonais contre les Russes. Il y a une autre raison fatale, qu'il est inutile de se dissimuler. La vérité est que « les Polonais sont poussés contre nous comme un peuple civilisé contre un peuple qui l'est moins ou qui même ne l'est pas du tout. Quelles que soient les causes de la lutte, il est clair qu'elle s'aggrave et s'enflamme par ce fait que d'un côté il y a un peuple civilisé et de l'autre il y a des barbares... Les Polonais peuvent se considérer comme un peuple européen, ils peuvent se compter au nombre des habitans du monde « des saints miracles, » de ce grand Occident, formant le sommet de l'hu-

manité et portant dans son sein le courant central de l'histoire humaine. Et nous, qui sommes-nous, nous Russes?... Nous n'avons partagé avec l'Europe ni son sort ni son développement. Notre civilisation actuelle, notre science, notre littérature, tout cela est d'hier et a une histoire à peine... De cette manière la question se complique au plus haut degré. L'idée de la civilisation y entre de tout son poids et éclipse même l'idée de nationalité indépendante. Les Polonais, en toute sincérité, peuvent se regarder comme les représentans de la civilisation et ne voir dans leur lutte séculaire contre nous que la lutte de l'esprit européen avec l'esprit asiatique. Qu'avons-nous donc à répondre?... Tout découle de cette situation que nous sommes des barbares et que les Polonais sont une nation hautement civilisée... Il est clair que notre cause serait complétement gagnée, si nous pouvions répondre aux Polonais : La haute idée que vous avez de vous-mêmes vous trompe, votre civilisation polonaise vous aveugle, et dans cet aveuglement vous ne voulez pas, vous ne savez pas voir qu'avec vous lutte non pas la barbarie asiatique, mais une autre civilisation plus forte, plus puissante, notre civilisation russe. — Ceci est facile à affirmer, mais il s'agit de savoir comment nous pourrions le prouver. Personne excepté nous, Russes, ne croira à cette prétention que nous ne pourrions justifier par aucune preuve évidente... » Je dois dire que cette manière d'envisager les affaires de Pologne n'a point été du goût du gouvernement russe, que le recueil a été supprimé et que l'auteur a été poursuivi. Au fond cependant n'aperçoit-on pas ce qu'il y a de douloureux, de perpétuellement fécond en déchiremens dans cette juxtaposition violente de deux peuples, l'un initié à une civilisation supérieure, l'autre ne régnant que par la force, et les aveux de M. Dostoïevski ne sont-ils pas la confirmation des vues de l'auteur de *la Pologne et la Cause de l'ordre?* Pour tous les deux, la Pologne est la personnification de l'esprit européen occidental, et c'est par là bien plus que par des fantaisies perturbatrices qu'elle est l'éternelle insoumise.

Il est vrai, l'esprit, les intérêts, les mobiles révolutionnaires ne sont point étrangers à l'insurrection actuelle de la Pologne, ils s'y mêlent intimement et s'y manifestent avec éclat; mais, par une combinaison singulière, la révolution n'est pas là où on la cherche, là où il semblerait qu'elle dût être une arme naturelle, et elle est au contraire là où elle semblerait devoir être une ennemie, là où on invoque l'ordre à grands cris : pour tout dire, les Polonais peuvent être des rebelles devant la domination moscovite; aux yeux du reste de l'Europe, ce sont des patriotes qui ont la légitime pensée de conquérir l'indépendance de leurs foyers et de leur civilisation. Ils peuvent déranger l'organisation extérieure du monde actuel : ce ne sont ni des destructeurs sociaux, ni des démagogues; ils n'attentent pas à la société européenne, pour laquelle leur triomphe serait au contraire une victoire sans égale. La grande révolutionnaire aujourd'hui, c'est la Russie, non-seulement au point de vue diplomatique, parce qu'elle s'est placée en dehors des traités qui lui imposaient des obligations et dont elle n'a pris que les avantages, mais encore parce que les idées qu'elle représente, le radicalisme qui la travaille et auquel elle ne peut opposer aucun frein moral, les procédés qu'elle emploie, sont une menace directe pour l'Europe et ont le caractère d'une force aveugle immolant tous les droits,

tous les principes des sociétés modernes à l'intérêt de domination. Certes il serait assez puéril de demander à la Russie de ne point se défendre, mais il est vrai de dire aussi que la guerre a ses lois, qu'il y a des armes qui ne sont point permises, et c'est réellement une chose étrange que l'obstination du prince Gortchakof à convoquer l'Europe à une croisade contre la révolution, qui est allée chercher un champ de bataille en Pologne! Une première fois, c'était déjà un lieu commun hors d'usage; aujourd'hui l'argument se retourne contre ceux qui l'invoquent.

Qu'y a-t-il donc de plus essentiellement anarchique que ce que fait la Russie depuis quelques mois? Qu'y a-t-il de plus profondément révolutionnaire que cette œuvre d'implacable vengeance accomplie par le farouche et froid octogénaire Mouravief, envoyé à Wilna non pour combattre les insurgés par les armes de la guerre, mais pour tenter la destruction violente d'une société dont on ne peut avoir raison? Je ne sais si, depuis les grandes invasions et destructions mongoles, il y a eu un exemple semblable. On parle souvent de socialisme, et la Russie elle-même se croit permis d'en parler dans ses dépêches. Le voilà, le socialisme, dans ce qu'il a de plus cru et de plus violent, s'incarnant dans un despotisme gouvernemental et opérant en grand sur toute une population, sur toute une société, ne connaissant ni loi ni frein. Il y a quelques mois, il parut des instructions impériales adressées au général Mouravief et lui prescrivant les mesures les plus énergiques. Le nouveau dictateur de la Lithuanie devait être sans pitié pour tous les propriétaires suspects, pour les familles qui compteraient des membres parmi les insurgés; il devait, par tous les moyens, instruire les paysans des intentions paternelles du tsar, « leur montrer dans les propriétaires leurs ennemis et leurs oppresseurs, » leur fournir des armes au besoin; il devait sévir avec la plus grande rigueur contre le clergé catholique, faire dresser des listes de prêtres suspects, s'opposer par tous les moyens à certaines démonstrations des femmes, telles que le deuil. Ces instructions furent niées à Saint-Pétersbourg. Il n'y a qu'un malheur auquel est souvent exposé le cabinet russe : c'est qu'en réalité chacun des actes de Mouravief n'a été que la stricte exécution de ce plan.

Je ne parle pas des violences exercées contre les femmes, des personnes condamnées sans aucune garantie de justice, des gentilshommes et des prêtres fusillés ou pendus, de ce malheureux et héroïque Sierakowski traîné au gibet, quoique blessé, sans jugement régulier; mais le trait caractéristique du système, c'est cette violente tentative de destruction pratiquée à l'égard de toute la classe éclairée par la confiscation sommaire de ses propriétés, et en cherchant à exciter contre elle les passions populaires, la cupidité des paysans, en offrant comme prix de la délation les biens confisqués. On attribue au grand-duc Constantin un mot significatif : « A quoi bon une noblesse et des bourgeois? aurait-il dit. Il ne faut qu'un empereur et les paysans! » Mouravief s'est chargé de mettre la théorie en pratique dans les provinces lithuaniennes. « Il est juste, disait-il dans une de ses circulaires aux exécuteurs de ses hautes œuvres, il est juste que les personnes suspectes soient privées des avantages que les paysans au milieu desquels elles habitent ont su mériter par leur loyauté et leur fidélité. Je recommande donc à votre excellence de publier un arrêté par lequel les pro-

priétés et les constructions qui forment le patrimoine de la petite noblesse et des *odnodvortzi,* ainsi que les terres des personnes d'autres conditions qui seraient dans les rangs des rebelles ou qui les favoriseraient de quelque manière, soient, avec tout ce qui s'y trouve, mises à la disposition des paysans appartenant à l'état ou temporairement obligées... Votre excellence veillera à ce qu'après avoir rassemblé les paysans l'ordonnance ci-dessus leur soit lue, et qu'on leur déclare que, connaissant leur attachement pour sa majesté impériale, je leur confie la mission de contenir la noblesse turbulente... » Si les jacqueries n'ont pas été plus complètes, si les paysans lithuaniens ont refusé d'écouter ces tristes suggestions, ce n'est donc pas la faute de Mouravief, qui se montre grand socialiste ou grand Russe, comme on le voudra. Et à quel moment s'exercent ces violences sur toute une population, sur l'élite d'une société? C'est lorsque des négociations se poursuivent, lorsque les puissances européennes manifestent leur intérêt pour la nation polonaise. Les actes de Mouravief, voilà le commentaire des dépêches du prince Gortchakof. C'est la réponse à l'Europe, qui s'intéresse à la Pologne, et à la Pologne, qui se tourne vers l'Occident.

S'il y a donc un révolutionnaire dans cette lutte, ce n'est pas la Pologne, c'est la Russie, qui donne en ce moment des exemples qu'aucune démagogie triomphante et spoliatrice ne saurait surpasser. Dans le fond, aux yeux de la politique moscovite, le crime de la Pologne, ce n'est pas de pactiser avec la révolution, c'est d'exister d'abord, c'est en outre d'être l'alliée de l'Occident, de résister à toute assimilation russe, d'opposer par son génie et son héroïsme une infranchissable barrière à tous les projets de domination. Et qu'on ne s'y trompe point : il y a un fait malheureusement trop certain sur lequel il n'y a point d'illusion à nourrir, c'est que, sauf quelques exceptions, tous les Russes ont la même pensée. Libéraux et vieux moscovites se confondent ici, ou, pour mieux dire, le libéralisme se tait sur ce point. Un des libéraux russes les plus éminens, M. Katkof lui-même, est un des plus ardens contre l'insurrection polonaise. Un homme que je crois modéré écrivait, il n'y a pas longtemps, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* en me répondant à moi-même : « L'immense faute de la Pologne a été, elle est encore de chercher un point d'appui à l'Occident. » Il se publie à Dresde un recueil qui s'appelle *la Chronique,* et que rédige un grand seigneur russe, le prince Lvof. Que disait-il récemment en s'adressant aux Polonais? « Amis et frères de sang, devenons franchement cosaques et révolutionnaires! Ruons-nous ensemble sur cet Occident pourri! Substituons-lui un monde slave à la tête duquel se placera la Russie et son tsar. Nous nous égorgeons, nous nous massacrons, il est vrai, mais nous sommes frères, tandis que la France et l'Angleterre, voilà des amis perfides, qui ne plaident l'armistice, peut-être même votre réintégration politique, que dans des vues tout intéressées! Elles vous sacrifieront toujours, dès que la gloriole de la première et l'esprit mercantile de la seconde seront satisfaits. Soit maudite l'heure où vous vous laisserez prendre à l'insinuation de devenir une Pologne à la française ou à l'anglaise! » Ainsi dans la diversité même des expressions perce ce sentiment de méfiance ou de haine contre l'Occident, sentiment qui n'en indique pas moins à l'Europe ce que peut être pour elle une Pologne libre, reconstituée dans des conditions de

force et de durée, représentant au nord nos idées et notre civilisation.

Ce n'est plus seulement aujourd'hui une question de justice, de réparation ou d'humanité; c'est une question de sécurité et d'avenir. Supposez en effet un instant que la Russie telle qu'elle se montre sorte triomphante de cette crise qui est venue la surprendre : d'abord elle a fait fléchir l'Occident devant son orgueil et sa ténacité, elle a remporté sur l'Europe une victoire décisive. Et qui peut désormais l'arrêter? Maîtresse de la Pologne domptée par les armes et par la spoliation, libre de tourner encore une fois ses ambitions vers Constantinople, elle menace à la fois l'Orient et l'Occident de son panslavisme et de cette force révolutionnaire aveugle et sans scrupule qu'elle met au service de ses desseins de domination. La crise qu'elle traverse ne sera qu'un acheminement à la prépondérance qu'elle convoite. Dans tous les cas, il y a une déclaration d'impuissance de l'Europe devant la Russie redevenue le colosse moscovite. Quant à la Pologne elle-même, qu'en arriverait-il? Elle sera sans doute encore une fois soumise et muette, elle retombera dans un affaissement momentané; mais alors on pourra voir ce qui n'existe pas maintenant, ce qui n'est qu'une figure de rhétorique du prince Gortchakof. Aujourd'hui la Pologne est libérale, occidentale; vaincue et sans espoir, elle se livrera désormais à la révolution. Un haut fonctionnaire polonais écrivait il y a quelque temps ces paroles étrangement significatives : « Si de l'état de choses actuel rien de sérieux ne devait sortir, si le mouvement devait finir par être tout simplement comprimé, alors la guerre n'aurait cessé que pour faire place à la révolution. La révolution alors commencera bel et bien, et elle sera de toute nécessité socialiste, mazzinienne, etc. Son terrorisme ne connaîtra pas de bornes. Les crimes les plus épouvantables, les plus odieux, seront commis au nom de la haine nationale, et aucun Polonais n'osera protester... Une telle situation aura son contre-coup à l'étranger. Jusqu'à ce jour, c'est à l'extérieur que nos exaltés cherchaient des modèles révolutionnaires; les temps approchent où c'est chez nous, à Varsovie, que l'étranger viendra s'instruire à son tour. Mazzini trouvera chez nous des matériaux inflammables, comme il n'en a guère rencontré en Europe. Il y trouvera un art de conspirer perfectionné tout à fait à l'italienne, avec une qualité de plus que les Italiens n'ont pas eue : un courage indomptable, bravant tout danger et toute torture, ne craignant certes pas la potence, que les Russes sont parvenus à entourer d'un reflet vraiment idéal... Le gouvernement russe se flatte de pouvoir rétablir son autorité comme auparavant : *cela est de toute impossibilité* pour quiconque se rend un compte exact de la situation; mais, pour quiconque réfléchit, il n'est malheureusement pas non plus douteux que si la Russie reprend définitivement le dessus, nous serons ruinés moralement, et la Pologne deviendra un foyer d'anarchie européenne. » Ainsi de l'abandon naît la menace sous toutes les formes, tandis que d'une intervention décisive, efficace, naît le raffermissement public et social de l'Europe. La victoire de la Pologne, c'est la victoire de l'ordre et de la paix. Napoléon Ier disait autrefois que dans cinquante ans l'Europe serait révolutionnaire ou cosaque. Les temps ont changé, les événemens ont marché, et aujourd'hui, à la lumière de la situation intérieure de la Russie, des tendances et des procédés de sa politique, on peut, en modi-

fiant les termes du problème, dire, avec l'auteur de *la Pologne et la Cause de l'ordre :* « L'Europe doit restaurer son équilibre naturel, ou devenir cosaque et révolutionnaire à la fois. » C'est le premier et le dernier mot de la question.

CH. DE MAZADE.

Un essai sur l'histoire du protestantisme en France (1).

Dans l'histoire si touchante de Mlle Aïssé, il y a un fait qui paraît avoir échappé à tous ceux qui ont publié ou commenté ses lettres : ni les éditeurs de 1787 et de 1788, ni M. de Barante, ni Mlle de Meulan, ni M. Ravenel, ni M. Sainte-Beuve lui-même, dont on retrouve les noms autour de cette délicate figure, n'ont parlé de l'influence religieuse exercée sur la tendre Circassienne par la personne si distinguée qui recevait ses confidences. A qui s'adressaient la plupart de ces lettres? A Mme Calandrini, dont le mari avait été résident de Genève auprès de la cour de France. M. Calandrini, le diplomate, était fils de l'illustre savant genevois; sa femme, de race chrétienne et noblement pieuse, dut être plus d'une fois scandalisée quand elle fut transportée de la république de Calvin dans le monde de la régence. Elle vit Mlle Aïssé dans cette atmosphère corrompue des Ferriol, des Tencin, des Parabère, elle fut touchée de sa grâce, de sa pureté instinctive, des dangers qu'elle avait courus, qu'elle courait encore; elle lui témoigna une affection vive, une estime cordiale, et s'efforça d'éveiller en elle le sentiment de la vie religieuse. Mme Calandrini était protestante. Mlle Aïssé, élevée dans un couvent catholique, avait eu en ses premières années une dévotion enfantine assez ardente. Mme Calandrini, sans le moindre esprit de prosélytisme particulier, s'attache à ranimer chez elle l'inspiration religieuse disparue. Elle ne lui dit pas : Soyez calviniste! elle lui dit : Soyez chrétienne! et elle le lui dit doucement, avec ménagement; elle la conduit à son but pas à pas comme un enfant malade. Mlle Aïssé finit par se convertir; elle fuit les occasions du mal, elle s'arrache à des liens irréguliers, elle consomme son sacrifice et va demander secours contre elle-même,... à qui? à quelle église? à la foi de l'amie dévouée qui a eu pour son âme une sollicitude si tendre? Non, à la religion de son enfance, et c'est Mme Calandrini, la protestante sévère ou plutôt la noble chrétienne, qui l'introduit dans le sanctuaire catholique. Il y a bien des choses exquises dans les lettres de Mlle Aissé; ce qui m'y touche le plus, c'est l'amitié de Mlle Aïssé et de Mme Calandrini, c'est cette Genevoise si charitable, si délicatement attentive, stimulant la conscience chrétienne chez la pauvre âme abandonnée, la ramenant à Dieu par celui qui est la voie, la vérité et la vie, lui enseignant non pas le calvinisme, bien que ce soit sa religion de naissance, non pas telle ou telle communion particulière, mais le christianisme général, le christianisme de tous les temps et de tous les pays, le christianisme qui a ses racines dans le fond même de l'âme humaine. Exemple admirable et touchant de cette union tant désirée, de cette communauté philosophiquement religieuse que les docteurs ne savent pas encore formuler, mais que les âmes loyales pratiquent déjà et pratiqueront

(1) *Études religieuses et littéraires,* par M. E. Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur à la Faculté des lettres de Paris, 1 vol. Paris, 1863. Dentu.

de plus en plus! car c'est là, dans cette liberté évangélique, dans ce souffle de vie supérieur aux formules, qu'est le salut de la civilisation chrétienne.

Je ne puis m'empêcher de penser à Mme Calandrini quand je vois certains écrivains de nos jours, animés des intentions les plus nobles, préoccupés à juste titre de tous les dangers qui nous menacent, consacrer leur vie à la prédication du christianisme et vouloir absolument, contradiction singulière, enfermer ce christianisme dans une formule étroite. Certes nous honorons autant que personne la haute inspiration des *Études* que M. Rosseeuw Saint-Hilaire vient de publier; qu'il raconte la vie de Luther ou qu'il disserte sur notre poésie lyrique, qu'il s'occupe de la condition morale des ouvriers ou qu'il s'inquiète de nos destinées religieuses, nous respectons sa foi et nous aimons la liberté de sa parole : comment dissimuler pourtant la surprise que nous avons ressentie en écoutant sur quelques points son ardente prédication? Un des morceaux les plus remarquables que renferme ce livre, un de ceux auxquels l'auteur a mis le plus de soins et attaché le plus de valeur, c'est le manifeste intitulé *Ce qu'il faut à la France*. Or ce qu'il faut à la France, d'après M. Rosseeuw Saint-Hilaire, ce n'est pas seulement la rénovation chrétienne du pays, c'est sa rénovation par l'église de Calvin. Avant de développer sa thèse, il esquisse à grands traits l'histoire de la pensée religieuse dans notre France. La première période, de Clovis à Saint-Louis, c'est la piété militante ou les croisades; la seconde, de saint Louis à Charles VII, nous montre le développement du monachisme et la lutte contre le saint siége; la troisième, de François Ier à Richelieu, met en présence deux tentatives bien différentes, le concordat et la réforme; la quatrième est remplie par le jansénisme et la révocation de l'édit de Nantes. Enfin, le jansénisme une fois abattu, le protestantisme une fois noyé dans le sang, que reste-t-il sur le sol de saint Louis et de Jeanne d'Arc? Une France sans Dieu; c'est la cinquième période de cette tragique histoire, la période du XVIIIe siècle et de la révolution. Comment M. Rosseeuw Saint-Hilaire a-t-il rempli ce cadre, dont j'indique seulement les lignes principales? Sur tous les points essentiels, il a certainement des vues neuves et fortes; l'historien érudit garde sa curiosité pénétrante en dépit des entraînemens du publiciste. Sur d'autres points, ceux qui touchent à l'avenir, il nous semble qu'il méconnaît les conditions de notre siècle et que l'on voit reparaître le huguenot des guerres de religion.

Après le XVIIe et le XVIIIe siècle, après Descartes et Bossuet, après Voltaire et la révolution, il est un peu tard, en vérité, pour proposer à la France de suivre les voies de Calvin. Ce que la France n'a pas fait au XVIe siècle, à l'heure décisive où la question était posée à la face du ciel, comment le ferait-elle aujourd'hui que la lutte est finie et la discussion close? Si les peuples de race germanique ont si facilement accepté la réforme, c'est qu'ils étaient luthériens bien des siècles avant Luther, et au sein même du moyen âge. Que l'on compare les deux grands poètes de cette époque, Wolfram d'Eschembach en Allemagne, Dante en Italie, on comprendra ce que je veux dire. Dante, malgré la liberté de ses allures, est un génie profondément catholique; Wolfram, malgré la douceur de sa piété, est une âme protestante. Supposez que les instincts de la France, à tort ou à raison, ne l'aient pas éloignée du protestantisme, quelle occasion

unique lui était offerte quand elle voyait d'un côté les hommes les plus frivoles et les plus criminels, de l'autre les âmes les plus chrétiennes, — ici, sur le trône de saint Pierre, des Médicis et des Borgia, là, aux premiers rangs de la réformation, un Luther et un Calvin! Quoi! malgré les scandales et les forfaits du saint-siége, la France est restée attachée aux formes de son culte, et après que le catholicisme, relevé par Bossuet et Pascal, par Malebranche et Arnauld, par tant de grands hommes et de grandes œuvres, a reconquis l'autorité morale compromise autrefois par la corruption italienne, c'est alors qu'on lui demande d'y renoncer! Encore une fois, c'est venir trop tard; l'épreuve est finie.

En d'autres termes, il y a des tempéramens de peuple et des vocations de race, comme il y a des vocations individuelles. La généreuse élite qui a fondé le protestantisme français a laissé une héroïque tradition qui fait partie de nos gloires nationales, et pourtant, c'est un fait, la France, en respectant ces héros, n'a pu se décider à les suivre. Est-il sage de prétendre changer brusquement la vocation d'un peuple? Renier notre pays parce que ses instincts ne sont pas les nôtres, ne serait-ce pas une faute plus grave encore? Tocqueville assurément connaissait aussi bien que personne les dangers de la démocratie; lorsqu'il eut compris que l'instinct démocratique était le fond même du génie français, il s'appliqua, non pas à le combattre, mais à le diriger, à l'épurer, à le rendre libéral, et c'est ainsi qu'il est devenu un des premiers publicistes de nos jours. Les philosophes chrétiens doivent faire pour les instincts catholiques de la France ce que faisait Tocqueville pour ses instincts démocratiques, et j'en connais plus d'un, même dans les rangs du clergé, qui comprend sa tâche de cette manière.

M. Rosseeuw Saint-Hilaire va me répondre que j'oppose des considérations purement humaines aux divines exigences de la foi. « J'ai cru, dit-il, c'est pourquoi j'ai parlé. » Suivons-le donc un instant sur le terrain où il nous appelle. A qui s'adresse M. Rosseeuw Saint-Hilaire? A des incrédules et à des catholiques. Parmi ces incrédules comme parmi ces catholiques, c'est lui-même qui le remarque très justement, il y a les *satisfaits* et ceux qui ne le sont pas. Les incrédules satisfaits n'éprouvent pas le besoin d'avoir une religion, de même que les catholiques satisfaits n'éprouvent pas le besoin d'examiner leur religion. Au contraire, ceux qui ne sont pas satisfaits parmi les incrédules, ce sont les âmes que la conscience aiguillonne et qui ont soif de la vérité divine; ceux qui ne sont pas satisfaits parmi les catholiques, ce sont les chrétiens fils de l'esprit moderne, les chrétiens qui, attachés à leurs traditions religieuses et y trouvant des trésors de vie, regrettent d'y voir aussi des semences de mort, les chrétiens qui pleurent sur leur mère comme le Christ sur Jérusalem, et qui disent tout bas à l'église dégénérée : « Pourquoi es-tu si mêlée aux choses temporelles? Pourquoi veux-tu si souvent te substituer au Christ? Pourquoi, en tant de rencontres, es-tu attachée à la lettre plus qu'à l'esprit? Pourquoi laisses-tu la religion de Jésus se transformer en un parti mondain, et comment peux-tu te soumettre aux derniers pamphlétaires de ce parti, à l'auteur du *Parfum de Rome* par exemple, qui s'est fait une si singulière réputation dans les recoins obscurs de l'église et ne craint pas d'aventurer ses cyniques bouffonneries au milieu même du sanctuaire? » J'ai entendu les personnes les plus

pieuses, en des heures de découragement, exprimer ainsi leur douleur, et ces figures désolées se sont représentées à mon esprit quand j'ai vu M. Rosseeuw Saint-Hilaire s'adresser aux catholiques non satisfaits.

Ainsi voilà deux groupes d'âmes à qui s'attaque l'impatient apôtre, les unes religieusement troublées, les autres chrétiennement inquiètes; or M. Rosseeuw Saint-Hilaire, qui croit posséder le moyen de les guérir, ignore-t-il donc que parmi les protestans eux-mêmes, en France, en Angleterre, en Allemagne, l'armée des âmes non satisfaites va grossissant de jour en jour? Il est impossible de ne pas admirer la foi de M. Rosseeuw Saint-Hilaire lorsqu'on songe au moment qu'il a choisi pour essayer de convertir la France au protestantisme. Heureux éblouissement de cette âme toute chrétienne! Il n'a pas vu la critique du XIXe siècle ébranler les fondemens de son église, il n'a pas vu la Bible bouleversée, l'inspiration divine méconnue, les feuilles saintes lacérées et dispersées au vent; il n'a pas vu le désespoir s'emparant des âmes les plus nobles; ce pasteur si doux, si pieux et comme plongé dans une adoration perpétuelle, il ne l'a pas vu lutter contre le doute, puis sortir de l'église en pleurant et raconter ses angoisses en des pages déchirantes; cet autre, jusque-là si altier dans sa foi, il ne l'a pas vu s'éloigner du temple où l'on chante encore ses cantiques, il ne l'a pas entendu regretter l'époque antérieure à la réforme et s'écrier admirablement : « L'autorité de l'église, entendue dans le sens un peu flottant où on la prenait avant Luther, laissait aux manifestations de la vie religieuse une liberté dont on ne saurait assez déplorer la perte. L'église catholique d'autrefois avait un esprit plus libéral et, si j'ose me servir de cette expression, une plus grande force plastique que les sociétés religieuses issues de la réformation. Il y a quelque chose de plus humain et de plus divin tout à la fois, quelque chose de plus acceptable pour la pensée et de plus séduisant pour l'imagination, dans l'idée d'une vaste institution animée de l'esprit d'en haut, et, sous l'action de cet esprit, se développant selon les circonstances, se prêtant aux mouvemens et aux besoins de l'humanité, — il y a là, dis-je, quelque chose de plus grand et de plus vrai qu'une doctrine d'après laquelle l'esprit de Dieu est comme relégué et captif dans une lettre morte. » Ce trouble de tant d'esprits éminens, ce désarroi de tant de consciences pures, n'a pas ému l'ardent apôtre du protestantisme; il croit encore que son église possède la guérison spirituelle du genre humain, et il dit à la France : « Viens à nous! hors de notre communion, point de salut pour toi! » Certes M. Rosseeuw Saint-Hilaire n'emploie pas littéralement cette formule qui est celle des siècles ténébreux; c'est bien là pourtant le résumé de sa pensée, et l'on s'étonne de voir cette préoccupation excessive des formes extérieures chez une âme tout évangélique.

Une des conséquences de cette illusion, c'est que l'apôtre, assez fort pour arracher des âmes à la tradition catholique, ne le sera point assez pour les retenir dans le christianisme. Il ne fera pas le bien qu'il espère, il fera le mal qu'il veut combattre. M. Rosseeuw Saint-Hilaire dit avec autant d'esprit que de vigueur : « Il n'y a que ceux qui ne veulent point de religion qui ont peur d'en changer, parce qu'en changer pour eux ce serait en prendre une. » Rien de plus vrai, et voilà toute une catégorie d'esprits, la plus nombreuse par malheur, qui lui échappe. Supposez qu'il les atteigne, il ne

les frappera qu'à demi; s'il les enlève au catholicisme, ce sera pour les livrer aux mauvaises influences de nos jours. En face des dangers de la démocratie, toutes les conditions de la polémique sont changées de fond en comble; un chrétien qui jugerait l'église de Pascal et de Bossuet, comme Calvin et Luther parlaient de l'église d'Alexandre VI et de Léon X, recruterait des soldats, non pour le christianisme, mais pour l'immense armée des matérialistes et des athées. Ils ont bien compris la situation nouvelle, ces nobles esprits protestans qui, sur tous les points de l'Europe, tendent la main à leurs frères de bonne volonté par-dessus les barrières des églises. A l'époque où la philosophie hégélienne commençait à mettre en péril l'église protestante de Prusse, un philosophe catholique du midi de l'Allemagne, le savant et hardi Baader, adressa un mémoire au ministre de l'instruction publique à Berlin, M. d'Altenstein, pour lui signaler le danger : « Sauvez le protestantisme! » disait-il; et comme on pouvait s'étonner de sa sollicitude, il ajoutait : « Notre église a besoin de la vôtre. » C'était le même Baader qui écrivait à Varnhagen d'Ense le 25 mai 1824 : « Je me réjouis, comme catholique, d'avoir contribué à fortifier le protestantisme, qui est la grande *chambre des communes* de l'église universelle. » Bien des protestans aujourd'hui éprouvent le même sentiment vis-à-vis de l'église catholique. Sans s'arrêter à telle ou telle institution que leur conscience réprouve, ils savent que le catholicisme est un foyer de vie chrétienne, et ils sentent quel vide immense laisserait la disparition de ce foyer. Le vrai caractère de toute communion chrétienne, Alexandre Vinet l'a prouvé dans un de ses meilleurs discours, c'est de conduire l'homme au bien et de *chasser les démons*. Toute église qui chasse les démons possède l'esprit du Christ. En relisant ce beau sermon de Vinet sur la tolérance de l'Évangile, j'ai cru lire une réfutation de M. Rosseeuw Saint-Hilaire.

Je sais qu'on répondra : « Les hommes qui parlent de la sorte ne représentent pas l'orthodoxie officielle dans l'une ou l'autre église; ils appartiennent à cette classe de *non satisfaits* dont nous parlions tout à l'heure.» Je sais aussi qu'ils soulèvent contre eux les fanatiques de toute communion, sans compter ceux de l'incrédulité; mais qu'importe? ou plutôt n'est-ce pas le meilleur témoignage que puisse désirer une âme libre? Plus il y aura de ces mécontens inspirés de l'Évangile, plus on verra de nobles esprits sentir ce qui manque à leur église et y réclamer la vie, l'expansion, le besoin d'infini, qu'on a nommés *la part de Dieu,* plus aussi se dégageront les élémens de l'avenir. Ces voix qui s'élèvent de toutes les communions chrétiennes forment déjà une harmonie que le divin maître écoute avec complaisance; qui sait si cette assemblée invisible et dispersée sur toute la terre ne deviendra pas un jour, entre les mains de Dieu, le principe de l'unité supérieure que les hommes ont cherchée en vain dans le passé?

Il ne faut pas croire que les mécontens ou les non satisfaits dont je parle soient seulement des philosophes comme Baader ou des *individualistes* chrétiens comme Vinet; il y en a dans le sanctuaire même et dans la chaire évangélique, il y en a parmi les pasteurs et les évêques. On a publié récemment la vie d'un célèbre évêque de l'Allemagne du midi, M. de Wessenberg, qui montre ce que peut être l'action salutaire d'un prêtre mécontent de son église, c'est-à-dire aspirant toujours au bien et au mieux. Un

autre évêque, M. Diepenbrock, a entretenu pendant de longues années une correspondance intime avec un illustre médecin de Francfort, le vénéré docteur Passavant, une des lumières du protestantisme. Or le docteur protestant n'était pas plus satisfait de son église que l'évêque catholique n'était satisfait de la sienne. Le lecteur me comprend : je veux dire que, malgré leur foi, ils sentaient tous deux les défauts, les lacunes de leurs institutions humainement organisées, et que, tendant les bras l'un vers l'autre, ils s'unissaient déjà en des régions plus pures. Cette union cependant ne devait pas faire disparaître les contrastes de leur esprit, la personnalité de leur foi; ils se respectaient assez pour admettre ces variétés, qui sont l'œuvre même de Dieu et le caractère de toute libre vie. Rien de plus curieux que cette correspondance de M. Diepenbrock et de M. Passavant. Elle offre une belle image de certaines vertus cachées de notre siècle, elle indique surtout l'idéal auquel doit tendre le spiritualisme chrétien.

Cette union dont on a poursuivi en vain la formule écrite, cette union qui, dans les termes où la posaient Leibnitz et Bossuet, eût été sans doute plus nuisible que salutaire, car elle doit être un produit spontané de la vie et non le résultat d'un traité, cette union, qu'on dit impossible, a existé pour le médecin protestant de Francfort et l'évêque catholique de Ratisbonne. Le jour où les philosophes chrétiens suivront cette voie, une grande évolution commencera dans l'ordre des idées religieuses. Tournons donc les yeux vers l'avenir, dirai-je à M. Rosseeuw Saint-Hilaire, sachons bien que la France ne trouverait pas son salut dans le XVIe siècle; rappelons-nous que le passé ne se refait pas, rappelons-nous qu'il n'y a pas de vie féconde sans développement, sans transformations actives, sans efforts toujours renouvelés vers une perfection plus haute; rappelons-nous enfin que le divin fondateur du christianisme, d'après les formules mêmes des orthodoxes, éternellement consomme son sacrifice et ressuscite éternellement.

Ces réflexions, qui s'adressent à l'éloquent manifeste de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, serviront aussi de réponse à M. Arbousse-Bastide, auteur d'un livre fort estimable intitulé *le Christianisme et l'Esprit moderne*. M. Arbousse-Bastide est persuadé que le christianisme de Calvin est le seul christianisme possible, le seul qui soit en mesure de faire alliance avec l'esprit moderne et d'assurer l'avenir de la France. Son langage est plein de verve, plein de feu; on dirait parfois l'enthousiasme un peu irréfléchi d'un néophyte. Nouveau Polyeucte, il gourmande la froideur de Néarque, et veut absolument le pousser à la destruction des idoles, comme si nous étions encore au temps de l'empereur Décie. Son ardeur est si grande, j'ai le droit d'ajouter si peu discrète, qu'il interpelle directement tel d'entre nous, et le somme de changer d'église. M. Arbousse-Bastide est animé des meilleures intentions; il a du talent, il a le goût de la pensée et du style; ce serait lui faire injure que de ne le pas croire digne d'une critique sincère et d'un conseil franchement exprimé : son libéralisme fait fausse route. Qu'il étudie de plus haut les questions religieuses, qu'il se défie des polémiques surannées et stériles!

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

THÉATRE DE NOHANT,

LE 31 AOUT 1862 ET LE 8 FÉVRIER 1863.

LA NUIT DE NOËL

FANTAISIE D'APRÈS HOFFMANN.

AVERTISSEMENT.

On dit que les Allemands ne font pas autant de cas que nous des contes fantastiques d'Hoffmann, qu'avant et après lui ils en ont produit de meilleurs que nous n'avons pas admis à la même popularité, qu'enfin il est tout à fait passé de mode. Peu nous importe. Nous ne savons, malheureusement pour nous, pas un traître mot d'allemand, et nous ignorons si la traduction de M. Loève-Veimars a embelli le texte; mais ces contes ont ravi notre jeunesse, et nous ne les relisons jamais sans nous sentir transporté dans une région d'enivrante poésie.

Maître Floh est une des plus bizarres créations d'Hoffmann. Est-ce une critique de certaine science puérile et inféconde? Est-ce un conte de fées? Y a-t-il au fond de ce roman une moralité cachée ou une amertume profonde? On y peut voir tout cela, mais en réalité on le voit à travers un brouillard, ou tellement aveuglé d'éclairs, qu'on ne saurait se vanter de l'avoir compris, ni affirmer que l'auteur se soit compris lui-même. Telle est la puissance fascinatrice du génie d'Hoffmann qu'on aime à voyager dans l'inconnu sur les ailes de sa fantaisie, et à ne pas trop savoir quels mondes éblouissans ou burlesques il vous a fait traverser. Ses récits sont courts, c'est la condition du genre. Il faut pouvoir lire vite ce qui ne permet pas la réaction de la froide raison.

Pourtant il y a toujours dans ces contes, même dans les plus merveilleusement impossibles, des caractères et des situations d'une vérité charmante, des figures d'une simplicité adorable et des traits de mœurs qui offrent de ravissans tableaux. C'est le côté par lequel, soit habileté, soit véritable *humour*, il vous saisit et vous force à suivre ses personnages à travers le monde de l'hallucination.

Pérégrinus Tyss (dans le conte de *Maître Floh*) est un de ceux qui nous ont toujours le plus touché. Ce grand enfant qui se cherche et veut se retrouver dans le rêve de ses premières années, cette douce folie qui ouvre le récit par une scène de touchante puérilité, sont les élémens de l'heureux prologue qui annonce l'arrivée des êtres fantastiques. L'ami George Pépush, si fantastique lui-même, aussi bien que les deux docteurs qui se *battent au microscope*, est prédestiné à devenir la victime des forces surnaturelles évoquées par l'examen. Mais si ces personnages sont on ne peut mieux préparés par leurs idées, leurs intérêts et leurs passions, à recevoir toutes les impressions du monde ultra-idéal, il n'en est pas moins certain qu'à leur point de départ, et même à travers leurs rêveries, ils sont et demeurent très réels et très humains. Non-seulement la bonté douce et généreuse de Pérégrinus le fait aimer, mais encore on trouve dans son isolement, dans son célibat et dans sa timidité, les causes très plausibles de sa disposition à devenir la proie des chimères. George Pépush, mélancolique et soupçonneux, mais loyal et brave, a un côté comique parfaitement *nature* : c'est lorsqu'il écoute avec dédain les gens qui déraisonnent autour de lui, pour s'écrier tout à coup qu'il en sait plus long qu'eux, et pour entrer beaucoup plus avant dans le monde de la folie. Il y a une très bonne scène entre lui et Pérégrinus. Il le blâme de ses manies et lui dit les choses du monde les plus sensées pour l'en guérir; mais dès que Pérégrinus lui répond avec douceur : « Pardonne-moi! ces manies sont des fleurs que je répands sur ma vie, laquelle autrement ne me semblerait plus qu'un champ triste et stérile, couvert d'épines et de chardons! — Que parles-tu de chardons? s'écrie George avec violence. Pourquoi les méprises-tu? Ignores-tu que le *cactus grandiflora* appartient à cette famille? Et l'*aloès zéhérit* n'est-il pas le plus beau cactus qui soit sous le soleil? Pérégrinus, je te l'ai longtemps caché, parce que longtemps je l'ai ignoré moi-même, mais apprends que je suis moi-même l'aloès zéhérit! »

C'est ce côté humain, à la fois plaisant et sérieux, qui place les contes d'Hoffmann au-dessus des purs caprices de l'imagination. On peut donc les prendre sous un de leurs deux aspects, et trouver encore dans celui de la réalité un élément comique ou attendrissant. Le côté principalement artiste et merveilleux a été mis à la scène avec succès. *Les Contes d'Hoffmann*, drame fantastique représenté à l'Odéon il y a quelques années, était un ingénieux résumé des caprices les plus originaux du poète. L'humble fantaisie à quatre personnages que nous avons appropriée aux

moyens très restreints d'un théâtre de famille devait s'attacher plus particulièrement à développer, après une certaine transformation permise, les caractères si bien ébauchés et si heureusement indiqués par Hoffmann. Il ne nous était pourtant pas possible de supprimer absolument le merveilleux, et, tout en nous bornant à ce qui était réalisable sur une très petite scène, nous avons fait intervenir les esprits familiers dans cette évocation qui est le début du roman de Pérégrinus. Ce point de départ nous a suffi pour imaginer un ensemble d'action et une succession de scènes intimes qui ont intéressé quelques artistes autour de nous, et qui leur ont paru dignes d'être bien dites et bien écoutées. Ceci, il ne faut pas l'oublier, n'ayant pas la prétention d'être un ouvrage de théâtre, permet une liberté absolue quant à l'interprétation de la charmante énigme d'Hoffmann, et souffre des développemens qui valent ce qu'ils valent, mais qui ne peuvent rien gagner et rien perdre à la lecture. Tout ce qui a été ingénieusement produit à la représentation, la scène des jouets d'enfant, l'apparition des petits animaux, l'audition de leurs petits bruits mystérieux, etc., eût fait honneur à la science du Leuwenhoek de *Maître Floh;* mais l'effet de ces moyens inusités n'était dû qu'à la petitesse du théâtre, à la proximité du spectateur et à l'invention du metteur en scène. C'est pourquoi nous les avons fait apparaître dans notre texte sous la forme descriptive, non pas de la même manière qu'ils apparaissent dans les rêves prodigieux d'Hoffmann, mais sous l'impression que cette vision naïve nous a laissée.

Ce que l'art général pourrait gagner à ces essais particuliers, c'est, en supposant que de nombreux essais fussent tentés sur plusieurs points, le goût que le public pourrait prendre, en détail, pour un genre de théâtre très intime, très soigné et très étudié, où certains développemens d'idées, confiés à des artistes délicats en présence d'auditeurs choisis, saisiraient l'attention et charmeraient l'esprit, le cœur ou l'imagination sans avoir recours à des moyens et à des effets d'une grande puissance. Ces grands moyens et ces grands effets seront toujours nécessaires aux grands théâtres, et l'on se préoccupe surtout aujourd'hui de rendre ceux-ci propres à contenir des foules et à produire des illusions grandioses. Cela est fort bien vu, mais en même temps nous aimerions à voir la conservation et même la création de nombreux petits théâtres qui rivaliseraient d'invention dans tous les genres, et qui garderaient les traditions de l'art intime. Plus nous élargirons les scènes, plus nous reculerons les spectateurs, et plus nous perdrons les effets que la vérité peut produire. Nous aurons de grands artifices, mais l'auteur aussi bien que les interprètes, forcés d'agir sur une multitude et dans un lointain, devront renoncer à leurs vrais moyens individuels pour recourir à des moyens d'emprunt d'une généralité banale ou d'un emploi funeste. On saura de plus en plus comment le mot, la situation, l'effet, la physionomie, le geste, la voix, doivent porter aux extrémités d'une vaste enceinte; mais devant cette nécessité qui nous mènera

peut-être jusqu'au masque, au porte-voix et aux échasses du théâtre antique, le sentiment délicat des choses, le génie individuel de l'acteur, sa grâce ou son charme naturels deviendront nécessairement des qualités inutiles. Déjà les voix ne résistent plus aux conditions des grands opéras; déjà, sur les grands théâtres, le jeu des acteurs est devenu une convention inévitable qui ne produit pas la même satisfaction de près que de loin. Rachel, Rachel elle-même, brisant les dernières cordes de son admirable instrument pour remuer toutes les ondes de son public, était, vue de la coulisse, une victime de l'épilepsie. Mlle Déjazet, cette merveille de finesse, dure et durera encore, parce qu'elle a toujours gagné à être vue et entendue de près. Donc les vraies individualités ont besoin du petit temple grec et périssent dans le vaste cirque byzantin.

Nous voilà bien loin de la bluette allemande qu'on va lire, mais il n'est pas de si humble sujet qui n'ait ses déductions utiles à rappeler.

PERSONNAGES.

PÉRÉGRINUS TYSS.	NANNI.
MAX.	LE SPECTRE.

La scène se passe à Francfort-sur-le-Mein, dans la maison et dans le cabinet de travail de Pérégrinus. — A gauche, un gros poêle de faïence; à droite, une fenêtre, devant laquelle est placée une table d'horloger garnie et entourée d'outils. — Au fond, dans le pan coupé de gauche, une fenêtre d'où l'on voit le haut des toits de la rue et le ciel blafard et nuageux. — En regard de cette fenêtre, à droite, un escalier tournant conduisant à des chambres supérieures. — Au fond, une porte à deux battans donnant sur l'antichambre, qui est censée ouvrir à gauche sur un escalier descendant à la rue; à droite, sur la salle à manger, épars ou ornant le cabinet, tableaux, instrumens de musique, baromètre, pièces mécaniques, etc. — Près du poêle est dressée une grosse bûche ornée de rubans, un vieux fauteuil devant l'établi. — Une lampe brûle sur la table. — Une vieille horloge, surmontée d'un coq doré, est placée au-dessus de la porte du fond.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANNI, belle jeune fille, costume pauvre et propre, jupe rayée, tablier noir.

Voyons! ai-je pensé à tout? au vin muscat, aux gâteaux... aux fruits?... Oui, le souper ira assez bien, et M. Pérégrinus sera content. Puis il est si doux! il est le contraire de son ami, M. Max, qui critique toujours!

Mais j'aimerais bien le voir rentrer, M. Tyss! Je n'aime guère à être seule

le soir, moi! Ce n'est pas que j'aie peur; mais cette vieille maison... avec tout ce qu'on dit, les bruits qu'on y entend... et la veille de Noël... Et ce mauvais temps! Comme la lune est verte! et les nuages noirs! Pourvu que le nouveau domestique soit en bas!... (Allant au fond.) Fritz! êtes-vous là? — Je crois qu'il m'a répondu. Je n'en suis pas sûre, mais je suis si sotte... Je n'ose pas descendre! Bah! où serait-il, puisque je lui ai dit d'attendre la rentrée de son maître? Je vais voir là-haut si on n'a pas besoin de moi chez nous. (Approchant de l'escalier.) Par là, c'est le plus court... Ah bien oui! mais il faut passer devant la chambre fermée, la chambre qui fait peur... Oh! certainement, je ne crois pas à tout cela; mais j'aime autant prendre par le grand escalier. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE II.

On entend la pluie fouetter les vitres et le vent mugir, puis la sonnette de la rue en bas, et Max dehors, criant.

MAX, d'en bas.

Hé! holà! ouvrez donc! (Il sonne, il maugrée, sonne encore avec violence; au moment où Nanni reparaît en haut de l'escalier tournant, on entend la cloche tomber avec fracas.)

SCÈNE III.

NANNI, descendant vite.

Eh! mon Dieu! on y va! Il est donc sourd, ce Fritz? (On frappe à tout rompre; au moment où Nanni va passer dans l'antichambre, on entend enfoncer la porte d'en bas. Elle rentre effrayée.) Ah! mon Dieu! on casse tout! c'est donc des voleurs! (Elle va pour remonter l'escalier, Max paraît au fond.)

SCÈNE IV.

MAX, NANNI.

MAX, vêtu de noir, très râpé, les cheveux hérissés, singulièrement pâle, l'œil vif, le ton bref.

Ah çà! tout le monde est donc mort, ici?

NANNI.

Comment, c'est vous, monsieur Max? Ah! comme vous m'avez effrayée!

MAX, s'essuyant et se séchant devant le poêle.

Il n'y paraissait guère, mademoiselle Nanni! car vous n'êtes pas venue au secours de la cloche et de la porte que j'ai mises, je crois, en déconfiture!

NANNI.

Mais oui! vous avez fait du dommage ici! qu'est-ce que M. Tyss va dire?

MAX.

Mon digne et paisible ami, maître Pérégrinus Tyss, ne dira rien, parce qu'il est assez riche pour payer le dégât, et il se contentera de penser que

sa maison est mal gardée, puisque ses amis sont forcés d'enfoncer les portes ou de se morfondre sous les torrens glacés que vomissent les gargouilles!

NANNI.

Ah çà! Fritz est donc sorti?

MAX.

Fritz? qu'est-ce que c'est que ça? le nouveau domestique?

NANNI.

Oui, celui qui est entré hier.

MAX.

Il commence bien, celui-là! Et pourquoi a-t-on renvoyé Ignace?

NANNI.

Je ne sais pas, monsieur.

MAX.

Vous ne savez pas? bien vrai?

NANNI.

M. Tyss ne me raconte pas ses affaires.

MAX.

Vous voilà pourtant à son service?

NANNI.

Non, monsieur, je ne suis au service de personne.

MAX, ironique.

Oui, oui, c'est vrai, pardon! Votre père exerce la savante industrie de relier des livres! Il demeure là-haut sous les toits et ne paie pas de gros loyers, j'imagine, à maître Pérégrinus.

NANNI.

Il paie ce qu'il doit, monsieur. Que voulez-vous dire?

MAX, froidement.

Rien. Je dis que vous êtes jolie, très jolie.

NANNI.

Non, monsieur, je ne suis pas jolie. Vous n'avez besoin de rien? Je vais servir le souper de M. Pérégrinus.

MAX.

Ah! et vous dites que vous ne le servez pas?

NANNI.

Je le sers parce que je veux le servir. C'est un homme si bon, lui! Il faut bien que je mette au courant ce petit Fritz...

MAX.

Et vos parens ne s'opposent pas... Il est vrai que l'humeur bien connue de Pérégrinus ne vous expose pas à de grands dangers! Est-ce qu'il ose vous dire bonjour?

NANNI.

Oui, monsieur, très honnêtement.

MAX.

Et bonsoir?

NANNI.

Oui, monsieur.

MAX.

Mais voilà tout?

NANNI.

Il me parle tout à fait quand il monte chez nous. Il aime beaucoup mon père et ma mère, il est très aimable avec eux.

MAX, roulant du pied la grosse bûche ornée de rubans.

Qu'est-ce que c'est que ça? La bûche de Noël, parée comme une demoiselle! (Allant s'asseoir devant l'établi; il touche à tout avec préoccupation et dérange sans scrupule tout ce qui lui tombe sous la main.) Ce pauvre Pérégrinus! Il suit en conscience tous les vieux us de l'antique Allemagne!

NANNI.

Oh! cela est vrai! Dans tout Francfort, il n'y a pas un bourgeois qui les suive mieux que lui.

MAX.

Et pourtant l'usage ici est de se marier jeune afin d'avoir beaucoup d'enfans, et le voilà qui a passé la trentaine sans y songer. Qu'est-ce que vous pensez de ça, mademoiselle Nanni?

NANNI.

Moi? Je pense qu'il n'a pas le temps : il cherche tant de choses!

MAX, riant.

Lui, chercher! Quoi donc, s'il vous plaît?

NANNI.

Que sais-je? Ne l'a-t-on pas chargé de réparer le calendrier perpétuel de la fameuse horloge du dôme, qui a si bien marché, dit-on, pendant deux cents ans, et qui ne marche plus?

MAX.

Bah! le vieux Rossmayer, son maître, a cherché cela aussi, et ne l'a pas trouvé.

NANNI.

Mais si M. Tyss le trouve, ça lui fera beaucoup d'honneur!

MAX.

Est-ce qu'on trouve quelque chose quand on ne cherche rien?

NANNI.

Ah! vous croyez que... Mais cela ne me regarde pas, moi, et il serait temps de mettre la bûche dans le poêle pour que monsieur ne la trouve pas là dans ses jambes... Ce Fritz n'y a pas songé... (Elle relève la bûche avec peine.)

MAX.

Dites-moi, comment se porte-t-il, maître Pérégrinus?

NANNI, à genoux près du poêle.

Mais bien! Est-ce que vous ne le voyez pas tous les jours?

MAX.

Il y a près d'une semaine que je ne l'ai vu, et on m'a dit... Comme vous vous y prenez mal pour faire entrer cette bûche dans le poêle! Vous voyez bien que vous placez la plus forte aspérité dans le plan vertical de l'ouverture, et que si vous cherchiez un angle...

NANNI.

Oh! dame! vous êtes savant, vous, monsieur le docteur!... Mais... voyez...

MAX.

Faites-lui faire un demi-tour à droite, elle entrera.

NANNI.

Je vous jure qu'elle ne veut pas.

MAX.

Elle ne veut pas? Voyez-vous cette bûche remplie de malice! (Il pousse la bûche avec son pied.) Tenez, la voilà qui entend raison.

NANNI.

Mais elle sort trop, elle fumera.

MAX.

Eh bien! laissez-la se raccourcir en brûlant, et vous la pousserez tout à fait. (A part.) Cette grande fille manque de raisonnement, et je perdrais mon temps à vouloir l'interroger sur ce qui se passe ici. Il vaut mieux voir par soi-même.

NANNI.

Ah! j'entends Fritz en bas! (Elle va au fond.) Qu'est-ce que c'est? Un paquet à recevoir? J'y vais. (Elle sort.)

SCÈNE V.

MAX, assis à gauche.

Je suis bien sûr qu'Ignace m'a dit la vérité ce matin, et qu'on ne l'a pas renvoyé pour d'autre méfait qu'un peu de bavardage. Pauvre Pérégrinus! cela devait arriver! Une tête faible, des idées puériles, une vie mal employée, c'est-à-dire pas employée du tout! Un bel état, horloger! On devient horloge soi-même, on se meut sur place dans un étui! Il y a fait sa fortune, je le veux bien; mais il y a défait son intelligence. (Il retourne à l'établi.)

SCÈNE VI.

MAX, NANNI, au fond, parlant à la cantonade. Elle porte une grande corbeille couverte.

NANNI.

Oui, oui, c'est dix thalers à inscrire pour le compte de monsieur. C'est bien! fermez la porte comme vous pourrez, Fritz! (Elle passe au fond, se dirigeant vers la salle à manger.)

MAX.

Mademoiselle Nanni!

NANNI, s'arrêtant.

Quoi, monsieur?

MAX.

Qu'est-ce que vous portez donc là?

NANNI.

Je ne sais pas.

MAX.

Oh! que si fait! Vous êtes bien dans la confidence?

NANNI.

Mais non! c'est maître Tyss qui a acheté quelque chose, et qui l'envoie chez lui par le commis du magasin.

MAX, qui s'est vivement approché d'elle, enlève brusquement le papier blanc qui couvre la corbeille.

J'en étais sûr! Ignace m'a dit la vérité. Voilà qui est déplorable!

NANNI.

Comment? des poupées, des soldats, des jouets d'enfant! Ah! comme il y en a! et comme ils sont jolis!

MAX, prenant et brisant les jouets.

Oui, il y en a pour dix thalers, et ils sont jolis, jolis!

NANNI.

Ah! monsieur! qu'est-ce que vous faites là?

MAX.

Vous le voyez, je détruis une chose nuisible, funeste!

NANNI, stupéfaite.

Funeste? nuisible?

MAX, cassant toujours.

Oh! vous ne comprenez pas? Vous comprendrez plus tard,... si vous pouvez! Allons, allons, au feu les soldats de plomb! Au diable les oiseaux, les roquets, les bonbons dorés!

NANNI.

Ah! monsieur, grâce pour cette petite demoiselle en bleu! Elle est si jolie!

MAX.

Pas de grâce! Brûlez, brûlez!

NANNI, lui montrant la bouche du poêle obstruée par la bûche trop longue

Pas possible! La bûche...

MAX.

Ah! oui. La bûche ne *veut* pas? Eh bien! par la fenêtre alors! (Il ouvre la fenêtre, un vent épouvantable mugit au dehors. Max jette les débris des jouets dans la rue.) Nous verrons si le vent refuse d'emporter ces guenilles!

NANNI, à part, pendant que Max est à la fenêtre.

Ah! si je pouvais sauver quelque chose! (Elle tire un objet du fond de la corbeille.) Tiens! un petit arbre de Noël!

MAX, qui s'est retourné, le lui arrache des mains.

Parfait! Le voilà! Je m'y attendais. Ça va justement servir à faire flamber la bûche! (Il casse le petit arbre en allumettes qu'il fourre dans le poêle.)

NANNI.

Ah! monsieur Max! Détruire cela aussi! c'est mal! Vrai, cela peut vous porter malheur!

MAX, irrité et jetant la corbeille par la fenêtre.

Ah! sotte fille! Porter malheur! C'est vous qui entretenez le pauvre Tyss dans toutes ces plates croyances! Eh bien! savez-vous ce qui porte malheur à l'homme?

NANNI, intimidée.

Non, monsieur.

MAX.

Et à la femme?

NANNI.

Non. Qu'est-ce que c'est?

MAX.

C'est la bêtise humaine, ma chère! (On entend des voix en bas.) Ah! voilà ce pauvre homme qui rentre. Je vais au-devant de lui. Balayez, emportez, rangez, cachez tout cela! Vite, allons! (Il sort.)

SCÈNE VII.

NANNI, ramassant les débris.

L'homme étrange que M. Max!... Il me fait peur!... Et toutes ces jolies choses détruites! Il n'y a pas bien longtemps que je me serais amusée avec ces jouets, moi! Ç'aurait été pour moi comme un rêve du paradis!... Mais pour qui donc M. Pérégrinus avait-il acheté tout cela? Est-ce qu'il voulait, comme l'année dernière, faire des cadeaux à mes petits frères et à mes petites sœurs? Ah! méchant docteur Max!

SCÈNE VIII.

NANNI, MAX, PÉRÉGRINUS.

PÉRÉGRINUS, enveloppé d'une douillette, cheveux blonds en queue bouclée, figure calme, rose et souriante, habits bourgeois en velours de fantaisie, couleurs douces. Toilette modeste et soignée. A Max, en entrant.

Mais oui, mais oui, ça va très bien, je te l'ai déjà dit; mais qui donc a cassé la porte? (Voyant Nanni, émotion contenue.) Ah!... vous êtes là, ma chère demoiselle Lœmirt?

MAX.

Lœmirt? Ah! oui, c'est le nom du vieux relieur?

PÉRÉGRINUS.

Un digne homme, un très habile artisan, un artiste, on peut dire!

NANNI.

Je vous ai descendu tantôt votre gros volume, monsieur Tyss.

PÉRÉGRINUS, qui a ôté dans un coin sa douillette et ses guêtres,

Lequel? Ah! mon traité de mécanique... Quoi! déjà relié?

NANNI, lui présentant le livre.

Oui, nous savions que vous ne pouviez pas en être privé longtemps; nous y avons travaillé tard la nuit dernière.

PÉRÉGRINUS, ému et timide.

Vous aussi? Vous-même, mademoiselle Nanni?

NANNI.

Oh! quand c'est de l'ouvrage pour vous, mon père ne veut pas d'autre apprenti que moi pour l'aider. Il dit que vous n'aimez pas les lettres qui ont bu, c'est-à-dire qui dansent tout de travers dans le dos d'un volume comme des gens ivres.

PÉRÉGRINUS, examinant.

Vous travaillez dans la perfection, mademoiselle Lœmirt, et votre père a bien raison d'être fier de vous. Avez-vous apporté la note?

NANNI.

Non, monsieur. Mon père vous prie d'accepter ce petit travail en reconnaissance des soins que vous avez donnés à ma grand'mère.

PÉRÉGRINUS.

Moi? Je n'ai rien donné du tout!

NANNI.

Oh! si fait! du bon vin vieux, et des oranges de Malte, et de si bonnes paroles, tant de consolations! Vous nous l'avez sauvée, notre pauvre vieille, et aussi longtemps que nous vivrons vous serez béni chez nous.

MAX, à Pérégrinus, bas, railleur.

Tu ne lui réponds pas grand'chose, mais tu te laisses assez bien faire la cour. C'est un progrès, sais-tu? N'oublie pourtant pas que je viens te voir.

PÉRÉGRINUS.

Je ne l'oublie pas, j'en suis charmé.

MAX.

Charmé, charmé!... Il n'y a pas d'excès!... Tu avais si bien défendu ta porte que j'ai été forcé de l'enfoncer.

PÉRÉGRINUS.

Ah! c'est toi qui...

MAX.

C'est bien simple! Je te cherche, tu me fuis. Je veux te voir, un obstacle se présente,... une chose en fer et en bois que je ne puis persuader... C'est à qui sera le plus fort.

PÉRÉGRINUS, souriant.

Oui, oui, c'est juste. Je suis content de la vigueur de ton poignet; mais où prends-tu que je te fuis? (Un peu embarrassé.) J'avais à travailler, il est vrai,... mais du moment que c'est toi...

MAX.

Tu fais contre mauvaise fortune bon cœur?

PÉRÉGRINUS.

Pourquoi me dis-tu cela?

MAX.

Quand on est tant soit peu physionomiste, mon cher, on voit la préoccupation des gens à travers leur parole gênée et leur sourire contraint. (Ironique, et baissant la voix.) Tu aimerais peut-être mieux rester seul avec Zerline, don Juan?

PÉRÉGRINUS, naïf.

Ah! fi!... (Haut.) Je vous remercie, mademoiselle Nanni. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. (Max va s'asseoir sur le fauteuil de gauche.)

MAX, vivement.

Ah! mais non! Je soupe ici, moi, et si ton nouveau valet sert les mets comme il ouvre les portes, j'aime autant que Mlle Nanni s'en mêle.

NANNI.

Oui, oui, je vais veiller au souper; ne vous tourmentez de rien, monsieur Tyss!

PÉRÉGRINUS.

Vous êtes trop bonne!... (La prenant à part au fond.) Et dites-moi : vous n'avez pas vu?... on n'a pas apporté?...

MAX, qui l'écoute sans se déranger.

Un grand panier? Si fait, si fait! Il est rangé. Allez, allez, mademoiselle Nanni, ceci me regarde. (Nanni sort.)

SCÈNE IX.

MAX, PÉRÉGRINUS.

PÉRÉGRINUS, inquiet.

Alors ce panier...

MAX.

Il ne s'agit pas de panier! Assieds-toi là, que je t'interroge!

PÉRÉGRINUS va s'asseoir devant l'établi.

Tu veux m'interroger? Sur quoi?

MAX.

Comment te sens-tu?

PÉRÉGRINUS.

Où prends-tu que je sois malade?

MAX.

Réponds!

PÉRÉGRINUS.

Je me sens bien. Après?

MAX.

Voyons ton pouls!

PÉRÉGRINUS.

Pourquoi? Ah! c'est quelque étude que tu fais sur la circulation?... (Pendant que Max compte les pulsations.) Tu es donc enfin décidé à te faire médecin?

MAX.

Médecin, moi? Dieu m'en garde! C'est bien le plus sot métier!...

PÉRÉGRINUS.

Ah! je croyais... Qu'est-ce que tu veux donc faire de toute ta science?

MAX.

Il ne s'agit pas de moi... Regarde-moi là, dans les yeux!

PÉRÉGRINUS, toujours doux et calme.

Comme tu voudras. (Une pause.) Eh bien!

MAX, lui tâtant la tête.

Le front,... la forme,... la densité...

PÉRÉGRINUS.

Tu t'occupes aussi de crâniologie?

MAX.

Moi, croire à une ânerie pareille?

PÉRÉGRINUS.

Eh bien! alors...

MAX.

Ton pouls est calme, ton œil est pur, ton front est moite... Tu es bien constitué... Tu as de l'appétit?... Dors-tu bien?

PÉRÉGRINUS.

Comme un loir.

MAX.

Pas de tristesse?

PÉRÉGRINUS.

Pas du tout!

MAX.

Ni d'inquiétudes?

PÉRÉGRINUS.

Je n'en ai point sujet.

MAX.

Pas d'ambition?

PÉRÉGRINUS.

Pas si sot!

MAX.

Et pas de haine?

PÉRÉGRINUS.

Je ne sais ce que c'est.

MAX.

Mais de l'amour? Ah! l'amour, voyons, sois franc.

PÉRÉGRINUS, souriant et un peu embarrassé.

L'amour... Bah! l'amour me laisse bien tranquille, va!

MAX.

Alors, mon pauvre ami, ça va bien mal, et je ne donnerais pas un kreutzer de ta peau.

PÉRÉGRINUS.

A qui en as-tu? et que signifie ce badinage?

MAX, retournant son fauteuil devant lui et parlant comme un professeur à la tribune.

Je ne plaisante pas! Mon ami Pérégrinus, tu es perdu! perdu sans retour, si tu ne changes de régime, de caractère, d'habitudes, de mœurs et d'occupations. Malheureux! ne vois-tu pas que tu t'es atrophié déplorablement dans le bien-être épais et nauséabond de la vie régulière? Crois-tu donc que l'homme soit fait pour s'absorber dans une spécialité industrielle? Encore, si tu cherchais quelque perfectionnement à cette spécialité? Mais te

voilà riche, et tu te crois quitte envers toi-même. Est-ce une existence normale que de passer les étés dans un petit bien de campagne à tailler des espaliers et à greffer des roses? l'hiver, à se dorloter au coin d'un bon feu, à collectionner des gravures, des cannes et des tabatières? A ce train-là, mon bon ami, avec cette santé splendide et cette ignoble insouciance, tu vas tout droit au crétinisme : voyons, qu'as-tu à répondre?

PÉRÉGRINUS, souriant.

Trois petits mots pour tes grandes phrases : *Je suis heureux!*

MAX.

Heureux! heureux! Voilà bien une réponse d'horloger! Heureux! ils croient avoir tout dit, ces routiniers ignorans, quand ils ont prononcé avec emphase la formule de leur sottise : *Je suis heureux!*

PÉRÉGRINUS.

Eh mais! si c'est une sottise que de se contenter de son sort, je veux être sot tout à mon aise, et je te prie de me laisser comme je suis!

MAX.

Voilà de quoi je me garderai bien! Je te porte trop d'amitié pour y consentir. Écoute-moi et tâche de comprendre. N'ayant pas conscience de ton être, et remplaçant le travail de la pensée par des contemplations vagues et des images incohérentes, il arrivera de ton cerveau comme de ces murs abandonnés auxquels s'attachent les champignons et la moisissure. Secoue-toi, mon pauvre ami, secoue-toi, car un de ces matins tu pourras bien t'éveiller colimaçon, et tu voudras ramper sur le tronc des arbres, ou tu te croiras chauve-souris, et tu fuiras éperdu devant la lumière.

PÉRÉGRINUS.

Ce serait bizarre, mais j'espère que ça ne m'arrivera pas. Tu es un peu exagéré dans tes théories, et à force d'étudier les organes du cerveau, tu as peut-être vu de trop près le danger. Je le sais bien aussi, moi, que la raison tient à un fil, et que la limite entre la sagesse et l'extravagance est aussi déliée que l'ombre d'un cheveu sur la muraille; mais rien ne sert de s'en tourmenter, et je ne vois pas que ta délirante activité te préserve mieux que ne fait ma douce nonchalance. Je vois que tu pêches par l'excès contraire; tu négliges trop la vie physique. Tu passes des semaines presque sans dormir et sans manger, privé d'air pur et séchant sur tes livres... Je doute que ce soit là un bon régime pour l'esprit et pour le corps!

MAX.

Oh! moi, mon cher, je ne risque rien! J'ai doublé mon cerveau d'un acier impénétrable, la logique! J'ai vu le danger. J'avais de l'imagination tout comme un autre; mais j'ai mis cette folle à la porte du logis, à grands coups de pied dans le dos, c'est-à-dire à grand renfort de savoir, d'expérimentations et de raisonnemens positifs. La raison, mon cher Pérégrinus, la raison pure, implacable gardienne de nos facultés, tout est là, et il n'y a que cela!

PÉRÉGRINUS.

Savoir!

MAX.

Comment? savoir!

PÉRÉGRINUS.

Eh! mon Dieu, oui, qui sait! Pour moi, tout se résume en espérance, et j'aime mieux croire des choses riantes et un peu chimériques que d'être absolument sûr qu'elles n'existent pas.

MAX.

Ah! nous y voilà : le fantastique! Tu as toujours eu cette tendance...

PÉRÉGRINUS.

Eh bien! pourquoi pas? Je suis Allemand, moi, un bon et vrai Allemand de toutes pièces!

MAX.

Oui, poésie à échappement avec rouages et pivots!

PÉRÉGRINUS.

Raille, je le veux bien! Toi, tu affiches le cosmopolitisme, tu cherches l'omniscience, tu apprends mille belles choses... C'est bien, j'admire; mais tu veux tout palper, tout soumettre au raisonnement, tout juger... Je ne vois pas que cela te conduise à un but. Te voilà presque aussi âgé que moi, sans état, sans repos, sans avenir peut-être!...

MAX.

Mon cher ami, écoute bien : quand je me sentirai le besoin d'être classé dans le troupeau de la routine, je donnerai six semaines ou deux mois au perfectionnement d'une spécialité quelconque. Avec l'habitude d'examen que je possède, il ne m'en faudra pas davantage, et je n'aurai que l'embarras du choix. Je tirerai au sort dans mon chapeau, vois-tu, mon bonhomme!

PÉRÉGRINUS.

Tu n'es pas modeste, mais c'est ton droit; tu es un homme supérieur, toi! tout le monde ne peut pas...

MAX.

Tout le monde peut se défendre de l'abrutissement, et l'abrutissement est la conséquence du développement exclusif d'une spécialité. C'est ce qui a fait inventer le proverbe que les cordonniers sont les plus mal chaussés. Exemple : quelle heure est-il?

PÉRÉGRINUS, surpris. Il cherche dans sa poche et autour de lui.

Quelle heure?... Dame! il doit être environ huit...

MAX.

Quelle heure est-il au juste?

PÉRÉGRINUS.

Au juste, je ne sais pas.

MAX.

Ceci prouve d'une manière péremptoire que les horlogers ne servent à rien. Veux-tu que je te dise l'heure, moi, à une demi-minute près? Je n'ai qu'à me mettre à cette fenêtre et regarder la première étoile venue : ce n'est pas plus malin que ça.

PÉRÉGRINUS, riant.

Je t'en défie!

MAX.

Tu m'en défies? (Il ouvre la fenêtre.) Ah! ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas une seule étoile à découvert.

PÉRÉGRINUS.

Tu vois que les horlogers peuvent servir à quelque chose?

MAX, fermant la fenêtre.

Ce n'est toujours point ici le cas. Tu n'as pas seulement une montre!

PÉRÉGRINUS.

Tu m'en perds ou tu m'en casses une par semaine! Tu sais bien que je t'ai donné la dernière l'autre jour.

MAX.

Ah! tiens, c'est vrai! je l'ai là. Eh bien! je t'en remercie, mais elle est détestable, elle ne va pas.

PÉRÉGRINUS.

Voyons! (Il remonte la montre de Max.) Ce n'est pas étonnant, tu as oublié...

MAX.

Mais ta pendule? cette précieuse antiquaille qui est arrêtée depuis l'année dernière!

PÉRÉGRINUS, lui rendant sa montre et lui montrant le bureau.

La pendule de... Le mouvement est là. Je suis en train de le réparer, et justement ce soir je comptais la remettre dans son étui...

MAX, regardant la pendule en imitation de Boule qui est sur un socle à la muraille, au-dessus de la porte du fond.

Oui, dans son monument! Mais à quoi bon une machine pour compter les heures de ton néant?

PÉRÉGRINUS.

Ah çà! qu'est-ce que tu as donc à me rabrouer de la sorte aujourd'hui? Je ne t'ai jamais vu si terrible!

MAX.

Tu veux savoir ce que j'ai contre toi?

PÉRÉGRINUS.

Oui, j'aime mieux savoir.

MAX.

Eh bien! sais-tu ce que c'est qu'un arbre de Noël?

PÉRÉGRINUS, surpris et embarrassé.

Un... arbre de Noël?

MAX.

Oui, un jouet d'enfant, avec des bougies allumées, avec des rubans, des fruits, des bonbons, des pantins pendus aux branches! Un bon Allemand comme toi sait de reste que c'est la surprise obligée, la veille de Noël, pour tous les marmots au-dessous de sept ans.

PÉRÉGRINUS.

Je sais ça : après?

MAX.

Eh bien! que penses-tu d'un marmot de trente ans qui, chaque année, se

donne, à lui tout seul, en grand secret, le divertissement de se surpendre ainsi lui-même? Moi, je pense que c'est un malheureux qui tombe en enfance, un homme qui devient idiot ou fou, et cet homme-là, c'est toi!

PÉRÉGRINUS, troublé, se levant.

Max, qui t'a dit cela?

MAX.

Le valet que tu as chassé hier. Il est venu tantôt me révéler ta manie, et il a bien fait, car je suis accouru, comme tu vois.

PÉRÉGRINUS.

Si tu écoutes les propos d'un valet ivrogne...

MAX.

Oh! n'essaie pas de me tromper! J'ai vu arriver ici certaine corbeille que tu réclamais tout à l'heure, et je t'avertis que tu ne la reverras pas, car j'en ai fait bonne et prompte justice : j'ai tout jeté au feu et dans la rue!

PÉRÉGRINUS, très affecté.

Ah!... vous avez jeté,... vous avez brûlé... Eh bien! Max, vous m'avez fait de la peine, beaucoup de peine!

MAX.

Ah! voilà!

PÉRÉGRINUS.

Oui, voilà ma folie, je le veux bien; mais la vôtre est plus cruelle : vous avez voulu effacer de ma vie un rêve bien modeste, bien caché! Et pourquoi, je vous le demande? Pour rendre hommage à je ne sais quel fantôme de raison creuse et froide, qui vous trahira peut-être, vous, tout le premier. Laissez donc aux gens humbles qui se taisent leurs innocens plaisirs et leurs mystérieuses contemplations. Tenez, je suis fâché de vous le dire, mais vous avez fait là une méchante action, et, si ma maison n'était protégée par une influence supérieure à la vôtre, vous lui eussiez porté malheur. J'ai senti le contre-coup de votre procédé barbare : en rentrant chez moi tout à l'heure, j'ai marché sur des débris; il m'a semblé que j'entendais sous mes pieds de faibles plaintes, et que de mon toit pleuvaient des larmes. Ma cloche était cassée; ma serrure, ouvrage excellent et précieux d'un vieux ami... (Max lève les épaules) — que vous n'avez peut-être pas assez apprécié! — la serrure de maître Rossmayer était forcée et gâtée. Le marteau, usé par la main de mes pères, gisait sur le pavé, dans la boue! Enfin mon seuil était violé et outragé! Un froid mortel a passé sur mon front comme un souffle diabolique... Max, je ne veux pas oublier notre amitié d'enfance; mais je vous déclare qu'en insultant à de pieux souvenirs, — que vous ne comprenez pas, — vous avez contristé mon âme et peut-être offensé une mémoire qui m'est chère! (Il se rassied très ému sur son fauteuil.)

MAX.

Ainsi tu avoues ton mal? tu proclames ta sottise? Tu gémis sur des jouets de filasse et de carton comme sur des créatures vivantes que j'aurais massacrées? Vraiment oui! et pour un peu tu me traiterais d'Hérode! Ne dirait-on pas, à te voir ainsi, d'une mère à qui l'on a ravi ses enfans?

PÉRÉGRINUS, impatienté.

Ses enfans, ses enfans... Eh bien! qu'en sait-on, si je n'ai pas d'enfans?

MAX.

Dis-tu vrai? Tu serais père, et tu me l'aurais caché?

PÉRÉGRINUS.

Mêle-toi de tes affaires et ne t'occupe pas des miennes!

MAX.

Allons, calme-toi!

PÉRÉGRINUS.

Oui, calmons-nous, on vient!

SCÈNE X.

MAX, PÉRÉGRINUS, NANNI.

NANNI, toute tremblante.

Monsieur Pérégrinus, le souper vous attend.

PÉRÉGRINUS, agité.

Oui, bien! Merci, mademoiselle Lœmirt. Viens, Max. (Il sort. Nanni inquiète le suit des yeux d'un air étonné.)

SCÈNE XI.

MAX, NANNI.

MAX, s'arrêtant au fond et revenant.

Un mot, Nanni, vite! Est-il vrai que Pérégrinus ait un enfant?

NANNI.

Ah! mon Dieu!... Je n'ai jamais entendu parler de ça!

MAX, à lui-même.

Je suis bien sûr qu'il veut me tromper, mais...

NANNI.

Ah! pourtant, s'il vous l'a dit!

MAX.

N'importe, je reste ici, je ne le quitte pas! Faites-moi faire un lit dans son appartement.

NANNI.

Mais il n'y a de lit que le sien...

MAX, montrant l'escalier tournant.

Eh bien! là-haut!

NANNI, reculant d'effroi.

Dans la chambre fermée?

MAX.

Oui, la chambre du vieux Rossmayer. Il y revient, je sais ça; mais ça m'est égal. J'aime les revenans, moi! (Il sort.)

SCÈNE XII.

NANNI.

Qu'est-ce qui se passe donc d'affreux ici? M. Pérégrinus qui paraît en colère... et qui a un enfant!... Et M. Max qui veut coucher dans la chambre du revenant! Quels événemens, grand Dieu!... Et ce vent qui gronde!... Je ne sais plus où j'en suis! (Elle sort.)

ACTE DEUXIÈME.

(Toujours le vent et la pluie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRÉGRINUS, entrant, venant de la droite, au fond.

Puisque voilà mon persécuteur savourant son café et absorbé dans je ne sais quel problème à propos de la manière de casser les noix,... je voudrais bien savoir de Mlle Lœmirt... (Regardant au fond.); mais je n'ose lui faire signe. Quand on cherche à être seul avec une jeune fille, on a toujours l'air... Certes je ne songe pas à lui en conter, moi! Une personne si honnête,... si respectable!... (Ému.) Ah! la voilà... Qu'est-ce que je voulais donc lui dire?

SCÈNE II.

PÉRÉGRINUS, NANNI, il feint de chercher quelque chose sur l'établi.

NANNI, à part, le regardant.

Je voudrais bien le questionner, mais je n'ose pas.

PÉRÉGRINUS, feignant la surprise.

Ah! c'est vous, mademoiselle Nanni?

NANNI.

Vous cherchez quelque chose, monsieur Pérégrinus?

PÉRÉGRINUS.

Je cherche... sans chercher! Ah! dites-moi,... vous étiez là quand Max a brisé et brûlé des objets que je destinais...

NANNI.

A votre petit enfant, n'est-ce pas, monsieur Tyss? Oh! ne craignez rien : je vois bien que votre mariage est un grand secret, et je le garderai fidèlement, soyez-en sûr. Est-ce qu'il va venir, le petit?

PÉRÉGRINUS.

S'il vient,... ce ne sera que vers minuit, et vous serez endormie à cette heure-là...

NANNI.

Quel malheur! moi qui aurais tant voulu le voir!

PÉRÉGRINUS.

Il ne viendra peut-être pas! A quoi bon? je n'ai plus de divertissement à lui donner, plus d'arbre de Noël, plus rien,... car Max a tout détruit, n'est-ce pas?

NANNI.

Hélas! tout!

PÉRÉGRINUS.

Même l'arbre?

NANNI.

Il en a fait des allumettes pour le poêle! Mais il n'est que neuf heures, monsieur Tyss; on pourrait faire venir d'autres jouets.

PÉRÉGRINUS.

Non, c'est inutile. Max est résolu à ne pas me quitter, et je ne veux pas...

NANNI.

Vous ne voulez pas qu'il voie votre fils?

PÉRÉGRINUS.

J'ai donc dit que c'était un fils?

NANNI.

Je croyais! Pendant le souper...

PÉRÉGRINUS.

Oui, j'ai dit cela pour... (Surpris, écoutant des pas qui résonnent au-dessus du plafond.) Mais qui donc marche là-haut, dans la chambre fermée?

NANNI, effrayée.

Ah! Jésus! on marche?

PÉRÉGRINUS.

Ce doit être Fritz?

NANNI.

Ah! oui, c'est Fritz, à qui M. Max a donné l'ordre de lui faire un lit.

PÉRÉGRINUS.

Dans cette chambre inoccupée depuis plus de vingt ans?

NANNI.

Vingt ans!

PÉRÉGRINUS.

C'est là que demeurait un vieux ami de ma famille, un homme bien simple en apparence, vulgaire même, un pauvre ouvrier, mais un homme de génie dans sa partie.

NANNI.

Oh! je sais, le vieux mécanicien, maître Rossmayer. Ma grand'mère m'en parle souvent, elle l'a connu. Il passait pour un peu sorcier à cause des beaux ouvrages qu'il faisait... Et cela vous contrarie que l'on dorme dans sa chambre?

PÉRÉGRINUS.

Oui, surtout Max qui se moque toujours...

NANNI.

S'il allait vouloir casser les meubles!

PÉRÉGRINUS.

Non! Max est un homme raisonnable, et il n'aurait pas de motifs cette fois... Ah! pourtant vous me faites penser à quelque chose... Il y a là-haut certain jouet précieux... Oui, oui, sous prétexte de me corriger d'une manie, Max pourrait bien le détruire aussi! Je cours le chercher pour le mettre en sûreté. (Il monte l'escalier et disparaît.)

NANNI.

Ah! si j'avais su que cela lui faisait de la peine, je n'aurais pas donné les clés à Fritz; mais peut-être serait-il encore temps d'empêcher M. Max de rester!

PÉRÉGRINUS, redescendant avec une grande boîte.

Tenez, chère demoiselle, voilà mon trésor : où le mettons-nous?

NANNI.

Qu'est-ce que c'est donc?

PÉRÉGRINUS.

Une boîte remplie de marionnettes! Cela n'a de prix que pour moi à cause de... (Il lui remet la boîte et remonte.) Permettez! il y a aussi le théâtre que j'ai posé là... (Rapportant le théâtre de marionnettes.) Je vous expliquerai...

NANNI.

Ah! vite, sous l'escalier! Voilà, je crois, M. Max! (Ils cachent la boîte et le théâtre.) Et puis je vais lui dire que la chambre de là-haut est trop délabrée.

PÉRÉGRINUS.

Il n'en sera que plus obstiné, et il ne l'est pas peu. Puis il fait toujours un temps...

NANNI.

Puisqu'il demeure tout près d'ici?... Ne faites pas semblant, le voilà!

SCÈNE III.

PÉRÉGRINUS, NANNI, MAX.

MAX, tenant une noix qu'il examine. — Il a sa serviette pendue, par distraction, à sa boutonnière.

Tu disais donc qu'il était plus difficile de faire une montre que de casser une noix? et moi je te disais que l'un est aussi simple que l'autre; je vais te le démontrer.

PÉRÉGRINUS.

Non, non, merci! j'aime autant te donner raison.

MAX.

Ah! la paresse! Ton cerveau ne peut plus faire le moindre effort d'attention! Quand je te le disais que tu deviendrais...

PÉRÉGRINUS.

Oui, colimaçon, chauve-souris, tout ce que tu voudras! (Max s'est assis et lit dans le traité de mécanique qui est sur l'établi.)

NANNI, bas, à Pérégrinus.

Ne lui répondez pas, ou il se tiendra là deux heures!

PÉRÉGRINUS.

Vous avez raison. Je vais faire semblant de me retirer. (Haut.) Bonsoir, Max; bonne nuit!

MAX.

Ah! tu te couches à neuf heures à présent?

PÉRÉGRINUS.

C'est ma coutume, tu le sais bien.

MAX.

Soit! Bonsoir... Tu te lèves matin?

PÉRÉGRINUS.

De grand matin.

MAX, railleur, tenant toujours son livre.

A minuit peut-être?

PÉRÉGRINUS.

Pourquoi me dis-tu cela?

MAX.

Bien, bien! je ne dis rien; bonsoir.

NANNI, bas, à Pérégrinus.

Allez! allez! Quand il sera monté, j'enverrai Fritz vous avertir. Il ne faut pas renoncer à fêter la Noël; je m'en charge, moi!

PÉRÉGRINUS, ému et timide, bas.

Ah! vraiment? Vous,... vous êtes... (A part, en sortant.) Elle est un ange pour moi, cette demoiselle!

SCÈNE IV.

MAX, NANNI.

MAX.

Il est charmant, mon ami Pérégrinus! Il est d'une finesse!...

NANNI.

Vous vous imaginez...

MAX.

Je n'imagine rien! Comment donc? je vois clairement qu'il tombe de sommeil,... et vous aussi, vous allez bâiller tout à l'heure? Tout cela, ce n'est pas pour me renvoyer! certes vous n'y songez pas! (Il lit toujours.)

NANNI, à part.

Ce vilain homme devine tout! Eh bien! je vais lui parler de... (Haut.) Tenez, monsieur Max, vous devinez qu'il y a quelque chose! M. Tyss craint vos moqueries, mais moi, cela m'est fort égal, moquez-vous tant que vous

voudrez; je ne vous en dirai pas moins que vous avez tort de vouloir rester ici malgré...

MAX.

Malgré quoi?

NANNI.

Malgré les esprits de la maison, qui n'aiment pas qu'on les dérange pendant la nuit de Noël.

MAX.

Les esprits? Ah! oui-da! c'est pourtant une maison où l'esprit manque beaucoup!

NANNI.

Non pas quand vous y êtes, monsieur Max!

MAX, saluant.

Merci.

NANNI.

Alors, vous ne croyez pas... (On entend craquer fortement les boiseries.) Ah! tenez!

MAX, qui n'a pas bougé.

Les boiseries qui craquent quand le poêle chauffe? Si elles ne subissaient pas l'effet de la température, elles seraient en révolte contre la loi du retrait, qui est une loi physique des plus connues, et c'est alors que vous auriez sujet de vous étonner et de vous effrayer.

NANNI.

Ah! c'est possible. (On entend une course effrénée de souris avec de petits cris.) Ah! mon Dieu!

MAX, impassible.

Il paraît que les rats tiennent là-haut cour plénière? Je serai fort aise d'observer leurs ébats.

NANNI, à part.

Il n'a peur de rien, et je me fais peur à moi-même en lui parlant des esprits! (Haut.) Alors, vous ne croyez à rien, vous, monsieur Max?

MAX.

Comment, à rien? Peut-on ne croire à rien? Je crois à tout ce qui est.

NANNI.

Oui, à tout ce qu'on peut voir et toucher?

MAX.

Non, car je ne peux pas toucher la lune, et je ne peux pas voir le principe de la vie; mais je crois à ce que le raisonnement me démontre.

NANNI.

Et pourtant si vous voyiez un fantôme!

MAX.

Je me dirais que je ne le vois réellement pas, et que j'ai une hallucination; mais je n'en aurai jamais, moi! Elles ne viennent qu'à ceux qui y croient.

NANNI.

Je vous jure, monsieur Max, que ma grand'mère n'est pas peureuse, et qu'elle a vu bien souvent...

MAX.

Le vieux mécanicien, n'est-ce pas? (On entend éternuer tout près de Max à plusieurs reprises.) Ah! ah! voilà un revenant qui est enrhumé du cerveau!

NANNI, épouvantée.

Ah! tenez, avec vos moqueries, vous mettrez les esprits en colère, et moi, je... Vrai, j'ai trop peur, je ne reste pas là! (Elle s'enfuit et ferme la porte derrière elle.)

SCÈNE V.

MAX, riant.

Ah! ah! la petite s'est prise dans son propre piége... Elle a cru... (Éternument fantastique.) Bon! c'est tout près de mon oreille!... Quelque fissure de la muraille m'apporte les bruits qui se produisent dans la salle à manger... ou ailleurs. Voyons! puisque j'ai jeté un coup d'œil sur ce bouquin... cela ne me paraît pas sorcier, à moi, la mécanique! (Un petit rire sec et mystérieux auprès de lui.) Hein?... Ah oui! toujours la transmission acoustique!... C'est donc à compulser ce livre vénérable que mon ami Pérégrinus a usé sa vie! Il l'a étudié... annoté... Mais je n'y vois aucune trace des travaux de son maître. Je sais bien que le vieux Rossmayer savait à peine écrire; c'était un illettré complet, parlant mal et radotant tout à fait dans les dernières années de sa vie. (Craquement répété des boiseries, Max n'y fait aucune attention.) Mais il aurait pu laisser quelques figures... quelque plan;... car en somme il avait une idée, ce vieux! il avait du moins l'air de chercher quelque chose! (Ricanement mystérieux.) Quelque chose de plus malin, je pense, que des horloges à musique, des coucous et des calendriers perpétuels. (Il rêve.) Perpétuels!... le mouvement perpétuel!... (Rire plus accusé.) Non, il ne cherchait pas cela. Il n'aurait jamais osé! Quand on fait des niaiseries, des jouets d'enfant comme cela... (Il prend le mouvement de la pendule resté sur l'établi.)

UNE VOIX, bizarre et cassée partant de la gauche de Max.

Touchez pas, touchez pas!

MAX, sans y faire attention, tandis que quelque chose de noir s'agite derrière les vitres de la fenêtre de gauche.

Car voilà un de ses derniers ouvrages, cette fameuse pendule qui, en sonnant, faisait chanter un coq, au grand ébahissement des marmots et des servantes! (Il étudie le mouvement.) Oui, voilà les tiges qui faisaient mouvoir les ailes, et ici, sous ma main, le ressort qui produisait... (Il prend sur l'établi un instrument pointu pour toucher le mouvement. La fenêtre de gauche s'ouvre et une chouette paraît sur le bord.)

LA CHOUETTE.

Touchez donc pas! touchez donc pas!

MAX, absorbé, entendant machinalement.

Touchez donc pas?... C'était le cri de détresse du vieux Rossmayer quand nous approchions de ses instrumens. (Sentant le vent, sans se retourner.) Tiens! c'est le vent qui a ouvert la fenêtre et qui m'apporte de la rue des paroles qui semblent s'adapter... Ce que c'est que le hasard! voilà pourtant

comment se produit le fantastique dans les esprits crédules! (Il pose le mouvement sur l'établi.) Mais il fait froid, diantre! (Il se lève, va à la fenêtre et voit la chouette qui roule ses yeux hagards et agite ses ailes.) Bon! qu'est-ce que vous venez faire ici? Voyons, oiseau de Minerve, allez à vos affaires, je ne crois pas aux présages, moi! (La chouette s'envole en criant. Max ferme la fenêtre et revient à l'établi.) Oui, le but d'une science si bornée serait de trouver... Si je mordais à cela, moi, je voudrais simplifier!... (Il a repris l'instrument pointu et l'enfonce dans le mouvement.) Ceci d'abord, qui me paraît... (Il touche le ressort, qui se détend sous ses doigts. Le timbre sonne avec furie. Max remet le mouvement sur l'établi et reste un moment surpris et immobile. Le coq doré qui est sur la pendule agite ses ailes et chante par trois fois au-dessus de l'étui vide. Max se retourne stupéfait. Le timbre cesse de sonner sur l'établi.)

LA VOIX DE LA CHOUETTE, derrière la vitre.

Cassée, cassée! vous l'avez cassée!

MAX, regardant vers la fenêtre.

Encore cette voix?... Et ce coq qui chante tout seul là-haut quand son mécanisme est là sous ma main?... Ah! j'y suis. Il y a dans cette chambre un écho qui déplace l'audition normale!... Quelque objet placé par hasard de manière à produire une apparente aberration du sens de l'ouïe. C'est très curieux! Voyons ce que ce peut être... (Il regarde partout.) Je ne vois rien de changé ici... Pourtant cela doit venir de l'escalier... (Il regarde dessous, dans l'enfoncement.) Ah! cette boîte!... Elle n'est pas là ordinairement. Ce doit être la cause... (Il prend la boîte de marionnettes et la place au milieu de la chambre.) Voyons maintenant! (Il retourne à l'établi, prend un marteau et frappe sur le timbre, qui rend un son sec et fêlé.) Je l'ai donc cassé?... Voyons autre chose! (Il frappe sur l'établi.) Ceci est un bruit normal! (Il frappe avec le marteau sur la boîte de marionnettes, qui répond par un bruit formidable.) Ah!... (Il soulève, examine et secoue la boîte.) C'est léger, cela semble vide... Pourtant, c'est fermé!... Mais je peux bien briser le couvercle! (Il frappe à plusieurs reprises sur le couvercle, qui résiste, et à chaque coup de marteau le bruit fantastique se répète avec une intensité effrayante et risible. — S'essuyant le front et laissant tomber son marteau, troublé :) Je ne comprends pas! Moi, ne pas comprendre? Allons donc! L'explication... la voici : c'est un phénomène qui se produit en moi seul! c'est une exaspération, un égarement, non! un développement subit, et tout à fait remarquable, des fonctions de l'ouïe. Je le savais bien, moi, qu'à force d'exercer mes facultés intellectuelles, j'arriverais à décupler la puissance de mes organes! (Un peu égaré, à part.) Certes tout est miracle dans la nature, et il appartient aux organisations supérieures de posséder ces puissances merveilleuses que le vulgaire attribue à la magie... (Prenant la lumière sur l'établi.) Je vais monter dans la chambre de Rossmayer, et de là, planant sur la ville, j'entendrai tous les bruits de l'horizon, j'exercerai cette faculté nouvelle que je possède... Et qui sait à quelle découverte peut me conduire... (Il disparaît en parlant jusqu'au haut de l'escalier.)

SCÈNE VI.

(Le théâtre reste un instant vide et sombre. On entend le vent mugir par rafales et la pluie tomber à flots. La chouette crie sur les toits; les girouettes grincent. La boîte, qui est restée au milieu de la chambre, s'ouvre d'elle-même, et il en sort une quantité de jouets d'enfant, après quoi le spectre de maître Rossmayer, petit, grêle et incolore, sort à son tour et se met à errer légèrement, quoique courbé et cassé par l'âge. Il est vêtu d'une chemise poudreuse, d'une culotte grise râpée et d'un vieux tablier de cuir. Une petite queue mince sort de son bonnet et s'agite singulièrement. Sa voix chevrotante ressemble à celle d'un perroquet, et crie plus qu'elle ne parle.)

LE SPECTRE.

Paix! silence! tais-toi, vieille chouette! (La chouette se tait.) Monsieur le vent et madame la pluie, c'est bien, bien travaillé, très bien; mais ne menez pas si grand bruit. (Le vent s'apaise.) On est chez soi, que diable! on veut s'entendre causer. (Les girouettes crient plus doucement.) Bon, amusez-vous avec les girouettes, esprits de la nuit! on les a mises là-haut pour vous. Et vous, esprits du foyer, amusez-vous aussi, trémoussez-vous! C'est la nuit de Noël, où vous donnez le bal dans la maison des bonnes gens. La fête commence, allons! (Silence complet.) Eh bien? Ah! je comprends, vous n'osez pas vous y mettre avant l'heure? Mais il faut commencer pourtant pour que le prodige s'accomplisse! Allons, pendule, allons, ma fille, prête-nous minuit pour un instant. Tu n'as pas besoin de ton mouvement pour ça; l'habitude!... (La pendule vide fait apparaître un cadran; elle sonne et marque minuit.) Très bien, très bien! Allons, vieux poêle! éclaire donc tes invités! (Le poêle s'ouvre et répand une lueur rouge qui éclaire la chambre.) Chantez, cri-cris! craquez, vieux meubles! détendez vos jointures tout à votre aise! trottez, souris, criez... Et vous autres, petits messieurs, petites dames, petits chevaux, petits ouvriers, qu'est-ce que vous faites là?... (Les jouets s'agitent.) Oh! mais, en mesure, donc! (Il prend à la muraille le vieux violon, dont il tire des sons aigres et discordans. Sabbat. Tous les jouets se mettent à agir : les petits moulins tournent, les petits ouvriers travaillent, les roquets aboient, les voitures marchent, les cavaliers galopent, les dames dansent, une nuée de souris trotte autour du spectre, qui dirige leurs ébats en marquant du pied les figures. Le vent et la pluie font rage au dehors. Le poêle ronfle prodigieusement; la chouette, les cri-cris, les girouettes, le timbre, la cloche de la rue, qui a retrouvé la voix, font un vacarme étrange, et le spectre saute aussi d'une façon désordonnée, comme s'il voulait s'envoler, et comme s'il allait se casser.) Assez! (Tout se tait brusquement.) J'entends venir la bonne Nanni, ma protégée; elle cherche quelque chose qu'elle ne peut trouver dans la maison et qu'il s'agit de lui donner! Allons, bûche de Noël, on t'a fait de la musique, on t'a mise en belle humeur; il s'agit de nous donner une branche verte sans cesser de brûler. Vite, vite, grosse bûche! pousse un peu, verdis et donne. Allons, courage! (Une longue branche verte sort de la bûche enflammée.) Voilà qui est bien! merci, bonne bûche! Tes cendres iront sur le pré, et tu revivras en beau foin plein de fleurs! Cache-toi, pendule, ma mie! (Le cadran disparaît; le poêle se referme, on n'entend plus que de faibles bruits.) Silence par là dans les coins! ces souris n'en ont jamais assez, de la danse! (Remettant le violon à la muraille.) N'effrayez plus Nanni, je vous le défends! (Il rentre dans la boîte, qui disparaît avec lui et qui reparaît aussitôt sous l'escalier d'où Max l'avait tirée.)

SCÈNE VII.

NANNI, PÉRÉGRINUS la suivant avec une lumière.

NANNI, au fond.

Venez, venez, monsieur Pérégrinus! j'ai entendu M. Max entrer là-haut. Il a fait bien du bruit; mais à présent tout est tranquille, et je crois qu'il dort. (S'arrêtant devant les jouets.) Ah!...

PÉRÉGRINUS.

Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que c'est vous...

NANNI, qui tient d'autres jouets dans son tablier.

Mais non! tenez, j'avais descendu tout ce qui reste de ceux que vous aviez donnés aux enfans de chez nous l'année dernière... Ils sont malheureusement bien cassés; mais en voilà de superbes, et cette belle branche pour remplacer notre arbre de Noël! Voyez donc!

PÉRÉGRINUS.

Je n'y comprends rien, et je ne vois que Max qui ait pu apporter... Est-ce qu'il est sorti pendant que je faisais semblant d'être couché?

NANNI.

Je ne sais pas, moi! j'étais montée chez nous. Est-ce que vous croyez qu'il serait capable de...

PÉRÉGRINUS.

Eh! mon Dieu! Max est bon, quoiqu'il affiche la dureté. Il aura vu qu'il m'avait fait de la peine, il aura voulu réparer son méfait.

NANNI.

C'est singulier!

PÉRÉGRINUS.

Enfin il faut bien que ce soit lui, puisque ce n'est ni vous, ni moi!

NANNI, qui s'est débarrassée de ses jouets, et qui, aidée de Pérégrinus, ramasse tous ceux du spectre.

Au fait nous allons toujours les ranger, n'est-ce pas?

PÉRÉGRINUS.

Et vous les emporterez demain chez vous.

NANNI.

Eh bien! et votre petit garçon, à vous, c'est donc décidé qu'il ne viendra pas?

PÉRÉGRINUS.

Si fait! l'enfant viendra, puisque...

NANNI.

Oh! alors je vais dresser l'arbre, le parer et l'arranger. J'ai justement descendu des rubans!

PÉRÉGRINUS.

Vous voulez prendre cette peine?

NANNI.

Oui, oui! j'ai tout le temps; il n'est pas dix heures.

PÉRÉGRINUS.

Mais vos parens seront inquiets de vous?

NANNI.

Non pas. Je leur ai dit que vous attendiez un petit filleul, et que si vous aviez besoin de moi pour l'amuser, je resterais jusqu'à minuit.

PÉRÉGRINUS, attendri et timide.

Alors,... puisque vous aviez pensé à tout... savez-vous, mademoiselle Lœmirt, que vous êtes bien bonne, bien aimable, bien... bien obligeante!

NANNI.

Oh! ce que je peux faire pour vous est si peu de chose! Mais puisque vous m'estimez un peu, monsieur Pérégrinus, faites-moi un grand plaisir, parlez-moi de lui. Dites-moi quel âge il a?

PÉRÉGRINUS.

Qui? l'enfant?

NANNI.

Oui, et comment il se nomme.

PÉRÉGRINUS.

Vous vous y intéressez donc beaucoup?

NANNI.

Oh! je l'aime de tout mon cœur! Vous me permettrez bien de le voir, n'est-ce pas? Où donc est-il? Et quand est-ce qu'on va l'amener?

PÉRÉGRINUS.

Chère mademoiselle Lœmirt, voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire?

NANNI, qui s'est assise et qui s'occupe à éplucher un peu la branche et à faire des nœuds de rubans.

Oh! oui par exemple. Pendant que je travaille, cela va bien m'intéresser.

PÉRÉGRINUS, allant chercher une chaise et venant s'asseoir devant elle, près du poêle.

Eh bien! je commence. Il y avait une fois dans la belle et célèbre ville de Francfort-sur-le-Mein...

NANNI.

Dans notre ville? dans notre rue peut-être!

PÉRÉGRINUS.

Précisément. C'était dans la rue de Kalbach et dans une vieille maison fort semblable à celle-ci! Dans cette ville, dans cette rue, dans cette maison, vivait une honnête et nombreuse famille du nom de... Mais je vous dirai le nom plus tard.

NANNI.

Oui, oui, quand vous voudrez!

PÉRÉGRINUS.

Les sept enfans...

NANNI.

Ils étaient sept?

PÉRÉGRINUS.

Et même huit, car il y avait aussi le fils d'un voisin, et celui-là s'appelait

Max, comme mon ami le docteur ès-sciences. Or c'étaient de beaux enfans, sauf le plus jeune, qui, sans être contrefait ni maussade, était si réservé, si peu bruyant, si timide, qu'on l'oubliait volontiers dans un coin pour ne s'occuper que des autres, plus aimables ou plus spirituels.

NANNI.

Pauvre petit! c'est celui que j'aurais aimé le mieux.

PÉRÉGRINUS.

Il n'était point à plaindre, car, bien qu'il ne sût ni flatter, ni caresser, il aimait beaucoup! Il adorait ses parens, ses frères et ses sœurs, et son ami Max, et il était content de les aimer, il n'avait pas besoin d'autre chose. Il y a des caractères comme cela (Pliant le genou peu à peu devant Nanni), des personnes qui ne savent rien exprimer, rien demander... et qui pourtant... (Nanni le regarde étonnée, il ramasse un ruban qu'elle a laissé tomber, et le lui présente respectueusement.) Et d'ailleurs il avait un ami, un vieux parrain qui le choyait particulièrement.

NANNI, inquiète.

Un parrain?

PÉRÉGRINUS.

Oui, l'excellent homme et habile ouvrier, maître Noël Rossmayer.

NANNI.

Ah mon Dieu! est-ce qu'elle fait peur, votre histoire, M. Pérégrinus?

PÉRÉGRINUS.

Non! ne craignez rien. Or le savant horloger enseignait son art au filleul en question, et dans ses momens de loisir il lui fabriquait des jouets fort ingénieux, des marionnettes, des soldats à ressort qui faisaient l'exercice, des animaux qui semblaient marcher tout seuls, des moulins qui tournaient,... et la veille de Noël il lui donnait tout cela pendu à un bel arbre tout brillant de lumières. L'enfant respectait ces beaux jouets et ne les eût jamais brisés; mais ses frères, plus turbulens, et Max surtout, Max curieux de voir ce que les joujoux avaient dans la tête et dans le ventre, les détruisaient sans pitié. Et le parrain grondait! Chaque année il disait au filleul : « Voici les derniers présens que je te fais, si l'an prochain tu ne peux pas m'en montrer au moins un entier... ou raccommodé par toi! » L'enfant pleurait. Il n'eût osé chercher à réparer quoi que ce soit, tant il avait de respect pour la science de son maître, et il ne savait rien refuser à ses frères, à son ami. Il ne savait ni mentir, ni cacher, ni appeler à son secours; il eût craint de faire gronder et punir ces chers tyrans qui lui prenaient tout. Un jour le parrain, qui était bien vieux, bien vieux, se sentit mourir, et l'ayant appelé, il lui dit : Mon pauvre Pérégrinus...

NANNI.

Il s'appelait comme vous?

PÉRÉGRINUS.

Il s'appelait comme moi, et il avait alors douze ans. Et comme il pleurait de voir son maître si pâle et si tremblant : « Tu pleures parce que tu m'aimes, lui dit le vieillard; mais tu m'oublieras, parce que tu es faible de caractère. De même que tu as toujours laissé prendre et détruire les jouets que j'inventais pour toi, de même tu laisseras effacer par le temps et les

distractions les sages conseils et les utiles leçons que je t'ai donnés. Tu seras un artisan consciencieux, mais sans génie et sans invention. Tu seras riche, estimé; mais tu n'auras jamais la gloire d'attacher ton nom à une découverte, à moins que je ne m'en mêle, et... mais il est trop tard à présent... je ne sais plus moi-même... Adieu! sois honnête et charitable, et pense à ton parrain, au moins une fois l'an... la veille de Noël! » Or, ma chère demoiselle Lœmirt, le parrain c'était mon parrain, l'enfant c'était moi, et l'arbre de Noël que vous préparez, c'est comme un bouquet de fête que j'offre en secret chaque année à la mémoire de mon très digne et cher ami maître Noël Rossmayer.

NANNI.

Eh bien! vous avez raison, monsieur Pérégrinus, et je n'aurai plus peur de lui. Je l'aime à présent que je sais comme il vous a aimé. Est-ce que... est-ce que vous le voyez, la veille de Noël?

PÉRÉGRINUS, allant reporter sa chaise.

Non, je ne le vois pas, bien qu'après minuit je reste là à veiller jusqu'à deux heures dans ce cabinet où il me donnait mes leçons, et au milieu des objets qui me viennent de lui; j'y trouve du bonheur à me rappeler sa figure, ses paroles;... car si je n'ai pas fait grand honneur à son enseignement, du moins je lui ai tenu ma parole d'être honnête homme et de ne pas l'oublier.

NANNI.

Oh! oui, certes! Mais ce n'est donc pas vrai ce qu'on dit, qu'il revient?

PÉRÉGRINUS.

Plût au ciel qu'il voulût revenir! il serait chez moi le bienvenu! Aussi je fais tout mon possible pour m'imaginer que je l'entends et que je m'entretiens avec lui.

NANNI.

Ah! vous vous imaginez...

PÉRÉGRINUS.

Ma chère enfant, je ne suis pas comme mon ami Max, je ne veux pas sonder les profondeurs, et je serais désolé de pouvoir nier avec certitude de certaines choses mystérieuses et douces. Tenez! j'ai retenu ce vers d'un vieux poète français :

Au cœur bien net et pur, l'âme prête des yeux.

Cela en dit beaucoup, et il n'y a rien là d'effrayant ni de risible.

NANNI.

Je comprends, monsieur Tyss! Eh bien! permettez-moi d'allumer l'arbre de Noël avec vous à minuit, de penser un peu avec vous au parrain... et puis je vous laisserai veiller tranquillement tout seul.

PÉRÉGRINUS, très ému.

Ah! ma chère... chère demoiselle Lœmirt... c'est un grand plaisir que je vous devrai.

NANNI.

Je vais emporter tout cela dans la salle à manger pour attacher les bou-

gies, et vous, puisque vous devez veiller, il faut dormir à présent une heure. J'irai frapper à votre porte quand sonnera le quart avant minuit.

PÉRÉGRINUS.

Vraiment?... vous voulez que je vous quitte, au lieu de vous aider?

NANNI.

Oui, oui, je n'ai plus du tout peur, voyez! je m'en vais toute seule! reposez-vous! (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

PÉRÉGRINUS.

Elle me rend service de s'en aller! j'étais si attendri... charmante fille! ah! si j'osais... Mais elle veut que j'aille dormir un peu... pour lui faire plaisir;... puisqu'elle le veut, je vais faire semblant! (Il sort avec la lumière.)

SCÈNE IX.

LE SPECTRE, sortant à demi de la bouche du poêle.

Poltron! va, maladroit! C'est ça! va te coucher! ah! je n'en ferai jamais rien, de cet enfant-là! (Il disparaît.)

ACTE TROISIÈME.

L'arbre de Noël est dressé, orné et allumé. Nanni seule achève d'y attacher quelques objets. — Le ciel est étoilé. Le vent s'est apaisé.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANNI.

Le voilà prêt! Est-il joli? Oui, j'ai fait de mon mieux! (Une horloge sonne au loin.) C'est le quart avant minuit! Fritz est couché, M. Max est bien endormi, je ne l'entends plus marcher. Je vais ranger un peu là dedans, et puis j'éveillerai M. Pérégrinus... (Regardant encore l'arbre de Noël.) Pourvu qu'il soit content! Oh! oui, il sera content, je crois! (Elle sort par le fond.)

SCÈNE II.

MAX, descendant lentement l'escalier et rêvant.

Oui, certainement, le mécanisme sidéral et le mouvement de toutes les parties de l'univers peuvent être comparés aux fonctions d'un organisme

bien réglé, et il ne serait pas impossible d'en résumer la pensée... — Mais tout ceci m'assiége tumultueusement l'esprit, et je ferai bien d'écrire à mesure, puisqu'il y a ici de la lumière... (Voyant l'arbre.) Ah! ah! la folie de maître Pérégrinus triomphe; la voici dans tout son éclat! Il faut lui rendre le service de détruire encore une fois ce trophée de sa démence, car il n'est pas plus père que moi, et il n'engendrera jamais que des sottises. (Il va pour renverser l'arbre, qui s'éteint tout entier subitement avant qu'il y ait porté la main.)

LA VOIX DU SPECTRE.

Touchez pas!

SCÈNE III.

La chambre n'est éclairée que par le reflet verdâtre de la lune. Le spectre sort du milieu de l'escalier que Max vient de descendre. Max le regarde un instant dans un silence méditatif.

MAX, LE SPECTRE.

MAX.

Qui êtes-vous?

LE SPECTRE.

Tu me connais bien! (Son visage s'éclaire d'une lueur plus nette.)

MAX, surpris.

J'ai connu le vieux Rossmayer dans mon enfance, et vous êtes quelqu'un qui lui ressemble, voilà tout!

LE SPECTRE.

C'est pourtant lui que tu vois.

MAX.

Laissez-moi donc tranquille! Vous êtes mort et enterré depuis vingt-trois ans, mon brave homme!

LE SPECTRE.

On a beau être un grand savant, on ne sait pas tout, petit Max! Cherchez, enfans, le secret de la vie; mais celui de la mort, touchez pas, touchez pas!

MAX.

Petit Max!... touchez pas!... — Ma foi, vous l'imitez bien, je crois l'entendre.

LE SPECTRE.

Tu me vois et tu m'entends. Est-ce qu'on meurt? Est-ce que la vie se pourrit comme une vieille noix mise en terre?

MAX.

Ce n'est pas trop mal raisonné pour un mort, et tout à l'heure justement je pensais, à propos d'une noix et d'une montre;... mais je ne veux pas rêver tout éveillé, ni m'égarer le cerveau dans le souvenir de vos vieux paradoxes. L'esprit ne revêt pas le même corps qu'il a usé, que diable!

LE SPECTRE.

Qu'en sais-tu?

MAX.

J'en sais,... j'en sais... Vous prétendez avoir repris le cours de votre

existence juste où vous l'avez quittée?... Vous auriez cent vingt et un ans! Alors vous êtes trop vieux, vous radotez, vous battez la campagne, monsieur le spectre, et je suis bien bon de vous écouter! (Il veut sortir par le fond.)

LE SPECTRE.

Tu t'en vas, petit Max, tu as peur!

MAX.

Moi, peur? par exemple! De quoi voulez-vous que j'aie peur? De rien, car vous n'êtes rien, rien qu'un fantôme de mon imagination!

LE SPECTRE.

Aurais-tu le courage de me donner la main?

MAX.

Toucher le vide? soit! (Il va toucher la main que lui tend le spectre.) Diantre! vous avez froid!... Mais vois-tu, spectre, dans le rêve même, un vigoureux esprit se rend compte de l'illusion qu'il est forcé de subir,... et... Laissez donc ma main! (Redescendant avec effort et avec trouble les marches de l'escalier qu'il a montées.) Je ne suis pas don Juan, que diable! et je n'ai pas tué le plus petit commandeur! (Voyant le spectre près de lui.) Ah! de l'obsession?

LE SPECTRE.

N'as-tu pas quelque chose à me demander?

MAX, effrayé.

Vous le savez?... (Souriant.) Eh! oui, certes, puisque vous êtes ma propre pensée revêtue d'une image fantastique. Eh bien! fantôme, réponds : qu'est-ce que tu cherchais si obstinément durant ta vie?

LE SPECTRE.

J'ai cherché ma vie durant ce que tu cherches depuis une heure.

MAX.

Ah!... Eh bien! oui, là, je le cherche! Prétendez-vous l'avoir trouvé, vous?

LE SPECTRE.

Peut-être, je ne sais pas.

MAX, s'animant.

Bon! vous divaguez! C'est une chimère qui vous a rendu fou.

LE SPECTRE.

Alors prends garde à toi-même!

MAX.

Ah! vous m'ennuyez à la fin!... Voyons, si vous avez découvert quelque chose qui approche tant soit peu du but, dites-le, je vous en défie! Vous cherchiez ce qu'on appelle le secret du diable, et le diable n'a pas voulu vous aider.

LE SPECTRE.

Il ne t'aidera pas davantage.

MAX.

Alors vous n'avez rien trouvé?

LE SPECTRE.

On trouve toujours quelque chose.

MAX.

Quoi? Dites donc!

LE SPECTRE.

Si je ne suis que ta propre pensée, c'est à toi de répondre.

MAX.

C'est juste!... Ma propre logique me parle admirablement... Je travaillerai,... je chercherai dans mon génie, et je trouverai, moi!

LE SPECTRE, ricanant.

Quand tu ne compteras plus tant sur toi-même.

MAX.

Tu railles, fantôme sournois! Va-t'en! Tu ne peux rien m'enseigner. Tu n'étais qu'un ignorant, tu ne savais pas écrire!

LE SPECTRE.

Je savais chiffrer... J'ai laissé mon idée en chiffres.

MAX.

Où ça? Tu déchirais à mesure. On n'a rien trouvé dans tes notes qui eût le sens commun!

LE SPECTRE.

Nanni a trouvé.

MAX.

Quoi? un plan, un modèle? Je le lui demanderai.

LE SPECTRE.

Oui-da! L'aura qui sera aimé d'elle!

MAX.

Et pour se faire aimer...

LE SPECTRE.

Il faut aimer! (Il disparaît.)

MAX.

Aimer, aimer!... Quand on aime la science, on se soucie bien des femmes!... Voyons, parlons sérieusement, si cela t'est possible... Eh bien? tu t'es évanoui au moment... Voyons, écoute encore!

LA VOIX DU SPECTRE, sortant du poêle.

Non!

SCÈNE IV.

MAX.

Alors... bien le bonsoir, vieux fou! (Il s'assied fort troublé et luttant encore.) Ouf! plus rien! Voilà un rêve bien conditionné que je viens de faire! une véritable hallucination! La vue, l'ouïe, le toucher,... c'était complet! Je n'aurais jamais cru que cela pût m'arriver, à moi!... C'est un peu pénible, et pourtant, comme cette notion-là me manquait... Mais voyons donc! Les visions portent toujours le caractère des idées qui nous préoccupent... Peut-être sont-elles des révélations d'une vérité,... d'une certitude latente qui est en nous... Je crois me rappeler à présent que Rossmayer avait laissé un papier qu'il recommandait aux méditations de Pérégrinus,... et que

Pérégrinus a négligé de méditer... Je ne rêve plus, je me souviens!... Le vieillard croyait avoir fixé son rêve! Nanni,... le chiffre,... l'amour,... le mouvement perpétuel,... quelle confusion dans tout cela! Je me sens fatigué... J'ai mal à la tête, je crois!

SCÈNE V.

NANNI, MAX, absorbé.

NANNI, à part.

Ah! mon Dieu! il est là! (Faisant des signes au fond. — Bas.) Ne venez pas encore, monsieur Tyss, attendez! (Haut.) Vous ne pensez donc pas à dormir, monsieur Max? minuit va sonner.

MAX, tressaillant.

Ah! Nanni, écoutez! Où est ce chiffre?

NANNI.

Bonté divine! Quel chiffre?

MAX.

Un plan chiffré, ou quelque chose comme cela, provenant du vieux mécanicien.

NANNI, mettant la main à sa poche.

Ah! c'est peut-être...

MAX.

Donnez, donnez!

NANNI.

Mais non, ce n'est pas à vous!

MAX.

C'est à moi, si vous m'aimez. (Il veut la prendre dans ses bras.)

NANNI, le repoussant.

Mais je ne vous aime pas du tout.

MAX.

Il faut m'aimer, Nanni! je le veux! La femme est faite pour subir l'ascendant de l'homme et pour répondre à son initiative. C'est une loi naturelle. Aimez-moi, puisque je réclame votre préférence, et donnez-moi ce précieux chiffre!...

NANNI.

Vous vous moquez, vous ne l'aurez pas!

MAX.

Alors je le prendrai! (Il veut user de violence. Pérégrinus, qui écoutait au fond, s'élance entre eux.)

SCÈNE VI.

PÉRÉGRINUS, MAX, NANNI.

PÉRÉGRINUS, très ému.

Max! en voilà assez! Vous devenez bien extravagant pour un homme si

sage! J'ai de la patience, mais... devant certaines audaces, j'en manquerais peut-être... allez-vous-en.

MAX.

Tu me chasses de chez toi?

PÉRÉGRINUS.

Non, mais...

MAX.

Mais tu veux rester seul avec ta conquête?

PÉRÉGRINUS, en colère.

Assez! trop! Va-t'en!

MAX.

Pauvre sot! Voilà que tu t'échauffes la bile pour une femme à présent! Il ne te manquait plus que cela! Je vous laisse et vous bénis, mes enfans! Est-ce que j'ai besoin d'un sot grimoire? Est-ce que je ne trouverai pas tout seul?... Oui!... à l'air, sur les quais... A demain, Pérégrinus! (Il sort.)

SCÈNE VII.

PÉRÉGRINUS, NANNI.

PÉRÉGRINUS.

Cela me fait de la peine de le renvoyer ainsi; mais vraiment...

NANNI.

Vous avez bien fait, monsieur Tyss! il prétendait...

PÉRÉGRINUS.

Oui, j'étais là! j'entendais! Qu'est-ce donc que ce plan, ce chiffre?...

NANNI, cherchant dans ses poches.

Je ne sais pas. C'est un vieux papier tout jauni que j'ai trouvé dans la couverture de votre gros livre. Je parie que vous ne le saviez pas là!...

PÉRÉGRINUS, prenant le papier.

Ah! ce doit être... quelque chose que j'ai beaucoup cherché. (Il le regarde.)

NANNI.

Je l'ai trouvé en défaisant la vieille reliure, et j'avais oublié de vous le remettre tantôt. Cela vous fait donc plaisir de le retrouver?

PÉRÉGRINUS.

Sans doute, bien que je ne sache pas si c'est là le secret qu'il voulait me léguer.

NANNI.

Qui? le parrain? Voyez alors!

PÉRÉGRINUS.

Ce ne sont que chiffres, et il faut étudier cela. (Il met le papier sur son établi.) Ce n'est pas encore le moment, occupons-nous de notre arbre.

NANNI.

Aidez-moi à le rallumer, puisque M. Max l'a éteint. Comment le trouvez-vous?

PÉRÉGRINUS, aidant Nanni à rallumer les bougies de l'arbre, qui se rallument d'elles-mêmes sans qu'ils s'en aperçoivent.

C'est un chef-d'œuvre, Nanni! C'est un bouquet digne de la circonstance,... et offert par vous!... C'est bien à vous,... et je voudrais vous dire... Que vous disait-il donc, lui?

NANNI, distraite.

M. Max?

PÉRÉGRINUS, préoccupé.

Oui! Est-ce que... est-ce que vous compreniez ce qu'il entendait par initiative,... par...

NANNI.

Mon Dieu non! Il avait l'air tout égaré. Il disait... je ne sais quoi! qu'il avait le droit de me commander.

PÉRÉGRINUS.

Et cela vous offensait sans doute?

NANNI.

Mais... oui!

PÉRÉGRINUS, allumant toujours avec distraction.

Il disait pourtant qu'il est dans la nature de la femme, quand elle est l'objet d'une préférence, et que l'homme le lui déclare...

NANNI.

Mais cela ne suffit pas, il me semble! Si l'homme ne plaît pas?

PÉRÉGRINUS, tristement.

Ah! vous pensez... Sans doute, sans doute! Si l'homme ne plaît pas!

NANNI.

Mais voilà toutes nos bougies allumées, et tout à l'heure...

PÉRÉGRINUS.

Ah! attendez. J'allais oublier...

NANNI.

Quoi donc?

PÉRÉGRINUS, allant sous l'escalier.

Le théâtre de marionnettes!

NANNI.

Ah! vous allez les faire jouer?

PÉRÉGRINUS.

Non, je ne saurais pas. Je n'ai jamais eu d'esprit, moi. C'est lui qui savait, le parrain! Il nous jouait des scènes où il se moquait de nous en nous contrefaisant pour nous montrer nos défauts et nos ridicules. (Il tire une marionnette de la boîte.)

NANNI.

Ah! qu'est-ce que c'est que celle-là?

PÉRÉGRINUS.

C'est lui! c'est une figure faite par lui à sa ressemblance et habillée comme il s'habillait.

NANNI, qui l'a suivi, prenant une autre marionnette.

Et ce petit-là si gentil?

PÉRÉGRINUS.

Ce petit-là, c'est moi... jadis! Il y en a bien d'autres; mais laissons-les dormir dans leur boîte, puisque le bon magicien n'est plus là pour leur rendre le mouvement et la parole. (Revenant avec le théâtre.) Quant au théâtre...

NANNI, très enfant.

Ah! qu'il est joli! tout doré autour!

PÉRÉGRINUS, attendri.

Bonne Nanni! Ce jouet-là est le seul que Max ne m'ait pas cassé dans notre enfance; aussi je le mets tous les ans ici en évidence, pour moi seul. (Il place le petit théâtre sur le poêle.) Avec l'arbre... ici (Il place l'arbre à côté du poêle.), afin que tout me rappelle autant que possible la dernière fête de mon vieux ami!... Mais aujourd'hui je ne suis pas seul, mademoiselle Lœmirt, puisque vous avez la... complaisance de prendre part à mes sentimens, à mes souvenirs, à ma folie peut-être!

NANNI.

Je ne vois pas là de folie, monsieur Tyss, et la preuve,... c'est que j'ai retenu un compliment de fête que ma grand'mère m'a appris pour la circonstance.

PÉRÉGRINUS.

Ah! vraiment?

NANNI, récitant.

Ami Noël, tu viens nous voir
Avec des présens...

PÉRÉGRINUS.

Eh! mon Dieu, c'est le même compliment que je lui disais la dernière fois...

NANNI.

Oui, c'est vous qui l'aviez composé. (Récitant.)

Ami Noël, tu viens nous voir
Avec des présens pleins d'espoir.
Pour nous, Noël est un beau soir.
Pardonne-nous nos maladresses...

Vous riez?

PÉRÉGRINUS.

De ma poésie, oui.

NANNI.

Mais moi, je trouve cela très bien, pour un petit enfant que vous étiez alors. (Récitant.)

Pardonne-nous nos maladresses;
Nous te faisons bien enrager,
Et souvent l'on t'entend gronder;
Mais c'est ta manière d'aimer,
Et nous connaissons ta tendresse. (Carillon lointain.)

Ah! tenez, minuit sonne, notre compliment est dit, notre arbre est bien brillant, la bûche brille et chante. Je vais vous laisser finir votre veillée, comme c'est convenu.

PÉRÉGRINUS, chagrin.

Ah! déjà? Vous partez?

NANNI.

Sans doute, maman serait inquiète.

PÉRÉGRINUS, tremblant.

C'est juste, oui, c'est juste. Bonsoir donc, mademoiselle Nanni. Merci... et... Merci! bonsoir! (Nanni va sortir, les portes se ferment d'elles-mêmes.)

NANNI, effrayée.

Qu'est-ce que c'est?

PÉRÉGRINUS, voulant vainement ouvrir.

Qui donc se permet?... Max, Fritz, est-ce vous?... Qui est là?... Ouvrez donc! (On entend frapper trois coups dans le théâtre des marionnettes, et une petite musique d'ouverture part du violon qui est suspendu à la muraille opposée. L'archet joue de lui-même sur l'instrument.)

NANNI.

Ah! mon Dieu! quelqu'un s'amuse à vouloir nous faire peur!

PÉRÉGRINUS, stupéfait, à part.

Quelqu'un dans le poêle allumé? (A Nanni, qui se jette effrayée dans ses bras.) Ne craignez rien, chère Nanni! Je suis là! (La toile du petit théâtre se lève. On voit un joli décor et deux marionnettes en scène, le vieillard et l'enfant qu'on a déjà vus dans les mains de Pérégrinus, et qui avaient été remis dans la boîte sous l'escalier.)

SCÈNE DE MARIONNETTES.

« LE VIEILLARD. — Allons, allons, petit Pérégrinus, as-tu fini ton dessin? »

NANNI, effrayée.

Il parle!

PÉRÉGRINUS, à part, bouleversé.

Et c'est sa voix, je n'en peux pas douter. (Haut à Nanni.) Écoutons.

« LE VIEILLARD, marionnette. — Tu as laissé chiper ton modèle, je parie!

« L'ENFANT, marionnette. — C'est Max qui en a fait des cocottes, vrai, mon parrain!

« LE VIEILLARD. — Toujours la même histoire! Nigaud! endormi! Tu ne sauras donc jamais te défendre? » (Le vieux frappe avec bruit sa tête de bois sur l'appui de la scène, l'enfant pleure. Tous deux disparaissent.)

NANNI.

Ah! vraiment, c'est comme votre histoire, monsieur Tyss? Mais qu'est-ce qui fait donc parler?...

PÉRÉGRINUS.

C'est... Je ne sais pas... Ce sont des automates! (A part.) Je ne sais que lui dire pour la rassurer! (Haut.) Tenez, voilà une autre scène!

LES MARIONNETTES.

LE MÊME VIEILLARD, UN JEUNE HOMME.

« LE VIEILLARD. — Oui, Pérégrinus, mon enfant, tu m'as invoqué la veille de Noël, et je reviens en ce monde pour te dire que tu n'auras jamais de gloire, si tu ne cherches pas mieux.

« LE JEUNE HOMME. — Mais, mon ami, le mouvement perpétuel est une chimère!

« LE VIEILLARD. — A qui le dis-tu? Mais en cherchant cela on trouve toujours quelque chose! Tiens, tu ne sauras jamais rien inventer! » (Il frappe sa tête avec bruit sur le bois. Tous deux disparaissent.)

NANNI.

Eh bien! monsieur Tyss, cela vous rend triste?

PÉRÉGRINUS.

Oui, toujours des reproches! Est-ce ma faute, si...

NANNI.

Mais c'est une marionnette ou un esprit fâché qui dit tout cela?... Ah! les voilà qui reviennent. Cela me fait peur et m'amuse en même temps.

LES MARIONNETTES.

LE VIEILLARD, UN HOMME HABILLÉ COMME PÉRÉGRINUS.

« LE VIEILLARD. — Pérégrinus, mon ami, tu dis que tu aimes cette bonne fille? »

NANNI, interrompant, et regardant Pérégrinus.

Ah! qui donc?

PÉRÉGRINUS.

Je n'ai rien dit!

« LA MARIONNETTE DE PÉRÉGRINUS. — Oui, j'aime Nanni de toute mon âme, mais je n'oserai jamais le lui dire!

« LE VIEILLARD. — Alors, mon pauvre garçon, tu ne sauras jamais te faire aimer! »

NANNI, se levant et interpellant les marionnettes, qui disparaissent, et dont la toile se ferme.

Ce n'est pas vrai!

PÉRÉGRINUS, tombant à ses pieds.

Chère Nanni, que dites-vous?... Serait-il possible? Ah! répétez-le, ce que vous avez dit là!

NANNI.

Mon Dieu, je n'en sais plus rien, monsieur Tyss! Je crois que je viens de rêver! Étiez-vous là? Avons-nous vu et entendu?...

PÉRÉGRINUS.

Si c'est un rêve, Nanni, nous l'avons fait tous deux. Nous avons vu les fantômes de mes souvenirs, nous avons entendu les voix de mon passé. Ces petits personnages sont sans doute des esprits familiers, de bons lutins qui, dans leur naïveté grondeuse, ont résumé les misères du pauvre homme que je suis, mon enfance craintive, ma jeunesse timide, mon âge mûr défiant! Mais cette défiance n'est qu'envers moi-même, Nanni! Si vous saviez ce qu'il y a en moi de confiance et de respect... Ma paresse est dans l'esprit, elle n'est pas dans le cœur. Seulement je suis gauche, et ma langue ne rend pas mieux mes sentimens que mes idées. (Les portes s'ouvrent.) Mais tenez, les portes se rouvrent d'elles-mêmes... Le bon génie qui me gourmande m'assistera peut-être. Allons trouver vos parens, et devant eux, ne craignant plus de vous offenser, je crois que j'oserai dire tout ce que j'ai dans l'âme!

NANNI.

Mais,... monsieur Tyss, ils seront endormis, à minuit passé!

PÉRÉGRINUS.

Eh bien! réveillez-les... Priez-les de se lever, je veux leur parler tout de suite.

NANNI.

Dans un quart d'heure alors?

PÉRÉGRINUS.

Oui, je monterai.

NANNI.

J'y vais... Mais qu'est-ce que vous voulez donc leur dire?

PÉRÉGRINUS.

Allez, allez toujours, Nanni, vous verrez! (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

PÉRÉGRINUS, seul.

Elle ne devine pas, c'est singulier! Ah! j'aurais dû parler de mariage, et je n'ai pas su placer ce mot-là! Une jeune fille honnête ne comprend pas le mot amour tout seul! — Il est vrai que je n'ai pas su le placer non plus. — Ah! vous aviez raison, mon parrain, je ne suis bon à rien! Je n'ai ni volonté, ni expansion, ni courage!... En aurai-je devant les parens de cette chère Nanni? Aurai-je l'éloquence de la persuader, elle? Je sens si bien ma médiocrité! J'en rougis à présent. Son père est un maître dans sa partie, et moi,... je suis riche, et voilà tout! Ah! si j'avais fait comme vous, Rossmayer, si j'avais cherché!... Mais avait-il trouvé, lui, ce qui le tourmentait jusqu'à sa dernière heure?... Ce papier... auquel il attribuait sans doute une grande importance, puisqu'il l'avait si bien caché?... (Il s'arrête à son établi et regarde le papier.) Je crains de l'examiner! je tremble d'y trouver le désordre d'un esprit troublé par la vieillesse ou par des chimères!

SCÈNE IX.

PÉRÉGRINUS, MAX.

MAX, sans chapeau, ébouriffé, exalté.

J'ai trouvé! oui, j'ai trouvé! Écoute-moi bien, Pérégrinus!

PÉRÉGRINUS, absorbé, sans se retourner.

Ah! c'est toi, Max? Comment donc es-tu rentré?

MAX.

Parbleu! j'ai cassé tantôt la porte!

PÉRÉGRINUS.

Tiens, c'est vrai!

MAX.

Voyons, tu m'écoutes?

PÉRÉGRINUS.

Non, pas maintenant. J'ai là quelque chose qui m'intéresse davantage.

MAX.

Quoi donc? le fameux chiffre? Tu as le chiffre de Rossmayer?

PÉRÉGRINUS, toujours absorbé.

Oui.

MAX.

Le secret du mouvement...

PÉRÉGRINUS.

Perpétuel? Non, Dieu merci! mais il avait raison tout à l'heure.

MAX.

Tout à l'heure? Tu as donc vu aussi le spectre?

PÉRÉGRINUS, qui ne l'écoute plus.

Laisse-moi, laisse-moi, attends!

MAX.

Non pas, je veux savoir. En quoi avait-il raison?

PÉRÉGRINUS.

En ceci, qu'il est bon d'avoir un but, fût-ce un idéal insaisissable, parce qu'en explorant l'inconnu, on rencontre toujours un chemin vers le mieux.

MAX.

Et ce chemin, quel est-il? dis!

PÉRÉGRINUS.

Là, tiens, le moyen de réparer l'horloge du dôme!

MAX, riant.

Voilà tout?

PÉRÉGRINUS.

L'horloge du dôme n'est que le prétexte. L'important, c'est une simplification admirable dans tout le système de notre art.

MAX.

Et rien de plus?

PÉRÉGRINUS, sans l'écouter, examinant toujours le plan.

Que c'est ingénieux! — Ah! pourtant... voilà une erreur... grave!... une combinaison... impossible! Quel malheur!

MAX.

Allons donc! rien n'est impossible.

PÉRÉGRINUS.

Tu dis peut-être vrai, Max! Laisse-moi trouver la rectification de ce calcul, et si je l'obtiens sans déranger le résultat,... eh bien! mon cher ami, je te saurai gré d'avoir secoué mon indolence; mais, pour Dieu, ne me parle plus! (Tout en travaillant avec la plume et l'équerre.) J'ai besoin d'un instant de recueillement. Je ne suis pas un homme d'initiative, tu le sais bien! (Il réfléchit avec l'expression du calme et de la patience. Max s'agite derrière lui, va, vient, absorbé aussi, mais avec une bizarrerie fébrile et des attitudes singulières.)

MAX, à part.

Pauvre homme! Cherche, va! Tu l'as dans le cerveau, le mouvement perpétuel, puisque Rossmayer te l'avait révélé à ton insu; mais, pour l'en faire

sortir, il faut une puissance comme la mienne, une découverte comme celle que je tiens, moi!

PÉRÉGRINUS.

Tais-toi donc! tu parles toujours! (A part.) Je tremble de me tromper, mais pourtant il me semble... Je veux recommencer ce calcul...

MAX, se parlant à lui-même.

En résumé, une idée est le produit d'une faculté, une faculté est le résultat d'un organe; or si l'organe possède la faculté de produire une idée, et que l'idée aboutisse à une découverte d'où résulte une œuvre, une machine par exemple, en remontant de l'effet à la cause et à toutes les causes subséquentes, on arrive à se convaincre de ceci : que la machine est immédiatement dans le cerveau, et qu'en ouvrant adroitement le cerveau, on doit s'emparer de la machine. Ceci est d'une admirable clarté, et je défie bien qu'on le réfute, quelque mauvaise foi qu'on y mette!

PÉRÉGRINUS, toujours attentif et calme.

Pauvre parrain! s'il avait pu vivre jusqu'à présent et profiter des progrès de l'industrie, lui si ingénieux, il aurait bien moins de peine que moi à rectifier son erreur.

MAX, égaré.

Or je conclus! Pérégrinus Tyss étant donné, le mouvement perpétuel dont il est l'inerte et aveugle dépositaire étant placé... là!... (Il montre la place sur son propre crâne.) Oui, c'est juste là que se trouve le timbre, et ce n'est peut-être pas sans raison qu'on se sert de cette expression de *timbrée* pour désigner une cervelle fêlée. Dans le cas présent, *cerveau* est donc identique à *timbre*.

PÉRÉGRINUS, impatienté.

Eh! il ne s'agit pas du timbre! ce n'est pas là ce qui m'embarrasse.

MAX, toujours plus avant dans un délire de sang-froid et parlant avec conviction.

Comme l'ignorance est de mauvaise foi! Il nie le timbre! Des timbres, il y en a partout! mais il n'y en a qu'un bon, c'est le sien, et il ne s'en doute seulement pas. Or moi, d'une main sûre, en le frappant là!... (Penché derrière Pérégrinus, il lui effleure le front avec son doigt. Pérégrinus fait le mouvement de chasser une mouche. Max prend un marteau sur l'établi où travaille Pérégrinus.) Il est solide?

PÉRÉGRINUS.

Quoi? mon marteau? Parbleu! Allons! prends et ne me dérange plus. (Les boiseries craquent comme pour avertir Pérégrinus.) Quel bruit tu fais!

MAX, à part.

J'enfoncerai gaîment la cavité cérébrale qui recèle le mouvement perpétuel, et, opérant avec la même dextérité sur moi-même, je l'insinuerai dans mon propre organe; rien de si aisé. Ah bien oui!... Mais comment vivra-t-il après, lui?... Bon! c'est bien simple! l'échange sera si rapide qu'il ne s'en apercevra seulement pas, et... (tirant de son gousset la montre que Pérégrinus lui a donnée), avec cette idée... cette idée qui vient de lui, qui est sa propre idée... il fonctionnera tout aussi bien qu'auparavant. (Il approche de Pérégrinus, les cri-cris sautent et chantent avec exaspération.) Allons! ces grillons vont le déranger. Vous tairez-vous, sottes bêtes? (Il écrase les cri-cris avec ses pieds.) Le voilà bien

tranquille, allons! (Il va pour frapper Pérégrinus avec le marteau : la bûche de Noël tout embrasée repousse la porte du poêle et s'élance dans les jambes de Max avec une détonation épouvantable. En même temps la voix du spectre dit : — Touchez pas! Max, surpris, et sentant la brûlure, saute au fond de la chambre en laissant tomber le marteau.)

PÉRÉGRINUS, qui s'est levé.

Que diable fais-tu? des expériences de physique ou de chimie dans mon poêle? Tu veux donc faire sauter la maison? (Il ramasse la bûche et la remet dans le poêle; il parle en balayant la cendre et la braise éparses sur le plancher.) Après ça, on dit que quand la bûche de Noël fait grand bruit, c'est signe de bonheur, et qu'on doit échapper à tous les dangers de l'année. Tant mieux pour nous deux! Allons, réjouis-toi, Max, j'ai trouvé! l'erreur est réparée, l'invention est superbe et fera beaucoup d'honneur à Rossmayer, un peu à ton ami Pérégrinus... Je vais demander la main de Nanni à ses parens, et je sens que je ne serai plus timide. J'apporte une belle idée, un perfectionnement bien utile, et dès demain je commence un bel ouvrage. Nanni en sera fière, j'aurai beaucoup de bonheur et un peu de gloire! Embrasse-moi donc, et oublie... (Il voit Max immobile sur un fauteuil.) Tu dors?... Ma foi, oui!... il s'est endormi là!... (Il le touche.) On dirait qu'il a la fièvre! Pauvre Max, il travaille tant! et il veille trop, il s'épuise. Laissons-le se reposer, et allons... Mais j'ai de l'encre aux mains; je cours faire un peu de toilette pour me présenter convenablement là-haut. (Il sort par le fond avec la lumière.)

SCÈNE X.

MAX, endormi, puis LE SPECTRE.

MAX, agité, rêvant.

Moi, fou? Allons donc! vous voulez m'enfermer?... Laissez-moi!... (Il se débat.) Ah! c'est horrible!

LE SPECTRE, paraissant derrière lui.

Eh bien, monsieur le railleur? vous avez reçu une petite leçon? ça vous apprendra à traiter les anciens de radoteurs... Mais en voilà assez, petit Max! Je t'ai vu naître, je ne veux pas si tôt te voir mourir. Reprends ta raison, et sois un peu moins sûr de toi à l'avenir! (Il lui souffle sur le front.) — Allons, sortez, vertige! sortez, je le veux! (Une chauve-souris sort de la tête de Max et vole effarée par la chambre. Le spectre va ouvrir la fenêtre.) Allons, allons, dehors, méchant esprit! Ah! si je prends le balai! (Il prend le balai et poursuit la chauve-souris, en faisant pour l'atteindre des sauts fantastiques et des bonds impossibles. La bête s'envole par la fenêtre, et le spectre s'envole aussi en la poursuivant toujours. La fenêtre se referme.)

SCÈNE XI.

MAX, endormi, paisible; NANNI, descendant l'escalier; PÉRÉGRINUS, en bel habit de soie. Il vient par le fond. Ils ont tous deux une lumière à la main.

PÉRÉGRINUS.

Ah! Nanni! Vous venez...

NANNI.

Oui, on vous attend. Figurez-vous que j'ai trouvé ma grand'mère tout éveillée, et... c'est bien étonnant, cela! elle dit qu'elle vient de voir votre parrain, qu'il lui a parlé et annoncé votre visite.

PÉRÉGRINUS.

Et notre prochain mariage, n'est-ce pas, chère Nanni?

NANNI, stupéfaite.

Notre... Ah! ne parlez pas si haut! M. Max qui est là!

MAX, s'éveillant.

Hein? Qu'y a-t-il? Comment diable suis-je ici? Ah! je dormais bien! Figure-toi, Pérégrinus, que je rêvais de toi; tu épousais Nanni, tu m'avais fait présent d'un bel habit gorge de pigeon,... comme le tien, juste! et je dansais à ta noce.

PÉRÉGRINUS.

Eh bien! tu auras un bel habit et tu danseras, mon ami, car nous voici bientôt fiancés, elle et moi.

NANNI.

Est-il possible?

MAX.

Vrai? Tant mieux! c'est une digne et brave personne, et tu es le meilleur des hommes, mon ami d'enfance, mon seul ami, pardieu! Allons, je me sens bien, je me sens heureux de ton bonheur, embrassons-nous.

PÉRÉGRINUS.

Ah! cher Max! c'est toi qui parle, je te retrouve! Viens.

MAX.

Où ça?

PÉRÉGRINUS.

Viens parler pour moi, je vais faire ma demande.

MAX.

Oui, certes! Tiens, j'ouvre la marche. (Il monte l'escalier. Pérégrinus fait passer Nanni, qui se retourne sur la première marche.)

NANNI.

Mais pour m'épouser, c'est donc que,... car vous ne m'avez encore pas dit...

PÉRÉGRINUS, à ses pieds.

Ah! Nanni, je t'aime! je t'aime depuis longtemps, et de toute mon âme!

LE SPECTRE, apparaissant tout en haut de l'escalier.

Allons donc!

GEORGE SAND.

UN
TOUR DE NATURALISTES
DANS L'EXTRÊME NORD

Nord-Fahrt entlang der norwegischen Kueste nach dem Nordkap, den Inseln Jan Mayen und Island, von Dr Berna, erzaehlt von Carl Vogt, 1863 (1).

Quel est le naturaliste qui n'a pas fait le rêve d'une expédition scientifique entreprise par quelques amis, les uns zoologistes, les autres botanistes ou géologues, accompagnés d'un médecin et d'un dessinateur, embarqués sur un navire marchand sans sabords et sans canons, commandé par des officiers sans épaulettes, et surtout sans instructions officielles? Le rêve se réaliserait souvent, si un personnel scientifique suffisait pour l'accomplir; mais ce qui fait défaut, c'est un homme assez intelligent et assez instruit pour concevoir l'expédition, et assez riche pour pouvoir suffire aux frais considérables qu'elle nécessite. Cet homme si rare s'est trouvé. Le docteur Berna, citoyen de la ville libre de Francfort, désireux de visiter l'extrême Nord, s'est associé le professeur Charles Vogt, de Genève, connu dans le monde savant comme zoologiste et géologue, M. Gressly, paléontologiste dont les travaux ont tant contribué aux progrès de la géologie stratégraphique, M. Hasselhorst, peintre, et M. le docteur Hertzen, fils du célèbre exilé russe, rédacteur de *la*

(1) *Voyage de M. le Dr Berna dans le Nord, le long de la côte norvégienne jusqu'au Cap-Nord, à l'île Jan Mayen et en Islande,* etc., raconté par M. Ch. Vogt, 1 fort vol. in-8° avec cartes et dessins.

Cloche. Un brick, le *Joachim-Hinrich*, avec huit hommes d'équipage et commandé par le capitaine Stehr, a été frété à Hambourg et pourvu de tout le matériel nécessaire pour un voyage dans les mers boréales. Le 29 mai 1861, le navire levait l'ancre dans le port de Hambourg et se faisait touer par un bateau à vapeur jusqu'à Glueckstadt; de là il descendit lentement le cours de l'Elbe et passa la nuit à Cuxhaven, petit port situé à l'embouchure même du fleuve, dans la Mer du Nord. Le lendemain, le navire gagna le large et reconnut de loin l'île anglaise de Helgoland. La mer étant calme, on mit la drague à la traîne; quand on la releva, le sable qui la remplissait provenait évidemment de l'île de Helgoland. Composé de grès vert et d'autres couches crétacées, cet îlot est sans cesse rongé par les eaux de la mer, car la craie qui le compose ne renferme pas ces silex qui, s'accumulant au bas de la falaise, formeraient, comme sur les côtes de Normandie, d'Angleterre et de l'île de Rügen, une digue qui brise la lame et protége les terrains plus meubles contre l'action destructive des vagues. Aussi pourrait-on presque calculer l'époque à laquelle l'île de Helgoland, incessamment rongée par la mer, disparaîtra totalement de la surface des flots.

I. — LES CÔTES DE NORVÉGE.

Le 1er juin 1861, les voyageurs aperçurent la côte de Norvége, semblable à une longue ligne sinueuse : ils se trouvaient dans les eaux de Stavanger et résolurent d'aborder pour se faire une idée de la pêche du hareng, qui a lieu principalement dans ces parages. La petite ville de Stavanger est située au fond d'une baie sinueuse et profonde. Ces baies s'appellent en norvégien des *fiords*. L'entrée de ce *fiord* était obstruée par des îlots bas, arrondis et dépourvus de verdure : semblable à un lac, le *fiord* se prolongeait dans l'intérieur des terres, il était bordé par des montagnes couvertes de neige, et dont les glaciers semblaient descendre jusqu'à la mer; mais ces montagnes n'avaient pas les formes pittoresques des Alpes ou des Pyrénées, surmontées de pics, d'aiguilles ou de dômes s'élançant résolûment dans le ciel. Semblables à de longs sarcophages couverts de linceuls blancs, ces massifs uniformes se prolongeaient au loin comme le profil d'un immense plateau; çà et là seulement la ligne était interrompue par une découpure, indice de l'origine d'une haute vallée. Bientôt plusieurs embarcations accostèrent le navire; elles étaient montées par des pêcheurs qui venaient offrir du poisson et demandaient en échange non de l'argent, mais du pain. Les voyageurs débarquèrent; la chasse, la pêche, occupèrent les zoologistes; le peintre prit des vues du pays; le géologue détacha de ces rochers

les premiers échantillons du granit norvégien. Impatiente de gagner Bergen, l'expédition ne resta que deux jours à Stavanger.

Bergen est la ville la plus commerçante de la Norvége; elle compte vingt-cinq mille habitans, dont les occupations se rattachent plus ou moins à la pêche et au commerce du poisson. Bergen est une colonie commerciale de Hambourg, et n'a d'autre raison d'être que de se trouver au centre des pêcheries du nord et du sud de la Norvége. Deux poissons, le hareng et la morue, occupent exclusivement une véritable flotte de bateaux pêcheurs échelonnés depuis le sud de la Norvége jusqu'au Cap-Nord. Le hareng, suivant la croyance de ceux mêmes qui le poursuivent, habiterait les profondeurs des mers polaires, d'où il émigrerait à certaines époques fixes. Longeant d'abord la côte du Groënland, la masse se diviserait en deux armées à la hauteur de l'Islande : la première, s'avançant dans l'ouest, se répandrait le long des côtes de l'Amérique septentrionale, de l'Écosse, de l'Angleterre, de l'Irlande et du continent européen; l'autre armée se dirigerait droit vers le Cap-Nord, descendrait le long des côtes de la Norvége, pour s'engager ensuite par le Cattegat dans la Mer-Baltique. L'œuvre de la reproduction accomplie, les harengs retourneraient dans l'Océan-Glacial, après avoir payé le tribut d'un sur dix individus aux pêcheurs de toutes les nations qui les attendent à leur passage. Voilà le roman, voyons l'histoire. Le hareng n'habite pas dans les mers polaires; il se tient dans les profondeurs des mers circonscrites par les rivages où il fraie. On le pêche toute l'année avec des lignes de fond dans le Molde-Fiord par exemple, et en juillet il est très gras, et ne contient ni laitance ni œufs. L'hiver est la saison de la ponte; mais elle avance ou retarde suivant des circonstances qui n'ont pas encore été bien éclaircies. C'est au mois de février qu'on pêche ce poisson entre Stavanger et Hoegesund. Les femelles sont remplies d'œufs, les mâles de laitance, et quatre mille bateaux, occupant vingt mille hommes, se livrent à cette pêche. Tantôt les poissons nagent si près de la surface et en bancs si serrés, qu'on voit la mer, sur de grands espaces, scintiller du reflet de leurs écailles. D'autres fois ils se tiennent à une certaine profondeur; mais les pêcheurs voient flotter à la surface une substance huileuse : c'est la bile des milliers de poissons déchirés par des espèces voraces qui les poursuivent sans relâche, sans compter les dauphins, les marsouins et les phoques, qui en font un carnage épouvantable. Leur plus grand ennemi cependant est la petite baleine (*Balaenoptera musculus*), dont les pêcheurs saluent l'apparition avec joie, parce qu'elle pousse les bancs de harengs dans les *fiords*, et s'oppose à leur sortie jusqu'à ce que le dernier soit pris ou dévoré. Il est assez singulier que les pêcheurs norvé-

giens considèrent comme un auxiliaire l'immense cétacé qui engloutit chaque jour des milliers de ces harengs dont son apparition signale la présence.

A Bergen, l'expédition fut accueillie, comme partout en Norvége, avec la plus franche cordialité; mais l'été si court des régions boréales nécessitait un prompt départ, et les voyageurs se remirent en mer pour visiter le *fiord* de Molde, qui dans le nord passe pour l'un des plus pittoresques de la Norvége. Toutefois, pour des yeux habitués aux paysages grandioses de la Suisse, les lignes uniformes de la Norvége ont peu d'attrait, quoique le Molde-Fiord rappelle sous beaucoup de rapports les aspects pittoresques du lac des Quatre-Cantons. Parfois il se rétrécit au point qu'on se figure en avoir atteint l'extrémité; puis deux rochers semblent s'écarter, le navire, toué par un petit remorqueur attaché au service du *fiord*, s'engage dans l'étroit passage, la baie s'ouvre de nouveau, entourée de vertes prairies, parsemée de petites maisons rouges, surmontée de grandes montagnes chargées de glaciers. Devant Naes, le navire laisse tomber ses ancres, on touche aux hauts plateaux de la Norvége, et je m'efface volontiers ici devant M. Charles Vogt, dont je croirai souvent utile dans le cours de cette étude de reproduire fidèlement le récit.

« Devant nous était une presqu'île basse d'où s'élevait un groupe de collines herbeuses qui nous dérobaient la vue des montagnes dominées par le double sommet du gigantesque Romdalshorn. Vers l'est, l'œil plongeait dans une baie tranquille, l'Ilis-Fiord, au fond duquel les montagnes se rapprochaient pour former une gorge parcourue par une petite rivière sinueuse dont la source était au pied des glaciers qui descendaient jusque dans la vallée.

« Nous nous hâtons de prendre terre pour faire une promenade au-delà de Naes, dans une autre vallée d'où sort le fleuve du Romsdal. De tous côtés s'élèvent des montagnes de schiste et de gneiss dont les couches presque verticales se terminent en pointes et en pyramides rappelant les formes des aiguilles de Chamounix ou de la chaîne du Valais. Nous atteignons la grande route qui passe sur des monticules séparés par des fonds tourbeux où végètent des bouleaux nains, tandis que les collines elles-mêmes sont couvertes de prairies. Le trèfle d'eau (*Menyanthes trifoliata*) fleurit dans les eaux stagnantes, tandis que les myosotis et d'autres fleurs des prairies nous rappellent notre patrie. Le Romsdal-Elf (1), contrarié par la marée montante, coule à peine, et des mouettes, des corbeaux et des oiseaux de rivage animent ses bords sablonneux. L'autre rive

(1) *Elf*, fleuve, rivière, en norvégien.

forme la limite d'une surface presque unie qui s'étend en pente douce jusqu'au pied des contre-forts de la vallée. La forme des collines attire notre attention; elle nous rappelle ces contours arrondis, ces roches moutonnées par l'action des anciens glaciers que la Suisse nous offre à chaque pas. Où l'eau séjourne, on doit trouver une couche imperméable qui l'empêche de s'infiltrer dans le sol. Nous examinons le terrain de plus près, et sous la tourbe qui le revêt nous découvrons une argile fine, d'un gris bleuâtre, contenant des parcelles de mica, semblable en tout à la boue que produit, en usant la pierre, la meule du rémouleur. Nous suivons le lit d'un petit ruisseau, et nous trouvons que la couche d'argile recouvre immédiatement les inégalités de la roche, et s'est accumulée principalement dans les dépressions. Près du fleuve, la roche s'avance en surplombant, et forme une grotte humide et fraîche où les troupeaux viennent chercher un abri pendant la chaleur du jour. Les branches pendantes des bouleaux et des aunes qui couronnent le rocher, les racines tortueuses qui sortent des fissures et semblent chercher dans l'air l'aliment que la pierre leur refuse, les lichens et les mousses vertes, ornemens du rocher, comme la barbe au menton d'un vieillard, l'ombre profonde de la grotte, tandis que la rivière et les montagnes brillent aux feux du soleil, tout excite notre enthousiasme d'artiste, et chacun se promet de revenir le lendemain avec ses toiles et ses pinceaux.

« Mais d'autres phénomènes attirent nos regards. Quelques rochers nus s'avancent vers le fleuve; ce sont les plus belles surfaces polies et striées par d'anciens glaciers qu'on puisse imaginer. La roche est un gneiss grisâtre à feuillets très contournés, entre lesquels se montrent des nids d'amphibole et de mica. Les surfaces sont usées, arrondies, avec des stries rectilignes, perpendiculaires aux feuillets du gneiss et dirigées en ligne droite vers le Romdalshorn et la gorge qui s'ouvre à sa base. Nous remarquons aussi ces cannelures en forme de coups de gouge qu'on observe souvent dans les Alpes : elles sont parallèles aux stries et perpendiculaires à la ligne de plus grande pente. On ne saurait donc les attribuer à l'action des eaux pluviales. Ces stries se prolongent dans le lit du fleuve, dont le courant, contrarié par la marée, ne paraît exercer aucune action sur les roches encaissantes. Pour la première fois nous reconnûmes en Norvége ces traces incontestables de l'ancienne extension des glaciers qui sont si évidentes dans les Alpes, les Pyrénées et les Vosges. Semblable à un rabot gigantesque, le glacier du Romdalshorn s'est avancé dans cette vallée usant, polissant les rochers, quel que fût le sens de la stratification ou la dureté des matériaux, car l'amphibole et le mica, qui se laissent entamer avec un canif,

étaient usés au même niveau que les bandes de quartz et de feldspath qui les entouraient. En aval de cette dalle polie, nous en découvrîmes d'autres sous le gazon ou sous la couche d'argile, et avec la longue-vue nous pûmes suivre les roches moutonnées jusqu'au pied du Romdalshorn. »

MM. Vogt et Gressly exposaient à l'envi à leurs amis la théorie de l'ancienne extension des glaciers, dont tous deux, à la suite de Charpentier et d'Agassiz, avaient préparé le triomphe définitif. Le lendemain, ils constatèrent un fait d'un autre genre, mais non moins curieux. A la surface du *fiord*, l'eau était parfaitement douce, tandis qu'à une certaine profondeur (1^{m}, 50 environ) c'était de l'eau salée. L'eau douce, plus légère, amenée par la rivière, se maintenait à la surface de l'eau salée, comme l'huile se maintient à la surface de l'eau. Aussi la drague ramenait du fond des oursins, des coquilles marines et des poissons de mer. Au contraire, les algues et autres plantes marines du rivage ne présentaient qu'une végétation misérable, l'eau douce, qui est hostile à leur croissance, remplaçant pendant l'été l'eau salée. Celle-ci redevient prédominante en hiver, lorsque les ruisseaux et les rivières, produits de la fonte des neiges, s'arrêtent ou gèlent, et que les vents viennent bouleverser les eaux tranquilles du *fiord* et mêler l'eau salée du fond avec l'eau douce de la surface.

Afin d'avoir une idée des hauts plateaux de la Norvége, les voyageurs résolurent de traverser le Dovrefield (1) et de gagner ainsi Drontheim, tandis que le brick viendrait les rejoindre par mer. Après de longues négociations, un marchand de Naes leur loua quatre carrioles qui, attelées de chevaux de poste, devaient les transporter à travers la montagne. Nous ne les suivrons pas de station en station jusqu'à celle de Jerkind, au pied du Sneehaetten, un des sommets les plus élevés de la Norvége. Les montagnes de ce pays ne ressemblent en rien aux Alpes ni aux Pyrénées. Elles forment un plateau uniforme, ondulé, parsemé de marais et de lacs, élevé de 1,000 à 1,500 mètres au-dessus de la mer. Quelques sommets dominent ce plateau, le Sneehaetten est du nombre.

« Le paysage (c'est M. le professeur Vogt qui parle) est grandiose, mais profondément mélancolique. Sur le premier plan, les maisons qui composent la station postale de Jerkind, groupées sur la pente qui descend vers un fond tourbeux; au-delà les rangées de collines que nous avions traversées dans la matinée. De l'autre côté s'étendent de longues lignes grises parallèles : ce sont les ondulations du plateau, qui s'élèvent peu à peu jusqu'au pied du Sneehaetten. Les taches de verdure qui se montrent dans les dépressions du plateau

(1) *Field*, montagne en norvégien.

sont peu à peu remplacées par des flaques de neige qui deviennent de plus en plus grandes. Enfin, à l'horizon, les sommets du Sneehaetten et du Skreahoeg, couverts d'une neige éblouissante. L'aspect n'en est pas imposant : la base de la montagne se confond avec le plateau, et le sommet est trop uniformément rectiligne. L'ensemble toutefois est remarquable. Le Sneehaetten forme comme un immense amphithéâtre, un cirque, un cratère de soulèvement, dont la paroi occidentale, celle qui regarde Jerkind, se serait écroulée. Le fond du cratère est complétement rempli de neige, et les ombres projetées sur sa surface immaculée prouvent que les parois sont verticales : au dehors, l'inclinaison n'est pas forte, et d'une manière générale le Sneehaetten ressemble à un cône creux et tronqué.

« Un troupeau de rennes avait été signalé dans la montagne; M. Berna, accompagné de M. Hertzen, de son chasseur bohémien et de deux Norvégiens, résolut de les poursuivre. Après une course de quatre heures à cheval, pour arriver au pied de la montagne, on se mit en marche : tantôt il fallait sauter de bloc en bloc, puis marcher dans la neige, recouverte d'une mince croûte de glace qui se brisait sous nos pas et nous écorchait les jambes. Tout à coup Érick le Norvégien se blottit derrière un bloc de pierre et nous fait signe de l'imiter : il avait aperçu un petit troupeau de rennes et nous désignait de la main la direction dans laquelle ils se trouvaient; mais les yeux d'un Norvégien pouvaient seuls les apercevoir. Le pelage des rennes est gris, comment les distinguer des blocs gris au milieu desquels ils étaient couchés? En se servant de sa longue-vue, M. Berna craignait de trahir sa présence. Il s'agissait de s'approcher des rennes en se tenant sous le vent et sans éveiller leur attention. On résolut de faire le tour de l'escarpement au pied duquel ils étaient couchés, de gagner la crête et de les ajuster du haut de ce rempart naturel. La manœuvre fut bien exécutée, et nous vîmes réunis cinq rennes : un mâle, la tête ornée de son bois majestueux, deux femelles et deux petits. Pendant deux heures, les chasseurs ne bougèrent pas, espérant voir arriver les rennes à portée de fusil; patience inutile, les rennes avaient flairé l'ennemi, et le mâle s'enfuit vers un petit lac gelé : la glace se rompt sous lui, il plonge dans l'eau, cherchant à se cramponner avec ses pieds de devant. Les chasseurs accourent sur la neige, espérant le tirer dans cette position; mais avec un élan que la peur avait rendu irrésistible l'animal remonte sur la glace et disparaît en faisant des bonds prodigieux, suivi du petit troupeau, qui, immobile auparavant, le regardait avec anxiété pendant qu'il se débattait dans le lac. En quelques instans, les rennes étaient arrivés à l'autre extrémité de l'amphithéâtre, où ils semblaient de petits points noirs semés sur un champ de neige. »

Les chasseurs ne désespèrent pas, ils recommencent à sauter de

bloc en bloc, à marcher dans la neige fondante jusqu'à l'endroit où ils avaient quitté les chevaux, remontent le flanc méridional de la montagne au pied de laquelle les rennes étaient enfouis dans la neige, de telle façon que la tête, les bois et l'échine étaient seuls visibles : on comprend que des animaux qui s'enterrent dans la neige pendant l'été supportent parfaitement les froids les plus intenses de l'hiver norvégien. Ils se trouvaient si bien qu'ils négligeaient leurs précautions ordinaires. M. Berna tire et manque : les rennes se dégagent de la neige et se mettent à fuir en courant au petit trot, sans témoigner la moindre frayeur. Ce trot modéré des rennes, s'éloignant majestueusement sur la glace, parut une insulte aux chasseurs. M. Berna se reprochait d'avoir tiré de trop loin, lorsque le Norvégien Érick, en promenant ses regards autour de lui, aperçut un point gris qu'il déclara n'être autre chose qu'un renne étranger au troupeau précédent. Rampant le long d'un torrent desséché, les chasseurs arrivèrent à portée de carabine du renne isolé; il tint bon, un coup de fusil à balle le fit tomber sur ses genoux, et un second coup chargé à plomb l'acheva; c'était une vieille femelle dont le bois commençait à poindre. Les Norvégiens dépouillèrent l'animal, l'enveloppèrent dans sa peau et le cachèrent sous des pierres, afin de venir le chercher avec un cheval. Il était tard, mais grâce au jour perpétuel les chasseurs arrivèrent à Jerkind après minuit, sans hésiter sur la direction qu'ils devaient suivre. Le crépuscule et l'aurore confondus à l'horizon éclairaient leur marche.

Une journée de repos était nécessaire; mais le lendemain la caravane se remit en route et arriva deux jours après à Drontheim, l'ancienne capitale de la Norvége. Nous ne nous y arrêterons pas avec eux : cette jolie ville a été souvent décrite, et le lecteur doit être impatient de suivre l'expédition dans le nord de la Norvége, que nous connaissons sous le nom de Laponie, tandis que dans le pays il prend le nom de Finmark. Le navire s'était trouvé au rendez-vous. Après être sorti du *fiord* de Drontheim, il contourna l'archipel de Loffoden, célèbre par ses pêcheries de morue. C'est là que le *Joachim-Hinrich* coupa le cercle polaire, et les voyageurs aperçurent pour la première fois, le 5 juillet, le soleil de minuit : moment solennel pour les touristes dont l'imagination a longtemps caressé le rêve d'un voyage dans les contrées boréales! A neuf heures du soir, l'astre est si près de l'horizon que dans nos latitudes moyennes il serait couché en moins d'une demi-heure; mais, au lieu de plonger dans l'Océan, il semble glisser à sa surface, que son disque effleure à minuit, pour se relever peu à peu à mesure que l'aiguille marque sur le cadran les heures du matin. Pendant que le soleil rase l'horizon, le ciel se teint des couleurs les plus vives et les plus variées, surtout quand il est nuageux, et la lenteur avec laquelle l'astre se

meut dans le ciel permet au peintre de fixer sur la toile ces effets de lumière qui sont si fugitifs dans nos latitudes moyennes.

Quelques jours après, par le travers de l'archipel de Loffoden, la mer était calme, lorsque nos voyageurs furent surpris par un bruit semblable à celui d'une forte averse de pluie. A quelque distance du navire, la mer frisait comme si elle était plissée par une brise locale. On approche, et l'on aperçoit un bouillonnement au milieu duquel se jouent des points les uns blancs comme l'argent, les autres complétement noirs. De temps à autre, un jet brillant s'élance de la surface et retombe en faisant jaillir l'eau autour de lui. C'est un banc de morues vertes qui jouent à la surface de l'eau et luttent contre les mouettes qui se précipitent sur elles du haut des airs. Ces bancs sont toujours accompagnés de cétacés, tels que des dauphins, des marsouins et des baleines. L'une d'elles donna un curieux spectacle à l'équipage. On entendait de temps à autre des détonations semblables à des coups de canon. Le navire se rapproche du bruit, et on aperçoit une baleine colossale qui se livrait à des exercices gymnastiques. De cinq en cinq minutes environ, sa nageoire caudale, dont la largeur, suivant l'estime du capitaine, n'était pas moindre de 10 à 12 mètres, sortait lentement de l'eau, devenait verticale, se balançait de droite à gauche pour se donner de l'élan, puis frappait un tel coup sur la surface de l'eau, que celle-ci jaillissait en l'air, et produisait en retombant de grandes ondulations concentriques et circulaires qui s'étendaient au loin sur la mer. A peine la queue avait-elle disparu, que la tête se montrait à une certaine distance et lançait un jet d'eau semblable à celui des bassins de nos jardins publics; puis tout rentrait dans le calme pour recommencer quelques minutes après. Était-ce un combat ou un jeu? La dernière supposition est la plus probable. Le calme empêcha d'approcher assez pour s'en assurer. Toutefois les combats ne sont pas rares, et le naturaliste norvégien Daniellsen a eu la chance d'assister à la lutte de deux espadons contre une baleine : celle-ci succomba, percée de coups.

Tromsoe est le premier port où le navire aborda après avoir dépassé l'archipel de Loffoden. La ville est située sur une île près de la côte; elle est le centre d'un grand commerce de poissons. Déjà le célèbre géologue de Buch, qui visita la Norvége au commencement du siècle, avait observé avec surprise que la ville est bâtie sur un banc de sable émergé, car toutes les coquilles qui sont ici à sec se retrouvent dans la mer à l'état vivant. Il y a plus : le rivage présente deux lignes horizontales superposées qui indiquent évidemment d'anciens niveaux de la mer, et prouvent que la côte s'est soulevée. Ces lignes d'ancien niveau de la mer se voient également en Écosse, où elles ont été l'objet d'une étude sérieuse de la part

de M. Charles Darwin. Celles des *fiords* les plus septentrionaux de la Norvége ont été mesurées et poursuivies sur un espace de près de vingt lieues par Auguste Bravais, dont la science déplore la perte récente. Tout démontre que la côte de Norvége, comme celle de Suède, se soulève lentement, mais inégalement, au-dessus du niveau de la mer. Le soulèvement va en augmentant à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur des terres ; ainsi, près de Hammerfest, le point le plus septentrional de la Laponie, ces lignes, qui ont l'apparence de terrasses, sont : l'inférieure à $14^{m},1$, la supérieure à $28^{m},6$ au-dessus du niveau de la mer. Près de Bossekop, au fond du Kaa-Fiord, les mêmes terrasses s'élèvent à $27^{m},7$ et $67^{m},4$ au-dessus du même niveau; mais, dans l'espace limité que l'œil peut embrasser, ces terrasses semblent parfaitement horizontales. Dans un rapport lu à l'Académie des Sciences le 31 octobre 1842, M. Élie de Beaumont avait fait ressortir toute l'importance des observations de Bravais pour la physique terrestre et la géologie. M. Vogt y voit la preuve d'un gonflement lent, mais continu, des roches qui forment la charpente de la presqu'île scandinave. En effet, si le soulèvement de la côte était dû à une force agissant de bas en haut au-dessous de l'écorce terrestre, les lignes d'ancien niveau de la mer devraient rester parallèles entre elles, même en exécutant le mouvement de bascule produit par une plus grande intensité de la force vers l'intérieur des terres. Or c'est ce qui n'est pas : les terrasses divergent comme les rayons d'un éventail qui se rencontreraient en mer à une certaine distance de la côte. M. Vogt croit donc à un gonflement lent et continu de la masse par suite de l'infiltration des eaux dans les parties supérieures; ces infiltrations amènent dans l'intérieur des substances dissoutes qui agissent sur les parties solides, et donnent sans cesse lieu à de nouvelles cristallisations. Qui dit cristallisation dit augmentation de volume, et par suite gonflement de la masse totale. M. Vogt, considérant toutes les roches granitiques de la Norvége comme le résultat de la transformation de roches de sédiment en roches cristallines, trouve dans cette transformation même la cause du soulèvement de la côte scandinave. Nous ne le suivrons pas dans le développement de ses idées : elles nécessitent, pour être comprises, des connaissances spéciales en géognosie; mais nous les recommandons à l'attention des géologues qui ont médité sur la grave question des soulèvemens et du métamorphisme des roches.

C'est à Tromsoe que les voyageurs virent pour la première fois des Lapons nomades dans une vallée qui se termine par une haute montagne appelée le Tromdalstind. Cette gracieuse vallée est restée dans mes souvenirs, car c'est sous l'ombrage des bouleaux, des aunes et des sorbiers des oiseleurs que je vis également dans mon

voyage en Laponie le premier troupeau de rennes. Quelques Lapons sédentaires habitent ce lieu pendant l'été, et leurs troupeaux paissent à l'entour; mais la domesticité de ces animaux n'est jamais parfaite : ils errent à leur fantaisie et suivent aveuglément le chef qui les conduit. Le Lapon les surveille et les maintient à l'aide de chiens dressés à cet effet, et qui se paient souvent jusqu'à 250 fr. Le prix d'un renne est de 30 francs, et comme les troupeaux se composent souvent de mille à douze cents têtes, il n'est pas rare de voir des Lapons, vivant sous la tente ou dans leurs bouges en terre, dont la fortune s'élève à 30,000 ou 40,000 francs.

Un troupeau de rennes en marche est un des spectacles les plus curieux que l'on puisse voir. Qu'on se figure des animaux de la taille du cerf, et dont les têtes sont ornées de bois majestueux, se pressant tumultueusement sur les pas du chef qui les conduit. Un bruit semblable à celui de la grêle frappant des vitres, ou mieux de milliers d'étincelles électriques produit par le jeu de leurs articulations, accompagne leur marche. Craintifs et farouches, ils ne se laissent approcher que par leurs maîtres, qui eux-mêmes sont obligés, pour les prendre, de se servir d'un *laço* comme celui des cavaliers du Brésil ou des pampas de Buenos-Ayres. Quand le laço est enroulé autour des cornes, on précipite l'animal à terre, et alors celui-ci ne bouge plus et se laisse traire. Indocile et peureux, le renne est un mauvais animal de trait, car, sous l'impulsion du conducteur, il s'élance impétueusement sans obéir toujours à la main qui cherche à le diriger. Le petit traîneau qu'il emporte derrière lui vient-il à chavirer, l'animal continue toujours sa course, ou se retourne et frappe son conducteur avec ses cornes, si celui-ci le contrarie trop vivement. Aussi, malgré sa vitesse, qui est considérable, car il peut faire jusqu'à 120 kilomètres en un jour, le renne est-il peu employé, et les voyageurs qui ont fait en traîneau des excursions en Laponie pendant l'hiver en parlent comme d'un mode de voyager des plus pénibles et des plus dangereux. La véritable valeur du renne consiste dans sa chair, qui est une des plus saines et des meilleures qui existent. Une famille de Lapons vit sur son troupeau, qui lui fournit à la fois le vêtement et la nourriture. Les cornes et les peaux qui ne sont pas employées par les propriétaires sont achetées par les marchands norvégiens.

MM. Vogt et Berna ne montèrent pas sur le Tromdalstind; c'est dans leur récit une lacune que je puis remplir en racontant l'ascension que je fis de cette montagne avec M. Raoul Anglès le 7 juillet 1838. Arrivés au fond de la vallée, nous commencions à gravir une pente assez raide. Les bouleaux devenaient de plus en plus rares. Enfin nous arrivâmes à une zone où tous étaient morts, quoique debout. L'un d'eux portait un énorme champignon amadouvier. Je

considérai ce point comme étant la limite au-dessus de laquelle le bouleau commun ne peut pas s'établir d'une manière permanente. Nous étions à 365 mètres au-dessus de la mer. A peine la région du bouleau blanc avait été dépassée que nous rencontrâmes celle de son congénère, le bouleau nain, accompagné du genévrier rabougri des montagnes. A 555 mètres, nous trouvâmes de grandes flaques de neige. Toutefois elles n'étaient pas continues, et, dans les îles qu'elles laissaient entre elles, le saule à feuilles réticulées, la dryade à huit pétales et le silène sans tige couvraient le sol d'un tapis de verdure et de fleurs. Nous atteignîmes bientôt une zone de rochers confusément entassés sur lesquels végétaient un grand nombre de lichens. Le *Cetraria nivalis* et le *Cladonia uncialis* ressemblaient à des rognons ou à des aiguilles de soufre d'une belle couleur jaune, qui contrastait avec la teinte noire de la roche qu'ils tapissaient.

A 780 mètres, nous dépassâmes la limite du genévrier; l'andromède à tige carrée et le saule réticulé végétaient encore à l'abri de gros blocs tapissés des plaques rouges du *Solorina crocea*. Enfin à 845 mètres nous trouvâmes la limite extrême du bouleau nain et du saule réticulé. A partir de ce point, nous ne quittâmes plus la neige. Environnés de nuages épais, qui nous permettaient à peine de voir à quelques pas en avant, nous montions en quelque sorte au hasard pour atteindre un sommet invisible. Quelquefois nous nous trouvions tout à coup au bord d'un escarpement de glace dont la base se perdait au milieu des nuages et semblait plonger dans le vide. Alors nous nous détournions de notre direction pour en prendre une autre qu'il fallait encore abandonner.

Le guide, aussi embarrassé que nous, marchait silencieusement à quelques pas en arrière. Un chien qui nous avait accompagnés volontairement, la tête basse et la langue pendante, semblait regretter amèrement d'avoir suivi des promeneurs aussi entreprenans. Plusieurs fois nous fûmes tentés de renoncer à atteindre cette cime, qui semblait s'élever à mesure que nous nous en rapprochions; mais, pour des coureurs de montagnes, un sommet est un ennemi qu'on n'a vaincu qu'en lui mettant le pied sur la tête : aussi nous gravissions courageusement les nouvelles pentes de neige qui se déroulaient devant nous, quoique nous fussions enveloppés de nuages de plus en plus épais. Enfin nous entendîmes la voix de M. Anglès qui nous appelait joyeusement : il se trouvait près d'une pyramide de pierres sèches sur un mamelon étroit que rien ne dominait; c'était le sommet du Tromdalstind. Je suspendis mon baromètre à mon bâton de voyage; la colonne mercurielle n'avait plus que 652 millimètres de longueur. Le thermomètre marquait 1 degré au-dessous de zéro. Nous étions à 1,234 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Privés de l'admirable vue que nous aurions eue sur

les montagnes et sur la mer, si le ciel fût resté serein, nous nous assîmes sur les pierres. Le chien se coucha à nos pieds, et nous dînâmes avec un appétit inconnu dans les régions inférieures de l'atmosphère. Une bouteille de vin de France fut vidée à la santé de tous les voyageurs, et laissée sous la pyramide avec nos noms et la date de notre ascension. Nous redescendîmes rapidement, mais la vallée nous sembla d'une longueur désespérante. Enfin nous parvînmes de nouveau au bord de la mer, et le canot qui nous avait amenés nous déposa sur l'embarcadère de Tromsoe. Nous y restâmes encore le lendemain, et nous eûmes toute la journée la satisfaction tardive et dérisoire de contempler la cime du Tromdalstind, qui se détachait sur l'azur d'un ciel sans nuages. Le jour suivant, nous partîmes pour Kaa-Fiord.

MM. Berna et Vogt suivirent un autre itinéraire, ils se dirigèrent vers le Lyngen-Fiord, où ils trouvèrent encore des Lapons, visitèrent un glacier et se livrèrent au plaisir de la chasse de divers oiseaux aquatiques. La conquête de l'aire d'un aigle perchée au sommet d'un rocher est un récit pathétique et pittoresque qui doit intéresser à la fois les ornithologistes et les chasseurs romantiques, dédaigneux du gibier de nos plaines cultivées. Je suis de leur avis. Dans ces chasses classiques, c'est aux chiens bien dressés que revient en définitive tout l'honneur. L'homme ne fait que tuer, affaire d'habitude, non d'intelligence.

Une visite à l'île Loppen, rocher isolé sur la mer, non loin de la côte norvégienne, donnera au lecteur l'idée d'un de ces îlots où les oiseaux marins, huîtriers, lummes, mouettes, guillemots, cormorans, pingouins, macareux, hirondelles de mer, eiders, etc., viennent pondre pendant l'été. Les escarpemens des rochers, formés d'assises superposées en retrait les unes derrière les autres, semblables aux galeries d'une salle de spectacle, sont couverts de femelles accroupies sur leurs œufs, la tête tournée vers la mer, aussi nombreuses, aussi serrées que des spectateurs le jour d'une première représentation. Devant le rocher, les mâles forment un nuage d'oiseaux volant au-dessus de la mer et plongeant pour chercher les petits crustacés qui sont la principale nourriture des couveuses. Décrire le bruit, les cris, l'agitation, le tourbillonnement de ces milliers d'oiseaux de taille, de couleur, d'allure, de voix si diverses, est complétement impossible. Le chasseur, étourdi, ahuri, ne sait où tirer dans ce tourbillon vivant; il est incapable de distinguer et encore moins de suivre l'oiseau qu'il veut ajuster. De guerre lasse, il tire au milieu du nuage, le coup part; mais alors le scandale est au comble, des nuées d'oiseaux perchés sur les rochers ou nageant sur l'eau s'envolent à leur tour, se mêlent aux autres; une immense clameur discordante s'élève dans les cieux. Loin de se dissiper, le

nuage tourbillonne encore plus, les cormorans, immobiles auparavant sur les rochers à fleur d'eau, s'agitent bruyamment, les hirondelles volent en cercle autour de la tête du chasseur et le frappent de l'aile au visage. Toutes ces espèces si variées, réunies pacifiquement sur ce rocher isolé au milieu des vagues de l'Océan-Glacial, semblent reprocher à l'homme de venir troubler jusqu'au bout du monde la grande œuvre de la nature, celle de la reproduction et de la conservation des espèces animales. J'ai vu ce spectacle sur les escarpemens calcaires de l'île de l'Ours (*Cherry-Island* des navigateurs anglais), îlot solitaire situé entre la Norvége et le Spitzberg, où l'affluence est encore plus grande, car l'île n'est visitée que de loin en loin par quelque pêcheur aventureux qui vient y traquer les phoques et les morses poursuivis vainement par lui dans les fiords du Spitzberg. On a dit que le Nord était la grande officine des nations qui doivent périodiquement fondre sur celles du Midi et les renouveler. Espérons qu'il n'en sera plus ainsi pour l'honneur de la civilisation; mais le Nord sera toujours la grande officine des oiseaux : c'est là que se reproduisent ces milliers d'espèces aquatiques qui, précurseurs de l'hiver, animent dès l'automne les plages de l'Océan, et peuplent les marais, les fleuves et les étangs de l'Europe. Peu soucieux de ces grandes harmonies, le marchand norvégien s'établit sur une de ces îles et les exploite comme une ferme. Industrieux, mais prévoyant, il détruit avec méthode, sans excès; mais rien de ce qui peut se vendre ne lui échappe. Il recueille les œufs, qui sont mangés comme ceux de nos poules, prend les oiseaux au filet et les débite frais ou salés. Ces oiseaux, dont le goût huileux serait insupportable pour nos palais délicats, sont une friandise pour de pauvres pêcheurs qui vivent de poissons toute l'année. Le duvet fin qui revêt le corps de toutes ces espèces est vendu comme édredon. Sur l'île Loppen, au dire du régisseur, la chasse n'avait pas été heureuse au printemps, et cependant on avait tué six mille oiseaux; il portait le revenu de l'île à 30,000 francs en moyenne, et ce bénéfice expliquait l'élégant aspect de l'habitation du propriétaire, l'une des plus agréables de la Norvége septentrionale.

Malgré la brume et le calme, les voyageurs arrivèrent le surlendemain à Hammerfest : c'est la dernière ville de l'Europe. Située sur l'île de Qualoe sous le 70° 30′ de latitude au fond d'une baie magnifique où toutes les flottes européennes pourraient tenir à l'aise, elle est le centre du commerce de la Norvége avec la Russie. Comme tous ceux de la côte, son port ne gèle jamais. Cette circonstance explique la convoitise avec laquelle la Russie, depuis Pierre le Grand, poursuit l'absorption de la Norvége septentrionale. En vertu des traités de 1815, la Laponie russe se prolonge jusqu'aux sources du

fleuve Muonio, qui se jette dans le golfe de Bothnie; elle atteint presque à la côte occidentale près du Kaa-Fiord : c'est une épine enfoncée dans le corps de la Norvége. Celle-ci comprend le danger, car tout le monde connaît les traditions surannées de cette politique qui se figure que la puissance d'un pays est proportionnelle à sa surface, tandis que l'expérience nous apprend qu'elle réside dans ses institutions, la richesse de son territoire, l'intelligence de ses habitans et la concentration de ses forces. La France est plus puissante que la Russie; l'Angleterre considère l'empire des Indes comme un legs onéreux de la fausse économie politique du siècle dernier. Hammerfest possède cependant un monument qui fait le plus grand honneur à deux souverains de la Russie, Alexandre Ier et Nicolas Ier, et au roi de Suède Oscar Ier. C'est une colonne en granit de Finlande portant un globe terrestre : cette colonne marque l'extrémité septentrionale de l'arc du méridien qui s'étend de Hammerfest jusqu'au Danube à travers la Norvége, la Suède et la Russie. Cette triangulation, la plus longue qui ait été faite sur le globe terrestre, a nécessité la coopération d'un grand nombre de géomètres et un travail incessant de trente-six années comprises entre 1816 et 1852; c'est M. Struve, directeur de l'Observatoire de Poulkova, qui a dirigé cette immense entreprise scientifique. Lorsqu'elle fut terminée, des astronomes séjournèrent pendant plusieurs années dans une petite maison pour déterminer avec la dernière rigueur la latitude et la longitude de l'extrémité de ce méridien. La France n'est pas restée complétement étrangère à cette grande opération. En 1838, le roi Louis-Philippe, qui avait visité la Laponie dans sa jeunesse, envoya dans le Nord une commission scientifique : elle parcourut la Norvége, la Suède, l'Islande, les Feroë, et aborda le Spitzberg pendant deux étés consécutifs. Dans l'hiver qui les séparait, quelques membres de la commission, MM. Bravais et Lottin, lieutenans de vaisseau de la marine française, et MM. Lilihoeck et Siljestroem, le premier officier de la marine suédoise, le second physicien, élève de Berzélius, hivernèrent sur le continent à Bossekop, un peu au sud de Hammerfest, et y élevèrent un observatoire dont la position fut également déterminée par une longue série d'observations. Ces deux stations astronomiques reliées entre elles seront pour les siècles futurs des points de repère précieux dans tous les travaux qui auront pour objet la détermination de la figure du globe terrestre. Ce n'est pas le seul service que la commission du Nord en 1838 ait rendu à la science dans ces parages éloignés. L'observation continue et rigoureuse des aurores boréales suivies chaque nuit pendant tout un hiver date de cette expédition. Le magnétisme terrestre a été étudié par elle dans toutes ses branches, ainsi que la météorologie, la physique du globe et l'histoire naturelle. Pourvus par la générosité

du gouvernement de cette époque de tous les instrumens les plus perfectionnés, les jeunes voyageurs qui firent partie de cette commission abordèrent toutes les questions dont les savans scandinaves poursuivent aujourd'hui l'étude avec tant de succès (1).

De Hammerfest, l'expédition allemande alla visiter le Cap-Nord, c'est-à-dire le promontoire le plus septentrional de l'Europe : il forme l'extrémité de l'île Mageroe ; c'est le but final de tous les touristes que le bateau à vapeur de Drontheim transporte à Hammerfest : le trajet ne peut se faire qu'en canot et devient très long, si l'on est contrarié par le vent. En tout cas, la vue du Cap-Nord n'est point une déception ; cette masse imposante de rochers escarpés d'une teinte sombre est digne de terminer ce grand promontoire de l'Asie qu'on nomme l'Europe, et dont les habitans, supérieurs en intelligence au reste des hommes, tendent à envahir le monde.

La vue de ce promontoire fameux ne produisit pas sur nos voyageurs l'impression profonde qu'il a laissée dans mes souvenirs. Chacun n'a-t-il pas éprouvé par lui-même combien le beau ou le mauvais temps, la fatigue, la faim, la soif, l'entourage, et surtout les dispositions de l'esprit, modifient les impressions que nous recevons des objets extérieurs? Les plus vives étant en général les meilleures, le lecteur me pardonnera si je substitue le récit de mon voyage au Cap-Nord à celui de M. Vogt.

II. — LE CAP-NORD.

C'est le 13 août 1838 que je partis de Hammerfest pour le visiter. Deux embarcations contenaient la plupart des officiers de la corvette la *Recherche*, qui avait amené à Hammerfest et devait conduire au Spitzberg les membres de la commission scientifique du Nord. En sortant du port, nous entrâmes immédiatement dans le large canal compris entre les îles de Qualoe et de Soroe, et nous ne tardâmes pas à nous trouver presque en pleine mer. L'air était calme, et même trop calme, car nous n'avancions qu'à force de rames, et tandis que la légère barque norvégienne glissait légèrement sur les eaux, la lourde chaloupe de la corvette avait peine à la suivre. Le soir, nous débarquâmes à Rolfsoe ; c'est une île habitée seulement par quelques pêcheurs. Nous y passâmes quelques heures pour lais-

(1) Les résultats de l'expédition française sont consignés dans un ouvrage de quinze volumes, accompagné de plusieurs atlas, publié par ordre du roi Louis-Philippe et distribué généreusement à un grand nombre de bibliothèques publiques. Le prix élevé de cet ouvrage l'empêche malheureusement d'être à la portée de toutes les bourses. Aussi les faits qui y sont consignés ne sont-ils pas connus comme ils devraient l'être, et les travaux des premiers voyageurs scientifiques qui aient séjourné en Laponie ne sont-ils pas rappelés avec cette justice impartiale dont les savans français et suédois de l'expédition ont donné l'exemple dans la publication dont je parle.

ser reposer les rameurs fatigués, et j'eus le temps d'y ramasser quelques plantes de nos plaines et de nos montagnes, qui atteignent dans cet îlot leur limite septentrionale.

En quittant Rolfsoe, nous nous dirigeâmes vers l'est pour traverser le Havoe-Sund, étroit chenal qui sépare l'île de Havoe de la dernière pointe du continent européen. Un marchand, M. Ulich, dont le père avait reçu le roi Louis-Philippe pendant son voyage en Laponie, demeure seul sur cette île solitaire. Sa maison, blanche avec des contrevents verts, est entourée de prairies et assise sur une petite éminence qui domine le rivage. De nombreux magasins bordent la mer, et les navires des pêcheurs viennent y débarquer leur poisson et prendre en échange des denrées de toute sorte. A l'entrée du détroit se trouve une jolie église où des prédicateurs ambulans célèbrent le culte luthérien pour les habitans d'alentour. Ceux-ci viennent en bateau des points les plus éloignés de l'archipel, assistent à l'office divin, causent de leurs affaires, et malheureusement aussi s'enivrent de liqueurs fortes. Ces églises et ces maisons de marchands, isolées sur une île éloignée ou sur un promontoire désert, surprennent toujours le voyageur qui visite la Norvége pour la première fois. On ne comprend pas à quel commerce peut se livrer un marchand qui habite la solitude; mais ce marchand est, comme l'église, le centre commun de ces populations éparses. Les Lapons, pasteurs et nomades, errant pendant l'été sur la côte et dans les îles voisines avec leurs troupeaux de rennes, lui apportent les peaux et les cornes des animaux qu'ils ont sacrifiés pour se nourrir. Des Lapons sédentaires et pêcheurs, habitant au fond d'un *fiord* reculé, où ils vivent du produit de leur pêche, en vendent le surplus. Les *Queens*, ou métis de Lapons et de Finlandais, servent d'ouvriers. Les Russes qui viennent d'Archangel faire la pêche dans les eaux du Spitzberg et du Cap-Nord, et les Norvégiens qui se livrent à la même industrie trafiquent avec lui. Ces marchands, dispersés sur la côte, achètent le poisson en détail et l'envoient aux négocians de Hammerfest et de Bergen, qui expédient des cargaisons de morue sèche dans toutes les parties du monde. De son côté, le négociant de l'île de Havoe pourvoit aux besoins des pauvres populations qui l'environnent, et leur vend tous les objets nécessaires à leur vie nomade.

M. Ulich n'avait rien négligé pour embellir sa solitude; il cultivait un petit jardin où il me montra des choux frisés, des choux-raves fort beaux, des pois qui avaient 3 décimètres de haut et donnent quelquefois des gousses mangeables, des carottes dont les racines atteignent la grosseur de l'index, des betteraves qui acquièrent le même volume, des laitues, du cresson et des choux-fleurs qui réussissent tous les six ans environ. On ne s'en étonnera pas

quand on saura que la température moyenne de l'année est à 1 degré centigrade au-dessous de zéro; les températures des différentes saisons sont approximativement les suivantes :

Hiver.....	— 8°	Été.....	+ 6°
Printemps...	— 5°	Automne....	+ 2°

En hiver, le thermomètre descend quelquefois à —15°, mais rarement au-dessous; en été, le maximum est en général de +15°. La plus grande amplitude de l'oscillation thermométrique est donc de 30 degrés centigrades.

En face de la maison de M. Ulich s'élève un promontoire; c'est le plus avancé du continent européen. Le sommet est à 316 mètres au-dessus de la mer, mais il n'a ni la majesté ni la célébrité de celui qui porte le nom de Cap-Nord, et qui termine l'île Mageroe, la plus septentrionale de l'Europe. Sur les pentes de ce Cap-Nord continental, j'observai les plantes des environs de Hammerfest : des bouleaux blancs rabougris, le bouleau nain en abondance et quelques bouquets du saule des Lapons. Au sommet se trouve un signal circulaire, formé de pierres entassées, et qui ressemble à la base d'une tour. Les plantes phanérogames avaient disparu de ce cap battu sans cesse par les vents qui viennent l'assaillir librement de tous les points de l'horizon; mais la terre était littéralement blanche de lichens : ils envahissaient tout le terrain et même les branches desséchées des arbustes qui avaient essayé de s'y établir. Cet aspect me rappela le beau tableau par lequel Linné termine ses prolégomènes de sa *Flore de Laponie*. « La dynastie des palmiers règne sur les parties les plus chaudes du globe, les zones tropicales sont habitées par des végétaux frutescens; une riche couronne de plantes entoure les plages de l'Europe méridionale, des troupes de vertes graminées occupent la Hollande et le Danemark, de nombreuses tribus de mousses se sont cantonnées dans la Suède; mais ce sont les algues blafardes ou les blancs lichens qui végètent seuls dans la froide Laponie, la plus reculée des terres habitables. Les derniers des végétaux couvrent la dernière des terres. »

En sortant du détroit de Havoe, nous passâmes près d'une île peu élevée, la verte Maasoe, autrefois habitée, maintenant déserte, et nous allâmes coucher le soir dans une petite baie de l'île Mageroe, appelée Giestvaer, où demeurent un pauvre marchand et quelques pêcheurs. Nous y passâmes une partie de la nuit et repartîmes le lendemain pour le Cap-Nord. Nous découvrîmes bientôt les Stappen, noirs écueils qui s'élèvent comme des tours au sein des flots. De nombreux oiseaux de mer, des mouettes, des goëlands, des stercoraires, volaient à l'entour; ces derniers, vrais forbans de l'air, font la chasse aux oiseaux plus faibles qu'eux, les forcent à rendre

gorge et à rejeter les poissons et les crustacés dont ils se sont nourris. Au moment où l'animal fatigué les laisse échapper, le stercoraire se précipite sur cette proie dégoûtante et la saisit avant qu'elle tombe à la mer. Plusieurs fois nous fûmes témoins de ces combats où la victime semble payer un tribut pour échapper aux poursuites d'un solliciteur importun. Cependant le vent fraîchissait et soulevait les vagues de l'Océan-Glacial; cette mer houleuse et tourmentée nous annonçait le voisinage de ce promontoire redouté des navigateurs qu'on appelle le Cap-Nord, et qu'on pourrait appeler aussi le cap des tempêtes. En effet, dans ces parages, jamais la mer n'est tranquille, même dans les temps les plus calmes, car les houles de toutes les tempêtes engendrées sur l'Atlantique, l'Océan-Glacial et la Mer-Blanche viennent expirer au pied de cette jetée, qui s'avance dans l'Océan entre les vastes continens de l'Amérique et de l'Asie septentrionale. Le vent contraire nous forçait à louvoyer, et longtemps nous eûmes sous les yeux le spectacle imposant et sévère de cette masse de rochers. Allongée comme une proue de navire, elle semble aller au-devant des flots impuissans de la mer, qui se brisent contre elle depuis l'origine des âges. Enfin nous courûmes une dernière bordée, et vînmes mouiller à l'est du Cap-Nord, dans une petite baie à laquelle sa forme a fait donner le nom de baie de la Corne, *Hornvig*.

Combien je fus agréablement surpris, en descendant à terre, de me trouver au milieu de la plus riche prairie subalpine qu'il soit possible de voir! L'herbe haute et touffue me venait aux genoux, et je rencontrais à l'extrémité de l'Europe les fleurs que j'avais admirées si souvent dans les Alpes de la Suisse; c'étaient elles, aussi vigoureuses, aussi brillantes et plus grandes que dans leurs montagnes (1). A droite se dressait la masse imposante du Cap-Nord, noire, escarpée, inaccessible. Devant nous, une pente raide, mais verdoyante, permettait d'atteindre au sommet en contournant la base de la montagne. Je recueillais avec ardeur toutes les plantes qui s'offraient à ma vue; il me semblait qu'elles avaient un intérêt particulier comme étant pour ainsi dire les plus robustes et les plus aventureuses d'entre leurs sœurs européennes (2). Je me plaisais à retrouver parmi elles des végétaux des environs de Paris; ils me semblaient dépaysés comme moi sur ce noir rocher battu par les

(1) Je nomme ici les principales pour les amateurs de botanique : *Trollius europæus, Bartsia alpina, Archangelica officinalis, Alchemilla alpina, Geranium sylvaticum, Viola biflora, Hieracium alpinum, Oxyria reniformis, Arabis alpina, Polygonum viviparum, Phleum alpinum, Poa alpina.*

(1) Je citerai *Cerastium arvense, Capsella bursa-pastoris, Veronica serpyllifolia, Taraxacum dens-leonis, Solidago virga-aurea, Rumex acetosa, Chærophyllum sylvestre, Spiræa ulmaria, Parnassia palustris, Anthoxanthum odoratum.*

flots. J'étais tenté de leur demander pourquoi elles avaient quitté les bords des champs cultivés et les ombrages paisibles du bois de Meudon, où elles reçoivent les hommages des botanistes parisiens, pour vivre tristement parmi des étrangers. Néanmoins les plantes alpines étaient en majorité. Au haut de la pente, je me trouvai sur un plateau nu, dépouillé, parsemé de flaques d'eau. Vers l'intérieur des terres, ce sont des plans successifs, de grandes ondulations de terrain uniformes, peu accidentées, séparées par des lacs ou des bas-fonds marécageux : tout est froid, immobile, désolé. Tandis que le calme régnait dans la belle prairie que j'ai décrite, un vent du nord furieux balayait le plateau du cap et nous empêchait de marcher. Nous avançâmes néanmoins et parvînmes jusqu'à l'extrémité. Jamais je n'oublierai la sombre grandeur du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Devant nous s'étendait l'Océan-Glacial, dont les limites sont au pôle, s'agitant au-dessous d'une épaisse couche de nuages qui semblaient peser sur lui; à gauche, une pointe de terre longue et basse bordée d'écume; à droite, quelques îlots sans nom. Quand je m'avançais sur les bords du précipice qui termine le cap, je voyais la mer se briser au pied de l'escarpement à une profondeur de mille pieds au-dessous de moi. De cette hauteur, les vagues énormes venues en ligne droite du Groënland, du Spitzberg ou de la Nouvelle-Zemble ne formaient qu'un petit liséré d'écume, comme feraient les rides d'un petit lac poussées doucement vers le rivage par le souffle du vent.

Le sommet le plus élevé du Cap-Nord est, d'après nos observations, à 308 mètres au-dessus de la mer; il est surmonté d'un petit rocher sur lequel les voyageurs gravent leur nom. J'y lus avec respect celui de Parrot, célèbre par ses voyages dans les Alpes, l'Ararat et le Caucase. Même ce dernier rocher n'est pas dépourvu de toute végétation; de petites plaques circulaires de parmélies et d'umbilicaires noires comme la roche s'étaient attachées à elle, et une petite mousse microscopique (*Orthotrichum floerkianum*) se cachait dans les fentes. Sur le plateau, il y avait aussi quelques plantes souffreteuses, dépouillées par les vents, couchées sur le sol ou cherchant un abri derrière les plis du terrain qui pouvaient les protéger contre les rafales continuelles qui balaient le Cap-Nord.

III. — L'ÎLE JAN MAYEN.

Revenons à l'expédition de M. Berna pour visiter avec elle une île qui, presque toujours bloquée par les glaces et enveloppée de brumes, a été rarement abordée et à peine décrite. C'est l'île Jan Mayen. Située entre le Spitzberg et l'Islande, elle a été vue pour la

première fois en 1611 par un capitaine hollandais qui lui a donné son nom, puis revue de loin en loin par les baleiniers de la même nation qui fréquentaient ses parages pendant le XVIIe siècle. Elle s'étend du nord-est au sud-ouest, n'a guère que dix lieues de long et jamais plus de trois lieues de large : elle est comprise entre 70° 49′ et 71° 8′ de latitude. Scoresby, le grand navigateur des mers polaires, la visita pour la première fois en 1817. Le trait caractéristique de Jan Mayen, c'est le volcan appelé *Beerenberg*, qui s'élève à 2,290 mètres au-dessus de la mer. Sa forme est celle d'un cône tronqué, et ses flancs sont couverts de coulées de laves alternant avec des glaciers qui descendent jusqu'à la mer. La plage est couverte de bois flottés qui viennent y échouer, apportés par le courant du *gulf-stream*. Scoresby fit l'ascension d'un petit volcan auquel il donna le nom du navire qu'il commandait, l'*Esk* de Withby. En 1633, sept matelots hollandais voulurent hiverner dans cette île; mais tous succombèrent au scorbut : le dernier mourut le 30 avril 1634. C'est la destinée invariable de tous ces courageux Hollandais qui essayèrent de passer l'hiver dans ces latitudes. Toutefois l'hivernage serait possible dans de bonnes conditions hygiéniques, avec l'usage de conserves et l'abstention complète de viandes salées. Le journal météorologique de ces braves marins ne s'arrête que le 30 avril, lorsque le dernier, d'une main déjà glacée par la mort, laissait échapper la plume : il nous apprend qu'outre un froid très intense, ils eurent à souffrir des vents violens et de tempêtes hibernales. La première neige datait du 28 août, et il en tombait encore au commencement d'avril. La mer est obstruée par les glaces dès le mois d'octobre. Les ours blancs arrivent en novembre, et ces visites se répètent jusqu'au mois de mars. Pendant ce mois, les baleines sont très communes autour de l'île. Le dernier jour d'avril, le temps fut magnifique. Au-dessous de cette note est le mot... *mourir*.

La visite de lord Dufferin en 1856 n'a rien ajouté à nos connaissances sur l'île Jan Mayen. Lord Dufferin se trouvait en Islande en même temps que le prince Napoléon. La *Reine-Hortense* donna la remorque au yacht du lord et s'avança jusque dans le voisinage de l'île Jan Mayen; mais, sa provision de charbon étant épuisée, elle fut forcée de revenir. Lord Dufferin s'approcha de l'île à travers les glaces et les brumes, entrevit un sommet pendant quelques minutes, parvint à prendre terre, mais fut obligé de se rembarquer au bout d'une heure, parce que les glaces flottantes menaçaient de lui fermer le passage pour retourner à son bord.

Les volcans de Jan Mayen ont donné des preuves de leur activité. Un bourgmestre de la ville de Hambourg, Anderson, raconte, dans un ouvrage publié en 1746, qu'un baleinier du Groënland, appelé

Jacob Jacobsen, fut arrêté par des vents contraires en vue de l'île, le 17 mai 1732, et vit des flammes s'échapper des flancs de la montagne avec accompagnement d'éclairs et de tonnerres. Ces explosions durèrent vingt-quatre heures; rien ne sortit par le cratère principal. La fumée, résultat des explosions, se maintint jusqu'au 21 du mois. La brise s'étant levée, le navire mit à la voile; mais, au grand effroi de l'équipage, le pont se couvrit d'une couche de cendres apportées par le vent; les voiles se teignirent en noir, et comme de nouvelles cendres se succédaient sans cesse, l'équipage travailla pendant cinq heures à nettoyer le pont. Un autre baleinier, Alicke Payens, ayant entendu parler de cet événement, s'approcha de l'île, y débarqua, et la trouva couverte d'une couche de cendres où il enfonçait jusqu'aux genoux; mais l'éruption avait entièrement cessé. En avril 1818, le capitaine Gilyott, commandant le *Richard* de Hull, vit des nuages de fumée, éclairés par une lueur, s'élever de l'île. Enfin Scoresby, le plus grand observateur qui ait parcouru les mers polaires, passant près de Jan Mayen le 20 avril de la même année, remarqua des nuages de fumée qui s'élevaient de trois en trois minutes dans le voisinage du petit volcan auquel il avait donné le nom de son navire. « Je crus d'abord, dit-il, que c'étaient des feux allumés par des naufragés, mais je m'assurai que c'était une petite éruption volcanique dont la fumée montait à environ 1,300 mètres au-dessus de l'île. » Scoresby avait en outre reconnu la nature volcanique des roches qui composent cette île et noté quelques plantes boréales qui y végètent. Tel était l'ensemble de nos connaissances sur cette île, qui excitait vivement la curiosité de nos voyageurs, précisément à cause des difficultés que les glaces ont si souvent opposées aux navigateurs qui ont voulu l'explorer.

Parti de Hammerfest pendant un orage, phénomène des plus rares dans le nord, le *Joachim-Hinrich* se dirigea vers le nord-ouest; des calmes, des brumes, rendirent sa navigation d'autant plus difficile qu'on ne peut pas faire le point quand le soleil ne se montre pas et que l'approche des glaces est toujours périlleuse. Or on devait s'attendre à trouver l'île entourée de sa ceinture habituelle. On naviguait donc avec prudence, prenant fréquemment la température de la mer, qui baisse à l'approche des côtes et des banquises, et en effet l'eau devenait de plus en plus froide. On nota également l'apparition des macareux, qui ne s'éloignent pas beaucoup de la terre. L'impatience des voyageurs était au comble, lorsque le 19 août, à quatre heures, pendant que tout le monde était à table, le capitaine, resté sur le pont, s'écrie : « Jan Mayen! montez vite! » On se précipite, et on aperçoit à travers une éclaircie du brouillard une coupole de neige; un instant après, on distingue une arête neigeuse interrompue par quelques pointes de rochers, puis tout s'évanouit

dans la brume. Enfin le rideau se lève, et un immense massif apparaît aux yeux des heureux voyageurs; il leur semblait revoir le groupe majestueux de la Jungfrau, tel qu'on l'embrasse du haut de la Wengern-Alp, quand ses blanches cimes s'élèvent, resplendissantes de clarté, au-dessus des brouillards de la vallée. Rien ne saurait peindre la joie des voyageurs ni la satisfaction du capitaine, qui avait su trouver, malgré la brume, le calme et les vents contraires, cet îlot perdu au milieu de la mer glaciale.

« Le 20 août (dit M. Vogt, dont nous ne craignons pas de reproduire le récit avec tous ses détails), à deux heures et demie du matin, le capitaine nous réveilla. Il faisait un froid très vif, car le thermomètre marquait seulement 3 degrés au-dessus de zéro; mais la vue était magnifique. La pleine lune se couchait dans le sud-ouest, et au nord-est l'aurore annonçait le lever du soleil. Entre les deux astres, l'immense montagne, parfaitement claire, s'élevait dans un ciel sans nuages. Le brouillard avait disparu, sauf quelques petits flocons qui se dissipaient à vue d'œil. L'aspect du Beerenberg est celui de l'Etna, mais plus grandiose, parce que sa base est moins large et ses pentes latérales plus rapides. Ce que nous prenions hier pour des pointes isolées, ce sont les bords du cratère chargés de masses de neige énormes et découpés en dentelures, entre lesquels sont de profonds ravins. Il est probable que le cratère lui-même est rempli de neige. Les glaciers descendent jusqu'à la mer, où ils forment des escarpemens de 300 mètres de haut. Plusieurs d'entre eux sont recouverts de sable, de cailloux, de blocs et de cendre; d'autres sont plus propres à la surface, mais aucun d'eux n'est parfaitement blanc, quoique la neige les recouvre jusqu'à leur base. Les glaciers remplissent les ravins, dont les crêtes surplombent; on voit distinctement qu'elles sont formées de couches de lave superposées. Ces laves se terminent à la mer par des escarpemens stratifiés horizontalement, contre lesquels la mer se brise en formant de véritables jets d'eau. La partie moyenne de la montagne est occupée par un immense glacier, interrompu seulement çà et là par des arêtes rocheuses. Nous étions tous le crayon ou le pinceau à la main, lorsque le soleil se leva et illumina tout le côté oriental de la montagne. Au bout de quelques heures, nous essayâmes d'aborder. On arma le grand canot, dans lequel nous pûmes tous prendre place. Nous ramons pendant une heure, et au bout de ce temps la terre ne nous paraît pas plus rapprochée qu'au moment où nous quittions le navire. Enfin, au bout de deux heures, nous touchons la côte. Devant nous se dressent des murailles composées de couches compactes de lave grise semblables aux marches d'un gigantesque escalier; entre elles des magma de roches brisées décomposées, tantôt rouges comme du cinabre, tantôt noires ou de couleur terreuse. D'innom-

brables oiseaux sont alignés sur ces gradins naturels. Des pointes de rochers se dégagent de la masse de lave et se dressent comme des doigts gigantesques. Le capitaine déclare qu'il est impossible d'aborder au pied de ces falaises; nous longeons pendant trois heures la côte sans trouver un point où nous puissions mettre pied à terre. Nous passons devant les deux grands glaciers; ils se réunissent en arrivant à la mer, qui les démolit sans relâche. Nous voyons des glaces détachées du glacier flotter à la surface de l'eau, et porter des pierres et du sable incrustés dans leur épaisseur. Nous les accrochâmes avec les gaffes pour choisir les échantillons de roches. Un morceau de glace fut même déposé dans le canot afin de le fondre à bord et de recueillir le résidu de la fusion.

« La journée s'avançait, et le brouillard commençait à se montrer. Le nombre des oiseaux était vraiment incroyable, et leur insolence sans égale. Ils semblaient vouloir abattre à coups d'ailes nos bonnets et nos chapeaux. Le capitaine indigné jette son fusil, et, armé d'une gaffe, se met à frapper de droite et de gauche, comme Roland furieux sur les moutons. Quelques procellaires furent assommées et recueillies par les matelots. Nous regagnâmes le bord pénétrés de froid, mais décidés à recommencer. »

Sans aller jusqu'à l'île Jan Mayen ou sans aborder le Spitzberg, le lecteur peut se faire une idée de ces glaciers et des glaces flottantes. Au fond du Valais, un immense glacier, celui d'Aletsch, descend des cirques de la Jungfrau. Un petit lac, appelé Moeril, se trouve sur le bord du glacier, qui surplombe ses eaux tranquilles. Des blocs de glace se détachent de la masse principale, tombent dans l'eau, flottent à sa surface ou viennent échouer sur ses bords. C'est la miniature du spectacle dont les voyageurs du *Joachim-Hinrich* ont joui sur les côtes de Jan Mayen et que j'ai admiré dans les baies de Bell-Sound et de Magdalena-Bay au Spitzberg; mais laissons encore la parole à M. Vogt.

« Le lendemain, le navire avait dérivé vers le sud; nous prîmes le petit canot, M. Berna et moi, parce que l'abordage devait être plus facile qu'avec une lourde chaloupe. A peine avions-nous quitté le bord que le Beerenberg se découvrit; un grand glacier semblable à celui d'Aletsch en Valais, semblait couler du haut de la montagne; il était accompagné de deux moraines latérales, et sa moraine terminale le séparait de la mer. Nous approchons de la côte, cherchant un point où nous puissions l'aborder; mais partout le flot brise contre la moraine, et le ressac est des plus violens. Je crois apercevoir un ruisseau qui tombe dans la mer, nous espérons pouvoir accoster sur ses rives : vain espoir! ce ruisseau, qui ne coule que quelques heures pendant la journée, est barré par une digue de cailloux que les vagues ont élevée devant lui et dans laquelle il se perd. Cependant une

petite baie demi-circulaire se montre dans la coulée de lave dont les deux bords s'avancent dans la mer et amortissent un peu la violence du flot. La baie est remplie d'un sable noir formant un talus assez escarpé. Nous risquons l'abordage; on enlève le gouvernail, on tourne l'avant du canot vers la terre, et, faisant force de rames, on lance l'embarcation vers la terre. A peine a-t-elle touché, que nous sautons sur le sable pour nous atteler à l'amarre. Nous luttons contre la mer qui pousse et retire alternativement le canot; enfin nous l'emportons, l'embarcation est sur le sable, et nous donnons à cette petite anse le nom de *baie gymnastique*, afin de transmettre aux navigateurs futurs le souvenir de nos exploits. Sur le sable, nous trouvons des algues rejetées par la mer et du bois flotté, des troncs de hêtre de la grosseur de la cuisse, des branches et de l'écorce de bouleau, un tronc de sapin, en un mot des bois provenant des côtes d'Écosse ou de Norvége. Nous nous dirigeons vers la montagne, nous apercevons une piste de renard, et le timonier, qui s'était écarté, se trouve en face d'un individu tout blanc qui le regarde avec étonnement, puis s'éloigne au petit trot. Nous avançons sur la coulée de lave; on ne saurait rien imaginer de plus triste, de plus désolé: des scories bizarrement contournées, tantôt noires et dégradées comme de vieilles ruines, tantôt rouges comme les tuiles brisées d'un fourneau démoli; puis des cheminées surmontant des cavités, témoins des explosions qui se sont produites dans la coulée, des morceaux de laves qui se sont solidifiées en conservant les formes de leur état liquide, des blocs enchâssés dans des masses spumeuses, le tout entremêlé de sables noirs, gris, jaunes, verts et rouges, ravinés par les neiges fondantes ou tourmentés par les vents; puis des argiles jaunâtres, du kaolin ou terre à porcelaine blanche, résultant de la décomposition des laves brune ou rouge dont elle est entremêlée. Rien de vivant que çà et là une petite plante rabougrie ou une graminée microscopique qui enfonce ses longues racines dans le sable, ou bien une mousse ou un lichen appliqué sur les scories. Point d'animaux; seulement quelques os d'oiseaux, reste des repas d'une mouette, ou le crâne d'un phoque dépecé par un renard.

« Nous dépassons la crête du courant de lave, et nous trouvons abrités sous la pierre une espèce d'oseille (1), quelques saxifrages et la renoncule glaciale, plus loin, sur une pente tournée vers le sud, le cochléaria, une saxifrage violette (2), et même un saule nain (3) rampant sur le sol. Combien ces pauvres petites plantes ont l'air souffreteux! Elles se collent aux rochers, se cachent entre

(1) *Oxyria reniformis.*
(2) *Saxifraga oppositifolia.*
(3) *Salix arctica.*

les pierres pour s'abriter contre le froid et jouir pendant quelques mois de la lumière du soleil; tout le reste de l'année, elles sont ensevelies sous le linceul de neige et de glace qui ne disparaît que sur quelques points privilégiés. En nous séparant, M. Berna et moi, nous découvrons deux cratères, l'un très petit, circulaire, situé presque au niveau de la mer, l'autre ayant au moins 150 mètres de profondeur sur 300 mètres de diamètre. Ses bords se composent de débris et de cendres, percés çà et là par des couches de lave. Évidemment ce cratère n'a pas émis de coulées, mais seulement lancé des pierres et de la cendre, puis il s'est effondré, et ce que nous voyons, c'est le résultat de cet effondrement. De ce point, la vue embrassait toute l'île : au nord-est, la blanche coupole du Beerenberg, qui commençait à se voiler de nuages; au nord-ouest, l'île dans toute sa longueur et au-delà la pleine mer brillante à l'horizon sous la bande de brume sombre qui descendait sur elle, puis la côte se prolongeant au loin avec ses écueils, ses pointes, ses étranglemens, représentant ce qu'elle est en réalité, une longue coulée de lave; nulle part, quelque loin que la vue pût s'étendre, une seule de ces glaces flottantes qui ont arrêté lord Dufferin, le prince Napoléon et tant d'autres voyageurs. Sur la côte sud-ouest, un long cordon littoral sépare la mer d'une lagune d'eau douce qui s'étend entre les dunes et les rochers de l'île. A l'extrémité de cette lagune, une presqu'île; à nos pieds la *baie gymnastique*, le petit cratère circulaire, les falaises le long de la mer, le grand glacier du sud, et au loin les promontoires orientaux de l'île, admirablement éclairés et contrastant avec les teintes sombres répandues sur toute la partie méridionale. Je pris quelques relèvemens à la boussole, Berna esquissa la vue générale, et cela fait nous redescendîmes en hâte, car le vent était glacial. Nous arrivâmes, en suivant nos propres traces, à la baie gymnastique, où un bon dîner répara nos forces épuisées. Quelques heures après, nous étions de retour à bord. »

Jan Mayen n'est pas le seul point sur le globe où le feu et la glace se soient pour ainsi dire combattus sur le même terrain. L'Islande est couverte de volcans éteints chargés de glaciers qui descendent jusqu'au bord de la mer. Quand ces volcans entrent en éruption après une longue période de tranquillité, les laves incandescentes, coulant sur la glace, la fondent rapidement, et donnent lieu à des inondations terribles, dont les Islandais ont conservé le souvenir; mais, quand les éruptions ont cessé et que les laves se sont enfin refroidies, la glace reprend possession de son empire, de même qu'un homme fort et calme reprend avec le temps tous les avantages qu'un ennemi bouillant et impétueux lui a ravis dans un premier moment de surprise. Quelquefois même la lave est impuissante pour fondre la glace, et l'on cite non-seulement en Islande,

mais encore sur l'Etna, des couches de glace conservées sous des courans de lave refroidis; mais le plus souvent le feu est d'abord vainqueur, la glace disparaît, et la montagne, blanche de la veille, est sillonnée de laves incandescentes qui deviennent noires par le refroidissement. Pendant longtemps encore, grâce à la température élevée qu'elles conservent, les masses de neige qui pendant l'hiver ensevelissent tout le pays d'alentour, fondent à leur surface, dont la couleur sombre contraste avec le blanc linceul qui recouvre l'Islande tout entière. Peu à peu néanmoins le refroidissement devient complet, les neiges se transforment en glaciers : ceux-ci, semblables à des fleuves gelés, descendent lentement dans la plaine, et y déposent les blocs, les cailloux et le sable qui sont tombés sur eux des escarpemens de la montagne.

Dans les quelques jours qu'ils passèrent devant l'île Jan Mayen, M. Berna et ses compagnons ne négligèrent aucune occasion d'étudier les particularités et les sites de cette terre lointaine. Dans une de ces excursions, ils débarquèrent vers le milieu de l'île : le rivage était couvert d'une telle quantité de bois flotté qu'on aurait pu en charger un navire. C'étaient en général des billes telles qu'on les coupe dans les montagnes pour les jeter dans les torrens, qui les entraînent ensuite dans la mer. Ces bois doivent provenir de la Norvége, soit que le *gulf-stream* les pousse directement au nord-ouest, soit qu'ils longent d'abord les côtes occidentales du Spitzberg pour revenir, entraînés par le courant polaire, échouer à l'île Jan-Mayen. On voyait aussi des indices muets de plus d'un naufrage, des avirons, des bordages, des mâts, et une barrique de vin portant la marque d'une maison de Bordeaux. Elle servit de table aux voyageurs pendant qu'un bon feu flambait à côté. Évidemment la banquise a occupé pendant de longues années cette portion du rivage, le sable s'est accumulé contre la glace, et celle-ci, en fondant, a formé la lagune. Aussi ce lac n'est-il indiqué sur aucune des cartes de Jan Mayen. Après de longues recherches, les explorateurs allemands découvrirent un gué dans cette lagune; ils le traversent, franchissent une légère éminence, et se trouvent sur la côte septentrionale de l'île, dans la baie que Scoresby a appelée *Marie Muss*, tandis que celle où ils avaient abordé porte le nom de *Baie du bois flotté*. C'est ici que les renards qui habitent l'île viennent pendant l'hiver dévorer les débris de phoques, de morses ou de baleines que la mer leur apporte : pendant l'été, les oiseaux leur offrent une abondante nourriture. On ne revint que le soir; mais les matelots qui étaient restés au bord de la mer avaient eu aussi leurs aventures : une lame avait remis le grand canot à flot, et il s'éloignait du rivage. Heureusement leurs cris et leurs signaux furent remarqués à bord, et on envoya la chaloupe pour ramener l'embarcation. Trois renards bleus s'étaient approchés des matelots,

qui furent obligés de les écarter des provisions en leur jetant des morceaux de bois : aucun des hommes n'avait de fusil. Les renards s'éloignaient lentement, à regret, et, ayant trouvé le paletot que le capitaine avait jeté à terre pour grimper après une mouette, ils s'amusèrent à le déchirer, et l'imprégnèrent d'une odeur qui rappela pendant bien longtemps à son propriétaire le souvenir des renards bleus de Jan Mayen.

Les voyageurs du *Joachim-Hinrich* avaient l'intention d'aborder la pointe sud de l'île; mais le lendemain les brouillards revinrent, le vent tourna au nord-est, ce qui ne leur permit pas de contourner la côte, et, à leur grand regret, ils durent faire leurs adieux à l'île Jan Mayen et mettre le cap sur l'Islande. Cette dernière île se rattache au Groënland, et par conséquent à l'Amérique plutôt qu'à l'Europe : elle a déjà été décrite par un grand nombre de naturalistes allemands, anglais et français. Il suffira de recommander aux géologues les idées émises par M. Vogt sur les formations volcaniques de l'Islande, qu'il rapproche de celles de Jan Mayen. Nous signalerons aussi aux gens du monde le récit de la visite aux Geysers, la description de la vallée de Thingvalla, de Reikiavik, etc.

L'expédition de MM. Berna, Vogt et Gressly à l'extrémité septentrionale de l'Europe a compté, on a pu le voir, bien des journées utilement remplies pour la science. Parmi les résultats qui ont couronné ces louables efforts, il en est quelques-uns que sans doute l'on voudra connaître. Je citerai en première ligne la distinction du granite éruptif et du granite stratifié. M. Vogt considère le granite stratifié comme une roche métamorphique, c'est-à-dire comme une transformation par des actions chimiques séculaires de couches sédimentaires, — grès, calcaires, argiles en assises cristallines qui conservent encore les formes caractéristiques des montagnes secondaires. Ces vues entièrement nouvelles lui ont été inspirées par l'étude des côtes de la Norvége depuis Stavanger jusqu'au Cap-Nord : elles ne seront pas admises d'emblée par les géologues, mais elles éveilleront fortement leur attention, car elles sont d'accord avec les résultats auxquels l'analyse a conduit des géologues chimistes tels que MM. Scheerer, Ebelmen, Henri Deville, Daubrée, Delesse, etc. A ce métamorphisme, M. Vogt rattache le soulèvement de la péninsule scandinave, soulèvement lent, mais continu, dont les traces existent sur les côtes de la Mer du Nord comme sur celles de la Baltique. L'exhaussement de la côte suédoise est mesuré avec le plus grand soin par une commission de l'Académie des sciences de Stockholm. Les observations de MM. Vogt et Gressly, si familiers tous deux avec les phénomènes des glaciers de la Suisse et les

traces évidentes de leur ancienne extension dans les plaines environnantes, confirment ce que j'avais déjà soutenu il y a quinze ans (1). « La presqu'île scandinave, disais-je alors, a été jadis couverte de glaciers, comme l'est actuellement le Spitzberg. Ces glaciers descendaient jusqu'à la mer, et les blocs erratiques des plaines de l'Allemagne, tous d'origine suédoise, ont été transportés par des glaces flottantes, car à cette époque ces plaines étaient une vaste mer qui venait battre le pied des montagnes du Harz et du Thuringer-Wald. » M. Vogt rattache très ingénieusement la disparition des glaciers à l'apparition du *gulf-stream*. Tant qu'un continent occidental, dont l'Atlantide de Platon nous a gardé le souvenir, unissait l'Irlande à l'Espagne et aux Açores, les eaux chaudes sorties du golfe du Mexique, arrêtées par ce barrage, ne pouvaient atteindre les côtes de Norvége : de là un climat plus rigoureux, et par suite l'extension des glaciers. La géologie, la zoologie et la botanique sont d'accord pour prouver l'ancienne existence et la disparition relativement récente de ce continent.

L'exploration de l'île Jan Mayen, si rarement visitée, la description de ses volcans, l'étude minéralogique de ses laves, l'énumération de ses plantes, ajoutent un chapitre tout entier à la description du globe. Dans un coup d'œil d'ensemble enfin, l'historien de l'expédition, M. Vogt, embrasse à la fois les formations volcaniques de l'Islande et celles de l'île Jan Mayen. Cette généralisation le conduit à des conséquences presque toutes nouvelles, et par suite en opposition avec les idées généralement reçues sur les formations volcaniques.

Après la géologie, c'est la zoologie qui recueillera le plus de fruit de cette excursion d'été dans les régions polaires. Une foule d'animaux marins de la classe des mollusques et des zoophytes ont été recueillis et conservés, ou disséqués et dessinés par les naturalistes ou par M. Hasselhorst. Les animaux vertébrés, — les harengs et les morues parmi les poissons, les baleines et les dauphins parmi les cétacés, — ont spécialement fixé, on a pu le voir, l'attention des voyageurs. Tous les cétacés dits souffleurs émettent par leurs narines un jet d'eau. La nature de ce jet d'eau et le mécanisme par lequel il est produit ne sont point complétement connus. Les observations faites par M. Vogt sur ceux de ces animaux qu'il a pu approcher en mer faciliteront certainement la solution du problème. Enfin ce qu'on ne saurait trop louer, c'est le talent avec lequel les montagnes, la végétation, les habitans, les animaux, la physionomie du pays en un mot, sont décrits et rendus. Humboldt le premier sut allier le

(1) *Bulletin de la Société géologique de France*, 2e série, t. IV, p. 1113; 1848.

charme pittoresque à la précision scientifique, et nous donner des *Tableaux de la nature* d'autant plus beaux qu'ils sont plus vrais. M. Vogt en Allemagne, et M. de Quatrefages en France, l'ont suivi dans cette voie qu'on aurait tort d'abandonner. C'est au prix de semblables efforts que les gens du monde peuvent aborder le sanctuaire de la science : la rendre accessible est presque un devoir pour ceux qui la connaissent et qui l'aiment; ses progrès seront en raison du nombre et du zèle des travailleurs voués à son service. Puisse l'exemple de M. Berna devenir contagieux parmi nous! J'aurais alors atteint le but de cette étude, où j'ai voulu montrer quels souvenirs de pareilles expéditions, entreprises sur une échelle modeste, laissent après elles : on voit combien elles peuvent servir la science, qui, dans ses libres allures, est souvent gênée par les prescriptions officielles des missions gouvernementales. Le voyageur partant pour des contrées lointaines ne sait ni ce qu'il verra ni ce qu'il fera, et devant la nature toutes les prévisions conçues dans le cabinet s'évanouissent comme de vains projets impossibles à réaliser. De là les avantages inappréciables de la liberté, car elle permet de tenir compte de l'imprévu et de se livrer aux recherches qui seront à la fois les plus fécondes et les plus séduisantes pour les savans associés dans une œuvre commune. La liberté malheureusement est incompatible avec ces voyages officiels auxquels le temps est strictement mesuré. L'ère de ce genre de voyages, comme celle des circumnavigations hâtives, doit être regardée comme définitivement close. Le monde est connu: il n'y a plus de grandes terres et bien peu d'îles nouvelles à découvrir. Les phénomènes les plus frappans, les animaux et les végétaux les plus communs ou les plus remarquables ont été recueillis et décrits. Les expéditions de Cook, de La Pérouse, de Duperrey, de d'Urville, de Belcher et de James Ross resteront comme des modèles accomplis des voyages de découvertes. Maintenant un examen plus minutieux, une exploration plus attentive peuvent seuls augmenter la somme de nos connaissances et la richesse de nos collections. Des voyages limités, des séjours prolongés fourniront désormais à la géographie, à la météorologie, à la physique du globe et à l'histoire naturelle les matériaux qu'elles réclament. Ce nouveau genre d'exploration a été inauguré par les hivernages de Ross et de Parry dans l'Amérique septentrionale, et par celui de la commission scientifique française de 1838 à Bossekop, dans le Kaa-Fiord, en Laponie.

CHARLES MARTINS.

SOUVENIRS

D'UN DIPLOMATE ANGLAIS

I.

BERLIN ET VARSOVIE

AVANT LE PREMIER PARTAGE DE LA POLOGNE.

Le petit-fils de James Harris, premier comte de Malmesbury, a publié à Londres, en 1845, le journal et les correspondances de son grand-père. C'est un recueil curieux et instructif, propre à jeter du jour sur l'histoire diplomatique de l'Europe depuis 1770 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Un écrivain distingué (1) a dit de cette époque : « Le XVIIIe siècle fut le siècle de la publicité,... tout se faisait au grand jour... Depuis la régence jusqu'à la révolution, le secret fut pour ainsi dire supprimé en France; seulement on lui abandonna la diplomatie, son asile naturel. Aussi, pour mieux se mettre en possession de l'unique abri qui lui restât, il y prit un développement jusqu'alors inconnu et devint l'âme des intrigues de cabinet et de cour... Il en résulte que, s'il n'y a presque plus rien à apprendre de la vie intérieure du XVIIIe siècle, presque tout est encore à éclaircir dans ses relations internationales. Tous les jours des documens nouveaux portent la lumière sur cette partie importante de notre histoire. »

(1) M. Alexis de Saint-Priest. Voyez l'avant-propos de ses *Études diplomatiques et littéraires;* voyez aussi ses travaux sur le *Partage de la Pologne, — Revue* du 1er et du 15 octobre 1849.

Les documens d'où nous voulons tirer le sujet de quelques études, dont celle-ci est la première, ne sont pas les moins curieux du recueil. Nous abrégerons le plus possible nos propres réflexions pour donner une large place aux extraits et aux citations. On trouvera, nous l'espérons, l'étendue de ces citations doublement justifiée par l'intérêt et par la nouveauté, puisque l'ouvrage qui nous occupe n'a pas été traduit en français (1).

I.

La longue carrière diplomatique de lord Malmesbury le conduisit successivement, dans un espace de trente années, à Madrid, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à La Haye et en France. Né le jour même où sa famille apprenait la nouvelle de la bataille de Culloden, entré dans le monde au moment où la paix de Paris venait de terminer la guerre de sept ans, lord Malmesbury fut mêlé, jusqu'à la fin de sa vie, aux plus grandes affaires de l'Europe et lié avec les hommes les plus éminens de son pays. Sa laborieuse carrière est retracée dans une notice placée par son petit-fils en tête de la publication de 1845, et à laquelle nous emprunterons d'abord quelques détails pour donner une idée aussi complète que possible de l'homme que nous suivrons plus tard sur les principaux théâtres de son activité.

La famille de lord Malmesbury était originaire du Wiltshire et habitait l'hiver l'ancienne ville de Salisbury. Son père, M. Harris, fut le premier qui la tira de l'obscurité. C'était un savant distingué. Il publia des ouvrages philosophiques et un traité sur la grammaire qu'il appela *Hermès*. Lowth, évêque de Londres, parle de ce dernier ouvrage comme du « plus parfait modèle d'analyse qui ait vu le jour depuis Aristote. » Il fut traduit en français par Thurot, d'après l'ordre du directoire, en 1796. La réputation de M. Harris, comme un des premiers érudits de son temps, le fit envoyer au parlement par le bourg de Christ-Church. Il fut un des lords de la trésorerie en 1763 et devint en 1774 secrétaire et contrôleur de la maison de la reine. Il siégea au parlement jusqu'à sa mort, en 1780. — Quand il prit séance pour la première fois, John Townshend demanda qui il était; sur ce qu'on lui répondit qu'il avait écrit sur la grammaire et l'harmonie : « Dans ce cas, il n'a que faire ici, s'écria Townshend, il n'y trouvera ni l'une ni l'autre ! »

Son fils, né le 21 avril 1746, fut envoyé de bonne heure aux

(1) Rappelons cependant que la *Revue* s'est occupée le 1er janvier et le 1er mai 1846 de cette correspondance diplomatique, mais en s'attachant à quelques épisodes qui ne tiennent point de près à notre sujet principal.

écoles publiques et termina son éducation à l'université d'Oxford. Il fait quelque part une assez triste peinture du genre de vie qu'on y menait :

« Je considère ces deux années comme les plus mal employées de ma vie. La discipline de l'université était alors si relâchée, qu'un *gentleman commoner* n'était soumis à aucune contrainte, et que nul ne s'inquiétait de sa présence soit aux cours, soit à la chapelle, soit au collége. Mon tuteur (1), excellent et digne homme, mais fidèle à la pratique du jour, ne prenait aucun souci de ses élèves. Je ne l'ai jamais vu que pendant une quinzaine, à un moment où j'avais mis dans ma tête d'apprendre la trigonométrie. Ceux avec qui je vivais étaient de très agréables compagnons, mais de grands paresseux. Notre vie était une imitation de celle du grand monde à Londres. Heureusement ce n'était pas alors la mode de boire avec excès; toutefois nous ne buvions que du vin de Bordeaux, et nous avions un roulement régulier de soirées de cartes, au grand détriment de nos finances. Je me suis souvent étonné qu'un si grand nombre d'entre nous ait si bien, si honorablement réussi dans le monde. Je citerai Charles Fox, lord Romney, North, évêque de Winchester, sir J. Stepney, lord Robert Spencer, William Eden (depuis lord Auckland), et mon excellent et estimable ami, le dernier lord Northington... »

Toutefois, guidé par les leçons de son père, mis de bonne heure en relations avec les hommes les plus distingués de son temps, doué d'assez de raison pour ne pas se croire un homme au sortir de l'école et d'assez d'énergie pour continuer à s'instruire à un âge où trop de jeunes gens ne songent qu'à leurs plaisirs, le jeune Harris sut se préparer dignement à la carrière qu'il parcourut depuis avec éclat. Il est impossible de ne pas reconnaître un cœur bien placé et une âme élevée dans les lignes suivantes, extraites d'une lettre qu'il écrivait en 1800 : « Je dois aux leçons et aux exemples de mon père tout ce que je puis avoir de bon. C'est à sa réputation, à sa bonne renommée, que j'attribue les succès plus qu'ordinaires de ma vie. C'est grâce à lui que je suis entré dans le monde avec des avantages tout particuliers; c'est comme son fils que j'ai eu tout d'abord des amis et des protecteurs. Je n'avais rien en moi-même (et à trente-cinq ans de distance je parle ainsi non par affectation de modestie, mais sous la vive impression de mes souvenirs), je n'avais rien qui pût appeler sur moi l'attention. Il est vrai qu'une fois mis en évidence et chargé d'une responsabilité, je n'épargnai rien pour me rendre digne de ma situation; mais tant que mon père vécut (c'est-à-dire pendant les douze premières années de ma carrière publique),

(1) *Tutor*. On appelle ainsi, dans les universités anglaises, le maître ou surveillant qui est chargé par les familles de diriger et de faire répéter les jeunes gens confiés à ses soins.

je puisai le plus vif stimulant de mes efforts dans la satisfaction que je savais lui donner par mes succès, et depuis les distinctions nombreuses et signalées que j'ai obtenues ont perdu pour moi beaucoup de leur prix à ne l'avoir plus pour témoin. »

En quittant l'université, M. Harris alla voyager sur le continent.

« J'ai pris son journal, dit son petit-fils, au moment de sa visite à Berlin, où Frédéric le Grand, quoique déjà avancé en âge, régnait dans la pleine vigueur de son tyrannique et excentrique génie. Dans l'automne de 1768, M. Harris, par la protection de lord Shelburn, fut nommé secrétaire d'ambassade à Madrid sous les ordres de sir James Gray. En 1770, laissé chargé d'affaires en Espagne par son chef, il eut le bonheur d'entamer, sous sa responsabilité, l'affaire des îles Falkland. Il la conduisit avec tant de caractère et de fermeté que l'issue de ce différend, si honorable pour l'Angleterre, établit d'emblée sa réputation diplomatique, et lui fit obtenir l'année suivante, à l'âge de vingt-quatre ans, le poste de ministre à Berlin. Il demeura quatre ans à la cour de Frédéric II; il y assista au partage de la Pologne, qui s'accomplit sans un effort et presque sans une parole de blâme de la part de notre gouvernemant.

« En 1776, M. Harris donna sa démission, et, de retour en Angleterre, épousa la seconde fille de sir George Amyand, dont la sœur aînée était mariée à sir Gilbert Elliot, plus tard lord Minto. En 1777, M. Harris fut envoyé comme ministre à Saint-Pétersbourg, près de Catherine II. Il eut à y lutter contre la haine implacable que Frédéric portait à l'Angleterre et à ses ministres, et contre les fausses protestations d'amitié de l'impératrice pour un pays qu'elle se réjouissait de voir engagé avec la France dans une guerre dont l'ardeur, en occupant les deux gouvernemens, lui laissait le champ libre pour mûrir ses projets contre la Turquie.

Les deux courts ministères de M. Fox à cette époque, en raison de la faveur particulière dont cet homme d'état jouissait près de Catherine et de Frédéric, donnèrent à M. Harris un peu de répit; mais l'éloignement et le mépris que toutes les cours du Nord éprouvaient pour l'Angleterre vers la fin de la guerre d'Amérique et les ennuyeuses disputes de la ligue des neutres (1) rendirent sa mission excessivement pénible et pleine d'anxiété. Son esprit et son remarquable talent de conversation le mirent cependant plus avant dans la faveur personnelle de l'impératrice qu'aucun de ses collègues n'y put parvenir par sympathie politique. Cela, joint à l'amitié du prince Potemkin, lui permit de défendre son terrain et, suivant son expression, de combattre à armes égales. Sa conduite obtint la complète approbation des différentes administrations qui se succédèrent en Angleterre, et il reçut du roi l'ordre du Bain en 1780.

« Le climat de la Russie avait, en 1782, complétement ébranlé sa santé, et M. Fox lui donna en même temps la permission de revenir en Angleterre et le choix d'une mission en Espagne ou à La Haye. La première était une ambassade, l'autre un poste de second ordre; mais La Haye était alors le

(1) La neutralité armée de 1780.

centre des opérations politiques les plus actives, et sir James Harris lui donna sans hésiter la préférence. Lorsqu'il revint en Angleterre, en 1784, M. Fox ne tarda pas à être remplacé par M. Pitt, et la mission de La Haye resta vacante.

« Depuis 1770, et sauf un court intervalle, sir James Harris n'avait jamais cessé d'être membre du parlement pour le bourg de Christ-Church, dont, malgré son absence, le ministère de lord North avait cherché vainement à l'écarter. Ses opinions étaient celles des whigs du temps; il avait la plus grande admiration et une sincère amitié pour M. Fox; il le soutint en toute occasion dans la chambre des communes, et vota pour lui à sa fameuse élection de Westminster. Cependant le cas qu'on faisait des talens diplomatiques de sir James Harris était tel que M. Pitt, à la fin de 1784, lui offrit généreusement de retourner à son poste, ce qu'il accepta après avoir demandé l'avis et reçu l'entière approbation de M. Fox et du duc de Portland, qu'il regardait comme ses chefs et ses guides. Il arriva à La Haye en décembre 1784 avec le rang de ministre et un traitement d'ambassadeur. Pendant cette orageuse mission à La Haye, le gouvernement accueillit son opinion et ses avis sur les affaires extérieures avec une confiance presque sans bornes. Ayant, selon toute apparence, sauvé le stathouder de l'exil et la Hollande de la sujétion française par le plan qu'il forma et dont il assura le succès (1), ayant conclu un traité entre l'Angleterre et la Hollande, un autre entre l'Angleterre et la Prusse, il fut nommé ambassadeur à La Haye, et créé baron de Malmesbury le 19 septembre 1788, recevant du roi de Prusse l'autorisation d'ajouter l'aigle de Prusse à ses armes et de porter ses couleurs, recevant du stathouder sa devise : *Je maintiendrai.*

« Après un court voyage en Suisse, il revint en Angleterre dans l'automne de 1788 et soutint encore ses anciens amis, votant contre Pitt sur le bill de régence; mais en 1793, lorsque Fox se déclara prêt à reconnaître la république française, lord Malmesbury se joignit au duc de Portland, à lord Loughborough, à Burke, à sir Gilbert Elliot, à lord Spencer et à beaucoup d'autres whigs qui quittèrent la bannière de leur illustre chef, dont l'amitié ne sembla nullement avoir souffert de cette séparation.

« Il fut immédiatement envoyé par M. Pitt à Berlin, pour essayer de ramener Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, qui, avec la déloyauté et la faiblesse dont sont empreints la plupart des actes de sa vie, paraissait disposé à rompre son traité récent avec l'Angleterre et à se rapprocher de la France révolutionnaire. Lord Malmesbury réussit à lui faire reconnaître ses obligations et l'amena à signer avec l'Angleterre et la Hollande, en 1793, un nouveau traité qu'il viola avant que sa signature eût eu le temps de sécher.

« En 1794, lord Malmesbury reçut l'ordre de demander au duc de Brunswick sa fille en mariage pour le prince de Galles, et, l'ayant épousée par

(1) Sir James Harris servit à La Haye avec une remarquable habileté la politique anglaise, qui, appuyant les intérêts de la maison d'Orange, réussit à détruire l'influence française dans les Provinces-Unies. Il contribua plus que personne à renverser l'œuvre du traité de 1785 et à conclure en 1788 les traités de la triple alliance entre la Grande-Bretagne, la Prusse et le stathouder, traités qui eurent une influence si décisive et si funeste à la France dans les affaires générales de l'Europe.

procuration, il l'accompagna en Angleterre. Son récit nous montre combien il fondait peu d'espoir sur le bonheur de cette union, et quoique rien dans cette affaire n'eût été laissé à sa discrétion, cependant le prince, avec lequel il avait été jusque-là dans des termes d'intimité et de confiance, ne lui pardonna jamais la part qu'il y avait prise.

« En 1796 et 1797, il alla à Paris et à Lille tenter des négociations de paix avec la république française. Peu après cette dernière mission, il fut atteint de surdité à un point tel qu'il se regarda comme désormais impropre à tout emploi extérieur important.

« En 1800, il fut fait comte et reçut en même temps le titre de vicomte Fitz Harris. M. Pitt avait le projet de se servir de lui ou de M. Grenville pour renouveler des propositions de paix avec la France; mais lord Malmesbury se retira définitivement de la diplomatie, et c'est M. Addington qui fit la paix d'Amiens.

« Lord Malmesbury, par suite de son infirmité, continua à refuser, des ministres et de leurs successeurs, tout emploi, soit dans le cabinet, soit au dehors; mais pendant toute la vie de M. Pitt et celle du duc de Portland il resta dans l'intimité et conserva toute la confiance politique de ces hommes d'état et de leurs principaux collègues. En 1807, il fut nommé lord lieutenant du comté de Hants.

« Depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie, il partagea presque tout son temps entre Londres et Park-Place, nom de sa terre près d'Henley. Sa maison était ouverte à la nouvelle génération d'hommes d'état et de littérateurs, et il les recevait avec autant de plaisir qu'il en avait trouvé dans le commerce des plus distingués de ses contemporains. Il fut des premiers à apprécier les talens de M. Canning, de lord Grenville, de lord Palmerston et de George Ellis. M. Canning nomma, en 1807, sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères le fils de lord Malmesbury, lord Fitz Harris, que M. Pitt avait déjà placé à la trésorerie.

« Après l'occupation de la Hollande par Napoléon, le stathouder exilé et l'héroïque princesse d'Orange furent les hôtes constans de lord Malmesbury tant que dura leur éloignement d'un pays qu'il avait naguère sauvé de la domination française (1). Il vécut assez pour les y voir rentrer.

« En 1814, il fut consulté par le ministère de lord Liverpool sur la nouvelle division territoriale de l'Europe, et les arrangemens relatifs à la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et la Prusse furent principalement suggérés et réglés par lui. »

Telle fut la longue carrière de lord Malmesbury. La simple énumération des fonctions qu'il remplit, des événemens dont il fut le témoin, des négociations auxquelles il prit part, suffit pour donner une idée de l'intérêt que présenteraient le journal et les correspondances d'un homme même ordinaire placé dans de pareilles condi-

(1) Nous verrons en son lieu que ce que l'auteur de la notice appelle sauver les Provinces-Unies de la domination française n'était autre chose que les soumettre à la domination anglaise.

tions; mais lord Malmesbury n'était pas un homme ordinaire. Partout, dans ses lettres, se reconnaît l'empreinte d'un esprit vif, hardi, entreprenant. Il a le sentiment profond, mais il n'a pas la crainte de la responsabilité. On n'est homme d'état qu'à cette double condition; quand elle fait défaut, l'impuissance est certaine. La dignité personnelle, le respect de soi-même, la légitime fierté qui convient au représentant d'une nation puissante et libre, toutes ces qualités indispensables à un diplomate, lord Malmesbury paraît les avoir possédées. Il était ambitieux (et il l'avoue), mais de cette ambition qui vise haut, ne se contente pas des apparences, et tient plus au succès qu'à la récompense.

De Berlin, en 1773, il rend compte à un ami, M. Batt, d'une insinuation qui lui a été adressée de Londres afin de l'engager à changer son poste contre celui de Copenhague, par le double motif que Berlin est désagréable à habiter, et que le roi lui saurait gré des services qu'il pourrait lui rendre près de sa sœur, la reine de Danemark, et il écrit :

« J'ai répondu que Copenhague pouvait offrir en ce moment quelques chances particulières de faveur, mais que ce n'était pas là un poste enviable pour un esprit actif et jaloux de trouver l'occasion de se distinguer... Je crois, mon cher ami, que je suis maintenant bien en selle, et je vous avoue que, plus par le désir de ne pas rester un zéro en ce monde que par tout autre motif, je suis bien résolu à me pousser en avant de mon mieux tant que je verrai un échelon plus élevé à atteindre. Je sens tous les inconvéniens d'une vie passée au dehors, parmi lesquels le plus pénible est certainement l'éloignement perpétuel de mon pays et de mes amis. Je réfléchis cependant que tout genre de vie a son mauvais côté, que, même dans le sein de sa famille, celui dont l'esprit est totalement inoccupé a ses momens de mécontentement et de *spleen* et tout ce cortége de mauvaise humeur que développent trop souvent l'indolence et l'inactivité d'une vie de loisir. J'ai peut-être aussi une sorte de philosophie innée qui me vient en aide, et qui, jointe à la conviction (aussi forte en moi que celle de l'existence de Dieu) que l'humanité est la même partout, me rend presque indifférent au lieu de ma résidence, du moment que ce ne peut être celui où je trouverais les êtres que j'aime le plus. »

Puis, après une peinture fort triste de Berlin et de l'immoralité profonde de ceux avec qui il est obligé de vivre, il ajoute :

« Ce sombre tableau, dont je ne crois pas que je charge les couleurs, vous fera sans doute me demander comment je m'arrange avec ce monde-là? — Mais très bien en vérité. — Je n'ai de liaisons intimes ni avec les hommes ni avec les femmes. En évitant avec soin de blesser et de blâmer, je me suis assuré le bon accueil des principaux personnages. Je suis, en toute occasion, gracieusement traité par sa majesté prussienne, et j'ai de

bons rapports avec ses ministres. Le peu d'attention que je donne au scandale et à la *médisance* me laisse en dehors de toutes *tracasseries* de femmes. J'ai eu assez d'occasions de montrer combien j'étais au-dessus d'une lâcheté ou d'une bassesse pour écarter l'importune familiarité des hommes. Enfin, sans que la vie du monde m'offre d'agrémens positifs, je n'ai pas à me plaindre, et je passe assez bien mon temps. »

Ce langage porte le cachet de ce que les Anglais appellent *manliness*, force et dignité viriles. Il témoigne en même temps d'une sorte de dédaigneuse insouciance; mais ce sentiment un peu égoïste, qui blesserait s'il s'agissait d'un homme prenant si facilement son parti de vivre en bons rapports, sur le sol natal, avec des gens qu'il mépriserait, sans un blâme pour le mal et sans un effort pour le bien, ce sentiment s'explique et ne choque plus quand on réfléchit à la position de M. Harris. Ce n'était pas par goût qu'il restait à Berlin, et dès lors sa tolérance ne peut passer pour de la complicité. Il servait son pays, et n'avait le choix ni de sa résidence ni de ses sociétés. D'ailleurs il est dans la vie lointaine du diplomate de précieux avantages qu'il partage avec le marin. De même que celui-ci emporte sur les mers les mœurs et les lois de sa patrie, et que ses devoirs et ses droits de citoyen le suivent à l'ombre du pavillon national, comme sur une colonie flottante, de même le diplomate, sur la terre étrangère, voit les murs de la maison qu'il habite se changer en une sorte de frontière derrière laquelle le protége l'autorité de son souverain, et ses foyers privilégiés lui gardent la patrie absente. De tous ceux qu'un navire de guerre a portés sous de lointains climats, de tous ceux que la carrière diplomatique a longtemps séparés du sol natal, il en est bien peu qui n'aient goûté la douceur de ces consolantes fictions, qui n'aient senti avec bonheur s'allonger sans se rompre jamais cette chaîne invisible dont le dernier anneau les rattachait à leur pays.

On a souvent reproché aux Anglais leur disposition à garder partout leurs habitudes et leurs usages, à camper pour ainsi dire au milieu d'une société étrangère, à y vivre sans s'y confondre. Cette disposition peut ne pas être aimable, elle est respectable dans son principe, elle est l'indice d'une nationalité vivace et d'un patriotisme ardent; mais là, comme en toute chose, l'excès est regrettable, et la fierté devient de l'orgueil, lorsqu'elle dicte à lord Malmesbury des paroles comme celles-ci : « J'ai passé près de trente-cinq ans sur le continent, et si cette longue résidence au dehors m'a séparé de mon pays natal, de ma famille, de mes amis, elle n'a pas diminué mon affection pour eux; loin de là, elle n'a pu que me donner de nouvelles et fortes raisons de les chérir davantage. J'affirme, par conviction et par expérience, en déclarant que c'est là une pierre de touche infaillible, que tout Anglais qui, après une longue ab-

sence, rentre dans la Grande-Bretagne avec des sentimens de préférence pour d'autres pays et d'éloignement pour le sien, n'a pas d'âme ni de cœur (*no real mind*), manque de discernement et de toutes facultés de comparaison, qu'il ne mérite pas de jouir de la supériorité morale et politique à laquelle le destinait sa naissance, mais dont son insensibilité le rend indigne. » On trouvera sans doute que le petit-fils de sir James Harris se montre son légitime héritier, lorsqu'après avoir cité ce passage dans sa notice, il ajoute : « Les lettres de lord Malmesbury sont marquées au sceau d'un esprit bienveillant et généreux, libre de tout préjugé, ou n'en ayant qu'un seul, mais glorieux : c'est que rien sur la surface de la terre ne peut approcher de l'Angleterre, et qu'aucun sacrifice, aucun effort, ne doivent paraître trop grands à ses enfans pour la défense de son honneur et de son indépendance. »

Ce n'est pas à nous d'oublier que, lorsque sir James Harris écrivait les lignes que nous avons citées tout à l'heure, l'Angleterre, seule parmi les grandes puissances européennes, jouissait d'un gouvernement libre, et que ses enfans pouvaient s'en montrer justement fiers; toutefois nous nous en rapportons au lecteur de sang-froid, quel qu'il soit, du soin de décider si une pareille exaltation d'amour-propre national n'est pas trop voisine de l'orgueil, si elle laisse à l'esprit la liberté des appréciations, à la raison la rectitude du jugement, et si, lorsqu'on se croit si supérieur aux autres, on n'est pas trop près de se croire parfait. Certes nous aimons que lord Malmesbury, élevé à la pairie en récompense de ses longs services, ait pris pour devise : *ubique patriam reminisci;* mais il est à regretter que son admiration pour l'Angleterre, son dévouement à ses intérêts et à sa grandeur, l'aient si souvent rendu injuste, inconséquent et aveugle dans sa haine contre la France.

« La vie de lord Malmesbury embrasse une période de soixante-dix années pendant lesquelles, soit par la diplomatie, soit par la guerre, l'Angleterre fut en guerre ouverte avec la France... Il vécut assez pour voir triomphante, et consacrée par l'évidence, cette politique extérieure dont les principes, posés dès les premières années de sa jeunesse, avaient été défendus par ses illustres chefs et par lui-même : — que c'est de la France seule que l'Angleterre peut avoir quelque chose à craindre, mais que ses agressions peuvent être toujours repoussées avec succès. » Cette déclaration si catégorique de la notice de 1845 suffit à expliquer l'animosité passionnée qui, dans les correspondances que nous voulons interroger, perce partout contre notre pays. Il se trouvera peu d'hommes éclairés qui jugent sir James Harris, malgré tout son mérite, aussi exempt de préventions et de préjugés que le dit son petit-fils.

Sans remonter au-delà de la guerre de sept ans, il est trop vrai

que, sauf de courtes trêves où la rivalité n'était pas moins vive pour rester cachée, l'Angleterre semble n'avoir eu d'autre but que de combattre partout l'influence française. Nous espérons que nul ne se méprendra sur notre langage, et ne croira que, tombant dans l'excès que nous condamnons, nous prétendions établir que le gouvernement anglais fût toujours l'agresseur, et que ses intérêts essentiels ne lui fissent pas, dans plus d'une occasion, une nécessité de nous résister par la diplomatie ou par les armes; mais si l'Angleterre eut souvent le choix de ses alliés, elle semble n'avoir jamais hésité sur le choix de son ennemie, d'autant plus ardente à la combattre qu'elle la voyait plus prospère. Toute paix n'était qu'une trêve, et la grandeur de la France sous la maison de Bourbon était un sujet constant de jalousie, un texte inépuisable de déclamations comme celles dont le journal et les dépêches de sir James Harris n'offrent que trop d'exemples. Jamais cette politique n'eut de serviteur plus ardent; rarement elle en eut de plus habile. Ami personnel de Fox, dont il se sépara toutefois lorsque celui-ci se déclara prêt à reconnaître la république française, il était décidément de l'école de Pitt. Il aurait mérité, comme Pitt, d'être appelé par M. Thiers *un pur Anglais*. S'il se montre à découvert dans ses dépêches et dans ses lettres, il n'était pas homme cependant à imiter la singulière candeur de M. Frazer, l'un de ses successeurs à la cour de Catherine en 1787, dont M. de Ségur raconte dans ses mémoires cette curieuse anecdote. « Interrogé par les ministres russes sur les motifs qui portaient son cabinet à se montrer si hostile et à souffler, en Turquie ainsi qu'en Suède, l'esprit de guerre et de haine contre la France : « Que voulez-vous? répondit le chargé d'affaires d'Angleterre, nous avons l'ordre de faire en tout point le contraire de ce que souhaite la France. Elle désirait la paix entre vous et la Porte, nous excitons les Turcs à la guerre; si la France avait excité la guerre, nous aurions conseillé la paix. »

On verra plus tard si la mission de M. Harris à Pétersbourg en 1778 avait un autre but, quoiqu'il se fût bien gardé de l'avouer si naïvement. Toutefois, il est juste de ne pas l'oublier, M. Harris agissait, pensait, écrivait au milieu des entraînemens de la guerre, des excitations d'une longue lutte, dans toute l'ardeur d'une rivalité où la puissance de l'Angleterre était en jeu, et c'est là l'excuse de sa passion; mais c'est avec peine qu'on retrouve chez son petit-fils, en 1845, après une longue paix, la même tendance à une hostilité systématique. En 1845, il est vrai, quelque récens que fussent encore les souvenirs de l'entente cordiale, et quoique le retentissement des acclamations qui avaient accueilli le roi Louis-Philippe dans la Grande-Bretagne fût à peine éteint, le cabinet anglais

cessait d'être favorable à la France. Quinze années d'une prospérité sans exemple dans nos annales commençaient à réveiller la jalousie de nos voisins. On savait au dehors juger à sa valeur une politique trop méconnue chez nous par l'esprit de parti, et dont la prudente fermeté, dès le début difficile d'un nouveau règne, au lendemain d'une révolution, avait conduit nos drapeaux en Belgique et à Ancône et fait flotter glorieusemeut notre pavillon sur les mers. A l'embouchure du Tage, à Ulloa, à Mogador, la France, assez sage pour ne donner à personne de griefs fondés, avait été assez résolue pour ne pas s'arrêter devant d'inquiètes susceptibilités. En même temps l'Algérie développait ses ressources et voyait notre armée, sous la conduite de princes jeunes, brillans et pleins d'ardeur, se préparer aux luttes qu'elle devait un jour soutenir ailleurs avec tant d'éclat. Dès 1840, l'Angleterre avait pris dans la question d'Orient une attitude d'où sortit pour la France un échec qu'à Londres on put regarder alors comme un succès, sans que l'avenir ait justifié cette croyance. Il a fallu, pour changer les dispositions de l'Angleterre à notre égard, une révolution, bien des malheurs et bien des expiations. Les lettres du premier comte de Malmesbury nous montrent, à soixante-dix ans en arrière, un spectacle fort différent de celui dont nous avons été dernièrement les témoins. Alors, aux yeux du cabinet anglais et de son ministre à Pétersbourg, c'était la France qui était l'ennemie marquée par le destin et la Russie l'alliée *naturelle*. La jalousie et les divisions des deux puissances maritimes de l'Occident ouvraient l'Orient à l'ambition de Catherine : le cabinet de Versailles devenait impuissant à protéger le sultan, et le cabinet de Saint-James ne voyait dans l'amoindrissement de la Porte que l'affaiblissement de l'influence française à Constantinople. Singulière destinée des choses de ce monde! La Crimée où, soixante-dix ans après sa conquête, les armes unies de la France et de l'Angleterre devaient combattre la Russie, était alors livrée à Catherine par leur rivalité! Qui pourrait se défendre ici d'autres rapprochemens non moins bizarres et non moins instructifs? Parmi les possessions de la Russie, il en est deux surtout que menacerait une nouvelle alliance entre la France et l'Angleterre : la Pologne, que la Russie doit autant aux différends et aux jalousies de la France et de l'Angleterre qu'à la complicité de l'Autriche et de la Prusse; la Finlande, que Napoléon abandonnait à Alexandre, par les stipulations secrètes de Tilsitt, dans le double dessein d'attacher un nouvel allié et de punir la Suède de son union momentanée avec l'Angleterre! Du moins que ces grandes leçons ne soient pas perdues. Avertis par de telles vicissitudes, gardons-nous des hostilités systématiques et des entraînemens irréfléchis; gardons-nous de disposer

des destinées à venir des peuples et de marquer pour eux, sur la carte de l'Europe, des alliances nécessaires ou des inimitiés inévitables.

Les citations déjà faites, quelques-unes de celles qu'on rencontrera plus loin suffiront pour justifier les réserves que nous avons cru devoir présenter, dès le début, contre les tendances habituelles et dominantes de lord Malmesbury. Nous n'ajouterons plus que quelques traits pour montrer jusqu'à quel point un esprit naturellement juste peut être faussé par ses ressentimens, et combien une préoccupation constante, une hostilité systématique excluent tout retour sur soi-même. Dans plusieurs de ses dépêches, lord Malmesbury accuse la cour de France de séduire Catherine par ses flatteries, « de la captiver par une politique insidieuse en profitant de sa disposition à croire toute assertion qui lui paraît dictée par le sentiment de sa grandeur et de sa puissance (1), de lui faire entendre, par le canal de favoris corrompus et méprisables, un langage trompeur (2). » Or lui-même trouverait tout simple de gagner les favoris de Catherine à prix d'or, « s'ils n'étaient trop riches pour être accessibles à la corruption. » En 1780, il écrivait à lord Stormont au sujet de Potemkin (3) : « Si des informations ultérieures me prouvaient, comme je le crois presque, que sa fidélité a été ébranlée ou sa connivence achetée par des offres directes ou par des promesses indirectes, non-seulement je me sentirais autorisé à lui présenter un semblable appât, mais encore je m'y croirais forcé, car, si jamais il venait à être dominé par l'influence prussienne, toute chance de succès serait perdue pour nous. Je tâcherai toutefois de ne parler qu'en termes généraux et de ne donner que des espérances jusqu'à ce que j'aie reçu des instructions de votre seigneurie. Vous voudrez bien vous rappeler que j'ai affaire à un homme immensément riche, connaissant toute l'importance de ce qu'on attend de lui, et dont il faut satisfaire non les besoins, mais l'avidité. Il voudra peut-être tout autant que Torcy proposa sans succès à Marlborough (4). »

Ailleurs encore, nous trouvons M. Harris proposant à lord Weymouth « d'encourager les idées romanesques de Catherine sur l'Orient, » de faire luire à ses yeux le mirage « d'un empire grec à

(1) Lettre du 31 mars 1778, t. Ier, p. 156.

(2) Lettre du 1er mai 1778, t. Ier, p. 168.

(3) Lettre du 31 mars 1780, t. Ier, p. 252.

(4) « Ainsi ce n'était pas un déshonneur d'essayer si le duc de Marlborough, intéressé à continuer la guerre, ne serait pas plus sensible à l'intérêt que le roi lui ferait trouver de contribuer à la paix. S'il en était assez touché pour y donner ses soins et son crédit,... la récompense que le roi consentait de lui donner était de 2 millions... Enfin sa majesté étendit jusqu'à *4 millions* le pouvoir qu'elle donnait à son ministre... » — *Mémoires de M. de Torcy*, t. II, p. 99.

Constantinople ou à Athènes, » ajoutant : « Il n'y a pas à craindre de nous engager trop loin dans cette voie, puisque, quand il s'agira de passer à l'exécution, on reconnaîtra bien vite qu'elle est impossible (1). » Est-on bien venu à accuser la politique de ses adversaires d'être insidieuse, lorsqu'on agit ainsi soi-même?

Enfin le lecteur le moins versé dans l'histoire du XVIIIe et du XIXe siècle pourra-t-il s'empêcher de sourire en trouvant sous la plume d'un ministre anglais ces lignes qu'il faut bien citer : « Je dois, à l'appui de ce que j'avance, appeler votre attention sur la conduite de la France, fidèle à son système constant de chercher pour elle-même des avantages indirects dans les difficultés qu'elle peut créer à autrui (2)? »

Il est vrai que cette fois encore c'est M. Harris qui se chargera de répondre pour nous. Rendant compte au cabinet anglais des intrigues de Frédéric II en Suède et de son dessein de se faire céder ou vendre la Poméranie suédoise, « ce serait, dit-il, une belle occasion d'exciter la jalousie de la cour de Russie en y faisant faire d'adroites insinuations sur l'immixtion probable du roi de Prusse dans les affaires de Suède, insinuations qui pourraient s'appuyer du voyage du prince Henri son frère à Stockholm et de la visite de la reine douairière de Suède ici. J'ai pris sur moi d'écrire dans ce sens à M. Gunning (3). »

Il serait facile de multiplier les citations de ce genre; nous n'y trouverions ni utilité ni plaisir. Il était nécessaire de montrer avec quelle sévérité injuste lord Malmesbury jugeait la France et de quelle haine il la poursuivait. Ce but est atteint, et nous allons désormais suivre sur le continent le négociateur anglais sans avoir besoin de renouveler nos protestations chaque fois qu'il nous en fournirait l'occasion.

II.

En 1767 et 1768, avant son entrée dans la carrière diplomatique, M. Harris, alors âgé de vingt et un ans, fit un voyage en Prusse et en Pologne. Son journal commence à son arrivée à Berlin. Il ne contient guère sur la Prusse que quelques anecdotes curieuses, dont plusieurs toutefois sont déjà connues. Quant à Frédéric II, M. Harris nous en parlera avec plus d'intérêt lorsque nous le verrons, quelques années plus tard, revenir à Berlin comme ministre d'Angleterre. On ne s'arrêtera donc pas longtemps sur cette époque de sa

(1) Lettre du 4 juin 1779, t. Ier, p. 204.
(2) Dépêche du comte de Suffolk à M. Harris du 9 janvier 1778, t. Ier, p. 136.
(3) Ministre d'Angleterre à Saint-Pétersbourg.

vie : il suffit de noter quelques passages où s'exercent la malice et la sagacité du jeune observateur, et auxquels son témoignage donne, grâce à sa véracité habituelle quand ses passions ne sont pas en jeu, un caractère précieux d'authenticité.

« Je viens de lire les *Mémoires de Brandenbourg*, en trois volumes in-quarto (Berlin, 1767) (1). Je ne puis m'empêcher de signaler dans cet ouvrage une grosse erreur qui suffirait presque pour faire douter de l'authenticité d'autres faits. On lit dans le second volume, page 155 : « *George II avait formé le projet de se rendre souverain absolu dans la Grande-Bretagne* (2). — Cela devait se faire au moyen de l'accise. — *Introduire l'accise, c'était enchaîner la nation.* » Tout cela est d'une impossibilité et d'une absurdité si évidentes pour le lecteur même le moins au fait de notre constitution, que ce n'est pas la peine de le réfuter. J'ai entendu dire à sir Joseph Yorke (3) et à sir Andrew Mitchell (4) qu'ils avaient, à différentes reprises, fait à cet égard des représentations au roi, mais que sa majesté n'avait pas voulu les écouter, et s'était constamment refusée à retrancher ce passage des éditions postérieures. Peut-être s'était-il laissé persuader de la vérité du fait par son père, implacable ennemi de George II. Peut-être l'orgueil lui fermait-il l'oreille et lui faisait-il craindre de trahir son ignorance en supprimant quoi que ce fût de ce qu'il avait publié. Une remarque se place naturellement ici : tant que Frédéric II se renferme dans ce qui est relatif à son royaume et raconte des anecdotes sur ses ancêtres, on peut se fier à lui ; mais quand il se risque à dire son opinion sur des pays étrangers, il perd pied, et son jugement ne mérite pas plus de confiance que sa véracité.

« Le principal amusement du roi de Prusse consiste à jouer de la flûte, ce qu'il fait en maître. J'eus l'occasion de l'entendre longtemps le jour où j'attendais ma présentation. Quoique nul ne soit admis à ses concerts, si ce n'est, outre les exécutans, un très-petit nombre de personnes, cependant il a si peur de jouer faux, que, quand il essaie un nouveau morceau, il s'enferme dans son cabinet plusieurs heures avant pour l'étudier. Malgré cette précaution, il tremble toujours quand il s'agit de commencer avec les accompagnemens.

« Il a une très belle collection de flûtes et en prend le plus grand soin. Un homme qui n'a rien autre chose à faire est chargé de leur entretien, afin de les préserver, selon la saison, de la sécheresse ou de l'humidité. Toutes sont du même faiseur, et il les paie jusqu'à cent ducats. Dans la dernière guerre, alors qu'il donnait à tout le monde de la fausse monnaie, il veillait à ce que son facteur de flûtes fût payé en pièces de bon aloi, de peur que celui-ci, de son côté, ne cherchât à le tromper sur la qualité de ses instrumens...

(1) Écrits par Frédéric le Grand, alors roi de Prusse.
(2) Les mots italiques sont en français dans l'original.
(3) Ministre d'Angleterre à La Haye, créé baron Dover en 1768.
(4) Ministre d'Angleterre à Berlin.

« Quant à sa mesquinerie, on peut en donner pour preuve l'insuffisance des traitemens de toute sa cour, de tous ceux qu'il emploie, mais surtout l'économie qui préside aux fêtes qui se donnent à ses frais. Personne ne s'en mêle que lui, et il règle tout lui-même, jusqu'au nombre des bougies. . . . . .

« La haine entre les deux derniers rois de Prusse et d'Angleterre commença par une querelle de leur enfance, et dura jusqu'à leur mort avec une persistance et une vivacité réciproques. George appelait Frédéric : « *Mon* « *frère le sergent.* » Frédéric appelait George : « *Mon frère le maître à* « *danser.* » Quand le roi de Prusse fut au lit de mort, entouré de la reine, de ses fils, etc., il demanda au prêtre : « Pour aller en paradis, dois-je « pardonner à mes ennemis? » Sur la réponse que cela était absolument nécessaire, il se tourna vers la reine et lui dit : « *Eh bien donc! Dorothée,* « *écrivez à votre frère; dites-lui que je lui pardonne tout le mal qu'il m'a* « *fait. Oui, dites-lui que je lui pardonne, mais attendez que je sois mort.* »

. . . . . .

« En Angleterre, nous regardons la bataille de Rosbach comme la victoire la plus glorieuse et la plus complète de Frédéric II. Elle mérite certainement le premier nom, puisqu'il la gagna avec dix-huit mille hommes contre soixante mille; elle ne mérite pas le second, puisqu'il n'y eut pas, en tout, plus de cinq mille tués ou pris. On crut chez nous que cette journée mettrait fin à la guerre d'Allemagne, et on en voulut tellement à sir Andrew Mitchell d'avoir soutenu, dans plusieurs dépêches, que les conséquences seraient beaucoup moindres, qu'il fut rappelé et qu'on envoya sir Joseph Yorke à sa place. Celui-ci, en arrivant à Berlin, reconnut la vérité des assertions de sir Andrew et s'empressa de l'écrire, de sorte que l'un reprit son poste et que l'autre retourna à La Haye.

« Les Français, animés par leur succès contre le duc de Cumberland, s'imaginaient anéantir l'armée de Frédéric et l'emmener prisonnier à Paris. Lui, de son côté, les traitait avec le plus grand mépris. Il était à table quand on vint lui dire qu'ils étaient en pleine marche, sur quoi il répondit : *Dînons premièrement et puis nous verrons.* En effet, à trois heures, il était campé, sans préparatifs, sans avoir son monde sous les armes, et à cinq heures il était vainqueur. Si la dernière guerre donne de nombreuses preuves de ses talens militaires, il n'en est pas de même de son humanité. En Saxe, il entra dans une maison avec le comte Bruhl, et se mit à frapper avec sa canne, brisant un grand panneau de glace et restant là pour s'assurer que ses gens achevaient l'œuvre de destruction. Peut-être son avarice lui donnait-elle du goût pour ces pillages, car le butin fut envoyé à Berlin, et, en le vendant à des Juifs, il tira vingt mille écus de ce qui, avant d'être saccagé, en valait bien deux cent mille. Son *fort* n'est pas tant son courage et ce que nous appelons généralement conduite des opérations qu'un merveilleux discernement au jour du combat, un don particulier de prendre ses dispositions, de choisir le terrain qui convient à chaque arme, infanterie et cavalerie, et le plus rapide coup d'œil pour reconnaître le point faible de l'ennemi. . . . . .

« Quand j'étais à Dresde, M. Stanhope me montra la correspondance de

sir Charles Hotham qui fut envoyé pour négocier le mariage du prince de Galles avec la sœur du roi actuel, plus tard margrave de Bayreuth (1), et en même temps celui de la princesse Amélie avec le prince de Prusse. Il paraît que le feu roi était un homme irrésolu, brutal et détestant son fils. Sir Charles quitta Berlin sur un affront qu'il en reçut, car un jour qu'il lui faisait des représentations sur les procédés choquans d'un de ses ministres, le roi répondait : *Nous avons eu assez de cela,* et, jetant à terre une lettre qu'il tenait en main, il sortit de la chambre. Il était assez disposé à consentir au mariage de sa fille, mais il ne voulut jamais entendre parler de celui de son fils, d'autant moins que nous penchions plus pour le second que pour le premier.

« Sir Charles, dans sa correspondance, parle du roi actuel comme du jeune homme le plus modeste, le plus bienveillant, le plus timide, le plus humble qu'il ait jamais vu.

« ... Lorsqu'on apprit au roi de Prusse que nous avions pris Québec, il se tourna vers sir Andrew Mitchell (2), qui était près de lui, et lui dit : *Est-ce vrai qu'à la fin vous avez pris Québec ? — Oui, sire,* répondit sir Andrew, *avec l'aide de Dieu. — Comment!* dit le roi, *le bon Dieu est-il aussi de vos alliés? — Oui, sire, et c'est le seul à qui nous ne payions pas de subsides,* répondit sir Andrew.

« Le roi, soupant à Leipzig en petite compagnie, demanda à Coccey, qui arrivait d'Angleterre, quelle espèce de vin les Anglais appelaient *claret,* et s'il pourrait lui en procurer. L'autre répondit affirmativement et promit d'en faire venir une pièce. — Une pièce! répliqua le roi, et combien cela coûte-t-il? — Un écu la bouteille, répondit l'autre. — En ce cas, dit sa majesté, faites-m'en venir douze bouteilles, *et il faut que j'écorche un paysan saxon pour me rembourser.* — L'histoire est parfaitement vraie, car je la tiens du général Coccey, homme d'une véracité incontestable. . . . .

« Quelqu'un que Frédéric voulait envoyer ministre en Danemark lui faisait des représentations sur l'insuffisance de son traitement, qui le mettait dans l'impossibilité d'avoir une table et un équipage. — *Vous êtes un prodigue,* dit le roi, *car sachez qu'il est beaucoup plus sain d'aller à pied qu'en voiture, et que, pour manger, la table d'autrui est toujours la meilleure.* »

En quittant Berlin, M. Harris se rend en Pologne. « Frauenstadt, écrit-il, est le premier relais polonais en sortant de Glogau. J'avoue que j'ai respiré avec plaisir l'air d'une république après tant de temps passé dans une contrée si despotiquement gouvernée. » Hélas! la Pologne était faite, à ce moment, pour inspirer plus de pitié que d'envie, et elle allait expier bien durement ses divisions et les abus d'une liberté mal comprise et mal réglée. M. Harris arrive à Varsovie à une époque pleine d'un douloureux intérêt. Sa narration animée ajoute quelques touches curieuses à la peinture bien

(1) Sophie Wilhelmine de Prusse, margrave de Bayreuth, qui a laissé deux volumes de curieux mémoires.

(2) Ministre d'Angleterre.

connue des vicissitudes qui ont précédé, préparé et déterminé le premier partage de la Pologne. Nous sommes en 1767; Stanislas Poniatowski est assis sur le trône des Jagellons; Catherine y a fait monter son ancien amant, mais non sans lutte, car à la diète tenue en 1764 l'élection n'a pu avoir lieu que lorsque la défaite des Radziwill et des Branicki par les troupes russes a fait taire toute protestation et étouffe tout veto.

Poniatowski méritait de voir son règne s'inaugurer sous d'autres auspices, et si de grands malheurs en marquèrent le cours, il ne serait pas juste de l'en rendre seul responsable. Ses intentions étaient bonnes, il aimait son pays et était jaloux de son indépendance; mais, gêné par des liens qui l'attachaient à ceux qui l'avaient élevé et qui, trouvant en lui un instrument peu docile, le traitaient d'ingrat et le combattaient presque en ennemi, souvent mal servi et trahi par les siens, contrecarré dans ses projets par des dissensions intérieures, il suivit une marche incertaine et timide qui fut funeste à la Pologne et à lui-même. Tout ce que M. Harris raconte de ce prince inspire un touchant intérêt. Ses conversations, ses lettres le peignent comme aussi malheureux que digne d'un meilleur sort, et prouvent une fois de plus combien les qualités qui font l'homme de bien sont insuffisantes à faire un roi.

M. Harris trace avec vivacité le tableau de cette diète de 1767 où Catherine profitait avec tant d'audace et de perfidie des divisions de la Pologne pour y assurer sa domination. Il indique en traits rapides les causes principales de l'anarchie qui désolait ce pays. La constitution polonaise était un tissu de contradictions; on eût dit qu'on avait pris plaisir à y accumuler les obstacles propres à rendre impossible le gouvernement de cet état hybride, qui n'était ni une monarchie ni une république, et qui participait des inconvéniens de l'une et de l'autre sans en avoir les avantages. Le *liberum veto* donnait à un seul homme le pouvoir de tout arrêter, de tout empêcher. L'histoire a conservé le trait singulier qui signala l'élection de Vladislas VII, fils de Sigismond III, en 1632. Un noble polonais s'opposa seul au choix unanime de la diète. Vainement on l'accabla de sollicitations, vainement le primat le pressa de faire au moins connaître ses motifs, de dire s'il avait quelque chose à reprocher à Vladislas. « Rien, répondit-il, mais je ne veux pas qu'il soit roi. » Enfin lorsqu'il fut convaincu que sa résistance empêchait l'élection, il se jeta aux pieds de Vladislas en s'écriant : « Je voulais voir si ma patrie était encore libre; je suis satisfait et votre majesté n'aura pas de sujet plus fidèle que moi. »

Quelques années plus tard, ces prétentions ne s'arrêtèrent pas là. Ce n'était pas assez que l'élection du roi et les autres décisions

ne fussent validées que par l'unanimité des suffrages ; il fut admis qu'un nonce, protestant contre les opérations de la diète et s'opposant à ce qu'elle continuât, pouvait la forcer à se dissoudre en prononçant ces mots : *Veto* ou *sisto activitatem*. Quelque exorbitant que fût ce droit, quelque funestes qu'en fussent les conséquences, les Polonais crurent y trouver une garantie de leur liberté, une sauvegarde contre la vénalité et la corruption. Si quelques tentatives, notamment en 1763, furent faites pour restreindre les effets du *veto* à l'objet actuel en délibération, le principe ne prévalut pas longtemps. Les ennemis de la Pologne comprirent tout ce que, dans l'état de divisions où elle était arrivée, ce droit fatal renfermait de germes de discorde, et ils furent malheureusement trop secondés par l'orgueil et par un patriotisme mal entendu. Voici dans quels termes la Russie fit consacrer ce *liberum veto* par la diète de 1767 : « Le *liberum veto* doit avoir aux diètes toute sa force dès qu'il s'agit des matières d'état, parce qu'elles doivent toujours se décider à l'unanimité des suffrages. Or tout citoyen présent à la diète aura la liberté, par sa seule opposition ou protestation par écrit, de suspendre ses délibérations sur les matières d'état et de la priver de toute son activité. »

Les *confédérations* n'aidèrent pas moins que le veto à la perte de la Pologne. Rien de plus singulier que ces associations bizarres, révoltes organisées, anarchie quasi légale. Il y en avait de plusieurs sortes : les unes, formées du consentement du sénat et de l'ordre équestre, n'étaient, à vrai dire, que des diètes où le veto était suspendu, car dans toutes les confédérations les décisions se prenaient à la pluralité des voix. Les autres étaient formées tantôt par la noblesse de quelque district, tantôt par l'armée. Presque toujours instrument d'ambitions personnelles, de rébellions, de jalousies et de haines, elles s'appuyaient sur la force, et, comme il en existait d'ordinaire plusieurs à la fois, l'une d'elles finissait par l'emporter en entraînant la majorité de la nation et en faisant violence au pouvoir royal. Les confédérations avaient des formes régulières; elles nommaient des maréchaux dont l'autorité dictatoriale n'était modérée que par leurs lieutenans. C'est à consacrer ces ligues tumultueuses, véritables conspirations au grand jour, rarement utiles, souvent funestes, toujours pleines de périls, que beaucoup de Polonais s'attachaient comme à un palladium. Il est facile de comprendre que la délégation de 1768, sous les ordres de Repnin, n'ait pas négligé d'en sanctionner le principe et d'en recommander l'usage. Nous verrons bientôt que l'effet ne se fit pas attendre.

Les différends entre les catholiques et les dissidens, s'ajoutant à toutes les autres causes de discorde, venaient de mettre le comble

au désordre. La Pologne avait été jusque-là moins troublée que le reste de l'Europe par les querelles religieuses. Une tolérance réciproque entre les catholiques, les protestans et les chrétiens grecs avait prévenu les résultats trop souvent funestes de la diversité des religions; mais cette tolérance tendait à s'affaiblir. Des discussions s'étaient élevées sur l'étendue des garanties contenues dans le traité d'Oliva, conclu avec la Suède en 1660, et la Russie, dont le secours avait été invoqué par les dissidens et en particulier par ceux de l'église grecque non unie, avait cherché un droit d'intervention dans les stipulations du traité de 1686. Les dissidens jouissaient de l'égalité civile, mais ils s'étaient vus privés peu à peu des droits politiques que les nobles parmi eux avaient obtenus, en 1523, à la diète de Wilna. Les catholiques, de plus en plus prépondérans, restreignirent en 1717 la liberté des cultes. Dans les diètes de 1733, 1736 et 1766 furent arrêtés et successivement confirmés des règlemens qui excluaient les dissidens de la représentation nationale, de l'entrée dans les tribunaux et à peu près de tous les emplois publics. Il était naturel que le mouvement général des esprits en Europe, au XVIIIe siècle, les poussât à souhaiter une complète émancipation, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les prétentions élevées d'un côté avaient de l'autre augmenté les résistances. Froissés et mécontens, les dissidens avaient cherché en Prusse et en Russie un appui qu'ils réclamaient soit comme coreligionnaires opprimés, soit au nom de la liberté de conscience. L'occasion était trop belle pour n'être pas saisie, et l'immixtion dans les affaires intérieures de la Pologne recevait ainsi une trompeuse apparence de médiation protectrice.

Cependant des confédérations s'étaient formées; le prince Radziwill s'était mis à leur tête; un ambassadeur du roi de Pologne et un envoyé des dissidens s'étaient rendus à Saint-Pétersbourg pour plaider devant Catherine, à qui ces divisions fournirent le principal prétexte des violences dont M. Harris fut le témoin. Que M. Harris prît parti pour les dissidens, cela n'aurait rien qui pût surprendre; mais il est fâcheux de le trouver si dur pour les prélats catholiques qui résistaient à l'oppression étrangère. S'il témoigne avec raison son admiration pour le courage que déployait le prince Czartorisky, il se fût montré plus conséquent et plus juste en rendant le même hommage aux évêques de Cracovie et de Kiev, dont l'enlèvement ne lui inspire guère qu'un froid sarcasme. Dans son ardeur à défendre les dissidens, M. Harris nous semble trop oublier quelle était et quelle devait être bien longtemps encore la condition des catholiques en Angleterre et en Irlande. Lorsqu'on se fait l'apôtre de la tolérance, il faut commencer par la pratiquer, surtout lorsqu'on la ré-

clame au nom des droits de la conscience et de la liberté. Ainsi qu'on l'a dit avec raison, « la tolérance est encore plus obligatoire pour la philosophie, qui parle au nom de la liberté, que pour la religion qui parle au nom de l'autorité. » Malheureusement les contradictions de ce genre sont une des infirmités de l'esprit humain, et nul peuple n'est plus enclin à en donner l'exemple que le peuple anglais. Cette disposition a souvent motivé d'éloquentes protestations et de sévères leçons, et il n'y a pas bien longtemps qu'en plein parlement lord Robert Cecil adressait à ses collègues et à son pays d'utiles vérités (1). M. Harris, nous l'avons déjà vu, tombe souvent dans ces contradictions. Il va jusqu'à dire cette fois que « le redressement des griefs des dissidens était le principal but de la Russie, » assertion démentie presque à chaque ligne de son récit non-seulement par les faits, mais par ses propres commentaires.

Au moment où M. Harris entrait en Pologne, la diète générale de 1767 venait de se réunir, et Catherine y dominait par son ambassadeur le prince Repnin, souverain de fait, entouré de baïonnettes russes; mais ce n'était pas encore assez : malgré la terreur inspirée par l'arrestation des évêques, il pouvait surgir de nouveaux opposans; d'ailleurs la besogne eût été trop lente dans une assemblée nombreuse. La diète, docile aux ordres qu'elle recevait, nomma donc des commissaires qui formèrent une *délégation* chargée de dresser, de concert avec Repnin, le code des nouvelles lois. Quand tout fut terminé, il fallut soumettre à l'attache officielle de la Russie l'œuvre de son ambassadeur. Ce fut l'objet du traité du 24 février 1768, où le travail tout entier de la délégation fut placé sous la sanction du droit conventionnel : combinaison inouie, qui faisait dépendre la Pologne, dans ses lois et règlemens intérieurs, d'engagemens pris avec une puissance étrangère.

(1) « Le partage de la Pologne a été appelé une scandaleuse violation du droit public, un grand crime public. Je demanderai aux honorables membres qui m'écoutent de considérer quelle a été, depuis un siècle, la politique constante de leur propre pays avant de faire entendre contre les autres nations des accusations de ce genre. Y a-t-il une partie du monde où l'Angleterre n'ait accru son territoire par des procédés en tous points semblables à ceux que l'on blâme avec tant d'éclat et où elle ne maintienne son empire par l'oppression des nationalités conquises? Pendant le siècle dernier, l'Angleterre s'est emparée du cap de Bonne-Espérance par la force, et c'est encore par la force qu'elle s'y maintient. Est-ce du consentement des habitans français du Canada que nous nous sommes rendus maîtres de cette province? Et nos possessions dans l'Inde, à Ceylan et dans les Iles-Ioniennes ne sont-elles pas le fruit de la conquête? A Ceylan et dans les Iles-Ioniennes, les gouverneurs anglais ont été obligés, pour défendre leur autorité, de recourir à des châtimens presque aussi sévères que ceux que le grand-duc Constantin a infligés en Pologne, et l'on peut dire que la population de ces îles a eu cruellement à souffrir de notre tyrannie. Il y aurait donc une hypocrisie grossière de la part de ce pays à se poser en défenseur des nationalités opprimées. » — Discours de lord R. Cecil dans la chambre des communes, le 27 mars 1855.

On a vu comment cet acte étrange consacra le veto et se prononça en faveur des confédérations. Les dissidens y reçurent satisfaction à peu près complète. Les seules réserves faites en faveur des catholiques furent que leur religion serait déclarée religion dominante et devrait être professée par le roi et la reine. Tout le reste fut accordé. Non moins blessés de la forme qu'irrités de ces innovations imposées, les catholiques s'organisèrent pour la résistance. Le traité n'était pas encore signé que l'arme terrible fournie par la délégation à l'esprit de révolte se tournait contre son œuvre. Le 21 février 1768 fut proclamée, à Bar en Podolie, la confédération devenue si fameuse sous le nom de *confédération de Bar*. Les deux Pulawski et les deux frères Krasinski, dont l'un était le vénérable évêque de Kaminiec, et dont l'autre devint le maréchal de la confédération, s'en firent les promoteurs et les chefs. Elle s'intitula *Confédération de la sainte Église catholique*, et son premier acte fut de protester contre l'intervention de la Russie dans les affaires de Pologne et contre les concessions faites aux dissidens.

Dès lors le sort de la Pologne put sembler inévitable aux esprits clairvoyans; les efforts mêmes faits pour son indépendance, mal conçus et mal dirigés, devaient hâter sa perte. La confédération de Bar et les excès qui se commirent au nom de ses chefs, l'attentat du 3 novembre 1771 contre la personne de Stanislas-Auguste, enhardirent les puissances coalisées et devinrent le signal du premier partage. Les persécutions religieuses et le désordre général, qui auraient pu tout au plus excuser une intervention passagère, ne donnaient certes pas aux ennemis de la Pologne le droit d'invoquer hypocritement des principes de tolérance et des nécessités de préservation pour légitimer une des plus odieuses spoliations que l'histoire ait eu à enregistrer. Mais ils s'en servirent habilement pour cacher leurs projets et tromper l'opinion de l'Europe jusqu'au jour où ils jetèrent le masque.

III.

Il était dès cette époque trop aisé de prévoir que la Pologne succomberait sous ses divisions et sous l'accord égoïste des trois puissances rivales réunies, cette fois, par la convoitise et la jalousie, au milieu de l'Europe inattentive et indifférente (1). Il faut laisser ici M. Harris raconter, sans trop l'interrompre, les événemens dont

(1) Soit étrange aveuglement, soit flatterie pour Catherine et Frédéric, soit parti-pris dans tout ce qui touchait de près ou de loin aux questions religieuses, ceux même qui avaient la prétention de se constituer en France les ennemis de toute tyrannie et les défenseurs de tous les opprimés, et notamment Voltaire, ne montrèrent à l'égard de la Pologne ni prévoyance, ni justice, ni générosité. Voltaire donne des éloges sans réserve

son séjour à Varsovie, succédant à une première visite à Berlin, lui permettait de comprendre toute la gravité.

« Dans tout lieu méritant le nom de ville, il y avait des troupes russes, même à Frauenstadt. J'ai trouvé les environs remplis des traces de leur camp, qui vient seulement d'être levé, car elles avaient entouré la ville pendant la diète.

« Cette diète extraordinaire s'est ouverte le 4 octobre 1767, sous le contrôle immédiat de la Russie. Pendant sa durée, 8,000 Russes enveloppaient la ville, 2,000 étaient campés dans le jardin de l'ambassadeur de Russie, monarque absolu à tous égards. En vertu de cette autorité, il fit enlever et conduire, à ce qu'on croit, en Sibérie les deux évêques de Kiev et de Cracovie pour avoir parlé un peu trop librement contre l'assemblée.

« Jusqu'au commencement du règne actuel, le général de la couronne et le grand-trésorier tenaient à eux deux en quelque sorte les rênes de l'état. L'un commandait l'armée, l'autre disposait du revenu, et tous deux n'avaient à rendre compte de leur conduite qu'à la diète. La facilité à rompre une de ces assemblées leur donnait pleine carrière pour exercer leur immense pouvoir selon leur bon plaisir. A la première diète qui suivit son élection, le roi, avec le consentement de la Russie, fit tomber une partie de ces prérogatives, et obligea ces grands fonctionnaires à rendre compte à la majorité des nonces (1) présens. C'était un grand point de gagné; mais sa majesté fit encore plus en glissant dans la loi quelques expressions équivoques que le ministre de Russie ne comprit pas ou auxquelles il ne prit pas garde, et d'où l'on pouvait conclure que « tout ce qui était relatif au revenu et à l'armée serait décidé par la majorité. » Autant valait dire « toutes les affaires de l'état, » car tout est compris dans ces deux grandes catégories. Après s'être avancé jusque-là sans encombre, il ne fallait, pour assurer le succès, qu'attendre le moment favorable à l'exécution; mais ce fut l'écueil où l'on échoua. Si l'on avait différé jusqu'au jour où la Russie

à l'occupation russe de 1767 (*). Ailleurs il félicite Frédéric de la *pacification de la Pologne;* il le remercie de l'envoi d'une médaille frappée à l'occasion du partage, médaille qu'il appelle *un bijou,* et s'extasie sur *le très bel effet que produit la nouvelle carte de la Prusse polonaise.* Puis il ajoute, en vers fort médiocres :

La paix a bien raison de dire aux palatins :
Ouvrez les yeux ; le diable vous attrape,
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, longtemps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voisins partagent le gâteau (**).

Enfin, dans ses lettres à Catherine, il ne cesse de prodiguer les sarcasmes à ceux qu'il appelle *Polaques* et les éloges à la politique de la tsarine. Il n'épargne pas même les Français qui étaient allés prêter à l'indépendance polonaise le secours de leur épée (***).

(1) C'est le nom qu'on donnait aux députés de la diète.

(*) *Mélanges,* t. VII, p. 461, édition Beuchot.
(**) Lettre à Frédéric II du 16 octobre 1772, t. LXVIII, p. 6.
(***) Voyez presque toutes les lettres à Catherine II écrites en 1772.

serait engagée chez elle dans quelques embarras, ou au dehors dans quelque guerre, on aurait renversé tous les obstacles, et le gouvernement de ce pays, au lieu de dépendre de l'unanimité des voix, aurait appartenu à la majorité, différence essentielle, et qui, grâce à la manière dont les votes sont répartis, aurait rendu le roi absolu; mais l'impatience de sa majesté, jointe aux mauvais conseils de ceux qui l'entouraient, fit repousser tout délai. On choisit le moment (l'avant-dernière diète) où la Russie était dans toute sa gloire pour user du pouvoir et des droits qu'on s'était donnés, et le premier usage qu'on en fit fut pour attaquer les dissidens (1). Cette démarche alarma à bon droit la cour de Russie et celle de Prusse. Toutes deux firent entendre immédiatement des représentations, et à Varsovie le ministère, si on peut l'appeler ainsi, commit une seconde faute : au lieu de battre en retraite, il persista et obligea l'impératrice à employer la force.

« Le roi de Prusse aurait bien souhaité joindre aux troupes de Catherine deux régimens de hussards, mais elle ne voulut pas en entendre parler. La force changea bientôt la face des choses. La diète actuelle fut convoquée, et elle va défaire ou a déjà défait tout ce qui avait été fait. Elle s'est ouverte le 5 octobre, et voici quelle était alors la situation du royaume : par suite du peu de cas qui avait été fait des deux déclarations de l'impératrice, présentées par le prince Repnin, son ambassadeur, à la diète de 1766, déclarations dans lesquelles les plaintes des dissidens étaient reproduites avec demande de satisfaction, 20,000 Russes étaient entrés en Pologne, et Catherine avait annoncé qu'elle ferait droit aux griefs des mécontens, alors confédérés, au nombre de 60,000, sous les ordres du prince Radzivil. Cette ligue avait été suscitée par la jalousie de quelques grands seigneurs qui redoutaient les conséquences d'une innovation aussi considérable que de livrer la décision des affaires les plus essentielles de l'état à la pluralité au lieu de l'unanimité. Un grand nombre de Polonais se trouvèrent ainsi gagnés à la cause de Catherine, car, ennemis acharnés de la cour, ils se flattaient de renverser le roi. Leur ardeur ne leur donna pas le temps de réfléchir que la défense des dissidens était le but principal de la Russie. Leurs yeux ne tardèrent pas à s'ouvrir lorsqu'ils se virent obligés, dans toutes leurs protestations, de faire mention des dissidens et des membres de l'église grecque comme de persécutés, et de demander justice pour eux. En résumé, la Russie joua si habilement son rôle qu'elle força le prince Radzivil à présenter au roi et à la diète assemblée un projet dans lequel il proposait la délégation de toute autorité à quelques hommes chargés de négocier, et munis de pleins pouvoirs pour traiter avec l'ambassadeur de Russie et statuer sur tous les griefs, aussi bien ceux des dissidens que les autres. Une proposition si extraordinaire et le coup qu'elle portait à la liberté soulevèrent peu d'objections, par la très simple raison que les évêques de Kiev et de Cracovie, qui avaient pris la parole pour s'y opposer, avaient été enlevés tous deux dans la même nuit et conduits on ne sait où. Le lendemain, le projet fut lu de nouveau et tranquillement voté. La diète

(1) On appela d'abord ainsi les protestans réformés; mais plus tard et à l'époque où écrit lord Malmesbury, ce nom comprit tous les non catholiques membres de l'église grecque, protestans et sectaires.

s'ajourna jusqu'au mois de février, et remit tous ses pouvoirs aux mains d'environ vingt-quatre personnes. Ces délégués se réunissent trois fois par semaine, tantôt chez le primat, tantôt chez le prince Repnin, afin de discuter, ou, pour mieux dire, afin d'adopter ce que l'ambassadeur propose. Le sort des deux évêques agit si fortement sur les esprits que nul ne songe à faire opposition, pas même à risquer une objection; il n'y a d'égale à l'autorité avec laquelle le prince donne ses ordres que l'humilité avec laquelle ils sont suivis. Telle est la condition où sont réduites les libertés de cette fameuse république.

« On entend sur tout cela divers langages. Les vrais et loyaux patriotes polonais disent que *c'est le coup de grâce de la liberté*, qu'ils sont devenus les vassaux de la Russie. D'autres, moins zélés et peut-être plus raisonnables, disent que la chose ne se pouvait éviter. « Que pouvions-nous faire contre une armée de trente mille hommes? Au lieu d'améliorer la situation, nous aurions entraîné la république à sa ruine. *Si nous avions été en état de vaincre, nous aurions bien fait de nous battre; mais, désarmés comme nous sommes et étant obligés de céder, pourquoi ne pas céder de bonne grâce?* » Ces héros répondent à ceux qui se plaignent du peu de respect témoigné pour les brefs présentés par les nonces du pape : *Que veut-on que nous fassions avec un morceau de papier contre trente mille hérétiques bien armés et bien disciplinés?* Enfin un troisième parti, dont est la cour par nécessité, appelle la mesure une mesure de salut, et soutient que les Russes doivent être regardés non comme des oppresseurs, mais comme des protecteurs dont l'intervention seule a pu empêcher la guerre civile.

« Le frère du roi m'a dit : « Pourquoi s'obstine-t-on à voir une querelle religieuse là où il n'y a que de la politique? Les gens malintentionnés s'y prennent ainsi pour nous rendre odieux et soulever la populace. » Il est cependant évident que ce n'était là qu'*une façon de parler*, tout s'accordant pour prouver le contraire. Je n'ai pu m'empêcher d'être très frappé d'une visite que j'ai faite au nonce du pape, homme d'un grand talent et d'une grande vivacité, que le mauvais accueil qu'il a reçu ici et l'inutilité de ses efforts éloignent de la société. Aussitôt notre entrée il commença : « Pourquoi la cour est-elle irritée contre moi? Ai-je fait autre chose que mon devoir? J'avais ordre de présenter les brefs; je l'ai fait, mais rien de plus; je n'ai point essayé d'exciter une révolte. Je n'ai, dans ce pays, à m'occuper que de la religion; je ne me suis jamais mêlé de ses affaires politiques. Je dois soutenir l'une et m'abstenir des autres. Je prévois cependant de grands changemens. La religion est ébranlée jusqu'à sa base, et bientôt ni moi ni mes frères nous ne trouverons ici un sanctuaire. »

« Tout cela n'était qu'un vain langage, mais c'était bien celui d'un Italien. Il avait fait tout ce qui avait dépendu de lui pour exciter les esprits. « Soyez sur vos gardes, disait-il en présentant les brefs; défendez vos anciennes lois fondamentales; le bras de la tyrannie est levé sur vous, mais le bras du Seigneur vous défendra. » Je puis dire ici que les évêques n'auraient pas été arrêtés, ou que la Russie se serait mis tout le corps diplomatique à dos, s'ils avaient cherché refuge dans la maison du nonce; mais ces prélats étaient de trop grands patriotes pour cela. Cependant ils

avaient été prévenus et avaient eu tout le temps de se soustraire à leur sort. L'évêque de Cracovie dit : *Mon parti est pris; si on m'attache à la queue d'un cheval et qu'on me traîne en Sibérie, j'en serai content, étant satisfait en moi-même que je ne fais que mon devoir et ce que mon devoir et ma conscience me commandent de faire.* Non content de parler contre les mesures de la Russie, il adressa des circulaires à toutes les diétines (1), ce que, comme sénateur, il avait droit de faire. Dans ces circulaires, il peignait les dangers de la situation, l'oppression menaçante, et exhortait ses concitoyens à défendre en hommes leur religion et leurs lois... »

Pendant la diète d'élection, la ville de Varsovie étant entourée de troupes russes, la cour de France trouva contraire à sa dignité que son ambassadeur y restât. Il lui fut enjoint de représenter au primat que la république n'étant plus maîtresse chez elle, et qu'étant lui-même accrédité près d'elle et non près de la Russie, il avait reçu l'ordre de se retirer jusqu'à ce que les choses eussent changé de face.

« Comme le primat était un homme trop faible pour rien faire de lui-même, et qu'on se figurait que le marquis de Paulmy (2) parlerait avec arrogance, on lui avait conseillé de lui répondre avec une égale hauteur. Paulmy vint et s'exprima avec toute la convenance possible. Le primat ne s'en apercevant pas, ou ne s'y étant pas attendu, fit la réponse qu'il avait préparée : *Si vous ne reconnaissez pas la république ici, vous n'avez qu'à la chercher ailleurs.* L'ambassadeur fut fort surpris de la réplique, et le palatin de Russie, qui était présent, témoin de la sottise du primat, et voulant lui donner l'occasion de la réparer, s'empressa de dire : *J'espère que quand le roi de France sera mieux informé, il changera sa façon de penser.* L'autre continua sur le même ton : *Si vous ne reconnaissez pas la république ici, cherchez-la ailleurs.* Le marquis, piqué au vif de cette persistante inconvenance, répondit : *Oui, le roi mon maître est très bien informé de tout ce qui se passe ici, et il sait entre les mains de qui est la république.* Le primat ne s'arrêta pas en si beau chemin : *Si vous ne la reconnaissez pas, nous ne vous reconnaissons pas non plus comme ambassadeur; vous et tous les ministres de France n'avez qu'à partir.* Et il ajouta : *Adieu, monsieur le marquis.* L'autre répondit en sortant : *Adieu, monsieur l'archevêque.* Il partit sans recevoir les honneurs dus à un ambassadeur. Cette singulière scène amena une lettre très vive de la cour de France, et le primat fut obligé d'envoyer un ministre à Versailles avec une lettre d'excuse.

« Le prince Repnin, ambassadeur de Russie, joue à Varsovie un plus grand rôle que le roi. J'ai eu la chance de me trouver presque tous les jours avec

(1) Assemblées des provinces qui nommaient les nonces ou députés à la diète.

(2) Antoine René de Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy, fils du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, ministre de la guerre lui-même en 1757 après l'exil de son oncle le comte d'Argenson, puis remercié en 1758 et nommé en 1762 ambassadeur en Pologne. Cette anecdote est racontée à peu près de même dans l'*Histoire de la Diplomatie française,* par M. de Flassan, t. VI, p. 522.

lui. Il le prend de si haut avec les plus grands personnages et traite les femmes avec une galanterie si outrée que rien n'est plus choquant. Dans le sein de la délégation, il ordonne despotiquement et ferme la bouche à quiconque essaie de s'opposer à ses caprices en disant que « tel est le bon plaisir de l'impératrice; qu'elle ne veut pas qu'il en soit autrement. » Il traite tout le monde aussi cavalièrement, même le roi. J'ai eu le désagrément de me trouver mêlé à une de leurs querelles : c'était à propos de danse, lors d'un bal masqué chez le prince Repnin. Sa majesté voulait attendre pour danser que la pièce où l'on avait soupé fût débarrassée, parce qu'elle était plus grande. Le prince, plus impatient, voulait qu'on commençât dans une autre. Sur ce que je vins annoncer au roi qu'on allait commencer à danser, il me pria de dire à Repnin qu'il préférait attendre qu'un plus grand appartement fût préparé. Pour toute réponse, Repnin me dit : *Cela ne se peut pas, et s'il ne vient pas, nous commencerons sans lui.* La suite en fut que le roi se mit tranquillement à danser.

« Rien ne prouve plus les singulières vicissitudes des choses de ce monde que de voir le nonce du pape attendre une heure et demie dans l'antichambre de l'ambassadeur de Russie pour le complimenter à l'occasion du jour de la naissance de l'impératrice. Cela s'est, à la lettre, passé ainsi le 5 décembre 1767.

« En dehors de ces façons dominatrices, le prince Repnin est un digne homme, sensible et humain, de beaucoup d'esprit et d'agrémens. Il s'est conduit dans toutes ces affaires avec beaucoup de désintéressement, et a même fui bien des occasions de s'enrichir. S'il pouvait mettre autant de douceur dans les manières qu'il montre, de modération dans l'usage qu'il fait de son pouvoir, il aurait plus d'approbateurs; mais il commande toujours et n'essaie jamais de persuader. Il est personnellement attaché au roi, et l'a sauvé à certains égards. Sa majesté était si embarrassée et si affligée de la situation à laquelle elle se trouvait réduite, tant par le zèle intempestif que par l'ambition effrénée et le caractère inquiet de ses sujets, que si elle n'avait pas été fermement soutenue par Repnin et d'autres, elle aurait abdiqué. Pour ma part, je ne puis m'empêcher de penser que cette résolution aurait immortalisé son nom. . . . . .

« Chaque jour apporte de nouvelles preuves de l'omnipotence de l'ambassadeur russe. Chez le primat, on vint à parler de quelques-uns des anciens rois de Pologne qui, forcés de fuir leur royaume, avaient dû chercher le soutien de leur existence dans l'exercice d'un métier; l'un d'eux, entre autres, fut un moment orfévre à Florence. Le roi dit à ce sujet qu'il serait fort embarrassé d'être mis à pareille épreuve, car il ne saurait comment gagner sa vie. « *Pardonnez, sire,* reprit l'ambassadeur, *votre majesté sait toujours très bien danser.* » Que penserions-nous, nous autres Anglais, en entendant un ambassadeur étranger dire à notre souverain : « *Si toute ressource lui manque, votre majesté peut se faire maître de danse?* » J'ai entendu cette conversation pendant un dîner. . . . . .

« Un autre jour que je parlais au roi de ce qu'il avait fait de grand et d'utile pour son pays, de l'ordre qu'il avait établi dans l'armée, de l'académie militaire qu'il avait fondée, etc., il me répondit : « Vous envisagez

les choses sous un autre point de vue que moi. Aucun bien n'arrivera de toutes les améliorations que j'ai voulu faire à ce pays-ci. Au contraire, à mesure que nous nous avançons, nous serons plus opprimés. Je regarde le corps des cadets, etc., comme autant d'avantages pour notre puissante voisine. La seule consolation qui nous reste est d'ignorer nos malheurs. Quant à moi, je ne sens que trop les épines dont ma couronne est semée. Je l'aurais déjà envoyée à tous les cinquante mille diables, si je n'avais pas honte d'abandonner mon poste. Croyez-moi, ne courez jamais après les grands emplois; il n'en reste que des amertumes. Quand ils viennent inattendus et non cherchés, acceptez-les. Si j'avais suivi cette maxime, j'aurais mieux fait. Mon ambition m'entraîna; j'osai prétendre à une couronne; j'ai réussi, et je suis malheureux. »

« Une autre fois il me dit en anglais : « Je suis puni pour avoir fait mon devoir. Si on m'avait laissé tranquille, j'aurais rendu mon peuple heureux; je ne l'aurais jamais opprimé. J'ai été simple particulier, et je connais le prix de la liberté et le poids de l'oppression. J'ai tous les soucis sans aucune des prérogatives d'un roi. »

C'est ainsi agité de tristes pressentimens, et en présence de la Russie de plus en plus menaçante et hautaine, que le roi Stanislas-Auguste allait ouvrir la diète de 1768.

..... « La diète, après avoir été deux fois convoquée et deux fois ajournée, s'est enfin réunie aujourd'hui (1) pour la première fois, afin d'entendre lire les résolutions arrêtées par la délégation. Je me suis rendu dès onze heures au château. Le coup d'œil était imposant. Le roi, sous un dais, au haut bout, entouré de ses officiers; à sa droite est assis le primat, comme le premier des sénateurs, avec son porte-crosse et ses autres suivans. On le prendrait pour un second roi. De l'autre côté est l'archevêque de *Léopol* (2). Derrière eux, au premier rang, sont les sénateurs qui remplissent le premier banc, et après viennent les autres membres ou *nonces*, comme on les appelle.

« Avant que la lecture des pièces commençât, quelques-uns voulurent prendre la parole, mais on ne le leur permit pas... En résumé, toute l'assistance écouta l'affaire des dissidens très patiemment et sans un murmure. Il y eut un nonce de la Prusse polonaise qui déclara vouloir protester contre toutes les résolutions prises relativement aux dissidens; mais on le fit changer d'avis, et il s'absenta pour le reste de la diète... J'aperçus dans une chambre, dont une fenêtre donnait sur la salle, l'ambassadeur russe, entouré de quatre ou cinq généraux, veillant avec eux sur ce qui se passait et avançant la tête, de temps à autre, pour menacer quiconque avait la hardiesse de faire quelque opposition.

« Les autres séances de la diète se sont passées comme la première. Tous les jours, il y a eu quelque faible tentative pour prendre la parole; mais en fin de compte aucun discours n'a été prononcé. On a dit aux nonces :

(1) 28 février 1768.
(2) Léopol ou Lemberg, ville de Galicie.

« Laissez tout lire; alors, si vous le voulez, vous ferez connaître votre opinion; la diète siégera un jour de plus pour cela. » Puis, quand ce dernier jour est venu, chacun des nonces a reçu, à six heures du matin, un message spécial pour insinuer qu'il serait plus sage de ne rien dire. En conséquence, lorsqu'ils ont été réunis, le maréchal a exprimé en peu de mots l'approbation des mesures arrêtées par la délégation, et a immédiatement dissous la diète, après quoi toute l'assemblée, accompagnée du roi et des sénateurs, s'est rendue à l'église, et l'on a chanté un *Te Deum*. Ainsi s'est terminée cette curieuse affaire. Toute une nation s'est crue placée dans cette situation singulière de devoir concourir à faire de nouvelles lois en complète opposition avec ses idées; le roi, avec les intentions les plus élevées et les plus droites, a été obligé de choisir le parti russe comme le moindre de deux maux, car s'il s'était jeté de l'autre côté, il s'en fût suivi la plus cruelle et la plus sanglante guerre civile.

« Les changemens faits pendant cette diète consistent en divers articles rétablissant la décision à l'unanimité, qui, comme je l'ai déjà dit, avait été supprimée en deux points essentiels, les affaires militaires et les finances. Désormais les impôts, les levées de troupes, toute espèce de traités, même ceux de commerce, la paix et la guerre, ne seront plus décidés par la majorité, mais seront toujours soumis à la nécessité d'une résolution unanime. — Le petit nombre d'affaires sur lesquelles la majorité statuera sont de si peu d'importance et si enveloppées de difficultés de formes, qu'un tel pouvoir ne pourra jamais réaliser aucun plan profitable au pays. — En résumé, l'objet principal de la Russie a été rempli : rendre le gouvernement aussi confus et embarrassé que possible, ou, pour mieux dire, détruire tout gouvernement. Ainsi, par exemple, les nouveaux règlemens introduisent tant de formalités dans les diétines, rendent si voisine de l'impossible toute constatation de la qualité des votans, que les élections ne peuvent manquer d'amener de grands désordres. Les membres élus seront toujours ceux qui s'appuieront sur le trouble et sur la violence, et non sur leur véritable considération dans le palatinat. Les lois de finances sont ainsi combinées, que le produit des impôts, jusqu'au dernier centime, est affecté à un service spécial, de sorte qu'il n'y aura jamais le moindre excédant, ni par conséquent de réserves qui puissent rendre la Pologne redoutable à ses voisins. Le pouvoir des commissaires de la guerre et de la trésorerie est considérablement amoindri par l'interdiction de ces fonctions aux nonces, et *vice versâ*. Outre ces points essentiels, plusieurs passages, dans les actes de cette dernière diète, insistent vivement sur la nécessité des confédérations comme le seul remède contre les abus de l'unanimité. C'est planter un germe éternel de discorde, car ce qu'en Pologne on appelle *confédération* s'appellerait révolte dans tout autre gouvernement. Les lois de Pologne autorisent un nombre quelconque de mécontens à se réunir, à déclarer leurs griefs, quels qu'ils soient, fût-ce le désir de déposer le roi, et sa majesté est obligée de convoquer une diète pour les prendre en considération. Dans ces diètes, appelées *diètes de confédération*, tout se décide à la pluralité des voix. C'est ainsi que la Pologne est réduite à l'impuissance. Le rétablissement du *liberum veto* semble respirer un air de

liberté, et sert à flatter le vieux parti polonais; mais, quand on y regarde de près, on voit que ce n'est qu'un vain hochet, car la complication des autres innovations est telle que le veto ne peut qu'accroître la confusion. La cour de Russie a pris soin d'assurer l'impuissance de la Pologne, et en vérité c'était bien le moins qu'elle pût faire, car la France, l'Autriche, la Prusse et même la Turquie, chacune par différens motifs, lui ont dit : « Faites ce que vous voudrez en Pologne, pourvu que vous ne changiez pas la forme du gouvernement et que vous quittiez le pays quand vous aurez fini. Nous ne voulons pas avoir de nouvelles créations politiques en Europe, afin de n'avoir pas à nous occuper de nouvelles combinaisons et de nouveaux systèmes. »

« Le roi ne l'ignorait pas; il connaissait la perversité et l'inquiète jalousie de la nation, qui, livrée à elle-même, aurait mis tout au pis en détruisant ce qu'il avait fait de plus utile. En outre les Russes étaient maîtres non-seulement du royaume entier, mais de la capitale elle-même. Tout cela le détermina à entrer dans les vues de l'impératrice, trouvant en elle le seul pouvoir capable à la fois et de le défendre contre les attaques du dehors, et de dompter les turbulentes et séditieuses dispositions de son peuple.

« Les changemens considérables dont j'ai parlé plus haut ne sont pas les seuls; il s'en est opéré beaucoup d'autres de moindre importance, tels que plusieurs places enlevées à la nomination du roi pour devenir l'apanage de quelques familles, l'emploi en pensions et largesses d'une somme annuelle de cinq cent mille livres sterling, dont cinquante ont été ajoutées à la liste civile du roi, un don de cent et quelques mille livres au prince Radzivil en dédommagement de ce que ses terres avaient souffert pendant son exil, l'octroi de plusieurs titres et de près de cent *indigénats* ou lettres de naturalisation, enfin la grande affaire des dissidens, dont je n'ai pas parlé parce que je l'ai considérée comme chose entendue. Ils sont maintenant placés sur un pied d'égalité avec les catholiques, sauf cette seule exception qu'un dissident ne peut être élu roi, et que, quoique sa majesté polonaise soit libre d'épouser une protestante, sa femme, dans ce cas, ne pourrait être couronnée. Les dissidens cessent d'être ainsi désignés; on les appelle *gens de l'église non unie*. Ils préfèrent ce nom de *non unis* à celui de *désunis*, parce que ce dernier implique une union antérieure, ce qu'ils ne veulent pas admettre. »

Ces renseignemens sur les travaux de la diète sont complétés par quelques détails qui nous montrent avec autant de netteté que de finesse le milieu moral où s'agitaient alors les affaires de Pologne :

« Le prince Radzivil, maréchal de la confédération, alors qu'elle existait, est un des plus puissans seigneurs de Pologne. Ses revenus, si on les suppose en ordre, s'élèvent à dix-huit millions de florins polonais, près de cinquante mille livres sterling. Ils ont été bien diminués, pendant l'interrègne (1), par les dévastations des troupes russes sur ses domaines. Il était

(1) Espace de temps qui sépara le 5 octobre 1763, jour de la mort de Frédéric-Au-

alors l'ennemi déclaré de la Russie et commandait une armée de huit mille hommes, avec laquelle il s'opposait à toutes ses mesures. La conséquence fut que, battu et fugitif, il dut chercher un asile à Dresde. Pendant ce temps, ses immenses possessions devinrent la proie de l'ennemi. Dans les derniers troubles, il changea de parti; il se fit *l'âme damnée* de l'impératrice, fut mis par elle à la tête de la confédération et récompensé à la fin par le premier palatinat du royaume et par un présent, comme je l'ai dit plus haut, de plus de cent mille livres sterling (1). Il a environ trente-cinq ans, porte toujours l'ancien habit polonais, et est un si grand sot que le prince Repnin mit un colonel et soixante hommes dans son hôtel pour l'empêcher de boire pendant qu'il était revêtu de fonctions si importantes. Je l'ai vu moi-même, le lendemain de la dissolution de la diète et du départ de ses garnisaires, arriver ivre chez Repnin et s'y vanter d'avoir maintenant le droit de se griser. Il ne sait pas parler français, et sa moralité comme sa conduite ne le placent guère au-dessus de ses vassaux. Il donna, pour l'anniversaire de la naissance de l'impératrice, un bal où se trouvaient près de trois mille masques, et où, sans parler des autres vins, il fut bu mille bouteilles de vin de Champagne. La prodigalité de toutes les fêtes polonaises va au-delà de ce qu'on peut imaginer. La maison du prince Radzivil est ouverte tous les jours à tant de gens que ses vingt-cinq cuisiniers peuvent à peine y suffire. Les deux frères Czartoryski donnent aussi tous les jours à dîner et à souper à quiconque se présente; ces deux maisons sont le rendez-vous général des étrangers; celle du prince Radzivil est toute polonaise. . . . . .

« Le prince Repnin, quoique appartenant à l'église grecque, dont les ri-

guste, du 7 septembre 1764, jour de l'élection de Stanislas Poniatowski. Quand le trône de Pologne était vacant, le primat prenait le titre d'*interrex*. On sait quels furent à cette époque les déchiremens de la Pologne, dont divers prétendans se disputaient la couronne les armes à la main. Les principaux étaient les Radzivil et les Branicki; venaient ensuite les Oginski, les Lubomirski, etc. Quant à Adam Czartoryski, qui pouvait être un concurrent redoutable pour son cousin Stanislas Poniatowski, il se retira devant sa candidature, et contribua à son succès, qu'assurèrent encore mieux les intrigues, l'or et les troupes de Catherine.

(1) Il est permis de croire qu'en embrassant, en 1767, le parti des Russes, Radzivil était plutôt guidé par sa haine contre les Poniatowski et par son goût pour les aventures que par un attachement coupable aux ennemis de son pays. — Il fut dupe et non pas traître. — Sa destinée semble avoir été de nuire toujours à la Pologne en cherchant à la servir à sa manière. La suite de sa vie est, comme le commencement, pleine d'agitations et de chimériques entreprises. Dès qu'il comprit les projets de Catherine, il redevint son ennemi, se retira en Lithuanie et leva de nouvelles troupes. Plus tard il rejoignit les confédérés à Teschen. Ne voulant pas être témoin du démembrement de la Pologne, il s'exila et ne rentra dans sa patrie que pour y vivre retiré et y mourir. — On sait que c'est lui qui, dans le désir de susciter une rivale à Catherine, enleva la princesse Tarkanof, fille d'Élisabeth, et la conduisit à Rome. Bientôt il l'abandonna avec son inconstance et sa légèreté habituelles. Alexis Orlof, profitant du dévouement de cette malheureuse princesse, fit luire à ses yeux la perspective de la couronne, l'épousa, dit-on, secrètement, puis, l'entraînant à bord d'un navire dans le port de Livourne, la ramena en Russie, où la malheureuse victime de cet odieux guet-apens périt dans un cachot.

gueurs et les cérémonies ne le cèdent pas à celles du culte catholique, et peut-être les dépassent, en fait d'abstinence, pendant la semaine de la Passion, a si peu de respect pour une religion quelconque, qu'elle soit sienne ou non, qu'il a fait jouer la comédie à Varsovie le mercredi des cendres. Personne n'y assistait que le prince et sa suite.

« J'ai vu souvent les acteurs attendre, pour commencer, l'arrivée du tout-puissant ambassadeur, lors même que le roi était déjà dans sa loge depuis une heure.

« Vers Noël de l'année 1767, j'assistai à une partie de chasse chez le général Makronosky, où se trouvaient également le roi, l'ambassadeur de Russie et plusieurs grands seigneurs. L'hospitalité splendide de ce lieu, la bonne chère et les bons feux qui tempéraient un froid rigoureux mirent tout le monde de si belle humeur, que les souverains oublièrent leur royauté et les ambassadeurs leur omnipotence. La gaîté fut à son comble, et je ne pus m'empêcher de faire observer au roi que je ne me rappelais pas l'avoir vu en pareille disposition. *Ah!* dit-il, *il est bien doux de se tromper quelquefois!*

« C'est un fait à remarquer, que le roi, qui possède presque toutes les vertus comme homme et comme roi, et qui a reçu en partage un bon sens, une philosophie et une humanité plus qu'ordinaires, ait choisi pour favori et pour premier ministre un homme totalement dépourvu de ces qualités. Tel est en effet Branicki (1), et s'il a quelque mérite, ce n'est que celui d'un féroce courage. Quant à ses défauts, il boit, dispute, bavarde à tort et à travers, et raisonne de même. . . . . .

« L'impératrice avait résolu de briser le prince Czartoryski, grand-chancelier de Lithuanie et l'aîné des oncles du roi. Elle lui avait donc fait signifier par son ambassadeur que, s'il ne se démettait pas de sa charge pour se retirer dans ses terres, il serait jugé, condamné et exécuté. Il répondit : « Je n'ai pas reçu mon emploi de sa majesté impériale, ainsi elle me pardonnera si je ne veux pas m'en défaire à sa requête. Je suis vieux, très vieux, et elle me fera peu de mal en m'ôtant les quelques jours qui me restent; mais j'ai trop de soin de ma gloire pour ternir la fin d'une vie qui, j'ose le dire, a été passée sans tache au service de ma patrie, par un acte que le monde, avec raison, condamnerait comme lâche et intéressé. »

« L'ambassadeur, en recevant cette mâle réponse, lui dit « qu'il eût à se préparer à subir son sort, qu'il serait jugé à la diète prochaine, et qu'il lui était facile de prévoir le résultat du procès; que cependant, par considération pour son rang et son caractère, il ne serait pas arrêté, mais qu'il ferait bien d'employer le temps qui lui restait à régler ses affaires dans l'intérêt de sa famille. »

« Je dînai plusieurs fois chez lui à cette époque : il y avait plaisir à voir

(1) « Ce Braniski ou Branicki n'est point un vrai Branicki. Il épousa en 1782 Catherine Engelhardt, l'aînée des nièces du prince Potemkin. Lui et elle vivent aujourd'hui (1804) à Biélésiska, dans la Russie-Rouge, avec six ou sept enfans, et jouissant d'un revenu de 70,000 livres sterling. Quand je l'ai connu, il n'avait rien. J'ai assisté à son mariage, et il était alors exactement tel que je l'ai dépeint. » — Note de lord Malmesbury, octobre 1804.

avec quelle magnanimité et quel courage il supportait son sort. Assis au haut bout d'une longue table, entouré de sa famille et de ses amis, il faisait les honneurs de sa maison avec la même cordialité et la même gaîté que s'il ne lui était rien arrivé; il adressait la parole à chacun de ses hôtes avec bonne humeur et la plus parfaite liberté d'esprit, s'informant auprès des étrangers des mœurs et des coutumes de leurs pays respectifs, auprès de ses compatriotes de petits faits intéressans relatifs à la Pologne; jamais distrait, jamais préoccupé, et remplissant ses fonctions de grand-chancelier avec la même exactitude qu'auparavant. Tout ce genre de vie aurait certes été remarquable en toute circonstance chez un homme de près de quatre-vingts ans; mais, quand on réfléchit que ce vieillard était alors pour ainsi dire sous le coup d'une condamnation capitale, on se sent frappé d'admiration. La grande humanité du roi le sauva, car, quoique Czartoryski lui eût été fortement opposé, cependant sa majesté s'intéressa si vivement à lui et intercéda si chaleureusement en sa faveur que l'impératrice finit par lui accorder son pardon (1). »

A son départ de Varsovie, M. Harris fut chargé de remettre à sir Joseph Yorke, ambassadeur d'Angleterre près des états-généraux, une lettre datée de Varsovie le 20 mars 1768. Il y a dans cette lettre quelques passages trop remarquables pour que nous ne les reproduisions pas à la fin de ce récit, qu'ils compléteront, et qu'ils pourraient paraître destinés à résumer.

« Si la curiosité et l'envie de s'instruire ont conduit Harris ici, la première a certainement été très mal satisfaite, et la seconde ne lui a appris qu'à voir à quel point la légèreté et l'ignorance peuvent rendre une nation absurde dans sa conduite, et à quel degré les gens les plus sensés et les meilleurs citoyens sont obligés quelquefois de se prêter au mal pour éviter le pire. A peine avons-nous achevé une longue et triste pièce, qu'en voilà une seconde qui commence (2), et dont il est impossible de prévoir la fin, parce qu'on ne connaît pas encore quels ressorts font jouer cette nouvelle machine. Tout cela n'empêche pas que je dise toujours : « Courage et patience! » Le sort se lassera à la fin de se jouer de moi, et Dieu, qui ne fait rien en vain, ne m'a pas fait roi d'une façon si peu ordinaire et ne m'a pas donné cet opiniâtre désir de faire le bien de ma nation pour que tout cela soit perdu pour elle. Peut-être cette nation doit-elle apprendre à vaincre les préjugés, par les malheurs mêmes qu'elle s'attire, plus vite que mes sermons n'auraient fait dans une suite de temps plus paisibles. Peut-être aussi dois-je devenir la victime de sa folie, afin qu'un grand exemple et une grande révolution servent à ceux qui viendront après moi. Eh bien! si justement je me trouve être le malheureux anneau de la grande chaîne

(1) Michel-Frédéric Czartoryski était né vers 1695. Sa sœur Constance avait épousé Stanislas Poniatowski, compagnon d'armes de Charles XII et père du roi Stanislas-Auguste. Michel avait un frère cadet, Auguste, qui fut père d'Adam-Casimir.

(2) La dernière confédération.

des événemens sur lequel est écrit *sacrifice*, il faudra bien que je remplisse ma destinée. En tout cas, j'irai seul, mais avec la conscience nette d'un patriote intègre, devant le grand juge, et je laisserai ici du moins quelques témoins de mes plus secrètes pensées qui, j'espère, ne rougiront pas de s'appeler mes amis quand même je n'y serai plus.

« STANISLAS-AUGUSTE, roi. »

M. Harris ajoute, et nous-même ajouterons volontiers avec lui, en ne faisant de réserves que sur le titre de grand que la postérité ne peut accorder à Stanislas-Auguste : « Rapprochez cette lettre du langage qu'il me tint, et jugez combien ce grand et excellent homme doit être complétement malheureux. »

Nous avons traduit et donné ici presque tout le journal du séjour de M. Harris à Varsovie, car, quoique les faits qu'il raconte soient connus, les appréciations et les jugemens diffèrent. D'ailleurs il y a toujours quelque chose de curieux dans le récit d'un témoin, lorsque ce témoin a joué lui-même un rôle considérable dans les affaires de son temps. La suite de ces études nous montrera M. Harris ministre d'Angleterre près de Frédéric II, et assistant au dénoûment du drame dont il vient d'esquisser les premières scènes. Il est donc naturel que nous ajournions les remarques et les jugemens, qu'il nous convient d'ailleurs de ne pas multiplier. Si, en plaçant sous les yeux du public les souvenirs d'un diplomate anglais sur un des plus graves événemens du XVIIIe siècle, il est bon de ne pas s'interdire toute critique historique, nous croyons qu'il faut laisser beaucoup à faire à l'esprit des lecteurs. Sans fuir des rapprochemens inévitables, nous ne nous sentons aucun goût pour nous livrer à un examen approfondi dans lequel nous n'aurions pas complète liberté. L'attrait qu'offrirait un pareil examen est moindre, l'utilité peut en sembler contestable dans les pays où la forme du gouvernement ne laisse aux représentans de la nation et à la libre discussion qu'une bien faible part dans les décisions qui engagent la politique extérieure.

CASIMIR PERIER.

LE MATÉRIALISME CONTEMPORAIN EN ALLEMAGNE

L'ÉCOLE NATURALISTE.

I. Moleschott. *Kreislauf des Lebens*, première édition, 1852, quatrième édition, 1862. — II. Büchner. *Kraft und Stoff*, septième édition, 1862. — *Natur und Geist*, Francfort 1857. *Aus Natur und Wissenschaft*, Leipzig 1862. — III. Vogt. *Bilder aus dem Thierleben*, Francfort 1857. — *Physiologische Briefe*, Giessen 1856. — *Vorlesungen über den Menschen, seine Bildung in der Schöpfung und in der Geschichte*, Giessen 1863. — IV. Löwenthal. *System und Geschichte des Naturalismus*, Leipzig 1863, quatrième édition. — V. Czolbe. *Neue Darstellung des Sensualismus*, Leipzig 1855.

« C'est un trait caractéristique du vrai philosophe, dit Feuerbach, de ne pas être professeur de philosophie. » Ce mot spirituel et mordant, qu'envierait M. Taine, nous apprend quelle révolution d'idées s'est faite en Allemagne depuis le temps où les grands professeurs, les Kant, les Fichte, les Schelling, les Hegel, les Herbart, inauguraient avec tant d'éclat la philosophie du XIXe siècle. Aujourd'hui ces grands noms, que nos radicaux retardataires présentent en France à notre admiration comme les modèles de la libre pensée et de l'audace généreuse, sont en Allemagne des noms surannés et à peine respectés. On les traite presque comme des philosophes officiels, et quelques-uns vont jusqu'à les appeler des *charlatans*. Écoutez le sombre et pessimiste Schopenhauer, celui-là même qui,

dans notre Occident, dans la vieille ville active et commerçante de Francfort, a eu la fantaisie de renouveler le *nirvana* bouddhique; écoutez-le parler de Hegel et des philosophes de son école. « Le panthéisme, dit-il, est tombé si bas et a conduit à de telles platitudes, qu'on est arrivé à l'exploiter pour en faire un moyen de vivre, soi et sa famille. La principale cause de cet extrême aplatissement a été Hegel, tête médiocre, qui, par tous les moyens connus, a voulu se faire passer pour un grand philosophe, et est arrivé à se poser en idole devant quelques très jeunes gens d'abord subornés, et maintenant à jamais bornés. De tels attentats contre l'esprit humain ne restent pas impunis. » Le même philosophe appelle Fichte, Schelling et Hegel les *trois sophistes*, et il résume ainsi la recette de ces philosophes et de leurs disciples : « Diluez un *minimum* de pensée dans cinq cents pages de phraséologie nauséabonde, et fiez-vous pour le reste à la patience vraiment allemande du lecteur. » Ainsi parle Schopenhauer, l'un des philosophes les plus goûtés en Allemagne depuis dix ans.

Écoutez maintenant M. Büchner, l'auteur du livre *Force et Matière* (*Kraft und Stoff*), et l'un des adeptes les plus décidés et les plus populaires de l'école matérialiste. « Nous écarterons, dit-il, tout le verbiage philosophique par lequel brille la philosophie théodétique, notamment la philosophie allemande, qui inspire un juste dégoût aux hommes lettrés et illettrés. Les temps sont passés où le verbiage savant, le charlatanisme philosophique ou le batelage intellectuel étaient en vogue. » Le même écrivain parle avec le plus profond mépris de la « prétendue nouveauté » de la philosophie allemande. « Nos philosophes modernes, dit-il, aiment à nous *réchauffer de vieux légumes* en leur donnant des noms nouveaux pour nous les servir comme la dernière invention de la cuisine philosophique. » On le voit par ces grossières paroles, c'est partout le sort de ceux qui ont un instant régné d'être à leur tour méprisés et insultés; on voit que les maîtres panthéistes et idéalistes ne sont pas aujourd'hui plus respectés en Allemagne que les maîtres spiritualistes ne le sont en France.

Mais comment comprendre maintenant qu'en Allemagne, dans ce pays de la spéculation pure, de la pensée abstraite, et où les universités semblaient être jusqu'ici à la tête de tout mouvement scientifique, comment comprendre que l'on en soit venu à parler dans ces termes de ces grands philosophes, si idolâtrés naguère, et de l'enseignement universitaire, toujours si respecté? Ce n'est pas là un des symptômes les moins curieux de la tendance philosophique de notre temps. Il faut remonter plus haut.

I.

Lorsque Hegel est mort en 1832, jamais conquérant ne laissa un empire plus vaste et en apparence moins contesté. Il avait fait taire toutes les voix rivales, même celle de son maître et de son émule, l'illustre Schelling. Herbart seul avait pu sauver son indépendance, mais il n'était pas écouté; son temps n'était pas encore venu. Le profond et amer Schopenhauer commençait à protester à Francfort dans la solitude, et devait pendant longtemps braver l'indifférence du public. Humboldt plaisantait en petit comité de ce qu'il appelait la prestidigitation dialectique de Hegel; mais au dehors il se conduisait avec cette école comme il faisait avec les puissances, et lui témoignait un juste respect. Dans ce silence universel, l'école de Hegel avait tout envahi, les universités et le monde, l'église et l'état. Un formulaire commun régnait dans toutes les écoles. Il semblait qu'une nouvelle église fût fondée.

Cependant un *credo* philosophique n'a jamais été de longue durée. Après un premier moment d'entente superficielle, où des esprits animés par des sentimens communs, et n'ayant pas encore creusé leurs idées, s'accordent sur les mots faute de fixer leur attention sur les choses, après ce premier étourdissement que cause à des esprits de second ordre l'autorité dominatrice du génie, chacun reprend peu à peu possession de soi-même, et cherche à se rendre compte de ce qu'il professe. Après la foi vient l'interprétation, et avec l'interprétation le prestige de l'unité disparaît; les hérésies commencent. C'est ce qui arriva bientôt à l'hégélianisme : on s'expliqua, et dès lors on ne s'entendit plus.

Trois interprétations différentes furent données par les disciples de Hegel de la philosophie du maître, l'une dans le sens spiritualiste et religieux, l'autre dans le sens naturaliste et athée, et entre les deux une école moyenne essaya de maintenir la haute pensée conciliatrice du maître lui-même, et de tenir la balance égale entre l'esprit et la nature. Le théisme, le panthéisme et l'athéisme, telles furent les trois doctrines qui se partagèrent l'héritage de Hegel. On appela ces trois divisions de l'école de noms empruntés à la langue de la politique, la *droite*, le *centre* et la *gauche*, qui eut bientôt son *extrême gauche*. Dès 1833, ces schismes se préparèrent : en 1840, ils étaient consommés.

De ces trois fractions de l'école hégélienne la plus puissante, et celle qui remua le plus les esprits, ce fut évidemment la plus radicale, la plus énergique, à savoir la gauche et l'extrême gauche. La gauche, représentée d'abord par Michelet de Berlin et par le doc-

teur Strauss, s'efforça surtout de s'expliquer sur la personnalité divine et sur l'immortalité de l'âme. Elle établit ces deux points de doctrine, devenus célèbres en Allemagne, que Dieu n'est personnel qu'en l'homme, et que l'âme n'est immortelle qu'en Dieu, ce qui revient à dire que Dieu n'est pas personnel, et que l'âme n'est pas immortelle. Cependant cette partie de l'école restait encore fidèle à l'esprit hégélien en distinguant l'idée et la nature, la logique et la physique, l'esprit et la matière. L'extrême gauche hégélienne s'attaquait à toutes ces distinctions scolastiques. — A quoi bon, disait-elle, cette logique de Hegel, qui ne fait qu'exprimer une première fois, sous une forme abstraite, ce que la nature réalise sous une forme concrète? Pourquoi distinguer l'idée et la nature? L'idée, c'est la nature même. — Une fois sur cette pente, rien n'empêchait plus les néo-hégéliens de revenir purement et simplement aux doctrines matérialistes et athées du XVIIIe siècle. C'est ce que fit l'extrême gauche hégélienne dans les écrits de MM. Feuerbach, Bruno Bauer, Max Stirner, Arnold Ruge (1). Encore le premier conservait-il une sorte de religion analogue à celle de l'école positiviste, la religion de l'humanité. « L'homme seul, disait-il, est le Sauveur véritable! L'homme seul est notre Dieu, notre juge, notre rédempteur! » Mais les disciples allaient plus loin, et ne voulaient pas même de ce dieu-humanité, et de ce culte qu'ils appelaient *anthropolâtrie*. M. Max Stirner combattait l'humanité de Feuerbach comme une dernière superstition, et il prêchait l'*autolâtrie*, le culte de soi-même : « Chacun est à soi-même son Dieu, » disait-il, *quisquis sibi Deus*. « Chacun a droit à tout, » *cuique omnia*. Un autre disciple de la même école, M. Arnold Ruge, fondateur des *Annales de Halle*, journal de la secte, disait que « l'athéisme est encore un système religieux : l'athée n'est pas plus libre qu'un juif qui mange du jambon. Il ne faut pas lutter contre la religion, il faut l'oublier. » Pour se faire une idée de cette sorte de rage anti-religieuse qui animait les néo-hégéliens, il faudrait relire quelques-uns des athées de notre XVIIIe siècle, un Naigeon, un Lalande, un Sylvain Maréchal.

On comprend que ce fanatisme d'impiété, dans un pays qui est encore profondément religieux, dut jeter un grand discrédit sur la philosophie et sur ses interprètes. En Allemagne, on aime la liberté de penser, mais on respecte les choses saintes. Il est permis d'y tout dire, pourvu que ce soit en formules hiéroglyphiques inaccessibles à la foule; mais précisément la jeune école hégélienne était lasse de ces formules, elle voulait parler franc et haut, appeler les

(1) M. Saint-René Taillandier est le premier qui ait fait connaître en France cette curieuse déviation de l'hégélianisme. Voyez la *Revue* du 15 juillet 1847.

choses par leur nom, et ne craignait pas d'employer le langage le plus grossier et le plus brutal. Ce n'est pas tout. En politique comme en philosophie, la jeune école professait les doctrines les plus radicales. 1848 arriva; l'extrême gauche hégélienne devint l'extrême gauche révolutionnaire; l'athéisme et le socialisme se donnèrent la main : par là s'augmenta encore la répulsion que l'hégélianisme inspirait, et dont la philosophie devait subir le contre-coup. La réaction de 1850 vint la frapper comme elle la frappa chez nous. L'opinion s'éloigna d'elle; le silence se fit autour des universités, occupées en général par des hommes de second ordre, dont quelques-uns cependant, dans la critique surtout, étaient éminens. Tous ces faits sont d'autant plus faciles à comprendre qu'ils ont eu leurs analogues parmi nous.

Mais le silence et la paix ne sont pas de ce monde. La philosophie, vaincue avec la révolution, contenue dans les universités, oubliée en apparence par le public, recommença bientôt à se réveiller. Ni l'esprit humain, ni l'Allemagne ne peuvent se passer de philosophie; mais le réveil se fit par un côté inattendu : il vint du côté des sciences naturelles. Ce phénomène doit avoir sa raison dans l'esprit de notre temps, car c'est aussi ce que nous avons vu chez nous. C'est en effet l'école positive qui a profité parmi nous de la pénitence infligée à la philosophie des écoles. En voulant contenir un libre spiritualisme, on a ouvert toute grande au matérialisme une voie large et sans combat.

Un des premiers symptômes du réveil de la philosophie en Allemagne fut le succès inattendu d'un philosophe déjà vieux, qui, depuis plus de trente ans, écrivait au milieu de l'indifférence publique, et dont nous avons cité quelques paroles pleines d'humour et de misanthropie : nous voulons parler de Schopenhauer. L'originalité incontestable de cet écrivain, son style plein de couleur et d'amertume, d'une netteté peu commune en Allemagne, ses invectives acerbes contre la philosophie de l'école, la bizarrerie de son caractère misanthrope et pessimiste, une sorte d'athéisme fier et hautain qui rappelle celui d'Obermann, ses qualités et ses défauts, convenaient assez à une époque de lassitude intellectuelle où ni la foi, ni la philosophie ne satisfaisaient plus personne, la première n'ayant pu se guérir des blessures du docteur Strauss, et la seconde discréditée par l'abus du formalisme scolastique. Les écoles allemandes, frappées d'abord par la réaction, l'étaient maintenant par la philosophie libre et individuelle; c'est encore ce qui s'est vu également en France, où les écoles, fières d'avoir été frappées par le parti rétrograde, se croyaient naïvement les dépositaires et les organes du libéralisme philosophique, lorsqu'elles se virent tout à

coup attaquées du dehors par le mouvement critique et positiviste et par le mouvement hégélien, là-bas rétrograde, mais ici novateur; c'est ainsi que nous nous sommes vus contraints, nous spiritualistes français, de passer subitement et sans préparation de la gauche à la droite.

Cependant le succès de la philosophie de Schopenhauer ne paraît avoir été en Allemagne qu'une crise passagère. Ce philosophe appartenait encore trop au mouvement qu'il combattait. C'est un idéaliste qui se rattache évidemment à Kant, et même à Fichte, et par ce côté ses doctrines sont évidemment surannées. Où est le temps où l'on pouvait écrire sérieusement et faire croire de pareils axiomes : « Je suis, parce que je veux être? » En outre il faut être profondément versé dans les mystères de la phraséologie philosophique de l'Allemagne pour comprendre la différence qui peut exister entre la *volonté absolue*, qui est, suivant ce philosophe, l'essence du monde, et l'*idée absolue* de l'école hégélienne. Une volonté sans conscience et une idée sans conscience me paraissent se ressembler beaucoup et ne sont autre chose que l'activité instinctive et immanente de l'être absolu.

C'est dans un ordre d'idées plus positives que l'Allemagne dut chercher une philosophie. Ce furent la physiologie et les sciences naturelles qui la lui fournirent. Pendant tout le temps qu'avait régné la philosophie de l'identité, les sciences s'étaient isolées et tenues sur la réserve. Quelques grands savans toutefois, OErsted, Oken, Burdach, Carus et même Müller, avaient évidemment été sous le prestige de l'idéalisme. Des réclamations s'étaient à ce propos élevées au nom de l'expérience, et Goethe lui-même, quoique poète, mais savant en même temps que poète, avait bien vu le vice de la méthode spéculative et de la science *à priori*. « Voici bientôt vingt ans, disait-il, que les Allemands font de la philosophie transcendante. S'ils viennent une fois à s'en apercevoir, ils se trouveront bien ridicules. » Cependant l'empire de la philosophie était si grand qu'elle s'arrogeait le droit de traiter avec le plus haut dédain les objections de l'empirisme. Si l'on reprochait à cette philosophie de ne pas pouvoir expliquer les faits particuliers, Michelet de Berlin répondait avec hauteur que « de pareilles explications n'étaient pas au-dessus du savoir, mais au-dessous. » On répond ainsi quand on est le plus fort, mais de pareilles réponses se paient nécessairement un jour ou l'autre. C'est ce qui est arrivé en Allemagne à la philosophie de la nature. « La défaveur de ce système est telle, dit Büchner, que le nom de philosophie de la nature n'est presque plus qu'un terme de mépris dans la science. » Les sciences naturelles et positives ont repris le sceptre que la philosophie idéaliste avait été

contrainte de céder; elles ont eu à leur tour leur philosophie, qui n'est autre, il faut le dire, que le plus pur matérialisme. Le chef et le propagateur de ce nouveau mouvement a été M. Moleschott.

Évidemment l'école de Moleschott donne la main à l'école de Feuerbach. Celle-ci a rendu l'autre possible; mais il y a une grande différence entre elles deux, elles ont deux origines différentes. L'école de Feuerbach a une origine hégélienne; elle est née de la dialectique; sans doute elle arrive aussi au matérialisme, mais c'est par la déduction, par l'entraînement logique des idées. C'est un matérialisme abstrait, accompagné de fanatisme athée et de passion politique mêlée d'illusion. M. Proudhon représente assez bien chez nous cette espèce de philosophie raisonneuse, violente et chimérique. Le matérialisme de Moleschott et de ses amis a un tout autre caractère : c'est un matérialisme physiologique fondé sur la science, sur les connaissances positives, sur l'expérience. L'école nouvelle ressemble plutôt à l'école de Cabanis, de Broussais et de Littré. Ce qui animait Feuerbach, c'était l'esprit révolutionnaire; ce qui anime Moleschott, c'est l'esprit positif, l'esprit des sciences. En un mot, c'est la revanche de l'empirisme contre la frénésie de la spéculation rationnelle *à priori*.

Le premier écrit où se trouvent exposées les doctrines de la nouvelle école est le livre de Moleschott intitulé *le Cours circulaire de la vie* (*Kreislauf des Lebens*), ouvrage dont la première édition est de 1852, et la dernière ou quatrième de 1862. C'est un recueil de lettres adressées au célèbre Liebig sur les principales matières de la philosophie : l'âme, l'immortalité, la liberté, les causes finales. Dans ce livre, Moleschott pose le principe du nouveau matérialisme : « Sans matière point de force, sans force point de matière. » Il soutient l'hypothèse d'une circulation indéfinie de la matière, qui passerait sans cesse du monde de la vie au monde de la mort, et réciproquement, et il exalte ce qu'il appelle la toute-puissance de ses transmutations (*Allgewalt des Stoffenwechsels*).

Le livre de Moleschott fit un grand bruit en Allemagne et secoua la léthargie philosophique des esprits; mais ce qui détermina surtout l'explosion du débat entre le matérialisme et le spiritualisme, ce fut le discours prononcé en 1854 à Goettingue, devant la réunion des médecins et naturalistes allemands, par M. Rodolphe Wagner, l'un des premiers physiologistes de l'Allemagne. Dans ce discours, intitulé *de la Création de l'homme et de la substance de l'âme* (1), M. Wagner examina cette question : « Où en est aujourd'hui la physiologie, d'après ses derniers résultats, par rapport à l'hypothèse

(1) *Menschenschöpfung und Seelensubstanz*, Goettingue 1854.

d'une âme individuelle essentiellement distincte du corps? » Pour lui, il déclare que rien dans les résultats de la physiologie ne le conduit nécessairement à admettre une âme distincte, mais que l'ordre moral exige une telle hypothèse. Dans un autre écrit publié pour expliquer son discours et intitulé *Science et Foi* (*Ueber Wissen und Glauben*), il distingue soigneusement ces deux domaines, et il dit : « Dans les choses de la foi, j'aime la foi simple et naïve du charbonnier; en matière scientifique, je me compte parmi ceux qui aiment à douter le plus possible. »

Cet appel à la foi du charbonnier provoqua une réponse vive et mordante d'un naturaliste distingué, élève d'Agassiz, M. Charles Vogt, l'un des membres du parti radical en Allemagne, siégeant à l'extrême gauche du parlement de Francfort, depuis exilé à Genève, où il est devenu professeur et membre du conseil d'état. Il raillait cette double conscience que le savant de Goettingue essayait de se procurer, l'une pour la science, l'autre pour la religion, et il qualifiait cet expédient de « tenue des livres en partie double. » Mais ce n'est pas seulement dans cette brochure accidentelle que Charles Vogt donna des gages au matérialisme; ce fut aussi dans des écrits plus scientifiques et plus étendus, dans ses *Tableaux de la Vie animale* (*Bilder aus dem Thierleben*) et dans ses *Lettres physiologiques* (*Physiologische Briefe*), et enfin dans un dernier morceau, plein d'esprit et de verve, qui vient de paraître il y a quelques semaines : *Leçons sur l'Homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre.* M. Vogt s'est rendu surtout célèbre dans cette polémique par le commentaire qu'il a donné à la célèbre définition de Cabanis : « la pensée est une sécrétion du cerveau. » Vogt, se défiant de l'intelligence de son lecteur, a cru devoir renchérir sur cette brutale formule, et il nous apprend que « le cerveau sécrète la pensée, comme le foie sécrète la bile et les reins sécrètent l'urine, » proposition si manifestement fausse qu'un autre matérialiste, M. Büchner, a cru devoir la réfuter.

M. Büchner n'en est pas moins à son tour l'un des disciples les plus ardens de Moleschott et l'un des interprètes les plus décidés du nouveau matérialisme. Son livre intitulé *Matière et Force* (*Kraft und Stoff*) est de tous les écrits de cette école celui qui a eu le plus de succès; publié pour la première fois en 1856, il a eu en cinq ans sept éditions, et il vient d'être traduit dans notre langue par un ami et compatriote de l'auteur, qui, pour le dire en passant, aurait bien dû faire revoir sa traduction par quelqu'un qui sût le français. Quoi qu'il en soit, ce livre nerveux et concis, plein de faits, écrit avec rapidité et clarté, qualités toutes nouvelles dans un livre allemand, peut servir à résumer tous les autres, et contient en peu de pages

tout le suc de la doctrine. C'est le vrai manuel du nouveau matérialisme.

Pour avoir une idée, sinon complète, au moins suffisante, de ce singulier mouvement philosophique, il faudrait mentionner encore M. Spietz, qui, dans sa *Physiologie du système nerveux* et dans sa dissertation sur *les Conditions corporelles de l'activité de l'âme*, a exposé une doctrine matérialiste qu'il combine d'une manière assez étrange avec la foi à la révélation, ce qui a fait donner à son système le nom de *matérialisme croyant*. Il faudrait y joindre encore *le Système et l'histoire du naturalisme* par Édouard Lowenthal, ouvrage qui a été loué comme original par Feuerbach, quoiqu'il ne paraisse contenir après tout que le vieux système atomistique. Ce que j'y vois de plus remarquable, c'est que l'auteur va plus loin encore que Moleschott et Büchner; il leur reproche d'être des matérialistes éclectiques, et cela à cause de leur principe de l'union de la matière et de la force. Pour lui, la force n'est pas une condition essentielle et primordiale de la matière : elle n'est qu'un résultat de l'agrégation. Citons aussi, mais avec quelque réserve, M. Czolbe, car il mérite plutôt d'être mentionné parmi les sensualistes que parmi les matérialistes, comme on peut le voir dans sa *Nouvelle exposition du sensualisme* (*Neue Darstellung des Sensualismus*). Le caractère commun de tous ces écrits que nous avons cités est de s'appuyer sur les sciences positives et d'abandonner presque entièrement la méthode psychologique ou métaphysique, qui avait jusqu'ici, soit en Allemagne, soit en France, soit en Angleterre, caractérisé la philosophie.

Si le matérialisme a suscité en Allemagne une école féconde et puissante, il faut reconnaître que le spiritualisme a élevé de son côté de nombreuses et d'importantes protestations. C'est surtout dans la philosophie proprement dite que le spiritualisme s'est recruté; mais il a cependant rencontré aussi d'habiles défenseurs parmi les savans. Nous avons déjà dit que des débris de la droite hégélienne s'est formée une école spiritualiste d'un caractère très prononcé. L'un des principaux représentans de cette école est M. Fichte fils, qui porte avec honneur un nom célèbre dans la science. Dans son *Anthropologie* (1), ce philosophe soutient la doctrine d'une âme non corporelle, quoiqu'il semble admettre avec Leibnitz que l'âme n'est jamais sans un corps; mais ce livre tout spéculatif est antérieur (au moins par la première édition) à la querelle. M. Fichte s'y est mêlé d'une manière plus particulière dans son écrit sur *la question de l'âme* (*Zur Seelenfrage*), qui est

(1) *Anthropologie, die lehre des Menschlichen Seele*, Leipzig, deuxième édition, 1861.

une des pièces importantes du débat actuel. La doctrine spiritualiste est d'ailleurs défendue dans un recueil philosophique que M. Fichte a fondé avec deux de ses amis, MM. Ulrici et Wirth, et qui est le plus considérable organe périodique que la philosophie ait en Allemagne. C'est la *Revue de philosophie et de critique philosophique* (*Zeitschrift fur Philosophie und philosophische Critik*), publiée à Halle. Dans ce recueil, la nouvelle doctrine matérialiste a été exposée et combattue avec beaucoup de force dans plusieurs articles par M. Zéising. L'un des directeurs du recueil, M. Ulrici, professeur à Halle, a exposé également les idées spiritualistes au point de vue religieux dans son beau livre intitulé *Dieu et Nature* (*Gott und Natur*, Leipzig 1862). Le spiritualisme a trouvé aussi des recrues dans l'école de Herbart, dont M. Drobisch est aujourd'hui le principal représentant. On peut rattacher à la même doctrine, quoique non mêlés à la querelle actuelle, M. Ritter, le grand historien de la philosophie, et M. Trendelenbourg, l'un des adversaires les plus pénétrans de la philosophie hégélienne, et dont les *Recherches logiques* sont un des livres les plus remarquables qu'ait produits récemment la philosophie en Allemagne. Parmi les philosophes qui ont surtout attaqué directement MM. Moleschott, Büchner et Vogt, on doit nommer M. Julius Schaller, auteur de *Corps et Ame* (1), auquel il a depuis ajouté un ouvrage moins polémique et plus scientifique sur la *Vie spirituelle de l'homme* (2), M. Drossbach, auteur de *l'Essence de l'immortalité individuelle*, le docteur Michelis (*le Matérialisme érigé en foi du charbonnier*), M. Robert Schellwein de Berlin (*la Critique du matérialisme*), M. Tittmann de Dresde, M. Karl Fischer d'Erlangen, etc., puis, comme méritant une mention spéciale, ceux qui ont défendu la doctrine de l'âme, en se plaçant au point de vue des sciences positives, et parmi ceux-là, au premier rang, M. Lotze, physiologiste éminent, qui dans deux ouvrages célèbres, la *Psychologie médicale* (3) et le *Microcosme* (4), a défendu le point de vue spiritualiste. M. Lotze revient au dualisme cartésien, et semble disposé à accorder que les lois de la vie doivent se ramener aux lois de la physique, de la chimie et de la mécanique; mais il sépare la pensée du corps: il accorde à l'âme seule le pouvoir législatif, et au corps le pouvoir exécutif. Quant à l'explication de la matière elle-même, M. Lotze adopte l'hypothèse monadologique de Leibnitz et de Herbart, et essaie de la mettre au niveau de la science contemporaine.

(1) *Leib und Seecle*, troisième édition, Weimar 1858.
(2) *Das Seelesleben des Menschen*, Weimar 1860.
(3) Leipzig 1852.
(4) Leipzig 1858.

Ces quelques détails auront suffi pour montrer que les deux camps sont riches l'un et l'autre en défenseurs savans, passionnés, convaincus. Si l'on pouvait oublier un instant que ce sont les intérêts les plus chers de l'humanité qui sont ainsi livrés à d'éternelles disputes, on éprouverait une noble joie à voir d'aussi grandes questions exciter de part et d'autre tant d'hommes de science et de talent. Ces grands efforts pour résoudre d'aussi grands problèmes seront toujours comptés parmi les plus nobles emplois des facultés humaines. On a beau nous inviter à les oublier, ces immortels problèmes, on a beau nous dire de regarder à nos pieds et pas au-delà; on n'éteindra pas en nous la soif de l'invisible et de l'inconnu. Ceux-là mêmes qui réduisent tout à la matière ont encore la prétention de connaître le fond des choses et de pénétrer jusqu'aux premiers principes. L'Allemagne, en creusant, comme elle le fait depuis dix ans, le problème de l'esprit et de la matière, continue dignement la tradition philosophique où elle occupe depuis si longtemps le premier rang. Le temps des grandes constructions métaphysiques paraît passé, au moins quant à présent. La philosophie est aux prises avec le réel, avec l'esprit positif du siècle. Triomphera-t-elle? parviendra-t-elle à maintenir l'idée de l'esprit dans un temps où la matière semble triompher de toutes parts? Voilà la question qui s'agite en Allemagne, et qui en même temps, sous une autre forme, s'agite en France. Il n'échappera en effet à personne que les phases que nous avons racontées ont d'assez grandes analogies avec celles que la philosophie française a traversées depuis 1848. Le progrès croissant du naturalisme parmi nous n'est plus un mystère pour personne. Cependant il est à propos de dire que, malgré la tendance irrésistible qui l'entraîne à ses conséquences ordinaires, le naturalisme français n'a pas encore osé arborer hardiment le drapeau du matérialisme, et qu'il s'en défend même avec hauteur. Il est manifeste que la philosophie française non spiritualiste en est à peu près où en était la gauche hégélienne en 1840. Michelet de Berlin, Strauss, Feuerbach même, ont aujourd'hui des représentans parmi nous qu'il est inutile de nommer. Quant à Moleschott et Büchner, on ne pourrait guère trouver leurs analogues que dans quelques enfans perdus du positivisme, qui affirment et tranchent avec audace là où le maître avait recommandé de s'abstenir absolument. Notre polémique s'adresse donc à l'Allemagne plus qu'à la France : chacun en fera les applications qu'il jugera à propos.

II.

Le principe de la nouvelle école matérialiste est ainsi exprimé par le docteur Büchner : « Point de force sans matière, point de matière sans force. » La force, selon Moleschott, n'est pas un dieu donnant l'impulsion à la matière; une force qui plane au-dessus de la matière est une idée absurde. La force est la propriété de la matière, et elle en est inséparable. Essayez de vous représenter une matière sans force, par exemple sans une force d'attraction ou de répulsion, de cohésion ou d'affinité : l'idée même de la matière disparaît, car il lui serait impossible alors d'être dans un état quelconque déterminé. Réciproquement, qu'est-ce qu'une force sans matière, — l'électricité sans particules électrisées, l'attraction sans molécules qui s'attirent? « Peut-on soutenir, dit Vogt, qu'il existe une faculté sécrétoire indépendante de la glande, une faculté contractive indépendante de la fibre musculaire? » Ce sont là de pures abstractions. En un mot, comme le dit ingénieusement un savant physiologiste de Berlin, M. Dubois-Raymond, « la matière n'est pas un coche auquel, en guise de chevaux, on mettrait ou on ôterait des forces. » Chaque molécule matérielle a ses propriétés inhérentes et éternelles, et les porte partout avec elle. « Une particule de fer, dit le même écrivain, est et demeure la même chose, qu'elle parcoure l'univers dans l'aérolithe, qu'elle roule comme le tonnerre sur la voie ferrée d'une locomotive, ou qu'elle circule dans le globule sanguin par les tempes d'un poète. » Il suit de ces principes que l'idée d'une force créatrice, d'une force absolue, séparée de la matière, la créant, la gouvernant suivant certaines lois arbitraires, est une pure abstraction. C'est une qualité occulte transformée en être absolu.

Ainsi la matière et la force sont inséparables, et l'une et l'autre existent de toute éternité. Immortalité de la matière, immortalité de la force, tel est le second principe de la philosophie que nous exposons. L'immortalité de la matière, soupçonnée depuis longtemps par la science, est devenue une vérité positive depuis les admirables découvertes de la chimie. La chimie a démontré que la même quantité de matière subsiste toujours, quelles que soient les combinaisons différentes où elle entre : c'est la balance qui nous a acquis ce grand résultat. Brûlez un morceau de bois, la balance du chimiste vous apprendra qu'aucune particule de matière n'a été perdue, et même que ce poids a été augmenté d'une certaine quantité perdue par l'air. Dans toutes les compositions ou décompositions de la chimie, il y a toujours équation entre les élémens et les

produits, et réciproquement. La chimie démontre en outre que les diverses substances conservent toujours les mêmes propriétés. Ainsi la matière ne périt jamais, mais elle est dans un mouvement perpétuel; c'est, comme le disait Héraclite d'Éphèse, un jeu toujours vivant, un jeu que Jupiter joue éternellement avec lui-même. C'est une circulation incessante de matériaux, dont chaque combinaison accidentelle commence et finit; mais ces matériaux se retrouvent toujours sous une forme ou sous une autre. « Le corps du grand César, dit Hamlet, sert à boucher un mur. » Ainsi rien ne vient du néant, rien ne retourne au néant. L'antique axiome de la philosophie atomistique est démontré.

Il en est de la force comme de la matière, elle est immortelle; elle se transforme, elle ne périt pas. « Ce qui disparaît d'un côté, dit l'illustre Faraday, reparaît nécessairement d'un autre. » L'une des plus belles et des plus éclatantes applications de ce principe est la transformation de la chaleur en mouvement, et réciproquement. Par le frottement, on obtient du feu; par de la vapeur d'eau, on obtient du mouvement. La quantité de mouvement perdue se retrouve en quantité de chaleur; la quantité de chaleur perdue se retrouve en quantité de mouvement. Ainsi la force se conserve comme la matière, et il est facile de le prévoir d'avance. De ces considérations, on doit conclure que la matière et la force n'ont pas été créées, car ce qui ne peut pas être anéanti ne peut pas être créé. Réciproquement tout ce qui commence doit finir. Ainsi la matière est éternelle, mais elle seule est éternelle : sortis de la poussière, nous retournerons à la poussière. La matière n'est pas seulement éternelle, elle est infinie. Elle est infinie en petitesse et en grandeur. Le microcosme et le macrocosme sont l'un et l'autre infinis. Ici M. Büchner parle comme Pascal, quoique avec moins d'éloquence. Qui ne se rappelle ce magnifique passage sur les deux infinis, où Pascal a déployé toutes les richesses et toutes les grandeurs de sa merveilleuse éloquence? Qui n'a présens à la pensée d'une part cette sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, et de l'autre ce ciron qui contient des mondes à l'infini? La nouvelle philosophie allemande se distingue de l'ancien matérialisme en ce qu'elle admet la divisibilité à l'infini. L'atome n'est qu'une représentation de l'imagination. Ni l'observation, ni la raison ne peuvent conduire à l'atome. Cette idée d'une division infinie épouvante notre esprit; mais qu'y faire? Il faut se résigner à l'incompréhensible.

La matière étant éternelle et infinie, il s'ensuit manifestement que ses lois sont universelles et immuables. C'est ce qui est évident par ce qui précède, car les lois de la matière résultent de ses propriétés. « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de

la nature des choses. » Or les propriétés de la matière sont éternelles comme elle; ainsi ses lois sont immuables. Si ses lois changeaient, c'est que la matière changerait de propriétés, ou qu'elle prendrait des propriétés contraires à son essence : ce qui est impossible. Au reste, l'expérience le démontre. Jamais les lois de la nature n'ont souffert le moindre changement. Les miracles n'ont lieu que pour les ignorans et devant les ignorans. Les hordes sauvages, les populations des montagnes, les classes peu éclairées voient des miracles; les siècles éclairés, les grandes villes, les centres de civilisation et d'incrédulité n'en voient pas. Ainsi point d'intervention surnaturelle, point d'action accidentelle et contingente d'une cause suprême.

Je ne sais qui a dit : « Les cieux ne racontent plus la gloire de Dieu; ils ne racontent que la gloire de Newton et de Laplace. » M. Büchner accepterait volontiers cette maxime; selon lui, plus la science du monde a fait de progrès, plus l'idée d'une force créatrice, surnaturelle, providentielle, a été refoulée partout dans les cieux; nous ne voyons plus aujourd'hui qu'une loi mécanique, mathématique, loi résultant de la nature même de la matière, et qui explique tous les phénomènes conformément aux principes de la géométrie et de la mécanique.

Du ciel, passons à la terre. Ici encore nulle intervention immédiate de la Divinité : la science tend à démontrer de plus en plus que les grandes révolutions qui ont agité la surface du globe ont été produites par des causes semblables à celles que nous connaissons aujourd'hui. C'est le temps qui est ici le grand créateur. On voit que le docteur Büchner admet comme parfaitement démontré le système géologique de M. Lyell, le système des actions lentes. Les journées de création ne sont plus que les évolutions insensibles d'une action continue. Tout au plus pourrait-on admettre qu'à certains momens les actions de forces qui nous sont connues se sont déployées avec une plus grande puissance. Voici maintenant le grand problème : n'y a-t-il pas eu un moment sur ce globe où une force absolument nouvelle a apparu, la force de la vie? Comment expliquer la génération primitive? Tout se réunit pour nous faire admettre que la vie n'est qu'une combinaison particulière de la matière, et que cette combinaison a eu lieu aussitôt que les circonstances favorables ont été produites. En effet, aussitôt que ces circonstances ont lieu, la vie se manifeste, et à chaque changement de milieu correspond un changement équivalent et proportionné dans les formes de la vie. A chaque couche terrestre correspond par gradation un monde vivant : aux couches les plus anciennes, les formes les plus imparfaites; aux couches les plus récentes, les formes les plus com-

pliquées. Lorsque la mer couvrait partout les continens, il n'y avait que les poissons et les plantes aquatiques qui pussent exister. Le continent, à mesure qu'il s'est formé, s'est couvert de forêts qui ont absorbé la masse d'acide carbonique nécessaire aux plantes, nuisible aux animaux qui remplissait l'air; l'air, dépouillé de ce gaz perfide, est devenu propre à la respiration des animaux. Ainsi tout semble indiquer que les formes organiques sont les résultantes du milieu et des conditions extérieures où elles sont placées.

Le docteur Büchner et l'école allemande en général admettent donc sans hésiter les générations spontanées. Là où l'air, la chaleur et l'humidité combinent leur activité, là se développe avec une certaine rapidité ce monde infini d'animaux microscopiques que l'on appelle les infusoires. Cependant M. Büchner est un peu ébranlé par les nombreuses et très fortes raisons qui militent contre les générations spontanées. Il s'en tire par une hypothèse. — Suivant lui, on pourrait supposer que les germes de tous les êtres vivans existent de toute éternité, et ont attendu pour se développer la production des circonstances favorables, que ces germes, dispersés dans l'espace, sont descendus sur la terre après la formation de la couche solide, et ont éclos lorsqu'ils ont trouvé les milieux qui leur étaient nécessaires.

Partisan peu déguisé, malgré cette hypothèse, des générations spontanées, le docteur Büchner l'est également, on doit le prévoir, de la transformation des espèces, car quelque part que l'on soit disposé à accorder aux puissances génératrices de la matière, il est difficile de soutenir que la nature ait pu produire spontanément un homme, un cheval, un éléphant, surtout lorsqu'on professe que la nature n'a jamais mis en jeu que des forces semblables à celles que nous connaissons. C'est pourquoi, lorsqu'on est décidé à écarter l'hypothèse d'une puissance créatrice et d'une intervention providentielle, on est amené à supposer que toutes les formes organiques naissent les unes des autres par des modifications insensibles. L'auteur s'appuie principalement sur ces deux faits : — le germe de toutes les espèces se ressemble, et l'animal, à mesure qu'il se développe, passe par toutes les formes inférieures du règne animal, ou du moins il représente, aux différens degrés de son développement, les types principaux de la série; — les animaux fossiles paraissent n'être autre chose que les embryons des animaux actuels. Agassiz l'a démontré pour les poissons, et il conjecture la même vérité pour toutes les autres classes d'animaux. D'après ces deux faits, pourquoi ne pourrait-on pas conjecturer que le règne animal a commencé par les formes les plus générales et les plus embryonnaires, et que peu à peu, sous les influences des circonstances extérieures, ces formes générales se sont modifiées et diversifiées?

Le livre du docteur Büchner est antérieur au livre célèbre du docteur Darwin sur l'origine et la transformation des espèces, sans quoi il n'aurait pas manqué de s'en servir pour défendre son hypothèse; mais il le cite avec admiration dans une note de la dernière édition, et nous dit qu'il ne se doutait pas que la science viendrait si vite confirmer ses conjectures et lui apporter les preuves les plus convaincantes à l'appui de ses assertions. Darwin lui sert surtout à résoudre le problème difficile de l'appropriation des formes au milieu, en d'autres termes le problème des causes finales.

On prévoit que le matérialisme moderne, comme le matérialisme ancien, doit s'élever avec beaucoup d'énergie contre les causes finales, contre l'hypothèse d'un prétendu dessein dans la nature. On prétend que, dans la nature, tout a été fait pour l'usage de l'homme! Mais alors à quoi bon les animaux nuisibles? Les théologiens de tous les temps se sont torturé l'esprit de la façon la plus comique pour expliquer l'existence de pareils êtres. A quoi bon la maladie, et tous les maux physiques en général? Les théologiens disent que la maladie est le résultat du péché; mais c'est une erreur causée par l'ignorance. La maladie est aussi ancienne que la vie organique; la paléontologie nous montre beaucoup d'ossemens d'animaux changés par la maladie. Les couleurs des fleurs, dit-on, sont faites pour charmer les yeux; mais combien de fleurs se sont épanouies et s'épanouiront sans que l'œil de l'homme les ait jamais vues! On insiste sur l'utilité des organes et leur appropriation à une fin; mais l'anatomie comparée nous fait connaître un grand nombre d'organes inutiles et rudimentaires qui, utiles pour une espèce, sont tout à fait inutiles dans d'autres espèces, par exemple les mamelles rudimentaires de l'homme, les dents de la baleine, etc. Il y a des animaux hermaphrodites qui possèdent les organes des deux sexes, et ne peuvent cependant se féconder eux-mêmes. A quoi bon cette complication? Les monstruosités sont encore une preuve décisive contre les causes finales. Il y a des animaux parfaitement conformés qui naissent sans tête, et par conséquent dont la vie est impossible. N'est-il pas absurde que la nature se donne la peine d'achever de pareilles formes, qui sont parfaitement inutiles? On invoque la *vis medicatrix;* mais à quoi bon les médecins, si la nature se guérit toute seule? Et combien de fois ceux-ci ne voient-ils pas dans les maladies, dans les blessures, la nature agir à contre-sens, et mettre en péril la vie du malade? Pourquoi, dit M. Littré, la nature ne nous avertit-elle pas quand nous avalons un poison? Pourquoi ne le rejette-t-elle pas? Pourquoi l'introduit-elle dans la circulation, comme si c'était un aliment utile? Pourquoi enfin, lorsque le poison est absorbé, détermine-t-elle des convulsions qui ne servent de rien au malade, et qui l'emportent?

Mais, s'il n'y a pas dans la nature de puissance qui agisse conformément à un but, comment se produisent ces appropriations qui nous émerveillent? Selon Büchner, c'est l'énergie des élémens et des forces de la matière qui, dans leur rencontre fatale et accidentelle, ont dû donner naissance à d'innombrables formes, lesquelles devaient se limiter mutuellement, et se répondre en apparence les unes aux autres, comme si elles étaient faites l'une pour l'autre. Parmi toutes ces formes, celles-là seules ont survécu qui se sont trouvées appropriées d'une manière quelconque aux conditions du milieu. Que de tentatives malheureuses ont dû être faites et ont avorté parce qu'elles n'ont pas rencontré les conditions nécessaires à leur existence!

C'est ici que le livre de Darwin vient heureusement à l'appui du docteur Büchner pour lui fournir le principe dont il a besoin pour expliquer la disparition de certaines espèces, la conservation des autres. Le système de Darwin repose sur deux principes, le principe de l'élection naturelle, le principe de la concurrence vitale. Toutes les races vivantes se disputent la nourriture, toutes combattent les unes contre les autres pour la conservation et pour l'empire. Cet état de guerre, que Hobbes rêvait seulement entre les hommes primitifs, c'est la loi universelle de la vie animale. Dans cette lutte, les moindres avantages peuvent servir à donner la supériorité aux uns sur les autres, à assurer la conservation de certaines formes et la disparition de celles qui étaient moins favorisées. La conformité du but n'est donc qu'un résultat, et non une intention; c'est le résultat de certaines causes naturelles, qui ont amené accidentellement ces diverses appropriations.

Après avoir cherché à établir que la force active de la nature ne peut pas être séparée de la nature elle-même, les matérialistes emploient les mêmes argumens pour présenter cette autre force que nous appelons âme comme une simple fonction de l'organisation. Suivons encore ici les raisonnemens de l'école.

S'il y a une proposition évidente pour le physiologiste et le médecin, c'est que le cerveau est l'organe de la pensée, et que l'un est toujours en proportion de l'autre. La grandeur de l'intelligence est en rapport avec la grandeur, la forme, la composition chimique du cerveau. Parlons d'abord de la grandeur. Les animaux qui n'ont pas de cerveau, ou qui n'en ont que des rudimens, sont placés au plus bas degré de l'échelle intellectuelle. Si quelques animaux paraissent avoir un plus grand cerveau que l'homme, c'est surtout par le développement des parties qui président aux fonctions de relation et de sensation; mais celles qui président aux fonctions propres de la pensée sont plus petites que chez l'homme. La forme du

cerveau n'est pas moins intéressante à étudier que sa grandeur. On a trouvé aussi dans les anfractuosités ou circonvolutions cérébrales les causes de la diversité des intelligences. Le professeur Huschke a démontré que l'intelligence des races animales était en proportion du nombre des sinuosités cérébrales. Suivant le célèbre Wagner, qui a disséqué le cerveau de Beethoven, ce cerveau présentait des anfractuosités plus profondes et plus nombreuses que celles des cerveaux ordinaires. Les stries du cerveau, à peine visibles chez l'enfant, augmentent chez l'adulte, et l'activité intellectuelle augmente avec elles. Les observations sur la démence, l'idiotisme et la folie confirment ces données. Selon le docteur Parchappe, le poids du cerveau diminue en raison du degré plus ou moins fort de la démence. Le crétinisme provient toujours d'une déformation du cerveau. La plupart des médecins sont d'accord pour reconnaître que dans la plupart des cas de folie on trouve des altérations morbides dans le cerveau, et si on ne peut les constater dans tous les cas, c'est sans doute à cause de l'imperfection de nos moyens anatomiques. Mêmes observations pour la comparaison des races humaines : quelle différence entre le crâne d'un nègre et le crâne noble et développé de la race européenne! Si l'intelligence est en raison directe du cerveau, la réciproque n'est pas moins vraie. Le développement et l'exercice de l'intelligence développent le cerveau, comme l'exercice du lutteur développe les muscles. Si l'on compare les crânes modernes aux crânes antiques, il est indubitable que le crâne des Européens a considérablement grandi en valeur. Plus le type est ancien, plus le crâne est développé dans la partie occipitale, plus il est plat dans la partie frontale. Les chapeliers savent par expérience que les classes cultivées ont besoin de plus grands chapeaux que les classes du bas peuple.

Quant à la composition chimique du cerveau, elle est beaucoup moins simple qu'on a pu le croire, et il contient des substances complexes qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, telles que la cérébrine, etc. Certaines matières grasses paraissent avoir une importance considérable dans la composition cérébrale. Le rôle du phosphore y est aussi très important, et Moleschott a pu dire : « Sans phosphore, point de pensée. »

Tout en admettant que l'âme, la pensée, est et n'est autre chose qu'une fonction organique, le docteur Büchner combat cependant la célèbre doctrine de Cabanis que « la pensée est une sécrétion du cerveau, » doctrine qu'un autre écrivain matérialiste a cru devoir rajeunir en ces termes : « Il y a le même rapport entre la pensée et le cerveau qu'entre la bile et le foie, l'urine et les reins. » M. Büchner veut bien reconnaître que cette comparaison n'est pas heureuse,

« car, dit-il avec raison, l'urine et la bile sont des matières palpables, pondérables et visibles; ce sont en outre des matières excrémentielles que le corps a usées et qu'il rejette, tandis que la pensée n'est pas une matière que le cerveau produit et rejette, c'est l'action même du cerveau. L'action de la machine à vapeur ne doit pas être confondue avec la vapeur rejetée par la machine. » La pensée est la résultante de toutes les forces réunies dans le cerveau; cette résultante ne peut pas être vue, elle n'est, selon toute apparence, que l'effet de l'électricité nerveuse. « Il y a, dit Huschke, le même rapport entre la pensée et les vibrations électriques des filamens du cerveau qu'entre la couleur et les vibrations de l'éther. » C'est à Moleschott qu'il appartient de résumer profondément cette doctrine en ces mots : « La pensée est un mouvement de la matière. »

Telles sont les grandes lignes du système du docteur Büchner et les principales raisons du nouveau matérialisme allemand. Il est assez inutile d'insister sur les derniers chapitres du livre *Matière et Force*, chapitres qui traitent des idées innées de l'immortalité de l'âme, de la différence de l'homme et de l'animal : ces chapitres sont tellement dénués d'aperçus nouveaux, les solutions et les idées sont tellement prévues par tous ceux qui ont quelque habitude de ces questions, que ce serait perdre notre temps que de nous y arrêter davantage. Tels qu'ils sont, ils achèvent et complètent l'exposition du système matérialiste le plus net, le plus franc et le plus lumineux qui ait paru en Europe depuis le fameux *Système de la Nature*. L'auteur ne peut prétendre assurément à aucune invention, à aucune originalité; mais il a rassemblé ce qui était épars, lié ce qui était incohérent, dit tout haut ce que beaucoup pensent tout bas, et cela dans un livre court, rapide, clair, bien composé. Il nous rend un vrai service en nous donnant un adversaire à combattre au lieu de ces fantômes insaisissables qui, flottant sans cesse entre le matérialisme et le spiritualisme, ne permettent de les atteindre en aucun endroit.

III.

Tout esprit philosophique, en lisant l'exposition précédente du système du docteur Büchner, aura sans doute été frappé d'une étrange lacune : c'est que l'auteur, qui explique tout par l'existence de la matière, a entièrement oublié de nous dire ce que c'est que la matière et ce qu'il entend par ce mot. Ce n'est pourtant pas là une question de peu d'importance, et elle a occupé pendant des siècles des hommes qui n'étaient ni des fous ni des enfans. Ne sait-on pas que, dans l'idée de ce que nous appelons corps et matière, il

entre deux élémens bien différens : l'un qui vient de nos sensations, et qui n'est autre chose que l'ensemble des diverses modifications de nos organes; l'autre qui vient du dehors, et est réellement distinct et indépendant de nos impressions? Or, lorsqu'on soutient que la matière est le principe des choses, on parle évidemment de la matière telle qu'elle est en soi, et non telle qu'elle nous apparaît; car, si l'analyse venait à démontrer que l'idée de la matière n'est composée que de nos sensations et ne contient rien d'extérieur, la matière disparaîtrait par cela même, n'étant plus qu'une modification de notre esprit, et le matérialisme se changerait en idéalisme. Il est donc de toute évidence que la première condition d'un système matérialiste est de faire le partage de ce qui vient de nous-mêmes et de ce qui vient du dehors dans la notion de corps ou de matière; mais ce partage est très difficile, comme le prouve l'histoire de la science. M. Büchner s'en est entièrement dispensé, et son système pèche dès lors par la base.

Essayons de faire ce qu'il n'a pas fait, montrons par l'analyse combien la notion de matière est obscure et imparfaite, combien peu elle se suffit à elle-même, combien elle s'évanouit et se disperse à l'examen. « C'est un je ne sais quoi, dit Fénelon, qui fond en mes mains dès que je le presse. »

Il faut rechercher d'abord ce qu'on entend vulgairement par un corps. Un corps est une masse solide, colorée, résistante, étendue, mobile, odorante, chaude ou froide. En un mot, c'est un objet qui frappe mes sens, et je suis tellement habitué à vivre au milieu de tels objets, à m'en servir, à en jouir, à les craindre, à les espérer, qu'ils me paraissent ce qu'il y a de plus réel au monde; je ris de ceux qui les mettent en doute, et si je veux me représenter par l'imagination mon propre esprit, je lui donne la forme d'un corps. Qu'y a-t-il de solide et de fidèle dans cette sorte de représentation de la matière? La philosophie, pour répondre à cette question, commence par distinguer l'apparence de la réalité. Cette distinction, les sciences les plus exactes et les plus positives nous l'ont rendue familière. En astronomie, tout repose sur la distinction des mouvemens réels et des mouvemens apparens. Si nous consultons les apparences, le soleil paraît se mouvoir d'orient en occident, entraînant avec lui les planètes. Dans la réalité, c'est la terre qui se meut et qui possède deux mouvemens que nous ne ressentons ni l'un ni l'autre, l'un de rotation sur elle-même, l'autre de translation autour du soleil. Il faut distinguer aussi dans les astres la grandeur apparente et la grandeur réelle, la situation apparente et la situation réelle. Pour avoir la hauteur vraie d'un astre dans l'espace, les astronomes sont obligés de tenir compte de la déviation

des rayons lumineux à travers l'atmosphère, c'est-à-dire de la réfraction. Toute l'optique en général nous apprend à ne pas confondre les apparences visibles avec la vraie forme, la vraie grandeur, la vraie position, le vrai mouvement des objets.

Nous sommes autorisés, par tous ces faits et par d'autres bien connus, à nous demander si, dans la notion que nous nous faisons des corps, il n'y a pas une part qu'il faut attribuer à l'observateur lui-même, qui vient de lui et qui disparaît avec lui. Parmi les qualités que nous attribuons à la matière, il y en a deux surtout qui nous paraissent animer la nature, et sans lesquelles elles nous semblerait livrée à la mort : c'est la lumière et le son. Eh bien! demandons aux physiciens ce que c'est que le son, ce que c'est que la lumière. Voici ce qu'ils nous répondent : le son et la lumière sont des vibrations, c'est-à-dire des mouvemens. Arrêtons-nous quelques instans sur cette belle théorie physique qui a jeté un si grand jour sur la question de la perception extérieure.

Si l'on pince une corde tendue, on lui communique un mouvement de va-et-vient et d'oscillation que nos sens peuvent saisir : le toucher la sent frémir sous le doigt; la vue, à la place d'une ligne très nette, perçoit une corde renflée vers le milieu et beaucoup moins lumineuse, dont le renflement va sans cesse en diminuant jusqu'à ce qu'elle soit revenue à l'état de repos. Cette sorte de mouvement est ce qu'on appelle une vibration, et c'est de ce fait élémentaire qu'est sortie toute la théorie vibratoire, si considérable dans la physique moderne, et qui est appelée à un si grand avenir. Or, tant que dure la vibration, tant que le doigt sent frémir la corde, nous entendons un son. Le son commence et finit avec la vibration. Il y a plus, les expériences les plus exactes et les calculs les plus précis établissent un rapport rigoureux entre la hauteur des sons produits et le nombre des vibrations, nombre qui lui-même est en relation constante avec la longueur des cordes, la tension, etc. Il est donc permis d'affirmer que la cause unique du son ou de la sensation sonore est un mouvement. Ce mouvement se communique par l'air, qui lui-même est un corps vibrant, jusqu'à l'oreille, instrument mécanique disposé pour rassembler et transmettre les vibrations aériennes au nerf acoustique. C'est là, là seulement, que cesse le son mécanique et qu'il est remplacé par le son sensible. C'est là que ce mouvement se transforme en sensation, phénomène inexpliqué et peut-être absolument inexplicable.

Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'au moment où le nerf acoustique entre en jeu, il n'y a absolument autre chose en dehors de nous qu'un mouvement vibratoire, de telle sorte que si nous supposons un instant que l'auditeur disparaisse, que le nerf capable

de percevoir le son soit détruit ou paralysé, qu'il n'y ait sur la terre ou dans l'espace aucun animal capable d'entendre, il n'y aura rien en dehors de nous, absolument rien qui ressemble en quoi que ce soit à ce que nous appelons un son.

Il a fallu bien du temps, bien des expériences, bien des raisonnemens pour appliquer à la lumière cette théorie des vibrations. Les vibrations sonores peuvent être perçues par les sens, les vibrations lumineuses ne le sont pas; le milieu élastique qui transmet le son est également perçu par les sens, c'est l'air; le milieu élastique qui est censé transmettre la lumière ne tombe sous aucun de nos sens, c'est l'éther. Il suit de là que pour le son la théorie vibratoire est immédiatement donnée par l'expérience, et n'est que le résumé des faits; pour la lumière au contraire, la théorie vibratoire est une hypothèse conçue par l'esprit, et qui peut être plus ou moins vérifiée par l'expérience : de là la lenteur avec laquelle cette théorie s'est introduite et les difficultés qu'elle a rencontrées. Quoi qu'il en soit, elle est aujourd'hui définitivement admise par les physiciens, et ici encore on a pu dire : Considérée hors de nous, hors du sujet sentant, hors de l'œil qui la voit, la lumière n'est qu'un mouvement. La sensation lumineuse est un phénomène propre à l'œil vivant, qui ne peut avoir lieu qu'en lui et par lui.

Mais voici qui est bien plus extraordinaire et qui prouve d'une manière décisive à quel point nos sensations sont subjectives et dépendantes de nos organes, et combien nos idées sur la matière, telle que les sens nous la donnent, doivent être rectifiées par l'esprit : c'est l'identité à peu près admise aujourd'hui par tous les physiciens entre la chaleur et la lumière. Quoi de plus différent, au point de vue de la sensation, que ces deux ordres de phénomènes? Ils paraissent même très souvent séparés. Je puis avoir chaud dans l'obscurité, par exemple dans les mines, et froid par une lumière éclatante. Malgré ces oppositions superficielles et apparentes, les expériences de Melloni ont tellement multiplié les analogies entre les deux agens que la science n'hésite guère à conclure à leur identité. La chaleur (1), comme la lumière, se meut en ligne droite et avec la même vitesse; elle se réfléchit comme la lumière; comme elle, elle se réfracte et selon les mêmes lois; elle se transmet à travers les corps, ainsi que la lumière elle-même; enfin on sait que par l'addition de deux lumières on peut produire de l'obscurité. Eh bien! en combinant deux sources de chaleur, on peut produire du froid : c'est ce qu'a prouvé une remarquable expérience de M. Foucault. Pour conclure avec un remarquable traité de phy-

(1) Voyez sur les travaux de Melloni l'étude de M. Jamin, *Revue* du 15 décembre 1854.

sique tout récent : « Jamais, quand on s'est adressé à un rayon simple, on n'a trouvé une variation de lumière sans une variation correspondante de chaleur. Une telle concordance de résultats donne à penser que la chaleur et la lumière ne sont peut-être que les manifestations différentes d'un seul et même rayonnement; la différence ne résulterait que de l'espèce de modification que peut subir l'objet frappé. Sur la vue, ce rayonnement donnerait l'impression de lumière; sur le toucher, l'impression serait toute différente (1). »

En dehors de nous, en dehors du sujet sentant, il n'y a donc pas deux choses, chaleur et lumière, mais une seule, qui se diversifie dans nos organes de sensation. La chaleur, c'est la lumière perçue par les nerfs tactiles, et la lumière, c'est la chaleur perçue par le nerf optique. Enfin, comme nous avons vu que la lumière n'est qu'un mouvement, la chaleur aussi n'est qu'un mouvement. Ainsi, pour résumer toute cette théorie, abstraction faite du sujet sentant ou vivant, de l'animal en un mot, il n'y a dans la nature ni chaud, ni froid, ni lumière, ni obscurité, ni bruit, ni silence; il n'y a que des mouvemens variés, dont la mécanique détermine les lois et les conditions.

La physiologie vient à l'appui de la physique pour démontrer la subjectivité de nos sensations. Voici la loi fondamentale de nos sensations suivant Müller, le grand physiologiste allemand : « La même cause peut produire des sensations différentes dans les diverses espèces de nerfs; les causes les plus différentes produisent une même sensation dans chaque catégorie de nerfs. » C'est ainsi que l'électricité mise en contact avec chacun de nos sens détermine dans chacun d'eux des sensations spéciales : dans l'œil des phénomènes lumineux, dans l'oreille des sons, dans la bouche des saveurs, dans les nerfs tactiles des picotemens. Les narcotiques produisent également des phénomènes internes d'audition et de vision, de bourdonnemens dans les oreilles, de flamboiemens dans les yeux, de fourmillemens dans les nerfs tactiles. Réciproquement la sensation lumineuse est produite dans l'œil par les vibrations de l'éther, par des actions mécaniques, par un choc, un coup, par l'électricité, par des actions chimiques. Il en est de même de chacun des autres sens. » Müller conclut de ces faits que les sens ont chacun leurs énergies distinctes et déterminées, qui en sont comme les qualités vitales, et il approuve cette belle théorie d'Aristote, anticipation de tout ce que nous venons de dire, à savoir que la sensation est « l'acte commun du sensible et du sentant. »

(1) *Traité élémentaire de physique*, par MM. d'Almeida et Boutan.

Je suis loin de vouloir affirmer qu'il n'y a rien d'extérieur et, comme on dit, d'objectif dans nos perceptions, et que tout se réduit aux divers états du sujet sentant. Rien de plus éloigné de ma pensée qu'une telle supposition. On peut donner d'excellentes raisons pour établir la réalité du monde extérieur, et la meilleure sans doute est que nous ne pouvons pas nous empêcher de l'admettre. Il n'y a donc pas lieu de douter de la réalité des choses extérieures, et un pareil doute sera toujours frivole; mais ce qui n'est pas frivole, c'est la difficulté où nous sommes de déterminer avec précision ce qui est extérieur et ce qui ne l'est pas, difficulté à laquelle est suspendue toute l'hypothèse matérialiste.

Pour ne pas trop prolonger ce débat, je suppose que l'on ait démontré par l'analyse et par le raisonnement que ce qu'il y a d'extérieur dans la matière, c'est tout ce que nous concevons pouvoir subsister en l'absence du sujet sentant, par exemple l'étendue, le mouvement, l'impénétrabilité. Ici les difficultés cessent d'être psychologiques; elles deviennent métaphysiques. J'en signalerai seulement deux de la plus haute importance : la divisibilité à l'infini et la coexistence de la force et de l'étendue.

M. Büchner, abandonnant sur ce point la tradition matérialiste, renonce à l'hypothèse des atomes, et admet la divisibilité à l'infini de la matière; mais par là même il me paraît laisser échapper tout ce qu'il y a de positif et de clair dans le concept de la matière. Par la divisibilité à l'infini, la matière s'évanouit et se disperse, sans qu'on puisse saisir et retenir un seul instant son image. Imaginez en effet un composé, soit, par exemple, un monceau de sable : qu'y a-t-il de réel dans cet objet? Ce sont évidemment les grains de sable dont il est composé, car le composé lui-même n'est quelque chose que pour mon esprit : il n'est que la somme de ses parties; s'il n'y avait pas de parties, il ne serait pas. On peut donc dire en toute rigueur qu'un composé n'a de réalité que celle qu'il doit à ses particules intégrantes : c'est une forme qui n'est rien sans la matière à laquelle elle s'applique. Le monceau de sable n'ayant de réalité que celle des grains de sable qui le composent, supposons maintenant que le grain de sable lui-même soit un composé : ce grain de sable n'aura, comme le monceau lui-même, qu'une réalité provisoire et relative, subordonnée à la réalité de ses particules constituantes. Supposez la même chose de ces mêmes parties : elles ne seront pas encore elles-mêmes la réalité que nous cherchons, et, poursuivant cette recherche jusqu'à l'infini, puisqu'il n'y a pas de dernier terme, nous ne trouverons jamais ce qui constitue la réalité de la matière. Nous dirons donc de la matière en général ce que nous disons de chaque composé en particulier, qu'elle n'est qu'un

être provisoire et relatif, subordonné à quelque condition absolue que nous ignorons.

Le même raisonnement peut s'appliquer à la force comme à la matière, ces deux choses étant inséparables, suivant MM. Moleschott et Büchner. Si la matière est divisible à l'infini, la force l'est également; mais nous dirons, comme tout à l'heure, qu'une force composée n'a d'autre réalité que celle des forces composantes dont elle résulte. La force d'un attelage de deux chevaux n'est que la somme de deux forces inhérentes à ces chevaux. Dans la réalité, ce qui existe, ce n'est pas la résultante que le mathématicien considère, ce sont deux forces distinctes et associées. S'il en est ainsi, la force générale répandue dans un morceau de matière doit se ramener aux forces élémentaires inhérentes aux particules du tout; mais, si ces particules elles-mêmes sont composées, les forces qui y adhèrent le sont aussi, et par conséquent ne sont pas encore les vraies forces que nous cherchons. Enfin, si toute force est divisible à l'infini, nous ne trouverons jamais la dernière force, cet atome de force sans lequel la force composée n'est rien de réel. Ainsi la force s'évanouit comme la matière même.

Essayez maintenant de concevoir cet infini divisible (matière et force) comme un absolu qui existe par soi-même, vous n'y parviendrez pas. Qu'y a-t-il, que peut-il y avoir d'absolu dans un composé? Ce sont les élémens, car personne ne dira, par exemple, que cet arbre, cette pierre, possèdent l'existence absolue. Ces êtres ne sont que des formes accidentelles produites par la rencontre des élémens. Le tout lui-même, le *cosmos*, n'est que la forme des formes, la somme de toutes les formes antérieures. La nécessité absolue de la matière ne peut donc résider que dans les élémens de la matière, et c'est là que les matérialistes l'ont toujours placée. Mais s'il n'y a pas d'élémens, où réside alors la nécessité absolue? Et comment la matière pourrait-elle être conçue comme existant par elle-même?

Ainsi la divisibilité infinie de la matière, si elle était admise comme véritable, devrait conduire l'école allemande à admettre quelque principe différent de la matière qui, donnant quelque consistance à cette fluidité absolue, lui permettrait d'exister. En un mot, une étude plus approfondie du problème ramènera la nouvelle école du matérialisme à l'idéalisme.

Ce n'est pas tout. MM. Moleschott et Büchner ont posé comme principe évident par soi-même la coexistence nécessaire de la matière et de la force; mais si dans les corps vous faites abstraction de la force, de laquelle dérivent déjà le mouvement et l'impénétrabilité, que reste-t-il pour constituer la matière? Rien autre chose que l'étendue. La matière est donc une chose étendue, douée de force.

Cette chose étendue se meut, c'est-à-dire qu'elle se déplace dans l'espace : elle se distingue donc de l'espace qui la contient. Or c'est ici précisément que le matérialisme a toujours été très embarrassé, car comment distinguer cette particule étendue de la particule d'espace à laquelle elle correspond, et qu'elle remplit? L'imagination, qui prend ici la place de l'entendement, nous représente bien une espèce de grain de poussière flottant dans l'air. C'est ainsi que les atomes d'Épicure flottaient dans le vide. Mais commencez par dégager ce grain de poussière de tout ce que la vue ou les autres sens nous en font connaître, réduisez-le à l'étendue et à la force, n'oubliez pas que la force est une propriété de la matière, et par conséquent de l'étendue, et dites-vous que cet atome, considéré en soi, n'est pas autre chose qu'une portion d'étendue. Il n'a donc aucun caractère par lequel il puisse se distinguer de la portion d'espace correspondante qu'il est censé habiter. Ne dites pas qu'il s'en distingue par la force qui l'anime, car alors ce serait la force qui constituerait la matière; la matière se perdrait dans la force, ce qui est le contraire de votre système et l'abandon du principe matérialiste. Si au contraire vous admettez une matière essentiellement étendue, vous la confondrez, comme Descartes, avec l'espace, et alors essayez de comprendre le mouvement, la figure, la diversité, dans cet espace infini, homogène et plein!

Mais une telle discussion est d'une nature trop abstraite et trop délicate pour être prolongée longtemps. J'en ai dit assez pour établir que le nouveau matérialisme allemand a montré dès son début une assez grande ignorance des questions en posant comme principe la coexistence de la force et de la matière sans donner aucune définition ni de l'une ni de l'autre, et sans montrer par quels liens elles s'unissent. L'insuffisance démontrée du principe se manifeste dans toutes les conséquences qu'on en a pu tirer. Deux exemples nous suffiront pour le prouver : ce sont les idées des matérialistes sur le principe de la vie et le principe de la pensée.

IV.

L'un des problèmes les plus obscurs de la science humaine, et devant lequel une philosophie circonspecte aimera toujours à garder le silence plutôt que de proposer des hypothèses si difficiles à vérifier, est le problème de l'origine de la vie sur le globe terrestre. S'il y a une vérité démontrée en géologie, c'est que la vie n'a pas toujours existé sur notre terre, et qu'elle y est apparue à un jour donné, sans doute sous la forme la plus élémentaire, car tout porte à croire que la nature, dans son développement, suit la loi de la

gradation et du progrès; mais enfin, à un jour donné, la vie est apparue. Comment? D'où venait-elle? Par quel miracle la matière brute est-elle devenue vivante et animée? C'est là, je le répète, un grand mystère, et tout esprit sage aimera toujours mieux se taire que d'affirmer ce qu'il ne sait pas.

Pour M. Büchner, il n'y a pas là de difficulté. La vie est une certaine combinaison de matière qui est devenue possible le jour où elle a rencontré des circonstances favorables. S'il se bornait à ces termes, il serait difficile de le réfuter, car qui peut savoir ce qui est possible et ce qui ne l'est pas? Mais l'auteur allemand va beaucoup plus loin. Pour lui, il n'y a jamais eu dans la nature apparition d'une force nouvelle. Tout ce qui s'est produit dans le passé a dû se produire par des forces semblables à celles que nous connaissons aujourd'hui. Par là, il s'engage à soutenir qu'aujourd'hui même encore nous assistons au miracle de l'origine de la vie, que la matière est apte à produire spontanément des organismes vivans. En portant la discussion sur ce terrain, il fournit une base solide à la discussion, car nous pouvons alors nous demander ce que la science nous apprend de l'origine actuelle des êtres vivans, en un mot quel est aujourd'hui l'état de la science sur la vieille et célèbre question de la génération spontanée.

On appelle génération spontanée ou *hétérogénie* la formation de certains êtres vivans, sans germes préexistans, par le seul jeu des forces physiques et chimiques de la matière. Dès la plus haute antiquité, on a cru à la génération spontanée. « On voit, dit Lucrèce, des vers tout vivans sortir de la boue fétide lorsque la terre, amollie par les pluies, a atteint un suffisant degré de putréfaction. Les élémens mis en mouvement et rapprochés dans des conditions nouvelles donnent naissance à des animaux. » Cette croyance durait encore au XVIe et au XVIIe siècle. Van-Helmont décrit le moyen de faire naître des souris, d'autres auteurs l'art de produire des grenouilles et des anguilles. Une expérience décisive de Redi porta un coup mortel à toutes ces ridicules superstitions. Il montra que les vers qui viennent de la viande ne sont que des larves d'œufs de mouche, et qu'en enveloppant la viande dans une gaze légère on empêchait la naissance de ces larves; plus tard, on reconnut les œufs déposés sur cette gaze, et le mystère fut expliqué. Cependant la découverte du microscope ouvrit une voie nouvelle aux partisans de la génération spontanée. Les animaux microscopiques qui apparaissent dans les infusions des matières animales et végétales paraissaient se produire en dehors de toutes conditions sexuelles et sans germes préexistans. Les belles expériences de Needham semblèrent donner gain de cause à cette opinion; celles de Spallanzani

la firent reculer sans la vaincre définitivement. Au commencement de notre siècle, une expérience capitale de Schwann fit faire un pas décisif à la question, dans un sens contraire à la génération spontanée. La science semblait avoir abandonné ce problème, lorsque M. Pouchet le remit à la mode par des expériences qui ont fait du bruit, et qui, suivant lui, étaient démonstratives de la génération sans germes. Les anti-vitalistes triomphaient quand un autre savant, un de nos chimistes les plus éminens, M. Pasteur, a repris la question et l'a poussée à peu près aussi loin qu'on peut aller aujourd'hui : dans les expériences les plus délicates, les plus ingénieuses et les plus solides, il a réfuté tous les argumens des hétérogénistes, et je crois pouvoir dire que, dans ce grand débat, l'Académie des sciences et la grande majorité des savans lui ont donné raison.

Il nous serait difficile ici d'entrer dans le détail des discussions expérimentales qui ont eu lieu. Contentons-nous de donner une idée générale et philosophique de la question. Ainsi c'est déjà un fait remarquable et une présomption défavorable à la génération spontanée que les partisans de cette hypothèse aient été peu à peu refoulés jusque dans le domaine de l'infiniment petit, dans la sphère de l'invisible pour ainsi dire, là où les expériences sont si difficiles, où l'œil est si facilement trompé. Si un tel mode de génération était possible, on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas lieu dans d'autres sphères de l'animalité, et pourquoi il serait précisément réduit au monde microscopique.

M. Büchner dit à la vérité que ce sont là les organismes les plus imparfaits, et que par conséquent on conçoit qu'ils puissent se produire par le mode de génération le plus simple et le plus élémentaire; mais il reste à se demander si la perfection des organismes est précisément en raison de leurs dimensions, et si les plus petits sont toujours les plus imparfaits : or c'est ce qui évidemment n'est pas. Si l'on admet avec M. Milne Edwards que la perfection d'un animal est en raison de ce qu'il appelle la *division du travail*, c'est-à-dire la division des organes et des fonctions, il est facile de voir que cette division est tout à fait indépendante de la taille de l'animal. Ainsi les insectes par exemple, qui sont généralement très petits, sont des animaux très supérieurs aux mollusques par le nombre et la division des fonctions, et cependant très inférieurs par les dimensions. L'homme, le plus parfait des animaux, n'en est pas le plus grand. On ne peut donc pas conclure de la petitesse à l'imperfection, et par conséquent l'imperfection prétendue des infusoires n'explique pas pourquoi la génération spontanée n'aurait lieu que dans le monde de l'infiniment petit. J'ajoute que l'or-

ganisation des infusoires n'est point du tout, comme on serait tenté de le croire, une organisation simple : elle est au contraire très complexe, et l'illustre micrographe Ehrenberg a démontré que ces petits animaux presque invisibles sont aussi parfaits et aussi richement organisés que beaucoup d'animaux plus élevés (1). M. Büchner nous dit lui-même que le rotifère, qui n'a que le vingtième d'une ligne, a une bouche, des dents, un estomac, des glandules intestinales, des vaisseaux et des nerfs.

On invoque encore en faveur des générations spontanées le raisonnement suivant : « S'il n'y avait, dit-on, qu'un seul mode de génération, la génération par sexe, on comprendrait qu'on fût disposé à rejeter comme une pure illusion contraire à la loi générale les productions spontanées dans certaines espèces; mais l'expérience nous apprend qu'il y a des modes très variés de génération : pourquoi l'un de ces modes, au plus bas degré de l'animalité, ne serait-il pas l'hétérogénie? » Les grands travaux de la science moderne sur la génération des animaux inférieurs ont répondu à cette objection, et l'opinion qui semble prévaloir aujourd'hui dans les sciences naturelles, les argumens, les recherches sur lesquels elle s'appuie ont été plus d'une fois exposés dans la *Revue* par M. de Quatrefages (2). C'est lui-même qui a résumé en quelques lignes d'une netteté rigoureuse les données acquises sur ce point par la science moderne. « Médiatement ou immédiatement, a-t-il dit, tout animal remonte à un père et à une mère (appareil mâle et femelle). Et ce que nous disons en ce moment s'applique également aux végétaux... Un père et une mère, c'est-à-dire un mâle et une femelle, telle est l'origine de tout être vivant. L'existence des sexes, dont la nature inorganique ne présente pas même la trace, se montre donc comme un caractère distinctif de la matière organisée, comme une de ces lois primordiales dont nous devons renoncer à trouver la raison. »

Cette restauration de l'élément sexuel dans la génération des animaux est évidemment un coup fatal porté à la génération spontanée. Cette théorie a subi encore d'autres échecs non moins curieux. Pendant longtemps par exemple, elle avait pu invoquer en sa faveur un fait vraiment étrange et inexplicable en apparence : c'était l'existence des *entozoaires* ou vers intestinaux. « Aujourd'hui, disait J. Müller, c'est par la considération des vers intestinaux qu'il est le plus permis de soutenir l'hypothèse de la conversion d'une matière animale non organisée en animaux vivans. » L'existence

(1) Ehrenberg, *Organisation der Infusions Thierchen.*

(2) Voyez la *Revue* du 1er et 15 avril 1855, du 1er et 15 juin, du 1er juillet 1856.

de ces vers qui naissent jusque dans les tissus les plus secrets, jusque dans l'intérieur des muscles, dans l'intérieur du cerveau, semblait un véritable mystère : eh bien! ce mystère est aujourd'hui expliqué, et l'origine de ces êtres étranges est ramenée aux lois ordinaires de la reproduction : seulement elle nous offre un des cas les plus merveilleux et les plus étranges de la théorie des métamorphoses. C'est ce qui est décidément établi par les beaux travaux de M. Van Beneden. Qui se fût douté, avant ce savant, qu'un ver parasite fût destiné à passer une partie de sa vie dans un animal, et l'autre partie dans un autre, qu'il dût vivre à l'état fœtal dans un animal herbivore, à l'état adulte dans un animal carnivore? C'est pourtant ce qui arrive. Ces animaux changent en quelque sorte d'*hôtelleries*. Ainsi le lapin loge et nourrit un ver parasite qui ne deviendra adulte que dans le chien; le mouton nourrit le *cœnure*, qui dans le loup devient un *ténia*. Tout ver parasite passe par trois phases : la première est celle de l'œuf pondu dans l'intestin du carnivore et rejeté par celui-ci; — la seconde, celle de l'embryon : l'œuf est avalé par l'herbivore, avec l'herbe qu'il broute, et il éclôt dans son estomac; — la troisième est celle de l'adulte. Celle-ci a lieu dans le corps du carnivore qui se nourrit d'herbivores (1). Tout le mystère est expliqué sans génération spontanée. D'ailleurs la découverte des sexes et des œufs dans les entozoaires tranche évidemment la question.

Après avoir montré où en est le débat sur la génération spontanée, il nous suffirait, pour emporter la conviction du lecteur, d'exposer avec quelque détail les expériences si belles et si lumineuses de M. Pasteur sur ce difficile sujet; mais comment résumer des expériences dont l'art réside avant tout dans la précision extrême du détail, et dans une sagacité qui ne laisse échapper aucune cause d'erreur? Contentons-nous d'indiquer trois points principaux des travaux de M. Pasteur. Il a établi d'abord que l'air contient en suspension des corpuscules organisés, tout à fait semblables à des germes, et il a pu les recueillir avec abondance par une méthode qui lui est propre; il a montré que le nombre de ces corpuscules diminuait à mesure que l'on s'élevait dans l'atmosphère, en vertu des lois de la pesanteur, qui les attire vers la terre, et en effet, exposant divers liquides à l'air libre à différentes hauteurs de l'atmosphère, il obtenait d'autant moins de générations dites spontanées qu'il s'élevait plus haut : faits parfaitement conformes à l'hypothèse de la dissémination des germes. La seconde série de ses expériences a consisté à empêcher la production des générations

(1) Flourens, *Journal des Savans*, mai 1861.

spontanées en écartant tout germe extérieur et en brûlant par la chaleur les germes qui peuvent exister dans un liquide fermentescible; cette seconde série d'expériences est ce qu'il y a de moins original dans les travaux de M. Pasteur : c'est au fond la célèbre expérience de Schwann renouvelée dans des conditions d'exécution plus parfaite. Enfin la troisième série d'expériences, et la plus intéressante, consiste à obtenir à volonté des productions d'infusoires en réintroduisant les germes, c'est-à-dire les corpuscules organisés déjà recueillis par la première méthode (1).

Au reste, dans les sciences expérimentales, aucune démonstration n'a jamais de valeur absolue, et l'autorité d'une conclusion ne peut être que relative au nombre des faits observés. Aussi ne faut-il pas dire que la génération spontanée est impossible : il faut dire que, dans l'état actuel de la science, il n'existe aucun fait constaté de génération spontanée; il faut dire que, toutes les fois qu'on a pris les précautions nécessaires, de pareils faits ne se sont pas produits; il faut dire enfin que tous les argumens qu'on faisait valoir en faveur de cette doctrine ont succombé devant l'expérience. Si limitées que soient ces affirmations, elles sont encore d'une haute importance, car elles condamnent à soutenir une hypothèse gratuite ceux qui les nient. L'hypothèse est sans doute permise dans les sciences spéculatives, là où il est impossible de toucher du doigt les choses elles-mêmes; mais l'hypothèse ne doit jamais être gratuite et reposer simplement sur un besoin et un désir de notre esprit. Or le matérialisme, en affirmant la génération spontanée par la seule raison qu'il en a besoin pour étayer son système, fait une hypothèse toute gratuite, dont les faits, tels qu'ils sont, ne lui fournissent pas les élémens.

Pour échapper aux difficultés précédentes, M. Büchner propose une conjecture : « On pourrait supposer, dit-il, que les germes de tout ce qui vit, *doués de l'idée de l'espèce*, ont existé de toute éternité. » Mais qui ne verra dans cette hypothèse une contradiction manifeste avec le système général de l'auteur? Car comment ces germes se sont-ils formés? Par quelle force les élémens de la matière se sont-ils réunis pour former un germe, et un germe qui contienne virtuellement l'espèce? C'est là un point de vue tout à fait idéaliste. Remarquez en effet qu'on ne peut pas supposer deux espèces de matières, l'une qui serait vivante et l'autre inerte. L'hypothèse de Buffon sur une matière propre aux êtres organisés a été réfutée par les découvertes de la chimie organique. La matière qui entre dans le corps vivant est la même que celle des minéraux et

(1) Voir le mémoire de M. Pasteur, *les Corpuscules organisés répandus dans l'atmosphère*; Paris 1862.

des corps bruts. Ce n'est donc point par ses élémens que le corps vivant se distingue du corps brut, c'est par sa forme. Or cette forme, si vous n'admettez pas la génération spontanée, suppose une force spéciale distincte de la matière même. D'ailleurs cette idée de l'espèce qui serait inhérente au germe est un principe qui dépasse toutes les données du matérialisme. Le nouveau système est donc convaincu d'impuissance dans ses propositions sur l'origine de la vie : est-il plus heureux quand il essaie d'expliquer la pensée?

V.

Au premier abord, l'hypothèse qui réduit la pensée à n'être qu'une fonction du cerveau semble se présenter avec certains avantages, et n'être autre chose qu'une application rigoureuse de la méthode scientifique, car voici sur quoi elle s'appuie. Partout où l'on observe un cerveau, dit-on, on rencontre un être pensant, ou tout au moins intelligent à quelque degré; partout où manque le cerveau, l'intelligence et la pensée manquent également; enfin l'intelligence et le cerveau croissent et décroissent dans la même proportion; ce qui affecte l'un affecte l'autre en même temps. L'âge, la maladie, le sexe, ont à la fois sur le cerveau et sur l'intelligence une influence toute semblable. Or, d'après la méthode baconienne, quand une circonstance produit un effet par sa présence, qu'elle le supprime par son absence ou le modifie par ses changemens, elle peut être considérée comme la vraie cause de cet effet. Le cerveau réunit ces trois conditions dans son rapport avec la pensée : il est donc la cause de la pensée.

Mais je ferai remarquer d'abord que la science a encore beaucoup à faire avant d'avoir démontré rigoureusement les trois propositions que je viens de mentionner. Sans parler des deux premières, qui ne sont pas absolument incontestables, c'est surtout la démonstration de la troisième qui laisse à désirer. Avant d'établir que les changemens de la pensée sont proportionnels aux changemens du cerveau, il faudrait savoir à quelle circonstance tient précisément dans le cerveau le fait de la pensée : c'est ce qu'on ignore encore, car les uns invoquent le volume, les autres le poids, les autres les circonvolutions, les autres la composition chimique, les autres enfin une certaine action dynamique invisible qu'il est toujours facile de supposer. Or d'après l'avis des physiologistes les plus éminens, la physiologie du cerveau est encore dans l'enfance, et les rapports du cerveau et de la pensée sont profondément inconnus (1).

(1) Voyez sur cette question l'*Anatomie comparée du système nerveux*, par MM. Leuret et Gratiolet.

Par exemple, l'état du cerveau dans la folie est une des pierres d'achoppement les plus redoutables de l'anatomie pathologique. Les uns trouvent quelque chose, et les autres ne trouvent rien, absolument rien. Suivant M. Leuret, l'un des plus éminens aliénistes, on ne trouve d'altération dans le cerveau d'un aliéné que lorsque la folie est jointe à quelque autre maladie, telle que la paralysie générale. De plus, les altérations trouvées sont tellement différentes les unes des autres, ont si peu de constance et de régularité, qu'on n'a aucune raison de les considérer comme des causes véritables. On peut tout aussi bien y voir des effets, la folie pouvant à la longue amener ces altérations. Dans ce cas, elles ne seraient, pour parler comme les médecins, que consécutives et non essentielles. Enfin une dernière difficulté se tire de la différence de l'homme et de l'animal. Cette différence s'explique-t-elle suffisamment par la différence du cerveau? Il ne le paraît pas, puisque certains naturalistes insistent sur l'identité du cerveau de l'homme et du cerveau du singe pour prouver que l'homme a pu être singe, ou du moins dériver, avec le singe, d'une souche commune. Ici les matérialistes sont assez embarrassés, car tantôt ils sont intéressés à prouver que l'homme diffère du singe, et tantôt qu'il n'en diffère pas. Veulent-ils prouver que l'homme n'est pas une espèce à part dans la nature, et qu'il a pu, à l'origine, se confondre avec les espèces inférieures : ils montrent les analogies. Veulent-ils expliquer la différence incontestable qui existe entre l'homme actuel et le singe actuel : ils insistent sur les différences. Mais ces analogies, ces différences, sur lesquelles on dispute, et que quelques-uns ne veulent pas reconnaître, sont-elles assez grandes pour expliquer l'abîme qui sépare les deux espèces? On invoque des intermédiaires, d'une part les nègres, et de l'autre les gorilles, très populaires depuis les voyages de M. du Chaillu. Or, je le demande, les gorilles seraient-ils capables de fonder la république d'Haïti ou la république de Libéria? Seraient-ils même capables de remplacer les nègres pour le travail de la canne à sucre? Proposez cette solution aux planteurs d'Amérique; ils seront bien obligés de reconnaître que les nègres ne sont pas tout à fait des animaux. Plus il y aura de l'analogie entre la constitution de leur cerveau et celle du singe, plus il sera démontré que la différence d'intelligence tient à quelque condition que les sens ne nous montrent pas.

J'ajoute que, ces trois propositions fussent-elles démontrées, le matérialisme ne serait pas plus avancé, car il suffit d'admettre que le cerveau soit la condition de la pensée sans en être la cause pour que les faits mentionnés s'expliquent dans une hypothèse comme dans l'autre. Supposez en effet un instant que la pensée humaine

soit de telle nature qu'elle ne puisse exister sans sensations, sans images et sans signes (il n'est pas démontré qu'il ne puisse pas y avoir d'autre pensée que celle-là); supposez, dis-je, que telle soit la condition de la pensée humaine : ne comprend-on pas qu'il faudrait alors un système nerveux pour rendre la sensation possible, et un centre nerveux pour rendre possibles la concentration des sensations, la formation des images et des signes? Le cerveau serait dans cette hypothèse l'organe de l'imagination et du langage, sans lesquels il n'y aurait point de pensée pour l'esprit humain. Il résulterait de là que, de même qu'un aveugle privé de la vue manque d'une source de sensations, et par conséquent d'une source d'idées, de même l'esprit auquel manquerait une certaine partie du cerveau, ou qui serait atteint dans les conditions cérébrales nécessaires à la formation des images et des signes, deviendrait incapable de penser, puisque la pensée pure, sans liaison aucune avec le sensible, paraît impossible dans les conditions actuelles de notre existence finie. On voit que les relations du cerveau avec la pensée se conçoivent aussi bien dans l'hypothèse spiritualiste que dans l'hypothèse contraire, et même les difficultés que présente celle-ci disparaîtraient dans celle-là. Par exemple, d'où viendrait la différence de l'homme et de l'animal? Elle aurait sa cause non plus dans la différence des cerveaux, mais dans la différence de la force interne, de la force pensante, qui dans l'animal ne saurait combiner qu'un petit nombre d'images, et qui ne saurait transformer les signes naturels en signes artificiels. Les conditions physiques de la pensée seraient identiques dans l'un et l'autre cas; les conditions tout immatérielles de la force pensante seraient seules modifiées. Il en serait de même dans les cas de folie qui pourraient avoir pour cause tantôt des altérations organiques qui atteindraient l'organe de l'imagination et des signes, tantôt des altérations toutes morales qui mettraient l'âme hors d'état de gouverner ses sensations, de combiner les images et les signes, qui la feraient passer de l'état actif à l'état passif. Si l'on admet avec certains physiologistes un dynamisme cérébral, et si l'on explique la folie ou l'imbécillité par des variations d'intensité dans les forces cérébrales, pourquoi n'admettrai-je pas un dynamisme intellectuel et moral résidant dans une substance élémentaire et indivisible, et qui est susceptible également de certaines variations d'intensité, dont la cause est tantôt en elle et tantôt hors d'elle? Ce n'est donc qu'en se plaçant à un point de vue tout superficiel, et pour n'avoir pas suffisamment examiné tous les aspects de la question, que le matérialisme a cru pouvoir s'autoriser de ce fait, que le cerveau est indispensable à la production de la pensée, pour en conclure que le cerveau est le sujet même de la pensée.

Mais il ne suffit pas de montrer que les faits cités par les matérialistes s'expliquent aussi, et peut-être mieux, dans l'hypothèse contraire, car il en résulterait seulement que l'esprit doit rester indifférent et suspendu entre les deux hypothèses. Il y a plus : il y a certains faits décisifs selon nous, certains caractères éminens de la pensée qui paraissent absolument inconciliables avec le matérialisme. On sait quels sont ces faits. Quiconque a un peu étudié cette question devine que nous voulons parler de l'identité personnelle et de l'unité de la pensée. J'insisterai principalement sur le fait de l'identité personnelle, en essayant d'en presser les conséquences un peu plus qu'on n'a l'habitude de le faire.

On ne définit pas l'identité personnelle, mais on la sent. Chacun de nous sait bien qu'il demeure lui-même à chacun des instans de la durée qui composent son existence, et c'est là ce qu'on appelle l'identité. Elle se manifeste bien clairement dans trois faits principaux : la pensée, la mémoire, la responsabilité. Le fait le plus simple de la pensée suppose que le sujet qui pense demeure le même à deux momens différens. Toute pensée est successive; si on le conteste du jugement, on ne le contestera pas du raisonnement; si on le conteste du raisonnement sous la forme la plus simple, on ne le contestera pas de la démonstration, qui se compose de plusieurs raisonnemens. Il faut admettre évidemment que c'est le même esprit qui passe par tous les momens d'une démonstration. Supposez trois personnes dont l'une pense une majeure, l'autre une mineure, l'autre une conclusion : aurez-vous une pensée commune, une démonstration commune? Non, il faut que les trois élémens se réunissent en un tout dans un même esprit. La mémoire nous conduit à la même conclusion. Je ne me souviens que de moi-même, a très bien dit M. Royer-Collard : les choses extérieures, les autres personnes n'entrent dans ma mémoire qu'à la condition d'avoir déjà passé par la connaissance; c'est de cette connaissance que je me souviens, et non de la chose elle-même. Je ne pourrais donc pas me souvenir de ce qu'un autre que moi a fait, dit ou pensé. La mémoire suppose un lien continu entre le *moi* du passé et le *moi* du présent. Enfin nul n'est responsable que de lui-même : s'il l'est des autres, c'est dans la mesure où il a pu agir sur eux ou par eux. Comment pourrais-je répondre de ce qu'un autre a fait avant que je fusse né? Ainsi pensée, mémoire, responsabilité, tels sont les témoignages éclatans de notre identité. C'est là un des faits capitaux qui caractérisent l'esprit.

Il y a de même dans le corps humain un fait capital et caractéristique, mais qui est le contraire du précédent : c'est ce que l'on appelle le tourbillon vital, ou l'échange perpétuel de matière qui

s'opère entre les corps vivans et le monde extérieur. Ce fait se manifeste par la nutrition. Nous savons que les corps organisés ont besoin de se nourrir, c'est-à-dire d'emprunter aux corps étrangers une certaine quantité de matière pour réparer les pertes qu'ils font continuellement. Si en effet les corps vivans conservaient toute la matière acquise et en introduisaient sans cesse de nouvelle, on devrait voir leurs dimensions croître continuellement : c'est bien ce qu'on voit jusqu'à un certain âge; mais ce mouvement de croissance s'arrête, et le corps reste stationnaire dans ses dimensions. Il est donc évident par là même qu'il perd à peu près autant qu'il gagne, et que la vie n'est qu'une circulation. Au reste, les plus grands naturalistes ont reconnu le fait. Je citerai surtout les belles paroles de Cuvier : « Dans les corps vivans, dit-il, aucune molécule ne reste en place; toutes entrent et sortent successivement: la vie est un tourbillon continuel, dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante, ainsi que l'espèce de molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules individuelles elles-mêmes. Au contraire, la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est dépositaire de la force qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi la forme de ces corps leur est plus essentielle que leur matière, puisque celle-ci change sans cesse tandis que l'autre se conserve. »

Sans insister sur un fait dont on trouvera la confirmation dans tous les physiologistes, disons que le problème pour les matérialistes est de concilier l'identité personnelle de l'esprit avec la mutabilité perpétuelle du corps organisé. Or il faut reconnaître que les matérialistes ne se sont jamais donné beaucoup de mal pour résoudre ce problème, et le docteur Büchner ne le signale même pas. Il ne va pas de soi cependant que l'identique puisse résulter du changement, ni l'unité de la composition. Si cela est, encore faut-il expliquer comment cela peut être.

La première explication que l'on pourrait donner est celle qui est indiquée dans le passage de Cuvier cité plus haut. Ce tourbillon vital, dira-t-on, a une direction constante; dans le changement de la matière, il y a quelque chose qui demeure toujours, c'est la forme. Les matériaux se déplacent et se remplacent, mais toujours dans le même ordre et dans les mêmes rapports. Ainsi les traits du visage restent toujours à peu près les mêmes malgré le changement des parties; la cicatrice reste toujours, quoique les molécules blessées aient disparu depuis longtemps. Ainsi le corps vivant possède une individualité abstraite en quelque sorte, qui résulte de la persistance des rapports et qui est le fondement de l'identité du *moi*.

Une telle explication pourtant ne peut satisfaire que ceux qui ne

se rendront pas bien compte des conditions du problème, car en supposant qu'on puisse expliquer cette fixité du type soit individuel, soit générique, par un simple jeu de la matière, par les actions chimiques ou mécaniques, il ne faut pas oublier qu'une identité ainsi produite ne sera jamais qu'une identité apparente et tout extérieure, semblable à celle de ces pétrifications où toutes les molécules végétales sont peu à peu remplacées par des molécules minérales, sans que la forme de l'objet vienne à changer. Je dis qu'un tel objet n'est pas réellement identique, et surtout qu'il ne l'est pas pour lui-même, et que dans une telle hypothèse vous ne trouverez aucun fondement à la conscience et au souvenir de l'identité, car, je le demande, où placerez-vous le souvenir dans cet objet toujours en mouvement? Sera-ce dans les élémens, dans les molécules elles-mêmes? Mais puisqu'elles disparaissent, celles qui entrent ne peuvent pas se souvenir de celles qui sortent. Sera-ce dans le rapport des élémens? Il le faudrait, car c'est la seule chose qui dure véritablement; mais qu'est-ce qu'un rapport qui se pense soi-même, qui se souvient, qui est responsable? Ce sont là autant d'abstractions inintelligibles dont nous faisons grâce à nos lecteurs.

On pourrait se retourner vers l'hypothèse suivante. On pourrait dire : A mesure que les molécules entrent dans le corps, par exemple dans le cerveau, elles viennent se placer là où étaient les molécules précédentes; elles se trouvent donc dans un même rapport avec les molécules avoisinantes, elles sont entraînées dans le même tourbillon que celles qu'elles remplacent. Eh bien! si, par hypothèse, la pensée est une vibration des fibres cérébrales puisqu'on explique tout aujourd'hui par des vibrations, chaque molécule nouvelle viendra à son tour vibrer exactement comme la précédente; elle donnera la même note et vous croirez entendre le même son; ce sera donc la même pensée que tout à l'heure, quoique la molécule ait changé. Ayant les mêmes pensées, l'homme sera le même individu. Une telle explication néanmoins n'a encore rien qui puisse satisfaire, car l'identité de la personne n'est pas attachée à l'identité des pensées. Je puis être ballotté entre les idées et les sentimens les plus contraires sans cesser d'être moi-même : deux hommes pensant la même chose à la fois, la série des nombres par exemple, ne deviendront pas pour cela un seul et même homme; plusieurs cordes donnant la même note ne sont pas une seule corde. Ainsi l'identité des vibrations n'explique pas plus que la persistance de la forme la conscience de l'identité personnelle.

On peut encore répliquer : Vous raisonnez dans une hypothèse qui n'est pas la vraie. Vous avez l'air de croire que le cerveau humain change totalement de minute en minute, de seconde en se-

conde. Il n'en est pas ainsi : le cerveau ne change que successivement. D'un autre côté, le *moi* est-il donc immobile? Ne change-t-il pas aussi, lui, d'instant en instant? Est-ce que le jeune homme est le même que l'homme, l'homme que le vieillard? Ainsi ni le changement n'est absolu dans le corps, ni l'immobilité dans l'âme. Ne pourrait-on pas se rapprocher? La conscience de l'identité correspondrait en nous à la partie durable du cerveau, et la conscience du changement à la partie changeante. De la sorte se réuniraient dans l'homme, selon l'expression de Platon, l'*un* et le *plusieurs*, le *même* et l'*autre*. C'est là, je crois, ce que l'on peut dire de plus profond en faveur du matérialisme; mais je ne crois pas qu'il se soit jamais donné la peine d'aller aussi loin dans sa justification : c'est nous qui prenons la peine de lui fournir des armes. Quoi qu'il en soit, ce dernier biais ne me satisfait pas plus que les précédens. Il y aurait d'abord quelque chose d'étrange, c'est que l'homme perdrait à chaque instant une partie de soi-même, et qu'il se recompléterait à chaque instant. Au bout d'un certain temps, je n'aurais plus que les trois quarts de moi-même, puis la moitié, puis le quart, puis rien. Est-ce bien là le tableau fidèle de ce que nous éprouvons quand nous nous sentons changer? Les phénomènes changent, mais nous les attribuons toujours au même individu : il y a des variations d'intensité dans la conscience de ce *moi* permanent, des renversemens, des révolutions, mille accidens, mais l'être persiste et se retrouve toujours après les défaillances, après les excitations et les troubles de toute nature auxquels il est en proie.

Et d'ailleurs ces changemens organiques, pour s'opérer plus lentement, n'en produisent pas moins à la fin les mêmes effets. Au bout de plusieurs années, un nouveau *moi* aurait succédé au précédent. Supposons que le renouvellement se fasse en quatre temps correspondant aux quatre âges de la vie : il y aura donc un *moi* enfant, un *moi* jeune homme, un *moi* dans la maturité, un autre dans la vieillesse! Mais ce sont là quatre hommes différens, qui héritent en quelque sorte l'un de l'autre. Comment se réunissent-ils pour en former un seul, et un seul se possédant soi-même, ayant conscience et souvenir de son identité? Ce ne sera là encore qu'une identité apparente, semblable à celle d'une fonction publique remplie successivement par des hommes suivant les mêmes erremens que leurs prédécesseurs, mais au fond différens d'eux. Je me lasse à poursuivre des conséquences subtiles et frivoles qui répugnent à tout bon sens.

Après cet exposé et cette discussion des nouvelles doctrines allemandes, il ne reste plus qu'à se demander quelle cause scientifique peut expliquer cette recrudescence du matérialisme déjà si écla-

tante en Allemagne, et dont les progrès sont frappans parmi nous. Dirons-nous avec le docteur Büchner que cette cause c'est le retour à l'expérience, à l'observation des faits, en un mot à la vraie méthode scientifique? Non sans doute, car l'expérience immédiate ne prononce rien sur le matérialisme : ce n'est pas à elle qu'il appartient de sonder les premiers principes, et pour affirmer le matérialisme, il faut employer le raisonnement, l'hypothèse et l'induction, tout au moins autant que dans la doctrine contraire. Non, ce qui explique le succès du matérialisme, c'est un penchant naturel à l'esprit humain, et qui est aujourd'hui extrêmement puissant dans les esprits : le penchant à l'unité. On veut expliquer toutes choses par une seule cause, par un seul phénomène, par une seule loi. C'est là sans doute un penchant utile et nécessaire, sans lequel il n'y aurait pas de science; mais de combien d'erreurs un tel penchant n'est-il pas la cause! Combien d'analogies imaginaires, combien d'omissions capitales, combien de créations chimériques a produites en philosophie l'amour d'une vaine simplicité! Qui peut nier sans doute que l'unité ne soit au dernier fond des choses, au commencement et à la fin? Qui peut nier qu'une même harmonie gouverne le monde visible et le monde invisible, les corps et les esprits? Mais qui nous dit que ces harmonies, ces analogies qui unissent les deux mondes soient de l'ordre de celles que nous pouvons imaginer? Sur quoi nous fondons-nous pour forcer la nature à n'être autre chose que l'éternelle répétition de soi-même, et, comme le dit Diderot, un même phénomène indéfiniment diversifié? Illusion et orgueil! Les choses ont de plus grandes profondeurs que n'en a notre esprit. Sans doute la matière et l'esprit doivent avoir une raison commune dans la pensée de Dieu : c'est là qu'il faudrait chercher leur dernière unité; mais quel œil a pénétré jusque-là? Qui pourra croire avoir expliqué cette origine commune à toute créature? Qui le pourrait, sinon celui qui est la raison de tout? Mais surtout quelle faiblesse et quelle ignorance de limiter l'être réel des choses à ces fugitives apparences que nos sens en saisissent, de faire de notre imagination la mesure de toutes choses, et d'adorer, comme les nouveaux matérialistes, non pas même l'atome, qui avait au moins quelque apparence de solidité, mais un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, et que l'on pourrait appeler la *poussière infinie!*

PAUL JANET.

LES

SUCCESSEURS DE COLBERT

I.

PONTCHARTRAIN.

Parmi les surprises que l'étude de l'histoire ne nous ménage guère, une des plus pénibles assurément est celle qu'on éprouve en voyant ce que devinrent immédiatement après la mort de Colbert les principes et les règlemens qu'il avait appliqués avec tant de succès à l'administration des finances et qui ont immortalisé son nom. On sait l'ordre admirable, la clarté, la régularité parfaite, l'équilibre enfin qu'il y avait introduits. Il n'est pas moins inutile de rappeler les grandes mesures dues à sa puissante initiative, la marine improvisée, l'industrie énergiquement stimulée, les codes renouvelés, les compagnies des Indes orientales et occidentales, du Levant et du Nord encouragées, Versailles et le canal du Languedoc s'achevant ensemble, nos bibliothèques et nos musées s'enrichissant d'achats faits dans le royaume et à l'étranger. Comment Colbert avait-il pu trouver dans les ressources de la France le moyen de suffire à tant de dépenses, de soutenir de si grands armemens, dont quelques-uns, dans la période de 1672 à 1678, avaient nécessité des efforts extraordinaires, et de ne laisser à sa mort qu'une dette annuelle de 8 millions de livres? Ce sont ces faits, comparés d'une part à la situation où il avait pris les finances après les déprédations de Fouquet, et d'autre part à ce qu'elles furent à la fin du règne, qui donnent sa véritable mesure; mais ces résultats glorieux n'avaient été obtenus que par une série de luttes incessantes qui l'épuisèrent.

Colbert en effet, il n'y a qu'à lire ses derniers mémoires pour s'en convaincre, mourut à la peine, et sa mort, cela est triste à dire, parut à tous un soulagement pour Louis XIV en même temps qu'une victoire pour Louvois, dont le crédit ne connut dès lors plus d'obstacle. Aussi, à partir de ce moment jusqu'à la paix d'Utrecht, les contrôleurs-généraux, véritables commis du secrétaire d'état de la guerre (on sait que Chamillard réunit pendant un temps les deux fonctions), n'essayèrent même plus une résistance impossible, et n'eurent d'autre mission que de faire venir, coûte que coûte, de l'argent au trésor.

Reconnaissant son impuissance, l'héritier direct de Colbert, Claude Le Peletier, avait, après quelques observations timides et mal accueillies, préféré se retirer. Il était d'ailleurs ennemi du tracas de la cour, absorbé de plus en plus par les pratiques pieuses, lent, méticuleux, indécis. Déjà il avait été forcé d'emprunter en pleine paix pour acquitter les dépenses ordinaires. Quand la coalition de 1689 s'était formée, la perspective d'une longue guerre, avec l'Europe entière sur les bras, l'avait effrayé, et il avait supplié Louis XIV de confier à un autre le fardeau de ses finances. Louis XIV n'aimait pas changer de ministres; il craignait surtout que le successeur de Le Peletier ne s'entendît pas avec Louvois, car les divisions entre ce dernier et Colbert lui étaient toujours présentes. Il résista donc quelque temps aux instances de son contrôleur-général; mais, celui-ci ayant allégué le mauvais état de sa santé, le roi, qui l'aimait, finit par céder et lui permit de se retirer avec 80,000 liv. de pension (20 septembre 1689). On a prétendu que Le Peletier aurait pu faire nommer à sa place un de ses frères, et que la jalousie seule l'en avait détourné; il est plus vraisemblable que, timoré pour eux comme pour lui, redoutant, si celui qu'il aurait désigné paraissait au-dessous de sa tâche, le mécontentement de Louis XIV, il présenta, de concert sans doute avec le tout-puissant secrétaire d'état de la guerre, dont il était lui-même la créature, un autre prétendant, Louis Phelypeaux, comte de Pontchartrain, qui fut accepté.

A part le dévouement à Louvois, le comte de Pontchartrain ressemblait aussi peu que possible à son prédécesseur; l'on aurait trouvé difficilement deux natures plus différentes. « La lenteur et l'indécision de l'un, a dit le chancelier d'Aguesseau, qui les avait vus tous les deux à l'œuvre, furent mises dans tout leur jour par la comparaison que l'on en fit avec la vivacité et la prompte décision de l'autre. » Pontchartrain n'avait pas, s'il faut en croire ses amis, ambitionné un pareil poste; il est certain qu'il fut heureux, quelques années plus tard, de l'échanger contre un autre plus en rap-

port avec ses goûts, celui de chancelier. La situation était évidemment pleine de périls, et le nouveau contrôleur-général, intendant des finances depuis 1687, pouvait moins que personne se le dissimuler. Dès 1688, c'est-à-dire avant même le commencement des hostilités, Le Peletier avait dû, pour ne pas retomber dans les inconvéniens de l'arriéré, emprunter une somme de 10 millions et créer, moyennant finance, un certain nombre d'emplois complétement inutiles. Si telles avaient été les nécessités du trésor avec une armée sur le pied de paix, que seraient-elles donc lorsque, pour faire face à l'Europe conjurée, il faudrait porter cette armée à 400,000 hommes, et tenir en mer une flotte capable de se mesurer avec les flottes réunies de la Hollande et de l'Angleterre! Ni le chiffre de la population, ni la situation intérieure de la France ne permettaient de croire qu'elle fût en état de traverser, sans de grands et douloureux efforts, une pareille épreuve. La population n'excédait guère vingt millions d'âmes. L'agriculture, il est vrai, s'était un peu relevée grâce aux exportations de grains des dernières années; mais, la guerre éclatant, ces exportations cesseraient tout à coup. L'industrie elle-même était bien déchue de sa splendeur passagère, et ne se soutenait, avec bien des souffrances, que par les encouragemens de l'état. Enfin l'irritation trop bien motivée des protestans, principalement de ceux qui habitaient les provinces du littoral, inspirait de sérieuses inquiétudes au gouvernement. Malgré tant de raisons d'être prudent, modéré, conciliant, Louis XIV céda, tout en le supportant avec une impatience chaque jour croissante, au funeste ascendant de Louvois, et laissa se former l'orage qui éclata en 1689.

Le duc de Saint-Simon avait beaucoup vu le comte de Pontchartrain, qui lui a fourni le sujet d'un de ses portraits les plus flatteurs. Il était né le 9 mars 1643, d'une famille qui avait occupé de grands emplois. Son grand-père, secrétaire d'état sous Henri IV et Louis XIII, a laissé sur ces deux règnes des mémoires dont on a dit qu'ils étaient *plus vrais que naïfs, plus exacts que spirituels.* Son père aurait dû hériter de cette charge; mais, encore mineur quand elle devint vacante, il en fut frustré par un de ses oncles. Après avoir été conseiller au parlement, il avait obtenu une présidence à la chambre des comptes de Paris. Désigné pour faire partie de la commission qui jugea Fouquet, il se trouva placé, quand vint la fin de ce procès célèbre, entre les propositions les plus avantageuses et les menaces de Colbert et de Le Tellier. Ce fut alors que le jeune Pontchartrain, âgé de dix-sept ans, et à qui il venait d'acheter une charge de conseiller aux requêtes du palais, le supplia à genoux de ne pas se déshonorer avec toute sa famille par une condamnation

à mort, ajoutant que si cela arrivait, il quitterait la robe. Sa prière l'emporta, et le vote de son père fut ce qu'il désirait; mais il en porta la peine, car dix-huit ans après il était encore conseiller aux requêtes, sans avoir fait un pas, tant le souvenir de la fermeté paternelle dans l'affaire du surintendant pesait sur lui. « Né galant, dit Saint-Simon, avec un feu et une grâce dans l'esprit que je n'ai point vus dans aucun autre, si ce n'est en M. de La Trappe, il se distinguoit dans les ruelles et les sociétés à sa portée, et plus encore par sa capacité, sa grande facilité et son assiduité au palais. Je lui ai ouï dire bien des fois que son château en Espagne étoit d'arriver avec l'âge à une place de conseiller d'honneur au parlement et d'avoir une place au cloître de Notre-Dame. C'étoit un très petit homme, maigre, bien pris dans sa petite taille, avec une physionomie d'où sortoient sans cesse des étincelles de feu et d'esprit, et qui tenoit encore plus qu'elle ne promettoit. Jamais tant de promptitude à comprendre, tant de légèreté et d'agrément dans la conversation, tant de justesse et de promptitude dans les réparties, tant de facilité et de solidité dans le travail, tant d'expédition, tant de subite connoissance des hommes, ni plus de tour à les prendre. »

Cependant les années s'écoulaient, et Pontchartrain était toujours conseiller aux requêtes du palais. En 1677, la première présidence du parlement de Rennes devint vacante. C'était un poste difficile à cause de l'indépendance des esprits de la province, récemment troublée par une sédition formidable, et Colbert, qui disposait de tous les emplois civils, ne voulait donner celui-là qu'à un homme en qui il pût se fier. Un de ses parens lui parla spontanément de Pontchartrain, et, par le bien qu'il en dit, décida Colbert à le nommer premier président à Rennes. Pontchartrain y réussit à merveille et y resta dix ans, à l'expiration desquels Claude Le Peletier l'appela à Paris comme intendant des finances, lui ouvrant ainsi la carrière des grands emplois.

La politique de Louis XIV a eu des représentans illustres, et sur ceux-ci l'opinion de l'histoire est depuis longtemps formée; elle a eu aussi des serviteurs plus obscurs, dont les efforts ou les témérités ne sont pas cependant un des traits les moins caractéristiques du règne. C'est dans ce groupe trop négligé, offrant encore quelques figures originales à mettre en lumière, qu'il faut placer le comte de Pontchartrain. Il y a dans les actes de ce ministre autre chose que les élémens d'une curieuse étude biographique; il y a l'explication de bien des événemens, de bien des crises douloureuses qui suivirent la mort de Louis XIV et qui apprirent à la France où peut mener un gouvernement absolu, quand il lui manque un grand ministre pour le contenir et le diriger.

I.

Trois opérations importantes marquèrent l'administration du nouveau contrôleur-général : la refonte des monnaies, l'établissement de la capitation, enfin l'aliénation à vil prix de nombreux domaines de la couronne et la vente d'une multitude prodigieuse d'emplois qui, pour une ressource momentanée, grevaient indéfiniment le trésor de charges considérables. Ajoutons que le moindre tort de ces emplois était d'être inutiles et onéreux, et qu'ils causaient presque toujours à l'industrie, soit par la perte de temps, soit par les entraves qui en résultaient, un dommage direct.

La déclaration pour la refonte des monnaies fut précédée elle-même de deux édits qui eurent un certain retentissement. Le premier, daté de novembre 1689, créait 1,400,000 livres de rentes viagères sur l'hôtel de ville de Paris au bénéfice des personnes qui verseraient une somme de 300 livres, dont l'intérêt, proportionné à leur âge, s'accroîtrait au fur et à mesure des extinctions. C'était une application nouvelle de l'idée réalisée pour la première fois en 1653 sur les propositions de l'Italien Lorenzo Tonti, et qui a servi de modèle aux sociétés d'assurance sur la vie (1). La tontine de Pontchartrain se composait de quatorze séries d'associés. Les premiers, inscrits avant l'âge de cinq ans, avaient droit à un intérêt de 5 pour 100; les derniers, âgés de soixante ans et au-dessus, devaient toucher 12 1/2 pour 100. Le montant des rentes était pris, avant tout prélèvement, sur les revenus des aides et gabelles et des cinq grosses fermes, et le paiement en était fait à l'hôtel de ville de Paris, sous la garantie du prévôt des marchands et des échevins chargés personnellement de surveiller les opérations. C'est à raison de cette garantie et de cette surveillance, où le public trouvait des gages d'une sécurité qui manquait aux engagemens directs du trésor, que les nouvelles rentes prenaient le titre de *rentes de l'hôtel de ville*. Les documens contemporains n'indiquent pas la somme que le contrôleur-général comptait retirer de cette opération; mais sans doute elle réussit, car il la renouvela quelques années après.

Le second édit, rendu également pour remédier à la pénurie du

(1) Ce malheureux Tonti fut mal récompensé de ses méditations. Il avait touché, de 1648 à 1660, une pension de 6,000 livres dont l'avait gratifié Mazarin, et que Colbert, peu porté aux expédiens du genre des tontines, supprima. Chargé d'une famille de dix-neuf personnes, « dont cinq filles grandes et bien faites, » il tomba dans la misère, proposa toute sorte de plans qui ne furent pas accueillis, écrivit des brochures qui furent imprimées malgré la défense de Le Tellier, et fut mis à la Bastille, où nous le voyons en 1675 remercier Colbert d'un secours de 600 livres qu'il en avait reçu.

trésor, répondit mal aux espérances que la cour avait conçues. L'exact et impassible Dangeau dit dans son journal, à la date du 3 décembre 1689 : « Le roi veut que dans tout son royaume on fasse fondre et porter à la Monnoie toute l'argenterie qui servoit dans les chambres, comme miroirs, chenets, girandoles et toute sorte de vases, et, pour en donner l'exemple, il fait fondre toute sa belle argenterie, malgré la richesse du travail, même les filigranes. Les toilettes de toutes les dames seront fondues aussi, sans excepter celles de Mme la dauphine. » Quelques jours après, le 12 décembre, Dangeau ajoute : « Le roi nous a dit ce soir qu'il avoit cru tirer 6 millions de l'argenterie qu'il fait fondre, mais qu'il n'en auroit guère plus de 3 millions. » Louis XIV ne retira pas même cette modeste somme de l'expédient désespéré dont le contrôleur-général avait peut-être suggéré l'idée, et que dans tous les cas il approuva. Les archives de l'empire possèdent le procès-verbal original de *l'argenterie du roy apportée au change le 9 décembre* 1689. D'après cette pièce, « le roi, préférant toujours l'utilité publique à sa propre satisfaction, n'auroit eu d'autre objet que de procurer l'abondance des espèces et d'augmenter le commerce. » Le véritable motif, qui n'était autre que la nécessité de suffire aux frais d'une guerre qu'on aurait pu éviter, coûtait trop à la fierté de Louis XIV pour être avoué. Quoi qu'il en soit, l'argenterie royale ne produisit que 2,505,637 livres. « Ainsi disparurent, dit Saint-Simon, tant de précieux meubles d'argent massif qui faisoient l'ornement de la galerie et des grands et petits appartemens de Versailles et l'étonnement des étrangers, jusqu'au trône d'argent. » De son côté, Voltaire a déploré avec raison la perte de ces tables, de ces candélabres, de ces grands canapés d'argent massif, chefs-d'œuvre de ciselure exécutés par Ballin sur les dessins de Lebrun. Ils avaient coûté 10 millions; ils en rapportèrent le quart, et des œuvres d'art de la plus haute valeur furent anéanties. Il y avait notamment à Versailles, dans le cabinet des bijoux, une grande table d'argent dont le dessus représentait la France avec ses provinces, ses rivières, ses villes principales. Elle fut sacrifiée avec douze cents autres objets plus ou moins précieux, dont la description donne l'idée du plus somptueux mobilier qui ait jamais existé. L'inventaire de ces richesses, où abondent les guéridons, coffres, siéges, tabourets, garnitures de cheminées, bordures de miroirs, etc., signale entre autres deux balustrades pesant ensemble plus de sept mille marcs, un nombre considérable de figurines et des bas-reliefs en vermeil. Un Louis XIII à cheval n'obtint pas grâce, et fut fondu avec tous ces chefs-d'œuvre à jamais regrettables (1).

(1) On connaît, par un *inventaire général des meubles de la couronne* dressé en 1706

Était-il donc impossible de conserver ces objets, dont la plupart feraient aujourd'hui l'ornement de nos musées? On l'essaya peut-être, car à cette époque Louis XIV diminua le nombre des chevaux de la grande et petite écurie, et Dangeau estimait que ce retranchement s'élèverait à 100,000 écus; mais il constate aussi bien souvent que le *roi jouoit fort gros jeu.* « Le roi, écrit-il le 11 janvier 1690, avoit dit que ce voyage-ci il ne vouloit mener à Marly que des joueurs. » Or l'anecdote suivante fait connaître jusqu'où allait le jeu de la cour. Le comte de Rebenac écrivait en 1679 au marquis de Feuquières : « Le jeu de Mme de Montespan est monté à un tel excès que les pertes de 100,000 écus sont communes. Le jour de Noël, elle perdoit 700,000 écus; elle joua sur trois cartes 150,000 pistoles (la pistole valait alors 12 livres) et les gagna, et à ce jeu-là (1) on peut perdre ou gagner cinquante ou soixante fois en un quart d'heure (2). » Et non-seulement le roi, suivant la remarque de Dangeau, jouait fort gros jeu, mais le dauphin portait à cet amusement la même passion violente qu'à la chasse. L'interdiction absolue du lansquenet à la cour pendant quelques années n'aurait-elle pas rapporté autant à Louis XIV que le sacrifice des magnifiques pièces d'argenterie dont nous ne possédons plus, hélas! que l'aride inventaire?

Après le roi, les particuliers durent s'exécuter. Ils auraient bien voulu s'en dispenser; mais Louis XIV s'était prononcé. « Mme de Chaulnes, écrit Mme de Sévigné, a envoyé à la Monnoie sa table avec deux guéridons et sa belle table de vermeil. » D'après Voltaire, les meubles des particuliers fournirent pour 3 millions d'espèces. Peu de temps après, la mesure fut étendue à l'argenterie des églises. Dans un rapport du mois de février 1690 dont le texte a été conservé, le secrétaire d'état de la guerre exposa au roi la nécessité de faire fondre le superflu de cette argenterie. « Votre majesté, disait Louvois, a si bien marqué, par ce qu'elle a fait concernant l'argenterie de ses appartemens, combien elle connoît l'importance de multiplier les espèces dans son royaume, que l'on croit inutile de lui en parler ici. On a cru lui devoir seulement faire observer qu'il y a dans les églises une infinité d'argenterie au-delà de celle qui est nécessaire pour la décence du service divin, laquelle, étant por-

et conservé aux archives de l'empire, les pièces d'argenterie et de vermeil qui furent fondues en 1689 et en 1709. Ces pièces sont rayées sur l'inventaire, et on lit en marge de chaque objet rayé : « Porté à la Monnoie, suivant le récépissé du sieur Rousseau, directeur-général des monnaies. »

(1) Les jeux les plus à la mode étaient à cette époque le *lansquenet* et les *portiques*. On connaît le premier. Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 définit ainsi le second : « Jeu où l'on faisoit tourner une boule autour d'un portique dans lequel elle entroit pour s'arrêter ensuite sur un chiffre qui décidoit du gain ou de la perte. »

(2) *Lettres inédites des Feuquières*, t. IV, p. 276.

tée aux monnoies, contribueroit infiniment à la multiplication des espèces... » Louvois consentait d'ailleurs que les églises conservassent les calices, patènes, soleils, ciboires, burettes, châsses et reliquaires; mais il était d'avis de ne laisser qu'à un très petit nombre les tabernacles, lampes, encensoirs et ornemens d'autel d'or ou d'argent. Quant aux chapelles des hôpitaux, « lesquels, disait-il, sont si endettés, il serait d'un bon exemple, indépendamment du bien public, de leur voir vendre ce qu'ils en ont pour satisfaire leurs créanciers (1). » Cette dernière considération était seule de quelque valeur. Inutile au point de vue de l'intérêt public, — car l'état n'y gagnait qu'un droit de seigneuriage insignifiant, et il importait fort peu au fond que la quantité des monnaies circulant dans le royaume s'accrût de quelques millions de livres, — la mesure conseillée par Louvois priva, elle aussi, la France d'une multitude d'objets qui, si l'on en juge par les pièces conservées dans quelques musées, auraient aujourd'hui un prix inestimable.

On se figure les doléances qui durent éclater à la nouvelle que toutes les églises allaient être dépouillées de leurs plus précieux ornemens; mais celui qui, sans respect pour les droits sacrés de la conscience, faisait poursuivre les protestans comme des criminels, prenait leurs biens, leurs enfans, et ne voulait leur permettre ni de vivre en France avec leur foi, ni de s'expatrier, croyait sans doute avoir donné assez de gages à la religion pour ne pas s'inquiéter des réclamations de quelques évêques. Ce nouvel acte de vandalisme s'accomplit donc. Veut-on se faire une idée de la résistance que rencontra la mesure, on n'a qu'à lire ce qu'écrivait Pontchartrain, dix-sept mois après (le 12 juin 1691), aux évêques d'Orléans, de Luçon, de Senlis et de Beauvais : « Le roi s'étant fait représenter l'état de l'argenterie des églises qui a été portée aux hôtels des monnoies pour y être convertie en nouvelles espèces, en suite de la lettre de cachet de sa majesté qui a été adressée l'année dernière à MM. les archevêques et évêques du royaume, il a été surpris de voir que jusqu'à présent il n'en a pas été porté un seul marc des églises de votre diocèse, et m'a recommandé de vous en donner avis (2)... »

Qu'aurait dit Colbert, lui dont l'initiative puissante avait doté la France de tant de chefs-d'œuvre en tout genre, et qui voulait que Paris possédât tout ce qui existait de plus beau en objets d'art, s'il avait vu le roi prescrire de telles mesures? Tandis qu'à sa mort la dette constituée de l'état ne s'élevait, nous l'avons dit, qu'à 8 millions et la dette flottante à 38, huit ans après, l'administration omnipotente de Louvois avait amené cette situation déplorable, et réduit les finances du royaume aux plus tristes extrémités.

(1) *Œuvres de Louis XIV*, t. VI; pièces historiques, n° 12.
(2) *Archives de l'empire. Registre des secrétaires d'état*, 1691.

La refonte des monnaies suivit de près celle de l'argenterie du roi, des particuliers et des églises. Un savant économiste du XVIIIe siècle, dont les travaux sur les finances de l'ancienne monarchie font autorité, Forbonnais, a dit de cette refonte qu'elle fut *la source de nos misères* (1). En 1675, il faut bien l'avouer, Colbert avait fait sur les monnaies une opération qui a été justement blâmée : il avait autorisé la fabrication de pièces de 4 sous à un titre inférieur. Bientôt, comme on aurait dû s'y attendre, ces pièces abondèrent grâce à la fraude, qui fut considérable tant en France qu'à l'étranger. A la même époque, le gouvernement ayant créé 3 millions de rente, on les lui paya principalement en pièces de 4 sous. Il fallut, pour faire cesser ce désordre, réduire la valeur de ces pièces à 3 sous 6 deniers; mais la leçon avait été bonne pour Colbert, qui répara immédiatement son erreur par une opération contraire. Il circulait alors dans le commerce beaucoup de pistoles d'Espagne et d'écus d'or légers de poids. Ordre fut donné de les porter aux monnaies, qui les convertirent en louis d'or ou d'argent, aux frais du roi, sans perte pour les déposans. Il en résultait peut-être un léger dommage pour l'état; mais, au point de vue des idées du temps sur le rôle des espèces, la mesure était des plus habiles. L'auteur d'un savant *Traité sur les Monnoies,* Le Blanc, a dit avec raison qu'on « n'avait jamais rien pratiqué en France de plus utile pour y attirer abondamment l'or et l'argent. »

Une expérience si récente n'empêcha pas le comte de Pontchartrain de commettre une faute digne des jours d'ignorance et de mauvaise foi où Dante accusait énergiquement Philippe le Bel de fabriquer de la fausse monnaie. Le gouvernement augmenta la valeur de la monnaie d'un douzième. Comme il y avait alors, d'après un calcul fait à la mort de Colbert, 500 millions d'espèces en circulation, la refonte ordonnée paraissait devoir procurer un bénéfice d'environ 50 millions. C'était une ressource relativement considérable; mais l'opération de Pontchartrain fut aussi désastreuse qu'elle était déloyale. Ainsi qu'on aurait dû le prévoir, dès la promulgation de l'édit, le prix de toutes choses et le change avec l'étranger avaient subitement augmenté dans la proportion de l'augmentation des espèces. Seuls, les rentiers et les employés éprouvaient un dommage sans compensation. Une fois engagé dans cette voie, le contrôleur-général ne s'arrêta plus, et les édits sur les monnaies se succédèrent rapidement. « Il a déjà passé à la Monnoie, dit Dangeau le 18 décembre 1691, 385 millions, et on a encore connoissance de plus de 50, sans compter les pièces de 3 sols 1/2, qu'on va mettre à 4 sols. On fera aussi quelques changemens pour les louis d'or et d'argent

(1) *Recherches et Considérations sur les Finances de France,* t. Ier, in-4°, p. 491.

au mois de janvier, mais cela n'est pas encore réglé. » Cette dernière augmentation parut sans doute excessive et occasionna de vives réclamations, car dès 1692 la valeur des louis d'or fut réduite à 12 livres. Pontchartrain ne s'en tint pas à ce malheureux essai, et l'on peut dire que, pendant toute son administration, le gouvernement se livra aux plus déplorables spéculations sur les monnaies. Neuf ans après la déclaration du 14 décembre 1689, qui inaugura ce triste système, le 13 février 1698, Racine écrivait à son fils : « On croit tous les jours ici être à la veille d'un décri (des monnaies), et cela cause le plus grand désordre du monde, les marchands ne voulant presque rien vendre, ou vendant extrêmement cher. On dit pourtant que le décri pourroit bien n'arriver pas de sitôt à cause de la foule de gens qui portent tous les jours des sommes énormes au trésor royal, où il y a, à ce qu'on dit, près de 60 millions. »

Cette série d'opérations malencontreuses ne rapporta guère plus de 40 millions, répartis sur plusieurs années; mais, toutes les fournitures, tous les services se payant beaucoup plus cher, les dépenses de la guerre présentèrent sans doute un excédant au moins équivalent. En réalité, l'édit pour la refonte n'avait eu d'autre effet que de jeter la perturbation dans les transactions privées, d'inquiéter le commerce, de signaler aux yeux de tous la détresse du trésor, d'ébranler la confiance de la nation et d'en inspirer une d'autant plus grande aux armées coalisées : triste résultat d'une mesure que de récens mécomptes et le progrès de la morale publique auraient bien dû prévenir! « Suivons jusqu'au bout l'effet de ce désordre, a dit judicieusement Forbonnais; le prince perdit sur tout ce qui lui était dû par les peuples, puisqu'il ne reçut pas la valeur intrinsèque sur laquelle les impositions avoient été réglées... L'auteur de cette fatale opération fut sans doute un traitant, qui n'examina que le gain apparent sans jeter l'œil sur l'avenir et sur la ruine des sujets... Le royaume eût encore trop gagné, si, en perdant 100 millions sans la moindre utilité, il eût acquis quelque instruction; mais le voile n'est tombé que depuis 1726. »

La première opération du nouveau contrôleur-général ne devait donc profiter ni à l'état ni aux particuliers, encore moins au commerce, et, pour comble de malheur, elle était de celles dont les suites sont longues à guérir.

II.

La fin précoce du marquis de Seignelay, qui eut lieu le 3 novembre 1690, amena de sérieuses modifications dans les attributions des ministres. Ce fils aîné de Colbert avait obtenu à la mort de son père, outre la marine, dont il avait eu la survivance en 1672

avec la charge de secrétaire d'état, la garde des pierreries de la couronne, les haras et les fortifications des villes de l'intérieur du royaume. L'occasion était bonne pour le secrétaire d'état de la guerre de s'agrandir encore; il n'eut garde de la laisser échapper. Il avait déjà, en dehors de son département principal, la surintendance des bâtimens et celle des postes; de la succession de Seignelay, il eut les haras, quelques manufactures qui étaient restées à la marine, et les fortifications de l'intérieur. Beaucoup moins ambitieux, trouvant déjà le contrôle général trop lourd, le comte de Pontchartrain aurait voulu se soustraire à des fonctions nouvelles : la faveur alla à lui malgré lui. Louis XIV lui donna le rang de secrétaire d'état avec la marine et les pierreries. « M. de Pontchartrain, dit à ce sujet Dangeau, avoit prié le roi de ne le point charger de la marine, parce qu'il n'en a aucune connoissance. Le roi a voulu absolument qu'il s'en chargeât. Il a présentement tout ce qu'avoit M. Colbert, hormis les bâtimens. » Si Louis XIV avait moins cédé à ses convenances personnelles, s'il ne s'était pas laissé influencer par le puéril ennui d'admettre dans son conseil un nouveau visage et par la vanité de tout diriger lui-même, loin de combattre les honorables scrupules de Pontchartrain, il aurait compris que, dans la crise où se trouvait la France, ce n'était pas trop d'un ministre pour les finances, et que forcer ce ministre à diriger un département auquel il voulait rester étranger, c'était s'exposer à compromettre, avec la marine et les finances, le salut même du royaume.

La France, il ne faut pas l'oublier, avait alors la guerre sur toutes ses frontières, en Espagne, en Italie, en Allemagne, indépendamment de la lutte qu'elle avait à soutenir contre les marines de la Hollande et de l'Angleterre. « Le roi, dit Racine dans ses *Fragmens historiques*, avoit en 1693 près de cent mille chevaux et quatre cent cinquante mille hommes. C'étoient quarante mille chevaux de plus que dans la guerre de Hollande. » Naturellement tant d'efforts simultanés exigeaient des sacrifices énormes. Pendant les premières années de son ministère, Pontchartrain avait eu surtout recours à ce qu'on appelait en termes de finance les *affaires extraordinaires*, telles que créations d'emplois payés comptant et donnant droit à un traitement qui dépassait de beaucoup l'intérêt ordinaire de l'argent, tontines, emprunts de toute sorte, aliénations des domaines de la couronne, sans parler de cette malheureuse refonte des monnaies, qui bouleversait tant d'intérêts. La lutte continuant sur tous les points malgré le désir du gouvernement d'obtenir une paix honorable, les ressources extraordinaires devinrent insuffisantes, et il fallut songer à d'autres moyens pour alimenter le trésor. C'est alors qu'on pensa sérieusement à établir un impôt auquel tous les citoyens indistinctement devraient être sujets, et dont le contrôleur-général

espérait retirer des sommes considérables (1). Après quelques mois d'hésitations et de tiraillemens, la capitation fut résolue. La déclaration royale du 15 janvier 1695 portait d'ailleurs expressément que, commandée par les circonstances, elle cesserait de droit trois mois après la conclusion de la paix. D'une application difficile, parce que l'évaluation de la fortune supposée des citoyens est forcément sujette à erreur, la capitation donna lieu, comme la plupart des nouvelles taxes, quelque nécessaires et raisonnables qu'elles puissent être, à des récriminations violentes. Saint-Simon exprime avec sa vivacité habituelle l'opposition que rencontra une innovation si déplaisante pour les classes habituées depuis des siècles aux douceurs du privilége et à l'exemption totale en matière de contributions assises sur la fortune ou les propriétés; mais, quoi qu'en dise l'organe passionné des classes privilégiées, cette mesure, proposée par les états de Languedoc, qui en suggérèrent l'idée à Pontchartrain, était certainement excellente, et présentait, malgré ses défectuosités inévitables, beaucoup plus d'avantages que d'inconvéniens. Une lettre que le contrôleur-général adressa, le 28 mars 1695, à l'abbé de Noirmoutier à Rome, parle même de l'empressement patriotique avec lequel *le peuple*, c'est-à-dire la bourgeoisie, les artisans et les paysans, paya la capitation, contre laquelle le clergé, la noblesse et les parlemens protestèrent seuls, comme ils faisaient du reste chaque fois qu'il était question de les assujettir à l'impôt. « Le pape, mandait Pontchartrain à l'abbé de Noirmoutier, n'a aucun sujet d'écrire au roi au sujet de la capitation, qui est une chose très juste et très équitable, qui ne se prend pas sur les biens des ecclésiastiques, qui sont exempts, mais sur les personnes, qui ne le sont pas de la fidélité qu'elles doivent au roi, surtout en un temps aussi pressant que celui-ci. Ce qui fait voir même l'équité et l'utilité de cette imposition, c'est que tout le peuple en est ravi et porte avec joie son argent aux receveurs. »

Laissons au contrôleur-général l'illusion de ce ravissement; il

(1) Ici encore le *Journal de Dangeau* fournit des indications précieuses sur les phases d'une affaire qui fut, dans cet ordre de faits, l'une des plus importantes sur lesquelles, depuis la mort de Colbert, le gouvernement eût été appelé à statuer. Voici ce qu'il dit : « 4 novembre 1694. — Le roi a fait écrire à tous les intendans des provinces pour avoir leur avis sur une capitation générale qu'on propose dans l'état, à peu près comme celle que l'empereur a faite dans les pays héréditaires. On croit que cette affaire pourroit produire 60 millions par an.

« 15 décembre. — Le roi régla hier beaucoup d'articles de la capitation; il s'est réservé à lui-même de la faire dans sa cour. Ce seront les intendans qui la feront dans les provinces. On nommera trois gentilshommes du roi, dont il en choisira un qui, avec l'intendant, travaillera pour la capitation de la noblesse. Chaque soldat paiera 20 sols. On commencera à payer la moitié de la taxe le 1er avril, et l'autre moitié le 1er juillet. On n'a pas encore décidé si le clergé y seroit compris. »

n'en est pas moins vrai que, loin d'avoir blâmé la capitation en principe et de se l'être laissé imposer, il la trouvait avec raison *très juste et très équitable*, et s'il y a un reproche à lui adresser, c'est de ne l'avoir pas appliquée dès les premiers temps de son ministère, et surtout de ne l'avoir pas fait maintenir après la guerre, car il se serait ainsi dispensé de créer cette myriade d'emplois inutiles ou vexatoires dont il nous reste à parler. La déclaration du 15 janvier 1695 assujettit à la capitation, dans la proportion de leurs revenus, le clergé, la noblesse, les militaires, les simples particuliers. Les taillables dont les cotes étaient inférieures à 40 sous (plus tard ce chiffre fut réduit à 20), les membres des ordres mendians et les pauvres mendians signalés par les curés des paroisses furent seuls exemptés de l'impôt. Un tarif comprenant vingt-deux classes de contribuables accompagnait la déclaration. La première classe, dans laquelle figurait seul l'héritier de la couronne, fut taxée à 2,000 livres; la seconde à 1,500, la troisième à 1,000, etc., jusqu'à 20 sous, chiffre de la dernière classe. Le produit annuel atteignit 25,400,000 livres, y compris 4 millions auxquels le clergé s'était imposé par transaction, pour ne pas compromettre le droit qu'il prétendait avoir de ne pas contribuer aux charges de l'état. Supprimée intempestivement le 1er avril 1698, la capitation fut rétablie en 1701, au commencement d'une nouvelle guerre qui devait épuiser la France d'hommes et d'argent. Plus tard, quand la paix d'Utrecht eut enfin été signée à des conditions inespérées, grâce à la bataille mémorable où le maréchal de Villars épargna à la France les horreurs d'un démembrement, les ressources des temps de guerre furent reconnues indispensables pour acquitter les charges d'une dette constituée qui, depuis Colbert, qui l'avait laissée à 8 millions, s'était grossie en un quart de siècle au point de représenter un capital de plus de 2 milliards du temps. La capitation fut donc maintenue, et elle figurait en 1789 pour 24 millions parmi les revenus de l'état.

Notons pourtant, d'après un observateur aussi éclairé qu'impartial, que « la capitation de la noblesse et des privilégiés formait dans les provinces, en 1769, l'objet le moins considérable, la portion la plus forte étant celle qui étoit répartie, au marc la livre de la taille, entre les taillables et les non privilégiés (1). » C'est ainsi que le privilége et la faveur avaient fini par dénaturer un impôt établi précisément dans la pensée de les soumettre au droit commun, tant les abus, même les plus crians, étaient difficiles à déraciner!

On a prêté à Pontchartrain un mot qui passa pour très spirituel, et qui, s'il était vrai, donnerait la mesure d'une incroyable légèreté. « Sire, aurait-il dit à Louis XIV, qui s'étonnait sans doute de

(1) *Mémoires concernant les impositions et droits*, par Moreau de Beaumont, conseiller d'état. Paris, Imprimerie royale, 1769; t. II, p. 421.

le voir mettre chaque jour à l'encan quelques nouveaux emplois auxquels personne ne songeait la veille, toutes les fois que votre majesté crée une charge, Dieu crée un sot pour l'acheter. » Mais le sot, n'en déplaise à Pontchartrain, ce n'était pas l'acheteur, qui, plaçant son argent à 10 ou 12 pour 100, s'exemptait de la taille et devenait un personnage; ce n'était pas La Bruyère par exemple, qui avait occupé de 1674 à 1687 une charge de trésorier de France à Caen, charge qui, pour une finance d'environ 13,000 livres, lui assurait un revenu de 2,348 livres : c'était l'état, ou pour mieux dire le contribuable, sur lequel retombait en définitive l'aggravation de dépense résultant des nouveaux emplois créés par le ministre, dont la seule justification était de n'avoir pu trouver d'argent à des conditions moins onéreuses.

Un document officiel contemporain constate que, pendant les onze années qu'il fut contrôleur-général, le comte de Pontchartrain conclut cent soixante-trois traités ayant pour objet des affaires extraordinaires de finance (1), et que ces traités, pour lesquels il fut déboursé par le public 350,627,991 livres, n'en rapportèrent net au trésor royal que 296,499,713, ce qui portait les frais de négociation au taux exorbitant de près de 15 1/2 pour 100. Les lettres qu'écrivait le contrôleur-général à M. de Harlay, alors premier président du parlement, pour obtenir l'enregistrement des édits portant création des nouveaux emplois ont été conservées. Comme elles font connaître en même temps l'homme et l'époque, nous en citerons de courts extraits.

« Versailles, 3 mars 1691. — Voici deux édits à qui j'ai mis la dernière main depuis vous avoir vu ce matin. La marchandise est si bonne qu'elle est vendue avant d'être créée. J'ai 7 millions de ces deux affaires jointes à l'édit des receveurs d'épices et des amendes. Cela ne laisse à souhaiter que d'en avoir souvent de semblables, ou plutôt d'être hors du malheureux besoin d'en faire de semblables. »

« 10 octobre 1696. — Si cette affaire étoit de votre goût, au lieu de 3 millions que l'on en offre, j'ai des gens en main qui la feroient valoir près de 5; et pour la rendre de votre goût, faites réflexion, je vous prie, sur la sécheresse dans laquelle sont à présent les finances, sur l'impossibilité de faire

(1) Nous ne reproduirons pas la liste de ces affaires; elle serait aussi longue que fastidieuse. Il nous suffira de citer parmi les emplois de création nouvelle avec lesquels Pontchartrain battit monnaie : les jurés-crieurs d'enterrement dans les villes du royaume, 40 gardiens de bateaux sur les ports de Paris, autant de jurés-rouleurs et chargeurs d'eau-de-vie, 10 rouleurs de tonneaux de vin et autres liqueurs, nombre de commis écrivains à la peau (sur parchemin), d'essayeurs-contrôleurs des ouvrages d'étain, de contrôleurs de titres, de barbiers-perruquiers à Paris et dans tout le royaume, etc. « Ces extravagances, a dit Voltaire, font rire aujourd'hui; mais alors elles faisaient pleurer. »

d'autres affaires que les plus diaboliques, et sur la nécessité d'en faire, de quelque nature qu'elles soient. »

Au milieu de tant d'affaires *diaboliques*, les usurpations de titres de noblesse ne pouvaient être oubliées. Un édit du 4 septembre 1696 (c'était le quatrième ou le cinquième depuis 1660) prescrivit d'en faire la recherche, et l'on a vu qu'il fut créé des contrôleurs de ces titres. Deux mois après, un arrêt du conseil ordonnait l'enregistrement des armoiries. Cette mesure, qui touchait principalement les classes élevées, rencontra sans doute une opposition inattendue, car le contrôleur-général dut faire intervenir le roi.

« Quoique l'affaire des armoiries, écrivit Pontchartrain à M. de Harlay, si on la regarde comme bursale, soit la plus légère et la moins à charge de toutes celles que l'on a faites jusqu'ici, et que, si on la regarde dans son véritable principe et dans ses suites, elle soit avantageuse à tous les sujets du roi, elle a cependant besoin de protection, et l'esprit de l'homme est si bizarrement tourné qu'il semble que ce soit la modicité de la somme qu'il en coûte qui rende cette affaire indifférente, et les avantages qui y sont attachés ou méprisables ou du moins fort à négliger (1). Le roi, pour détromper de cette erreur et pour donner à cette affaire le mouvement qui lui est nécessaire, a bien voulu s'expliquer publiquement des sentimens qu'il en avoit et du désir que chacun exécutât son édit... »

On exigea donc, pour donner plus d'autorité à cette injonction et forcer les résistances, que les secrétaires du roi envoyassent enregistrer leurs armes par le greffier du corps, et le premier président reçut le même ordre en ce qui concernait le parlement; mais cela n'était rien au prix des sacrifices imposés aux anciens titulaires d'offices, et dont le contrôleur-général semble avoir pris si légèrement son parti. Pour en citer quelques exemples, les anciens jurés-crieurs d'enterremens à Paris durent payer 100,000 livres, les huissiers du parlement autant, et les greffiers 102,000 livres, les commissaires du Châtelet 75,000 livres, pour n'avoir pas les nouveaux confrères dont on les menaçait, et la communauté des marchands merciers donna jusqu'à 300,000 livres pour se débarrasser des gardes de communauté inventés par Pontchartrain.

Une seule création digne d'éloges sortit de ce chaos d'inventions. Le contrôle des actes des notaires, qui est en même temps une source importante de revenus pour l'état et une garantie sérieuse pour les particuliers, date de cette époque; mais, pour une affaire

(1) On a sur ce sujet une lettre de Racine à Mme Rivière, sa sœur. « Vous savez, lui écrivait-il le 16 janvier 1697, qu'il y a un édit qui oblige tous ceux qui ont ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle ou ailleurs de donner une somme qui va tout au plus à 25 francs, et de déclarer leurs armoiries... »

extraordinaire vraiment utile, combien de nuisibles! Citons entre autres un droit établi pour la marque des chapeaux : il produisit d'abord 200,000 livres, mais il finit par ruiner l'industrie de la chapellerie, jusque-là fort prospère dans le royaume.

Absorbé par ces déplorables expédiens, tout entier aux propositions dont les traitans ne cessaient de l'entretenir, le contrôleur-général cessa de donner son attention à des détails de service qui avaient pourtant une importance capitale. « Entre les désordres qui se glissèrent alors dans les finances, dit Forbonnais, celui de la tenue des livres des comptables devint un des plus ruineux. La forme des journaux, si soigneusement établie par Colbert, fut négligée; l'obscurité s'y mit : les receveurs firent valoir à gros intérêts l'argent de leur caisse... La guerre aida le ministre à croire ce que les receveurs avoient intérêt qu'il crût, c'est-à-dire que les recouvremens languissoient à cause de la misère : ils ne furent pourtant jamais si durs. » Forbonnais estime que les suites de cette incurie firent perdre 300 millions à l'état de 1689 à 1715. Enfin le désordre et la faiblesse furent poussés si loin que le ministre chargea plus d'une fois des traitans du soin de faire rentrer, à des conditions onéreuses pour le trésor, les sommes dues par les comptables en retard.

Si maintenant on ajoute aux misères d'une longue guerre, à la ruine à peu près complète de l'industrie, à la multitude des affaires extraordinaires, à la dureté des percepteurs si peu profitable à l'état, une législation sur les grains sans règle ni stabilité, on se fera une idée de la situation générale du royaume. Ce défaut de fixité, qui est le reproche le plus grave qu'on puisse faire à l'administration de Colbert, avait de son temps causé des disettes cruelles. Moins porté à intervenir, à se mêler de tout, à tout régler, Le Peletier avait laissé plus de liberté aux cultivateurs, et, la culture s'étant accrue, régularisée, les exportations avaient vivifié les campagnes. L'abandon de ces sages principes, joint aux autres causes que nous venons d'énumérer, amena de nouvelles disettes. L'année 1693 fut, sous ce rapport, une des plus difficiles pour Pontchartrain. Le 20 septembre, après avoir entretenu le premier président de Harlay du projet qu'avait le roi de soulager les pauvres de Paris, il ajoutait : « Quelque bon que soit le dessein, il a pour inconvéniens d'attirer les pauvres de toutes parts, de rendre la campagne déserte, de multiplier et d'assembler la canaille, et de se rendre dépendant de cette multitude toujours dangereuse, pour continuer plus longtemps qu'on ne voudroit, et même qu'on ne pourroit, un secours qui ne doit être que passager. Cela demande quelques-unes de vos réflexions, après quoi je suis sûr de tout ce qui sera de votre goût. » Dans des lettres subséquentes, Pontchartrain féli-

cite M. de Harlay d'avoir défendu les attroupemens et les violences sous peine de mort, de faire faire des essais d'un nouveau pain, tout en veillant à ce que le peuple n'exige pas trop des boulangers, et que ceux-ci n'en abusent pas pour quitter leur commerce. Voudrait-on croire, si la correspondance officielle ne l'attestait, que les soldats eux-mêmes prenaient part avec le peuple à la distribution du pain? « Sa majesté a résolu, écrit Pontchartrain le 15 octobre, qu'à commencer de mardi prochain il sera fait au Louvre, sur les trois heures après midi, une distribution de pain particulière pour les soldats, moyennant quoi il leur sera défendu de venir dorénavant aux distributions publiques; mais l'intention de sa majesté est qu'ils continuent d'y assister avec les officiers, pour contenir le peuple et empêcher le désordre. » Quatre jours après, Pontchartrain félicite encore M. de Harlay, au nom du roi, « de la fermeté avec laquelle il est allé au lieu où le péril était le plus grand. »

Cependant les mois se passaient, et malgré les soins et les préoccupations du gouvernement, Paris devenait chaque jour plus malaisé à contenir. Un arrêt pour en expulser les pauvres du dehors ne fut que difficilement exécuté. Souvent, malgré sa résignation, le comte de Pontchartrain est sur le point de perdre patience. En vain il fait vendre à perte le blé acheté par ses ordres au Havre, à Dunkerque, en Beauce, en Picardie; en vain le premier président du parlement, l'archevêque de Paris, le lieutenant-général de police, discutent et recherchent les moyens de remédier au mal : la disette continue, le pain reste cher, le peuple se plaint toujours, et des pamphlétaires reprochent au gouvernement son peu de prévoyance. D'un autre côté, le roi s'impatiente de tous ces arrêts et de toutes ces assemblées qui n'aboutissent à rien. Désolé, découragé, Pontchartrain écrit, vers les derniers jours de décembre, à M. de Harlay, que la malignité du public est bien grande. On s'était plaint de la manière dont s'exécutait la vente des blés achetés pour le compte du roi. Suivant lui, ces plaintes n'étaient pas fondées. « Les blés, disait-il, les farines et les sons restant dans les galeries du Louvre y sont vendus indifféremment à toute sorte de personnes, à plus bas prix que celui de la Grève ou de la halle. S'il convient que cela soit porté à la halle, il faut le faire pratiquer. En 1662, les blés du roi ont été vendus aux galeries du Louvre; en 1684, ils ont été vendus au collége des Quatre-Nations, et, à parler selon la droite raison, il est impossible de faire vendre les blés du roi en détail dans les marchés... » Tant que le mécontentement de la population était demeuré passif, Pontchartrain en avait pris son parti. Quelques émeutes, à la suite desquelles deux soldats furent condamnés à être pendus pour avoir pillé les boutiques de boulangers, montrèrent toute la gravité du mal. Obligé d'intervenir de plus en plus, le gouvernement se dé-

cida à faire cuire le pain, et il en vendit 100,000 livres par jour, à 2 sous la livre, dans cinq endroits différens. Des abus inévitables s'étant produits, et des personnes aisées ayant été convaincues de faire acheter du pain à 2 sous pour le revendre plus cher, les curés de Paris furent chargés de distribuer eux-mêmes ce qu'on appelait *le pain du roi*. Enfin, vers le mois de novembre 1693, ces distributions elles-mêmes parurent avoir beaucoup d'inconvéniens, et l'on estima qu'il y en aurait moins à donner aux pauvres de Paris et des faubourgs 120,000 livres d'argent par semaine, attendu, disait-on, « que les pauvres malades, les pauvres honteux et les pauvres artisans n'avoient pas seulement besoin de pain, mais de divers autres objets. » Un peu plus tard, le 22 janvier 1694, on ouvrit des ateliers publics, et pour tout salaire on donna du pain aux ouvriers. Quelquefois même le pain manquait. Ces embarras duraient encore au mois de juillet, ainsi qu'il résulte d'une autre lettre de Pontchartrain à M. de Harlay. « Le roi est fatigué de voir que ses soins sont inutiles, et que le fruit d'une conférence de trois heures ne soit que nouvelles contestations, et nul soulagement pour lui, nul service. Je vous parle avec la liberté d'un ami sincère et d'un fidèle serviteur, dont vous devez autant cacher l'avis qu'estimer le cœur. Ne croyez pas après cela être quitte de tout; observez que si je vous dis de vous servir de M. de La Reynie, ce n'est pas dire qu'après cela tout est fait. » Heureusement la certitude d'une année de fertilité vint dissiper toutes les alarmes, et le blé, qui s'était vendu 54 livres le setier (pesant 240 livres) au fort de la crise, n'en valut plus que 16 à la récolte. Cinq ans après, en 1698, une nouvelle disette affligea la France, mais elle n'eut la gravité ni des précédentes, ni surtout de celle qui devait faire de l'année 1709 une des plus tristes et des plus calamiteuses de notre histoire.

Après des alternatives diverses où la France avait été tour à tour victorieuse et vaincue, Louis XIV s'était enfin décidé à traiter sérieusement, et des négociations s'étaient ouvertes. Elles aboutirent aux traités conclus à Ryswick en 1697 avec l'Angleterre, l'Espagne et les Pays-Bas. Nécessités par l'épuisement du pays, ces traités furent loin de satisfaire nos diplomates. Non-seulement en effet la France rendit au duc de Lorraine ses états, et, après tant de sacrifices en faveur de Jacques II, reconnut solennellement le roi Guillaume d'Orange, elle dut encore restituer aux Espagnols toutes les conquêtes qu'elle avait faites sur eux en Espagne et dans les Pays-Bas depuis la paix de Nimègue : Girone, Barcelone, Mons, Charleroi, Courtrai, Luxembourg, le comté de Chimay, etc. Les traités de Ryswick nous donnèrent, il est vrai, la souveraineté définitive de l'Alsace. « Si ce point avait été décidé à Nimègue, a dit un historien spécial, on eût épargné la vie à quatre cent mille

individus (1). » Un traité de commerce, signé également à Ryswick le 20 septembre 1697 entre la France et la Hollande, passa inaperçu au milieu de tous ces mouvemens de territoire, et n'en eut pas moins des suites funestes pour la marine, l'industrie et le commerce de la France. Les Hollandais ne nous avaient jamais pardonné d'avoir frappé leurs navires, dans les ports français, d'un droit de cinquante sous par tonneau, établi primitivement par Henri IV, rétabli par Fouquet, et maintenu, malgré des réclamations opiniâtres, par Colbert. Le traité de commerce de 1697 statua, dans un article séparé, que ce droit cesserait à l'égard des navires hollandais et ne pourrait jamais être rétabli. Dans l'état où se trouvait notre marine marchande, une pareille concession ne pouvait être que fâcheuse pour nos intérêts; mais les Hollandais faisaient la loi, et le contrôleur-général ne combattit sans doute que faiblement leurs prétentions. Enfin, outre la faculté de concourir, comme les nationaux, au commerce du hareng, jusqu'alors réservé à la marine française, ils obtinrent qu'un nouveau tarif réglerait, dans un délai de trois mois, les droits d'entrée et de sortie des marchandises échangées entre les deux pays. On exécuterait, en attendant, le tarif de 1667, et si, après ces trois mois, on n'avait pas réussi à s'entendre, le tarif de 1664, beaucoup plus avantageux à leurs intérêts, serait adopté. Ce dernier tarif était bien, à la vérité, l'œuvre de Colbert; mais on sait qu'il l'avait jugé insuffisant pour protéger l'industrie française et remplacé par celui de 1667, qui devint, par suite de l'irritation qu'il développa en Hollande, l'un des motifs de la guerre de 1672. Les Hollandais craignirent-ils que le traité de 1697 rencontrât de la résistance parmi nos populations? On peut le supposer, car ils firent stipuler qu'il serait enregistré au parlement et à la chambre des comptes de Paris, ainsi que dans tous les autres parlemens du royaume. Le temps était passé où Louis XIV supportait impatiemment l'intervention des compagnies souveraines dans les affaires générales du royaume. Quelque pénible que fût la condition qui lui était imposée, il se plia aux circonstances. « Le commerce, dit Forbonnais, dont la guerre avoit déjà ralenti considérablement le progrès et qui ne recevoit plus de gratifications, ne fut bientôt plus en état de se soutenir contre cette attaque. » De nouvelles opérations sur les monnaies achevèrent de porter le trouble dans toutes les transactions, et il en résulta, entre autres effets, que les 110 millions dont l'état put disposer en 1697, toutes charges déduites, ne représentaient pas plus de 88 millions de 1689 : triste conséquence de cette déplorable mobilité de la législation sur les monnaies dont le gouvernement ne retirait, nous

(1) *Histoire de la Diplomatie française*, par de Flassan, t. IV, p. 155.

l'avons dit, aucun avantage, puisqu'il subissait sur toutes choses une augmentation en rapport avec celle des espèces!

La conclusion de la paix avait produit l'effet accoutumé et donné aux affaires une activité relative. Profitant des circonstances, le contrôleur-général essaya de réparer une partie du mal que la guerre avait causé. Il avait créé, depuis 1689, près de 14 millions de rentes au taux de 7 à 8 pour 100. Du mois de décembre 1697 au mois de mars suivant, il en émit 7 millions à 5 1/2, qui servirent à rembourser les plus onéreuses. Pontchartrain eut en cela le bon esprit de suivre l'exemple qu'avait donné Colbert à la paix de Nimègue. Les nouvelles rentes ayant été recherchées, il en créa encore 18 millions à 5 pour 100, économisant, par cette dernière opération seulement, plus de 1,600,000 livres d'intérêts. Il remboursa en même temps un certain nombre de ces charges plus odieuses encore que lourdes qu'il avait démesurément multipliées, et fit résilier des aliénations temporaires de domaines produisant un intérêt de 8 à 10 pour 100.

Ces mesures prouvent du moins le vif désir qu'avait Pontchartrain de remettre de l'ordre dans les finances. Il y serait arrivé, et son administration n'eût peut-être pas été stérile, s'il avait maintenu la capitation, dont les inconvéniens n'étaient rien, comparés à l'avantage de faire participer aux dépenses publiques la multitude de ceux qui par intérêt et vanité voulaient s'en affranchir. Malheureusement les clameurs des privilégiés l'emportèrent, et la capitation fut supprimée à partir de 1698. Ce fut, il est vrai, pour peu d'années. La funeste guerre de la succession força bientôt d'y revenir. Cette fois le comte de Pontchartrain n'en eut pas les embarras. Il avait été dans le temps proposé à Louis XIV pour le contrôle général sans le désirer, et son ambition était depuis lors d'en sortir honorablement. La marine ne lui convenait pas davantage, et il attendait que le roi voulût bien agréer son fils à sa place, comme il avait fait pour les fils de Colbert et de Louvois. Un jour, c'est Saint-Simon et d'Aguesseau qui le racontent, Louis XIV lui dit : « Seriez-vous bien aise d'être chancelier de France? — Eh! sire, répondit Pontchartrain, comment ne serois-je pas content de quitter la finance pour être chancelier, puisque je la quitterois pour rien? — Eh bien! dit le roi, n'en parlez à personne sans exception; mais si le chancelier meurt, comme il est peut-être mort à cette heure, je vous fais chancelier, et votre fils sera secrétaire d'état en titre et exercera tout à fait. » Boucherat étant mort le 2 septembre 1699, Pontchartrain obtint effectivement les sceaux. D'après d'Aguesseau, qui débutait alors, Louis XIV les avait promis au premier président de Harlay; mais depuis quelque temps il songeait à confier les finances à Chamillard, dont la faveur croissait chaque jour, et pour

cela il fallut trouver un poste à Pontchartrain, qui n'avait pas démérité. Il fut donc nommé. Son fils, Jérôme de Pontchartrain, qui déjà travaillait sous ses ordres à la marine, l'y remplaça, et le protégé de Mme de Maintenon parut sur la scène.

III.

Rien de plus heureux ne pouvait arriver à Pontchartrain que ce changement, qui, tout en lui ôtant le fardeau d'affaires pour lesquelles il n'avait aucun goût, élevait sa position. Combien il dut s'en applaudir quand le successeur qu'on lui avait donné aux finances, Chamillard, se trouva aux prises avec d'insurmontables difficultés!

Je parlerai peu du rôle de Pontchartrain comme ministre de la marine. Les huit années pendant lesquelles il fut chargé de ce département n'ont été marquées par aucune mesure importante; il s'y rattache cependant un triste souvenir, celui du désastre de La Hogue. Ce désastre, précédé d'une bataille où l'illustre Tourville avait fait des prodiges, démoralisa un instant notre flotte, et surprit douloureusement Pontchartrain. Honteux de leur inaction, les chefs de l'escadre, dont quinze vaisseaux venaient d'être misérablement brûlés sans avoir essayé ni de se défendre, ni de se sauver, n'osaient lui faire part des détails de l'affaire. Déjà des bruits sinistres circulaient à Paris, à Versailles, et le secrétaire d'état de la marine ne savait encore rien. La lettre suivante, qu'il écrivit le 7 juin 1692 à l'intendant de Caen, donne la mesure de son anxiété :

« Je suis surpris, monsieur, qu'il me revienne mille différens bruits de divers endroits de ce qui s'est passé à La Hogue et à Cherbourg, et qu'il ne m'en soit venu aucun de votre part, quoique vous dussiez être pour moi un homme de confiance plus qu'aucun autre. Si vous voulez que j'oublie bien absolument ce coupable silence, mandez-moi, avec la dernière exactitude, tout ce qui s'est fait de bien et de mal; nommez toutes choses par leur nom; n'épargnez personne, depuis le roi d'Angleterre jusqu'au dernier matelot. Il faut que je sache la vérité de toutes choses; l'usage que j'en ferai ne sera que pour moi, et le secret sera inviolable. Et afin que vos lettres en semblables rencontres ne tombent pas entre les mains de mes commis, mettez une seconde enveloppe sur laquelle il n'y ait que ces mots : *Pour vous seul.* Adieu, monsieur. »

La réponse de l'intendant de Caen dut affecter singulièrement Pontchartrain. Elle portait qu'un conseil de guerre où se trouvaient le roi d'Angleterre, le maréchal de Bellefonds, Tourville, de Villette, avait d'abord décidé à l'unanimité qu'on se défendrait si l'ennemi attaquait, et qu'on s'était immédiatement occupé d'avoir d'autre poudre, celle de l'escadre *n'étant que du charbon;* mais, au moment de la faire distribuer, l'intendant apprit que tout était changé et

que l'ordre était donné de faire échouer les vaisseaux. « Voici, ajoutait Foucault, ce que l'on dit des motifs de l'échouement : M. de Sepville, neveu de M. le maréchal de Bellefonds, vint échouer fort sottement en arrivant à La Hogue sur un rocher assez près de terre. Or, par l'ordre de l'échouement général, la faute de M. de Sepville se couvroit. On dit encore que M. le maréchal appréhendoit que M. d'Amfreville, son gendre, ne périt en défendant son vaisseau. Quoi qu'il en soit, vous serez surpris d'apprendre qu'ayant plus de deux cents chaloupes allant à la rame et trois frégates à douze canots chacune, nos vaisseaux aient été brûlés par une chaloupe qui ramena son brûlot, n'en ayant pas eu besoin. Tout cela se passa à la vue du roi d'Angleterre et de M. le maréchal de Bellefonds, qui y assistèrent comme à un feu d'artifice pour une conquête du roi... Je ne me plains de personne et n'en veux à qui que ce soit, et je ne vous mande tout ceci que parce que vous l'avez souhaité... »

Pontchartrain, à qui la misérable affaire de La Hogue ne pouvait être imputée, fit de son mieux pour en réparer les suites; mais, complétement dépaysé à la marine, l'ayant acceptée à regret et uniquement pour ne pas déplaire au roi, il manqua de l'énergie et de l'esprit d'initiative qu'auraient réclamés les circonstances. La France heureusement comptait à cette époque un groupe de marins fameux : Tourville, Chateau-Renaud, Jean Bart, Forbin, Duguay-Trouin. Ils continuèrent de lutter avec des forces plus ou moins inégales; mais que de fois, pénétrés de leur impuissance, ils durent déplorer le dépérissement de jour en jour plus sensible de la grande marine fondée par Colbert!

Mis enfin, après tant de changemens, sur son véritable terrain, Pontchartrain y donna des preuves d'une fermeté et d'une vigilance qui lui assignent, dans la galerie des chanceliers de l'ancienne monarchie, une place relativement supérieure. Dans cette période de sa carrière, il justifie beaucoup mieux que par ses mesures financières les éloges de Saint-Simon; quinze volumes de sa correspondance témoignent du zèle et de l'amour du bien public qui l'animaient. Une rare franchise, une vraie modestie, donnent en outre à sa physionomie un caractère particulier. Un chanoine de Tréguier voulait lui dédier un livre; il lui répondit de choisir un autre Mécène. Même réponse à un libraire de Rouen, en ajoutant : « Vous savez que je n'ai jamais permis ni ne permettrai jamais qu'on me dédie aucun livre. » Une autre fois il écrit au sieur Forcade, de Marseille, lieutenant-criminel et poète : « J'ai reçu les vers que vous m'avez envoyés; je les ai trouvés fort bons, excepté ceux qui me regardent. Quoiqu'il n'y ait rien pour quoi j'aie plus d'aversion que pour tout ce qui est louange, et même pour tout ce qui en approche, je ne laisse pas de vous être obligé de tous vos sentimens

pour moi; mais vous me ferez plaisir de ne plus me louer dans aucun de vos ouvrages. Je ne vous le pardonnerois pas, si cela vous arrivoit davantage. » Un président du parlement de Rennes lui avait demandé son portrait : « Je vous suis fort obligé, lui répondit-il, c'est une marque d'amitié de votre part, que je ressens comme je le dois; mais n'ayant jamais voulu me faire peindre, et aucun des portraits que l'on a faits de moi et que l'on a répandus dans le public n'approchant même pas de la ressemblance, je vous conseille de mettre un autre tableau dans l'endroit que vous avez destiné pour le mien... » Quelquefois la raillerie, une raillerie fine et légère, se glissait jusque dans la correspondance officielle du chancelier. En 1709, dans cette terrible année dont les misères ont laissé un souvenir néfaste, un intendant lui demanda un congé qui, disait-il, ne pouvait avoir d'inconvénient pour le service, tout dans son intendance étant dans un état parfaitement calme et satisfaisant. « La plus pleine paix et le roi dans la plus grande prospérité de ses affaires, lui répondit Pontchartrain, n'ont jamais vu un département aussi heureux que celui que vous me dépeignez. Cela mérite non-seulement la permission que vous demandez de venir ici, afin que vous en puissiez recevoir les éloges; mais M. Desmarets (le contrôleur-général) devroit même vous y faire venir, quand vous ne le demanderiez pas, pour tirer de vous votre secret, et pour le communiquer à tous les intendans du royaume. Ce sera donc avec grand plaisir que je vous verrai, et que je vous entretiendrai sur de si grands talens. »

Une circonstance fâcheuse, la persécution contre le *Télémaque*, se produisit pendant l'administration de Pontchartrain. Le nombre des ordres transmis à ce sujet prouve les préoccupations que ce roman célèbre occasionna au gouvernement. En 1698, les rigueurs contre Fénelon redoublent : non-seulement on fait saisir le *Télémaque*, mais on empêche la distribution d'autres écrits de l'illustre prélat; puis, après avoir été très sévère, on s'aperçoit que le but a été dépassé, et l'on ordonne de cesser les poursuites, « le roi n'estimant pas, dit Pontchartrain, qu'on doive empêcher M. l'archevêque de Cambrai d'écrire pendant que les autres prélats le font. » C'était d'ailleurs le temps où les libraires convaincus d'avoir fait imprimer et distribuer des libelles hostiles au roi étaient impitoyablement condamnés à mort et exécutés. Le chancelier Pontchartrain ne fit rien, et c'est une tache dans sa vie, pour adoucir cette législation barbare. Quant aux écrivains même les mieux intentionnés, on va voir le cas qu'il faisait de leurs méditations et quels conseils il leur donnait. Un procureur en la chambre des comptes de Rouen, le sieur Jort, lui avait soumis le plan d'un ouvrage qui touchait sans doute de quelque côté à l'administration publique : « Vous devez, lui écri-

vit Pontchartrain le 18 septembre 1707, vous réduire à des matières qui n'intéressent ni l'état ni les puissances étrangères, et qui ne puissent même être préjudiciables aux particuliers; c'est à quoi vous ferez attention. » Cela rappelle le fameux monologue de Figaro. Le sieur Jort lui ayant écrit de nouveau, trois ans après, pour le consulter sur le plan d'un autre ouvrage, Pontchartrain lui répondit qu'il n'en autoriserait pas la publication, « son nouveau système touchant l'origine et la nature de la dîme paraissant dangereux et contraire à ce qui avoit été dit jusqu'à présent. »

A plusieurs reprises déjà, il avait été interdit aux protestans de sortir du royaume, et ceux qui essayaient de désobéir étaient poursuivis, traqués avec une cruauté inouie. Renouvelée en 1699, la même défense fut transmise par le chancelier Pontchartrain sans l'expression d'aucun regret. Sa pitié, s'il en avait, n'allait pas jusque-là. Que penser de cette lettre du 14 août 1706 au lieutenant de police d'Argenson? « Vous me mandez que le public a été indigné de l'exécution faite sur le cadavre du rubanier qui s'est pendu, et qu'on a épargné cette exécution sur le cadavre du nommé Coquebert. Je ne vois pas quelle raison peut avoir le public de désapprouver les exécutions qui sont conformes aux ordonnances. » Il y a dans ce respect absolu des ordonnances de quoi faire réfléchir les esprits les plus timides, les plus effrayés du progrès. Une fois pourtant on voit Pontchartrain recommander de ne pas garder plus de deux ou trois jours, sans l'en prévenir, les prisonniers qui n'auraient pas été arrêtés d'après l'ordre d'un secrétaire d'état, « cette manière d'emprisonner n'étant pas, dit-il, tout à fait dans les règles. » Il aurait bien voulu empêcher aussi les violences qui accompagnaient fréquemment les enrôlemens pour l'armée. Souvent les exempts du guet eux-mêmes abusaient de leur autorité pour se faire racoleurs. « Je veux, écrivit Pontchartrain à M. d'Argenson, que le guet observe les mêmes règles qui avoient été si sagement établies par M. Colbert. » Rien de plus juste; ce qui suit l'était beaucoup moins. Colbert avait toujours employé sans scrupule les moyens les plus violens et les plus arbitraires pour empêcher des manufacturiers français de transporter leur industrie à l'étranger. Le but qu'il se proposait devant être utile à la France, tout lui semblait permis. Pontchartrain suivit ces erremens, empruntés à la despotique république de Venise. Informé qu'un chapelier de Paris projetait d'aller s'établir à Turin, il donna l'ordre à d'Argenson de le faire arrêter et de l'envoyer à la Bastille. La préoccupation de l'intérêt public est louable sans doute; autorisait-elle à faire si bon marché de la liberté de l'industriel et du citoyen?

On voit dans Saint-Simon que le chancelier Pontchartrain l'avait surtout captivé par la raison qu'il était « charmant en riens et en

affaires. » Il est probable qu'une pointe de galanterie aiguisait parfois sa conversation et ajoutait au piquant de son esprit. Loin d'être exclusives, ses investigations se portaient volontiers sur des objets ayant un rapport *très indirect* avec l'administration. On en jugera par cette lettre, écrite le 17 février 1706 à d'Argenson :

« Vous me mandez que les brillans des demoiselles de La Motte et de Villefranche sont bien baissés, et que leurs charmes sont bien moins dangereux qu'ils n'étoient dans leurs premières années. Votre lettre est conçue d'une manière à faire douter si c'est d'une seule ou des deux ensemble que vous entendez parler : je vous prie de me l'expliquer et de mander quel âge ont ces deux filles, qui paroissent jeunes. Il y a Mlle de Canillac, dont la beauté fait aussi du bruit. Pour peu que vous vouliez vous mettre sur les voies, vous pourrez nous en dire aussi quelques nouvelles. »

Plusieurs années après, le 1er octobre 1710, le chancelier adressait à un prélat de ses amis quelques lignes du tour le plus gracieux, le plus aimable :

« Êtes-vous mort ou en vie, monsieur? Où êtes-vous? que faites-vous? à quoi pensez-vous donc? Certes ce n'est pas à moi, car il y a un siècle et plus que je n'ai eu de vos nouvelles, et peut-être que, si je n'avois l'attention de vous réveiller, vous seriez endormi pour moi jusqu'au jour du jugement. Or dites-moi, je vous en conjure, d'où vient ce noble et obstiné silence? Si c'est paresse, je n'en dis mot, car vous faites votre métier, et ce n'est pas pour travailler que vous êtes prélat. Mais est-ce un si grand travail que de me donner de temps à autre quelque petit signe de vie? Enfin je fais ce que je puis pour vous excuser, quelque fâché que je sois contre vous, et je sens bien que la meilleure excuse ne vaut rien, et que vous ne pouvez, selon moi, être pardonnable et pardonné qu'autant que je suis plus véritablement à vous que personne du monde. »

On a là au naturel le Pontchartrain « né galant, plein de légèreté et d'agrément, » qu'aimait Saint-Simon, et qui tolérait volontiers, malgré les ordonnances de Blois, d'Orléans et la déclaration de 1698, les danses publiques des fêtes et dimanches, pourvu qu'elles n'eussent pas lieu pendant le service divin et ne causassent point de scandale; attentif d'ailleurs à ne rien supporter dont le goût et la morale eussent pu souffrir. « Il est revenu au roi, écrivait-il le 31 mars 1701, que les comédiens se dérangent beaucoup, que les expressions et les postures indécentes commencent à reprendre vigueur dans leurs représentations, et en un mot qu'ils s'écartent de la pureté où le théâtre étoit parvenu. Sa majesté m'ordonne de vous écrire de les faire venir et de leur expliquer de sa part que, s'ils ne se corrigent, sur la moindre plainte qui lui parviendra, sa majesté prendra contre eux des résolutions qui ne leur seront pas agréables. Sa majesté veut aussi que vous les avertissiez qu'elle ne veut pas

qu'ils représentent aucune pièce nouvelle qu'ils ne vous l'aient auparavant communiquée, son intention étant qu'ils n'en puissent représenter aucune qui ne soit de la dernière pureté. »

Ami de Boileau, de La Bruyère, de Racine, doué d'un goût naturel pour les lettres, le comte de Pontchartrain s'était fait toute sa vie un plaisir et un honneur d'encourager ceux qui les cultivaient. Nous trouvons la preuve de ces dispositions bienveillantes dans les correspondances du temps. Le 11 avril 1692, Racine écrivait à Boileau : « M. de Pontchartrain me parla hier de notre pension et de la petite académie, mais avec une bonté incroyable, en me disant que, dans un autre temps, il prétend bien faire d'autres choses pour vous et pour moi. » Les temps étaient par malheur si mauvais, que Racine était souvent obligé de solliciter le paiement de sa pension et de celle de Boileau. L'année suivante, le 18 avril 1693, Pontchartrain recommandait à l'abbé Renaudot, de la manière la plus pressante, l'abbé Bignon et La Bruyère pour deux places vacantes à l'Académie française. « Comme l'esprit et le mérite de ces deux messieurs, disait Pontchartrain, ne vous est pas inconnu et que vous en êtes beaucoup meilleur juge que moi, je ne ferai point ici leur éloge. J'ose me flatter que vous aurez quelque égard à ma recommandation et que vous me donnerez votre voix... » On a vu dans la lettre de Racine l'intérêt que portait Pontchartrain à la petite académie. Il la réorganisa, lui donna son nom définitif d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et la chargea de publier cette magnifique collection des *Ordonnances des rois de France de la troisième race*, dont les savantes introductions des Secousse, des Laurière, des Brequigny, des Pardessus et des Leclerc ont fait un des plus beaux monumens historiques de la France.

IV.

A l'opposé de ses prédécesseurs, qui mouraient généralement de vieillesse à leur poste, Pontchartrain résigna volontairement ses fonctions au mois de juin 1714. On a attribué cette retraite du chancelier à l'aversion de Mme de Maintenon pour ses opinions jansénistes, qu'il ne cachait pas. Peut-être, prévoyant la fin prochaine du roi, ne voulut-il pas se commettre dans la crise, attendue de tous, que son testament devait soulever. Il avait perdu en 1709 sa femme, dont le duc de Saint-Simon a fait le charmant portrait que chacun connaît, gâté à la fin par une impertinence de sa façon. D'après lui, jamais femme de ministre ni autre n'avait eu sa pareille pour savoir tenir une maison, y joindre plus d'ordre à toute l'aisance et la magnificence imaginables, éviter les inconvéniens avec plus d'attention, d'art et de prévoyance, sans qu'il y parût, avoir

plus de dignité avec plus de politesse, de cette politesse avisée qui sait distinguer et mesurer, en mettant d'ailleurs tout le monde à l'aise, en même temps d'une charité inépuisable sans que personne s'en doutât, surtout dans les jours de détresse et de disette où elle faisait distribuer du pain et de la viande à des milliers de personnes pendant des mois entiers. Par malheur, la chancelière était de *robe*, c'est-à-dire fille d'un président des enquêtes, et le duc de Saint-Simon, bien qu'il vécût, dit-il, dans l'intimité du chancelier, ajoute arrogamment : « Avec tout cela, elle avoit trop longtemps *trempé dans la bourgeoisie* pour qu'il ne lui en restât pas *quelque petite odeur*. » Pénétré de douleur quand il la perdit, le chancelier Pontchartrain s'était retiré quelques jours au couvent de l'Oratoire. Son projet de quitter les sceaux et de mettre, comme on disait alors, un intervalle entre la vie et la mort, c'est-à-dire entre les agitations de la cour et les inquiétudes de la dernière heure, datait de loin, mais sa femme l'avait toujours combattu. Il y revint, et, malgré les affectueuses instances de Louis XIV, finit par le réaliser.

Il avait alors soixante et onze ans, et, dit Saint-Simon, la tête comme à quarante, sans la plus légère infirmité. Comblé d'honneurs, de marques d'estime, de faveurs de toute sorte, il allait souvent, pour se soustraire aux importunités du monde, s'enfermer à l'Oratoire. Louis XIV fut l'y voir un jour, et ce témoignage d'affection ne fut pas le moindre de tous ceux que Pontchartrain en avait reçus. Je sais le cas qu'il faut faire des libelles contemporains et le mépris qui est dû aux plus violens; on ne sera pas fâché néanmoins de voir comment Pontchartrain fut apprécié par un pamphlétaire de son temps. « Il a, dit-il, volé de charge en charge, ce qui le rend incapable d'en exercer parfaitement aucune; tourné tout entier vers son maître et vers soi-même, sans jamais donner un regard au public... La tête toute pleine de maltôtes dont il doit l'invention à des gens inconnus, il a renchéri sur tous ses prédécesseurs pour mériter la haine publique (1). »

Or parmi ces prédécesseurs figurait Colbert, dont la populace de Paris avait, à sa honte, troublé les funérailles. Sans être aussi injuste, la postérité a vu dans le comte de Ponchartrain le contrôleur-général plutôt que le chancelier. Peut-être même ne lui a-t-elle pas tenu assez compte des circonstances fâcheuses pendant lesquelles il avait administré les finances. A l'occasion de quelque mauvaise épigramme du temps, le comte de Maurepas, son petit-fils, a prétendu que le public, suivant sa coutume, imputait à Pontchartrain des embarras dont il n'était pas responsable. « Le prince

(1) *Caractère de la famille royale de France, des ministres d'état*, etc., Villefranche (Londres), 1703.

d'Orange, dit-il, faisoit de nouvelles levées pendant que faute d'argent Louis XIV étoit obligé de diminuer chaque compagnie de cavalerie de dix maîtres; encore ne donnoit-on aucun argent aux troupes pour les recrues. Bien plus, il y avoit déjà longtemps qu'on ne leur payoit plus la solde ordinaire. Tout le royaume souffroit par la disette de blé et de vin; le nombre des pauvres étornoit. En un mot, tout gémissoit en France, ce qui donnoit la licence de crier et même d'écrire; comme si l'on n'étoit pas bien empêché avec toute l'Europe sur les bras. D'autres auroient été bien embarrassés (1). »

La situation était sans contredit des plus difficiles; mais si, dès les premiers temps de son ministère, Ponchartrain, établissant le seul impôt qui pesât sur tous, la capitation, l'eût résolûment maintenu après la guerre pour en solder les charges, ces créations d'emplois dont le souvenir est devenu l'accompagnement malheureux de son nom eussent été inutiles. On a vu ses principes et ses idées au sujet de quelques-unes des questions qu'il avait à décider comme chancelier. Là encore rien ne trahit un cœur généreux et cette sainte ardeur pour le progrès qui fait les grands rois et les grands ministres. La règle et la loi, telle paraît avoir été sa devise : belle devise sans doute pour un chancelier, mais qui ne fait pas faire un pas aux sociétés. Quant à son esprit, à l'agrément de ses manières, au charme de ses relations, à cette absence complète de pédanterie qui le distinguait entre tous, on peut, ce semble, s'en rapporter à Saint-Simon. Notons pourtant cette protestation d'un juge compétent et bien placé, Mme de Maintenon : « J'écris sur le dos de M. de Pontchartrain, qui parle fort haut et fort vite, et qui, quoiqu'il ne dise pas grand'chose, me cause bien des distractions. »

Le chancelier de Pontchartrain survécut treize ans à sa retraite, et ne mourut qu'en 1727, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son fils unique, fils dégénéré, qui, sans talens d'aucun genre, n'eut ni son désintéressement ni sa probité, Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain, fut secrétaire d'état de la marine de 1699 à 1715, et eut lui-même pour fils ce trop célèbre et futile comte de Maurepas, ministre aussi de la marine de 1723 à 1749, disgracié pour un couplet, et qui, redevenu ministre sous Louis XVI, manqua l'occasion de sauver la monarchie, faute de soutenir franchement Turgot.

Une réflexion pénible vient à l'esprit quand, jetant un regard d'ensemble sur le siècle de Louis XIV, on voit ainsi décliner, à mesure que le prince avance en âge, la valeur des hommes chargés de la conduite des affaires. Parmi les grands ministres du règne, de Lionne et Colbert lui avaient été légués par Mazarin. Deux autres

(1) Bibliothèque impériale. Mss. *Recueil de Chansons historiques*, t. VIII, p. 17.

dont les noms ont aussi marqué, bien qu'à des degrés différens, Louvois et Seignelay, héritèrent en quelque sorte de leur père, et le hasard qui les porta au pouvoir fut plus intelligent que ne le fut souvent l'initiative du souverain. Pour ne parler que des contrôleurs-généraux, on a vu ce qu'étaient Le Peletier et Pontchartrain; Chamillard ne fit que les imiter. Quant à Desmarets, qui lui succéda, neveu de Colbert et formé à son école, il avait été disgracié en 1683 pour une opération sur les monnaies, qui parut suspecte, et ne rentra en faveur vers 1707 qu'à cause de sa capacité incontestable, et parce qu'on avait besoin de lui. Enfin, après de Lionne et de Pomponne, les autres secrétaires d'état des affaires étrangères, Colbert de Croissy, frère du contrôleur-général, et Colbert de Torcy, son neveu, furent encore des ministres de famille. Quand au contraire Louis XIV dut choisir, il arriva que, grâce à la forme despotique de son gouvernement, et nous ne dirons pas au dédain, mais à l'indifférence la plus complète pour les vœux des hommes éclairés de sa cour, il fut naturellement amené à prendre ses ministres en dehors de ceux qui, par leurs travaux, auraient dû concourir pour les grands emplois d'où dépendait en définitive, quelle que fût sa prétention de tout diriger, la bonne ou la mauvaise direction des affaires. Cependant les hommes spéciaux et capables ne manquaient pas autour de lui, et l'on peut affirmer que, par suite de la féconde impulsion de Colbert et de Louvois, jamais pareille pépinière d'administrateurs n'avait été sous la main de la royauté. Combien de ministres capables Louis XIV n'aurait-il pas trouvés, s'il l'avait voulu, parmi les maîtres des requêtes de l'hôtel, les conseillers d'état, les intendans! Mais en réalité ce n'était pas lui qui choisissait, c'était Mme de Maintenon, dont l'ascendant avait d'autant plus de puissance qu'elle savait mieux le dissimuler. Sous ce rapport, et si grande que soit l'animosité de Saint-Simon, on peut dire qu'il a très justement caractérisé son influence, et que, du moment où elle eut capté la confiance du roi, qu'elle n'aima jamais, tout, malgré ses dénégations, se fit à la cour par elle ou avec son assentiment.

Que l'indifférence de Louis XIV pour l'opinion se justifiât en quelque sorte par les excès où elle avait entraîné les partis pendant les temps orageux de la minorité, on l'accordera sans peine : il faut bien, quand les passions sont en jeu, se résigner à faire la part de la réaction; mais, cela dit, on doit reconnaître aussi que cette réaction fut fatale au principe monarchique. Sans nul doute, les remontrances des parlemens, seule forme sous laquelle la contradiction pouvait alors se faire jour, auraient été parfois gênantes, et la nécessité de compter avec ces corps si souvent égoïstes et intéressés (ils ne le prouvèrent que trop sous Louis XV et sous Louis XVI) aurait pu con-

trarier quelques projets utiles; mais ce qui est plus certain encore, c'est qu'en l'absence de tout autre organe autorisé de l'opinion publique, le pouvoir royal, désormais sans contre-poids et sans limites, conçut et exécuta diverses mesures qui furent pour lui une source d'embarras bien autrement graves que ceux qu'il avait voulu éviter.

En résumé, le choix de Pontchartrain pour le contrôle général et plus tard pour la marine, dont il ne voulait pas parce qu'il n'y entendait rien, rapproché des nominations par survivance, met en lumière ce fait singulier, qu'au point de vue de l'intérêt général ces dernières furent préférables. Il y eut cependant des exceptions. Louvois étant mort et le marquis de Barbezieux, son fils, ayant été appelé à le remplacer, on put voir combien Louis XIV faisait bon marché de sa responsabilité. Ce Barbezieux, dont Saint-Simon a également tracé un vivant portrait, était doué des qualités les plus heureuses; mais il passait sa vie dans des orgies continuelles, invisible aux généraux et compromettant les plus grandes affaires par ses inexactitudes. Le roi le savait, lui en faisait souvent de vifs reproches, et ne le remplaçait pas! Il fallut que la mort vînt, après dix ans d'une longanimité funeste, le délivrer de ce ministre incorrigible. Alors, remarque Saint-Simon, ce fut un éclat de satisfaction qui surprit toute la cour, si habitué qu'on y fût aux scènes de ce genre quand disparaissait un ministre dont on était las. C'eût été le cas de lui désigner un successeur capable, expérimenté, ayant lui-même fait la guerre et vu les hommes à l'œuvre dans le conseil et sur le champ de bataille. Quelle fortune pour la France si Louis XIV, inspiré comme aux premiers temps de son règne, avait mis à la place de Barbezieux un Catinat, un Vauban! Tels devaient être les vœux du duc de Bourgogne, de Fénelon, du duc de Beauvilliers. Il en fut par malheur tout autrement, et Chamillard, déjà contrôleur-général, eut en surcroît les affaires de la guerre : déplorable mesure qui aggrava la situation sous prétexte de la simplifier, et, quand vinrent les jours de désenchantement, causa le désespoir de celui-là même qui avait accepté un fardeau sous lequel il devait succomber! Or on était engagé dans une lutte formidable où l'Europe entière était liguée contre Louis XIV, et tout en reconnaissant quelle grande idée il avait de son rôle et de la mission de la France, il faut bien convenir que sa conduite en de telles circonstances allait directement contre son but. Il y avait entre cette conduite et les premiers actes du règne la même différence qu'entre les sages mesures de Colbert et les expédiens financiers de Pontchartrain.

PIERRE CLÉMENT.

LES

CHEMINS DE FER

APRÈS L'ACHÈVEMENT DU RÉSEAU EUROPÉEN

RÉFORMES ADMINISTRATIVES ET COMMERCIALES.

Rapports des compagnies françaises de chemins de fer en 1863. — *Commercial Law, its principles and administration*, etc., by M. Leone Levy.

Il y a peu de temps encore, les relations de peuple à peuple par chemin de fer restaient enfermées en Europe dans un cercle assez étroit. Il n'existait de noyau commun que pour la France, la Belgique et une partie de l'Allemagne : en dehors de ces pays, on ne trouvait plus que des tronçons dispersés et souvent assez éloignés du faisceau collectif. Aujourd'hui on peut regarder le réseau ferré du continent européen comme terminé. Le moment est donc venu d'embrasser dans un double tableau les résultats obtenus et les réformes nécessaires, si l'on veut n'être pas surpris par les difficultés qui marquent dans toute grande exploitation le début d'une phase nouvelle.

Le fait même de l'achèvement de ce vaste réseau entraîne des conséquences pratiques de plus d'un genre. Il doit en résulter des changemens soit dans l'ordre du régime de l'exploitation, soit dans l'ordre financier. Aussi certaines expériences faites en Angleterre dans des conditions analogues, c'est-à-dire après la construction du réseau britannique, dont la physionomie représente assez exacte-

ment celle de notre réseau continental, fournissent-elles un intéressant sujet d'étude. Pour la centralisation financière notamment, on a créé une institution fort ingénieuse, le *Railway clearing house*, dont l'application de ce côté du détroit nous semble appelée à rendre de grands services à l'exploitation des lignes ferrées dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui.

Dès qu'on songe à l'achèvement du réseau européen, on demeure frappé du singulier contraste qui existe entre une telle œuvre et la configuration topographique de notre continent. Si l'on jette les yeux sur la carte d'Europe, on ne rencontre partout que division, séparation, obstacles au rapprochement des peuples. Une tendance toute différente se manifeste dans la construction de ces grandes lignes ferrées, qui sont pour ainsi dire autant d'artères communes entre les différens pays. Tandis que durant des siècles l'homme avait paru animé en quelque sorte d'instincts d'isolement en rapport avec les obstacles matériels dont il était entouré, voilà que dans la construction du réseau ce sont précisément des moyens de rapprochement qu'il a voulu créer, et dont il a voulu étendre le bienfait à toute la grande famille européenne. Les lignes en effet, les principales lignes surtout, appartiennent visiblement à un même système; les mailles se soudent et s'enlacent. Les prolongemens, partis du centre, remontent d'un côté jusque dans les régions glacées du nord, et plongent de l'autre jusqu'aux extrémités des deux vastes péninsules méridionales de l'Europe.

Au nord, nous voyons le service organisé sur toute l'étendue des chemins russes. De Kœnigsberg d'une part, et d'autre part de cette ville de Varsovie, aujourd'hui si désolée, deux voies, qui se confondent à Wilna, conduisent à la capitale de l'empire moscovite, et de là, en empruntant le chemin de Moscou antérieurement construit, gagnent la ville plus septentrionale où se donnent rendez-vous durant plusieurs mois chaque année le commerce de l'Europe et celui de l'Asie. Ainsi la cité politique de Saint-Pétersbourg, la cité sainte de Moscou, la cité commerçante de Nijnï-Novgorod se trouvent rattachées aux chemins germaniques, et par suite à nos propres lignes et à tout le réseau du continent (1).

(1) Le programme primitif de la compagnie des chemins de fer russes a subi, comme on sait, des mutilations considérables. De 4,162 kilomètres il est descendu à 1,676. On en a rayé deux lignes qui entamaient profondément l'empire des tsars, la ligne longitudinale de Moscou à Théodosie en Crimée, et une ligne transversale qui, se détachant de la précédente vers le milieu de la Russie, devait aller rejoindre la mer Baltique. Malgré cette réduction, trop bien motivée du reste par l'absence de ressources actuellement suffisantes dans les régions centrales, l'addition de 1,676 kilomètres au faisceau européen n'en a pas moins pour effet d'y rattacher les provinces les plus importantes de l'empire russe.

Au midi de l'Europe, dans la péninsule ibérique comme dans la péninsule italique, progression analogue. Le mouvement y a même été beaucoup plus général, beaucoup plus systématique que dans les pays du nord. C'est que dans les deux péninsules les idées de liberté ont désormais jeté des racines qui fournissent aux transactions de plus solides garanties, au travail des stimulans plus énergiques. En Espagne, l'achèvement de lignes récemment inaugurées nous amène bien près du but final. On exploite maintenant sur toute son étendue le chemin de Madrid à Saragosse, qui communique à droite avec Pampelune, à gauche avec Barcelone, par deux lignes ouvertes l'une et l'autre. De cette dernière cité part, dans la direction de nos frontières, le chemin terminé jusqu'à Girone. Sur la ligne de Madrid à la Bidassoa, constituant la grande artère de la compagnie du Nord, les âpres monts du Guadarrama, qui sillonnent la Vieille-Castille, ont livré passage aux locomotives, grâce à une suite de tunnels et de viaducs d'une construction des plus laborieuses. Le service embrasse dès à présent sans interruption 683 kilomètres sur un total d'un peu plus de 700, et il va franchir les Pyrénées et toucher la frontière française avant une année. Du côté du Portugal, un important rameau gagne déjà les frontières près de Badajoz, où il rejoint la ligne espagnole qui mettra Lisbonne en communication avec Madrid, et de là avec les voies dirigées vers la France. En même temps s'achève au midi de la capitale le trait d'union entre les lignes du nord et les chemins du sud-est et du sud-ouest, de telle sorte qu'au bout des grandes voies ferrées ibériques les villes de Lisbonne, Cadix et Malaga, apparaissent comme les lointains pendans des trois cités moscovites que nous nommions tout à l'heure. Dans le vaste cadre des entreprises de la Péninsule, ce sont les lignes mêmes qui prolongent et complètent le plus directement le faisceau européen, celles qui servent d'affluens immédiats à nos chemins français, auxquelles on a vu s'attacher avec le plus de persistance l'ardeur des intérêts et l'impatience du public.

Au-delà des Alpes cependant, les tendances locales ont offert encore quelque chose de plus vif et de plus spontané. D'un bout à l'autre de l'Italie, on travaille avec une sorte de fièvre à faire disparaître toute solution de continuité entre les lignes. Chaque jour s'achèvent d'un groupe à l'autre quelques raccordemens importans. Ainsi cette année a vu s'ouvrir sur les rivages de la Méditerranée le chemin de Rome à Ceprano (122 kilomètres), complétant la ligne de Rome à Naples (262 kilomètres). Elle a vu inaugurer en outre, du côté de l'Adriatique, le chemin d'Ancône à Pescara (146 kilomètres), qui pénètre au sein des Abruzzes, continue le sillon partant de Turin, long déjà de 665 kilomètres, et par Plaisance, Parme,

Modène, Bologne et Rimini, forme la tête de ligne de ces chemins méridionaux dont Brindes et Otrante marquent les points extrêmes (1). De plus on achève, de l'est à l'ouest, de l'Adriatique à la Méditerranée, des lignes transversales qui ne sont pas sans portée au point de vue de la circulation sur le réseau général, en ce qu'elles doivent donner l'élan à la production et à l'aisance. A la ligne partant de Livourne et se prolongeant par Pise, Pistoie et Bologne, s'ajoute celle de Rome à Ancône par Spolète et Foligno, longtemps négligée, mais où les derniers travaux sont à l'heure qu'il est fort activement poussés. Au-dessous de Rome, deux autres chemins se dirigent également de la Méditerranée à l'Adriatique, en partant l'un de Ceprano et l'autre de Naples.

Du côté de ses frontières septentrionales, où l'Italie se trouve immédiatement en contact avec l'Autriche, avec la France, avec la Suisse, les travaux de construction ont marché parallèlement à ceux de l'intérieur. On sait que, sans préjudice d'autres projets, le réseau péninsulaire prend jour sur les trois pays limitrophes par cinq issues différentes qui se succèdent à partir des côtes supérieures de l'Adriatique jusqu'à l'extrémité occidentale du golfe de Gênes, et qui toutes correspondent à des branches plus ou moins importantes du faisceau continental. Ouverte déjà depuis plusieurs années, l'une de ces issues dépend des chemins de la Vénétie, qui de Vérone, près des frontières lombardes, s'en vont par Padoue et Trévise, en décrivant un assez long circuit et en laissant à droite les embranchemens sur Venise et sur Trieste, gagner Laybach, Gratz, le Sommering, et enfin la capitale de l'Autriche. Puis, en poursuivant de l'est à l'ouest, nous trouvons la ligne du Tyrol, conduisant dès à présent de Vérone à Botzen par Trente, et qui n'est plus séparée d'Inspruk que par la traversée du Brenner. Viennent ensuite le percement du Simplon, destiné à ouvrir une route vers la Suisse et la France par la vallée du Rhône et la rive méridionale du lac Léman, enfin le percement du Mont-Cenis, débouchant sur nos départemens de la Savoie. Reste la cinquième issue, qui touche à la Méditerranée et forme la tête des chemins de Livourne et de Gênes, raccordés aux chemins français par la Corniche et par Menton. De tous ces points de jonction avec

(1) Comme complément des chemins méridionaux, concédés, on le sait, à la compagnie Bastoggi, et comprenant la ligne longitudinale d'Ancône à Otrante et deux lignes transversales de Naples à Foggi et de Ceprano à Pescara (en tout 1,150 kilomètres), — il faut noter les concessions faites à la compagnie du chemin Victor-Emmanuel par suite d'un traité tout récent. Cette compagnie cède à l'état sa ligne de Suse au Tessin, ce qui revient à dire qu'elle cesse d'exister dans le nord de l'Italie, et elle obtient à titre définitif ou éventuel la concession des lignes de Brindes à Tarente, de Tarente à Reggio et de Naples à l'embouchure du Basiento sur le golfe de Tarente, près de l'ancienne Métaponte (666 kilomètres), qui deviennent les prolongemens extrêmes du réseau continental.

le réseau collectif de l'Europe, celui où le nœud doit être le plus serré, c'est évidemment le Mont-Cenis. La situation géographique appelle de ce côté le grand courant de la cirulation internationale. Ce n'est pas seulement parce que l'œuvre de la construction s'y présente plus grandiose et plus imposante que partout ailleurs, c'est parce qu'elle y prépare d'incomparables élémens de fécondité pour le réseau continental, que ce passage, unissant le bassin du Pô à celui du Rhône, apparaît comme le véritable couronnement du système des chemins de fer italiens (1).

Ce sont les divers travaux dont le nord et le midi de l'Europe nous montrent l'exécution récente, ce sont les efforts si divers dirigés vers une fin identique et touchant au but presque partout où ils ne l'atteignent pas encore, qui élargissent si considérablement les proportions du réseau continental; non pas que l'achèvement des entreprises signalées doive à nos yeux marquer un dernier terme : on ne sera pas à la fin de l'œuvre tant qu'on aura devant soi les vides que nous présentent les provinces centrales de la Russie, encore si peu habitées, et les belles régions de la Mer-Noire languissant sous le joug de l'islamisme. Eût-on triomphé de cette torpeur des âmes, de cet engourdissement des bras que traînent à leur suite le despotisme politique et le fatalisme religieux, qu'on verrait encore se dérouler plus loin un nouvel horizon. Les hardiesses de l'esprit ne demandent pas mieux que de devancer le jour où, après avoir touché aux limites de l'Europe, le réseau déborderait sans solution de continuité sur les contrées asiatiques; mais que ces éventualités soient plus ou moins lointaines, qu'elles appartiennent plus ou moins au domaine de l'imagination, il demeure acquis désormais que, pour l'Europe civilisée, pour l'Europe rentrant dans l'orbite de notre vie économique, la construction des lignes internationales touche à sa fin. Chaque jour disparaissent les lacunes existant çà et là. Il nous était donc permis de le dire dès l'abord : considéré dans ses grandes directions, le réseau en est venu à unir entre eux,

(1) Si nous voulions nous demander quel sera l'ordre probable de l'achèvement des derniers travaux sur les quatre points indiqués, nous trouverions en premier lieu le chemin de la Corniche, qui n'attend plus que de courts complémens, d'une part de Nice à la frontière d'Italie, et d'autre part de Gênes au groupe des lignes modénaises et toscanes. L'ouverture par le Tyrol pourrait suivre de près celle de la Corniche, et cela quoique le gouvernement autrichien soit visiblement aujourd'hui moins ardent à l'achèvement de cette voie qu'il ne l'était avant la guerre d'Italie et la perte de la Lombardie. Le troisième rang appartiendrait au chemin du Simplon, où les difficultés sont moindres qu'au Mont-Cenis, et où notamment, avec des facilités plus grandes sous le rapport de l'aérage, le tunnel à percer n'atteint pas 5,000 kilomètres au lieu d'en avoir plus de 12,000; mais il faut pour cela que la compagnie concessionnaire, qu'ont affaiblie tant de déchiremens intérieurs, surmonte ses embarras actuels. L'issue par le Mont-Cenis serait ainsi la dernière à s'ouvrir.

en s'y ramifiant, tous les états continentaux. Il est donc bien temps de songer aux conséquences de cet achèvement. Voilà ce que nous tenions à établir avant d'envisager la situation au point de vue des institutions nouvelles et des modifications qu'elle peut réclamer soit dans l'économie des chemins de fer, soit dans telle ou telle branche de la législation des peuples.

I.

Parmi les difficultés pratiques dont il faut s'occuper sans retard au début de la période nouvelle qui commence pour le réseau continental, il faut compter en première ligne l'établissement d'un système de comptabilité commune. Ici fort heureusement un pays voisin nous offre d'utiles exemples, que toutes nos administrations de chemins de fer sont intéressées à méditer. Dans l'essor progressif des voies ferrées, on s'aperçoit sans peine que, parmi les empêchemens de tout genre qu'il a fallu vaincre, les obstacles purement physiques, ceux qui proviennent de la situation géographique ou topographique, n'ont pas été les plus redoutables. Combien n'en a-t-il pas coûté plus de peines pour triompher des résistances morales, c'est-à-dire découlant de la volonté même des hommes! Dans le programme imposé par la situation actuelle, il ne s'agit plus d'obstacles physiques; ceux-là n'inspirent plus guère de crainte : les chemins de fer, guidés par la science, en viendront promptement à bout. Les difficultés qu'on a devant soi au contraire sont des difficultés d'ordre moral, puisqu'elles peuvent toucher au régime légal de l'exploitation, à la législation civile, à l'économie politique, au droit international. Ce n'est donc plus que grâce aux conquêtes de l'expérience que les chemins de fer peuvent en faciliter la solution.

Nous parlions au début de cette étude d'une institution anglaise, le *Railway clearing house*. Disons tout de suite que cette institution est commune à cent vingt-quatre compagnies, les plus importantes de l'Angleterre, ou celles dont les lignes rentrent le plus directement dans un même orbite. Il serait superflu de rappeler que les chemins de fer, sillonnant de toutes parts le sol britannique, passant même quelquefois les uns au-dessus des autres à l'aide de viaducs superposés, sont divisés en un très grand nombre de concessions distinctes et indépendantes (1). Aussi arrive-t-il souvent, et cela même pour d'assez courts trajets, que les voyageurs ou les marchandises doivent employer le secours de sept, de huit compagnies et même davantage. Malgré la concurrence à laquelle se sont

(1) Le nombre actuel est d'environ 250.

systématiquement livrées depuis l'origine les exploitations britanniques, elles ont bien vite reconnu les inconvéniens quotidiens, les pertes de temps considérables qu'entraînait dans la comptabilité le fractionnement du réseau national. Ce n'était pas tout que de laisser aux voyageurs comme aux expéditeurs de marchandises, au moins sur les directions le plus généralement suivies, la faculté de payer en une seule fois le prix du transport. Le paiement fait, il restait à procéder à un partage que compliquaient souvent le nombre des parties prenantes d'abord, et puis la multiplicité des circonstances servant de base à la répartition (1).

C'est pour simplifier le règlement de ces comptes que les exploitations ont fondé le *Railway clearing house*. Sous le rapport de l'organisation, il n'est pas sans intérêt d'en faire la remarque, cette institution ne ressemble en rien au *clearing house* de la Cité de Londres, bien connu aujourd'hui chez nous, et qui sert à régler entre une trentaine de banquiers le compte des chèques émis par leurs cliens respectifs. A proprement parler, ce dernier *clearing house* n'est pas une institution, c'est un lieu de réunion consistant dans une salle assez étroite, garnie de quelques tables et de quelques chaises, où se rassemblent, à une certaine heure de l'après-midi, les employés des maisons de banque pour y opérer entre eux la balance des émissions. Nous avons eu l'occasion de visiter le *clearing house* à l'heure où il est fréquenté, en compagnie d'un des banquiers associés. Il suffit d'un moment pour saisir le mécanisme des opérations. Le *Railway clearing house* au contraire ne saurait être étudié avec trop de patience et d'attention. Il constitue une grande administration, occupant un vaste hôtel, ayant à sa tête un directeur, et réunissant cinq cent cinquante commis, sans parler de deux cent cinquante qui sont répartis dans les provinces. Les deux *clearing houses* ont pourtant un but analogue, puisqu'il s'agit des deux côtés d'un apurement de comptes. Seulement au *clearing house* de la Cité il n'y a jamais que deux parties en cause, deux banquiers, tandis qu'au *Railway clearing house* il peut y en avoir un beaucoup plus grand nombre, sans parler de l'établissement même, qui agit pour son compte et en dehors des compagnies, quoique d'après des élémens fournis par elles et selon des formes rigoureusement tracées. En outre une division spéciale de cette dernière institution, et qui n'est pas celle dont la tâche est le moins délicate, est consacrée au règlement des dommages et intérêts pour

(1) On ne consulte pas seulement en pareil cas la distance parcourue; la compagnie qui expédie et celle qui reçoit les marchandises est considérée comme ayant droit à une rétribution supplémentaire. On peut aussi accorder un supplément à une ligne en considération d'ouvrages coûteux qui auraient grossi les frais de premier établissement.

objets perdus, détériorés, ou arrivés en retard, et dont le nombre est, toute proportion gardée d'ailleurs, bien plus considérable en Angleterre qu'en France.

Une fois engagées dans le *clearing system*, les compagnies n'ont plus à s'occuper de leurs comptes respectifs. Les statuts du *Railway clearing house* prévoient toutes les éventualités; ils prévoient jusqu'aux émissions de billets de libre parcours, jusqu'aux facilités accordées dans les comtés pour le transport des électeurs lors de la nomination des membres de la chambre des communes (1). Quoique le *Railway clearing house* soit un établissement privé, il tient de la multitude des intérêts qu'il embrasse un caractère d'utilité générale que nous a paru du reste comprendre à merveille le directeur, M. Philipp Dawson, dont nous avons reçu des explications aussi lumineuses qu'obligeantes.

Le *Railway clearing house* peut se prévaloir aujourd'hui de la consécration du temps. Contemporaine du premier épanouissement des chemins de fer anglais, l'institution fut fondée en cette année 1842 où le réseau britannique, heureusement échappé à la crise de 1836 et ne prévoyant pas la crise plus terrible de 1845, comptait déjà près de 3,000 kilomètres à l'état d'exploitation. Sous sa forme actuelle, la constitution de l'établissement remonte encore à l'année 1850. On peut juger de l'importance du rôle attribué au *Railway clearing house* par ce fait, que les sommes dont il a opéré le règlement en 1862 montent à 7,700,000 livres sterling (182,500,000 fr.). Pour les grosses marchandises seules, le nombre des comptes est d'environ 50,000 par mois. Comme on le suppose sans peine, l'établissement est entretenu aux frais des compagnies dont il gère les intérêts et d'après une contribution proportionnelle à l'étendue des services rendus. Il n'aurait de son chef aucune ressource, il dresse des comptes et ne fait pas de bénéfices. La dépense totale a été, en 1862, de 65,621 livres sterling (1,640,515 francs), c'est-à-dire moins de 1 pour 100 de la somme totale. Il n'y a là, comme on voit, qu'une application fort originale du principe d'association. L'autorité supérieure appartient à un comité dans lequel chaque compagnie est en droit de se faire représenter par un délégué. La

(1) On ne sera pas fâché de savoir que pour les élections des comtés entraînant un déplacement plus ou moins long, c'est le candidat, ses agens ou ses comités, comme le porte le règlement, qui traitent avec les compagnies locales pour le transport des votans; le prix n'est point versé entre les mains des électeurs. Il y a pour ce service spécial et momentané tout un ordre de précautions particulières, toute une série d'imprimés : billets de voyage simple, billets d'aller et retour, ordres du candidat, tableau des billets d'électeurs, etc. En France, nous n'avons pas d'arrangemens semblables, c'est vrai; mais à voir la manière dont les choses se passent aujourd'hui, en temps d'élection, nous n'avons plus le droit de nous montrer choqués des procédés suivis chez nos voisins.

présence de dix délégués suffit pour qu'il soit statué sur une affaire. Le comité se rassemble régulièrement une fois par trimestre, sans préjudice des réunions extraordinaires jugées utiles. Une excellente disposition des statuts, qui pourrait être fort avantageusement, dans beaucoup de cas analogues, imitée chez nous, oblige à donner connaissance à chaque membre du comité, au moins six jours à l'avance, des questions qui seront mises en délibération. En outre un sous-comité de délégués se réunit une fois par mois pour statuer sur les affaires courantes d'une importance particulière. C'est le comité supérieur qui vote le budget du *Railway clearing house*. A chacune de ses réunions trimestrielles, il ouvre le crédit nécessaire pour un trimestre; les comptables de l'établissement ne peuvent ensuite faire traite sur cette somme que par tiers, de mois en mois. Il est inutile d'ajouter que l'association est purement facultative pour les compagnies. Chacune peut cesser d'en faire partie quand elle le juge convenable; le nombre des admissions n'est pas limité. Le comité a le droit de signifier à une compagnie qu'elle cessera de participer au *clearing system*, mais la décision ne peut être prise que dans une réunion spéciale et à la majorité des deux tiers des membres délibérans (1).

Tous les détails de l'organisation ont été réglés en vue d'assurer exactement à chaque compagnie ce qui lui revient et de faciliter la balance générale que le *Railway clearing house* a pour but d'établir. Division des dépenses et des recettes, mode de calculer les distances, classification des taxes, retours à vide, intérêts dus par les compagnies sur les différences existant à leur débit, tout en un mot dans les statuts porte l'empreinte de cette double préoccupation. C'est notamment en cas de perte de colis expédiés ou de détérioration des marchandises qu'on s'applique à laisser à qui de droit la responsabilité du dommage. En pareil cas, la moindre hésitation serait une source d'interminables difficultés. Aussi toute compagnie qui, dans les vingt-quatre heures, ne donne pas avis de la perte ou du retard, devient responsable envers l'expéditeur. Autrement le dommage est porté au compte de la compagnie, qui se

(1) L'installation intérieure de cet établissement pourrait être étudiée avec avantage par plus d'une de nos grandes administrations. On y verrait comment on peut, en prenant le moins d'espace possible et par l'ingénieuse disposition du local, mettre chacun à son aise, assurer une surveillance constante et simplifier les rouages hiérarchiques. Il n'y a pas ici comme chez nous de ces pièces étroites et nombreuses qui obligent à perdre beaucoup de place, et où l'on relègue, loin de l'œil des chefs, deux ou trois employés tout au plus. Au *Railway clearing house*, ce sont de vastes salles recevant jusqu'à cinquante ou soixante commis, placés, par rangées de huit ou dix, devant de longs bureaux en acajou, munis d'un casier et très proprement tenus. Tout dans cette installation est calculé de manière à obliger chacun à rester à sa place et à s'occuper de ses affaires.

trouverait détenir en dernier lieu les articles perdus, égarés ou détériorés. Cette rigidité n'enlève point aux compagnies le droit de faire prendre connaissance sur place de toutes les réclamations et de tous les documens qui les intéressent. Le *clearing house* est lui-même autorisé à opérer toutes vérifications réclamées par l'une ou l'autre des exploitations associées. Nulle demande en rectification d'erreurs ne peut remonter au-delà de deux années, à moins d'un consentement formel du comité supérieur. Lorsqu'il y a dissidence entre des compagnies sur la division même des recettes du trafic commun, le *clearing house* peut suspendre le règlement de la somme contestée, sauf à procéder à la répartition de l'excédant selon la forme accoutumée.

Autres précautions contre les abus. — Une compagnie a-t-elle, dans son système de voies, deux routes conduisant à un même lieu, elle est censée avoir suivi la plus courte, à moins que notification d'un accord spécial en sens contraire n'ait été faite par les différentes exploitations intervenantes. Si même un détour était rendu nécessaire par suite d'un éboulement ou d'une inondation, les bases du calcul ordinaire ne seraient pas modifiées tant qu'on n'emprunterait pas les rails d'une autre compagnie. En cas de dissidence sur des applications quelconques, des conférences périodiques entre les directeurs-généraux des sociétés exploitantes permettent à chacune d'elles de produire ses observations et ses vues. Les préposés au service des marchandises ont aussi leurs conférences particulières, dont l'objet et les conditions sont déterminés par le règlement social. On a rédigé des instructions minutieuses pour diriger l'action des employés dans les comptes relatifs au transport. Chaque branche a ses règles propres : les unes concernent les voyageurs, les autres les grosses marchandises, d'autres enfin la petite messagerie ou le bétail vivant. Certes, malgré toutes les précautions, malgré toutes les garanties, il y a place à l'erreur; mais il n'en reste plus à l'arbitraire.

En présence de cette institution si fortement constituée et rendant des services si manifestes, on se demande tout naturellement si une création analogue ne trouverait pas désormais sur le continent une suffisante raison d'être dans la longueur des trajets jointe à la multiplicité des concessions. C'est là une question dont les compagnies feront bien de se préoccuper dans les différens pays. Elles doivent examiner si l'établissement d'un *Railway clearing house* continental sur des bases analogues à celles de l'institution britannique ne serait pas de nature à simplifier et à faciliter toutes les évolutions du service international. On conçoit qu'un tel besoin ne se soit pas déjà produit en France, où le nombre des exploitations est si restreint; mais la même difficulté qu'ont ressentie les Anglais se présentera

d'autant plus sûrement devant le réseau continental, envisagé en bloc, qu'en divers pays, en Belgique, en Allemagne, en Espagne, etc., les compagnies sont infiniment plus nombreuses que chez nous. Point de comptabilité commune et rapide, point de partage sûr et équitable, à moins de dispositions analogues à celles que leur intelligence des affaires a de si bonne heure suggérées à nos voisins. Circonstance digne d'être remarquée, si les Anglais ne s'entendent pas toujours à constituer de prime abord un système administratif quelconque sous une forme vraiment rationnelle, ils se montrent ensuite pleins de ressources pour neutraliser les inconvéniens qu'ils n'avaient pas su prévenir. Sur le continent, où de nombreux peuples sont en scène, il ne dépendrait d'aucun d'eux, agissant isolément, d'éviter l'éparpillement des concessions; mais il est libre aux compagnies, il est de leur intérêt évident de rechercher les combinaisons propres à supprimer ou tout au moins à restreindre les embarras et les abus qui peuvent provenir de cet éparpillement.

Dans les tarifs, combien d'utiles réformes pourraient résulter de semblables accords! Si vous consultez les nomenclatures adoptées par les différentes exploitations continentales, vous vous perdez dans un inextricable labyrinthe. Pour quelques différences qui s'expliquent par les inégalités existant de ligne à ligne dans la nature et dans la somme des expéditions, il y en a cent dont la raison est introuvable. La similitude dans la tarification devrait être la règle générale sur tout le réseau du continent, et la différence une exception de plus en plus rare. Rien ne serait du reste plus utile à l'essor du trafic, car rien ne s'approprie mieux aux besoins du commerce, qui affectionne les règles simples, permettant le compte facile des dépenses d'une opération. Bien des avantages indirects résulteraient d'un régime uniforme. Il deviendrait plus facile, dans le transport des marchandises et dans le service de la petite messagerie, d'assurer partout une régularité qui semble exclusivement réservée aujourd'hui à certaines destinations privilégiées, aux grands centres de production et de consommation, en dehors desquels les expéditions restent exposées à des délais plus ou moins arbitraires. Autre point de vue : avec la multiplicité des voies ferrées sur le continent et le prolongement des grandes artères, il suffirait d'une organisation homogène pour réduire le nombre des intermédiaires placés entre les chemins de fer et les expéditeurs, et vivant aux dépens des uns et des autres. A la manière d'ailleurs dont les réseaux particuliers sont entremêlés en Europe, on peut espérer que toute entente, même sur un objet spécial, en vue de simplifier tel rouage de l'exploitation dans l'intérêt des concessionnaires, formerait un acheminement à des alliances où le public lui-même trouverait son avantage.

Après ces aperçus sur le genre d'arrangemens que pourraient prendre entre elles les compagnies, après les exemples que nous offre le domaine de l'action privée, viennent l'exercice de l'action publique et le rôle des gouvernemens.

II.

L'action gouvernementale dans la sphère où nous la considérons, et d'où relèvent tous les intérêts affectés par les mouvemens internationaux, plane au-dessus des conditions ordinaires du trafic journalier. Elle est soumise cependant à la même loi que l'action purement privée : sur quelque point qu'elle se dirige, et particulièrement sur la réforme des lois commerciales, elle doit viser aussi à la simplification et à l'unité.

Certes l'uniformité en matière de droit commercial ne saurait être improvisée; on s'est exagéré parfois cependant les obstacles à vaincre pour s'en rapprocher. En France même, où l'on ne redoute pas d'ordinaire les initiatives hardies en de telles matières, on a, dans une occasion assez récente, un peu trop penché du côté de l'inaction. Il s'agissait d'un projet d'étude sur un code commercial commun à tous les peuples civilisés, projet dû à un savant juriste anglais, M. Leone Levy, auteur d'un ouvrage sur *les lois commerciales du monde*, dans lequel, à côté de l'analyse des lois de la Grande-Bretagne, on trouve les dispositions législatives en vigueur dans cinquante-deux autres pays (1). Appuyé sur ce travail, dont la publication était contemporaine de la première exposition universelle de Londres en 1851, M. Leone Levy avait commencé, suivant l'usage adopté chez nos voisins, qui pratiquent si largement le droit d'association, par constituer une société dont le siége fut fixé à Édimbourg et qui se donna la mission de provoquer l'élaboration d'un code international. Peut-être le royaume-uni n'était-il pas un sol très propice à une pareille initiative, car, malgré diverses réformes accomplies depuis une dizaine d'années, l'unité y manque absolument dans les lois commerciales, comme elle y manque dans la plupart des autres élémens de la vie civile : l'Angleterre ne pouvait pas citer son propre exemple. Aussi M. Leone Levy crut-il devoir profiter de l'exposition universelle de Paris, en 1855, pour apporter son projet en France. L'expression en fut un peu modifiée. Adoptant une formule moins large, mais aussi moins vague que celle de la société d'Édimbourg, le publiciste anglais se bornait à de-

(1) L'ouvrage est intitulé *Commercial Law, its principles and administration, or the mercantile law of Great Britain compared with the codes and laws of commerce of the others mercantile countries.*

mander qu'un congrès de juristes et de délégués des chambres et des tribunaux de commerce des principales villes commerciales du globe fût réuni pour arrêter les bases d'un code général. Seulement, chez nous en pareil cas, avec nos mœurs façonnées par des lois restrictives, ce ne peut être aux sociétés privées qu'on songe à faire appel, c'est à l'état seul. M. Leone Levy adressa donc au gouvernement français une requête qui fut renvoyée à l'examen du conseil d'état. Le rapport étendu dont elle a été l'objet, et qu'on a traduit et publié en Angleterre, appartient désormais à l'histoire de la question.

Ce rapport, disons-le tout de suite, quoique soigneusement et savamment élaboré, tend d'un bout à l'autre, par suite d'une confusion évidente, à étouffer la question. Il y avait une distinction essentielle à établir entre l'idée de dresser sur-le-champ un code international et la proposition de préparer les élémens d'une telle entreprise. Autant une mise en œuvre immédiate pouvait paraître impraticable, autant devait être utile la recherche des points sur lesquels on pourrait le mieux s'accorder. Sans doute on se serait heurté à des articles de loi assez nombreux où le droit commercial se mêle au droit civil et parfois au droit politique des peuples. La liberté de l'industrie est loin d'être entière en tout pays comme elle l'est en France. Dans beaucoup d'états de l'Allemagne, il faut, pour créer un établissement, ou bien se munir d'une autorisation préalable, ou bien s'être fait admettre dans une corporation. Autre exemple en fait d'anomalies particulières : tandis que la femme mariée peut chez nous, avec l'autorisation de son mari, se livrer à tous les actes de commerce, elle ne le peut pas en Angleterre, excepté dans la Cité de Londres, qui jouit sur ce point, comme sur d'autres, d'un privilége spécial. L'âge de la majorité n'est pas non plus le même partout; il y a tel pays où le mineur régulièrement autorisé à faire le commerce ne peut pourtant souscrire une lettre de change.

Voilà des différences, et on en pourrait citer d'autres; mais au fond que signifient-elles? A notre avis, loin de justifier l'inertie, elles ne font que mieux sentir l'utilité d'efforts actifs et patiens. Une preuve que ni les variétés d'organisation, ni les divergences de détail ne sauraient empêcher l'accord, une preuve qu'on peut viser à l'uniformité résulte d'un fait dont l'éclatante signification ne sera contestée par personne : sur les cinquante-deux nations citées dans l'ouvrage des *Lois commerciales du Monde*, il s'en trouve vingt-six qui ont adopté, soit complétement, soit avec de légères modifications, le code de commerce français (1). La pensée mise en avant

(1) Parmi ces états figurent la Hollande, la Belgique, la Bavière rhénane, la Grèce, les Iles-Ioniennes, les États-Romains, les anciens royaumes des Deux-Siciles et de Sardaigne.

était donc essentiellement pratique; elle n'impliquait en rien la nécessité de modifier le système des lois civiles ou politiques. Qu'il dût y avoir un sérieux intérêt à ce que des esprits expérimentés, des hommes spéciaux, pussent discuter un sujet aussi important, et mettre en commun leurs lumières et leurs connaissances, ce n'est pas contestable. Quoique dépourvue d'un caractère officiel, la réunion conseillée par la société d'Édimbourg aurait pu réunir d'utiles indices, préciser les inconvéniens dus à la diversité, encourager enfin les efforts dans le sens de l'uniformité.

Si nous voulions, pour notre part, élever une objection à l'encontre du projet conçu en Angleterre, ce serait une simple objection de circonstance. Antérieur à l'achèvement des grandes lignes ferrées européennes, le mouvement d'assimilation sous la forme indiquée venait peut-être un peu trop tôt. Mieux eût valu attendre l'achèvement du réseau ferré sur le continent. Le contact qu'il facilite entre les divers pays augmente évidemment les chances favorables. Si c'était là une raison pour expliquer l'échec, c'en est une aussi pour espérer d'un avenir prochain la reprise d'études trop sommairement mises à l'écart. Il y en a une autre non moins déterminante, et qui résulte des faits cités tout à l'heure, à savoir que de nombreuses imitations ont déjà consacré l'autorité d'un type auquel on peut se reporter : ce type, c'est le code français. Une telle préférence ne pouvait certes pas être réclamée par l'Angleterre, qui n'a pas de code, et où, alors même que les dispositions sont communes aux trois royaumes, elles le sont comme par hasard, sans ordre systématique, sans harmonie préconçue. Nos lois ont au contraire le mérite d'être codifiées dans un cadre symétrique; elles sont rédigées dans un style très clair. A l'exemple des deux anciennes ordonnances de 1673 et de 1681, qui leur ont servi de modèle, la dernière surtout, elles ne présentent à peu près rien d'arbitraire. Elles cherchent la solution la plus honnête et la plus juste. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait point de lacune à signaler dans notre code; il en est au contraire de notables qu'ont relevées, dans des discours publics ou dans des écrits spéciaux, des juges très compétens, M. Victor Foucher, M. Blanche, M. Denière; mais, on le sait, les imperfections dont il s'agit sont bien moins imputables aux auteurs du code qu'aux changemens profonds qui se sont successivement produits dans l'état économique de la société. A l'origine, en 1809, en 1810, et longtemps après, le code correspondait suffisamment aux exigences industrielles et commerciales. Depuis lors, les rapports se sont de toutes parts multipliés, compliqués, agrandis, de telle sorte qu'en face des nécessités créées par les chemins de fer, si la France veut continuer son rôle, elle doit incessamment

s'appliquer à mettre sa législation au niveau des besoins généraux (1).

Cet exemple, pris dans le champ ouvert à l'action publique, montre assez clairement quel est le caractère de la mission qui appartient aux gouvernemens en face de ce réseau ferré dont ils ont eux-mêmes, à si bon droit, provoqué, encouragé, autorisé la construction. Le but demeure ici du reste indépendant du système adopté pour l'exploitation. C'est néanmoins l'un des avantages de l'exploitation par les compagnies que de permettre de délimiter plus nettement la tâche respective de l'action publique et de l'action privée. Les gouvernemens se trouvent ainsi mieux placés pour résoudre des questions délicates, souvent scabreuses, et parfois mêlées à des préjugés nationaux. Ils restent sur le terrain de l'intérêt général, et ils n'ont pas l'air de débattre les conditions d'un marché dont ils doivent directement recueillir le bénéfice.

Le partage des attributions n'empêche pas que l'action publique et l'action privée ne se côtoient sans cesse, et qu'elles ne puissent agir l'une sur l'autre, ou, comme nous le disions plus haut, se combiner dans un sens favorable à la simplification des services. Tant s'en faut. Chaque jour amène quelque témoignage d'une action simultanée. L'alliance effective des deux forces n'a-t-elle pas été une condition essentielle pour l'établissement de l'immense majorité des chemins de fer européens, et notamment de tous les derniers prolongemens qui, en Russie, en Espagne, en Italie, étendent le réseau des lignes internationales? A l'heure qu'il est, quand il s'agit de quelques rameaux supplémentaires destinés à raccourcir les distances entre deux points de différens états, comme le tronçon de Lille à Tournai qu'exécute en ce moment la compagnie du Nord, la concession ne suppose-t-elle pas des deux parts le désir de donner satisfaction à un même besoin? Ce n'est pas tout : rien n'est plus favorable à la grande circulation que la substitution de groupes étendus à de petites lignes éparpillées dans des mains différentes. Si à l'origine le défaut d'expérience a occasionné un fractionnement excessif, les fusions deviennent une nécessité. Eh bien! les conditions qu'elles entraînent toujours, les modifications qu'elles nécessitent souvent dans les tracés ou dans les cahiers des charges, impliquent de même la commune action de l'état et des compagnies (2).

(1) C'est parce que nous y voyons une première satisfaction donnée à ces besoins que nous applaudissons volontiers aux changemens qui viennent de s'accomplir concernant le gage, les sociétés et les concessionnaires, quelque partiels qu'ils soient.

(2) Le mouvement en fait de fusion ne se ralentit pas. La récente cession de la ligne de Suse au Tessin, faite au gouvernement italien par la compagnie du Victor-Emmanuel, n'est au fond qu'une fusion de cette ligne dans le groupe des chemins du nord

Parmi les questions que soulève l'achèvement du réseau continental, il en est une dernière à examiner. Le public veut savoir si les intérêts engagés dans différentes lignes anciennement construites, si les intérêts de certains grands centres de commerce et d'affaires très favorisés jusqu'à ce jour n'ont point à craindre de voir des changemens plus ou moins sérieux survenir à leur préjudice dans les courans généraux de la circulation. Telles directions communément suivies ne pourront-elles pas être plus ou moins délaissées? L'histoire du commerce est remplie d'exemples d'un semblable abandon. Ainsi la route vers les Indes orientales a plus d'une fois changé. Point d'exemple plus frappant de pareilles vicissitudes que celui de ces cités maritimes de l'Italie méridionale que vont rejoindre aujourd'hui les voies ferrées. Le destin va-t-il de nouveau devenir favorable à ces ports ensablés et déserts? Les rails qui les rattachent au centre de l'Europe, dont ils étaient si loin, promettent-ils de leur rendre l'importance évanouie? Ces questions intéressent plus d'une place de commerce en Europe; elles intéressent surtout nos villes de la Méditerranée. On peut se demander surtout si le port de Marseille, siége de tant d'affaires avec l'Orient, est menacé de voir la circulation reprendre plus ou moins son cours à travers la longue presqu'île italique. La ville des Phocéens aurait-elle à craindre d'être dépossédée d'une partie de sa prodigieuse fortune par le port de Brindes, jadis si prospère, comblé, il y a déjà plusieurs siècles, par la jalousie des Vénitiens, mais où le gouvernement italien projette, dit-on, des travaux réparateurs?

Du côté de l'Océan, problèmes analogues. A l'extrémité méridionale de l'Espagne, près de ce fameux détroit qui marqua pour l'antiquité le dernier terme du monde, il est une ville, Cadix, qui attend aussi des chemins de fer espagnols, dès qu'ils seront reliés au réseau continental à travers la muraille pyrénéenne, les conditions d'un immense essor. Est-ce là une éventualité dont puissent s'inquiéter à juste titre nos ports de Bordeaux, de Nantes, du Havre même? Ont-ils à redouter que la ville andalouse devienne le principal point d'embarquement de l'occident et du centre de l'Europe pour l'Amérique centrale et pour l'Amérique méridionale? Nul doute d'abord, si nous commençons par l'Espagne, que de tous les ports de ce royaume sur l'Océan comme sur la Méditerranée qui devront aux chemins de

appartenant à l'état. Dans une autre région de la péninsule, la fusion des chemins romains, toscans, etc., était naguère vivement poursuivie. En Espagne, en Suisse, on a signalé quelques manifestations analogues qu'il serait très désirable de voir aboutir à un résultat dans l'intérêt de l'uniformité. En France même, il reste encore place à des réunions de ce genre, ne fût-ce que pour ce débris des anciennes concessions du Victor-Emmanuel qui va du Rhône au Mont-Cenis, et qui paraît là désormais comme perdu à une des extrémités du territoire, sur le revers septentrional des Alpes.

fer de nouveaux germes d'activité, celui de Cadix ne soit placé dans une position exceptionnellement favorable. A elles seules, les nouvelles voies de communication auraient pu suffire pour compenser en sa faveur l'amoindrissement que lui avait infligé l'émancipation des colonies espagnoles, si déjà certaines mesures économiques n'avaient aidé Cadix à s'en relever. On peut en être sûr, ce port verra grossir la somme de ses affaires avec le nord-ouest de l'Afrique comme avec la partie méridionale du continent américain; mais parce qu'il est situé à l'extrémité de l'Europe occidentale, est-ce une raison pour lui prédire qu'il supplantera dans leur rôle les places les plus solides de l'Occident? Cette conclusion me semble des plus hasardées. Il est évident, en premier lieu, que pour les marchandises, pour les gros transports, l'avantage de la proximité relative est ici tout à fait insignifiant. Pour les objets qui doivent franchir les Pyrénées, la voie de Cadix sera toujours fort onéreuse. Une fois sur le bâtiment, l'intérêt des marchandises est de gagner directement le port qui les rapproche le plus du lieu où elles doivent être consommées. Ce n'est point parce que des navires partis du Chili, du Pérou, ou même de Buenos-Ayres ou du Brésil, débarqueraient à Cadix au lieu de venir dans nos ports de l'Océan ou de la Manche, que le fret serait sensiblement diminué. Point de compensation dès lors pour le prix du parcours en chemin de fer. Quant aux voyageurs, c'est différent : réduire le temps de la traversée en mer, tel est leur principal désir. Si les armateurs de Cadix comprennent bien les avantages qui leur sont offerts, c'est de ce côté-là qu'ils tourneront leurs efforts. Ils ont besoin d'une application soutenue pour organiser des services très rapides, les seuls qui puissent convenir à leur future clientèle. Les perspectives ouvertes du côté de la mer à Cadix auront surtout de l'attrait pour les touristes capricieux, qui trouveront, en passant par les provinces méridionales de l'Ibérie, des sites magnifiques, jusqu'ici peu visités, et les célèbres monumens élevés par les Arabes.

Des observations analogues s'appliquent à l'avenir des ports méridionaux de l'Italie. Supposez à Brindes, à Otrante ou à Tarente des paquebots à vapeur pour la Grèce, l'Égypte, l'Asie-Mineure, les régions méridionales de la Turquie d'Europe, et il y a des raisons de croire qu'une fois les soudures terminées au nord avec les chemins du centre de l'Allemagne, cette route, délaissée depuis des siècles, reprendra faveur devant une partie de l'Europe. A bien considérer la carte cependant, c'est moins sur les voyageurs s'embarquant à Marseille qu'elle devra exercer sa séduction que sur ceux qui préféreraient suivre la direction du Danube pour aboutir à la Mer-Noire par le tronçon ferré de Tchernawoda à Kustendjé. Il est du reste une sérieuse considération trop souvent mise en oubli dans

le calcul des chances réservées à l'Italie méridionale. Le jour viendra, on n'en peut douter, où les chemins autrichiens trouveront des prolongemens sur le sol de la Turquie dans la direction de Constantinople. Alors la clientèle des ports du midi de la péninsule italique sera bien plus atteinte que celle de notre grand port des Bouches-du-Rhône, auquel restera toujours, pour les voyageurs de l'ouest, un notable avantage au point de vue de l'économie. Marseille pourra devoir à cette circonstance de conserver une clientèle dans l'Europe occidentale, si distante des ports italiens. Et d'ailleurs, dût le grand courant de la circulation des voyageurs vers les échelles du Levant s'ouvrir passage à travers la péninsule italique, dussent les paquebots à vapeur pour Alexandrie ou Constantinople émigrer de Marseille à Brindes, de même qu'aujourd'hui les paquebots pour Gênes commencent à émigrer à Nice, où touche la voie ferrée, Marseille ne serait pas condamnée pour cela à une réduction dans l'effectif général de ses transports. Plus les chemins de fer, en se ramifiant en tous sens, vivifieront les rivages de la Méditerranée, et plus notre beau port provençal verra croître sa prospérité. Ce qui est évident, c'est que la circulation s'augmentera, et elle s'augmentera surtout au profit de ces centres d'affaires qui communiquent directement avec les régions les plus industrielles et les plus riches. Les facilités nouvelles assureront aux villes de l'ancien royaume de Naples un flux de voyageurs plus ou moins fort selon le degré d'achèvement des chemins de fer dans l'Europe orientale, cela n'est pas douteux; mais ce réveil ne sera point une cause d'assoupissement pour l'entreprenante cité phocéenne. Parallèlement à une certaine résurrection des villes italiennes engourdies depuis des siècles, on verra se produire un accroissement non moins considérable pour la navigation marseillaise.

Ainsi tout s'enchaîne et se correspond dans le mouvement d'affaires que doit créer l'achèvement du réseau continental. Il ne reste plus pour les compagnies qu'à tenir compte des exigences de cette situation nouvelle. On a triomphé des causes matérielles de séparation existant de pays à pays; la tâche qui sollicite aujourd'hui les efforts communs, celle dont nous avons essayé de préciser les conditions et la portée, consiste bien réellement d'une part à faciliter l'exploitation du réseau général par des institutions appropriées aux besoins nouveaux, d'autre part à faire disparaître peu à peu de la vie des peuples les différences arbitraires qui les divisent, et qui sont en contradiction manifeste non-seulement avec leurs besoins, mais encore avec les applications les plus énergiques de l'industrie contemporaine.

A. AUDIGANNE.

LE

PAIN A PARIS

I.

LA MEUNERIE ET LA BOULANGERIE SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

A peine le germe d'une réforme économique est-il semé que le public en voudrait recueillir les fruits. Le consommateur est sceptique et impatient; pour le convaincre, il faudrait l'abaissement rapide des prix commerciaux. Bien des gens en sont encore à douter que la liberté de la boucherie soit un progrès, parce qu'on n'a pas constaté une différence bien sensible dans les prix de la viande. La liberté de la boulangerie est à peine décrétée, elle n'est pas encore en pratique, et il semble qu'un certain doute sur l'efficacité de cette mesure soit entré déjà dans les esprits; il n'est personne qui n'ait entendu dire autour de soi avec une nuance d'incrédulité ironique : « Quand est-ce que nous aurons le pain à meilleur marché? »

La question ainsi posée devient embarrassante pour les économistes, non pas que leur conviction en soit ébranlée, mais parce qu'il est difficile d'y répondre d'une manière nette et affirmative. Il y a dans chaque industrie des intérêts et des usages qu'on ne change pas par décret du jour au lendemain. Le commerce est fertile en petites ruses pour défendre les prix auxquels il est habitué, et la routine de l'acheteur vient en aide à la subtilité du marchand. Et puis le bon marché n'est appréciable que relativement à la qualité, et l'on ne peut pas prévoir ce qu'imaginera la libre concurrence

pour procurer au public des satisfactions nouvelles. L'influence d'une mesure économique sur le prix de la denrée spéciale qu'elle concerne n'est d'ailleurs que le petit côté de la question. L'important dans les réformes de ce genre, c'est l'essor rendu à des facultés précédemment enchaînées, c'est la puissance de production, la richesse du pays, augmentées d'une manière générale, en raison de la solidarité qui unit toutes les industries.

Si bien fondées que soient ces considérations, ce n'est pas en les développant d'une manière abstraite qu'on ferait impression sur les esprits inquiets. Il ne faut pas que l'économie politique ait la prétention d'être crue sur parole. Le public a le droit de lui demander des faits et des preuves. Recherchons donc ce qu'ont été, à diverses époques et particulièrement dans le rayon de Paris, la fabrication, le commerce et la police du pain. Ne craignons pas de descendre jusqu'aux menus détails du métier, de mettre, pour ainsi dire, la main à la pâte : c'est le meilleur moyen de faire comprendre comment on a été conduit à introduire dans cette profession le principe vivifiant de la liberté et ce qu'on doit attendre du régime nouveau.

I.

L'habitude nous rend ingrats. Nous jouissons d'une foule de choses conquises par le génie humain sans savoir d'où elles nous sont venues. Nous oublions que des milliers d'objets ou de procédés, si vulgarisés aujourd'hui que l'usage en est devenu instinctif, ont donné lieu, dans la nuit des temps, à des efforts de patience, à des découvertes comme celles pour lesquelles nous prenons des brevets aujourd'hui. Que de grands inventeurs sont restés ignorés! On ne sait plus, par exemple, si le blé tel que nous le connaissons a son prototype dans la nature, ou s'il provient de quelque graminée enrichie et diversifiée par le traitement agricole. Nulle part on n'a découvert le froment panifiable à l'état sauvage. Les alimens que les races primitives trouvèrent immédiatement à leur disposition, la chair, les fruits, les feuilles, les racines, devaient fatiguer les organes digestifs. On fut conduit par l'instinct à en corriger la saveur excessive par des farineux. Pendant des milliers d'années, le gland remplit cet office; mais le gland est toujours plus ou moins âcre selon les pays, et la récolte en est limitée.

On ignore quel génie bienfaisant entrevit le premier la possibilité d'enrichir la substance des graminées, et d'en multiplier la production par certains artifices de culture. La vague reconnaissance des peuples distingue encore, dans une lointaine auréole, deux noms, celui d'Osiris, le prétendu inventeur divinisé en Orient, et celui de

la *bonne déesse*, qui paraît avoir été la grande vulgarisatrice pour l'Occident, et dont le souvenir est conservé par le mot de céréales. Il y eut là plus qu'une découverte industrielle : ce fut une révolution sociale et une des plus grandes que l'humanité ait traversées. Une ligne était tracée, pour ainsi dire, dans la série des temps entre la sauvagerie et la civilisation. Au lieu d'une nourriture insuffisante et fugitive qu'il fallait poursuivre en se déplaçant sans cesse, l'homme allait posséder un aliment qu'il pourrait multiplier à l'infini, mais à la condition de se fixer lui-même sur le sol : de là nécessité de la vie sociale. Pas de culture sans sécurité pour les fruits du travail; le droit de propriété prend racine et se ramifie avec le temps en toute sorte de législations. Dans l'ordre physiologique, le changement est encore plus fécond, et l'homme subit au physique une transformation qui réagit sur son moral. Le nouveau farineux, qui se rapproche par son gluten de la matière animalisée, accompagnant dans telle proportion qu'on veut les autres alimens, mais léger et nutritif par lui-même, pouvait satisfaire l'estomac sans le surcharger : il a éliminé peu à peu ces nourritures féroces qui exigeaient des digestions bestiales. Le corps, moins appesanti, a revêtu des formes nobles, et l'intelligence a été moins esclave de la matière. Mais combien il a fallu d'efforts instinctifs, se succédant à travers les siècles, pour en venir là, et qu'il y a loin du présent brut de Cérès au petit pain que nous trouverons demain sur notre table, et que nous n'accueillerons peut-être pas avec tout le respect qu'il mérite!

Dans l'origine, le blé était mangé en nature : on le dépouillait, quand on pouvait, de son écorce rugueuse, en l'imbibant d'eau, ou en le faisant griller sur un âtre de pierre échauffée. Aux temps auxquels se rapporte l'*Odyssée*, c'était encore la nourriture des dieux, c'est-à-dire qu'il était rare, et que les simples mortels étaient invités à s'en passer. Les inventions ont presque toujours pour point de départ un fait naturel qu'on observe, et qu'on tâche de reproduire mécaniquement. Le grain, même grillé, devait être assez indigeste quand on n'avait pas la patience de le mâcher parfaitement. Il est probable qu'en le voyant plus facilement assimilable lorsqu'il était bien pulvérisé sous la dent et bien humecté dans la bouche, on eut l'idée de le triturer et de le délayer. Ce fut la panification à ses débuts. Selon qu'elle était plus ou moins détrempée d'eau et plus ou moins chauffée, cette farine grossière donnait une espèce de bouillie ou des gâteaux mats, secs et durs; on les faisait plats et très minces, afin qu'on pût les rompre, car il aurait été difficile de les couper : de là cette antique locution, rompre le pain. C'est au hasard probablement qu'on doit le secret de faire lever la

pâte, de la rendre molle et spongieuse au moyen du levain. Il a suffi pour cela que des résidus de pâte déjà aigrie fussent introduits dans un pétrissage nouveau : ils y déterminaient un gonflement, phénomène étrange sur lequel on dut réfléchir. Le jour où la fermentation et la cuisson furent arrêtées à des degrés convenables, on s'étonna d'obtenir un aliment léger, savoureux et appétissant dans sa fraîcheur. Le vrai pain fut inventé.

L'humanité paie cher ses conquêtes, et d'autant qu'elles sont plus précieuses. Représentons-nous ce qu'était dans l'origine la trituration des grains, d'abord à la main, avec des cailloux, entre des rouleaux de pierre, avec des pilons grossiers dans des mortiers, et enfin avec des blocs de granit tournés à bras! C'était la besogne du criminel, de l'esclave, et à leur défaut des femmes de la maison. Que de larmes répandues, que d'existences dévorées dans ce rude labeur! Heureux quand le broyeur n'avait pas la tête passée dans une planche percée, afin que le pauvre affamé ne pût pas porter à sa bouche une poignée de farine! Il fallait alors user beaucoup d'ouvriers pour alimenter peu de gens. A coup sûr, l'usage du pain, exigeant une somme énorme de travail pour la culture et la mouture, a grandement contribué à l'organisation des castes en Asie et au développement de l'esclavage en Occident. Les machines, rendons-leur en passant cette justice, sont venues, trop lentement sans doute, pour soulager l'humanité d'une partie de son fardeau. Après les manéges à ânes ou à chevaux, il a fallu attendre les moulins à eau pendant des siècles : essayés, à l'état de curiosité dans l'Asie-Mineure, sous Mithridate, ils ne devinrent usuels, dans l'Occident, que sous le règne d'Honorius et d'Arcadius. Sans être inconnus en France, ils ne s'y multiplièrent qu'après Charlemagne et par l'impulsion de ce grand homme. Le moulin à vent est d'invention asiatique. Les premiers croisés le contemplèrent avec ébahissement : toutefois on ne trouve pas trace de son introduction en France avant l'année 1105. Rien de semblable à nos bluteaux n'accompagnait les meules : le grain, grossièrement concassé, était nettoyé à la main avec des tamis.

Le plus ordinairement, le pain était fait dans chaque famille, comme les autres alimens; toutefois, dans les principaux centres de civilisation, il devint l'objet d'un métier spécial. Les Grecs s'y rendirent habiles, et à cet égard comme pour tant de choses sublimes ils firent l'éducation des autres pays. A Rome, sous Auguste, on compta 329 boulangeries, presque toutes tenues par des Grecs. C'étaient des artistes qui sacrifiaient beaucoup à la fantaisie, et faisaient des gâteaux plutôt que du pain. Autour d'eux s'étaient groupés des artisans vulgaires : ces meuniers, pour qui Plaute a

tourné la meule; les tamisiers, qui nettoyaient le grain écrasé; les fourniers, qui cuisaient à façon. Le pain était encore un luxe, et quand les empereurs offraient au peuple romain *panem et circenses*, ils le traitaient en seigneur. L'approvisionnement et les distributions de pain étant une des clauses principales du contrat politique, les empereurs apportèrent la plus grande vigilance à l'organisation de ce service. A leurs yeux, les spéculateurs ou gens de métier qui concouraient à la production du pain étaient des espèces de fonctionnaires publics qu'il fallait enrichir, mais surveiller très étroitement. Quand les corporations industrielles (*collegia*) furent instituées vers le IIIe siècle, la boulangerie obtint le premier rang : on en fit une servitude honorable et lucrative. A la longue, honneurs et profits s'évanouirent, et il ne resta plus que les entraves. Dans une société délabrée, où la boulangerie, exercée, sinon par l'état, au moins sous sa responsabilité, tenait une si grande place, il surgissait souvent des difficultés qu'il fallait écarter par des expédiens administratifs. De là une multitude de règlemens qui ont passé dans les autres pays avec les lois et les habitudes romaines. C'est ainsi que la réglementation me ramène à Paris.

En héritant des pouvoirs impériaux, les rois barbares s'adjugèrent le patronage ou, pour mieux dire, l'exploitation des colléges d'artisans. L'institution tomba bientôt dans un tel avilissement qu'on ne sait pas bien comment elle a disparu. Il serait difficile de dire aussi comment la population parisienne se procurait son pain sous les deux premières dynasties. Vint le morcellement féodal. On ne comprendrait pas grand'chose à ce régime, si l'on ne se représentait chaque fief comme un petit état où une hiérarchie accomplit les fonctions essentielles, et prétend se réserver, pour sa rémunération, toutes les ressources locales. Le propre de ce système était l'isolement et la défiance. Le commerce qui aurait fait passer les produits nourriciers d'un centre dans l'autre était suspect; le patriotisme local exigeait qu'on y mît des entraves. Chaque ville n'avait donc qu'un rayon d'approvisionnement très restreint, et il n'était pas rare qu'une province souffrît de la disette, tandis qu'une abondance inutile affligeait des pays voisins. Paris jouissait d'une sorte d'exception, grâce à cette puissante compagnie des *marchands de l'eau*, dont on peut apprécier l'importance par ce fait, que son blason parlant, le vaisseau, sert encore d'armoiries à la grande cité. Les marchands de l'eau, assez forts pour se faire respecter, entreprenaient des navigations jugées alors lointaines et périlleuses, et ils pouvaient au besoin ramasser des blés sur tout le cours de la Seine. Il est à croire qu'ils mettaient un bon prix à leurs services en raison du monopole dont ils étaient investis. Les rives de notre

fleuve n'étaient pas plus hospitalières au XIIIe siècle pour les marchands étrangers ou même français que les côtes barbares pour les héros du monde primitif. Tout bateau touchant le port de Paris avec des marchandises dont les Parisiens avaient sans doute grand besoin était saisi et confisqué. On trouve trace de procès pour le partage des prises de ce genre entre les gens du roi, l'évêque de Paris et le prévôt, représentant la bourgeoisie parisienne.

La féodalité avait aussi sa manière de spéculer. Elle avait remarqué que toute richesse ne sort pas de la terre, et, sans méditer sur ce point aussi longtemps qu'Adam Smith, elle voyait clairement que le travail humain ajoute une valeur aux produits du sol. Moins dédaigneuse qu'on ne le suppose des profits industriels, elle entreprit de monopoliser les deux métiers qui sont les principaux agens de l'alimentation, la meunerie et la boulangerie. Les moulins à eau et à vent ne s'étaient pas beaucoup multipliés : il fallait, pour les construire, certains droits fonciers, et de plus un capital dont la possession était rare parmi les vilains. On continuait donc à écraser le grain, tant bien que mal, dans chaque famille avec des moulins à bras. Si l'on se rend compte du temps qu'exigeait ce labeur dans tout le royaume comparativement à ce qui se passe aujourd'hui, on voit qu'il y avait là une cause d'appauvrissement. Les seigneurs proposèrent de multiplier les moulins à vent ou à eau, mais à la condition que l'usage en serait obligatoire pour leurs vassaux, et moyennant certaines redevances destinées à les indemniser. Ils établirent aussi des fours communs, sous prétexte que les cuissons à domicile occasionnaient souvent des incendies. C'est toujours au nom du bien public que les monopoles s'introduisent dans le monde. A leur origine, ils tiennent assez souvent leurs promesses; mais leurs fruits deviennent amers avec le temps. L'obligation de se servir des moulins et fours banaux devint une servitude intolérable et un des principaux griefs contre la féodalité. Un travail souvent mal fait était taxé arbitrairement. Un homme coupable d'avoir écrasé un peu de grain pour lui-même aurait été châtié sévèrement, à moins qu'il n'eût acquitté un droit nommé *suite de moulin*. Le roturier, même en son absence, devait payer la *vertemoute*, c'est-à-dire un droit correspondant à la quantité de grains qu'il aurait dû consommer sur les lieux. Il va sans dire qu'un privilége aussi irritant fut souvent battu en brèche. En beaucoup d'endroits, les banalités furent abolies, atténuées, rachetées; toutefois la suppression de ce qu'il en restait encore en 1789 fut une des réformes qui causèrent le plus de soucis et de scrupules à l'assemblée constituante.

II.

L'intérêt féodal avait heureusement pour contre-poids la politique des rois. Ceux-ci comprirent que les banalités, si on les exerçait à la rigueur, donneraient aux seigneurs le monopole de l'alimentation, et feraient d'eux les maîtres du royaume. Philippe-Auguste et saint Louis s'appliquèrent à susciter une espèce de concurrence dans tous les lieux où leur autorité pouvait se faire sentir. Dans le rayon de Paris notamment, où beaucoup de terres dépendaient de la couronne, il fut permis d'élever des moulins où l'on travaillait à façon pour le premier venu; mais les meuniers devaient attendre la pratique : il leur était défendu d'aller à la *chasse aux blés*, dans la crainte qu'ils ne fissent invasion sur la terre des seigneurs *ayant mouture*. Ce délit était puni par une amende de 60 sous parisis et la confiscation des grains, des chariots, des chevaux. Une singulière exception était admise pour la seigneurie de Gonesse. Là s'étaient établis d'habiles industriels qui avaient enchanté les Parisiens en leur fournissant des farines plus blanches et plus savoureuses que les autres. Avec la protection royale, ils obtinrent la permission de travailler pour Paris; mais, étant vassaux du châtelain de Gonesse, il leur était interdit de moudre pour eux-mêmes ou pour leurs voisins, et ils devaient se servir pour leur propre usage des fours et moulins banaux de la châtellenie.

Les rois eurent à lutter aussi pour que la cuisson ne devînt pas une industrie absolument monopolisée, et à cet égard Paris fut encore favorisé. Philippe-Auguste autorise les boulangers à établir des fours, non-seulement pour leur propre fabrication, mais pour le public. Saint Louis défend la construction des fours banaux dans l'intérieur des villes (1). Philippe le Bel reconnaît à tout bourgeois le droit de cuire à domicile. Les fondateurs de la grande politique royale, avec le naïf bon sens qui faisait leur force, avaient bien vu que le vrai contre-poids à la tyrannie féodale était la liberté. Ils se seraient bien gardés d'enchaîner les industriels roturiers qu'ils voulaient opposer aux spéculateurs nobles. Les statuts de saint Louis règlent ainsi le commerce des grains : « Quiconque veut être blatier, c'est à savoir vendeur de blé à Paris, être le peut franchement,

(1) Les rues de Paris dont les noms rappellent encore ces priviléges seigneuriaux, rues du Four Saint-Germain, Saint-Honoré, Saint-Marcel, Saint-Hilaire, etc., étaient alors en dehors de la ville proprement dite, sur des terrains dépendant des abbayes seigneuriales ou de l'évêché. Les fours des chanoines de Saint-Marcel furent ceux qui disparurent les derniers, en 1675.

par payant le tonlieu (droit de marché) et la droiture (taxe) que chacun des grains doit. Il peut avoir autant de valets et d'apprentis comme il lui plaît... etc. » En plein moyen âge, on trouve la boulangerie parisienne à peu près libre, sous la surveillance des officiers de la paneterie royale. On distinguait dès lors les boulangers de la ville et ceux des faubourgs, et on ne trouvait pas mauvais qu'une concurrence au profit du consommateur s'établît entre ces deux groupes. Dans les faubourgs, on pouvait fabriquer et vendre du pain à volonté. Les boulangers citadins formaient une espèce de corporation d'un accès très facile. Il suffisait, pour y être admis, de demeurer dans la ville et d'y acheter le métier du roi : c'était une légère patente une fois payée. Les quatre premières années d'exercice étaient considérées comme une sorte de noviciat. On constatait la maîtrise, après cette période, par une de ces cérémonies qui nous paraissent grotesques, mais qui témoignent du moins de la bonne humeur de nos ancêtres. Le futur maître se rendait chez le lieutenant du grand-panetier, escorté de ses confrères, et tenant dans ses bras un grand pot de terre neuf, rempli de noix et de petits gâteaux secs appelés *nieulles*. Après les sermens d'usage, chacun des assistans donnait un denier au lieutenant du roi : celui-ci faisait apporter du vin. On descendait dans la rue : le candidat, toujours chargé de son pot de terre, le brisait enfin en le jetant de toutes ses forces contre le mur, après quoi tout le monde buvait ensemble.

Malheureusement les rois ne suivirent pas longtemps leur instinct; ils se laissèrent circonvenir par les légistes qui avaient pris à tâche de constituer un idéal de monarchie puisé dans les lois romaines. En ce qui concerne les subsistances par exemple, les conseillers de la couronne, bourrés de leur faux savoir, sont évidemment sous la préoccupation césarienne d'assurer le pain du peuple, de tout prévoir et de tout régler, de substituer leur propre sagesse à la cupidité ingénieuse du marchand et au flair naturel du consommateur. Le sentiment qui domine dans les ordonnances est celui de la défiance et de la sévérité. Le marchand redevient, comme dans le monde romain de la décadence, un esclave qui se doit au public, et qui mérite d'être châtié quand il ne fournit pas ce que le public attend de lui. On l'enchaîne de toute façon, et on le frappe quand il ne fait pas bien son service.

Intervient la défense d'aller vendre et acheter le blé chez les cultivateurs; l'utile industrie des blatiers est ainsi paralysée. Les laboureurs et propriétaires doivent apporter leurs grains sur les ports et marchés de Paris au moins deux fois le mois, et plus souvent, s'il leur est ordonné. Vendre sa marchandise en route est un délit

puni de la confiscation ou d'une forte amende. A la halle aux grains, il y a des heures fixées pour les diverses classes de consommateurs. Les pauvres passent les premiers, et il est expressément défendu de leur vendre plus cher au détail qu'on ne vendra en gros au négociant. Après les pauvres passent les bourgeois, en troisième lieu les boulangers, et enfin les marchands revendeurs. Il arrivera parfois que la denrée amenée de force au marché y sera surabondante, et que l'offre dépassera de beaucoup les besoins. Il n'importe. Tout blé exposé ne doit plus être remporté : il faut qu'il soit vendu dans le cours de trois marchés au plus. On ne peut pas le faire passer d'un marché à l'autre. Le prix de la première vente est un maximum pour toute la journée; mais la baisse est permise. Si la denrée tombe à vil prix, le consommateur en profite, et c'est ce qu'on désire. Quant au vendeur, la perte est son affaire, dont l'autorité ne s'inquiète pas. Il va sans dire que les gens riches et puissans, les officiers du roi, les gentilshommes propriétaires, les abbés gros décimateurs, échappaient ordinairement à ces règlemens stupides : l'auteur du *Traité de la police*, le rigide magistrat Delamare, en soupire dans ses notes manuscrites. Quant aux pauvres gens, ils rusaient autant que possible avec la loi, mais ils y étaient souvent pris.

Au XVIIe siècle surtout, après Henri IV, cette manie de la réglementation devient intolérable, parce qu'elle se combine avec des priviléges qui s'introduisent sournoisement. Sous un régime comme celui qui vient d'être résumé, il était naturel que la halle de Paris fût approvisionnée aussi peu que possible. Les boulangers avaient coutume de parcourir les marchés de l'Ile-de-France, de la Beauce, du Vexin, de la Brie, pour compléter leur assortiment. Sous Charles IX, on fit, suivant l'expression de Delamare, une découverte qui avait échappé aux siècles précédens. On trouva ingénieux de forcer les boulangers à acheter le blé loin des villes, afin que les cultivateurs des alentours, trouvant moins à vendre, fussent moins exigeans pour les prix. La découverte paraît être restée à l'état de théorie jusqu'au temps de Louis XIII. En 1626, l'ordonnance fut renouvelée, et on prit de sévères mesures pour en assurer l'exécution. Défense fut faite aux boulangers parisiens d'acheter des grains dans un rayon de huit lieues autour de la ville. On introduisit cependant une exception. Celui qui allait être le vrai roi de France, Richelieu, étant seigneur de la terre de Limours, qui n'est qu'à sept lieues et demie de Paris, on trouva tout simple de permettre aux boulangers d'aller faire des achats dans le canton de Limours et même avec exemption des redevances accessoires. Ce privilége, source d'abus et longtemps contesté, donna lieu à un procès qui

dura cinquante-cinq ans, et fut définitivement jugé en faveur des héritiers de Richelieu.

Après avoir défendu aux boulangers d'acheter le blé ailleurs qu'à Paris ou à la distance de huit lieues (la limite fut quelquefois reculée jusqu'à dix), l'autorité fit une autre découverte, toujours pour procurer l'abondance aux Parisiens. Elle réserva aux marchands de blés proprement dits les transports par eau. Les boulangers, condamnés à faire leurs achats au loin, ne devaient employer que la voie de terre. Vainement ils font observer que cette condition est impraticable par deux raisons : le mauvais état des chemins d'abord, et en second lieu le manque de charrettes. Une seule de ces raisons aurait suffi à Henri IV. Sous Louis XIV, l'autorité était infaillible. La vérité est que cette faculté exclusive d'apporter les blés par eau constituait une sorte de privilége pour les riches propriétaires ou les spéculateurs pourvus de capitaux. Ces deux classes pouvaient aisément s'entendre pour écarter les concurrens, et il est probable qu'elles n'y manquaient pas. On flaire quelque coalition malfaisante dans cet extrait d'une requête conservée en manuscrit dans les papiers de Delamare : « Si les boulangers, qui sont au nombre de plus de 2,000, se trouvent tous obligés d'acheter leurs blés sur les ports de la ville de Paris, les marchands de blés les vendront à tels prix qu'ils voudront, parce qu'il y aura beaucoup plus d'acheteurs que de marchandise à vendre. Il est impossible que trois ou quatre marchands de blé qu'il y a pour cette grande ville puissent fournir sur les ports tous les blés que les boulangers consomment, puisqu'il s'en emploie par semaine plus de 3,500 muids. »

Sous prétexte de bonne police, on avait institué des corporations d'agens, en titre d'office, pour les diverses manipulations usitées dans le commerce des grains. C'étaient les jurés-porteurs, au nombre de 118 et divisés en six bandes, les jurés-mesureurs, au nombre de 68, les jurés-cribleurs, et d'autres encore peut-être. Ces officiers, dont les charges valaient communément de 10 à 16,000 livres, imposaient leurs services et y mettaient un prix souvent exagéré : « il n'y a pas de setier de blé, disent les boulangers dans leur requête, qui ne coûte plus de 3 livres de frais au-delà de l'ordonnance. » Et plus loin : « Nous avons à payer (outre les impôts communs) le haut-ban, le droit des dames de Longchamps, le denier de Saint-Lazare (1), les pauvres, les lanternes, et autres choses à quoi nous

(1) Ces redevances bizarres ont toujours eu à l'origine un prétexte plausible. Par exemple, à ces tristes époques où la lèpre était si commune, les boulangers devaient observer une grande vigilance sur eux-mêmes ou sur leurs auxiliaires. A la moindre apparence de maladie cutanée, l'individu suspect courait s'enfermer à Saint-Lazare, hôpital spécial pour les lépreux. Pour prix de cette hospitalité, chaque boulangerie envoyait

sommes sujets, et qu'il vous plaira de considérer. » Une de ces autres choses était le bourreau, dont le salaire tombait en partie sur la boulangerie. Cette coutume, qui n'était pas particulière à Paris, s'est maintenue jusqu'à Turgot, qui l'a fait disparaître le 3 juin 1775, aux termes d'un arrêt « faisant défense très expresse aux exécuteurs de la haute justice d'exiger aucune rétribution, soit en nature, soit en argent, des laboureurs et autres qui apporteront des grains et des farines dans les villes et sur les marchés. »

Après qu'on avait pris tant de précautions pour que le boulanger manquât de blé ou le payât cher, on exigeait de lui, sous des peines sévères, qu'il eût toujours sa boutique bien garnie de quatre sortes de pains et qu'il vendît à bon marché. C'était dans la logique du temps. De même il était de tradition que « tout cabaretier ayant son cabaret ouvert devait avoir du vin pour les pauvres, vin loyal et marchand, à raison de 2 sous la pinte. » Partout on retrouve le vieil esprit romain, qui voit dans le marchand un esclave public devant ses services au *populus* oisif et privilégié, n'ayant droit lui-même, pour son travail, qu'à une sorte d'usufruit dont le prince règle la quotité. A travers ses réminiscences nuageuses, le légiste ne distinguait pas cette différence, que, chez les modernes, le marchand, le travailleur, loin d'être en dehors du peuple souverain, en fait la partie essentielle. Il ne faut pas croire au surplus que toutes les lois ridicules de l'ancien régime fussent rigoureusement exécutées : elles étaient incessamment éludées par l'ascendant des gens riches, la vénalité des commis, la subtilité des marchands ou des acheteurs. Les uns passaient à travers les mailles du filet, les autres y restaient victimes. L'arbitraire et la ruse, en atténuant des lois impossibles, les faisaient vivre, et c'était le plus odieux et le plus funeste du système : les populations contractaient ainsi des habitudes de rapine et de tromperie bien éloignées de la candeur idéale qu'on attribue à ces époques.

Cette police aveugle et tracassière, on le concevra sans peine, allait droit à l'encontre du but qu'elle se flattait d'atteindre. Sans parler des grandes famines (1), toujours compliquées de maladies contagieuses et de jacqueries, et qui ne prenaient fin qu'après avoir jeté bas une partie de la population, il y avait un état permanent de crainte pour l'approvisionnement des villes, et les prix étaient en définitive assez élevés relativement à notre temps. A la première apparence de crise, les magistrats prenaient l'alarme avant

chaque semaine un pain à Saint-Lazare. Plus tard, cette redevance fut changée en un louis d'or.

(1) Les historiens en ont compté soixante-quatre de ce genre, du xe au xviiie siècle inclusivement.

tous les autres : leur zèle éclatait en mesures de surveillance et d'intimidation, en ordonnances et arrêts proclamés à son de trompe dans les carrefours. Comme la foule accourait, curieuse et inquiète, en voyant approcher le cortége des quatre hommes qui étaient les *moniteurs* vivans de Louis XIV : maître Pasquier, juré-crieur ordinaire du roi, et les trois jurés-trompettes, Claude Craponne et les deux frères Ambezar! Quand le cercle est formé, ceux-ci se campent fièrement sur la hanche, agitent la petite oriflamme cousue à leur trompe, lancent leur fanfare de mauvais augure, et puis le crieur royal, prenant « une haute et intelligible voix, » annonce gravement au peuple que tel boulanger est puni pour n'avoir pas garni suffisamment sa boutique, ou tel manant pour avoir acheté plus de pain qu'il n'en pourrait manger. Mêlons-nous à la foule et écoutons une de ces proclamations, lues avec l'accompagnement obligé de Craponne et des Ambezar. C'est une sentence du 29 juin 1709. « Les huissiers... ont vu un homme et une femme qui leur ont paru, par leurs habillemens, être habitans de quelque village des environs de Paris; l'homme ayant sur ses épaules un sac rempli de huit pains bis, et la femme tenant deux pains bis sur les bras. Interrogés, ils ont répondu qu'ils étaient mariés ensemble, que l'homme s'appelait Jean Belon, maçon de son métier, » mais qu'étant sans ouvrage l'un et l'autre, « ils faisaient, comme beaucoup d'habitans de Belleville, Charonne, La Villette, Montmartre, » ils allaient chercher du pain à la ville pour le céder à leurs voisins. Ils avaient donc « acheté du pain à 3 sous la livre, avec espoir de le revendre 3 sous 6 deniers. » Les coupables avouaient leur crime! La sentence porte que Belon a été conduit au Châtelet, que son pain a été confisqué, et qu'il a été condamné à 100 livres d'amende. Comment le malheureux les a-t-il payées?

Ces proclamations annonçaient que le pain allait devenir cher. Le peuple comprenait à demi-mot. D'un embarras, les magistrats avaient bientôt fait une panique. Leur idée fixe a toujours été que le mal provient des accapareurs. Pour les surprendre en flagrant délit, ils ont recours aux visites domiciliaires, aux dénonciations des voisins et des subalternes, qu'ils encouragent, à l'autorité ecclésiastique, qu'ils font intervenir. Dans la seconde période du règne de Louis XIV, qui n'a été qu'une longue disette, à mesure que la détresse publique augmente, les actes comminatoires se multiplient. Par arrêt du conseil de 1693, ordre est donné aux détenteurs de grains, marchands ou autres de vendre tout ce qu'ils en ont au-delà de leur provision de six mois, « à peine de confiscation desdits grains, applicable, à savoir le tiers au dénonciateur, et les deux autres tiers aux pauvres du lieu. » Les cultivateurs ou négocians n'ont pas de

marchandises disponibles. Peu importe, il faut qu'ils en trouvent; le prévôt et les échevins le veulent ainsi : « Enjoignons aux trafiquans de grains, tant de Paris que forains, de fournir la porte de ladite ville d'une quantité de grains suffisante pour sa provision, et aux fermiers et laboureurs d'en faire conduire les quantités nécessaires pour garnir lesdits marchés, à peine pour les contrevenans de mille livres d'amende avec contrainte par corps (23 août 1694). » Ces décrets de circonstance, lancés quand on commençait à craindre que les murmures populaires s'élevassent jusqu'au trône, n'étaient pas alors une lettre morte. On les appliquait *ab irato*. Voici un ordre secret du lieutenant de police Voyer d'Argenson, en date du 2 juin 1699, et provoqué, à ce qu'il semble, par des dénonciations : « Il est ordonné au procureur du roi de se rendre à Lagny, Lizy, Dampmartin, la Ferté-sous-Jouarre, et autres lieux où besoin sera;..... et en cas qu'ils découvrent des magasins ou amas de blé ou autres grains, les huissiers les saisiront et mettront en bonne et sûre garde, et assigneront les contrevenans par devant nous. » La collection de Delamare est riche en papiers de ce genre : on y trouverait les élémens d'un curieux martyrologe.

Il y avait pourtant une chose plus effrayante, à mon avis, que les menaces du roi, du lieutenant de police ou des échevins : c'était le *monitoire* ecclésiastique. — Le pauvre manque de pain, il souffre en lui-même et dans ses enfans; on a tout fait pour lui persuader qu'il est victime d'une odieuse cupidité : il jette des regards de convoitise et de vengeance sur ceux qu'il suppose ne manquer de rien. Vous croyez peut-être que l'église va intervenir pour calmer cette irritation malfaisante? Bien au contraire. Pendant trois dimanches consécutifs, le curé interrompt la grand'messe, réclame l'attention des fidèles, et leur lit un papier, « par l'ordre de l'archevêché de Paris, à la requête du lieutenant de police et du procureur du roi au Châtelet, complaignant à Dieu et à notre sainte mère l'église. » Un de ces monitoires, du 3 juillet 1694, commence par quelques phrases adressées à « tous ceux qui savent et ont connaissance que certains quidams malintentionnés auraient enlevé, diverti ou retenu les blés destinés pour la provision de Paris, et auraient commis des monopoles et malversations à cet égard... » Après cet appel à l'espionnage et à la délation, transformés en devoir religieux, venait une admonition à l'adresse de ceux qui étaient soupçonnés de manœuvres illicites, et qui parfois étaient assez clairement désignés pour que l'assistance les reconnût. Une excommunication conditionnelle était d'abord prononcée contre eux, « dans laquelle sentence, s'ils croupissent pendant six jours, nous les aggravons; s'ils y croupissent pendant six autres jours, nous réaggravons : après quoi l'ex-

communication est totale et définitive. » — Cette exécution ecclésiastique, remarquons-le bien, avait alors une très grande portée, parce que, la plupart des baux étant payés en grains, les propriétaires étaient souvent obligés de faire des réserves et d'attendre les circonstances favorables pour réaliser, sous peine de compromettre leurs revenus. Représentons-nous donc l'homme riche, mal vu dans son quartier, parce qu'on le soupçonne, à tort ou à raison, de cacher des blés, ou de les vouloir vendre plus cher qu'ils ne valent. En pleine église, il devient le point de mire de tous les pauvres affamés, quand le prêtre roule les foudres ecclésiastiques sur la tête des monopoleurs. Quel trouble de conscience, s'il est dévot! Quelle frayeur d'être dénoncé le lendemain par quelque valet à ses gages, croyant faire œuvre pieuse!

III.

Un tel régime était peu favorable aux progrès de l'industrie. La sécurité n'existant nulle part, aucun n'était tenté de risquer son petit pécule pour perfectionner sa fabrication. On se laissait croupir dans la routine. Le moulin banal, n'ayant pas besoin de se gêner avec son public, était souvent mal outillé, géré par des agens maladroits ou malhonnêtes. Le meunier particulier, entravé comme on l'a vu, n'était qu'un pauvre artisan à qui il était difficile de vivre honnêtement de son métier. Une des préoccupations de la police est d'empêcher les petites friponneries dont le cri populaire accuse le meunier; défense lui est faite d'avoir un four dans sa maison, pour qu'il ne cède pas à la tentation de faire son pain aux dépens d'autrui. Défense de nourrir des volailles et des porcs qui feraient disparaître le son, d'employer des récipiens carrés, pour qu'il ne puisse pas s'approprier la farine collée aux angles. L'autorité intervint souvent pour le règlement des prix de mouture. L'usage le plus général était de donner un seizième en poudre du grain écrasé, ce qui, dans les temps de cherté, augmentait beaucoup le salaire. Chacun apportant au moulin le blé selon les besoins journaliers du ménage, c'était chose d'importance de faire respecter l'axiome : « qui premier vient, premier engrène. » On admit à la longue que le blé ne devait pas rester plus de trois jours dans le moulin féodal sans être trituré. Après ce délai, le vassal avait droit de le reprendre pour le porter ailleurs. Ne refusons pas un souvenir à ces menus détails : la mouture et la paneterie, ainsi faites à fur et mesure des besoins, tenaient une grande place dans la vie de nos ancêtres, et chaque simplification a brisé un des anneaux de leurs chaînes.

Comme technologie, il ne paraît pas que le métier ait progressé

beaucoup du XIIIe au XVIIe siècle. On évaluait, du temps de saint Louis, la consommation d'un adulte à quatre setiers de blé, ce qui correspond à une moyenne générale de trois setiers. La même estimation, reproduite par Buddée sous François Ier, est encore admise sous Louis XIV. Seulement, vers 1520, on ne tirait du setier (120 kilos) que 72 kilos de pain mangeable, et le rendement était déjà beaucoup plus satisfaisant vers 1680. De nos jours, moins d'un setier et un tiers par tête (157 kilos) suffisent pour que chaque Parisien mange du pain blanc. La différence s'explique par l'imperfection des engins de la mouture dans les temps anciens. Le grain, concassé très grossièrement, laissait des gruaux volumineux, maculés de sons qu'on n'en savait pas détacher. On les considérait comme impurs, et ils étaient donnés aux animaux, à moins que les pauvres gens ne les dévorassent en cachette. Le cœur du blé seulement, l'amidon, était réduit en farine panifiable, et c'était précisément la partie la moins nutritive. Il en résultait qu'après avoir perdu la meilleure portion du grain, on mangeait beaucoup plus du pain qu'on faisait avec le reste. Il est à noter aussi que le pain prend une moindre place dans l'alimentation à mesure que le luxe de la table augmente.

Par un des effets de la législation qui va disparaître, le rôle du boulanger est réduit aujourd'hui à la confection et à la vente du pain. La farine lui est vendue par un grand négociant en blé, pour qui la meunerie n'est souvent qu'un accessoire. C'était le contraire autrefois. La déplorable condition faite au meunier lui interdisait le négoce des farines : il n'était qu'un artisan travaillant à façon. Le vrai marchand de farine était alors le boulanger, qui achetait les grains et les faisait moudre à sa guise : je ne trouve pas trace d'achats de farine toute faite. On comptait autour de la ville, sous Louis XIV, quatre-vingts moulins à vent et un assez bon nombre de moulins hydrauliques, montés probablement sur une assez large échelle. Les grains apportés à Paris pour y être négociés sur le marché étaient donc envoyés au moulin, puis rapportés à la boutique à l'état de *boulange*, c'est-à-dire en poudre où le son et la farine sont encore mélangés. Le boulanger opérait la séparation dans son atelier avec des tamis, travail long et fatigant, qui servait au moyen âge à désigner la profession. Il est vrai qu'alors le *talmelier* vendait plus de farine que de pain cuit. Les ménagères préféraient pétrir elles-mêmes et porter leur pâte à cuisson. C'était une occasion de sortie : on n'était pas fâché d'échanger les commérages du quartier dans la grande salle d'attente où l'on se réunissait, et les fours communs, que les maris appelaient les *boulangeries babillardes*, justifiaient sans doute leur nom.

Les érudits, en déchiffrant les anciens écrits, ont dressé une liste de plus de trente espèces différentes de pain; quelques personnes en ont conclu que la panification était plus variée, plus ingénieuse au moyen âge qu'aujourd'hui. Il est facile de voir, par la bizarrerie des noms, qu'il s'agit de pains de fantaisie qui ont pu avoir leur instant de vogue, mais qui ne sont pas entrés dans l'alimentation ordinaire. Outre les pains dont la qualité plus ou moins exquise semblait appropriée à la profession du consommateur (1), il y en avait qui étaient beurrés, huilés, graissés, mélangés de hachis, ou bien aromatisés. On devait observer des nuances bien subtiles pour ne pas tomber dans la pâtisserie, d'autant plus que le boulanger poursuivait de ses interminables procès le pâtissier, le charcutier et le tavernier qui se permettaient de vendre du pain.

Si l'on a cherché tant de raffinemens à l'usage des gens riches, c'est que le pain usuel devait être assez mauvais. On y a épargné le sel tant que la gabelle a régné, ce qui le rendait insipide. Le peuple du moyen âge avait besoin d'une nourriture substantielle, et on le servait à souhait en lui fournissant de grosses boules de mie compacte et à peine cuite, d'où est venu, suivant Du Cange, que le nom ironique de boulangers, faiseurs de boules, a remplacé les noms de panetiers et de talmeliers. Au XVIIe siècle, les types reconnus dont les boutiques devaient être garnies se réduisaient à quatre : — le pain de chapitre, considéré comme la qualité supérieure, d'une pâte blanche et très ferme; — le pain de Gonesse, apporté de cette petite ville, ou imité par les boulangers parisiens : il était préféré dans les familles bourgeoises (2), et on peut dire qu'il était excellent, s'il valait celui que les gens de Gonesse sont encore fiers de faire aujourd'hui; — le pain bis, provenant de farines inférieures, très abondantes alors, car on ne savait guère tirer au tamisage plus d'un tiers en belle farine blanche; — le pain de brode, appelé aussi pain de gruau, parce que l'on y faisait entrer beaucoup de sons à peine dépouillés et trempés dans l'eau pour amollir les petits morceaux de grains qui y adhéraient. L'usage de ce pain indiquait le dernier degré de la misère. Par une exception dans l'intérêt des pauvres, on permettait encore que les morceaux de pain moisis, racornis ou rongés par les rats fussent vendus le dimanche sur le parvis Notre-Dame.

(1) Voici quelques noms recueillis par Du Cange et Legrand d'Aussy : pain de pape, — de cour, — de pairs, — de chevaliers, — d'écuyers, — de chanoines, — de varlets, etc. Quelquefois l'artiste donnait son propre nom au produit : pain Truset, — Triboulet, — Maillan, — Denain, — Salignon, etc. On distinguait encore les pains matinaux, les pains de salle pour les hôtes, les pains de Noël et beaucoup d'autres sortes.

(2) Le grand Condé, dans les guerres de la fronde, crut faire un bon tour aux Parisiens en s'emparant de Gonesse.

Le prix des pains communs était taxé chaque mois d'après les indications fournies au Châtelet par les jurés-mesureurs. Ce qui changeait, ce n'était pas le prix, comme aujourd'hui, mais le poids. Chaque boulanger devait avoir en montre des pains pour les pauvres aux prix invariables de deux sols, un sou et six deniers; mais le volume de ces pains était modifié de mois en mois : une affiche du prévôt réglait le poids que devaient avoir les trois types à prix fixe proportionnellement au cours des blés. Les pains de chapitre et de Gonesse n'étaient pas taxés; le marchand pouvait même les remiser dans son arrière-boutique, sans doute pour les vendre à prix débattu. Quand la cherté devenait trop grande, le boulanger livrait le pain des pauvres au-dessous de sa valeur, et la municipalité lui tenait compte de la différence.

On peut se faire une idée de ce qu'étaient les deux qualités supérieures par ce qu'est encore aujourd'hui le pain anglais. Le pain de chapitre par exemple était si lourd qu'on le pétrissait rarement avec les bras. On le remuait avec les pieds, en se servant d'une espèce de râteau. Les levains ordinaires soulevaient à peine une pâte aussi ferme. Tout à coup, vers 1660, parut sur les tables recherchées, à la place de la grosse boule de mie, un pain léger, boursoufflé, s'imbibant aisément de tous les sucs nutritifs, allongeant une belle croûte dorée, et avec tout cela appétissant, parce qu'on n'y épargnait pas le sel. Les gourmets enchantés le saluèrent du nom de *pain mollet*, qui lui est resté. On voulut savoir le secret. Le bon choix de la farine et la façon y étaient bien pour quelque chose; mais on attribua le prodige à l'emploi de la levure de bière, qui fait gonfler la pâte nouvelle beaucoup plus vivement que les levains de pâte aigrie.

Tout grand succès excite l'envie. Comme la cour et la ville, le monde savant se partagea en deux factions à propos de pain mollet. Nommer le chef de la cabale adverse, Guy Patin, c'est dire qu'elle était hargneuse et mordante. Qui dirigeait le parti progressiste? C'était l'apologiste ordinaire des modernes, le médecin Claude Perrault, qui faisait alors beaucoup plus de bruit avec le pain mollet qu'avec sa fameuse colonnade du Louvre. Les opposans travaillèrent longtemps à semer le bruit que l'invention nouvelle était malfaisante, qu'elle engendrait toute sorte de maladies. Le parlement, saisi de l'affaire, était indécis. Il invita la faculté de médecine à se prononcer. Guy Patin avait travaillé ce corps à la sourdine. Le 24 mars 1668, la docte faculté déclare, à la majorité de 45 voix sur 75, et en style qui rappelle les médecins de Molière, que « la levure de bière est préjudiciable au corps humain, à cause de son âcreté, née de la pourriture de l'orge et de l'avoine. » Grande rumeur à

Paris. Les novateurs s'en vont criant dans les salons que la séance de la faculté n'a pas été tenue régulièrement, que l'intrigant Guy Patin a faussé l'épreuve. Ému de tout ce bruit, le lieutenant La Reynie invita la faculté de médecine à remettre la question à l'étude. C'était chose grave pour le docte corps : il s'agissait de se déjuger; il ne s'y résigna qu'au bout de deux ans, et enfin le 21 mars 1670 un mémorable arrêt du parlement fit triompher le pain mollet, dont la vogue alla croissant jusqu'à la chute de la monarchie. Après la prise de la Bastille allaient commencer des jours où les Parisiens n'auraient pas toujours le choix du pain.

Dans l'intérêt des consommateurs, l'ancienne police aimait à susciter des concurrences aux boulangers. Ils étaient beaucoup plus nombreux sous Louis XIV qu'aujourd'hui. Le nouveau Paris n'en renferme guère plus de mille. Vers 1680, avec une population qu'on exagère sans doute en la portant à 800,000 âmes, on en comptait plus de 1,800. Outre six boutiques privilégiées pour la cour, il y avait dans la ville proprement dite 250 boulangers de petit pain, c'est-à-dire autorisés à faire de la *fantaisie*. Ceux-ci, depuis 1637, s'étaient constitués en corporation fermée, avec jurande; chaque maître ne pouvait former qu'un apprenti à la fois. Dans les faubourgs se réfugiaient les boulangers de gros pain, ainsi nommés parce qu'ils travaillaient pour le vulgaire exclusivement et sans être incorporés; leur nombre s'est élevé jusqu'à 660. Enfin, en temps ordinaires, 900 forains environ approvisionnaient deux fois la semaine des marchés spéciaux, ou portaient le pain en cachette dans les maisons bourgeoises. Ceux de Gonesse avaient la meilleure clientèle; les autres venaient d'un rayon qui s'étendait jusqu'à Corbeil et Pontoise. Le grand nombre des boulangers avait sa raison d'être dans ces deux faits : d'abord que nos ancêtres mangeaient beaucoup plus de pain que nous (1), le double au moins, et en second lieu que le boulanger, faisant à peu près tout par lui-même, jusqu'au tamisage du blé écrasé, devait y donner un temps considérable. Voici un bilan quasi officiel, une moyenne fournie par la corporation à l'au-

(1) Entre toutes les estimations que je trouve pour les derniers temps de Louis XIV, la plus probable est celle qui attribue à Paris et à la banlieue une consommation de 4,000 muids de blé par semaine, soit 2,995,200 quintaux métriques par an. Comme on tirait du blé moins de farine, cela pouvait donner par tête et par jour entre 800 et 1,000 grammes de pain de toute nuance. Aujourd'hui la consommation moyenne du département de la Seine est de 434 grammes, presque tout en pain blanc. On n'y emploie pas beaucoup plus de blé qu'il y a deux cents ans (3 millions de quintaux métriques), bien que la population départementale soit de 1,900,000 âmes.

Il y avait autrefois beaucoup plus d'issues qu'aujourd'hui, et elles étaient indispensables pour la nourriture du bétail. Elles sont beaucoup moins nécessaires depuis l'invention des prairies artificielles.

torité, et qui donne une assez maigre idée de la profession : « loyer de la maison, à raison de 300 livres par an; — pour la nourriture du boulanger, sa femme et famille, entretenement d'iceux, envoyer leurs enfans aux écoles, par jour, 35 sous. » Il était donc rare que le boulanger parisien fût riche sous Louis XIV, et quand par hasard on signale une belle boulangère « qui a des écus, » la chanson s'empresse d'ajouter : « qui ne lui coûtent guère. »

IV.

Le XVIIIe siècle, surtout dans sa première partie, n'améliora pas le sort des boulangers : il ajouta même à leurs petites misères la chance d'être pillés et maltraités par la populace, devenue audacieuse. Si les anciennes administrations créaient souvent la disette, c'était par l'excès d'un zèle malentendu : on ne trouvait pas mal que le peuple souffrît un peu pour qu'il fût plus facile à mater; mais l'horrible pensée d'exploiter ses misères n'était pas encore entrée dans les esprits. Au déclin du prétendu grand règne, les embarras financiers semèrent les germes de l'agiotage. Pendant le système de Law, la haute noblesse, qui y fit en général des bénéfices énormes, contracta l'instinct du lucre avec des habitudes de prodigalité. Une sorte d'entente s'établit entre les traitans et les personnages en crédit, les uns apportant dans l'association le tour de main, et les autres l'impunité. On spécula beaucoup, particulièrement sur les grains. La concession de quelque service concernant les vivres fournissait le prétexte des accaparemens; quelque ordonnance de police arrivant à point favorisait la manœuvre.

Il est certain que le prix du blé fut maintenu à un niveau assez élevé pendant cette période, et que la tranquillité des rues fut souvent compromise à propos du pain. En signalant toutes les émotions de ce genre dans leurs curieux journaux, Buvat et Barbier témoignent de l'importance que les contemporains y attachaient. La police ne se faisait pas grand scrupule de détourner l'indignation populaire sur les pauvres boulangers. La foule affamée aimait à voir un commissaire, suivi d'une escouade de maçons, allant faire murer les magasins où l'on s'obstinait à vendre trop cher. « Il y eut un boulanger du faubourg Saint-Antoine, dit Buvat en date de décembre 1722, qui fut muré avec sa femme dans sa boutique, et on leur donnait du pain et de l'eau pour leur subsistance par un trou qu'on avait fait entre les soliveaux du plancher de la chambre du premier étage. » Dans la disette de 1725, défense avait été faite de vendre d'autre pain que du bis-blanc et du bis. Un nommé

Dardel, ayant fabriqué quelque peu de pain blanc, est condamné à 1,000 livres d'amende. Un autre, nommé Hébert, en est pour 3,000 livres, avec perte de maîtrise, pour n'avoir pas garni sa boutique! En septembre 1740, le pain commun était monté à 4 sous 1/2 la livre, ce qui correspondrait, relativement à nos jours, à près de 1 franc le kilogramme. « On a été obligé (c'est Barbier qui parle) de faire mettre des postes de soldats aux gardes dans les marchés pour empêcher que les boulangers ne fussent pillés, et les cuisinières se font escorter par quelques hommes pour aller chercher le pain. » On fut bientôt obligé de mettre les prisonniers à la demi-ration : ceux de Bicêtre se révoltèrent. On envoya la troupe, qui sabra et fit feu. « On dit, ajoute Barbier, qu'on en a pendu un. Il est triste de faire périr des hommes qui demandent du pain, mais cependant on est forcé de faire exemple. Un homme pendu en contient dix mille. » Ainsi pensait un avocat au parlement, un quasi philosophe sceptique et frondeur.

Pendant ce temps, une grande amélioration s'introduisait dans la mouture, non par le génie d'un inventeur, mais à la longue, par les tâtonnemens obscurs de l'atelier. Ce progrès a eu sur notre économie sociale une influence qui mérite d'être signalée. Lorsqu'on examine la structure du grain, on y découvre trois parties principales : d'abord le tégument ligneux qui donne naissance au son, et qui se compose de trois espèces de pellicules superposées et adhérentes; puis un réseau de petites cellules hexagonales, remplies d'une matière colorée, glutineuse, aromatique, très azotée, et qu'on nomme aujourd'hui le gluten. Ce réseau, en se durcissant comme pour former la coque du fruit, se casse en petits éclats, et offre une résistance à la pulvérisation, accrue beaucoup par la présence du germe, qui est de même nature que lui. Vient enfin l'amande, ou partie amylacée, facilement pulvérisable, séduisante par sa blancheur, et qu'on a cru longtemps la farine par excellence. — C'est seulement vers la fin du siècle que l'existence du gluten a été constatée par Beccaria. Soumis à l'analyse chimique, on l'a trouvé richement pourvu de certains principes nutritifs qui forment la base de la chair musculaire et du blanc d'œuf, principes qui se retrouvent dans plusieurs végétaux, mais nulle part au même degré que dans le blé-froment. Cette découverte a encore élevé la reine des céréales dans l'opinion des hommes, et le prix commercial du blé se règle aujourd'hui en proportion du gluten qu'il contient.

J'ai déjà dit que les moulins primitifs concassaient le blé grossièrement. Les petits morceaux de la coque glutineuse, ou *gruaux* (du mot barbare *grutum*), restaient adhérens aux sons. On passait au tamis les résidus ligneux, pour séparer les *sons secs* des *sons gras ;*

ces derniers étaient ceux auxquels les gruaux méprisés étaient attachés. On les destinait aux bestiaux; mais comme ils représentaient en poids une forte partie du grain, les marchands cherchaient à les utiliser d'une manière plus lucrative. Les gruaux, avalés dans cet état, n'étaient guère plus digestifs que de petits cailloux; bien des gens s'en trouvaient mal. On en vint à croire que le réseau glutineux du blé contenait un principe malfaisant, et le parlement de Paris rendit en 1658 un arrêt défendant « à tous les boulangers, sous peine de 40 livres parisis d'amende, de faire remoudre aucun son gras, pour par après en faire du pain, attendu qu'il serait indigne d'entrer dans le corps humain. »

L'arrêt du parlement était rendu à bonne intention, et cependant il fit beaucoup de mal : il suspendit durant un siècle un progrès des plus féconds. Si quelques meuniers se permettaient de travailler les sons gras, c'était en cachette et sans profit pour le métier. Dans l'affreuse disette de 1709, on sut qu'un meunier de Senlis, nommé Pigeaut, exploitait avec grand profit un procédé conservé dans sa famille. Vers 1725, un certain Marin alla installer un moulin à Nangis, se mit à ramasser les sons gras dont les boulangers ne savaient que faire, et à revendre une farine qui acquit bientôt de la réputation. Cela n'est pas étonnant : le gruau remoulu donnait précisément ce que nous appelons le *pain de gruau*, le plus nutritif et le plus succulent de tous, quand il est sincère et bien travaillé. La fortune faite par Marin donna l'éveil aux concurrens. Pendant un quart de siècle, des gens habiles, se disant marchands de son, se répandirent autour de Paris : ils achetaient les résidus du tamisage des boulangers pour en tirer parti, et comme messieurs du parlement commençaient à reconnaître que le *grutum* n'est pas un poison très dangereux, la police fermait les yeux sur les contraventions que le nouveau commerce entraînait.

L'émulation qui s'établit ainsi pour bien dépouiller les sons détermina, comme je viens de le dire, un progrès essentiel dans la meunerie. Tous les organes du moulin furent remaniés. Déjà, depuis quelques siècles, les meules de La Ferté-sous-Jouarre étaient en possession de leur juste célébrité. Ces meulières sont un silex très dur avec de nombreuses cavités. Les *éveillures*, c'est-à-dire les trous de la pierre tournante, saisissaient le grain pour le broyer comme la dent molaire; mais le jeu des éveillures était capricieux, et il y avait de la perte dans les trous : on imagina d'*éveiller* les meules artificiellement en y pratiquant un rayonnement, de manière que les rainures, se rencontrant en sens inverse quand la meule tourne, font le travail du ciseau qui se ferme. On réussit, grâce aux progrès de la mécanique, à régler la marche et l'écarte-

ment des meules. On ajouta au système des engins appelés bluteaux, au moyen desquels on faisait, fort imparfaitement alors, le tamisage par le même mouvement que la mouture. On commença par faire entrer en ligne de compte la dépense de temps et de force motrice. Chacun tâchait de conserver à l'état de secret l'amélioration qu'il avait introduite. La fusion des procédés s'opéra à la longue, et vers 1760 on signalait autour de Paris, surtout à Corbeil et à Pontoise, cinq ou six moulins dont la pratique était un mystère, mais qui faisaient mieux que les autres.

Il ne suffit pas qu'une invention soit excellente pour que la société en recueille amplement les fruits : il faut de plus qu'elle soit épousée par un de ces hommes qui ont l'œil, le flair et le tour de main requis pour concevoir une affaire et l'adapter aux forces vivantes, aux entraînemens, à la badauderie du jour; je dirai, par une métaphore qui n'est pas trop déplacée ici, que le *faiseur* est le levain, vicié en lui-même, mais sans lequel la pâte ne lèverait pas. Il se trouva donc, pour lancer la nouvelle meunerie, un faiseur de première force. Il avait nom Malisset. C'était un ancien boulanger, quelque peu banqueroutier, ayant essayé la meunerie sans grande réussite, et enfin s'étant jeté dans la vague industrie des marchands de son. Le plus clair des bénéfices qu'il avait faits dans ces divers métiers était une connaissance approfondie de tout ce qui concerne le pain. Avec les renseignemens qu'il avait recueillis et les résultats de sa propre expérience, il avait agencé un système de meunerie qu'il rattachait à une vaste spéculation sur les grains, et il pouvait faire miroiter « une affaire » devant les yeux cupides.

Le moment était bien choisi. A l'entre-sol de l'hôtel Pompadour, une réunion de citoyens éminens, inspirés et présidés par le docteur Quesnay, élaboraient les rudimens de la science économique; leur zèle ardent et généreux rayonnait sur tous les grands intérêts sociaux. Une erreur de leur doctrine naissante, l'idée que toute richesse sort de la terre, avait saisi les esprits : il en était résulté un subit entraînement vers les problèmes touchant à l'agriculture, à la population, aux subsistances. L'engouement pour ces études était général : le roi et la favorite donnaient le ton. Malisset, en homme habile, mit sa prétendue invention sous le patronage des philosophes économistes : il appela son procédé *mouture économique*, pour faire contraste avec l'ancienne routine, appelée *mouture à la grosse*, celle qui écrasait le grain tant bien que mal, et rendait le son mêlé à la farine.

Grâce aux protections qu'il sut acquérir, Malisset put dérouler tous ses plans sous les yeux de M. de Sartines. Accueillir de pareilles idées, c'était faire sa cour. Le lieutenant de police s'entendit

aussitôt avec M. Brillon du Perron, administrateur des hôpitaux, pour fournir à l'inventeur les moyens de prouver son dire. Il y avait à l'hôpital général une manutention très considérable, mais si mal outillée encore en 1760 qu'on y faisait la mouture à la grosse, et qu'on portait la boulange, pour y être blutée à main d'homme, à la maison Scipion, succursale de l'établissement. Malisset fut mis en demeure de monter un moulin suivant sa méthode. Les expériences faites à l'hôpital général, répétées aux moulins de Corbeil et de Saint-Maur, lui furent tout à fait favorables. Voici les résultats comparatifs : — méthode ancienne, rendement en farine blanche dite fleur, 23 pour 100; farine moitié bise, 34; farine bise, 22; son, 18, déchet 3; — méthode économique : fine fleur, 66 pour 100; farine bise, 13; son, 18; déchet, 3. Ainsi la farine de seconde qualité était supprimée par la nouvelle méthode. On pouvait faire trois fois plus de pain blanc, et les frais de fabrication étaient moindres. L'hôpital général renouvela toute sa manutention; toutefois, pour ne pas changer le pain qu'elle avait coutume de donner à ses pensionnaires, l'administration faisait remoudre les gruaux et vendait au dehors la farine qui en provenait. Cette farine de vrai gruau fut tellement recherchée qu'elle fit tort aux marchandises courantes : le commerce protesta contre la concurrence que lui faisait l'autorité.

Le succès devenait éblouissant. Les procès-verbaux des expériences furent envoyés aux intendans des provinces. Les statisticiens calculaient qu'on allait faire avec deux setiers de blé autant de bon pain qu'on en faisait avec trois un siècle plus tôt, et que c'était pour la population parisienne une économie de 15 millions de francs. Malheureusement le subtil Malisset alluma chez ses protecteurs la fièvre de la spéculation. L'impudent abbé Terrai, dont la spécialité était de pourvoir aux caprices d'une cour corrompue, était toujours aux expédiens : on lui fit entrevoir la possibilité de réaliser au jour le jour, et sans que la population s'en aperçût, une sorte de fonds de roulement pour assouvir les fantaisies du roi et de la favorite (c'était alors Mme Du Barry), pour gorger les protecteurs et les agens dont il avait besoin, sans s'oublier lui-même. De cette illusion sortit la monstrueuse affaire que l'indignation du peuple a nommée *le pacte de famine*.

Ce n'était pas un monopole bien caractérisé. Il s'agissait tout simplement d'accaparer des grains et de dicter les prix sur les marchés; la mouture économique n'était qu'un accessoire dans l'entreprise, et tout cela n'aurait pu réussir sans une complicité permanente du pouvoir. Il fallait un prétexte pour former une compagnie et appeler des capitaux : la candeur des économistes le fournit. Persuadés théoriquement que la prospérité des propriétaires fonciers suffit au

bonheur d'un pays, les disciples de Quesnay réclamaient la libre exportation des grains à l'étranger. Un arrêt de 1764 leur donna une apparente satisfaction; mais les économistes avaient oublié qu'une ancienne loi, remontant à Charles IX, attribuait au roi le droit de vendre, la permission d'exporter. On fit revivre cette loi. Le 12 juillet 1765 fut signé par le ministre Laverdy un bail de douze ans, conférant le droit exclusif d'exporter des blés à une compagnie représentée, suivant l'usage, par quatre noms obscurs : l'inventeur de la mouture économique, Simon-Pierre Malisset, auquel on attribuait ce titre tout nouveau, « chargé de la manutention des blés du roi; » Le Ray de Chaumont, ancien négociant en grains, devenu grand-maître des eaux et forêts; Pierre Rousseau, receveur du domaine à Blois, et Bernard Perruchot, régisseur-général des hospices, les trois derniers se portant cautions dudit Malisset.

Dans les compagnies de ce genre sous l'ancien régime, des traitans connus par leur habileté ou leur opulence formaient un conseil de direction sans être en nom; les grands seigneurs ou de grands capitalistes versaient des fonds dans l'entreprise, et on leur réservait assez arbitrairement des parts de bénéfices; puis *on prenait en croupe* une foule d'individus, courtisans, maîtresses, aventuriers, serviteurs invalides, tous gens protégés et imposés d'autorité, qui avaient part au gâteau sans mise de fonds et sans travail. Chacun des fermiers-généraux avait ainsi en croupe un certain nombre de pensionnaires à servir (1). On n'a pas beaucoup de détails sur l'organisation financière du pacte de famine. Louis XV y ayant versé 10 millions, il est probable qu'il entraîna beaucoup de personnages importans, et que le capital recueilli fut considérable. Tous les Du Barry, Terrai et son âme damnée Foulon, Berthier de Sauvigny, le gendre de celui-ci, le duc de La Vrillière, le trésorier Bertin, les Sartines, les Lenoir, chargés spécialement de la police, nombre de gens de cour ou de flibustiers, de grandes dames ou de déesses d'opéra, étaient de la bande. A quel titre? comme commanditaires ou comme croupiers? Voilà ce qu'on ne saurait dire. Quant à Malisset, on lui avait attribué des allocations proportionnelles à la mouture et à certaines manipulations, plus un intérêt dans les bénéfices. J'ignore comment il a fini, mais il a été en passe de réaliser des trésors.

Comme le bail de la société conférait un privilége d'exportation, le plan primitif était d'acheter les blés au plus bas prix, de les envoyer à l'étranger et de les rapporter (l'importation étant toujours

(1) Dans un bail des fermes de cette époque que j'ai sous les yeux, et qui devait rapporter aux fermiers 6 millions net par an, le montant des croupes s'élève à 1,980,000 fr.

permise) lorsqu'on pourrait les revendre avec avantage. De grands magasins, où les principes de Duhamel-Dumonceau pour la conservation des blés avaient été observés, furent construits dans les îles anglaises de Jersey et Guernesey. On acheta au nom du roi les moulins de Saint-Maur et de Corbeil, et on les outilla suivant la nouvelle méthode, avec l'espoir de verser abondamment la farine sur les marchés. Sous un régime de franche liberté commerciale, une pareille spéculation n'aurait pas été trop menaçante pour le public. Le mal vint de ce qu'on fut entraîné. Malisset, comme autrefois Law, exagéra ses opérations pour jeter la pâture quotidienne à la foule insatiable de ses complices. Les emmagasinemens à Jersey, les belles moutures à Corbeil, ne furent bientôt plus que des accessoires. La manœuvre principale consista à faire des rafles de blés dans une province et à les revendre aussi cher que possible au consommateur inquiet et affamé. C'était le monopole dans toute sa brutalité. Les magistrats et fonctionnaires, responsables du bon ordre et des intérêts publics, furent peu à peu acquis au système afin qu'on n'y rencontrât aucune résistance. Terrai par exemple acheta à la famille de Gesvres la charge d'intendant du commerce, la paya avec des papiers discrédités, la transféra à un certain Brochet de Saint-Prest, parlementaire ruiné, et celui-ci, chargé de la police des grains, éleva bientôt un palais grâce au pacte de famine.

L'infatigable Malisset planait sur cet immense mouvement. On se le représente penché, comme un général, sur la carte de France, étudiant les marchés qui sont ses champs de bataille, calculant les distances pour les transports, faisant mouvoir une véritable armée de commissionnaires, d'inspecteurs, de blatiers, de batteurs en grange, de cribleurs, de fariniers, de voituriers, de magasiniers. Le mystère devint bientôt impossible. On ne se cacha plus pour entasser « les grains et farines du roy » dans les châteaux royaux, les forteresses, ou chez les seigneurs de bonne volonté. L'abbé Terrai avait prêté son château de La Motte. Le public était inquiet et scandalisé; mais il n'était pas prudent de parler de tout cela. On connaît le sort de Leprévôt de Beaumont : c'est par son malheur que le pacte de famine est passé à l'état légendaire. Il était secrétaire des assemblées du clergé : dans l'exercice de ses fonctions, il surprit des papiers compromettans pour la société Malisset, et il en transmit copie au parlement de Rouen, qui rédigeait alors une remontrance au sujet des grains. Leprévôt de Beaumont fut enlevé avec ses papiers et plongé dans un des cachots de la Bastille : il y resta vingt-deux ans; il y serait mort, si le peuple de 89 n'avait pas pris la vieille citadelle du despotisme.

Ce petit commerce amusait Louis XV. Il suivait ponctuellement les opérations de Malisset, ou du moins ce qu'on lui présentait comme tel. Il avait dans son cabinet de petits carnets où il notait les cours des grains sur les marchés, avec le compte de ses bénéfices, et ses flatteurs n'eurent pas de peine à lui persuader qu'il y avait en lui l'étoffe d'un négociant. Il se complut dans cette illusion jusqu'à sa mort. Lorsqu'on réimprima l'*Almanach royal* de 1774, l'abbé Terrai y fit mentionner un certain Mirlavaud avec le titre nouveau de *trésorier des grains pour le compte de sa majesté*. Ce trait d'impudence fit scandale, d'autant plus que ce Mirlavaud, ancien commis du financier Bouret, avait failli autrefois être pendu par les paysans de la Guienne pour je ne sais quel fait de monopole. Le ministre courtisan, désavouant l'imprimeur, fit fermer la boutique pendant trois mois, et corrigea l'*Almanach royal* au moyen d'un carton. On n'a jamais su en définitive si Louis XV avait gagné beaucoup dans cet honnête trafic. A sa mort, on s'attendait à trouver des trésors dans sa cassette particulière. Le bruit a couru qu'il y avait seulement onze cents louis d'or, avec une espèce de confession générale du mal qu'il avait fait à son peuple par les mauvais conseils de ses ministres. Suivant une autre rumeur beaucoup plus vraisemblable, on y aurait trouvé 9 millions en or et 97 en papier; mais, comme la compagnie était mise en péril par l'avénement de Louis XVI et de Turgot, on fit peser sur la succession du feu roi les charges d'une liquidation mystérieuse.

Tel a été le fameux pacte de famine. Il a troublé profondément le plus important de tous les commerces, il a profondément irrité les populations, et de tous les méfaits de l'ancien régime, c'est celui qui a le plus contribué à la chute de la monarchie. Dans le sanglant prologue de la révolution, quand Foulon était ramené dans son château avec une botte de foin sur le dos, quand Berthier de Sauvigny était conduit à la lanterne précédé de gens portant du pain noir au bout de leurs bâtons, c'étaient de cruelles réminiscences.

V.

Avec l'honnête Louis XVI arrive l'honnête Turgot, « garçon laborieux, qui dîne presque seul et sobrement, et ne joue jamais. Les fripons de cour, qui le craignent, lui jettent bien des chats aux jambes (1). » Que peut-il faire? Le blé est rare et cher depuis plusieurs années; les troubles pour les grains sont si fréquens et si graves

(1) *Chronique secrète de l'abbé Baudeau*, 5 juin 1774.

dans les provinces, que les historiens les ont résumés sous le nom de *guerre des farines*. Pour comble de malheur, les courtisans soutiennent que le pain doit être abaissé à 2 sous la livre, pour populariser le nouveau règne. Sartines taxe donc le pain au-dessous du cours naturel. Berthier de Sauvigny, devenu intendant de Paris, met la maréchaussée en campagne pour forcer les cultivateurs à encombrer les marchés. Le blé tombe à vil prix en 1774, mais il fait défaut l'année suivante, et alors éclate, le 3 mai 1775, la plus formidable émeute pour le pain dont les Parisiens aient souvenir. L'autorité, voyant venir l'orage, concentre des troupes dans les marchés, mais elle laisse les boulangeries sans défense; elles sont toutes pillées, une seule exceptée. Pendant quelques jours, la cour est stupéfaite et comme paralysée de terreur. Louis XVI veut qu'on vende le pain à 2 sous, et signe un ordre qui heureusement n'est pas publié. Le peuple, après son accès de colère, était retombé dans son impassibilité habituelle. Alors la cour reprend courage. On décide qu'un peu de pendaison sera d'un bon exemple : deux cents individus environ sont arrêtés à leur domicile d'après les notes que les agens de police avaient prises silencieusement pendant l'émeute. Une cour prévotale est improvisée; deux des détenus, un gazier et un perruquier, sont condamnés sommairement à être pendus. Des potences de dix-huit pieds sont élevées aussitôt sur la place de Grève; les malheureux qu'on y conduit font retentir le quartier de leurs cris désespérés. « Lâches que vous êtes, crient-ils au peuple, nous mourons pour vous! » Quels souvenirs laissés dans les esprits!

Il est rare que le mal ne soit pas compensé par un peu de bien. Au point de vue spécial de la technologie, l'entreprise de Malisset a laissé des traces utiles. Les règlemens qui paralysaient la meunerie, étant inconciliables avec le nouveau système, tombèrent en désuétude. Vers 1780, presque tous les moulins des environs de Paris étaient outillés pour la mouture économique avec des perfectionnemens indiqués par Buquet, meunier de Senlis. Le rendement devint plus fort; la farine, plus blanche, plus riche en gluten, donnait plus de pain. Une économie considérable était réalisée sur la consommation de Paris. Les grands meuniers devenaient peu à peu ce qu'ils sont tous aujourd'hui, des négocians en farine, et ceux qui travaillaient à façon n'étaient plus payés en nature, mais en argent. La boulangerie cessa d'être un métier de routine. L'Académie des Sciences lui donna ses lettres de noblesse en faisant rédiger par le docteur Malouin un traité spécial sur cet *art*, ouvrage qui est encore la base de tous les travaux analogues. L'apothicaire des Invalides, Parmentier, commença sa réputation par un bon livre sur le même sujet. En 1783, une école publique et gratuite de boulange-

rie fut créée. La corporation fut réorganisée avec quelques priviléges, auxquels on fit contre-poids en autorisant, pour la vente du pain, quinze marchés spéciaux, fréquentés surtout par les gens de Gonesse. La boulangerie parisienne faisait alors pour les riches du pain excellent, car elle y employait des gruaux remoulus lentement et d'une manière qui n'en altère aucunement la qualité. On se plaisait aux variations sur le pain mollet, qui conservait sa vogue, et Bouillard, le fournisseur de la cour, créait un genre avec son *pain à la reine*, qu'il obtenait en versant petit à petit du lait chaud dans sa pâte.

Même après la mort de Louis XV et de son digne ministre Terrai, il y a toujours eu de grands agiotages sur les grains et des tentatives de monopole. Je ne saurais dire si ce fut avec succès. Les hommes de force à faire mouvoir ces grandes machines sont rares. On en découvrit un dans les années qui précédèrent la révolution, et aussitôt le pacte de famine se reforma. A l'approche des bouleversemens que tout le monde pressentait, il était bon de s'assurer un levier politique et de plus l'argent, qui est le nerf de la guerre. Deux des principaux magistrats de Paris, Berthier et Lenoir, étaient soupçonnés de tenir les fils du complot. Le directeur commercial était un certain Pinet, type curieux à observer.

Ancien négociant en grains, Pinet, sans faire sa fortune, avait acquis une réputation d'énergie et de capacité. Les monopoleurs, qui avaient eu occasion de le voir à l'œuvre, achetèrent pour lui une charge d'agent de change, afin qu'il pût entretenir un grand mouvement d'argent sans qu'on connût exactement la nature de ses opérations. Il acceptait des fonds en dépôt sous prétexte de les faire valoir dans sa banque, et en payait l'intérêt avec une générosité splendide. Il eut bientôt une clientèle : les fonds qu'il recevait en comptes courans, ajoutés au capital de la société, mirent dans sa main des sommes colossales pour l'époque... Vers 1787, il avait converti en grains une soixantaine de millions! Entraîné, comme son devancier Malisset, plus loin qu'il n'aurait voulu, Pinet eut des remords. C'était en effet un homme étrange, une de ces natures fortes, et assez élargies par la lutte pour que le bien et le mal y tiennent place. La philosophie à la mode, dont il s'était bourré, avait fait de lui un agioteur sentimental, affamant les populations, mais aimant l'humanité, dévorant à belles dents la proie tombée dans ses filets, mais sur pied avant le jour pour voir lever l'aurore! Obligé de s'avouer que tout n'était pas pour le mieux dans son œuvre, il résolut de corriger par un peu de bienfaisance le mal qu'il était condamné à faire. Qu'un grand seigneur lui apportât 100,000 écus à

faire valoir, il le repoussait souvent, lui et son argent; mais s'il entendait parler de quelque honnête petit marchand gêné dans son commerce, d'une veuve chargée de famille, d'un artiste besoigneux, il leur faisait demander jusqu'à leur dernier écu; puis quelque temps après il renvoyait 50, 100 pour 100 pour leur part de bénéfice. Malheur à qui demandait une explication! Le banquier remboursait aussitôt et fermait le compte. On jasait autour de lui. Les bonnes femmes affirmaient que Pinet avait un secret pour gagner à la loterie; d'autres parlaient de gains fabuleux à la Bourse, d'alchimie. Les anciens associés du pacte de famine savaient seuls à quoi s'en tenir.

Les supplices horribles de Foulon et de Berthier donnèrent à Pinet un avertissement féroce. Il fit bonne contenance, et parla avec sang-froid d'une inévitable liquidation. Le 29 juillet, il réunit sa famille et ses amis dans un grand festin, où il se montra assez gai. Le soir, il partit pour sa maison de campagne du Vésinet, près de Saint-Germain. Le lendemain matin, on le trouva dans le bois, blessé mortellement : le pistolet qui avait fait feu était à terre près de sa main, un autre était chargé dans sa poche; les deux armes lui appartenaient. Pendant les trois jours qu'il vécut encore, il répéta qu'il avait été victime d'un assassinat et nia le suicide. En tout autre moment, le mystère à éclaircir aurait passionné la société tout entière; on y fit à peine attention, au milieu des grands événemens qui se précipitaient. Pinet affirmait, dans son agonie, que ses affaires étaient en bon état, que ses créanciers ne perdraient rien, surtout si on prenait soin d'un grand portefeuille rouge où étaient réunis les papiers importans. Le portefeuille disparut, et on aboutit à une banqueroute de 53 millions, qui ruina 1,500 familles. Que penser de cette affaire? N'est-il pas permis de croire que de grands conspirateurs ont voulu du même coup régler leurs comptes avec Pinet et mettre les mains sur les grands amas de grains, afin de peser à volonté sur l'allure de la révolution?

Avec 1789 commence une ère nouvelle, une phase de réforme et d'affranchissement dont l'activité se fait sentir en toutes choses. Toutefois l'abolition des maîtrises et des jurandes, prononcée en mars 1791, ne profite que faiblement à la boulangerie. Dans cette conspiration instinctive qui réunit tous les partisans de l'ancien régime, la principale manœuvre consiste à affamer les populations des grandes villes. On gaspille les approvisionnemens, on empêche le transport des grains : sans qu'il y ait eu insuffisance des récoltes, l'inquiétude pour le pain du lendemain se propage comme une espèce de maladie mentale; les émeutes qui se succèdent ont rare-

ment d'autres prétextes. La principale pièce contre Dumouriez est une lettre de lui où il paraît compter sur une crise de ce genre pour faire marcher son armée sur Paris.

Effrayée de la responsabilité qu'une disette aurait fait peser sur elle, la municipalité parisienne résolut de former un grand approvisionnement; elle envoya dans les départemens des commissions tirées de son sein pour ramasser des blés. D'autres grandes villes, où les mêmes craintes existaient, trouvèrent bon de suivre cet exemple. Les administrations de la guerre et de la marine augmentaient aussi leurs achats. Une hausse rapide et désordonnée créa la terreur. On faisait accroire aux habitans des petites villes et des campagnes qu'il y avait un plan pour les affamer au profit du peuple de Paris. Cette calomnie était d'autant plus facile à accréditer, qu'on vendait à Paris le pain 3 sous la livre, tandis qu'il coûtait deux ou trois fois plus partout ailleurs. On se gardait bien de dire que la différence était payée au moyen de sous additionnels aux contributions, espèce d'impôt progressif exigé de tous les habitans en possession d'une aisance relative. Les paysans exaspérés empêchent la circulation, arrêtent les moulins. Toutes les mesures ridicules ou terribles de la vieille monarchie sont exhumées par la république. Les décrets se succèdent contre ceux qui gênent les transports, contre les accapareurs, les meuniers qui font commerce, les agioteurs qui enchérissent sur les prix : rien n'y fait, bien que la loi à cette époque ne connaisse qu'une seule peine, la mort! Un corps de gendarmerie spéciale créé pour protéger les arrivages de grains ayant été impuissant, on transféra ce service à l'armée révolutionnaire, qui devait parcourir les campagnes, et ce fut la principale excuse de son existence.

Le commerce régulier n'existait plus en 1793. La halle de Paris était sans marchandises. Les boulangers ne travaillaient plus qu'avec les farines tirées des réserves municipales, qu'on distribuait très sobrement pour ne pas épuiser trop vite cette ressource suprême. On défendit aux meuniers de bluter au-dessous de 15 pour 100, c'est-à-dire d'extraire plus de 15 livres de son sur 100 livres de blé. On essaya un pain de pommes de terre qui ne réussit pas, dont la distribution aurait suscité de dangereuses jalousies, et la commune, au nom de l'égalité, prescrivit la confection d'une seule sorte de pain. Les boulangers rationnaient leurs pratiques à quelques onces par tête et par jour; la portion des ouvriers était un peu augmentée. Chaque chef de famille devait déclarer le nombre des bouches qu'il avait à nourrir. Voici un tableau que me fournit une brochure du temps, dont le titre est significatif : *Nous mourons de faim!* « Dans

toutes les rues, j'aperçois des queues qui n'en finissent pas, des hommes qui poussent, des femmes qui crient, la sentinelle qui jure, les chiens qui aboient. Il faut perdre un quart de la journée à la porte du boulanger. » Un certain ordre s'introduisit peu à peu dans cette cohue. Une corde fixée à la porte du boulanger et tendue le long des maisons assurait à chacun son rang. Quand on acceptait une invitation à dîner, on apportait avec soi le morceau de pain qu'on avait payé si cher; c'était la politesse du jour.

Il n'est pourtant pas prouvé que cet état de choses ait été justifié par une insuffisance des récoltes. La municipalité de Paris était persuadée que la disette était factice. Dans une espèce de compte-rendu adressé à ses administrés, le maire de 1793, Pache, déclare que les agitations dont le pain fournissait le prétexte se renouvelaient tous les dix ou douze jours. La peur de manquer était entrée dans les esprits comme un mal chronique. Chacun avisait, par toute sorte de petites ruses, à assurer le lendemain, si bien que beaucoup de ménages où on criait famine étaient devenus des foyers d'accaparement; « ce qui a occasionné, dit Pache, une perte en pain durci, moisi, qu'on a fini par jeter dans la rivière, dans les égouts, dans les fosses, perte estimée à un dixième au-delà du nécessaire, et représentant la consommation d'un mois. »

La chute de Robespierre ne fit qu'aggraver le mal. La contre-révolution, qui avait toujours compté sur la famine comme sur le meilleur auxiliaire, croyait approcher du but, et forçait les ressorts de ses machines pour y atteindre. On vit alors des queues non plus seulement près des boulangeries, mais aux portes des bouchers, des épiciers, des marchands de bois. La police n'y protégeait plus les faibles contre la brutalité des forts. Ceux-ci, quand ils pouvaient obtenir plusieurs rations ou mettre la main sur des morceaux de choix, les allaient vendre à domicile chez les gens riches, et réalisaient parfois des bénéfices importans. Il s'était même établi sur le carreau de la halle une sorte d'agiotage sur les vieux écus, les montres, les bijoux, qui discréditait les assignats et compliquait le commerce, déjà si difficile, des comestibles. L'abondance reparut dans certaines classes, dans certains quartiers. Le vrai peuple, la masse des pauvres gens honnêtes et résignés, souffrit plus que jamais. Le pain lui manqua presque complétement. Sa détresse donna lieu à une industrie nouvelle, les cuisines en plein vent. Chaque soir, vers sept heures, on voyait les quais et la place de Grève, les rues voisines du Louvre et des halles se garnir d'ustensiles de cuisine, de tables improvisées avec des tréteaux et des planches. Des chapelets de harengs ou de mauvaise charcuterie étaient pendus à des

ficelles; la marmite bouillait entre quatre pierres; le gril était chauffé sur le pavé. « Autour de chaque table sont disposées des assiettes, qui contiennent chacune trois harengs grillés saupoudrés de ciboule, arrosés d'un peu de vinaigre, le tout pour le billet de quinze sols! A côté paraissent quelques plats de pruneaux cuits et de lentilles nageant dans une sauce claire. Des terrines de feuilles vertes occupent le milieu sous le nom de salades (1). » Une chose manquait : c'était le pain.

Quand on crut le peuple suffisamment fatigué d'un tel régime, on le poussa sur la convention. *Du pain!* tel fut le cri de ralliement dans les terribles journées qui aboutirent au soulèvement de prairial. On en sait le résultat. La république avait encore assez de vitalité pour dominer la conspiration. Sous le directoire, la crise des subsistances se calma peu à peu. La perception de l'impôt territorial en nature mit à la disposition du gouvernement des ressources alimentaires assez considérables pour décourager les machinations basées sur le monopole. La loi du 9 juin 1797 débarrassa le commerce des entraves qu'avaient multipliées les mesures de circonstance. Les récoltes furent favorables. La meunerie et la boulangerie s'accoutumèrent à la liberté. Bref, on arriva sans secousses dignes de remarque jusqu'à l'année 1801, où le premier consul, effrayé par les apparences d'une disette, constitua la réglementation qui, après un règne de soixante-deux ans, va faire place à la liberté. On verra par la suite que les faits recueillis ici n'ont pas seulement un intérêt de curiosité historique, et qu'ils tiennent encore par beaucoup d'attaches aux problèmes agités en ce moment même.

André Cochut.

(1) Mercier, *le Tableau de Paris.*

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1863.

Deux faits remarquables sont venus, dans ces derniers jours, nous distraire du sombre et absorbant intérêt de la question polonaise. Nous voulons parler du congrès allemand qui est réuni en ce moment à Francfort par l'initiative habile et généreuse de l'empereur d'Autriche, et de l'acte par lequel les notables de Mexico offrent une couronne impériale à l'archiduc Maximilien. L'Autrichien est décidément le lion de cette quinzaine. Ce n'est point nous qui nous en plaindrons.

L'Autriche prenant la tête du mouvement libéral de l'Allemagne, ce n'est pas la moins inattendue des métamorphoses qui auront surpris notre époque. Ce rôle nouveau de l'Autriche est la suite naturelle de l'énergie réformatrice qui s'est manifestée dans le gouvernement autrichien depuis les malheurs et les leçons de la guerre d'Italie. L'Autriche a profité de ses revers en abandonnant la politique intérieure qui les lui avait attirés; elle a fait preuve de vitalité en se corrigeant. Ce grand dessein d'établir une monarchie constitutionnelle au-dessus et au travers de la bigarrure ethnographique que présente l'empire devait rencontrer des difficultés nombreuses et compliquées. Plus d'une fois on a pu douter du succès d'une telle entreprise. Le succès a été dû, il n'est que juste de le reconnaître, à la sincérité que l'empereur d'Autriche a mise à l'accomplissement de son œuvre. Il fallait que l'empereur commençât ses innovations par une sorte de renouvellement de lui-même. Il avait été jusque-là un souverain absolu; l'absolutisme n'avait pas été pour lui une attribution nominale : élevé à l'école de Schwarzenberg, il avait appris à l'exercer dans ses réalités les plus rigoureuses. Les juges compétens assurent que le despotisme a de grands charmes..... pour les autocrates, et que les princes qui en ont goûté ne peuvent plus s'en déprendre. Il faudra bien pourtant que cette dernière et honteuse forme de la barbarie, l'omnipotence arbitraire d'un seul, qu'elle

soit ouverte ou déguisée, disparaisse à jamais de notre civilisation européenne. En y renonçant volontairement pour lui-même, l'empereur François-Joseph a donné un utile exemple à ceux des autocrates qui lui survivent en Europe. Tous les témoignages s'accordent à reconnaître l'exactitude presque pointilleuse avec laquelle l'empereur d'Autriche remplit ses obligations de souverain constitutionnel. Un monarque anglais ne prendrait pas, dit-on, plus au sérieux le principe de la responsabilité ministérielle. Le prince qui a donné si longtemps des ordres absolus se fait aujourd'hui un scrupule de prendre aucune initiative en dehors du contrôle de son cabinet et d'écrire une lettre sans le contre-seing d'un ministre. La loyauté que l'empereur a montrée dans la pratique du régime constitutionnel a été communicative; elle a été payée de retour par la confiance publique. De là ce mouvement dont l'Autriche nous donne aujourd'hui l'intéressant spectacle, cette bonne volonté, cette émulation, ce désir de bien faire, qui raniment peu à peu ce grand pays, et qui font pénétrer en lui l'espoir de relever en même temps sa prospérité matérielle et son influence morale.

Il n'était pas possible que l'Autriche prît cet essor intérieur sans que sa position en Allemagne en devînt plus grande. La solennelle manifestation de Francfort devait être naturellement la conséquence du succès du régime constitutionnel à Vienne. Le représentant le plus éminent du libéralisme autrichien est l'homme d'état que l'empereur a choisi depuis quatre ans pour son principal conseiller, M. de Schmerling. M. de Schmerling, en politique, n'est pas seulement Autrichien, il est Allemand. Le ministre de l'empereur d'Autriche en 1863 est l'ancien ministre du vicaire impérial de la confédération en 1849. Nous ignorons le plan de réforme du pacte fédéral qui sera soumis par l'empereur aux délibérations du congrès des princes allemands; mais les antécédens de M. de Schmerling indiquent assez la direction de ses projets. Il s'agit évidemment de répondre au vœu le plus naturel et le plus généreux de l'Allemagne, de lui donner un grand organe dans lequel la nationalité puisse reconnaître son esprit et entendre sa propre voix. C'est un véritable parlement allemand que l'homme d'état de 1849 veut rouvrir à Francfort. Dans un parlement seul, l'Allemagne peut trouver la seule unité dont elle ait vraiment besoin, l'unité morale. La grande vertu d'une représentation parlementaire, c'est de créer l'unité morale en respectant les diversités naturelles. Là où existe une représentation parlementaire, on possède le nécessaire de la centralisation politique sans avoir besoin de s'asservir au mécanisme oppressif de la centralisation administrative et matérielle. Le jour où à Francfort un parlement aura remplacé la diète, où, au lieu de ces obscures, lentes et arides procédures, de cet esprit de chicane et de ce style de notaire qui distinguaient les insipides travaux des membres de la diète, on aura la parole vivante et sonore des hommes d'état et des orateurs, la pensée et la politique de l'Allemagne prendront dans les affaires générales du monde la part et l'in-

fluence qui leur sont dues. L'Allemagne collective aura la satisfaction de se sentir vivre en s'entendant parler et en écoutant le retentissement de sa voix dans l'opinion publique européenne. Quant à nous, nous ne sommes point partisans de l'unité allemande telle que la rêvent des niveleurs et des bureaucrates : nous croyons que pour son bonheur l'esprit germanique est essentiellement fédératif et non unitaire; mais nous sommes convaincus qu'il existe dans le régime actuel de la confédération une lacune dont l'Allemagne et l'Europe souffrent à la fois. Ce régime refuse un organe efficace aux intérêts collectifs, aux pensées communes, à l'union morale des peuples allemands. Il y a là un vice profond dans la situation de l'Allemagne, vice qui s'est manifesté tour à tour par des agitations stériles, des ambitions impuissantes et des mouvemens révolutionnaires avortés, vice que M. de Schmerling, l'homme d'état aux idées mûries, aux vues suivies, au caractère ferme et persévérant, veut faire disparaître de la bonne façon par une de ces réformes opportunes qui satisfont les aspirations des peuples sans troubler les situations existantes.

L'empereur d'Autriche et M. de Schmerling réussiront-ils du premier coup? Il faudrait, pour l'espérer, n'avoir aucune idée des obstacles qui se dressent devant eux. Le pacte fédéral de l'Allemagne a été constitué de telle sorte qu'il ne semble pas possible de le réformer légalement. Le pacte fédéral exige en effet l'unanimité des voix « quand il s'agit de l'acceptation ou du changement de lois fondamentales. » Que quelques membres de la confédération s'obstinent dans leur opposition, toute réforme par les voies légales demeure impossible. Telle est l'impasse où les imprévoyances politiques de 1815 ont emprisonné le peuple allemand. Ces profonds théoriciens du despotisme ont cru assurer la pérennité de leur œuvre en introduisant dans la confédération le véritable principe du *liberum veto*. Pour décourager les réformateurs, ils n'ont pas hésité à faire le jeu des révolutionnaires. C'est l'éternelle manœuvre de la clique absolutiste. Or, dans les circonstances actuelles, l'opposition du cabinet de Berlin au projet de réforme de l'Autriche n'est pas douteuse. En allant inviter lui-même le roi de Prusse à la réunion de Francfort, l'empereur d'Autriche ne pouvait guère compter sur une acceptation. Le cabinet de Berlin a une suite de petits états : sa clientèle, il est vrai, est en train de diminuer; il a perdu notamment l'appui du duc de Saxe-Cobourg, le protecteur du *National Verein*, dont le récent voyage à Vienne a été si remarqué, et semble avoir été la raison déterminante de l'initiative prise par l'Autriche. Il doit avoir, par ses tendances rétrogrades, mécontenté et embarrassé le gouvernement très libéral du grand-duché de Bade, qui avait coutume de marcher avec lui. L'Autriche au contraire a pour elle ce qu'il y a de plus considérable en Allemagne; la majorité, et une majorité importante, lui est assurée. Cependant le concours de la Prusse et de ce qui lui reste d'adhérens fera défaut. C'est à tort, croyons-nous, que l'on a voulu voir dans le voyage du prince

de Prusse à Gastein un motif d'espérer que la politique prussienne inclinerait aux concessions, et que le roi se ferait représenter par son fils à la réunion de Francfort; une supposition plus déplacée encore était celle qui attribuait le voyage du prince royal à des pensées d'abdication du roi Guillaume. Si nous sommes bien informés, la réunion du roi et du prince de Prusse à Gastein ne serait qu'un rapprochement de famille. La reine de Prusse, cette personne si distinguée, dont l'esprit et le cœur sont soumis par la situation présente à de si pénibles épreuves, aurait employé auprès du roi sa médiation maternelle pour atténuer les effets de l'opposition publique que le prince royal a cru devoir faire à la politique qui a obtenu l'approbation de son père. La reine aurait obtenu que le roi appelât son fils auprès de lui. Cette démarche étant ramenée à son véritable caractère et ne pouvant être interprétée comme un changement dans les dispositions de la cour de Berlin, il demeure à peu près certain que, dans l'état actuel de la légalité fédérale, la réforme autrichienne n'a pas de chance d'être convertie par la diète en loi de la confédération.

Mais, même avec cette perspective qu'elle devra échouer contre les difficultés de la légalité fédérale, l'initiative prise par l'Autriche n'en demeurera pas moins un grand acte politique. Cette réunion de princes convoquée à Francfort par le descendant des empereurs d'Allemagne est bien faite pour ébranler l'esprit national. Il ne s'agit pas sans doute d'une de ces cérémonies gothiques dont la vieille ville germanique était jadis le théâtre quand elle recevait l'empereur élu, d'une de ces fêtes qui dans l'imagination de Goethe enfant, comme il nous le raconte dans ses mémoires, laissèrent une dernière splendeur du moyen âge évanoui. Notre époque est à la fois moins théâtrale et moins naïve; la maison d'Autriche a le goût de la simplicité, et les princes allemands ne donnent plus au peuple le spectacle des couronnes d'or, des robes armoriées et des processions chevaleresques. Au fait, il s'agit de ce que nous appelons, dans la langue peu poétique de la politique moderne, l'agitation d'une question. Sur l'invitation et sous l'influence de l'empereur d'Autriche, des rois, des ducs, des landgraves viennent assister au commencement de l'agitation de la question qui émeut le plus l'Allemagne, la réforme du pacte fédéral. Jamais agitation n'aura eu de promoteurs de cette sorte, et quand un débat s'ouvre de cette façon, il est naturel que l'opinion publique soit attentive et prenne bientôt un vif essor. Le premier effet de la réunion de Francfort sera donc de donner une impulsion encore plus forte, si c'est possible, au mouvement de la réforme fédérale.

La question étant posée par l'Autriche en si grand apparat, les adversaires de l'Autriche, ceux qui rejetteront son plan, le gouvernement prussien par exemple, seront obligés de prendre le public pour juge de leur opposition, de présenter leurs propres projets de réforme en face du projet autrichien. Comment le gouvernement prussien répondra-t-il à cette mise en demeure?

Sa politique anti-parlementaire a déjà refroidi et découragé cette portion de l'opinion libérale qui s'était habituée à voir dans la Prusse l'initiatrice des progrès de l'Allemagne. Présentera-t-il un projet moins large que celui de l'Autriche? C'est rompre complétement avec l'opinion libérale, abandonner toute prétention à l'hégémonie. Présentera-t-il un plan plus radical? Mais comment lui sera-t-il possible d'être radical dans sa politique fédérale? quelle autorité morale aura-t-il en prenant un tel rôle, si dans sa politique intérieure il demeure féodal, réactionnaire, exagérateur systématique de la prérogative royale? Proposer moins que l'Autriche, c'est marcher à une défaite irréparable devant l'opinion; proposer plus que l'Autriche, c'est désavouer la politique de ces deux dernières années. Ne rien faire, c'est se suicider. De toute façon, dans ce grand débat qui va s'ouvrir, l'Autriche s'empare de la position morale la plus élevée, et prend d'une main vigoureuse la direction de la vie politique de l'Allemagne.

Tandis que l'Autriche montrait dans les affaires d'Allemagne une résolution qui va entraîner vers elle un mouvement considérable d'opinion publique au sein de la confédération, un membre de la famille impériale, l'archiduc Maximilien, était appelé au trône du Mexique par une manifestation mexicaine. Ce qu'on peut dire du vote des notables de Mexico, c'est qu'il n'a point à coup sûr le caractère de la spontanéité et de l'improvisation. L'idée de rétablir la monarchie au Mexique n'est pas nouvelle, et depuis longtemps est colportée en Europe par des Mexicains émigrés. Ce n'est point une pensée subite qui veut faire de l'archiduc Maximilien le fondateur du nouvel empire; la couronne du Mexique a été offerte depuis plusieurs années à d'autres princes par cette petite troupe de Mexicains qui voulaient abolir dans leur pays la forme républicaine, et qui, après n'avoir été longtemps que des utopistes, sont, suivant l'usage, devenus de grands hommes pour avoir communiqué leur foi à la toute-puissante politique de la France, et pour avoir réussi, à l'aide d'une armée française, à renverser le gouvernement républicain. Nous voyons donc aujourd'hui se réaliser à propos de l'archiduc Maximilien les bruits et les prédictions qui avaient eu cours au moment où notre expédition a été lancée. L'avénement de l'archiduc à l'empire du Mexique est-il le résultat d'une transaction politique entre la France et l'Autriche? Nous sommes de l'avis des journaux de Vienne, qui soutiennent le contraire. L'Autriche n'est plus seulement aujourd'hui une maison souveraine; l'Autriche est avant tout un empire constitutionnel. Or l'Autriche et les peuples autrichiens n'ont point d'intérêts politiques en Amérique; ils n'ont aucun avantage politique à retirer de l'établissement d'une branche de leur maison impériale à Mexico. Leurs intérêts leur conseillent au contraire d'éviter, au lieu de les rechercher, les chances de conflits que la substitution de la forme monarchique à la forme républicaine peut faire naître dans l'avenir entre la contre-révolution au Mexique et les républiques anglo-saxonnes ou espagnoles d'Amérique.

Il est donc chimérique de voir dans le patronage que notre gouvernement donne à la candidature de l'archiduc l'effet d'une combinaison qui doit avoir un contre-coup dans la politique européenne. Il n'y a là pour l'archiduc qu'une question toute personnelle; parmi les princes sans emploi, il a paru le mieux doué, le plus digne, voilà tout. L'archiduc acceptera-t-il la couronne? Il nous semble que les plus grandes probabilités sont pour l'acceptation. Voilà deux années que son nom a été mis en avant; si, après avoir paru au début de l'expédition, il reparaît à la fin de la campagne, c'est que le jeune prince ne l'a point retiré. L'archiduc Maximilien est le gendre du roi Léopold de Belgique. On assure que ce roi, dont le grand sens est si universellement apprécié, n'a point déconseillé l'acceptation à son gendre. S'il en est ainsi, bien que nous gardions à l'endroit de l'expédition du Mexique et de ses futures conséquences les impressions de scepticisme que nous avons antérieurement exprimées, nous ne ferons nulle difficulté de convenir que la nomination de l'archiduc Maximilien est la meilleure sortie que l'on puisse désirer pour la France d'une affaire aussi aventureuse. Une fois le nouvel empereur installé, nous pourrons, après un temps raisonnable, retirer nos troupes et dire adieu au Mexique. Le nouvel empereur nous présenterait aussi, au point de vue financier, des avantages qui ne sont pas à dédaigner. Avec lui, la question financière au Mexique serait promptement résolue. Grâce à la confiance que son nom inspire aux capitaux européens, le nouvel empire pourrait facilement contracter des emprunts : on assure que des propositions sérieuses sont déjà faites de plusieurs côtés pour une opération semblable. Avec un emprunt, le Mexique pourrait se mettre en règle envers ses anciens créanciers, et, ce qui est l'important, nous paierait sans de trop longs retards les frais de la guerre.

Nous n'avons pas besoin de signaler le contraste que présentent en ce moment l'Autriche, tentant un généreux effort pour faire profiter l'Allemagne entière de sa propre régénération intérieure, et la Russie, trahissant doublement sa faiblesse et par la polémique chicanière qu'elle soutient contre l'Europe occidentale, et par les terribles mesures de répression qu'elle applique en Pologne. Ce contraste ressort des choses mêmes avec une signification si humiliante pour la cour de Russie qu'il devrait mettre la diplomatie de ce pays en garde contre le mauvais goût et le ridicule des allures impérieuses et dédaigneuses qu'elle affecte de conserver à l'égard de l'Autriche. En faisant cause commune avec l'Occident, en prenant dans la question polonaise une attitude honnête et décidée, l'Autriche s'est retrempée, rajeunie, fortifiée; la liberté d'action et les facultés progressives qu'elle a recouvrées, elle peut immédiatement les communiquer et les rendre utiles à l'Allemagne entière. Pendant ce temps-là, la solitaire et farouche Russie se retire d'elle-même de la communauté européenne, à laquelle elle n'a d'autre spectacle à offrir que l'œuvre de spoliation et de meurtre poursuivie

par Mouravief. Les conséquences politiques et morales de la séparation décidée de la Russie et de l'Autriche intéressent toute l'Europe, mais plus particulièrement l'Allemagne. C'est surtout à l'Allemagne qu'avait été funeste ce qu'on pourrait appeler l'intrusion de la Russie dans les affaires européennes et le prestige artificiel dont les tsars s'étaient emparés depuis la fin des guerres de l'empire. Plus encore que les absurdes dispositions du pacte fédéral, l'influence moscovite asservissait la confédération et enlevait à l'Allemagne toute vie propre. Saint-Pétersbourg dominait et entraînait l'Autriche et la Prusse par la complicité des partages polonais, puis, s'appuyant tour à tour sur l'une ou l'autre de ces puissances, profitant des jalousies des petits états, prenait le rôle apparent de modérateur de l'Allemagne, qu'il frappait en réalité d'une honteuse et douloureuse paralysie. La Russie a dû, pendant près d'un demi-siècle, à son ascendant sur l'Allemagne et à l'anéantissement politique de la confédération la situation si imméritée et si disproportionnée avec sa force réelle qu'elle a occupée dans le monde. Qu'on réfléchisse en effet à ce qu'il y avait de monstrueux dans la place que la Russie avait usurpée sous Alexandre Ier et Nicolas au sein de la société européenne. Ce pays n'avait rien de commun avec l'Europe, n'avait rendu aucun service à la civilisation, ne l'avait enrichie d'aucun élément nouveau. Il n'avait point participé à l'ardente vie religieuse des peuples germano-latins. Étranger à notre moyen âge féodal, il n'en avait reçu aucune de ses traditions d'honneur, de noblesse et de chevalerie; il n'avait pas connu le mouvement émancipateur de nos communes et les progrès de nos vigoureuses bourgeoisies. Quand notre Europe à nous s'enrichissait dans les aventures de son grand commerce, dans les travaux et les inventions héroïques de son industrie, quand elle découvrait des mondes et restituait à l'humanité toutes les étendues des continens et des mers, ce pays nous était aussi étranger et aussi inconnu que les tribus sauvages de l'Amérique. La Russie n'avait fourni ni un sentiment ni une image à la magnifique floraison de nos poésies et de nos arts, aucune pensée au hardi et persévérant labeur de nos philosophies. Sa vie n'avait pas été notre vie, son histoire n'avait pas été notre histoire, et tout à coup nous l'avons vue non-seulement se mêler à nous, mais prétendre à nous dominer, et réussir, par l'influence qu'elle avait obtenue sur l'Allemagne, à nous faire craindre sa prépondérance! Le secret de ce maléfice était dans le partage de la Pologne. Aujourd'hui il suffit que la Pologne se débatte dans les mains de ses bourreaux, il suffit que l'Autriche récuse la complicité des attentats dont souffre la Pologne et se tienne à l'écart de la Russie, il suffit que l'Allemagne fasse mine de vouloir être elle-même, et que l'Autriche l'y convie et l'y aide, pour que le charme néfaste soit détruit. Les hommes d'état russes devraient toujours avoir présente à l'esprit la perspective de ce divorce de l'Europe et de la Russie dans la politique qu'ils suivent à l'égard de la Pologne. Ce divorce sera leur affaiblissement et leur châti-

ment. Pourvu que l'Allemagne veuille fermement être elle-même, l'Europe pourrait suffisamment protéger la Pologne en faisant planer sur la Russie une sorte d'interdit moral. Un écrivain qui a étudié sérieusement et complétement les questions d'ethnographie et d'histoire qui naissent des rapports de la Pologne et de la Russie, M. Élias Regnault, vient de nous rappeler, dans une brochure intéressante sur *la question européenne improprement appelée la question polonaise,* une vieille tradition française qui pourrait bien trouver aujourd'hui son application. On connaît les projets de fédération européenne qui occupèrent Henri IV, et qui furent le rêve généreux de cette vie si active. Dans ses plans, Henri IV donnait à la Pologne une place égale à celle même de la France; mais il excluait presque la Russie de sa fédération. Les motifs de cette exclusion méritent d'être rappelés dans les termes mêmes que Sully nous a transmis. « Je ne parle point de la Moscovie ou Grande-Russie, ces vastes pays étant en grande partie idolâtres et en partie schismatiques comme les Grecs et Arméniens, mais avec mille pratiques superstitieuses qui ne leur laissent presque aucune conformité avec nous. Outre qu'ils appartiennent à l'Asie pour le moins autant qu'à l'Europe, on doit presque les regarder comme un pays barbare et les mettre dans la même classe que la Turquie... Si le grand-duc de Moscovie ou tsar de Russie, qu'on croit être l'ancien knès de Scythie, refuse d'entrer dans l'association après qu'on la lui aura proposée, on le doit traiter comme le sultan de Turquie, le dépouiller de ce qu'il possède en Europe, et le reléguer en Asie, où il pourra, sans que nous nous en mêlions, continuer tant qu'il voudra la guerre qu'il a presque continuellement avec les Persans et les Turcs. » Il y avait dans cette fantaisie de Henri IV un instinct merveilleux. Ce roi spirituel et bon, ce Français par excellence, comprenait que la Moscovie n'était pas européenne, qu'elle avait tout à demander à l'Europe, mais que l'Europe n'avait nul besoin de la Moscovie, qui n'était qu'un pendant de la Turquie, et pouvait fort bien se passer d'elle. Par sa conduite envers la Pologne, la Russie rajeunit et confirme le sentiment d'Henri IV.

Au fond, sans être la république fédérale rêvée par Henri IV, laquelle aurait été réglée par une constitution et régie par un parlement représentatif, l'Europe, par ce qu'il y a de commun ou d'analogue aux nations qui la composent en fait de traditions, de religion, d'institutions, de vie historique, n'en demeure pas moins une fédération véritable. La Russie a voulu en quelque sorte entrer dans la fédération européenne par effraction et par le meurtre d'un peuple. « La destruction de la Pologne comme nation, disait l'impitoyable Pozzo di Borgo dans un mémoire adressé à Alexandre Ier, forme l'histoire moderne de la Russie presque tout entière. » A mieux dire, par les connivences du partage, la Russie avait détaché en partie de la fédération européenne la Prusse, l'Autriche, et indirectement toute l'Allemagne. Que l'Autriche refuse sa complicité aux injustices dont

souffre la Pologne, qu'elle s'unisse à la France et à l'Angleterre, que l'Allemagne, dégagée ainsi, reprenne sa vie et sa fonction dans la civilisation occidentale, et la politique de la Russie basée sur la destruction de la Pologne aboutit à un avortement absolu : les actes sauvages auxquels Mouravief donne son nom, mais dont la triste responsabilité pèse sur la cour de Pétersbourg, ne feront qu'épaissir et élever la barrière entre la véritable Europe et la Russie; en croyant creuser la fosse de la Pologne pour arriver à nous, la Russie se sera séparée du monde européen par un fossé infranchissable.

La politique pratique peut puiser dans ces considérations générales d'utiles inspirations. Les meurtres, les spoliations, les déportations, les emprisonnemens par lesquels on s'efforce de détruire sous nos yeux la nation polonaise, excitent en France une indignation et une impatience que nous partageons. Cette impatience vient se briser contre les inexorables nécessités de la politique. La politique est souvent obligée de dominer les douloureuses impressions du moment, et d'ajourner l'exécution de ses plans pour réunir toutes les chances et toutes les ressources qui en doivent assurer le succès. Le mot de M. de Talleyrand, « la question la plus exclusivement européenne est celle qui concerne la Pologne, » n'est pas moins vrai aujourd'hui qu'au congrès de Vienne. La question ayant ce caractère et devant le conserver, nous comprenons que la France doive maîtriser son tempérament pour se conformer aux sentimens et aux allures des peuples et des gouvernemens avec lesquels elle est obligée de combiner ses démarches. Au surplus, si l'on fait taire les impatiences du sentiment, on peut facilement se convaincre que les lenteurs ne nuiront point à la solution de la question polonaise. Peu importe au fond que les réponses des trois puissances aux notes du prince Gortchakof ne soient point entièrement identiques; ce qui importe, c'est la persistance de la protestation morale formée à la fois par la France, l'Angleterre et l'Autriche. En définitive, les trois puissances portent le même jugement sur les usurpations et la conduite de la Russie; nous espérons que c'est la dernière réponse qu'elles feront aux chicanes de son gouvernement. Comment pourrait-on continuer à discuter avec un gouvernement qui prétend avoir appliqué déjà les six points en grande partie, comme si l'on pouvait avoir oublié le recrutement odieux qui a été l'origine de l'insurrection polonaise, et si l'on pouvait considérer ce guet-apens comme une application des six points exigés par l'Europe?

Que l'on réfléchisse maintenant à la situation qui s'ouvrira une fois que le débat diplomatique sera clos. Ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Autriche n'adressent plus la parole à la Russie. Un silence que la cour de Pétersbourg fera bien de considérer comme désapprobateur et hostile est strictement gardé envers elle. Les trois puissances observeront les événemens, échangeront entre elles, suivant le cours des choses, leurs impressions

et leurs vues, combineront au besoin leurs desseins. Un véritable blocus moral sera formé autour de la Russie. Comment cette situation agira-t-elle sur la Russie et sur les trois puissances? Le gouvernement russe sera laissé en tête-à-tête avec son héroïque victime. Espère-t-il qu'il en viendra bientôt à bout par les actes de Mouravief et de ses émules? Ce serait une étrange illusion. Le terrorisme est l'arme de ceux qui ont peur; il est impuissant contre les causes légitimes, et consume toujours ceux qui l'emploient. D'ailleurs, après les refus de la Russie, le moment viendra vite où les puissances qui auront aggravé momentanément par leur intervention diplomatique la situation des Polonais seront obligées, par la plus stricte équité, de ne plus voir en eux des insurgés et des rebelles, et de leur reconnaître le caractère de belligérans. Mais la Russie n'aura pas seulement à lutter contre l'insurrection polonaise; elle devra prévoir, elle le prévoit déjà, le moment où la réprobation des puissances pourra se changer en hostilités actives. Ignorant où elle pourra être attaquée, il faudra qu'elle accumule ses préparatifs de défense sur tous les points faibles de sa vaste circonférence. Cette incertitude condamnera la Russie à des efforts immenses et stériles. Croit-elle que ses ressources lui permettent de supporter longtemps les perplexités d'une telle situation? Ses moyens de communication sont encore incomplets; les déplacemens de troupes sont ruineux pour elle; l'intérêt de l'argent est à un taux d'usure à Saint-Pétersbourg. Grâce à l'abondance des récoltes dans l'Europe occidentale, la Russie ne pourra pas échanger son blé contre notre or. Dans un tel état de choses, nous ne supposons point que nos prudens banquiers et capitalistes veuillent se charger d'exécuter ses chemins de fer et montrent un grand empressement à souscrire ses emprunts. Ainsi cette situation dilatoire doit inquiéter, fatiguer, épuiser la Russie, et met à sa charge tout le chapitre des accidens. Il semble que l'on en sente déjà les ruineux effets en Russie, à en juger par un curieux article de la *Gazette de Moscou,* le plus ancien journal de ce pays et l'organe du vieux parti russe. Ce journal, dans son long rugissement, nous annonce que la Russie ne se laissera pas consumer dans l'inaction et attaquera la première ses ennemis. Soit; mais en attendant l'effet de cette menace et quand elle sera exécutée par un ennemi déjà épuisé, ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Autriche n'auront subi aucune charge, n'auront armé un vaisseau de plus, n'auront appelé extraordinairement aucun soldat sous les drapeaux. Si le gouvernement russe veut aller jusqu'à cette extrémité, les trois puissances n'auront pas à s'imposer de bien lourds sacrifices pour le mettre à la raison. La politique de temporisation est donc la meilleure tactique à suivre à l'égard de la Russie. De deux choses l'une, ou la Russie, comprenant mieux ses intérêts, voudra se rapprocher de l'Europe et accordera à la Pologne de justes et efficaces réparations, ou elle s'opiniâtrera dans une obstination vaniteuse et farouche, et alors, si la guerre doit avoir lieu, elle sera à moitié faite par l'épuisement de la Russie au moment où elle éclatera. Jusque-là, et ce ne sera pas

bientôt, les peuples occidentaux, qui n'ont rien à craindre des agressions russes, n'auront rien souffert dans leurs intérêts matériels, auront continué à faire en paix et profitablement leurs affaires, et, s'il faut combattre, n'entreront en campagne que pour peu de temps avec la confiance et la sécurité que doit donner la plus forte coalition qui se puisse former en Europe.

Il serait à souhaiter que l'on comprît généralement en France cette situation politique. On ne tardera point à se convaincre qu'elle n'offre aucune chance qui puisse alarmer les intérêts. Cette situation a pour elle précisément l'élément dont les opérations financières et industrielles ont surtout besoin, le temps. Elle a encore l'avantage de ne point imposer à la France des obligations particulières : l'Angleterre et l'Autriche sont liées à nous, dans la question polonaise, par les mêmes idées et les mêmes sympathies. Si l'Angleterre a laissé peut-être voir à l'excès une inclination pacifique dont on ne peut que louer le principe, elle ne saurait au demeurant se séparer de nous, et ses scrupules pacifiques coïncident avec la tactique recommandée par la politique la plus prévoyante. Nous pouvons donc vaquer à nos affaires intérieures et entamer sans le moindre trouble d'esprit la session de nos conseils-généraux.

Parmi les rares incidens qui se sont produits depuis les élections, il serait injuste d'omettre le discours prononcé l'autre jour à la Sorbonne par M. le ministre de l'instruction publique. La solennité de la distribution des prix était, pour M. Duruy, une occasion naturelle d'esquisser à grands traits l'œuvre de réforme qu'il entreprend dans l'enseignement. M. Duruy est appelé à être chez nous le restaurateur des études classiques, si tristement désorganisées en 1852 par la barbare bifurcation et la suppression de l'enseignement philosophique. On ne peut qu'applaudir au zèle de M. Duruy, à l'esprit libéral dont il paraît animé et à cette sorte de candeur chaleureuse avec laquelle il s'exprime. Voilà un ministre qui a le cœur sur la main. Parmi les réformes entreprises ou annoncées, il en est une qui nous a surpris agréablement : nous voulons parler du cours d'histoire presque contemporaine, de 1789 jusqu'à nos jours, qui sera professé dans la classe de philosophie. L'histoire de l'Europe depuis 1789 jusqu'à nos jours! mais c'est la controverse de toutes les idées politiques de notre époque, car ce n'est pas apparemment l'histoire-bataille de notre siècle qui sera enseignée à nos jeunes philosophes. Ce cours d'histoire aura-t-il une réglementation et une formule officielle? Ce n'est guère possible, et il suffirait d'ailleurs qu'on eût l'air de lui vouloir prescrire une conclusion officielle pour que notre jeunesse prît son essor vers les appréciations de l'histoire contemporaine les plus indépendantes. Pour ce qui concerne la France, l'histoire depuis 1789 est l'arène même des partis. Elle peut être faite au point de vue républicain, au point de vue napoléonien, au point de vue légitimiste, au point de vue constitutionnel. Nos jeunes gens vont se partager ces diverses théories, et nos classes de philosophie vont devenir de petites conférences politiques, de petits clubs très intéressans. Pour

le coup, M. de Persigny à son prochain ministère ne pourra plus nous parler des vieux partis : les partis vont être heureusement rajeunis par les fraîches recrues que nos lycées leur enverront chaque année. La liberté de discussion régnera dans ces cours d'histoire et de politique, car sans liberté de critique pas d'histoire. Heureux adolescens! voilà un nouveau privilége que, nous autres barbons, nous allons être réduits à leur envier! Ils pourront professer l'opinion qu'il voudront sans être, comme nous, soumis à la discipline des avertissemens. Les éloges de M. le ministre de l'instruction publique sortent des redites de l'adulation banale. « Messieurs, a-t-il dit aux lauréats, l'homme le plus véritablement libéral de l'empire, c'est l'empereur. » C'est un heureux signe du temps que l'éloge le plus délicat qui puisse être fait du souverain soit la proclamation de son libéralisme. Parmi les supériorités que les sujets sont tenus d'admettre dans la personne du monarque, la supériorité du libéralisme est celle devant laquelle nous sommes prêts, pour notre part, à nous incliner le plus volontiers. Oublions donc le régime des avertissemens, oublions la loi de sûreté générale, oublions les maires destitués pour avoir appuyé dans les élections des candidats qui n'étaient pas officiels, ou même pour s'être présentés eux-mêmes sans le patronage du gouvernement aux suffrages de leurs concitoyens. Ces taches dans le libéralisme de notre politique intérieure ne tarderont point à être effacées. Le libéralisme de l'empereur sera contagieux, et ne peut manquer d'atteindre bientôt nos ministres et nos chambres. Nous ne vivons plus en effet sous le régime parlementaire, où l'on eût pu dire du libéralisme de la couronne, contrarié par des ministres responsables et une majorité indocile : Il règne et ne gouverne pas.

Nous ne pouvons terminer ces lignes sans mêler nos regrets à ceux que la mort prématurée de M. Eugène Delacroix a inspirés à toute la presse. Un grand génie vient de s'éteindre avec lui dans le monde de l'art, et l'esprit français vient de perdre un de ses plus brillans représentans. Ceux mêmes qui ont le plus contesté l'œuvre de Delacroix avoueront que l'énergie de ce peintre hardi avait donné un puissant élan à notre école contemporaine. Eugène Delacroix était une de ces natures qui ont soif de la vie, qui la cherchent et la reproduisent sous ses formes les plus diverses : avoir cette passion de la vie, c'est en même temps avoir la haine et le mépris du convenu, de la routine, de la règle officielle; c'est aimer la lutte, c'est être militant. Eugène Delacroix, avec une culture intellectuelle et littéraire délicate et raffinée, qui a été plus d'une fois goûtée par nos lecteurs, a été dans son art un infatigable lutteur. De tels hommes sont le sel de la terre, et quand on les voit disparaître, il semble que l'on se sente envahir par l'aridité du désert.

E. FORCADE.

Les relations des puissances occidentales avec les deux grands empires de l'extrême Orient, la Chine et le Japon, sont entrées depuis peu de temps

dans une voie où les plus étranges complications se succèdent coup sur coup, et le public européen n'en reçoit la nouvelle qu'avec une sorte d'insouciance. Cette indifférence, il faut le dire, n'a point d'excuse, car la Chine et le Japon ont cessé d'être à nos yeux de simples expressions géographiques, et nos rapports avec ces pays ont pris en peu de temps une extension singulière. Aussi l'opinion publique ne devrait-elle pas permettre que le contrôle qu'elle a le droit d'exercer sur des relations aussi sérieuses lui échappât par sa propre faute, c'est-à-dire par son indifférence.

La Chine ne s'est pas encore relevée du désastre de l'invasion étrangère; la prise de sa capitale et la destruction du palais impérial ont porté sa défaite au comble, et les récens traités avec la France et l'Angleterre, ainsi que la cession d'un immense territoire à la Russie, en ont été la consécration officielle. Forcée de reconnaître son impuissance à lutter contre les armées de l'Occident, la cour de Pékin a fini par adopter un ensemble de mesures que sa démoralisation, sa faiblesse extrême, son impéritie radicale à tirer parti de ses forces, expliquent sans les justifier. Elle s'est jetée dans les bras de ses nouveaux alliés, et, peu soucieuse du soin de sa propre dignité, elle a imploré la protection de ses ennemis de la veille; elle a brusquement renoncé d'elle-même à son antique indépendance. Trois nations ont été présentes pour recevoir cet aveu d'impuissance : la France, l'Angleterre et la Russie. Il n'est pas permis de supposer que les représentans de ces nations se soient concertés entre eux pour profiter de la déplorable situation du Céleste-Empire. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont travaillé d'un parfait accord à la réorganisation des finances et des armées de la Chine, et qu'en dépit du principe de non-intervention adopté à l'unanimité, ils ont prêté à ce pays assistance ou lui ont promis aide efficace pour la répression de la formidable rébellion des *taï-pings*.

Ce sont les Anglais qui, en ce sens, ont rendu le plus de services à la Chine. M. Lay, intendant supérieur des douanes, remplit depuis plusieurs années auprès du gouvernement chinois des fonctions qui équivalent en quelque sorte à celles d'un directeur-général des finances. Il est entouré d'un nombreux état-major d'employés anglais et français, commis, surveillans et collecteurs d'impôts, à Shang-haï, à Fou-chaou, à Ning-po, à Hankaou, à Tien-tsin, etc., et ses efforts ont rencontré à tel point l'approbation du ministre britannique à Pékin, que, malgré les protestations énergiques et réitérées de la presse et des communautés étrangères, il se maintient dans une position que les négocians anglais résidant en Chine déclarent tout d'une voix nuisible aux intérêts et à la dignité de l'Angleterre. M. Osborne, un ancien officier de marine, a fait construire dans les ports de la Grande-Bretagne plusieurs bâtimens de guerre qui sont déjà partis pour la Chine ou qui s'y rendront prochainement, et quand ils seront réunis, il en prendra le commandement supérieur, assumant ainsi de son autorité privée les fonctions d'amiral de la plus puissante flotte que la Chine ait connue.

M. Gordon enfin, Anglais comme MM. Lay et Osborne, occupe en ce moment la place la plus en évidence de l'armée chinoise : il a sous ses ordres un corps de troupes composé de Chinois, d'émigrans de Manille, d'Européens et d'Américains, et connu sous le nom de *corps du général Ward*. Dans la guerre civile qui dévaste l'empire du milieu, ce corps a infligé des coups terribles à la rébellion, et a rendu des services signalés au gouvernement. Ce n'est pas encore tout : l'Angleterre, emportée par le désir manifeste de se rendre indispensable en Chine, ne s'est pas arrêtée là. On a permis à un grand nombre de marins, de sous-officiers et de soldats anglais, d'entrer au service du gouvernement chinois, qui les emploie, en les indemnisant largement de leurs peines, comme officiers instructeurs ou comme chefs de divers détachemens expéditionnaires contre les *taï-pings*. Assurément la rébellion est un épouvantable fléau, et la suppression d'une guerre civile qui a fait couler des torrens de sang, qui a détruit de belles et populeuses cités, et qui a ruiné les plus riches provinces, serait regardée comme un inappréciable bienfait; mais il est au moins fort douteux que la cause impériale puisse jamais triompher de celle des *taï-pings*, et on ne peut guère admettre que l'Angleterre, dans la ligne de conduite politique qu'elle suit en Chine, soit guidée par des sentimens de pure philanthropie. La Russie, elle, ne s'y est pas trompée, car, afin de contre-balancer l'influence que l'Angleterre acquiert de jour en jour sur les affaires de l'Orient, elle a proposé à la cour de Pékin de mettre à sa disposition quelques milliers de cosaques, qui serviraient à arracher Nankin des mains des rebelles. Cette proposition, communiquée il y a plusieurs mois, n'a pas été acceptée, ou la mise à exécution en a été différée par suite d'événemens d'un intérêt plus grave; elle suffit cependant à démontrer que la vigilance du tsar n'est pas endormie, et qu'il s'opposera à toute tentative d'un établissement durable de la prépondérance anglaise dans l'extrême Orient.

La France, de son côté, n'a pas pu permettre que l'Angleterre et la Russie devinssent les seuls arbitres des destinées de la Chine; depuis la signature des traités de Pékin, elle n'a pas cessé de prêter un appui moral à la cause du gouvernement chinois, et à plusieurs reprises elle l'a secouru de ses armes. La mort du contre-amiral Protet, tué dans une expédition contre les *taï-pings*, a été jusqu'à présent le fait le plus remarquable de l'intervention française; mais cette intervention ne s'est pas seulement produite d'une manière officielle. Des soldats, des officiers français, ont voulu partager la gloire douteuse et les bénéfices certains que leurs camarades anglais recueillaient au service de la cause impériale, plusieurs d'entre eux ont sollicité et obtenu des places lucratives dans l'armée, la marine et les douanes; ils ont bravement payé de leur personne, et ont dans mainte occasion prouvé la sincérité de leur dévouement Quelques-uns, deux brillans officiers entre autres, le capitaine Tardif et le lieutenant de vaisseau Lebreton, sont morts en combattant les ennemis de la dynastie mandchoue;

d'autres ont été blessés, et tous, à de rares exceptions près, se sont montrés serviteurs fidèles, souvent même trop zélés, de leur nouveau maître. Un journal anglais de Shang-haï, le *North China Herald*, publiait, il y a deux mois environ, un document qui fournit, à l'appui de notre opinion, une preuve assez curieuse : c'est une lettre adressée par le commandant français du contingent chinois de Shao-shing, M. d'Aiguebelle, au consul de France à Ning-po (1).

« Monsieur le consul, j'ai l'honneur de vous informer que je vais prendre les mesures suivantes en vue de supprimer la piraterie, qui prend dans cette province des proportions de plus en plus sérieuses. Tout individu qui n'est pas muni d'un passeport ou d'un laisser-passer de son consul sera arrêté et mis en prison. — Tout délit commis au préjudice d'un Chinois sera puni d'un emprisonnement d'un mois à un an, suivant la gravité de l'offense. — La prison sera placée sous la surveillance des mandarins. Les prisonniers seront enchaînés. Leur ration consistera en deux galettes de biscuit par jour. — Tout individu pris les armes à la main sera fusillé sur-le-champ. — Tout individu muni de papiers en règle, et qui aura commis un délit au préjudice d'un Chinois, sera retenu en prison jusqu'à l'époque où il pourra être jugé; son passeport sera envoyé à son consul, et, s'il est reconnu valable par ce fonctionnaire, le coupable sera mis à la disposition des autorités consulaires. — Les mandarins sont invités à arrêter tous ceux dont les papiers ne sont pas en règle; ils enverront les délinquans au quartier-général de Shao-shing, où le commandant instruira leur affaire.

« Je vous serais obligé, monsieur le consul, si vous vouliez endosser (*endorse*) ce document et le communiquer à messieurs vos collègues. Ce serait, je crois, d'un bon effet si vous le faisiez afficher à la porte du consulat. J'en envoie une copie au *North China Herald*, afin de le faire connaître à Shang-haï. »

Cette lettre, dans laquelle un Français, en qualité de général chinois, assume le droit de juger tous les étrangers qu'il rencontrera dans une province que de son propre mouvement il déclare en état de siége, cette lettre adressée au consul français avec prière d'en faire part aux autres consuls européens et de la rendre publique, n'est qu'une des mille preuves du caractère presque officiel que l'intervention franco-anglaise dans les affaires de la Chine conserve encore, même lorsqu'elle n'émane plus des représentans accrédités à Pékin. Il serait urgent d'examiner cet état de choses et de définir clairement le rôle que la France et l'Angleterre se réservent dans la guerre civile; mais il n'est pas de la dignité de ces deux grandes puissances de souffrir qu'un fonctionnaire, par l'unique raison qu'il est Anglais ou Français et qu'il a su faire agréer ses services au gouvernement chinois,

(1) Nous donnons ce texte d'après la traduction anglaise que le journal de Shang-haï a publiée.

usurpe, de concert avec les représentans de sa nation, une autorité que les gouvernemens occidentaux auraient seuls le droit de déléguer à un de leurs sujets respectifs agissant en quelque sorte en leur nom.

Au Japon, l'intervention européenne n'est pas jusqu'à présent sortie des régions purement officielles. Cependant il est aisé de prévoir que les événemens qui se préparent détermineront dans un avenir prochain un état de choses qui aura plus d'un point de ressemblance avec celui qui règne en Chine. Le Japon, comme le Céleste-Empire, a été divisé depuis l'arrivée des Européens en deux factions puissantes, dont les rapports deviennent de plus en plus tendus, et qui ne pourront pendant longtemps encore demeurer paisibles l'une en face de l'autre. Les puissances occidentales ne se sont trouvées jusqu'à ce jour en relations qu'avec l'un de ces partis, celui du *taïkoun,* chef de la cour libérale de Yédo; comme en Chine, elles seront entraînées par la force des choses à se déclarer pour leur allié au moment où celui-ci, dans l'appréhension d'une guerre civile, sera impuissant à étendre sur leurs nationaux une protection suffisante. Les mesures déjà adoptées en Chine seront sans nul doute mises en vigueur au Japon, car on ne suivra dans l'extrême Orient qu'une ligne uniforme de politique. Il devient ainsi doublement désirable de ne pas abandonner cette grave question à l'arbitraire de quelques hommes dont les intérêts personnels sont trop en jeu pour faire espérer qu'ils la jugent avec la clairvoyance et l'équité nécessaires.

RODOLPHE LINDAU.

Les Méditations religieuses d'un pasteur protestant (1).

C'est un bon signe qu'en fait de littérature l'égalité des cultes commence à se faire dans les esprits. Il y a longtemps déjà que les haines qui séparaient les diverses églises se sont en grande partie éteintes, et les préjugés qui restent ont tellement vieilli qu'ils ne sont plus guère que de petites prétentions de clocher. De même que dans certaines villes de province on se pique d'avoir plus d'esprit que les habitans de la ville voisine, on tire vanité, comme catholique, d'appartenir à une religion qui a plus d'imagination que le protestantisme. Cela est assez inoffensif. Toutefois les habitudes de séparation subsistent dans toute leur force, et maintenant encore le petit monde huguenot, avec ses souvenirs et ses héros, avec son passé littéraire et ses livres, publiés par ses libraires, n'a pas cessé d'être comme une autre nation dans la nation; mais de plus en plus au moins ce

(1) *Méditations religieuses,* par Samuel Vincent, avec une notice sur sa vie et ses écrits par M. F. Fontanès, et une introduction par M. Athanase Coquerel fils, 1 vol. in-18. Michel Lévy, 1863.

petit monde commence à être exploré par d'aventureux voyageurs. Après avoir épuisé les Grecs et les Romains, les hiéroglyphes et la littérature cunéiforme, l'insatiable curiosité de notre siècle s'est enfin reportée sur la littérature protestante de la France, et elle a été fort surprise d'y découvrir des écrivains français inconnus, de vrais Français qui avaient pris part à la vie morale de la nation, qui avaient suivi et subi les péripéties de sa destinée, et qui, pour avoir apporté dans leur association avec elle une disposition d'esprit particulière, n'en parlaient pas moins la langue intellectuelle de la France, je veux dire qui procédaient assez des mêmes traditions que nous tous, et qui pensaient assez avec le même fonds d'idées premières pour se trouver naturellement en rapport avec nos préoccupations, et en état d'éclairer les questions que nous cherchons à résoudre.

Il y a trois ou quatre ans qu'une réimpression, précédée d'une préface de M. Prevost-Paradol, nous révélait encore un de ces citoyens ignorés de notre littérature, un remarquable penseur, autrefois pasteur à Nîmes et fort célèbre de son temps (1822-1837) parmi ses coreligionnaires, fort connu même dans un certain rayon pour des services rendus en dehors de son église, mais dont la France n'avait guère entendu parler, et qui cependant méritait bien d'obtenir enfin sa part d'estime et de reconnaissance. Je fais allusion à Samuel Vincent, l'auteur du *Protestantisme en France*. Il appartenait à M. Prevost-Paradol de retrouver et de mettre en lumière un homme qui avait autant de titres à figurer parmi les pères de la liberté, parmi les précurseurs des idées qui semblent vouloir se faire jour en ce moment. « Sur la plupart des points d'histoire ou de doctrine que Samuel Vincent a touchés, observait M. Paradol, il a devancé de beaucoup les idées de son temps, et se trouve d'accord avec les meilleurs esprits du nôtre. » La remarque est vraie non-seulement de Vincent, mais de plus d'un autre écrivain de son petit monde; chez eux, la pendule de la pensée ne marquait pas la même heure que chez nous, et cela peut nous expliquer comment les livres écrits par des protestans ont eu plus de peine encore que les livres écrits par des Juifs à pénétrer dans la circulation générale du pays. Au commencement du siècle, alors que la France en était encore au point de vue qui nous a valu la centralisation, le monopole universitaire, le despotisme de la convention, et bien d'autres tentatives pour empêcher les individus de se tromper, en *organisant* le règne de la meilleure opinion; dès cette époque, dis-je, la petite église genevoise de Benjamin Constant, de Mme de Staël, de Sismondi, etc., enseignait la liberté et le droit des convictions dissidentes. Plus tard, pendant l'immense succès du plaidoyer où Lamennais réclamait l'unité de croyance, appuyée sur l'autorité de l'église, — en attendant qu'il imaginât sa fameuse théorie de la *raison commune*, qui a seule raison, et devant laquelle doit plier la raison individuelle, qui a toujours tort, — Samuel Vincent, le pasteur de Nîmes, était le premier à élever la voix pour montrer que la véritable unanimité est impossible, et que toutes

les méthodes par lesquelles on tente d'établir l'uniformité, sans s'inquiéter de l'assentiment des âmes, ne servent qu'à étouffer toutes les convictions, y compris celle qui voulait s'assurer la souveraineté absolue. — Plus tard encore, sous le règne de Louis-Philippe, tandis que le socialisme, le communisme, les sentimens humanitaires, étaient dans l'air, et que des romanciers aux philosophes, de M. de Lamartine à M. Louis Blanc, c'était une mode universelle de faire consister toute morale, toute prospérité sociale, tout génie même dans l'anéantissement de l'individu au sein de la pensée collective; pour tout dire, tandis que dans le langage du temps le mot *individualisme* était devenu le nom du mauvais principe, source de tout mal, une école surgissait en Suisse qui faisait du même mot le nom du bon principe, de ce qui pouvait seul ranimer les croyances, raviver l'activité politique, réveiller à la foi religieuse les consciences, les intelligences et les énergies. Comment s'étonner que des hommes placés aux antipodes ne se soient pas rencontrés? Si chez les uns et les autres c'était bien toujours le même esprit français, la grande France dans son tour du monde n'était pas arrivée à l'étape où la petite France s'était déjà engagée; mais cette étape, il semble maintenant que nous soyons disposés à la parcourir, et, s'il en est ainsi, on ne pouvait mieux faire que de réimprimer les *Méditations* de Samuel Vincent. Étant donnée cette disposition chez le public, le livre renferme tout ce qu'il faut pour être profitable et même pour plaire. De toute façon, la faute ne sera pas de son côté, et pour ma part je serais heureux de contribuer autant qu'il est en moi à attirer sur lui l'attention.

Malgré le titre qu'elles portent, ces *Méditations* ne sont pas une œuvre spécialement religieuse. L'élément religieux s'y trouve, mais il s'y trouve aussi quelque chose de plus général. Les hommes qui, à partir de 1815, ont pris la tête du *réveil* dans les églises protestantes traitaient Vincent comme une moitié de rationaliste. Cela était tout à fait inexact; mais il y a cela de vrai au moins que chez lui la religion s'allie plutôt qu'elle ne se substitue à la pensée séculière : on pourrait le deviner rien qu'au mot vertu qu'il emploie volontiers à la place du mot sainteté, — et l'homme religieux n'est pas sans perdre à cela une partie de sa puissance. Toujours est-il que le moraliste, d'un autre côté, y gagne un plus large auditoire. Sous le chrétien, il y a un esprit qui peut aider tous les esprits à franchir un degré d'initiation qu'il faut également traverser pour s'élever dans la politique, dans la connaissance des hommes, dans la vie morale et dans la religion. Je ne veux pas faire de Vincent un penseur positivement original. Quand même on n'en trouverait pas la preuve dans le recueil mensuel qu'il publia pendant plusieurs années sous le titre de *Mélanges de littérature et de morale,* il serait facile de s'apercevoir que vers 1822 il avait lu Kant et Schleiermacher; mais il est à coup sûr un des hommes qui ont le mieux compris dans toute sa portée et qui ont le plus travaillé à faire réussir chez nous le grand mouvement moral qui, vers le commencement

du siècle, promettait de tout régénérer à la fois, la littérature, la philosophie, la société, et qui eût pu surtout nous initier à la liberté, si les Chateaubriand, les Bonald et les Lamennais ne l'avaient pas fait dévier et avorter.

La liberté en effet ou du moins la direction d'esprit qui la fait apprécier, et qui y conduit forcément, était bien là en germe, car au fond ce que signifiait cette ébullition de sentimens, c'était un intense besoin d'en finir avec l'esprit de système, d'où sort l'esprit de réglementation, avec l'impérieux dogmatisme qui, depuis des siècles, prétendait chercher hors de l'homme les conditions de la vérité. Il n'importe que la France, absorbée par les guerres de l'empire, eût été plus lente à se révolter, et qu'elle eût commencé sa révolution par la littérature. En Allemagne, c'était un philosophe qui s'était impatienté le premier d'entendre discuter ce qui *devait* être accepté comme le vrai, et qui s'était en quelque sorte retourné en s'écriant : « Mais, après tout, qu'est-ce que j'en pense et qu'est-ce que je *puis* vraiment croire? Quelles sont les conditions que mon propre esprit impose à mes idées pour qu'elles soient susceptibles de le convaincre? » En France, ce furent les lettrés, les écrivains, qui eurent la patience la plus courte, et qui, à force de s'être laissé dicter ce qu'ils devaient tenir pour admirable, songèrent enfin à se demander ce qu'ils admiraient réellement, ce que leur nature leur ordonnait, leur permettait ou leur défendait de trouver beau; mais que l'impulsion fût venue des lettrés ou des philosophes, l'attention ne se tournait pas moins du côté de l'homme. En France comme en Allemagne, les esprits tendaient à laisser là les raisonnemens pour se rendre compte des besoins et des nécessités qu'ils portaient en eux-mêmes, et cela suffisait pour amener tôt ou tard une transformation complète dans toutes les idées, transformation qui s'est vraiment accomplie plus ou moins dans l'Europe entière. Le poète et le critique même sont arrivés à sentir que la poésie n'était point du tout la science des procédés poétiques recommandés par l'exemple des maîtres, ou qui produisaient le meilleur effet, mais que tous les systèmes poétiques au contraire n'étaient que l'histoire des formes sous lesquelles s'était manifesté le *sentiment* poétique, le principe humain et vivant de toute poésie. Aux yeux du légiste (et j'en voyais une nouvelle preuve, il y a quelques jours, dans un ouvrage anglais), la jurisprudence a cessé d'être la science des lois rationnelles, des lois conformes aux nécessités que la raison peut concevoir comme inhérentes à toute société; elle lui est apparue au contraire comme l'histoire des divers systèmes par lesquels les hommes ont cherché à formuler le sentiment de justice inhérent à leur être. Aux yeux du théologien et du croyant, la religion n'a plus consisté dans la soumission à certains dogmes; elle est devenue ce qu'elle est pour Vincent : un sentiment qui repose dans les profondeurs de l'âme, et que la contemplation du Christ y fait tressaillir, le sentiment d'une perfection que la conscience reconnaît comme obli-

gatoire, et qui force l'homme à reconnaître sa propre imperfection. La morale enfin a pris une base bien autrement ferme, bien autrement humaine que les misérables considérations d'intérêt personnel ou d'utilité publique sur lesquelles la raison l'avait appuyée, et ici encore les *Méditations* de Samuel Vincent ne sont qu'un appel au cœur de l'homme pour lui faire sentir ce qu'elle est réellement, pour le convaincre que, loin d'être purement la science des actes nuisibles ou avantageux, la morale est essentiellement l'expression d'un instinct fondamental de notre nature, d'un sentiment antérieur à toute expérience, indépendant de toute science comme de tout intérêt.

Mais tout cela qu'était-ce donc, sinon une intense soif de liberté? Se replier sur soi, interroger sa vraie nature, se rendre compte des besoins irrésistibles qu'elle renferme, c'est par là même réclamer le droit d'obéir à son sens propre, le droit de se faire soi-même ses idées, ses volontés, sa vie suivant sa propre conscience et ses propres convictions, suivant son sentiment personnel du vrai, du beau et du juste. Malheureusement les instincts religieux, qui s'étaient retrouvés aussi au milieu de cette résurrection de tous les principes cachés dans l'âme humaine, ne pouvaient guère manquer en France de déterminer un retour vers l'ancienne foi, et, comme je le disais, les Lamennais, les Bonald, les Chateaubriand n'en profitèrent que trop pour ramener les esprits aux idées d'autorité qui sont si intimement incorporées à la doctrine religieuse du catholicisme. A leur école, la France retomba dans son vieux penchant : elle se remit à raisonner sur la vérité qui est une, sur l'impossibilité d'admettre à la fois comme vraies deux opinions différentes, sur la nécessité par conséquent d'assurer à tous la vérité qui est seule vraie en créant une administration chargée de l'enseigner et en enlevant aux individus la liberté de l'erreur.

Pour percer à jour cette vaine et funeste philosophie, pour prouver, — non, je dis mal, — pour montrer combien elle est menteuse, combien elle a contre elle les lois et les nécessités de notre nature, les *Méditations* de Vincent sont un des meilleurs livres que je connaisse. Le but de l'écrivain est de rejeter le lecteur sur lui-même et de lui ouvrir le monde moral, qui ne peut être connu que du moment où l'on a senti en soi « un principe qui ne peut s'expliquer ni par les intérêts, ni par les jouissances et les souffrances, un principe qui oblige l'homme à approuver ou à blâmer chez lui-même et chez les autres, indépendamment de la douleur ou du plaisir qui est le résultat de l'action... On dirait, ajoute Vincent, une loi supérieure, éternelle, immuable qu'il porte dans son propre sein et qui rend des arrêts incorruptibles... Celui qui n'a point une idée claire de ce principe d'obligation morale, qui ne l'a point fait sortir des profondeurs où il est caché pour le sentir vivement et s'en rendre compte, s'ignore lui-même et méconnaît ce qu'il a de plus noble et de plus grand dans son essence. » Une fois au contraire que le sentiment du devoir a pris conscience de

lui-même, « il constitue un fait à part, il ouvre une nouvelle série de phénomènes... Avec lui naît le sentiment de l'ordre moral, qui emporte la rémunération, comme la rémunération emporte Dieu. »

Mais le sentiment du devoir ne se démontre pas, c'est un fait qui se constate, et, loin de retomber dans le raisonnement pour l'établir, Vincent s'applique précisément à faire voir la vanité du raisonnement, la folie de la raison quand elle veut découvrir hors de nous la loi et la règle de nos convictions, de nos volontés, de nos affections. Il frappe à toutes les portes de l'esprit pour y faire entrer la lumière qui permet de reconnaître que toutes les vérités les plus précieuses, — l'amour paternel par exemple comme la beauté de tous les dévouemens, l'inspiration du génie comme la vérité religieuse et la vérité morale, — ne peuvent être que senties et aimées, que le seul moyen de les découvrir est d'écouter en nous les instincts qu'elles font tressaillir, que le seul moyen de les réaliser dans notre vie est d'obéir, en dépit de tout raisonnement, aux mobiles qui nous y poussent du fond de notre être. Et la conséquence que Vincent tire de là, celle qu'il ne laisse jamais oublier, c'est « que les hommes tombent dans une erreur bien funeste à la fois, et bien contraire au véritable esprit chrétien, quand ils prétendent imposer aux autres l'idée qu'ils se font de ces vérités mystérieuses qui ne relèvent pas de la raison. Le seul juge compétent, c'est la conscience. Le support le plus absolu, la charité la plus inaltérable envers toutes les manières de concevoir et de sentir ce qui s'affirme au fond des âmes, voilà le seul moyen d'avoir la paix, de rendre le christianisme respectable, de ramener les hommes des vaines disputes à la vraie et céleste religion de l'amour. »

J'ajouterai qu'il faudrait désespérer de ceux que les *Méditations* ne réussiraient pas à convaincre, car le vrai talent de Vincent, son don particulier est essentiellement celui de l'enseignement, celui de contribuer à l'éducation des autres. Outre la netteté et la sincérité des idées, il a la chaleur, il a l'image sobre, mais remarquablement expressive. Il est surtout lui-même un remarquable mélange de pensée abstraite et de *réalisme*. Je demande pardon d'employer ce mot; je veux dire que, tout en étant capable de pensée abstraite, son esprit le ramène tout de suite au monde des réalités qui se voient et se touchent : c'est pour lui un besoin irrésistible de se représenter matériellement sa pensée, d'en venir aux faits pratiques qui sont la preuve, l'exemple ou la réalisation de ce qu'il a conçu. Pour me résumer, si Vincent n'a pas eu le génie du novateur, il a eu ce qui donne la puissance de convaincre, de faire pénétrer chez autrui des idées qu'on a su d'abord s'assimiler soi-même au point de les faire passer dans tout son être.

J. MILSAND.

Recherches sur les Ouragans (1).

La guerre civile de l'Amérique du Nord n'a point mis un terme aux recherches météorologiques inaugurées d'une manière si brillante par l'illustre Maury. Ces recherches se poursuivent sans relâche, non-seulement à l'observatoire de Washington, mais aussi dans un grand nombre d'établissemens scientifiques du monde entier. Le commandant Gilliss aux États-Unis, en Angleterre l'amiral Fitz-Roy, en Allemagne MM. Dove et Mühry, en Hollande MM. Andrau, Buys-Ballot, Krecke, Prestel, travaillent de concert à l'œuvre générale. Animés du désir de faire converger vers un même but leurs efforts individuels, ces savans complètent et contrôlent mutuellement leurs travaux. Ils reçoivent et coordonnent chaque année des milliers de rapports envoyés de tous les observatoires flottans qui sillonnent incessamment les océans et les mers; ils publient des cartes qui résument d'une manière ingénieuse et rendent visibles les résultats désormais acquis à la science; ils dégagent les lois du chaos apparent de tous les faits épars. Dans cette dernière partie de leur œuvre, rien n'est donné à l'hypothèse, car, à un certain point de vue, les lois de la nature ne sont autre chose qu'une série de faits.

Parmi les ouvrages que les météorologistes ont publiés en diverses langues et en différentes parties du monde, l'un des meilleurs est assurément *De Wet der Stormen,* dans lequel les savans hollandais Andrau et van Asperen ont exposé de la manière la plus complète la loi des tempêtes, déjà révélée en partie par les travaux de Piddington, de Reid, de Redfield. On sait dorénavant, à n'en pouvoir douter, que les tempêtes elles-mêmes, ces perturbations aériennes qu'on avait considérées comme le symbole du désordre suprême, se distribuent régulièrement dans les parages de la mer. Ainsi, dans l'Atlantique du sud, la zone où les tempêtes sévissent de préférence se développe parallèlement au-dessus du courant littoral. De même, dans l'Atlantique boréal, les orages ont choisi pour leur théâtre la surface du *gulf-stream,* et mugissent principalement sur cette grande ligne diagonale qui s'étend des Florides aux îles britanniques. A chaque traversée, les marins savent combien de coups de vent ils ont à redouter en moyenne; au nord-ouest de l'Irlande, pendant les trois mois de décembre, janvier et février, ils peuvent s'attendre tous les deux jours à vingt-quatre heures de tempête.

Les auteurs hollandais expliquent diverses anomalies apparentes dont les météorologistes n'avaient pas encore donné la raison. En se propageant dans les deux zones tempérées du nord et du sud, les ouragans des tropiques subissent de telles modifications que les marins peuvent souvent se

(1) *De Wet der Stormen getoetst aan latere Waarnemingen* (*la Loi des Tempêtes d'après de récentes observations*). Institut météorologique des Pays-Bas. Utrecht 1862.

demander s'ils n'ont pas affaire à des phénomènes d'un autre ordre. Non-seulement ces ouragans perdent en intensité ce qu'ils gagnent en étendue, mais encore des lacunes sans cesse agrandies s'ouvrent dans leurs spirales. Ainsi que le prouvent plus de trois cent mille observations faites dans l'Atlantique septentrional à bord de navires américains, anglais, hollandais, les vents de la région du nord manquent presque toujours dans les hélices des cyclones qui ont dépassé le trentième degré de latitude boréale. A mesure que le météore se développe vers le pôle, la zone tranquille de l'ouragan s'accroît. Les vents d'est et de sud diminuent graduellement en intensité, puis disparaissent complétement. Enfin, du 50e au 60e degré de latitude, la rotation aérienne du cyclone n'est plus représentée que par les vents du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest : il ne reste plus qu'une moitié de l'ouragan. Au sud de l'équateur, des phénomènes semblables s'accomplissent en ordre inverse, et chaque courbe successive de la spirale des orages offre dans sa convexité méridionale une lacune grandissant proportionnellement avec la hauteur des latitudes.

Tous ces faits ne sont anormaux qu'en apparence. En effet, l'ouragan, pris dans son ensemble, peut être considéré comme un disque tournant rapidement autour de son axe. Sa tendance naturelle est de se mouvoir incessamment dans le même plan de rotation, et ce n'est que par l'intervention d'une force considérable qu'il peut être incliné dans un sens ou dans l'autre. A son point d'origine sur les mers équatoriales, le cyclone est sensiblement parallèle à la surface des eaux; mais à mesure qu'il se déplace vers le pôle, il se trouve de plus en plus oblique au plan de la surface terrestre. Tandis qu'une de ses parties rase encore les flots ou les campagnes, l'autre partie s'élève peu à peu à une grande hauteur dans l'atmosphère. Bientôt les vents supérieurs du tourbillon aérien ne se font plus sentir au niveau du sol, et sont indiqués seulement par l'abaissement de la colonne barométrique et par les traînées de nuages qu'on voit fuir dans les hauteurs du ciel. Vers le 50e degré de latitude, au nord et au sud de l'équateur, les cyclones, à demi redressés, n'effleurent plus la terre que par les vents inférieurs de leur pourtour. Ces vents sont les mêmes dans les deux hémisphères : ils soufflent également du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest; mais de chaque côté de la ligne équatoriale la giration s'accomplit en sens inverse. Les règles de conduite que MM. Piddington et Redfield ont tracées aux marins surpris par la tempête ne sont donc plus applicables dans les régions tempérées, puisqu'en ces parages le tourbillon des vents laisse toujours une issue. Averti par le baromètre de la présence du cyclone, le capitaine n'a qu'à tourner immédiatement le cap de son navire dans la direction du pôle sans craindre de se voir enfermé au milieu d'un cercle de tempêtes. C'est derrière lui que la partie inférieure de l'immense roue vient labourer les flots; devant lui, l'Océan est libre, ou du moins les vents qui en labourent la surface sont produits par des causes locales et n'appartiennent pas au terrible météore. A de bien rares intervalles seulement, la

partie supérieure du cyclone est rabattue sur la surface de l'eau par de violens contre-courans atmosphériques venus des pôles. En treize années, les savans hollandais n'ont observé que deux cas de cette nature.

On le voit, MM. Andrau et van Asperen ont établi, par le simple examen des faits, une des lois les plus importantes qui président aux mouvemens des masses aériennes. Nul doute que dans un avenir plus ou moins éloigné la comparaison journalière de toutes les ondulations atmosphériques ne permette aux météorologistes de prédire l'état de la température dans les diverses parties du monde et de calculer d'avance les courbes des vents, de même que les astronomes calculent maintenant les orbites des planètes. Les observations recueillies sur tous les points du globe contribueront à la détermination des lois définitives; mais déjà l'on peut affirmer que le problème de la météorologie des continens sera résolu principalement sur l'Océan. Au-dessus de cet immense espace qui occupe près des trois quarts de la rondeur de la planète, les vents offrent une plus grande régularité d'allures que sur le relief tourmenté des terres; ils ne sont arrêtés ni par les endentations des côtes, ni par des chaînes de montagnes; ils ne sont détournés de leur route ni par des champs de neige, ni par des plaines de sable brûlant : ils propagent leurs ondes suivant des lois régulières parallèlement à des courans maritimes mesurés d'avance, et déjà le savant qui les étudie peut leur dire : « C'est ici que tu souffleras! » ÉLISÉE RECLUS.

Histoire générale de la Philosophie, par M. Victor Cousin.

Il n'y a pas longtemps que l'histoire de la philosophie est en honneur dans notre pays. On sait en quel dégoût notre Descartes avait pris le passé de l'esprit humain et comment ce réformateur de la pensée, abandonnant les docteurs et les livres, avait résolu de ne puiser la science qu'en lui-même ou dans le grand livre du monde. Malebranche poussa plus loin encore le mépris de l'histoire. Aux partisans de la critique et des études historiques, il opposait, sans hésiter, l'exemple d'Adam, et, persuadé que notre premier père avait possédé la science parfaite, il n'en voulait pas savoir plus long qu'Adam n'en avait su, et permettait volontiers de livrer aux flammes tous les poètes et tous les philosophes païens, croyant assez faire d'épargner la métaphysique, la science de la nature et les mathématiques. Leibnitz apprécia tout autrement la valeur et l'importance des doctrines anciennes; mais Leibnitz érudit et éclectique procédait de Jacques et de Christian Thomasius, comme Leibnitz métaphysicien procédait de Descartes. Pour trouver en France un premier essai d'histoire de la philosophie, il faut s'éloigner de cent ans du jour où parut le *Discours de la méthode*. L'*Histoire critique de la Philosophie* de Deslandes en trois volumes in-12 (1re édition) porte en effet la date de 1737. Entrepris dans un certain esprit d'équité, l'ouvrage de Deslandes est cependant plein de complaisances pour

Aristippe, Épicure et Protagoras, et au contraire d'une flagrante injustice à l'égard de Platon, de l'école d'Alexandrie et des philosophes scolastiques. C'est que Deslandes, sans être ignorant, ne connaissait pas les sources véritables de l'histoire de la philosophie. M. de Gérando s'est montré fort supérieur à Deslandes dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connaissances humaines,* publiée pour la première fois en 1804. Malheureusement toutes les doctrines antérieures sont jugées dans ce livre au point de vue exclusif d'une seule question, celle de l'origine et du fondement de nos connaissances. Ce n'était pas encore là l'histoire et la critique telles que les demande l'esprit large, curieux, exact et impartial du XIXe siècle.

Ainsi que l'a reconnu M. Cousin lui-même, le premier mouvement de la philosophie moderne dans l'histoire de la philosophie a été produit au milieu du XVIIIe siècle par l'Allemagne, qui dès cette époque était le pays classique de l'érudition. De ce mouvement, dirigé tour à tour par trois écoles différentes, sont sorties les trois grandes histoires de Brucker, de Tiedemann et de Tennemann. Brucker est savant et consciencieux; il est complet, mais il l'est à l'excès. Son *Historia critica philosophiæ a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem perducta,* publiée à Leipzig en 1742-1744 et comprenant cinq volumes in-4°, puis dix volumes in-4° dans la seconde édition (1766-1767), divise l'histoire de la philosophie en philosophie *antédiluviennne* et *postdiluvienne*. Brucker partage ensuite la philosophie *postdiluvienne* en philosophie barbare et philosophie des Grecs, et cette dernière elle-même en plusieurs espèces de philosophies telles que la philosophie mythologique, politique, artificielle, etc. A ce défaut s'en joint un autre : Brucker ne paraît pas avoir compris qu'il y a entre les systèmes un ordre, un lien de génération, et son plan ne répond nullement aux lois de l'histoire. Tiedemann est plus critique que Brucker, mais trop moderne, et quoiqu'il s'efforce de pénétrer dans l'âme des systèmes, il les a envisagés trop souvent sous l'angle étroit de la philosophie de Locke et avec une circonspection qui va parfois jusqu'au scepticisme. Enfin Tennemann a d'incontestables mérites, parmi lesquels on doit noter surtout le besoin de rattacher les unes aux autres les doctrines qui se sont succédé dans le passé; mais à toutes les théories il applique impitoyablement la mesure du criticisme de Kant.

Ces solides travaux n'avaient pas en eux-mêmes les qualités propres à séduire et à entraîner la pensée française. C'est de son propre élan que cette pensée, rajeunie au début du siècle actuel, et déjà en possession d'une méthode et d'une théorie, devait se porter vers l'étude des systèmes de tous les temps et de tous les pays. Plus studieuse et plus équitable que Descartes, elle a aspiré à connaître toutes les doctrines philosophiques, afin de tâcher de les concilier au nom de la conscience humaine, qui retrouve dans toutes quelque chose d'elle-même et par conséquent quelque rayon de vérité. L'érudition et la philologie auraient bien pu tenter une semblable tâche,

peut-être même l'auraient-elles en grande partie accomplie, et, à certains égards avec un soin particulier de minutieuse exactitude; mais réduites à elles-mêmes, séparées de cette jeune doctrine qui, pleine d'ardeur et d'espoir, cherchait ses titres dans le passé et se sentait fortifiée par l'adhésion des plus admirables génies, l'érudition et la philologie auraient-elles communiqué à plusieurs générations une impulsion aussi féconde et suscité tant de travaux utiles ou remarquables? Il est permis d'en douter. Dans ce développement absolument nouveau chez nous des études historiques en philosophie, qui a commencé il y a un demi-siècle et qui dure encore, il faut bien avouer, malgré qu'on en ait, que le moteur était une conception, une pensée énergique et vivace, qui se transformera certainement, puisque ainsi le veut la loi commune, mais qui a triomphé de plus d'un vigoureux adversaire et qui reste debout.

M. Cousin n'a point écrit une histoire complète de la philosophie. Que ceux qui seraient tentés de le regretter n'oublient pas que l'éloquent écrivain a répandu la plus abondante lumière sur toutes les écoles et sur toutes les œuvres les plus importantes, et qu'une histoire de la pensée philosophique est réellement contenue, quoique disséminée et par fragmens, dans les diverses parties de son œuvre En 1828, lorsqu'il remonta dans sa chaire de la Sorbonne, où l'attendait un si prodigieux succès, il n'aurait pu s'aider de la grande histoire du docteur Henri Ritter, qui était à peine commencée; mais déjà il avait traduit une partie des *Dialogues* de Platon, édité les œuvres complètes de Proclus et de Descartes, étudié dans ses cours précédens Reid, Kant et l'école sensualiste. Il était donc, dès cette époque, assez savant pour avoir consulté directement les sources, assez riche pour n'emprunter qu'à lui-même et ne puiser que dans son propre fonds. Ainsi son *Histoire générale de la philosophie,* exposée à grands traits en 1829, était une production française et personnelle. Pendant les trente-quatre ans qui ont suivi, il n'a cessé d'accroître ses richesses. Il a terminé la traduction de Platon, interprété, avec ses élèves de l'École normale, le premier et le douzième livre de la *Métaphysique* d'Aristote, donné, en partie à ses frais, une magnifique édition d'Abélard, écrit des fragmens sur Roger Bacon, fouillé en tous sens la philosophie française du XVIIe siècle. Voilà comment M. Cousin a pu présenter au public le livre qui, sous le nom d'*Histoire générale de la Philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle,* est dans l'ordre historique ce que l'ouvrage sur *le Vrai, le Beau et le Bien* est dans l'ordre théorique.

Quoique ce volume ait retenu la matière principale du cours de 1829, c'est, à beaucoup d'égards, un ouvrage, sinon nouveau, du moins très renouvelé, corrigé, singulièrement enrichi, et mis en harmonie avec l'état actuel de la science. C'est bien le résumé des immenses recherches de l'auteur, mais un résumé à la fois sobre et coloré, solide et attachant, tel qu'il devait être pour plaire et être utile aux esprits éclairés et à la jeunesse de nos écoles. Les profondes monographies historiques, les éditions commen-

tées, s'adressent aux hommes du métier. L'enseignement et la diffusion n'exigent pas le même appareil scientifique. Brucker l'avait compris, lorsqu'il réduisit à un volume ses cinq in-quarto. Tennemann l'avait compris de même, quand il concentra en un seul in-octavo, traduit depuis par M. Cousin, la substance de ses onze volumes. M. Cousin avait le droit de suivre cet exemple, et le devoir d'offrir un guide sûr, lumineux, et commode à la curiosité qu'il a lui-même excitée en France. Pour compléter son livre sans le grossir démesurément, l'auteur a consigné dans des notes nombreuses et abondantes les résultats les plus précieux des récentes investigations poursuivies tant chez nous qu'à l'étranger, et le fruit de ses propres réflexions. Parmi ces notes, on remarquera celles qui ont trait à la philosophie orientale, au mysticisme alexandrin, aux travaux de Moïse Maimonide et de Roger Bacon, aux origines du panthéisme de Spinoza, aux rapports qui rattachent plus ou moins les idées de Leibnitz au cartésianisme. Quelques corrections discrètes, mais excellentes, ont été apportées par l'auteur à l'exposition des doctrines de Socrate, de Platon, d'Aristote, et de quelques modernes. En comparant ce volume avec le cours de 1829, et aussi avec les éditions précédentes, on verra comment un grand esprit sait se redresser, se modifier, se développer, tout en restant lui-même, et maintenir fermement ce que ni le plus sévère examen de conscience ni les efforts répétés de la critique n'ont pu lui faire abandonner.

Les lecteurs du traité sur *le Vrai, le Beau* et *le Bien,* accueilleront avec joie, nous l'espérons, cette *Histoire générale,* qu'anime partout un souffle libéral et généreux. Ce n'est pas ici le lieu de discuter quelques points particuliers sur lesquels on pourrait se séparer de l'auteur. Nous n'avons voulu que signaler un ouvrage unique en notre siècle et absolument nécessaire à tous les amis de la pensée, quelle que soit d'ailleurs l'école à laquelle ils appartiennent. Citons, en finissant, quelques belles lignes de la dernière façon, où les résultats de cinquante ans d'études sont proclamés avec l'autorité d'une science consommée et l'accent d'une mâle et noble conviction : « Non, la philosophie n'est point un caprice passager de l'esprit humain : c'est un besoin essentiel, vivace, indestructible, qui dure et s'accroît sans cesse, qui se montre aux premières lueurs de la civilisation et se développe avec elle dans toutes les parties du monde, sous tous les climats et sous tous les gouvernemens, qu'aucune puissance religieuse ou politique n'a jamais pu étouffer, qui a résisté et survécu à toutes les persécutions, qui par conséquent a droit enfin à une juste liberté, comme tous les autres besoins immortels de la nature humaine. Ou il n'y a plus de démonstration, ou l'histoire de la philosophie met celle-là au-dessus de toute controverse. »

CHARLES LÉVÊQUE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXIIIe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1863

Livraison du 1er Juillet.

Le Prince Vitale, Essai et Récit a propos de la folie du Tasse, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ..... 5

Du Suffrage universel et d'un livre de M. Stuart Mill sur la question, par M. le duc d'AYEN..... 44

Le Brésil et la Société brésilienne, mœurs et paysages. — III. — La Cidade, dernière partie, par M. A. d'ASSIER..... 65

Callirhoé, troisième partie, par M. Maurice SAND..... 99

Un Voyage autour du Japon, souvenirs et récits. — I. — Nagasacki, les Quartiers francs et la ville japonaise, par M. Rodolphe LINDAU..... 155

L'Instruction primaire et les Enfans des classes pauvres en Angleterre. — II. — Les Écoles des workhouses et des manufactures, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut..... 187

Le Réalisme et l'Esprit français dans l'Art. — Les Le Nain, par M. E. CHESNEAU..... 218

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire..... 238

Essais et notices. — Souvenirs militaires du duc de Fezensac, par M. L. de LAVERGNE, de l'Institut..... 249

Livraison du 15 Juillet.

Les Élections de 1863 en France, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 257

Callirhoé, dernière partie, par M. Maurice SAND..... 278

Une Expédition européenne sur le grand fleuve de la Chine, par M. Charles LAVOLLÉE..... 326

Le Prince Vitale, Essai et Récit a propos de la folie du Tasse, seconde partie, par M. Victor CHERBULIEZ 354
Un Pamphlétaire catholique. — Les Satires de M. Veuillot, par M. Charles de MAZADE 402
De la Transformation des Chemins de Fer. — Le Régime actuel et le Renouvellement du matériel des voies ferrées, par M. Jules GAUDRY 424
Héraklé, scènes de la vie géorgienne, par M. Henri CANTEL 451
Revue Littéraire. — Les Romans nouveaux et les Romanciers, par M. F. FRANK 472
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire 485
Essais et Notices. — Le Prince Albert 496

Livraison du 1er Août.

Les Buveurs de Cendres. — I. — Sylverine, par M. Maxime Du CAMP 513
Histoire religieuse. — *Vie de Jésus*, de M. Renan, par M. E. HAVET, professeur au Collége de France 564
Un Voyage autour du Japon. — II. — Les Ports de l'ouest et du nord, la Baie de Yédo, par M. Rodolphe LINDAU 597
Le Prince Vitale, Essai et Récit a propos de la folie du Tasse, dernière partie, par M. Victor CHERBULIEZ 627
Le Littoral de la France. — II. — Les Landes du Médoc et les Dunes de la côte, par M. Élisée RECLUS 673
Un Naturaliste sous l'équateur, scènes et souvenirs d'une exploration de onze ans dans les régions des Amazones, de M. H. Bates, par M. E.-D. FORGUES 703
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire 738
Revue Musicale, par M. P. SCUDO 749
Essais et Notices. — Le Système russe a propos d'un écrit sur la Pologne, par M. Charles de MAZADE 756
Un Livre sur l'Histoire du Protestantisme en France, par M. Saint-René TAILLANDIER 763

Livraison du 15 Août.

La Nuit de Noel, fantaisie d'après Hoffmann, par M. George SAND 769
Un Tour de Naturalistes dans l'extrême Nord, par M. Charles MARTINS 814
Souvenirs d'un Diplomate anglais. — I. — Berlin et Varsovie avant le premier partage de la Pologne, par M. Casimir PERIER 844
Le Matérialisme contemporain en Allemagne. — I. — L'École naturaliste, par M. Paul JANET 877
Les Successeurs de Colbert. — Pontchartrain, par M. Pierre CLÉMENT 916
Les Chemins de fer après l'achèvement du réseau européen. — Réformes administratives et commerciales, par M. A. AUDIGANNE 946
Le Pain a Paris. — I. — La Meunerie et la Boulangerie sous l'ancien Régime, par M. André Cochut 964
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire 996
Essais et Notices. — Les livres nouveaux, etc 1011

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, 7 rue Saint-Benoît.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 9069